Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

11

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1878

PREMIER SEMESTRE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W. C.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



M. le baron de La Ville-Castin reçut ses hôtes. (P. 2, col. 1.)

MONTLUC LE ROUGE

DEUXIÈME PARTIE[1]

I

M. de Montluc est accueilli au Canada par de terribles nouvelles.

Mes lecteurs se souviennent sans doute que, moi, curé de Gimel, décidé par les offres séduisantes de MM. de Montluc et de Kildare, je m'étais embarqué à Bayonne en leur compagnie, sur le navire du capitaine Gandar faisant voile pour le Canada. Mon fidèle Beaupoil ainsi que sa femme Marion avaient tenu à me suivre dans la mission aventureuse que j'entreprenais.

La traversée fut heureuse, un peu lente peut-être, mais sans danger.

Le quarante-cinquième jour de la traversée, un peu après le coucher du soleil, nous aperçûmes à quelque distance la terre d'Amérique et la presqu'île d'Acadie. Deux ou trois feux s'allumèrent de distance en distance sur la côte pour avertir les habitants du pays de notre arrivée.

Nous entrâmes, à ce que je crus voir, dans un canal étroit et assez profond, au bout duquel était un port de médiocre étendue, mais sûr.

« Où sommes-nous? demandai-je à M. de Montluc.

— Chez M. le baron de La Ville-Castin, mari de ma sœur aînée, » répondit-il.

Bientôt, les quatre bricks furent amarrés au rivage et la moitié de l'équipage mit pied à terre et suivit Montluc qui, par un chemin creux, nous conduisit à la maison du baron de La Ville-Castin.

C'était un petit fort pourvu de deux canons et qui dominait la mer et le port d'une hauteur de cent cinquante pieds environ. Un parapet à hauteur d'homme, garni d'embrasures et de meurtrières, servait à défendre la maison. Quatre grands chiens de Terre-Neuve, pareils à des lions et qui devaient

1. Voy. la première partie, vol. X, pages 88 et suivantes.

être de la famille de Phébus, tenaient garnison dans la place et, certes, valaient pour la bataille quatre hommes des plus vaillants.

Montluc, qui marchait le premier, tomba sur le seuil de la porte dans les bras d'une dame grande et belle, de quarante-cinq ans ou environ, qui l'appela son frère et qui lui ressemblait, sauf l'âge, comme une goutte d'eau ressemble à une autre.

« Ah! dit-elle en l'embrassant tendrement, tu sais notre malheur!

— Mon père est mort! s'écria Montluc.

— J'espère que non! J'ai reçu de lui un billet que tu verras tout à l'heure.

— Il n'est pas mort! s'écria Montluc. Eh bien, je réponds de tout!... Et ma mère!

— Elle est auprès de lui. Quant à Athénaïs et à Lucy, elles ont été enlevées par les Anglais... On ne sait pas ce qu'ils en ont fait. On croit que sir Richard Carroll les a fait embarquer pour l'Angleterre.

— S'il l'a fait, dit Montluc, j'irai lui couper les oreilles, fût-il au milieu de trois cent mille hommes!

— Et je t'aiderai, mon petit! ajouta Gandar qui nous avait suivis. Et les Anglais apprendront à leurs dépens ce qu'un Marseillais sait faire quand il donne la main à un Gascon. Je te les mets en marmelade un par un, six par six, avec ou sans sucre, à leur choix, tonnerre de quinze mille bombardes! »

Comme il faisait ce serment, nous entrâmes dans la maison, et un grand, maigre, sec, long et fier gentilhomme s'avança vers nous en boitant légèrement et s'appuyant sur sa canne. C'était M. le baron de La Ville-Castin lui-même. Il reçut Montluc et ses hôtes avec le même empressement que la baronne.

« Bonjour, frère, dit-il, je ne suis pas allé jusqu'au port pour te recevoir. Il m'est arrivé un petit accident, il y a deux mois, dont je ne suis pas encore bien remis.

— Une balle, peut-être? demanda Montluc.

— Non pas une balle, dit Mme de La Ville-Castin, mais trois, dont deux à la jambe droite et la troisième dans l'épaule.

— Bah! reprit La Ville-Castin, c'est un petit accident. Dans huit jours je ne boiterai plus. Dans quinze jours je serai frais et dispos. En deux mots, voici l'affaire. Les Anglais sont venus, il y a deux mois, au nombre de trois cents. Ils comptaient me surprendre. Ils sont entrés la nuit dans le port, ils ont tué un factionnaire et quatre ou cinq hommes qui se sont bien défendus. Au bruit des coups de fusil, j'ai sonné de la trompe pour appeler au secours nos Abénaquis chrétiens du village voisin. Ils sont arrivés en toute hâte, se sont jetés sur les Anglais et ont tout tué, excepté vingt-cinq prisonniers que j'ai gardés pour moi comme ma part du butin et que j'ai échangés trois jours plus tard contre des prisonniers canadiens. Comme tu vois, frère, tout allait bien; malheureusement dans la bagarre j'ai reçu trois balles. Ma femme, qui est aussi habile qu'un chirurgien et qui a la main légère, les a retirées toutes trois de sorte, qu'au fond ça m'a fait plus de bien que de mal. J'ai été saigné par les Anglais au lieu de l'être par le chirurgien. Je commence déjà à monter à cheval et je pourrai prendre ma revanche sur les Anglais le mois prochain et les saigner à mon tour. Je vais te dire maintenant ce qui s'est passé en ton absence ou du moins ce que nous avons appris, car nous ne savons pas tout... L'essentiel, c'est que notre père est vivant.

Il y a trois mois à peu près, un bruit terrible se répandit dans toute la Nouvelle-France et vint jusqu'à nous, en Acadie. On assurait que notre père venait d'être surpris et assassiné par les Iroquois, et que le château de la Tour-Montluc était brûlé, que notre frère Charlot avait péri... Dès les premières nouvelles je voulus partir pour le lac Érié, mais je reçus en même temps de M. de Frontenac gouverneur du Canada l'avis que ce malheur n'était que trop véritable, qu'il ne pouvait pas être réparé, qu'une flotte anglaise menaçait l'Acadie et qu'il fallait garder mon poste à tout prix. J'obéis, remettant la vengeance à un autre temps. Un mois après eut lieu le débarquement des Anglais. Je reçus trois balles comme tu sais, et je restai couché pendant quinze jours. Vers le même temps, Buffalo arriva...

— Comment! interrompit Montluc, le vieux Buffalo est ici! Ah! celui-là du moins doit savoir ce qui s'est passé. Où est Buffalo?

— Il est venu, mais il est reparti, laissant ce billet d'une main que tu reconnaîtras sans doute. Et il tendit un papier déchiré que M. de Montluc lut tout haut :

« Mon cher La Ville-Castin,

» Je ne suis pas mort, comme vous pourriez le croire et comme le disent les Anglais. J'ai de graves blessures, voilà tout. Ma maison est brûlée. Plusieurs de mes plus braves Canadiens ont été tués dans l'assaut. Charlot a disparu. Lucy et ma fille Athénaïs sont prisonnières des Anglais. Ma femme, qui n'a pas voulu me quitter, est avec moi dans l'île des Serpents à sonnettes, à trois lieues de la Tour-Montluc dont je puis contempler de loin les ruines. Le fruit de quarante ans de travail et de guerre est perdu. Tout est donc à recommencer. Compter sur M. de Frontenac, qui compte lui-même sur M. de Pontchartrain et sur les ministres de Versailles, c'est compter sur le vent qui souffle. Il faut faire nos affaires nous-mêmes.

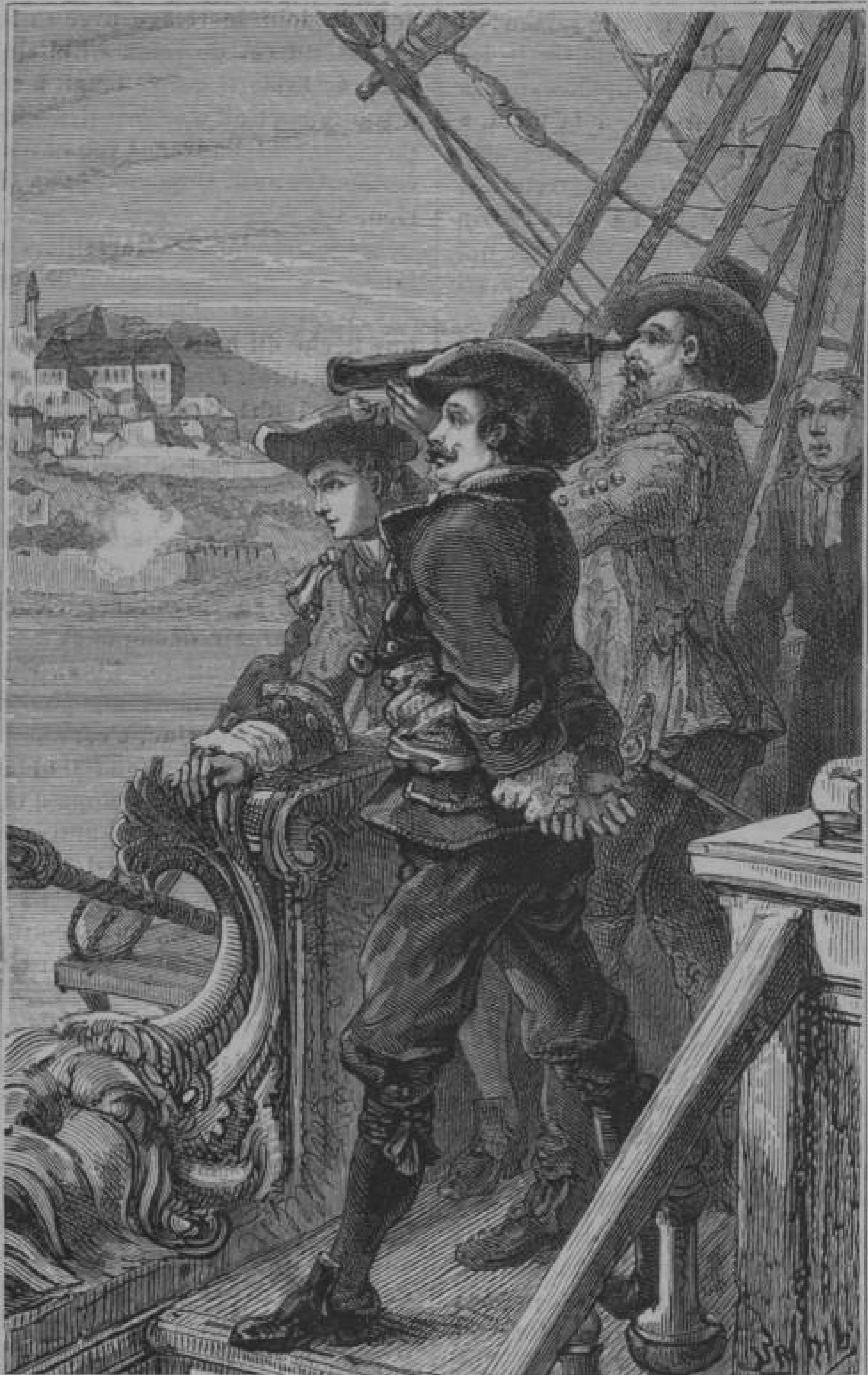
» Je compte sur vous, mon cher La Ville-Castin, pour réunir tous vos amis et venir à mon secours. En remontant d'un côté le Saint-Laurent et de l'autre la rivière des Ontaonais, que les Anglais appellent Ottawa parce qu'ils ont la bouche tournée de travers dès le jour de leur naissance, ramassez tout ce que vous trouverez de braves gens. Je l'aurais fait moi-même si je pouvais bouger; mais comment? A peine puis-je écrire.

» Les Anglais connaissent peut-être ou soupçonnent le lieu de ma retraite, mais aucun d'eux, grâce à l'industrie de Buffalo, n'osera venir m'y chercher. En attendant et pour effrayer les Hurons et les Algonquins, ils répandent partout le bruit que je suis mort. Je laisse dire. Ma résurrection n'en sera que plus éclatante. En attendant, Buffalo est chargé d'avertir tous nos amis depuis le lac Supérieur jusqu'à l'Acadie qu'il faudra se tenir prêts avant peu.

» Mon île, sur un espace de dix mille arpents environ, contient plus de cent mille serpents à sonnettes. Je crois à vrai dire qu'elle en est la patrie. De vous dire comment Buffalo nous a enseigné l'art de nous préserver de ces dangereuses bêtes et comment il a su luimême en faire ses meilleurs amis, c'est impossible. Il y a de la sorcellerie dans son affaire. Dès qu'il leur parle, les serpents répondent en sifflant, se tordant et dansant autour de lui d'un air joyeux sans qu'aucun d'eux s'avise de le mordre. Quant à nous préserver de leur morsure, il a trouvé un moyen infaillible, une herbe admirable dont l'odeur seule les met en fuite, de sorte qu'ils s'écartent de nous comme de la peste. Excepté Charlot qui est le confident des pensées et des recettes de Buffalo, personne n'entend rien aux sorcelleries du vieil Érié, et il faut avouer qu'il en tire un parti merveilleux. Pour tout dire, c'est lui qui m'a sauvé la vie. Vous pouvez donc avoir en lui une confiance entière.

» Je compte sur vous, mon cher La Ville-Castin, comme sur mon fils et je vous embrasse bien affectueusement avec ma chère fille et mes petits-enfants.

» ANNIBAL DE MONTLUC. »



Nous arrivâmes en vue de Québec. (P. 4, col. 2.)

« Voilà, ajouta M. de La Ville-Castin en reprenant la lettre, ce que ton père me mandait il y a deux mois.

— Ah! dit Montluc le Rouge. Et qu'as-tu fait, frère?

— Moi! Rien, dit le vieux gentilhomme en se redressant. Que pouvais-je faire il y a deux mois, étendu sur mon lit de douleur?

— Toi! oui! mais tes fils?

— Les quatre aînés sont partis. Deux autres trop jeunes sont restés au logis par mon ordre. Il ne faut pas que la maison reste vide. Les Anglais pourraient revenir d'un jour à l'autre.

— Où sont-ils?

— A quinze lieues d'ici, l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest. Ils chassent l'ours et le renard, ils pêchent, ils inspectent la côte, ils visitent nos bons Abénaquis chrétiens, ils s'informent de ce qui se passe à New-York et à Boston et des projets que forment contre nous les Anglais. Enfin ils ne perdent pas leur temps, je te jure. »

Pendant cette conversation on servit le souper, qui était abondant mais peu délicat.

Pendant le repas, Montluc le Rouge s'adressant à M. de La Ville-Castin lui dit :

« Frère, tu ne connais pas mon cher ami, monsieur l'abbé Lefranc, ancien curé de Gimel! Il a quitté sa paroisse où il était seigneur et maître, sa cave remplie du meilleur vin que j'aie jamais bu, un presbytère qui valait un palais tant il était chaud en hiver, frais en été, commode en toute saison; il vient chez nous pour évangéliser et convertir les sauvages, pour s'exposer à tous les supplices, à la dent des loups dévorants, à la misère, à la mort. »

Pour couper court à cette présentation élogieuse, ma vieille bonne étant entrée sur ces entrefaites, j'expliquai en peu de mots à M. de La Ville-Castin que Marion était une cuisinière hors ligne et qui n'avait pas voulu me quitter parce que son mari voulait me suivre. Je louai ses talents culinaires.

« Si Marion voulait rester avec nous, répondit le baron, elle nous rendrait bien heureux, car excepté la morue, le jambon et les patates sucrées, qui ne nous manquent en aucune saison, nous n'avons pas de quoi manger. Pour ce qui est de boire, nous avons de l'eau glacée en tout temps et du whisky ou du rhum de la Jamaïque quand nous rencontrons au passage un vaisseau de New-York ou de Boston. Là-dessus, à votre santé, messieurs ! »

Sur ce mot, nous retournâmes à bord après que Montluc eut embrassé sa sœur et son beau-frère. A cinq heures du matin nous sortîmes du port et nous reprîmes la direction de Québec, où nous arrivâmes huit jours plus tard.

Les Français, peuple spirituel et brave qui ne connaît rien sur la terre excepté son propre mérite, voyagent rarement, et je dois dire que dans le pays de Gimel, si doux à l'œil en été, si majestueux en hiver, où quinze cents gouttes d'eau coulant de seconde en seconde, forment une cataracte renommée, je n'avais jamais rien vu d'égal à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent depuis la grande île d'Anticorti qui est à l'entrée, jusqu'à Québec où le fleuve cesse de se confondre avec la mer et n'a guère plus de deux lieues de large et de trois cents pieds de profondeur.

Québec lui-même est placé sur un promontoire qui domine la rivière d'une hauteur presque égale à la profondeur de l'eau. Au pied du promontoire est la ville. Sur le haut est la citadelle, ou ce que nos bons Canadiens appelaient de ce nom et qui n'était guère qu'une enceinte de palissades entourée d'un fossé profond. D'un seul côté, la hauteur s'abaisse en pente douce vers la plaine; c'est ce qu'on appelle les plaines d'Abraham.

Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, Québec doit être pris par les Anglais et enlevé au roi très-chrétien, c'est par là que l'ennemi donnera l'assaut[1].

1. Coïncidence singulière et malheureuse. La prédiction de M. le curé Lefranc s'est vérifiée un demi-siècle plus tard, en 1759, année de la prise de Québec et de la perte du Canada

Il était environ cinq heures du soir lorsque nous arrivâmes en vue de Québec et nous fûmes signalés par les sentinelles françaises et par cinq coups de canon chargés à poudre, auxquels nous répondîmes avec toute la politesse dont on a coutume d'user entre flottes et citadelles alliées ou du même pays.

Au même instant, Montluc le Rouge, qui regardait de loin le rivage avec sa lunette d'approche, poussa un cri de joie : « Buffalo! Voici Buffalo! »

M. de Kildare qui se tenait à côté de lui regarda à son tour et dit : « C'est peut-être lui. Vous autres Canadiens et Sauvages vous avez des yeux qui perceraient la nuit. Mais moi, je ne vois rien ou presque rien. »

Alors Gandar le Marseillais s'approcha à son tour, se fit montrer Buffalo et demanda :

« C'est-y cet objet que je vois descendre comme une flèche du haut de la citadelle.

— C'est lui, répéta Montluc.

— Ah! ah! dit Gandar. C'est noir, rouge ou jaune, je ne sais pas encore, mais c'est long et maigre comme une sauterelle et ça fait des bonds comme un cabri... C'est bien ça, n'est-ce pas? »

Et comme Montluc faisait signe qu'il avait raison (sans s'inquiéter d'ailleurs de ce qu'il avait dit), Gandar qui se croyait supérieur à toute la nature, s'écria d'un air dédaigneux : « Eh bien, il n'est pas joli, ton Buffalo. Et sa couleur serait bonne pour une brique mais non pour un chrétien.

— Ah! dit Montluc, c'est mon meilleur ami.

— Comme ça, répliqua Gandar, tu me comptes donc pour rien, mille noms d'une pomme! Enfin, nous allons le voir ton ami couleur de brique et savoir de quel métal il est fait. »

Un quart d'heure après nous vîmes une barque se détacher du rivage et courir sur nous à toute vitesse, conduite par un seul homme. C'était Buffalo.

« Tu m'attendais, n'est-ce pas? dit Montluc le Rouge en le recevant dans ses bras.

— J'attendais, répondit le Sauvage.

— Par ordre de mon père?

— Oui. Le Grand Ours noir m'a dit : « Tu iras chez La Ville-Castin, tu l'avertiras. Tu attendras mon fils à Québec. Tu lui apprendras tout. En descendant le Saint-Laurent tu feras savoir à tous nos amis que je leur donne rendez-vous au 15 juin, à l'île des Serpents où je serai. Montluc le Rouge sera revenu. Il prendra le commandement de l'armée. Si j'étais mort en ce temps-là, c'est lui qui donnerait des ordres à ma place. »

— Où est ma mère?

— Avec le Grand Ours noir. Anglais ont voulu l'emmener prisonnière. Iroquois ont refusé. Ont dit qu'ils n'oseraient jamais porter la main sur la fille des grands chefs Ériés et de Samuel Champlain. Anglais entêtés. Iroquois indignés. Anglais ont parlé fusils. Peaux-Rouges ont parlé flèches. Visages Pâles ont cédé. Ont eu peur de la vengeance des manitous

Ériés et du Grand Manitou supérieur qui gouverne les mondes.

— Et ma sœur?

— Athénaïs? Emmenée celle-là dans les bois, avec les autres prisonniers. A suivi Visages Pâles. Sans frayeur, est montée à cheval avec eux, faisait tenir l'étrier par les officiers anglais, commandait partout, encourageait Lucy, disait : « Père et mère sont en sûreté. Père sera bientôt guéri. Frère va revenir. Mettront tous deux le feu à villes de Boston et de New-York jusqu'à ce qu'on nous rende liberté. »

— Ah! s'écria Montluc, comme elle avait raison de compter sur moi!... Et Lucy?

— M'a dit : « Buffalo, voici bague, petit manitou. Donneras à Montluc le Rouge, diras que je n'aurai jamais d'autre mari que lui. »

— Comment as-tu su tout cela?

— Bien simplement. Ai suivi l'armée anglaise dans les bois pendant cent lieues. Faisais le simple d'esprit, jouais de la flûte, appelais serpents à sonnettes pour les faire rouler autour de moi comme cravate. Étonnais, faisais rire Visages Pâles. Passais pour fou et sorcier. Étais plus sage que tous. Ai parlé à ta sœur et à Lucy, ai entendu sir Carroll qui menaçait d'envoyer de l'autre côté de la mer, en Angleterre. Un soir, suis parti, ai marché toute la nuit. Factionnaire habit rouge a voulu m'arrêter, lui ai donné coup de tomahawk dans la tête et rejoint ton père le Grand Ours noir dans sa caverne. »

Je m'approchai pour demander au vieux Buffalo où était située la caverne du Grand Ours noir, mais le vieil Érié me répondit gravement : « Dans l'île des Serpents où personne ne peut entrer sans ma permission. » Puis il ajouta, s'adressant à Montluc : « C'est un père de la prière?

— Oui.

— Tant mieux. Nous avons besoin. Le vieux Père des prières est mort.

— Le P. Fleury? »

Le sauvage fit signe que oui. Alors Montluc le Rouge me dit : « J'avais raison de vous emmener! » Et il reprit : « Est-ce qu'il s'est endormi de vieillesse? »

Buffalo répliqua : « Pas endormi, le P. Fleury. Dormira en paradis devant le Grand Manitou. » Puis, d'une voix éclatante et furieuse, il ajouta : « Non! non! pas endormi! Scalpé! déchiré pendant cinq jours! »

A cette terrible nouvelle, que pourtant tout le monde avait soupçonnée, Montluc étendit le bras vers le ciel et dit :

« O Père Fleury, mon vieux maître, mon vieil ami, ô le dernier des saints, vous serez vengé je le jure!... Quels sont ses meurtriers? Les Anglais ou les Iroquois?

— Peaux-Rouges ont scalpé, répondit Buffalo. Visages Pâles ont laissé faire, disant que c'était prêtre, bon à jeter au feu.

— Mais, est-ce que personne n'a essayé de le défendre?

— Le Père n'a pas voulu, dit Buffalo. Il a dit qu'il valait mieux sauver les jeunes, ceux qui pouvaient combattre pour la colonie, qu'il était, lui, assez vieux pour mourir. Il a donné sa bénédiction à tous, et il s'est laissé prendre. Vous savez, très-bon, Père Fleury, meilleur que tout, mais entêté dans toutes ses volontés. Soupirait matin et soir après martyre et paradis du Grand Manitou. Gens comme celui-là pas communs parmi Visages Pâles, mais difficiles à tenir.

— Eh bien, dit Montluc le Rouge en s'adressant à moi, c'est vous, monsieur l'abbé, qui allez prendre sa place. Vous serez, s'il plaît à Dieu, l'évêque des Grands Lacs. »

Je m'excusai avec une modestie trop sincère, car comment aurais-je pu me flatter d'égaler ou d'approcher même de loin, les vertus, les mérites et le courage de ce grand saint de l'Église nouvelle.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



LES OISEAUX INSECTIVORES

Parmi les auxiliaires de l'homme dans la lutte incessante qu'il est obligé de livrer aux insectes. les pires ennemis de l'agriculture, il n'en est pas de plus précieux que les oiseaux insectivores. C'est pour avoir méconnu le rôle de ces auxiliaires que nous nous trouvons peut-être impuissants aujourd'hui à combattre des fléaux comme le phylloxera qui menacent une des bases principales de notre fortune publique.

Dieu a donné aux oiseaux des organes dont la puissance est hors de proportion avec leur volume, qui leur permettent de voir de loin leur proie et de la dévorer sans jamais être rassasiés. On peut dire que leur œuvre de réparation est incessante.

Quand on pense que l'hirondelle, par exemple, a besoin pour sa nourriture quotidienne d'autant d'insectes qu'il en faut pour faire un poids égal à son corps, on est émerveillé non pas seulement qu'elle

puisse les absorber, mais qu'elle puisse surtout les trouver.

Il est vrai que la plupart des oiseaux insectivores ne nous donnent pas leur secours pour rien : il faut les payer, comme on ferait d'une armée auxiliaire. Ainsi, si je vous abandonne la pie, qui dévore les nids, je vous demande grâce pour le corbeau. On n'a qu'à le voir sur les terres fraîchement labourées, actif à la destruction des vers blancs, pour lui faire grâce de ses déprédations. Quant au moineau, il a des états de services si éclatants et si authentiques, que je croirais lui faire injure en plaidant sa cause.

Pour les autres espèces d'insectivores, il n'y a pas de doute que leurs services nous payent amplement de leurs dégâts. Aussi faut-il les épargner et les préserver à tout prix.

Les diverses sociétés protectrices des oiseaux, établies depuis quelques années dans divers départements, rangent les oiseaux insectivores en deux classes.

La première comprend les oiseaux absolument utiles et ne causant aucun dégât; ce sont : la pie-grièche écorcheur, le gobe-mouches, le traquet, le rossignol, le bec-fin dans toutes ses variétés, le troglodyte, le roitelet, la mésange, le chardonneret, le bouvreuil, l'engoulevent, la citelle, la bergeronnette, le grimpereau, la huppe, le pic. La seconde classe comprend les oiseaux, utiles encore mais qui font payer leurs services par certains dégâts; ce sont entre autres : le corbeau, le rouge-gorge, l'alouette, le bruant, la fringille, l'étourneau, le torcol.

La vérité est que les petits oiseaux disparaissent de plus en plus et que les races s'éteignent. Dans ce moment, on payerait les merles 1000 francs la douzaine, que le plus habile braconnier ne se chargerait pas d'en fournir une dans le département de la Gironde, c'est-à dire dans un des premiers pays de vignobles de la France. Et cependant, quels destructeurs d'insectes que les merles! Il suffit de voir avec quelle ardeur ils piochent la mousse dans les prairies, pour se faire une idée de la quantité innombrable de larves de hannetons, de vers, de chenilles et d'autres rongeurs dont ils font leur proie.

Les rossignols, les fauvettes, les tites, les bergeronnettes, les rouges-gorges, les alouettes, les pinsons, les linottes, périssent par millions chaque jour dans les engins de toutes sortes et notamment dans les pantes.

Dans le département des Basses-Pyrénées, par lequel se font surtout les grands passages, chaque champ a son jeu de pantes, et il n'est pas rare, dans les jours favorables, de voir un chasseur revenir avec sa besace pleine de cent douzaines de petits oiseaux.

Et puis on se plaint des ravages de la chenille dans les épis du maïs et des désordres de toutes sortes causés aux bourgeons de la vigne, à ses mannes et à ses grappes en verjus, par des ennemis que le vigneron pourchasse en vain, car ils échappent à sa vue et ne peuvent être détruits que par des agents à l'œil plus perçant, à l'instinct plus éclairé, qui savent où les trouver et qui, depuis le matin jusqu'au soir, les poursuivent dans leurs plus secrètes retraites avec une persévérance qui ne se dément jamais.

Il y a vraiment de quoi s'alarmer de voir arriver dans les villes de pleins sacs de pauvres petits oiseaux qui apportent un faible appoint à l'alimentation publique et qui rendraient de si grands services, en détruisant des millions d'insectes qui causent la perte d'une si grande quantité de récoltes évaluées tous les ans à plusieurs centaines de millions de francs.

Il est bien triste que l'homme ne veuille pas prendre des mesures pour conserver des récoltes qui lui coûtent un prix très-élevé et qui lui causent tant de peine.

TH. LALLY.

LES THERMOPYLES

L'histoire d'un point stratégique est généralement riche et curieuse. Riche, parce que, les opérations militaires étant toujours dirigées par la topographie du pays, c'est toujours aux mêmes endroits que les grands événements militaires se produisent. Curieuse, parce que chaque position qui protége une contrée est comme un guerrier qui défend son pays et dont les états de services peuvent se résumer en tant de victoires, tant de défaites.

Les Thermopyles ont une histoire aussi curieuse et aussi riche que n'importe quelle autre position. Mais celui qui veut la connaître doit se résigner à faire d'abord un peu de topographie. Car s'il arrivait au fameux défilé plein du souvenir de Léonidas et pour s'y retracer son aventure, il serait complétement déçu. Le paysage qu'il aurait sous les yeux et que notre gravure représente ressemble moins aux anciennes Thermopyles que l'avenue de l'Opéra ne ressemble à la vieille Butte des Moulins; au moins, ici, l'emplacement est le même; aux Thermopyles, sauf le mont OEta, tout a changé de place depuis l'antiquité.

La route du défilé passe entre des ramifications très-abruptes de l'OEta et une rivière qui, en cet endroit, semble côtoyer le bord de la mer et ne se courbe pour s'y jeter que bien plus loin vers le sud. Cette rivière est le Sperchius; cette mer est celle de Zeitouni, l'ancien golfe Maliaque. Entre la rivière et la mer s'étendent des marécages.

A l'époque des anciens Grecs, le paysage était tout différent.

D'abord le Sperchius n'y passait point. Il coulait à environ trois lieues plus au nord, traversant à angle droit la route sortie du défilé, comme un grand fossé en avant de celui-ci, et allait tomber tout droit dans le golfe. Entre lui et le défilé, quatre torrents, aujourd'hui ses tributaires, coulaient autrefois parallèlement à lui au fond de gorges abruptes et se jetaient dans le golfe : ce qui faisait cinq fossés à franchir avant d'arriver au défilé.

Celui-ci lui-même était infiniment plus étroit. Le rivage de la mer était à peu près là où est le lit moderne du Sperchius. Le long de ce rivage ancien, comme le long du rivage moderne, s'étendait un marécage, et c'est entre ce marais et l'OEta, seul point qui soit demeuré immobile, que s'ouvrait le défilé. Aussi était-il quatre ou cinq fois plus étroit, dans sa partie la plus large, qu'il ne l'est aujourd'hui dans sa partie la plus resserrée.

L'ensemble du défilé était large d'un peu plus d'une lieue.

L'entrée était auprès de la petite ville d'Anthela, non loin de l'embouchure commune de l'Asopus et du Phœnix, les deux derniers torrents avant le passage. En cet endroit, en avant d'Antela, l'OEta était si près du marécage qu'il n'y avait entre les deux que le passage d'un seul char.

Ensuite s'ouvrait une toute petite plaine, de moins d'un kilomètre de large, entre le marais infranchissable et la montagne, aussi impraticable que lui. Cette plaine est encore reconnaissable. Elle est parsemée de monticules, de boursouflures du sol, d'où s'échappent les eaux minérales qui avaient fait donner à ces lieux le nom qu'ils portaient : Thermopyles, en grec, signifie « les Portes chaudes ». La plupart de ces sources, en effet, sont chaudes et sulfureuses; d'autres sont froides et salées. Les unes coulent en ruisseaux boueux, dont les attérissements ont contribué à reculer le rivage de la mer, les autres s'étalent en mares stagnantes : l'odeur du soufre se répand partout.

Cette plaine se rétrécit vers le sud. L'OEta envoie un contrefort, le Callidrome, grosse montagne abrupte et rocheuse, semée de buissons épineux, qui, autrefois comme aujourd'hui, ne laissait qu'un étroit passage entre elle et le marais, près de la petite ville d'Alpeni.

Tel était autrefois l'ensemble du défilé des Thermopyles. Il n'est pas difficile de se rendre compte de ce qui a eu lieu. Le Sperchius, comme toutes les rivières de montagnes, travaille beaucoup. Il a si bien travaillé qu'il a bouché son propre lit. Il s'en est alors creusé un autre, se détournant vers le sud. Il a ramassé sur son chemin les quatre torrents qui se trouvaient entre lui et le défilé, il est entré dans celui-ci, l'a traversé, si bien que les deux bourgs d'Anthela et d'Alpeni, s'ils existaient encore, seraient sur ses bords au lieu d'être sur la mer. En même temps, les sources thermales travaillaient aussi dans la petite plaine. Et voilà comment il ne reste plus rien du théâtre du dévouement de Léonidas.

Pour comprendre ce qu'a fait le héros spartiate, il faut absolument, par la pensée, reconstruire le paysage tel qu'il était. Nous venons de faire ce travail, et il a dû donner l'idée d'un passage très-facile à défendre.

Les Grecs s'en étaient aperçus et ils savaient aussi quelle était son importance. Il est le seul qui mène de la Thessalie dans la Grèce centrale : au nord, les plaines du Pénée, et derrière, la Macédoine à peine grecque; au sud, les vallées de la Phocide, Delphes, la Béotie, et plus loin Athènes. Les Thermopyles étaient l'entrée commune. Deux petits peuples gardaient cette entrée, les Locriens, qui avaient la petite ville d'Alpeni, à la porte de sortie, et les Phocidiens, gardiens du temple de Delphes, que la prise des Thermopyles mettait immédiatement en danger. Aussi, dans les temps les plus antiques, les Phocidiens avaient-ils songé à fortifier les Thermopyles, et ils l'avaient fait en sauvages : un mur, élevé par eux, défendait d'abord la route; puis, se prolongeant en manière de digue, servait à retenir les eaux minérales, et changeait une partie de la petite plaine en un étang infect. A l'époque de Léonidas, ce mur n'avait plus d'emploi hydraulique; mais il pouvait servir d'abri.

Après le départ des alliés, dit Hérodote, Léonidas ne se posta point avec sa petite troupe à l'entrée même du défilé. Ceci se comprend sans peine. Dans un passage aussi étroit, une troupe très-nombreuse, comme les Perses, si elle se forme en colonne profonde, peut chasser par son propre poids une petite troupe qui résiste, comme on chasserait un bouchon dans le goulot d'une bouteille. Il suffit qu'elle consente à sacrifier ses premiers rangs.

Résolu à vendre chèrement sa vie, raconte toujours Hérodote, Léonidas se plaça dans la partie la plus large du défilé. Cette partie, c'est la petite plaine. Dans un espace d'un kilomètre de large, tous ses hommes pouvaient être en ligne : au lieu que les Perses, obligés de passer par un pertuis de deux ou trois mètres d'ouverture, n'arrivaient presque qu'homme à homme; et, malgré leur multitude, l'avantage du nombre était toujours aux trois ou quatre cents Spartiates. Enfin ceux-ci combattaient à couvert, derrière le mur des Phocidiens. C'est en attaquant cette vieille muraille que fut décimée la garde persane des Immortels.

Maintenant, comment une position si belle et défendue par de tels hommes fut-elle prise? Le voici.

Quand on entre dans le défilé en venant, non de la Thessalie, comme les Perses, mais de la Locride, comme les Grecs, on voit le flanc du Callidrome rayé par une ravine profonde qui en descend presque à pic. C'est le chemin que les eaux se sont creusé sur la roche; mais c'est aussi le fameux sentier,

l'Anopœa d'Hérodote, que le traître Ephialtes montra aux Perses. Ceux qui devaient le défendre s'étaient retirés et on le croyait impraticable pour des troupes. Hydarnes cependant s'y engagea et apparut tout à coup derrière les Spartiates, à l'endroit où la plaine se resserre avant le passage de sortie sur Alpeni.

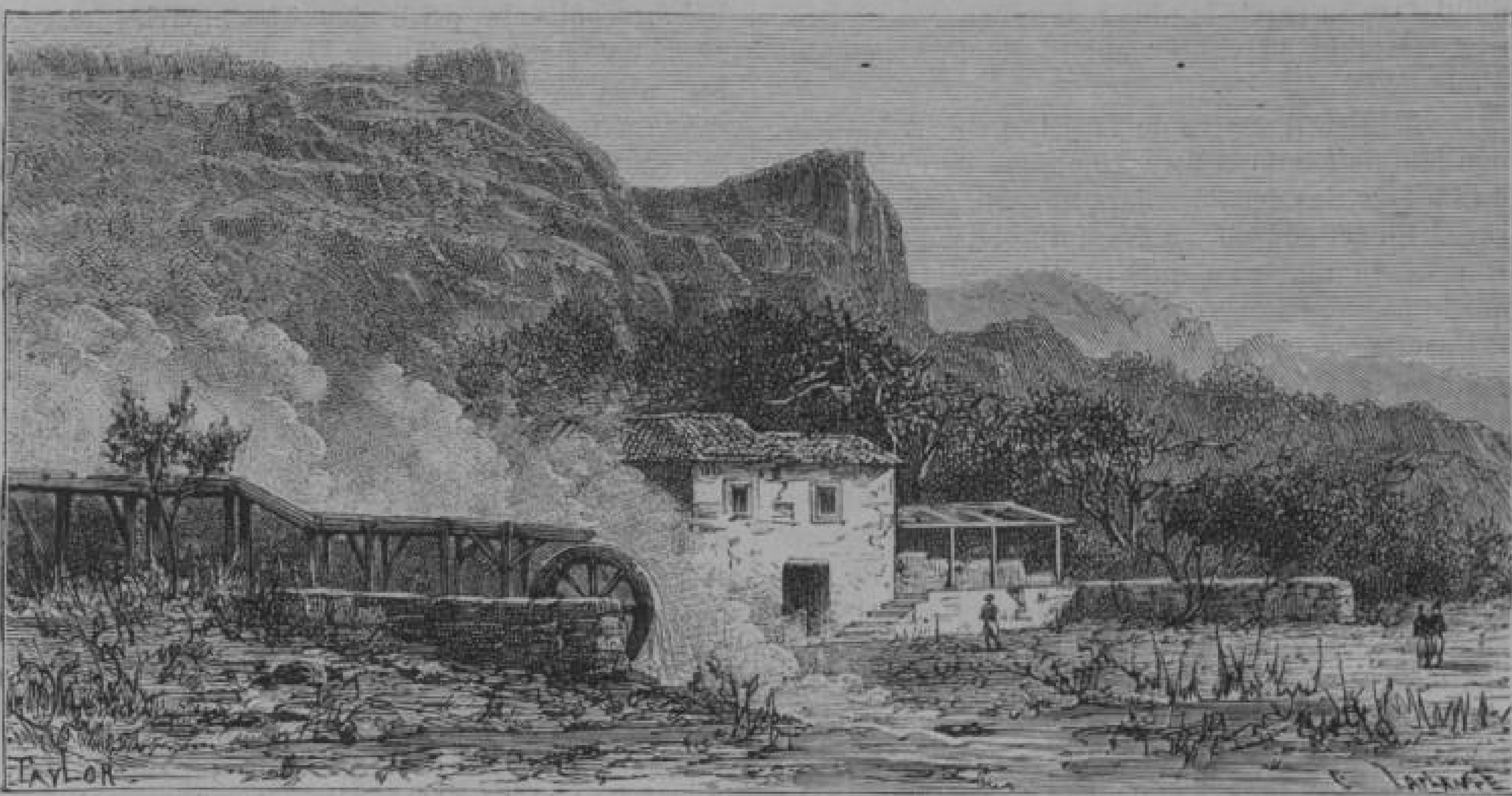
Dès lors, il n'y eut plus qu'à mourir. Les Spartiates n'auraient pu fuir, quand même ils en eussent eu l'idée. La sortie, comme l'entrée du défilé, était entre les mains des Perses; le mur des Phocidiens était tourné.

Ainsi le premier événement de l'histoire militaire des Thermopyles est une défaite. Défaite bien glorieuse!... mais enfin les Perses ont passé!... Or, disons-le tout de suite, cette défaite n'est pas la seule; nous ne trouverons même que des défaites. Il est curieux de remarquer qu'une position autrefois si forte, et encore aujourd'hui excellente, n'a jamais, pour ainsi dire, été défendue victorieusement.

En 279, par exemple, les Gaulois, sous la conduite d'un brenn, erraient en dévastant tout dans la Macédoine et la Thessalie. Ils entendirent parler du temple de Delphes, de ses trésors, ils voulurent y aller et se présentèrent aux Thermopyles. Une armée grecque les défendait et, dans une première attaque, les Barbares furent repoussés. Mais les Héracléotes et les Onianes enseignèrent aux Gaulois le sentier de l'Anopœa. Chose étrange! il n'était pas gardé, et pourtant tout rappelait le souvenir de Léonidas!

En regardant les Thermopyles, une idée vient tout de suite à l'esprit, c'est que le défilé, formé par la mer doit être défendu par elle : quelques canonnières au fond du golfe, et le passage serait fermé! Cette idée était venue aux Grecs. Ils n'avaient pas les moyens d'envoyer des projectiles à trois lieues; mais, pendant que les Gaulois donnaient l'assaut aux Thermopyles, une flotte athénienne, serrant de près la côte, couvrit leur flanc gauche de traits et de pierres et recueillit les soldats grecs, quand ceux-ci, après avoir été tournés, s'échappèrent par des passages connus à travers le marécage.

En 207, Philippe III, roi de Macédoine, faisant la guerre aux Romains, trouve les Thermopyles gardées par les Étoliens, alliés de Rome : il les force.

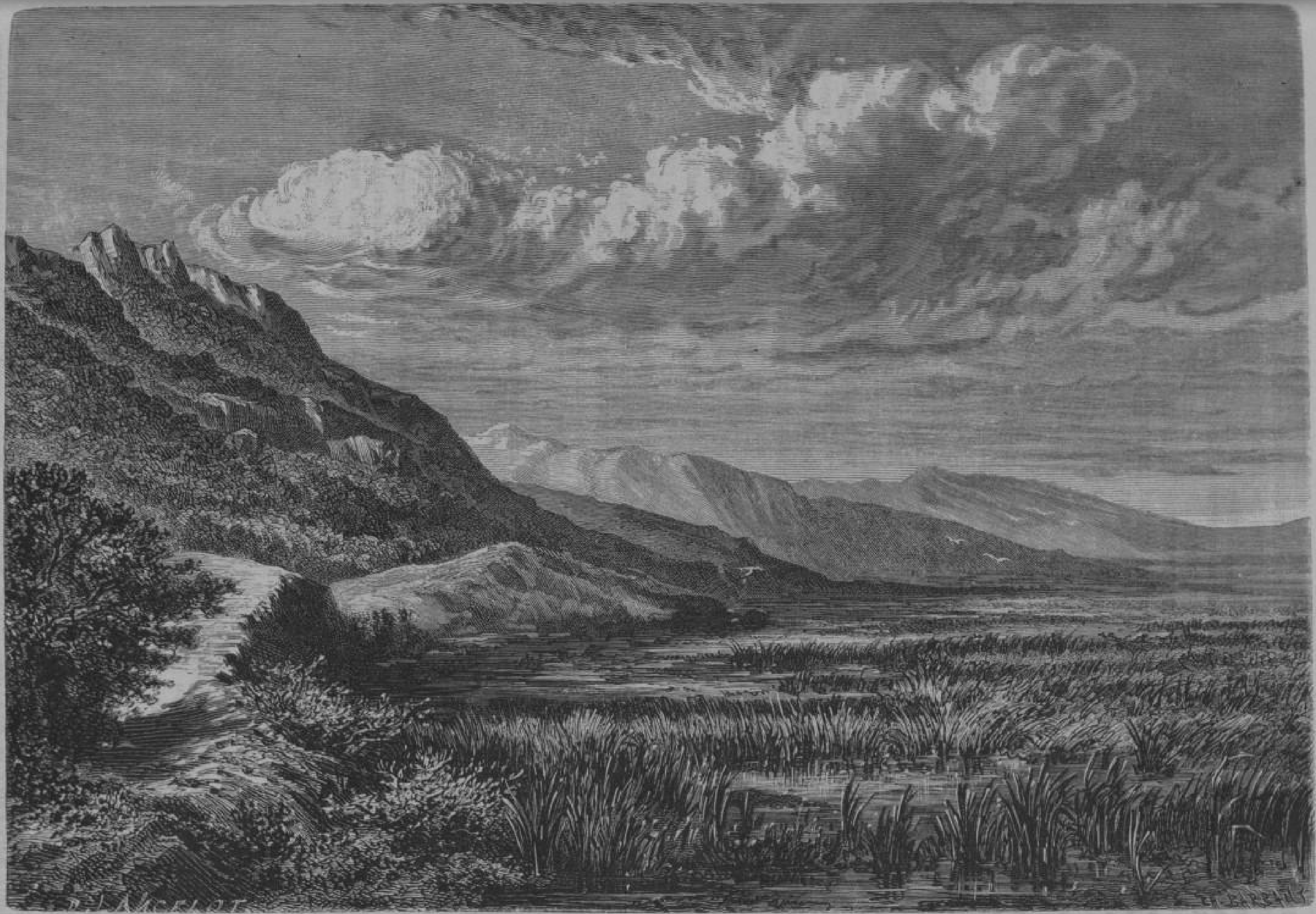


Moulin, aux Thermopyles. (P. 6, col. 2.)

En 191, Antiochus le Grand, roi de Syrie, ayant envahi la Grèce dans sa guerre contre les Romains, voulut leur en fermer l'entrée. Il se porta aux Thermopyles, et y fit double rempart, fossé et mur. Les Étoliens étaient ses alliés; il en mit 2000 dans trois forts situés dans le Callidrome. Jamais le défilé n'avait été si fortifié. Néanmoins, le consul Acilius ayant fait attaquer à la fois les Thermopyles et les forts de la montagne et l'un de ceux-ci ayant été pris, Antiochus, près d'être tourné, s'enfuit.

Dans notre siècle, les Grecs, insurgés contre les Turcs, défendirent deux fois les Thermopyles.

En 1821, un diacre de Livadie, Diakos, l'un des rares chefs de l'insurrection grecque en qui la noblesse du caractère et une véritable grandeur morale aient été unis au courage, chassa les Turcs de sa



Le défilé des Thermopyles. (P. 6, col. 2.)

ville natale, et, pour les empêcher de revenir, courut leur fermer les Thermopyles. Mais, quand les siens virent toute l'armée de Méhémed-Pacha attaquer le passage, le cœur leur manqua, et ils s'en allèrent. « Diakos ne fuit pas! » dit le héros; et, avec dix compagnons fidèles, il continue à combattre au milieu des rochers. Blessé, terrassé, fait prisonnier, il est amené au général turc, qui lui offre tout pour le gagner. « Fais-moi mourir, répond-il, la Grèce a d'autres Diakos. » Cet homme héroïque fut empalé.

La seconde défense eut lieu un an après. Bien différent du noble Diakos, Odyssée, le nouveau défenseur, était un Klephte sauvage, tantôt ami, tantôt ennemi des uns et des autres, qui combattait uniquement pour satisfaire ses instincts de meurtre et de rapine, et que les Grecs eux-mêmes finirent par mettre à mort. A quatre reprises différentes, il défendit le passage contre les Turcs. Il y gagna une immense renommée, le surnom de Léonidas; son nom ne sera jamais effacé des souvenirs et des chants populaires. Mais les Turcs passèrent néanmoins.

Une seule fois, dans toute son histoire, le défilé des Thermopyles demeura fermé à un ennemi : c'est en 352 avant notre ère. Philippe I[er], le grand Philippe, s'avança pour s'en emparer : il y trouva des troupes athéniennes. Les Thermopyles ne furent pas franchies; mais il faut dire que Philippe, toujours prudent, n'attaqua pas.

RENÉ DU COUDRAY.

DE CHARYBDE EN SCYLLA

LAW ET LA MER DU SUD

(1715-1720)

« Non, ma mère, je ne crois pas mon honneur obligé à suivre Sa Majesté en Écosse! disait sir Charles Percy à lady Mary, sa mère, qui levait sur lui des yeux suppliants et remplis de larmes. Sa Majesté ni ses ancêtres n'ont jamais rien fait pour moi ni pour les miens. Sa fidélité à leur cause a coûté à mon père, dont Dieu veuille avoir l'âme! tout ce que les hommes ont de plus cher. Si je suis exilé, sans patrie, sans terres, sans fortune, n'est-ce pas à cette fidélité que je le dois? Auriez-vous versé tant de larmes, ma mère, si vous étiez restée paisiblement abritée dans cette douce demeure que vous m'avez si souvent décrite et dont il me semble encore me souvenir comme d'un paradis? »

Lady Mary Percy se leva; son bonnet de veuve voilait à peine des cheveux blonds et abondants encore malgré les vingt-cinq ans de son fils; elle était grande et mince, ses traits étaient nobles et doux; elle appuya la main sur l'épaule de sir Charles.

« Plût a Dieu, dit-elle, que chacune de ces larmes dont vous parlez eût été du sang, si elles avaient pu ramener le roi en paix sur le trône de ses pères; plût à Dieu que je dusse mener en pleurant jusqu'au dernier jour de ma vie, plutôt que de voir mon fils unique déshonoré devant mes yeux! »

Le jeune homme fit un pas en arrière, il rougit violemment. Il était né et il avait été élevé en France. Son père, sir Ralph Percy, avait accompagné dans l'exil le roi Jacques II, lorsque l'Angleterre, lasse d'une tyrannie inintelligente et dure, avait revendiqué ses droits religieux et politiques en appelant à son aide le prince d'Orange. Il était mort sans avoir revu l'Angleterre; ses biens avaient été confisqués. Son fils, témoin depuis son enfance des souffrances de ses parents, comme des mesquines intrigues de la petite cour de Saint-Germain, s'était peu à peu détaché de son parti. A vingt-cinq ans, Charles Percy, hardi et entreprenant en même temps qu'il était sensé et modeste, n'était plus jacobite, et son ardent désir tendait tout entier à retrouver la patrie perdue. Tous ses rêves allaient à l'Angleterre.

Lady Mary était restée fidèle à ses regrets pour son mari, et pour les opinions politiques qu'il lui avait naguères inspirées. Elle était triste; elle pleurait parce que son fils refusait de s'engager dans l'expédition que le chevalier de Saint-Georges, le roi Jacques III, comme l'appelaient ses amis, allait tenter sur les côtes d'Angleterre.

« Non, ma mère, répétait le jeune homme, vivement agité, lord Bolingbroke n'a pas conseillé cette entreprise, il la croit prématurée et mal conçue...

— Que me parlez-vous d'un incrédule débauché comme lord Bolingbroke? s'écria lady Mary... Est-ce à de pareils hommes que le roi doit confier la conduite de ses affaires, et n'a-t-il pas assez d'honnêtes gentilshommes pour le servir? »

Sir Charles hochait la tête.

« Nul n'a autant d'esprit et d'expérience politique que lui, » murmurait-il.

Mais il était las de la discussion. Il avait affirmé sa résolution et ne voulait à aucun prix blesser sa mère qu'il aimait tendrement. Il baisa la main de lady Mary et sortit pour chercher la société de quelques jeunes Anglais dont les sentiments se rapprochaient des siens. On l'appelait tout bas le Hanovrien et le Protestant, bien qu'il fût constamment resté fidèle à la religion de ses pères.

Les mois s'étaient écoulés. Le chevalier de Saint-Georges avait quitté l'Écosse, où son apparition tardive avait peu servi sa cause. Ses partisans avaient été battus et dispersés; la plupart étaient

fugitifs, destinés à errer longtemps sans oser rentrer dans leur patrie, ballottés de conspiration en conspiration ; quelques-uns étaient tombés entre les mains de leurs ennemis. Le petit corps des jacobites anglais avait vu périr sur l'échafaud ses plus nobles chefs. Les conseils de Bolingbroke n'étaient plus écoutés par le prétendant qui avait, lui aussi, perdu sa seconde patrie, cette France si longtemps son asile.

Le régent, habilement engagé par son ministre Dubois dans une utile alliance avec l'Angleterre et avec le roi Georges I[er], s'était lassé des embarras continuels que lui causaient les Stuarts C'était vers la Lorraine que le chevalier de Saint-Georges dirigeait ses pas ; le château de Saint-Germain était fermé. Lady Mary ne reprochait plus à son fils le refus qu'il avait naguères opposé à ses désirs ; ses illusions étaient profondément atteintes. « Le roi » n'avait fait preuve ni de courage pour défendre sa propre cause ni de dévouement pour soutenir ses amis. Les jacobites étaient tristes et humiliés en France ; en Angleterre, ils se cachaient pour verser leurs larmes les plus amères. Chaque jour, quelque fugitif, dépourvu de toute ressource, venait grossir le nombre des exilés établis à Paris ou dans les environs.

Chaque jour aussi, la table de lady Mary et de son fils devenait plus simple et plus pauvre. Sir Charles recevait encore d'Angleterre quelques faibles revenus. Des lambeaux de bien lui appartenaient encore dans ce comté de Norfolk qu'il se figurait si beau, si riche, couvert de moissons et de troupeaux. Le jeune homme remettait à sa mère tout ce qu'il recevait, réservant à peine de quoi suffire aux modestes besoins de sa toilette.

Dans l'exil et la gêne, lady Mary avait su enseigner à son fils une leçon trop souvent négligée. Sir Charles respectait sa mère autant qu'il l'aimait; il ne lui demandait jamais compte d'aucune dépense, mais il ne pouvait fermer les yeux à la pauvreté croissante de leur manière de vivre. Une petite servante française, que lady Mary avait élevée, à laquelle elle était attachée, avait disparu de la maison. Seul, le vieux Thomas Snow, venu naguère d'Angleterre à la suite de sir Ralph, suffisait aux besoins du service ; il faisait la cuisine, il nettoyait la petite maison, abritée dans un pli des collines, près de Saint-Germain. Charles croyait l'avoir même aperçu un jour les mains plongées dans un baquet occupé à savonner le linge, mais la porte s'était refermée brusquement. Les chemises et les jabots du jeune homme étaient toujours soigneusement repassés ; Thomas maniait-il le fer comme le balai ou l'écumoire? Lady Mary n'en disait rien à son fils.

« Sans doute, ma mère soutient les malheureux qui ont tout perdu dans l'expédition du roi, pensait sir Charles ; elle a mille fois raison ; je mangerai mon pain sans me plaindre si elle le trouve bon. »

Lady Mary était agitée, mais elle paraissait joyeuse. Sans le savoir, sans le vouloir, la diversité de leurs sentiments politiques l'avait peu à peu séparée de son fils qu'elle adorait, pour lequel elle eût volontiers tout sacrifié. Afin d'éviter les discussions domestiques, Charles et sa mère avaient pris l'habitude de ne jamais parler de ce qui les séparait; ils en étaient venus à ne plus parler de ce qu'ils pensaient ou de ce qu'ils désiraient. Lady Mary avait caché à son fils les sacrifices qu'elle avait faits pour la cause du roi Jacques III ; elle ne lui avait pas dit que ses derniers bijoux, sauvés naguère par la fidélité de Thomas, conservés avec soin comme une suprême ressource pendant les longues années de l'exil, avaient été mis en gage afin de fournir une petite somme à la souscription des pauvres jacobites exilés pour leur souverain ; elle ne lui disait pas maintenant que tout l'effort de son économie tendait à les dégager des mains du prêteur pour les jeter dans d'autres mains plus avides et plus dangereuses encore.

Une fièvre inconnue venait de s'emparer de la cour et de la ville. L'Écossais John Law promettait aux particuliers comme à l'État des richesses inépuisables. Lady Mary l'avait rencontré chez l'une de ses amies ; elle l'avait entendu causer, exposant le grand projet de sa Compagnie du Mississipi et la théorie de sa banque ; elle s'était laissé séduire par son éloquence entraînante et lucide.

« Je comprend très-bien, se disait-elle ; quand j'aurai retrouvé mes pierreries, je les lui confierai, j'achèterai des actions du Mississipi, nous aurons là-bas des terres, des mines ; nous redeviendrons riches, et Charles sera heureux, il se mariera et il oubliera son désir de retourner en Angleterre. Comment pourrais-je jamais traverser la mer? Quand mon cher sir Ralph fuyait pour sauver sa vie, il m'a semblé que mieux aurais-je aimé mourir que souffrir comme j'ai fait sur le navire. »

Pendant que lady Mary méditait ainsi, réduisant chaque jour la part de viande qu'elle accordait à chacun dans son étroit ménage et repassant elle-même les manchettes de son fils, le régent de France, Philippe d'Orléans, était enfermé avec le duc de Noailles et le chancelier d'Aguesseau dans le petit cabinet peint et doré d'une jolie maison de campagne que le duc de Noailles possédait au faubourg Saint-Antoine et qu'on appelait la Roquette.

Il s'agissait de savoir si la banque de Law deviendrait la banque de l'État, la *Banque royale* comme on disait alors. Le régent était passionnément entraîné par les talents de Law comme par le côté chimérique de son esprit.

« Seuls, mon fils et le roi de Sicile ont compris le système de Law, parmi tous les princes de l'Europe, » disait Madame, mère du régent.

Le roi de Sicile avait compris la théorie, mais il s'était refusé à essayer la pratique.

« Je suis trop pauvre pour me ruiner, » disait-il.

Philippe d'Orléans, magnifiquement vêtu, au regard intelligent et clair, beau malgré son embonpoint précoce, allait et venait dans la chambre, parlant très-haut et cherchant à persuader ses conseillers.

Le président du conseil des finances était aussi opposé que le chancelier aux aventureux projets de l'Écossais.

« Ce serait faire de l'État un commerçant, et mettre en grand péril la dignité royale, disait



Philippe d'Orléans s'était appuyé contre la cheminée. (P. 12, col. 1.)

M. d'Aguesseau, gravement assis dans son fauteuil, comme s'il siégeait à la cour.

— Et menacer de perdre les deniers dont il ne saurait se passer, insista le duc de Noailles. Nous avions commencé à vivre comme le doivent les gens ruinés, avec une sévère économie. En vingt ans, nous aurions été libres, et voilà que cet Écossais vient tourner toutes les têtes, en promettant à tous la richesse. En courant l'argent double de valeur, dit-il, en étant concentré dans les mêmes mains, il centuple... Comme il voudra, pourvu que les mains ne soient pas celles de Sa Majesté, ni l'argent celui de ses sujets... »

La discussion s'échauffait, le régent était secrètement engagé avec Law, ses conseillers l'ignoraient. Philippe d'Orléans s'était appuyé contre la cheminée, sa bonhomie et sa cordialité ordinaires avaient disparu ; il était blessé par l'entêtement de ses interlocuteurs, acculé par ses promesses.

« Et si je disais : Je veux! » s'écria-t-il enfin.

Le chancelier se leva, saluant profondément en pliant les genoux à la manière des parlementaires.

« Votre Altesse en a le droit, dit-il, pourvu qu'elle fasse prononcer le roi en lit de justice. Je lui demanderai seulement cette faveur de me permettre de n'y point assister. J'irai à Fresnes.

— Vous y pouvez rester, monsieur, répondit sèchement le Régent.

— Et moi, monseigneur, dit le duc de Noailles, je demanderai à me retirer du conseil des finances. »

Le ton du grand seigneur était moins résolu que celui du magistrat. Le prince le comprit ; un regard d'intelligence fut échangé entre eux ; la puissance de cour était chère au duc de Noailles. Il quitta la présidence du conseil des finances, mais il continua de siéger dans le conseil de régence. Lorsque les trois visiteurs sortirent par la petite porte de la Roquette, Law avait vaincu ses adversaires : les décrets érigeant sa banque en banque royale furent dès le lendemain portés au Parlement. La résistance des magistrats fut inutile, le Régent leur força la main ; toute la France fut appelée à confier sa fortune à Law, sous la sanction des recommandations royales.

Dans le modeste logis de sir Charles Percy, la discussion n'était pas aussi vive que dans la plupart des familles ; en bien des maisons les pères et les mères, âgés et timides, résistaient à l'entrainement des enfants et refusaient d'acheter des actions du Mississipi. Sir Charles Percy, avec l'honnête horreur qu'il éprouvait pour toute dette, se sentait à l'abri de la séduction.

« Je n'ai rien à risquer, » pensait-il.

Lady Mary cependant, à force de peine et d'économie, avait conservé ses parures ; elle n'avait pas hésité à se présenter chez Law lui-même. Elle avait eu quelque peine à être admise. Mme Law était dans le salon somptueux du plus magnifique hôtel, tenant cercle des plus grandes dames de la cour.

« Si mon fils a besoin d'une duchesse pour mener ma petite-fille à son mari à Gènes, qu'il envoie chez Mme Law, elles y sont toutes, » disait Madame.

Le grand financier lui-même avait cependant entendu prononcer le nom de lady Mary. Il avait souri : un souvenir de jeunesse traversait son esprit.

« Lady Mary Percy était naguère lady Mary Gordon, murmura-t-il, et son père, le tout-puissant seigneur du lieu où mon père était un petit marchand, avant qu'il ouvrît boutique à Édimbourg ; qu'on fasse entrer lady Mary dans mon cabinet. »



Tenez, madame, dit-il. (P. 13, col. 2.)

Lady Mary était entrée, ravie d'un succès que lui eussent envié toutes les grandes dames occupées à flatter Mme Law. Elle avait simplement posé sur la table une petite boîte contenant ses pierreries. « Je n'ai que ceci, monsieur, avait-elle dit, mais je voudrais rétablir la fortune de mon fils; pouvez-vous me donner des actions en échange de mes parures ? »

Le financier avait ouvert la boîte. Héréditairement connaisseur en pierres fines, élevé naguère dans la boutique de son père, il soulevait l'un après l'autre les bijoux dont les reflets chatoyaient sous sa main. Son front était devenu pensif, il songeait aux souffrances qu'avait dû endurer la femme assise à ses côtés, aux bouleversements qu'avait subis sa patrie ; il pensait aux fugitifs, à ceux qui souffraient en tous lieux; et son âme sincèrement compatissante, malgré son ambition effrénée, souffrait pour tous les malheureux qu'il chercha constamment à soulager. Il se leva, et prenant dans un tiroir une liasse des actions de la banque nouvelle :

« Tenez, madame, dit-il, en les tendant à lady Mary. Quand vous aurez vendu ceci, avec quelque bénéfice, j'ose le croire, vous pourrez venir chercher vos pierreries; je les connais, elles ont été portées par bien des Gordon, elles vous attendront dans ce tiroir. »

Il refermait son secrétaire tout en parlant. Lady Mary le regardait avec un étonnement mêlé de reconnaissance et de déplaisir.

« J'ai souvent vu le marquis, votre père, venir dans la boutique du mien, dit le grand financier, non sans quelque émotion, et je n'ai jamais oublié le passé. »

Il avait agité sa sonnette; les plus grands seigneurs l'attendaient. Lady Mary fit la révérence et se retira, humiliée au fond de l'âme, contente cependant et pressée d'essayer ses talents d'affaires.

« Je rencontrerai demain grande compagnie à la rue Quincampoix, » pensait-elle, mais elle ne dit rien à son fils du succès de sa visite, ni de ses espérances.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

DÉCEMBRE

Décembre était placé, dans l'ancienne Rome, sous la protection de Vesta, déesse du feu, et de Saturne, père de tous les dieux. Vous savez que Saturne, fils du Ciel et de la Terre, ayant appris qu'un de ses fils le détrônerait, prit l'agréable habitude de dévorer tous ses enfants afin de conserver le pouvoir. L'un d'eux, Jupiter, échappé à l'estomac paternel, livra bataille à Saturne et aux Titans qui le défendaient. Saturne, vaincu, descendit en Italie, accepta l'hospitalité du roi Janus, gouverna le Latium et fit régner sur cette contrée la prospérité et l'abondance.

En souvenir des années heureuses du règne de Saturne, les Romains célébraient tous les ans, du 17 au 24 décembre, la fête du père des dieux. Pendant toute la durée de ces fêtes appelées *Saturnales*, les tribunaux étaient fermés ainsi que les écoles; on ne pouvait entreprendre aucune guerre, exécuter aucun criminel, travailler à quoi que ce fût. Les amis s'envoyaient des présents et se donnaient des festins. « Les esclaves participaient à la joie générale; leurs travaux étaient suspendus; ils étaient servis à table par leurs maîtres ».

En décembre, les jours continuent à décroître jusqu'au 21 du mois. Tandis que la durée du jour est de 8h30m le 1er décembre, elle est réduite à 8h11m le 21 de ce mois : nous sommes alors au solstice d'hiver, les jours ont heureusement atteint leur plus petite durée et les nuits vont commencer à diminuer. Remarquez toutefois que si les jours augmentent à partir du 21 décembre, c'est le soir seulement qu'on peut s'en apercevoir, car le soleil se couche bien un peu plus tard, mais il ne se lève pas encore plus tôt que les jours précédents. Cette augmentation légère dans la durée du jour est exprimée par le dicton bien connu :

Après la Sainte-Luce
Les jours croissent d'un saut de puce

proverbe absolument faux et qui dit le contraire de ce qu'il veut dire. En effet, à quoi compare-t-il les faibles augmentations dans la durée du jour qui se manifestent après le solstice d'hiver? Au saut d'une puce ! Mais ce saut de la puce ne vous semble-t-il pas extraordinaire? Quoi! voilà un petit insecte dont la taille n'atteint pas deux millimètres et dont les sauts s'élèvent à plus d'un mètre, c'est-à-dire à 500 fois la hauteur de son corps! Aucun animal ne peut être comparé sous ce rapport à la puce et l'homme devrait, s'il voulait l'égaler, s'élever d'un bond à un kilomètre environ! Cet effort prodigieux que l'homme accomplirait s'il parvenait à s'élever d'un seul saut à la hauteur de trente fois la cathédrale de Notre-Dame de Paris, cet effort invraisemblable la puce le fait à chaque instant! Il était bon, n'est-ce pas, de relever le proverbe menteur relatif à la Sainte-Luce.

Nous vous avons longuement parlé, dans notre causerie sur Juin, des solstices d'hiver et d'été; nous vous rappellerons que, le 21 décembre, le soleil se levant et se couchant exactement aux mêmes heures durant quelques jours, semble arrêté : *sol stat* (le soleil s'arrête), et qu'à cette même époque la Terre est à sa plus courte distance du Soleil (37 millions de lieues). Si vous remarquez avec étonnement que c'est au moment où la Terre est le plus rapprochée du Soleil qu'elle reçoit le moins de chaleur, vous vous expliquerez cette apparente bizarrerie en vous souvenant : 1° qu'à cette époque de l'année les jours étant beaucoup plus courts, le Soleil échauffe notre Terre pendant un temps moindre qu'en été; 2° que les rayons du Soleil arrivent très-obliquement sur la Terre, le 21 décembre, qu'ils traversent par conséquent sur une plus grande longueur l'enveloppe gazeuse qui entoure notre globe et par conséquent encore qu'ils se refroidissent davantage avant de nous parvenir.

La température continue à décroître : le thermomètre marque en moyenne 3°,7 au-dessus de zéro: Janvier sera plus rigoureux encore. Dans le calendrier républicain, Nivôse mois des neiges, commence le 21 de ce mois. La neige n'aura pas vraisemblablement attendu l'échéance fixée par le calendrier pour recouvrir la terre d'un linceul blanc. Vous savez que cette neige est attendue avec la plus vive impatience par nos agriculteurs. Grâce à elle, en effet, la terre est préservée des grands froids; la semence déposée dans le sol est garantie contre la gelée par cet excellent écran, par cette couverture blanche qui est la neige: de plus, en traversant l'atmosphère, la neige entraîne et dépose sur le sol des poussières, des corpuscules organisés, qui ont servi d'aliments aux jeunes plantes.

Le travailleur des champs souhaite en Décembre de la neige, nous venons de vous dire pour quelle raison; mais il désire aussi de la pluie, du brouil-

laid, un ciel couvert, car ces phénomènes météorologiques excluent la gelée dont il a peur durant ce mois. C'est ce que veulent dire la plupart des proverbes agricoles.

En novembre froid
Si la neige abonde
D'année féconde
Laboureur a foi.

Ou encore :

Dans l'Avent le temps chaud
Remplit caves et tonneaux.

Toutefois, c'est moins la chaleur que l'agriculteur demande que l'absence de fortes gelées, surtout quand il n'y a pas de neige; il demande d'autant moins la chaleur qu'il gèlera, croît-il, au printemps si l'hiver n'est pas venu à Noël.

Soleil à Noel
Neige à Pâques,
Qui à Noel cherche l'ombrier (l'ombre)
A Pâques cherche le foyer.

Un grand nombre de proverbes agricoles se rattachent à la grande fête chrétienne dont nous devons parler ici. Et d'abord, d'où vient ce nom : Noël? Les uns prétendent que ce mot correspond au nom propre Emmanuel, qui vient lui-même de l'hébreu *Imnuel*, nom formé de trois mots : *im* (avec) *nu* (nous) *el* (Dieu). *Nu el*, abréviation de *Im nu el* signifierait donc Dieu avec nous. Quelques étymologistes affirment que Noël vient du mot latin *natalis* qui signifie naissance; d'autres enfin pensent que Noël n'est qu'une contraction du mot français *nouvel*, « à cause de la *bonne nouvelle* qui fut annoncée aux bergers et bientôt répandue dans le monde entier ». Ce qui donnerait quelque poids à cette dernière étymologie, c'est qu'autrefois, lorsqu'un événement heureux se produisait, il était salué par le peuple aux cris de : Noël! Noël! ce qui voulait dire *la bonne nouvelle!*

Quelle que soit l'origine du nom de cette fête, vous savez que la Noël célèbre, dans l'Église catholique, la naissance de Jésus-Christ. Ce jour-là, on doit entendre trois messes : messe de minuit, messe de l'aurore, messe du jour. L'usage de ces trois messes est venu de Rome. « On les disait à cause des trois stations indiquées par les papes pour le service divin : la première, à Sainte-Marie-Majeure pour la nuit; la seconde à Saint-Athanase, pour le point du jour, et la troisième à Saint-Pierre, pour la messe du jour. »

Quatre semaines avant Noël commence l'*Avent*, c'est-à-dire le temps consacré par l'Église pour se préparer à célébrer dignement la fête de l'avénement de Jésus-Christ. La durée de l'Avent a beaucoup varié : sous Charlemagne, l'Avent était de quarante jours, et comme il commençait à la Saint-Martin et que l'on jeûnait tous les jours, cette période s'appelait le *Carême de la Saint-Martin*.

Noël n'était pas seulement autrefois une fête de l'Église, mais une fête de famille. Les amis échangeaient des cadeaux consistant principalement en gâteaux appelés *nieules*. Est-il nécessaire de vous rappeler que Noël est toujours resté une véritable fête de famille? Faut-il vous parler de l'arbre de Noël, de la bûche de Noël, des souliers de Noël? Non, n'est-ce pas, tout cela vous est par trop familier. Nous nous bornerons à vous apprendre que sous Charlemagne l'année commençait à la Noël et que cette coutume, empruntée à l'Italie, fut suivie aux VIIIe et IXe siècles.

En Décembre, vous pourrez apercevoir les planètes Mars et Saturne qui seront, vers six heures du soir, au plus haut point de leur course. Jupiter sera visible pendant quelques instants seulement, car il se couche vers six heures. Vénus, qu'on appelle souvent l'étoile du berger, ne se couchant qu'à sept heures, sera facilement observée.

Enfin Décembre s'achève : l'année 1877 va rejoindre ses sœurs aînées dans ce pays inconnu où se trouvent, dit-on, les vieilles lunes. Au moment précis où sonnera le dernier coup de minuit, le 31 décembre, un vieillard maigre et ridé, à la longue barbe blanche, s'avancera tenant dans la main gauche une faux et donnant la main droite à une jeune fille fraîche et souriante, merveilleusement parée. Sur son front est posé un diadème de rubis, de perles et de diamants, et ces pierres, habilement disposées, nous laissent lire un chiffre qui est en même temps le nom de la nouvelle venue : 1878.

ALBERT LÉVY.

LE GÉNÉRAL GRANT

Paris possède depuis quelques jours un visiteur illustre, le général Grant, ancien président de la République des États-Unis.

Le général Ulysse-Samuel Grant est né le 27 avril 1822, dans l'État de l'Ohio.

Après d'excellentes études il fut admis, à dix-sept ans, à l'École militaire.

En 1843, il était sous-lieutenant. En 1846, il prit part à la guerre avec le Mexique et en revint capitaine en 1847.

C'était commencer brillamment la carrière des armes, et il semblait que le jeune officier dût trouver dans ce début un encouragement à y persévérer.

Cette époque de la vie d'Ulysse Grant caractérise le principal côté de son tempérament.

On est tout surpris, en 1854, de voir le brillant officier donner sa démission pour se livrer à des occupations agricoles. Il devient fermier dans le Missouri, puis dans l'Illinois. Entre temps, il surveille encore une tannerie qui appartient à son père. Il ne songe guère aux destinées qui l'attendent.

Un jour cependant éclate la terrible guerre

de Sécession, lutte gigantesque entre le Nord et le Sud des États-Unis et qui devait durer cinq ans.

C'était en 1860. Une émotion extraordinaire s'empare des Etats, et dans les deux camps on fait appel à tous les courages, à toutes les intelligences.

Le capitaine Grant est arraché à ses occupations. On a besoin de talents éprouvés, et on l'attache à la personne du commandant des milices de l'Illinois, avec la direction du recrutement.

Quelques mois s'écoulent; nous le retrouvons colonel d'un régiment, puis commandant en chef des volontaires de l Illinois. Dès ce moment il prend à la campagne une part effective et s'essaye en une série d'engagements où il est quelquefois battu.

Une honorable défaite subie à Belmont, en novembre 1861, attire sur lui l'attention. On lui donne au mois de février 1862 le commandement de l'armée de l'Ouest-Tennessee. Il participe dans ces conditions à quelques grandes affaires, à la bataille de Pittsburg et à la prise de Wicksburg; et c'en est assez pour lui consacrer une réputation qui ne fera que grandir dans la suite.



Le général Grant.

L'homme qui, deux ans plus tôt, pensait accomplir un devoir comme un autre dans un ordre de choses pacifiques, poursuit le nouveau devoir que les circonstances lui imposent avec autant de calme et la même conviction. Où que le hasard l'eût placé, il eût été le même.

L'année 1864 vient de commencer. Les États du Nord se sont épuisés en efforts à peu près stériles. Le général Sherman a été battu partout depuis quelque temps; et le général en chef des troupes du Sud, l'intrépide et indomptable Lee, est plus menaçant que jamais.

Le président du Nord, Abraham Lincoln, a jeté les yeux sur Grant et le propose au gouvernement fédéral. Celui-ci, sans hésiter, lui donne le commandement général de toutes les troupes de l'Union avec des pouvoirs illimités.

Alors commence une lutte suprême entre Grant et Lee: ce dernier, plus grand homme de guerre, mais avec une armée moins forte des deux tiers que celle de son adversaire, composée de soldats épuisés, affamés, dont il soutient cependant le courage par l'exemple de ses vertus prestigieuses; Grant, au contraire, avec une armée nombreuse, fortifiée d'éléments nouveaux, bien approvisionnée.

Mais, comme il l'a déclaré lui-même, au tenace Lee il opposera une égale ténacité; « pour un soldat de Lee », il sacrifiera « cinq hommes ».

Et nous le voyons, dès ce moment, s'attachant aux mouvements de son ennemi, recevant presque chaque jour de terribles coups, l'énerver par sa persistante surveillance et sa ténacité à chercher ses côtés faibles.

Du 4 mai au 4 juin, Grant assume la responsabilité d'une série de défaites. Se décourage-t-il un instant? Point. Il est sûr de lui et du temps. Son « immense marteau », comme il appelle son armée, finira par briser l'obstacle.

Enfin, un jour arrive, après Cold-Harbour et Richmond, où de lui-même, sentant son adversaire aux abois, il lui fait des propositions de paix. Deux fois il les renouvelle; deux fois il les fait sans succès. Enfin, le 9 avril 1865, a lieu entre les deux généraux une entrevue qui se termine par la reddition de l'armée de Lee.

Un indescriptible enthousiasme accueillit le général Grant lorsqu'il revint de cette campagne.

Mais lui ne témoigna pas plus qu'à son habitude qu'il ressentait les émotions du succès.

Rentré, irrévocablement cette fois, dans les cadres de l'armée, on le nomma ministre de la guerre en 1867.

A la fin de 1868, lorsqu'il s'agit d'élire un président, les États-Unis songèrent encore au général Grant. Il fut élu presque à l'unanimité.

En prenant possession des premières fonctions de la république, il prononça une sorte de déclaration où nous relevons les paroles suivantes : « Les lois doivent dominer et ceux qui les approuvent et ceux qui leur sont contraires. »

Il est resté président des États-Unis pendant huit ans, c'est-à-dire jusqu'au commencement de cette année.

L. Sevin.



C'était M. le comte Armand de Frontenac. (P. 17, col. 1.)

MONTLUC LE ROUGE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

II

Le martyre du Père Fleury.

Notre vaisseau amiral, comme disait pompeusement notre ami Gandar, ou plutôt notre brick, vint s'amarrer au port de Québec, suivi de trois autres bricks, et nous aperçûmes à quelque distance, descendant lentement et majestueusement le sentier qui va de la citadelle à la ville basse, plusieurs officiers parmi lesquels l'un d'eux, gentilhomme fort âgé, mais de haute mine et de fière apparence, fut salué, dès les premiers mots de Montluc le Rouge, du titre de gouverneur.

C'était en effet M. le comte Armand de Frontenac, lieutenant général des armées de Sa Majesté le Roi très-chrétien, gouverneur de la Nouvelle-France, qui prenait la peine de venir au-devant de nous, malgré l'étiquette. Comme il nous l'avoua franchement le soir même, il était si curieux, si inquiet et si pressé de recevoir des nouvelles de France, qu'il n'avait pas cru devoir attendre une minute de plus, et qu'il se précipitait en tête de tout son état-major pour connaître plus tôt les ordres de Sa Majesté.

A la vue de Montluc le Rouge, il parut aussi étonné que charmé. Évidemment il ne l'attendait pas si tôt.

« Monsieur le chevalier, dit-il en lui tendant les bras, nous sommes tous bien heureux de vous revoir; mais il est arrivé de terribles malheurs à votre famille pendant votre absence.

— Je sais tout, monsieur le gouverneur, répondit laconiquement Montluc le Rouge, oui, je sais tout, et je viens pour venger ce que je n'aurais pas pu réparer. »

Sur ce mot, M. de Frontenac s'inclina d'un air de respect et de déférence et nous invita à le suivre dans son palais.

1. Suite. — Voy. page 1.
2. Voy. la première partie, vol. X, page 88 et suivantes.

Pour moi, comme j'allais obéir, le supérieur du couvent des Jésuites de Québec me prit doucement par le bras et me dit :

« Monsieur l'abbé, notre maison est la vôtre, et ce serait nous faire un véritable affront que de n'en pas user librement avec nous. Venez donc souper. »

Je consultai des yeux Montluc le Rouge qui me dit :

« Soupez, soupez à terre, monsieur l'abbé, mais ne couchez qu'à bord, car nous partirons cette nuit.

— Hélas! s'écria Beaupoil qui me suivait de près avec Marion, car leur présence n'était pas nécessaire à bord où ils avaient pris place, non dans l'équipage mais parmi les passagers, hélas! ne coucherons-nous plus jamais dans un lit ni sous un toit! »

A quoi Marion répliqua que c'était le lot naturel et mérité de tous les propres à rien, qu'il ne devait donc pas se plaindre, mais plutôt se féliciter et remercier le ciel.

« Qui me donne mon purgatoire en cette vie pour me l'épargner dans l'autre, n'est-ce pas, monsieur le curé? » ajouta Beaupoil en riant d'un air malin et désignant sa femme d'un coup d'œil.



J'essayai de répondre. (P. 18, col. 1.)

Mais je détournai la tête pour ne pas prendre parti dans cette querelle conjugale et je suivis de grand cœur le révérend Père Jésuite, qui m'introduisit à souper dans la sainte Compagnie.

Au bout de cinq minutes je fus reçu comme un frère et chacun ne pensa plus qu'à me faire des questions sur la France d'où j'arrivais. On me demanda d'abord des nouvelles du Grand Roi, de la Cour, de Versailles, et j'essayai de répondre de mon mieux sur des sujets qui ne m'avaient jamais été bien familiers.

Après ce long interrogatoire, l'un des Pères, le plus jeune, me dit :

« Monsieur l'abbé, vous aurez de la peine à gouverner votre troupeau.

— Sans doute, répondis-je modestement ; mais je m'y attends et je ne serai pas moins surpris.

— Vous savez que l'usage de ces bons Iroquois est de scalper tous ceux de nos frères qui se hasardent à pénétrer dans leur pays.

— Si Dieu l'a voulu, mon révérend Père, je serai scalpé et je lui rendrai grâces d'avoir abrégé mon séjour dans cette vallée de misères.

— Vous allez avec M. de Montluc, dit-il, sur le bord du lac Érié. Il faut vous attendre à de terribles aventures.

— Je m'y attends, et avec l'aide de Notre-Seigneur Jésus-Christ, j'espère les surmonter.

— Vous prendrez la place d'un grand saint, d'un martyr comme on n'en voit plus dans le siècle présent, du Père Fleury enfin.

— Je tâcherai de suivre de loin ses traces.

— Ah! dit le révérend, ce ne sera pas facile..... Savez-vous comment il est mort? »

Je témoignai le plus vif désir de l'apprendre.

« Puisque vous êtes venu de France, dit le jeune père, avec M. de Montluc le fils, celui qu'on appelle Montluc le Rouge et qui est l'espoir de nos Canadiens et la terreur des Anglais et des Iroquois, vous devez savoir en quel état il laissa les affaires lorsqu'il partit du Canada, descendit par la rivière des Illinois dans le Mississipi, et de là dans le golfe du Mexique. A ce moment, après de grands dangers, grâce surtout au courage, à l'habileté de MM. de Montluc père et fils et à l'autorité qu'ils exerçaient sur les sauvages en même temps que le Père Fleury, on croyait la colonie en sûreté au moins pour quelques mois, et M. de Montluc le Rouge partit pour l'Europe.

» En son absence, voici ce qui arriva. A force d'argent, les Anglais de Boston et les Hollandais de la Nouvelle-York ont fini par corrompre quelques centaines de sauvages, de ceux sur lesquels M. le baron Annibal de Montluc comptait le plus. Une nuit, comme il avait envoyé la plupart de ses hommes à la chasse et à la pêche et restait presque seul à la Tour-Montluc, il fut surpris au milieu de son sommeil par un corps d'armée de deux ou trois mille Anglais et sauvages qui s'étaient avancés sans être vus sur le lac Érié à la faveur des îles boisées.

» Vous avez entendu parler du vieux baron Annibal de Montluc. Au premier coup de fusil il sauta sur ses armes et descendit vers le rivage pour jeter à l'eau les assaillants. Par malheur ils étaient cent contre un ; les cinq ou six braves gens qui le sui-

vaient furent accablés sous le nombre et périrent, entre autres le vieux Carréguy, qui depuis cinquante ans ne l'avait jamais quitté dans la bataille. Lui-même fut frappé de cinq balles et de trois coups de baïonnette. Un autre en serait mort, mais le vieil Annibal est d'un ciment où l'épée des hommes ne peut mordre.

» Au bruit des coups de fusil, le Père Fleury voulut aussi se jeter dans la mêlée. Comme il faisait nuit noire, l'ennemi même, quoique pourvu de torches, ne distinguait pas bien tout le champ de bataille, et bien moins encore les morts et les blessés. Le Père Fleury, sans doute inspiré de Dieu, eut une de ces idées qui ne peuvent venir que dans l'âme d'un saint et d'un héros. Il tira à part Buffalo, ce vieux sauvage que vous avez vu tout à l'heure, et lui dit : « Mon enfant, je vais attirer sur moi l'ennemi. Toi, enlève M. de Montluc dans ta barque et transporte-le à l'île des Serpents à sonnettes. Ne songe qu'à lui, Dieu veillera sur les autres. » Au même instant il donna tout haut sa bénédiction à tous, de manière à être bien vu des Anglais et des sauvages, et feignit de s'enfuir dans un canot abandonné..... Jugez comme le saint vieillard, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, pouvait espérer d'échapper à ses ennemis. Les Anglais et les Iroquois le reconnaissant à sa voix se jetèrent sur lui, abandonnant M. de Montluc blessé, hors de combat, hors d'état même de se mouvoir, mais vivant encore quoique évanoui après la perte de son sang. Buffalo, sans s'étonner, ni faire autre chose qu'obéir au Père Fleury, le transporta dans une cachette qu'il ne veut révéler, dit-il, qu'après le retour de Montluc le Rouge.



On donna le choix au Père Fleury. (P. 19, col. 2.)

» Quant au Père Fleury, les Anglais voulaient le pendre, parce qu'il avait souvent appris par les femmes des Iroquois les dangers qui menaçaient la colonie. Les sauvages, pour la même raison, voulaient le scalper, le déchirer, le découper, le faire rôtir, car ces pauvres gens aiment à tuer à petits coups, et même quand nous les avons baptisés, nous avons bien de la peine à leur en faire perdre l'habitude. On donna donc le choix au Père Fleury. Le bon Père, qui était le meilleur homme du monde et le plus gai, leur dit :

« Vous me donnez le choix, mes enfants, c'est très-bien. Mais entre quelles choses me donnez-vous à choisir ? » A quoi sir Robert Carroll, le gouverneur des Anglais de Boston, répondit : « Qu'aimez-vous mieux, mon révérend? Être pendu par les Anglais ou scalpé par les Iroquois? » Le bon Père Fleury se mit à rire et répliqua : « Sir Carroll, je ne puis pas répondre, mais vous, répondez, je vous prie. Lequel des deux aimeriez-vous mieux si vous étiez à ma place? Vous me paraissez un homme de

bon sens. Je m'en rapporte à vous. » Ce qui fit rire les Anglais, et ce qui fit penser aux Iroquois que le Chef de la Prière, comme ils appelaient le Père Fleury était un bien autre homme que tous les Visages pâles et que tous les Peaux-Rouges, puisqu'il n'était ni furieux ni effrayé en face de la mort.

» Enfin les Anglais et sir Carroll lui-même n'osant pas assassiner ce saint vieillard l'abandonnèrent aux pauvres sauvages qui, dans leur aveuglement, ne pensèrent qu'à le martyriser de mille manières. Il fut écorché vif depuis la cheville jusqu'à la ceinture et livré aux piqûres des mouches pendant trois jours. Il ne mourut qu'après avoir béni ses bourreaux qui lui avaient fait gagner la palme du martyre si longtemps désirée. »

Le récit de cette mort si glorieuse de l'un des plus héroïques fondateurs de la colonie de la Nouvelle-France m'avait rempli d'admiration.

« Qui suis-je, m'écriai-je presque involontairement, pour succéder à un tel homme? »

A quoi le supérieur des Jésuites répliqua avec bonté : « Dieu vous aidera dans votre tâche. C'est une grande perte que nous avons faite dans le bon Père Fleury; car, outre qu'il avait l'âme et le cœur d'un saint et d'un héros, il avait aussi l'esprit d'un politique..... Dieu sait combien de fois il a sauvé la colonie d'une coalition d'Anglais, de Hollandais et de sauvages de toute espèce. On le voyait au risque de sa vie, dans la saison la plus dure, chez les tribus les plus barbares, rallier nos amis, diviser ou désarmer nos ennemis, étonner les hommes par son courage, charmer les femmes et les enfants par sa bonté et sa gaieté, persuader les chefs les plus opposés à la France... Lui et M. de Montluc, c'étaient la tête et le bras de la Nouvelle-France. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



LE MAGICIEN MALGRÉ LUI

CONTE JAPONAIS.

Il y avait une fois dans un village du Japon un vieux couple sans enfants, un vrai couple de braves gens; seulement, la femme était un peu bavarde. Ils possédaient, pour tout luxe, un chien favori.

Or, un bon esprit faisait sa demeure dans le corps du fidèle animal.

Un jour celui-ci conduisit le vieillard dans un bois et lui indiqua l'endroit où un trésor était enfoui.

La vieille en causa, et cela parvint aux oreilles d'un voisin, qui était un méchant homme.

Celui-ci força le chien de le conduire aussi dans le même bois; mais ayant creusé longtemps et profondément à l'endroit que le chien lui désignait, il n'y trouva que des pierres. Transporté de fureur, il tua la pauvre bête et l'enterra sur place.

Quand le bon vieillard eut appris ce qui s'était passé, il ne demanda, dans sa douleur, qu'à savoir où reposait le corps de son ami.

Le méchant voisin le lui ayant dit, il y alla, et, abattant l'arbre au pied duquel le chien était enterré, il façonna de ses branches un petit monument à la mémoire du fidèle animal. Quant au tronc, il en fit un mortier pour piler son riz. Mais à peine eut-il commencé à se servir de cet ustensile qu'il en sortit de l'or.

La vieille le dit en grand secret à l'oreille d'une voisine.

Le lendemain le méchant voisin, ayant appris la nouvelle, vint emprunter le mortier. Le vieillard s'empressa de le lui prêter.

Cependant le voisin ne réussit pas à en faire sortir de l'or, et, dans sa rage, il brûla le mortier.

Le vieillard le supplia de lui en rendre au moins les cendres, ce qu'ayant obtenu, il les emporta religieusement dans sa maison.

Or, le soir même, il vit en songe son chien lui apparaître, et il en reçut le singulier conseil de se rendre le lendemain avec les cendres de son mortier au bord de la grande route, et, quand il verrait s'avancer un cortége de daïmio, de ne point s'agenouiller, mais de répondre aux sommations des officiers qu'il était un magicien ayant le pouvoir de faire produire des fleurs à des arbres desséchés ou hors du temps de la floraison.

En effet, le lendemain, lorsqu'il se fut posté sur la grande route, tenant entre ses mains, dans un vase, les cendres de son mortier, il ne tarda pas à voir s'avancer le cortége d'un daïmio, et bientôt il entendit retentir le terrible « stanièro! » l'ordre de s'agenouiller.

Néanmoins il trouva le courage de se tenir ferme sur ses jambes. Les hérauts du prince renouvelèrent la sommation, la main sur la poignée de leurs sabres ; mais, apprenant par la réponse du vieillard qu'ils avaient affaire à un magicien, ils s'abstinrent de le châtier et coururent rendre compte à leur maître de l'étrange aventure qui leur arrivait.

« Eh bien! s'écria le prince, que ce prétendu magicien me donne la preuve de son pouvoir! »

Le vieillard jeta une poignée de cendres en l'air contre un arbre qui étendait ses branches au-dessus

de la route. Aussitôt l'arbre se couvrit de fleurs éclatantes.

Le prince ordonna de conduire cet homme dans son palais, et, l'y ayant retenu quelque temps, il le renvoya comblé des plus riches présents.

Comme il n'était bruit que de cet événement dans le village, l'envieux et méchant voisin n'eut pas honte de se présenter de nouveau chez le vieillard et de lui demander quelque peu des cendres du merveilleux mortier.

Dans son inépuisable bonté, le vieillard lui en accorda une certaine quantité.

Aussitôt le méchant homme se met à guetter sur la grande route le passage d'un train de daimio.

Un cortége paraît dans le lointain, s'approche lentement, majestueusement.

L'envieux raidit ses articulations d'ailleurs si flexibles, et les hérauts l'accostant, il proclame effrontément son magique pouvoir.

Mais, lorsqu'il en vint à jeter contre un arbre une poignée de cendres, celles-ci, au lieu d'atteindre les branches et de les couvrir de fleurs, retombèrent sur les yeux du daimio.

Il n'en fallait pas tant pour mettre le prince en colère. Il tira son grand sabre et en frappa le misérable. Les gens de la suite lui tranchèrent la tête.

Ainsi l'envieux et méchant homme trouva le châtiment qu'il méritait.



LE VERRE

I

HISTOIRE DU VERRE.

Parmi les produits de l'industrie humaine, il n'en est certes pas de plus merveilleux que le verre.

En vérité, si notre admiration n'était pas émoussée par l'habitude, ce serait un continuel sujet de surprise que la découverte d'une substance qui nous abrite sans nous priver de lumière, qui devient miroir, lampe, vase, gobelet, coupe, flacon, qui en décomposant les rayons du soleil nous livre l'idéal de la couleur, qui permet à l'astronomie de rapprocher les astres, à la physiologie de scruter les profondeurs de l'organisme en voyant les invisibles, à la physique d'étudier les grandes lois de la nature et à la chimie d'exister. Mais tel est précisément sur nous l'effet de l'habitude, qu'il nous faut pour ainsi dire faire un effort de pensée pour admirer cette incomparable substance qui a tant servi à l'humanité dans les progrès de sa civilisation.

Le verre a été découvert à une époque tellement reculée que son origine est entourée d'une grande obscurité.

Toutes les traditions et les légendes le font cependant venir de l'Orient, le berceau des inventions humaines.

On sait, à n'en pas douter, que les Égyptiens connaissaient le verre, et les spécimens de leur industrie parvenus jusqu'à nous prouvent qu'ils étaient arrivés dans sa fabrication à un haut degré de perfection.

Il est probable que c'est à eux qu'il faut en faire remonter l'invention même. Aussi ne rapportons-nous que pour la forme la légende bien connue que Pline a fait figurer dans son histoire naturelle.

« On raconte, dit l'auteur latin, que des marchands phéniciens ayant relâché sur le littoral du fleuve Belus (rivière voisine de Saint-Jean-d'Acre, en Palestine), préparaient leurs repas sur le rivage, et que ne trouvant pas de pierres pour exhausser leurs marmites ils employèrent à cet effet des pains de *natron*[1] tirés de leur cargaison. Ce nitre ayant été ainsi soumis à l'action du feu avec le sable répandu sur le littoral du rivage, les marchands virent sortir du brasier des ruisseaux transparents d'une liqueur inconnue, et telle fut l'origine du verre. »

Et autre part le même auteur dit : « Autrefois Sidon était célèbre par ses verreries ; on y avait même inventé les miroirs de verre. » Ce qui prouve que les Phéniciens avaient tiré profit de leur découverte fortuite.

En tous cas, ainsi que nous l'avons dit, la fabrication du verre se développa surtout chez les Égyptiens, et ce sont eux qui fournirent pendant longtemps cette substance à tous les peuples méditerranéens. La réputation de leurs verreries était telle, que lors de la conquête de l'Égypte par les Romains, ceux-ci exigèrent que le verre figurerait dans le tribut annuel imposé aux vaincus.

« Cet impôt, dit M. Sauzay, loin d'avoir été, comme on pourrait le croire, une cause de ruine pour l'É-

1. Le *natron* ou *nitre* des anciens était du sulfate de soude ou salpêtre natif.

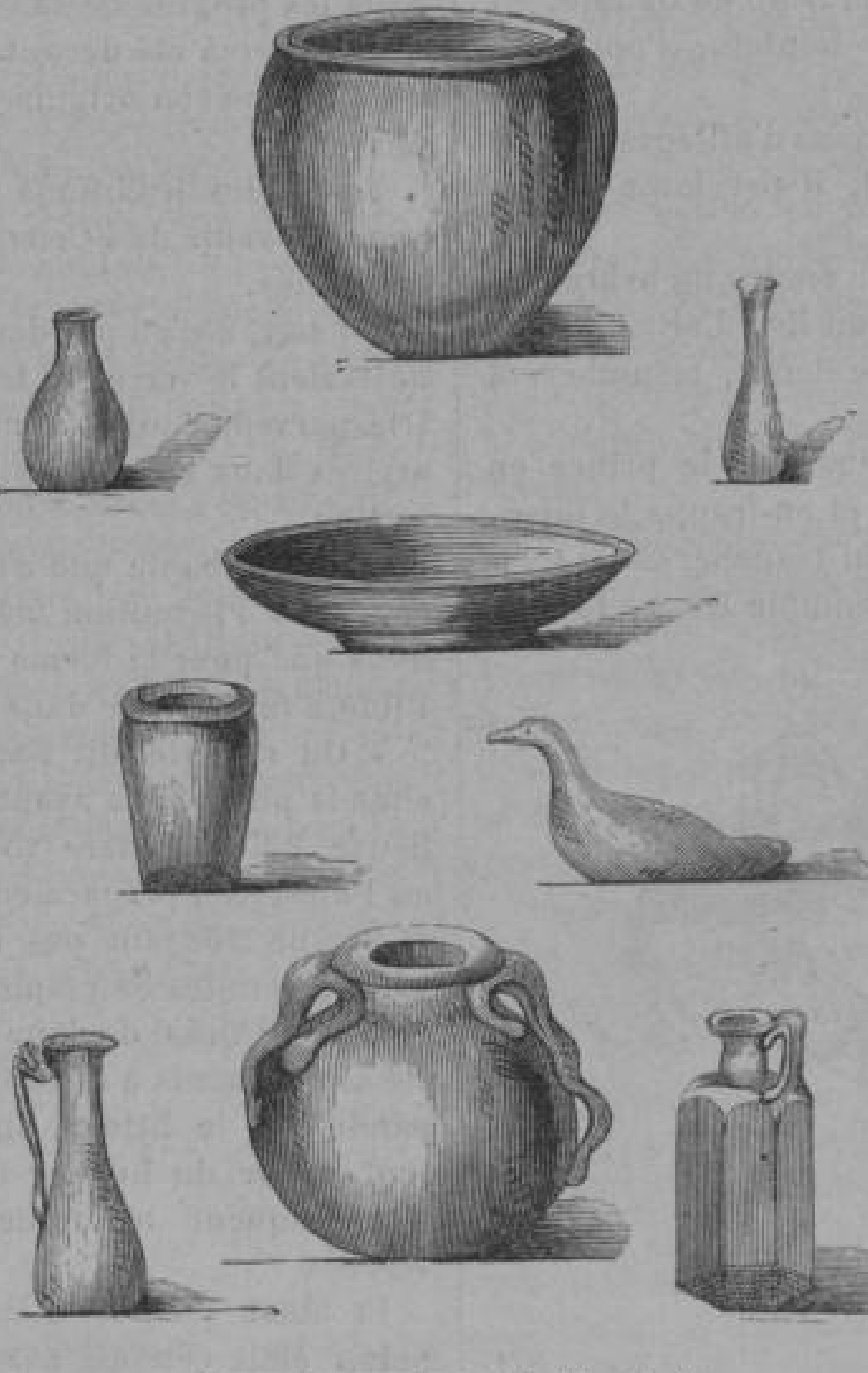
gypte, devint une source de fortune pour ses verreries ; car Rome, toujours avide de nouveautés, ayant patronné ces produits nouveaux pour elle, il en résulta que les Égyptiens se livrèrent à un très-grand commerce d'exportation, dont ils conservèrent le monopole jusqu'au règne de Tibère (l'an 14 de Jésus-Christ), époque à laquelle, suivant Pline, cette industrie commença à être cultivée à Rome. »

Les Romains firent de rapides progrès dans l'art de la verrerie et purent bientôt rivaliser avec les fabriques égyptiennes.

La citation suivante de Pline nous permet d'apprécier à la fois l'importance des verreries romaines et le luxe prodigieux qui régnait alors chez les maîtres du monde.

« Un simple citoyen, dit Pline, l'édile Scaurus, fit élever, pour durer quelques jours, le plus grand ouvrage qui ait jamais été fait de main d'homme, même pour une destination perpétuelle. C'était un théâtre à trois étages, ayant trois cent soixante colonnes, et cela dans une ville où six colonnes de marbre d'Hymette, chez un citoyen très-considérable, avaient excité des murmures. Le premier étage était en marbre ; *le second en verre*, genre de luxe dont il n'y avait pas d'exemple ; le troisième en bois doré. Les colonnes du premier étage avaient 38 pieds. Des statues d'airain, au nombre de trois mille, étaient placées entre les colonnes. L'enceinte contenait quatre-vingt mille spectateurs, et cependant le théâtre de Pompéi, bien que la ville se soit beaucoup agrandie et que la population ait beaucoup augmenté, suffit grandement avec ses quarante mille places. Le reste de l'appareil, en étoffes attaliques, en tableaux et autres ornements de la scène, était si considérable, que Scaurus, ayant fait porter dans sa maison de Tusculum ce que ne réclamait pas son luxe de chaque jour, et ses esclaves ayant brûlé la maison par vengeance, la perte fut de cent millions de sesterces. » Cette somme équivaut à vingt et un millions de francs.

D'après la coutume romaine, on enfermait dans les tombeaux de nombreux objets ayant appartenu aux défunts. Parmi ceux-ci, on ne tarda pas à faire figurer des vases de verre, et c'est ainsi que ces fabriques délicates sont parvenues jusqu'à nous et figurent en grand nombre dans nos musées. Parmi ces vases de verre romains, le plus célèbre est le vase Barberini, appelé aujourd'hui vase de Portland, de ce qu'il fut vendu 50 000 francs à la duchesse de Portland. Il est au musée britannique de Londres. De forme très-simple, il porte des figures en couleur représentant le mariage de Thétis et de Pélée.


Verreries romaines. (P. 22, col. 2.)

Les Romains apportèrent l'art de la verrerie en Gaule, et nos ancêtres surent bientôt se rendre dignes de leurs maîtres.

On a trouvé en 1825, à Strasbourg, un magnifique vase en verre de fabrication gauloise ; malheureusement il fut déposé dans la bibliothèque de cette ville, où il fut anéanti en 1870 par les bombes prussiennes.

Les verreries romaines et gauloises disparurent devant l'invasion barbare, mais cette industrie se réfugia à Byzance et ne revint en Occident, rapportée par les Vénitiens, que vers la fin du XIIIe siècle.

Venise eut pendant quelques siècles le monopole de la fabrication du verre. « Venise étant pour ainsi dire, à cette époque, dit M. Sauzay, le seul endroit où l'on fabriquait les objets en verre, chaque pays étranger s'adressait forcément à elle, et grâce à des demandes nombreuses, ainsi qu'à des exportations continuelles, l'or étranger venait s'accumuler à Venise. Si ce commerce offrait au présent d'immenses bénéfices à cette république éminemment commerçante, il ne lui restait plus qu'à trouver le moyen de les assurer pour l'avenir, et elle crut le trouver, car, toujours par amour pour les verriers, le Grand Conseil fit proclamer qu'il punirait de mort et de confiscation l'exportation hors de Venise, non pas, bien entendu, des matières fabriquées qui pour elle se convertissaient en or, mais des matières premières composant le verre, des recettes pour le fabriquer, et même du verre cassé, en un mot de tout ce qui aurait pu mettre les autres pays à même

de faire la plus petite concurrence à la république. »

Malgré les rigoureuses et tyranniques ordonnances de l'autorité vénitienne, l'art de la verrerie se répandit rapidement en Europe. L'Allemagne fut la première à secouer le monopole; cet exemple fut suivi par la Bohême et enfin par la France.

Au XIVe siècle le Viennois avait déjà d'importantes verreries; au XVIe siècle, la Lorraine devint renommée pour ses usines.

C'est sous le règne de Louis XIV et sous le patronage de Colbert que fut fondée la première fabrique de glaces, en France. Colbert demanda à François de Bonzi, évêque de Béziers, alors ambassadeur à Venise, d'emprunter à Venise deux industries, les miroirs et les points de Venise. L'ambassadeur répondit que « pour lui envoyer des ouvriers il court risque d'être jeté à la mer », que « Venise vend à la France des miroirs pour 100 000 écus par an au moins et des dentelles pour trois ou quatre fois autant ». Colbert obtint pourtant une vingtaine d'ouvriers, et il donna à Nicolas du Noyer, receveur général des tailles à Orléans, des lettres patentes avec privilége exclusif d'établir une manufacture de glaces, de miroirs par des ouvriers de Venise. Ces lettres patentes, en vertu d'un vieil usage, accordaient aux personnes nobles qui voudraient s'associer dans cette manufacture le privilége de ne pas déroger. Ces nobles employés ou intéressés dans les verreries portaient le nom de *gentilshommes verriers*. De là est venue cette opinion fort répandue que la profession de la verrerie anoblissait ceux qui l'exerçaient; comme nous l'avons dit, elle n'avait nullement cette prérogative, et le seul privilége qu'elle possédât était de ne pas amener la dérogation des nobles qui s'y livraient.



Verre allemand du XVIe siècle. (P. 23, col. 1).

Ajoutons que ce qu'on nomme le *cristal* a été découvert en Angleterre : c'est le verre à base de plomb, qui se substitue avec avantage aux verres ordinaires à base de chaux ou d'alcali. Le mot de cristal vient de ce que les verriers se sont efforcés d'imiter le cristal de roche, formé de silice pure cristallisée ; mais il n'y a aucune ressemblance chimique entre le cristal et le cristal de roche. Quand on cherchait à faire du verre en Angleterre en se servant de la houille au lieu de bois comme combustible, on obtenait un verre trop coloré: les verriers cherchèrent à isoler la matière en fusion des fumées du charbon ; ils couvrirent le creuset d'un dôme et en firent ainsi une sorte de cornue; mais la matière ne fondant plus assez facilement, on se trouva ainsi amené à substituer au fondant alcalin un fondant métallique, l'oxyde de plomb. C'est à la fin du XVIIe siècle que ce changement important s'introduisit.

Pour terminer ce rapide aperçu historique, et avant de passer à l'examen des divers procédés de fabrications, voyons quel est l'état de notre industrie verrière.

L'industrie du verre est, on peut le dire, aujourd'hui une industrie toute française. D'autres nations, notamment les États-Unis et la Russie, se préparent à nous faire une concurrence énergique; mais nous avons toujours une supériorité incontestée :

Il y a en France 182 usines qui font du verre et qui emploient 26 000 ouvriers, outre 3 500 chevaux-vapeur environ, et 655 chevaux hydrauliques. La valeur créée chaque année par cette industrie s'élève à plus de 100 millions. En voici la répartition approximative : fabrication des glaces, 21 millions; gobeletterie ordinaire, 28 millions; verre à vitre, 22 millions ; verre à bouteilles, 24 millions; cristal, 12 millions ; verres d'optique, perles, etc., 2 millions. Total, 109 millions. Notre exportation, pour ce seul chef, s'élève à 62 millions. On voit donc que cette industrie occupe une place fort honorable parmi les sources de notre fortune nationale.

(*A suivre.*) P. VINCENT.

LES ESQUIMAUX

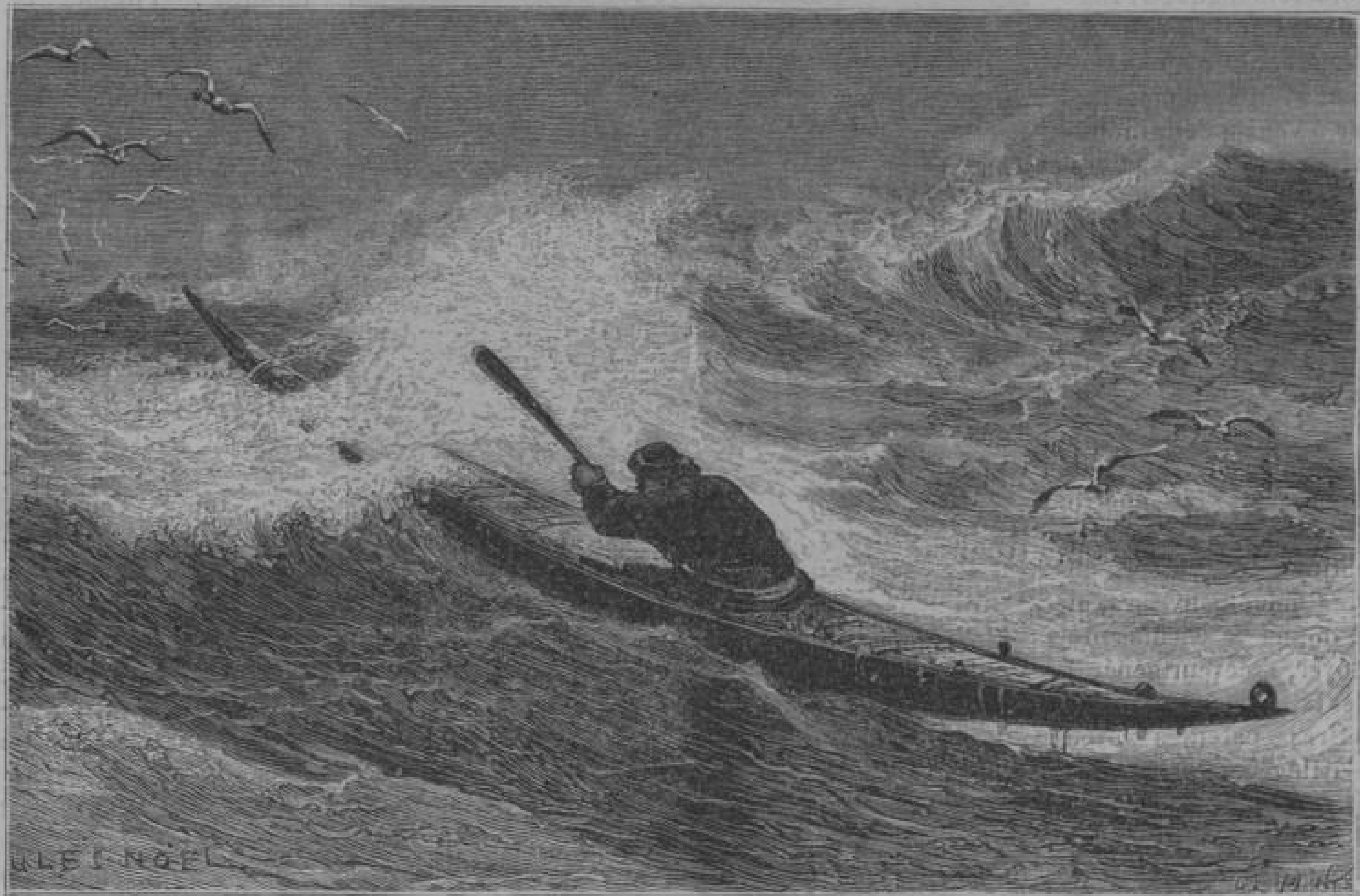
Il y a quelques mois à peine, le Jardin d'acclimatation du Bois de Boulogne présentait aux Parisiens une des plus intéressantes tribus de l'Afrique tropicale, les Nubiens Hamrân, dont je vous ai à ce propos raconté les prouesses [1]. Aujourd'hui il nous exhibe une famille entière d'Esquimaux, qui sont arrivés avec leurs chiens, leurs traîneaux, leurs rennes et tous les simples ustensiles de leur vie primitive.

Il y a là dans ces deux tentatives, qui me semblent avoir été couronnées d'un plein succès, une innovation des plus heureuses de la part de l'habile directeur de ce beau jardin, aujourd'hui une véritable institution nationale.

S'il est intéressant et instructif de pouvoir se rendre compte par des spécimens vivants de la faune et de la flore des diverses parties du globe, combien ne devons-nous pas tenir encore plus à connaître les diverses branches de notre race humaine. S'il était possible de faire défiler ainsi sous nos yeux les principaux types, l'ethnographie deviendrait une science populaire et bien des préjugés s'effaceraient.

Espérons que le Jardin d'acclimatation ne s'en tiendra pas là et qu'il profitera de toutes les occasions pour nous présenter de nouveaux sujets d'étude. Et ces sujets ne manquent pas : Lapons, Samoyèdes, Peaux-Rouges, Patagons, Aïnos, Australiens, Hottentots, Akkas, sont des peuples qui frapperaient vivement l'imagination des spectateurs.

Dans notre présente causerie, je ne parlerai pas spécialement des Esquimaux du Jardin, car au moment où ces lignes paraîtront ils auront quitté Paris. Du reste notre gravure présente à nos lecteurs cette intéressante famille. Mais je profite de l'occasion pour tracer un rapide tableau des mœurs des Esquimaux.



Esquimau dans son kayak. (P. 26, col. 2.)

Les Esquimaux habitent les vastes régions qui environnent le pôle Nord, non-seulement sur les rivages du Groënland, mais encore dans les solitudes glacées du continent nord-américain. Ce sont les êtres humains les plus septentrionaux ; là où s'arrêtent leurs pas, cesse presque complétement la vie animale. Ils sont aussi parmi les plus petits des hommes; leur taille moyenne de 1 mètre 25 est à peine plus élevée que celle des Akkas, les Pygmées du centre africain.

Il est difficile de les classer parmi les beaux types de l'humanité, quoique on rencontre parfois chez eux une beauté relative. Ils ont généralement la figure large, les pommettes saillantes, le front étroit, les yeux petits et très-noirs, le nez plat. Derrière leurs lèvres longues et minces apparaissent deux

1. Voy. vol. X, p. 311.



Les Esquimaux au Jardin d'acclimatation. (P. 24, col. 2.)

rangées étroites d'un ivoire solide, quoique usé souvent par de durs et pénibles services, les naturels se servant de leurs dents pour une foule de choses : assouplir les peaux, tirer et serrer les cordes, aussi bien que pour broyer la chair huileuse, base de leur alimentation. Leur chevelure, d'un noir de jais, est très-abondante; en général, la figure des Esquimaux est imberbe, elle appartient au type mogol. Petits de stature, mais bien charpentés, chacun de leurs mouvements prouve qu'ils sont robustes et solidement trempés par les épreuves de leur âpre existence.

La toilette est à peu de chose près la même pour les deux sexes : une paire de bottes, des bas, des mitaines, des pantalons, une veste et un surtout. L'homme porte des bottes de peau d'ours s'arrêtant au-dessous du genou, tandis que celles de son épouse montent beaucoup plus haut et sont faites de cuir de phoque. Leurs pantalons sont de peau d'ours, les bas de peau de chien, les mitaines de peau de phoque, la veste de peau d'oiseau, plumes en dessous. Le surtout, en peau de renard bleu, ne s'ouvre pas sur le devant, mais se passe comme une chemise; il se termine par un capuchon qui couvre la tête aussi complétement que la capote de l'Albanais ou la cagoule du moine. Les femmes taillent le leur en pointe pour renfermer leurs cheveux qu'elles réunissent sur le sommet de la tête et nouent en touffe serrée et dure comme une corne au moyen d'une courroie de peau de phoque non tannée ; je ne saurais dire que cette coiffure soit précisément élégante, mais elle est pittoresque.

Quant à leur âge, il est fort difficile de s'en rendre compte : les Esquimaux ne comptant que jusqu'à dix, le nombre de leurs doigts, et n'ayant aucun système de notation, il leur est impossible d'assigner une date quelconque aux événements passés. Aussi cette race ne possède d'annales d'aucune sorte; elle n'a pas su même trouver l'iconographie grossière et les hiéroglyphes des tribus indiennes du nord de l'Amérique. Le peu de traditions qui se sont transmises d'une génération à l'autre ne portent en elles l'empreinte d'aucune date, aucun indice se référant à une période de prospérité ou de décadence : les Esquimaux avouent qu'ils ne savent pas leur âge. Ceux qui habitent le Groënland danois sont, bien entendu, plus avancés.

Durant le court été arctique, les Esquimaux vivent sous des tentes faites de peaux de phoque ; mais pendant le long hiver, ils habitent des maisons creusées dans la terre ou dans la neige.

Le capitaine Hayes, le célèbre explorateur arctique, nous décrit la façon curieuse dont les Esquimaux qui l'accompagnaient construisent ces habitations.

« Leur gîte, dit-il, curiosité architecturale, eût excité le mépris d'un castor ; ce n'était autre chose qu'une caverne artificielle pratiquée dans un banc de neige. Devant la proue du navire se trouvait une gorge étroite, où les vents d'hiver avaient amoncelé les neiges qui, en tourbillonnant dans cette ouverture, laissaient une sorte de passage entre le banc surplombant à droite et la paroi du rocher à gauche. Prenant son point de départ de l'intérieur de cet antre, Tcheitchenguak commença par fouir dans la neige, comme le chien de prairie dans le sol meuble, s'enfonçant toujours dans la masse et rejetant les mottes derrière lui. Après être ainsi descendu d'environ sa hauteur, il creusa une dizaine de pieds dans la direction horizontale, puis il se mit à élargir ce boyau ; sa pioche ne cessait de frapper et d'abattre la neige durcie au-dessus de sa tête, et les blocs qu'il en détachait étaient transportés au dehors; il put enfin travailler debout, et quand sa tanière fut assez grande, il en polit grossièrement les aspérités et reparut au grand jour tout blanc de frimas. Il façonna ensuite l'ouverture et la fit juste assez large pour qu'on pût s'y glisser à quatre pattes, puis il lissa avec soin la surface intérieure du tunnel d'entrée. Le sol de la hutte fut recouvert d'un lit de pierres sur lesquelles il étendit quelques peaux de renne ; il tapissa les parois d'une semblable tenture ; puis sa femme alluma les deux lampes et assujettit au-dessus de l'ouverture une nouvelle peau en guise de portière. Tcheitchenguak et sa famille étaient « chez eux ».

Les Esquimaux ont deux sortes d'embarcations, le kayak et l'oumyak.

Le kayak est certainement la plus frêle des embarcations qui aient jamais porté le poids d'un homme. Construite en bois très-léger, la carcasse du bateau a neuf pouces de profondeur, dix-huit pieds de longueur et autant de pouces de large, vers le milieu seulement; elle se termine à chaque bout par une pointe aiguë et recourbée par le haut. On recouvre le tout de peaux de phoque rendues imperméables, et si admirablement cousues par les femmes au moyen de fils de nerfs de veau marin, que pas une goutte d'eau ne passerait à travers les coutures ; le dessus du canot est garni comme le fond ; seulement, pour donner passage au corps du chasseur, on a laissé une ouverture parfaitement ronde et entourée d'une bordure de bois sur laquelle le Groënlandais lace le bas de sa blouse également imperméable ; il est ainsi solidement fixé à son kayak où l'eau ne saurait pénétrer. Une seule rame de six pieds de long, aplatie à chaque bout, qu'il tient par le milieu et plonge alternativement à droite et à gauche, lui sert à diriger cette embarcation aussi légère qu'une plume et gracieuse comme un caneton nageant; elle n'a pas plus de lest que de quille et rase la surface de l'eau; la partie supérieure en est nécessairement la plus lourde, aussi faut-il une longue habitude pour conduire un kayak avec succès, et jamais danseur de corde n'eût besoin de plus de sang-froid que le pêcheur esquimau. Sur ce frêle esquisse, il se lance sans hésiter dans la tempête et se glisse à travers les écueils blancs d'écume ; cette lutte sauvage est sa vie, et, en dépit

de la mer furieuse, il poursuit sa route sur les grandes eaux.

C'est ainsi que cet homme-poisson parcourt d'énormes distances, le long des côtes de fer et de glace et des fiords sinueux de son âpre patrie, à la poursuite des veaux marins, des morses et des narvals; c'est ainsi qu'il fait le service de la poste entre les établissements danois. Pour un verre d'alcool ou une pincée de tabac, vous obtiendrez d'un de ces amphibies (pourvu que la mer soit belle et que quelque congénère soit à portée de lui venir en aide au besoin) de faire avec un kayak le saut périlleux, c'est-à-dire de se renverser sous l'eau, la tête en bas, et d'opérer un tour complet sur l'axe de sa navette de tisserand. Cet exercice, qu'on peut appeler la haute école du kayak, exige autant d'adresse que de sang-froid, car la plus légère erreur de mouvement serait un danger pour l'homme; la perte de sa pagaie serait sa mort. Il ne revient à la surface que soufflant et rejetant l'eau par les narines, comme un marsouin, mais toujours prêt à recommencer, en vue d'une nouvelle récompense.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

DE CHARYBDE EN SCYLLA[1]

LAW ET LA MER DU SUD

(1715-1720)

C'était une cohue étrange qui se pressait dans la rue étroite et sombre où la nouvelle Compagnie avait établi ses bureaux; toutes les affaires financières de l'État étaient désormais aux mains de Law. La Compagnie des Indes avait accaparé le monopole du commerce; elle avait acheté les fermes générales ou la perception des impôt à l'intérieur, toutes les richesses nationales lui étaient confiées, et la nation jetait à sa tête les richesses particulières entassées dans les familles, arrachées parfois aux besoins les plus pressants. Les carrosses se heurtaient à l'entrée de la rue, plusieurs accidents avaient eu lieu, le lieutenant de police avait fait placer des gardes. On n'arrivait plus en voiture; les grandes dames coudoyaient les marchands, les abbés, les domestiques. Lady Mary était venue à pied, elle n'avait ni carrosse, ni chaise, et les longues années de son séjour en France n'avaient pas complétement détruit les habitudes de sa jeunesse; elle marchait volontiers, même dans les rues crottées et encombrées par la foule. A côté d'elle, à demi chancelante sur ses hauts talons, embarrassée par ses paniers et sa longue robe, la marquise de Verneuil cherchait en vain à se frayer un passage, elle avait naguère rencontré lady Mary à Saint-Germain.

« Ah! madame, dit-elle, vous vous tirez plus aisément que moi de cette cohue; je me demande ce que j'y viens faire, n'ayant point d'actions à vendre ni à acheter. »

En parlant ainsi, elle serrait contre son corsage un petit portefeuille. Lady Mary l'aperçut; elle était naturellement franche, un peu offensée d'ailleurs des airs indifférents de Mme de Verneuil.

« Vous mettez ici en grand danger les papiers que vous portez en ce portefeuille, dit-elle, et si vous n'y avez point d'affaires, vous feriez mieux de rentrer en votre hôtel; pour moi qui ai des actions à vendre, je suis obligée de me frayer ici un chemin.»

Elle avait à peine fait quelques pas, lorsqu'elle entendit des cris derrière elle. En se retournant, elle aperçut Mme de Verneuil pâmée, soutenue par un prêtre et par un homme du peuple.

« Mes papiers! » murmurait-elle défaillante et hors d'elle-même. Et comme on la pressait de questions : « On m'a volé mon portefeuille, toute ma fortune était là! »

L'abbé haussait les épaules.

« Où saisir le voleur dans cette multitude? disait-il. Aviez-vous des actions ou des papiers ayant valeur, madame.

— Des actions! »

Et la marquise cherchait à se relever, se dressant sur la pointe de ses pieds pour chercher dans la foule.

« Elles sont assurément vendues à l'heure qu'il est; peut-être en a-t-on fait marché sur le dos du petit bossu qui gagne dix louis par jour à servir de pupitre aux vendeurs et aux acheteurs. »

Tout en consolant ainsi Mme de Verneuil, l'abbé s'était peu à peu éloigné d'elle, se glissant adroitement dans la foule. Le manant qui l'avait d'abord reconnue en avait fait autant; chacun était pressé d'entrer dans le tourbillon, de vendre ou d'acheter. Les commis de la banque voyaient s'entasser devant eux les titres de terre, les papiers de famille, les contrats; on apportait tout, on vendait tout au plus offrant, une seule pensée possédait tous les esprits, la même espérance de fortune brillait à tous les yeux, il fallait à tout prix acheter et vendre, vendre et acheter les actions de la Compagnie des Indes. Des agents d'affaires installés à chaque étage des maisons excitaient l'ardeur insensée de la foule; on entendait célébrer la richesse des mines, la fertilité des terres d'Amérique, les facilités nouvelles du commerce avec les deux Indes. Tant d'éloquence n'était plus nécessaire : une folle passion entraînait cette foule si diverse d'origine et de situation. La nuit était venue, des lumières apparaissaient à toutes les fenêtres, la moindre chambre était louée au poids de l'or, le moindre réduit était devenu un bu-

1. Suite. — Voy. page 10.

reau où roulaient l'or et l'argent ; on apportait par paquets les billets de banque à peine tirés ; les ouvriers qui fabriquaient le papier ne pouvaient suffire à la tâche. Un cri s'éleva dans la foule :

« Il est neuf heures! On va fermer les grilles! »

Depuis six heures du matin, la même foule se pressait dans l'étroite rue. Lady Mary secouait ses robes froissées, elle cherchait à remettre en ordre ses rubans et ses coiffes.

« Que dirait Charles s'il me voyait ainsi? » pensait-elle.

Son fils l'avait en vain attendue pour souper. Sa mère n'était point rentrée, il était tard et elle avait été obligée d'accepter une place dans le carrosse d'une de ses amies, habitant comme elle auprès de Saint-Germain. Lorsqu'elle arriva enfin chez elle, ses poches étaient bourrées de billets de banque. Plus heureuse ou plus habile que Mme de Verneuil, elle n'avait pas été volée, elle étalait ses précieux papiers, les classant de ses mains délicates ; elle voyait là le repos pour sa vieillesse, un établissement honorable pour son fils. Les actions que lui avait données Law s'étaient vendues cher.

« Demain, pensait-elle, j'irai chercher mes pierreries. »



Elle s'affaissa sur elle-même. (P. 30, col. 1.)

Le lendemain, en effet, elle se présentait de nouveau chez le contrôleur général. Law avait abjuré le protestantisme, et ce titre éclatant avait été ajouté au suprême pouvoir. Law sourit avec un peu d'étonnement lorsque lady Mary tira de son sein une liasse de billets de banque.

« Vous êtes bien pressée, madame, dit-il, je reconnais le goût de conservation et d'hérédité de votre pays et du mien ; ici on aurait cent fois vendu et acheté plutôt que de penser à recouvrer sitôt des bijoux de famille. »

Lady Mary s'était levée; le renom important de Law, l'éloquence aisée de ses paroles, et le service qu'il lui avait rendu, ne lui faisaient pas oublier la bassesse de son origine primitive ; elle était choquée du ton familier que le grand financier semblait se permettre envers elle. Sa révérence était profonde, mais froide et mesurée.

« Je vous remercie, monsieur, » dit-elle, serrant dans sa main la précieuse boîte, et elle sortit sans entrer en explication sur les raisons de sa précipitation.

Law s'était laissé retomber sur son siége, inquiet au fond de l'âme du succès insensé de ses desseins.

« Si l'on bâtit une maison à dix étages sur des fondements qui ne sont pas destinés à en porter plus de quatre, la maison s'écroulera et tous les habitants seront écrasés, murmurait-il, en songeant aux maisons qui menaçaient les cieux de leurs douze étages dans cette rue de la Canongate à Edimbourg où il avait passé son enfance... C'est ce que nous sommes en train de faire ici... Allons!... lady Mary a bien fait de venir chercher ses pierres. »

Lady Mary avait trop présumé de ses forces de résistance : à peine les joyaux de sa famille étaient-ils de nouveau entre ses mains que l'idée d'un bénéfice nouveau se présenta à son esprit.

« J'ai à peine de quoi vivre, se disait-elle ; pour marier Charles selon son rang, il me faut encore de l'argent, beaucoup d'argent ; je vais de nouveau engager mes parures. Que de services ne m'ont-elles pas rendus déjà! Si la reine était encore dans le monde, je lui aurais fait ma révérence, tandis que j'ai mes bijoux entre les mains. »

Mais Marie de Modène était dans son couvent de Chaillot, usant dans les larmes les beaux yeux qui avaient déjà tant pleuré quand Mme de Sévigné les avait loués naguère. Lady Mary reprit le chemin de la rue Quincampoix.

C'était encore le rendez-vous de toutes les classes de la société, plus inquiètes et plus empressées que jamais de réaliser des bénéfices et d'amasser de l'argent, car déjà des bruits fâcheux commençaient à circuler. On rappelait que les mines de la Louisiane avaient naguère englouti la fortune du financier Crozat sans fournir du minerai, que les constructions de la Nouvelle-Orléans absorbaient les revenus du commerce. On racontait dans la rue Quincampoix, à travers les rangs pressés de la foule, que bientôt les titres de la Compagnie des Indes, comme les billets de banque, perdraient une partie de leur valeur.

« Il y a en ce lieu-ci assez de papiers pour bâtir une église comme Notre-Dame, disait-on, et l'argent ne se voit plus nulle part. »

Les payements en espèces au-dessus de dix louis venaient d'être interdits ; bientôt toute circulation des monnaies fut défendue.

« Quelle folie! disait en déjeunant avec sa mère, sir Charles Percy, et quelle prétention insensée du contrôleur général! Vouloir empêcher les gens de garder chez eux leur or et leur argent! Ce que j'ai, je ne le porterai certes pas à la banque. Quel bonheur, ma mère, que vos ressources soient toutes en pierreries que nul ne saurait aliéner. »

Lady Mary rougit. Les joyaux de famille étaient bien loin.

Les ordres arbitraires des gouvernants agissent souvent d'une manière funeste sur la vertu des gouvernés. Avec l'interdiction de conserver l'or et l'argent monnayé commencèrent des délations odieuses, des trahisons domestiques sans nombre. Une récompense avait été promise aux délateurs. Le soir, à la nuit tombée, des hommes et des femmes se glissaient autour de la demeure du lieutenant de police ; on venait dénoncer son rival, son ennemi, souvent son maître ou sa maîtresse dont les coffres contenaient encore de l'or.

Un jour, M. le duc d'Orléans vit entrer chez lui, en plein jour, le président Lambert de Vernon, homme grave, estimé de tous.

« Monseigneur, dit le magistrat, de prime abord, je viens vous dénoncer un homme qui conserve chez lui cinq cent mille livres en or. »

Le régent bondit sur son fauteuil, il se leva dans son indignation.

« Ah! monsieur le président, s'écria-t-il, vous faites là un vilain métier! »

Les traits austères de M. de Vernon se déridèrent un moment ; il souriait, mais son sourire était amer et triste.

« Rassurez-vous, monseigneur, dit-il, j'obéis à la loi, mais c'est moi-même que je viens dénoncer. Les cinq cent mille livres sont à moi, sont chez moi ; je les préfère ainsi à tous les billets de banque de M. le contrôleur général, étant d'avis, ainsi que mon ami et compère M. le premier président de la Chambre des comptes, que si mon argent est au service du roi, il n'appartient cependant à personne. »



Sa mère n'osait l'interroger. (P. 31. col. 2.)

Le régent se mit à rire et les cinq cent mille livres de M. de Vernon restèrent dans ses coffres. Un fils était venu dénoncer son père qui cachait de l'or. Le bruit public s'en répandit. Les spéculateurs étaient ardents contre ceux qui recélaient leur fortune, entravant ainsi leur commerce insensé. Un cri s'éleva cependant d'indignation et de colère ; au lieu de récompenser le misérable délateur, le régent le fit arrêter. Les objets de première nécessité se vendaient au triple de leur valeur. Lady Mary avait maintenu dans sa maison une stricte économie, le vieux Thomas se lamentait.

« Je ne saurais plus acheter de la viande, assu-

rait-il; ce qui coûtait il y a un an une demi-livre en coûte deux aujourd'hui, et nos revenus n'ont point augmenté. »

En parlant ainsi le vieux serviteur regardait sa maîtresse d'un œil perçant ; les allées et venues de lady Mary ne lui avaient point échappé. Sir Charles se mit à rire.

« Assurément, dit-il, les Hanovriens ne m'ont rien rendu des terres de mon père pour m'aider à vivre en cette occurrence ; mais ma mère est bonne ménagère et ne m'a jamais demandé plus que je ne pouvais donner. D'ailleurs (et le jeune homme regardait la table maigrement servie), nous ne sommes pas adonnés au luxe et Notre-Seigneur nous a promis le pain quotidien. »

Thomas hochait la tête.

« Il nous a ordonné de le demander, disait-il, mais j'en ai vu plus d'un auquel il l'a fait attendre plus d'un jour. »

Lady Mary n'écoutait pas les hérésies du vieillard, elle était appuyée contre le manteau de la cheminée et paraissait réfléchir profondément. Son fils reprit :

« Le décret est affiché dans les rues que les billets sont réduits à la moitié de leur valeur ! »

Thomas était sorti de la chambre ; la mère se leva, étendant les mains comme pour chercher un appui. Tremblante, elle fit deux pas vers son fils ; puis, poussant un faible cri, elle s'affaissa sur elle-même avant que sir Charles eût le temps de la saisir dans ses bras.

Lady Mary avait toujours joui d'une bonne santé ; pour la première fois son fils la voyait souffrante, malade même. Il appela Thomas, et les deux hommes s'évertuèrent en vain à ramener la vie sur ces joues blêmes, la circulation du sang dans ces membres glacés. Le cœur de sir Charles battait violemment d'effroi et d'inquiétude.

« Qu'ai-je dit? se demandait-il à demi voix ; comment la nouvelle du décret a-t-elle pu agiter ainsi ma mère? Si elle avait pris part aux folies des derniers mois, je le comprendrais ; bien des hommes et femmes sont à cette heure livrés à l'inquiétude et au désespoir, mais elle n'a rien à voir en ces secousses... Les révolutions ont fait du pire avec nous... mais elles ont achevé leur œuvre. »

Et il continuait à agiter l'éventail qu'il avait saisi sur la table, s'apercevant à peine qu'il parlait tout haut.

Thomas soutenait la tête de lady Mary ; il releva vers son fils des yeux interrogateurs.

« Ne vous rassurez pas trop vite, sir Charles, » dit-il, et son ton était si significatif que le froid de la mort envahit le cœur du jeune homme, il serrait sa mère dans ses bras.

« Va, dit-il, chercher un médecin, amène-le à l'instant, je ne saurais te croire, la vie de ma mère n'est pas en danger... »

Le vieux serviteur pâlit.

« Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, et lady Mary va sortir de son évanouissement ; voyez, ses yeux commencent à s'entr'ouvrir et ses mains se sont refermées. Ce que je crains, c'est qu'elle ait des raisons d'être frappée par la nouvelle que vous avez donnée et qui tourne déjà la tête à tout le quartier. Dieu sait si on doit se démener en passant dans cette malheureuse rue là-bas. »

Lady Mary avait ouvert les yeux, mais elle semblait avoir oublié les causes de son indisposition. Son fils et Thomas la transportèrent dans sa chambre. Sir Charles répugnait à la quitter.

« Pas une femme pour la soigner, » murmurait-il.

« Je n'ai pas besoin de soins, dit-elle, je saurai bien me servir moi-même, » et comme son fils hésitait encore :

« Nous ne pourrions payer une servante, » dit-elle.

Sa voix était si faible, ses gestes si languissants que l'éclair d'une grande crainte traversa l'âme de son fils.

« Vous aurez une femme pour vous servir, quand il faudrait vendre toutes les pierreries de Coyn-le-Roux, et celles qui ont été rapportées des croisades, » s'écria-t-il.

La mère n'aspirait qu'à se trouver enfin seule. Malade, se soutenant à peine, elle était pressée de courir à la rue Quincampoix, afin de réaliser au plus vite les actions qu'elle possédait, les billets de banque entassés dans son tiroir.

« La moitié! la moitié! » se répétait-elle.

On se tuait dans la rue Quincampoix, on s'étouffait aux abords de la rue de la Banque ; une terreur panique avait remplacé la confiance insensée des premiers temps. Le prince de Conti et quelques gros actionnaires avaient fait rembourser leur papier, trois tombereaux chargés d'or et d'argent étaient entrés dans la cour de l'hôtel de Conti.

Les serviteurs du prince de Conti avaient vainement cherché à en dissimuler le contenu, les tintements métalliques les avaient trahis.

On courait aux guichets, mais les petits billets étaient seuls payés en espèces ; on criait, on blasphémait, on appelait à témoins Dieu et les hommes de l'iniquité qui présidait aux payements ; les commis, pâles mais impassibles derrière le grillage qui les protégeait, repoussaient doucement des liasses de billets de banque entassés devant eux.

« Plus tard, disaient-ils, plus tard. »

Un long cri s'échappa du sein de la foule ; dans l'encombrement de la salle et des alentours, un homme vieux et faible, un bossu de mince apparence était tombé sous les pieds de ses voisins ; il avait entraîné dans sa chute deux hommes auxquels il se cramponnait, et tous les trois avaient été écrasés par la multitude effrayée avant qu'on eût pu les relever. Ils étaient morts ou mourants. La populace irritée s'était précipitée du côté de l'hôtel de Law.

Le régent fit arrêter le contrôleur général afin d'éviter qu'il fût mis en pièces.

On avait fermé les grilles de la rue Quincampoix, lorsque les malheureux spéculateurs, exaltés par leurs inquiétudes, se ruèrent au matin vers leur territoire accoutumé, un piquet de soldats gardait les entrées.

« Au nom du Roi, on n'entre point ici ! » disaient les sergents.

Le nom du roi et la volonté du régent n'étaient pas de force à arrêter le torrent imprudemment soulevé. Law était encore en France, à Paris ; il avait déposé son titre de contrôleur général, mais il restait directeur de la banque royale. L'ordre et la clarté de ses comptes, les ressources ingénieuses qu'il suggérait encore pour sortir d'embarras avaient raffermi la confiance ébranlée du régent. Il avait emmené Law dans sa loge à l'Opéra ; mais un murmure sourd du public l'avait averti qu'il dépassait les bornes.

Le grand financier n'attendit pas la fin de la représentation ; il était parti pour Fresnes afin d'y chercher le chancelier d'Aguesseau ; c'était un hommage rendu à la confiance qu'inspirait la vertu du chancelier; mais ses qualités comme magistrat, l'austérité prudente de sa vie ne suffisaient pas à la tâche qu'on lui imposait. L'influence du chancelier n'empêcha pas le désordre et ne rendit pas la confiance au public effrayé et irrité.

La *foire aux actions* s'était transportée sur la place Vendôme ; on y avait élevé des échoppes, les gens d'affaires y tenaient commerce, les petits marchands y donnaient à manger et à boire ; on criait, on jurait, on blasphémait, et au milieu de ce déchaînement des passions publiques on apercevait des femmes pâles et inquiètes, se glissant au travers de la foule, les mains pleines des actions qu'elles regardaient naguère comme une source inépuisable de fortune, et dont elles ne pouvaient parvenir à se débarrasser. Tout l'effort du public avait tendu quelques mois auparavant à échanger l'or, l'argent, les bijoux contre les actions de la Compagnie des Indes ; aujourd'hui de même tout l'effort tendait à retrouver des espèces, quelques piles d'écus, quelques pièces d'or. Jusqu'à la campagne et sous les fenêtres de lady Mary Percy on chantait :

> Lundi, j'achetai des actions,
> Mardi, je gagnai des millions,
> Mercredi, j'ornai mon ménage,
> Jeudi, j'achetai un équipage,
> Vendredi, je m'en fus au bal.
> Et samedi à l'hôpital...

Sir Charles avait enfin ouvert les yeux sur les causes de la maladie de sa mère, toujours retenue dans son lit, et soignée maintenant par une sœur de Saint-Vincent de Paul ; elle avait succombé sous le poids des soucis et du silence.

« Voilà tout ce qui reste de l'héritage de la famille et des parures que votre père m'avait confiées, » avait-elle dit à son fils en pleurant lorsqu'elle lui avait remis la liasse des actions qu'elle cachait sous ses oreillers.

Deux larmes jaillirent des yeux du jeune homme.

« L'agrafe de Couyn le Roux en est-elle aussi ? » demanda-t-il.

Sa mère inclina la tête pour toute réponse. Le respect de sir Charles était sincère ; il serra les lèvres pour retenir une parole amère, et il sortit pour mettre enfin les pieds dans cet enfer de la spéculation qu'il avait si soigneusement évité.

« Et dire que c'est ma mère qui m'envoie là ! » pensait-il.

Lorsqu'il rentra, il était pâle et ses regards témoignaient une horreur profonde. Sa mère n'osait l'interroger.

« Vos papiers sont vendus, ma mère, vendus pour ce qu'on a trouvé, » et il jetait sur le lit un petit rouleau de louis. « C'est tout ce qui nous reste à vous et à moi, mais nous pouvons rendre grâces à Dieu, car nous avons au moins conservé l'honneur : c'est un bien qui est en train de se perdre vite. »

« J'ai vu, et il passait douloureusement la main sur son front... j'ai vu mon cousin le comte de Horn, arrêté dans un tripot infâme, parce qu'il avait, à l'aide de ses complices, assassiné un misérable traitant pour le voler... »

Percy s'était laissé tomber sur une chaise. Lady Mary s'était assise sur son séant, faible et malade, mais bouleversée par les nouvelles que lui apportait son fils.

« Horn, Horn, répétait-elle, le fils de ma pauvre Ellen. Oh ! qu'elle a bien fait de mourir !... Ce n'est pas possible, Charles, c'est une méprise, il est victime de quelque erreur...

— Je l'ai vu, répétait son fils... On disait dans la foule qu'il mourrait sur la roue... et que si les gentilshommes devenaient des assassins, on ne leur ferait pas plus de grâce qu'au dernier manant. »

La colère vengeresse de la foule ne l'avait pas trompée, les supplications de ses parents, l'éclat de son nom, sa jeunesse et son beau visage ne purent sauver le comte de Horn du châtiment dû à son crime. Charles Percy avait refusé de s'unir aux instances dont le régent était assiégé en faveur du coupable.

« Ce serait mon frère que je jugerais la chose juste, » répétait-il.

Lady Mary était plus pitoyable.

« Qu'on l'exile ! disait-elle, mais le voir mourir d'un supplice infâme !

— J'en partagerai avec vous la honte ! » avait dit Philippe d'Orléans à ceux qui lui rappelaient les alliances de la maison de Horn avec la sienne.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

A TRAVERS LA FRANCE

CHATEAU D'ANJONY

Le château d'Anjony, un des souvenirs les plus vivants de la féodalité qu'il nous reste en France, s'élève au nord d'Aurillac, sur un petit promontoire dominant le confluent de la Doire et de la Marlie, au-dessus du petit bourg de Saint-Cernin, mais sur le territoire de la commune de Tournemire. Cette construction, qui complète un délicieux paysage, est elle-même charmante d'élégance; tout en conservant à sa demeure la puissante structure qui convenait à une maison fortifiée, le constructeur a donné à l'ensemble une silhouette originale et hardie que présentent seuls, ordinairement, les donjons de fantaisie élevés durant la Renaissance.



Château d'Anjony.

Le donjon d'Anjony date cependant du règne de Charles VII. Louis XI n'était pas encore venu, et les seigneurs ne songeaient guère, avant lui, à transformer leurs manoirs crénelés en habitations ouvertes et commodes; chaque fief avait toujours sa citadelle. Le château d'Anjony reste donc forteresse; sa masse carrée que flanquent quatre tourelles qu'on n'ose appeler des tours, tant elles sont élancées, n'offre d'autres percées que d'étroites meurtrières, d'autre corniche que celle que dessinent les mâchicoulis à la base des cinq toitures. L'efficacité de ces moyens de défense ne fut pas mise à l'épreuve; la guerre de Cent Ans finissait quand le château d'Anjony fut construit; les luttes religieuses du XVIe siècle, si terribles en Auvergne, le laissèrent en paix. Aussi le manoir nous est-il resté à peu près tel que l'avait élevé, en 1440, sur une permission spéciale de son suzerain, le duc de Bourbon et d'Auvergne, Louis II, seigneur du Puy-de-Larmandie (Larmandie était le nom primitif du fief); celui d'Anjony lui venait d'une famille d'Aurillac qui l'avait acquis en 1350, et à laquelle appartenait Louis II.

L'intérieur est tout aussi bien conservé que l'extérieur. La chapelle, ménagée dans une des tourelles, selon la coutume du moyen âge, est encore ornée de ses fresques du XVe siècle où sont naïvement représentées des scènes bibliques; dans une salle sont tendues des tapisseries des Gobelins; tous les meubles rappellent les siècles de la chevalerie; mais ils sont modernes pour la plupart et ont été fabriqués pour les possesseurs actuels du manoir, descendants des anciens seigneurs d'Anjony.

Autour du donjon s'élevait jadis une ceinture de remparts qui formait une première ligne de défense. Elle a été renversée comme inutile durant le dernier siècle, et il n'en reste que des vestiges.

Anjony relevait, comme fief, du château de Tournemire, détruit aujourd'hui, et auquel se rattache un souvenir historique : le chef des Grandes-Compagnies qui désolèrent la France au XIVe siècle, Aymérigot Marchès, s'y laissa prendre en 1390, et retenir prisonnier jusqu'au moment où il fut livré au roi pour être jugé et décapité. Froissart nous a laissé un récit fort curieux de cet événement, qui rendit quelques instants de paix aux provinces françaises.

A. SAINT-PAUL.



M. de Kildare se leva. (P. 36, col. 1.)

MONTLUC LE ROUGE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

III

Le conseil de guerre.

Vers le soir, M. de Montluc me fit avertir que l'on allait mettre à la voile.

M. de Frontenac nous accompagna jusqu'au port. Quant à M. de Kildare, il avait, on le verra plus tard, une mission particulière et terriblement dangereuse.

Voici, comme je l'appris dès que nous fûmes à bord, ce qui s'était passé.

M. de Frontenac, en qualité de gouverneur général de la Nouvelle-France, pria Montluc le Rouge de lui remettre les dépêches dont Sa Majesté le roi Louis XIV avait dû le charger pour lui.

« Quelles dépêches ? demanda Montluc. Il est vrai que le roi a promis de m'envoyer des ordres à Bayonne et de me charger du commandement d'une petite escadre...

— Eh bien ?

— Eh bien, le roi avait compté sans son ministre, monsieur de Pontchartrain, et sans son autre ministre, monsieur Chamillart. Deux grands ministres, et qui font merveilleusement, je vous assure, les affaires de la France et de Sa Majesté. M. de Pontchartrain m'a fait écrire à Bayonne qu'il ne pouvait pas équiper d'escadre sans argent et que M. de Chamillart, tenait les clefs de la caisse et ne voulait rien lâcher.

— Alors, dit M. de Frontenac, vous vous êtes adressé à M. de Chamillart ?

— Monsieur le gouverneur, répondit Montluc en riant, je n'en ai pas eu la peine. M. de Chamillart m'avait écrit par le même courrier que M. de Pontchartrain.

— Mais que disait Chamillart ?

— Beaucoup de choses polies d'abord, ou qu'il

1. Suite. — Voy. pages 1 et 17.
2. Voy. la première partie, vol. X, page 88 et suivantes.

croyait polies, car ces messieurs parlent à des gentilshommes comme à des employés de bureau et croient leur faire beaucoup d'honneur. Il disait (ou plutôt il écrivait) qu'il avait appris par les rapports de ses agents que j'étais un bon serviteur de Sa Majesté et qu'il m'en félicitait : il osait me féliciter comme si mon père et moi nous mettions à tout moment notre fortune et notre vie en danger pour obtenir les compliments d'un ministre qui passe sa vie assis sur un rond de cuir à se tailler les ongles et à faire le gracieux devant les dames. »

Ici, M. de Frontenac l'interrompit.

« Monsieur de Montluc ! Monsieur de Montluc ! ce sont les ministres de Sa Majesté ! vous leur devez le respect et l'obéissance ! »

A quoi le jeune gentilhomme répliqua :

« Les Montluc sont d'aussi ancienne noblesse que les Bourbons ! Mon bisaïeul, le vieux maréchal, a vu fuir devant lui deux Bourbons, dont l'un fut plus tard Henri IV et l'autre était un Condé. Mon père offrit à un autre Condé, celui qu'on appelle le Grand, de croiser le fer avec lui, et pendant trois ans il a tenu tête sur mer, lui seul, avec son brick l'*Ego-et-Rex*, à deux des plus puissants rois du monde, ceux de France et d'Espagne... Samuel Champlain, le père de ma mère, a donné au roi une nouvelle France qui sera quelque jour dix fois plus grande que l'ancienne... Mon père, qui depuis quarante ans s'est placé en sentinelle dans le Grand-Ouest, à la limite des terres polaires et des mers inconnues, pour défendre la colonie, vient de perdre du même coup, en combattant, sa maison, une partie de sa famille et ses meilleurs amis. Tout couvert de blessures, appesanti par l'âge, il n'attend plus rien que de mon retour ; et moi, quand ces Pontchartrain et ces Chamillart, ces je ne sais qui, sortis de je ne sais quoi, tout couverts de la poudre du greffe et de l'antichambre, m'écrivent d'un air majestueux et rogue que je suis un bon serviteur, qu'ils daigneront rendre compte de ma conduite à Sa Majesté, et me font espérer un grade et de l'avancement. Quand ils m'offrent de l'avancement à moi, le fils du vieil Annibal de Montluc, le petit-fils de Samuel Champlain et des grands chefs Ériés ! Quand ces plumitifs ajoutent qu'ils n'ont point d'argent à m'envoyer, comme si j'eusse demandé l'aumône pour moi-même, tandis que je demandais une flotte et une armée pour défendre la colonie et pour donner au roi de France un nouveau royaume dix fois plus vaste que l'ancien, je n'aurais pas le droit d'en dire ce que tout le monde pense, ce que vous pensez vous-même, monsieur le gouverneur !

— Mon ami, reprit M. de Frontenac en souriant, j'ai cinquante ans de plus que vous, c'est ce qui explique avec quelle patience j'écoute les paroles et je regarde les actes des ministres et de leurs commis.

— Eh bien, dit Montluc, voyez vous-même et soyez patient si vous pouvez. Pour moi, quand je vois ma famille et mes amis périr et l'honneur de la France mis en danger, je ne prends plus conseil que de moi-même. Ce que mes pères auraient fait pour le salut de la patrie, je le ferai, fût-ce sans ordres !

— Et que tu auras donc bien raison, mon ami ! ajouta Gandar le Marseillais. Et que tu parles bien ! Et que je te suivrai partout ! Tellement que dans la bataille, quand l'un dira : « Voici Montluc ! » je veux que l'autre lui réplique : « Voilà Gandar ! »

M. le comte Armand de Frontenac, gouverneur général de la Nouvelle-France, n'avait pas jusqu'alors fait grande attention au Marseillais. Il l'avait pris pour un lieutenant de Montluc, et comme il devait partir dans la nuit, il ne s'en était pas inquiété davantage ; mais à ces mots prononcés d'une voix éclatante et fortement accentuée : « Voilà Gandar ! » il le regarda d'un air étonné et qui semblait questionner.

Or, Gandar n'était pas de ceux qui se troublent pour si peu. Il lui dit (c'est M. de Kildare qui m'a raconté la conversation en remontant le fleuve Saint-Laurent et qui en riait encore de toutes ses forces) :

» Eh bien, quoi? Oui, c'est moi, Gandar. Est-ce que vous ne me connaissez pas, monsieur le gouverneur? Té ! je vous connais bien, moi ! Vous êtes des Frontenac de Marseille, n'est-ce pas? de ceux qui avaient un petit château tout près d'Aix?... Non?... Ça n'est pas ça?... Attendez donc ! Ah ! j'y suis... Vous êtes de ceux de Toulouse... Eh ! je m'en souviens bien, parbleu ! Des fenêtres de votre chambre on peut pêcher à la ligne dans la Garonne. »

M. de Frontenac, qui commençait à s'amuser du discours de Gandar, fit signe qu'il se trompait encore.

Alors le Marseillais se gratta la tête d'un air pensif et dit :

« Où donc avais-je la cervelle, sarpejeu ! ventrebleu ! J'ai donc perdu la tramontane à cette heure que je ne me rappelle plus les Frontenac de Nîmes... Une grande maison, celle-là, un peu ruinée, par exemple, ah ! oui, un peu ruinée... Habit de velours, ventre de son... Mais c'est des braves gens, des gens dont on peut mettre le portrait dans son salon ou dans la salle à manger, après celui de Sa Majesté et même avant... Je ne me trompe pas cette fois, n'est-ce pas, ou si je me trompe encore, ça n'est pas d'un zeste de citron et ça ne vaut pas la peine de se fâcher pour ça entre amis !... »

M. de Frontenac fit signe qu'en effet il ne se fâcherait ni pour ça, ni pour un zeste de citron, ni pour beaucoup d'autres choses plus importantes, et demanda à M. de Montluc quels étaient ses projets ; « car, ajouta-t-il, vous voyez vous-même qu'il me reste à peine assez de soldats et de miliciens pour défendre Québec contre les Anglais qui peuvent venir à toute heure me surprendre.

— Le premier de tous mes projets, dit le jeune homme, c'est de retrouver mon père et ma mère. Le second, de prendre les ordres de mon père et de lever une armée de miliciens volontaires. Le troisième est d'aller à Boston et de reprendre ma sœur et ma fiancée. Le quatrième est de jeter tous les Anglais à la mer.

— Ah! s'écria Gandar, comme je comprends ça, de jeter les Anglais à la mer. Ça ne peut pas leur faire de mal d'ailleurs, puisque c'est leur pays natal à ce qu'ils disent, et leur contrée naturelle. Pour ça, je t'aiderai, mon petit, comme aussi pour tout le reste. Mais qu'est-ce que tu veux dire avec ton armée? Tu veux lever une armée, toi, mon bon? et pourquoi faire?

— Pour prendre Boston, dit Montluc le Rouge, et pour délivrer Lucy et Athénaïs.

— Pour ça seulement?... Eh bien, est-ce que je ne suis pas là, moi, Gandar, de Marseille, avec mes neuf cents Basques ou Marseillais, répandus sur mes quatre bricks? Est-ce que tu prends les Basques pour des tortues et les Marseillais pour des paralysés des quatre pattes?... Est-ce que tu ne sais pas qu'un Basque vaut six hommes ordinaires, et qu'un Marseillais, s'il ne se retenait pas (mais il se retient heureusement! sans ça!...) oui, un Marseillais en vaudrait neuf pendant la semaine et douze le dimanche?...

— Je le sais, dit Montluc.

— Eh bien, puisque tu le sais, qu'est-ce que tu me dis avec ton armée que tu veux lever, comme si toi et moi, et ceux que nous amenons, nous ne faisions pas assez. »

Montluc le regarda et dit :

« Gandar, je compte sur toi et sur tes hommes; mais tu ne comprends donc pas qu'après que nous aurons pris Boston, les Anglais voudront se sauver...

— Ça, c'est bien naturel!

— Eh oui, c'est naturel, mais je ne veux pas, moi, qu'ils emmènent leurs prisonniers et surtout leurs prisonnières; il faut que quelqu'un soit là pour leur fermer la route; moi, avec mes Canadiens du côté de la terre; toi...

— Avec mes Marseillais du côté de la mer, ajouta Gandar en éclatant de rire... Compris, mon petit!... J'ai toujours dit que tu avais plus d'esprit à toi seul que le roi, la reine, le dauphin, la dauphine, leurs enfants, leurs neveux, leurs cousins, tous les ministres et tous les grands seigneurs du royaume... Oui, je l'ai dit, reprit-il avec force, et je ne m'en dédis pas, foi de Gandar! »

Je passe sous silence plusieurs autres belles paroles du Marseillais pour arriver aux résolutions qui furent prises dans une sorte de conseil de guerre présidé par Montluc le Rouge et où M. de Frontenac lui-même assista, regrettant beaucoup, comme il le disait lui-même, de ne pouvoir nous aider de toutes ses forces; mais il pouvait à peine se défendre lui-même, cela ne se voyait que trop.

J'étais aussi du conseil avec le vieux Buffalo. J'essayai inutilement de me défendre de cet honneur, alléguant mon inexpérience militaire.



L'Anglais ne bougea pas. (P. 38, col. 1.)

« Ce n'est pas de vos armes temporelles que nous avons besoin, répliqua Montluc en riant; c'est de vos armes spirituelles, mon cher M. le curé, et Buffalo, qui va vous servir de guide, vous en enseignera l'usage et l'emploi. Allez donc hardiment; vous pouvez rendre à notre cause sainte autant de services que le plus brave soldat.

— Bonne physionomie, M. le curé, ajouta Buffalo dans son style sentencieux, meilleur à voir que les autres Visages pâles. Parole du Grand Manitou va plus loin que flèche des Iroquois et balle des Anglais. Perce les plus durs esprits. Retourne les cœurs. Père Fleury faisait plus de conquêtes que grand chef Onouthio et n'a jamais tué personne. »

Voyant qu'on attendait beaucoup de moi, je consentis à tout, priant Dieu de m'inspirer.

Voici donc les résolutions qui furent prises :

Avant tout, il fallait connaître la situation de l'ennemi. Sir Robert Carroll, gouverneur des six provinces de la Nouvelle-Angleterre, avait dû emmener ses prisonnières à Boston, qui était le siége de son gouvernement et où, d'ailleurs, il avait une garnison de cinq mille Anglais.

Montluc ne doutait pas qu'il eût traité avec honneur sa sœur Athénaïs et Lucy, d'abord parce que Carroll, devait respecter le droit des gens, et ensuite parce qu'il se serait exposé avec les siens

à de terribles représailles s'il avait agi autrement. Mais il craignait que pour mettre son précieux butin en sûreté il ne l'eût envoyé en Angleterre. A cette pensée, Montluc frémissait d'impatience et de colère.

Mais comment savoir ce qui se passait à Boston? La ville était bien gardée. Le gouverneur avait les plus fortes raisons de veiller. Se fier aux rapports des sauvages était imprudent, les Peaux-Rouges changeant de parti de jour en jour, suivant leur intérêt, et d'ailleurs étant beaucoup mieux payés par les Anglais que par les Français.

Alors M. de Kildare se leva et dit :

« Montluc le Rouge, je vois ce qu'il te faudrait: un homme qui parlât anglais comme les Anglais eux-mêmes, qui fît bon marché de sa vie et qui ne craignît pas d'être pendu.

— C'est cela même, répondit Montluc.

— Eh bien, ce gentilhomme, le voilà!

— Toi!

— Oui, moi! car d'abord l'anglais est ma langue naturelle. Secondement, je ne crains pas d'être pendu si je suis pris.

— Pourquoi? demandai-je à mon tour.

— Monsieur le curé, parce que je suis condamné dans mon pays, et par jugement du parlement, à avoir la tête tranchée sur la grande place de Dublin, comme rebelle au prince d'Orange (celui qu'ils appellent là-bas le roi Guillaume). Or, vous savez comme moi l'axiome de procédure : *non bis in idem*. On ne meurt pas deux fois. Si ces coquins veulent me pendre, je me réclamerai du parlement anglais, qui tient à ses priviléges et qui ne me laissera pas tuer par un autre bourreau que le sien. La hache me tient; la corde ne peut rien sur moi. Les Anglais, voyez-vous, sont formalistes avant tout.

— Alors, dit Montluc, tiens-toi prêt; tu nous quitteras à Montréal. Mais par quel moyen comptes-tu entrer dans Boston?

— Ça, dit M. de Kildare, c'est mon affaire. Que ne ferais-je pas pour arriver à notre but? »

Le conseil continua ses délibérations. Montluc résolut d'envoyer deux messagers, l'un sur la rive droite et l'autre sur la rive gauche du fleuve Saint-Laurent, pour avertir tous ses amis canadiens de son retour et leur donner rendez-vous à l'île de la Tour-Montluc, dans le lac Érié. On était au 3 juin. Le rendez-vous était fixé au 21 du même mois, à dix heures du soir. Chaque homme devait avoir son fusil, cinquante cartouches et cinq jours de vivres.

Je demandai avec étonnement si cet appel aux armes amènerait une troupe nombreuse.

« Deux cents hommes, me dit Montluc le Rouge, pas davantage ; car je défends qu'il vienne plus d'un volontaire par famille afin de ne pas dégarnir les villages ; sans cette précaution nous en aurions deux mille ; mais deux cents suffisent. Ce n'est pas une guerre en règle que je veux faire, c'est une surprise que je vais tenter et qui finira peut-être par un assaut. Dans ce cas, un petit nombre suffit. D'ailleurs, vous verrez à l'œuvre ceux que j'attends.

— A propos, dit Gandar, as-tu besoin d'argent pour tes hommes?

— Je n'ai besoin de rien. Nous autres Canadiens, nous sommes tous de la même famille et nous nous battons les uns pour les autres et pour l'honneur... D'ailleurs, quand nous aurons pris Boston, je ne défends à personne de remplir ses poches. Les Anglais ont tout brûlé chez mon père; j'ai bien le droit d'en faire autant chez eux. »

Voilà quelle fut la seconde résolution. Quant à la troisième, c'est Gandar qui fut chargé de l'exécuter.

Il devait nous conduire d'abord jusqu'à Montréal. Là, il devait débarquer la moitié de sa troupe composée de Basques, de Gascons et de Marseillais, avec les vivres et les munitions nécessaires pour notre grande entreprise, déposer une vingtaine de canons qui garnissaient deux de ses bâtiments dans le fort de Montréal, y mettre les deux bricks à l'ancre jusqu'à son retour, redescendre le fleuve, croiser devant Boston et New-York, et si Carroll tentait d'envoyer ses prisonnières en Angleterre ou d'y passer lui-même, le saisir au passage.

« Et, ajouta Gandar, je te promets que ce sera de l'ouvrage bien fait, mon petit, et que je prendrai ton Anglais de mes deux mains comme un rat avec des pincettes, foi de Gandar, je lui ferai voir trente-six chandelles en plein midi. »

Tous ces arrangements étant pris d'un commun accord, on mit à la voile.

IV

Un tour de Gandar.

Dès le lendemain matin, il nous arriva une petite aventure mais qui fort heureusement ne fut pas grave.

A déjeuner, comme nous étions tous réunis et que Gandar se récriait sur l'excellente bouillabaisse que Marion nous avait fabriquée de sa main, Montluc s'écria tout à coup : « Où est donc Kildare? »

Personne ne put répondre.

M. de Kildare avait disparu. Par où? Comment? Pourquoi? Personne ne pouvait le dire.

Gandar surtout était fort inquiet. La veille au soir, il était descendu avec l'Irlandais et deux hommes pour demander un pilote à des colons dont on voyait les maisons de bois sur la rive. Ce pilote était nécessaire pour éviter certains rochers ou récifs cachés sous les eaux du Saint-Laurent et que les gens du pays connaissaient seuls.

Le pilote était venu, nous avait fait traverser le passage difficile, avait été remis à terre à deux lieues de là, et personne n'avait remarqué l'absence

de M. de Kildare à cause de la nuit qui était profonde.

Gandar s'accusait de ce malheur, car on ne pouvait pas douter que M. de Kildare eût péri.

Du propre aveu des Marseillais, ils étaient partis ensemble, Gandar par nécessité, Kildare par curiosité de voyageur. L'Irlandais, armé de sa carabine, s'était écarté de ses compagnons pour chasser dans la grande forêt qui couvrait tout le pays, il s'était égaré sans doute. On l'avait cru de retour à bord, l'heure du retour étant passée.

« S'il s'est perdu hier, dit Montluc, il se retrouvera ce matin ; peut-être s'est-il retrouvé déjà et cherche-t-il à remonter le fleuve côte à côte avec nous.

— Eh bien, dit Gandar, puisque c'est moi qui ai fait la faute, car je n'aurais pas dû le quitter d'une semelle, ce garçon, c'est moi qui veux la réparer. Halte-là !

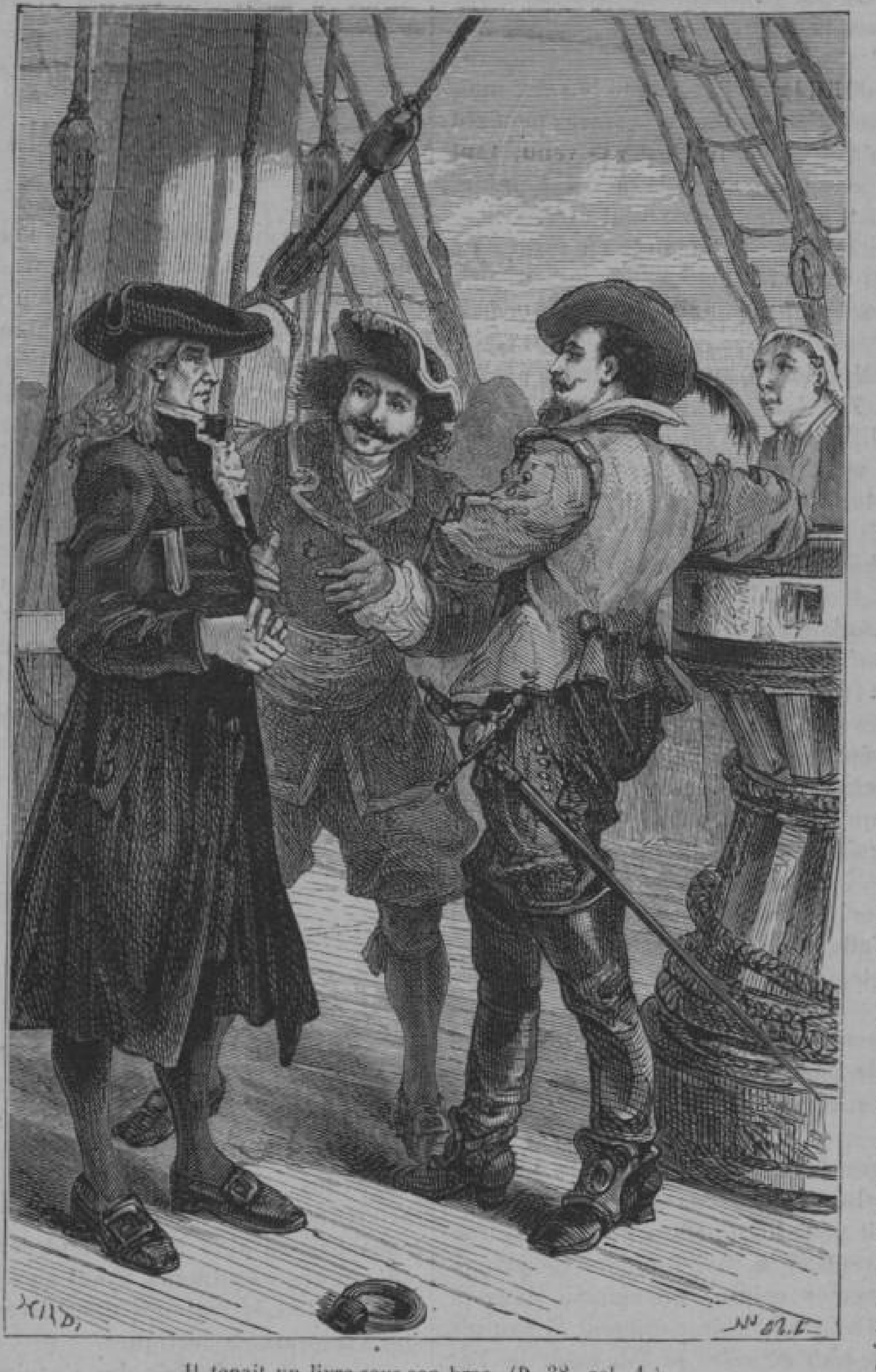
— Que veux-tu faire ? demanda Montluc.

— Je vais jeter l'ancre et descendre avec mes hommes et Buffalo. Nous reviendrons dans trois heures après avoir battu la forêt, sonné de la trompe et tiré des coups de fusil. Si après ça il n'est pas revenu, c'est qu'il ne faut plus l'attendre... Viens avec moi, Buffalo !

— Resteras-tu longtemps ?

— Moi ! dit Gandar. Le temps de fouiller buisson par buisson dix lieues carrées de pays, pas davantage. Ça veut dire trois heures d'horloge, té !... Est-ce que tu nous prends pour des paresseux, nous autres Marseillais ?

— Eh bien, va donc, car mon ami O'Brian va peut-être se faire scalper par les sauvages. Il est si distrait !



Il tenait un livre sous son bras. (P. 38, col. 1.)

— ... Je cours, vole
[et reviens. »

répliqua Gandar, qui savait toutes les tragédies de MM. Corneille et Racine.

Et, en effet, il revint à l'heure marquée et annonça son retour à son de trompe.

Assis sur le bordage du brick et bercé par les eaux vertes et profondes du fleuve Saint-Laurent, je regardais du côté du rivage. Tout à coup, j'aperçus Gandar et ses hommes qui poussaient devant eux un prisonnier de mine austère et grave.

Au premier abord, je le pris pour un avocat, de ceux qu'on voit dans notre heureux Bas-Limousin et qui parlent cinq heures par jour sans débrider, suivant la belle expression de M. le vicomte de Turenne, le plus silencieux des hommes, à qui ils avaient fait perdre un procès de trois cent mille francs contre les gens de Brives-la-Gaillarde.

Le prisonnier, à le juger par l'apparence, était un homme de cinquante ans environ, de cinq pieds cinq pouces de taille, soigneusement rasé, cravaté

de blanc, vêtu de noir, et qui tenait sous son bras un livre.

Quand on l'eut fait monter à bord, Montluc le Rouge le regarda fixement et dit :

« Que nous amènes-tu là, Gandar?

— Té, mon ami, répliqua le Marseillais, je n'en sais rien, interroge-le toi-même. Il ne parle qu'anglais. Ça doit être un prêcheur de Boston. Nous l'avons trouvé dans la forêt.

— Et Donald?

— Ah! le grand Kildare? Est-ce que je sais, moi, ce qu'il est devenu? J'ai sonné des fanfares pendant trois heures pour l'appeler. Il n'est pas venu, tant pis pour lui. Au reste, demande-le à cet homme. Peut-être en sait-il plus qu'il n'en veut dire. »

Alors Montluc le Rouge demanda en français à l'inconnu : « Votre nom ? »

L'autre le regarda et répondit : « *I don't understand.*

— Ah ! ah ! dit Montluc. Vous ne comprenez pas?... C'est vrai, ça?... *You don't understand?*

— *No!* répondit l'anglais.

— Alors, mon ami, je vais, pour t'apprendre à parler français, te faire donner cinquante coups de corde. »

L'Anglais ne bougea pas et ne parut pas comprendre.

On attacha l'Anglais au grand mât.

J'essayai de lui venir en aide et je dis à M. de Montluc : « Pour Dieu, monsieur, épargnez-le; c'est un chrétien, après tout.

— Eh bien, répliqua Montluc, nous le déposerons à Montréal, chez les révérends pères de la Compagnie de Jésus qui le garderont jusqu'à la fin de la guerre ou jusqu'à ce qu'il soit converti à la vraie foi. »

Alors Gandar éclata de rire.

« Té! dit-il. L'affaire est bien bonne. »

Il tira son coutelas et coupa les liens qui retenaient l'Anglais.

« Vous ne reconnaissez donc pas M. Donald O'Brian, comte de Kildare?

— N'est-ce pas, ajouta l'Irlandais, que j'ai bien joué mon rôle?

— Qu'est-ce que tu as donc fait depuis hier au soir? lui dit Montluc en l'embrassant.

— Té ! répondit pour lui le Marseillais, c'est une farce de mon invention, à moi Gandar. Ce garçon va se jeter sans armes comme un agneau dans le pays des loups. J'ai voulu voir comment il saurait s'en tirer. Alors, hier au soir, je l'ai rasé, je l'ai coiffé moi-même, je l'ai habillé d'un vieil habit de ministre protestant que j'avais dans mon butin et je lui ai donné rendez-vous à deux lieues plus haut sur le bord du fleuve, là où nous l'avons trouvé et fait prisonnier ce matin, comme c'était convenu d'avance.

— Pourquoi ce déguisement? demanda Montluc.

— Parce qu'il fallait savoir, répliqua Kildare, si j'étais vraiment assez déguisé pour n'être pas reconnu des gens de Boston comme officier de Sa Majesté le roi très-chrétien. Je le suis, puisque j'ai réussi à tromper mes meilleurs amis. Maintenant je suis prêt à partir. »

Alors M. de Kildare se hâta de quitter son déguisement, et reparut bientôt le jeune et brillant gentilhomme qu'il était.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

LES ESQUIMAUX[1]

Pour les besoins de leur ménage et le transport de leurs effets, du campement d'été à la station d'hiver, les Esquimaux ont bien une autre embarcation, l'*oumyak*, large machine quadrangulaire, rappelant par sa forme et son peu de profondeur les bacs grossiers de nos petites rivières, mais n'ayant, du reste, que ces points de ressemblance avec ces inventions primitives de l'art nautique. Il est construit des mêmes matériaux que le kayak, c'est-à-dire d'une membrure de bois; revêtu de peaux de phoque, si bien cousues et tannées qu'elles sont imperméables, et si solides que, malgré leur transparence parcheminée qui laisse entrevoir sous elle la couleur et la profondeur des ondes, il supporte le poids de huit, dix et jusqu'à douze nautonniers. Ceux-ci, du reste, sont toujours choisis parmi le beau sexe; car jamais un Esquimau ne monte à bord d'un oumyak, même quand sa famille y voyage; il l'accompagne au besoin, scellé dans son kayak, lui sert de guide et de pilote; mais il laisse philosophiquement sa femme, ses filles et ses sœurs pagayer à tour de bras et diriger l'embarcation vers le point convenu entre eux.

La vie de l'Esquimau se passe presque toujours sur l'eau. Tant que la mer est libre, il reste la journée entière dans son kayak, mais dès que l'hiver a recouvert de glace les canaux qui serpentent entre les banquises, les bateaux sont rangés sous des abris et remplacés par les traîneaux. Ce sont des chiens qui sont employés presque exclusivement au traînage; les rennes sont au Groënland fort peu nombreux et rarement domestiqués. Nous ne parlerons pas ici plus longuement des traîneaux et des chiens des Esquimaux, ayant eu déjà l'occasion d'en entretenir nos lecteurs dans diverses causeries sur les explorations arctiques.

Quant à l'industrie des Esquimaux, ses produits les plus remarquables sont la fabrication des vêtements en fourrures et des bateaux de peaux imperméables. Leurs instruments sont simples et peu nombreux. Il suffit pour s'en rendre compte de lire les lignes suivantes extraites du journal du capitaine Hayes :

1. Suite et fin. — Voy. page 21.

« En reconnaissance de nos bontés pour eux, les Esquimaux me firent présent d'un assortiment complet de leur attirail de chasse et de ménage : lance, harpon, coque de ligne, trappe à lapins, lampe, pot, briquet, amadou et mèche. La lance est une pique de bois provenant sans doute de quelque navire perdu; elle se termine d'un côté par une solide pointe de fer, et de l'autre par un fragment de défense de morse revêtu d'une forte armure du même métal. Une dent de narval de six pieds de long, très-dure et parfaitement droite, forme la hampe du harpon, dont la tête est un morceau d'ivoire de morse long de trois pouces et percé de deux trous : l'un au centre, où l'on amarre la ligne ; l'autre à l'extrémité supérieure, où vient s'encastrer le manche du harpon ; la base de l'arme est chaussée d'un fer aigu, comme celle d'une lance. La ligne est une lanière de cuir non tanné, de cinquante pieds de longueur, et découpée circulairement dans la peau d'un phoque; une bande de même nature, à laquelle pendillent d'innombrables lacets, sert de panneau à lapins. Quant à la lampe, c'est un plat de stéatite de six pouces sur huit, et de la forme d'une écaille d'huître; le pot est un ustensile carré, fait de la même pierre, et le briquet, enfin, un morceau de granit dur sur lequel on bat un fragment de pyrite de fer brut; pour mèche on a de la mousse séchée, et pour amadou le duvet délicat qui entoure les chatons du saule. »

Les Esquimaux n'ont guère d'autre moyen de subsistance que la pêche et surtout la chasse des phoques, morses et autres cétacés qui peuplent ces mers glacées. Ils mangent crue la chair de ces animaux, d'où leur est venu leur nom, qui signifie « mangeurs de poisson cru ». La chair du morse est leur nourriture favorite. Ils apprécient fort celle des rennes, mais comme une sorte d'entremets seulement; pour base d'un long et solide festin, rien, selon eux, ne vaut l'*awak*, comme ils appellent le morse en imitation de son cri. Il leur est aussi indispensable que le riz à l'Hindou, le bœuf aux Gauchos de Buenos-Ayres, le mouton aux Tartares de Mongolie.

En jugeant le morse d'après l'apparence lourde de son vaste corps de limace, beaucoup de personnes le regardent comme un animal peu formidable. C'est cependant une créature pleine de courage, n'hésitant jamais à accourir à l'appel d'un de ses congénères en danger et à prendre fait et cause pour lui contre tout agresseur, quel qu'il soit.

« Dans une occasion, dit le capitaine Hayes, c'était vers la fin de notre séjour à Port-Foulke, nous avions, un peu à l'étourdie, lancé notre baleinière à la poursuite d'une énorme bande de morses, qui nageaient à l'entrée du port. Les cris désespérés d'un vieux mâle, que nous avions tout d'abord blessé et harponné, attirèrent sur nous tout le troupeau furieux et mugissant. Je n'ai jamais vu une telle réunion de corps noirs sillonnant la mer, ni entendu un tel concert de sons caverneux, tenant le milieu entre le rugissement du lion et le beuglement du taureau. Il nous fallut combattre pour notre vie. Si l'activité ou le sang-froid nous avait fait défaut, notre embarcation eût été mise en pièces et nous eussions misérablement péri dans les eaux glacées ou sous la dent des morses. Un assaut plus déterminé, plus furieux que celui qu'ils nous livrèrent peut à peine s'imaginer, et la pensée humaine ne peut guère se représenter d'ennemis plus effrayants que ces monstres à la gueule béante et aux longues défenses s'entre-choquant. Contre de tels adversaires une carabine est d'un pauvre secours, et sans la force de nos avirons, énergiquement mis en œuvre, nous eussions été atteints et écrasés par la masse du troupeau. »

D'après les traditions des Esquimaux, le pays qu'ils habitent méritait bien autrefois le nom de Terre-Verte (Groënland) que lui donna le Norvégien Éric le Rouge, lorsqu'il vint s'y réfugier en l'an 983. De beaux pâturages couvraient les plateaux où s'étendent aujourd'hui d'éternels glaciers, et des troupeaux de bœufs musqués et de rennes paissaient là où errent seuls aujourd'hui les terribles ours blancs. Peu à peu les glaces envahissent tout, et c'est à peine maintenant si une maigre végétation se montre durant quelques mois sur l'étroite bande du littoral.

Grâce à la bienveillante administration danoise, le sort des Esquimaux du Groënland s'est cependant bien amélioré depuis quelques années.

La population actuelle du Groenland est d'environ sept mille âmes en moyenne, un peu moins de six cents pour chaque district. Celui de Julianashaab en a huit cents, distribués le long d'une côte de soixante lieues en plusieurs petits établissements, tous situés sur la berge ou quelque îlot, aux endroits où se présente un port commode (on sait que l'intérieur du pays est partout inhabitable). Les affaires de tous ces petits établissements sont dirigées d'après les ordres du gouverneur ou « bestyrere » de cette ville ; chacune de ces stations est présidée par un Danois ou par un sang-mêlé chargé de tenir les livres de la Compagnie, de disposer des approvisionnements et de recueillir les marchandises. Les munitions de toute espèce qu'un navire apporte chaque année à Julianashaab sont distribuées entre les divers établissements du district; ceux-ci, en retour, doivent envoyer leurs produits dans les entrepôts de la ville, pour la cargaison du même bâtiment; les exportations ne consistent qu'en stock-fish (morue séchée et non salée), en fourrures, en édredons, en peaux et graisse de phoque ; ce dernier article donne le plus de revenu.

La chasse et la pêche sont surtout du ressort des Esquimaux; l'entrepôt de la station est le seul lieu de commerce : le bestyrere l'ouvre à certaines heures.

Les indigènes groënlandais ne se plaignent pas de la domination danoise, et s'y soumettent d'autant

plus volontiers qu'ils ont voix dans leurs affaires. Chaque station de chasse ou de pêche du district a le droit d'envoyer un député au parlement de Julianashaab. Il y a en tout douze députés. Les principales villes, après la capitale, sont Nenortalik, Fredericsdaal, Lichtenau, Igalliko et Kraksiment.

« La représentation nationale, dit le capitaine Hayes, ne siége point dans un palais. La Chambre, mesurant au plus vingt pieds de long sur seize de large, est construite en planches doubles, calfeutrées à l'extérieur, peintes en bleu à l'intérieur.

» Au centre de l'unique pièce, une longue table en bois de pin et flanquée de deux bancs où prennent place les députés, en pantalons de peau de phoque et en blouses de grosse laine sur lesquelles se croisent de larges bretelles. Les visages de ces honorables sont du teint le plus foncé; leur chevelure très-noire ne paraît pas plus familière avec les peignes et les brosses que leur peau avec le savon et les essuie-mains; malgré cela, ils ont l'abord assez engageant, et ils accueillent mon entrée d'un bienveillant sourire qui montre leurs belles dents blanches.



L'oumyak. (P. 38, col. 2.)

» Mais j'allais passer sous silence une pièce de leur costume, oubli d'autant moins pardonnable qu'elle brille du plus vif éclat : — la toque officielle, cadeau royal que portent les représentants pendant la durée de la session. Ce bonnet, d'un rouge éblouissant, est bordé d'un large galon d'or; sur le devant sont blasonnées les armes danoises, surmontées de l'emblème du Groënland : un ours polaire doré, couronne en tête, et piteusement campé sur ses pattes de derrière. Au bout de la table, une treizième toque couvre la tête de l'excellent M. Anthon, pasteur de Julianashaab, président *ex-officio* du parlement de la circonscription.

» Ce jour-là, les affaires expédiées par ce tribunal consistaient surtout en secours à de pauvres gens. Un vieillard eut un rixdaler pour s'acheter une lance. Un autre, qui avait plusieurs filles et pas d'oumyak, reçut, pour en construire un, vingt-quatre rixdalers dont il s'engagea à restituer la moitié avant deux ans. Un chasseur eut une carabine aux mêmes conditions; une femme malade obtint de la flanelle pour une chemise; des orphelins, des bons de pain; une veuve, les moyens d'enterrer son défunt mari. Toutes ces décisions furent prises rapidement.



Etablissement danois, dans le pays des Esquimaux. (P. 39, col. 2.)

» Les délits ordinaires se soldent en amendes, ou plutôt en retenues à tant pour cent sur la valeur de chaque objet remis par le chasseur à l'entrepôt. Ce mode de recouvrement réussit à merveille : si le délinquant résiste aux décrets parlementaires, il est absolument exclu des avantages de la communauté, c'est-à-dire qu'il ne peut rien acheter, — carabine, munitions, farine, sucre, thé ou tabac, — pénalité qui l'amène bien vite à résipiscence. Les crimes sont très-rares : l'accusé est envoyé au Danemark dans les cas entraînant la peine capitale ou la sentence des cours de justice ; je n'ai entendu citer qu'un seul fait de ce genre.

» Je ne veux pas quitter cet intéressant sujet avant de dire quelques mots d'une mesure très-sage du gouvernement danois. Il prohibe absolument cette meurtrière « eau de feu » qui en Amérique a tant contribué à la démoralisation et à la destruction des Indiens. Une fois par an seulement, on permet aux naturels

De sourire en voyant le fond du verre vide.

C'est au jour anniversaire de la naissance du roi. Tout homme valide peut se présenter hardiment à l'entrepôt de sa station ; il reçoit une rasade de schnaps. Les femmes ne sont point admises à ce privilége. »

On voit que l'organisation du Groënland esquimau est toute patriarcale. Ce misérable pays, à ce point de vue, pourrait servir de modèle aux plus beaux pays de notre Europe.

LOUIS ROUSSELET.

M. LE VERRIER

ET LA PLANÈTE NEPTUNE

Un grand savant vient de disparaître. Notre pays a perdu l'un de ses enfants les plus distingués, l'un de ceux qui ont soutenu le plus dignement depuis un demi-siècle le drapeau de la science française. M. Le Verrier est mort, le 23 septembre dernier, après une longue agonie.

M. Le Verrier naquit à Saint-Lo, en 1811, de parents sans fortune. Entré de bonne heure à l'École polytechnique, il en sortit deux ans après comme ingénieur à la Manufacture des tabacs. Tout en travaillant d'une manière spéciale les sciences chimiques (M. Le Verrier découvrit un nouveau composé du phosphore), le jeune ingénieur s'occupait vivement des hautes questions de la mécanique céleste. Déjà il avait présenté quelques beaux mémoires à l'Académie des sciences lorsque, en 1845, Arago, directeur de l'Observatoire, conseilla au jeune ingénieur d'étudier avec soin les mouvements de la planète Uranus, dont les variations étaient encore inexplicables.[1]

Le Verrier se mit immédiatement à l'œuvre.

En quoi consistaient ces mouvements variables ou, comme l'on disait, les *perturbations* d'Uranus?

Un illustre astronome anglais, dont vous connaissez bien le nom, Newton, a doté l'astronomie de merveilleuses lois qui portent son nom.

Grâce à Newton, on connaît la courbe que décrivent toutes les planètes ; on sait quel temps elles mettent à opérer leur révolution autour du soleil ; on a supputé exactement les distances qui les séparent du Soleil et de la Terre. Au moment où Le Verrier commença ses recherches, toutes les planètes, obéissant aux lois de Newton, se trouvaient précisément à l'endroit du ciel indiqué par le calcul ; seule, la planète Uranus n'occupait pas exactement la position qui lui était assignée. Quelle était la cause de cette anomalie? Les lois de Newton étaient-elles erronées?

Ce fut en vain que des astronomes éminents : Delambre, Bouvard, cherchèrent à expliquer les caprices de la *planète rebelle ;* les hypothèses les plus bizarres étaient proposées lorsque Le Verrier, sur les conseils d'Arago, entreprit l'étude d'Uranus et, le 1[er] juin 1846, dans un admirable travail lu à l'Académie des sciences, il exposa le résultat de ses gigantesques calculs.

L'idée de Le Verrier, quand on la connaît, paraît d'une simplicité enfantine. Si la planète Uranus, dit-il, ne suit pas le chemin que lui imposeraient les actions du Soleil et des planètes connues, c'est qu'il existe une planète inconnue agissant sur Uranus et troublant son mouvement. Jusqu'ici, rien de bien merveilleux encore ; l'idée d'une planète inconnue existait dans l'esprit de plusieurs astronomes et une telle assertion, sans preuves, n'avait guère de valeur.

Le Verrier fit plus : dans son cabinet, la plume et non la lunette à la main, il chercha *par le calcul* quelle devait être la place dans le ciel, la grandeur, le poids de l'astre inconnu dont l'action déterminait les petites variations d'Uranus. Pour nous faire mieux comprendre, indiquons comment jusque-là avaient été faites les découvertes astronomiques.

Très-fréquemment nous lisons dans les journaux qu'un astronome vient de découvrir une petite planète : on nous prévient même que la nouvelle venue portera le numéro 160 ou 180. Cette découverte diffère-t-elle de celle de Le Verrier, et en quoi consiste la différence?

Il suffit de jeter les yeux sur le ciel avec attention pour remarquer, parmi ces points brillants qui, le soir, constellent la voûte céleste, quelques astres qui se distinguent aisément des autres. Tandis que les étoiles scintillent, et qu'elles paraissent liées les unes aux autres de manière à nous présenter des dessins invariables de forme, les planètes paraissent ternes, ne scintillent pas, se meuvent à travers les étoiles, se lèvent tantôt au milieu d'une constellation, tantôt au milieu d'une autre.

Nos ancêtres, il y a plusieurs milliers d'années,

connaissaient sept planètes : Mercure, Vénus, la Terre, la Lune, Mars, Jupiter et Saturne. Remarquez qu'on comptait à tort la Lune parmi les planètes, puisque cet astre n'est que le satellite de la Terre. Le 13 mars 1781, Herschel, examinant au télescope un groupe de petites étoiles situées dans la constellation des Gémeaux, observa *par hasard* qu'une de ces étoiles avait des dimensions inusitées. Il la suivit le lendemain et les jours suivants et reconnut que cet astre se déplaçait parmi les étoiles : c'était donc un de ces astres *errants* auxquels on a donné le nom de planètes (du grec πλάνης, errant). Herschel venait de trouver *Uranus*, planète dont nous vous avons déjà longuement parlé[1].

Au commencement de ce siècle, notre ciel comptait donc sept planètes, la Lune non comprise. Quand on observait ces planètes et leurs distances au Soleil, on remarquait un grand vide dans le ciel entre Mars et Jupiter. Le hasard, ce même hasard qui avait si bien servi Herschel, fit découvrir entre Mars et Jupiter un tout petit astre errant, une planète, à laquelle on donna le nom de *Cérès*. L'astronome Piazzi fit cette découverte le 1er janvier 1800. Deux ans après, le même hasard montra à Olbus une petite planète nouvelle qu'on appela *Pallas* et, successivement, les astronomes observèrent entre Mars et Jupiter un grand nombre de petites planètes : on en connaît 180 environ. Ces petits astres sont bien peu volumineux.

Tandis que le hasard seul guidait Herschel, Piazzi, Olbus, une pensée constante agitait l'esprit de Le Verrier : il recherchait, nous l'avons dit déjà, la *place*, les *dimensions*, le *poids* de l'astre inconnu qui troublait les mouvements d'Uranus. Le Verrier dut appeler à son aide le secours des mathématiques les plus élevées ; il entassa calculs sur calculs, oubliant le sommeil, oubliant la nourriture, oubliant tout ce qui n'était pas l'énorme problème dont il recherchait la solution.

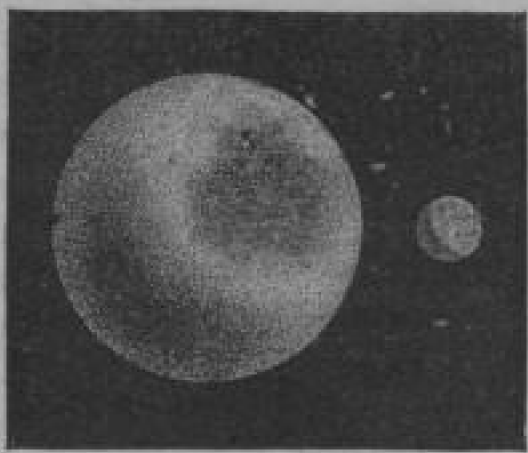
Enfin, le 31 août 1846, Le Verrier venait annoncer solennellement à l'Académie des sciences qu'il avait terminé son travail ; il venait dire à nos savants, aux savants européens confondus : « Il existe dans le ciel une planète que personne n'a jamais vue ; sa distance au soleil dépasse 1200 millions de lieues. Elle est si éloignée de nous que nos plus puissantes lunettes ne permettront de la voir qu'avec peine ; voici la place qu'elle occupe dans le ciel, voici quelle est sa grosseur, voici quel est son poids ; cherchez-la, vous la trouverez. »

Le jour même où l'annonce de Le Verrier arrivait à Berlin, un astronome allemand, Galle, mettait l'œil à la lunette, la dirigeait vers le point indiqué par Le Verrier et reconnaissait la planète. C'était le 23 septembre 1846.

Quelques jours après, Arago, en annonçant cette nouvelle à l'Académie des sciences, disait : « Les astronomes ont quelquefois trouvé, accidentellement, une planète dans le champ de leurs télescopes, tandis que M. Le Verrier aperçut le nouvel astre sans avoir besoin de jeter un seul regard vers le ciel : il le vit *au bout de sa plume !* »

Nous devons ajouter qu'un astronome anglais, Adams, s'occupait en même temps que Le Verrier des perturbations d'Uranus et qu'il arriva exactement au même résultat que l'astronome français. Les recherches d'Adams et de Le Verrier étaient faites à l'insu l'un de l'autre : Le Verrier publia le premier ses résultats et eut à bon droit tout le mérite de la découverte ; mais il convient de ne pas refuser à Adams l'admiration due à son gigantesque travail.

Quelques mots maintenant sur la planète elle-même. Le diamètre de Neptune est quatre fois aussi grand que le diamètre de la Terre ; il mesure 14 000 lieues de quatre kilomètres. La surface du globe de Neptune est plus de dix-neuf fois celle de la Terre, et son volume quatre-vingt-quatre fois le volume de celle-ci. Notre gravure représente les dimensions comparées des deux planètes. Neptune effectue sa révolution autour du Soleil en 165 années, la courbe qu'il décrit a une longueur de sept milliards de lieues ! Sept milliards de lieues !! c'est-à-dire sept cent mille fois la circonférence de la Terre. Pour arriver au bout de cette longue route, Neptune, mettant 165 années, se meut avec une vitesse de 470 000 kilomètres par jour ou de 5400 mètres par seconde. Cette vitesse est assez faible, quand on la compare à celles des autres planètes.



La planète Neptune.

Neptune est trente fois plus éloigné du Soleil que la Terre ; sa distance est en effet de 1 milliard 100 millions de lieues ! Vous comprenez qu'à cette énorme distance les rayons de chaleur et de lumière envoyés par le Soleil doivent être singulièrement affaiblis. Les malheureux habitants de Neptune, si la planète était habitée, seraient presque complètement dans l'obscurité et soumis à des froids rigoureux.

Neptune possède un satellite, une Lune, ainsi que l'a montré l'astronome Lassell. Ce satellite, éloigné de Neptune de 100 000 lieues environ, décrit en six jours son orbite. Les mois de Neptune sont donc cinq fois plus courts que les nôtres.

L'éloignement de la planète, la grande durée de sa révolution, n'ont pas encore permis d'amasser sur Neptune des observations nombreuses. Mais, quand bien même la planète ne présenterait par elle-même rien de particulièrement intéressant, son nom indi-

1. Voy. vol. IX, page 224.

quera toujours aux savants de tous les temps l'admirable découverte dont elle fut l'objet et, sans doute, le nom de Neptune disparaîtra et l'astre dont nous venons de rappeler l'histoire portera dans l'avenir le nom de Le Verrier.

Un mot encore. Remarquez une curieuse coïncidence.

Il y a trente ans, Le Verrier, savant distingué sans doute, mais inconnu du public, se révéla en un instant par ce coup de foudre scientifique qui fut la découverte de sa planète. Du jour au lendemain, le jeune savant devint une illustration de notre pays. Ce jour inoubliable fut le 23 *septembre* 1846.

Après trente années de gloire, de travail et de luttes, Le Verrier vient de trouver le repos. Il est mort le 23 *septembre* 1877, le jour anniversaire de son triomphe.

ALBERT LÉVY.

DE CHARYBDE EN SCYLLA [1]

LAW ET LA MER DU SUD

(1715-1720)

Law avait été enfin contraint de fuir la France ; il s'était réfugié à Venise, sans fortune, sans ressources, toujours indomptable dans sa conviction et son attachement à son système financier. Les victimes de l'égarement public disparaissaient les unes après les autres de la scène du monde, mourant de misère dans des galetas, mettant fin à leurs souffrances par le suicide ou tombant dans le crime pour échapper à la pauvreté. On vivait misérablement chez lady Mary Percy ; elle s'était à grand'peine relevée de son lit, toute confiance avait disparu entre la mère et le fils; sir Charles était resté blessé par le mystère dont sa mère avait enveloppé ses imprudentes démarches, il ne lui remettait plus les faibles secours qu'il recevait de temps à autre d'Angleterre, il payait lui-même les acquisitions du vieux Thomas. Lady Mary prenait chaque jour entre ses mains la cassette qui avait naguère contenu les joyaux de famille, cette ressource qu'elle avait si longtemps conservée comme une dernière espérance...

« Rien, plus rien, se disait-elle, pas même l'amour de mon fils! »

Dans cette maison, comme dans beaucoup d'autres, l'amertume était entrée sur les pas de la folle imprévoyance et ajoutait son insupportable poids aux souffrances de la pauvreté et de la gêne.

Sir Charles Percy errait tristement sous les arbres de la forêt de Saint-Germain; sa tête était baissée, ses regards tristes, il pensait à l'Angleterre, à ce pays natal qui lui était si cher, à cette maison paternelle qu'il avait à peine entrevue dans sa petite enfance, mais dont il avait conservé un si tendre souvenir ; il pensait au gouvernement qui régissait sa patrie, hostile à ses traditions de famille et à sa religion.

« La nation y a cependant sa part, se disait-il ; si j'étais chez moi, en Norfolk, je pourrais peser quelque chose dans une élection, parmi les gentilshommes de mon comté et sur mes fermiers... Rien, n'être rien, ne pouvoir rien... et pourquoi, grand Dieu? »

La fidélité aux Stuarts était devenue languissante dans l'âme de sir Charles. De loin, il admirait de toutes ses forces la politique habile et prudente de sir Robert Walpole.

Le jeune homme marchait ainsi triste et pensif, il était revenu, sans le savoir, jusqu'à la porte de sa modeste demeure, lorsque Thomas, debout sur le seuil, l'aperçut enfin.

« Il y a ici des lettres qui vous attendent, sir Charles, cria-t-il, des lettres d'Angleterre. Elles sont pesantes, » ajouta-t-il, en se rangeant pour laisser passer son maître. Lorsqu'il entra, quelques minutes plus tard, dans la chambre de sir Charles Percy, le jeune homme était à genoux la tête cachée dans ses mains. Le vieux serviteur poussa un cri d'effroi, Charles se releva d'un seul bond.

« Rassure-toi, Thomas, dit-il, et ses joues étaient humides comme ses yeux. Je remerciais Dieu de ses bontés : mon oncle est mort et m'a laissé ses biens, sir Robert Walpole consentira sans doute à me laisser rentrer dans mon pays, et je reprendrai ma place parmi les miens, en Angleterre, dans notre comté, entends-tu bien, mon vieil ami? »

Thomas pleurait aussi.

« Milady votre mère? » murmura-t-il avec peine.

Sir Charles rougit violemment.

« Tu as raison, dit-il, je m'arrête ici, et ma mère ne sait encore rien de cette joie. »

Signe amer de la séparation qui s'était accomplie entre la mère et le fils. Lady Mary n'avait pas été la première, la seule, dans la pensée spontanée de son fils, en apprenant le bonheur inattendu qui venait transformer et ranimer leur misérable vie.

Les mois s'étaient écoulés. Le puissant ministre anglais, ébranlé naguère dans son long pouvoir, et retiré dans son château d'Houghton, en Norfolk, avait usé de son influence en faveur de son jeune voisin, sir Charles Percy ; des amis de son père avaient parlé de lui, il avait été autorisé à rentrer en Angleterre, à vivre dans ses terres, et bien que sa religion lui interdit de siéger dans le Parlement et de jouer un rôle politique, le jeune homme se sentait trop heureux des devoirs et des droits qu'il avait retrouvés pour se plaindre de ceux qui lui étaient injustement refusés. D'ailleurs, il était occupé d'impor-

[1] Suite. — Voy. pages 10 et 27.

tantes affaires ; à peine lady Mary avait-elle vu son fils installé à Burton Abbey qu'elle avait pensé à le marier.

« Il ne saurait vivre ici tout seul, disait-elle, et moi, dès que je le verrai heureux dans son ménage et dans sa maison, je retournerai en France, et je m'en irai aux dames de Chaillot pour y mourir comme ma reine ; j'ai trop souffert ici, pour reprendre goût à cette Angleterre protestante, gouvernée, humiliée par l'Electeur de Hanovre. »

Sir Charles n'avait pas attendu les désirs et les manœuvres de sa mère, il avait conservé la tradition d'une certaine liberté de relations entre les jeunes gens et les jeunes filles, qui distinguait dès lors les habitudes anglaises de celles du continent ; il avait remarqué dans une assemblée la fille de lord Effingham, il lui avait été présenté ; elle était charmante, jeune, gaie ; elle était catholique comme lui, et d'une famille ancienne, appauvrie par de lourdes amendes et de fréquentes confiscations, sans avoir jamais pris part à la politique. Lord Effingham avait six filles ; il donna sans hésiter l'aînée à Charles Percy, et lady Mary reprit le chemin de la France.

« Je ne vous reverrai plus, » dit-elle à son fils en l'embrassant. Elle se disait dans son cœur : « Il ne m'a jamais pardonnée ; c'était pour lui cependant que j'avais tout risqué et que j'ai tout perdu. »

Lady Mary priait et pleurait dans le couvent de Chaillot en compagnie des Anglaises jacobites qui avaient suivi l'exemple de Marie de Modène. Le vent des rêves insensés ou coupables qui avaient ravagé la France venait de traverser la Manche et se déchaînait sur l'Angleterre ; la Compagnie des mers du Sud avait obtenu naguère du Parlement un privilége commercial aussi faible dans ses effets que le monopole du commerce des Indes, et l'esprit public s'était enthousiasmé d'une combinaison qui ne devait aller à rien moins qu'à éteindre la dette publique. En vain les politiques prudents et les financiers habiles, sir Robert Walpole en tête, désapprouvèrent-ils le système et en redoutaient-ils les effets, l'engouement insensé qui avait possédé Paris avait saisi Londres ; l'instinct de l'association, plus fort chez les Anglais que parmi nous, s'étendait avec une rapidité insensée ; tout devenait matière à compagnie : les épaves à recueillir sur les côtes de l'Irlande, le dessalement de l'eau de mer, la fabrication de l'huile de tournesol, l'importation des ânes d'Espagne, l'engraissement des porcs... Change Alley était encombré, comme la rue Quincampoix, par des spéculateurs effrénés dans leur passion et leur espérance.

Les amorces étaient plus variées qu'en France et s'adressaient aux classes les plus diverses. Lord Effingham avait constamment vécu sur ses terres ; il avait passé sa vie à s'occuper d'agriculture ; l'engraissement des porcs avait été depuis longtemps l'objet de ses études et de ses petites spéculations campagnardes. Lorsqu'il vit le public tourner enfin les yeux vers cette industrie qu'il regardait comme utile et qu'il avait connue comme très-avantageuse, son imagination s'enflamma, il crut voir des milliers de porcs couvrir les terres en friche, les glands partout utilisés, les aliments de rebut partout convertis en une chair nourrissante, des rêves dorés et savoureux passèrent dans son esprit, il demanda son cheval et courut à Burton Abbey. Sir Charles était dans les champs, examinant une nouvelle charrue avec la curiosité et la maladresse d'un homme peu accoutumé aux occupations et aux devoirs de la campagne ; son beau-père courut à lui :



Le jeune homme était à genoux. (P. 41, col. 2.)

« Mon cher Charles, s'écria-t-il, sans attendre que les laboureurs et le maître valet se fussent éloignés, venez avec moi, j'ai à vous montrer un journal, des lettres, il faut que nous allions à Londres vous et moi. Notre fortune est faite, et nous pourrons relever les murs du vieux château, tandis que vous achèterez les prés qui vous manquent là au bout de Camp Hallow. »

Sir Charles regardait son beau-père avec étonnement. Lord Effingham était habituellement grave et même un peu triste, la vie en plein air et le calme des champs avaient conservé sa santé et sa vigueur, mais les épreuves de la pauvreté dans une situation naturellement élevée et la douleur de la perte d'un fils unique avaient laissé des traces d'accablement et d'épuisement dans son âme. Il paraissait transformé.

« Voilà enfin que les spéculateurs sortent des rê-

ves pour entrer dans la pratique, criait le vieillard, frappant la terre de la bêche légère qu'il portait toujours au bout de sa canne; on ne parle plus seulement de la mer du Sud et de ce commerce que personne ne peut vérifier; il est enfin question des ressources qui sont à notre portée, sous notre main. Une compagnie va se former pour engraisser les porcs à bon marché, pour les vendre en masse, pour en expédier partout en Europe. On me demande d'en être président... Sans doute, on sait que j'ai assez bien réussi dans cette voie... »

Et lord Effingham rougissait de plaisir et d'orgueil.

Son gendre l'écoutait sans répondre, l'air grave et préoccupé.

« Et que vous demande-t-on autre que votre nom, ce nom qui n'a jamais été compromis dans aucune spéculation, ni mêlé dans aucune affaire? demanda le jeune homme sans paraître s'apercevoir de l'ardeur qui brillait dans les yeux du vieux seigneur.

— On ne me demande rien... C'est là le beau, mon cher ami, d'ailleurs je n'aurais rien à donner, j'ai assez de peine à vivre, vous en savez quelque chose puisque vous n'avez pas reçu un sou avec ma Lammy. On me propose même des actions d'avance... en attendant les profits...

— Alors on veut acheter votre nom? reprit sir Charles toujours impassible.

— Mon nom n'est pas à vendre! » Et lord Effingham se redressait fièrement, puis il reprit plus tranquillement: « Mais ne voyez-vous pas, Charles, que c'est un service immense à rendre à nos voisins, aux pauvres paysans qui ont tant de peine à nourrir et à élever un porc pour l'entretien de leur maison; ils en élèveront deux, cinq, dix, et ils seront à l'aise, ils deviendront riches... nous ne reverrons plus cette misère qui est si désolante quand on ne peut pas la soulager.

— Et avec quoi achèteront-ils et nourriront-ils tout ce troupeau? » demanda le jeune homme.

Son beau-père s'irrita enfin.

« Avec ce qu'ils voudront! Vous êtes insupportable, Charles, avec vos questions infinies. Venez-vous à Londres avec moi, oui ou non?

— Non, répondit Charles Percy dont les yeux brillaient à leur tour. J'ai juré devant Dieu de ne jamais mettre le bout du doigt dans une spéculation quelconque, et je crois que dans sa colère Dieu a voulu envoyer en Angleterre le même esprit d'étourdissement dont il avait châtié la France. Ma pauvre mère a perdu dans les folies du système des trésors de famille qui avaient échappé aux confiscations, à la guerre, à l'exil. Lorsque j'ai tenu entre mes mains la cassette vide de nos joyaux héréditaires, seule ressource qui nous restât, je me suis promis de résister à toutes les tentations, à tous les entraînements de la soif de l'argent. Je ne croyais pas être si vite mis à l'épreuve, et quand j'ai fait ce serment je n'avais rien à risquer. Je le tiendrai fidèlement aujourd'hui que Dieu m'a comblé de ses biens. Mais vous, mon père, vous qui avez, comme vous le dites, tant de peine à vivre, comment vous exposeriez-vous à laisser les débris de votre fortune dans des spéculations insensées, toujours près de devenir coupables? Ah! si vous aviez vu comme moi la rue Quincampoix, la place Vendôme, le visage désespéré de ceux qui avaient tout perdu, si vous aviez été témoin des crimes qui ont été engendrés par cette folie frénétique... »

Sir Charles s'arrêta, il ne pouvait plus parler, le souvenir des amertumes passées lui revenait à l'esprit, il assistait encore au supplice du comte de Horn, quand son malheureux cousin l'avait fait supplier de ne pas l'abandonner sur la roue, et que le fier gentilhomme anglais avait assisté à la torture, incapable de fuir, incapable de nier la justice du supplice.

« Mon père, n'allez pas à Londres, » répétait-il.

Lord Effingham n'écoutait, n'entendait rien; il s'était éloigné à grands pas, impatient de commander ses chevaux et de gagner la ville voisine pour y prendre le coche; ses filles restaient dans le vieux château, presque aussi excitées que leur père et comptant d'avance les plaisirs qu'elles pourraient désormais se permettre, l'une se promettant d'acheter des ajustements ou des livres nouveaux, l'autre de recouvrir les fauteuils délabrés du salon; la plus âgée, bonne et tendrement préoccupée des souffrances des pauvres, énumérait les noms des vieilles femmes qui recevraient des couvertures à Noël.

« Mais puisque mon père dit que tous les paysans auront des cochons et les vendront tant qu'ils voudront, disait Mary, jeune et folâtre, ils pourront bien acheter eux-mêmes leurs couvertures. »

Cecily hochait la tête, elle ne pouvait consentir à voir le bien-être de ses vieilles protégées à la merci d'un commerce indépendant.

Sir Charles Percy était rentré chez lui, triste et abattu. Sa femme vint au-devant de lui. Elle avait entrevu son père comme il remontait en selle, mais lord Effingham était trop mécontent de son gendre pour contenir son humeur, et trop respectueux du devoir conjugal pour blâmer sir Charles devant sa femme. Il avait donc piqué des deux, se contentant de crier à sa fille :

« Quand je reviendrai, je rapporterai une écuelle de vermeil pour le petit. »

Lady Percy était encore rougissante lorsqu'elle aperçut son mari qui remontait l'avenue.

« Savez-vous pourquoi mon père ne s'est pas arrêté, Charles? demanda-t-elle. Qui le pressait si fort de retourner au château? »

Quelques mots suffirent pour éclairer la jeune femme. Elle avait embrassé avec toute la tendresse et la soumission naturelles de son âme les idées et les résolutions de son mari; elle avait admiré d'avance le parti pris de ne jamais chercher à augmenter sa fortune autrement que par le travail et l'éco-

nomie, mais elle n'avait pas oublié les privations cachées de la maison paternelle ; elle avait naguère partagé les soucis de son père et elle ne comprenait que trop l'entraînement qui le portait à tenter un dernier effort pour secouer la lourde chaîne qui l'accablait depuis si longtemps.

« Si votre père avait vu ce que j'ai vu! répétait sir Charles en réponse aux douces excuses que tentait sa femme.

— Nous vivons dans un autre pays, disait lady Percy, nous avons un Parlement, des lords et des Communes; on ne laissera pas le mal aller aussi loin qu'on a fait en France, on arrêtera les emportements avant qu'ils arrivent au crime, et si mon père pouvait seulement y gagner quelque argent, ce serait une si grande bénédiction pour mes sœurs! »

Sir Charles marchait de long en large dans le parloir boisé de vieux chêne, soigneusement ciré et frotté; il s'arrêtait parfois, écoutant les discours de sa femme avec une attention polie qu'il avait apprise en France et dont lady Percy sentait tout le charme. Parfois aussi il réprimait avec peine un mouvement d'impatience douloureuse.

« Votre père est de ceux qui sont faits pour devenir les victimes des fripons et des insensés, dit-il enfin; sa droiture, sa candeur, sa confiance ont résisté à la vie que mènent chez nous les catholiques, rien ne lui a appris à juger sévèrement des hommes, à se défier des espions ou des coquins. S'il ne revient pas d'ici à huit jours, le peu d'argenterie qui reste au château, les bœufs qui paissent dans les champs et les chevaux des écuries ne lui appartiendront plus. Non, pas même ces porcs qu'il engraisse avec tant de soin et qui font tout l'objet de ses espérances... »

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

LE VERRE[1]

II

COMPOSITION ET FABRICATION DU VERRE.

Avant de passer à la description des nombreuses branches de l'industrie du verre, voyons d'abord de quoi se compose cette précieuse substance.

En un mot, qu'est-ce que le verre? Un chimiste nous répondrait : « Le verre est un silicate double de chaux et de potasse ou de soude. » Mais comme la nomenclature chimique est peut-être encore inconnue à quelques-uns de nos lecteurs, nous répondrons plus simplement : « Le verre est un mélange de cendres végétales et de sable de rivière soumis à l'effet d'une haute température. »

1. Suite. — Voy. page 21.

Et comment, me direz-vous, le verre, cette substance si pure, si transparente, peut-il résulter de la combinaison de matières aussi grossières?

Cette fois, c'est à M. Cochin, le savant membre de l'Institut, que nous emprunterons notre réponse.

« La théorie de la fabrication du verre, dit-il, est, comme tous les secrets de la nature, à la fois simple et belle. Le Créateur a voulu, dans sa bonté, que ce qui est très-utile fût très-abondant; seulement, il lui a plu, pour nous forcer au travail, de couvrir ses dons ; à nous de les découvrir. Les matières qui servent à la fabrication du verre sont partout, mais à l'état impur et mêlé, comme presque toutes les matières premières.

» La silice est l'élément principal de la composition du verre. Avec de la silice on mêle de la potasse ou de la soude et de la chaux pour obtenir le *verre à vitre* et le *verre à glace;* ajoutez de l'oxyde de fer, vous avez le *verre à bouteille;* substituez de l'oxyde de plomb, vous obtenez le *cristal;* remplacez par l'oxyde d'étain, vous produisez l'*émail.*

» La silice est partout. Le cristal de roche, le grès, le sable, le caillou ou pierre à fusil, sont de la silice; les cendres des plantes, les eaux des volcans, les sources minérales en contiennent. Le sucre ressemble au verre, et cette apparence ne trompe pas. Fondez les cendres de la canne à sucre, vous avez du verre; car elles contiennent, avec de la silice, de la potasse et de la chaux.

» Les substances calcaires composent peut-être la moitié de l'enveloppe supérieure de la terre. La chaux est dans nos os, et elle est aussi dans les végétaux, dans la paille du blé, comme dans le squelette de l'homme et dans la matière terrestre; elle est partout, plus répandue encore que la silice.

» La soude se trouve aussi dans la nature. On l'a tirée longtemps de la combustion de certaines plantes marines; elle est produite aujourd'hui très-simplement par des moyens artificiels. La potasse, que l'on peut employer au lieu de la soude, n'est pas moins connue et commune; elle existe dans toutes les cendres.

» Voilà donc la vérité sur tous ces profonds mystères de Murano, de la Bohême et de Saint-Gobain! Une glace est un objet précieux tiré des matières les plus vulgaires. Que l'on me permette ce résumé qui aide la mémoire : si vous vous regardez dans la glace en vous chauffant les pieds, dites-vous qu'on peut fabriquer la glace qui décore votre cheminée à l'aide de cette cheminée même; les pierres fournissent la silice; les cendres, la potasse; le marbre, la chaux; et le feu est le seul agent mystérieux nécessaire à la métamorphose. Le verre, disait-on jadis, est le fils du feu. »

La théorie de la fabrication du verre est donc des plus simples. Bien entendu, la pratique elle-même présente bien des difficultés. Il ne suffit pas simplement de jeter ensemble dans un creuset du sable, de la chaux et des cendres pour avoir du verre. Il

faut encore mesurer ces substances avec délicatesse, augmenter ou diminuer leurs proportions intimes selon le but à atteindre.

Les matières ainsi mélangées sont placées dans des creusets capables de supporter l'énorme température de 1000 à 1500 degrés centigrades. Ces creusets sont placés dans des fours.

Il est à remarquer que le feu de ces fours ne s'éteint jamais. Un creuset est-il vide, on s'empresse d'y introduire de nouvelles matières vitrifiables, de telle sorte que la fabrication ne cesse que lorsque le four est tellement détérioré qu'on est forcé d'en construire un nouveau. Un four ne dure qu'un ou deux ans au plus.

Les matières une fois dans le creuset, la fusion s'opère, la silice du sable décompose les carbonates de potasse ou de soude et les transforme en silicates. A mesure que l'action de la chaleur se prolonge, la matière devient moins bulbeuse, s'éclaircit, s'affine et devient très-fluide. Toutes les impuretés montent alors à la surface, où on les enlève avec des outils de fer. Quand l'affinage est suffisant, ce qui a lieu au bout d'un temps variant entre douze et vingt-quatre heures, on laisse la température s'abaisser de manière à donner au verre la consistance pâteuse qui permet de le travailler. C'est le point où commencent les diverses manipulations qui vont transformer le verre en vitre ou bouteille, coupe ou glace.

Les besoins de ces manipulations exigeant un moyen de communication constant entre l'ouvrier et les creusets où repose la matière en fusion, on pratique au four, et en face de chaque creuset, une ouverture qui, désignée sous le nom d'*ouvreau*, permet non-seulement de charger les creusets, de surveiller la fusion des matières premières, mais encore d'y puiser le verre.

C'est par l'ouvreau que le verrier prend avec sa *canne* la quantité de matière qu'il doit travailler. La canne est un long tube de fer dont une des extrémités est garnie d'un manchon en bois pour permettre à l'ouvrier de la tenir sans se brûler. Cet instrument fort simple, et qui n'a peut-être subi aucun perfectionnement depuis l'invention du verre, joue le principal rôle dans l'industrie verrière, puisque c'est avec la canne seulement qu'on peut obtenir le soufflage du verre qui, comme on le verra, est le mode de travail employé dans la fabrication de la presque totalité des objets en verre.

A suivre. P. VINCENT.



Intérieur d'une verrerie. (P. 48, col. 1.)



Buffalo se mit à jouer un air singulier. (P. 52, col. 1.)

MONTLUC LE ROUGE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

V

Montluc prépare sa revanche.

Trois jours après, comme nous arrivions à Montréal, M. de Kildare disparut de nouveau, mais après avoir pris congé de nous et reçu les instructions de Montluc le Rouge.

Le lendemain, le bruit se répandit dans la ville qu'un ministre presbytérien anglais, fait prisonnier par Gandar, s'était échappé pendant la nuit et avait pris la route de Boston.

Montluc le Rouge en témoigna beaucoup de chagrin et d'inquiétude. Tout cela n'était qu'une ruse pour tromper les sauvages iroquois qui ne devaient pas manquer d'avertir les Anglais de cette fuite et pour ménager un bon accueil à M. de Kildare chez les habitants de la Nouvelle-Angleterre.

Le soir même nous prîmes congé de Gandar qui nous embrassa tous en promettant, suivant son habitude, de faire des merveilles.

« Avec mes deux bricks, dit-il, je vais bloquer Boston et New-York. Le premier Anglais qui voudra sortir, je le pince ; le second, je l'étouffe ; et le troisième, je l'écrase..... Toi, Montluc, mon petit, ramène à moi le gibier, et je te promets, moi, de le prendre comme un lièvre au collet. Ah ! ils sauront ce que c'est que l'ami Gandar, foi de Marseillais ! »

Sur cette promesse il partit avec deux bricks, laissant les deux autres avec les équipages à Montluc, qui prit la route de terre pour aller plus vite et donna ses deux bâtiments avec leurs canons au commandant de Montréal, qui ne fut pas fâché d'un tel dépôt, car la ville, quoique la seconde du Canada, n'avait pour sa défense que cent vingt soldats et miliciens armés de fusils, mais sans artillerie et presque sans poudre.

De Montréal nous arrivâmes par voie de terre jusqu'au fort de Catarocouy, qui fermait l'entrée du

1. Suite. — Voy. pages 1, 17 et 33.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 88 et suivantes.

lac Ontario, nous suivîmes le bord du lac sur la rive gauche jusqu'à la rivière Niagara.

Chemin faisant, Montluc et ses Canadiens (car quelques-uns nous avaient déjà rejoints en armes sur la route) firent une dizaine de prisonniers, parmi lesquels trois sauvages iroquois de la tribu des Onnontagnés.

L'un d'eux, se croyant destiné à périr, commença son chant de mort. Il rappela les exploits de ses ancêtres (c'est Buffalo qui m'expliquait tout) :

« Je suis la *Flèche-qui-vole* et j'ai scalpé l'an dernier trois guerriers algonquins. Mon père était le *Lourd tomahawk* et il écrasa en son temps la cervelle de beaucoup de guerriers... »

Là-dessus, j'essayai, toujours par l'intermédiaire du vieux Buffalo, de l'exhorter à ouvrir les yeux à la vérité, à se convertir, à se faire baptiser...

Le sauvage me répondit quelques mots que Buffalo traduisit ainsi : « La *Flèche-qui-vole* demande s'il serait attaché au poteau, dans le cas où il recevrait le baptême. »

Je me hâtai de demander sa grâce à M. de Montluc, qui me répondit en riant :

« Vous pouvez d'autant mieux, monsieur le curé, lui promettre sa grâce, que je n'ai jamais eu envie de lui faire le moindre mal. Au contraire, car j'ai besoin de lui. »

Je répondis alors au pauvre sauvage qu'il était libre à condition de se faire chrétien. Il y consentit sur-le-champ et demanda le baptême en me baisant les mains, ce qui me permit de faire deux bonnes actions à la fois.

« Eh bien, monsieur le curé, dit Montluc, voyons, n'êtes-vous pas content de votre état? Par votre éloquence vous convertissez les sauvages comme saint Paul convertissait les Gentils. Par votre bonté généreuse vous leur sauvez la vie. Ils vous doivent tout ensemble le salut de l'âme et le salut du corps. Vous avouerez que cela vaut bien le presbytère de Gimel. »

Un instant après nous continuâmes notre marche. Notre troupe grossissait tous les jours, car les volontaires canadiens, au bruit de l'arrivée de Montluc, venaient le rejoindre, ne doutant pas qu'il ne dût les mener à la victoire.

Un jour, c'était le lendemain de celui où j'avais baptisé le jeune Iroquois et deux de ses compagnons, Montluc le Rouge fit faire halte à sa troupe et chargea la *Flèche-qui-vole*, qu'il avait retenue jusque là, d'un message pour les sachems de la tribu des Onnontagnés. Les deux autres furent envoyés dans les deux tribus des Agniers et des Mohawks, les plus puissantes de la nation iroquoise après celle des Onnontagnés. Leur mission était secrète. Ils avaient ordre d'inviter les sachems à se réunir tous ensemble dans la nuit du 21 juin, à l'île de la Tour-Montluc, où lui, Montluc le Rouge, le fils du Grand Ours noir, le petit-fils de Samuel Champlain, appelait tous les chefs des tribus huronnes et algonquines qui habitaient sur le bord des grands lacs. Il avait une proposition à faire qui serait également utile à toutes les nations sauvages et aux Français.

Il ajoutait, car je vis la lettre :

« Frères Peaux-Rouges, nous avons fait, vous et moi, une grande perte quand, par le crime des Anglais et de quelques malheureux Peaux-Rouges, leurs complices, nous avons perdu le vénérable Père Fleury, celui qui depuis soixante ans n'avait fait que du bien et donné de bons conseils à vous et à nous. Cet homme de bien, qui ne voulait que la paix et le bonheur de tous ses enfants, Français et Sauvages, est retourné dans le sein de l'Eternel ; mais avant de mourir il a choisi son successeur parmi les plus vertueux et les plus savants des Visages-Pâles, et il lui a transmis tous les pouvoirs qu'il avait reçus lui-même du Grand Manitou. C'est ce successeur que je vous amène et qui appellera, Frères Iroquois, sur vous et sur nous les bénédictions de Dieu.

» Dans cette nuit du 21 juin pour laquelle je vous convoque tous, le P. Fleury lui-même vous fera voir par un signe qu'il a transmis tous ses pouvoirs et toutes ses vertus à son successeur.

« MONTLUC LE ROUGE. »



C'est faux, a dit le grand Comrie. (P. 53, col. 1.)

C'est en frémissant que je lus la fin de cette lettre. De quel signe M. de Montluc voulait-il parler? N'était-ce pas une impiété que de parler au nom du Père Fleury?

Je fis part de mes scrupules à M. de Montluc ; mais il me rassura tout d'abord en disant :

« Vous verrez le miracle vous-même et vous le ferez sans savoir comment. C'est Buffalo qui se charge de tout. Pourvu que vous n'ayez rien à faire que votre conscience puisse vous reprocher ou qui compromette votre caractère, que vous importe le reste? Ne voyez-vous pas que la colonie est dans un danger terrible; que depuis que mon père qui la défendait presque seul est blessé, hors d'état de se mouvoir, presque tous les sauvages nous abandonnent ou se tournent contre nous? Ne comprenez-vous pas qu'il faut frapper leurs esprits par quelque action extraordinaire? Je ne vous demande que de prier, de bénir et de suivre Buffalo partout. Ce vieux-là et moi nous nous chargeons du reste. »

Visiblement, je ne pouvais pas refuser mon concours. Au contraire, et je fus bientôt plus ardent que personne pour le succès de l'entreprise et plus curieux en même temps de connaître le rôle qu'on m'y réservait.

Mais je ne devais le connaître qu'au dernier moment.



Buffalo continuait à jouer du flageolet. (P. 52, col. 1.)

Bientôt nous eûmes dépassé la fameuse chute du Niagara, la plus belle de l'univers.

Nous naviguions depuis trois jours sur le lac Érié, qui communique, comme on le sait, avec le lac Ontario par le Niagara, lorsqu'un sauvage algonquin, qui pêchait au bord d'une petite île avec sa famille, vint à nous en faisant force de voiles dans son canot.

Il avait reconnu Montluc, qui le reconnut aussi et le serra dans ses bras.

J'appris alors que c'était le fameux Pied-de-Cerf, dont M. de Kildare m'avait parlé à Gimel, et l'un des meilleurs amis de Montluc le Rouge.

Comme il parlait français autant qu'algonquin, Montluc l'interrogea dans notre langue.

« Que fais-tu là, Pied-de-Cerf?

— Je pêchais pour nourrir mes enfants et je t'attendais, dit le sauvage.

— Tu savais mon retour?

— Nous le savons tous. Les Hurons et les Algonquins ont allumé des feux de joie et sont prêts à te rejoindre.

— Et les Iroquois?

— Ils n'ont rien dit. Ils délibèrent.

— Et les Anglais?

— On ne leur a rien dit, dit l'Algonquin en étendant la main sur le lac. On veut les surprendre. Ils sont là-bas, vers l'Ouest.

— Dans mon île de la Tour-Montluc?

— Oui, dans celle-là et dans plusieurs autres autour de l'île des serpents à sonnettes.

— Celle où mon père s'est réfugié?

— Celle-là même.

— A-t-il quelqu'un avec lui?

— Ta mère, ton jeune frère Charlot...

— Ah! s'écria Montluc en éclatant de joie, l'enfant est sauvé. Tout va bien alors... Mais comment s'est-il sauvé?

— A la nage, entre ses deux grands chiens de Terre-Neuve, pendant la nuit.

— Et il est entré dans l'île des serpents à sonnettes sans être mordu?

— Secret du vieux jongleur Érié, dit Buffalo souriant. Enseigné à Charlot. Charme les serpents. Parle aux autres bêtes, se fait suivre et comprendre. »

J'écoutais cette conversation avec surprise, croyant que Buffalo se vantait. Mais il était fort sérieux.

« Voulez-vous en avoir la preuve à l'instant même? demanda M. de Montluc. Buffalo, montre-nous ce que tu sais faire. Mais vous d'abord, mon cher curé, frottez-vous les mains de cette eau verte que vous voyez. Puis, s'adressant à l'Algonquin : « Prends la même précaution pour ta famille et pour toi. » Ce que l'Indien fit avec empressement.

Nous descendîmes alors sur le rivage, M. de Montluc, Buffalo, Pied-de-Cerf et moi. Beaupoil, frotté comme les autres et plus curieux que tous, nous avait suivis malgré les ordres de Marion.

Quand nous fûmes à terre, Buffalo s'avança avec précaution, tira de sa ceinture une sorte de flageolet aux sons doux et pénétrants et se mit à jouer un air singulier, triste d'abord, puis plus vif, puis insinuant et persuasif.

Après quelques minutes, nous entendîmes un léger froissement dans les feuilles, et une tête de serpent se leva lentement jusqu'à un pied de terre, ce serpent fut bientôt suivi de plusieurs autres, toute la famille sans doute.

Buffalo fit vers nous de la main gauche un geste rassurant et commanda le silence.

Alors il approcha sa main droite, arrosée comme les nôtres d'eau verte, saisit le gros serpent par la tête et l'enroula autour de son cou.

J'étais saisi de crainte en voyant cette audace, mais je fus encore plus étonné qu'effrayé en voyant les autres serpents suivant l'exemple du premier, s'enrouler autour du corps de Buffalo qui continuait à jouer du flageolet.

Alors Montluc m'expliqua que cette eau verte, dont le vieux Buffalo avait seul le secret, était une décoction de l'*herbe* fameuse *des Eries* dont aucun serpent ne pouvait supporter la vue ni l'odeur. Ils s'éloignent avec frayeur de tous ceux qui s'en sont frottés.

Et en effet, sur sa parole, je fis la même expérience que M. de Montluc et avec le même succès.

Toutes ces expériences étant faites, je croyais que nous allions partir, mais Buffalo s'y opposa. Il fit chercher d'abord une provision énorme de l'*herbe des Ériés*, fit allumer du feu dans une chaudière, y fit bouillir le tout sans y toucher lui-même, fit écarter tous les assistants sauf Montluc, sous prétexte de mélanger cette décoction avec certaines substances inconnues qui n'étaient, comme je l'ai su plus tard, que des poignées de sable, prononça plusieurs paroles magiques pour garder sa réputation de sorcier à laquelle il tenait, quoique fervent catholique, et enfin, quand toute cette eau fut refroidie et devenue verte comme celle où l'on fait cuire l'oseille, donna ordre d'en mettre une provision à bord de chaque canot et en enseigna l'usage à tous nos Canadiens et aux matelots basques et marseillais, car, ajouta-t-il, vous pourrez en avoir besoin et Montluc le Rouge vous mène dans un pays où les serpents à sonnettes sont plus nombreux que les marguerites dans les prés.

Ces mots firent pâlir les plus braves, mais il n'était plus temps de reculer, et Beaupoil leur expliqua par son exemple que l'eau verte de Buffalo garantissait de la morsure des serpents.

« Maintenant, dit Montluc le Rouge, nous avons encore six lieues à faire avant d'arriver au lieu du rendez-vous et il nous reste vingt-quatre heures à dépenser.

« Il ne faut pas arriver trop tôt. Les Anglais seraient avertis et sur leurs gardes. Il ne faut pas arriver trop tard. L'inconvénient serait pire, car les sachems des tribus iroquoises, huronnes et algonquines seraient offensés si nous les faisions attendre. Il faut être là-bas à dix heures du soir. C'est la lune qui marquera l'heure. Toi, Pied-de-Cerf (l'Algonquin nous avait suivis), tu vas partir le premier et reconnaître les Anglais. Tu nous diras combien ils sont et s'ils se tiennent sur leurs gardes. »

Alors le vieil Érié se leva et dit :

« Montluc le Rouge, grand chef, n'a pas sa sagesse ordinaire.

— Pourquoi? demanda Montluc sans s'étonner.

— Devrait me charger de reconnaître le camp anglais. Pied-de-Cerf, jambe agile, tête sans cervelle... »

A son tour il fallut calmer l'Algonquin qui se trouvait offensé.

Montluc y réussit pourtant.

« Mon vieux Buffalo, dit-il, c'est à toi et à M. le curé de Gimel que je destine demain l'avant-garde. Aujourd'hui, laisse quelque chose à faire à Pied-de-Cerf. »

Celui-ci partit sur-le-champ et revint le lendemain. Nous nous étions avancés sans être vus des Anglais à la faveur des îles boisées qui couvrent une partie du lac Érié.

« Je suis arrivé ce matin, dit Pied-de-Cerf, au point du jour à l'île de la Tour-Montluc. Il y avait là huit cents Anglais et leurs principaux chefs.

— Quel accueil as-tu reçu?

— Un soldat m'a frappé d'un coup de crosse. Je l'ai regardé au visage pour le reconnaître et le scalper ce soir ou demain ; mais je n'ai rien dit parce qu'il fallait revenir et rendre compte de ce que j'avais vu. Le Visage-Pâle ne perdra rien pour attendre.

— A la bonne heure, reprit Montluc... Ces huit cents hommes, est-ce tout?

— Non, répondit Pied-de-Cerf. Il y en a sept

cents à côté, dans l'île des Tortues. C'est un autre régiment. Et encore sept cents dans l'île de l'Érable Noir.

— C'est tout?

— Oui.

— Alors, dit Montluc, je vois qu'ils bloquent l'île des Serpents qui sert de refuge à mon père.

— Oui, dit Pied-de-Cerf.

— Les as-tu entendus parler?

— J'ai entendu. J'ai apporté du poisson de ma pêche et je l'ai vendu au général, un grand, qu'ils appellent sir John Comrie.

— Sir Robert Carroll, le gouverneur de Boston, n'y est pas?

— Non. Il est reparti. Il reviendra dans quelques jours.

— Ah! dit Montluc, c'est dommage. J'aurais eu plaisir à le rencontrer tout de suite... Mais s'ils bloquent l'île où est mon père, ils savent donc qu'il est là?

— Ils le savent. John Comrie a dit devant moi : « Ce vieux Montluc, le Grand Ours Noir, comme les sauvages l'appellent, est imprenable dans son île. Personne n'ose y mettre le pied à cause des serpents à sonnettes dont elle est pleine.

— Mais quel intérêt a donc Robert Carroll à le prendre? a dit un officier.

— La guerre du Canada ne peut finir qu'après qu'on aura exterminé tous les Montluc, a répondu Comrie. Le vieil Annibal, tout blessé qu'il est et mourant, nous tient encore en échec depuis le Lac Supérieur jusqu'à Montréal, tout le long du Saint-Laurent et de la grande rivière des Outaouais. A cent lieues autour de sa maison, il est le maître et les Peaux-Rouges le respectent comme leur chef. D'ailleurs il tient caché, dit-on, dans son île des Serpents, un trésor immense et ce serait une bonne affaire que d'y entrer.

— Qu'est devenu le fils? a demandé l'autre.

— Montluc le Rouge?... Il est en Europe par bonheur, à solliciter pour le Canada des renforts qu'on ne lui donnera pas. S'il avait été là pour prêter secours à son père, on ne s'en serait peut-être jamais tiré. »

« J'écoutais tout sans rien dire, accroupi devant mon panier de poisson. A la fin, un de ces officiers m'a demandé :

« Est-ce que Montluc le Rouge reviendra bientôt?

— Il ne reviendra pas. Il est mort.

— C'est faux, a dit le grand Comrie. Puis, s'adressant à moi : « Comment le sais-tu?

— Les Français me l'ont dit.

— N'en croyez pas un mot, a dit Comrie aux autres, et tenons-nous sur nos gardes. » Puis il a ajouté :

« Qu'es-tu venu faire dans cette île?

— Vendre mon poisson et acheter du whisky.

— Eh bien, achète ton whisky et pars. Si je te rattrape ici, je te ferai pendre. » Et il faisait de gros yeux terribles.

Montluc donna le signal du départ et indiqua l'ordre de bataille de la nuit suivante. « Car, ajouta-t-il, c'est cette nuit que la danse va commencer et je vous promets, mon cher curé, que je vous ferai voir du beau et du nouveau, et que vous serez un héros et que vous nous mènerez à la victoire comme un Annibal ou un Scipion, vous, tout pacifique et tout ennemi du sang versé que vous êtes.

— Monsieur le vicomte, répondis-je, que la volonté de Dieu soit faite en toutes choses! »

Je croyais qu'il voulait rire, mais il parlait fort sérieusement, ainsi qu'on le verra bientôt.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



ACCLIMATATION DU BAMBOU
EN FRANCE

Parmi les plantes étrangères qu'on a essayé de naturaliser en France, l'une des plus utiles est le bambou, le trésor de l'Extrême-Orient.

Plusieurs variétés ont été introduites dans nos départements du Midi et semblent y prospérer.

Les plantations faites, entre autres, aux environs de Nîmes, ont répondu à toutes les espérances et sont employées dans l'industrie des meubles légers de fantaisie : tables, chaises, tabourets, étagères.

Ces bambous, devenus français, font actuellement l'objet d'un commerce d'importation pour l'Angleterre.

Ce roseau est des plus rustiques et peu susceptible de sa nature; car on le trouve dans des régions où il y a cinquante degrés de chaleur à supporter et aussi dans des contrées où les hivers sont très-rigoureux. Puis il croît très-vite; il atteint jusqu'à trente mètres de hauteur et se multiplie à l'infini.

Le bambou est la providence de la Chine : il n'est pas de village qui n'ait un ou plusieurs magasins de bambous, assortis de grosseur et de longueur. Dans chaque ferme on voit, derrière la maison, la plantation de bambous pour les besoins journaliers. C'est une pièce de terre ceinte d'un large fossé rempli d'eau et spécialement destinée à la culture de cette plante, dont les verts massifs servent de refuge à d'innombrables bandes de tourterelles.

Le bambou est pour le Chinois un élément indispensable. Il en fait des ponts, des conduites d'eau, des maisons, des clôtures, des nattes, du papier, de l'amadou, des parapluies, des chapeaux, des habits d'été, des oreillers, des matelas, des échelles, des meubles, des pinceaux, des cordes, des armes, des instruments de musique, des écrans, des éventails, de la vannerie, etc.

Enfin, les jeunes pousses de cette plante se mangent, soit en guise d'asperges, soit en salade, soit comme assaisonnement au lieu de champignons.

H. NORVAL.

LE VERRE[1]

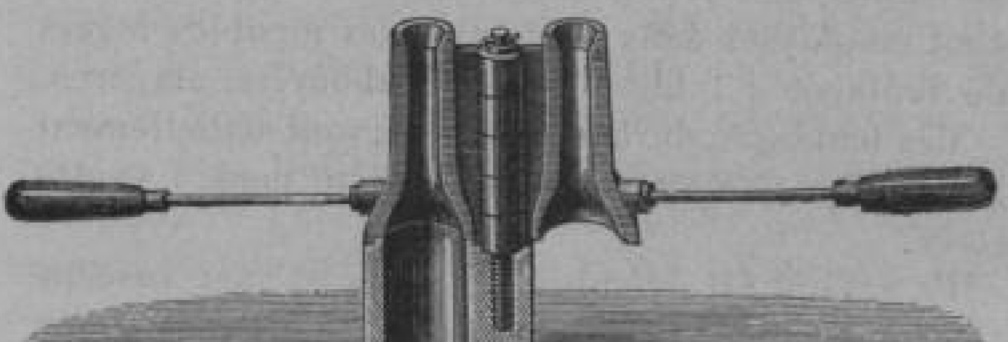
III

LES BOUTEILLES

Lorsque le verre fut découvert, il est probable que les hommes, s'apercevant bientôt de sa malléabilité à l'état de demi-fusion, durent bien vite l'employer à la fabrication d'objets usuels. On dut en faire d'abord des plats, puis des coupes, enfin des bouteilles.

On a prétendu cependant que la bouteille était une invention relativement moderne. Certainement oui, si l'on entend par bouteille un vase absolument de la même forme que nos fioles bordelaises et bourguignonnes ; certainement non, si l'on applique ce nom à un flacon de forme quelconque destiné à renfermer des liquides.

L'usage de la bouteille et du flacon doit remonter à la découverte même du soufflage du verre.



Moule à bouteilles.

Les Égyptiens fabriquaient des bouteilles en verre blanc assez semblables pour la forme à celles dont les Italiens se servent encore aujourd'hui pour distribuer les vins communs.

Chez les Romains, la bouteille était d'un usage fort ancien. « Là, dit M. Sauzay, la similitude est encore plus frappante; car, comme on va le voir, il ne s'agit plus de simples récipients plus ou moins semblables aux nôtres, mais bien de bouteilles, en tout identiques à celles dont nous nous servons aujourd'hui. Quatre vers d'Horace, et quelques mots de Pétrone vont le prouver :

« J'en veux célébrer l'anniversaire, et ce jour heureux fera sauter le *liége* et le *cachet* d'une amphore mise à la fumée sous le consulat de Tullius[1]. »

« Aussitôt on apporte les flacons de verre soigneusement *cachetés*; au col de chacun était suspendue une étiquette ainsi conçue : « Falerne Opinien[2], de cent ans[3]. »

Dans ces citations dont nous aurions facilement pu augmenter le nombre[4], ne trouve-t-on pas la bouteille, le bouchon, la cire qui le recouvre, et même l'étiquette servant à indiquer la nature du vin? Ne trouve-t-on pas, en un mot, la bouteille telle que celle en usage de nos jours? »

Après l'invasion des Barbares, la fabrication du verre disparut de l'Europe occidentale et se réfugia, comme nous l'avons dit, à Constantinople, et plus tard à Venise. Le verre n'étant plus qu'une importation étrangère et, vu sa fragilité, d'un transport coûteux, les bouteilles de cette matière ne purent plus être employées que comme objets de luxe. On les remplaça par des brocs de métal ou de terre cuite où l'on décantait le vin au moment de le servir.

Cependant la bouteille était connue. L'un des principaux officiers de la couronne de France, au XIIIe siècle, portait le titre de *grand-bouteiller*. Il avait, disent les chroniques, juridiction sur tous les cabaretiers et hôteliers, et percevait un droit de forage ou pot de vin sur le vin qui était mis en vente dans toute l'étendue du domaine royal. Il avait primitivement l'intendance des caves royales ; plus tard il fut chargé du trésor royal et présida la chambre des comptes. Le titre de grand-bouteiller disparut au XVe siècle.

Il est vrai que les bouteilles du XIIIe siècle n'étaient pas toutes de verre. Mais un document incontestable prouve qu'en 1290 il existait en France, à Quiquengrogne, une verrerie à bouteilles. Au XVe siècle, les fabriques de bouteilles de verre se multiplièrent et n'ont cessé depuis de nous fournir ces récipients si commodes.

Pour donner une idée du degré de développement auquel cette industrie est arrivée, il nous suffira de dire que la France seule fabrique par an de cent à cent quinze millions de bouteilles,

1. Suite. — Voy. pages 21 et 47.

1. Horace à Mécène, *Odes*, III.

2. On désignait sous le nom de falerne Opinien, le vin de Falerne récolté sous le consulat d'Opinius (an de Rome 634). Pline dit que de son temps il y avait encore de ce falerne. Il devait avoir à cette époque près de deux cents ans de bouteille.

3. Pétrone, *Satyricon*, liv. XXXIV.

4. Martial, *Épigrammes*, XIII : « Si le vin de Spolète a quelques années de bouteille, tu le préféreras au falerne nouveau.

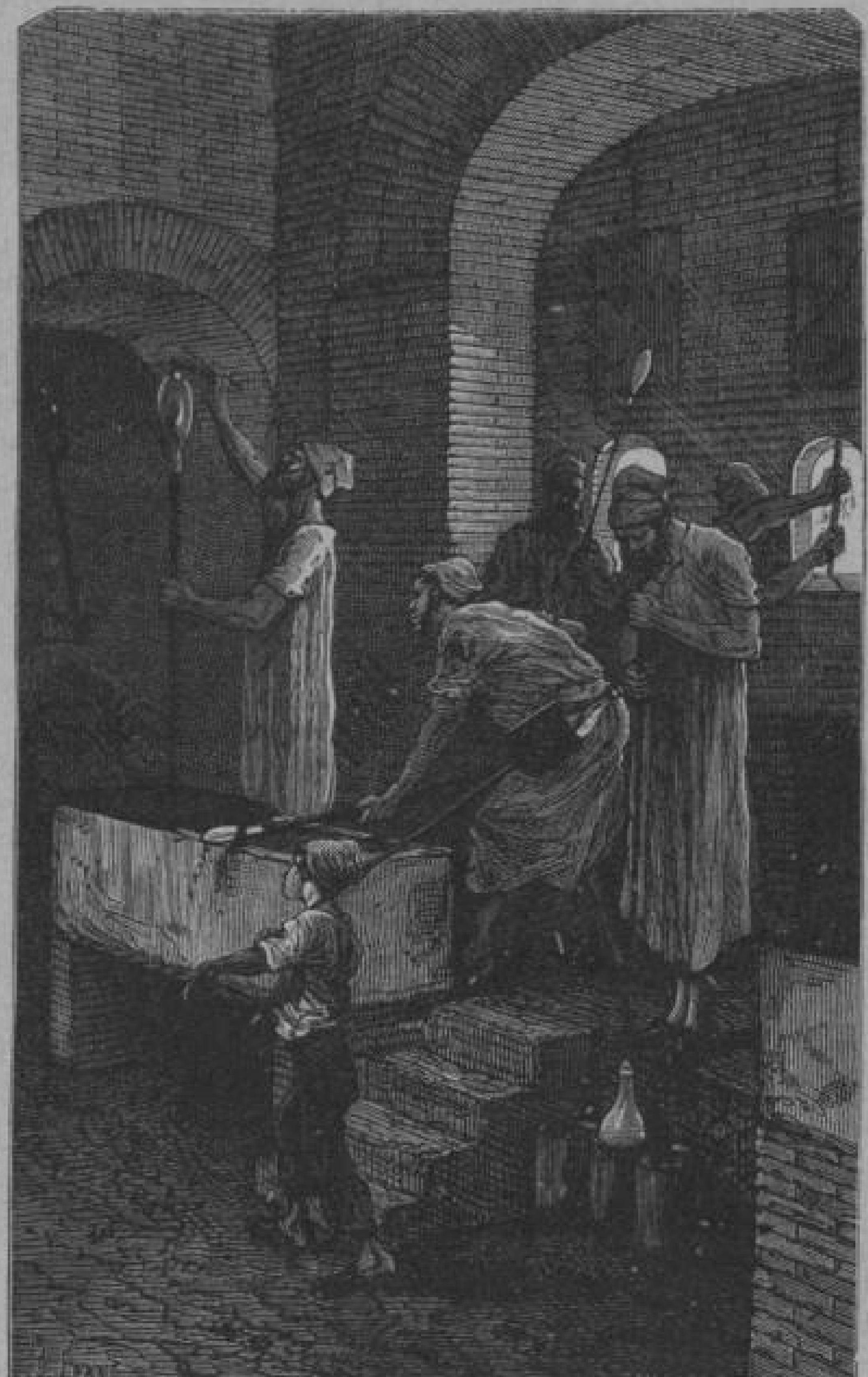
dont la valeur s'élève de 14 à 18 millions de francs.

Voyons maintenant comment se fabriquent les bouteilles.

Les matières premières employées à la fabrication du verre à bouteilles sont de natures diverses, suivant les localités. On se sert habituellement des sables du pays, en donnant la préférence à ceux qui, étant calcaires, argileux et ferrugineux, fournissent un verre facilement fusible et par suite de production économique.

Lorsque le verre est au degré de fusion voulu, l'aide, appelé *gamin*, en cueille avec la canne, à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il ait ramassé la quantité nécessaire pour faire une bouteille. Il passe alors la canne au *maître-verrier*, qui, après avoir façonné le goulot sur une plaque en fer, donne à la masse vitreuse la forme d'une poire en soufflant dans la canne. Puis il l'introduit dans un moule, souffle de nouveau, et la bouteille prend la forme et les dimensions du moule.

Le fond de la bouteille est façonné à l'aide d'un outil qui n'est autre qu'une petite lame rectangulaire de tôle. L'ouvrier renverse sa première canne, pose son embouchure sur le sol, et appuie un angle de son outil au centre de la bouteille pendant qu'il fait tourner la canne. L'une des arêtes de l'outil fait alors un cône dans le fond de la bouteille.



Fabrication des bouteilles. (P. 55, col. 1.)

Le verre est encore rouge et malléable, quoique cependant il ait bruni un peu depuis sa sortie du four. Un aide appelé *porteur* présente au verrier une espèce de panier long, nommé *sabot*, et emmanché au bout d'une longue tige ; au fond s'élève une forte saillie. Le verrier y place la bouteille en forçant sur la saillie pour compléter la cavité qui doit former le fond, et, par un mouvement convenable, il détache la canne de la bouteille qui reste au fond du sabot.

Pour faire le petit rebord qui entoure le goulot de la bouteille, le verrier prend avec la canne une petite quantité de verre en fusion, dont il forme une cordelette et qu'il applique autour du goulot. Ce rebord se fait aujourd'hui d'une façon mécanique.

Le porteur prend alors le sabot et va porter la bouteille dans un four à recuire où elle doit rester vingt-quatre heures.

Un bon souffleur, avec le procédé que nous venons de décrire, peut faire six cent cinquante bouteilles par jour.

Les bouteilles qui doivent avoir rigoureusement une capacité déterminée sont fabriquées dans un moule métallique qui fait aussi le fond. Notre figure représente un moule pour bouteilles bordelaises à fond presque plat. La rapidité de fabrication que donne ce moule, qui s'ouvre et se ferme au moyen d'une pédale, permet de faire plus de cent bouteilles par heure.

De toutes les bouteilles, la fabrication de celles dites champenoises est certainement celle qui demande le plus de soins, car il ne faut pas oublier qu'elles sont appelées à résister à une pression de 25 à 30 atmosphères.

Pour arriver à leur donner cette force, il ne suffit pas seulement que le verre soit plus épais, mieux affiné et mieux fondu et recuit, il faut encore, et cela demande une grande pratique, que, par son souffle, l'ouvrier lui donne dans toute ses parties une force supérieure à la pression probable des gaz.

Il se fabrique par an de dix à douze millions de bouteilles à champagne. Sur ce nombre, combien en est-il qui ne sont jamais destinées à abriter le pétillant produit des coteaux d'Épernay ?

A suivre. P. VINCENT.

LE TILLEUL

Le tilleul est le genre type de la famille des Tiliacées. C'est un arbre grand et fort, qui croît en Europe, en Asie, dans l'Amérique septentrionale.

Son nom dit son importance : tilleul, du latin *tilia*, désignant aussi le liber du tilleul, rappelle que ce liber a été employé dès l'antiquité pour faire des cordes et des nattes. On retrouve ce nom dans le grec *tilos*, fibre déliée; dans le kymrique *til*, onctueux, doux. En persan, en arménien, dans la plupart des langues, en un mot, il se présente presque sous la même forme et toujours avec une signification analogue.

Le tilleul était vénéré chez les anciens comme personnification de Baucis, compagne fidèle du vieux Philémon. Les deux époux, hôtes empressés du dieu Jupiter en voyage, avaient demandé de mourir ensemble. Comblés de bonheur et de jours, ils sont métamorphosés en arbres :

> Baucis devient tilleul....

dit La Fontaine qui a traduit et embelli encore cette charmante fable d'Ovide.

Pour nous, le tilleul est un arbre précieux car toutes les parties en sont utiles à des titres divers. Le bois, d'un jaune pâle presque blanc, au grain serré et uni, mais tendre, léger, pliant, est supérieur à tout autre pour la sculpture. On l'emploie encore dans l'ébénisterie, la marqueterie, la tabletterie, la boissellerie; on en fait des touches de piano, des sabots, des vases et de menus objets. Les jeunes rameaux remplacent l'osier pour les ouvrages de vannerie. Le liber, c'est-à-dire la partie intérieure de l'écorce, produit une matière textile très-résistante; on en fabrique, comme autrefois, des liens, des câbles, des cordes, des nattes, etc., et même du gros papier. Les feuilles servent dans le nord de l'Europe et en Suisse à la nourriture des bestiaux. La sève renferme du sucre en assez forte proportion. Les fleurs sont connues de tout le monde par leurs propriétés antispasmodiques et légèrement sudorifiques. La graine, ou plutôt l'amande, riche en huile, ferait un aussi bon chocolat que le cacao, si on pouvait plus facilement l'extraire des capsules. On dit que ces amandes pulvérisées sont souveraines contre les hémorrhagies nasales.

Le tilleul fait l'ornement de nos jardins par son élévation, de douze à quinze mètres, son port gracieux et élégant, la beauté de son feuillage et l'enivrant parfum de ses fleurs. « Qui aurait le cœur de couper un tilleul? » s'écrient dans leur enthousiasme pour ce bel arbre les poëtes allemands. Nous avons le cœur de couper les tilleuls pour en utiliser et le bois et les fibres du liber et les jeunes rameaux; mais, en même temps, nous les multiplions dans nos parcs, nos quinconces, nos avenues, sur nos routes, parce qu'ils croissent rapidement, donnent un bon ombrage et sont d'une longévité remarquable.

Ainsi, il existe encore en Auvergne des tilleuls de Sully, ainsi nommés parce qu'ils furent plantés par le grand ministre au moment de la naissance de Louis XIII. On en remarque un magnifique à Aurillac, au sud-ouest de la ville, sur le champ du Mâl du bon comte Géraud; et un autre sur la route de Bort au mont Dore.

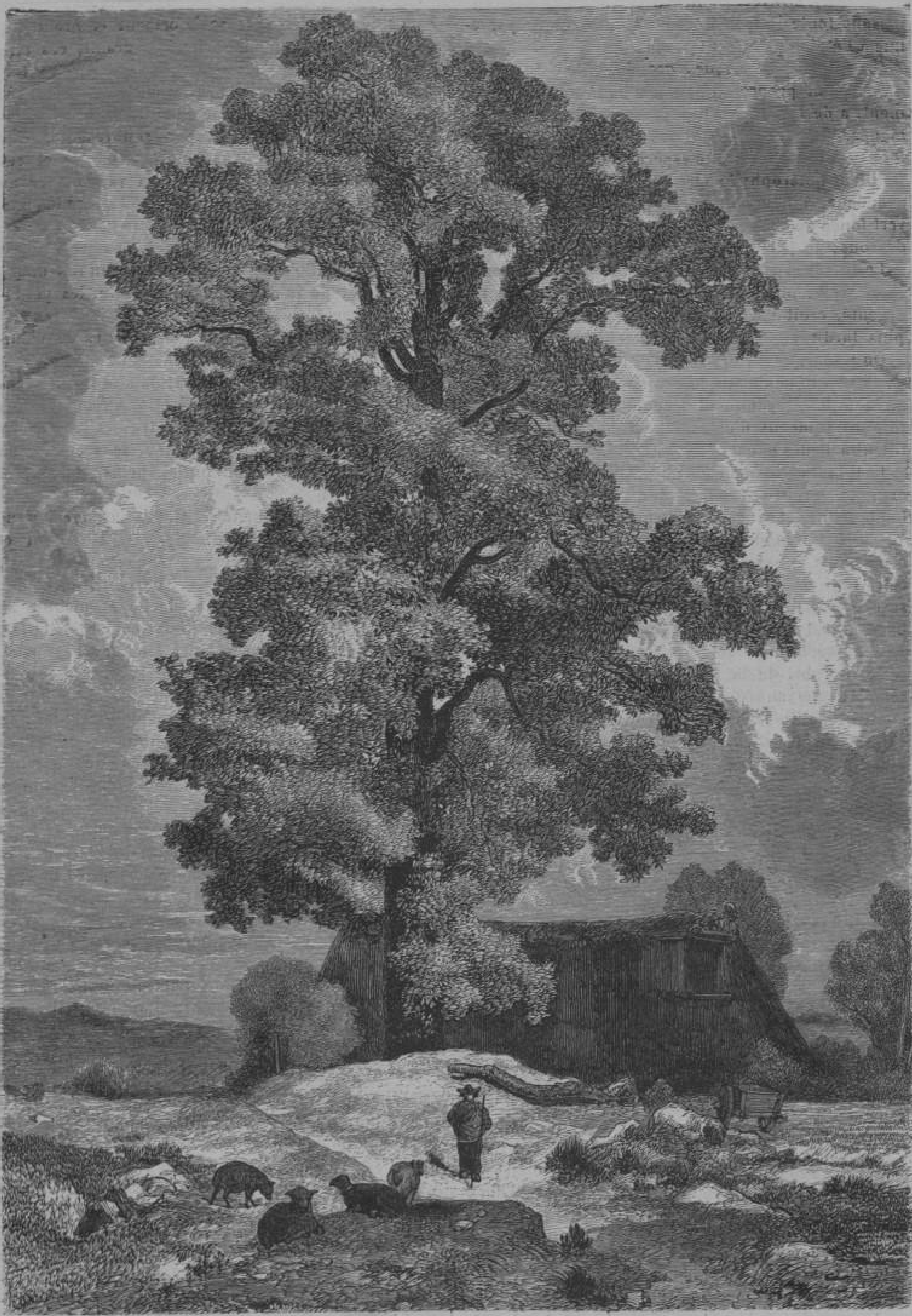
Neustadt, en Wurtemberg, possède un tilleul trois fois plus vénérable. En 1229 il était déjà mentionné comme fort gros, et il mesurait dernièrement douze mètres de circonférence à hauteur d'homme.

Le tilleul de Fribourg, si l'on en croit la tradition, aurait été planté le jour même de la bataille de Morat, 1476. Un jeune Fribourgeois, l'un des héros de l'action, voulut porter immédiatement la bonne nouvelle à sa ville. Il courut de Morat à Fribourg, tenant à la main une branche de tilleul qu'il avait cueillie sur le champ de bataille et qu'il portait en signe de triomphe. Il tomba épuisé sur la place publique en annonçant la victoire. On l'inhuma au lieu même; la branche symbolique fut plantée sur sa tombe. Elle est devenue l'arbre majestueux que les Fribourgeois saluent avec orgueil depuis quatre siècles.

Les feuilles du tilleul sont simples, alternes, pétiolées, en cœur ou tronquées à leur base, acuminées au sommet et accompagnées de deux stipules latérales et tombantes. Les fleurs, jaunâtres ou blanchâtres, portées par trois au moins sur le même pédoncule, ont cinq sépales, cinq pétales, et quelque fois cinq écailles pétaloïdes opposées aux pétales, des étamines hypogynes en nombre indéfini, un ovaire libre à cinq loges avec un style et un stigmate simple. A la fleur succède un fruit sec, presque ligneux, capsule globuleuse indéhiscente à cinq loges dont chacune renferme une ou deux graines.

On compte environ une dizaine d'espèces de tilleuls, dont les plus remarquables sont : le tilleul commun, le tilleul d'Amérique, le tilleul argenté, etc.

Le tilleul commun ou d'Europe comprend deux variétés principales, le tilleul à petites feuilles et le tilleul à grandes feuilles. Le tilleul à petites feuilles, tilleul sauvage, abondamment répandu dans les forêts des régions montagneuses, est un arbre d'un tempérament vigoureux qui s'accommode de toutes les expositions, de toutes les natures de terrain bien qu'il préfère pourtant les sols argileux, argilo-siliceux ou profondément sablonneux. Le tilleul à grandes feuilles, dit assez improprement tilleul de Hollande, n'est autre que le tilleul de nos avenues et de nos plantations d'agrément. Il se reproduit par marcottes, par graines, la graine donnant naissance à des sujets plus robustes et plus beaux; il se transplante jusqu'à cinquante ans et plus. Le principal caractère de cette variété, c'est le duvet mou gar-



Tilleul, dit de Sully, à Aurillac. (P. 56, col. 2.)

nissant toute la face intérieure de la feuille parvenue à l'état adulte.

Le tilleul d'Amérique, grand comme le tilleul d'Europe et propre aussi aux plantations d'alignement, a de larges feuilles presque rondes, à dents aiguës, glabres, coriaces, des fleurs verdâtres, des fruits ovoïdes. Dans cette espèce, plusieurs variétés : le tilleul hétérophylle aux États-Unis, de moyenne grandeur, à fleurs blanchâtres, à grandes feuilles vert foncé en dessus, cotonneuses et roussâtres en dessous; le tilleul laxiflore, etc.

Le tilleul argenté, originaire du bassin de la mer Noire, aux feuilles blanches et couvertes d'un duvet argenté, croît parfaitement chez nous; ses fleurs, plus tardives, répandent une odeur plus suave.

On remarque encore le tilleul de Corinthe, qui appartient à la péninsule hellénique; le tilleul lacinié, aux feuilles élégamment découpées; le tilleul corallin, aux rameaux d'un rouge vif, d'où son nom; le tilleul à fleurs panachées, etc., etc.

Le tilleul cultivé pour la fibre, tilleul commun, est exploité en taillis vers l'âge de dix ou quinze ans, selon la nature et la richesse du sol. On enlève l'écorce sur toute la longueur des brins, au moment de l'ascension de la séve et l'on fait sécher ou tremper cette fibre selon l'usage auquel on la destine. La séve se recueille au moyen d'incisions. On récolte la fleur quand elle est bien épanouie; on la fait rapidement sécher au soleil et on la conserve en lieu sec et à l'abri de la lumière. Il est bon de renouveler chaque année sa provision de fleurs et de feuilles de tilleul, car le puceron s'y met facilement.

C'est sur un tilleul commun que Duhamel a fait la célèbre expérience que tout le monde connaît : il planta l'arbre la tête en bas : les branches mises en terre poussèrent des racines, et des anciennes racines sortirent des rameaux et des fleurs.

C. BARBEL.

LA NUIT DE NOEL

D'UNE TRIBU DE BOHÉMIENS

« Nous venons du bout de la terre, dit Gaspard.

— C'est au bout de la terre que nous irons, répondit Melchior.

— Entre le commencement et la fin, halte à la tribu des Tubal-Caïn, » commanda Balthazar.

Trois voix retentissaient ainsi dans les ténèbres enneigées d'une veille de Noel et dans la clairière d'un bois de pins au pli escarpé des montagnes Cévenoles.

Les troncs des pins rabougris rampaient sur le sol et leurs branches estropiées se tordaient vers le ciel. Sous les neiges trop pesantes et les lourds coups de vent, les pins se déforment et prennent, dans les fissures de nos rochers de granit, ces airs désespérés.

La clairière était solitaire, silencieuse, gazonnée de neige. La flamme morne d'une lanterne en mouvement faisait s'allonger, par soubresauts, trois ombres gigantesques dans les arbres givrés et ces ombres semblaient alors flotter et vagabonder au gré de la bise soufflant par rafales à travers les profondeurs du passé.

C'étaient les ombres et les voix des trois chefs d'une tribu de Bohémiens qui se désignait elle-même par le nom de la tribu des Tubal-Caïn, les petits-fils du forgeron biblique.

Ils étaient fabricants et racommodeurs de chaudrons, d'intrépides marteleurs de cuivre.

La tribu se composait de trois familles inséparables depuis cent et une générations. Trois chariots les emportaient de compagnie à travers les siècles et le monde, l'un attelé d'un âne, le second d'un cheval, le troisième d'un mulet, pelés, galeux, et efflanqués.

On campait quelquefois. Alors, sur une longue perche dont une extrémité s'appuyait au sol et l'autre montait s'attacher à un pieu enfoncé debout, d'immenses toiles massives, grasses, humides, noires, rapetassées avec de la ficelle et retenues au bas par de grosses pierres, formaient trois tentes.

Là-dessous, femmes, enfants, vieillards, robustes gaillards, aux longs et épais cheveux luisants retombant sur les épaules, s'arrangeaient de leur mieux avec le mulet, le cheval, l'âne et les chiens, et grouillaient pêle-mêle et sans conflit.

Les trois chefs, à la face cuivrée comme leurs chaudrons, hauts de taille, portent des costumes d'étoffe solide et de forme étrange constellés de boutons de métal, espèces d'œufs de poule brillants comme de l'argent. C'était une errante et fière tribu que cette tribu des Tubal-Caïn! Elle prétendait descendre des trois Rois Mages, venus de Chaldée, derrière l'étoile des bergers, pour adorer le Messie dans l'étable de Bethléem. C'est pourquoi, de père en fils, les chefs se transmettaient les noms de Gaspard, Melchior et Balthazar.

Qui étaient-ils réellement? Comment descendaient-ils des Rois Mages de l'Orient : d'où venaient-ils enfin ?

Ils l'ignoraient eux-mêmes; se mariant entre eux, ils ne connaissaient de leur généalogie que les aïeux, quand les aïeux vivaient longtemps; et, depuis qu'ils couraient le monde, leur histoire était écrite sur la poussière de tous les chemins par les traces de leurs pieds nus et les ornières de leurs chariots; mais le vent, en soufflant, l'emportait avec elle.

La tribu s'installa ainsi dans les pins, dans la neige et dans les ténèbres, où toutes ces prunelles noires et ardentes brillaient comme des escarboucles.

« L'étoile est-elle au ciel, interrogea Melchior?

— Non : elle est voilée par la nue et l'horizon. Mais la *Tcherhenia* d'or écartera bientôt les tentures de son palanquin.

— Miriam, la reine des rois ! »

A cet appel de Balthazar, une jeune Bohémienne de vingt ans, qui allaitait un petit enfant au seuil d'une des trois tentes fermée par sa couverture de laine, se dressa comme une jeune panthère. Elle était belle et les lignes pures de son visage se laissaient deviner à peine sous le ruissellement des touffes noires de ses cheveux dénoués. Autour de son cou sonnait un bizarre collier d'amulettes en verroterie et sur son front bruni étincelait collée une mince plaque vermeille découpée en étoile.

Miriam prononça quelques monosyllabes rapides, et dans l'ombre une vieille diseuse de bonne aventure, emmaillottée d'un sordide tartan, se mit à plumer une oie.

Cependant, sur trois pieux écartés par le bas, réunis et liés au sommet, les hommes suspendirent un chaudron rempli d'eau, dans lequel on précipita l'oie. La marmaille entassa au-dessous des brins de ramilles, des branches mortes, des feuilles sèches et les trois chefs y apportèrent ensemble une énorme souche à trois racines, le *tréfeu* de Noël. La vieille s'accroupit devant le bois flambant.

Soudain, Melchior jeta à la tribu éparpillée certains mots dans une langue gutturale et inconnue. Les enfants répondirent par des gloussements de joie sauvage et, jambes nues, pieds déchaux, tête nue, commencèrent à amonceler de la neige entre deux arbres plus rapprochés. Au milieu des rires et des cris, l'amas battu vigoureusement du poing et du talon, s'éleva assez haut pour que l'on pût creuser dans sa masse et arrondir en voûte une espèce de grotte. En avant, et tout autour, les gars fichaient dans le sol de longues branches de résine dépouillées de leurs branchettes et de leurs fines aiguilles.

Cette fourmilière de travailleurs allait et venait de la grotte de neige au foyer incandescent au-dessus duquel, sous l'eau en mouvement, le chaudron frémissait et tressautait, déversant parfois sur les tisons ses bouillons emportés. Les tisons chantaient et la fumée plus épaisse tourbillonnait.

Minuit ! Minuit ! Minuit ! Alors, arrivèrent dans le bois, de tous les lointains, comme des volées d'oiseaux fatigués, maintes sonneries de Noel parties des clochers perdus sur les cimes et dans les vallées. Elles bruissaient à travers les rameaux des pins immobiles.

Gaspard leva les yeux.

« L'étoile luit au ciel, murmura-t-il !

— Les Rois Mages, nos ancêtres de la Chaldée, étaient maintenant en route vers Bethléem d'Ephrata.

— Depuis lors, les Tubal-Caïn ont toujours marché. Miriam, la reine des rois, voilà l'heure ! »

En un clin d'œil les hommes de la tribu eurent allumé les branches de résine en haie sur le sentier de la grotte de neige. En un clin d'œil, les petits Bohémiens, fillettes et garçons, se trouvèrent rangés devant la blanche étable. La fête de Bethléem commençait. Les pins pyramidaient autour d'eux comme les arbres de Noël des plus riches bambins de la terre et le bon Dieu, dans leurs palmes, semblait y avoir, comme des joncs, suspendu par des fils invisibles toutes les merveilleuses étoiles de son paradis.

Miriam, la belle et robuste Bohémienne, passa entre les torches en feu et franchit le cercle des enfants. Elle tira de dessous les haillons de son sein le dernier né des petits de la tribu et qu'elle portait partout sur sa poitrine suspendu par des lisières. Elle le prit entre ses deux mains et le coucha maternellement dans la grotte de neige sur une botte de paille.

Le marmot endormi, avec ses joues rebondies et sombres, avait l'air d'un mignon Jésus de bronze.

L'âne et le mulet regardaient, attachés de chaque côté par leur longe aux deux arbres pour figurer l'âne et le bœuf de l'Évangile.

Miriam, à gauche de l'enfant et le plus ancien des Bohémiens à droite représentaient la Vierge Marie et saint Joseph, l'humble charpentier.

Enfin, Melchior, Gaspard, Balthazar, les enfants, les femmes, la vieille elle-même, étaient à genoux parmi les chiens de la tribu étendus dans la neige. Les résines, crépitant, tordaient au vent leurs flammes et leur fumée noirâtre pendant que le givre des pins autour fondait et pleurait en gouttelettes de diamant.

Cette scène était fantastique et pieuse au fond de ce bois enfoui dans les montagnes.

A suivre. AIMÉ GIRON.

DE CHARYBDE EN SCYLLA[1]

LAW ET LA MER DU SUD

(1715-1720)

Huit jours s'étaient écoulés, quinze jours, un mois : lord Effingham n'était point revenu ; il n'écrivait pas, l'inquiétude de ses filles devenait chaque jour plus vive ; elles avaient été peu à peu gagnées par les sombres prévisions de leur beau-frère ; personne ne parlait plus de parures nouvelles, de meubles frais ni même des couvertures des vieilles femmes. Sir Charles dit enfin à sa femme :

1. Suite et fin. — Voy. pages 10, 27 et 44.

« Je vais partir pour Londres afin de savoir ce que devient votre père et de le tirer, s'il est possible, des mains des Philistins. Dieu veuille qu'il soit encore temps! mais je compte auparavant pousser jusqu'à Houghton afin de prendre à ce sujet l'avis de sir Robert. Il a conservé pour moi des bontés qui tiennent au souvenir qu'il avait de mon père. Peut-être pourra-t-il me donner quelque avis ou assistance qui seraient utiles à lord Effingham. »

Comme sir Charles, couvert de poussière et de boue, montait lentement la longue avenue du magnifique château que sir Robert Walpole avait orné de toutes les ressources que l'art pouvait ajouter à la nature, au milieu d'un parc ancien, planté des plus beaux arbres, il vit passer à côté de lui le carrosse de lady Walpole; elle était seule avec sa fille, et comme sir Charles laissait tomber les rênes sur le cou de son cheval pour la saluer, elle fit signe à ses gens d'arrêter.

« Vous vouliez voir sir Robert? dit-elle avec une affabilité qu'elle ne témoignait pas à tous les visiteurs, car elle était jalouse de son mari qui l'avait élevée à une situation pour laquelle elle n'était pas née. Il n'est pas ici, la session du Parlement approche, et dans le désastre de la Compagnie de la mer du Sud, on l'a conjuré d'arriver au plus vite. Il est bien temps d'appeler le médecin qu'on refuse d'écouter depuis six mois quand le malade est à l'agonie! »

Sir Charles s'était arrêté au milieu de l'avenue, frappé douloureusement par les paroles de lady Walpole.

« Le désastre de la Compagnie des mers du Sud, répétait-il, je ne croyais pas qu'on en fût encore au désastre!

— Voilà plus d'un mois que la crise est imminente. Vous vivez dans vos champs, mon cher sir Charles, comme un sauvage ou un papiste... » Et elle riait avec affectation. « Vous ne voyez personne et vous ne savez rien. Les petites compagnies ont été poursuivies par la grande, les porcs et l'huile de tournesol par la mer du Sud, et une fois que la confiance du public a été ébranlée, tout s'est ébranlé, tout va bientôt s'écrouler, chacun redemande son argent; on vend les actions à tout prix, les directeurs cherchent partout des espèces, on a fondu l'argenterie de vingt grandes maisons; d'ici à quinze jours les promoteurs de l'entreprise seront obligés de fuir ou de subir un procès devant les Communes, la banque a refusé l'arrangement qu'avait proposé sir Robert. »

Lady Walpole se taisait.

« Les Anglais ne savent parler que de la mer du Sud ou des galions d'Espagne, » disait un voyageur français qui venait de passer quelques semaines à Londres.

Sir Charles avait écouté en silence; il reprit en main ses rênes, et saluant profondément lady Walpole :

« Je vous supplie de m'excuser, dit-il, si je ne vous demande pas la permission de vous accompagner jusqu'à Houghton : j'étais venu ici pour entretenir sir Robert d'une affaire qui me paraît réclamer toute son attention. »

Et il s'éloigna au grand galop de son cheval.

« A-t-il jeté dans le gouffre de la mer du Sud ce qu'il avait pu sauver du système de Law? » dit lady Walpole à sa fille assise auprès d'elle.

Toutes deux riaient, tandis que le jeune homme, toujours courant, montait en hâte dans le coche qui s'ébranlait déjà à son arrivée. Il avait eu le projet de coucher à Houghton afin de causer à son aise avec sir Robert. Les nouvelles que lui avait données lady Walpole précipitaient ses mouvements.

« J'arriverai trop tard! » se disait-il.

Il était trop tard, en effet, pour sauver le reste de la fortune de lord Effingham. Le président de la société pour l'engraissement des porcs avait honnêtement cru à l'avenir de sa compagnie, aux services qu'elle pouvait rendre à l'humanité; il avait acheté des actions, plus d'actions qu'il ne pouvait payer, et il n'avait pas un moment conçu la pensée de les vendre. Les gens habiles avaient depuis longtemps réalisé leurs bénéfices. Sir Robert Walpole, tout opposé qu'il était à la loi qui avait confié un privilège à la Compagnie des mers du Sud avait acheté et vendu dans les meilleures conditions.

« Je suis satisfait, » avait-il dit modestement à ses amis.

Lady Walpole avait été jusqu'aux dernières limites de la prudence, et elle parlait du désastre comme une personne qui avait à peine échappé à ses effets. Lorsque sir Charles arriva devant la porte de l'auberge où descendait le coche, comptant y trouver son beau-père, il fut étonné d'apprendre que lord Effingham avait quitté la maison. Un garçon d'écurie le mena dans un cabaret de pauvre apparence; là, dans une chambre sombre et malpropre, son chapeau enfoncé sur les yeux, la tête entre ses mains et les coudes appuyés sur une table boiteuse, le vieillard contemplait d'un air accablé une liasse d'actions sans autre valeur que le papier sur lequel ellesétaient imprimées. Il ne se leva pas à l'entrée de son gendre, mais dirigeant vers lui un regard presque égaré, il dit avec un accent d'une profonde amertume :

« Dieu et la sainte Vierge m'ont abandonné, Charles, parce que j'ai eu l'orgueil de me croire plus savant que mon fils. »

Le cœur du jeune homme avait un moment cessé de battre en apercevant son beau père dans cette attitude d'accablement; il reprit courage à ces tristes paroles, la foi religieuse restait comme un fanal dans ce naufrage des espérances nouvelles comme des pauvres épaves du temps passé.

« Si Dieu le permet, mon père, répondit-il, nous serons bientôt tous ensemble à Burton Abbey, et, de là, au château; vous oublierez Londres

et les jours amers que vous venez d'y passer. »

Le vieillard s'était levé, amaigri, courbé, et comme visiblement écrasé par ses malheurs.

« Vous ne comprenez donc pas? demanda-t-il sans regarder son gendre, je n'ai plus rien, rien... et je dois de l'argent...

— A qui...? »

Et sir Charles reprenait des forces à la pensée de secourir le père de son épouse bien-aimée.

« Je ne sais pas; à bien des gens qui m'ont fait prendre des actions, il y en avait de tous les genres, et des choses si utiles, des idées si ingénieuses...! »

La voix tombait. Percy étendit la main.

« Donnez-moi tout ceci, mon père, demanda-t-il, et permettez-moi de voir ce qu'il y a lieu de faire. »

La tête de lord Effingham était retombée sur sa poitrine; sir Charles sortit. Il courut chez sir Robert Walpole.

La porte du grand politique était assiégée par une foule de membres du Parlement. Le roi Georges Ier était enfin arrivé du Hanovre; courrier sur courrier lui avaient été expédiés, chacun discutait, s'emportait, récriminait.

« Je vous dis que les Allemandes ont été grandement payées en cette affaire, et qu'il y a eu autant de crime que de folie, » criait lord Fromshend, comme on ouvrait la porte devant sir Charles Percy.

Walpole fit un geste de la main pour imposer silence à son bouillant ami; puis, jetant un regard de bonté sur le jeune baronnet et remarquant son air triste, il l'attira dans l'embrasure d'une fenêtre.

« Qu'avez-vous, sir Charles? demanda Walpole, je vous croyais paisiblement en Norfolk auprès de votre charmante femme, et je ne m'attendais pas à vous voir dans ce repaire de maniaques et de coquins.

— J'étais il y a quelques jours encore à Burton Abbey, sir Robert, mais mon beau-père, lord Effingham, est ici depuis un mois et voilà ce qu'il a gagné... dans sa confiance et son honnête franchise... »

Walpole jetait un coup d'œil rapide sur les papiers, les feuilletant vivement :

« Le *commerce des cheveux*, le *mouvement perpétuel*, les *vaisseaux contre les pirates*, les *cochons*, les *cochons*, les *cochons*... rien n'y manque, toutes les rêveries du moment sont là, il n'y a que la Compagnie pour faire des planches avec la sciure de bois qui soit absente...! Et votre beau-père est ruiné?... »



Le vieillard contemplait d'un air accablé... (P. 60, col. 2.)

Sir Charles inclina la tête.

« Pourquoi n'avez-vous pas envoyé quelqu'un avec lui? A quoi servent des amis sinon à vous empêcher de faire des sottises? Tout homme clairvoyant ne s'y serait pas trompé. »

Sir Charles ne put retenir un mouvement d'indignation. Walpole leva les yeux :

« Je vous demande pardon, dit-il, mais pourquoi êtes-vous venu me trouver? Était-ce pour me faire savoir que lord Effingham, avec ses soixante ans, était un vieil enfant, trop candide pour se conduire dans la vie?

— Je voulais, dit le jeune homme irrité et blessé, je voulais savoir si mon beau-père pouvait devoir encore quelque chose et rester endetté; il n'a pas complétement payé ces actions, et... »

Walpole éclata de rire.

« Croyez-vous que quelqu'un ait complétement payé ses actions? demanda-t-il. Tout le monde a compté sur le profit, et comme le profit n'est pas venu, on a du vieux papier, plus qu'on n'avait compté, voilà tout! »

Et comme sir Charles insistait :

« Lord Effingham était, je crois, président.... des cochons, oui, des cochons! Il n'y a pas là plus d'obligations que pour les tournesols ou l'eau de mer... Quant aux gens de la mer du Sud, c'est autre chose... »

L'accent de sir Robert avait changé, la plaisanterie bienveillante avait fait place à une amertume sévère; le politique avait fait un pas vers le groupe de ses amis. La session du Parlement allait s'ouvrir, chacun discutait la situation des ministres :

« Stanhope est perdu, » répétait-on.

Walpole souriait.

« On dit cependant qu'il a mis la main à la chose infâme et qu'il n'a acheté ni vendu une action...

— Il a fait voter le privilége; entre Sunderland et lui ils en sont responsables, il faut qu'ils en portent la peine. Cowper avait eu raison de dire que c'était le cheval de Troie. »

Sir Robert écoutait en silence, sa voix n'accablait pas son rival, il était trop habile et trop prudent pour ne pas sentir que la colère et l'effroi public suffisaient à la ruine de lord Stanhope. Il soulevait adroitement des questions financières laissant entrevoir les perspectives d'un remède possible aux maux qui accablaient l'État et les particuliers.

« Dans un incendie, disait-il, nous ne nous occupons pas d'abord de punir les incendiaires, notre premier soin est d'éteindre les flammes. La grande affaire aujourd'hui, c'est de sauver le crédit public.»

Tous les yeux étaient tournés vers Walpole, lorsque le Parlement s'ouvrit le 8 décembre 1721.

Lord Stanhope était mort, frappé d'une attaque d'apoplexie au milieu d'une violente discussion à la chambre des Lords; l'un des secrétaires d'État, M. Craggs, avait succombé à la petite vérole; son père, directeur des postes, s'était empoisonné; les promoteurs de la Compagnie des mers du Sud étaient fugitifs ou en prison, dépouillés de leurs priviléges parlementaires, ruinés, déshonorés; toute la prudente modération de Walpole n'avait pu écarter les insinuations et les attaques portées contre le prince de Galles, contre les favorites du roi, contre le roi lui-même.

« Les Romains n'avaient pas imaginé la possibilité du parricide, s'était écrié lord Malesworth; lorsqu'un monstre de cette espèce parut, ils le firent coudre dans un sac et précipiter dans le Tibre. Je propose qu'on en fasse autant aux parricides de la patrie! »

Lord Effingham était rentré dans son vieux château désormais dépouillé de tout ce qui le rendait habitable. Il avait courbé la tête devant les raisonnements de sir Charles, appuyé sur les assurances de Walpole.

« Je donnerai tout ce que j'ai, dit-il; la terre est substituée à mon neveu Georges, mais les bagues de ma femme morte, les plats d'argent qu'elle m'avait apportés en dot, les chevaux que j'ai élevés, tout sera vendu, il ne sera pas dit que le dernier des Effingham en ligne directe aura fait tort à qui que ce soit, tant qu'il lui restait un sou dans sa poche.»

Ses filles le regardaient avec une vénération mêlée d'un peu d'effroi. Vigoureux dans sa vieillesse lorsqu'il était parti pour Londres, lord Effingham était revenu cassé, amaigri, évidemment malade, et ne conservant d'autre énergie que celle d'une probité effrayée par le danger et d'un ardent besoin d'effacer tout souvenir du passé, même au prix des plus amers sacrifices. Le soir, après s'être lassé à marcher dans les prés privés des bestiaux qui les couvraient, après avoir passé de longues heures à contempler les écuries vides ou à écouter les coups de hache qui abattaient le reste des vieux arbres, le vieillard s'arrêtait devant ses filles réunies auprès du feu et de la lueur vacillante des chandelles; il les contemplait en silence et de grosses larmes coulaient lentement sur ses joues :

« Pauvres enfants! » murmurait-il.

Sir Charles et lady Percy venaient souvent au château. Un jour, sir Charles arriva seul, fier, joyeux, mais encore tout ému. Pendant la nuit, Dieu lui avait donné un fils; sa femme, dit-il, faisait demander la bénédiction de son père pour le nouveau-né.

Lord Effingham se leva :

« Que Dieu bénisse mon petit-fils, dit-il d'une voix solennelle, plus forte qu'elle n'avait été depuis bien des jours, et qu'il le préserve des égarements de son grand-père! »

Il chancelait en prononçant ces dernières paroles. Cécily le reçut dans ses bras; comme il s'affaissa sur lui-même, Sir Charles le porta sur son lit. Une amère angoisse était peinte sur les traits du vieillard; son gendre se pencha sur lui.

« Vos filles seront mes sœurs comme elles sont les sœurs de Lammy, dit-il à demi-voix. Burton Abbey est assez grand pour les abriter toutes jusqu'au jour où elles rendront d'autres maisons aussi heureuses que l'est la mienne! »

Lord Effingham se souleva par un suprême effort :

« Quand elles se marieront, dit-il, faites promettre à leurs maris de ne jamais mettre la main

dans une spéculation, et s'il se peut, de ne jamais aller à Londres! Ils m'ont perdu là-bas... »

Puis plus faiblement, et comme si sa voix s'éteignait :

« C'est ma faute... c'est ma faute, c'est ma très-grande faute. »

Le prêtre entrait, le temps pressait, les derniers sacrements avaient ramené la paix dans l'âme et sur le front de lord Effingham, lorsqu'il expira victime de l'entraînement insensé qui avait conduit à leur ruine tant d'hommes honnêtes et souillé l'âme et la vie de tant d'hommes faibles et corrompus.

Burton Abbey avait reçu toutes les filles du vieillard, et chaque fois qu'un mendiant se présentait à la porte, invoquant pour excuse de sa détresse les malheurs causés par la Compagnie des mers du Sud, lady Percy sortait de son parloir, empressée à le soulager elle-même :

« Qui sait, pensait-elle, s'il n'a pas souffert des erreurs de mon pauvre père? »

Mme DE WITT, née GUIZOT.

LES VASES DU DAIMIO

CONTE JAPONAIS

Un daimio avait fait faire vingt vases de porcelaine d'une magnifique beauté; il ne vivait que pour les admirer.

Un jour, une servante eut le malheur d'en casser un par mégarde. Il entra en fureur et la condamna à mort.

En apprenant cela, un de ses vassaux se présente, se disant possesseur d'une recette précieuse pour réparer le vase sans qu'on soupçonne la moindre fêlure. Il faut seulement qu'il les voie tous ensemble.

On le conduit dans la pièce où les précieux fétiches reposent sous une tenture de soie.

Il soulève la draperie et d'une seule poussée les jette tous à terre et les brise en mille pièces.

« Ces dix-neuf vases restants auraient pu coûter, dit-il, la vie à dix-neuf personnes. Prenez la mienne, ce sera bien assez. »

Le daimio comprit la leçon, et fit grâce à tout le monde.

EMBAUMEMENTS ÉGYPTIENS

La question de parenté des anciens Égyptiens est toujours restée très-obscure; Moïse dit que de la descendance des trois premiers fils de Cham naquirent : de *Couch*, les Éthiopiens, Arabes du Midi, Babyloniens; de *Mizraim*, les Égyptiens et de *Put* les Lybiens.

L'opinion de beaucoup d'historiens est que la civilisation s'est implantée sur les bords du Nil au moyen d'une colonie indo-aryenne. Cette opinion est, il est vrai, vivement combattue par un grand nombre de savants, qui considèrent l'Égypte comme un foyer de civilisation tout à fait indépendant et original.

M. le Dr Pruner-bey a très-judicieusement présenté un tableau qui fait ressortir les traits différentiels des Hindous et des Chamites; nous en citerons seulement quelques points principaux. Ainsi, l'Égyptien fait momifier son corps après le décès, l'Hindou brûle le cadavre pour jeter les cendres au vent. Le premier est historien et écrit même les faits de la vie journalière, cherche à connaître les lois de la nature, est réaliste. Le second ne s'occupe que de la recherche de l'avenir; il est idéologue. Tout est mesuré et calculé en Égypte comme une riche ferme bien administrée. L'Inde embrasse tous les climats et divise son intérêt sur les productions de toutes les zones.

Mon but n'est pas d'entrer dans de si sérieuses recherches sur l'ancienne race, mais de décrire un des points qui s'éloignent le plus des usages indiens, celui de la momification et des funérailles égyptiennes.

J'ai assisté à l'ouverture de plusieurs sarcophages d'Égypte, dont toutes les enveloppes successives qui contiennent le corps étaient parfaitement intactes, et j'ai dessiné à mesure les différentes phases par lesquelles passaient les riches Égyptiens qui pouvaient subvenir aux frais de ce luxe funéraire. Ayant constaté de visu l'exactitude de récits d'auteurs anciens parlant de la pompe des funérailles égyptiennes, je crois bien faire en en copiant ici les détails des descriptions de leur époque.

Diodore de Sicile raconte ainsi la manière dont on procédait pour embaumer les corps :

« On les classait en trois catégories : les pompeux, les médiocres, les simples.

» La profession d'embaumeur s'apprenait dès l'enfance. Le premier ouvrier dirige le travail et indique sur la partie gauche du corps l'endroit où il faut inciser pour commencer l'opération : c'est le coupeur ou parachyste qui entame le corps avec une pierre d'Ethiopie taillée. Le corps étant préparé, d'autres opérateurs l'oignent ensuite pendant plus de trente jours avec de la gomme de cèdre, de la myrrhe, du cinnamome et d'autres parfums qui, non-seulement contribuent à le conserver pendant très-longtemps, mais qui lui font encore répandre une odeur très-agréable. Ils rendent alors le corps aux parents sans que sa forme en soit altérée, de telle sorte que les poils mêmes des sourcils, des paupières sont démêlés, et

que le mort semble avoir gardé l'air de son visage et le port de sa personne. »

Hérodote et Porphyre s'expriment à peu près de la même manière sur les divers procédés d'embaumement usités par les Égyptiens.

L'embaumement n'était pas seulement pour les riches; il y en avait aussi de simples et peu coûteux; car, outre les rois, les pontifes et les gens de guerre qui possédaient toutes les terres, le peuple était divisé en trois classes : les laboureurs, les bergers et les artisans.

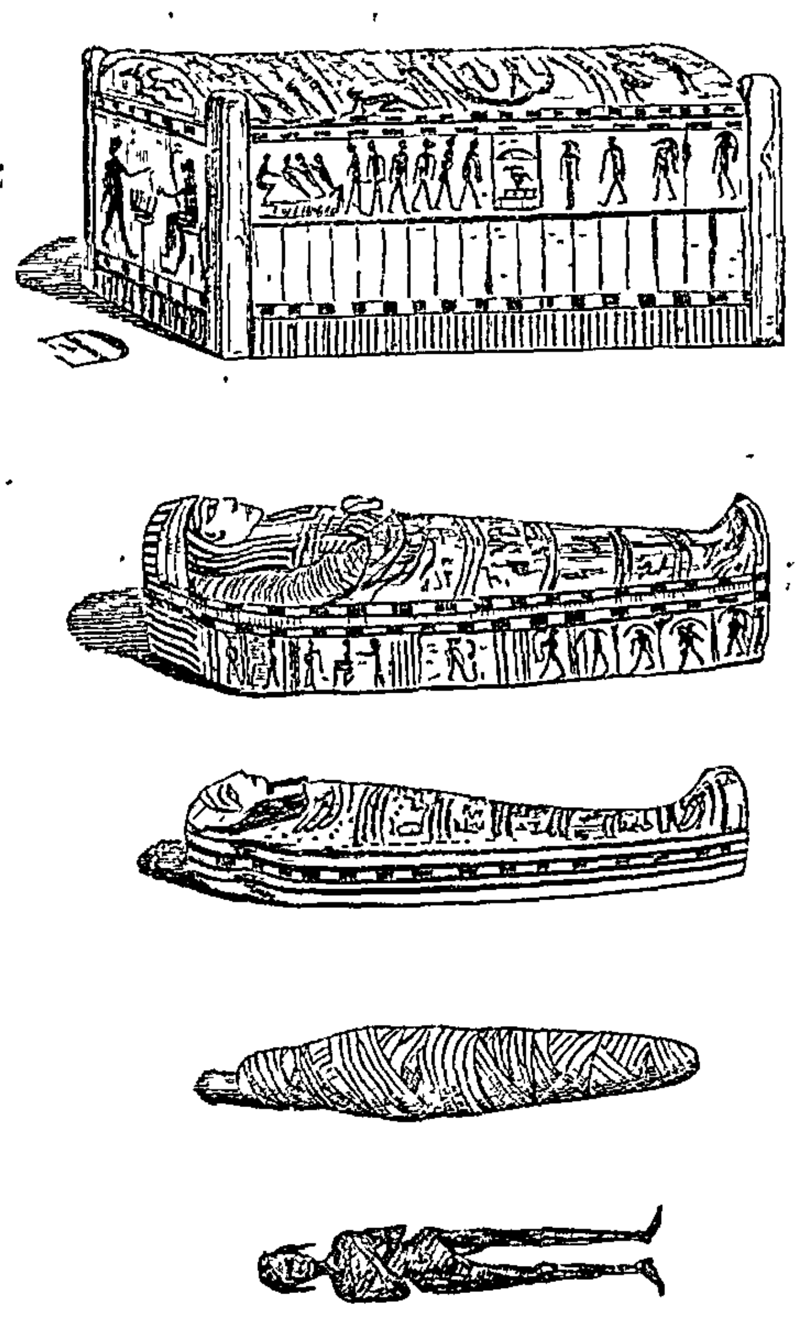
Ces trois classes d'hommes faisaient de grands progrès dans chacune de leurs professions ; ils profitaient des expériences de leurs ancêtres ; chaque famille transmettait ses connaissances à ses enfants: Il n'était permis à personne de sortir de son rang, ni d'abandonner les emplois paternels: c'est ainsi que les arts étaient cultivés et conduits à une grande perfection.

Il y avait en Egypte une forme de justice inconnue aux autres peuples. Aussitôt qu'un homme avait rendu le dernier soupir, on l'amenait en jugement, l'accusateur public était écouté; si l'on prouvait que la conduite du mort avait été contraire aux lois, on condamnait sa mémoire et on lui refusait la sépulture. S'il n'était accusé d'aucun crime contre les dieux ni contre la patrie, on faisait son éloge et on l'ensevelissait honorablement.

Porphyre ajoute que, avant de porter le corps au tombeau, le pontife levait les mains vers le soleil en faisant cette prière au nom du mort : « Grand Osiris, vie de tous les êtres, recevez mes mânes et réunissez-les à la société des immortels; pendant ma vie, j'ai tâché de vous imiter par la vérité et par la bonté, je n'ai commis aucun crime contre les devoirs de la société, j'ai respecté les dieux de mes pères et j'ai honoré mes parents. Si j'ai commis quelque faute par faiblesse humaine, par intempérance ou par le goût du plaisir, ces viles dépouilles de moi-même en sont la cause. »

En prononçant ces paroles, on déposait le corps dans la chambre sépulcrale.

Les momies des Égyptiens étaient préparées avec beaucoup d'art. C'était surtout par un sentiment de piété que ceux-ci embaumaient leurs morts, et pour satisfaire aux obligations que la religion leur imposait.



Enveloppes d'une momie égyptienne. (P. 64, col. 2.)

Les momies, que chaque famille avait le droit de conserver dans sa maison, étaient le gage le plus précieux qu'on pût offrir pour obtenir des secours pécuniaires dans un moment de détresse. . . . .

Il ressort des observations faites sur les différentes momies que les plus anciennes obtenaient leur grand degré de sécheresse dans un bain de bitume liquéfié. Elles étaient ensuite recouvertes de baumes et de bandelettes imprégnées d'essences précieusement distillées. Ces bandelettes tournaient et se croisaient dans tous les sens et autour des membres du défunt. Une fois le corps embaumé, il était exposé à l'action d'un four qui faisait pénétrer par sa chaleur, l'asphalte dans toutes les parties ; refroidi, il ne formait plus qu'une masse de bitume; l'embaumement terminé, on dorait les dents et les ongles, souvent on mettait de légères feuilles d'or aussi sur la figure et sur la poitrine, cela précédait l'opération de couvrir le corps de bandelettes. On le couchait ensuite dans un coffre ayant figure humaine ; si c'était un homme, un morceau de bois noir descendait du menton sur la poitrine et figurait la barbe tressée; chez les femmes, la figure était lisse.

Cette première caisse était finement peinte et couverte d'hiéroglyphes parmi lesquels on distinguait la représentation de Nephthis, déesse de la mort, ainsi que le chacal, faisant partie, dans la mythologie égyptienne, de la constellation désignée comme le tombeau d'Osiris. Ce coffre entrait dans un second ayant aussi figure humaine, mais plus grossièrement sculpté; enfin, une troisième enveloppe rectangulaire avec un couvercle bombé abritait le tout. Ces différentes boîtes étaient fortement chevillées en bois et entièrement couvertes d'hiéroglyphes indiquant la vie du défunt.

Les uns gardaient chez eux ces petits monuments funéraires ; d'autres les déposaient dans les sépultures publiques, qui n'étaient autres que des souterrains ou chapelles dans lesquels on descendait par des ouvertures carrées, fermées au moyen d'une pierre formant colonne.

A suivre. LE COLONEL DUHOUSSET.



Je m'adressais aux Anglais. (P 67, col. 2.)

MONTLUC LE ROUGE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

VI

La victoire de Buffalo.

Les personnes vertueuses qui n'ont jamais rien vu ni connu excepté le clocher de leur village auront de la peine à croire ce qui suivit; et moi-même qui ai vu tout ce que je vais raconter et qui étais au milieu de la mêlée, hésite encore à écrire ces lignes; cependant, malgré toute l'invraisemblance de mon récit, écoutez.

Il était environ neuf heures du soir et j'avais reçu les dernières instructions détaillées de M. de Montluc (on verra bientôt en quoi elles consistaient), lorsque, seul avec mon ami Beaupoil et un rameur canadien, dans un canot qui glissait silencieusement sur le lac Érié, je vis que nous approchions d'une masse sombre de bois et de clairières qui s'élevait au-dessus des eaux et d'où sortait un bruit étrange de cris, de chants, de rires et de trompettes.

Le Canadien étendit la main et dit : « C'est l'île de la Tour-Montluc. » Puis, comme à une certaine distance, mais sur le rivage on voyait des feux, un campement et des hommes qui s'agitaient joyeusement : « Ceux-là, ce sont les Anglais. Voyez-vous les ruines du château qu'ils ont brûlé il y a trois mois?... Ah ! les brigands ! mais Montluc le Rouge leur grillera le poil !

— Où est le vieux comte ? demandai-je.

— Le Grand Ours Noir ? répondit le Canadien d'un air mystérieux. Qui peut savoir ? Il est peut-être vivant, peut-être mort. Le Grand Ours Noir a ses secrets que personne ne saura jamais, excepté lui et Buffalo.... Le Père Fleury les savait aussi, parce qu'il savait tout, mais le Père Fleury est mort... Nous ne le verrons plus jamais ! »

A cette pensée le brave Canadien pencha la tête et peut-être essuya une larme. J'enviai ce vieux martyr de la religion et de la patrie qui laissait de si profonds regrets à ceux qui l'avaient connu ; mais

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33 et 49.
2. Voy. la première partie, vol. X, page 88 et suivantes.

en même temps je pensai à l'importante et terrible mission dont j'avais été chargé et dont dépendait, disait-on, le salut de la Nouvelle-France.

« Où donc est le vieux Buffalo? demandai-je encore.

— Il va venir tout à l'heure, me répondit le Canadien. Il est parti avant nous... Et tenez... entendez-vous la musique? Entends-tu, Beaupoil? c'est lui qui arrive. »

A ces mots, à cette musique, comme disait le Canadien en riant, les cheveux de Beaupoil se dressèrent sur sa tête. Ses yeux s'agrandirent d'effroi, s'il avait été en rase campagne il aurait pris la fuite.

Quant à moi, tout averti que je fusse de ce que j'allais voir et entendre, je me sentis frémir et je regrettai mille fois, je suis forcé de l'avouer, la malheureuse idée que j'avais eue de quitter mon doux presbytère de Gimel.

C'était comme le bruit d'une armée immense qui s'avançait à la surface de l'eau sans qu'on pût distinguer aucun des soldats. En revanche j'entendais les tambours et les trompettes. On eût dit cent mille grelots agités en même temps par une main invisible.

De temps en temps il se faisait comme une halte et un silence, et l'armée demeurait immobile. Çà et là, de distance en distance, quelques longs sifflements impérieux semblaient être les ordres des officiers et des colonels de chaque régiment. Au-dessus de tous ces grelots agités et de ces sifflements on distinguait le son d'un instrument étrange, flageolet ou petite flûte, qui précédait et dirigeait toute l'armée.

Puis ce chant devint plus distinct quoique toujours très-doux, et je commençai à entrevoir un canot léger, monté par un seul homme qui s'avançait vers nous. Ce canot portait le musicien.

« Voici le vieux Buffalo, dit le Canadien, le Père des serpents à sonnettes, le grand sorcier du lac Érié. »

Et il se signa dévotement, comme pour écarter les opérations magiques de Buffalo, et la damnation qui pouvait en être la suite.

Les dents de Beaupoil claquaient, son corps tout entier tremblait de frayeur.

Alors j'eus pitié de lui et pour relever son courage je lui dis : « Mais, Beaupoil, tu ne demandais que plaies et bosses en partant de France.

— Ah! oui, monsieur le curé, et j'avais bien tort, mais, est-ce qu'on peut savoir où l'on arrivera quand on part?...

— Beaupoil, M. de La Fontaine l'a dit :

En toute chose il faut considérer la fin.

— Mais, monsieur, est-ce que je pouvais deviner? Je croyais qu'il y avait ici des loups, des Anglais, des sauvages, de ces gens enfin dont on peut se garer à coups de fusil... Est-ce que j'aurais jamais pu penser que le pays où j'allais était tout rempli de bêtes énormes et venimeuses qu'on ne voit qu'en marchant dessus, qui vous mordent depuis le talon jusqu'aux épaules et dont un seul coup de dent met un chrétien en terre!



Montluc me fit lever. (P. 69, col. 1.)

— Tu ne t'es donc pas frotté de l'herbe des Ériés?

— Ah! monsieur, j'en ai frotté mes mains, mon cou, mon visage et jusqu'à mes bottes. Mais si quelqu'un de ces maudits serpents allait malgré l'herbe des Ériés prendre goût à ma peau, à ma chair et à mon sang! »

Alors, comme Buffalo n'était plus qu'à cinq ou six brasses de moi, je lui fis signe de s'arrêter. Aussitôt il cessa de ramer et de jouer sur son flageolet ses airs mystérieux. Il y eut un moment de silence. De la main il fit signe à l'invisible troupe des serpents à sonnettes de faire halte.

Les serpents obéirent. Le bruit des grelots cessa.

Je lui dis : « Buffalo, vous êtes prêt? »

Il répondit d'une voix sourde : « Eux aussi, monsieur le curé. Dépêchez-vous. J'ai peine à les retenir. »

La situation était vraiment terrible. Nous étions entre trois ennemis mortels. Le premier était le grand lac Érié, dont les eaux profondes nous entouraient de toutes parts. Le second était l'armée des serpents à sonnettes dont la moindre morsure nous eût donné la mort. Le troisième était la troupe anglaise que nous voyions campée à une demi-lieue de nous sur le rivage et dont les grandes chaloupes montées par des marins intrépides et garnies d'artillerie auraient coulé sans peine nos petits canots.

Ce danger-là était sans contredit le moins terrible, car les Anglais, nous voyant sans défense, se seraient certainement contentés de nous faire prisonniers, et de nous emmener à Boston ou en Angleterre. Malheureusement nous n'avions pas le choix, car il fallait échapper aux trois ennemis à la fois.

Le Canadien qui montait mon canot voyait la situation aussi bien que moi. Mais avec l'intrépidité naturelle à sa race, il était prêt à braver la mort, et de plus il avait confiance dans la victoire.

Je me hâtai de recommander mon âme à Dieu, et je fis signe au Canadien de ramer vers l'île de la Tour-Montluc. Il travailla si vigoureusement qu'en moins de dix minutes nous nous trouvâmes au milieu de la flottille anglaise dont les chaloupes bordaient le rivage, séparées l'une de l'autre par un intervalle de cent pas environ.



Il y eut un cri d'horreur. (P. 68, col. 1.)

Notre canot n'étant pas éclairé et le Canadien ayant eu soin d'entourer ses rames d'étoupe afin d'en étouffer le bruit, nous arrivâmes sans bruit et sans être aperçus, à cinquante pas environ du grand feu qu'on avait allumé, et près duquel les officiers anglais, au nombre de vingt-cinq ou trente, achevaient de souper. C'était l'état-major.

La table était dressée près du feu et couverte de plats vides et de bouteilles qu'on vidait. Les officiers en habit rouge portaient des toasts à toutes sortes de gens qui m'étaient inconnus.

Au milieu se tenait, grave et digne malgré sa figure rouge, sir John Comrie, le général en chef, du moins je le supposai tel à voir l'air de déférence des autres officiers.

Quoique je ne susse pas deux mots d'anglais, je ne l'ai appris qu'un peu plus tard et par mes relations forcées avec les habitants de la Nouvelle-Angleterre, j'entendis très-bien qu'il proposa la santé du *King William*, celui qu'il appelait le roi Guillaume et que nous autres Français nous avons toujours nommé le prince d'Orange.

Enfin, je pensai qu'il était temps de parler sérieusement, et, voyant caché derrière un chêne en face de moi, de l'autre côté de la table, à trois pas derrière sir John Comrie, le vieux Buffalo qui de ses yeux étincelants me faisait signe de commencer le feu, je saisis le drapeau de parlementaire que portait le Canadien, et debout, m'adressant aux Anglais étonnés, qui ne m'avaient pas encore aperçu, je dis suivant mes instructions :

« Sir John Comrie, major-général des forces du prince d'Orange en ce pays, je viens ici de la part de M. Louis de Montluc, vous sommer d'évacuer sur-le-champ cette île et toutes les possessions de Sa Majesté le roi de France ! »

La surprise de sir John Comrie fut si grande qu'il demeura immobile, le verre en main, se demandant sans doute d'où sortait cette voix, et quand il m'eut vu, d'où venait cet ambassadeur. Après ce moment de surprise il me demanda d'une voix impérieuse :

« Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ?

— Monsieur, répliquai-je avec fermeté : je suis l'envoyé de M. le baron de Montluc, celui que vous connaissez sous le nom de Montluc le Rouge. »

Le fier sir John Comrie se tourna vers un sergent et lui dit :

« Prenez-moi ce prêtre et ses deux compagnons et attachez-les à un arbre (mes deux compagnons, c'étaient Beaupoil et le Canadien). Sergent, vous devriez avoir cinquante coups de fouet pour les avoir laissé pénétrer jusqu'ici. Est-ce ainsi que nous sommes gardés par les sentinelles ? »

Le sergent s'excusa de son mieux et s'avança avec cinq ou six hommes pour exécuter l'ordre de son chef. C'était l'instant décisif. Je regardai Buffalo et je vis qu'il était prêt. Derrière lui, son armée qu'il contenait de la main ne demandait qu'à donner l'assaut.

Alors j'étendis le bras vers sir John Comrie et je lui dis :

« Monsieur, vous avez porté le fer et le feu dans cette île ; vous avez brûlé le château d'un noble gentilhomme ; vous avez massacré ses amis ; vous avez traité un chrétien avec plus de cruauté que les plus sauvages païens n'auraient su faire ; prenez garde à la justice de Dieu. Repentez-vous et quittez ce pays. Il en est temps encore. Dans trois minutes il ne sera plus temps ! »

A ces mots tous les officiers anglais éclatèrent de rire, et sir John Comrie le premier.

« Ce prêtre est fou, dit-il. Buvons à sa guérison. »

Il leva son verre ; mais déjà le signal était donné. Sans qu'on s'en fût aperçu, Buffalo se glissant dans l'herbe avec son armée s'était levé derrière sa chaise. Au moment même où le major-général allait vider son verre, on vit un grand serpent à sonnettes s'enrouler autour de lui, dresser la tête en sifflant et s'avancer pour le mordre au visage.

Il y eut un cri d'horreur et moi-même je me sentis frémir, quoique averti de ce qui devait arriver. Les deux voisins du major-général s'écartèrent de lui avec une frayeur invincible et voulurent échapper au danger ; mais eux-mêmes étaient déjà mordus et cherchaient en vain à fuir. Ils emportaient leur ennemi avec eux.

Plusieurs centaines de serpents à sonnettes se précipitaient sur ce champ de bataille. Le sergent et les hommes qui avaient reçu l'ordre de nous saisir fuyaient vers le camp, et y portaient la terreur. De tous côtés on entendait le bruit de ces grelots étranges qui forment la queue de ces redoutables animaux et les soldats épouvantés se jetaient dans le lac Erié pour regagner les chaloupes.

Beaucoup se noyèrent, ne sachant pas nager ou perdant la tête et se trouvant dans une eau trop profonde, à soixante pas de l'asile qu'ils allaient chercher. Beaucoup périrent, mordus par ces serpents venimeux, que ce bruit, ce désordre, le son des tambours et des trompettes et le chant diabolique du vieux Buffalo, qui jouait du flageolet pour les exciter encore, avaient irrités jusqu'à la rage.

Trois cents au moins périrent en moins d'un quart d'heure, et les autres, saisis d'une frayeur panique, allèrent raconter à leurs camarades qui occupaient les deux îles voisines par quel prodige étrange la colère de Dieu s'était manifestée ce jour-là.

Au même instant, Buffalo poursuivant sa victoire se dirigeait avec son canot et entraînait ses serpents vers les îles de la Tortue et de l'Erable-Noir, qui étaient voisines, mais au seul bruit des écailles des serpents à sonnettes et du désastre mystérieux qui venait de frapper leurs camarades, les deux régiments anglais venaient de se rembarquer à la hâte.

C'est ainsi que finit cette terrible bataille, où sans armes, sans soldats, sans expérience de la guerre, je fis, comme l'avait prédit Montluc le Rouge, plus d'exploits qu'un Annibal, un César et un Scipion. Je me jetai à genoux avec le Canadien et Beaupoil, sur le champ de bataille, et je remerciai Dieu qui m'avait prêté son secours dans un danger si pressant.

Comme je me relevais et pensais à rejoindre mes compagnons, je vis aborder dans l'île M. de Montluc suivi de soixante guerriers Indiens de l'aspect le plus imposant. C'étaient les sachems des diverses tribus qu'il avait convoqués. Presque tous étaient des hommes d'âge mûr, diversement tatoués, portant à leurs ceintures plusieurs chevelures, signe incontestable de leurs exploits.

On alluma un grand feu dans les ruines noircies du château, en vue du lac, et les sachems s'assirent en rond tout autour. Montluc se plaça au milieu d'eux sur un rocher et me fit asseoir à sa droite.

Il y eut d'abord un long et profond silence, suivant la coutume des Indiens de l'Amérique du Nord qui ne sont jamais pressés de prendre la parole, quoique plusieurs d'entre eux soient de grands orateurs. Montluc avait donné des ordres secrets et paraissait attendre quelque chose.

Les sachems fumaient gravement le calumet de paix et regardaient le feu d'un air impassible.

Enfin Montluc se leva et dit : « Frères Peaux-Rouges de toutes les tribus qui habitent sur le bord de la mer, des fleuves et des grands lacs, je vous avais promis de vous rendre témoins d'un prodige tel que jamais peut-être vos pères n'en ont vu de pareil... Ai-je tenu ma promesse ?

— Tu l'as tenue ! répondirent-ils tous.

— J'avais promis, continua Montluc, que la main du Grand-Esprit s'étendrait sur vos ennemis et les miens pour les confondre et que vous les verriez fuir devant moi sans que j'eusse même à lever la hache sur leurs têtes... Dites : Ont-ils fui ?

— Ils ont fui ! répéta un des sachems, et tu es bien le fils du *Grand Ours Noir* qu'on ne pouvait vaincre que par trahison. Ta hache est toujours aiguisée pour aider tes amis et pour frapper tes ennemis.

— J'ai promis encore, ajouta Montluc le Rouge, de donner un successeur au vénérable Père Fleury, qui fut toujours l'ami des Français et des sauvages, et j'ai promis que ce successeur apporterait avec lui la bénédiction de Dieu et la joie sur nos amis, la frayeur et la mort sur nos ennemis.

— Tu l'as fait ! » dit encore le sachem.

Alors Montluc le Rouge me fit lever à mon tour malgré ma résistance et dit :

« Frères Peaux-Rouges, quand vous étiez cachés tout à l'heure dans vos barques à quelques pas du rivage, vous l'avez vu bénir nos amis et étendre la main de Dieu sur nos ennemis. Est-il digne de succéder au P. Fleury et d'être pour vous tous le Père de la Prière? »

Tous se levèrent et me proclamèrent le Père de la Prière, pour la contrée des grands lacs, et jurèrent entre mes mains de rester fidèles à la foi catholique aussi longtemps que je vivrais parmi eux.

Après cette promesse qui fut faite solennellement, tous ceux des Indiens qui étaient catholiques se mirent à genoux, je leur donnai ma bénédiction.

Montluc, qui semblait toujours attendre quelqu'un, fit apporter un grand souper, et pendant qu'on le préparait et que les chefs indiens délibéraient entre eux, me prit à part et me dit :

« Monsieur le curé, vous avez fait merveille, vous avez du sang-froid, de l'onction, du courage. Il était difficile de remplacer le Père Fleury, pour qui nous avions tous tant d'amour et de vénération. Vous y avez presque réussi. Mais ce n'est pas tout. Il nous reste beaucoup à faire.

— Monsieur de Montluc, répondis-je, je suis prêt à tout pour le service de notre sainte religion et pour le vôtre.

— Monsieur le curé, répliqua-t-il, j'y comptais. Maintenant vous jugez bien que je n'ai pas réuni dans cette île les chefs de toutes les tribus seulement pour les rendre témoins d'une victoire qui ressemble à un prodige. J'ai de plus grands desseins, et vous allez les connaître... Regardez à l'ouest. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



LA NUIT DE NOEL

D'UNE TRIBU DE BOHÉMIENS[1]

Les trois chefs de la tribu entonnèrent alors un chant de tonalités et de rhythmes singuliers. Chacun disait une strophe et tous, au commencement et à la fin, psalmodiaient monotonement en chœur le refrain mystérieux.

« *Tchana-Dikkaha.* Vois et sais ! L'étoile d'or voyage dans son palanquin. Elle sort de sa tente du simoun. En avant, la reine des Rois-Mages ! *Dikkaha-Tchana.* »

Gaspard prit une piécette de monnaie qu'il déposa doucement sur le front de l'enfant endormi dans la crèche de neige, puis il chanta :

« Jésus !... Nais, roi de cette terre où l'or s'est figé dans ses veines. Roi des richesses et des puissances, fais des diadèmes pour les monarques et pour les mages, des calices ! »

Melchior prit une pincée de grains d'encens qu'il laissa tomber sur les lèvres de l'enfant endormi dans la crèche de neige, puis il chanta :

« Jésus !... Nais, roi du ciel où monte ce qui brûle, embaume et s'évanouit. Roi des âmes et des paroles, donne l'esprit aux sages et l'éloquence aux devins ! »

Balthazar prit quelques larmes de myrrhe et en saupoudra les guenilles de l'enfant endormi dans la crèche de neige, puis il chanta :

« Jésus !... Naîs, roi de la tombe où se transforme la cendre humaine. Roi des larmes et des sourires, change la sueur en rosée et la chair des morts en fleurs ! »

Puis toute la tribu répondit :

« *Tchana-Dikkaha !* Vois et sais ! L'étoile d'or a voyagé dans son palanquin. Halte, la reine des Rois-Mages ! Elle rentre dans sa tente de l'aquilon. — *Dikkaha-Tchana !* »

Les trois chefs embrassèrent ensuite le fils de Miriam avec des gestes cabalistiques, laissant sur lui tomber de leurs lèvres de lentes paroles sonores.

« Petit, te voilà maintenant le Jésus de la tribu, dit Gaspard en attendant que, homme, tu diriges les Tubal-Caïn et l'on t'appellera Melchior. »

Le marmot, enfin réveillé, pleurait, se démenait ; Miriam, la Bohémienne, le reprit sur la botte de paille.

On laissa les résines s'éteindre dans la fumée, la neige fondre dans la boue ; et la bise de décembre, n'apportant plus les carillons des clochers lointains, passait par bouffées à travers les branches givrées et craquetantes des pins, au plus épais du bois.

La tribu tout entière avait couru s'accroupir autour des trois pieux soutenant sur les bûches con-

1. Suite et fin — Voy. page 58.

sumées le chaudron convulsivement agité par les bonds de l'eau bouillante. L'oie nourrie un an pour défrayer le réveillon de Noël fut écartelée et chacun en déchira sa part à belles dents blanches affamées. Les os en étaient jetés superstitieusement dans le foyer et la gourde d'eau-de-vie circulait. Quand elle revenait dans la main de l'un des trois chefs, celui-ci répandait quelques gouttes de son contenu sur la vaste souche charbonnée. Quand le repas fut terminé au milieu des rires éclatants, des cris rauques, des paroles bruyantes, chaque famille regagna sa tente dont l'aire balayée était matelassée de foin. Tout le monde dormit bientôt,

Au point du jour, on leva le camp sous le retentissement des marteaux frappant précipitamment dans les chaudrons de cuivre. Toutes les chevelures pendantes, emmêlées, ébouriffées, avaient accroché des lambeaux de foin et tous les haillons en emportaient quelques brins piqués dans la trame. On ne secoue jamais chez les Bohémiens ni la boue, ni les chaumes, ni la vermine.

Ce fut un remue-ménage général. On désarticula les tentes pour en recharger les chariots ; on réattela le cheval, l'âne et le mulet. Les femmes, les vieux, Miriam et le petit Jésus toujours tétant, s'agencèrent dans l'échafaudage de ce mobilier aventureux. On siffla les chiens et la tribu des Tubal-Caïn, derrière Melchior, Gaspard et Balthazar, se remit en route sous les branches remuées, et se perdit à travers les éclaircies, au lointain des labyrinthes de la forêt.

Bientôt, dans la clairière des pins, il ne resta que des charbons noircis et éparpillés, de la neige piétinée, fondue et salie, quelques brins d'herbe séchée. maints rameaux brisés, et une nuée des plumes de l'oie de Noël avec lesquelles la bise d'hiver jouait en gémissant.

« Entre le commencement et la fin, marche, la tribu des Tubal-Cain! commanda Balthazar.

— Nous venons du bout de la terre, dit Gaspard.

— Et c'est au bout de la terre que nous allons, » répondit Melchior !

AIMÉ GIRON.

LE VERRE [1]

IV

LES VERRES A BOIRE

S'il est à peu près prouvé que l'invention des flacons et bouteilles de verre remonte à une époque reculée, l'emploi des coupes en verre est probablement antérieur encore.

De très-bonne heure en effet l'homme primitif a appris à boire autrement qu'en lapant l'eau à l'instar des animaux, ou en puisant le liquide avec sa main. Il s'est servi sans doute d'abord de coquilles, de crânes d'animaux, usage qui s'est perpétué jusqu'à nos jours chez les sauvages de l'Océanie et de l'Afrique centrale ; il a façonné plus tard, en se civilisant, des écuelles de bois, de poterie, enfin des coupes de métal. Dès que le verre a été connu, on a dû essayer d'imiter avec cette substance les vases de terre ou de métal, et les formes de la coupe ont dû être celles que les premiers verriers copiaient le plus aisément, puisqu'ils pouvaient les obtenir sans soufflage, en coulant simplement dans un moule, comme du métal, la matière vitreuse.

Nous trouvons en effet de très-bonne heure dans l'histoire de nombreuses mentions des verres à boire. Salomon dit dans ses proverbes : « Ne regardez pas le vin lorsque sa couleur brille dans le verre. » Dans les cérémonies du mariage chez les anciens Juifs, le grand-prêtre présentait aux époux une coupe remplie de vin, qu'il brisait dès qu'ils l'avaient vidée. Pline dit de son côté : « Le verre le plus estimé est le verre incolore et transparent, parce qu'il ressemble plus au cristal. Pour boire, il a même chassé les coupes de métal. »

Nulle autre branche de l'industrie verrière ne s'est prêtée du reste à de plus nombreuses applications que la fabrication des coupes et des verres à boire, ce qu'en terme de métier on appelle la gobeleterie.

« Les innombrables formes des verres à boire, dit M. Blanc, ne sont pas nées du besoin de la variété et du caprice. Elles ont été motivées par la destination spéciale du vase, par l'idée qu'on y attache, par la qualité des personnes qui en feront usage. Ce sont, par exemple, des formes cylindriques qui annoncent et qui déterminent la stabilité du verre dont les enfants se serviront à défaut de ces timbales d'argent ou de platine qui opposent une substance dure aux mouvements de la jeunesse ; ce sont des verres à pied qui offrent un cône renversé sur un léger balustre et dont la fragilité est, pour ainsi dire, une condition d'élégance ; ou bien ce sont des corolles qui reposent sur une jambe solide et un pied large, de nature à rassurer le regard. Ici le vase s'ouvre en entonnoir, s'élance en cornet, se formule en tulipe, s'allonge en cou de cigogne, ou s'évase en trompette, et il semble que cet évasement soit une invitation au buveur, une forme qui s'adapte d elle-même à ses lèvres. Là, le flanc du calice, légèrement renflé vers le milieu, se rétrécit insensiblement jusqu'au bord de l'orifice, comme pour faire sentir que la liqueur précieuse que renfermera le vase doit être bue avec modération. Viennent ensuite des variantes de proportions et de formes qui ont trait au caractère particulier de chaque boisson : le verre discret du madère ou du marsala, le verre

[1] Suite. — Voy pages 21, 47 et 54.

plus généreux du vin de Bordeaux et de Bourgogne, le verre oblong et hardi où moussera le vin du chansonnier, enfin les verres respectables des grands parents, tantôt d'une épaisseur qui peut résister aux chocs de la maladresse, tantôt fins et minces comme de la pelure d'oignon. »

Avant de parler des verres de luxe, décorés, taillés, etc.; voyons d'abord comment se fait le verre à pied ordinaire. Et pour cela reportons-nous à la figure ci-contre qui nous permet de suivre de l'œil chacune des phases de la fabrication. Est-il besoin d'ajouter que pendant toutes ces opérations le verre ou cristal reste rouge et malléable?

1. Un ouvrier, nommé *cueilleur*, après avoir plongé la canne dans le creuset et en avoir extrait la quantité de cristal ou de verre nécessaire, l'apporte et la façonne en forme de poire sur une plaque de fonte appelée *marbre*.

2. L'ouvrier souffle dans la canne, qu'il balance lentement, et donne au cristal la forme que doit avoir le corps du verre.

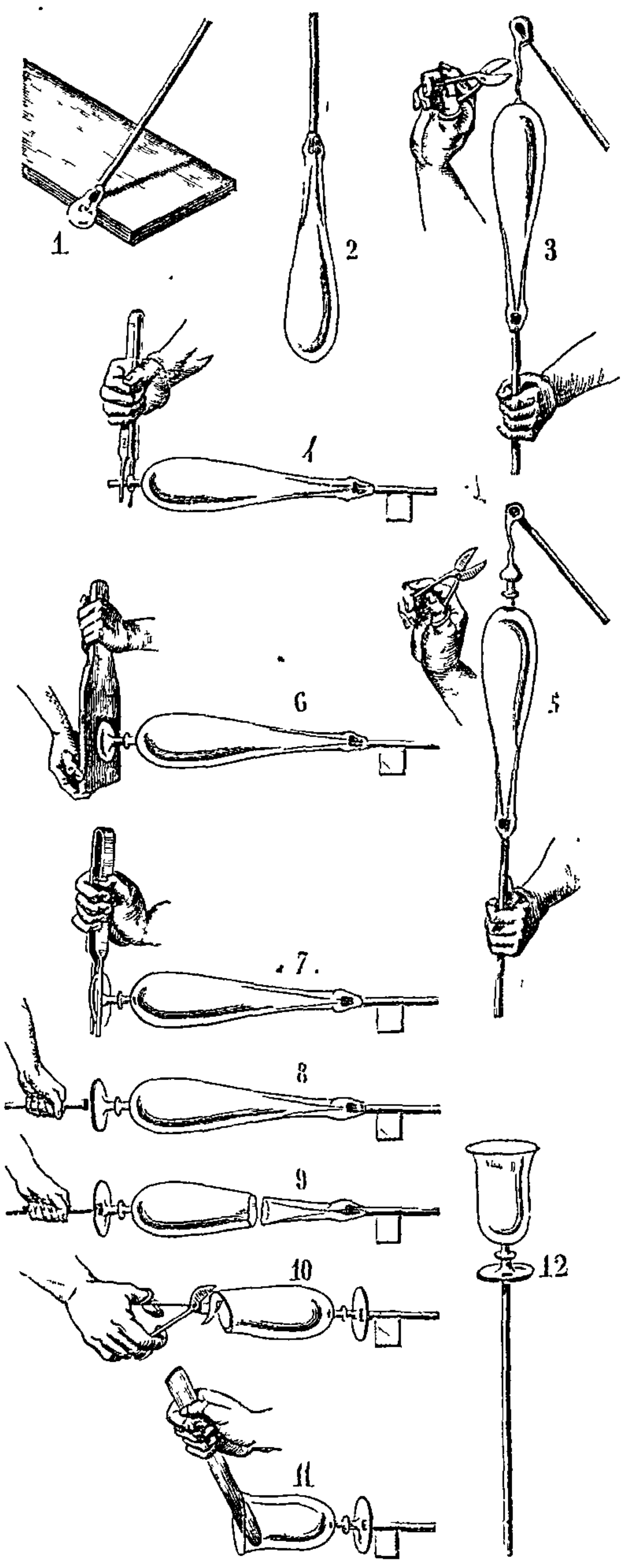
3. Un aide ou gamin apporte, avec une autre canne, une quantité de cristal suffisante pour faire la tige du pied qui est soudée à la partie inférieure de la poire.

4. On donne à la canne placée sur deux supports de chaque côté de l'ouvrier un mouvement de rotation, pendant lequel l'ouvrier façonne avec des pinces la tige du pied.

5. Le gamin apporte une nouvelle quantité de cristal pour faire le pied.

6. La canne est de nouveau placée sur des supports, et pendant qu'elle tourne, un aide appuie sur le pied pour en planer la face intérieure.

7. L'ouvrier, toujours en faisant tourner la canne sur ses supports, façonne le pied avec des pinces.



Phases successives de la fabrication d'un verre. (P. 71, col. 1.)

8. Un ouvrier a cueilli, à l'extrémité d'une tige de fer appelée *pontil*, une certaine quantité de cristal, et pendant que celui-ci est encore chaud et mou, il vient le coller contre le pied du verre.

9. On sépare le verre de la canne qui n'est plus nécessaire, le pontil servant maintenant de support.

10. On taille les bords du verre avec des ciseaux.

11. On lui donne son évasement avec des morceaux de bois que l'on appuie sur la matière encore molle.

Le numéro 12 représente le verre terminé.

Lorsque le verre est fabriqué, l'ouvrier le détache du pontil et le gamin le saisit à l'aide d'une espèce de fourche et le porte dans une galerie chauffée, où il se refroidit lentement; le refroidissement dure d'habitude six heures.

Le travail que nous venons de décrire est habituellement réparti entre plusieurs ouvriers groupés par escouade, placés sous les ordres d'un maître-verrier.

Les verres moulés se font par un procédé analogue à celui que l'on emploie pour les bouteilles. Ils se distinguent des verres soufflés en ce que leurs arêtes sont moins vives.

A suivre. P. VINCENT.

L'AFRIQUE CENTRALE[1]

Depuis notre dernière causerie sur l'Afrique centrale, la découverte de ce merveilleux pays a fait des progrès vraiment prodigieux. Jamais conquête scientifique n'a été plus rapide et n'a amené de résultats plus surprenants.

Le vaste espace blanc qui couvrait autrefois l'intérieur de nos cartes de l'Afrique, et sur lequel les géographes inscrivaient « terre inconnue », ce vaste espace est tellement diminué que l'on peut désormais prévoir le jour prochain où il sera complétement rempli.

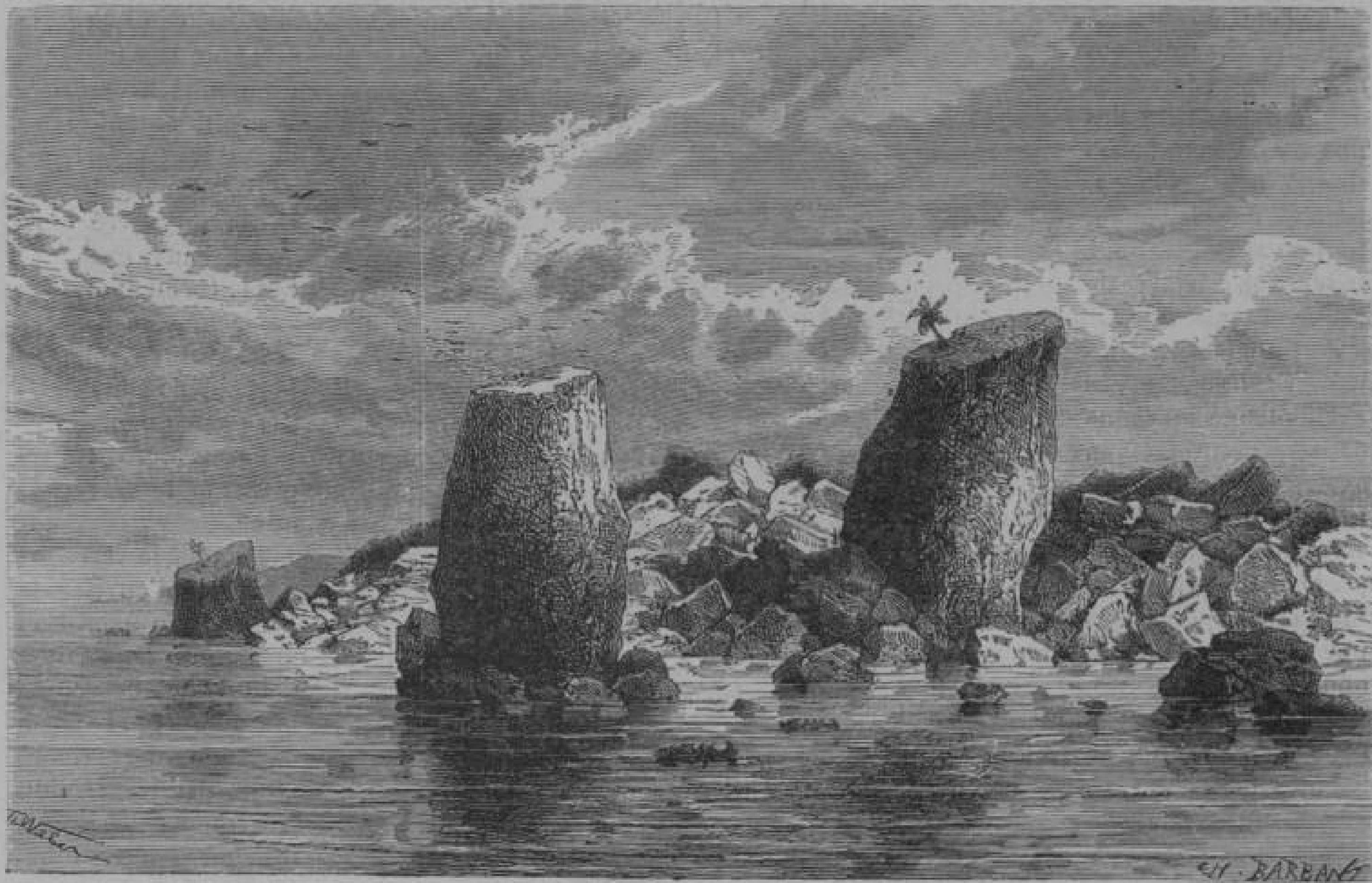
En 1876, après avoir retracé les grands résultats des dernières explorations de l'illustre Livingstone, nous avons esquissé rapidement les découvertes récentes du capitaine Cameron et du courageux Américain Stanley. Les détails mêmes nous manquaient sur ces deux dernières entreprises. Depuis, le livre de M. Cameron a paru, et Stanley est rentré en Europe après avoir immortalisé son nom par la découverte du cours complet du Zaïre ou Congo, le géant des fleuves africains, le rival du Nil. Pour suivre l'ordre des faits, nous allons accompagner d'abord Cameron, pour reprendre ensuite l'itinéraire de Stanley.

1. Voy. vol. III, pages 359, 378, 394; vol. IV, pages 232, 247, 277; et vol. VIII, pages 55, 71, 86, 103 et 118.

I

LA TRAVERSÉE DE L'AFRIQUE PAR CAMERON

Dans les premiers jours de 1873, le capitaine Cameron, officier de la marine britannique, arrivait à Zanzibar. Il était chargé par la Société de géographie de Londres de s'avancer dans l'intérieur de l'Afrique à la recherche de Livingstone, dont on n'avait plus de nouvelles depuis trois ans, époque



Rochers au bord du lac Tanganika. (P. 75, col. 1.)

où Stanley l'avait laissé sur les bords du grand lac Tanganika.

Cameron était accompagné de trois Européens : Dillon, chirurgien de marine; Moffat, neveu de Livingstone, et l'Anglais Murphy.

Après avoir réuni à Zanzibar les marchandises et les porteurs nécessaires à son voyage, Cameron débarqua à Bagamoyo, le port le plus voisin, pour de là se diriger à travers l'Ousagara et l'Ouniamouézi jusqu'au lac Tanganika. Ce pays avait déjà été suivi par Burton, Speke et Stanley; aussi passerons-nous rapidement sur cette partie de la route, que nos lecteurs connaissent déjà.

Moins heureux que ses prédécesseurs, Cameron devait rencontrer cependant sur ce parcours, déjà exploré, de plus grandes difficultés que dans les ré-



La troupe de Cameron mise en déroute par un buffle. (P. 75, col. 1.)

gions sauvages où il pénétra plus tard le premier.

Sans parler des prétentions exagérées des chefs indigènes qui rançonnaient outrageusement les voyageurs avant de leur livrer passage, les fièvres pernicieuses menacèrent dès son début de faire avorter l'expédition. Bientôt les trois Européens de l'expédition furent gravement frappés. Cameron, quoique atteint à son tour, continua à marcher en avant, puis dut s'arrêter pour attendre les retardataires.

« Le temps me paraissait d'une extrême longueur, écrit-il. J'étais inquiet de Murphy. J'avais envoyé plusieurs fois à sa rencontre et n'avais pas de nouvelles. Enfin, le 20 mai, je reçus une lettre datée du 16; Murphy me disait qu'il avait eu la fièvre, qu'elle lui revenait de temps à autre, que Moffat l'avait toujours, et que tous les deux étaient d'une excessive faiblesse. Malgré tous mes efforts pour communiquer avec lui, je n'en sus pas davantage. Mais le 26, apparut une caravane. Un visage blanc se détachait de la foule des sombres figures, un seul!

« Où est l'autre? fut le cri qui s'échappa de nos lèvres. Quel est celui qui manque? »

» La bande approchait. N'y pouvant plus tenir, je me traînai au bas de la colline, où je reconnus Murphy.

« Et Moffat? m'écriai-je.

— Mort », me fut-il répondu.

» Il était tombé, victime du climat, à deux heures de Simmbo. Il repose sous un palmier, au commencement de la plaine de la Makata. Son nom s'ajoute à la liste glorieuse de ceux qui ont sacrifié leur vie à l'exploration de l'Afrique. J'ignorais que son oncle Livingstone avait déjà pris place sur cette liste funèbre.

» Pauvre Moffat! Il était venu à Bagamoyo si plein d'espoir, d'aspirations, de foi en l'avenir! Il me disait que le jour où il avait su qu'il lui était permis de se joindre à nous avait été le plus heureux de sa vie. »

Murphy avait toujours la fièvre; il n'était pas facile de l'emmener. D'un poids considérable, il lui fallait trois relais de quatre porteurs; les moyens de transport étaient déjà trop faibles, et des six ânes revenus la veille, pas un ne pouvait servir, tant leur fatigue était grande.

Pendant quatre mois, les malheureux voyageurs se traînèrent à travers les marais de l'Ougogo, et n'atteignirent Kouïhara, la grande ville arabe de l'Ouniamouézi, qu'au mois d'octobre, sans que leur état de santé se fût amélioré. A peine entraient-ils dans cette ville, que Cameron recevait la nouvelle de la mort de celui qu'il allait secourir, l'illustre Livingstone.

Quelques jours après, arriva le convoi funèbre. Séid Ibn Sélim et tous les notables de la colonie témoignèrent de leur respect pour la mémoire de Livingstone, en voulant assister à la réception du corps. Celle-ci eut lieu avec toute la solennité que nous pouvions y mettre. Les askaris furent rangés sur deux lignes entre lesquelles passa la dépouille de l'illustre voyageur, et quand elle entra dans la maison, le drapeau qui, ce jour-là, n'avait pas été deployé, fut hissé à la moitié du mât.

Souzi, le chef de la caravane, rapportait tout ce qui avait appartenu à Livingstone: les armes, les instruments, les papiers, les effets; et apprit à Cameron qu'en outre il y avait dans l'Oudjidji une caisse de livres que son maître y avait laissée; il ajouta que, peu de temps avant sa mort, le docteur s'était préoccupé de cette caisse et avait exprimé le désir qu'elle fût envoyée à la côte.

« Maintenant que celui qui devait nous guider, dit Cameron, avait cessé de vivre, quel parti allions-nous prendre? Murphy pensait que l'expédition n'avait plus de raison d'être et annonça qu'il retournait à Zanzibar; mais il fut décidé, entre Dillon et moi, que nous irions chercher la caisse de Livingstone; qu'après l'avoir expédiée par quelqu'un digne de confiance, nous pousserions jusqu'au Manyéma, et que nous ferions tous nos efforts pour continuer les explorations du docteur.

« Cette décision nous fit redoubler de zèle et presser d'autant plus la recherche des porteurs. Mais nous n'étions pas destinés à faire route ensemble. Quelques jours avant l'époque fixée pour notre départ, Dillon fut attaqué d'une inflammation d'entrailles et, bien à contre-cœur, il se vit obligé de reprendre le chemin qui ramenait à la côte.

» Renonçant alors à ses projets de retour, Murphy proposa de m'accompagner; mais les difficultés du portage et ma conviction que le seul moyen de réussir était de restreindre la caravane le plus possible, me firent refuser cette offre généreuse. »

Sans se laisser décourager par tous ces préliminaires sinistres, Cameron continua sa marche vers le Tanganika. Il y avait quitté ses compagnons depuis quelques jours à peine, lorsqu'un envoyé lui apporta la nouvelle de la mort de son ami Dillon. Ce coup si terrible l'abattit complétement, et il faillit abandonner la partie. Mais après quelques jours de prostration, son indomptable énergie reprit le dessus et il continua sa marche.

Désormais du reste, il était décidé à ne plus se laisser arrêter, et la mort seule, écrit-il, pouvait l'empêcher d'atteindre les rivages de l'Atlantique. La vue de ce superbe pays africain, désolé, ravagé par les cruels traitants de chair humaine, lui avait inspiré la ferme résolution d'ouvrir une nouvelle voie à la civilisation.

« Toujours des ruines, écrit-il. Passer près des débris de tant de villages, naguère la demeure de gens heureux, me jetait dans une tristesse inexprimable. Où étaient ceux qui avaient bâti ces cases, cultivé ces champs? Ils avaient été emmenés comme esclaves, tués par des bandits dans une lutte à laquelle ils ne prenaient aucune part, ou morts de fatigue et de faim sur les routes.

» L'Afrique perd son sang par tous les pores. Un pays fertile, qui ne demande que du travail pour devenir l'un des plus grands producteurs du monde, voit ses habitants, déjà trop rares, décimés journellement par la traite de l'homme et les guerres in-

testines. Qu'on laisse prolonger cet état de choses, et tout ce pays, retombé dans la solitude, repris par la jungle, redeviendra impraticable au commerçant et au voyageur.

» La seule possibilité d'un pareil événement est une souillure pour notre civilisation trop vantée ; et si l'Angleterre, avec ses usines qui chôment la moitié du temps, négligeait de s'ouvrir un marché pouvant donner de l'emploi à ces milliers d'hommes en détresse, ce serait inexplicable. »

En traversant le pays d'Ouvinnza, la lâcheté de ses hommes fit courir au voyageur un grave danger. Les jambes gonflées par la fièvre, le corps paralysé, Cameron, incapable de marcher, était porté dans une litière.

« Un jour, dit-il, nous passions dans une forêt dépourvue de broussailles. Tout à coup, je fus lâché par mes porteurs qui se sauvèrent sans plus de cérémonie; puis tous les autres jetèrent leurs fusils, leurs caisses, leurs ballots et allèrent se cacher derrière les arbres les plus voisins.

« Qu'y a-t-il donc? » m'écriai-je de ma chaise, où j'étais barricadé par la perche et dans l'impossibilité de me mouvoir. La seule réponse que je reçus me fut donnée par l'auteur même de la panique. Un buffle solitaire qui, noir et féroce, arrivait tête baissée, passa près de moi à fond de train, heureusement sans m'apercevoir; car autrement il est plus que probable que la chaise, l'homme et la perche auraient été pris et jetés en l'air. »

Enfin, le 18 février 1874, Cameron put reposer ses yeux sur la superbe nappe du Tanganika. Il y avait juste seize ans et cinq jours que le premier Européen, le capitaine Burton, avait découvert cette mer intérieure. Depuis cette époque, on avait beaucoup discuté pour savoir si le Tanganika était ou non un bassin fermé sans écoulement. Livingstone en compagnie de Stanley ayant cherché en vain un point d'écoulement vers le nord, c'est-à-dire vers le bassin du Nil, on considérait comme constaté que le lac n'avait aucun émissaire. Au capitaine Cameron était réservée la gloire de découvrir, sur le rivage ouest du lac, la grande rivière Loukouga, qui entraîne à l'ouest, pour le déverser dans le grand fleuve Zaïre, le trop-plein des eaux du Tanganika.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

COUSINE MARIE

I

La sainte Catherine. — Le capitaine Cormery. — La nouvelle pensionnaire. — Les petites mères.

La fête de sainte Catherine se célébrait avec grande pompe et grand tapage dans un pensionnat de la rue Saint-Louis, au Marais; les *grandes* avaient pris le tablier d'office, quelques-unes se distinguaient de leurs compagnes par le bonnet breton ou le bonnet normand; la cuisine était sens dessus-dessous, et Mlle Pulchérie, la cuisinière, poussait de profonds soupirs en voyant toutes ses casseroles aux mains des jeunes filles. Mais la mauvaise humeur de la servante ne résista pas longtemps à la gaieté des pensionnaires, et puis on lui demandait des conseils, rien que cela; elle fut priée de s'asseoir et de rester bien tranquille.

Chacune de ces demoiselles avait son emploi : les plus novices épluchaient les amandes pour faire les nougats; d'autres découpaient les petits papiers blancs destinés à l'ornement des gâteaux.

Petits fours, galettes et chocolat étaient à point; les pensionnaires quittèrent le tablier blanc et vinrent s'asseoir à une table élégamment servie.

Un nougat tombait sous les coups redoublés d'une douzaine d'assaillants, lorsque Mme Lombard entra dans la salle, accompagnée d'un officier qui donnait la main à une petite fille de douze ans. Le silence se fit immédiatement.

« Le jour n'est-il pas bien choisi, Marie, dit l'officier, pour faire connaissance avec tes nouvelles compagnes? » L'enfant sourit en regardant son père, mais que ce sourire était triste !

Charlotte Belisle, qui présidait la table en sa qualité d'aînée, se leva aussitôt et engagea la nouvelle pensionnaire à venir s'asseoir à côté d'elle. Marie, après avoir embrassé son père, se laissa conduire.

M. Cormery, capitaine au 2e chasseurs, veuf depuis quelques années, partait pour l'Afrique, et il venait confier sa fille à Mme Lombard, qui avait été l'institutrice de sa femme. Ce n'était donc pas à une étrangère qu'il laissait son trésor.

Marie pleura en voyant s'éloigner son père.

Aussitôt on l'entoura, on l'embrassa : « Sois tranquille, tu seras heureuse avec nous. Ici, dit Charlotte, les petites ont des *mères*, et je suis la tienne à partir d'aujourd'hui. Ne crains rien; j'aurai soin de toi; tu viendras me trouver dès que tu auras de la peine ou seulement un embarras. »

Ces paroles étaient accompagnées de caresses qui aidèrent Marie à se remettre de son émotion.

Après le banquet, les pensionnaires coururent au jardin. Charlotte et *sa fille* rentrèrent à la maison. « Je vais te montrer ta classe, le réfectoire; ma petite Marie, ne pleure pas, je t'en conjure! Mon Dieu! c'est ce qu'on me disait il y a quatre ans! papa venait de mourir...

— Votre père est mort?

— Hélas, oui! Que je l'aimais! et qu'il m'aimait!... Marie, je suis orpheline. Nous sommes à plaindre toutes les deux; moi, encore plus que toi. Consolons-nous en nous aimant... »

Marie essuya ses larmes, et le lendemain elle fit bonne contenance à la classe.

Mme Lombard fit appeler Marie et, après lui avoir exprimé combien elle était heureuse d'être chargée de son éducation, elle ajouta : « Mon enfant, considérez dès aujourd'hui que votre instruction et vos talents seront vos seules ressources pour l'avenir.

— Madame, j'aurai du courage pour faire plaisir à papa, vous verrez ! »

Cette promesse s'adressait à une femme que des revers de fortune avaient amenée à prendre la direction d'un pensionnat. Ses manières étaient bien celles du monde, mais ses pensées étaient graves. Élever des enfants n'était pas simplement pour Mme Lombard un moyen d'existence, c'était une tâche noble et grande qu'elle voulait accomplir avec dévouement.

Les premières semaines furent remplies d'amertume pour Marie ; Charlotte se désolait à la vue des larmes que répandait sa protégée. « Tu n'es pas raisonnable, lui disait-elle : Mme Lombard t'aime beaucoup ; toutes ces demoiselles sont gentilles ; moi...

— Oh ! sans toi, je serais trop malheureuse ! »

Hélas ! il faut bien l'avouer, la pauvre petite était une enfant gâtée. Le capitaine, rigoureux, dur pour lui-même, était vaincu par un regard de sa fille ; il n'attendait pas que l'enfant exprimât un désir, il sollicitait ses fantaisies, ses caprices.

Les études de Marie avaient donc été fort négligées ; quand la gouvernante se plaignait de son élève, le capitaine n'était pas convaincu que ses plaintes fussent fondées. Comment le capitaine aurait-il résisté ! Marie était si jolie ! Sa physionomie charmante rappelait si naturellement celle de sa mère !



M. Cormery et Marie. (P. 75, col. 2.)

Ses amis le blâmaient, mais lorsqu'ils voyaient l'enfant, ils excusaient le père.

Ce père si facile à contenter, si prompt à récompenser le plus petit effort de bonne volonté, devait quitter la France dans quelques jours. Marie avait bien une tante et des cousines ; mais l'expérience n'est pas nécessaire pour savoir que la meilleure des tantes et les plus gentilles cousines, voire même les petits cousins, ne peuvent pas remplacer un papa.

La petite mère de Marie était une jeune personne de seize ans, studieuse, calme et douée d'une intelligence peu ordinaire ; mais c'était surtout par le caractère qu'elle dominait toutes ses compagnes. On la faisait juge des plus petits différends et, chose étonnante, on n'en appelait jamais de ses décisions. Quelques demoiselles l'accusaient bien d'être un peu sévère ; cette sévérité n'était que de la raison, et se faisait oublier par une obligeance de tous les instants : c'est Charlotte qui raccommodait les raquettes et les volants, cousait les cahiers, fournissait des plumes aux étourdies, pansait les bobos et mettait des compresses sur les genoux meurtris ; elle savait dissiper tous les petits chagrins. On l'aimait, on la respectait.

Chez Mme Lombard, l'usage était que chaque *grande* eut une classe composée de quelques enfants qu'elle appelait ses filles. *La mère* s'engageait à surveiller les devoirs, à faire étudier et à donner des conseils ; *être la fille* de Charlotte était une faveur très-recherchée ; mais le nombre des élèves était forcément limité. Cet usage avait un double avantage : la grande apprenait mieux en enseignant aux autres ; elle surveillait les enfants, s'associait à leurs plaisirs et à leurs chagrins. C'était le noviciat d'un dévouement qui doit durer toute la vie.

Charlotte avait une âme d'élite ; la bonté de son cœur lui avait révélé d'instinct ce que beaucoup d'autres sont forcées d'apprendre par expérience. Quand Mme Lombard parlait de son élève, elle disait : quel trésor je possède là !

L'affection de cette jeune fille fut donc bien précieuse pour Marie. La grande amie l'initia peu à peu au travail ; son unique secret, c'était d'avoir une provision de patience et de douceur que la mauvaise volonté des entêtées ou la mutinerie des espiègles ne pouvait épuiser.

Charlotte allait rarement chez son tuteur, mais chaque fois qu'elle en revenait, on s'attendait à des surprises, et jamais il n'y avait de déceptions.

Mlle Charlotte Belisle était une riche héritière, circonstance qu'ignoraient ses compagnes, car rien dans sa parole et dans sa tenue ne l'indiquait ; elle portait avec la même simplicité la robe d'escaut noir l'hiver et la robe de toile noire l'été. Une robe de soie apparaissait seulement les jours où son tuteur venait la chercher.

Charlotte eut une heureuse influence sur Marie. Les conseils de la *petite mère* étaient écoutés, son exemple valait tous les discours de Mlle Angélique. Six mois s'étaient à peine écoulés, et déjà Marie avait pris un bon rang dans sa classe, et les lettres de son père l'encourageaient à supporter sa vie nouvelle.

Cependant, Mme Solaville, une tante à la mode de

Bretagne, visitait rarement sa nièce Cormery. Elle ne l'avait pas fait sortir une seule fois depuis le départ de son père. Ce fut seulement aux vacances de Pâques qu'elle vint la chercher.

L'appartement qu'habitait Mme Solaville était vaste, élégant et situé dans le quartier de la Madeleine. Elle l'occupait avec ses deux filles Blanche et Lucie; Paul, un collégien, venait seulement aux jours de congé prendre possession d'une jolie chambre. Il eût été facile de faire une petite place à la pensionnaire, mais personne ne songea à se gêner pendant quatre jours. Marie fut bien accueillie par les cousines. L'aînée, qui avait seize ans, parlait comme une femme du monde, et sa sœur était son écho. La petite fille ne comprenait rien aux discours de ces demoiselles.

« Aimez-vous la musique, demanda Mme Solaville à Marie?

— Oui, ma tante. J'apprends le piano pour faire une surprise à papa.

— Eh! bien, ma fillette, nous allons vous emmener avec nous au concert.

— Mais, maman, fit observer Blanche, elle ne peut pas aller au Conservatoire avec cette robe d'alpaga?

— Pourquoi donc? Tout le monde sait que les pensionnaires n'ont pas de toilettes élégantes. On verra bien que Marie est en vacances!

— Non, non, il faut l'arranger un peu; Lucie, prête-lui ta robe bleue, toi qui es petite: je vais ressusciter mon chapeau blanc de l'année dernière, elle sera très-bien.

— Merci, mes cousines, je resterai.

— Tu es ridicule, Marie, n'est-ce pas une chose toute simple de porter la robe et le chapeau d'une cousine, lorsqu'on n'a rien d'élégant à soi?

— Elle a la fierté des Cormery, répliqua la mère. Laissez-la, mes enfants; d'ailleurs, j'y songe maintenant, je n'ai pas demandé à Mme Lombard la permission de procurer à ma nièce d'autres plaisirs que celui de passer la journée chez moi... Paul est en retard.

— C'est son habitude. L'attendrons-nous, maman?

— Non, certainement. Préparez-vous, l'heure s'avance. »

En moins d'un quart d'heure, ces dames furent prêtes; elles embrassèrent Marie, lui recommandant de regarder des images et de lire le Robinson Suisse en attendant leur retour. Marie avait fait bonne contenance jusque-là, mais son cœur était bien gros! C'était la première fois qu'elle se sentait vraiment seule. Lorsque le roulement de la voiture confirma le départ de ces dames, Marie se jeta dans un fauteuil et ne fit plus d'effort pour retenir ses larmes. « O père chéri, se disait la pauvre enfant, que tu aurais de chagrin, si tu voyais ta petite fille toute



Marie et sa petite mère. (P. 76, col. 2.)

seule dans ce grand salon ! Où es-tu maintenant? Déjà bien loin, sans doute ! »

Un vigoureux coup de sonnette rappela Marie à elle-même et, suivant le conseil de ses cousines, elle ouvrit le Robinson Suisse.

La voix d'un jeune homme se fit entendre : « Déjà parties, Jean?

— Oui, monsieur, ces dames vous attendent. Faut-il faire atteler?

— Inutile, j'arriverai toujours assez tôt. »

Paul entra au salon et fut surpris d'y trouver seule sa petite cousine.

« Comment se fait-il, Marie, que vous ne soyez pas allée au concert avec mes sœurs?

— Ma tante voulait m'emmener... je n'ai pas voulu.

— Vous n'aimez pas la musique?

— Beaucoup, au contraire... mais...

— Alors quel est le motif de votre refus? »

Marie se sentait déjà plus à l'aise avec le grand cousin qui était là depuis dix minutes, qu'avec Blanche et Lucie ; elle lui raconta naïvement ce qui s'était passé:

« Vous avez bien fait de refuser robe et chapeau. Mais à quoi allons-nous jouer, ma petite cousine?

— Et le Conservatoire? ma tante sera fâchée si vous n'allez pas la rejoindre.

— Si j'étais nécessaire, à la bonne heure! mais Haydn et Mozart ne souffriront pas de mon absence. Nous allons jouer aux grâces.

— M. le baron de Bully demande monsieur.

— Ma cousine, exercez-vous seule pendant quelques instants, je vais revenir. »

Marie s'exerce seule à recevoir sur sa baguette dorée la couronne de velours. Paul est avec son camarade. Celui-ci a dix-huit ans ; son tilbury est à la porte : « Viens, dit-il, nous avons le temps d'aller au bois.

— Pas aujourd'hui.

— Et pourquoi donc?

— Ma petite cousine Cormery est seule ici, et je veux la distraire un peu.

— A la bonne heure! Faites-vous la dînette? j'en suis alors, mais si vous jouez à la poupée, je me retire.

— Nous allons jouer aux grâces, mon cher.

— Très-joli! très-joli! un garçon de quinze ans qui joue aux grâces avec une pensionnaire? c'est tout à fait neuf. Bonne chance. »

Lorsque Paul rentra au salon, Marie lui dit : « Que vous êtes bon, mon cousin! je n'ai plus du tout de chagrin. Je crains pourtant que ma tante ne vous gronde.

— Soyez tranquille, quand on fait sa rhétorique on n'est pas embarrassé! »

Tout en jouant avec Marie, Paul se disait : « Qu'elle est donc charmante! Je ne comprends pas mes sœurs de l'avoir laissée! pauvre petite! sa joie m'amuse. »

Le collégien arrangea effectivement si bien les choses, que sa mère et ses sœurs ne blâmèrent pas sa conduite.

Le dîner fut d'une gaieté charmante. Marie perdit de sa timidité, et Mme Solaville fut tout étonnée d'entendre une enfant de douze ans raisonner si juste.

« As-tu déjà des amies? lui demanda Blanche.

— J'en ai une.

— Une seule! ce n'est guère!

— Elle en vaut plusieurs, ma cousine. » Alors, avec une naïveté charmante, Marie parla de Charlotte, elle énuméra tous ses talents et toutes ses qualités. Sans le vouloir, l'enfant livrait les secrets de son cœur à des indifférents. N'est-ce pas ce qui nous arrive tous les jours? Le nom d'un ami revient sans cesse sur nos lèvres ; nous ne remarquons pas qu'on entend ce nom avec indifférence ; le plaisir que nous éprouvons à le dire nous suffit.

« Et comment se nomme cette perfection? demanda Lucie.

— Charlotte Belisle.

— Charlotte Belisle! tu choisis bien tes amies, petite, Mlle Charlotte est une riche héritière.

— Je ne le savais pas.

— C'est étonnant, car tout Paris le sait. »

L'heure du départ est arrivée.

« Faites-vous atteler, ma mère, pour reconduire Marie?

— Non, mon fils; les chevaux sont fatigués. Dis à Jean d'aller chercher un fiacre, et préviens-le qu'il accompagnera ta cousine.

— Il m'accompagnera par la même occasion. Je ne laisserai pas notre cousine retourner seule au Marais.

— Crains-tu qu'on ne l'enlève?

— Précisément, Lucie. Mais, voyons, mes sœurs, on ne laisse pas une pensionnaire rentrer les poches vides! préparez une jolie provision de bonnes choses pour les goûters de Marie. »

Les deux sœurs, un peu confuses de n'avoir pas eu d'elles-mêmes une idée si simple et si naturelle, s'empressèrent de la mettre à exécution ; et Marie partit chargée de toutes sortes de petits paquets.

Les adieux de la tante et des cousines furent plus affectueux que le bonjour. L'exemple de Paul avait de l'influence sur des cœurs qui n'étaient pas mauvais, mais que l'égoïsme rendait indolents et paresseux quand il s'agissait du prochain.

Paul donna un nouvel essor à la confiance de Marie en lui parlant de son père. « J'espère bien, dit-il, entrer dans son régiment. On aura beau faire, j'irai à Saint-Cyr.

— Vous avez raison, mon cousin; c'est si beau de défendre son pays! »

La voiture s'arrêta. Mlle Angélique reçut la pensionnaire qui ne quitta pas Paul sans l'embrasser comme on embrasse un frère aîné.

On allait faire la prière. Ce fut avec un vif senti-

ment de reconnaissance que Marie remercia Dieu de cette bonne journée. Paul lui apparaissait comme un protecteur, un frère d'armes de son père, qui la défendrait au besoin.

« Eh bien! chérie, demanda Charlotte à *sa fille*.

— Il y a eu un nuage le matin, mais le soleil couchant a été bien beau! »

Marie allait raconter les événements de la journée, lorsque la voix de M[lle] Angélique rappela à ses élèves qu'elles devaient garder le silence en se rendant au dortoir.

A suivre. M[lle] Gourvun.

NOS COLONIES

L'ILE SAINT-BARTHÉLEMY.

La Suède vient de rétrocéder à la France l'ile *Saint-Barthélemy*, moyennant la somme de 400,000 francs. Malgré le peu d'importance que semble avoir cette rétrocession, elle est cependant bien digne de fixer notre attention, à un point de vue qui a sa valeur et dont notre fierté nationale ne saurait faire bon marché.

Le sentiment patriotique, à quelque objet qu'il se mesure, ne peut jamais être puéril, et c'est avec ce sentiment que nous voulons parler de Saint-Barthélemy.

Un voyageur français, dont la pensée sur ce sujet s'est exprimée plus d'une fois en lignes généreuses dans son beau livre sur l'Australie, le comte de Beauvoir, *en quittant la Tasmanie où il avait rencontré de nombreux souvenirs français*, a écrit ces paroles : « Chaque point de ces terres, comme du grand continent australien, a été illustré par nos marins : pourquoi faut-il que le pavillon de la France, qui avait été à la peine, ne soit pas demeuré à l'honneur, et n'y ait brillé, à l'heure périlleuse des découvertes, que pour laisser ensuite le champ libre à d'autres? »

Ils sont nombreux, dans l'examen du passé, les souvenirs auxquels on pourrait appliquer ces paroles de regrets; car c'est à peine si l'histoire a consacré quelques pages indifférentes à notre ancienne colonisation, à ce « développement de société » dont nous constatons encore à notre insu la trace éloquente et irrécusable.

L'île Saint-Barthélemy est une des petites Antilles.

Elle est située au N. N. O. de la Guadeloupe, par 63° 12′ de longitude O., et 17° 68′ de latitude N.

Elle a 2114 hectares de superficie, une population de 3000 habitants, sur laquelle on compte plus de 2000 nègres, et un port appelé Gustavia, qui est un des plus sûrs des Antilles.

On y cultive avec succès le coton, le sucre, le cacao, le café, l'indigo et le tabac.

La Suède n'en a cependant jamais tiré grand revenu. Les dépenses de l'île y ont toujours équilibré le rapport du sol.

Saint-Barthélemy est un « volcan *éteint* », complétement dépourvu d'eau. Il n'y a ni rivières, ni sources, ni ruisseaux, et les habitants vont chercher l'eau potable à Saint-Christophe, une autre île éloignée de 52 kilomètres.

Telle est la colonie qui vient de nous être rétrocédée après quatre-vingt-quatorze ans d'abandon à un pays étranger; car c'est en 1784 que la Suède en prit possession, de par le consentement de la France.

Celle-ci a laissé une empreinte profonde partout où elle a passé.

A peine a-t-elle effleuré de son esprit et de ses institutions quelque coin d'un nouveau monde, que celui-ci, sans le moindre effort, s'empare de la physionomie de la mère-patrie pour ne la plus quitter.

Deux nations partagent d'ailleurs cette faveur à titres égaux : la France et l'Espagne.

Mais pour ne parler que de notre pays, et puisque nous nous occupons d'une des Antilles, si nous portons notre attention sur celles qui firent autrefois partie de notre écrin colonial, Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Dominique, Grenada, la *Trinité*, *nous* voyons que toutes ont gardé la physionomie française et une fidélité scrupuleuse aux traditions de l'ancienne métropole. A la Trinité, par exemple, qui depuis a été tour à tour espagnole et anglaise, c'est encore la langue française qui domine.

Lorsqu'il s'est agi de la rétrocession de Saint-Barthélemy, le gouvernement suédois, qui depuis de longues années cherchait à se défaire de cette colonie, a cru devoir consulter la population et soumettre à ses suffrages sa nouvelle destinée. Les habitants de race blanche sont donc allés au scrutin, car les nègres ne sont pas admis à ce droit. Trois cent cinquante votants ont approuvé le changement de nationalité; un seul a protesté : c'est un Allemand.

Il y a donc dans ce marché conclu entre notre pays et la Suède quelque chose qui touche profondément notre cœur.

C'est un morceau de la patrie, fidèle et désintéressé, bien loin de nos regards amis par delà l'Océan, qui nous revient après un siècle d'oubli, et salue comme un protecteur d'hier notre drapeau français.

C'est un débris d'ancienne gloire, et en tout cas un souvenir sympathique et modeste qui se rattache à notre histoire d'où, pendant quatre-vingt-quatorze ans, il avait été rayé.

L. Slvin.

EMBAUMEMENTS ÉGYPTIENS[1]

D'autres momies reposaient dans des sarcophages en granit ou en porphyre chargés d'hiéroglyphes gravés en creux; enfin, les rois avaient des tombeaux très-luxueux pratiqués dans des galeries et même creusés dans des chaînes de montagnes.

Ces fouilles nous en ont fait connaître les peintures et les sculptures remarquables, ainsi que la forme des vases qui contenaient les aromates.

Les Égyptiens croyaient à la transmutation des âmes, doctrine que Pythagore emprunta plus tard aux Hindous et qu'il propagea sous le nom de métempsychose. Ils admettaient que l'âme subit, en s'échappant de l'enveloppe humaine, toutes les transformations animales, évolution qui durait trois mille ans pour revenir ensuite à la forme première.

Le corps était immortel et faisait une espèce de stage pendant que sa substance intellectuelle évoluait sous la forme des mammifères, oiseaux, reptiles et poissons.

Toutes les formalités du rituel funéraire en Égypte tendaient à la conservation de ce corps inhabité pendant trois siècles. Il n'est donc pas étonnant de voir la recherche qu'ils mettaient à choisir les aromates, servant à embaumer leurs parents et amis pour lesquels ils avaient un si respectueux souvenir.

Au nombre des ingrédients nécessaires à ces embaumements, nous citerons : la myrrhe qui vient d'Arabie et d'Abyssinie en morceaux irréguliers ayant la couleur et la consistance de la colle forte; sa cassure est brillante et vitreuse; elle a une saveur résineuse et amère, une odeur aromatique agréable.

Les vapeurs odorantes qu'elle répand lorsqu'on la brûle la firent mettre, dès la plus haute antiquité, au nombre des parfums les plus recherchés : elle fut longtemps employée en médecine surtout dans les préparations que les anciens nous ont transmises.



Vases funéraires employés dans les embaumements. (P. 80, col. 2.)

Le cinnamome n'était autre que l'écorce des branches du laurier cannellier.

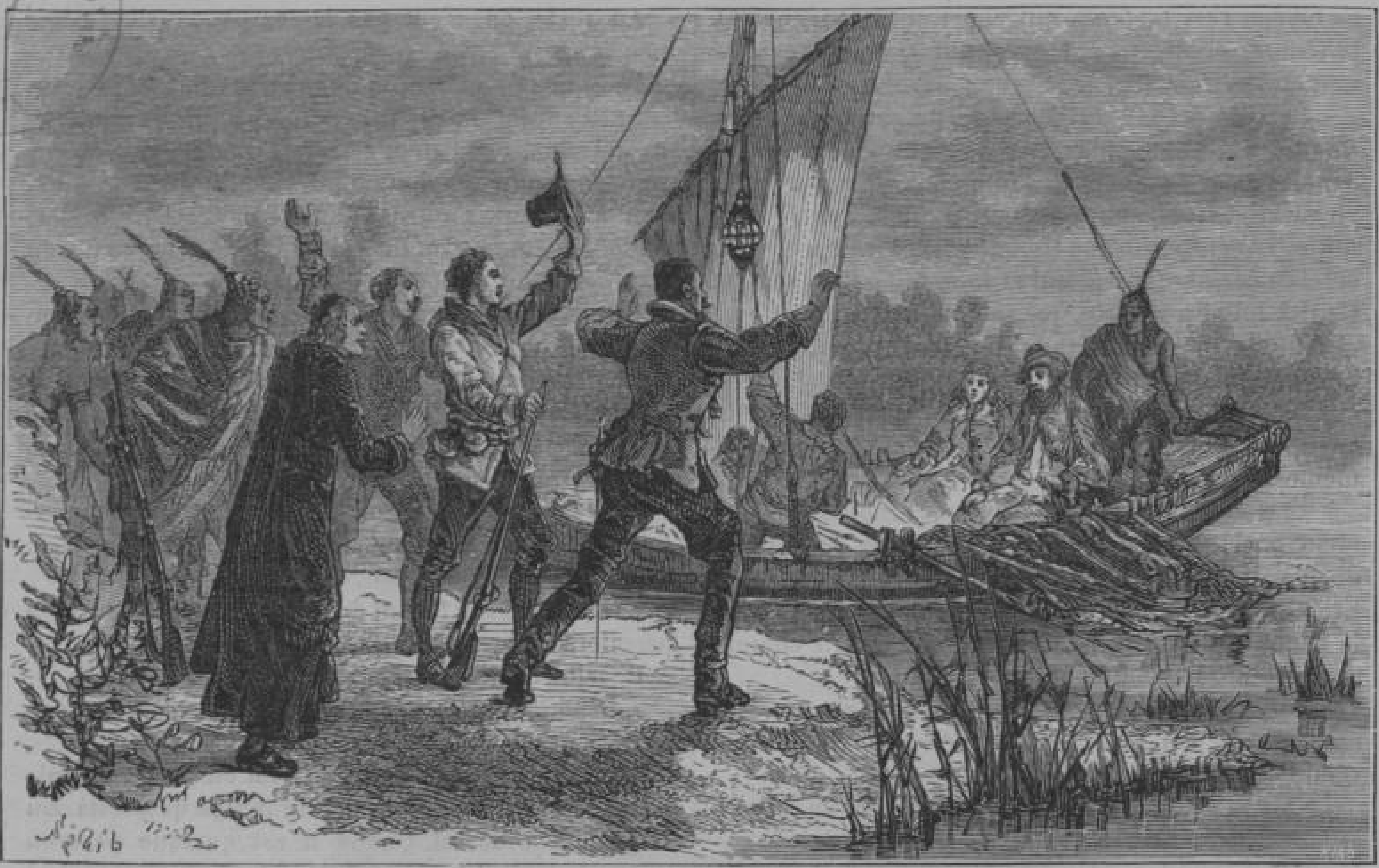
Le natron ou natrum, composé salin d'un blanc grisâtre qui se forme journellement à la surface des terrains sablonneux, tantôt sous une forme pulvérulente, tantôt en masses solides et compactes comme la pierre. Le natron abonde dans les contrées méridionales, mais aucune n'en produit une quantité aussi considérable que l'Égypte. A cinq lieues et demie ouest du Caire, se trouve la vallée des lacs de natron, ils ont peu de profondeur. Le natron d'Égypte peut former des masses tellement compactes qu'on en construit des maisons, en le taillant comme des pierres.

Les baumes les plus employés étaient naturels, composés de substances résineuses, d'huiles essentielles, surtout de benjoin.

J'ai dessiné les vases précieux qui renfermaient les substances conservatrices et odorantes que je viens de décrire; quelques-uns de ces récipients, ornés de riches couleurs, remontent aux premiers temps de la splendeur égyptienne qui précédaient la belle époque des arts en Grèce.

LE COLONEL DUHOUSSET.

1. Suite et fin. — Voy. page 63.



C'était le vieux baron Annibal de Montluc. (P. 81, col. 2.)

MONTLUC LE ROUGE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

VII

Le baron Annibal de Montluc. — Les exploits de Charlot.

Au même instant une grande flamme parut à l'horizon comme un signal, et s'éleva au-dessus de l'île des Serpents, qui n'était éloignée que d'une demi-lieue de celle de la Tour-Montluc.

Dix coups de canon furent tirés, et je vis avec surprise et admiration une grande chaloupe éclairée, avec le drapeau blanc au mât, qui glissait sur le lac.

Au gouvernail se tenait Buffalo, fier comme un fils de Jupiter.

A quelques pas de lui, assis sur un fauteuil de bois qui, malgré sa simplicité, ressemblait à un trône, on apercevait un grand et majestueux vieillard à barbe blanche, vêtu à la dernière mode de la régence d'Anne d'Autriche. Un païen, à le voir, l'aurait pris pour le génie du lac Érié. Mais, en le considérant de plus près, je reconnus, sans l'avoir jamais vu, à l'extraordinaire ressemblance du père et du fils, le vieux baron Annibal de Montluc, dont j'avais entendu parler si souvent.

En le voyant, les Canadiens s'écrièrent : « Vive le Grand Ours Noir! Il est ressuscité! »

Les chefs indiens l'attendirent sur la rive dans une attitude pleine de respect, se disant l'un à l'autre : « Voici le Grand Ours Noir, le premier des Visages-Pâles! »

Montluc le Rouge sauta dans un canot avec deux rameurs, et se précipita dans les bras de son père, qui se leva pour le recevoir, puis dans ceux de sa mère.

Cette noble et respectable dame, la fille de Samuel Champlain et des grands chefs Ériés, réunissait en elle la force et la beauté des deux races.

Après un long et silencieux embrassement où je crus voir, n'étant qu'à quelques pas, les pleurs de joie de la mère, le vieux baron Annibal de Montluc

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49 et 65.
2. Voy. la première partie, vol. X, page 88 et suivantes.

se tourna vers la foule qui couvrait les barques et le rivage, et dit en lui montrant le jeune gentilhomme qu'il tenait par le bras :

« Celui-là est un vrai Montluc, du sang des Ériés. Quand j'étais seul, blessé, hors d'état de combattre dans l'île des Serpents, je l'attendais. Je savais qu'il viendrait à moi, dût-il passer sur le corps de cent mille ennemis. Peaux-Rouges et Visages-Pâles, celui-là sera le plus grand et le meilleur des vôtres! C'est à lui et à Buffalo que je dois la liberté. »

Puis, se tournant vers le vieil Indien qui l'écoutait d'un air impassible :

« Je ne te remercie pas, Buffalo! Depuis quarante ans toi et moi nous avons eu les mêmes amis et les mêmes ennemis.

— Le Grand Ours Noir, répliqua l'Indien, a sagement parlé. Je l'ai toujours suivi dans la bataille depuis qu'il a vengé le massacre de mes frères Ériés. Celui qui m'aide à frapper mes ennemis avec la hache est mon frère. Je lui donne ma vie comme il me donne la sienne. »

Montluc le Rouge me présenta à mon tour, et raconta en peu de mots les services que j'avais rendus.

Le vieux baron Annibal me tendit une main que je baisai avec respect, et s'assit. Mal guéri de ses blessures récentes, sans compter les anciennes qui s'étaient réveillées, il pouvait à peine se tenir debout et faire quelques pas, appuyé sur sa canne.

« Le Grand Ours Noir, me dit tout bas Buffalo, a reçu trois balles et quinze coups d'épée ou de baïonnette dans la dernière bataille, et, tombé sur un genou, appuyé de la main gauche à terre, de la droite tenant son épée, il en voulait encore! »

Cependant la réception continuait, car chacun voulait être présenté au vieil Annibal et le féliciter, les Indiens aussi bien que les Canadiens, et je doute que jamais roi dans sa cour ait été reçu avec autant de respect et de joie.

Buffalo seul au milieu de sa joie semblait chercher quelque chose ou quelqu'un.

« Que cherches-tu? demanda Montluc le Rouge.

— Charlot, répondit Buffalo.

— En effet, dit sévèrement le vieux comte, Charlot devrait être ici pour embrasser son frère et remercier nos amis. »

Au même instant on entendit un coup de fusil, puis un coup de canon, tous deux tirés à quelque distance.

Grande surprise parmi nos Canadiens. Est-ce que les Anglais auraient repris courage et venaient livrer bataille? Montluc le Rouge se précipita avec une douzaine d'hommes dans la chaloupe qui avait amené son père et commanda aux Canadiens de le suivre.

Mais quel fut l'étonnement de tous lorsqu'un second coup de canon se fit entendre à cent pas de distance? Est-ce que nous allions être surpris à notre tour après avoir surpris l'ennemi?

Au reste, on n'eut pas le temps de s'inquiéter beaucoup.

Presque au même moment une fanfare joyeuse retentit sur le lac et un jeune garçon de quatorze ans au plus, mais déjà grand et robuste, arriva sur nous dans une chaloupe qui portait deux canons, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière. C'était Charlot, celui-là même qu'on cherchait, le plus jeune fils du comte de Montluc.

Il tenait le gouvernail, et sa voile enflée par un vent favorable le conduisit à trente pas du rivage. Là, comme un cavalier habile qui fait ses évolutions devant les dames, il décrivit en arrivant un arc de cercle si parfait et si bien tracé que nous en fûmes tous remplis d'admiration.

Il laissa aux Canadiens le soin d'amarrer la chaloupe au rivage et se jeta dans les bras de son frère.

« D'où viens-tu? » lui demanda celui-ci après les premiers embrassements.

Charlot hésita un peu.

« Réponds! insista sévèrement le vieux baron Annibal.

— Voici, père, répondit Charlot en riant. Je suis jaloux de mon frère Montluc le Rouge que voilà. On ne parle que de lui. Quand il est quelque part où l'on se bat, c'est toujours lui qui est vainqueur, c'est toujours lui qui donne les plus beaux coups d'épée.....

— Ton tour viendra, Charlot, ton tour viendra, dit le père en souriant avec indulgence.

— Ah! répliqua l'enfant, j'ai déjà quatorze ans. A mon âge on parlait de lui. Eh bien, j'ai voulu faire parler de moi aussi. J'ai attendu ton départ, je me suis caché, je suis monté tout seul dans un canot avec la pensée de poursuivre les Anglais et de faire, moi aussi, quelque prise..... Tout à coup, comme j'étais à cent pas de l'île, je vois venir à moi cette grande et grosse chaloupe qui paraissait marcher toute seule et sans équipage. Heureusement elle était éclairée, comme vous voyez, et mon canot ne l'était pas. Je m'approche sans bruit et je vois qu'il n'y avait dedans qu'un seul homme. Encore n'était-ce pas un matelot, mais un soldat anglais que j'ai reconnu à son habit rouge et qui dans sa frayeur, se croyant sans doute poursuivi par les serpents à sonnettes, avait couru à la chaloupe et l'avait poussée au hasard sur le lac. Je saute par dessus le bord dans la chaloupe et je lui crie : « Rends-toi ou je te tue! » Il a été bien étonné, comme vous pouvez croire, et, dans sa précipitation, il m'a tiré à trois pas, sans viser, un coup de fusil que vous avez dû entendre. Par bonheur les vagues étaient très-grosses, la chaloupe se balançait à droite et à gauche, il a glissé et m'a manqué.

— Et toi? demanda le vieil Annibal.

— Oh! moi, répliqua Charlot, je ne l'ai pas manqué. Je l'ai percé d'un coup d'épée dans le cœur..... Tenez, le voilà. »

En effet, au fond de la chaloupe on voyait étendu mort un soldat anglais.

Cette vue me fit frémir. Je n'étais pas encore habitué à voir verser le sang des hommes, mais le vieil Annibal n'était pas de ceux qui s'émeuvent aisément. Il dit simplement à son fils :

« Tu vois ce que c'est que de tirer trop vite. Si cet homme t'avait donné un coup de baïonnette, il t'aurait tué à coup sûr. Souviens-toi de la leçon que ce pauvre diable t'a donnée à ses dépens.

— Je m'en souviendrai, dit Charlot.

— Mais ces deux coups de canon? demanda le père.

— Eh bien! reprit l'enfant, ce sont ces deux petits canons que tu vois qui armaient la chaloupe et auxquels j'ai mis le feu pour vous annoncer mon retour et ma prise. J'ai pensé que ces deux canons vous seraient utiles pour entrer en campagne.

— Si utiles, ajouta Montluc le Rouge, que je les réserve pour ouvrir avec eux une brèche dans les remparts de Boston.

— Oh! s'écria l'enfant avec une joie extraordinaire, et tu me promets que je les servirai tous deux!

— Je t'en donne ma parole!

— Eh bien! je veux les baptiser : j'appellerai l'un Lucy et l'autre Athénaïs. »

Le vieux Buffalo, qui le regardait d'un air d'admiration et de tendresse inexprimables, s'écria en le serrant dans ses bras :

« L'enfant vaudra son père et son frère. L'âme du grand chef Erié est avec lui. » Puis, se tournant avec orgueil vers les Indiens et les Canadiens : « C'est mon élève. »

VIII

La réunion des alliés.

Il était environ minuit lorsque le grand festin que Montluc le Rouge avait commandé pour fêter ses amis les sauvages fut enfin servi sur la place même qui avait été deux heures auparavant la salle à manger des officiers anglais.

Il ne restait plus aucune trace de ceux-ci. Les Canadiens avaient enlevé tous les morts pour les transporter dans une petite île voisine qui devait être leur cimetière.

C'est là qu'on leur rendit les honneurs funèbres le lendemain matin, et que le vieil Annibal leur fit élever plus tard un monument.

Le Grand Ours Noir présida le festin. Quel autre que lui aurait pu le faire avec cette dignité souveraine? N'était-il pas le chef naturel des Canadiens français et des sauvages?

C'est ainsi, je suppose, que le patriarche Abraham, celui qui devait être le père d'une postérité plus nombreuse que les étoiles du ciel et que les sables de la mer, présidait l'assemblée des Cheicks du désert de Mésopotamie.

Quant à Mme de Montluc, Dieu lui avait donné sur cette terre la seule récompense qui pût réjouir une telle femme et une telle mère, je veux dire des enfants dignes d'elle et dignes de leur père.

C'est ce que je dis aux envoyés des tribus sauvages qui s'étaient réunis autour d'eux et qui assistaient au festin..... Et vraiment, quoique je fusse l'hôte de la famille de Montluc, non, vraiment, il n'y avait ni flatterie ni complaisance dans ce discours. La réponse des Sachems le prouva bien.



Chacun eut la sienne. (P. 83, col. 2.)

L'un d'eux, un des chefs les plus vénérés des Onontagués, se leva :

« Frères, le Père de la prière a bien parlé. Nous avons vu tout à l'heure que le Grand-Esprit était avec lui, quand il a béni nos amis et maudit nos ennemis en leur envoyant la terreur et la mort. Le Grand Ours Noir est le chef des chefs. Le Grand-Esprit a étendu sa main sur lui et sur toute sa famille.

» J'ai dit. »

Les autres chefs agitèrent leurs tomahawks en signe de joie et d'acclamation.

Montluc le Rouge, qui veillait à tous les détails du festin, fit apporter cent bouteilles d'eau-de-vie de France dont il avait eu soin de se munir et dont la seule vue dérida tous les sauvages, et même les fiers Iroquois, les plus irritables de tous. Chacun d'eux eut la sienne et put se désaltérer à l'aise, soit en écoutant les discours du voisin, soit en parlant lui-même.

Quand les esprits furent assez échauffés, c'est-à-dire vers quatre heures du matin, le vieil Annibal de Montluc, qui s'était concerté à l'écart avec son fils, se leva et dit :

« Frères Peaux-Rouges de toutes les tribus du Canada et de tous les pays qui sont entre la mer, les grands lacs et les montagnes Bleues, mon fils Montluc le Rouge vous a réunis pour vous proposer une réconciliation générale et une alliance éternelle... »

Il y eut un court silence, bientôt suivi d'acclamations. Visiblement, grâce à l'eau-de-vie de France, tout le monde était disposé à la bienveillance.

Le vieux Montluc profita de ce moment pour rappeler les services que sa famille avait reçus des sauvages et qu'elle leur avait rendus, négligeant sagement les coups de fusil qu'il avait échangés avec eux. Il rappela la naissance de sa femme, fille de Samuel Champlain, petite-fille des grands chefs Ériés.

Puis il caressa noblement et délicieusement l'orgueil de chacune des tribus en particulier, car ce fier gentilhomme n'avait pas moins d'adresse et d'esprit que de courage. Il vanta leur intrépidité, leur amour de l'indépendance ; il montra que les Anglais étaient leurs vrais ennemis, qu'ils étaient entrés chez eux comme des mendiants et des suppliants qui n'avaient aucun moyen de subsistance dans leur pays, et que bientôt après, profitant ou plutôt abusant de la confiance et de la loyauté des sauvages, ils avaient envahi leur territoire de chasse, abattu les daims, détruit tout le gibier, brûlé les grands arbres.

« Et quel accueil vous font-ils? ajouta le vieux Montluc, lorsque vous entrez dans leurs maisons, ces hommes qui vous doivent la vie, dont la plupart ont été chassés de leur pays pour leurs crimes? Vous le voyez assez à la manière dont ils se conduisent chez vous. Ils vous repoussent avec dédain, eux qui devraient se traîner à vos genoux et vous regarder comme des bienfaiteurs. »

Il y eut une sorte de rugissement parmi les sauvages.

« C'est vrai, s'écria le vieux chef Onontagué. Mon père le Grand Ours Noir a bien parlé. »

Alors chacun de ceux qui étaient là rappela les injures qu'il avait reçues des Anglais.

L'un, qui était un des beaux parleurs de la bande, raconta que, venu chez un habitant de Boston et pressé de faim et de soif, il avait demandé l'hospitalité comme cela est juste entre Peaux-Rouges et Visages-Pâles. Mais ne trouvant pas à son foyer le maître de la maison, il avait décroché un jambon et l'emportait avec l'intention d'en faire son repas sur les bords de la rivière Massachusetts, lorsque la femme s'y était opposée, avait crié, appelé au secours et forcé son hôte de lâcher non-seulement le jambon, mais aussi deux bouteilles de whisky dont il avait compté l'arroser.

« Et cependant, ajouta le Mohawk, combien de fois ai-je nourri et abreuvé ces visages pâles d'Angleterre dont le gosier est comme un puits profond que rien ne peut combler? Combien de quartiers de daim, d'élan ou de chevreuil, combien de jambons d'ours leur ai-je offerts sans qu'aucun d'eux m'ait jamais rien donné en échange!... Un seul m'a donné quelque chose, et c'était un coup de bâton pour me chasser de sa maison... »

Il y eut un cri d'horreur et d'indignation dans l'assemblée. Le Mohawk reprit en riant et en montrant ses dents blanches et aiguës :

« Mais celui-là n'a pas vécu longtemps pour se réjouir de l'affront qu'il m'avait fait. Le lendemain, je l'ai tué avec sa femme et ses cinq petits enfants... Voyez leurs chevelures! » Et il montrait les trophées dont sa ceinture était ornée.

D'autres orateurs racontèrent des histoires à peu près pareilles, se plaignant tous et s'indignant de la morgue et de la brutalité des Anglais.

« Ils payent plus cher nos pelleteries, disaient les Iroquois et les Hurons, mais ils nous ferment leurs villes et leurs villages comme si nous n'étions pas aussi bien qu'eux et au même titre les créatures du Grand-Esprit. »

Tant il est vrai que l'homme est plus sensible au mépris et aux mauvais traitements qu'à la misère et à la mort même.

Le baron Annibal profita habilement de ces dispositions, après une longue délibération qui dura cinq jours presque sans interruption.

Chacun des chefs avait prononcé un discours dans lequel il faisait trois éloges : celui de sa tribu d'abord, celui du vieux Montluc ensuite, et enfin celui des tribus voisines, rivales ou amies.

Cette précaution prise, ou si vous voulez, après cet exorde, l'orateur faisait l'éloge de la paix et de la concorde, priait le Grand-Esprit de ne lui suggérer que de bonnes et sages pensées, utiles aux Peaux-Rouges et aux Français, et enfin concluait, comme le vieux Montluc l'avait proposé, à une réconciliation générale.

Un seul, c'était l'ambassadeur des Agniers, mais je soupçonne que c'était un faux frère et un ami secret des Anglais, insinua, tout en vantant les avan-



tages de la paix, que plusieurs tribus avaient beaucoup souffert de la dernière guerre, qu'il faudrait les en dédommager et leur rendre ce qu'elles avaient perdu.

A ces mots la discorde se mit dans l'assemblée. Chacun avait perdu quelque chose et réclamait.

La proposition de l'Agnier touchait à beaucoup de

points, car il ne s'agissait pas seulement d'indemnité. Ceux dont les parents ou les amis avaient été tués s'apprêtaient à demander vengeance.

Montluc le Rouge, sur un signe de son père, se leva et dit :

« Mon frère l'Agnier a bien parlé... Oui, il faut rendre à chacun de nous ce qui lui a été pris ou du moins l'équivalent!... »

Je l'écoutais avec étonnement. Par quel moyen restituer ce qui souvent avait été détruit? N'était-ce pas rallumer la guerre universelle, c'est-à-dire défaire l'œuvre même que Montluc avait voulu édifier?

« La mort de nos amis, reprit-il, est sans remède ; mais nous pouvons recouvrer nos biens. Frères Canadiens et Peaux-Rouges, c'est sur l'ennemi commun qu'il faut reprendre par la force tout ce que nous avons perdu. »

Et alors il expliqua que les Anglais étaient le véritable ennemi des Français et des Peaux-Rouges, qu'eux seuls avaient sans cesse soufflé la discorde et la guerre, qu'à la faveur des batailles des Peaux-Rouges ils s'étaient emparés d'une grande partie du pays, depuis la mer jusqu'aux monts Alleghanys, qu'ils avaient fondé là des villes puissantes, remplies de toutes sortes de richesses, de carabines, de poudre, de balles, de whisky et d'eau-de-vie ; il décrivit les boutiques qui regorgeaient de marchandises précieuses, les boucheries où des quartiers énormes de viande étaient sans cesse étalés pour satisfaire la faim des passants (ce dernier article était fait pour irriter l'appétit des malheureux sauvages qui sont souvent affamés), enfin il fit une telle peinture de la Nouvelle-Angleterre, de ses fermes, de ses villages et de ses villes, que toute l'assemblée se leva enthousiasmée, agita ses tomahawks et promit de le suivre.



Il a tiré sans viser. (P. 82, col. 2)

C'est tout ce qu'il voulait.

On décida tout de suite de marcher sur Boston, New-York, Baltimore et toutes les villes anglaises du bord de la mer, et Montluc le Rouge fut nommé chef des troupes coalisées. Quant au vieux Montluc, à qui ses blessures ne permettaient pas de marcher au combat avant plusieurs mois, il fut choisi pour chef de la confédération de tous les Peaux-Rouges, chacun des envoyés étant venu avec pleins pouvoirs de traiter au nom de sa tribu.

Ces arrangements pris, on se sépara en se donnant rendez-vous au 1er août suivant sur les bords du lac Ontario, à cinq lieues du fort Catarocouy. De là on devait marcher sur Boston.

« Dans six semaines, me dit Montluc le Rouge, j'aurai délivré ma sœur et Lucy. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

LE RENARD

DANS LA LITTÉRATURE JAPONAISE

On sait quelle place occupe dans la littérature européenne du moyen âge le malin Compère Renard. Les fabulistes et les conteurs du XVIIIe siècle lui ont, eux aussi, donné une place marquante, et ses nombreux tours ont fourni au bonhomme La Fontaine quelques-unes de ses plus jolies fables.

Le renard ne jouit pas d'une moindre réputation dans les légendes orientales. Mais ce que les découvertes modernes ne nous ont appris que depuis peu, c'est l'estime que les Japonais ont pour Maître Renard. Il occupe ici, non-seulement dans la littérature, mais même dans les superstitions populaires, une place plus grande encore que dans nos fabliaux. Il se dispute avec le chat et surtout le blaireau « tanuki » le privilége de tourmenter les hommes et de leur jouer de mauvais tours. Les contes merveilleux qui roulent sur les exploits de ces deux compagnons remplissent des volumes et sont tellement répandus que, si l'on demande à un Japonais de vous raconter une histoire nationale, il ne manque jamais de commencer par l'un de ces deux héros, plus célèbres que le chat botté ou l'oiseau bleu.

Voici une de ces fables dans la forme populaire :

« Un soir qu'une riche famille recevait ses amis, l'entretien vient à tomber sur les renards et leurs exploits. Un des assistants, Tokutaro, un esprit fort, traite ces récits de fables. Défi lancé, pari tenu. Notre homme se met en route vers un bois. Sur la lisière, un renard s'enfuit à son approche ; un instant après, il voit venir à lui une jeune fille qu'il connaissait. Point de doute, c'est le renard qui a pris cette forme, et notre habile homme feint de se laisser conduire par elle, tout en examinant avec soin s'il ne voit pas dépasser la queue, et s'étonnant fort de ne rien découvrir. Arrivé chez les parents de la jeune fille, qu'il connaissait, il les prend à part et leur dit : « Vous avez cru que c'était votre fille qui entrait avec moi, c'est un renard ! — Notre fille, un renard ! s'écrie la mère indignée. Voilà bien une insulte à jeter à d'honnêtes gens ! » Tokutaro soutient son dire et, pour le démontrer, saisit la jeune fille et l'accable de coups jusqu'à ce qu'elle reprenne sa forme. Il frappe si bien qu'elle en meurt. Cette fois il n'a plus peur d'être joué par les renards, il craint d'avoir tué une innocente jeune fille. Les parents vont quérir main forte, et on va faire justice du meurtrier, quand passe par là un prêtre qui obtient sa grâce à la condition qu'il entrera dans les ordres et subira pour cela la tonsure. Il s'y soumet de grand cœur. En ce moment, Tokutaro entend un éclat de rire ; il ouvre les yeux, le jour paraît, et il se retrouve sur la bruyère où le renard lui est apparu. Tout cela n'était donc qu'un rêve ? Hélas ! non. En passant la main sur son crâne pelé, il s'aperçoit, mais un peu tard, de ce qu'il en coûte pour défier de tels ennemis. Revenu auprès de ses amis, bafoué et honteux, il finit par se faire bonze. »

Dans d'autres contes, le renard est représenté comme un être bon et reconnaissant.

ÉT. LEROUX.

L'AFRIQUE CENTRALE[1]

I (*suite*).

LA TRAVERSÉE DE L'AFRIQUE PAR CAMERON

A peine arrivé à Oudjidji, Cameron avait lancé sur le lac la *Betsy*, bateau qu'il avait amené démonté de Zanzibar. A l'aide de cette frêle embarcation, il suivit les rivages du lac, d'abord vers le sud, puis en remontant vers le nord.

« Pour croire à toute la beauté des rives du Tanganika, dit-il, il faut les avoir vues. Le vert éclatant et varié du feuillage, le rouge vif du grès des falaises, le bleu des eaux, forment un ensemble de couleurs qui, à la description, paraît criard, mais qui dans la réalité est d'une harmonie suprême. Des oiseaux d'espèces diverses rasent la surface du lac : mouettes blanches et grises à bec rouge, anhinngas au long cou, au plumage noir; alcyons gris et blancs, balbusards à tête blanche, étaient les plus nombreux, et, de temps à autre, le renâclement d'un hippopotame, une longue échine de crocodile ressemblant à la crête d'un roc à demi découvert par la marée, ou le saut d'un poisson, annonçaient que les eaux, de même que l'air, étaient abondamment peuplées. »

Enfin le 3 mai, après deux mois de navigation, Cameron arrivait devant le Loukouga et découvrait que les eaux du lac s'épanchent par cette rivière.

« Je vis, dit-il, une entrée de plus d'un mille de large, mais fermée aux trois quarts par un banc de sable herbu. Un seuil traverse même ce passage; parfois la houle vient y briser violemment, bien que dans sa partie la plus haute il soit couvert de plus de six pieds d'eau.

» Le chef, dont je reçus la visite, me dit que la rivière était bien connue de ses sujets ; ils en avaient fréquemment suivi les bords pendant plus d'un mois, ce qui les avait fait arriver au Loualaba, et leur avait fait voir que le Loukouga recevait le Louloumbidji et une grande quantité de petits cours d'eau. « Nul Arabe, ajouta le chef, n'a descendu la rivière ; les marchands ne viennent pas chez moi; pour avoir

1. Voy. vol. III, pages 359, 378, 394; vol. IV, pages 232, 247, 277; vol. VIII, pages 55, 71, 86, 103, 118, et vol. XI, page 72

de l'étoffe et des perles, il faut que j'envoie dans l'Oudjidji. »

» Le lendemain matin, il plut à verse ; malgré cela, accompagné du chef, je descendis le Loukouga jusqu'au point où l'amas de végétation flottante rendit tout progrès impossible ; nous étions alors à quatre ou cinq milles de l'entrée. La rivière avait là trois brasses de profondeur, six cents yards de large, une vitesse d'un nœud et demi, et un courant d'une force suffisante pour nous faire entamer le bord du radeau végétal. Ce premier amas, d'une étendue de quatre à cinq milles, était suivi, disait-on, d'une eau libre de même longueur ; et cette alternance de parties encombrées et de canaux dépourvus d'herbe se continuait jusqu'à un endroit fort éloigné.

» Les embouchures des petits cours d'eau que, pendant notre descente, nous vîmes se jeter dans le Loukouga, étaient incontestablement à l'opposé du lac, et les herbes flottantes suivaient toutes cette direction contraire.

» L'entrée du Loukouga est située dans la seule brèche que présente l'épaisse ceinture du lac, les montagnes de l'Ougoma se terminant tout à coup à dix ou douze milles au nord de Kasenngé ; tandis que celles qui viennent du sud, après avoir entouré la prairie méridionale du Tanganîka, se dirigent vers l'ouest à partir du cap Mirâmmbi, laissant entre elles et les monts de l'Ougoma une large vallée ondulante. »

Après avoir ainsi couronné son exploration du Tanganîka par cette importante découverte, Cameron réorganisa sa caravane pour continuer sa marche vers l'Atlantique. Convaincu désormais que tous les grands lacs à l'ouest du Tanganîka, visités par Livingstone, appartiennent non au bassin du Nil, mais à celui du Zaïre ou Congo, il résolut de suivre le cours du Loualaba, la grande rivière découverte aussi par Livingstone, et de gagner ainsi, si possible, la mer par cette voie.

Il lui fallait tout d'abord gagner Nyangoué, établissement arabe fondé sur le Loualaba, dans le pays des Manyémas. Pour cela, quittant la rive occidentale du Tanganîka, il se dirigea vers le nord-ouest à travers un pays de montagnes et de belles vallées où les indigènes se montrèrent bienveillants.

Parti le 22 mai d'Oudjidji, il franchissait un mois après les monts Bambaré, frontière du pays des Manyémas.

« Le côté nord de ces montagnes, dit Cameron, diffère entièrement du côté sud : au lieu de former comme celui-ci une pente continue, le versant est déchiré par d'énormes ravins. Souvent le sentier plonge au fond de l'abîme et regagne le sommet, ou se déroule au flanc du précipice. Aucun rayon, aucune brise ne pénètre dans ces profondeurs : une masse épaisse d'arbres à large cime ne permet pas d'y entrevoir le ciel. Et quels arbres se rencontrent là ! Arrêté au bord d'une gorge dont les falaises ont cent cinquante pieds de hauteur, vous voyez ces géants s'élancer du fond même du ravin, et leur tige se perdre au milieu du feuillage, à une distance égale au-dessus de votre tête. Des lianes magnifiques enguirlandent ces arbres ; çà et là, un des monarques de la forêt, mort depuis longtemps, est retenu par les embrassements de ces parasites, qui l'enchaînent à ses frères pleins de vie.

» Le sol, frais et humide, portait des mousses et des fougères luxuriantes. Cependant, malgré la fraîcheur de la température, on était douloureusement oppressé par l'immobilité de l'air ; et ce fut avec un sentiment de délivrance que je vis réapparaître le ciel bleu et ruisseler la lumière entre les arbres moins grands et moins pressés à mesure que nous nous rapprochions du sommet de la montagne.

» Émergés de cette forêt vierge, nous entrâmes dans un beau pays de plaines verdoyantes, d'eaux vives, de mamelons boisés, de cultures étendues, où les villages étaient en grand nombre. Le premier que nous atteignîmes se trouvait à une heure et demie du fourré. En y arrivant, je me sentis dans une contrée absolument nouvelle : pays, costume, architecture, disposition des villages, tout différait de ce que nous avions vu jusqu'alors.

» Les hommes avaient pour vêtement des tabliers de cuir d'antilope de huit pouces de large, qui leur descendaient jusqu'aux genoux. Ils tenaient une lance très-lourde et avaient à la ceinture un petit couteau dont ils se servent pour manger. Les chefs étaient armés d'une courte lame à double tranchant, sorte de dague élargie et recourbée vers le bout, qu'ils portaient dans un fourreau orné de clochettes de fer et de cuivre. Un ample jupon de tissu d'herbes, aux vives couleurs, remplaçait pour eux le tablier de peau. Les femmes étaient plus jolies que pas une de celles que nous avions vues depuis longtemps. Beaucoup d'entre elles avaient une partie de leurs cheveux arrangés de façon à représenter la passe de ces anciens chapeaux qui ombrageaient la figure, tandis que les autres flottaient en longues boucles sur leurs épaules. Mais quelques-unes, méprisant le chapeau, ou plus confiantes dans leur beauté, rejetaient leur chevelure en arrière, la nouaient sur la nuque et en faisaient des nattes qu'elles laissaient pendre. »

Malheureusement, malgré leur civilisation relative, les Manyémas sont parmi les pires anthropophages de l'Afrique. Ils ne mangent pas seulement les hommes tués dans le combat, mais ceux qui meurent de maladie.

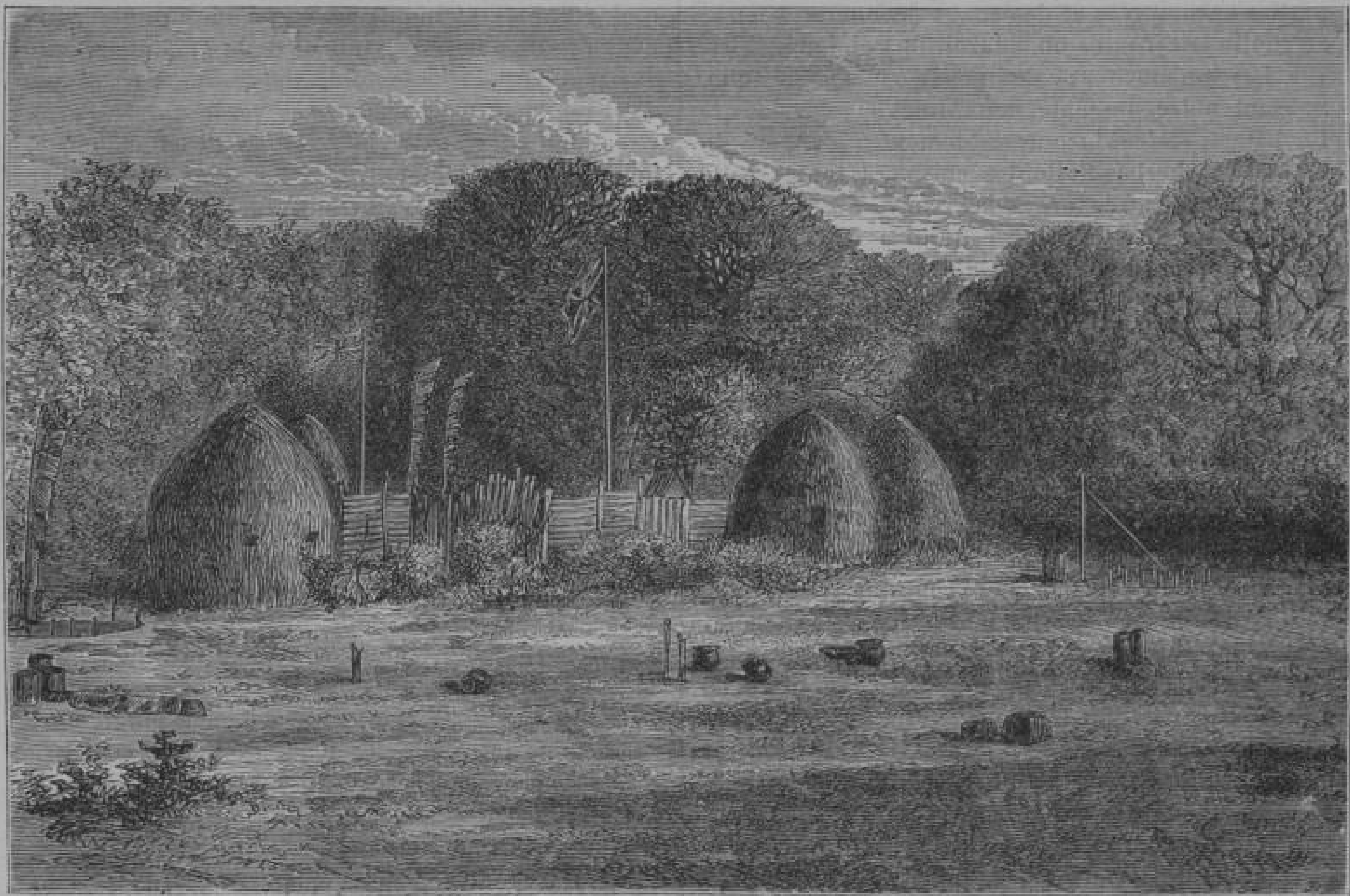
Le 1er août, Cameron arrivait en vue du Loualaba, rivière puissante d'un mille de large, aux flots troubles et jaunes, courant avec une vitesse de trois à quatre milles à l'heure, et contenant beaucoup d'îles qui ressemblent aux îlots de la Tamise.

« De nombreux canots et des bandes d'oiseaux aquatiques, cherchant pâture d'un banc de sable à l'autre, animaient la scène, tandis que de grandes troupes d'hippopotames soufflant et ronflant, çà et là

l'échine écailleuse d'un crocodile, rappelaient les dangers du passage. Le soir même je m'arrangeai avec des naturels pour qu'une partie de ma bande fût transportée par eau à Nyangoué. La vitesse du courant et la beauté de la scène rendirent la descente non moins agréable que rapide. Au coucher du soleil, je vis de grandes cases sur un promontoire : c'était le commencement de la station arabe. Il y avait là un débarcadère; je sautai du canot et me rendis au village, où ma présence causa une vive surprise. Habed Ibn Sélim, un beau vieillard, surnommé Tanganika, faisait sa prière quand on lui dit la nouvelle; il accourut, ne s'imaginant pas d'où pouvait venir un blanc qu'on lui disait être seul. Quelques mots lui expliquèrent la chose, et nous fûmes bientôt de grands amis. Ma tente fut dressée près de sa demeure et un plat fumant apparut sur ma table. J'étais enfin à Nyangoué! Pourrais-je suivre le fleuve jusqu'à la mer? Telle était la question qui se posait alors devant moi. »

Les traitants de Zanzibar, en choisissant Nyangoué pour siége d'un établissement fixe au nord du Loualaba, ont été bien inspirés. Deux villages, bâtis sur deux éminences de la rive droite, composent la station. Entre les deux collines est une petite vallée, qu'arrose un ruisseau marécageux et qui offre d'excellents terrains pour la culture du riz. Par son élévation, l'établissement est préservé de la fièvre, tandis que la rive gauche, plate et basse, est inondée par les débordements du fleuve qui laissent derrière eux des eaux stagnantes, foyer de maladies pestilentielles.

De grands marchés se tiennent tous les deux jours dans l'un ou l'autre des deux quartiers de la station, et comme les chefs du voisinage se rendent fréquemment à ces assemblées, Cameron espérait obtenir par leur entremise des barques pour descendre le Loualaba. Mais toutes ses offres furent rejetées, et il dut se résoudre, après un séjour d'un mois à Nyangoué, à continuer son exploration par terre.



Fort Dinah. (P. 90, col. 1.)

Après quelques jours de marche, la caravane eut à traverser le Rovoubou, grand affluent du Loualaba. Un énorme barrage, construit par les indigènes pour capturer le poisson, servit de pont.

En beaucoup d'endroits, les pieux de l'édifice avaient plus de quarante pieds de longueur; et d'après leur nombre il était évident que la construction de ce piége gigantesque avait demandé un travail persévérant et bien conçu.

Pendant quelques jours, les voyageurs traversèrent un pays populeux, parsemé de grands villages bien bâtis, dont les cases très-propres, alignées sur plusieurs rangs, formaient de longues rues où des arbres à étoffes s'élevaient des deux côtés. En gé-



Passage d'une rivière par la caravane de Cameron. (P. 88, col. 2.

néral, on paraissait bien disposé à leur égard ; les chefs leur apportaient du grain, ou des termites boucanés que les indigènes mangent avec leur épaisse bouillie, pour suppléer au manque de viande.

Malheureusement les bonnes dispositions des indigènes ne furent pas de longue durée. Peu de temps après, Cameron se vit attaquer à plusieurs reprises. Un jour, sa chèvre favorite Dinah lui ayant été volée, il incendia une case ; dès lors la guerre fut déclarée.

« Le chemin, dit Cameron, traversait des fouillis d'herbe et de broussailles, des plaines découvertes, lisérées de jungles épaisses, et nous marchions entourés d'une foule hurlante, qui, dans tous les endroits où nos balles auraient pu l'atteindre, se tenait hors de portée, mais qui se rapprochait et tirait sur nous dès qu'elle était sous bois. Le sifflement produit par les grandes flèches, passant entre les arbres, causait une sensation déplaisante. Toutefois, bien que la volée fût copieuse, aucun de mes hommes ne fut blessé. Je ne permis donc pas de tirer un seul coup de feu, résolu que j'étais à ne pas répandre le premier sang.

» Il y avait à peu près une heure que nos assaillants s'étaient retirés, quand nous atteignîmes une jungle que traversait un ruisseau ; la journée finissait. Le village qui devait être pour nous un lieu de refuge se trouvait de l'autre côté de la rivière. Je m'y rendis avec les guides, et fis demander si l'on pouvait nous recevoir. Là aussi, pour toute réponse, on nous envoya des flèches.

» Je revins chercher mes hommes ; Djoumah, Sammbo et un ou deux soldats répondirent seuls à l'appel. Nous déchargeâmes nos fusils à l'encontre de l'attaque ; et nous jetant dans la jungle, nous tournâmes le village, où nous rentrâmes d'un côté, pendant que les indigènes sortaient de l'autre. Le reste de mes braves, à l'exception de quatre ou cinq qui gardaient les bagages, prit la fuite.

» L'ennemi allait revenir ; il fallait être prêts à le recevoir ; nous n'avions pas de temps à perdre. Je fis porter sur-le-champ toute la cargaison dans le village. Bientôt reparurent mes fuyards, qui, nouveaux Falstaff, commencèrent à vanter leurs exploits et les hauts faits qu'ils allaient accomplir. Mais ce n'était pas le moment de causer, et j'envoyai mes héros aussi bien que les autres travailler aux fortifications. Quatre huttes, placées au centre du village, formaient à peu près un carré ; j'y fis pratiquer des meurtrières et les réunis au moyen d'une palissade, construite avec les portes et les pieux des autres cases, que j'avais fait abattre pour empêcher l'ennemi de s'y abriter.

» En dedans de la barricade, on creusa une tranchée que l'on couvrit d'un toit ; et, bien que plusieurs volées de flèches nous eussent dérangés dans nos travaux, le point du jour nous trouva en état de défense.

» La situation était grave ; je ne pouvais en sortir qu'en répondant au feu des indigènes. Pendant deux jours, on ne cessa pas de tirer sur nous. Cinq ou six de mes hommes furent blessés en allant puiser de l'eau ; mais quand il y eut de leur côté, non-seulement des blessés, mais deux ou trois morts, les naturels commencèrent à craindre les fusils, et n'approchèrent plus de notre blockhaus, que j'avais appelé Fort Dinah, en mémoire de ma pauvre chèvre. Je fis alors faire des reconnaissances. Mes éclaireurs trouvèrent des barricades fermant tous les sentiers ; pas une n'était défendue, et mes gens les détruisirent sans peine. Le troisième jour, une de mes escouades, étant allée plus loin, prit une femme et deux hommes qu'elle amena au camp. La femme était parente de Mona Kassannga, le chef qui nous avait fourni des guides ; je l'envoyai, ainsi qu'un des prisonniers, dire aux naturels que je désirais la paix, non la guerre. Elle revint le lendemain matin avec un chef du voisinage, qui était aussi parent de Mona Kassannga, et la paix fut conclue.

» Nous quittâmes Fort Dinah le 6 octobre. Dans les villages que la route nous fit traverser, beaucoup de huttes provisoires, qui avaient été construites pour les combattants venus des environs, étaient encore debout ; mais la population avait repris ses habitudes ; les enfants et les femmes couraient à côté de nous en riant et en babillant. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

COUSINE MARIE [1]

II

M. Delorme.

Deux années s'écoulèrent paisiblement. Marie était au premier rang de sa classe, et quoiqu'elle consacrât chaque jour plusieurs heures aux talents d'agrément, son instruction n'en souffrait pas.

Les pensionnaires de Mme Lombard se distinguaient entre beaucoup d'autres par leurs connaissances en histoire. Cet avantage n'était pas seulement dû à la science de leur professeur, mais à la confiance et à la sympathie qu'il inspirait à ses élèves.

M. Delorme joignait au savoir des qualités dont l'influence agissait silencieusement sur les plus étourdies.

La physionomie du professeur était un encouragement à l'étude ; il avait évidemment du plaisir à retrouver sa classe ; sa parole était simple et vraie, le temps ne l'avait pas blasé sur les récits qu'il faisait depuis vingt ans, mais qu'il rajeunissait chaque année ; au lieu de s'endormir dans la rou-

1. Suite. — Voy. page 75.

tine, il étudiait sans cesse de nouveaux documents et, à chaque pas, découvrait des horizons nouveaux.

Toutes les pensionnaires aimaient M. Delorme. Ce n'était pas seulement à cause de la justice avec laquelle il appréciait le travail de chaque élève; ce n'était pas parce qu'il relevait l'attention par un mot spirituel, c'était simplement parce que la vertu de l'homme chrétien, la bonté de l'ami dévoué rayonnaient sur son visage.

Marie avait quatorze ans et Charlotte entrait dans sa dix-huitième année. La *petite mère* et sa fille prenaient bien encore part aux jeux de leurs compagnes, mais le plus souvent elles se promenaient en causant. Marie lisait et relisait les lettres de son père. La dernière lui faisait espérer que le 2e chasseurs ne tarderait pas à quitter l'Afrique.

Cet espoir transportait de joie la jeune fille; elle énumérait à son amie tous les bonheurs qu'allait lui apporter ce retour inespéré.

Charlotte souriait, admirait le charmant visage de *sa fille* encore embelli par le doux sentiment de l'amour filial.

Tout à coup, Marie se tait, elle remarque un nuage de tristesse sur le front de Charlotte.

« Qu'as-tu, ma bien chère? est-ce que ma joie te fait de la peine?

— Non, petite amie, mais vois-tu, le cœur le plus généreux ne peut s'empêcher de faire de pénibles retours sur lui-même. Si tu savais, chérie, ce que je souffre de n'avoir plus mes parents, de ne plus entendre leur voix, de ne plus recevoir leurs caresses!

— Te souviens-tu d'eux?

— Parfaitement. J'avais huit ans lorsque j'ai perdu ma mère, et onze ans lorsque papa est mort à la suite d'une terrible chute qu'il a faite en Suisse. Qu'ils m'aimaient! et qu'ils seraient heureux de me voir grande! Mon tuteur est bon assurément, mais la tendresse d'un étranger, ou même d'un ami, ne peut pas remplacer celle d'un père.

— Tu te marieras, tu as dix-huit ans, tu es très-riche, ma tante me l'a dit.

— La fortune n'est pas toujours une garantie de bonheur, chère enfant... Eh bien! Marie, notre conversation m'amène à t'annoncer mon prochain mariage.

— Tu vas me quitter?

— Oui, chère petite... te quitter pour bien longtemps peut-être... je vais épouser un consul de France, dont j'ignore la destination.

— O mon Dieu! dit Marie, en se jetant dans les bras de Charlotte, quel coup pour moi!

— Remarque, ma chérie, que je vais te quitter au moment où ton père va revenir en France... peut-être même sera-t-il en garnison à Paris. Je t'avais caché cette bonne nouvelle parce qu'il y avait doute jusqu'ici, aujourd'hui elle paraît certaine. »

Cette assurance jointe aux regrets de perdre son amie produisit une sorte de conflit dans le cœur de la jeune fille; elle riait et pleurait en même temps; mais la véritable expression de son visage était celle du bonheur.

« Pourquoi, reprit Marie, épouses-tu quelqu'un qui va t'emmener si loin? Ne pouvais-tu pas choisir puisque tu es riche?

— C'est bien ce que j'ai fait : j'épouse un jeune homme qui réunit des qualités essentielles, son seul défaut est de n'avoir pas de fortune, et quand je serai sa femme, il sera sans défauts. Ma fortune me cause plus de souci que de joie. Il y a dans toute famille, chère enfant, le côté de l'épreuve, et il vaut mieux commencer la vie modestement que d'avoir tout à souhait

— Tu seras heureuse, Charlotte.

— Le bonheur n'est assuré pour personne en ce monde, chère petite amie.

— Tu seras heureuse, et je sais pourquoi.

— Voilà qui est sérieux! D'où te vient tant de science?

— Un jour (j'étais toute petite), j'avais une fantaisie qu'il était impossible de satisfaire, je pleurais, j'étais en colère, je disais : oh! que je suis malheureuse! Maman me prit sur ses genoux — mon Dieu, il me semble encore la voir et l'entendre. — Elle essuya mes yeux, m'embrassa et me dit : « Mon enfant, pour être heureux, il faut être raisonnable. Si ton père et moi n'étions pas raisonnables, nous ne serions pas heureux. Ce qui est vrai pour les enfants l'est aussi pour les parents. Souviens-toi de cela, ma chère petite fille. » Charlotte, je n'ai pas oublié cette douce leçon, et comme Mme Lombard ne manque jamais l'occasion de nous inviter à suivre en tout ton exemple parce que tu es raisonnable, je ne peux pas douter de ton bonheur. »

Peu s'en fallut que cette conversation intime ne fût entendue de quelques indiscrètes, mais le mot *raisonnable* les ayant fait fuir, le secret en fut gardé.

Cette promesse de bonheur donnée par une enfant de quatorze ans eut de l'influence sur la fiancée. Ses préoccupations s'effacèrent, et deux mois plus tard, Charlotte épousait M. Henri Lepérier.

Mme Lombard et Marie assistèrent à la touchante cérémonie du mariage; l'une priait avec la candeur de son âge, demandant à Dieu le bonheur pour son amie; et l'autre, formée aux épreuves de la vie, demandait pour sa charmante élève la patience et l'énergie pour l'accomplissement de ses devoirs.

III

La bataille de la Macta. — L'hôpital d'Alger.
Le docteur Vincent.

Marie éprouva d'abord comme une défaillance en voyant la place de son amie occupée par une autre;

mais à ce moment de faiblesse succéda la résolution de se montrer digne de celle qu'elle perdait, et comme moyen d'y mieux parvenir, elle se déclara à son tour la *petite mère* de trois gentilles fillettes, enchantées d'obéir à une maman de quatorze ans qui sautait admirablement à la corde et ...nisait une dînette avec les ressources les plus minces.

La première visite de Charlotte, devenue Mme Henri Lepérier, fut tout un événement. Son entrée dans la classe causa une véritable joie à ses compagnes qui l'embrassèrent et l'admirèrent. Ce premier mouvement d'enthousiasme étant apaisé, Charlotte put annoncer à ses compagnes que très-probablement elle allait partir pour le Nouveau Monde. Un tolle s'éleva contre Christophe Colomb. Sans lui, on n'eût point perdu cette aimable compagne, ou du moins on n'en eût point été séparé par l'Atlantique. La leçon intéressante qu'avait faite M. Delorme quelques mois auparavant sur l'illustre navigateur servit de texte à toutes sortes de récriminations. Quel besoin ce Génois avait-il de montrer tant de persévérance et de courage pour donner occasion au ministre des affaires étrangères d'envoyer les consuls à l'autre bout du monde? Beau résultat ; passe encore pour les consuls non mariés, ou du moins pour tous ceux qui n'avaient pas épousé Charlotte.



Elle se déclara la petite mère de trois gentilles fillettes. (P. 92, col. 1.)

Quelques jours plus tard, on apprenait que M. Lepérier était envoyé au Japon. Ce changement de destination ne pouvait diminuer les regrets des amies de Charlotte, mais il eut pour effet de leur inspirer le regret d'avoir si légèrement traité l'héroïque Christophe Colomb.

La première épreuve a souvent une influence décisive sur toute notre vie. Pour les uns, elle est un écueil, pour d'autres une occasion de développer de belles qualités que la prospérité eût peut-être étouffées en germe.

La pensée de Charlotte était toujours présente à Marie. Elle s'inspirait des conseils et des exemples de cette précieuse amie ; sans rien perdre de la gaîté naturelle à son âge, on voyait que la réflexion commençait à lui devenir habituelle ; les lettres qu'elle écrivait à son père étaient remplies de mille détails que la distance rendait encore plus précieux ; et lorsqu'elle était première, Marie plaçait un gros I en tête de sa lettre. Le fait glorieux d'avoir sauté cent fois de suite à la corde était raconté ; le nom de Charlotte revenait sans cesse. La tante Solaville et les cousines tenaient peu de place, car Marie n'ignorait pas qu'une plume médisante est sœur d'une langue médisante. Paul était le plus aimable des cousins : « Je serai bien contente, disait naïvement Marie, quand il aura de belles moustaches comme les vôtres. » M. Delorme n'était pas oublié, et c'était avec raison : il suivait avec un intérêt tout particulier les progrès de Marie.

Mme Solaville et ses filles avaient brusquement quitté Paris sans en faire connaître la raison ; Paul était entré à Saint-Cyr, comme il l'avait annoncé. On le voyait de temps en temps arriver au parloir en uniforme. Il apportait à Marie des nouvelles d'Afrique, ayant soin de passer sous silence les mauvais tours que les Arabes jouaient aux Français. Au moment de partir, l'aimable cousin trouvait comme par hasard dans ses poches des primeurs de la saison. Un jour il jouait au papa, une autre fois au frère, mais toujours c'était l'excellent garçon d'autrefois qui pensait à une enfant sans famille et à qui la présence d'un cousin au dernier degré devait encore faire plaisir.

Quand la chaleur du mois d'août incommodait Marie, elle se disait : Le soleil d'Afrique est bien autrement difficile à supporter, car on ne se promène pas toujours dans des bois de lauriers roses et d'orangers.

Marie ignora donc les glorieux faits d'armes de son père à la bataille de la Macta, où il avait été grièvement blessé. Ce fut seulement six mois plus tard que M. Cormery s'excusait de l'irrégularité de sa correspondance en lui annonçant qu'il avait battu les Arabes ; par suite de quoi il se trouvait promu au grade de lieutenant-colonel. Cette lettre était datée d'Alger.

Le colonel était à l'hôpital depuis un mois ; il avait reçu deux balles dans le genou droit, et il était fort à craindre qu'il ne restât infirme.

Si le colonel savait affronter l'ennemi sans jamais regarder au nombre, il n'envisageait pas sans

trouble l'avenir réservé à sa fille. Il ne possédait que le modeste patrimoine de sa femme, ressource insuffisante pour établir sa fille et même pour vivre dans une certaine aisance.

Une fois que les souffrances du blessé furent apaisées, les préoccupations survinrent. Le colonel avait calculé que, vu la guerre d'Afrique, il pouvait arriver au grade de général dans l'espace de quelques années. Il donnerait à sa fille le temps de grandir : à vingt ans, elle serait accomplie, elle rappellerait tant sa mère; il était assuré d'avance de l'avenir d'une si charmante personne. Mais si l'infirmité arrêtait le colonel au beau milieu de sa carrière, c'en était fait de ses espérances.

Malgré son désir de voir cette enfant bien-aimée, M. Cormery était désolé de rentrer en France. Il se serait fait attacher sur son cheval, et il aurait encore conduit ses soldats à la victoire. Cependant son régiment resta encore une année en Afrique sans que le 2e chasseurs prit part à la nouvelle campagne.

Il y avait alors à l'hôpital militaire d'Alger un médecin qui réunissait aux connaissances de son art des qualités peu ordinaires. M. Vincent était un homme d'âge mûr. Il avait fait les guerres d'Italie sous l'empereur Napoléon Ier. Chrétien, bon, fort instruit et doué d'un esprit remarquable, il était aimé de tous ceux qui le connaissaient. Les jeunes gens recherchaient sa société; le soldat le voyait approcher de son lit avec un véritable plaisir, car il était sûr d'abord d'être bien soigné, et de plus d'entendre des paroles d'encouragement assaisonnées d'une gaîté devant laquelle se dissipaient les plus sombres préoccupations comme la brume du matin aux rayons d'un clair soleil.



Marie se jeta dans les bras de son père. (P. 94, col. 1.)

La sympathie devait naître et naquit promptement entre le colonel et son médecin; cette sympathie prit bientôt la forme d'une bonne et franche intimité.

Chaque jour, les deux amis passaient des heures entières à causer ensemble. Après avoir parlé de leurs campagnes, de la France, des Arabes et du pays, ils s'entretenaient de leur famille. M. Vincent disait avec fierté qu'il avait un fils dans l'armée, capitaine d'état-major; il racontait les faits d'armes du jeune capitaine et ne passait pas sous silence les qualités extérieures qui le distinguaient.

Les deux amis faisaient tour à tour l'éloge de leurs enfants, sans se douter qu'ils se donnaient des louanges à eux-mêmes. Ils se communiquaient les lettres qu'ils recevaient, le docteur se plaisait aussi à lire ses réponses, pages aussi tendres que spirituelles.

M. Vincent ne s'était jamais fait illusion sur la gravité de la blessure de son ami; mais l'expérience

lui avait appris que le temps est un étrange médecin, qui se plaît bien souvent à déjouer les prévisions des autres médecins.

Après une année d'alternatives, de craintes et d'espérances, il fallut cependant en venir à constater que le colonel était désormais hors d'état de reprendre du service. On le mit en disponibilité pour adoucir l'épreuve : il comprit à demi-mot, et tournant ses regards vers la France où était le trésor de son cœur, deux grosses larmes coulèrent lentement le long de ses joues sans qu'il essayât de les retenir.

M. Cormery ne voulut point attrister sa fille en lui disant toute la vérité, mais il ne laissa rien ignorer à Mme Lombard qui devait préparer peu à peu Marie à l'idée de voir son père boiteux. A quinze ans, on ne croit point au malheur; sans doute la jeune fille n'apprit pas avec indifférence que son père était blessé, mais la joie de le revoir l'empêcha de s'appesantir sur les détails, et de saisir les transparentes allusions de Mme Lombard.

Ce fut au commencement du mois de mai que le 2e chasseurs rentra en France et resta en garnison à Paris. Le jour même de son arrivée, le colonel alla voir sa fille ; sa tenue était très-soignée; son visage, bruni par le soleil d'Afrique, et la souffrance que lui causait encore sa blessure, donnaient à sa physionomie une expression sévère à laquelle n'était pas habituée Marie. La jeune fille comprit dans un instant ce que Mme Lombard n'avait même pas pu lui faire soupçonner. Elle se jeta tout en pleurs dans les bras de son père.

Cependant, la première émotion étant calmée, on se regarda, on parla du bonheur d'être réunis et de l'espoir de ne plus se quitter.

Marie était grande; sa taille ne perdait rien de sa grâce sous la robe de toile noire ; ses cheveux blonds ondés étaient à eux seuls un ornement. En contemplant sa fille, le père oubliait les préoccupations qui l'avaient troublé depuis un an.

On ne put tout se dire dans cette première visite. On alla au plus pressé : la bataille, la victoire et la blessure du colonel ne pouvaient pas plus être des questions ajournées que celle du départ de Charlotte et du plaisir qu'éprouvait Marie à lire les lettres de madame la Consule. Oui, madame la Consule lui écrivait; les grandeurs ne lui avaient point tourné la tête. Elle racontait même ses impressions de voyage.

Par une faveur toute spéciale, le colonel était autorisé à venir voir sa fille tous les jours. Il constata avec bonheur tout ce que deux années avaient apporté de grâce et de raison à sa chère enfant; mais, chose étonnante, les éloges que Mme Lombard donna à son élève surpassèrent tous ceux que le père donnait en secret à sa fille.

L'éducation de Marie était parfaite, son instruction sérieuse ; elle annonçait de remarquables dispositions pour le dessin ; déjà elle peignait avec talent; le maître trouvait dans le coloris de son élève préférée ce quelque chose que la nature seule peut donner, et qui se rencontre rarement.

Quand une jeune fille de l'âge de Marie n'a plus de mère, il est sage de prolonger son séjour au pensionnat. D'ailleurs, tant que la position du colonel était incertaine, pouvait-on prendre un autre parti?

Marie pressentait confusément ce que l'inexpérience lui laissait encore ignorer. Dès que son père l'avait quittée, elle devenait soucieuse, agitée et faisait un retour sur le passé. Elle comparait le brillant officier d'autrefois au colonel boiteux. Cette infirmité la désolait, elle en était presque humiliée. A partir de ce moment, ses compagnes lui devinrent indifférentes. Toutes ses pensées se tournèrent vers Charlotte, cette amie sage, qui savait si bien la consoler en toutes circonstances! Quand irai-je demeurer avec mon bon père? Ma présence adoucira ses chagrins et même ses souffrances ; je le distrairai. La tristesse semblait à la jeune fille le plus grand des maux.

A suivre. Mlle Gouraud.

LES GRANDS INVENTEURS

PHILIPPE DE GIRARD

Philippe de Girard était provençal. Il naquit en 1775 dans une petite ville nommée Lourmarin. On prétend que tout jeune encore il s'amusait à construire de petites roues que faisait mouvoir le ruisseau du jardin paternel ; à l'âge de quatorze ans, il inventait une turbine qui devait avoir pour but d'utiliser le mouvement des vagues de la Méditerranée. Philippe de Girard avait en effet remarqué que nous négligeons une foule de forces que nous offre complaisamment la nature. En voyant un jour une cataracte, il se prit à dire : « Mais si nous parvenions à établir une roue à palettes sous cette onde qui bondit, nous pourrions faire marcher dix mille moulins ! »

Il est de fait que nous n'avons pas encore su profiter des grands fleuves, pas plus que des vagues de la mer et surtout du flux et du reflux.

La Révolution surprit notre jeune inventeur au milieu de ses travaux. Il s'expatria avec sa famille et partit pour les îles Baléares. Il peignait facilement, agréablement même, et utilisa les heures d'exil en faisant des portraits et des paysages.

Il se rendit ensuite en Italie, s'y adonna spécialement à la chimie, à la physique. Les sciences se mariant aux arts l'attiraient au plus haut point. Comme il fallait vivre, il monta une usine et la dirigea avec ses frères.

Pendant ce temps la Révolution touchait à sa fin ;

Robespierre était renversé. Philippe rentra en France et établit à Marseille une fabrique de produits chimiques. Tout à coup il se met en tête de vouloir gratifier le monde d'une lampe merveilleuse, à lumière éclatante, ne brûlant qu'à l'aide de mélanges chimiques et ne coûtant pour ainsi dire rien. La lampe est en effet trouvée; elle répand autour d'elle le plus brillant éclat, mais sa lumière perd de son intensité de seconde en seconde et, au bout de deux heures, on passe du crépuscule aux ténèbres. Il fallut donc renoncer à cette belle invention, battements d'ailes de l'oiseau fort qui se prépare à monter au plus haut des nuages. L'avenir de Philippe de Girard s'agrandit tout d'un coup par l'événement que voici.

Napoléon Ier voyait avec effroi qu'à chaque guerre nouvelle les arrivages de l'étranger se faisaient difficilement, lorsqu'ils n'étaient pas complétement entravés. « Il faut, pensa-t-il, que la France se suffise à elle-même; qu'elle trouve des ressources suffisantes dans son propre territoire. » De ce principe est né le sucre de betterave remplaçant celui de la canne. L'industrie linière végétait, il fallait la stimuler.

Un jour, toute la famille se trouvait réunie à Lourmarin. On venait de déjeuner. Le père recevait tous les jours le *Moniteur;* on le lui apporte, il le parcourt et tout à coup il le passe à son fils et lui indique du doigt un décret qui promettait un million à l'inventeur d'une machine simplifiant la préparation du lin. « Philippe, lui dit-il, voilà qui te regarde! »

Le jeune inventeur quitte le salon, se promène à grands pas quelques instants dans le jardin et paraît recueillir ses idées; dans son cerveau d'homme de science et de mécanicien viennent pour ainsi dire s'adapter toutes les pièces du mécanisme. De temps à autre, son front s'illumine. Il s'arrête et marche de nouveau avec rapidité.

« Eh bien! lui demande-t-on malicieusement, le million est-il pour toi?

— Qui sait? » répond Girard qui, sans se laisser préoccuper par les incrédules, monte dans sa chambre et s'y enferme deux jours.

Que de papiers furent alors noircis de croquis, de chiffres, de notes de toutes sortes!

Le troisième jour il revint auprès de sa famille et lui dit triomphalement : « Le million va bientôt nous appartenir; j'ai trouvé le mécanisme cherché. »

Il disait vrai. Cependant on fut bien longtemps à reconnaître la vérité. L'empereur, préoccupé de bien autre chose que de l'industrie linière, négligea de faire droit aux démarches de Philippe. Il eut beau construire une machine en grand et en état de fonctionner. Il installa à grands frais, grâce à la générosité des siens, deux fabriques : l'une de deux mille broches, rue Meslay; l'autre rue de Charonne: vains efforts, la ruine fut complète ; toute la fortune de la famille y passa.

Au retour des Bourbons il partit pour l'Autriche et y fut mieux compris qu'en France. On voulut bien déclarer ses machines supérieures à tout ce qui était jusqu'alors connu; en peu d'années, son système fut adopté dans la plupart des provinces autrichiennes.

Girard aspirait à voir son invention se répandre en France; il fit tenter de nouveaux efforts par ses amis, mais sans atteindre le succès. Il passa en Russie; de là, dans plusieurs autres contrées d'Europe. Au bout de onze années il revit sa famille qui alla le rejoindre à Mons, car ses créanciers l'auraient évidemment fait jeter en prison s'il eût osé franchir la frontière.

Pendant que le pauvre homme s'évertuait à gagner sa vie à l'étranger, son invention faisait fortune en Angleterre où elle avait été introduite en secret; de là, elle revenait en France. Les industriels, nos compatriotes, crurent être très-fins en s'en emparant, ils trouvèrent alors excellent ce qu'ils avaient autrefois dédaigné.

Philippe de Girard était toujours sur la brèche : il réclama l'honneur de la priorité. Que lui reprocha-t-on? D'avoir abandonné son pays, d'avoir porté ailleurs son invention! On attendait donc encore pour lui rendre justice. Néanmoins quelques esprits élevés qui avaient apprécié l'œuvre du vieil ingénieur allaient disant : « Ce n'est pas au mort qu'il faut payer une dette; hâtez-vous, le temps presse, le vieillard vous échappera! »

En effet, le 26 août 1845, le grand homme disparaissait. Le peuple comprit immédiatement qu'il venait de perdre un bienfaiteur.

Richard Cortambert.

A TRAVERS LA FRANCE

MONTRICHARD

Sur la rive droite du Cher, à 5 kilomètres du point où cette rivière quitte le département de Loir-et-Cher pour entrer dans celui d'Indre-et-Loire, à l'extrémité d'un vieux pont de pierre, s'étend une longue rue que dominent deux clochers et les imposantes ruines d'un château-fort bâti sur une colline rocheuse. C'est la ville de Montrichard, aujourd'hui un des chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Blois, et jadis place de guerre très-importante.

La situation stratégique de Montrichard attira sur lui, au commencement du XIe siècle, l'attention du plus grand bâtisseur de forteresses de ce temps, Foulques Nerra ou le Noir, comte d'Anjou. Ce lieu n'était alors qu'un petit fief, situé dans les terres d'Eudes, comte de Blois. Selon l'usage ordinaire des époques barbares, Foulques, trouvant la colline de

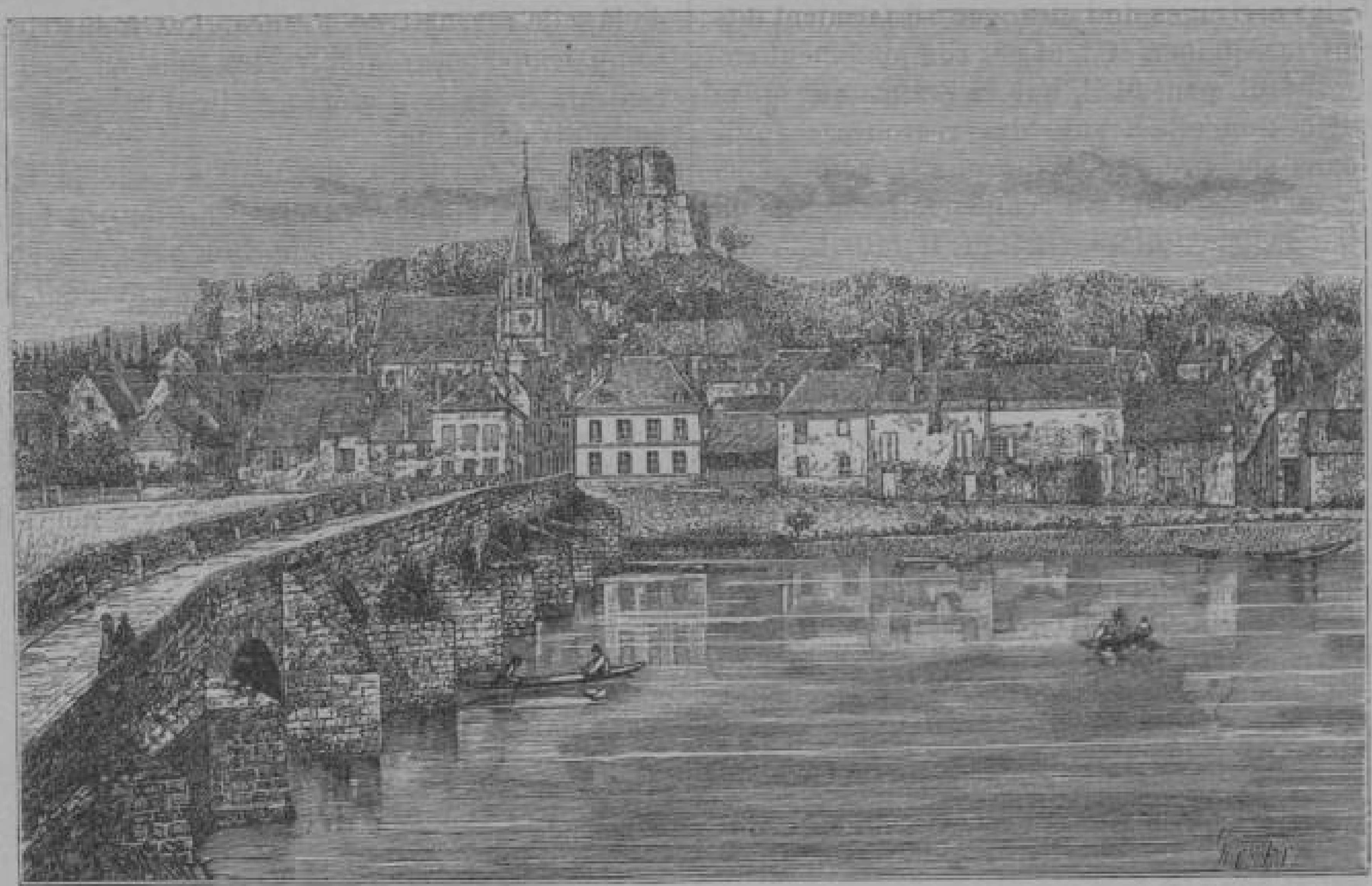
Montrichard à sa convenance, s'en empara par le droit du plus fort et y jeta aussitôt les fondements d'un redoutable donjon. Mais le comte de Blois, justement inquiet des résultats futurs de cette entreprise qui allait mettre entre les mains de son redoutable adversaire une des clefs de ses domaines, leva aussitôt une armée et s'avança sur Montrichard. L'Angevin, ne pouvant se mettre encore en sûreté dans sa nouvelle forteresse, à peine commencée, s'avança à la rencontre des troupes d'Eudes, et la querelle se vida, en 1016, sur les plaines de Pontlevoy, à deux lieues de Montrichard. Eudes, vaincu, se vit forcé de reconnaître l'usurpation de Foulques, et le donjon s'acheva tel à peu près qu'il est resté jusqu'à nos jours. Cette tour énorme est aujourd'hui la principale curiosité de Montrichard. Au pied des ruines sont situées l'église paroissiale et de vieilles maisons dignes d'intérêt.

Le donjon de Montrichard devint, au XVe siècle, la propriété de Louis XI qui l'acheta dans un but que les historiens auraient compris assez difficilement, s'il n'existait, à l'extrémité opposée de la ville, au milieu du faubourg de Nanteuil, une belle église où se conserve une madone célèbre. C'est pour rendre plus assidûment ses devoirs à Notre-Dame de Nanteuil qu'il voulut être propriétaire du château le plus voisin. Louis XI, on le sait, avait la dévotion de la peur, et pour retarder cette mort dont la crainte agita presque toute sa vie, il se montra prodigue de visites et de largesses aux sanctuaires les plus renommés de France. L'église de Nanteuil conserve, elle aussi, la trace de sa munificence. Construite au XIIe siècle dans une charmante architecture, elle fut, au XVe, ornée par le fils de Charles VII d'un magnifique portail et d'une nouvelle chapelle où fut placée avec honneur la statue vénérée. Tout cela subsiste encore, et cette église, toujours fréquentée par les pèlerins, est un des beaux édifices religieux du bassin de la Loire.

Visité par les touristes à cause de sa belle situation, par les archéologues pour ses vieux monuments et par les fervents catholiques pour sa Vierge de Nanteuil, Montrichard est une ville assez active, qui trouve en outre un élément considérable d'animation dans les carrières d'excellentes pierres de taille qui s'exploitent dans les environs, notamment vers l'est, dans les villages de Bourré et de Vineuil. C'est avec les matériaux provenant de ces carrières qu'ont été bâtis Montrichard, les châteaux de Chambord et de Chenonceaux et en grande partie les villes de Blois et de Tours. Les anciens travaux y ont laissé de curieux souterrains qui ont servi de refuges, de passages secrets et dont quelques-uns ont été convertis en habitations. Les crus renommés de Bourré et de Vineuil, classés parmi les meilleurs de la vallée du Cher, donnent aussi lieu à un commerce actif. Montrichard est desservi par la ligne de Tours à Vierzon.

La population de la commune de Montrichard est de 3 020 habitants.

A. SAINT-PAUL.



Montrichard, vue prise de la rive gauche du Cher.



Je faillis reculer à sa vue. (P. 98, col. 1.)

MONTLUC LE ROUGE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

IX

La lettre de M. de Kildare.

Pendant que les sauvages faisaient leurs préparatifs et que Montluc le Rouge poursuivant sa victoire achevait la déroute et la dispersion des troupes anglaises, je demeurai dans l'île de la Tour-Montluc avec le vieux comte Annibal et je célébrai le service divin pour lui et pour une cinquantaine de Canadiens qu'il avait gardés près de lui.

En même temps il faisait reconstruire son château, mais en briques cette fois afin qu'il ne fût pas aussi exposé à un nouvel incendie.

De son côté Charlot, toujours actif, naviguait en éclaireur sur le lac Érié avec sa grande chaloupe, cinq ou six Canadiens et ses deux canons qu'il avait appelés, suivant sa promesse, *Lucy* et *Athénaïs*. Souvent il emmenait avec lui les deux élans mâle et femelle qu'il avait pris à la chasse et dressés comme des chevaux de course, dont ils avaient d'ailleurs la force et la vitesse.

Une seule chose, mais la plus importante de toutes, manquait au bonheur des habitants de la Tour-Montluc, c'était le retour des deux jeunes filles faites prisonnières et emmenées par les Anglais. On n'en avait même aucune nouvelle.

Un soir enfin, Charlot, qui revenait d'une expédition sur le lac, fit entendre de loin des fanfares qui présageaient quelque chose d'heureux et d'extraordinaire. A mesure qu'il approchait, on le voyait se lever, agiter son mouchoir et son chapeau en l'air. Enfin il mit pied à terre et cria :

« Lucy et Athénaïs sont retrouvées ! Elles sont à Boston... Voici la lettre de Donald. »

L'enfant remit un volumineux manuscrit à son père, qui me pria d'en faire lecture à haute voix.

La lettre était adressée de Boston par M. de Kildare à Montluc le Rouge :

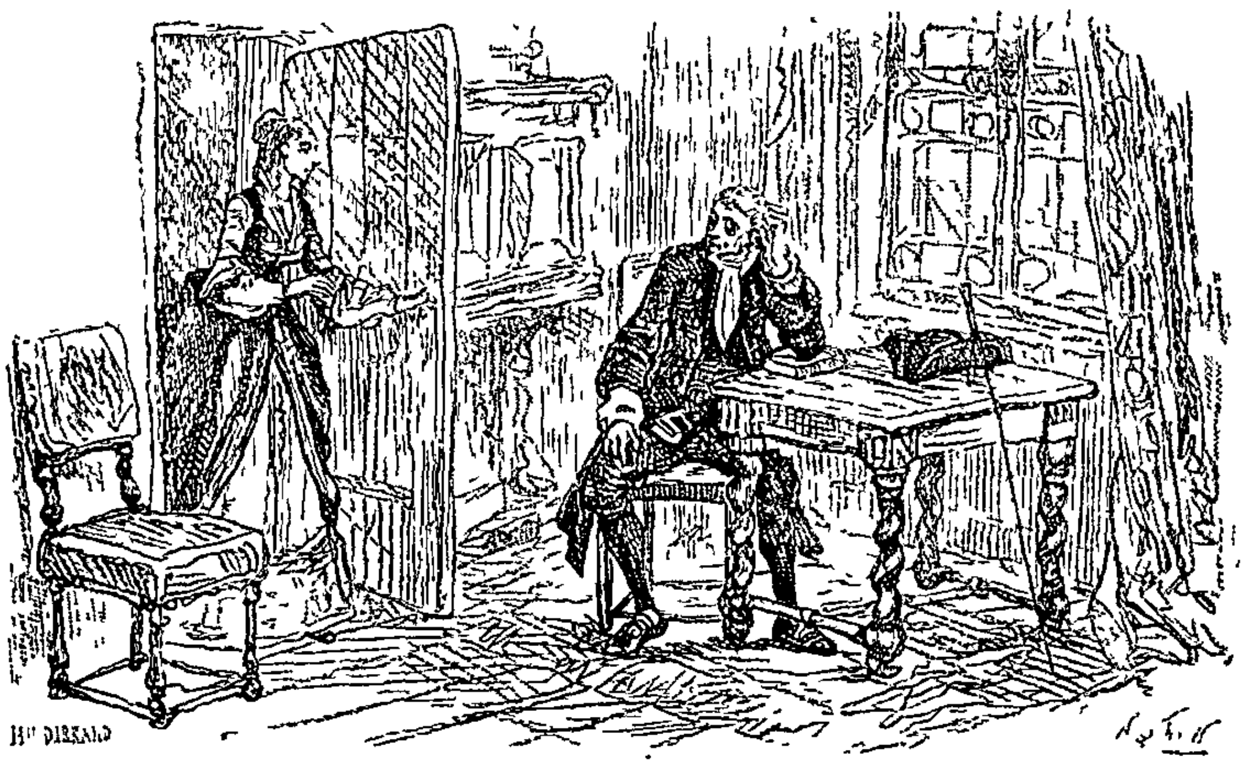
1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 88 et suivantes.

« Cher ami,

» Comme je te l'avais promis, j'ai mis enfin le pied sur le sol ennemi. Mais d'abord, sois heureux. J'ai retrouvé nos belles prisonnières. Je les ai vues, je me suis fait reconnaître, je les ai fait rire (je te dirai tout à l'heure comment) et, excepté qu'elles ne peuvent pas sortir de la ville et qu'on veut à toute force les marier ici ou, si elles refusent, les envoyer prisonnières en Angleterre, elles ne sont pas trop malheureuses.

» Cela, c'est pour dissiper tes inquiétudes. Maintenant je vais commencer par le commencement.

» Rappelle-toi d'abord, ami Montluc, ce que je t'ai dit la veille de mon départ, qu'on ne pouvait pas me pendre ici, mais qu'on pouvait très-bien m'y couper la tête, vu le jugement solennel du Parlement d'Angleterre. Figure-toi aussi que je n'ai presque pas plus de goût pour le billot que pour la potence et juge des précautions que j'ai dû prendre pour échapper à l'un et à l'autre.



Miss Angelina paraît. (P. 98, col. 2.)

» J'arrivai avant-hier à Boston, un peu avant midi, heure du dîner chez tous les honnêtes gens des pays civilisés, ayant à peu près dans mes poches trois guinées et douze shillings. Ce n'est pas de quoi mener le train d'un grand seigneur, mais c'était assez pour attendre des jours plus heureux. Tout d'abord mon air humble m'attira les respects et la considération de tous les passants.

» Malheureusement, tout le monde était si occupé de ses affaires et d'aller dîner que, malgré ces marques de respect, je serais mort de faim sans mes guinées. Je me hâtai donc d'entrer dans une maison de médiocre apparence mais propre, bien tenue et munie d'une sorte d'enseigne où l'on promettait une nourriture saine et abondante moyennant la somme de douze shillings par semaine. Le temps pressait. Je me décidai à tirer la sonnette de mistress veuve Porter; c'était le nom de l'aubergiste.

» Cette dame respectable vint m'ouvrir elle-même, et je faillis reculer à sa vue. Imagine-toi le corps le plus long, le visage le plus sec, le teint le plus jaune, le nez le plus rouge, le plus penché et le plus crochu, le menton le plus pointu, que tu aies jamais pu rencontrer dans tes voyages. Avec cela des dents d'une longueur terrible, pareilles à des défenses de sanglier et sortant d'une bouche énorme et souriante.

» Je priai cette personne respectable de me dire si vraiment, pour le prix indiqué sur l'enseigne, elle nourrissait aussi copieusement ses pensionnaires. Elle répondit affirmativement et nous eûmes bientôt réglé les conditions. Je payai sur-le-champ une semaine d'avance et je fus introduit par l'honorable aubergiste dans la salle à manger.

» Mistress Porter me prit par la main en me faisant monter deux marches et me conduisit à ma place, près de sa fille miss Angelina.

» Le dîner était fini et tout le monde était parti, excepté mistress Porter et sa fille, car les gens de ce pays mangent ou plutôt dévorent avec l'appétit et la précipitation des loups et retournent à leur travail sans perdre une minute.

» Après dîner, comme je demandais conseil a mistress Porter pour trouver un logement, cette dame respectable eut la bonté de m'offrir moyennant cinq shillings par semaine (payables d'avance), une chambre de moyenne grandeur, assez confortablement meublée, et dont la fenêtre s'ouvrait au premier étage sur le port.

» Enfin j'étais dans la place et, grâce à mon déguisement, j'inspirais aux dames une confiance absolue.

» Mais quel parti allais-je tirer de ce premier succès? Comment voir Athénaïs et Lucy? comment m'informer d'elles sans exciter le soupçon? comment être soupçonné sans me faire reconnaître presque aussitôt? comment, enfin, être reconnu sans avoir la tête coupée, suivant l'ordre du Parlement anglais?

» Pendant que je faisais ces réflexions et surtout pendant que je rêvais au moyen de voir ta sœur et ta fiancée la porte de ma chambre s'ouvrit doucement et miss Angelina parut et me demanda fort gracieusement si je ne voulais pas profiter du beau-temps pour aller sur le port voir entrer la flotte de transport anglaise, qui apportait six mille hommes, et assister au débarquement des troupes.

« Six mille Anglais! m'écriai-je presque involontairement, que viennnent-ils faire à Boston?

— Achever la conquête du Canada.

— Depuis quand arrivés en vue du port?

— Depuis la veille. Le brouillard seul avait retardé le débarquement. »

» Et alors, question par question, je me fis raconter l'expédition que sir Robert Carroll avait faite dans le lac Érié, la destruction de la Tour-Montluc et tous les malheurs que tu connais déjà. Après quoi, d'un air négligent, je demandai s'il n'y avait pas de prisonniers.

« Il n'y en a pas, me dit la demoiselle, les sauvages ayant tout tué et les Anglais ayant laissé faire; mais sir Robert Carroll avait emmené deux prisonnières. »

» Cette fois je touchais au port. Je me fis faire la description des deux prisonnières. C'étaient bien celles que je cherchais.

« L'une des deux est Française, dit miss Angelina en retroussant ses lèvres pour montrer son dédain. C'est la fille du baron de Montluc, un vieil Amalécite, un vieux scélérat, comparable à Jéhu qui poursuivait à coups de sabre les vrais enfants d'Israël. L'autre était Anglaise et épiscopalienne, miss Lucy Carroll, la propre cousine du gouverneur du Massachusetts. »

» Je m'empressai de me rendre au port pour assister au débarquement. Les soldats parurent, bien habillés, bien fourbis, bien nourris, bien harnachés comme toujours, et descendirent à terre dans le meilleur ordre, au son des tambours et des trompettes. Les Bostoniens et les Bostoniennes poussèrent des hourrahs retentissants. Enfin le gouverneur du Massachusetts, sir Robert Carroll lui-même, parut à son tour pour recevoir ses hôtes et emmener les officiers dans sa maison où les attendait un grand festin. Les soldats et les sous-officiers furent dispersées chez les habitants en attendant que leur campement, à moitié construit hors de la ville, fût tout à fait préparé. J'appris en même temps que la flotte de transport et la flotte de guerre qui l'escortait allaient reprendre la mer dès le lendemain, car on avait reçu la nouvelle (c'est un bourgeois de Boston qui me le dit) que le fameux Louis de Montluc, surnommé Montluc le Rouge (toi-même, cher ami), croisait en ce moment entre l'Océan Atlantique et la mer des Antilles et préparait un coup de main sur la Jamaïque ou sur Charleston et Baltimore. Je demandai d'un air dédaigneux qui t'aurait bien fait rire quel était ce Montluc le Rouge dont je n'avais jamais entendu parler. A quoi le Bostonien répliqua que j'étais nouveau sans doute sur le continent américain puisque je ne connaissais pas ce scélérat, ce brigand, ce ... Il te couvrit de plus de noms, d'épithètes et d'injures qu'un avocat n'en pourrait dire en trois quarts d'heure sans s'arrêter... Aux injures



Je commençai mon discours. (P. 100, col. 1.)

je jugeai de la frayeur que tu causes à tous ces gens-là.

» Je me fis donner quelques détails sur tes projets et je reconnus que le gourverneur de Québec avait bien tenu sa promesse et fait répandre les bruits les plus absurdes et les plus alarmants sur toute la côte de l'Océan Atlantique. Il paraît (au rapport du bon bourgeois de Boston) que tu as résolu d'égorger, piller, brûler, massacrer, exterminer tout ce qui porte un nom anglais dans ce pays-là... Et ce qu'il y a de terrible — toujours au dire du bourgeois — c'est que toutes tes entreprises sont accompagnées d'un bonheur et d'un succès déplorables pour les Anglais.

» Mais je ne pouvais pas perdre mon temps à écouter les discours du bonhomme, quelque édifiants qu'ils pussent être. J'étais venu pour voir Athénaïs et Lucy, et je voulais les voir à tout prix.

» Je cherchai donc le moyen de m'introduire dans la maison de sir Robert Carroll et je l'eus bientôt trouvé. Je me présentai à la porte de son palais et me fis annoncer comme un missionnaire presbytérien qui venait d'évangéliser les Peaux-Rouges et qui désirait exposer ses doctrines devant le gouverneur. On me fit entrer et je me trouvai bientôt dans le salon en présence d'une société nombreuse parmi laquelle je reconnus tout de suite les deux prisonnières. Je commençai mon discours.

» Plus je haranguais, plus la lumière se faisait dans l'esprit de Mlle de Montluc; à la fin, je vis qu'elle m'avait reconnu. Elle éclata d'un fou rire, que mon déguisement rendait assez naturel, et dit quelques mots à l'oreille de miss Lucy qui eut la bonté de rire aussi de toutes ses forces.

» Toutes deux insistèrent pour qu'on me fît monter dans la salle à manger. Miss Lucy insista surtout. Sir Robert Carroll, son cousin, qui fait tous ses efforts pour lui plaire, obéit, et je fis enfin mon entrée dans la salle à manger au milieu de la gaieté de tous les convives.

» Quant à moi, sérieux et grave, j'allais me placer au bout de la table, mais Mlle de Montluc voulut m'avoir près d'elle et je vis avec plaisir qu'elle faisait reculer pour moi le couvert d'un jeune et brillant gentilhomme dont j'appris bientôt le nom. C'était le colonel Percy. Il commença par résister, mais il fallut céder.

» Je fis d'abord mine de prêcher dans la salle à manger, comme j'avais fait au salon; mais, grâce à Mlle de Montluc, je pus bientôt raconter à mots couverts tes aventures et les miennes, notre retour au Canada et l'espérance que nous avions de la délivrer bientôt en même temps que miss Lucy. Le colonel Percy essaya de déranger notre conversation; mais Mlle de Montluc reçut si froidement toutes ses tentatives, qu'il fut forcé de nous laisser causer à part pendant un instant.

» Elle me raconta à voix basse les projets de sir Robert Carroll, qui voulait à toute force épouser miss Lucy, la menace qu'il faisait de la conduire en Angleterre, l'invasion prochaine du Canada, l'ennuyeuse vie qu'on mène à Boston, mille choses enfin que nous aurons plaisir à nous rappeler à la Tour-Montluc, quand nous serons de retour au coin du foyer.

» Comme j'avais dit à peu près tout ce que je pouvais dire, je me retirai d'un air grave qui me fit le plus grand honneur aux yeux de l'assemblée.

» Les jours suivants je parcourus la ville et la campagne environnante. J'examinai les fortifications, je regardai passer en revue les troupes anglaises et la milice, je prêchai à tout hasard, et j'eus le plaisir d'apprendre que la flotte qui avait transporté les troupes d'Angleterre à Boston venait de mettre à la voile pour aller à la rencontre d'une flotte française qui menaçait la Jamaïque.

» Presque en même temps j'appris ton arrivée à la Tour-Montluc, la défaite et la mort de sir John Comrie, l'alliance que tu venais de conclure avec toutes les tribus sauvages du Canada. On dit que tu allais te diriger sur Boston ou peut-être sur la Pensylvanie, et la frayeur se répandit partout.

» Déjà les Abénakis sont en campagne et, suivant leur coutume, mettent à mort tous les colons de la Nouvelle-Angleterre. Chacun rentre dans la ville avec sa femme, ses enfants et ses bestiaux. Boston, qui n'a pas plus de six mille habitants en temps ordinaire, en contient aujourd'hui vingt mille.

» L'autre jour, me trouvant chez le gouverneur, j'entendis parler d'un certain Kronmark qui a été scalpé par les Indiens sur la baie d'Hudson.

» A ces mots de « scalpé » et de « Kronmark », je me rappelai cet Allemand que Pied-de-Cerf scalpa sous tes yeux à Catarocouy pour le récompenser d'avoir excité les Algonquins contre nous, et je demandai, en cachant mon inquiétude, s'il était à Boston.

« Il va revenir dans cinq jours, me répondit un des assistants. C'est l'homme de confiance de sir Robert Carroll. »

» Je ne demandai pas d'autre détail. Si l'homme revient, il me reconnaîtra. S'il me reconnaît, j'aurai la tête coupée. Je serais bien sot de l'attendre.



» Boston est rempli de troupes. Les habitants sont remplis de frayeur. Je suis rempli de bons conseils civils et militaires que j'offre à tout le monde sans relâche. Sir Robert Carroll ne sait à qui entendre. Miss Lucy et Mlle de Montluc attendent avec impatience ton arrivée. L'armée attend des ordres et ne sait si elle marchera au nord ou au sud, à

l'est ou à l'ouest. Lord John Percy me regarde de travers, mais n'ose me chercher querelle à cause de mon caractère religieux, et moi je cherche, soir et matin, le moyen d'aller te rejoindre et de revenir ici l'épée à la main.

» Adieu, ami, et à bientôt.

» KILDARE. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

LE VERRE[1]

V

VERRES DE COULEUR ET VERRES TAILLÉS

Après avoir découvert et utilisé cette matière si précieuse, l'industrie humaine s'est ingéniée à rehausser la beauté et l'éclat du verre par mille procédés : le coloris, la taille, la dorure.

C'est par la couleur surtout que le verre devient décoratif et reçoit une nouvelle beauté. Rien ne manque pour cela à la palette du verrier, puisqu'il est en possession de tous les oxydes qui produisent dans le verre les colorations les plus éclatantes. Il peut teindre le verre dans la masse ou le doubler, c'est-à-dire le faire à deux couches, ou bien encore y superposer trois ou quatre couches de différentes couleurs qui pourront tour à tour paraître ou s'évanouir sous la roue du tailleur. Il peut leur donner l'opacité laiteuse de l'opale ou l'aspect de la paille de riz; il peut y faire jouer les alternances de couleurs, y ménager des demi-teintes par l'enlevage d'une demi-couche, en rompre les tons diaphanes par des émaux opaques. Il peut enfin multiplier les effets de la lumière colorée, produire mille fantaisies qui ne demandent qu'à être conçues et exécutées avec goût.

Les anciens Romains ont eu l'idée et le talent de fabriquer des verres à deux couches superposées, bleue et blanche, par exemple, mais faisant corps, et par là semblables aux agates à deux ou plusieurs couches de différentes couleurs que forme la nature, et qu'on appelle onyx ou sardonyx. De même que le graveur en pierres fines, en enlevant une partie de la couche extérieure, faisait reparaître la couleur de la couche de dessous et parvenait ainsi à détacher en relief des figures claires sur un fond brun ou ardoisé, de même l'artiste verrier imagina de ciseler la couche blanche du dessus, suivant les contours d'une figure ou d'un ornement et d'enlever au touret cet ornement et cette figure sur le lit bleu du verre. C'est ainsi que fut décoré, du temps des Antonins, selon toute apparence, le fameux vase trouvé aux environs de Rome dans un sarcophage antique et connu aujourd'hui sous le nom de Vase de Portland. L'artiste romain, par une heureuse transposition de procédés, se trouvait avoir donné à un vase l'apparence d'un superbe camée de forme sphérique, à ce point que longtemps ce précieux vase a passé parmi les savants pour une pierre gravée.

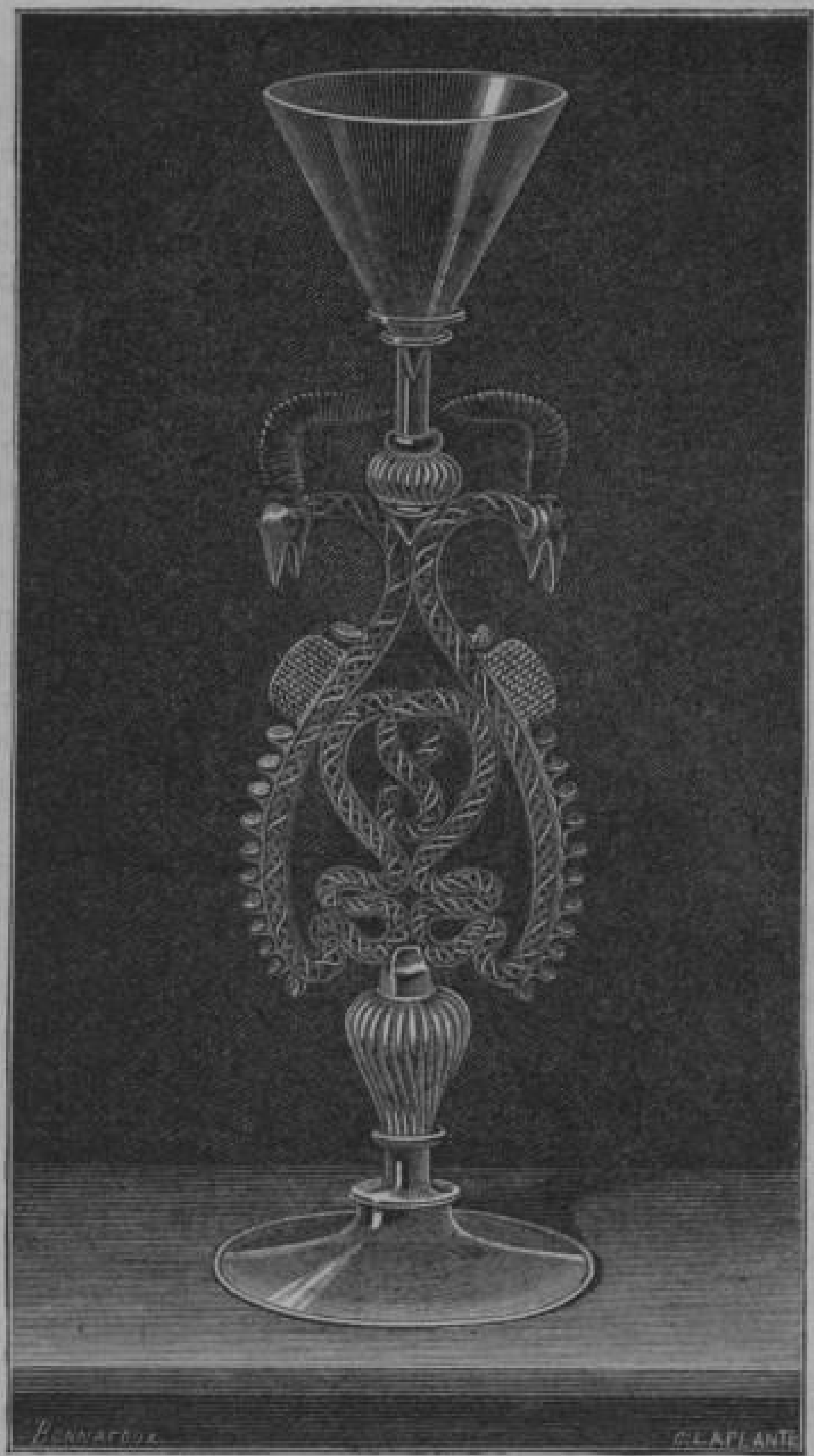
« De même que l'art de la verrerie, dit un de nos plus charmants écrivains dans ses causeries sur les arts décoratifs, connu de la plus haute antiquité, a eu son second berceau à Venise, l'art de colorer le verre dans la masse nous est venu de Bohême. Là ont été découvertes la plupart des couleurs dont disposent nos verriers. Nées au milieu des grandes forêts de sapins qui couvrent la contrée, établies sur les bords d'un cours d'eau flottable, les verreries de Bohême ne sont guère que des baraques en bois, ainsi construites pour le temps que durera la consommation du combustible environnant. Quand l'usine a dévoré le bois qui est à sa portée, elle se transporte dans une autre partie de la forêt, où elle demeure jusqu'à ce qu'un approvisionnement facile y soit épuisé. De ces misérables huttes, dont l'existence s'annonce au loin par la fumée qui s'élève au-dessus des arbres, il sort chaque jour des merveilles. Avec un excellent sable, ramassé dans le pays même, les verriers de la Bohême produisent un verre pur, limpide, d'une douce blancheur, et qui est le plus beau de tous après le cristal. Pleins d'imagination et souvent guidés par un goût naturel, leurs ouvriers excellent à tailler le verre, mais surtout à le graver, à rehausser de dorures les verres rubis et les verres noirs, à marier l'argenture avec les verres opalins blancs, verts ou bleus, à raffiner la matière vitreuse, qui, sortie à l'état brut des usines de la forêt, est décorée dans des établissements qu'on appelle, pour cette raison, des *raffineries*. Mais ce sont les Vénitiens qui ont introduit dans la fabrication du verre tous les trésors d'une fantaisie inépuisable, qui l'ont converti en objets d'art ou tout au moins de curiosité, et qui, à force d'essayer des formes, des procédés de composition, des mariages de couleurs, des tours de main, ont créé les variétés innombrables du verre destiné à la pure récréation des yeux, du verre charmant et inutile. Encore est-il vrai de dire que les secrets techniques de leur fabrication étaient connus des anciens et que les verriers établis, au moyen âge, dans les îles des lagunes ne firent que renouveler les pratiques des Romains et des Grecs, élèves eux-mêmes des Égyptiens. Oui, tout ce qu'on a fait à Murano avait été fait dans les temps antiques, témoin les spécimens conservés dans les collections, les verres filigranés, rubanés, à bulles d'air, les verres mosaïques diaprés de mille couleurs, comme un tapis d'Orient, *millefiori*, les incrustations d'émaux de couleur et de substances argileuses ou gypseuses dans la masse

1. Suite. — Voy. pages 21, 47, 54 et 70.

encore molle du verre, les baguettes en fils de verre coloré qu'on emprisonne entre deux couches transparentes, minces comme des feuilles de papier, tout cela est représenté dans la verrerie antique par des échantillons qui ont traversé les siècles sans s'altérer, sans se briser, même partiellement. »

Cela tient du merveilleux de voir combien l'homme a été ingénieux à tirer parti de cette substance qui, à une température élevée, devient si malléable, si obéissante, si ductile, comment il a su étirer le verre, l'enrouler sur une roue qui tourne rapidement et l'allonger au point d'obtenir, avec une baguette de quelques centimètres, un fil de plusieurs mille mètres, aussi fin, aussi souple que la soie, un fil propre à tisser des étoffes, à former d'impondérables aigrettes, et, qui le croirait? à remplacer les cheveux postiches d'une perruque susceptible d'être frisée au fer.

Les Vénitiens ont excellé dans toutes ces gracieuses transformations du verre; mais souvent ils ont poussé le caprice jusqu'à la bizarrerie, la fantaisie jusqu'au fantasque. Il y a plaisir sans doute, à suivre de l'œil ces dragons chimériques, dont la croupe se recourbe en replis tortueux autour de la jambe d'un verre vénitien. La tête de ces chimères se hérisse le plus souvent d'une crête en verre bleu pâle ou glauque. Le long de leur corps serpentent comme des veines, des filets tantôt simples, tantôt contenant eux-mêmes de petits dessins filigranés, des filets roses, rouge-groseille, blanc de lait, jaune effumé, grenat, vert, turquoise, soufre ou bien incolores. Des ailerons bleus sont adaptés aux flancs de ces reptiles imaginaires. Quant au récipient de verre, il est plus varié de formes que de couleurs. Il prend la forme évasée d'une clochette ou d'un cornet, il se dresse en cylindre ou bien il repose sur des renflements inégaux et superposés semblables à ceux d'une étoffe bouillonnée. De plus, il se divise en lobes, se taille en cannelures, se hérisse de côtes saillantes, ou se plisse en godrons comme une fraise empesée. Quelquefois, la coupe imite les jaspures d'une agate, et il semble que son ironique pesanteur fait ployer la faible tige d'une plante garnie de feuilles mortes et décorée d'une fleur idéale. Mais il faut avouer que le goût un peu baroque de ces objets ne permet pas de les multiplier sur une étagère, parce que leurs formes hérissées les rendent, pour l'imagination même, d'un usage impossible et qu'ils n'offrent aucune prise facile ni à la main, ni à la pensée.



Verre de Venise. (P. 102, col. 1,)

« L'idée de tailler le verre, dit encore M. Ch. Blanc, a dû se présenter naturellement à l'esprit de ceux qui voulaient rendre cette matière, déjà si précieuse, plus précieuse encore. L'observation ayant appris que la lumière du jour, en traversant un prisme de verre, s'y décomposait en couleurs éblouissantes renouvelant le spectre de l'arc-en-ciel, on dut chercher à produire un effet semblable en taillant sur les objets en verre des facettes qui briseraient les rayons de soleil. Mais comment tailler le verre? Les anciens en ont connu le secret, puisque Pline parle de verres que l'on façonne au four, et d'autres que l'on cisèle comme de l'argent. Aujourd'hui, soit que les procédés antiques aient été conservés à travers les âges par tradition, soit qu'on le sait inventés de nouveau, la taille du verre se fait au moyen de quatre meules verticales par lesquelles on conduit l'opération depuis l'égrisage rude jusqu'au poli parfait. »

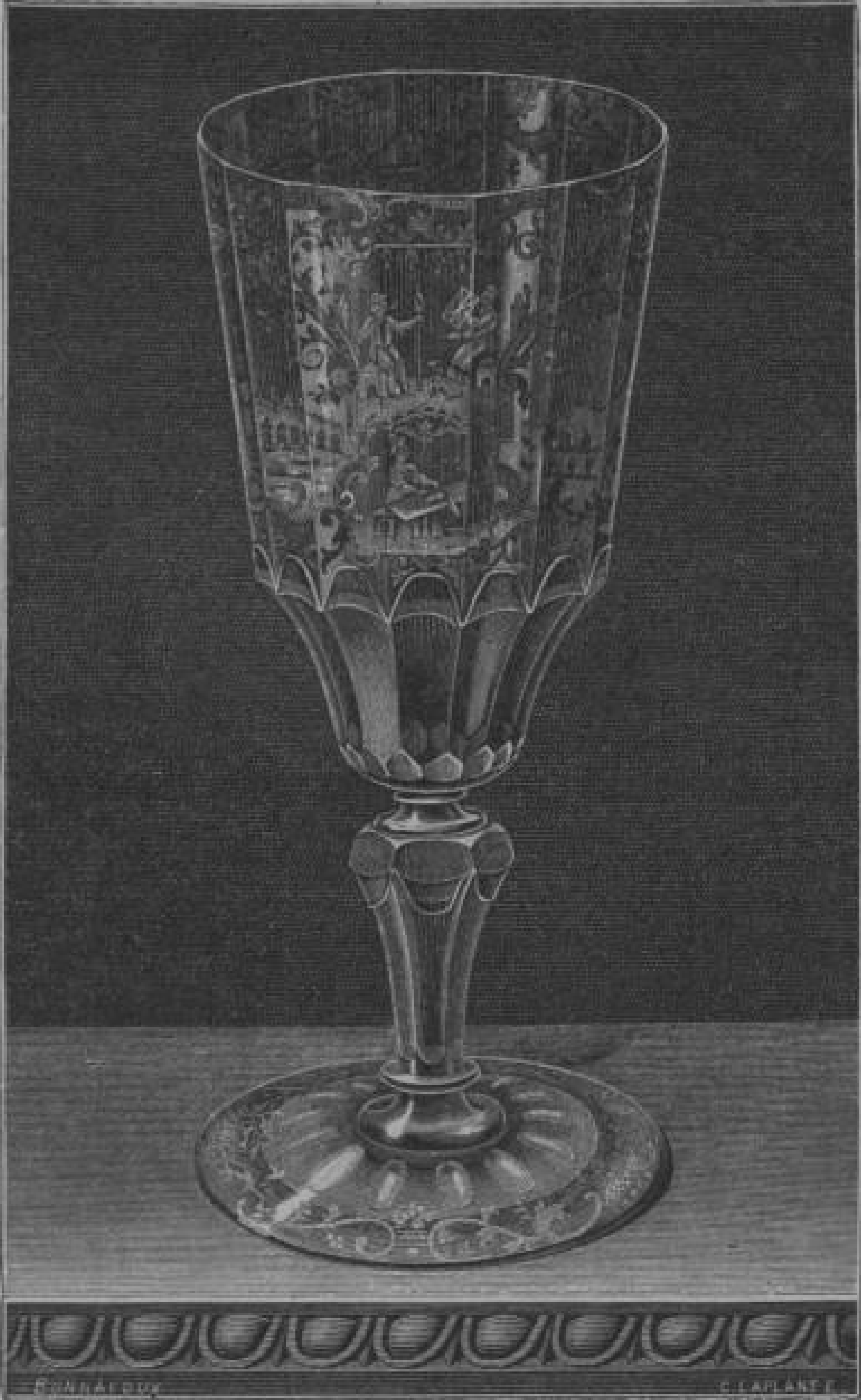
La première meule, en fonte, sert à *ébaucher* les pièces, à les dégrossir. L'eau y arrive en filets minces, et pour qu'elle entraine avec elle un peu de sable, on lui a fait traverser un vase qui en est plein. La pièce dégrossie, on la soumet, pour la *doucir*, à la rotation d'une seconde meule en grès, constamment mouillée; ensuite, pour la *polir*, au mouvement d'une troisième meule en bois de saule humectée avec une boue de sable et de l'émeri de plus en plus raffiné; enfin, on achève le polissage

en employant de la potée d'étain étendue sur une meule de liége ou bien sur la meule en bois qu'on a garnie d'une étoffe de laine.

Cependant, la taille n'est pas le seul moyen d'embellir le verre; on peut encore le graver, et on le grave aujourd'hui de bien des façons, notamment de la manière dont on graverait une eau-forte. Autrefois on le gravait à la roue, c'est-à-dire avec un burin. Mais au lieu d'être promené sur la surface du verre immobile, le burin demeurait fixe dans la meule et c'était le verre qui changeait constamment de place en venant se présenter au burin pour en recevoir les incisions. Ainsi furent gravés ces gracieux ou curieux verres de Bohême, d'Allemagne, de France, qui portent des armoiries, des devises, des attributs symboliques, des lettres initiales enlacées et nouées de rubans. Il en est qui représentent des figures rustiques, des animaux, des scènes d'auberge, de naïfs paysages, ou de beaux seigneurs échangeant avec les dames des vers écrits sur des banderoles.

De nos jours on a remplacé par un agent chimique les tailles de la gravure au burin ou au silex. On se sert de l'acide fluorhydrique, dont la propriété est d'attaquer le verre, de le mordre, comme l'eau-forte mord le cuivre. Le verre est garni d'un enduit de cire et de térébenthine qu'on applique à chaud à l'aide d'un pinceau. Ce vernis étant à l'huile de lin offre assez de transparence pour qu'on puisse décalquer le dessin que l'on veut graver, quelle qu'en soit la finesse. La pointe du graveur ayant dénudé le vernis partout où elle a passé, l'acide n'aura d'action que sur les lignes tracées par la pointe; il ne mordra donc que le dessin, et il le mordra plus ou moins profondément, suivant le temps que durera la morsure.

Si la surface est plane, avant de verser le liquide sur l'enduit, on a élevé autour un petit rebord de cire qui a renfermé le liquide comme dans un bassin. L'opération finie, on démolit ce rebord, on enlève le vernis avec de l'essence, et le dessin se trouve gravé, non pas avec la netteté d'une taille au burin, mais avec ces lignes imperceptiblement tremblées et, pour ainsi dire, vibrantes qui rendent le travail agréable parce qu'il est moins sec.



Verre de Bohême taillé et gravé. (P. 103, col. 1.)

Toutefois, une telle manière de graver les cristaux étant compliquée et dispendieuse, quand il s'agit de la verrerie de table qui présente des surfaces courbes, d'ingénieux fabricants ont inventé de transporter sur les verres à boire, les coupes, les carafes — aussi bien que sur les globes de lampe — des dessins imprimés avec une couleur inattaquable par l'acide. Le papier étant légèrement mouillé à l'eau de savon, l'encre d'impression y adhère si peu, que lorsqu'on applique le papier sur le cristal l'encre se fixe sur le cristal et abandonne le papier. Or, comme cette encre préserve de toute morsure les traits du dessin transporté sur le verre, l'acide mord sur tout ce qui n'est pas le dessin et accuse ainsi la différence entre les parties pleines et les parties vides de la gravure. D'autres emploient le procédé inverse, c'est-à-dire que, faisant mordre le dessin et mettant à l'abri de la morsure tout le reste de la surface, ils obtiennent un dessin dépoli sur un fond transparent.

Tels sont les principaux procédés de décoration du verre. Il ne nous reste à citer encore plutôt comme bizarrerie que comme emploi artistique du verre, les filigranes de verre et les mille-fiori, employés surtout en presse-papiers et qui renferment dans leur substance soit des baguettes de verre de couleur soit des objets divers, médailles, figures en relief, etc.

A suivre. P. Vincent.

L'AFRIQUE CENTRALE

(Suite)[1]

LA TRAVERSÉE DE L'AFRIQUE, PAR CAMERON

Quelques jours après, Cameron sortait enfin de ce pays hostile et arrivait à Kilemba, capitale du royaume d'Ouroua, où il fut accueilli par un traitant arabe nommé Djoumah Méricani. Cet Arabe rendit au voyageur anglais de nombreux services et se montra d'une obligeance et d'une générosité dignes d'être citées.

A peine arrivé, Cameron reçut la visite d'un nègre portugais, Alvez, qui lui proposa de l'escorter jusqu'à la côte occidentale. Le voyageur anglais accepta avec empressement cette offre, quoiqu'il pût prévoir les désagréments que lui donnerait la protection de pareils bandits, car ces traitants portugais sont plus cruels et plus inhumains que les Arabes eux-mêmes.

Le roi de l'Ouroua, Kassonngo, était absent, et Cameron ne pouvait continuer sa marche avant de l'avoir vu. Il occupa ce délai à parcourir le pays et découvrit un petit lac, le Mohrya, qui appartient au système du Congo. Toute cette contrée lui parut offrir le plus grand avenir.

« Le centre de l'Afrique, dit-il, est un pays merveilleux dont les produits égalent en nombre, en valeur, en diversité ceux des régions les plus favorisées du globe. Aucune de ses provinces n'est plus féconde que l'Ouroua. Le riz, cultivé par les Arabes, y rapporte cent pour un; le maïs, de cent cinquante à deux cents, et, dans la même terre, il donne jusqu'à trois récoltes en huit mois, avec ce même rendement pour chacune d'elles. En Ouroua, ainsi que dans toute la vallée du Loualaba, l'*elaïs* croît à profusion. Le *mpafou*, ce bel arbre dont le fruit, d'aspect semblable à l'olive, contient une huile parfumée, et qui renferme sous son écorce une gomme aromatique, se voit communément. Le sésame, d'une exportation très-importante sur la côte orientale, se rencontre à l'état sauvage; et de même que dans le Manyéma, on trouve dans l'Ouroua un poivre tellement fort, que les Arabes, qui mangent le piment à poignées, le déclarent d'une saveur trop brûlante. Sur différents points, notamment près de Mounza, j'ai vu la terre couverte de muscades.

» A l'abondance et à la variété des produits végétaux s'ajoute la richesse minérale. Le fer, qui dans le Manyéma est extrait d'un beau minerai noir, fer spéculaire qu'on y trouve en grande quantité, se rencontre dans l'Ouroua sous forme d'hématite. Nous avons vu exploiter celle-ci à Mounza et dans les environs, d'où on la tirait d'une profondeur de vingt à trente pieds. Le cinabre existe près de la capitale de Kassonngo, il y abonde; et j'ai acheté d'un indigène un bracelet d'argent dont le métal avait été trouvé dans le pays. Djoumah Méricani m'a donné un morceau de houille recueilli dans l'Itahoua. Lors donc que l'ivoire, qui aujourd'hui est avec les esclaves le seul objet d'exportation de l'Ouroua, viendra à faire défaut, ce qui ne saurait tarder bien longtemps, le commerce trouvera dans la province des articles de traite non moins avantageux; et quand le travail des champs, des bois et des mines sera rémunérateur, quand les chefs comprendront qu'il est plus profitable d'employer leurs sujets à cultiver le sol et à exploiter les forêts que de les faire tuer ou que de les vendre, la traite de l'homme s'éteindra faute d'aliment. »

Cependant, Cameron était de retour à Kilemba, et l'absence prolongée du roi le condamnait à une pénible inaction.

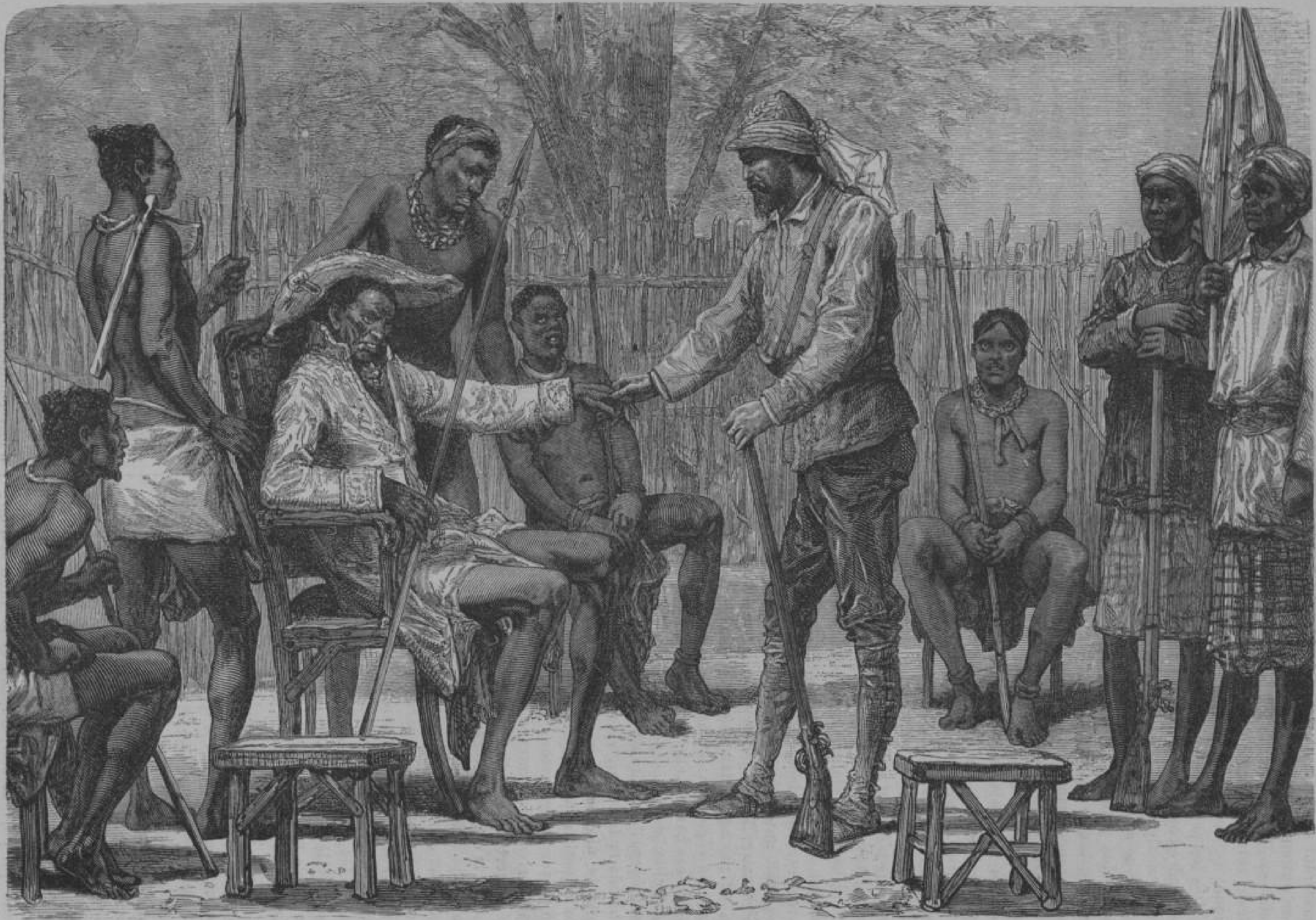
« Écouter des histoires, écrit-il, ou prendre des informations ne fut pas le seul emploi de mes jours d'attente. Je mis mon journal au courant, complétai mes cartes, réparai leur portefeuille; je me fis une paire de pantoufles, me fabriquai une double tente avec de l'étoffe d'herbe, que je rendis imperméable en la faisant tremper dans de l'huile de palme; et je confectionnai deux drapeaux pour notre retour à la côte; ceux qui nous avaient amenés du Zanguebar étaient déchirés et déteints au point d'être méconnaissables. Enfin, chose importante, je raccommodai mes bas; et comme toutes mes aiguilles à ravauder m'avaient été prises, leurs grands yeux les faisant trouver si commodes, je fus obligé de me servir d'une aiguille à voile, qui rendit la besogne encore plus fastidieuse qu'à l'ordinaire.

» Mais en dépit de tous ces passe-temps, le jour de Noël 1874 et le jour de l'an 1875 me parurent très-sombres; je fus bien heureux lorsque j'appris que, cédant à mes nombreux messages, le roi Kassonngo se décidait à revenir. Il arriva en effet le 21 janvier, au bruit de nombreux tambours et de vives clameurs. Le jour même, dans l'après-midi, j'allai lui faire ma visite; j'étais avec Djoumah.

» En entrant dans l'enceinte de la demeure privée, je cherchai vainement quelqu'un qui me représentât le grand chef que je venais voir. Mais quand la foule s'écarta pour me livrer passage, j'aperçus devant la porte de la case principale un jeune homme qui dépassait de presque toute la tête les gens de son entourage : ce jeune homme était Kassonngo. Il avait une lance à la main; derrière lui se tenaient des femmes qui portaient ses boucliers. »

Le roi revenu, rien ne semblait plus devoir retenir le voyageur. Mais il avait compté sans ses compagnons portugais. Ceux-ci, occupés à piller le pays et à ramasser des esclaves, avec l'assentiment du roi, n'avaient aucune hâte de se mettre en marche. Ils inventaient chaque jour de nouveaux prétextes de retards et, de délai en délai, six mois entiers se

1. Suite — Voy. vol. III, pages 359, 378, 394; vol. IV, pages 232, 247, 247; vol. VIII, pages 55, 71, 86, 103, 118; et vol. XI, pages 72 et 86.



Réception de Cameron par le vieux roi Congo. (P. 106, col. 2.)

passèrent ainsi. Ce n'est que le 10 juin que Cameron put enfin se mettre en route; il avait abandonné tout espoir de rejoindre le Loualaba et n'avait qu'un désir, celui d'arriver aux rivages africains de l'Atlantique.

Dès les premiers jours de marche, Cameron put se rendre compte de l'horrible brutalité de ses nouveaux acolytes.

« Je ne saurais dire, écrit-il, à quel point la conduite des gens d'Alvez était révoltante. Ils attaquaient toutes les petites bandes d'indigènes que nous rencontrions et les dépouillaient de leurs charges, composées principalement de grain et de poisson sec, que ces pauvres gens portaient à Kassonngo pour s'acquitter du tribut. Pas une terre cultivée qui fût à l'abri de leurs ravages; ils s'y abattaient comme une nuée de sauterelles et, jetant leurs ballots, ils arrachaient les patates, déracinaient les arachides, dévastaient les moissons dont les épis n'étaient pas mûrs : tout cela pour s'amuser. Dans les villages, ils coupaient les bananiers, effeuillaient les élais pour construire leurs cabanes, faisant ainsi un tort irréparable aux villageois. A mes remontrances, ils répondaient que Kassonngo les avait autorisés à prendre tout ce qui leur serait nécessaire. Mais, privés de leurs fusils, ils n'auraient pas agi de la sorte; dès que nous entrâmes dans la région où les habitants avaient des armes à feu, ces bandits effrénés devinrent aussi doux que des colombes et cédèrent à toutes les demandes des indigènes. Par suite de ce brigandage, on ne voyait plus dans les bourgades ouvertes, ni femmes, ni enfants, ni chèvres, ni volailles; on ne trouvait là qu'un petit nombre d'hommes, restés dans l'espoir de préserver les cases et dont la présence ne servait à rien. Ces courses n'avaient lieu qu'en pays découvert. Pas un de nos brigands ne se serait éloigné de la caravane, lorsqu'ils traversaient la jungle, car on la disait remplie d'hommes armés qui s'emparaient des traînards; le bruit courait que c'était pour les manger. Je gardais autant que possible mes gens autour de moi, pour les empêcher de faire comme les autres; mais cette précaution même les obligeait d'acheter les vivres volés que rapportaient les pillards. Je serais mort de faim cent fois pour une si je n'avais pas eu le riz et la farine que m'avait donnés le bon Djoumah Méricani.

» Tout en s'avançant, les bandits grossissaient leur troupe d'esclaves par de nouvelles captures. La somme de misère et le nombre des morts qu'avait produits la capture de ces esclaves est au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Il faut l'avoir vu pour le comprendre. Les crimes perpétrés au centre de l'Afrique, par des hommes qui se targuent du nom de chrétiens et se qualifient de Portugais, sembleraient incroyables aux habitants des pays civilisés. Il est impossible que le gouvernement de Lisbonne connaisse les atrocités commises par des gens qui portent son drapeau et se vantent d'être ses sujets. Pour obtenir les cinquante esclaves dont Alvez se disait propriétaire, dix villages avaient été détruits, dix villages ayant chacun de cent à deux cents âmes : un total de quinze cents habitants! Quelques-uns avaient pu s'échapper; mais la plupart, presque tous, avaient péri dans les flammes, été tués en défendant leurs familles, ou étaient morts de faim dans la jungle, à moins que les bêtes de proie n'eussent terminé plus promptement leurs souffrances. »

Le 2 octobre, la caravane arriva sur les bords du Couanza, beau fleuve qui forme la limite orientale de la province portugaise de Benguela. On entrait donc dans un pays déjà parcouru par les Européens. Cependant les souffrances des voyageurs ne diminuèrent pas. C'est à peine si de loin en loin Cameron réussissait à trouver quelque appui près des colons portugais ou des petits rois nègres vassaux du Portugal. Un de ces derniers, le vieux roi Congo, reçut cependant amicalement le voyageur et lui fournit quelques provisions indispensables.

Cameron se trouvait en effet dans le plus profond dénûment. Ses marchandises étaient épuisées, et le peu d'hospitalité des habitants menaçait sa troupe de la famine. On ne vivait plus guère que du produit de la chasse, et le gibier était sinon rare, du moins difficile à atteindre.

Il y avait un mois que les voyageurs avaient franchi le Couanza quand ils rencontrèrent une rangée de montagnes peu élevées.

« Gravissant des pentes rocheuses, dit Cameron, pentes abruptes déchirées par des ruisseaux et des ravins aux flancs presque droits, puis les escarpements d'un sentier fait d'une série de marches croulantes, nous arrivâmes au sommet de la chaîne. Quelle était cette ligne qu'on voyait au loin se détacher sur le ciel? Nous regardions tous avec une profonde anxiété, mélange de crainte et d'espoir. Un regard plus attentif dissipa l'inquiétude. Plus de doute : c'était la mer. Xénophon et ses Dix Mille ne l'ont pas saluée avec plus de bonheur que nous le fîmes alors, moi et ma poignée d'hommes exténués. Irais-je jusque-là? Je me soutenais à peine; si la tête et les jambes me faisaient moins souffrir, les reins me causaient des douleurs intolérables. A chaque pas, je craignais de m'affaisser et d'être obligé d'attendre qu'on vînt à mon secours. Mais je pensais à mes pauvres compagnons, à ceux qui n'avaient d'autre espoir qu'en moi; et je restais debout.

» Les heures suivantes nous virent ramper sur les rocs, traverser des creux changés en étangs par les pluies, et devenus des bourbiers où la fange nous arrivait à la ceinture. J'avoue que ce fut un soulagement pour moi quand, vers quatre heures, mes hommes déclarèrent qu'ils ne pouvaient pas aller plus loin. Sachant qu'avancer était pour nous d'une importance vitale, j'aurais hésité à parler de repos; mais j'étais si faible, que j'étais heureux d'être contraint à faire halte.

» L'un de mes gens et un homme appartenant à mon guide portugais, pouvaient encore marcher. Nous les expédiâmes à la côte avec un mot, priant quelque personne charitable de nous envoyer des vivres. Je mangeai ensuite ma dernière bouchée et m'endormis avec la pensée de tenter le jour suivant un dernier effort. Un peu réconfortés par le repos, nous continuâmes le lendemain à nous traîner dans la passe jusqu'au milieu du jour.

» Tout à coup un de mes hommes qui avait pris de l'avance héla un arrivant. Je hâtai le pas et vis l'un de nos messagers, celui du Portugais. Il apportait du pain, du vin, des boîtes de sardines, un saucisson, que nous envoyait un négociant de Catombéla. Je n'avais pas mangé depuis le mince repas de la veille et, malgré le douloureux état de ma bouche, je parvins à avaler quelque chose. Ce fut ma dernière couchée hors des limites de la civilisation. En dépit de la fatigue, j'étais trop ému pour dormir. Longtemps avant le lever du soleil, nous finissions les restes du souper, et nous commencions notre dernière étape. Vingt minutes après, nous étions en face de la mer.

» Je descendis, en courant, la pente qui s'incline vers Catombéla, agitant mon fusil au-dessus de ma tête, que la joie avait tournée. Sous l'influence de la même ivresse, mes compagnons me suivirent; nous courûmes ainsi jusqu'aux approches de la ville. Là je déployai mon drapeau, et nous avançâmes plus tranquillement.

» Deux litières, suivies de trois hommes portant des paniers, remontaient la route; quand elles furent près de nous rejoindre, un petit Français, à l'air joyeux, sauta de sa litière, prit un des paniers, en tira une bouteille, la déboucha, et but « au premier Européen qui eût traversé l'Afrique tropicale d'Orient en Occident ». Je devais ce chaleureux accueil à M. Cauchoix, ancien officier de la marine française, établi à Benguela. Il avait appris la veille, entre dix et onze heures du soir, que j'arrivais, et immédiatement il était venu à ma rencontre. Ses paniers étaient pleins de provisions, qu'il commença par nous distribuer. Puis on se remit en marche. Peu de temps après, nous étions chez lui, à Catombéla, où il possédait un établissement. »

Enfin, au prix de tant de souffrances, l'œuvre était accomplie. Traversant l'Afrique de l'est à l'ouest, de Zanzibar à l'Atlantique, Cameron venait de déchirer le voile impénétrable qui enveloppait encore ces merveilleuses contrées; désormais la route était tracée et nous verrons tout à l'heure avec quelle rapidité et quel bonheur elle a été suivie par Stanley. Le 8 février, Cameron s'embarquait à Loanda et rentrait en Europe. Nos lecteurs savent déjà quel accueil enthousiaste lui y était réservé.

A suivre. Louis Rousselet.

COUSINE MARIE[1]

IV

La jeune maîtresse de maison. — La partie de piquet.

M. Cormery fut définitivement mis à la retraite. Il eut d'abord la pensée de se retirer dans une petite ville de province, où ses revenus eussent largement suffi à constituer une existence agréable à sa fille. Mais le colonel partageait l'illusion de beaucoup de gens : Paris était à ses yeux la ville qui offre le plus de ressources, et d'ailleurs c'était avec le concours de quelques amis qu'il pouvait espérer d'établir sa fille.

Après huit jours de recherches, M. Cormery trouva un appartement dans une belle maison de la rue du Regard : tout y était convenable; Marie aurait même un cabinet de travail; mais ce qui l'enchantait surtout, c'est que cet appartement était au rez-de-chaussée, circonstance favorable à son infirmité.

Mme Lombard s'offrit à diriger sa chère élève dans l'achat des meubles. Ces courses intéressèrent Marie qui se demanda, à la vue de quelques billets de cinq cents francs, pourquoi l'on prétendait que son père n'avait pas de fortune; elle raconta à ses compagnes, jalouses de recouvrer la liberté, l'emploi de ses journées et les faisait juges de son bon goût. Enfin le jour tant désiré arriva; Marie fit ses adieux à ses amies et en fut plus émue qu'elle ne s'y attendait. Mme Lombard ajouta à ses conseils maternels des conseils d'économie domestique.

M. Cormery et sa fille étaient satisfaits de leur établissement; heureux d'être ensemble, ils ne s'apercevaient pas de ce qui manquait dans leur modeste intérieur. La difficulté la plus grande fut de trouver une servante. Toutes celles qui se présentaient étaient ou trop jeunes ou trop ambitieuses pour un ménage comme celui du colonel. Il fallut se résoudre à engager une Gasconne, restée probe après un séjour de trente ans dans la capitale. C'était une veuve morose, laborieuse et assez bonne cuisinière, mais d'un extérieur peu avenant qui ne lui permettait pas d'accompagner sa jeune maîtresse.

Colette entrait volontiers dans une maison où elle aurait pour maître un officier infirme et une maîtresse de seize ans. « C'est tout à fait mon affaire, pensait la veuve. Il se peut que mademoiselle veuille essayer de l'autorité et que M. le colonel, se croyant encore à la tête de son régiment, veuille me commander comme si j'avais mes pauvres dix-huit ans, mais je mettrai bien vite le père et la fille à la raison. J'en ai mis bien d'autres ! »

Or donc, Colette fit une entrée triomphante dans sa nouvelle place. Le zèle qu'elle apportait à

1. Suite. — Voy. pages 74 et 90.

l'arrangement de toutes choses ne pouvait faire oublier sa laideur. Le colonel en voulait un peu à Mme Lombard de l'avoir affligé de cette mégère.

Quand le service de Colette exigeait qu'elle parût devant son maître, il baissait les yeux ou les fermait. Aussi, la modestie de l'officier occupait-elle une large place dans les cancans de la cuisinière Cette antipathie du colonel rendait impossible tout différend; d'autre part, Marie, qui n'oubliait pas les conseils de Mme Lombard, était d'une politesse si affable, qu'une année s'écoula sans encombre. Il arrivait bien que Colette contredit sa maîtresse sinon en paroles, du moins en actions. Si l'arrangement des meubles du salon ne lui convenait pas, elle changeait tout de place et se félicitait de son bon goût; si elle jugeait que le feu flambait trop fort, elle jetait de l'eau dessus ou retirait les tisons, au risque de remplir la chambre de fumée.

Mlle Cormery gardait le silence, lorsque ces muettes réprimandes ne s'adressaient qu'à elle, mais elle était moins traitable lorsqu'il s'agissait de son père. Toutefois Marie n'ignorait pas que la fidélité est la première qualité d'un serviteur; Colette tenait parfaitement le ménage; elle étudiait les goûts du colonel, en tenait compte à peu de frais. En un mot, la brave femme s'attachait à son maître. Sans savoir en quoi consistait la fortune du colonel, il lui était aisé de voir que le budget était mince, et comme Colette ne voulait pas passer pour servir des gens gênés, elle ne craignait pas d'aller un peu loin chercher les provisions. Le mot de colonel commençait et terminait chacune de ses phrases : M. le colonel préférerait tel morceau de bœuf à celui-là; il lui fallait des côtelettes de choix, etc., etc. C'est ainsi que Colette se posait chez chaque fournisseur, ce qui lui valait autant de considération qu'à son colonel.



Elle jetait de l'eau dessus. (P. 108, col. 1.)

Cependant Marie savait mettre des bornes au zèle de la servante : elle seule apportait le café à son père, plaçait sous ses pieds le coussin qui lui était devenu indispensable; une partie de sa matinée était consacrée à ce père chéri; une fois que Marie avait fini son service, comme elle disait, elle se retirait dans son petit atelier, partageant le temps entre le dessin et la lecture.

Charlotte, fidèlement tenue au courant de ce qui se passait dans le ménage de sa *chère fille*, s'associait par la pensée à son bonheur et aux difficultés inséparables de sa nouvelle situation. Ses lettres apportaient toujours à Marie de tendres et utiles conseils et, à propos du caractère de dame Colette, elle lui faisait le récit de ce qu'elle avait à souffrir des serviteurs japonais qui sont familiers et grossiers même, s'ils ne sont tenus à une certaine distance.

L'hiver qui suivit cette première année fut très-rigoureux, et il eut une fâcheuse influence sur la santé du colonel. Il ne sortait plus que rarement, et ce n'était pas sans un grand effort. Ce changement exigeait certaines dépenses qui n'avaient point été comprises dans le budget de la jeune ménagère. Qui ne sait combien coûte la maladie? Et Marie pouvait-elle songer à faire la plus petite économie quand il s'agissait de procurer un adoucissement aux souffrances de son père? L'inquiétude et bientôt l'angoisse se firent sentir au cœur de la pauvre petite. Elle ne s'endormit plus avec l'insouciance qui assure le sommeil. Elle calculait sans cesse, et ne pouvait arriver à trouver le moyen d'aller au delà du strict nécessaire. Mlle Cormery faisait partie d'une école qui compte peu de disciples, parce qu'elle enseigne à se passer de tout ce qu'on n'a pas le moyen de se procurer. Elle suppléait avec art à ce qui manquait à sa toilette; sa chevelure était l'objet de tous ses soins, non pas qu'elle fût coquette, mais elle aimait à entendre dire à son père : « Que tu es bien coiffée, ma fille! »

Les privations que Marie s'imposait ne lui coûtaient nullement, mais elle ne se sentait pas aussi ferme dans ses principes lorsqu'il s'agissait de son père.

Mme Lombard venait de temps à autre visiter le petit ménage, comme elle disait. Un jour, la vieille amie réclama le bras de son élève pour faire une longue course : traverser le Luxembourg dans toute sa longueur, respirer largement l'air vif était presque un plaisir nouveau pour Marie. Une conversation intime ajoutait au charme de la promenade. Après avoir fait toutes ses confidences à Mme Lombard, Marie ajouta : « Que je serais heureuse si je pouvais gagner un peu d'argent!

— La chose n'est pas impossible, chère enfant, puisque vous avez des talents. Je connais des jeunes personnes de famille qui sont arrivées à se faire un joli petit revenu.

— Chère madame, si vous pouviez par vos relations me procurer soit une leçon de dessin, soit toute autre leçon, il me serait facile de m'absenter deux heures par jour, et cela suffirait pour mettre une grande aisance dans notre intérieur.

— J'y penserai, ma chère fille; j'en parlerai à M. Delorme qui conserve de vous un si bon souvenir. »

Cet espoir releva le courage de Marie, sa physionomie prit une expression de joie qui frappa son père: « Comme cette promenade lui a fait du bien, madame! Quand vous aurez besoin d'être accompagnée, souvenez-vous qu'il y a ici une jeune personne toute disposée à vous suivre. »

A partir de ce moment, Marie ne songea plus qu'à ses élèves futures; elles seraient charmantes, attentives, et lui feraient le plus grand honneur.



Marie prépara le thé. (P. 110, col. 2.)

Quinze jours plus tard, une famille hollandaise s'adressait à Mme Lombard; on désirait une personne distinguée pour donner des leçons de français à une enfant de douze ans.

L'excellente Mme Lombard dit qu'elle chercherait; mais la personne distinguée était toute trouvée. Elle répondit tranquillement sans négliger de faire valoir les qualités de son ancienne élève; elle fit des conditions qui étaient en rapport avec la fortune de la dame hollandaise, et alla le même jour porter cette bonne nouvelle à Marie.

Mme Lombard se présenta chez le colonel avec l'assurance d'une personne qui est sûre du succès de sa démarche. Mais le colonel accueillit ses ouvertures avec froideur.

Après un moment de silence embarrassé, il la remercia poliment; sa parole avait l'accent de la fierté blessée quand il lui dit: « Ma fille ne donnera pas de leçons au cachet. Elle et moi nous nous contenterons de notre modeste revenu. Si par hasard il ne nous suffisait pas, nous pourrions toujours nous retirer à Blois, où habitent quelques parents de Mme Cormery. »

Après ce premier mouvement dont il n'avait pas été le maître, le colonel craignit d'avoir blessé sa généreuse amie Il la remercia, fit valoir comme excuse de son refus la jeunesse de sa fille et le besoin qu'il avait d'une si aimable société.

Mais Mme Lombard avait obtenu que l'élève viendrait prendre les leçons chez la maîtresse. L'amour-propre du colonel trouva encore des objections: comment supporter l'idée que Marie donnerait des leçons! Il s'arracha de son fauteuil et fit péniblement plusieurs tours dans sa chambre, puis enfin, retournant à sa place, le colonel se demanda à demi-voix

s'il ne commettait pas une injustice envers sa fille, et si sa fierté n'était pas tout bonnement de l'orgueil.

La présence de Colette l'empêcha d'éclairer la question.

Marie attendait Mme Lombard au passage.

« Eh! bien? dit-elle, en l'apercevant.

— Chère petite, monsieur votre père refuse ma proposition... je conçois... mais j'ai un autre projet qui ne souffrira aucune objection. Ayez confiance, ma bonne Marie. »

Malgré tous ses efforts, la jeune fille ne put entièrement dissimuler la peine que lui causait le refus de son père. Quels charmants projets n'avait-elle pas déjà faits! Revues et journaux arriveraient chaque jour pour distraire le cher infirme, on ne regarderait plus à prendre une voiture; Colette, qui connaissait bien les goûts de son maître, ne craindrait pas tant la dépense; enfin Marie achèterait une certaine pipe d'écume devant laquelle le colonel ne passait jamais sans la regarder avec des yeux d'envie. C'était bien un peu l'histoire de Perrette et de son pot au lait!

M. Delorme avait été mis, par Mme Lombard, au courant des tristesses de sa chère élève. Il comprenait aussi bien la fierté du père que la générosité de la fille. « Il faut les sortir de là, se dit-il, nous y arriverons. D'abord, je quitte les hauteurs de Chaillot pour descendre dans la rue de Sèvres, et qui ne connaît la puissance du voisinage? »

Préoccupé de son projet, le professeur n'apporta pas à ses élèves l'expression de sa bonne humeur habituelle. Il eut quelques distractions qui furent remarquées. Est-il rien de plus gênant qu'une idée fixe qui revient sans cesse en dépit des efforts qu'on fait pour l'éloigner?

M. Delorme allait prendre le chemin de Chaillot lorsqu'il lui vint à la pensée d'offrir à Mlle Cormery un livre qu'il venait de publier. N'était-ce pas une occasion toute naturelle de se présenter chez le père de son élève? Quoique les cartons du professeur fussent remplis depuis longtemps de travaux fort intéressants, c'était la première fois qu'il avait la satisfaction de se voir imprimé. Par un heureux hasard un exemplaire de son livre se trouva dans son portefeuille dont il ne se séparait jamais et, sans tarder davantage, il se présenta chez le colonel qui l'accueillit très-cordialement; il lui témoigna le regret que sa fille fût absente et l'engagea à prolonger sa visite; mais M. Delorme eut l'art de se retirer assez vite pour faire regretter que sa visite eût été aussi courte et demanda la permission de revenir. Cette permission lui fut accordée.

A peine le professeur se fut-il retiré, que Marie rentra.

« Devine, lui dit son père, qui j'ai reçu en ton absence? »

Marie nomma tous les habitués du petit cercle de leurs connaissances et finit par renoncer à deviner le nom de ce mystérieux personnage, et son père lui remit le livre dont l'auteur lui faisait hommage. Elle rougit de plaisir.

« Pourvu qu'il revienne!

— Il me l'a promis.

— N'est-ce pas qu'il a l'air bon, qu'il est aimable?

— Je suis enchanté que M. Delorme ait fait cette démarche près de moi. Je me connais en physionomies, et certes cet homme-là est riche en cœur et en intelligence. C'est vous, mademoiselle la savante, qui me valez cette agréable connaissance. »

Huit jours s'étaient écoulés depuis la visite du professeur, lorsqu'un soir, entre huit et neuf heures, un coup de sonnette réveilla M. Cormery.

« C'est lui! » s'écria Marie.

C'était lui.

« Il est un peu tard, colonel, dites-moi simplement si ma visite est inopportune?

— Vous ne pouviez, monsieur, choisir un meilleur moment, car je dois vous avouer que nous avons quelquefois de la peine à prolonger notre tête-à-tête jusqu'à dix heures. »

M. Delorme éprouvait évidemment un vif plaisir à revoir son élève. Mme Lombard, Charlotte et toutes les anciennes compagnes alimentèrent la conversation pendant quelques instants.

« C'est ainsi que vous passez vos soirées, dans la douce société de Mlle Marie?

— Oui, monsieur, ma chère fille me fait la lecture; elle lit à merveille, ce qui, hélas! ne m'empêche pas de dormir... c'est affreux! Il y aurait bien la ressource de jouer au piquet, mais en dépit des instances de Marie, je ne veux pas lui mettre des cartes dans les mains.

— Je le comprends, colonel, mais peut-être m'accepteriez-vous pour partenaire...

— Votre proposition m'enchante, monsieur. Jusqu'ici je n'ai rencontré que des joueurs de whist, et je désespérais de rencontrer un amateur de piquet.»

Au premier mot, Marie s'était empressée d'ouvrir la table et d'allumer les bougies, et lorsque les deux amateurs de piquet furent établis, elle alla préparer le thé, couvrit le plateau de quelques friandises et, ne doutant pas que M. Delorme n'eût les mêmes goûts que son père, elle sortit d'une armoire de réserve un flacon de vieux rhum. Cette improvisation ne plut pas précisément à Colette ; toutefois, la servante se dit qu'une fois n'est pas coutume, et elle garda le silence.

M. Delorme avait prévenu le colonel qu'il ne se laisserait pas battre aussi facilement que les Arabes et qu'il eût à bien se défendre. Cette menace, qui avait fait sourire M. Cormery, se réalisa complétement, et la revanche fut remise au lendemain.

Grâce au piquet, la sympathie se développa rapidement entre ces deux hommes. Si l'ennui avait ouvert la porte au professeur, il faut croire qu'il profita de l'entrebâillement de la porte pour prendre la fuite et ne revint pas.

La présence de M. Delorme, sa conversation, l'attention qu'il témoignait à tout ce qui intéressait M. Cormery et sa fille, donnèrent l'animation qui manquait parfois à ce modeste intérieur. L'intimité de ces trois personnes ne fut pas l'œuvre du temps, mais celle de la sympathie qui fait qu'on se reconnaît sans s'être jamais vus.

Colette s'éleva contre la partie de piquet qui la faisait veiller jusqu'à dix heures un quart, tandis qu'elle se couchait habituellement à dix. Mais elle finit par s'habituer si bien aux visites du professeur, que le jour où il ne venait pas faire la partie de son maître, elle lui en voulait.

Il y avait déjà six mois que M. Delorme s'appelait l'ami de la maison lorsqu'il dit un soir, comme par hasard :

« Je croyais que vous étiez musicienne, mademoiselle Marie ?

— Mon cher ami, vous touchez là une corde qui va me faire écarter tout de travers... Nous n'avons pas encore de piano, et Marie remet de jour en jour à en louer un.

— Mlle Marie a raison : chevaux et pianos de louage sont de mauvais instruments... Si je ne craignais d'être indiscret, je vous demanderais l'hospitalité pour un Érard que ma bonne tante m'a laissé. Ce piano m'embarrasse dans mon petit appartement.

— Vendez nous-le !

— Jamais ! Les objets qui ont appartenu à nos parents sont encore un peu d'eux-mêmes. Il me semble voir et entendre cette chère tante nous jouer ces airs qui égayaient notre enfance, et plus tard ces mélodies graves qu'elle comprenait si bien. Je serais heureux de voir mon piano ici. Soyez simple, colonel, acceptez ma proposition.

— Soixante, quatre-vingts, cent... capot. J'accepte. »

Le colonel se croyait vainqueur : il venait de perdre la partie. Illusion qui n'est pas sans exemple.

En homme habile, le généreux ami se retira plus tôt que de coutume sous prétexte d'avoir encore des devoirs à corriger ; et le lendemain, dès huit heures du matin, le piano d'Érard faisait son entrée dans le salon du colonel.

Restée seule, Marie ouvrit le piano ; elle était émue ; on eût dit qu'elle retrouvait un ami d'enfance. Elle constata avec bonheur que sa mémoire était restée fidèle et que ses doigts n'avaient rien perdu de leur légèreté.

Le colonel, étendu dans son fauteuil, écoutait sa fille avec admiration. « Pauvre petite, pensait-il, voilà une bonne distraction, une compagnie un peu plus gaie que celle de son vieux père. Sans compter que nous obligeons notre cher Delorme ! »

A suivre. Mlle GOLRAUD.

LES MOLLUSQUES FOUISSEURS

Des animaux mous, froids ; sans yeux, sans dents ; ayant le cœur sur le dos ; la bouche, l'estomac, le foie et les intestins renfermés entre les replis de leur manteau comme « un livre dans sa couverture », tels sont les mollusques *acephales*, c'est-à-dire sans tête.

Ce n'est pas d'eux qu'on pourra jamais dire qu'il leur passe de singulières idées par la tête ! S'ils ont des idées, où les mettent-ils donc ? Quoi qu'il en soit, ils ont des passions, des instincts, et certains d'entre eux accomplissent des travaux qu'on peut qualifier de prodigieux.

Les acéphales sont nus ou testacés. Dans ce dernier cas, ils sont dits *bivalves* parce que leur coquille est toujours composée de deux valves dont le jeu est réglé par des muscles puissants.

Les mollusques fouisseurs ou perforants sont tous des acéphales bivalves ; leur coquille, bâillante aux deux extrémités, livre d'un côté passage à un pied vigoureux qui joue un rôle important dans leur économie sociale et domestique, de l'autre côté à deux tubes plus ou moins longs appelés *siphons ;* l'un a pour fonction spéciale d'amener aux branchies l'eau qui est expulsée par l'autre quand elle a perdu son oxygène. Ces conduits sont, comme tout égout bien aménagé, traversés par un courant continu qui les entretient dans un état convenable. Sans cette disposition les mollusques fouisseurs ne tarderaient pas à être suffoqués sous la vase et le sable où ils se plaisent à se cacher. Aussi, pour aller à la recherche des Bucardes, des Mactres, des Donaces, des Vénus, le pêcheur, qui enfoncera dans la vase jusqu'à mi-jambes, devra-t-il se botter avec soin.

Tous les coquillages que nous venons de nommer sont comestibles. Les seuls qui arrivent jusqu'à Paris, où on les vend pour quelques centimes le litre sous le nom de *coque*, sont les Bucardes (*Cardium edule* des naturalistes) appelées *Sourdons* sur les côtes de la Vendée, *Maillots*, *Rigadots,* sur d'autres points du littoral.

Le mot Bucarde signifie cœur de bœuf. Il faut de la bonne volonté pour trouver l'appellation justifiée. Ce n'est pas à ce seul signalement que vous reconnaîtrez ce coquillage d'un blanc roussâtre, aux nombreuses côtes ridées, que vous avez pu ramasser sur la plage.

A marée montante, l'animal sort de sa retraite et vient respirer l'eau : il se sent alors dans son élément il ouvre sa porte à deux battants. A marée basse, il s'enferme prudemment chez lui, s'enfonce dans le sable à l'aide de son pied charnu et se tient coi, allongeant toutefois ses siphons jusqu'à affleurement du sol et trahissant sa présence par le petit jet d'eau intermittent qui le décèle à l'œil exercé du pêcheur.

Cet excellent mollusque se mange sur tout le lit-

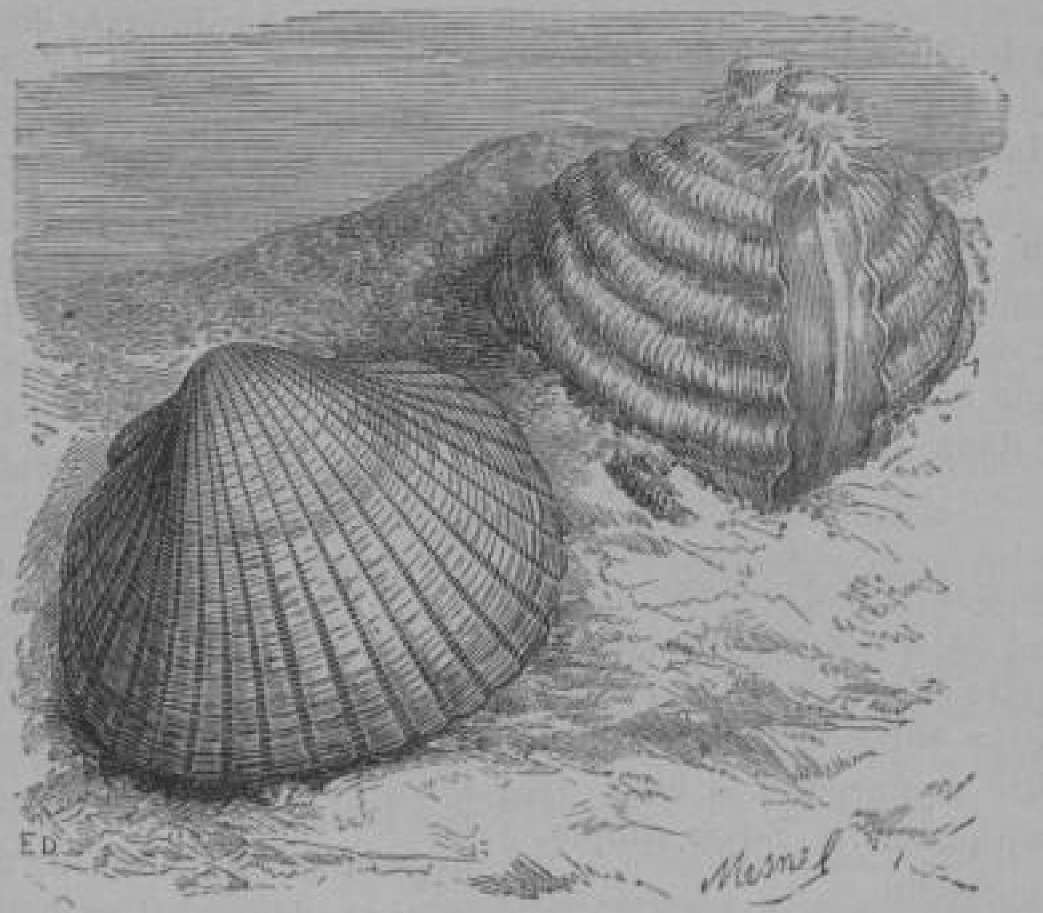
toral; il abonde principalement dans la baie d'Arcachon où il fait l'objet d'un commerce considérable. Les femmes et les enfants des pêcheurs se livrent exclusivement à cette pêche, qui rapporte bon an mal an de dix à quinze mille francs.

La Bucarde a quelque faculté de locomotion : elle peut sauter en ouvrant et fermant brusquement ses deux valves ou ramper sur son pied musculeux.

Les Mactres ne jouissent pas de la même réputation que les Bucardes, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient sans mérite. Elles se plaisent dans la vase, à l'embouchure des fleuves dont le sédiment leur fournit une nourriture grasse et abondante.

Les Donaces, à la jolie coquille luisante tronquée en bec de flûte, sont recherchées pour la délicatesse de leur chair sur les côtes de la Méditerranée et sur celles de la Manche. En Normandie on les appelle *flions*.

Lorsque le flot les laisse à découvert elles essayent de regagner la mer à cloche-pied; frappant le sol de leur vigoureux pied élastique, elles font des bonds prodigieux agrémentés d'un grand nombre de culbutes. A les voir ainsi sautiller gauchement on dirait des coquillages ensorcelés. Quand l'espoir ou le courage les abandonne, elles s'enfoncent perpendiculairement dans le sable où l'on peut facilement les dénicher, mais elles protestent à leur manière contre cet abus de la force et bondissent sous la main qui tente de les capturer.



Bucardes. (P. 111, col. 2.)

On rencontre à chaque pas, sur les côtes sablonneuses du nord de la France, un coquillage qui se creuse un terrier juste à sa taille. C'est la Mye des sables, dont les deux tubes enfermés dans le même fourreau font involontairement penser à une trompe.

Les Myes pullulent sur les côtes de l'Amérique du Nord; on en ramasse chaque année des quantités prodigieuses qui sont expédiées à Terre-Neuve où les pêcheurs s'en servent pour amorcer leurs lignes. Peu de morues sont assez sobres pour résister à l'appât présenté sous cette forme séduisante. Les gourmets Yankees, du reste, disputent aux morues ce succulent mollusque qu'ils appellent *clam;* c'est, disent-ils, « un régal des dieux ».

Il n'est pas d'enfant quelque peu actif qui ne se soit amusé à pêcher, ou plutôt à bêcher les Solens dans le sable humide que la mer vient d'abandonner. La coquille de ces mollusques, allongée et cylindrique, diffère de celle de tous les autres bivalves; elle ressemble si bien à un manche de couteau que l'animal qui la porte en a pris le nom.

Par l'extrémité inférieure de la coquille sort ur pied conique à l'aide duquel les Manches de couteau s'enfoncent très-prestement dans le sol à une assez grande profondeur; par l'extrémité supérieure sortent les siphons.

Le Solen quitte rarement son trou; il y passe la plus grande partie de son existence, s'y abaissant et s'y élevant par les contractions de son pied charnu. Veut-il creuser son puits? Il amincit le bout de son pied comme un crayon taillé. Veut-il remonter? Il l'arrondit et l'aplatit en forme de piston de manière à le faire adhérer aux bords tranchants de sa coquille.

Ces rusés mollusques, activement recherchés par les amateurs, et surtout par les pêcheurs qui en font d'excellents appâts pour certains poissons, ne sont pas tellement avisés qu'ils ne trahissent leur retraite de la même façon que les Bucardes, mais il faut plus d'adresse pour s'en emparer.

Ils sont tellement méfiants qu'à la moindre alerte ils se cachent au fond de leur réduit, mais nous avons un moyen sûr de les en faire sortir. On vous a dit, en badinant, qu'il suffit de mettre un grain de sel sur la queue d'un moineau pour l'attraper; eh bien, pour le Solen ce moyen réussit : jetez une poignée de sel dans le trou où vous soupçonnez qu'il s'est réfugié et il en sortira. L'animal, qui vit dans l'eau salée, trouve sans doute que l'excès en tout est un défaut et, d'un soubresaut, il arrive à l'orifice de son trou. C'est l'instant favorable pour vous en emparer; si vous manquez votre coup, il disparaît pour ne plus revenir, quelle que soit la quantité de sel dont vous le gratifiiez. Reste alors la ressource de la bêche qui peut, en frappant obliquement, lui couper la retraite.

Le Solen a un ennemi qui ne le manque jamais; c'est la Pie de mer, avec son bec fort et pointu; il n'y a pas d'écaillère dont le couteau soit plus sûr. A couteau couteau et demi.

Mme Gustave Demoulin.



Notre chef s'avançait en tête de la colonne. (P. 113, col. 2.)

MONTLUC LE ROUGE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

X

Autres nouvelles importantes.

A cette lettre qu'apporta secrètement un Indien Mohawk converti par les missionnaires de Québec, et qui venait de Boston, était joint un plan de la ville, du port et des fortifications, avec tous les renseignements que M. de Kildare avait pu se procurer.

Dès le lendemain, Montluc le Rouge donna le signal du départ pour Catarocouy, où les Canadiens sous ses ordres devaient rejoindre les sauvages ses alliés.

Presque tous les hommes en état de porter les armes le suivirent. Cinquante seulement restèrent autour du vieux baron Annibal de Montluc pour empêcher une nouvelle surprise et un retour des Anglais sur le lac Érié.

Je partis moi-même à l'avant-garde avec Montluc le Rouge; car ma réputation, grâce au récit des Canadiens, s'était étendue chez toutes les tribus sauvages, de façon que je passais, bien malgré moi, pour faire des miracles. Beaupoil me suivit aussi malgré les prières, les larmes et les cris de Marion.

Notre principal corps d'armée se composait de cinq cents Canadiens d'élite, tous robustes et vaillants, chasseurs, pêcheurs et bûcherons, également habiles à naviguer sur les lacs, à descendre ou remonter les rivières, à se faire à coups de hache un chemin dans les forêts, à suivre les daims à la course et à lutter corps à corps avec les ours.

« Avec mes Canadiens, disait Montluc, je traverserai l'Amérique, du nord au sud et de l'est à l'ouest. »

Monté sur un magnifique cheval blanc de race normande et digne de son cavalier, armé d'une carabine en bandoulière, d'une paire de pistolets à deux coups et d'une grande épée, notre chef s'avançait en tête de la colonne.

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.
2. Voy. la première partie, vol. X, page 88 et suivantes.

J'étais à sa gauche, et, certes, ma contenance n'avait rien de belliqueux; aussi convenait-elle à ma profession religieuse et à mon caractère; mais j'étais monté aussi sur un bon bidet de campagne, tranquille et doux, qui faisait régulièrement deux lieues à l'heure, au petit trot, et me permettait ainsi de ne pas rester en arrière de l'armée.

Excepté Montluc le Rouge qui devait ce privilége à son titre de général et moi qui le devais à mon titre de prêtre et d'aumônier, tout le monde était à pied; mais nos Canadiens et les Indiens faisaient de telles enjambées qu'aucune cavalerie européenne n'aurait pu les suivre pendant deux jours.

A la gauche de Montluc était son frère Charlot, monté lui aussi, non sur un cheval mais sur son élan, qui dépassait à la course les chevaux les plus rapides.

Nous fîmes cent vingt lieues en six jours et nous arrivâmes enfin à Catarocouy, où le lendemain matin les sauvages de toutes les tribus alliées se rencontrèrent avec nous.

Montluc le Rouge donna ses ordres, distribua les vivres, les munitions, les armes, car beaucoup de sauvages n'avaient que des flèches tout à fait impuissantes contre les balles, et nous allions partir, lorsqu'un courrier envoyé de Québec apporta deux lettres, l'une de M. de Frontenac et l'autre de Gandar.

Voici la première :

« Québec, 15 juillet 1697.

» Monsieur de Montluc,

» J'ai appris avec tout le plaisir que vous pouvez concevoir la victoire que vous avez remportée sur les Anglais au lac Érié et la délivrance de monsieur votre père. Je n'attendais pas moins de votre courage et de votre habileté.

» Vous mandez en même temps que vous marchez sur Boston et de là sur New-York, et, pour dire la vérité, je voudrais que la chose fût faite, car il n'est déjà plus possible de la faire. Je reçois à l'instant même de M. de Pontchartrain, ministre de la marine, l'avis que la paix est proche, qu'elle peut être conclue d'un jour à l'autre, que les plénipotentiaires de Ryswick sont convenus presque de tout et qu'il faut éviter l'effusion du sang. Je ne sais quelles seront les conditions. Probablement on rendra de part et d'autre les prisonniers, et les pays occupés.

» Arrêtez-vous donc si vous avez entrepris quelque chose et gardez-vous de tirer un coup de fusil sur les Anglais. Vous seriez désavoué. Peut-être même vous ferait-on un procès. Vous connaissez Versailles et la malveillance de M. de Pontchartrain.

» Croyez-moi toujours, monsieur de Montluc, votre tout dévoué serviteur et ami.

» FRONTENAC. »

Montluc le Rouge lut la lettre le premier, me la tendit sans rien dire et se mit à regarder le lac Ontario d'un air de réflexion profonde. Quand j'eus pris à mon tour connaissance de la dépêche, Montluc me dit :

« Quand je serais seul avec mes sauvages ou même avec mes Canadiens, je ne lâcherais pas prise.... Au reste, la paix n'est pas signée, ou si elle est signée, elle n'est pas ratifiée, et je suis encore libre de tirer l'épée. »

Puis il ouvrit la lettre de Gandar et la lut tout haut pour Charlot et pour moi :


Va t'en, me dit Kildare. (P. 116, col. 2.)

« En pleine mer, en plein brouillard, sur la côte du Massachusetts.

» 8 juillet 1697.

» Cher ami, des morues, des morues et encore d'autres morues; des brouillards, des brouillards et de la pluie, c'est tout ce qu'on voit sur la chienne de mer où je me promène depuis dix jours.

» Il paraît, à ce que disent les gens du pays, que c'est l'habitude, et qu'on n'a fini de se mouiller ici que quand on gèle, et de manger de la morue salée que quand on mange de la morue fraîche. Tu comprends comme ça fait mon affaire.

» Mais tu m'as dit de croiser devant Boston, et je croise. L'autre jour j'ai capturé une barque de pêcheurs de Boston, et j'ai eu ainsi des nouvelles. Voici la plus grave et la plus importante.

» Il paraît que Kildare est entré dans Boston comme il l'avait promis, qu'il a vu Mlle de Montluc et Miss Lucy, lorsque tout à coup, sur un soupçon, les gens

de Boston l'ont mis en prison pour le pendre après, comme c'est la coutume du pays. Il avait été reconnu par un nommé Kronmark. Il paraît que, surpris pendant son sommeil, il avait tué un homme d'un coup de pistolet en sedéfendant et qu'on devait le juger le lendemain en conseil de guerre.

« A quelle heure doit-on le juger? dis-je au pêcheur qui me faisait ce récit.

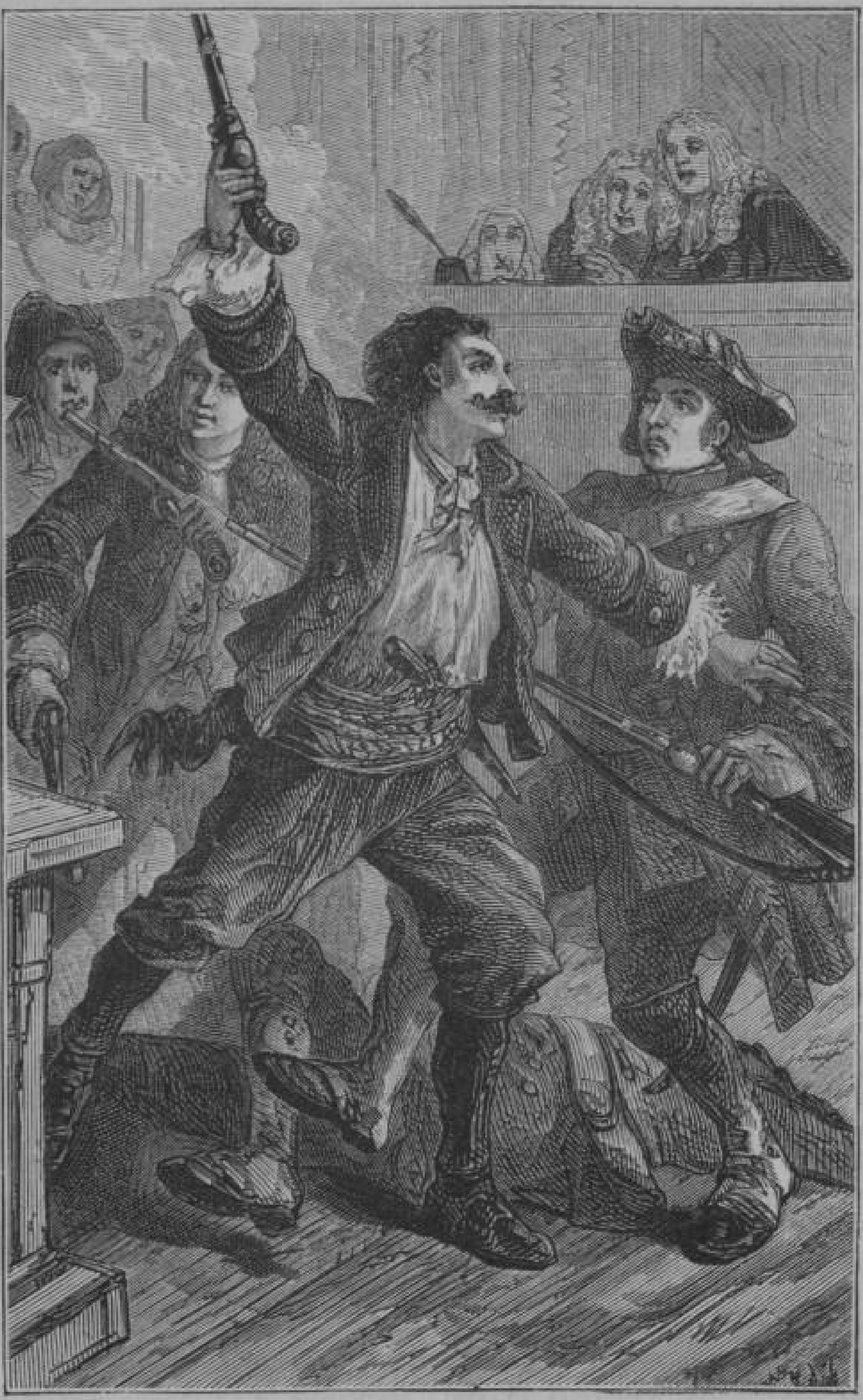
— Ce soir, à cinq heures. Et il sera pendu demain matin. »

» Il était à peu près midi. J'étais à trois lieues de Boston. Je fais mon calcul et je demande au pêcheur :

« Combien faut-il de temps pour aller d'ici à la ville ?

— Pour moi quatre heures, me dit-il; mais vous, vous n'y arriverez jamais, car il y a deux forts armés de trente canons chacun, six mille hommes de troupes régulières et deux mille miliciens.

— Mon garçon, lui dis-je, tu connais la morue, mais tu ne connais pas le capitaine Gandar, de Marseille. Donne-moi tes habits. »



A moi Gandar! à moi les amis. (P. 116, col. 1.)

» Il fait des façons. Je le fais déshabiller, lui et son équipage de pêcheurs, en lui donnant d'autres habits, bien entendu, car il ne faisait pas chaud. J'habille dix de mes hommes en pêcheurs de morue, je cache leur pistolets dans leurs poches, je fais garder mes prisonniers à bord avec ordre de les bien traiter et de ne pas les lâcher jusqu'à mon retour, et je prends la route de Boston où j'arrive vers sept heures du soir. Les forts, voyant passer un bateau de pêche comme à l'ordinaire, n'avaient pas tiré un seul coup de canon. D'un boulet ils m'auraient coulé à fond.

» Par bonheur il pleuvait ce soir-là comme au temps du déluge et nous ne trouvâmes personne sur le port. Nous débarquâmes au hasard des tas de morues dont nous ne savions que faire et je demandai à un bourgeois qui passait le chemin du conseil de guerre. Il m'indiqua une grande maison voisine du port.

» Là-dessus, sans attendre davantage, nous allons par deux, par trois, mes hommes et moi, rompant le pas de peur d'être remarqués, à dix, douze, vingt pas de distance, jusqu'à la maison désignée. Nous avions les mains dans nos poches et dans chaque main un pistolet.

» Avant d'entrer je dis à mes hommes :

« Les amis, vous savez de quoi il retourne pour vous, pour moi et pour celui qui est là-dedans?... De vie et de mort, pas davantage. Il s'agit donc d'être prudents. C'est donc moi qui parlerai pour tous. »

» Nous entrons alors dans la salle qui était pleine de monde.

» Au fond, tout au fond, je vois trois gentlemen habillés de robes noires et coiffés de perruques blanches comme des notaires. C'étaient les juges. Alors,

faisant signe à mes hommes de me suivre et jouant des poings et des coudes dans la salle, je suis arrivé au premier rang pour mieux voir.

» M. de Kildare était assis sur son banc, habillé de pied en cap de soie et de velours comme un gentilhomme qui viendrait à Versailles faire sa cour au roi et aux dames. Il avait même une perruque longue d'un pied et demi pour faire enrager les puritains de Boston qui ont les cheveux courts. Avec ça, fier comme Artaban, plus lord de Kildare que jamais sur son banc d'accusé, il avait l'air d'un gaillard qui n'a pas froid aux yeux. En le voyant, je pensai en moi-même : Toi, mon petit, tu seras peut-être pendu, mais tu ne feras pas la grimace comme tes juges.

» Il faut te dire que l'audience était commencée depuis deux heures et, au moment où j'entrai, le jury venait de sortir de la salle des délibérations et allait prononcer son verdict.

» En effet, le chef des jurés se leva gravement et déclara qu'à l'unanimité ses collègues considéraient que lord O'Brian, comte de Kildare, était coupable du crime de haute trahison envers le roi Guillaume et la Nouvelle-Angleterre.

» Après quoi, le bon président le condamna à être écartelé le mercredi suivant sur la grande place de Boston, en vue de tous les nobles citoyens du Massachusetts. Il eut la bonté d'ajouter que Kildare aurait le droit de faire appel aux secours de la religion.

» Kildare se leva et dit :

« Je vous remercie, mylord président, et vous, gentlemen, qui m'avez déclaré traître. Je prends à mon tour la liberté de déclarer que vous êtes les derniers des coquins et que vous serez pendus tôt ou tard; si ce n'est par moi, du moins par mon ami Montluc le Rouge, et je prie mon honorable avocat, qui m'a défendu avec tant de courage et d'éloquence, d'inscrire sur son calepin la liste de vos noms afin que les innocents ne soient pas exposés à payer pour les coupables. »

» Puis il s'assit, et c'est alors que moi, Gandar, je pensai qu'il était temps de me montrer et d'essayer quelque chose en faveur de notre malheureux ami.

» Je regardai d'abord autour de moi pour savoir si mes hommes étaient prêts à m'aider, et je vis avec plaisir qu'ils n'attendaient que mon signal pour bien faire.

» Ensuite, comme les policemen se rapprochaient pour emmener Kildare en prison, j'écartai les poings à droite et à gauche pour me faire place et je criai en français : « A moi, Gandar! à moi, les amis! » En même temps je tirai de mes poches une paire de pistolets chargés d'avance que je remis à Kildare. J'en tirai une autre paire pour moi. Tous mes hommes en firent autant. Un policeman voulut me saisir et me désarmer en me donnant un coup de son bâton qui m'engourdit le bras gauche. Je fis feu sur lui. Il tomba en arrière. Kildare lui passa sur le corps, et je criai de toutes mes forces : « C'est moi, Gandar, le terrible Gandar de Marseille. Le premier qui se met en travers de mon chemin, je lui brûle la cervelle. »

» En un clin d'œil la foule épouvantée se précipita en désordre vers les portes et nous la suivîmes. Nous courûmes à notre bateau de pêche qui nous attendait sur le port, gardé par deux de mes hommes.

» Mais voici le malheur. D'abord, sir Robert Carroll et les officiers anglais qui assistaient à l'audience commandèrent à trente ou quarante soldats qui se trouvaient là en armes de nous poursuivre la baïonnette aux reins. Eux-mêmes tirèrent leurs épées, le tambour battit dans toute la ville, et en moins de cinq minutes, trois ou quatre cents soldats furent à nos trousses.

» Nous courions donc de toutes nos forces sur le quai, quand tout à coup Kildare s'arrêta et me dit : « Merci, ami Gandar, va-t'en avec les tiens. Je reste. »

» Le pauvre lord avait attrapé la veille une entorse en sautant par la fenêtre pour se sauver, et l'entorse n'était pas guérie. La douleur était si vive qu'après les cent premiers pas il ne pouvait plus mettre un pied devant l'autre.

» Comment faire? Je voulus d'abord l'emporter dans mes bras, mais il ne restait plus que deux hommes avec moi. Les autres avaient passé devant pour regagner le bateau. La foule des soldats approchait et n'était plus qu'à dix pas de nous.

« Va-t'en, me dit Kildare, je le veux! Tu périrais sans me sauver!

— Mylord, lui répondis-je, je m'en vais, puisque tu le veux. Mais je fais serment, si ces coquins touchent un seul de tes cheveux, de mettre le feu à la ville de Boston tout entière. »

» En même temps je le laisse étendu sur le pavé, je cours avec mes hommes au bateau de pêche, je le détache, et nous partons au milieu d'une grêle de balles que les soldats nous tiraient du rivage. Par bonheur il faisait nuit noire et nous passâmes sous le feu des forts qui nous canonnèrent. Aucun boulet ne nous toucha, et, deux heures après, nous étions revenus à bord où l'on s'inquiétait, comme tu peux croire, du succès de notre expédition.

« Mon garçon, dis-je alors au patron du bateau de pêche, reprends ta cambuse et porte à sir Robert Carroll le billet que voici :

« Gandar, de Marseille, qui n'a jamais manqué à sa parole, a l'honneur d'avertir sir Robert Carroll que s'il a le malheur de laisser pendre ou décapiter lord Kildare, il subira, lui, Carroll, le même sort par ordre dudit Gandar, et la ville de Boston sera mise à feu et à sang comme Babylone et Ninive. »

» Le patron promit de faire ma commission et partit sur l'heure, bien content de n'être pas plus maltraité.

» Maintenant, Montluc le Rouge, mon vieux, tu sais où en sont les affaires. J'attends tes ordres en

pleine mer, en vue de Boston. Kildare est-il mort? Je n'en sais rien. S'il l'était, je le saurais sans doute, mais personne ne peut plus sortir de la ville, et je vois seulement avec ma lunette d'approche que les gens du pays remuent la terre et des canons et s'apprêtent à nous bien recevoir. De ton côté, je sais que tu auras fait tout ce qu'il faut faire; mais dépêchons-nous. Le feu est à la maison.

» GANDAR. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



LES ALMANACHS

Un savant bien connu, M. Babinet, qui fit une guerre acharnée aux charlatans et autres prophètes du temps, aimait à raconter l'histoire suivante :

« Un faiseur d'almanachs, voyageant en Suisse, se disposait un matin à faire une excursion dans la montagne. Le ciel était pur, et notre voyageur allait se mettre en route lorsque son aubergiste l'engagea à ne point sortir. « Je viens de consulter mon almanach, lui dit-il, et je crois que la pluie ne tardera pas à tomber. » Notre voyageur, connaissant mieux que personne l'absurdité des prophéties contenues dans les almanachs, ne tint naturellement aucun compte de l'avertissement; il sort, et deux heures après un orage épouvantable survient, qui l'oblige à rentrer à l'auberge, les vêtements ruisselants d'eau. « Vous aviez raison, dit-il en entrant à son hôte; mais quel est donc l'excellent almanach que vous possédez? C'est celui de M. X..... (c'était précisément le nom de notre voyageur), il ne me trompe jamais; car cet X... est si menteur, qu'en prenant le contraire de ses prophéties je tombe presque toujours juste. Il annonçait un temps magnifique aujourd'hui ; n'ai-je pas eu raison de vous engager à ne point sortir? »

Notre aubergiste nous semble encore trop crédule. Les faiseurs d'almanachs sont imposteurs à ce point qu'on ne peut même pas croire le contraire de ce qu'ils disent.

Vous avez bien compris, du reste, qu'en parlant des almanachs je laisse complétement de côté les publications annuelles, littéraires ou scientifiques, qui sont avec raison goûtées du public. Je ne veux attaquer que ces livres qui entretiennent la superstition et spéculent sur le desir que tous les hommes possèdent de connaître l'avenir.

Le mot almanach vient de deux mots arabes : *al manakh*, qui veulent dire : le compte. Les almanachs connus de l'antiquité contenaient en effet le compte des jours, des nuits, des saisons, des mouvements de la lune, etc. Quelques auteurs admettent une origine différente : les uns supposent que le mot almanach veut dire *calcul pour la mémoire*, dérivant de deux mots égyptiens : *al*, calcul, et *men*, mémoire; d'autres auteurs rappellent que nos ancêtres traçaient le cours des lunes sur un morceau de bois carré qu'ils appelaient *allmonat*, c'est-à-dire « contenant tous les mois », et supposent que ces deux mots allemands ont donné naissance à notre mot français. Quoi qu'il en soit, les almanachs, connus de l'Inde, de la Chine, de l'Égypte, se sont surtout répandus en Europe, depuis la propagation du christianisme, parce qu'ils servaient à indiquer les jours fériés.

Les astrologues et les médecins qui rédigeaient ces almanachs ne se bornèrent pas à indiquer le cours des astres et les fêtes de l'année; ils ajoutèrent bientôt des prophéties sur le temps, sur la politique, etc., qui donnèrent une grande vogue à leurs livres.

En 1556, Pierre van Bruhesen, médecin flamand, publia un almanach dans lequel il indiquait avec le plus grand soin quels étaient les jours où l'on pouvait se purger, se baigner, se faire saigner, se faire raser, etc. Son livre fit une telle impression, que, à Bruges, « l'autorité municipale défendit à tous les barbiers de Bruges de raser pendant les jours désignés comme fatals par van Bruhesen! »

Cette croyance aux jours heureux ou malheureux, aux jours fastes ou néfastes, comme l'on disait alors, se retrouve d'ailleurs dans presque toutes les prophéties. Nous avons d'autant mieux raison de combattre ces absurdités que certaines personnes, aujourd'hui encore, sont imbues de ces fausses idées; elles regardent le vendredi, par exemple, comme un jour néfaste et n'entreprendraient aucun voyage, aucune affaire ce jour-là! Les dates elles-mêmes jouent un grand rôle dans l'imagination de certaines gens : le 13 du mois est, paraît-il, un mauvais jour dont il faut craindre la funeste influence!

Que dire des vendredis qui tombent le 13 du mois? Ce doivent être des jours terribles, à moins que les deux dangers accumulés, celui du vendredi et celui du 13, ne se neutralisent l'un l'autre, exactement comme les deux négations qui, selon la grammaire, valent une affirmation.

Dans les vieux almanachs on prédisait encore les événements de la vie d'après la date, le nom du mois et du jour de la naissance, d'après la position

de la lune et du soleil. Je suppose que vous êtes né au printemps ; le soleil vient d'entrer dans le signe du Bélier. « Vous aurez, dit l'almanach, du courage, de la fierté et une longue vie. » Si, de plus, vous êtes né un dimanche, jour du Soleil, vous pouvez compter sur du bonheur et des héritages. Le lundi, consacré à la Lune, vous aurait envoyé des plaies; le mercredi vous eût affligé de maladies et de dettes...

Parmi les charlatans, faiseurs d'almanachs et de prédications, il faut citer en première ligne Mathieu Laensberg et Nostradamus.

Ce dernier, médecin français, né en Provence, en 1503, joignait à ses almanachs des quatrains prophétiques qui, durant plusieurs siècles, eurent une vogue immense. Ses quatrains étaient composés d'une manière tellement vague qu'avec beaucoup de bonne volonté ses admirateurs pouvaient les appliquer à des événements postérieurs.

En voici un exemple : Nostradamus avait publié les vers suivants dans un almanach, en 1550 :

> Bossu sera élu par le conseil
> Plus hideux monstre en terre n'aperçu,
> Le coup voulant crèvera l'œil,
> Le traître au roi pour fidèle reçu.

Pour vous et pour moi, ces vers seront certainement considérés comme inintelligibles. Mais on ne prenait pas au dépourvu les admirateurs résolus de Nostradamus.

« Ce quatrain n'annonce-t-il pas clairement, disaient-ils, la mort de Henri II, survenue en 1559? Et le mot bossu ne désigne-t-il pas avec netteté Montgomery? En effet, la première syllabe de ce nom est *mont*, synonyme de *bosse!* »

Le fils de Nostradamus voulut continuer le lucratif commerce de son père ; mais ses prophéties ne réussissaient jamais. Il avait annoncé que la ville de Pouzin, alors assiégée par les troupes royales, périrait par les flammes; il y mit le feu lui-même pour avoir raison. Mais il fut surpris et tué, ce qu'il n'avait pas prévu.

Il faut rendre cette justice à nos modernes faiseurs d'almanachs, qu'ils laissent de côté ces grotesques prophéties qui faisaient l'admiration de nos pères. Nous ne trouvons plus dans leurs livres l'influence expliquée des planètes, etc., sur l'avenir des hommes; ces messieurs se bornent à prédire le temps. Nous devons, même sur ce point, vous mettre en garde contre leurs affirmations.

On ne peut encore, dans l'état actuel de la météorologie, prévoir les caractères de l'année qui commence, des saisons qu'on va traverser, et, à plus forte raison des mois, des jours de cette année.

L'Observatoire envoie tous les matins, dans tous les ports, une dépêche indiquant l'état *probable* de la mer *ce jour-là*. Vous entendez bien : *l'état probable* seulement; et l'état probable pour ce seul jour. Et vous ajouteriez foi à ces charlatans qui vous indiquent sans hésiter, plusieurs années à l'avance, le temps qu'il fera, par exemple, le 15 août 1878!

Mais, direz-vous, nous avons quelquefois consulté ces almanachs et certaines prophéties se sont réalisées ! Je n'en doute pas, et l'extraordinaire serait que cela n'eût pas eu lieu. Comment! je vous annonce pour la semaine prochaine de la pluie les lundi, mercredi et vendredi et du beau temps pour les autres jours, et vous vous étonnez que sur ces sept prédictions deux au moins réussissent! Vous m'accordez que certaines prédictions faites au hasard peuvent être vérifiées, mais vous ajoutez que vous serez mis en garde contre la science des faux prophètes par le nombre de ses prophéties qui ne se réaliseront pas. N'en croyez rien. Par un phénomène psychologique bizarre, mais certain, ce qui vous frappera, ce seront les prédictions réalisées et non pas les autres; d'autant mieux que les annonces du temps sont faites avec un vague suffisant pour expliquer les déconvenues.

Donc, en laissant de côté cet argument faux qui consiste à répondre : « Mais mon almanach avait bien annoncé la neige qui est tombée en janvier. » (comme s'il est difficile d'annoncer de la neige en janvier ou des chaleurs au 15 juillet), je vous invite à ne tenir aucun compte de ces fausses prédictions.

Il faut certes regretter que les noms des Mathieu Laensberg, Nostradamus et autres charlatans soient cent fois plus populaires que les noms des véritables bienfaiteurs de l'humanité, et que la science qui trompe les hommes soit plus goûtée, et j'ajouterai plus lucrative que celle qui les instruit.

ALBERT LÉVY.

L'AFRIQUE CENTRALE

II

LE SECOND VOYAGE DE STANLEY

Henri Stanley, le voyageur américain déjà célèbre par son expédition à la recherche de Livingstone, vient de se placer par ses dernières explorations au premier rang des grands découvreurs du monde. Les résultats de son second voyage laissent bien loin derrière eux tous ceux de ses glorieux prédécesseurs, car outre qu'avec un rare bonheur, Stanley a pu relier, vérifier, contrôler et affirmer les découvertes de Burton, de Speke, de Livingstone et de Cameron, il a de plus immortalisé son nom par l'exploration complète du grand fleuve Zaïre ou Congo. Cette expédition a été accomplie dans des circonstances tellement dramatiques, que nous at-

1. Suite et fin — Voy. vol. III, pages 359, 378, 394; vol. IV, pages 232, 247, 277, et vol. VIII, pages 55, 71, 86, 103, 118; et vol. XI, pages 72, 86 et 104.

tendons impatiemment le récit détaillé du voyageur américain. Pour le moment nous nous contenterons de résumer rapidement ses lettres.

Nous devons d'abord renvoyer nos lecteurs à la première partie de ce résumé (vol. VIII, page 118); nous y avons laissé Stanley explorant le lac Victoria.

Sur la rive nord-occidentale de ce grand lac s'étendent les possessions du roi M'tésa dont nous avons déjà parlé longuement au sujet du voyage de Speke[1].

C'est à la cour de M'tésa que l'infortuné Linant de Bellefonds se rencontra avec Stanley. Voici comment le voyageur français rend compte de cette entrevue :

« Ma réception chez le roi M'tésa était fixée pour ce matin, mais la pluie qui n'a cessé de tomber jusqu'à midi a mis obstacle au projet. A deux heures, le temps s'étant mis au beau, M'tésa m'a expédié un messager pour m'informer qu'il était prêt à me recevoir. Avis est donné au camp, chacun endosse ses plus frais costumes. Nous sommes prêts ; mes braves Soudaniens sont superbes sous leur jaquette rouge et leur culotte blanche. Je me mets à leur tête, les trompettes et les tambours résonnent; nous suivons une avenue large de quatre-vingts à cent mètres, allant droit du nord au sud et aboutissant à la résidence de M'tésa. Le palais de M'tésa se présente devant nous, bâti sur une colline qui domine ses voisines ; le long de l'avenue, des jardins entourés d'enceintes en roseaux forment les habitations des grands capitaines et hauts fonctionnaires. Au bout de vingt-cinq minutes de marche, nous atteignons la première porte du palais ; nous traversons aussi cinq cours où grouille une population nombreuse de musiciens, la dernière cour sert d'habitation aux exécuteurs dont l'indice consiste en une corde de fibres de bananier parfaitement tressée, instrument de supplice. En pénétrant dans cette cour, un vacarme épouvantable m'accueille; mille instruments, les uns plus étranges que les autres, font entendre les sons les plus discordants et les plus étourdissants. La garde de M'tésa, armée de fusils, me présente les armes; le roi est debout à l'entrée de la salle de réception. Je m'approche et le salue à la turque. Il me tend la main que je serre ; j'aperçois à l'instant à la gauche du roi une figure d'Européen basanée. C'est un voyageur, je crois que c'est Cameron! Nous nous observons sans nous adresser la parole.

» M'tésa pénètre dans la salle de réception ; nous le suivons. C'est un couloir long de douze mètres et large de quatre mètres, dont le plafond, incliné vers l'entrée, est supporté par une série de colonnes en bois de *doûm*, qui divisent la pièce en deux nefs. La pièce centrale principale est libre et conduit au trône du roi ; les deux nefs sont occupées par les grands dignitaires et les grands officiers. A chaque colonne est adossé un garde du roi, à grand manteau rouge, turban blanc, orné de poils de singe, culotte blanche, blouse noire avec bandes rouges ; tous sont armés de fusils.

» M'tésa prend place sur son trône qui est une chaise en bois, en forme de fauteuil de bureau ; ses pieds reposent sur un coussin, le tout placé sur une peau de léopard, fixée elle-même sur un tapis de Smyrne. Devant le roi, une dent d'éléphant parfaitement polie sert de parade, et, à ses pieds, se trouvent deux boîtes contenant des fétiches; de chaque côté du trône on remarque une lance (l'une en cuivre, l'autre en fer), maintenues chacune par un garde ; ce sont les attributs d'Ouganda ; le chien dont parle Speke a été supprimé. Aux pieds du roi sont accroupis le vizir et deux écrivains.

» M'tésa a beaucoup de dignité et ne manque pas d'une certaine distinction naturelle ; son costume est élégant : un kaftân blanc, terminé par une bande rouge, bas, babouches, veste en drap noir brodée d'or, tarboûche avec plaque d'argent au sommet. Il porte un sabre à poignée d'ivoire incrustée d'argent, et un bâton. J'ai fait l'exhibition de mes présents, que M'tésa a feint de regarder à peine, sa dignité ne lui permettant pas d'être curieux.

» Je m'adresse à l'étranger qui est assis en face de moi à la gauche du roi.

« C'est à monsieur Cameron que j'ai l'honneur de parler ?

— Non, monsieur ; monsieur Stanley. »

En se séparant de notre malheureux compatriote, Stanley continua, sur son bateau la *Lady Alice*, l'exploration du Grand lac Victoria. M'tésa lui avait donné une escorte de deux barques montées de gens armés, car les dispositions des riverains étaient peu amicales. Mais le voyageur américain n'avait pas, lui non plus, les allures pacifiques de ses prédécesseurs ; entouré d'une véritable petite armée, il vengeait sévèrement toute insulte faite au pavillon de la science, aussi son périple du lac fut-il marqué par une succession de batailles heureuses.

Après avoir exploré le Victoria, Stanley résolut de se porter vers le second des grands réservoirs du Nil, l'Albert Nyanza. Dans une rapide expédition, il fit dans cette contrée inconnue de surprenantes découvertes, entre autres celle d'une montagne de plus de 4000 mètres, dont les pentes sont habitées par une race blanche, mais aux traits négroïdes.

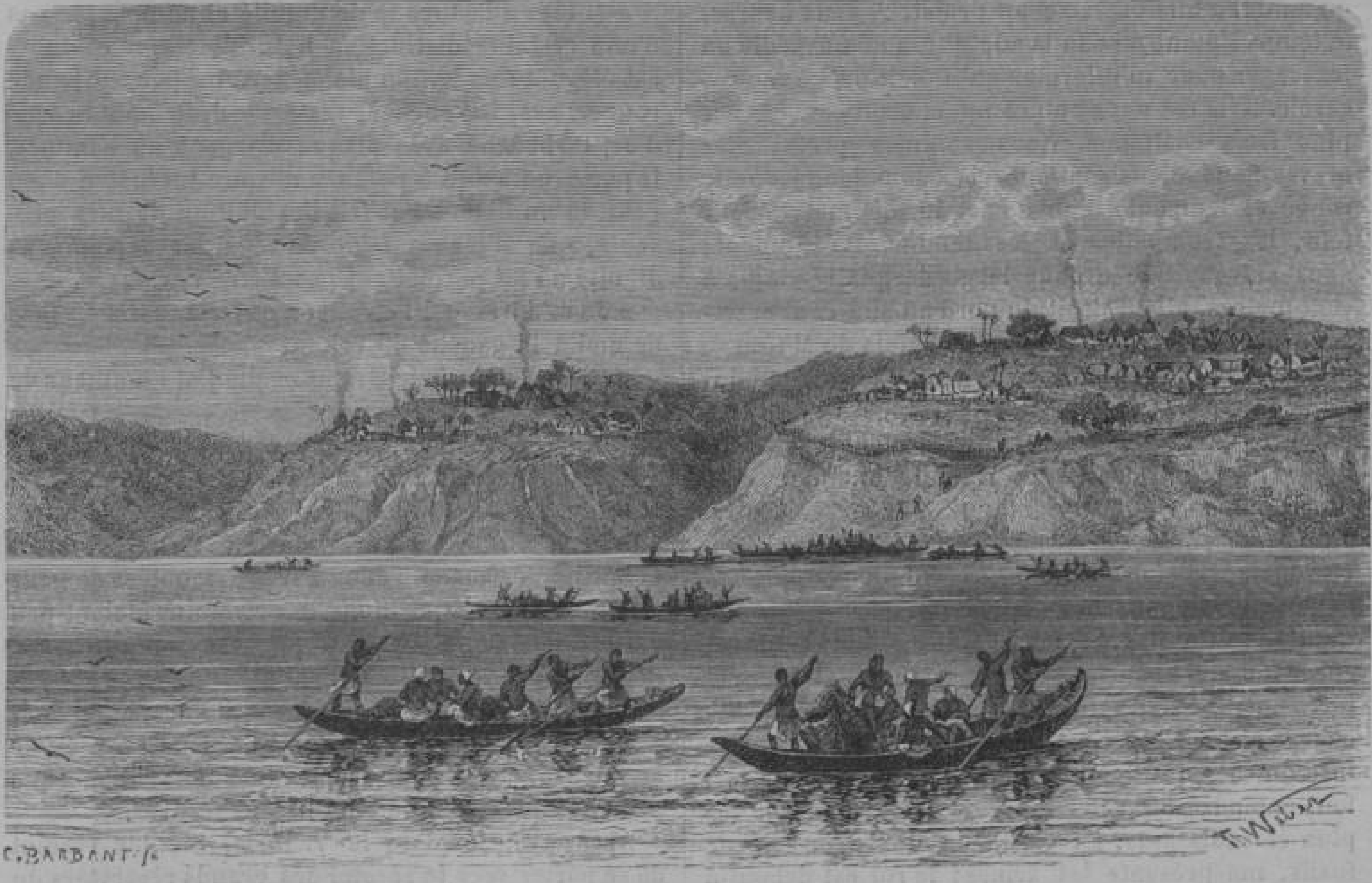
Cette partie du voyage est une des plus curieuses, mais nous devons attendre pour en parler les détails de la relation de l'intrépide voyageur.

Au 1er août 1876, nous retrouvons Stanley à Oudjidji où il arrivait après la reconnaissance complète du lac Tanganika, qui lui avait permis d'explorer à nouveau le Loukouga, l'émissaire du lac découvert par Cameron, et de découvrir, sur les rivages de cette belle mer intérieure, de splendides cataractes, des cavernes dont on a transformé plusieurs en habitations souterraines, et des mines de cuivre qui sont exploitées par les indigènes. Stanley avait trouvé ces populations bien plus sociables que celles des

1. Voy. vol. III, page 378.

rivages du Victoria, et plus avancées qu'elles dans l'agriculture.

Au moment de l'arrivée du voyagenr à Oudjidji, le pays était désolé par les ravages d'une épidémie de variole très-grave. Indigènes et étrangers succombaient en masse. Il n'y avait d'autre alternative que de fuir au plus vite ce lieu empesté. Malgré sa santé très-éprouvée par les fatigues, Stanley partit le 24 août 1876, et il conduisit son expédition à Nyangoué en 74 jours. Il était là, sur la rive nord du Loualaba, dans le grand marché des Manyémas anthropophages, où les marchands musulmans de l'Ouniamouézi et de Zanzibar ont des succursales de leurs maisons de traite, où ils organisent sans cesse des expéditions pour enlever les esclaves qui forment encore la principale des marchandises sur lesquelles ils opèrent.

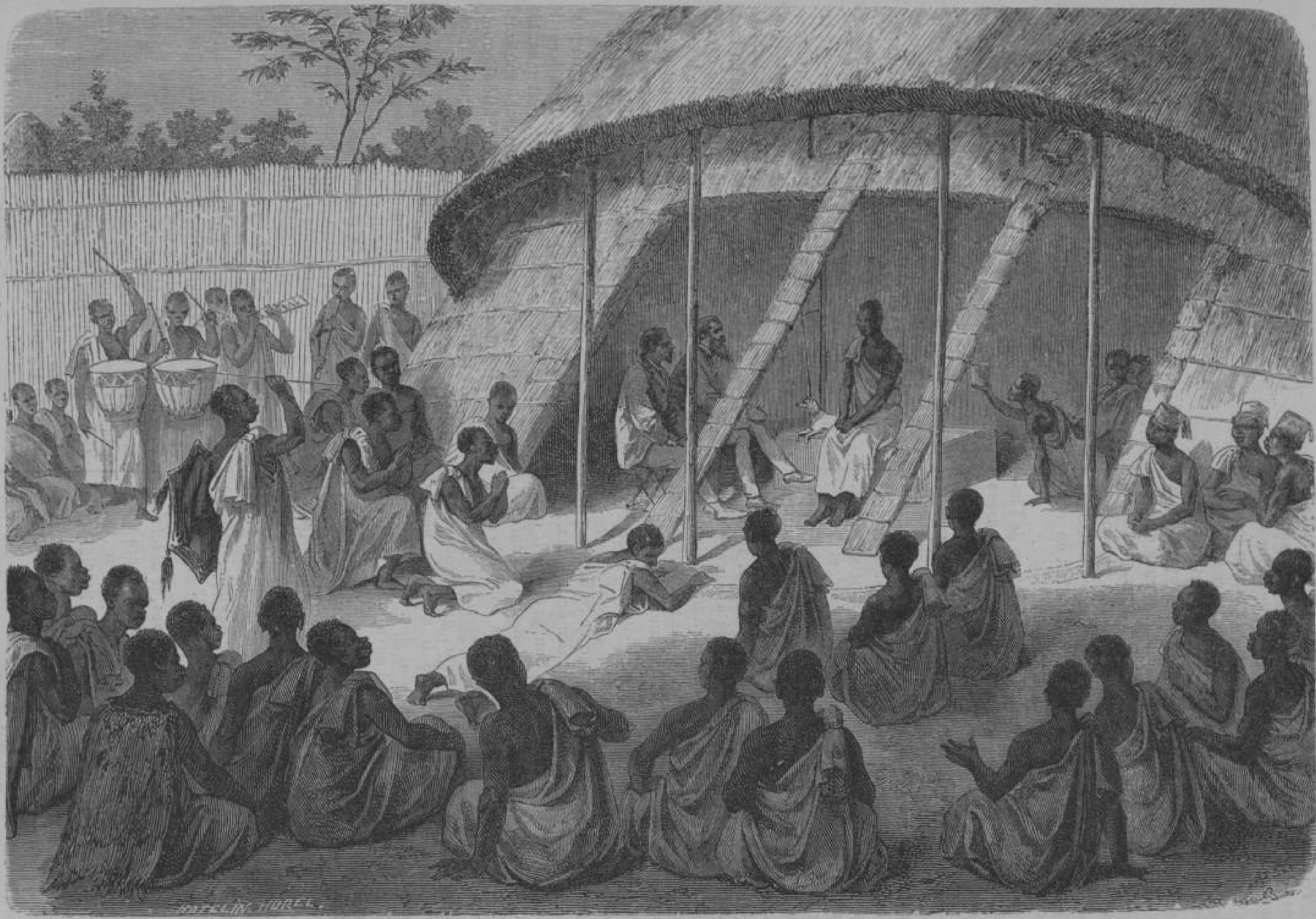


Nyangoué, sur le Loualaba. (P. 120, col. 1.)

Continuant son voyage au delà de Nyangoué, point où Cameron avait du s'arrêter, Stanley entra en pays inconnu. Au lieu de se diriger, comme on croyait, au nord-ouest, le Loualaba, dont il suivit le cours, coule dans la direction du nord et fait de grands détours à l'est. Le fleuve passe dans des forêts vierges où la troupe du voyageur dut renoncer à se frayer un chemin. Il fallut chercher à gagner le pays d'Oukousou, dont le capitaine Cameron nous avait appris le nom. Les habitants de l'Oukousou sont des anthropophages dont la sauvagerie n'a pas encore été adoucie par les relations avec l'extérieur. Masqués dans leurs impénétrables forêts, ils attendaient au passage Stanley et sa troupe et décochaient sur eux leurs flèches empoisonnées. Ces cannibales se montrèrent insensibles aux avances amicales et aux cadeaux du voyageur. Le personnel de l'expédition, démoralisé, allait se débander, quand Stanley songeant à ses bateaux comme à une dernière ressource, s'embarqua sur le Loualaba.

Mais les difficultés étaient loin d'être vaincues en commençant la navigation sur le Loualaba. Il fallut descendre le courant à force de rames, tout en guerroyant chaque jour. Près de l'équateur, cinq grandes cataractes barrent le fleuve. Stanley reconnut l'impossibilité de les faire passer à ses bateaux; il fit tailler dans la forêt vierge un chemin long de 24 kilomètres, sur lequel ses hommes traînèrent sa barque la *Lady Alice* et les dix-huit canots de l'expédition, non sans avoir à prendre maintes fois les armes pour repousser les attaques d'un ennemi invisible.

Après une bataille dans laquelle il mit en déroute une véritable flotte de cinquante-quatre grandes barques dont une se faisait remarquer par des dimensions telles que quatre-vingts hommes étaient nécessaires pour la manœuvrer, Stanley arriva par deux degrés de latitude nord, au point le plus septentrional du cours du Loualaba. Ici, le fleuve a un aspect vraiment majestueux; c'est presque un lac mouvant dont la largeur varie de 4 à 18 kilomètres



Entrevue des voyageurs et du roi M'tésa. (P. 119, col. 1.)

et qui est tout couvert d'îles. Mais les habitants de ses rives sont tellement dangereux, qu'au risque de mourir de faim, le voyageur dut soigneusement éviter tout contact avec eux. Lorsque le besoin le força d'atterrir, il eut le bonheur de descendre au milieu de gens moins ennemis des étrangers, et il trouva l'explication de cette différence en voyant entre leurs mains des fusils, c'est-à-dire la preuve que les *bienfaits* du commerce arrivent jusqu'à eux, par la côte occidentale. Un peu plus loin, il soutint le trente et unième et dernier combat sur le Zaïre ou Congo; mais, à peine échappé à ce péril, il allait en rencontrer d'autres.

Au point où le Zaïre sort du grandplateau de l'intérieur pour descendre dans les plaines plus basses qui bordent la côte, il s'ouvre un passage à travers plusieurs chaînes parallèles de montagnes, et de brusques différences de niveau y créent trente nouveaux obstacles à la navigation : cataractes ou rapides. C'est là que Stanley perdit dans des naufrages son brave compagnon anglais Francis Pocock, quinze auxiliaires nègres, douze bateaux, et des défenses d'éléphant pour une valeur de quatre-vingt-treize mille francs. Il y fut même, avec l'équipage de son propre bateau, à deux doigts de sa perte. Stanley, voguant là sur un fleuve dont il voyait le cours tracé sur les cartes, s'était fié à leurs indications, tandis qu'il était encore en dehors du domaine des explorations précédentes, et dans un pays dont la carte ne reposait jusqu'ici que sur des renseignements vagues et incomplets fournis par les indigènes eux-mêmes.

Le 6 août il abordait le village de Ni Sanda, situé à quatre jours de marche ordinaire de Bomma, station portugaise sur le Zaïre. Son personnel, composé de cent quinze hommes, femmes ou enfants, était épuisé par la famine, et les habitants refusaient en riant les étoffes et les verroteries, excellentes monnaies pour l'intérieur, qu'il leur offrait en payement des vivres dont il avait un besoin urgent. Désespéré, sur le point de voir mourir ses compagnons sous ses yeux, il envoya une lettre à tout négociant européen résidant à Bomma, qui pourrait lui expédier de prompts secours. MM. Motta Viega et Harrison, de Bomma, ne perdirent pas un instant, et deux jours après Stanley recevait par leurs soins toutes les provisions nécessaires. Dès lors l'expédition du *Daily Telegraph* était sauvée, et le 1er août 1877 elle s'arrêtait à Kabinda, près de l'embouchure du Zaïre, d'où Stanley envoyait à l'Europe son bulletin de victoire.

Au moment où paraîtront ces lignes, le désormais illustre explorateur de l'Afrique centrale sera arrivé en France. Paris tiendra à l'accueillir avec toutes les marques d'honneur qui ont été prodiguées à juste titre à son prédécesseur Cameron.

Louis Rousselet.

CURIOSITÉS LINGUISTIQUES

—

LE HAITIEN

On sait que la grande île de Saint-Domingue, après avoir été une des plus belles colonies françaises, est restée au pouvoir des anciens esclaves révoltés qui y ont fondé les Républiques de Haïti et Dominicaine. Les Dominicains parlent en général l'espagnol, mais les Haïtiens ont conservé l'idiome de leurs maîtres.

La langue haïtienne est un français extraordinairement dégénéré en sons et en formes, avec une syntaxe qui est presque un balbutiement d'enfant. En la comparant au français, on voit avec une sorte de stupeur ce que devient la langue d'un peuple bien doué dans la bouche d'un peuple inférieur.

Voici un exemple d'haïtien; il est fort drôle.

En 1830, une frégate espagnole se présenta devant Haïti, en ennemie, pour menacer cette île, que la France et l'Angleterre n'avaient pu réduire. Un nègre, indigné de cette outrecuidance, s'écria (nous traduisons) : « Hein, voilà, c'est trop fort! Le lion est sorti, il est venu pour dévorer les os, il s'est tourné en tout sens, il n'est pas capable (sous-entendu de casser les os); il quitte les os. Le chien tombe sur les os, il les mord jusqu'à en être fatigué, et il est obligé d'aller son chemin. Et voilà une pauvre poule qui nous arrive là-bas et qui se croit capable de faire quelque chose des os! C'est trop fort! »

En haïtien, voici ce discours, qui ne manque pas de sens : « Houn, avla, ça fait trop fort. Lion li sorti li vini pou dévoré zos. Li tourné li nan tout sens. Li pas capable, quété zos. Chien tout té tombé sous zos li. Mordé li jousque li bouqué. Li obligé allé chemin. Avla pauv poule soti la bas, et li croe li capable faire quichose avec zos! Cé trop fort! »

Ainsi, dans ce français d'Haïti, plus de flexions, plus de distinction de personnes, plus de temps. Le présent sert pour le présent et le futur, le passé se forme avec le secours de *te* (pour été); le nombre est indiqué par l'adjonction de pronoms. La déclinaison est nulle. Pour toute syntaxe, il y a des positions de mots. Disons toutefois que ce haïtien-là n'est pas celui des villes, qui se rapproche beaucoup plus du vrai français.

Le haïtien a tendance à préposer aux mots soit un *a*, soit un *n*, soit un *p*, soit un *z*; il hait la lettre *r*, et aussi la lettre *l* après une consonne.

Les notions absolument primitives s'expriment seules par un mot; dès que l'idée est un tant soit peu plus compliquée, il faut deux termes : *porter* demande deux mots, *donner venir;* baié (bailler) vini; *prendre* exige aussi deux mots, *donner aller :* baïé allé. Avoir se traduit par gagné (gagner).

COUSINE MARIE[1]

V

La première page d'un livre.

Les gens laborieux ont besoin de distractions qui ne leur coûtent aucune peine. M. Delorme n'aurait pas eu le courage de mettre tous les soirs une cravate blanche et un habit pour aller dans le monde.

Il avait eu cependant deux fois dans sa vie la faiblesse d'aller au ministère, ce qui lui avait causé plus de fatigue que d'agrément. A la première soirée, il avait perdu son claque, et à la seconde, sa main droite n'ayant pu se loger dans un gant paille sans en forcer l'entrée, il se sentit mal à l'aise et crut devoir se retirer. Mais achever la journée avec des amis, causer librement, dire des riens ou être sérieux, et par dessus tout être attendu et toujours regretté, n'est-ce pas un délicieux privilége de l'amitié?

Il fallait un empêchement absolu pour que le professeur ne vînt pas chez ses amis de la rue du Regard; on se consolait de son absence en faisant de la musique et en se rappelant que cette distraction était due à sa bonne amitié.

Un jour, Mme Lombard invita Marie à venir passer la journée avec d'anciennes compagnes qui n'étaient plus de petites filles, mais des jeunes personnes presque de son âge. Aller chez Mme Lombard était toujours un plaisir pour Marie. Cette invitation avait pour but de procurer à M. Delorme l'occasion de s'entretenir avec l'élève dont il était devenu l'ami.

« Mademoiselle, lui dit-il, vous m'honorez de votre confiance, et j'ose dire que vous avez raison. Je sais par Mme Lombard qu'il vous serait agréable d'employer utilement quelques heures de la journée. Je sais aussi que M. votre père a rejeté une proposition qui vous a été faite, et je le comprends; mais j'ai à vous proposer une occupation qui sera tout à fait de votre goût et que vous pourrez laisser ignorer à M. votre père sans user pour cela de la moindre dissimulation. Mme Lombard et moi sommes d'accord sur ce point. Je n'ai pas oublié avec quelle facilité vous faisiez vos extraits d'histoire; votre style est simple, vous ne manquez pas d'imagination, eh bien! ma chère enfant, permettez-moi de vous appeler ainsi, je vous engage à écrire...

— Vous voulez faire de moi une femme auteur? Comme vous m'étonnez, monsieur!

— Sur quoi sont fondées vos préventions contre les femmes auteurs, je vous prie?

— Je ne sais pas... mais il me semble...

— Allons, je viens à votre secours; la publicité n'est assurément pas faite pour les femmes, mais il y a des exceptions que nous, vieux pédants, apprécions : l'esprit naturel, des sentiments élevés, une imagination sage, la pensée d'être utile ou de procurer au lecteur un agréable délassement, sont les conditions auxquelles une femme peut prendre la plume, et je crois, mademoiselle, que vous possédez toutes ces qualités nécessaires. Vous allez donc chercher le sujet d'un livre d'enfant, et je me charge de vous trouver un éditeur.

— Y pensez-vous, monsieur? moi, faire un livre!

— C'est après y avoir pensé, que je vous le conseille. Soyez tranquille, je ne vous ferai pas de compliments; je suis un ami sérieux, rude quelquefois, la critique ne vous manquera pas. Ainsi, c'est chose convenue : vous allez chercher votre sujet, puis vous écrirez une jolie histoire accompagnée de réflexions comme vous savez en faire. Méfiez-vous de votre imagination; ne quittez pas une pensée sans l'avoir approfondie, sans en tirer tout le parti possible. Il faut que tous les personnages mis en scène se retrouvent jusqu'à ce que l'auteur écrive avec ravissement le mot Fin. Ne laissez personne en route. »

Pour la première fois de sa vie peut-être, M. Delorme fut en retard de trois minutes.

Cependant la semaine s'écoula sans que la jeune fille osât se mettre à l'œuvre. Un beau cahier était placé sur le pupitre, la plume taillée, l'écritoire remplie de l'encre la plus pure, et après avoir considéré et touché chacun de ces objets comme pour s'assurer du concours qu'ils allaient lui prêter, Marie se levait, s'asseyait encore et renonçait enfin, pour ce jour-là, à prendre la plume.

M. Delorme, en arrivant le soir, trouvait moyen de lui glisser à l'oreille un : « Eh bien? » auquel Marie répondait toujours : « Pas une idée! »

Le professeur ne s'en étonnait pas; et ne pouvant encourager ouvertement son élève à persévérer, il tirait parti des incidents du cent de piquet. Loin de se fâcher contre ses mauvaises cartes, il faisait un petit discours sur la persévérance, et blâmait le colonel d'être si fier de sa bonne veine. «Attendu, disait-il, qu'une partie perdue n'empêche pas d'en gagner une autre. Souvenez-vous de cela, mademoiselle Marie, et ne vous laissez pas abattre par un mauvais succès.»

Marie souriait et promettait à M. Delorme d'avoir de la persévérance, non-seulement au piquet, mais dans toutes ses entreprises.

Enfin, le 4 avril de l'année 1863, Marie, transportée de joie, s'écria : «J'ai une idée!» Elle venait d'écrire ces mots : *Dans la petite ville d'Amboise...* lorsque Colette entra pour lui dire que M. le colonel la demandait.

Elle se leva immédiatement et se rendit près de son père qui voulait mettre en ordre certains faits de ses campagnes d'Afrique.

1. Suite. — Voy. pages 74, 90 et 107.

L'intérêt réel qu'offraient les souvenirs de M. Cormery ne put distraire Marie de cette pensée : *Il y avait dans la petite ville d'Amboise...*

A vrai dire, l'auteur de ce membre de phrase ne savait pas du tout ce qu'elle allait trouver dans cette jolie petite ville d'Amboise ; mais n'importe, la glace était rompue, et dès le lendemain, à sa grande surprise, Marie trouva tant de sujets intéressants dans cette gracieuse petite ville qui se mire dans la Loire, qu'elle en fut comme accablée, et le soir même, elle fit un petit signe d'intelligence à son maître, dont le sourire fut pour elle une première récompense.

Ce que M. Delorme avait annoncé se réalisa : Marie, à son grand étonnement, présenta trois mois plus tard à son maître de jolis cahiers contenant une histoire très-intéressante. Le professeur tint parole et, quoique fort occupé, il lut attentivement le travail de son élève, fit des observations et des corrections.

Un jour, c'était un jeudi, le professeur vint surprendre son voisin à une heure où il était sûr de le trouver seul. Il tira de son portefeuille une mise en pages assez considérable, et sans circonlocutions il dit : « Colonel, voici un charmant petit volume que Mlle Marie a écrit sur mon conseil, permettez-vous qu'elle y mette son nom?

— Vous dites, mon ami, que ma fille a fait un livre?

— Oui, et un très-joli petit livre.

— Voyons cela. »

Et prenant les épreuves, il lut plusieurs pages, s'arrêtant, s'exclamant, puis il finit par dire : « Certes, je consens à ce que Marie s'avoue l'auteur de ces charmantes pages... Mon ami, je ne suis pas, après tout, très-surpris; ma fille est admirablement douée. Vous me l'avez dit souvent. Mais quelle reconnaissance je vous dois, mon cher Delorme! Grâce à vous, Marie aura un petit trésor à elle, et surtout une occupation qui lui fera oublier bien des choses... Ah! qu'il est rare de rencontrer un véritable ami! Ce nom est donné au hasard à des gens peu soucieux d'en remplir les conditions : un ami!... »

La conversation allait prendre un tour pathétique, lorsque Marie entra toute radieuse. Il est aisé d'imaginer tout ce qui fut dit et redit.

M. Delorme se retira le sourire sur les lèvres. Les gens qui le rencontrèrent durent se dire : Voilà un homme bien heureux! Il a peut-être obtenu de l'avancement dans un ministère, ou il a gagné un lot de la Ville de Paris.

Ceux qui auraient ainsi interprété l'expression de la physionomie du professeur auraient fait preuve d'ignorance. L'intérêt personnel ne donne point une expression comme celle qui rayonnait sur le front de M. Delorme; le bonheur de ceux que nous aimons fait passer dans notre âme un sentiment que l'égoïsme ne connaît pas.

Le livre parut : le moment où M. Delorme le remit à son élève fut vraiment solennel; l'auteur y arrêta à peine les yeux; mais son père le considéra avec un sentiment d'orgueil.



Un nègre poudré à blanc. (P. 126, col. 1.)

Lorsque le livre eut été examiné dans tous ses détails, M. Delorme remit à Marie une jolie bourse contenant vingt pièces d'or. Cette bourse était une attention de Mme Lombard, qui ne perdait pas de vue son intéressante élève.

Marie se crut, en dépit de sa modestie, sur le chemin de la fortune. Le chef-d'œuvre fut aussitôt expédié à Mme la consule. Oh! que l'auteur eût été heureuse de voir la surprise de son amie et de recevoir ses félicitations!

Colette fut vite au courant de ce qui se passait, et son respect pour sa jeune maîtresse s'en accrut. Elle se vantait même de servir une demoiselle qui faisait des livres.

Mme Lombard et M. Delorme furent invités à dîner huit jours à l'avance; ce dîner devait être préparé avec un soin particulier en raison des circonstances. Colette le comprit et ne se montra pas trop parcimonieuse, quoiqu'il lui en coûtât un peu de dépenser dans un jour ce qui eût suffi pour trois jours.

Ce petit dîner intime fut on ne peut plus agréable. Mme Lombard offrit à son élève un bouquet de roses, les dernières de la saison. M. Delorme regretta pour la première fois de sa vie de n'être pas poëte. Le colonel le consola en parlant de l'amitié comme un homme qui en recueille les bienfaits.

Le passé s'effaçait sous l'heureuse impression du moment présent. Le père de Marie l'oublia complétement, je crois, en portant la santé de l'auteur et celle de son maître.

Marie, confiante dans son vieil ami, se remit au travail.

Peu de temps après, elle reçut d'un éditeur connu du monde entier un billet ainsi conçu :

« Mademoiselle,

» M. Delorme m'a parlé de vous dans des termes qui me font désirer d'être votre éditeur. J'attends que vous me mettiez à même de vous prouver ma bonne volonté. »

Le colonel aurait souhaité que sa fille attendit quelques jours avant de se rendre à cette invitation; il trouvait cela plus convenable. Marie, au contraire, jugea que la meilleure manière de répondre à une invitation aussi aimable était de porter son manuscrit dès le lendemain.

Mlle Cormery reçut de l'éditeur les plus vifs encouragements, et trois mois s'étaient à peine écoulés, lorsqu'un petit livre rose vint réjouir les yeux de l'auteur et de son respectable père. A partir de ce moment, Mlle Cormery, toujours conseillée par son vieil ami, ne trouva plus de difficulté à faire éditer chaque année un de ces jolis volumes qu'on voit dans les mains de tous les enfants.



Elle venait d'écrire ces mots. (P. 123, col. 2)

Marie eût souhaité que ses petits revenus fussent entièrement consacrés à son père, mais lui aussi avait ses exigences. Il ne s'était pas résigné sans peine à voir sa fille moins élégante que beaucoup d'autres. Les pères ont des principes moins arrêtés sur la simplicité que les mères. Le colonel s'entendit avec Mme Lombard pour satisfaire sa petite vanité de père.

Cependant l'avenir était la préoccupation habituelle du père : « Elle est heureuse, se disait-il, du bonheur qu'elle me donne ; mais quelle tristesse pour moi de voir cette charmante fleur rester dans l'ombre. »

Chaque fois que cette triste pensée se présentait à l'esprit de M. Cormery, il prenait la résolution d'accompagner sa fille dans le monde, car il ne s'agissait selon lui que d'arriver dans un salon, de s'asseoir et de faire bonne contenance. Alors le brave colonel se levait, marchait, se redressait de son mieux, mais il ne pouvait se dissimuler entièrement la souffrance que lui causait l'essai de ses forces.

VI

Une rencontre. — Les femmes du monde.

Un matin, Mlle Cormery aperçut dans un coin de la chapelle voisine où elle allait souvent prier, une personne qui pleurait discrètement. Aussitôt elle s'intéressa à cette affligée, et lorsqu'elle sortit, Marie la suivit sans trop savoir pourquoi.

Elles s'arrêtèrent toutes les deux sous le péristyle de la chapelle, considérant le pavé mouillé par la pluie.

Au moment où la pauvre personne ouvrait un

parapluie dont les baleines menaçantes firent reculer Mlle Cormery, l'étrangère la regarda avec surprise et, surmontant sa timidité, elle dit d'une voix incertaine :

« Mademoiselle Marie... je crois? »

C'était Mlle Angélique, la sous-maîtresse à laquelle ses élèves ne songeaient plus depuis longtemps.

« Que je suis contente de vous retrouver, mademoiselle! mais vous me paraissez bien triste?

— Je le suis, en effet!

— Venez vous reposer à la maison, vous me conterez vos chagrins, et soyez sûre que j'y compatirai. »

A ces mots prononcés avec l'accent d'une véritable sympathie, Mlle Angélique éclata en sanglots.

« Voyons, dit Marie en entrant dans sa chambre, contez-moi vos chagrins..... vous êtes veuve, peut-être?

— Non, mademoiselle, je ne me suis pas mariée... Après avoir quitté Mme Lombard, faute irréparable, je vis tomber mes illusions... Mon cousin n'avait jamais, dit-il, songé à m'épouser. Je me suis réfugiée alors chez une personne presque aussi gênée que moi; elle acceptait comme paiement les leçons que je donnais à sa petite fille: mais cet arrangement n'a pas duré. Maintenant, je suis seule. J'ai encore quelques leçons ; je mange tantôt dans un endroit, tantôt dans l'autre, le plus tard possible, de peur d'être reconnue. »

Marie inspira à son père l'intérêt qu'elle portait elle-même à Mlle Angélique.

« Certainement, dit le colonel, nous tâcherons de lui être utile; mais je considère ses malheurs comme étant finis, puisqu'elle t'a retrouvée. »

C'était vrai.

Marie avait déjà un plan tout tracé. Son père lui avait souvent témoigné le regret qu'elle n'eût pas près d'elle une personne de confiance ; mais la pensée d'introduire une étrangère dans leur paisible intérieur avait jusqu'ici fait renoncer à ce projet. Mlle Angélique était une ancienne connaissance ; la bienveillance du colonel et de sa fille développeraient en elle les qualités que la mutinerie de ses élèves n'avait pas permis d'apprécier.

Marie ne doutait pas que son père n'accueillît bien sa proposition, mais il fallait que Mlle Angélique lui plût, car il avait des sympathies et des antipathies très-marquées.

Le lendemain, à cinq heures et demie précises, Mlle Angélique arriva ; Marie la présenta à son père qui l'accueillit avec respect et cordialité.

Colette avait fait un petit extra en faveur de l'invitée, quoiqu'un pressentiment secret lui causât quelque inquiétude.

Angélique parla peu, mais assez pour donner bonne opinion de son éducation.

M. Delorme, ce fidèle ami, renouvela connaissance avec elle et la félicita d'avoir retrouvé son élève.

Ordinairement, Marie se retirait de bonne heure, mais ce soir-là elle prolongea la soirée, espérant que son père lui parlerait le premier de Mlle Angélique : il n'en fut rien ; Marie, impatiente de connaître son jugement, lui dit :

« Comment la trouvez-vous?

— Très-bien, ma fille; je comprends l'intérêt que t'inspire cette personne. Il faut que tu engages Mme Lombard à lui ouvrir sa maison.

— J'ai un autre projet, mon bon père.

— Parle, chère enfant.

— Vous regrettez que je n'aie personne auprès de moi, et je vous avoue que je le regrette aussi quelquefois; il m'en coûte toujours un peu de sortir seule. Pourquoi n'offririons-nous pas à Mlle Angélique de demeurer avec nous?

— Excellente idée, ma fille!

— Elle m'accompagnerait, me rendrait même quelques services à la maison, ce qui me permettrait de continuer à écrire, comme me le conseille M. Delorme, et vous savez à quel point je respecte les conseils de mon cher maître. »

Le colonel parut se contenter des raisons que lui donnait sa fille ; mais il espérait que la présence d'une femme dans la maison augmenterait le nombre de ses relations et permettrait peut-être à sa fille d'aller un peu dans le monde.

Dès le lendemain matin, Marie était dans la chapelle et y retrouvait sa protégée dont la prière était assurément une action de grâce.

Elles sortirent ensemble, et aussitôt Mlle Cormery dit à Angélique : « Nous avons à vous offrir une position qui pourrait bien vous convenir. »

Marie exposa la chose tout simplement, et la pauvre fille accepta aussi simplement, mais sans pouvoir modérer l'expression de sa reconnaissance.

Le temps, ce juge si redoutable, n'amena point de déception. Angélique justifiait complétement la bonne opinion que ses amis avaient d'elle. Elle se mettait dès le matin à l'ouvrage et ne négligeait aucun moyen de se rendre utile.

Plusieurs années s'étaient écoulées sans qu'on eût entendu parler de Mme Solaville. Paul avait donné des nouvelles de sa famille comme un garçon qui en reçoit lui-même rarement, et depuis le départ du lieutenant pour l'Algérie, on ignorait si sa famille habitait encore Bordeaux.

Une après-midi du mois de janvier, le colonel et ces dames étaient réunis au salon, lorsqu'un de ces coups de sonnette qui annoncent l'importance du visiteur suspendit la conversation.

Colette courut à la porte, mal disposée contre celui qu'elle allait recevoir.

Un nègre poudré à blanc, portant culotte courte et souliers à boucles, lui demanda si M. le colonel était chez lui.

« Il y est, répondit Colette en toisant le nègre de la tête aux pieds, que lui voulez-vous? »

Le nègre ne répondit pas ; il s'empressa d'aller ouvrir la portière d'un landau. Trois dames en

descendirent : c'étaient Mme Solaville et ses filles. Leur entrée dans la maison apporta une bouffée de parfums auxquels n'était pas habituée Colette, et il faut lui savoir gré de ne pas avoir ouvert toutes les fenêtres à l'instant même.

Le nègre s'installa dans la salle à manger, et lorsque Colette y passa, il crut devoir lui sourire. Ce sourire laissa voir deux rangées de dents blanches dont l'exhibition parut une insulte à Colette qui n'avait plus qu'une dent.

Blanche et Lucie se précipitèrent dans les bras de Marie ; Mlle Angélique s'étant retirée, la conversation prit un semblant d'intimité.

« Quelle surprise ! dit le colonel en s'efforçant de paraître satisfait.

— Il y a deux mois que nous sommes à Paris, et c'est seulement hier que nous avons pu aller chez l'éditeur de Mlle Cormery demander votre adresse.

— Qui pouvait s'attendre, ma chère, ajouta Mme Solaville, que vous feriez un jour des livres, et des livres très-gentils ? Il est regrettable que vous n'abordiez pas le roman. Vous doubleriez vos succès, et je crois que la chose vous serait facile, vous avez tant d'imagination ! Mais vous y arriverez ! Ces contes de petites filles finiront par vous fatiguer.

— Moi, ajouta Blanche, si j'étais femme auteur, j'écrirais certainement des romans... je voudrais que tout Paris me lût et parlât de moi. »

Pour toute réponse, Marie sourit.

« Colonel, vous avez bien reçu la lettre qui vous annonçait le mariage de Blanche, demanda Mme Solaville d'un air distrait.

— Vous nous en donnez la première nouvelle, madame !

— C'est trop fort, vraiment ! La poste est d'une infidélité révoltante ! Comment, vous ne saviez pas que Blanche a épousé le baron Anthime des Tourelles, un riche propriétaire de Bordeaux ? De pareilles négligences sont désolantes, heureusement que vous ne pouvez pas douter de notre affection... et comment vous trouvez-vous, cher colonel ?

— Très-heureux, madame, d'être près de ma fille. C'est un bonheur, il est vrai, acheté au prix d'une infirmité, mais je ne m'en plains pas.

— Vous avez toujours été philosophe.

— Vous voulez dire chrétien, madame ?

— Oui, c'est cela, certainement ! »

Blanche des Tourelles était d'une beauté éclatante, sa toilette d'une richesse et d'un goût exquis. Évidemment, la jeune fille avait fait *un beau mariage*. Le colonel se contenta des apparences et ne fit aucune question capable de l'éclairer sur ce point. Il est à croire que Mme Solaville apprécia peu cette grande discrétion.

« Ne pourriez-vous pas venir dîner avec nous demain, demanda Lucie, qui jusque-là s'était bornée à faire l'inventaire du *petit* salon ?

— Impossible, ma chère cousine, je suis cloué sur mon fauteuil.

— Mon nègre vous portera, repartit vivement Mme des Tourelles ; et puis nous avons un ascenseur dans notre hôtel... si vous craignez que le théâtre vous fatigue, vous nous confierez notre cousine.

— Ma fille n'est jamais allée au théâtre, et je ne l'y laisserai pas aller sans moi.

— Marie n'est jamais allée au théâtre, s'écrièrent en même temps les deux sœurs ! Pauvre chérie, continua Blanche avec une sorte de compassion, ta vie est bien sérieuse ! tu travailles beaucoup... tu sors seule, n'est-ce pas ?

— Non, j'ai près de moi une amie qui m'accompagne et me rend tous les services que je réclame de son obligeance.

— Ah ! c'est très-commode. »

Mme des Tourelles jeta un petit cri en entendant sonner six heures : « Mère, nous oublions que nous dînons chez le ministre, et Olympe est une fille si minutieuse dans les détails de ma toilette, que bien certainement je ne serai pas prête à huit heures ; sans compter qu'elle va me gronder ! »

Les adieux de la mère et des filles furent encore plus tendres que leur bonjour. Il fut dit et redit que M. des Tourelles, absent en ce moment, s'empresserait de venir saluer le colonel et Marie dès qu'il serait de retour.

Colette s'empressa d'ouvrir les fenêtres de la salle à manger que le passage de ces dames avait parfumée. Trop réservée avec sa jeune maîtresse pour lui communiquer ses réflexions, ce fut avec Mlle Angélique qu'elle s'épancha :

« Pourvu que mademoiselle n'ait pas la migraine demain ! J'espère que monsieur va fumer une bonne pipe pour changer cet air-là. On m'offrirait le triple de mes gages que je ne voudrais pas servir du monde qui sentirait si fort ! »

Colette traduisait à sa manière les sentiments de son maître. Cette visite laissait au colonel une tristesse qu'il ne put entièrement dissimuler. Enviait-il tout ce luxe pour sa fille ? Non, mais l'âme la plus forte échappe difficilement aux séductions du monde.

La présence de Marie dissipa bien vite le nuage. Les appréciations de Colette l'avaient fort égayée, et elle venait les communiquer à son père.

Toute femme apprécie d'un coup d'œil la toilette d'une autre femme ; et lorsque Marie et Mlle Angélique eurent estimé le cachemire, la robe de velours et les bijoux que portait Blanche, le colonel jeta un cri d'épouvante qui divertit beaucoup ces demoiselles. Jamais le colonel n'aurait supposé qu'une femme pût représenter dans sa toilette la valeur de plusieurs billets de mille francs. Le souvenir que lui avait laissé Mme Cormery était d'une simplicité qui n'excluait pas le bon goût.

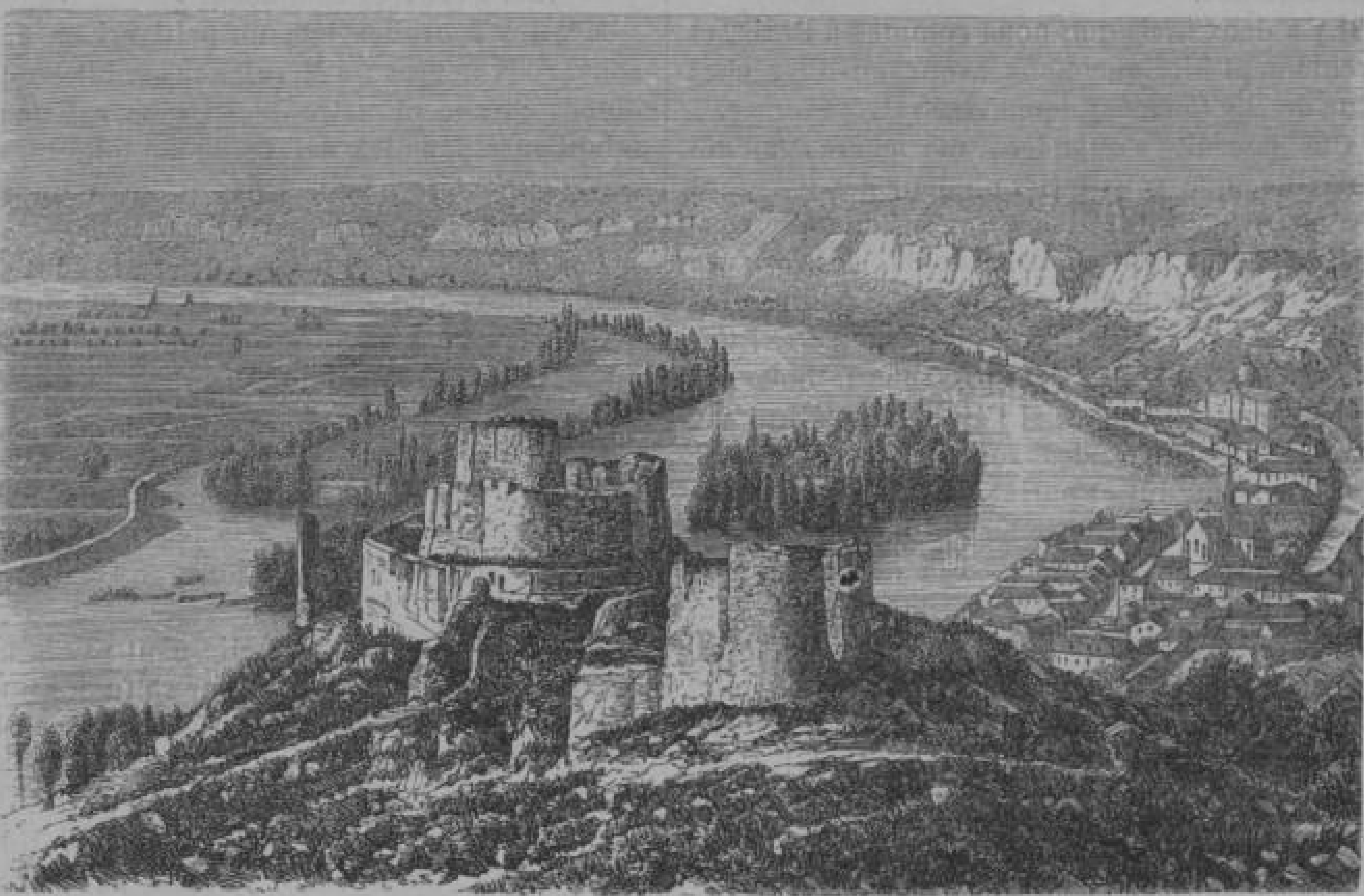
A suivre. Mlle Gouraud.

A TRAVERS LA FRANCE

LE CHATEAU-GAILLARD

Le Château-Gaillard, dont le surnom indique l'ancienne force, est situé dans le département de l'Eure, dont il domine un des chefs-lieux d'arrondissement, la ville des Andelys, composée de deux bourgs entièrement séparés : le Grand et le Petit Andely. C'est au-dessus de ce dernier groupe d'habitations que se dresse la vieille citadelle, au sommet d'une colline escarpée marquant au sud la jonction des vallées de la Seine et du Gambon, en vue d'une des presqu'iles qui forment les nombreuses sinuosités du grand fleuve normand.

Le Château-Gaillard n'est plus qu'une importante ruine, composée d'un donjon cylindrique et d'une enceinte de murs épais, séparée par un fossé profond d'une autre enceinte triangulaire formant ouvrage avancé. Outre la magnifique vue dont on jouit, du milieu de ces décombres, sur une grande partie de la vallée de la Seine, on peut encore étudier en les parcourant les progrès que réalisa au XII[e] siècle l'art de la défense des places. Le Château-Gaillard n'était pas seulement, lorsqu'il fut fondé, un simple manoir féodal, ce n'était même pas la citadelle spéciale des Andelys : on en avait voulu faire le boulevard de la Normandie tout entière, alors anglaise, contre les entreprises des rois de France très-enclins, on le comprend, à revendiquer cette belle province. De plus, ce château fort eut pour créateur l'un des ingénieurs militaires les plus habiles du moyen âge, le roi Richard Cœur-de-Lion en personne, qui, pressé de se mettre en garde contre Philippe-Auguste, son terrible voisin, l'éleva et le garnit de munitions dans l'espace de douze mois. Lorsque Jean Sans-Terre eut succédé à Richard, Philippe-Auguste qui était, lui aussi, un intelligent constructeur de forteresses, vint avec une nombreuse armée, en 1204, et sut bientôt tirer parti de quelques dispositions défectueuses. La citadelle fut emportée. La Normandie étant aussitôt après devenue définitivement une possession française, le Château-Gaillard, n'ayant plus de frontière à protéger, fut converti en prison d'État. Des reines de France et plusieurs princes y furent enfermés au XIV[e] siècle. Durant les guerres civiles du XVI[e] siècle, la forteresse fut tour à tour le refuge des deux partis, catholique et huguenot ; aussi fut-elle une des premières privée de ses principaux ouvrages de défense, durant la guerre implacable qu'Henri IV et Richelieu firent aux vieux châteaux du moyen âge. Ses ruines sont aujourd'hui soigneusement entretenues dans leur état actuel, aux frais du gouvernement qui les a rangées parmi les monuments historiques à cause de l'intérêt qu'elles présentent au point de vue de l'histoire de l'art militaire.



Le Château-Gaillard.

A. Saint-Paul.


Un courrier arriva du camp anglais. (P. 130, col 1.)

MONTLUC LE ROUGE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

XI

M. le curé de Gimel devient ambassadeur.

Après avoir lu la lettre de Gandar, Montluc le Rouge me dit :

« Vous voyez, mon cher M. le curé, s'il est possible de rester immobile en attendant les ordres de M. de Pontchartrain de la conclusion de la paix. Pendant que les diplomates délibèrent, nous avons le temps de préparer et d'exécuter notre entreprise.

» Nous serons désavoués?... Soit! Ce n'est pas la première fois qu'un Montluc sera désavoué pour avoir bien servi la France et qu'il aura passé outre! Parmi tous ces sauvages mes amis, que le nom de mon père et le mien a conduits jusqu'ici, combien en est-il qui connaissent, même de nom, le roi de France? Mais tous savent que je suis là, moi, Montluc le Rouge, le fils du vieux baron Annibal, du Grand Ours Noir, comme ils l'appellent, qui n'a jamais abandonné ses amis ni pardonné à ses ennemis... Ils savent que ma hache est toujours levée, et s'ils voyaient périr sans secours ou sans vengeance un seul de ceux qui ont eu confiance en moi, ils se défieraient à l'avenir et me croiraient indigne de mes pères!

» Si Kildare, si mon ami Kildare a péri sur l'échafaud, décapité ou pendu, je jure que je ferai couper par morceaux cent des notables habitants de Boston, dix des officiers supérieurs et tout ce qu'il y aura de lords et de baronets dans la place!

» Ce pauvre Donald était mon meilleur ami. Vous l'avez connu, monsieur, c'était le plus vaillant gentilhomme du monde; il s'est lancé dans un danger terrible pour nous servir, et je l'abandonnerais! Par le Dieu vivant! ce serait me déshonorer moi-même! »

J'essayai vainement de le calmer; car M. de Montluc, tout aimable et bon enfant qu'il fût d'ordinaire avec ses amis, n'était pas homme à épar-

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.
2. Voy. la première partie, vol. X, page 88 et suivantes.

gner ses ennemis. Le sang des Peaux-Rouges qui coulait dans ses veines, mêlé au sang français, ne suppose pas le pardon et le regarde comme une faiblesse.

Tout à coup, au moment ou il donnait à l'armée et aux sauvages le signal du départ, un courrier arriva du camp anglais.

Ce courrier avait traversé sans difficulté tous les postes des deux nations, car il était porteur d'une heureuse nouvelle.

La paix venait d'être conclue entre la France d'un côté, l'Angleterre et les Provinces-Unies de l'autre, à Ryswick.

En lisant la dépêche, car elle était venue par voie d'Angleterre, Montluc le Rouge ne parut pas aussi content que je l'avais espéré. Il fronça le sourcil et dit à l'envoyé anglais :

« Monsieur, je n'ai rien à répondre, si ce n'est de vous tenir sur vos gardes. Nos rois peuvent être en paix ou en guerre, suivant qu'il leur plaira; mais pour moi, je ne connais qu'un seul homme au monde à qui Dieu m'ait commandé d'obéir : c'est mon père, le baron Annibal de Montluc. Ce qu'il voudra que je fasse, je le ferai. »



Buffalo me guidait. (P. 131, col. 2.)

Et comme l'officier anglais allait repartir, il ajouta :

« N'auriez-vous pas, monsieur, quelque gazette qui pût me mettre au courant des affaires d'Europe et d'Amérique? »

L'Anglais tira de sa poche un numéro de l'*Observer* de Boston qui annonçait la conclusion de la paix, en faisait valoir les avantages et rendait compte d'un incident judiciaire qu'il proclamait lui-même très-singulier. Voici cet incident :

« Tout le monde se souvient du procès qui fut fait au traître lord Kildare, le mois dernier, et à la suite duquel ledit traître et lord fut condamné à être pendu et écartelé d'après les lois des Trois-Royaumes et la Charte du Massachusetts. On se souvient aussi que M. Prutt, avocat dudit traître, éleva un déclinatoire contre la condamnation, si équitable d'ailleurs, qui venait d'être prononcée par la cour du comté. Le principal argument de M. Prutt contre la pendaison dudit traître et lord consistait principalement dans ce fait que Donald O'Brian, lord Kildare, ayant été condamné à avoir la tête tranchée en Irlande, ne pouvait pas, n'avait pas le droit quand même il l'aurait réclamé (et ce n'était pas le cas présent) d'être pendu en Amérique; que l'axiome *non bis in idem* s'y opposait formellement. A quoi l'honorable M. Coutty, attorney général, avait répliqué qu'il n'y avait pas lieu d'appliquer le précédent axiome judiciaire : *non bis in idem*, attendu que ledit traître et lord était condamné à avoir le cou tranché en Europe et seulement serré un peu trop fort en Amérique; qu'il n'y avait donc pas de *bis in idem* dans l'affaire, car serrer le cou d'un lord n'est pas le couper. M. Prutt avait riposté que si le châtiment n'était pas le même, le crime reproché à son client était tout pareil, et il avait invoqué le droit qu'ont les lords et autres gentilshommes d'être décapités et non pendus, ce qui convient seulement à des bourgeois et manants de la plus mince espèce. C'est alors que lord Percy, fils du duc de Northumberland, intervint dans l'affaire comme témoin et déclara qu'il était, lui, comme lord et fils de lord, tout à fait indifférent d'ailleurs à lord Kildare, témoin que la pendaison dudit traître et lord Kildare serait contraire aux droits et privilèges des lords des Trois-Royaumes et qu'à ce titre il croyait devoir s'y opposer, menaçant, si l'on passait outre, d'en appeler au Parlement de la libre Angleterre... Après quoi, sir Robert Carroll, gouverneur du Massachusetts, déclara que, la question étant douteuse, il croyait devoir s'en remettre aux instructions et aux ordres que Sa Majesté le roi Guillaume ne pourrait pas manquer de lui envoyer de Londres.

» Il a donc été sursis à l'exécution dudit traître et lord Kildare. Mais, car il ne serait pas juste que la trahison du lord demeurât impunie, il se rencontre heureusement que l'article 325 du traité de Ryswick qui vient d'être conclu entre les deux Rois abandonne à la justice des deux royaumes les rebelles qui se sont laissé prendre de part et d'autre; de sorte qu'on attend par le retour du prochain courrier la décision de Sa Majesté Britannique au sujet de lord Kildare et qu'on a tout lieu d'espérer qu'il subira le juste châtiment de sa trahison. »

Montluc le Rouge replia le journal et dit au capitaine anglais :

« Je vous remercie, monsieur. Vous me rassurez. Je craignais pour la vie de mon ami. Je crains encore. Mais c'est à sir Robert Carroll de prendre ses précautions; car, pour moi, je ne connais ni roi de France ni roi d'Angleterre qui puisse m'empêcher de faire mon devoir... Cependant, si vous pouvez me promettre que lord Kildare sera rendu à la liberté...

— Monsieur, répliqua l'Anglais, je n'ai pas d'autres instructions, » et il partit.

Sans perdre de temps, Montluc le Rouge dit à son jeune frère :

« Charlot, tu as tout entendu. Tu répéteras tout à notre père. Tu lui demanderas ses ordres et tu reviendras sur-le-champ... En attendant, nous allons marcher sur Boston. »

Le jeune garçon monta sur son élan et partit au triple galop.

Montluc le Rouge donna l'ordre de lever le camp et l'on se mit en marche.

Ce jour-là, nous fîmes environ quinze lieues. Pour des troupes européennes, c'était une course fatigante et presque impossible. Pour nos Canadiens et nos sauvages, c'était une étape ordinaire.

Le lendemain, Montluc le Rouge me prit à part et me dit :

« Nous allons certainement rencontrer l'ennemi, car les Anglais sont plus nombreux que nous et mieux armés. J'ai confiance dans la victoire, mais nous pouvons être battus. L'essentiel pour moi est de sauver Kildare : prenez les devants; Buffalo, qui connaît tous les sentiers et toutes les forêts de l'Amérique du Nord, vous servira de guide.

— Où dois-je aller?

— A Boston, mais par une route plus courte et plus difficile que la nôtre. Il faut avertir sir Robert Carroll que la paix dépend de lui seul : il faut le persuader de rendre Kildare à la liberté; si vous ne le persuadez pas, il faut l'ébranler, le troubler. Je m'en fie à vous de tout ce que vous jugerez utile ou nécessaire. »



M. Prutt me reçut avec courtoisie. (P. 132, col. 2.)

Je partis donc, chargé de cette mission difficile. Buffalo, qui courait comme un cerf malgré son âge, me guidait dans les forêts, me faisait grimper sur les collines, redescendre dans les vallées, galoper dans les plaines... C'était une course enragée.

Enfin, le quatrième jour, au coucher du soleil, nous arrivâmes aux portes de Boston. J'enroulai un mouchoir blanc autour d'un bâton et je m'avançai à quelques pas de la muraille, non sans crainte de recevoir des balles. Mais la sentinelle reconnut le drapeau parlementaire et avertit le poste. On vint au-devant de moi, et j'expliquai en français que j'étais envoyé par M. de Montluc pour porter un message important à sir Robert Carroll.

L'officier du poste me conduisit sur-le-champ à la

maison de sir Robert Carroll. M. le gouverneur général était à table avec son état-major lorsqu'il me reçut.

Je dois avouer qu'il se leva très-poliment et me fit l'accueil le plus flatteur, ce qui me rassura un peu. J'expliquai alors le plus doucement que je pus que je venais dans l'intérêt de la paix, pour demander la mise en liberté de lord Kildare!

« Mylord, lui dis-je, la paix est faite, et il ne tient qu'à vous qu'elle soit éternelle. Les prisonniers doivent être rendus à la liberté.

— Les prisonniers des deux nations, oui, mais non les traîtres! » répliqua sir Robert Carroll.

Tout ce que je pus dire pour le fléchir ne le persuada pas. Je pense qu'il craignait une révolte du peuple de Boston s'il délivrait lord Kildare.

J'expliquai alors que la paix était à ce prix et qu'on s'exposait, en voulant exécuter lord Kildare, à faire mettre Boston à feu et à sang par les Canadiens de Montluc et par les sauvages. Sir Robert Carroll répondit avec un air de mépris que, grâce au ciel, l'armée de Sa Majesté Britannique était assez nombreuse, assez connue par son courage et assez bien commandée pour ne rien craindre de telles menaces. Tout l'état-major applaudit.

Je demandai alors la permission de rendre visite à Mlle Athénaïs de Montluc et à Miss Lucy, ce qui me fut accordé sur-le-champ.

Je n'avais jamais vu Mlle Athénaïs de Montluc, mais je la reconnus au premier coup d'œil, tant elle ressemblait à son père et à son frère.

Quand j'entrai, Mlle de Montluc se leva, étonnée, et vint à ma rencontre. Je tirai de ma soutane un billet de son frère ainsi conçu :

« Chère sœur,

» Monsieur le curé de Gimel, qui te remettra ceci, est un de nos meilleurs amis. Il te dira que le jour de la délivrance approche pour toi et pour Lucy. Par quel moyen, c'est ce que je ne sais pas encore. Écoute-le. Aie confiance en lui.

» MONTLUC LE ROUGE. »

« Pour Kildare, s'il vit encore, il sera sauvé. Mais s'il a péri, chaque goutte de son sang sera payée d'une pinte de sang anglais. »

« Monsieur le curé, dit Mlle de Montluc, M. de Kildare vit encore, mais on peut recevoir à toute heure l'ordre de l'exécution. Sauvez-le! au nom du ciel, sauvez-le! »

Et alors elle me fit raconter les exploits de son frère et la défaite des Anglais. J'ajoutai qu'il était en marche avec une puissante armée de Canadiens français et de sauvages. Je parlai aussi de la paix déjà conclue entre la France et l'Angleterre, à Ryswick, et de l'abandon que chacun des deux rois avait fait à son adversaire des prisonniers rebelles.

« Avez-vous vu lord Kildare depuis sa condamnation? demandai-je.

— Non, mais M. Prutt, son avocat, le voit tous les jours et nous en donne des nouvelles.

— Que dit M. Prutt?

— Que lord Kildare garde tout son courage, qu'il compte sur mon frère... »

Tout à coup il me vint une idée. Je demandai l'adresse de M. Prutt, avocat, et je sortis. Ce savant et courageux jurisconsulte me reçut avec gravité et courtoisie et, après avoir décliné mon nom et mes qualités, je lui parlai de lord Kildare.

A ce nom, M. Prutt tira de sa poche sa tabatière, huma une longue prise et dit enfin :

« Lord Kildare, monsieur le curé, est un homme à la mer. Les amis de cet infortuné gentilhomme n'ont plus qu'à préparer son tombeau.

— Monsieur Prutt, lui dis-je alors, connaissez-vous quelque moyen légal de sauver lord Kildare?

— Légal?... Non, me répondit-il lentement.

— Alors, vous croyez qu'aussitôt que l'ordre d'exécution sera venu d'Angleterre...

— On lui coupera la tête, oui, monsieur!

— Et cet ordre arrivera bientôt?

— Peut-être aujourd'hui, peut-être demain, monsieur! »

Je réfléchis quelques instants, car la proposition que j'allais faire en valait la peine et je repris :

« Monsieur Prutt, connaissez-vous quelque moyen illégal d'arriver au même but?

— Illégal!... monsieur le curé, s'écria-t-il, mon métier n'est pas d'en chercher. »

Alors il me fit entendre, sans le dire expressément, qu'il n'avait aucune horreur pour cette proposition, mais qu'il voulait savoir, avant tout, quel bénéfice il en retirerait. C'était le côté embarrassant de ma négociation, car ma poche était vide ou à peu près. Pourtant, à force d'insister, de tourner et retourner cette âme, à force de faire entrevoir des trésors qu'à la vérité je n'avais pas dans ma bourse, mais que mes amis avaient et seraient heureux de répandre, il finit par m'indiquer un moyen hasardeux. « Car, me dit-il, si vous échouez, vous pouvez être pendu, mais c'est votre affaire et non la mienne. »

Quant à moi, voyant le danger où se trouvait lord Kildare, je n'hésitai pas, après avoir longuement conféré avec lui, à adopter le plan qu'il me proposait.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



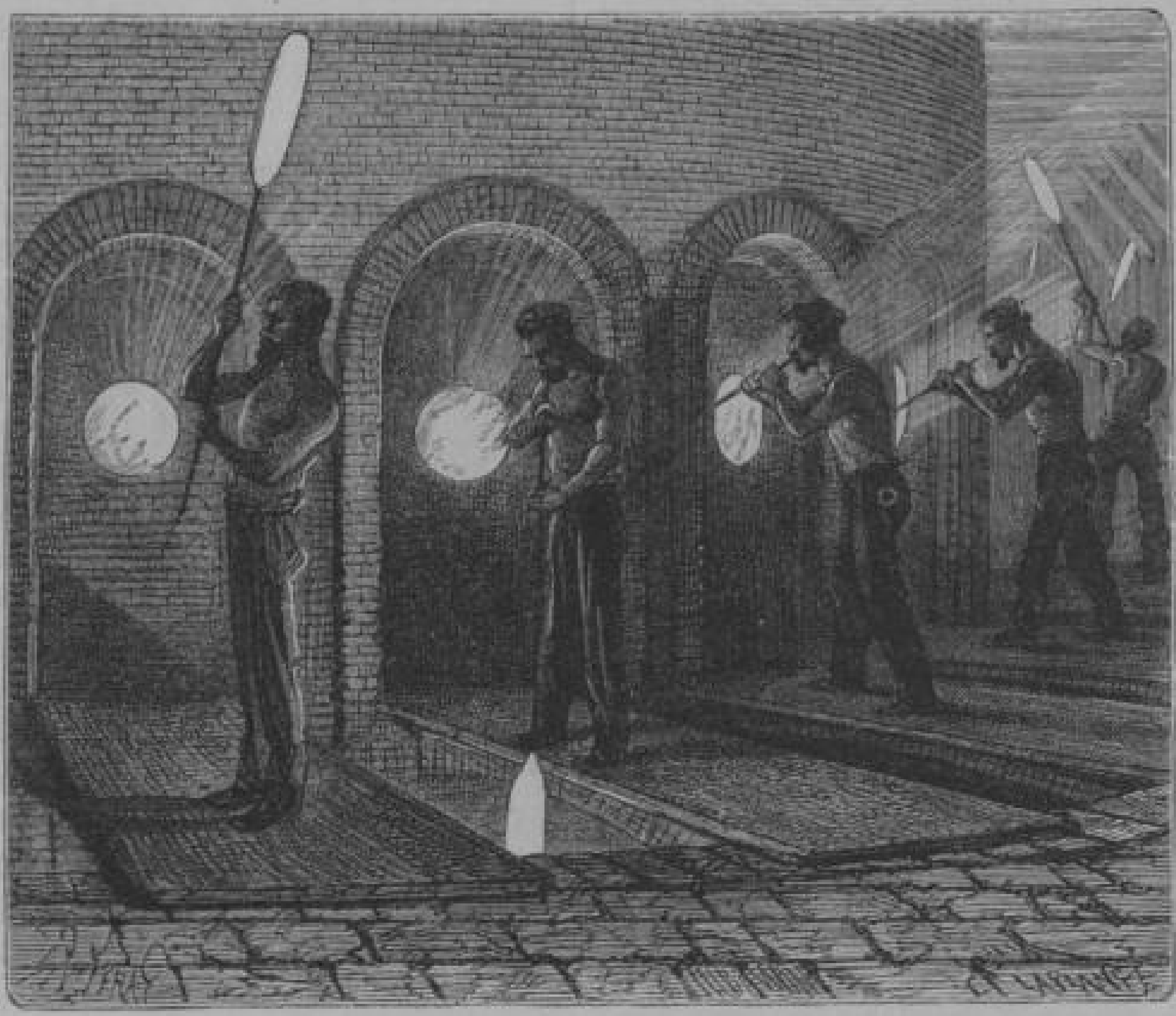
LE VERRE[1]

VI

VITRES ET GLACES.

Dans aucun des usages que nous venons de décrire, le verre ne joue un rôle aussi important au point de vue de la civilisation que dans celui qu'il nous reste à décrire, son emploi à l'état de vitres et de glace. A la rigueur le métal, la poterie, la porcelaine eussent pu nous fournir des coupes, des vases, des bouteilles ; mais quelle autre substance aurait pu remplacer le verre pour fermer les ouvertures de nos maisons en nous protégeant des intempéries de l'air sans nous priver de la lumière, la vie même de l'homme.

Le verre nous paraît à ce point de vue tellement indispensable qu'il nous est difficile de nous représenter ce que seraient nos habitations si elles en étaient privées. Et cependant l'homme a connu le verre pendant des siècles avant de penser à l'utiliser pour le vitrage des ouvertures.



Four de verrerie pour les verres à vitres. (P. 134, col. 1.)

Les Romains les premiers ont fabriqué des vitres, et quoique la chose ait été longtemps contestée, les découvertes faites à Pompéi ne laissent aucun doute à cet égard. Mais les vitres romaines n'étaient qu'une fantaisie luxueuse et n'entrèrent jamais dans l'usage général. Un climat peu rigoureux, un mode de vie différent du nôtre expliquent jusqu'à un certain point cette négligence de la part d'un peuple aussi inquiet de son bien-être.

De bonne heure cependant les vitres furent employées à clore les hautes fenêtres de nos églises, mais ce n'est qu'au XIVe siècle que leur usage s'étendit aux habitations particulières. Elles consistèrent d'abord en petits carreaux de verre enchâssés dans des bandes de plomb. Encore pendant longtemps les vitrages furent-ils considérés comme une chose rare et précieuse.

M. Sauzay cite à ce sujet un règlement daté de 1567, il y a à peine plus 300 ans! fait par l'intendant du duc de Northumberland, et qui dit : « Et parce que dans les grands vents les vitres de ce château et des autres châteaux de Monseigneur se détériorent et se perdent, il serait bon que toutes les vitres de chaque fenêtre fussent démontées et mises en sûreté lorsque Sa Seigneurie part; et si, à quelque moment, Sa Seigneurie ou d'autres séjournent à aucun desdits endroits, on pourrait les remettre sans qu'il en coûtât beaucoup, tandis qu'à présent le dégât serait très-coûteux et demanderait de grandes réparations. »

Pour dernière preuve démontrant combien l'usage général des vitres est moderne, il nous suffira de dire qu'à la fin du XVIIIe siècle, il n'y a pas encore cent ans, il existait non-seulement dans les petites villes, mais à Paris même, une corporation de châssissiers dont la profession consistait à garnir les fenêtres non de verre mais bien seulement de papier huilé. De là sans doute, le vieux proverbe français : « L'abbaye est pauvre, les vitres ne sont que de papier. »

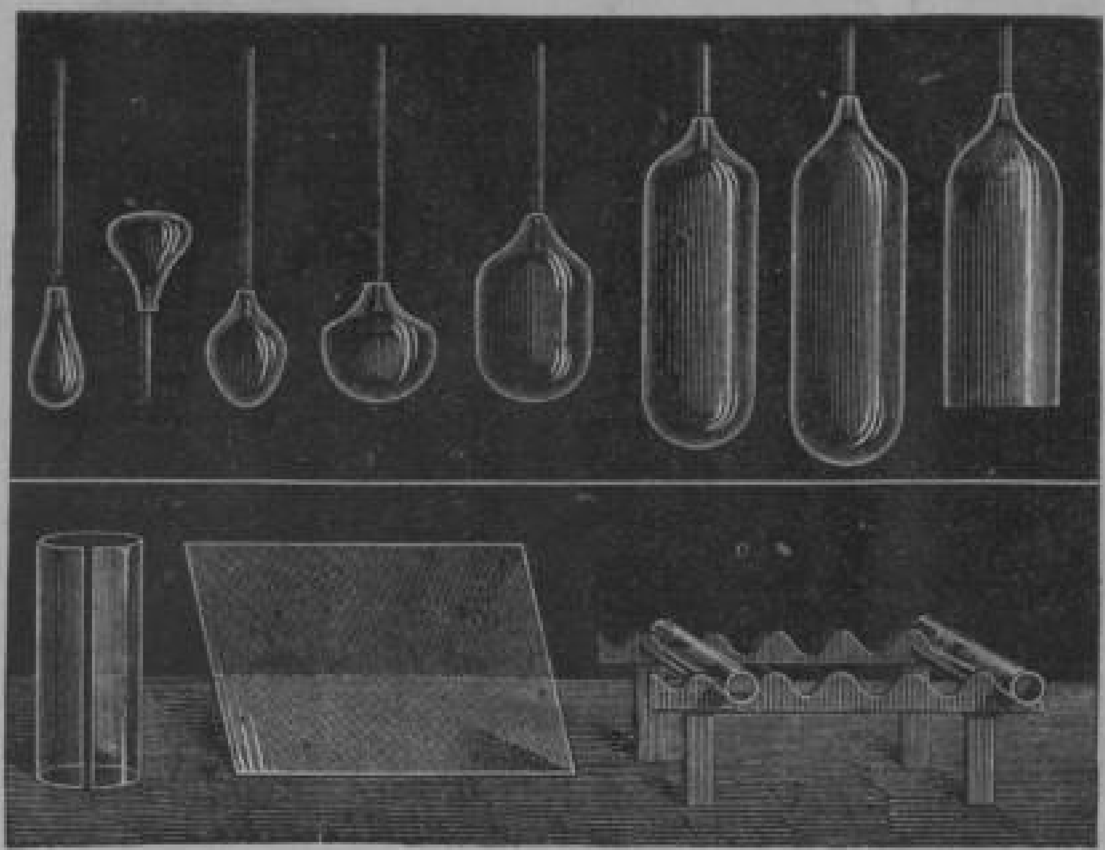
Le progrès a marché si vite depuis cent ans, que la vitre commune, la vitre soufflée, est déjà remplacée dans nos belles maisons modernes par la vitre coulée, par la glace, dont les dimensions sont illimitées. Voyons d'abord cependant comment se fabrique la vitre commune.

Le verre est fabriqué et fondu comme nous l'avons déjà dit. Le gamin en prend une quantité convenable au bout de la canne; puis, après avoir arrondi la masse vitreuse en la faisant tourner dans un bloc creux en bois mouillé et l'avoir réchauffée à l'ouvreau, il passe la canne au souffleur. Celui-ci, en soufflant dans la canne, gonfle la masse vitreuse qui est suspendue à son extrémité et en forme une

[1] Suite et fin. — Voy. pages 21, 47, 54 et 70.

poire. Il relève ensuite rapidement la canne en l'air et souffle une boule qui s'affaisse par le poids du verre et ne s'étend que dans le sens horizontal. Puis abaissant la canne en la balançant comme un battant de cloche, la relevant (fig. 1), et soufflant dedans, il donne successivement à la masse vitreuse les formes que représente la figure 2, et arrive à en faire un cylindre terminé par deux parties arrondies.

Pour percer ce cylindre, l'ouvrier en place l'extrémité opposée à la canne dans l'ouvreau, afin de ramollir par la chaleur la partie arrondie; en soufflant ensuite dans la canne, il produit une ouverture qu'il régularise avec des ciseaux. Après refroidissement, on pose le cylindre sur un chevalet de bois et l'on détache la seconde partie arrondie en enroulant, suivant la circonférence, un fil de verre chaud qui détermine une coupure nette. On le fend ensuite dans sa longueur en promenant le long d'une ligne une tige de fer rougie au feu; un des points étant mouillé avec le doigt, le verre éclate suivant la ligne parcourue par le fer chaud.



Formes du verre à vitres. (P. 134, col. 1.)

Il s'agit maintenant de transformer ces manchons fendus en une feuille plane de verre à vitres. A cet effet on les porte dans un four où ils subissent une température assez élevée pour les ramollir. Pendent le ramollissement l'ouvrier les place l'un après l'autre sur une plaque de fonte mise au milieu du four; puis, avec une règle de bois, il affaisse les deux côtés et les aplatit jusqu'à ce que la vitre soit parfaitement plane.

Ce procédé de fabrication fut pendant longtemps employé pour les verres à miroir.

Les premiers miroirs dont l'homme se servit furent en métal poli, surtout en airain; Cicéron en attribue l'invention à Esculape. Les Romains connurent cependant les miroirs de verre, et ici encore nous emprunterons à M. Sauzay ses recherches à ce sujet.

« Pline, dit-il, parle en plusieurs endroits des miroirs. Après avoir écrit ces lignes charmantes : « La découverte des miroirs appartient à ceux qui, » les premiers, ont aperçu leur image dans les yeux » de leurs semblables, » il aborde la question sous son point de vue historique et il ne laisse aucun doute sur l'usage des miroirs; car, après avoir énuméré les divers moyens de fabrication du verre, qui constatent que, de son temps, et même bien avant lui, les verriers « tantôt soufflaient le verre, tantôt » le façonnaient au tour, tantôt le ciselaient comme » de l'argent », il ajoute : « Jadis Sidon était cé» lèbre pour ses verreries, on y avait même inventé » des miroirs de verre. » Ces mots « miroirs de verre » impliquant naturellement l'idée d'un verre reflétant une image, ne faut-il pas forcément reconnaître alors que les anciens possédaient une espèce d'étamage que nous ne connaissons pas et qui, différent du nôtre ou identique, avait la faculté de constituer un miroir. Le défaut d'étamage étant le seul point sur lequel s'appuient ceux qui refusent aux anciens l'invention des miroirs de verre, voyons si par hasard nous ne trouvons pas dans l'antiquité quelque texte qui contredise cette assertion. Aristote, antérieur, comme on sait, de près de quatre siècles à Pline, est le premier qui vient à notre secours; il nous dit : « Si les métaux et les cailloux doivent être polis pour servir de miroirs, le verre et le cristal ont besoin d'être doublés d'une feuille de métal pour rendre l'image qu'on leur présente. » Si au texte d'Aristote nous ajoutons par la pensée les améliorations certaines que l'idée du philosophe a nécessairement dû suggérer aux verriers de son temps, rien ne nous empêchera plus d'admettre, un étamage ou un doublage même étant trouvé, que les miroirs, loin d'être une invention moderne, remontent à une époque excessivement reculée. »

Ce n'est qu'au XIVe siècle cependant que les verriers de Venise commencèrent à fabriquer des miroirs de verre tels que nous les connaissons.

En 1665, le procédé de fabrication des glaces fut importé de Venise en France. Une manufacture fut fondée à Paris au faubourg Saint-Antoine; elle ne fit pas ses affaires, et bientôt elle entra en rapports avec un gentilhomme verrier de Normandie, Richard Lucas. Celui-ci dirigeait à Tourlaville, près Cherbourg, une verrerie prospère; il avait acheté les secrets de Venise de certains ouvriers de Strasbourg, qui les avaient surpris. Telle paraît avoir été l'origine de notre première fabrique de glaces soufflées; quelques années plus tard, en 1673, les glaces françaises étaient plus parfaites que celles de

Venise, et, dès l'année précédente, un arrêt du Parlement prohibait expressément l'entrée des glaces venant de l'étranger. Cette prohibition a duré jusqu'au traité de commerce de 1860.

En 1688, Louis de Néhou, neveu de Richard de Néhou, l'introducteur des procédés de fabrication vénitienne, imagina de couler le verre au lieu de le souffler, et il put ainsi obtenir des glaces d'une bien plus grande dimension. Cette découverte fit tant de bruit, que Louis XIV voulut recevoir lui-même les quatre premières glaces coulées.

A cette époque avoir pour soi le souverain, c'était attirer la cour et la ville; et ce fut ce qui arriva dès que l'on eut appris que le roi avait manifesté ses préférences pour les nouvelles glaces, chacun s'empressa, malgré le prix élevé de ces objets, de courir à la fabrique royale.

L'établissement de Louis de Néhou, dirigé par Abraham Thévart, construit d'abord à Paris, rue de Reuilly, fut transporté peu de temps après à Saint-Gobain. Telle est l'origine de la célèbre manufacture de Saint-Gobain : cet ancien domaine royal, situé près de la Fère, tout en ruines, fut choisi à cause de la proximité des bois et de la rivière d'Oise descendant à Paris.

La Société de Saint-Gobain a eu jusqu'en ces derniers temps un monopole de fait pour le coulage des grandes glaces. Sa supériorité a été due aux efforts de ses directeurs : en 1756, Pierre Deslandes substitua aux soudes brutes d'Alicante les sels de soude purs qu'il en faisait extraire, et ajouta de la chaux à la composition pour remplacer les matières terreuses retirées par le lessivage. Nos plus grands chimistes depuis un siècle ont donné leurs conseils à cette grande manufacture.

La fabrication des glaces par coulage s'opère de la façon suivante. Le verre fondu est versé directement sur une table de fonte chauffée et étendu en une nappe régulière au moyen d'un cylindre de métal mis en mouvement par une machine. Le verre une fois refroidi, on procède au polissage qui est la partie la plus longue et la plus délicate de l'opération. Une fois polie, la glace est propre à être posée en vitrage ; si elle doit être employée comme miroir, on étame une de ses surfaces avec un mélange d'étain et de mercure.

A ces divers emplois du verre, il faut ajouter encore les nombreux usages auxquels l'applique la science moderne, fabrication des thermomètres, baromètres, etc., et surtout des instruments d'optique. Dans ce dernier rôle, soit pour rendre à l'homme sa vue fatiguée, soit pour lui permettre de plonger jusque dans les profondeurs de l'univers, le verre est un agent merveilleux. Mais il ne nous appartient pas de l'étudier dans cette série de phénomènes qui regardent spécialement l'optique.

P. Vincent.

QUATRE VICTIMES

HISTOIRE A FAIRE FRÉMIR

I

Tout était convenu depuis la veille entre le grand Schukraft et Rebb le Rechigné; ou, pour mieux dire, Rebb le Rechigné avait, selon sa coutume, arrangé les choses de la façon qui lui convenait le mieux. Ayant des affaires à Colmar pour le lendemain et ne se souciant pas de faire la route tout seul, parce que les loups couraient la campagne, il avait persuadé au grand Schukraft que ses affaires l'appelaient aussi à Colmar. Or, les affaires du grand Schukraft n'étant pas d'une nature bien urgente, le grand Schukraft aurait pu attendre sans inconvénient que le froid fût un peu moins vif. Mais le grand Schukraft était l'obligeance même; il n'y regardait jamais de bien près quand il s'agissait de rendre service à quelqu'un. Si Rebb lui eût demandé tout simplement de l'accompagner, l'autre n'aurait pas refusé. Mais Rebb le Rechigné était de ces gens qui ne vont jamais droit au but, qui emploient la finasserie là où il serait tout simple de dire franchement ce qu'ils veulent. Il se figurait qu'en demandant il serait tenu à remercier, tandis qu'en entortillant les gens, il avait le bénéfice de la chose, premier point; il n'avait pas à dire : grand merci, second point, et il jouissait du plaisir d'avoir attrapé quelqu'un, troisième point, et le plus important à ses yeux.

II

Ce qui m'étonne, c'est qu'il y ait encore des gens pour pratiquer ce métier de finasserie et de mensonge, car il n'a jamais réussi à personne, et tous ceux qui l'ont pratiqué jusqu'au bout ont toujours mal fini. Rebb, dans tous les cas, n'y avait jusqu'ici gagné ni la richesse ni le bonheur. Rebb, malgré toute sa finesse et son intelligence, était gueux comme un rat, car son commerce allait mal, parce que personne ne voulait plus avoir affaire à lui ; de plus, il était rechigné comme une vieille chouette, car il n'avait ni femme ni ami pour l'encourager et le consoler quand ses humeurs noires le prenaient, et elles le prenaient souvent. Il avait demandé dans le temps plusieurs filles en mariage, afin d'avoir quelqu'un à faire enrager pendant les vingt-quatre heures que dure la sainte journée, mais toutes l'avaient prié de s'adresser ailleurs, même la servante de l'*Aigle noir*, qui n'était plus jeune, qui n'avait jamais été avenante, et qui avait un œil de moins, même celle-là ! Les hommes de son âge tournaient la tête de l'autre côté lorsqu'il passait; quant aux jeunes gens, ils disaient entre eux, le dimanche, à la brasserie de l'*Aigle noir*, que si jamais la confré-

lie des Rechignés s'avisait de faire une procession, c'est Rebb qui porterait la bannière. Voilà donc ce qu'on disait de lui, aussi serait-il demeuré tout seul dans sa tanière comme un loup, si le grand Schukraft .... Mais laissez-moi vous dire que le grand Schukraft n'était point un homme comme un autre. Il savait comme tout le monde, car ce n'était pas une bête, qu'en cette vallée de misères, choses et gens ont, comme les étoffes, un endroit et un envers. Mais, tandis que Rebb ne voulait jamais voir que l'envers, lui, il regardait toujours l'endroit ; c'est assez dire combien il était bon et charitable. Il avait eu autrefois de grands chagrins qui l'avaient rendu encore meilleur. Quand on le plaisantait un peu sur ses relations avec Rebb, il haussait tout doucement les épaules et disait : « Il s'agit de savoir le prendre, voilà tout! » Et les gens s'en allaient en se disant l'un à l'autre : « Il n'y en a pas beaucoup qui lui ressemblent! » Et voilà l'homme à qui Rebb se proposait de jouer, le jour même, ce qu'il regardait comme un bon tour. S'il avait su que toute sa malice lui retomberait sur la tête! Mais, comme on dit, « c'était écrit ».

III

Le grand Schukraft avait dit : « J'irai te prendre à huit heures. » Et Rebb avait répondu : « Non, c'est moi qui te prendrai. » Mais en même temps il s'était promis de venir surprendre Schukraft à sept heures et demie. Pourquoi? Parce qu'il supposait que Schukraft ne se mettrait pas en route sans avoir déjeuné. Surpris à table, il ne manquerait pas d'offrir à son compagnon quelque chose de bon et de chaud, et un petit verre de kirsch par-dessus le marché. Autant de pris sur l'ennemi.

Ayant quelque peine à s'endormir à cause du froid qui était vif, Rebb s'était mis à ruminer des finasseries pour passer le temps. « Si je faisais d'une pierre deux coups, s'était-il dit; j'ai deux petits cochons à conduire à l'aubergiste de Plenitz pour la Noël, je les emmènerai demain; c'est un détour d'une grande lieue, mais ce grand Schukraft est si bête qu'il n'y verra que du feu. »

Quand le coucou sonna sept heures, Rebb se réveilla brusquement et sauta à bas de son lit, en grommelant contre le coucou qui aurait dû le réveiller plus tôt, et contre le froid qui lui avait mordillé le nez toute la nuit et l'avait rendu aussi dur et aussi froid qu'un glaçon. Après s'être emmitouflé comme s'il s'agissait de faire une expédition au pôle Nord, il emboîta son crâne dans un bonnet de laine qu'il tira jusque sur la nuque et ajusta par-dessus une coiffure étonnante, qui tenait le milieu entre le képi et la casquette de loutre et qui portait pardevant une visière aussi large que l'auvent du boulanger. Comme le ciel était bas et que ses rhumatismes lui prédisaient de la neige, Rebb le Rechigné tira de son coin un vieux parapluie de cotonnade qui avait connu de meilleurs jours et s'en alla chercher ses deux petits cochons. Ici, une difficulté se présenta à son esprit : « Comment tenir un parapluie ouvert et conduire en même temps deux petits cochons pleins de malice et d'entêtement? » A peine posé dans son esprit matois, le problème se trouva résolu : « Je les ferai tenir par ce grand benêt de Schukraft! » Il fut si content de son idée qu'il appliqua un bon coup de parapluie à chacun des deux cochons pour leur fouetter le sang et les tenir en joie.

IV

« Ah ! ah ! te voilà ! dit Schukraft d'un ton de bonne humeur, tu es le bienvenu, mais je ne t'attendais pas sitôt! » Rebb répondit effrontément que son coucou avançait.

« Eh bien, pour prendre patience, reprit Schukraft d'un ton hospitalier, mets-toi à table et fais comme moi. Mais, qu'est-ce que je vois là? reprit-il en apercevant les deux petits cochons; tiens, tiens, tu nous amènes de la compagnie.

— Ne m'en parle pas, répondit Rebb, en faisant le bon apôtre ; je suis obligé de conduire cette vermine à l'aubergiste de Plenitz.

— Tu ne m'avais pas parlé de cela, reprit Schukraft en se frottant le menton; c'est loin Plenitz et cela nous détourne de la route de Colmar d'au moins une lieue et demie.

— Ne m'en parle pas, répéta Rebb en s'empiffrant de soupe aux choux; je serai obligé de te laisser partir seul, je ne voudrais pas, tu comprends, te forcer.. ..

— Bah! reprit aussitôt Schukraft en lui versant un grand verre de vin blanc, j'ai les jambes plus longues que toi, et ce que tu peux faire, je peux bien le faire aussi. A ta santé ! »

Un sourire de triomphe passa sur les lèvres rechignées de Rebb, qui continua à se repaître aux dépens de son compagnon.

Quand il eut tant bu et tant mangé, qu'il en avait les yeux comme allumés et la peau des joues toute tendue et toute luisante, il déclara qu'il était prêt à partir.

V

De la maison de Schukraft à la tuilerie qui est à main gauche, tout alla bien. Schukraft frappait la terre durcie du bout de son bâton, il tirait de grandes bouffées de sa pipe, et disait : « C'est bon de marcher quand il fait froid. »

Rebb allongeait des coups de parapluie à ses petites bêtes quand elles se mêlaient de ce qui ne les regardait pas, comme par exemple de revenir sur lui pour contempler ses bottes ou d'aller regarder les bornes kilométriques, ou de s'avancer jusqu'au fossé pour voir ce que c'était que ce grand feu qui fumait là-bas dans les champs.

A la tuilerie, Rebb eut besoin de se moucher, et comme le vent lui rejetait les plis de son grand



Son parapluie s'était retourné d'un seul coup. (P 138, col. 2.)

manteau sur la figure, il ne savait comment s'y prendre, ou du moins il faisait semblant d'être très-embarrassé. Tout naturellement Schukraft lui prit des mains la corde qui retenait les petits cochons; comme il était la bienveillance même, il déclara qu'ils étaient très-jolis. Rebb saisit la balle au bond et lui proposa de les lui vendre, tout prêt à manquer de parole à l'aubergiste de Plenitz, s'il y trouvait son compte.

« Chose promise, chose due, répondit gravement Schukraft; l'aubergiste compte dessus, et je ne les prendrais pas, quand même tu me les donnerais pour rien.

— C'était une manière de parler, reprit Rebb avec une figure déconfite.

— Je le sais bien! » répondit Schukraft avec bienveillance; et comme l'autre avait remis son mouchoir dans sa poche, il lui rendit, sans malice, la direction de son petit attelage.

A l'endroit où le chemin de Plenitz s'embouche sur la route de Colmar, la neige commença à tomber. Schukraft releva le col de sa veste, fit le moulinet avec son bâton et déclara que la neige pouvait tomber tant qu'elle voudrait, que cela lui était bien égal.

Rebb poussa un gros soupir, toussa à fendre l'âme et, d'un ton dolent, parla de ses rhumatismes. Ensuite il ouvrit son parapluie le plus maladroitement qu'il put. De plus, comme le vent s'était mis à souffler par bourrasques, Rebb eut absolument besoin de ses deux mains pour tenir le parapluie qui folâtrait un peu, et les petits cochons profitèrent de son embarras pour se livrer aux fantaisies les plus extravagantes.

« Imbécile que je suis! s'écria le grand Schukraft en retirant sa pipe de sa bouche pour prononcer ces paroles mémorables; je m'en vais le nez au vent et les bras ballants pendant que tu te morfonds avec tes deux bêtes. Donne-moi ça. »

Rebb eut l'effronterie de se faire prier, de dire que ça finirait bien par marcher droit; mais Schukraft ne voulut rien entendre et les deux petits pourceaux, sentant que la corde était tenue cette fois par une main sûre et exercée, se mirent à trottiner comme deux petits amours.

Au bas de la grande côte qui mène au plateau de Plenitz, les deux petits cochons s'arrêtèrent brusquement, rapprochèrent leurs deux têtes et semblèrent se consulter. Schukraft s'arrêta patiemment; ensuite, il demanda à ces messieurs si c'était pour aujourd'hui ou pour demain? Ensuite, il leur donna une toute petite poussée avec son bâton, en leur disant d'une voix conciliante : « Nous recauserons de ça à l'auberge! » Les deux petites bêtes, enchantées d'avoir affaire à quelqu'un qui les comprenait si bien, repartirent d'un bon trot, et Schukraft les suivit en riant. Rebb restait prudemment à l'arrière-garde, de peur que son compagnon ne vînt à lui dire : « J'ai les mains engourdies; à ton tour! »

VI

Quand toute la compagnie fut arrivée sur le plateau de Plenitz, le vent cessa de souffler comme par enchantement.

« Attention, dit Schukraft, en prenant un air avisé, c'est trop beau pour durer. Le vent reprend haleine pour mieux souffler et je me trompe fort ou bien... »

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Une rafale oblique prit le plateau en écharpe; du même coup les arbres sifflèrent et secouèrent la neige de leurs branches, les flocons volèrent avec une telle rapidité qu'ils traçaient dans l'air comme de grandes lignes blanches. Schukraft n'eut que le temps de jeter son bâton de sa main droite dans sa main gauche pour appliquer son poing sur son chapeau, qui faisait de furieux efforts pour s'envoler. Il ferma les yeux pour n'être point aveuglé, serra les dents pour retenir sa pipe et les lèvres pour n'être point asphyxié. En même temps il s'arc-boutait du côté d'où venait le vent, pour conserver son équilibre. Pendant un quart de minute, il fut comme sourd et aveugle; il sentit, mais comme dans un cauchemar que le cochon n° 1 piquait droit dans le vent comme un petit téméraire, le cochon n° 2, de son côté, se jetait avec violence dans l'autre sens, contournait la jambe gauche de Schukraft, rencontrait la rafale, se repliait au désordre et enroulait la corde autour de la jambe de son conducteur. Après ce bel exploit, il continua à tirer de toutes ses forces sur sa patte captive et poussa des cris de détresse la patte en l'air. Son compagnon ne crut pouvoir mieux faire que d'imiter un si bel exemple.

Quoiqu'il fût tout à la fois aveuglé, asphyxié, sourd et paralytique, Schukraft crut entendre un cri de détresse.

Rebb avait d'abord bataillé de son mieux contre son parapluie qui s'était retourné d'un seul coup et qui semblait possédé de la rage d'aller voir ce qui se passait dans la vallée.

« Ma casquette! » hurla Rebb d'une voix si aiguë que Schukraft s'oubliant lui-même se retourna tout effrayé, fit un effort héroïque et ouvrit les yeux.

« Lâche-le, malheureux, lâche-le! » s'écria-t-il d'une voix tonnante, en laissant tomber sa pipe. La casquette avait déjà disparu dans la trombe; quant au parapluie, semblable à une voile tendue, il attirait peu à peu le malheureux Rebb vers la gauche, à l'endroit où le chemin côtoie la pente abrupte de la colline.

Ou bien Rebb n'entendit pas, ou bien il avait perdu la tête. Pas à pas, il continuait de s'avancer les yeux fermés vers le précipice.

Schukraft lâcha la corde pour courir à son secours. Malheureusement sa jambe gauche était prise et, au premier mouvement qu'il fit, il tomba sur la neige. Fouillant aussitôt dans sa poche, il en tira

son couteau, qu'il ouvrit avec ses dents, parce qu'il avait les doigts gelés, et d'un coup sec, coupa la corde.

« A moi ! je suis perdu ! » criait Rebb d'une voix haletante.

En deux bonds, Schukraft arriva au bord du précipice : il n'était que temps ; Rebb, à bout de forces. allait lâcher prise et se laisser rouler du haut en bas du rocher dans les eaux noires et rapides de la petite rivière que l'on entendait murmurer à une grande profondeur.

Schukraft le saisit vigoureusement sous les bras, le remit sur pied et l'aida à se tenir debout.

La neige tombait toujours, mais le vent avait cessé de souffler en tempête.

« Rien de cassé? demanda Schukraft avec une touchante sollicitude.

— Ma casquette? demanda le Rechigné d'un ton si piteux que Schukraft partit d'un grand éclat de rire.

— Elle est loin si elle roule toujours, dit-il en désignant du geste la vallée et la rivière.

— Mon parapluie? » reprit Rebb de plus en plus rechigné. Schukraft se contenta de faire un geste qui signifiait clairement : « Cours après ! »

« Et mes cochons? » hurla Rebb en se tordant les mains de désespoir.

« Dame ! les cochons, reprit Schukraft un peu décontenancé ; le fait est que je les ai lâchés !

— Lâchés ! cria Rebb avec colère, je ne te le fais pas dire : tu les as lâchés, voilà un mot que je retiens et que tu répéteras devant le juge de paix ! »

Sans ajouter une seule parole, il tourna le dos à Schukraft et redescendit à grands pas dans la direction du village.

VII

Schukraft, trop ahuri pour répondre, le regarda partir, les bras ballants et les yeux écarquillés. Puis il fit entendre un petit sifflement et haussa les épaules. Quand il eut ainsi exprimé ses sentiments intimes, il ramassa son couteau, le ferma et le mit dans la poche de son pantalon : car c'était sa place accoutumée. Ensuite, ayant retrouvé sa pipe au fond du trou qu'elle avait creusé dans la neige, il en fit tomber les cendres avec beaucoup de méthode, la bourra philosophiquement et, quand il l'eut allumée, ne dédaigna pas de ramasser le bout de la corde, le roula avec soin et le mit dans la poche de sa veste, car c'était un homme soigneux.

S'étant assuré qu'il n'avait plus rien à faire sur le plateau, il s'avança jusqu'au bord du précipice et murmura avec une conviction profonde : « Tous les juges de paix et tous leurs greffiers par-dessus le marché ne me prouveront jamais que j'aurais dû le laisser rouler là-dedans pour courir après ses cochons ! »

Il ajouta même en se mettant à trotter pour rétablir la circulation : « Au diable les deux cochons ; et puis le parapluie, et puis la casquette ! »

Telle fut l'oraison funèbre des quatre victimes qui avaient succombé dans cette circonstance à jamais mémorable.

Les deux petits cochons, enivrés de liberté et affolés par la tempête, avaient couru tout d'une traite à leur perte ; car ils étaient tombés étourdiment au beau milieu d'un conciliabule de loups affamés. Le parapluie de cotonnade avait eu le sort d'Icare et de tant d'autres personnages ambitieux. Pour avoir voulu s'élever plus haut que ses ailes ne pouvaient le porter, il avait fait une chute lamentable au beau milieu de la petite rivière ; en suivant le fil de l'eau, il finit par arriver à la mer, qui se referma sur lui, comme sur tant d'autres trésors que l'œil de l'homme ne revoit plus jamais. Quant à la casquette, dissimulée dans une anfractuosité de rocher, elle descendit la côte à la fonte des neiges et tomba, informe et flasque aux pieds d'un pêcheur à la ligne qui faillit crier de surprise et mourir de peur, à la vue de cet objet étrange qu'il prit pour un animal inconnu.

VIII

Quand Schukraft repassa devant la tuilerie, il entendit prononcer son nom et se retourna vivement. C'était Rebb qui l'avait appelé. Rebb, assis sur un tas de briques, était pâle comme un mort ; il avait les yeux brillants et tremblait de tous ses membres.

« C'en est fait de moi, dit-il d'une voix entrecoupée, et je ne veux pas mourir comme un mauvais chien, sans t'avoir demandé pardon de mes mauvaises paroles ; tout est arrivé par ma faute. »

Comme il s'était évanoui sans en pouvoir dire plus long, Schukraft le prit sur son dos, l'emporta chez lui, le mit dans son propre lit, le confia aux soins de sa femme et courut chercher le médecin.

Le médecin se fit raconter par le menu détail les incidents du voyage et secoua la tête en disant :

« Émotion trop forte après un déjeuner trop copieux.

— Quand je le disais ! s'écria le malade avec exaltation, tout s'est tourné contre moi, tout, tout, mais c'est bien fait ! »

Pendant toute sa maladie, qui fut longue, il répétait continuellement : « C'est mauvais d'être trop fin ! »

Il vient seulement d'entrer en convalescence ; les gens du village disent que son repentir ne survivra pas à sa maladie. Schukraft prétend le contraire. Il faudra voir.

Le maître d'école du village et les mères qui ont des petits garçons désobéissants (c'est-à-dire presque toutes les mères) leur citent l'exemple des deux petits cochons qui ont péri par la dent du loup, pour avoir voulu en faire à leur tête.

J. Girardin.

COUSINE MARIE [1]

VIII

Blanche des Tourelles. — Le sergent Miche. — Le secret de M. Delorme. — La gageure de sir Leacock.

Il entrait réellement dans les projets de la baronne des Tourelles d'aller voir sa petite cousine et de lui procurer en dépit des résistances du colonel quelques distractions, car les gens du monde croient sérieusement qu'il faut s'amuser pour être heureux. Blanche se disait donc chaque jour : j'irai voir cette bonne Marie, et chaque jour emportait ses projets.

Mme des Tourelles était une femme estimable qui se donnait d'étranges apparences. Elle était réellement belle et parlait de sa beauté, tout comme elle eût parlé de la beauté d'une autre ; son mari, riche propriétaire de Bordeaux, sacrifiait à cette idole avec une bonhomie qui faisait de lui un personnage ridicule. Fort occupé pendant la journée, ses yeux se reposaient le soir avec complaisance sur la toilette de sa femme. Il risquait bien de temps à autre une réflexion judicieuse sur un détail qui lui semblait tant soit peu excentrique, mais lorsque Blanche avait dit : « c'est la mode, » le mari se résignait.



Sa fille l'écouta. (P. 142, col. 1.)

Cependant la fortune n'avait pas encore altéré les bonnes qualités de Blanche Solaville : elle était d'humeur égale, affectueuse pour sa mère et sa sœur, et toujours désireuse de plaire à son mari.

Une femme riche et jolie ne passe pas inaperçue à Paris : les invitations se succédaient chaque jour : dîners, bals et concerts.

Mlle Olympe, jeune Bordelaise, ayant l'intelligence et le savoir faire des filles de son pays, se passionnait chaque jour davantage pour cette grande ville où l'on voit des choses si merveilleuses ! Elle entretenait dans l'esprit de sa maitresse le désir d'être toujours la femme la plus élégante et elle trouvait dans Mme des Tourelles une docilité regrettable.

Lorsque le soir, après une journée d'affaires contentieuses, M. des Tourelles trouvait sa femme belle et parée, il oubliait ses fatigues et il partait joyeux de la présenter dans le monde.

Mme Solaville souriait aux succès de sa fille aînée et ne désespérait pas de voir un jour la cadette, quoique moins belle, faire un riche mariage.

Ce fut seulement la veille de son départ que Mme des Tourelles vint prendre congé de M. Cormery et de Marie. Les roses étaient encore rares; toutefois Blanche ne voulait pas venir les mains vides chez sa cousine et, chemin faisant, elle acheta un magnifique bouquet qui lui coûta une pièce d'or.

Cette aimable attention encouragea Marie à dire à sa cousine qu'elle quêtait pour les pauvres de sa paroisse.

« Je te donne tout ce qu'il y a dans ma bourse ; ce ne sera pas trop pour te récompenser d'avoir accepté une pareille corvée. Les étrangers qui viennent à Paris payent de fameux impôts, il faut en convenir. Depuis notre arrivée, j'ai reçu quinze lettres de quête et vingt billets de concert. Nous sommes plus raisonnables en province. »

Marie ne se laissa pas du tout intimider : elle dit tranquillement à sa belle cousine :

« Si tu faisais la balance de tes aumônes et des dépenses de ta toilette, tu serais peut-être surprise de voir que la charité y tient si peu de place.

— Que veux-tu ? Le monde impose des obligations dont tu ne te doutes pas... Mais il faut que j'aille surveiller la pauvre Olympe, voir comment elle se tire de son emballage. Quinze caisses, ma chère ! Viendras-tu m'embrasser demain ?

— Excuse-moi, Blanche, c'est précisément demain que je quête.

— Je regrette que tu ne voies pas mon costume de voyage : il est ravissant.

— Nous ne voyageons pas, madame, répondit le colonel, qui était à bout de patience.

— Je le regrette, monsieur, je serais heureuse de vous recevoir. Bordeaux est une ville qui vous plairait assurément. »

Blanche embrassa tendrement sa petite cousine et remonta dans son équipage, se demandant si elle

[1] Suite. — Voy. pages 74, 90, 107 et 123.

était contente ou fâchée d'avoir fait cette visite.

Nous ignorons les vues de la Providence lorsque nous devenons l'objet de ses bienfaits. Le temps nous en dit le secret plus tard.

Mlle Cormery bénissait M. Delorme qui avait contribué à répandre l'aisance dans son modeste ménage ; mais elle ne se doutait guère que son travail deviendrait à peine suffisant pour fournir aux dépenses qu'exigeraient les infirmités de son père.



Elle acheta un magnifique bouquet. (P. 140, col. 2.)

Au retour de la mauvaise saison, la goutte vint s'ajouter aux souffrances du colonel. Il supportait avec courage cette nouvelle épreuve, mais il se soumettait difficilement à recevoir les soins de femmes dont le dévoûment était au-dessus de leurs forces.

Marie ne pouvait renoncer à son travail devenu chaque jour plus nécessaire ; c'était donc Mlle Angélique qui restait près du colonel. Se rendre nécessaire à des amis généreux est une douce satisfaction pour un cœur reconnaissant et, sauf les moments de crise pendant lesquels le malade ne pouvait retenir ses plaintes, Angélique se trouvait heureuse d'être prisonnière.

M. Delorme affectait une confiance qu'il n'avait pas ; il commençait à se préoccuper de l'intérieur de ses amis. Cette jeune fille travaillant sans relâche soutiendrait-elle longtemps une semblable épreuve, sans en souffrir ? Quelque confortable que fût le petit appartement de la rue du Regard, il était dur d'y passer la belle saison ; le grand air eût renouvelé les forces du colonel et rafraîchi l'imagination de Marie. Ah ! pensait l'excellent monsieur Delorme, si j'avais une petite campagne, que je serais heureux de leur offrir l'hospitalité !

Colette servait ses maîtres avec un dévoûment digne des temps antiques.

Un matin, qu'elle était en train de soigner son maître, quelqu'un sonna. Mlle Angélique s'empressa d'aller ouvrir et revint dire qu'un militaire demandait à voir le colonel.

Un homme de quarante ans, ayant les galons de sergent-major, fut introduit dans la chambre par Mlle Angélique.

« Tiens ! c'est toi, mon brave Miche ! dit le colonel, je ne t'attendais pas ce matin ! et que viens-tu faire à Paris ?

— Mon colonel, je retourne dans mes foyers, comme on dit, et j'y serais déjà, si je ne m'étais mis en tête de vous trouver à Paris ; parce que, mon colonel, Miche a de la mémoire : c'est vous.....

— Bon, bon, mon brave ; ainsi tu as fini ton troisième engagement, tu reviens beau garçon et tu retournes dans ton pays pour te marier.

— Mon colonel, je suis trop vieux, j'ai autre chose en tête.

— Que veux-tu donc ? Puis-je te rendre quelque service, mon ami ? Je n'oublie pas que tu m'as sauvé

la vie à la Macta et, quoique cloué sur mon fauteuil, je peux t'être de quelque utilité. Voyons conte-moi tes affaires.

— Mon colonel, quand j'ai appris par le docteur Vincent que vous étiez comme çà, j'ai pleuré comme un enfant.

— Ne t'afflige pas tant, mon brave Miche, je suis très-heureux... ma fille est un ange, son amie que tu as vue nous est dévouée, ma vieille cuisinière suffit à tout, et enfin, Miche, je fais mon piquet tous les soirs.

— Mon colonel, vous êtes toujours le même, content de tout, mais moi je dis, sauf votre respect, qu'il vous manque quelque chose. vous manque Miche. Un colonel ne peut pas se laisser soigner par des femmes. Je ne veux pas dire de mal d'elles, mais voyez-vous, ça ne va pas.

— Mon brave Miche, je te reconnais bien : toujours dévoué ! mais je t'assure que les femmes dont tu parles si légèrement sont des garde-malades bien précieuses. Si tu savais avec quel dévoûment elles me soignent!

— Je ne dis pas, mon colonel, mais... les femmes ne sont pas des hommes!

— Sans doute, sans doute, répondit le colonel en éclatant de rire ; puis, redevenant sérieux, il ajouta : Miche, je ne rougis pas de t'avouer que ma position ne me permet pas d'avoir un serviteur comme toi... notre appartement est petit, tu souffrirais...

— Mon colonel, écoutez-moi, je vous en supplie : je sais ce que vous pensez et je sais ce que je pense ; Miche ne peut pas être un serviteur ordinaire; voilà mes conventions : point de gages ; j'ai ma pension et ma croix d'Honneur; de la paille au grenier s'il n'y a pas de place ailleurs ; du pain et de la soupe, il ne m'en faut pas davantage, mon colonel, je *vous astiquerai* comme dans le bon temps. » Miche en était là de son discours, lorsque Marie, trouvant la visite du militaire un peu longue, se montra à la porte de la chambre.

« Entre, ma fille, ton avis m'est nécessaire. »

Le colonel raconta ce qui venait de se passer entre lui et le sergent; sa fille l'écouta tranquillement jusqu'au bout et dit : « Avec votre permission, mon père, j'accepte les offres du sergent; depuis quelques jours, je songeais précisément aux services qu'un homme nous rendrait : Colette se fatigue évidemment, les forces d'Angélique sont insuffisantes et moi.....

— Allons, me voilà battu, dit le père, en tendant la main à sa fille.

— Çà n'est pas votre habitude, mon colonel ; mais en ce monde, il y a commencement à tout; demain à sept heures, je serai au poste. »

La maîtresse de maison n'était pas sans crainte sur l'accueil que ferait Colette à Miche. Elle lui laissa d'abord entrevoir que ce brave garçon pourrait bien devenir le domestique de son père et, comme la veuve ne fit pas d'objection, elle lui annonça l'arrivée de Miche pour le lendemain.

« Ce garçon-là me plaît tout à fait, mademoiselle ; il aura grand soin de monsieur, trouvera bien moyen de donner un coup de main par-ci par-là, et puis enfin nous aurons un domestique tout comme vos cousines; seulement, au lieu d'avoir un vilain négrillon, nos yeux se reposeront sur une belle et honnête figure. »

Le fait est que Miche arrivait fort à propos. Colette dissimulait une grande fatigue. Ce fut donc avec empressement qu'elle prépara un lit dans le cabinet de la chambre de son maître.

Cette année-là, dès le mois de juin, le thermomètre marquait 30 degrés centigrade à l'ombre. Sur le conseil de son père, Marie, accompagnée de Mlle Angélique, se rendait chaque jour dès sept heures du matin au Luxembourg. Cette promenade finit par être plutôt une fatigue qu'un délassement. Marie prétendait ne pas souffrir de la chaleur et regrettait de compromettre par une sortie un temps qu'elle pouvait si bien employer. Mais M. Delorme, l'ami vigilant, observait son élève et se convainquait de plus en plus que le séjour de la ville, par une chaleur aussi intense, était nuisible à la santé de la jeune fille. Que faire? se demandait l'excellent homme ! et sa question restait sans réponse.

Un jour, au coup de midi, M. Delorme arriva chez ses amis. Il était haletant, suffoqué, il s'essuya le visage pendant quelques minutes sans pouvoir dire un seul mot.

« Quelle imprudence de sortir à cette heure, dit le colonel avec bonté.

— Que voulez-vous ! J'ai un secret que je ne puis porter à moi seul. Il m'arrive une bonne fortune inattendue...

— Alors parlez vite, mon ami, nous sommes impatients de partager votre joie... Hélas ! je devine : vous êtes nommé recteur de quelque académie, et je suis assez égoïste pour trembler à la pensée de vous perdre.

— Recteur d'une académie ! Ah ! certes, l'académie n'est pour rien dans cette affaire-là !

» Écoutez-moi : j'ai dans ma classe un jeune Anglais, William Leacock, qui a la tête aussi dure qu'une noix de coco. Son père ne veut pas qu'il quitte la France avant de parler et d'écrire correctement notre langue : jusqu'ici tous mes soins ont été à peu près inutiles, et le père, en véritable Anglais, a parié que son fils parlerait français dans six mois. Il m'a demandé de le prendre chez moi. J'ai fait objection sur objection, j'ai même amené cet original chez moi pour le convaincre de l'impossibilité où je suis de recevoir un jeune homme dans un si petit appartement et, de plus, je lui ai déclaré ne point vouloir passer mes vacances à donner des répétitions, et que j'irais peut-être pour quelques jours à la campagne. Mon refus n'a fait qu'accroître le désir de M. Leacock ; il m'offrit alors une maison à Saint-Germain où il me laisserait maître absolu.

Je risquai une nouvelle objection : « Je ne puis, monsieur, me séparer de la famille Cormery, je fais le piquet du colonel tous les soirs..... et vous comprenez... — Oh ! je comprends très-bien, en vérité, répondit gravement l'Anglais ; mais peut-être que vos amis consentiront à vous suivre à Saint-Germain. Je louerai une grande maison ; vous ne serez pas gêné *du tout*. Mon cher monsieur, voici une lettre pour mon banquier, il fournira à toutes vos dépenses... Ne vous gênez pas *du tout*. C'est convenu, n'est-ce pas, vous irez vous installer demain à Saint-Germain, et le soir, je partirai pour Pétersbourg. Je suis très-enchanté ! »

— Qu'est-ce que vous nous contez là, Delorme ? c'est au moins un conte russe !

— Non pas, mon récit est parfaitement exact, et si vous m'en donnez la permission, j'emmènerai ce soir Mlle Angélique à Saint-Germain pour choisir votre appartement.

— Mais ne verrai-je pas cet original et aimable Anglais ?

— Impossible ! je lui ai parlé de l'honorabilité de votre famille, de mon affection pour vous, du plaisir que j'aurais à vous le présenter ; à tout cela, il me répondait : Pétersbourg. Eh bien ! mon ami, qu'en dites-vous?

— Je n'en sais vraiment rien ! Si je ne vous connaissais pas, je vous prendrais pour un fou.

— Effectivement, cette étrange aventure me rend un peu fou de bonheur. Allons, dites oui, M. Leacock attend ma réponse.

— Mais il nous faut le consentement de Marie.

— Je vais la trouver. »

Pendant que le colonel cherchait des objections pour refuser une semblable invitation, M. Delorme causait avec son élève. Il lui exposait avec calme la situation et lui faisait valoir les avantages pour son père et pour elle-même de passer quelques mois à Saint-Germain.

Marie ne fut pas moins étonnée que son père d'une semblable proposition. La douce habitude de se laisser diriger par un ami sûr fit qu'elle montra peu d'hésitation. Aller à la campagne avec son cher maître, faire des promenades avec lui, recevoir ses conseils chaque jour, jouir de son aimable conversation, tout cela était un bonheur auquel Mlle Cormery n'aurait jamais osé penser.

Sans tarder davantage, M. Delorme, Marie et Mlle Angélique partirent pour Saint-Germain.

Le voyage fut une première distraction ; mais, arrivées sur la terrasse, les deux habitantes de la rue du Regard jetèrent des cris d'admiration qui ravirent et amusèrent M. Delorme.

La maison de M. Leacock était située à l'entrée de la forêt ; deux pavillons séparés par une cour plantée faciliteraient un double établissement. M. Delorme et William devant prendre leurs repas hors de la maison, le pavillon le plus confortable fut réservé pour le malade. Les pièces étaient grandes, bien meublées ; le colonel respirerait l'air du matin sans quitter son fauteuil.

Tout étant convenu, ces dames retournèrent à Paris, et, quelques jours après, la petite colonie s'installait joyeusement à Saint-Germain.

Le soir même, William Leacock fut donc présenté au colonel et aux dames.

C'était un écolier de seize ans, grand et d'une maigreur sur laquelle les dîners du Grand Hôtel n'avaient eu aucune influence. Bien différent de son père, il était d'une vivacité folle : il ne marchait pas, il bondissait. L'éloquence de M. Delorme, la lucidité de son langage étaient sans action sur lui, et c'était un véritable repos pour le professeur de retrouver la classe du collége.

En l'absence de son maître, William se conduisait en vrai Anglais. Le programme de ses plaisirs était invariable : il ramait deux heures, montait à cheval et herborisait le reste du temps. Sa conduite était exempte de reproche.

A suivre. Mlle GOURAUD.

GUÉRISON DE LA MORSURE
DES SERPENTS

Il est un arbre que nous signalons à la reconnaissance de tous, c'est le Cédron (*Simaba Cedron*), de la famille des Simaroubées, l'arbre sauveur de la morsure des serpents les plus venimeux. La connaissance des vertus de cet arbre ne date pas d'un grand nombre d'années pour les Européens, car ce n'est qu'en 1828 que des Indiens, qui savaient à quoi s'en tenir de toute antiquité, apportèrent pour la première fois la plante à Carthagène, dans notre Guyane. Ils affirmèrent que l'usage de la poudre ou de la teinture des amandes du Cédron guérissait *infailliblement* les personnes ou les animaux mordus par les serpents les plus venimeux. Mieux que cela, pour prouver la vérité de leur affirmation et la confiance absolue qu'ils avaient dans leur remède, ces Indiens firent, en effet, mordre des animaux par les serpents les plus dangereux du pays et les guérirent sans peine. Plusieurs se soumirent eux-mêmes à l'épreuve, et, grâce au puissant contre-poison, n'en éprouvèrent aucun accident fâcheux.

« J'ai eu maintes fois occasion, dit le docteur Joffray, d'éprouver les vertus alexipharmaques du Cédron, après m'être assuré de la présence des crochets à venin chez les serpents qui avaient produit la blessure, et surtout, par expérience, que plusieurs d'entre eux causaient la mort dans un délai de quelques heures. *Aucune* des personnes à qui je l'ai administré à temps n'a succombé et la convalescence a été relativement courte.

» J'ai voulu m'assurer aussi des propriétés toni-

ques et fébrifuges pour lesquelles il est vanté dans le pays. Je n'ai eu qu'à m'en louer dans des épidémies de dyssenterie, dans le traitement des maladies scrofuleuses et de la chlorose. Mais c'est surtout pour prévenir et pour combattre les fièvres intermittentes nerveuses que j'en ai obtenu les résultats les plus frappants. Contre ce fléau des terres chaudes et humides, le Cédron est beaucoup plus efficace que la quinine. C'est un peu le cas de dire : « Profitons du Cédron tandis qu'il guérit ! » Sans nous arrêter aux questions de mode et d'engouement qui, même en matière de médecine, font trop souvent la célébrité des derniers venus, il est incontestable qu'un agent aussi énergique ne peut pas être négligé un seul instant. Ne servît-il, en France, que d'antidote certain contre la morsure de nos vipères, il aurait déjà bien mérité de la patrie ; mais tant d'autres pays, surtout dans les tropiques, sont infectés par des serpents qui lèvent une lourde dîme sur la population, que trouver un antidote certain, c'est bien mériter de l'humanité. »



Fleurs et fruits du Cédron. (P. 143, col. 2.)

Le Cédron a le port d'un palmier et son tronc, droit comme un fût de colonne, est terminé par une cime de grandes feuilles pennées. Les fleurs sont disposées en panicule abondant, et chacune porte cinq pétales étroits, blanc jaunâtre en dedans, bruns et perlés en dehors. Après elle paraît le fruit, gros comme un œuf, d'une enveloppe ligneuse et dure, au centre de laquelle se trouvent deux cotylédons accolés que l'on appelle les *noix* du Cédron et qui renferment les vertus réelles de l'arbre ; ce sont ces amandes que l'on ramasse et que l'on vend fort cher, comme nous l'avons vu. On en râpe cinq ou six dans une cuillerée d'eau-de-vie que l'on fait boire au malade mordu par le serpent, on en saupoudre un linge imbibé d'eau-de-vie que l'on applique sur la blessure, et cela suffit la plupart du temps.

Nous serions tentés de nous excuser près de nos lectrices de ces notes très-médicinales, mais ce sont les dames surtout qui, dans nos campagnes et en province, seront le plus souvent appelées à soulager les gens mordus par nos vipères ; il est donc important qu'elles se souviennent des vertus du Cédron et qu'elles sachent en préparer les fruits. En France, les grandes serres chaudes peuvent en contenir des échantillons, et ce serait déjà un précieux appoint pour le soulagement des malades et des blessés.

H. DE LA BLANCHÈRE.



Lord Kildare m'accueillit. (P. 145, col. 1.)

MONTLUC LE ROUGE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

XII

Nouvelles contradictoires.

J'allai donc à la prison de lord Kildare en sortant de la maison de M. Prutt, qui me répéta sur le seuil de sa porte que l'entreprise était illégale et que en cas d'échec je ne devais m'attendre à aucune pitié.

A mon entrée dans son cachot, lord Kildare m'accueillit avec un sourire charmant, et quand je lui eus expliqué l'objet de ma mission, il me dit gaiement :

« Vous voyez, monsieur le curé, que je n'avais pas tort de vouloir vous emmener en Amérique. Je me doutais que j'aurais besoin de vous pour me donner, au dernier moment, les secours de la religion. Il est doux de mourir en mettant sa main dans la main d'un ami. »

Je ne répéterai pas notre conversation. On en verra bientôt les effets.

Au moment où je sortais de la prison, toute la ville était en rumeur.

On venait de poser, par ordre de Son Excellence sir Richard Carroll, deux affiches qui attiraient de grands rassemblements ; la première annonçait la conclusion définitive de la paix ; la seconde proclamait la décision de Sa Majesté Britannique dans l'affaire Kildare et se terminait ainsi :

« Ordonnons que ledit traître Donald O'Brian sera décapité sur une des places publiques de Boston, au choix du gouverneur, vingt-quatre heures après la publication de ladite ordonnance, en vue du peuple loyal du Massachusetts, lesdites vingt-quatre heures étant accordées audit rebelle et traître pour veiller au soin de son âme. L'exécution aura lieu demain mercredi à midi sur la place du marché. »

Si j'avais pu hésiter encore à tout tenter pour l'évasion de lord Kildare, cette affiche aurait suffi pour me décider. Mais au moment où je me retirais,

1. Suite. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113 et 129.
2. Voy. la première partie, vol. X, pages 88 et suivantes.

une autre proclamation attira mes regards. Tout le monde la lisait avec étonnement d'abord, puis avec frayeur. En voici les termes :

« Son Excellence a l'honneur d'avertir les miliciens de la ville de Boston et du Massachusetts qu'elle a reçu de graves nouvelles de la frontière. Malgré la conclusion de la paix de Ryswick, les Français, toujours perfides et violateurs des traités, ont recommencé les hostilités. Un certain Montluc le Rouge, partout connu par ses crimes, a rassemblé environ sept ou huit cents Canadiens. Par ses mensonges et par d'autres moyens encore moins avouables, il a décidé plusieurs milliers de sauvages à le suivre. Au mépris de toutes les lois divines et humaines, ces brigands ont envahi le Massachusetts et marchent sur Boston qu'ils ont juré, disent-ils, de mettre à feu et à sang. Déjà plusieurs centaines de fermes ont été pillées ou brûlées ; les bestiaux ont été enlevés.

» Le brave colonel Mac Carthy qui commandait le 2[e] régiment des highlanders voulut en vain représenter à Montluc le Rouge que la paix était conclue et ratifiée entre les deux rois de France et d'Angleterre, le brigand a répondu qu'il ne reconnaissait d'autre maître et souverain sur la terre que son propre père, le baron Annibal de Montluc, et qu'il n'arrêterait sa marche qu'aux conditions suivantes :



On venait de poser deux affiches. (P. 145, col. 2.)

« 1° On lui rendrait M[lle] de Montluc et sa compagne Lucy.

» 2° On rendrait la liberté à lord Kildare.

» 3° La ville de Boston, soit à elle seule, soit à l'aide des six provinces de la Nouvelle-Angleterre, lui payerait une somme de six millions en argent, dont les deux tiers pour indemniser son ami Gandar des frais de l'expédition et le dernier tiers pour faire reconstruire le château de la Tour-Montluc au milieu du lac Erié.

» 4° Tout ce qu'il y avait de vivres, de vêtements, de whisky et d'armes dans la ville de Boston serait livré aux sauvages qui le suivaient.

» Faute de quoi la ville serait brûlée, et si lord Kildare était décapité, cinquante des plus notables gentlemen seraient pendus. »

« A ces demandes insolentes le colonel répondit comme il devait le faire, c'est-à-dire à coups de fusil, et nos braves highlanders ont remporté une victoire complète. Trois cents Canadiens et plus de neuf cents sauvages ont été tués, parmi lesquels Montluc le Rouge. On ne connaît pas encore le nombre des blessés. Nos pertes sont légères.

» Quoique la victoire du colonel et le châtiment qu'il a infligé aux Français garantissent le maintien de la paix, Son Excellence a cru devoir envoyer des renforts au colonel Mac Carthy. Trois mille soldats partiront donc aujourd'hui pour le rejoindre, et les miliciens du Massachusetts sont appelés sous les armes.

» ROBERT CARROLL. »

Malgré ce bulletin de victoire la ville était consternée.

Mais ma consternation était bien plus grande encore. La mort de Montluc le Rouge était le plus terrible malheur qui pût nous arriver à tous. Cet intrépide gentilhomme était vraiment notre seule espérance. Il était le seul en qui tous, Français ou sauvages, eussent une confiance égale.

Je courus à la maison d'État où je pensais obtenir des nouvelles plus certaines de ce qui s'était passé.

Toute la maison était dans un trouble singulier. Les bourgeois remplissaient l'antichambre du gouverneur et les corridors. Les officiers de la milice et de l'armée entraient et sortaient d'un pas pressé.

Je me glissai sans être remarqué à travers cette foule et j'entrai dans le salon du gouverneur où étaient réunies les dames les plus considérables de Boston. Parmi elles, mais un peu à l'écart, se trouvaient M[lle] de Montluc et Miss Lucy.

Celle-ci avait les larmes aux yeux, et je vis par là qu'elle connaissait la funeste nouvelle. Mais ce qui m'étonna beaucoup, ce fut la contenance ferme et même tout à fait joyeuse de M[lle] Athénaïs.

Elle vint à moi aussitôt qu'elle m'aperçut et dit en me tendant la main : « C'est vous, monsieur le curé. Vous savez notre victoire, sans doute? »

Et comme je la regardais stupéfait :

« Il vit! s'écria-t-elle d'une voix éclatante. Il vit pour le salut de ses amis et pour la terreur de ses ennemis! Il vit!... Mon cœur me le dit, et si j'en

pouvais douter, la consternation de ces bourgeois et de ces officiers en serait une marque certaine. »

Puis, plus bas : « J'en ai d'ailleurs une preuve plus sûre et que je vous prie de garder pour vous, monsieur le curé, car c'est un secret qui m'a été confié... Lord Percy me l'a dit!

— Lord Percy!

— Oui, lui-même, monsieur le curé. Vous savez bien que le jeune lord n'a pas de secrets pour moi dans les affaires politiques, et qu'il se propose, maintenant que la paix est conclue entre les deux peuples, de me demander en mariage à mon père. Il a même le projet (c'est lui qui me l'a dit), d'obtenir pour ma dot 300 lieues de forêts en long et en large du côté du lac Michigan, ce qui lui permettrait, avec l'aide de mon père et de mon frère, de me faire reine d'un petit royaume aussi beau que celui d'Angleterre et qui ne dépendrait de personne.

— Mais vous, mademoiselle, interrompis-je, qu'en pensez-vous? Voulez-vous être reine du Michigan ?

— Monsieur le curé, répondit-elle gaiement, je suis prisonnière. Quand je serai libre, entre mon père et ma mère, je dirai ce qui me convient. Pour revenir à mon frère, soyez sûr qu'il est vivant et libre lord Percy, m'en a donné sa parole. Et s'il est vivant et libre, je suis sûre, moi, qu'il est vainqueur. Jamais, non jamais mon frère ne sera vaincu! S'il l'était, je sais qu'il faudrait porter son deuil.

— L'avez-vous dit à miss Lucy? lui demandais-je.

— Pourquoi faire? Lucy le répéterait à tout le monde, ce qui compromettrait lord Percy et l'empêcherait de continuer ses confidences. »

Comme M[lle] de Montluc finissait de parler, je vis que notre conversation attirait les voisins, et en particulier un jeune gentilhomme, bien fait, de mine fière et presque impertinente qui s'approcha et la salua respectueusement; mais elle l'écarta d'un geste gracieux en me disant à demi-voix : « C'est lord Percy. »

Alors j'expliquai à la vaillante demoiselle le projet que j'avais formé pour le salut de lord Kildare et l'obstacle qui m'arrêtait, c'est-à-dire le défaut d'argent.

Elle ôta de son doigt une bague ornée d'un diamant inestimable, et me dit de son grand air de reine : « Portez ceci chez un bijoutier, demandez-en mille livres sterling et dites-lui de ma part que mon père le rachètera deux fois plus cher avant trois mois. » Rien n'était plus admirable que la confiance de cette intrépide sœur de Montluc le Rouge, rien, si ce n'est la confiance du bijoutier qui regarda la bague, reconnut la célèbre devise des Montluc : *Ego et Rex*, courut chez ses confrères et me rapporta les mille livres sterling une heure après.



Montluc le Rouge pressait les highlanders par derrière. (P. 148, col. 2.)

Cette fois, j'avais des moyens d'action. Il ne me manquait plus que d'obtenir la permission d'assister lord Kildare à ses derniers moments, et je courus chez sir Robert Carroll pour la solliciter.

Le gouverneur me reçut avec un mélange de politesse et presque de déférence dont je fus bien étonné et qui me donna l'idée que ses affaires allaient mal. Il me sembla qu'il ménageait en moi un intermédiaire possible entre les Français et lui. J'essayai d'abord d'obtenir la grâce de lord Kildare ou du moins qu'on retardât son exécution.

« J'en suis bien fâché, dit-il, cette exécution est aussi injuste qu'impolitique, mais l'ordre du roi est là. Le ministre Jones se plaint qu'on n'a déjà que trop tardé. A retarder encore, je manquerais à mon devoir. »

Il ajouta ensuite quelques paroles obligeantes pour moi et vanta mon dévouement. Enfin il signa l'autorisation de donner les derniers secours de la religion au prisonnier et de quitter Boston un quart d'heure après.

Je pris de ses mains ce billet, et comme j'allais sortir de son cabinet, je le laissai tomber par hasard et me baissai pour le ramasser. Le même hasard voulut que je visse en même temps un autre papier, écrit assez négligemment, en tête duquel étaient ces mots: « Excellence, un malheur terrible.., » et en queue la signature « Mac Carthy, colonel du 2e highlanders ».

Je pliai ce papier avec le mien sans être aperçu de sir Richard Carroll dont une table chargée de livres et de dossiers me séparait, et je me hâtai de refermer la porte afin de me trouver seul et de lire commodément ce papier dont je soupçonnais l'importance.

Voici la dépêche du colonel Mac Carthy :

« Excellence, un malheur terrible vient de nous frapper. A la suite de l'ordre que vous m'aviez donné de marcher à la rencontre de Montluc le Rouge, je me suis trouvé tout à coup face à face avec lui, à trente lieues environ du lac Ontario, dans une forêt immense traversée d'une chaîne de collines et de deux ou trois rivières dont j'ignore les noms. Mauvais champ de bataille pour des troupes régulières. Quelques miliciens de Boston qui nous servaient d'éclaireurs m'ont appris qu'il avait avec lui trois cents Canadiens et quelques milliers de sauvages ; mais, outre que les flèches de ceux-ci ne sont pas très-redoutables, je pensai, et tous mes officiers pensèrent avec moi, que la peur grossissait les objets, et que la troupe de M. de Montluc ne montait guère à plus de sept ou huit cents hommes, Français ou sauvages. Cependant, conformément à vos instructions, je lui fis demander une entrevue. (Suivaient les détails de l'entrevue qu'on a vus déjà.) Quant au combat qui suivit, je n'en puis rien dire, si ce n'est qu'après la première décharge mes braves highlanders se précipitèrent claymore en main sur l'ennemi avec leur courage ordinaire, le mirent en fuite et le poursuivirent pendant cinq ou six cents pas, aucun de ces misérables Peaux-Rouges n'ayant osé affronter le combat corps à corps. Malheureusement, au moment où je croyais la victoire décidée et Montluc le Rouge en fuite, je m'aperçus en tournant la tête qu'il venait prendre mes highlanders par-derrière avec ses Canadiens, et en quelques minutes une moitié de ma troupe fut tuée ou blessée. Il ne nous restait plus qu'à chercher un passage l'épée à la main à travers les Canadiens victorieux. C'est ce que nous avons fait. Montluc le Rouge qui s'en aperçut voulut nous en empêcher, mais par un coup heureux son cheval fut tué sous lui, de sorte qu'il perdit du temps à se dégager. Des deux côtés on le crut mort, et je me hâtai de le faire crier de rang en rang pour mettre le désordre dans sa troupe et rallier les miens. Mais il n'en est rien, et je n'eus que trop occasion de le voir à la vigueur de la poursuite. Sans la nuit qui survint, aucun de nous peut-être n'aurait échappé. Il me reste environ cent cinquante hommes. Tout le reste est tué, blessé ou prisonnier. Le lieutenant Campbell qui vous portera ces funestes nouvelles vous dira le reste et la nécessité de nous envoyer des renforts. Nos éclaireurs n'avaient que trop raison. Les Peaux-Rouges qui suivent Montluc sont au nombre de plusieurs milliers. Sept ou huit cents ont reçu de lui des carabines dont ils se servent avec trop d'adresse. Il leur a promis le pillage de Boston et de toutes les villes de la côte.

» Mac Carthy. »

A suivre. Alfred Assollant.



LE BROUILLARD

Lorsque nous plaçons sur le feu un vase rempli d'eau, nous observons qu'une fumée épaisse s'échappe bientôt du liquide échauffé. Cette fumée est de la vapeur d'eau qui, redevenant liquide en traversant l'air froid, nous apparaît sous la forme d'un *brouillard*.

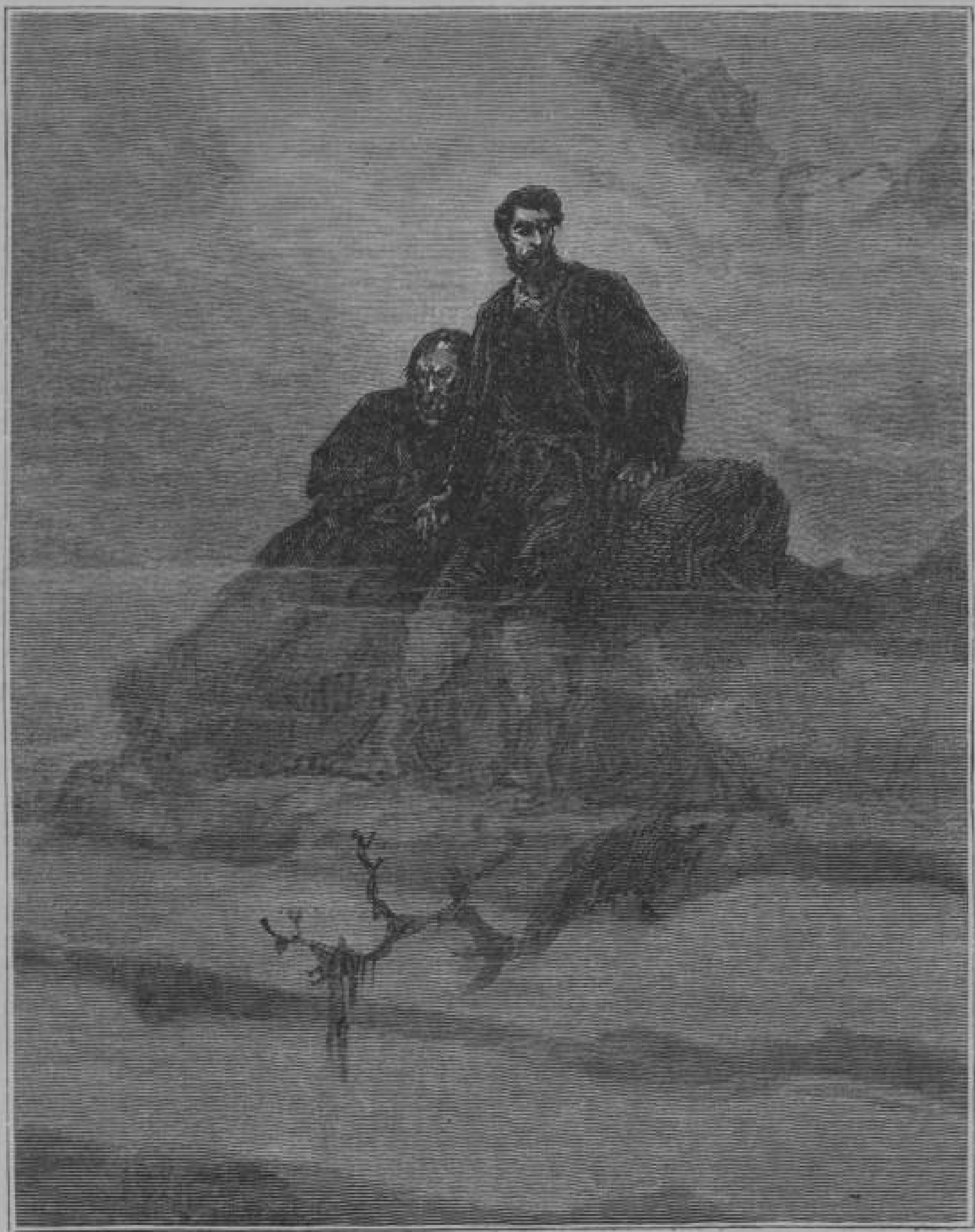
Lorsque nous passons d'une chambre bien chauffée dans une pièce froide, immédiatement il sort de notre bouche un léger *brouillard* formé par la vapeur

d'eau qui s'échappe à chaque instant de nos poumons et qui redevient brusquement liquide.

Le phénomène météorologique connu sous le nom de *brouillard* est également produit par le retour brusque à l'état liquide de la vapeur d'eau qui s'échappe continuellement du sol ; nous vous dirons rapidement dans quelles circonstances ce phénomène se produit.

nous indique que l'*ébullition* est commencée : l'eau bout, c'est-à-dire qu'elle se transforme en vapeur. Si nous prolongeons l'ébullition, il ne restera pas une seule goutte d'eau dans le vase qui contenait le liquide.

L'action d'une forte chaleur n'est pas nécessaire pour réduire en vapeur une masse liquide. Si nous laissons au contact de l'air un verre rempli



Brouillard intense s'élevant dans une île des Antipodes. (P. 150, col 2.)

L'eau, vous le savez, peut affecter trois états bien différents : l'état liquide, l'état solide et l'état gazeux. L'eau liquide nous est particulièrement familière ; nous aurons l'occasion de vous parler de l'eau solide : neige, grêle, glace. Disons aujourd'hui quelques mots de l'eau à l'état gazeux.

Lorsque nous chauffons de l'eau, à un certain moment cette eau fait entendre un bruit particulier, elle *chante* et de son sein s'élève une abondante fumée blanche. Ce bruit particulier, ce chant de l'eau,

d'eau, au bout d'un certain temps toute cette eau aura disparu. Ce temps sera plus ou moins long, suivant que la température de l'air sera plus ou moins élevée, que la surface du vase sera plus large pour un même volume d'eau, etc... ; mais le fait de la disparition complète de l'eau est absolument certain. Qu'est devenue cette eau ? Elle s'est évaporée.

Que faites-vous quand, surpris par l'orage, vous rentrez à la maison les vêtements couverts d'eau ? Que font les ménagères après qu'elles ont lessivé

leur linge? Les ménagères étendent leur linge au soleil ou simplement à l'air; vous placez de même vos vêtements mouillés dans une chambre un peu chaude et chacun compte avec raison sur l'*évaporation* de l'eau. Pourquoi feuilles et fleurs se dessèchent-elles? C'est parce que, à certaines époques de la vie de la plante, il n'arrive plus assez de sève pour compenser les pertes d'eau dues à l'évaporation. Cette évaporation est tellement active, que le sol ne conserve presque rien des eaux abondantes que les pluies lui amènent.

Tous les corps humides évaporent d'une manière permanente, et en particulier les masses d'eau qui circulent à la surface de notre globe. Les mers, les fleuves, les lacs, émettent à chaque instant des vapeurs qui s'élèvent dans l'air, se condensent à des hauteurs plus ou moins grandes et forment des brouillards très-élevés qu'on appelle *nuages*.

Lorsque ces vapeurs, au lieu de s'élever à une grande hauteur, se condensent à peu de distance du sol, les nuages ainsi formés sont appelés *brouillards*. Le brouillard diffère donc des nuages ordinaires en ce qu'il séjourne dans les couches inférieures de l'atmosphère voisines de la terre, tandis que les nuages occupent des régions plus ou moins élevées.

Comment apparaissent le nuage et le brouillard? L'air ne peut pas indéfiniment se charger de la vapeur d'eau dégagée par le sol : en même temps que l'air devient de plus en plus humide, l'évaporation diminue et il arrive même un moment où elle s'arrête complètement. On dit alors que l'air est *saturé d'humidité*. Si, dans ces conditions, le sol est plus chaud que l'air, la vapeur d'eau qui se dégage ne pouvant plus être absorbée par l'air se condense immédiatement et produit un brouillard.

Les brouillards sont surtout épais et fréquents dans les pays où le sol est à la fois humide et tiède, tandis que l'atmosphère en contact avec lui est humide et froide. C'est ainsi que l'Angleterre, dont les côtes sont baignées par une mer à température élevée, est par excellence le pays des brouillards. A Londres, les brouillards sont tellement intenses que l'on est presque continuellement obligé, en plein midi, d'allumer le gaz dans la ville.

Vous savez que par les temps humides le son s'étend à une grande distance; on dit même habituellement, quand les cloches se font entendre mieux que d'habitude, que les « cloches sont à la pluie ». Le brouillard est de même un bon propagateur du son, et certains auteurs assurent avoir entendu, par des temps brumeux, des voitures rouler à une distance de deux lieues.

Je me sers indifféremment des mots brouillard et brume; ils indiquent en effet le même phénomène physique. Le mot brume est plus particulièrement adopté par les marins qui, dans certains passages, dans les mers polaires, aux environs de Terre-Neuve, n'ont que trop souvent l'occasion de l'observer. Si, en effet, le brouillard rend, dans les villes, la circulation difficile et parfois impossible, jugez dans quelle situation doivent se trouver, en pleine mer, les marins qui n'ont plus pour se diriger la possibilité d'examiner le ciel.

« Au Spitzberg, dit M. Martins, les brumes sont presque continuelles et d'une épaisseur telle qu'on ne distingue pas les objets à quelques pas devant soi. Ces brumes humides, froides, pénétrantes, mouillent souvent comme la pluie. »

M. Raynal, dans un voyage qu'il fit aux Antipodes, en 1864, en a observé un exemple rare. Il avait fait naufrage sur le récif des îles Auckland : c'était le 9 août. Il venait de faire l'ascension d'une montagne de l'île avec l'un de ses compagnons, quand un brouillard épais les enveloppa tout à coup. « Impossible de faire un pas, dit-il, nous ne voyions pas où poser le pied. Nous passâmes ainsi une grande heure, immobiles, nous tenant par la main, sentant le froid pénétrer nos membres que l'engourdissement gagnait de plus en plus... Heureusement, une bise s'éleva qui déchira le brouillard et l'emporta par lambeaux. »

Lorsqu'on examine un brouillard à la loupe, on voit qu'il est formé de petites gouttes d'eau sphériques; ces gouttes sont creuses et d'un diamètre si faible qu'il en faut vingt-cinq ou trente pour faire un millimètre d'épaisseur. On leur donne le nom de vésicules, du mot latin *vesica*, qui veut dire vessie, et le brouillard prend le nom de vapeur vésiculaire.

C'est en automne, en hiver, que le brouillard apparaît le plus fréquemment; vous vous souvenez que dans le calendrier républicain on donnait le nom de brumaire, temps des brumes, au mois qui s'étendait du 22 octobre au 21 novembre.

Les brouillards se manifestent avec des intensités bien variables : quelquefois ils sont formés par une légère vapeur qui, apparaissant le matin, se dissipe au milieu de la journée; d'autres fois le brouillard est des plus épais; suivant le langage vulgaire, « on le couperait au couteau ». Parfois aussi le brouillard est odorant et cette odeur est en grande partie occasionnée par la présence dans l'air d'une grande quantité d'ammoniaque.

Les brouillards sont utiles au sol, auquel ils fournissent, au même titre que la pluie et la neige, un grand nombre de matières organiques qui serviront à l'alimentation des végétaux. Mais l'action sur l'homme et sur les animaux est bien différente. Les brouillards sont nuisibles à la santé, d'abord en raison de l'excès d'humidité qu'ils accusent et parce qu'ils retiennent près du sol une grande partie des miasmes que celui-ci dégage constamment. Donc, méfiez-vous des temps brumeux et évitez autant que possible de respirer l'air chargé de ces brouillards malfaisants.

ALBERT LÉVY.

LA FOIRE DU LENDIT

Suivant Sauval, cette foire remonte à Louis le Gros, qui la donna à l'abbaye de Saint-Denis. D'autres auteurs lui attribuent une origine plus ancienne. Au commencement du XIIe siècle, lorsqu'on eut apporté en France du bois de la vraie croix, l'évêque de Paris, pour satisfaire la piété des fidèles de son diocèse, qui souhaitaient voir cette précieuse relique, établit un indict annuel dans la plaine de Saint-Denis, n'y ayant pas d'emplacement assez vaste dans la ville pour contenir tant de monde. Le clergé y allait en procession, l'évêque y prêchait et y donnait la bénédiction au peuple. L'indict, origine de cette solennité, la fit appeler par modification du mot la fête du Lendit, Landit ou Landi. L'Université ayant pris une certaine forme s'y rendit pareillement avec son recteur, de même que le Parlement lorsqu'il fut rendu sédentaire. L'endroit était sec et aride; car il n'y avait ni ruisseau ni fontaine : on fut donc obligé d'y apporter des rafraîchissements; peu à peu il s'y forma une foire; elle fut continuée durant plusieurs jours et devint fameuse.

Comme le parchemin était alors la matière dont on se servait le plus communément pour écrire, il s'en faisait un débit considérable à cette foire; le recteur de l'Université allait lui-même acheter ce qu'il lui en fallait pour lui et pour tous ses colléges, et il n'était pas permis d'en vendre aux marchands de Paris avant qu'il eût fait ses emplettes. Cette procession du recteur à la foire du Lendit procurait aux écoliers quelques jours de vacances. Tous voulaient escorter le chef de l'Université, ne croyant pas qu'il fût accompagné suffisamment de ses premiers officiers. Le voyage se faisait avec toute la pompe et la magnificence possibles. Les régents et les écoliers se trouvaient à cheval sur la place Sainte-Geneviève, de là ils marchaient en ordre jusqu'aux champs du Lendit. Cette cavalcade se terminait rarement sans effusion de sang. Plusieurs vagabonds, domestiques et gens sans aveu se joignaient au cortége de l'Université, et y causaient de grands désordres. Il fallut plusieurs arrêts du Parlement pour y remédier; encore ne vint-on à bout de les faire cesser entièrement que lorsqu'on eut transféré cette foire célèbre, du milieu de la plaine, dans la ville même de Saint-Denis. Le temps de la Ligue qui survint, et l'inutilité d'aller chercher du parchemin depuis que le papier était devenu commun, contribuèrent aussi beaucoup à l'abolissement du Lendit. Le nom en est cependant resté; et l'on appelle ainsi encore la foire qui se tient à Saint-Denis le lundi après la Saint-Barnabé.

Le commerce était représenté à cette foire dans toutes ses branches, depuis les bestiaux jusqu'aux dentelles de Malines.

LES ÉTOURNEAUX D'AMÉRIQUE

L'Amérique possède une nombreuse famille d'oiseaux, très-voisins de nos étourneaux et y remplissant le même rôle. A peu près de la même taille que les nôtres, ces oiseaux ont un plumage plus brillant qu'eux et des mœurs intéressantes.

Laissons parler un de nos amis, officier de marine, qui en décrit une charmante espèce, le *Cassique* ou *Japu*, en entrant dans la rivière Maroni, l'une des plus belles de notre Guyane française : « Le chenal de la rivière est vers la rive française, et l'eau est assez profonde pour que le bâtiment frôle le feuillage des arbres. Un palétuvier, tout couvert de nids de Cassiques, se trouvait isolé au milieu de l'eau et, par conséquent, formait un admirable refuge pour une nombreuse colonie de ces oiseaux, à l'abri de la tribu vorace des renards et des chats toujours à la recherche des nids et de leurs œufs.

» Ces nids sont de vrais chefs-d'œuvre d'architecture, ou plutôt de tissage intelligent. Suspendus au bout des branches par un lien très-mince mais très-solide qu'établit l'oiseau, ils semblent d'énormes fruits, des poires gigantesques. A la partie supérieure se trouve ménagée l'ouverture du nid, dans lequel l'oiseau pénètre la tête la première, pour soigner deux œufs blancs tachetés de noir et de la grosseur de ceux de notre merle. Il a toujours à faire avec une construction pareille, mais l'oiseau y pourvoit avec un soin de tous les instants; il se sert des fibres du *Tillandsia* et du *Gravatha* pour tisser et réparer le nid, et il sait le rendre si solide que rien n'est plus difficile que de le déchirer.

» Le Cassique est un oiseau noir, à dos et croupion rouge-brun foncé, à ailes d'un jaune vif et franc; le bec, fort et pointu, est jaune pâle, et l'œil bleu pâle! L'oiseau présente ainsi un air futé, gai et déluré que ne dément pas son caractère. On arrive à le réduire en captivité, parce qu'il a cela de commun avec la plupart des bipèdes et des quadrupèdes de cette partie de l'Amérique, de se familiariser vite et de s'apprivoiser aisément. Pour ces jolis oiseaux, la captivité ne semble pas un état anormal et dangereux; pourvu qu'ils aient de la place et soient plusieurs ensemble, ils restent gais et contents. Dans une volière suffisante, ils se mettraient à faire leur nid, tout comme le *Tisserin* fait le sien dans nos cages. »

Nous ne pouvons passer en revue toute la tribu des oiseaux cousins des étourneaux qui animent par bandes les solitudes des deux Amériques. Cependant, nous pouvons citer quelques noms. Ce sont les *Troupiales*, avec leurs belles épaulettes rouges sur un uniforme noir, nichant aussi en colonie; les *Carrouges*, portant sur leur habit noir un plastron jaune orangé flamboyant; ce sont les *Boltimoces*, noirs en-

core, mais avec de l'écartale sur le dos et sur la poitrine, avec un nid suspendu dans lequel l'oiseau entre par en bas; enfin les *Quiscales*, noirs toujours, à reflets métalliques, surtout sur la tête, à nid suspendu, mais cette fois au bord de l'eau, marais ou mer.

de baies, d'insectes surtout, de fruits cultivés, etc. Cet ordinaire est le même que celui de notre sansonnet, dont la chair est aussi un maigre régal. Tous, par compensation, possèdent un chant très-étendu, varié, et la faculté d'imiter tous les bruits qu'ils entendent autour d'eux. Plus on étudie



Cassiques et eurs nids. (P. 151, col. 2.)

cette grande famille, plus on est frappé de l'homogénéité de ses aptitudes et de ses fonctions sur le monde entier, preuve indiscutable de sa haute importance.

Un mot nous reste à dire; il s'applique aussi bien à toutes les espèces ci-dessus qu'à notre étourneau vulgaire : la chair de tous ces beaux oiseaux est un détestable manger pour l'homme et probablement un mets de haut goût pour les rapaces qui les poursuivent sans relâche. Pourquoi cette chair est-elle si peu appétissante? Les oiseaux se nourrissent

H. DE LA BLANCHÈRE.



Nids de Cassiques dans une forêt de l'Amérique du Sud. (P. 151, col. 2.)

LA GRANDE ALLÉE

Ceci n'est qu'un souvenir d'enfant. J'avais alors une huitaine d'années, et, en quelques mots, voici mon portrait : point brave et cependant très-aventureuse, c'est-à-dire que mon âme s'élançait en avant, tandis que ma monture frissonnante tirait en arrière.

Je me l'explique : l'une se sentait indépendante des accidents de la terre, tandis que l'autre, petite et frêle, craignait les chocs funestes à sa fragilité.

Dès cet âge, j'aimais passionnément la campagne, moins ce qu'on y rencontre d'habitude : oies belliqueuses, dindons apoplectiques, vaches aux longues cornes pointues, chiens de bergers hérissés et malveillants, etc...

L'oie surtout était ma bête noire.

Lorsque, tenant le haut du pavé de la principale rue du village, une troupe de ces sottes bêtes s'avançait en se prélassant, comme je me faisais petite ! Je me rangeais poliment le long des maisons, marchant dans le ruisseau plutôt que de les déranger. C'est incroyable comme elles m'inspiraient de la déférence... et comme je les détestais !

Quelles alertes ! lorsque allongeant leurs cous démesurés, battant des ailes, elles se précipitaient sur moi en poussant des cris de girouette mal graissée !

Mes cheveux se hérissaient, j'arrivais à la maison hors d'haleine, et tout le monde se moquait de moi !

Je retournais souvent ce problème dans ma tête : « Pourquoi y a-t-il des oies à la campagne ? »

La campagne était si agréable, sauf ce fléau.

L'endroit que j'affectionnais pour mes promenades était une large avenue de deux kilomètres au moins, bordée de grands arbres. On appelait simplement cette royale avenue « la grande allée ! »

Quelle délicieuse promenade ! A son entrée, on traversait un petit pont de bois assez délabré, — et ordinairement aussi un maudit troupeau d'oies !

J'aimais, accoudée sur la rampe branlante et grossière, à écouter le clapotement de l'eau, assombrie en cet endroit par une rangée de saules.

A quelques pas, à droite du pont, s'élevait la maison d'école, neuve, propre, brillante, avec des enjolivements de brique rouge.

A gauche, la maison du maréchal ferrant ; le maréchal était noir, son apprenti aussi, la façade de la maison bistrée. Je m'expliquais mal le bruit étourdissant du marteau sur l'enclume. J'avais aperçu le gros soufflet de forge, les charbons luisant dans l'ombre, toutes ces choses ne me disaient rien de bon, et je passais à l'écart, appuyant plutôt du côté de l'avenante maison d'école.

La grande allée aboutissait à la base du mont Roger ; ce mont avait revêtu à mes yeux des proportions formidables depuis qu'on avait déclaré que j'étais trop petite pour en faire l'ascension.

A cette époque, on parlait d'organiser une grande battue dans la forêt du mont Roger.

Un berger prétendait avoir aperçu un sanglier jusque dans la grande allée. Puis il y eut la légende d'un cultivateur paisible que le monstre avait décousu.

Ma mère me défendit expressément de me promener seule dans la grande allée, ce qui joignit à son attrait naturel tout celui du fruit défendu.

Dès lors un grand projet ne cessa de me trotter dans la tête.

Un dimanche matin, je déjeûnai à la hâte, et je sortis de table la première.

J'avais mis en réserve un morceau de galette que je glissai sournoisement dans ma poche en compagnie d'un couteau épointé pour mon usage.

Après ces préparatifs, je dis bien haut que j'allais faire une visite à ma marraine, ce qui m'arrivait presque tous les jours.

Mais au lieu de remonter le village, je le descendis, évitant les passants ; j'étais persuadée qu'ils liraient mon projet dans mes yeux.

J'avais résolu de me « perdre » tout un jour.

Je me dirigeai du côté de ma chère grande allée.

« Pourvu, pensais-je, que les oies ne soient pas là ! »

Elles étaient là, mais non point en gardiennes vigilantes. Dispersées aux entours du petit pont, elles dormaient, leurs terribles ailes repliées.

Je m'avançai sur le bout du pied, retenant mon haleine et les yeux braqués sur le troupeau endormi.

J'étais engagée déjà sur le pont et je commençais à respirer lorsqu'un cri strident retentit, et, comme si un fil électrique eût relié les oies entre elles, toutes furent debout au même instant, et toutes à ma poursuite. J'avais des ailes.

Je gagnais du terrain, mais une pierre me fit trébucher, et je m'étendis dans une flaque d'eau. Déjà le bataillon acharné était sur moi ; je me relevai, prompte comme l'éclair et, affolée, je continuai ma course.

Lorsque enfin je m'arrêtai et tournai les yeux vers le village, les oies avaient repassé le petit pont et s'étaient paisiblement recouchées.

Mais mon voyage avait mal commencé. Dès mon entrée dans l'Eden, j'avais souillé, dans ma chute, ma robe blanche ; de plus, j'avais une bosse au front.

Seulement j'avais résolu mon fameux problème.

« Les oies sont faites, me dis-je, pour garder la grande allée. »

C'était bien simple !

Ainsi philosophant sur ce sujet, j'arrivai au milieu de l'avenue.

Que c'était calme et que les rayons du soleil

rayaient joliment le tapis de verdure tendu sous les arbres, et brodé de pâle veilleuse.

J'étais sensible à tout cela.

De temps à autre, par une large baie ouverte dans la haie vive, on avait une échappée de vue sur les champs.

En me retournant vers le village, je voyais le château. Il se trouvait juste encadré dans l'arc dessiné par les premiers arbres de l'avenue au-dessus du petit pont.

Il me tenait compagnie; de temps à autre, je me retournais pour le regarder : c'était, à présent, un château en miniature, ce qui me paraissait bien singulier, n'ayant aucune notion sur la perspective.

Cet étrange effet ne laissait pas que de me préoccuper, et me faisait rêver aux derniers contes de fées que j'avais lus.

Si c'était un château enchanté!

Je n'eus pas le temps de creuser cette idée.

A ce moment, j'aperçus, assis sur le bord du fossé, à ma gauche, un berger et son chien. Mauvaise rencontre.

Le soir, lorsque je passais devant la poste pour aller chez ma marraine, ce berger criait dans l'ombre du hangar : « Ohé! les bas blancs ! » les désignant ainsi à l'attention de son chien.

Le berger était-il jaloux de mes bas blancs, parce qu'il avait les jambes nues? Je ne puis m'expliquer autrement son hostilité.

Je pris à droite.

Un instant j'eus l'idée de revenir en arrière, mais les oies!

J'espérais passer inaperçue en me glissant derrière les arbres.

Lorsque je fus en face d'eux et dans une anxiété qui ne peut se décrire, le chien leva vivement la tête, et le berger regarda.

Dès qu'il m'aperçut:

« Ohé! les bas blancs! » cria-t-il.

Le chien n'attendait que ce signal, il s'élança vers moi, je détalai.

Je sentis sa gueule m'effleurer, il happa ma robe qui céda sous ses dents pointues.

J'avais saisi fiévreusement mon morceau de galette; je le lui jetai sans me retourner.

Lorsque je fis halte de nouveau, on ne voyait plus ni chien ni berger. Un repli du terrain me dérobait le château.

Devant moi se dressait le mystérieux mont Roger, avec ses chênes antiques.

L'ascension était un peu rude, mais j'étais soutenue par l'espérance de voir là-haut de merveilleuses choses. Quoi? je n'en savais rien.

Là-haut, en effet, le panorama était beau.

Des villages groupés dans la vallée, des fermes éparses, des bois sombres, à l'horizon une ligne bleuâtre, légèrement accusée, dessinant les monts du Morvan. Et comme un petit miroir entouré d'un cadre magnifique, le réservoir du canal de Bourgogne, scintillant au milieu de son entourage de collines élevées.

De près, le mont Roger avait perdu son prestige.

On n'y trouvait que des choses ordinaires, tout ce qu'on ramasse dans les autres bois, de la mousse, des glands, des faines, de petites coquilles...; tandis que je me faisais cette énumération avec un profond dédain, une terrifiante apparition trottait sur le sentier, en face de moi!

C'était une bête massive qui humait l'air en poussant de sourds grognements.

Je n'eus que le temps d'écarter les branches d'un massif de houx et d'épines-vinettes, et de m'y plonger.

Blottie au cœur de cette pelote d'épines, je restai pendant quelque temps anéantie.

Lorsque je revins à moi, je tenais mon couteau dans ma main crispée. C'était le premier mouvement que mon âme vaillante avait commandé à son tremblant serviteur.

J'étais dans une terrible anxiété, je n'osais sortir de mon réduit, et la nuit arrivait!

Je me représentais l'horrible bête aux aguets près du buisson, et j'étais bien résolue à ne pas le quitter. Il me semblait une forteresse imprenable.

Je m'arrangeai donc pour passer la nuit en enveloppant ma tête avec mon tablier; il avait le double avantage de me préserver du froid et de m'empêcher d'entendre les bruits de la forêt.

Ne pas entendre, c'est déjà un sujet de terreur de moins.

Puis tout s'effaça de ma mémoire jusqu'au moment où, réveillée en sursaut, j'aperçus la cime des arbres éclairée par une lueur confuse. Des pas lourds battaient le fourré; on s'appelait, on se répondait, on prononçait mon nom.

« Mon enfant, ma fille, ma chère petite fille, où es-tu? disait la voix éplorée de ma mère.

— Ici, chère maman! » criai-je hors de moi.

Je fis un violent effort pour m'ouvrir un passage, et j'apparus hors de ma retraite hospitalière, les mains en sang et ma robe en guenilles, honteuse sans doute, mais le bonheur de revoir ma famille l'emportant sur tout autre sentiment.

Avec quelles délices je retrouvai mon petit lit blanc, et la bonne tête placide de ma poupée sur mon oreiller.

Je rapportai deux choses de cette excursion. D'abord la solution d'un problème : « que les oies sont faites pour garder la grande allée, » et ensuite la conviction intime que les petites filles ne sont pas propres à tenter des expéditions aventureuses et doivent se tenir à l'ombre des jupons maternels.

Quelques années après, en lisant l'histoire, je fus confirmée dans mon opinion que les oies sont des gardiennes vigilantes.

LOUISE MUSSAT.

COUSINE MARIE[1]

IX

Les progrès de William. — Le retour de M. Leacock. Une vie nouvelle.

Tous les habitants de la jolie maison de Saint-Germain étaient satisfaits de leur installation. Une vie nouvelle commençait pour Marie : c'était la première fois qu'elle ressentait le bienfait d'un air pur, du calme, de la beauté de la campagne. Dès cinq heures, elle ouvrait discrètement sa fenêtre et promenait ses regards sur la forêt, sur la Seine dont les contours se dessinent si gracieusement. C'était un rêve délicieux. Quinze jours s'étaient à peine écoulés et déjà on remarquait un changement notable dans la santé de la jeune fille. Son imagination ne subit pas une influence moins heureuse : dès qu'elle se mettait au travail, mille réflexions se présentaient à son esprit. Quelquefois, Marie laissait la plume, elle s'approchait de la fenêtre, écoutait le bourdonnement des insectes, concert mystérieux que son oreille n'avait jamais entendu, puis elle se remettait au travail et retrouvait aussitôt la pensée ou le mot qui s'était fait désirer.



Le sergent faisait le récit de ses campagnes. (P. 156, col. 1.)

Angélique accomplissait aussi son œuvre : tout le linge de la maison passait par ses mains et n'en sortait qu'en parfait état.

L'office était aussi calme que le salon. Colette et Miche s'entendaient parfaitement. Pendant que la servante tricotait, le sergent lui faisait le récit de ses campagnes, récit tout nouveau pour la pauvre veuve.

« Moi, disait-elle, je n'ai que mes malheurs à vous raconter, Miche, mais pourtant je crois que ma mauvaise étoile a filé depuis le jour où je suis entrée chez M. le colonel. »

M. Leacock avait vraiment eu une bonne idée en offrant sa maison au colonel; mais celui-ci n'était point homme à recevoir un service sans songer à en rendre un autre. Il fallait à tout prix que l'estimable père gagnât son pari ; et pendant qu'il contemplait la Néva, projetait d'aller jusqu'à Moscou voir le Kremlin, le colonel, sa fille et Mlle Angélique fourraient du français dans la cervelle de son fils.

Jusqu'ici, M. Delorme et William avaient pris leurs repas au pavillon Henri IV; mais on trouva plus simple et plus agréable de ne faire qu'une table. Colette se montrait à la hauteur des circonstances ; elle ne proférait pas une plainte et se soumettait volontiers au nouvel ordinaire; elle fut seulement un peu rétive à l'endroit du plat de pommes de terre qui tenait lieu de pain au jeune Anglais.

« Ce garçon-là n'est-il pas fou de se bourrer ainsi de pommes de terre, disait-elle, plutôt que de manger du pain ! »

William était enchanté de la modification apportée dans le programme de ses journées. Il avait pour Marie une admiration qui divertissait beaucoup le colonel : si elle se levait pour prendre sa corbeille à ouvrage, il bondissait, se jetait sur la corbeille et l'apportait dans un désordre complet ; à la promenade, il suffisait qu'elle remarquât une fleur, pour qu'il la cueillît ; s'il supposait que le moment de se reposer était venu, il organisait un banc, faisait un oreiller de mousse en dépit des refus de Marie.

Mlle Cormery voulut du moins que toutes ces attentions tournassent au profit de William ; elle déclara qu'elle n'en accepterait l'hommage qu'en français. Cette condition, rigoureusement maintenue, profita à l'écolier qui trouva dès lors la langue française moins aride.

Un jour du mois d'août, le dîner s'étant prolongé un peu plus tard que d'habitude, la lumière devint indispensable : Miche allumait tranquillement la lampe dans l'office, lorsque Marie dit : « Comme le jour baisse rapidement, on distingue à peine les poires des pêches ! » Aussitôt William se lève brusquement, renverse sa chaise et, se précipitant vers la cheminée, il allume une bougie et met le feu à sa propre chevelure, incident qui effraya tout le monde. Mais les physionomies changèrent d'expression lorsque William, portant la main à sa tête, dit tran-

1. Suite. — Voy. pages 74, 90, 107, 123 et 140.

quillement : « Ce n'est rien, ne vous effrayez pas ! »

Cette phrase, la première que le jeune Anglais disait corectement, excita un enthousiasme que plus d'un orateur eût envié.

M. Delorme, qui mangeait une pêche, abandonna son fruit de prédilection pour applaudir son élève. Malheureusement William, enivré de gloire, perdit tout à coup les traditions de la grammaire française, et s'écria : *Oh! je faut envoyer un télégramme à mon père!*

A peine cette phrase eut-elle expiré sur les lèvres de l'infortuné William, qu'il reconnut son erreur.

Il ne fallut pas moins que l'autorité de son professeur pour le consoler de cet échec : « Ce n'est rien, mon ami, cet échec sera suivi d'une victoire ; calmez-vous. Moi, je suis très-satisfait. »

Les dames et le colonel appuyèrent si bien ces paroles, que le pauvre garçon se consola, et le soir même il porta au bureau du télégraphe la phrase glorieuse accompagnée d'un éloge de son professeur.



Il se pâma de rire. (P. 158, col. 1.)

Le temps des vacances fixa tout à fait M. Delorme à Saint-Germain.

Mme Lombard était en vacances, aussi elle, et rien ne manquait aux *fêtes de Saint-Germain* lorsqu'on la possédait. J'ai tort de dire que rien ne manquait ; le colonel restait la plupart du temps seul avec Miche lorsqu'on partait en forêt, par la triste raison qu'on ne pouvait pas toujours prendre une voiture. La nécessité d'avoir une voiture à mécanique se faisait vivement sentir. On aurait certainement pu l'acheter en la payant par petites sommes successives. Que de gens auraient trouvé la chose toute simple! mais tels n'étaient pas les principes de notre jeune ménagère.

Un soir, Marie se trouvant seule avec M. Delorme, elle lui dit : « Je crois qu'il y aurait avantage à interrompre ma Nouvelle pendant quelques jours; et en entreprendre une autre, cela me reposerait.

— Qu'à cela ne tienne! Justement mon correspondant de Londres me demande deux Nouvelles de quelques pages seulement, chargez-vous-en. J'ai promis à William de pêcher avec lui pendant les vacances, et il ne faut pas compter qu'il me fasse grâce un seul jour. »

Cette offre enchanta Marie. C'était un moyen tout simple de se procurer la somme nécessaire pour acheter la voiture à mécanique, et, dès le lendemain, le colonel montait dans son équipage conduit par Miche, au grand regret de William qui aspirait à remplir cette fonction. Les promenades en forêt ne laissèrent plus rien à désirer.

M. Delorme ne tarda pas à reconnaître que la faveur de causer avec Mlle Cormery poussait William dans une voie de progrès qu'il n'avait pas obtenus en

dépit de son zèle, et dont il eût été jaloux en toute autre circonstance.

Chaque lettre de M. Leacock apportait l'expression de sa reconnaissance pour le professeur et ses amis, mais il déclarait ne vouloir revenir en France que s'il avait la certitude de gagner son pari.

Vers la mi-octobre, William parlait assez bien pour qu'il fût permis d'engager M. Leacock à revenir en France. Au premier mot de M. Delorme, l'heureux père quitta les bords de la Néva et annonça son arrivée sans toutefois en préciser le jour.

Ce fut seulement le 15 novembre, à cinq heures du matin, par un épais brouillard, qu'une chaise de poste s'arrêta devant la maison. Miche ne fit pas attendre longtemps le voyageur; il l'introduisit au salon et lui demanda s'il fallait réveiller M. William.

« Oh! no, j'attendrai, en vérité. »

Miche alluma le feu, servit le thé et laissa M. Leacock plongé dans ses réflexions. William était habituellement matinal; mais ce jour-là il dormit jusqu'à sept heures.

M. Leacock était debout lorsque son fils entra; mais celui-ci s'étant écrié : « *Oh! dear father,* » le père, atterré par ces trois mots anglais, se jeta dans un fauteuil sans pouvoir dire une seule parole, tandis que William, désespéré d'avoir eu une semblable distraction, s'enfuyait dans sa chambre.

Miche courut informer son maître de l'aventure; celui-ci, quoique assez souffrant ce jour-là, se pâma de rire.

Cependant M. Delorme devait prendre la chose au sérieux. Il vint rassurer M. Leacock, entra dans les détails des études de William; il lui montra certaines composition de style que son élève eût été incapable de faire six mois auparavant. Ces trois mots anglais s'étaient naturellement trouvés sur les lèvres d'un fils qui revoit son père.

En effet, le jeune homme étant remis de son émotion justifia complétement les éloges que lui avait donnés son maître, et à partir de ce moment tout fut plaisir.

William n'avait pas une distraction. M. Leacock exprimait sa joie par d'immenses éclats de rire qui provoquaient le rire général.

Parmi les caisses qui arrivèrent, il s'en trouvait une destinée à Mlle Marie, si son père lui permettait d'en agréer l'hommage. Cette caisse renfermait une pelisse de zibeline et un cachemire des Indes.

Une peau d'ours fut immédiatement placée sous les pieds du colonel; un widchoura et un bonnet d'astrakan furent offerts par William à son cher professeur.

Mlle Angélique reçut un beau manchon de martre. C'était une loterie où tout le monde avait son lot.

M. Leacock partit en vainqueur; son fils était un héros qui allait recevoir la couronne promise à sa vaillance.

Un long séjour à la campagne avait été favorable au travail de Mlle Cormery; son style avait acquis des qualités réelles et son imagination rafraîchie par la solitude prenait un nouvel essor.

Marie était heureuse, heureuse de ce bonheur qui est la récompense de toute âme généreuse; elle ne désirait plus rien. Son père avait d'autres pensées : il souhaitait chaque jour davantage d'établir sa fille bien-aimée; et pour cela il irait dans le monde : Miche le porterait.

La retraite dans laquelle vivait M. Cormery depuis quelques années lui avait fait oublier les exigences du monde; cette première sortie ne pouvait pas se faire sans une certaine dépense. Marie y consentit simplement; Angélique qui devait les accompagner ne passa pas de la robe noire à la robe grise sans émotion; elle remplissait à merveille le rôle de douairière.

Mlle Cormery eut de vrais succès; le soir même, on s'informait de sa dot, et l'enthousiasme tombait dès que la vérité était connue.

Cet hiver n'amena donc aucun changement dans la position de Marie; mais elle gagna à voir le monde; douée d'un esprit d'observation, elle put du moins saisir mille nuances dont elle profita et fit profiter ses lecteurs.

Le colonel, lui, avait son idée fixe : « Si je n'avais pas été arrêté dans ma carrière, pensait le pauvre père, je serais général et, quoique sans fortune, la fille d'un général est plus recherchée que la fille d'un colonel en retraite... Pauvre petite! Sa mère l'aurait bien mariée, elle! Les mères ont un art, un savoir faire qui triomphe de tous les obstacles...... Toutefois il y a des exceptions, et je veux espérer que je ne mourrai pas sans avoir trouvé un protecteur à cette enfant bien-aimée. »

A suivre. Mlle GOURAUD.

ÉTIENNE DE LA BOÉTIE

La petite ville de Sarlat, chef-lieu d'un des cinq arrondissements dont se compose le département de la Dordogne, se prépare à élever une statue à Étienne de La Boétie.

Ce témoignage d'admiration donné par une ville de France à un de ses enfants est une belle action, digne de l'antiquité, car elle constitue dans nos temps modernes une rare exception. Elle n'est point née du désir de consacrer le souvenir de belles œuvres dans l'ordre littéraire, scientifique ou industriel. Elle s'est inspirée d'une vive admiration pour un grand caractère et pour une vertu. Sur le socle de la statue que va ériger Sarlat on pourrait inscrire ces mots : « A l'Amitié! » Dans le même cartouche on

pourrait unir ces deux noms: La Boétie et Montaigne.

Voici, en effet, dans quels termes ce dernier, grand moraliste du XVIe siècle, nous parle de son ami La Boétie :

« Le plus grand homme que j'aye conneu au vif, je dis des parties naturelles de l'âme et le mieux né, c'est Étienne de La Boétie. »

Plus loin, il l'appelle « le plus grand homme de son siècle. »

A un autre endroit, il s'exprime ainsi :

« Si on me presse de dire pourquoy je l'aimais, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant: parce que c'était lui, parce que c'était moi. Nous nous cherchions avant de nous estre veus...»

Enfin, plus loin encore : « Ayant aimé plus que toute autre chose feu M. de La Boétie, je penserais lourdement faillir à mon devoir si à mon escient je laissais esvanouir et perdre un si riche nom que le sien et une mémoire si digne de recommandation, et si je n'essayois de le ressusciter et remettre en vie. Je crois qu'il le sent un peu et que ces miens offices le touchent et le resjouissent ; en vérité, il se loge encore chez moy si entier et si vif que je ne puis le croire ni si lourdement enterré, ni si entièrement esloigné de notre commerce. »

Voilà dans quel langage Michel de Montaigne parle de son ami Étienne de La Boétie.

Et que de fois dans le cours de ses écrits son nom revient sous sa plume, toujours à propos d'un sentiment exquis, d'une idée généreuse, d'une grande pensée. C'est qu'il le tenait en si haute estime et en affection si grande qu'il lui semblait qu'il personnifiait dans son cœur tout ce qui était bien, tout ce qui était beau.

Étienne de La Boétie, né en l'an 1530, fut une intelligence précoce et une nature des plus heureusement douées. Après de fortes études, il fut nommé, très-jeune encore, conseiller au parlement de Bordeaux et promettait assurément de devenir une de nos gloires. Quelque réputation acquise en écrivant des traités fort remarquables pouvait déjà le désigner à la considération publique. Malheureusement il mourut à trente-deux ans, à l'âge où finit la jeunesse, où la maturité commence, et il n'eût laissé qu'un souvenir sympathique qui se fût dissipé avec ses contemporains si l'un d'eux, son ami Montaigne, n'avait consacré ses soins à lui élever dans l'avenir un monument impérissable.

C'est par Montaigne, en effet, plutôt que par ses œuvres, courtes et oubliées, que nous connaissons Étienne de La Boétie.

Un *Traité de la servitude volontaire*, deux volumes de traductions et quelques vers latins et français n'eussent peut-être pas suffi à préserver leur auteur d'une perpétuelle ingratitude. Il a fallu que son ami Montaigne élevât dans ses écrits le sentiment qui les avait unis jusqu'à un acte de foi pour que les générations émues prissent à cœur d'en fixer le souvenir en accordant le monument des grands hommes à celui qui mérita si profonde et si noble affection. Et, en effet, ce dut être un homme admirable que celui qui sut inspirer pareil souvenir et l'expression d'une telle reconnaissance.

En érigeant une statue à Étienne de La Boétie, Sarlat honore une vertu et consacre un des plus beaux exemples à mettre sous les yeux.

L. SEVIN.

LES TORPILLES

Les nombreux et attachants récits qui nous viennent en ce moment des bords du Danube ont ramené l'attention publique sur cet effroyable engin nouvellement entré dans le domaine des armées navales, la torpille. Bien que ses origines remontent à une époque déjà éloignée, au XVIIe siècle, la torpille n'a vraiment dévoilé sa sanglante puissance que dans le cours de la guerre de sécession américaine. Les guerres de Crimée et d'Italie, la lutte franco-allemande de 1870, appelèrent également à leur aide pour la défense des côtes le pouvoir destructeur de la torpille, que les derniers événements d'Orient devaient classer définitivement au rang des plus sérieux auxiliaires de l'art naval.

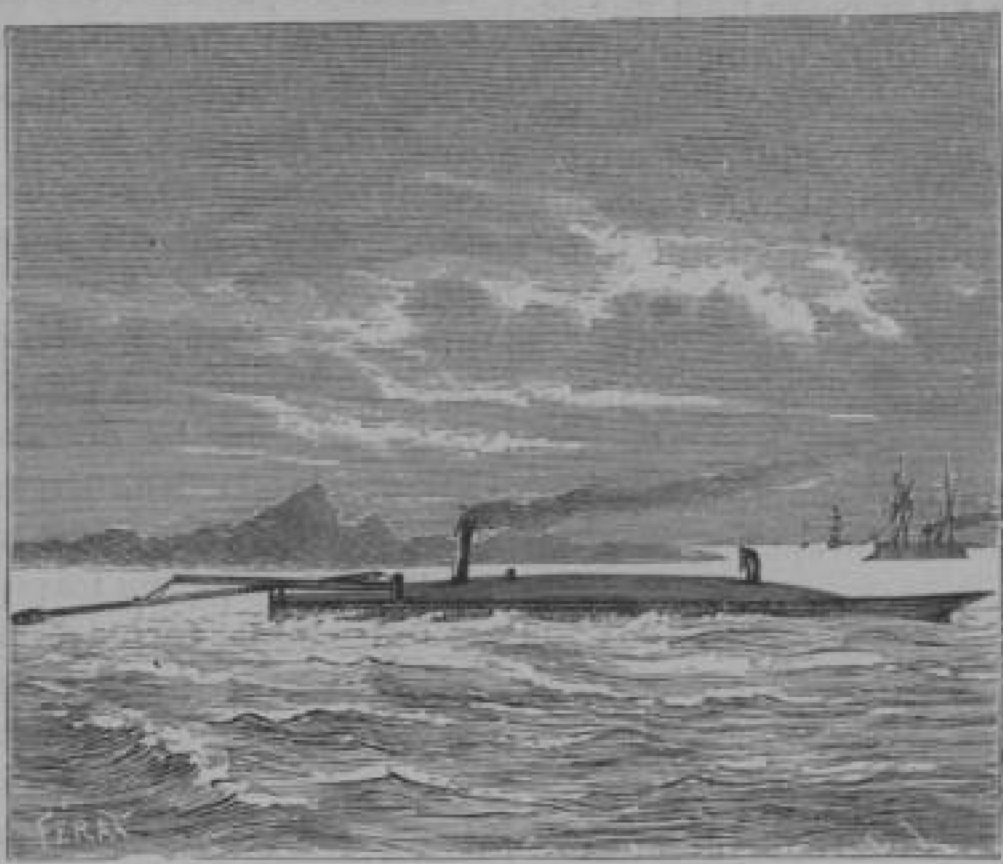
Qu'est-ce qu'une torpille?

Une simple caisse de bois ou de métal, bourrée d'une substance détonante, dynamite ou coton-poudre, et mouillée à une profondeur suffisante pour que l'explosion de l'appareil provoque la destruction de l'obstacle qui vient la heurter ou qui s'engage dans son rayon d'action. Adaptons à cette caisse immergée une amorce quelconque, par exemple une capsule fulminatée dont l'inflammation dépende d'un simple choc ou de la mise en activité d'un exploseur électrique situé sur le rivage, et nous nous rendrons suffisamment compte de la destruction qui suivra de près le passage du navire engagé dans les eaux ennemies. Les anses de Bessarabie, l'embouchure du Dnieper à Otschakoff, l'entrée de la mer d'Azof, Sébastopol, les rades de Balaklava et d'Iénikalé, les Dardanelles et le Danube sont semées de ces torpilles, isolées ou réunies en chapelets.

Le pouvoir destructeur de la torpille réside tout entier dans la charge de matière explosive qu'elle renferme, et, à ce titre, sa description complète exigerait une histoire détaillée des nouveaux corps détonants, dynamite ou fulmi-coton, qui sont venus supplanter la poudre noire dans les merveilleux exploits des guerres modernes. Une telle étude sortirait des limites que nous nous sommes tracées ; qu'il nous suffise de dire que la torpille contient souvent dans son enveloppe 200 kilo-

grammes de dynamite ou de coton-poudre. Puissance effrayante si nous nous rappelons que la dynamite possède une force explosive huit ou dix fois supérieure à celle de l'antique mélange de salpêtre, soufre et charbon qui forme la base de la poudre. Les cuirasses les plus épaisses ne sauraient résister à une telle explosion. Au choc de l'amorce, le navire se déchire avec fracas, l'eau s'engouffre tumultueusement dans la plaie béante, irréparable. Encore quelques instants, et, du monitor qui tout à l'heure voguait fièrement sur les flots, on n'apercevra plus qu'un tronçon de mât ou quelques épaves dispersées. Telle fut, au mois de mai dernier, la fin mémorable et lugubre des cuirassés *Hifse-Rahman* et *Seïfi*, sombrés dans les eaux de Matchin.

Si nous nous reportons aux descriptions qui ont été données de ce double désastre, la perte des bâtiments turcs ne serait toutefois point l'œuvre de torpilles *défensives*, semblables à celles dont nous avons parlé jusqu'ici, reposant sous la surface des eaux et attendant que l'obstacle vienne lui-même se placer au-dessus d'elles. La destruction des monitors devrait être inscrite au compte d'une arme plus redoutable encore, le *bateau porte-torpille*. Construit en tôle d'acier assez résistante pour que le choc d'une balle tirée presque à bout portant produise une simple déformation et non une rupture de l'enveloppe; le bateau offensif est muni à son avant, comme le montre notre gravure, d'une sorte de lance ou espar armé d'une torpille et pouvant, par le jeu d'un mécanisme intérieur, être manœuvré à volonté. Le bateau-torpille est doué d'une vitesse supérieure à celle des cuirassés les plus rapides ; le canot récemment construit par la maison Thornycroft pour le gouvernement autrichien file 18 nœuds, soit environ 32 kilomètres à l'heure ; l'*Alarme*, construit à Brooklyn, file seulement 15 nœuds; en revanche, le *Vésuve*, de Withworth, file 25 nœuds ou 45 kilomètres. Nos transatlantiques ne dépassent point 22 kilomètres. Cette vitesse extrême permet une attaque et une retraite également rapides et rend presque impossible le pointage des pièces d'artillerie sur un but aussi mobile, qu'on ne distingue souvent point des vagues elles-mêmes. Ajoutons à cela le sang-froid du courageux équipage qui monte la barque incendiaire, et nous comprendrons pourquoi le bateau-torpille est aujourd'hui l'arme la plus effrayante qu'ait engendrée la science militaire.



Bateau porte-torpille. (P. 160, col. 1.)

Les monitors dorment à l'ancre dans le canal de Matchin. Leur commandant ne prévoit aucune attaque. N'a-t-il point, prête à vomir la mort, la rangée sinistre de ses colossales bouches à feu, ses tourelles blindées, invulnérables — *æs triplex* — couronnées de leurs monstrueux canons ! Malheur à qui tenterait l'attaque de cette forteresse de fer ! Aussi l'équipage reste-t-il plein de sécurité. Seul, le quart de nuit rêve aux étoiles, le regard mélancoliquement fixé sur les feux des bivouacs ennemis qui flambent dans la brume. Silencieusement, les canots torpilleurs glissent sur le fleuve. Leur carapace bombée, émergeant à peine du sommet des vagues, ressemble à quelque gros cétacé des mers polaires égaré dans les eaux du « bleu Danube ». Les voici près du navire : « Qui vive! » crie la sentinelle. Mais l'espar s'est déjà abaissé au-dessous de la ligne de flottaison; la torpille est fixée aux flancs du monitor. Une formidable explosion retentit, et, sous le feu de l'équipage brusquement réveillé, les assaillants peuvent contempler le bâtiment qui s'enfonce lentement dans le fleuve. La citadelle de fer est vaincue par la torpille.

Existe-t-il au moins quelque remède souverain contre cette formidable puissance destructive? On a proposé de revêtir les navires d'un vaste filet métallique flexible, sorte de crinoline qui déplacerait les torpilles sans que le jeu de l'amorce soit mis en mouvement. Cette crinoline, récemment essayée à Portsmouth, sur l'un des plus gros cuirassés, *le Thunderer*, semble n'offrir qu'une protection illusoire; les bateaux-torpilles pouvant la traverser sans difficulté, le navire serait tout au plus protégé contre les torpilles flottantes. Il était tout naturel de songer, pour la défense des flottes à l'ancre, à l'éclairage de la mer par la lumière électrique ; mais que faire alors pendant les temps de brouillard? Après le désastre des monitors turcs, Hobbart-Pacha fit entourer ses vaisseaux d'une ceinture de canots de garde reliés par des chaînes. En somme, une surveillance active est le seul moyen de préservation que nous connaissions encore. C'est dire que la torpille reste jusqu'à ce jour la maîtresse incontestée des engins de destruction de la guerre maritime.

MAXIME HÉLÈNE.



Montluc était à cent pas de la porte Fisher. (P. 164, col. 1.)

MONTLUC LE ROUGE[1]

DEUXIÈME PARTIE[2]

XIII

La prise de Boston.

Cette dépêche m'expliqua la politesse inattendue de sir Robert Carroll. Malheureusement elle ne sauvait pas lord Kildare, car l'ordre d'exécution était donné, et le gouverneur n'avait pas le pouvoir de faire grâce. Je courus donc à la prison, où, à la faveur du laissez-passer dont j'étais muni, j'entrai sans obstacle.

Il était environ cinq heures du soir, et le geôlier dinait avec sa femme et ses enfants. Je le priai seulement (en lui montrant de loin une guinée) de m'introduire dans la cellule de lord Kildare.

La pièce d'or eut sur lui le même effet que produit, dit-on, sur les petits oiseaux l'œil de la vipère. Il la suivit jusqu'à la cellule de lord Kildare, ouvrit la porte, et déjà tendait la main pour la saisir, lorsque je la retirai et lui dis :

« Tom Crump!... (c'était son nom), voulez-vous fermer les yeux et je vous en donnerai cent fois autant? »

Au lieu de les fermer il les ouvrit d'un air inexprimable d'admiration, de curiosité et de cupidité.

« Que faut-il faire?

— Presque rien. Allez me chercher une paire de ciseaux et fermez les yeux... Surtout, pas un mot à votre femme et à vos enfants! Il y va des cent guinées! »

Il obéit. Je refermai la porte sur lui; je traçai au moyen des ciseaux une tonsure sur la tête de lord Kildare que j'avais déjà dépouillé de sa perruque et dont les cheveux étaient à peu près de la couleur des miens. J'échangeai mes habits contre les siens, je lui donnai mon bréviaire, je lui recommandai de baisser modestement les yeux, et je rappelai le geôlier qui poussa un cri d'étonnement en voyant cette métamorphose et voulut appeler au secours. Rien

1. Suite et fin. — Voy. pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 et 145.
2. Voy. la première partie, vol. X, page 88 et suivantes.

n'était plus dangereux, car un poste de vingt soldats gardait la prison et lord Kildare n'avait pas d'armes, non plus que moi.

Mais l'or qui, suivant le mot d'un ancien, pénètre dans les forteresses les mieux gardées, fit son effet ordinaire. Cent guinées que je tirai de ma poche adoucirent l'âme du geôlier. Je promis, il est vrai, d'en donner trois cents autres aussitôt que j'aurais la preuve certaine que lord Kildare était en sûreté dans le camp français.

« Au moins, dit le geôlier, attachez-moi et baillonnez-moi un peu, de sorte qu'on ne me soupçonne pas d'être complice de votre évasion. »

Nous ne pouvions lui refuser une demande si raisonnable. Il fut lié des pieds et des mains, baillonné comme un paquet, et lord Kildare sortit sans difficulté de la prison, grâce à mon costume que les factionnaires connaissaient.

De là, il traversa la ville qui, par bonheur, était enveloppée d'un épais brouillard, passa sous la porte des fortifications, montra le laissez-passer signé de sir Robert Carroll et gagna le camp français.

Moi, cependant, coiffé de la perruque et revêtu des habits de ce jeune gentilhomme, couché sur son lit, la tête tournée vers le mur, j'attendis dans un profond silence, et en recommandant mon âme à Dieu, les suites de cette aventure.



Tout se découvrit. (P. 162, col. 1.)

Vers le soir la geolière, très-étonnée de l'absence de son mari et de la perte de ses clefs qu'on ne retrouvait pas, vint frapper à la porte de ma cellule. Je me hâtai d'ouvrir moi-même, et dans l'ombre elle ne me reconnut pas d'abord. Mais étant entrée, elle heurta du pied le corps du geôlier qui poussa un grognement sourd et la fit reculer.

Alors tout se découvrit à la fois, la feinte n'étant plus nécessaire. Mistress Crump délia son mari, lui ôta son bâillon, et tous deux allèrent chercher la garde. Tom Crump paraissait encore plus indigné que sa femme de l'indigne traitement qu'il se plaignait d'avoir subi :

« Coquin! me disait-il en me montrant le poing, tu seras pendu et ce sera bien fait! Et j'irai tirer la corde moi-même. En attendant, je vais chercher le coroner et le jury. »

Une heure après, le coroner entra, suivi de plusieurs soldats, de Tom Crump et d'une vingtaine de bourgeois et de curieux.

On commença sur-le-champ mon interrogatoire qui dura longtemps, mais dont je ne donnerai pas les détails. Il suffit de savoir que le coroner, ayant pris l'avis des jurés, déclara que je comparaîtrais devant la cour d'assises du comté trois jours plus tard.

« Et le gueux sera pendu! ajouta Mistress Crump en grinçant des dents, car le misérable sera cause que mon mari, mon pauvre Tom, va être destitué, et que nous allons tous mourir de faim, lui, ses enfants et moi! »

Dès le lendemain matin, vers quatre heures, je fus éveillé par un bruit lointain semblable au pétillement de la fusillade, auquel se mêlait, toutes les trois ou quatre minutes, le bruit plus grave et plus profond de la canonnade.

Je pensai en moi-même : « Serait-ce déjà Montluc le Rouge? »

Et alors l'idée que le coroner pourrait bien manquer son coup, que le jury n'aurait peut-être pas à me juger, ni le shériff à me pendre, me rendit tout joyeux.

Le bruit de la canonnade et de la fusillade augmentait et semblait se rapprocher, quand un officier vint me chercher de la part du gouverneur sir Robert Carroll. Cet homme puissant était à cheval et fort troublé, au milieu de son état-major, à quelques pas de l'une des trois portes de la ville. Sans autre cérémonie, il me dit :

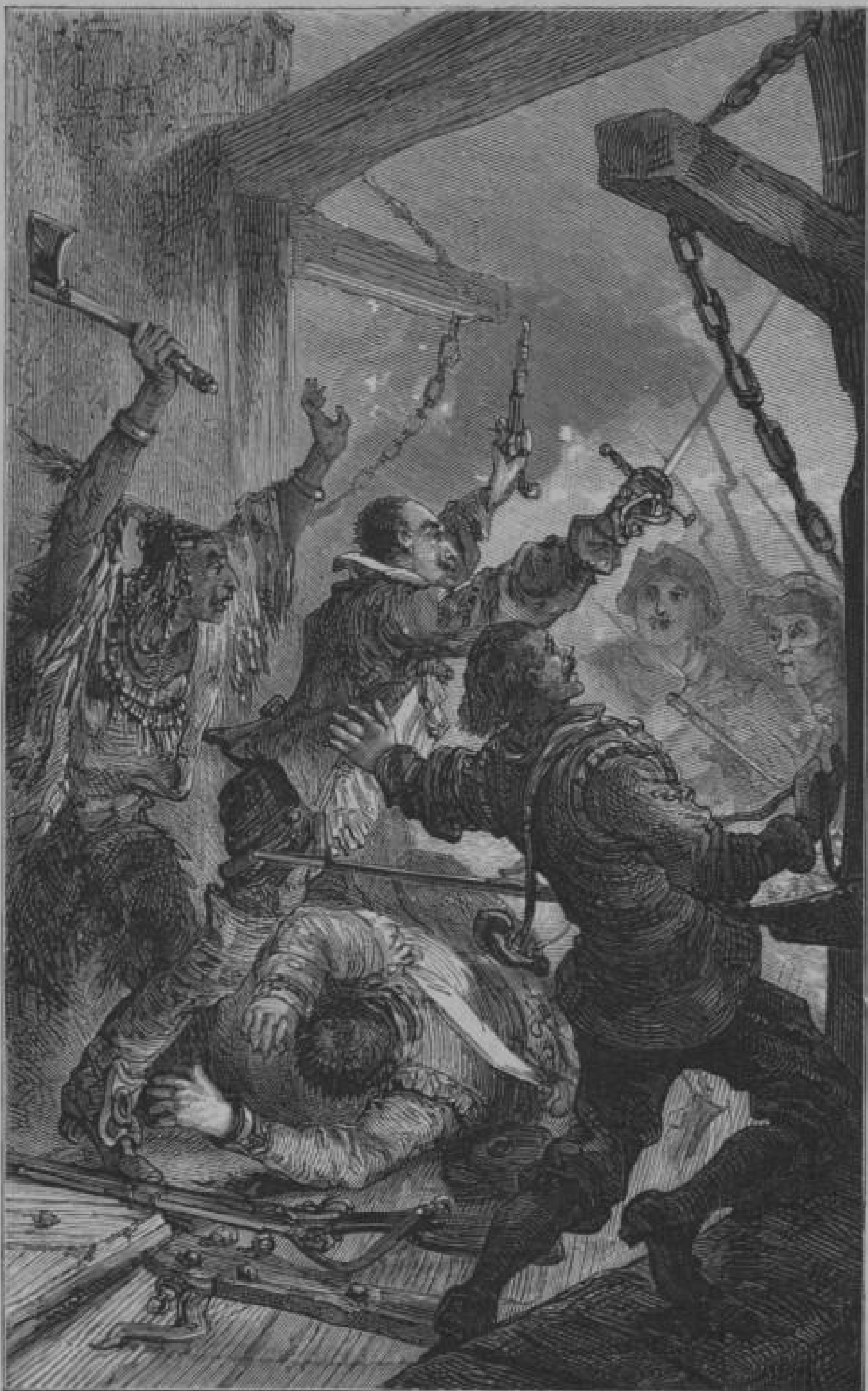
« Monsieur le curé, que tout soit oublié entre nous. Vous avez fait évader lord Kildare, ce qui est un crime que nos lois punissent de pendaison; mais qu'il ne soit plus question de cela. J'ai besoin d'un ambassadeur auprès de votre ami Montluc le Rouge, et vous êtes, à coup sûr, le meilleur que je puisse choisir. Êtes-vous prêt à partir avec une lettre de moi? »

Je répondis naturellement que j'étais prêt à partir. Mais avant tout il fallait me dire ce qui s'était passé. Alors sir Robert Carroll me prit à l'écart et me dit :

« Monsieur le curé, voici les faits. Vous avez trop d'esprit pour ne pas deviner que nous sommes battus, et je ne gagnerais rien à vous le cacher, puisque

vous allez le voir tout à l'heure... Votre Montluc le Rouge est un diable. Il a détruit presque entièrement la semaine dernière le 2e régiment de highlanders commandé par le brave Mac Carthy, et sans leur donner le temps de respirer, il les a poursuivis l'épée dans les reins jusqu'à deux lieues d'ici, où nous avons de nouveau livré bataille ce matin. Malheureusement nos troupes régulières anglaises, si braves d'ailleurs et si bien commandées, n'ont aucune idée de cette guerre de sauvages. En pénétrant dans les bois où Montluc le Rouge attendait depuis la veille, elles se sont trouvées en face d'une sorte de retranchement, ou plutôt d'abatis d'arbres, derrière lequel étaient postés plusieurs centaines de chasseurs canadiens et sauvages, dont les coups visés à loisir et avec l'adresse de ces gens qui vivent dans les forêts, ont abattu en quelques minutes les trois quarts des officiers.

» Le pauvre Mac Carthy, furieux de son premier échec, s'est fait tuer en marchant au premier rang à l'assaut du retranchement. Les trois quarts des officiers de la colonne d'attaque ont péri. Quatre ou cinq cents soldats sont restés sur la place. Le reste tirait au hasard sur des ennemis invisibles, cachés dans les buissons ou perchés sur la cime des arbres, d'où ils dirigeaient sur les nôtres un feu meurtrier.



Montluc se précipita dans la ville. (P. 164, col. 2.)

» Ce qu'on a pu rallier est revenu péniblement sur Boston ou s'est dispersé sur la route, car Montluc le Rouge, voyant le terrible effet du premier choc, a fait un détour pour couper la retraite aux fuyards. Plusieurs centaines sans compter les blessés sont restés entre ses mains, et, entre nous, j'en suis bien aise, car sans lui je craindrais tout de la férocité des sauvages. Parmi les blessés qui sont prisonniers, le principal est lord Percy, fils aîné du duc de Northumberland. »

Sir Robert Carroll me donna encore quelques détails qui se trouvèrent vrais presque tous, car Son Excellence n'avait pas intérêt à mentir.

« Surtout, ajouta-t-il en me remettant un court billet pour Montluc le Rouge, dites-lui bien ce que vous avez vu. Notre armée est battue sur terre, mais il nous reste encore quatre ou cinq mille soldats derrière les remparts de Boston, et de plus une milice intrépide qui combat pour sa famille et son foyer, sans compter que toutes les colonies de la Nouvelle-Angleterre vont s'armer et nous envoyer des secours en apprenant notre danger... Savez-vous que la Nouvelle-Angleterre seule peut mettre quarante mille hommes sous les armes? Si Montluc le Rouge, emporté par ses succès et par sa témérité naturelle, ne veut rien entendre, son père, le vieux baron Annibal, connaît les retours de la fortune. Il

sait qu'il ne pourrait pas braver impunément l'Angleterre, surtout quand la France l'abandonne. »

Au travers du discours de sir Robert Carroll je voyais sa terrible inquiétude.

« Excellence, demandai-je, quelles conditions de paix proposez-vous?

— Nous sommes maîtres de la mer, dit-il après un instant de réflexion. La grande flotte anglaise ferme le port. Montluc n'a pas d'artillerie, nous avons douze cents canons de marine sous la main, outre six mille marins qu'on peut mettre à terre et l'artillerie des remparts. Notre garnison, quoique un peu découragée par son échec, est de quatre mille hommes au moins. Nous avons des vivres et de l'argent à discrétion. Si Montluc le Rouge a sous ses drapeaux trois mille sauvages et trois cents Canadiens, c'est le bout du monde. Nous serons donc dans le cas le plus fâcheux, deux contre un, et remarquez bien, deux Anglais! Mais enfin, je connais M. de Montluc et je sais ce qu'il vaut. A lui seul il peut rendre l'affaire indécise. Il est vrai que, intrépide comme il l'est et toujours le premier à la bataille, un coup de fusil peut nous en délivrer à jamais, et alors toute cette coalition de Canadiens Bois-Brûlés et de sauvages s'écroule et tombe en ruines. Chacun rentre dans sa forêt et s'y tient coi comme l'ours ou tapi comme le jaguar. Voici donc, monsieur le curé, ce que je propose : une trêve de cinq heures pendant laquelle on discutera les conditions de la paix. Pendant la trêve une entrevue à cent pas de la porte Fisher, en dehors des remparts. Là, nous conviendrons de tout... Lieutenant Campbell! »

Un officier s'approcha : « Lieutenant Campbell, vous allez suivre M. le curé jusqu'au camp de Montluc le Rouge, vous me rapporterez sa réponse... Monsieur le curé, vous êtes libre. »

Alors, et sans délibérer, je remontai sur une mule qu'on venait de harnacher, et je repassai, non sans une joie intérieure ce pont-levis de Boston que j'avais craint de ne plus repasser jamais.

Montluc le Rouge n'était qu'à cent pas de la porte Fisher. A la vue du drapeau parlementaire que portait un trompette, il fit cesser le feu, non sans peine, car les sauvages avaient une envie terrible de tout tuer dans Boston. Il me serra dans ses bras, me demanda des nouvelles de sa sœur et de Miss Lucy, écouta ce que j'avais à lui dire de la part de sir Robert Carroll et répondit : « Vous, mon cher curé, restez. »

Puis se tournant vers le lieutenant anglais qui m'accompagnait :

« Vous, monsieur Campbell, retournez dans la ville et dites à Son Excellence que je n'accepte aucune proposition, excepté celle-ci : « Qu'il se rende à discrétion. » Et comme Campbell paraissait indigné : « Je garantis sur mon honneur et ma foi de Montluc qu'on ne touchera pas un cheveu de la tête des habitants, hommes ou femmes, aussitôt après la capitulation. Jusque-là, et si je suis forcé de donner l'assaut, je ne réponds de rien. Je suis le frère, l'allié, le commandant des Peaux-Rouges, mais je ne suis pas leur maître, et si, pendant l'assaut, ils veulent venger la mort de leurs amis et de leurs parents, je n'empêcherai rien. Je ne veux pas me brouiller avec mes amis pour faire plaisir à mes ennemis. »

Tous les chefs Peaux-Rouges présents applaudirent à cette réponse, et Pied-de-Cerf ajouta :

« Toi, Montluc le Rouge, nous te suivrons partout, car tu es le plus grand, le plus fort et le plus juste des hommes. Nul autre que toi ne pourrait succéder à ton père le Grand Ours Noir et aux grands chefs Ériés, ses ancêtres. »

A ces mots Campbell partit et rentra dans Boston. Cinq minutes plus tard un drapeau noir s'éleva sur le rempart pour indiquer que les propositions de Montluc le Rouge étaient rejetées.

Il se mit à rire et me dit :

« Monsieur le curé, vous n'avez jamais vu de ville prise d'assaut. Regardez! »

Au même instant sept ou huit coups de canon partirent du rempart. Plusieurs Canadiens et sauvages furent tués ou blessés.

Alors une fusée éclata, bizarre et multicolore, de l'intérieur de la ville, et une fusillade accompagnée d'une canonnade terrible éclata dans l'intérieur et du côté du port.

« Ah! dit Montluc, c'est Gandar qui tient sa parole. Tout va bien. A nous, maintenant! »

Et courant au fossé, il saisit une immense échelle et l'appuya contre le rempart pendant que deux canons qu'il avait pris aux Anglais tiraient à la fois sur la porte, l'enfonçaient, abattaient les chaînes du pont-levis et frayaient un passage à nos soldats au milieu d'une grêle de balles.

Mais alors, voyant cette issue il abandonna l'assaut, et à la tête de ses Canadiens se précipita dans la ville le pistolet dans une main, l'épée dans l'autre.

J'essayai de le retenir, mais le vieux baron Annibal qui commandait la réserve, assis sur une chaise à cause de ses blessures, me dit d'un air sévère :

« Monsieur le curé, ne vous inquiétez pas? Il connaît son métier, et je serais fâché qu'un Montluc arrivât le second dans une ville prise d'assaut. Vous, cependant, si vous voulez donner l'absolution aux mourants, hâtez-vous! »

Je me hâtai en effet de pénétrer dans la ville où déjà nos Canadiens et les sauvages s'avançaient sous une pluie de feu qui tombait de toutes les fenêtres.

Quant à Montluc le Rouge il allait de rue en rue, de maison en maison, suivi de ses hommes, tuant à coups de pistolet, d'épée ou de carabine tout ce qui combattait, épargnant le reste, toujours hardi, impassible et, à ce qu'il semblait, invulnérable, car

aucune balle (et des milliers étaient dirigées sur lui) n'avait pu le toucher ou tout au moins l'abattre.

Enfin nous arrivâmes sur le port, où un spectacle étrange nous attendait. Deux carcasses de navires, noircies par l'explosion, surnageaient sur la mer. C'étaient les deux bricks de Gandar le Marseillais. Quant à lui, après avoir fait sauter ses bricks, il était entré dans la ville avec ses équipages et, retiré dans les bâtiments des douanes comme dans une forteresse, il attaquait les Anglais par derrière pendant que Montluc donnait l'assaut à la ville et que la flotte anglaise et les canons du fort le canonnaient à leur tour.

C'était vraiment un spectacle digne de l'enfer. De tous les côtés le feu et la mort.

A la fin sir Robert Carroll arbora le drapeau parlementaire et déclara qu'il se rendait à discrétion. Montluc fit cesser le feu, non sans peine, car ses sauvages, hors de la bataille, n'obéissaient qu'à demi, et alors les chefs de notre armée se réunirent sous la présidence du vieil Annibal de Montluc. Sans délai, les conditions proposées deux jours auparavant par Montluc le Rouge furent acceptées et exécutées.

M[lle] Athénaïs de Montluc et Miss Lucy furent mises en liberté les premières. Avec quelle joie elles furent reçues, on le devine aisément. Six millions furent donnés à Gandar le Marseillais qui avait fait les frais de l'expédition.

Sir Robert Carroll obtint sa liberté de la même manière, c'est-à-dire en restituant le trésor qu'il avait pris dans le pillage du château de la Tour-Montluc, et qui ne montait pas à moins de vingt millions comptant d'or en barres. Quant à l'héritage de Miss Lucy, Montluc le Rouge ne voulut pas le réclamer, « car, dit-il, la femme de Montluc le Rouge n'a pas besoin de dot ».

M[lle] Athénaïs épousa lord Kildare et eut pour dot, outre la moitié du trésor recouvré de son père, une terre plus grande que la Normandie et aussi fertile.

Les alliés sauvages de Montluc le Rouge qui ne faisaient pas grand cas de l'or et de l'argent, eurent pour leur part tout ce qu'il y avait d'armes et de whisky dans le Massachusetts.

Moi-même enfin je fus nommé curé de la paroisse d'Érié, dont le clocher se voit sur le lac du même nom, à trois lieues de la cataracte du Niagara.

C'est de là que Sa Majesté le roi Louis XIV, ayant appris quels services j'avais rendus à la colonie, m'a tiré, quoique indigne, pour me faire évêque de Montréal. C'est dans cette heureuse paroisse que j'eus la douleur de perdre ma pauvre Marion, et la joie de remarier le bon Beaupoil, aujourd'hui mon intendant, avec une jeune Canadienne, demi-française demi-sauvage, qui l'a rendu père de six enfants bien portants, gais et bons comme leur père, grands, forts et laborieux comme leur mère.

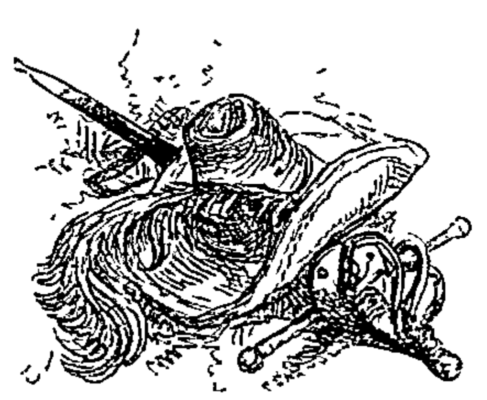
Que vous dirai-je encore? Que tous mes amis sont heureux ou à peu près, autant du moins que le permet la misère de notre condition humaine. La famille de Montluc le Rouge, presque aussi nombreuse aujourd'hui que celle de Jacob, croît et s'étend sans relâche autour des grands lacs. Charlot, son jeune frère. aujourd'hui marié et père de sept enfants, est un puissant seigneur sur le Mississippi et le Missouri.

Quant à Gandar, il vient nous rendre visite tous les deux ou trois ans. Hier encore il me racontait son entrée d'assaut dans Boston :

« Té! dit il, quand je vis ces coquins d'Anglais qui allaient me couler à fond, je pensai en moi-même : « Est-ce que tu vas te laisser prendre comme un saumon dans le filet, toi, Gandar! » Alors je criai aux amis : « Périr pour périr, mieux vaut vaincre! » Et nous entrâmes dans le port comme un couteau dans du beurre. C'est vrai que trente ou quarante furent tués, mais, comme vous savez, on ne fait point d'omelette sans casser des œufs. Et ma foi, l'omelette en valait la peine. Mes deux bricks coulèrent à fond, mais Montluc le Rouge me les a bien remboursés. Il n'est pas ladre le gaillard ; il aura toujours des amis. Alors nous sautâmes à terre. Nous prîmes Carroll et les siens par derrière. Vous savez le reste!..... A votre santé, monseigneur! »

Car je suis monseigneur maintenant, étant évêque de Montréal, en Canada.

ALFRED ASSOLLANT.



LA MONTRE ENCHANTÉE

CONTE TCHÈQUE

Il y avait une fois un homme fort riche qui avait trois fils. Il envoya l'aîné courir le monde : le garçon resta trois ans parti. Puis il revint superbement vêtu, et son père, pour le récompenser de sa belle conduite, donna en son honneur un grand festin auquel tous les parents et amis furent conviés.

Après ce festin, le second frère pria le père de le laisser aller par le monde. Le père s'en réjouit, lui donna largement de quoi faire son voyage et lui dit : « Si tu te conduis aussi bien que ton frère aîné, je te ferai honneur comme à lui ». Il promit à son père de faire tous ses efforts. Sa conduite pendant trois

ans fut très-convenable, puis il revint superbement vêtu ; et le père fut si content qu'il lui fit un festin encore plus splendide que le dernier.

Le troisième frère était le plus sot : on l'appelait Jenik (Jeannot). Il ne faisait rien à la maison que de se salir aux cendres du poêle. Il demanda aussi à son père la permission d'aller courir le monde pendant trois ans. Le père lui dit : « Va, si tu veux, imbécile ! Que pourrais-tu gagner en route ? » Il ne fit point attention aux objections paternelles et obtint la permission de partir. Le père le laissa partir avec une très-grande joie, heureux de s'en débarrasser ; il lui donna même une belle somme pour le voyage.

Une fois en route, Jenik arriva dans une prairie où il vit des bergers en train de tuer un chien. Il les pria de ne pas le tuer, mais de le lui donner. Ils lui en firent cadeau. Il continua sa route et le chien le suivit. Un peu plus loin, il vit un chat qu'on allait tuer, il demanda sa grâce et le chat le suivit. Enfin, dans un autre endroit, il sauva de même un serpent dont on lui fit cadeau. Et les voilà partis tous quatre : le chien derrière Jenik, le chat derrière le chien, et le serpent derrière le chat.

Le serpent dit à Jenik : « Va partout où j'irai ».

A l'automne, à l'époque où les serpents se cachent dans leurs trous, le serpent alla trouver son roi, le roi des serpents.

Il dit à Jenik :

« Mon roi va me faire des reproches de ce que je suis resté si longtemps dehors : tout le monde est déjà rentré chez nous et je suis en retard. Je raconterai que j'ai été en danger et que sans toi j'aurais perdu la vie. Le roi te demandera ce que tu veux pour récompense. Demande-lui la montre qui est pendue au mur. Elle a des vertus merveilleuses. Il te suffira de la frotter pour obtenir la chose à laquelle tu penseras ».

Sitôt dit, sitôt fait. Jenik obtint la montre en question. A peine sorti du trou, il voulut éprouver la vertu du talisman. Il avait faim : il gratta la montre. Il pensait qu'il serait bien agréable de trouver sur la prairie un bon morceau de pain, un bon morceau de viande et un setier de vin. En un instant, tout cela fut devant lui. Vous jugez de sa joie.

Le soir vint. Jenik frotta sa montre et pensa qu'il sera bien agréable d'avoir une chambre, dans la chambre un lit et dans le lit des bons matelas, sans oublier une table avec un beau souper. En un instant, tout cela fut devant lui. Après souper, il se coucha et dormit jusqu'au matin, ainsi qu'il sied à un honnête homme. Puis il retourna chez son père, en se réjouissant fort à l'idée du festin qui l'attendait.

Mais comme il revint dans les vêtements avec lesquels il était parti, son père ne fit rien pour lui : il était en colère. Jenik s'en alla près du poêle et se salit de cendres tout à son aise.

Le troisième jour, il commença à s'ennuyer, sortit et frotta la fameuse montre ; il pensa qu'il lui serait bien agréable de voir apparaître une maison à trois étages, dans cette maison des tables superbes, et sur ces tables, la vaisselle la plus magnifique. Vous pensez si la maison fut bien garnie. Jenik alla trouver son père et lui dit :

« Tu ne m'as pas offert de festin. Permets-moi de t'en offrir un, et viens voir un peu ma vaisselle. »

Le père fut bien étonné. Il voulut savoir d'où cette fortune était venue à son fils. Jenik ne lui répondit pas, mais il l'invita à convier les amis et les parents à un grand festin.

Le père invita tout le monde et tout le monde fut bien étonné de voir tant de luxe, tant de vaisselle et tant de beaux plats sur la table. Après le premier service, Jenik pria son père d'aller inviter le roi et la princesse, sa fille. Il frotta la montre et pensa qu'il lui faudrait un carrosse à six chevaux, le carrosse tout orné d'or et d'argent, les harnais tout flambants d'or et d'argent. Le père n'osa point s'asseoir dans le carrosse royal, mais il alla à pied inviter le roi et sa fille. Ils furent bien étonnés de la beauté du carrosse et y montèrent pour aller au festin de Jenik.

Jenik frotta la montre et souhaita que, sur un espace de six milles, la route fût pavée de marbre jusqu'à sa maison. Qui fut bien étonné ? Ce fut le roi ; il n'avait jamais voyagé sur une si belle route.

Jenik, en entendant arriver le roi, frotta la montre et souhaita d'avoir une maison plus belle encore, à quatre étages, avec des ornements d'or, d'argent, de damas, des tables merveilleuses, et sur ces tables des mets qu'aucun roi n'avait encore goûtés. Le roi, la reine, la princesse furent bien étonnés. Jamais on n'avait vu si beau palais et jamais on ne vit si beau festin. Au dessert, le roi demanda au père de Jenik de lui donner son fils pour gendre. Sitôt dit, sitôt fait. La noce eut lieu aussitôt. Le roi partit pour son palais et laissa Jenik avec sa femme dans la maison enchantée.

Jenik ne brillait point par l'esprit : au bout de peu de temps, il déplut à sa femme. Elle lui demanda par quel pouvoir il pouvait bâtir des palais et se procurer tant de choses précieuses. Il lui raconta l'histoire de la montre. Elle ne rêva plus qu'à lui enlever le précieux talisman et y réussit. Une nuit, elle prit la montre, la frotta et souhaita d'avoir aussitôt un carrosse à quatre chevaux ; elle partit dans ce carrosse au palais de son père ; elle y rassembla quelques suivantes, les mit en carrosse et gagna le bord de la mer. Là, elle frotta la montre et pensa qu'elle voulait jeter sur la mer un pont, et bâtir au milieu de la mer une maison magnifique. Sitôt dit, sitôt fait. La princesse entra dans la maison, frotta la montre et le pont disparut aussitôt.

Jenik, resté seul, fut bien penaud. Son père, sa mère, ses frères, tout le monde se moquait de lui. Il ne lui restait plus que le chien et le chat, auxquels il avait autrefois sauvé la vie. Il les prit avec lui et

s'en alla loin... bien loin, car il ne voulait plus vivre avec sa famille.

Il arriva à de grands déserts et vit des corbeaux qui volaient vers une montagne. Un autre corbeau arriva et ses frères lui demandèrent pourquoi il s'était attardé si longtemps. « Voici l'hiver qui arrive, disaient-ils, il est temps d'émigrer vers d'autres contrées. » Il leur raconta qu'il avait vu sur la mer une maison merveilleuse et telle qu'il n'en avait jamais rencontrée. Jenik, en entendant ce récit, supposa que ce devait être la retraite de sa femme. Il se dirigea vers la mer avec son chien et son chat.

Arrivé au bord de la mer, il dit au chien :

« Tu sais bien nager, et toi, minet, tu es leste. Assieds-toi sur le dos du chien, il te portera jusqu'à cette maison. Là, il se cachera près de la porte; toi, pénètre en cachette jusque dans la chambre et tâche de t'emparer de ma montre. »

Sitôt dit, sitôt fait. Les deux animaux traversèrent la mer; le chien se cacha près de la maison, le chat pénétra dans la chambre. La princesse le reconnut et devina pourquoi il venait; elle emporta la montre à la cave et l'enferma dans un coffre. Le chat s'était faufilé dans la cave. La princesse partie, mon minet gratta, gratta le coffre si fort qu'il fit un trou. Puis il prit la montre entre ses dents et attendit tranquillement la venue de la princesse. A peine eut-elle ouvert la porte, crac! voilà mon chat dehors et la montre aussi.

Le minet, une fois sorti de la maison, dit au chien :

« Nous allons traverser la mer. Fais bien attention de ne pas me parler durant la traversée. »

Le chien tint bonne note de la recommandation et ne dit rien; mais, en arrivant près du rivage, il ne put s'empêcher de demander :

« As-tu la montre? »

Le chat ne répondit rien : il avait peur de laisser tomber le talisman.

Arrivé au rivage, le chien répéta sa question :

« Oui, dit le chat. »

Et la montre tomba dans la mer. Voilà nos deux animaux en train de s'accuser mutuellement; ils regardent d'un œil mélancolique l'endroit où le trésor est tombé.

Tout à coup un poisson arrive près du rivage. Le chat le saisit : ils vont le dévorer :

« J'ai neuf petits enfants, dit le poisson. Laissez la vie à un père de famille.

— Soit. Mais va nous chercher la montre. »

Le poisson fit la commission et ils rapportèrent le trésor à leur maître. Jenik frotta la montre et souhaita que la maison de la princesse s'engloutît dans la mer avec tous ses habitants. Sitôt dit, sitôt fait. Jenik s'en retourna chez ses parents, et lui, la montre, le chat et le chien vécurent heureux et inséparables jusqu'à leur dernier jour.

L. Léger.

LE THÉATRE GREC

Platon a appelé Homère le véritable maître des tragiques grecs. En effet on trouve dans les œuvres du grand poete un étude des mœurs, des passions et des caractères très-approfondie; la plupart du temps le dialogne s'y substitue au récit, et les héros s'y interpellent dans une langue énergique et véhémente, éminemment propre au théâtre. Pour ne citer qu'un exemple, la dispute d'Achille et d'Agamemnon, au commencement de l'Iliade, n'est-elle pas une compositon dramatique? Cependant Homère ne contribua en rien à la naissance de l'art que devaient illustrer plus tard Eschyle, Sophocle et Euripide, et l'on peut dire, malgré les incertitudes qui règnent encore à ce sujet, que la tragédie tira son origine des fêtes en l'honneur de Bacchus.

« Les louanges du dieu, dit Patin, étaient célébrées par des chœurs, dont la distribution naturelle en coryphées (chefs de chœurs) et en choristes, qui prenaient tour à tour la parole, eût seule conduit à l'invention du dialogue s'il eût été besoin de l'inventer. » Pour ménager un peu de repos aux exécutants, on entrecoupa plus tard les récits du chœur en quelques intermèdes, pendant lesquels un artiste venait raconter les aventures du dieu que l'on fêtait. Le récit fit ensuite place à l'action, et au lieu de raconter une lutte entre deux héros, on montra les deux personnages luttant et dialoguant. « L'action se développa aussi devant le chœur qui la contemplait, et qui, exprimant des sentiments de peine ou de plaisir, d'admiration ou de surprise qu'elle lui inspirait, devint ainsi, par le seul fait de son origine, un témoin idéal du drame, chargé d'en recueillir l'impression et de la transmettre pure et entière aux véritables spectateurs. » On retrouve le chœur dans toutes les tragédies grecques.

Les premières représentations n'eurent d'autre théâtre que les clairières des bois ou les carrefours des villes. Plus tard, la foule prenant goût à ce genre de spectacles on choisit des emplacements plus vastes que l'on entoura de planches ou de toiles : des charpentes en bois portaient les spectateurs. C'était à peu près comme nos théâtres forains. Un jour, pendant que l'on représentait à Athènes une pièce de l'un des prédécesseurs d'Eschyle, les gradins, sans doute peu solides et surchargés de spectateurs, s'effondrèrent. Il y eut de nombreuses victimes, et cet accident démontra aux survivants la nécessité de construire des théâtres en pierre. Le premier de ce genre fut élevé à Athènes au temps d'Eschyle (500 ans avant Jésus-Christ) par l'architecte Philon. Il reçut, à cause de sa destination, le nom de *Théâtre de Bacchus*, et servit de modèle à tous les autres édifices analogues qui s'élevèrent depuis.

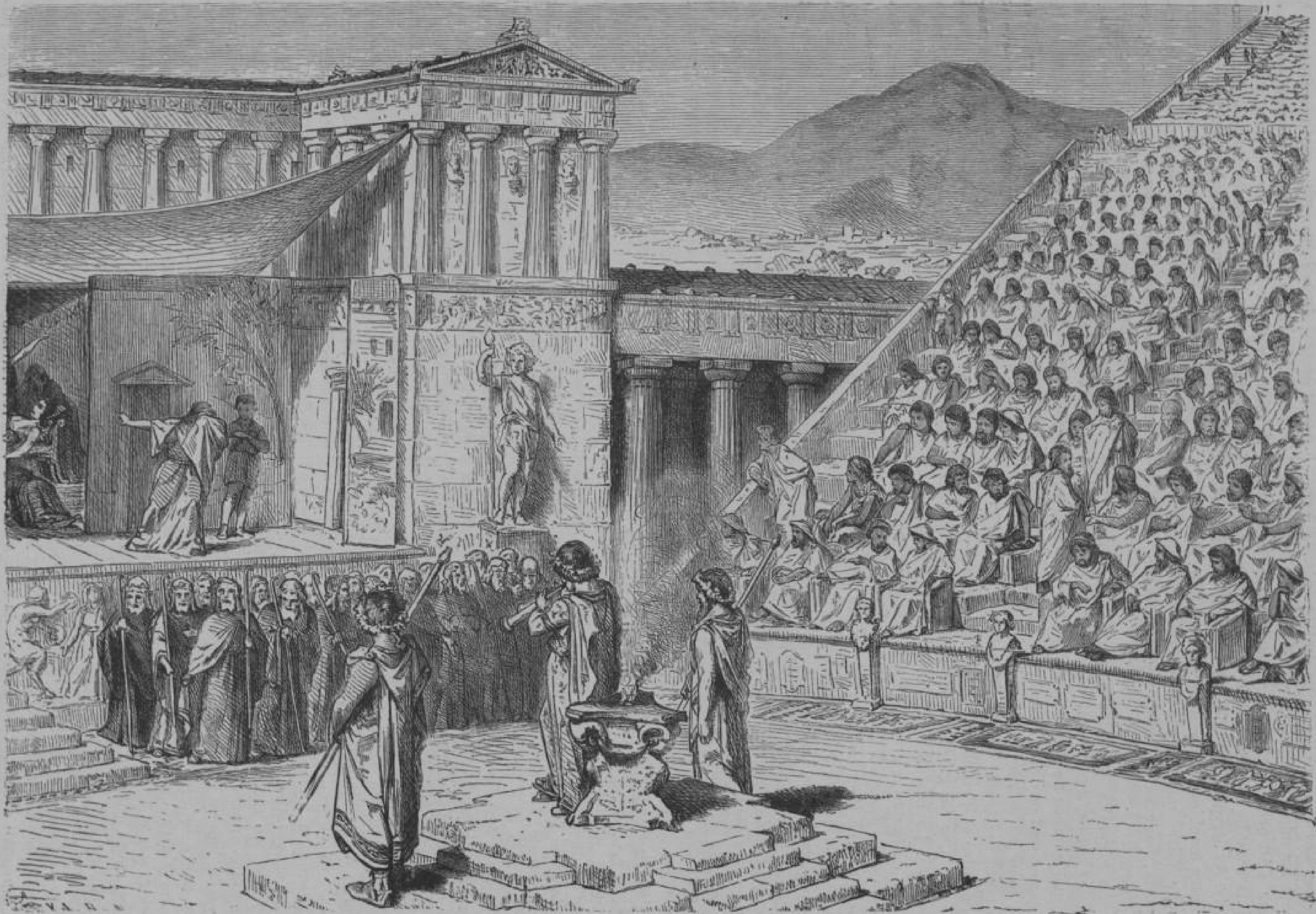
Au dehors, un théâtre de grande ville se composait ordinairement de trois rangs de portiques superposés. Quand la localité le permettait, il était adossé à une montagne, sur le flanc de laquelle on établissait les gradins, ou dans lequel on les taillait, si c'était une roche. A l'intérieur, les gradins formaient un vaste demi-cercle faisant face à la scène. Dans les grands théâtres, les gradins étaient séparés dans le sens de leur arc par un ou deux paliers qui servaient à la circulation. Pour monter facilement aux différentes rangées de gradins; de petits escaliers étaient taillés de place en place, de bas en haut, et rayonnaient du centre à la circonférence. Les sections qu'ils formaient affectaient une forme conique : de là le nom de coins (*cunei*), par lequel on les désigna sous les Romains. Les meilleures places étaient réservées aux magistrats, aux juges des pièces, aux généraux d'armée et aux principaux citoyens. Les théâtres servant pour de grandes fêtes publiques, et le spectacle étant toujours gratis, ils étaient très-vastes; le peuple s'y réunissait aussi quelquefois en assemblée pour délibérer sur les intérêts publics. Pour renforcer la voix des acteurs, on creusait dans le mur des paliers de petites niches occupées chacune par un vase d'airain qui vibrait et amplifiait le son. Au-dessus de la dernière rangée de gradins s'élevait une galerie couverte, dans laquelle se plaçaient les femmes, les étrangers et les provinciaux. Les théâtres n'étant pas couverts par un plafond, et les derniers gradins supérieurs étant beaucoup plus haut que les constructions de la scène, la vue des spectateurs s'étendait au loin. « Le théâtre antique, dit Saint-Marc Girardin, n'était pas une salle renfermée et ténébreuse; éclairée par la lueur des quinquets, où l'on vient passer le soir une heure ou deux dans de petites niches de bois; où le héros tragique, quand il parle du soleil, lève les yeux vers un lustre plus ou moins bien allumé, et, quand il invoque le ciel, regarde un plafond de bois peint, ou bien au-dessous du plafond, la dernière galerie pleine de spectateurs tumultueux et débraillés. Il était placé sur le penchant d'un coteau avec le ciel pour plafond, les montagnes et la mer pour décoration. Quand Ajax, sur un pareil théâtre, saluait pour la dernière fois le soleil et la douce clarté du jour, le soleil brillait vraiment au haut des cieux et éclairait le visage mourant du héros. « Salamine, sol sacré de ma terre natale ! » s'écriait Ajax; et tous les spectateurs (car je me figure une représentation de l'*Ajax mourant*, au théâtre de Bacchus, à Athènes), tous les spectateurs pouvaient voir Salamine et son golfe glorieux. »

Périclès fit construire pour les concours de musique un théâtre couvert qui reçut le nom d'*Odéon*, et par extension tous les autres théâtres couverts de la Grèce reçurent le nom d'odéons.

Entre le dernier rang des gradins inférieurs et la scène s'étendait un espace vide appelé *orchestre;* cette place a conservé le même nom dans nos théâtres. L'orchestre se divisait en trois parties. Dans la plus rapprochée des spectateurs, appelée plus spécialement orchestre (de ὀρχεῖσθαι, danser); des mimes et des danseuses venaient pendant les entr'actes et à la fin des représentations exécuter des exercices. La deuxième partie de l'orchestre servait aux évolutions du chœur et prenait le nom de *thymèle.* La troisième, dite *hyposcenion* (sous-scène), était la place des musiciens.

La *scène* était élevée de quelques degrés au-dessus de l'orchestre. Chez les Grecs ce mot ne signifiait pas seulement l'espace dans lequel les acteurs agissent; il embrassait aussi toutes les constructions qui s'élevaient au-dessus de cette plate-forme et que nous appelons aujourd'hui les *décors.* Il y avait sur la scène une construction permanente composée d'un corps de bâtiment central et de deux ailes. Les bâtiments servaient à la fois de coulisses pour l'entrée et la sortie des acteurs, et de magasins pour les décors mobiles et les accessoires. Soit que l'on jouât une tragédie, une comédie ou une pièce satirique, il y avait cinq entrées sur la scène proprement dite : trois de face, dans le bâtiment central, et deux sur les côtés. L'entrée du milieu était réservée à l'acteur principal sur la scène tragique; on l'appelait la *porte royale*, parce qu'elle représentait ordinairement la porte d'un palais. Celles qui étaient à droite et à gauche, plus petites, servaient à l'entrée des hôtes ou des étrangers. Les portes latérales servaient : l'une pour ceux qui arrivaient de la campagne, et l'autre pour ceux qui venaient du port ou de la place publique. « On trouvait à peu près les mêmes dispositions sur la scène comique. Le bâtiment le plus considérable était au fond. Celui qui s'élevait sur la gauche représentait le plus souvent une hôtellerie avec une écurie dans laquelle on voyait les bêtes de trait ou de somme. Les portes étaient assez grandes pour servir à l'entrée des chars. Quelquefois on changeait en boutique et en atelier l'hôtellerie et l'étable. Il y avait encore des décorations mobiles; pour les tragédies : des portiques, des colonnades, un bois sacré avec un temple au deuxième plan; pour la comédie : une place publique, des rues, etc.; pour le drame satirique : des arbres, des grottes, des rochers. On connaît les noms d'habiles décorateurs grecs : Agatarches qui, selon Vitruve, conçut, du temps d'Eschyle, l'idée même des décorations; Anaxagore et Démocrite, qui perfectionnèrent les premiers essais et publièrent des ouvrages sur les règles de la perspective. »

La partie des *machines* était, dès cette époque, plus avancée qu'on ne le croit généralement. Le système des trappes n'y existait cependant qu'à l'état rudimentaire, bien que l'on opérât des descentes et des disparitions sous le sol avec un système de treuils et de contre-poids semblables à ceux qu'on emploie aujourd'hui. La machine à laquelle on recourait le plus souvent était celle qui servait à faire



Une représentation théâtrale à Athènes (P. 168, col. 1.)

voler. Les dieux et les héros étaient enlevés à travers les nuages. Ainsi on voyait Memnon transporté par l'Aurore, Orithye par Borée. Des machines plus compliquées servaient aux supplices de Tantale, de Sisyphe et d'Ixion. Il y avait encore différentes machines pour soutenir en l'air les dieux, pour faire monter sur la scène les ombres des morts, pour saisir subitement un personnage et l'enlever.

La nécessité pour les acteurs de s'adresser en même temps, dans de si grands théâtres, à un si grand nombre de spectateurs (le théâtre de Bacchus en contenait environ 30 000) força, pour les *costumes* et pour les *masques*, de recourir à l'emploi de divers moyens matériels qui permissent au public de reconnaître et d'entendre facilement des acteurs placés à une si grande distance des yeux et des oreilles. Le costume, au moyen de certains artifices, consistait à grandir les personnages, de manière que, malgré l'éloignement, ils apparussent au public avec leur taille ordinaire. Le *cothurne*, haut brodequin doublé d'une semelle en liége, épaisse de plusieurs pouces, haussait considérablement l'acteur, et pour cacher cette chaussure disgracieuse, on portait de longues robes qui trainaient à terre. pour rétablir les proportions des autres parties du corps, on allongeait les bras au moyen de gantelets dissimulés sous les manches, et l'on enflait les diverses parties du corps avec des étoupes et de la laine. L'arrangement des costumes n'était point laissé à l'arbitraire des acteurs ; il y avait ce qu'on appelle aujourd'hui une tradition. Ainsi Bacchus portait toujours une robe couleur de safran, serrée à la taille par une large ceinture brodée or. Dans la comédie, certaines conventions présidaient aussi à la coupe et à la couleur des vêtements ; ceux des vieillards étaient d'un ton sévère ; le pourpre appartenait aux jeunes hommes, les parasites portaient des couleurs sombres, les gens de la campagne des tuniques en peau de chèvre.

Il nous reste à parler des masques dont les proportions ont été singulièrement dénaturées par les récits de quelques satiriques qui s'en sont moqués. A les en croire, les masques romains empruntés à la tradition grecque auraient été poussés jusqu'à une exagération monstrueuse et grotesque. Ainsi Philostrate raconte qu'à une représentation dramatique donnée par un tragédien du temps de Néron, à Ispula, ville de la Bétique, en Espagne, où ce genre de spectacle était encore inconnu, le public, d'abord effrayé par la démarche, la stature, les gestes et le masque de l'acteur, se mit à fuir de tous côtés quand il l'entendit déclamer, le prenant pour quelque être malfaisant vomi par l'enfer. Patin, dans ses *Tragiques grecs*, fait justice des railleries de Lucien et de Philostrate. « On peut croire, dit-il, que chez un peuple si amoureux du beau, qui l'exprimait avec tant de génie et de goût dans tous les arts à la fois, jamais ces moyens d'imitation ne furent portés, dans la tragédie du moins, jusqu'à cette exagération. Ces personnages historiques qui se montraient sur la scène ne devaient point offrir un contraste trop choquant avec les belles représentations de la nature que produisait en même temps le ciseau des artistes grecs. » Dans les premiers temps du drame satyrique, le masque consista simplement à se barbouiller la figure, suivant l'expression de Boileau :

> Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
> Promena dans les bourgs son heureuse folie.

Mais lorsque les acteurs sentirent la nécessité de prendre les airs de personnes d'âge, de sexe et de conditions différents, ils employèrent des masques spéciaux. Ce n'étaient point, à vrai dire, des masques dans le sens absolu d'aujourd'hui, mais plutôt des têtes complètes avec le visage, des traits vivement accentués, la barbe et les cheveux. Suivant Athénée, l'inventeur des masques serait le poète Hœrile, contemporain de Thespis. Eschyle, dans sa représentation des *Eumenides*, employa des masques si épouvantables, que la terreur se répandit sur une grande partie de son auditoire, surtout chez les femmes. Les premiers masques furent en cuir ou en bois. « Il y avait quatre sortes de masques : ceux de la tragédie, y compris les masques des Ombres, des Gorgones et des Furies : ils inspiraient la terreur ; ceux de la comédie, qui accentuaient le ridicule ; ceux du drame satyrique, représentant les Satyres, les Faunes, les Cyclopes et autres monstres de la Fable ; enfin ceux des danseurs. Les masques dont les acteurs fort rapprochés des spectateurs se couvraient le visage étaient nommés masques muets ou masques orchestriques ; ils avaient des traits réguliers et la bouche fermée, tandis que les autres, outre leurs traits exagérés par les nécessités de l'optique, portaient une bouche agrandie, de manière à servir de porte-voix. Parfois les masques avaient deux expressions : par exemple celle de la satisfaction sur l'un des profils, et de la colère sur l'autre, et l'acteur ne manquait pas de présenter le côté dont les traits convenaient à la situation du moment, quand il jouait des scènes où il devait changer d'action sans pouvoir faire choix d'un autre masque derrière le théâtre. »

Dans certaines comédies grecques, on poussa la licence jusqu'à donner aux acteurs des masques copiés sur la figure de personnes vivantes et connues, qui se trouvaient ainsi désignées publiquement aux risées des spectateurs. C'est ainsi que Socrate fut mis à la scène dans les *Nuees*. Quand Aristophane, dans les *Chevaliers*, voulut employer le même procédé à l'égard du redoutable Cléon, nul sculpteur n'osa prendre sur lui de faire un masque ressemblant à Cléon, et aucun acteur ne voulut se charger du rôle. Aristophane eut le courage de le jouer lui-même, la figure barbouillée de couleur.

Il nous resterait à dire sur les conditions matérielles du théâtre antique une foule de choses intéressantes qui dépasseraient la limite de cet article. Au point de vue du résultat général, nous ne pouvons mieux faire, pour nous résumer, que de citer les lignes suivantes de Patin : « Si on lit avec attention les ouvrages des tragiques grecs, on ne pourra manquer de s'apercevoir que tout y était calculé pour le plaisir des yeux — excepté toutefois la représentation des *Euménides* : chaque jour était un groupe, un tableau, qui, en attachant les regards, s'expliquait presque de lui-même à l'esprit sans le secours des paroles. Les poetes, par mille ressources habiles, rendaient plus prompte et plus facile à des spectateurs nombreux, éloignés, souvent distraits, l'intelligence de leurs compositions, dont le sujet, en partie pour le même motif, continua d'être choisi dans les traditions fabuleuses, familières à la foule et qu'une expression simple et claire, une intrigue peu compliquée, faisait suivre d'ailleurs sans fatigue et sans travail. »

CH. DE RAYMOND.

COUSINE MARIE[1]

X

La maladie. — Dévouement d'Angélique. — Mlle Godeberte et ses chats.

Un matin, le colonel se réveilla plus tard qu'à l'ordinaire; Miche s'inquiétait et faisait du bruit dans le dessein d'éveiller son maître. Le colonel ouvrit enfin les yeux et se plaignit aussitôt d'un grand mal de tête. Trois heures plus tard, un frisson fit redouter une maladie grave. Un médecin, appelé en toute hâte, confirma les craintes de Mlle Cormery : ce frisson était le début d'une fièvre pernicieuse.

En moins de vingt-quatre heures, tout est bouleversé dans le paisible intérieur; les ordonnances du médecin se multiplient; il n'est plus question d'économiser. Pour la première fois depuis son entrée chez le colonel, Colette ne paye pas comptant, car en moins de quinze jours les fonds secrets de Marie avaient été épuisés.

M. Delorme profitait de tous ses moments de liberté pour venir s'asseoir près du lit de son ami. Il obtenait difficilement que Marie s'en éloignât.

Tant que le malade eut un sourire pour sa fille, elle espéra; mais lorsque, dans le délire, il la repoussa, la douleur de la pauvre enfant fut au comble.

Mais n'était-ce pas elle qui devait pourvoir à toutes les nécessités du moment; il ne lui était pas permis de suspendre complétement son travail; M. Delorme ne manquait pas de le lui dire, car il pensait avec raison que le travail était l'unique chose qui pût aider Marie à oublier la tristesse du moment présent.

Pour la première fois peut-être, Mlle Cormery apprécia l'argent à sa juste valeur. Il lui avait semblé jusqu'alors assez simple de vivre sobrement, sans fantaisies, et de se contenter de quelques rares distractions. Suffire aux dépenses du ménage, prévenir les désirs de son père, était un bonheur qui ne laissait pas de place pour les regrets.

Cependant le danger était considéré comme à peu près passé; mais la convalescence serait longue et n'exigerait pas moins de dépenses. C'est surtout alors qu'il est doux de multiplier les prévenances, d'essayer de tout ce qui peut plaire au malade qui ne pense qu'à lui.

Angélique, témoin des tristesses de son amie, gémissait d'être un fardeau en ce cruel moment, car elle comptait pour rien les services sans nombre qu'elle rendait.

Un matin, elle sortit, disant que son absence serait courte; toutefois elle se fit attendre pour le déjeûner.

Comme elle montait furtivement dans sa chambre avec un gros paquet sous le bras, Marie lui dit : « D'où venez-vous donc si tard, ma bonne amie, et que nous apportez-vous ?

— Mon Dieu, mademoiselle, répondit Angélique en rougissant, j'achetais de la laine chez madame Provost pour faire des chaussettes à monsieur le colonel, lorsqu'une dame étrangère est venue lui demander si elle connaissait une bonne ouvrière pour achever une tapisserie commencée depuis dix ans. Mme Provost lui ayant répondu qu'il était impossible de trouver quelqu'un qui se chargeât d'un pareil ouvrage en ce moment... j'ai pensé... j'ai offert mes services..., car vous connaissez ma passion pour la tapisserie; et comme j'allais renoncer à ce joli travail, vu le peu de temps que l'étrangère m'accordait pour le faire, elle m'a dit d'un air très-aimable : « Puisque vous êtes si habile, mademoiselle, faites un petit effort pour l'amour de moi : ma sœur se marie dans six semaines, et je voudrais lui offrir ces deux fauteuils qui compléteront l'ameublement de son salon. » Puis, sans attendre ma réponse, elle parla tout bas à Mme Provost, écrivit quelques lignes sur sa carte qu'elle me remit sans me donner d'autre explication. « Vous avez plu à cette dame, me dit la marchande, je vous en fais mon compliment. » Je n'osais pas lire ce qui était écrit sur la carte; service que m'aurait volontiers rendu Mme Provost. Ce n'est qu'après être sortie du magasin que j'ai jeté les yeux sur la carte, et j'y ai vu ces mots : la comtesse M. Bon pour cinq cents francs chez R... »

Marie devint rouge, puis elle pâlit et ajouta : « Votre

1. Suite. — Voy pages 74, 90, 107, 123, 140 et 156.

zèle vous a fait illusion, chère amie. Comment espérez-vous terminer cet ouvrage en si peu de temps? Il faudrait pour cela travailler nuit et jour !

— C'est bien ce que je compte faire, mademoiselle; et si vous le permettez, ces cinq cents francs seront pour mes menus plaisirs... M. le colonel sortira dans une bonne voiture, dès que le médecin le permettra. Ma chère Marie, ne me refusez pas le bonheur d'ajouter mon travail au vôtre, de vous témoigner une fois dans ma vie ma reconnaissance pour toutes vos bontés. C'est si dur, ajouta Angélique, de toujours recevoir et de ne jamais donner!

— Allons, j'accepte, bonne amie, calmez-vous, mais je travaillerai aussi moi, à ce bel ouvrage.

— C'est absolument impossible; il faut que tout soit de la même main. »

Angélique se mit immédiatement au travail, et avant que la semaine fût finie, elle alla chez le banquier de la comtesse. Sur la présentation de la carte on lui remit un billet de cinq cents francs. C'était la première fois que la sous-maîtresse se trouvait en possession d'une pareille somme. Elle en était troublée et heureuse à la fois. Au retour, la crainte de perdre son trésor lui fit paraître le chemin d'une longueur interminable; elle portait sans cesse la main à sa poche, évitait les passants, et faisait en un mot tout ce qu'il fallait pour attirer l'attention.

Angélique travailla nuit et jour, non-seulement pour remplir sa promesse, mais aussi dans l'espoir d'obtenir d'autre ouvrage.

Les deux fauteuils étant achevés, l'habile ouvrière, d'après le conseil de Mme Provost, se rendit chez la comtesse, qui l'accabla de compliments et de remerciments; la jeune femme la força de s'asseoir à sa table et de prendre une tasse de thé. Au moment où Angélique allait se retirer, la comtesse lui remit un petit carnet où se trouvaient quelques billets de banque pour le prix d'un autre ouvrage que Mme Provost s'était chargée de lui confier. Et comme la pauvre fille rougissait, balbutiait, se confondait en remerciments. « C'est moi, dit la comtesse, qui vous suis obligée; vous me tirez d'un grand embarras. »

La Providence avait mis sur le chemin d'Angélique une de ces riches étrangères passionnées pour la France et pour tout ce qui s'y fait, et ne comptant jamais quand il s'agit de satisfaire une fantaisie.

La convalescence du colonel fut longue et pénible, mais le bonheur d'avoir conservé ceux qu'on aime rend légères toutes les difficultés que laisse après elle la maladie.

Cependant Marie se ressentait des tristes impressions qu'elle avait reçues. Mme Lombard et M. Delorme s'inquiétaient. Un changement d'air était évidemment nécessaire. Le seul moyen de déterminer Marie à quitter la ville était de lui persuader que la santé de son père s'en trouverait bien. Elle se rendit aux bonnes raisons de ses deux amis, et sans tarder davantage elle alla à Saint-Germain en compagnie d'Angélique pour y chercher un petit appartement.

« Allons d'abord, dit Marie, sur la terrasse voir notre belle habitation et respirer l'air. » Le souvenir de M. Leacock et de William leur fit oublier l'heure; elles restèrent longtemps assises, s'entretenant des deux Anglais, et les accusant d'ingratitude, car depuis leur départ de Saint-Germain, ni l'un ni l'autre n'avaient donné signe de vie.

Comme elles se disposaient à se rendre dans un quartier plus modeste, elles aperçurent à deux cents pas de la terrasse une vieille servante qui accrochait un écriteau à la porte d'une petite maison de bonne apparence.



Elle accrochait un écriteau. (P. 172, col. 2.)

« Nous arrivons fort à propos, dit Marie à la servante; cette maison est à louer?

— Hélas! oui, madame; est-ce que vous voulez la louer?

— Peut-être conviendrait-elle à mon père.

— Pas d'enfants? pas de chiens?

— Pas d'enfants, pas de chiens. Nous sommes les gens les plus raisonnables.

— Entrez donc alors, vous allez parler à mademoiselle. »

Mademoiselle était une vieille fille qui vivait en compagnie de Gothon et de quatre chattes angoras nées dans cette maison, et qui n'en étaient jamais sorties; et si Mlle Godeberte n'était pas impérieusement appelée en Bretagne par son parrain, jamais elle ne se serait décidée à quitter sa maison. Maison jolie, commode et bien située. La propriétaire aurait pu en tirer un prix plus élevé que celui qu'elle demandait; mais elle ne voulait avoir affaire qu'à des locataires *humains*, c'est-à-dire des gens qui aiment les bêtes, car elle n'emmènerait que la plus jeune de ses chattes. Les locataires devaient s'engager à prendre soin des trois autres, ne point les laisser vagabonder sur les toits. A ces conditions, la bonne

demoiselle se contenterait de recevoir en tout et pour tout six cents francs.

Une des quatre s'étant approchée, Angélique la caressa.

« Vous aimez les chats, s'écria Mlle Godeberte; je partirai donc tranquille. Je laisse à votre disposition, mesdames, tout le mobilier qui est comme vous le voyez en parfait état.

— Vois, Gothon, comme nous avons bien fait de mettre un écriteau! Tu ne le voulais pas! Et que seraient devenus ces chers minets dans une pension! Mais il faut que je vous dise leurs noms: et prenant successivement sur ses genoux les ainées des quatre : Voici ditelle, Sultane, Rusotine, Bellote et Blanchette, excellentes et intelligentes bêtes dans la société desquelles il est impossible de s'ennuyer.

Mlle Cormery crut d'abord avoir affaire à une folle; mais une fois la question des chats coulés à fond, Mlle Godeberte Lesourd parla raisonnablement. Elle fit les honneurs de sa maison avec plus de simplicité qu'elle n'en avait mis à parler de ses chats.



Mlle Godeberte et ses chats. (P. 172, col. 2.)

Cette maison était tout à fait à la convenance des Cormery; le colonel habiterait le rez-de-chaussée avec Miche, et M. Delorme y trouverait aussi une jolie chambre à sa disposition.

Angélique admirait le bon ordre de la maison; elle crut devoir rendre hommage aux quatre favoris de la demoiselle en se félicitant de n'avoir pas à craindre d'être réveillée par les souris.

Au mot de souris, Mlle Godeberte jeta un cri d'horreur. Et s'appuyant sur une console, elle dit d'un ton tragique : « Des souris! Mademoiselle, le nom seul me fait horreur, et la vue d'une de ses effrontées me donnerait une attaque de nerfs. J'ai cruellement souffert dans ma jeunesse du voisinage des souris, et le premier usage que j'ai fait de ma liberté a été de m'entourer de chasseurs vigilants; ceux-ci joignent la bravoure à la beauté. »

La propriétaire s'assura de l'humeur des domestiques du colonel; le rapport de Marie lui donna pleine satisfaction; elle avait observé que les veuves et les militaires aiment les animaux.

Deux heures s'étaient écoulées dans ce puéril entretien. L'affaire fut enfin conclue; on se quitta en parfait accord; les locataires pouvaient venir à partir du 15 mai. Ils trouveraient la clef chez un voisin sûr. Sultane, Rusotine, Bellotte et Blanchette seraient dans leur chambre, où très-probablement elles dormiraient.

Le récit du voyage de Saint-Germain égaya beaucoup le colonel et ses serviteurs. Colette, qui avait conservé un agréable souvenir de Saint-Germain, promit d'avoir soin des chattes. Tout étant pour le

mieux, les locataires de Mlle Godeberte prirent possession de la jolie maison le 15 mai.

On ne peut dire à quel point Marie fut heureuse d'offrir à son père cette charmante résidence. Être arrivée en quelques années à pouvoir quitter Paris pendant les grandes chaleurs, c'était pour elle le comble de la fortune. Une pensée pénible s'emparait bien quelquefois de son imagination : « Si mon éditeur ne voulait plus accepter mes manuscrits. Si je tombais malade... Mais un sentiment de confiance succédait aussitôt à cette inquiétude que Marie se reprochait comme un acte de défiance envers la Providence.

L'habitude de retourner chaque année dans ses terres, peut bien faire oublier à la châtelaine les amis qu'elle a quittés. Or, Marie n'était pas châtelaine ; tout en respirant l'air pur, elle songeait à Mme Lombard.

Au moment où une petite gloire s'attachait au nom de Mlle Cormery, la femme qui l'avait élevée tombait dans une grande infortune : elle avait été forcée, pour cause de santé, de renoncer à son pensionnat. La personne qui lui avait succédé était respectable, mais incapable de suivre les traditions établies depuis de longues années. Les intérêts de Mme Lombard furent compromis de la façon la plus fâcheuse. On en vint au bout d'un an à vendre le mobilier et le matériel des classes. Par suite de ces mauvaises affaires, Mme Lombard s'était retirée dans une de ces pensions bourgeoises où le corps et l'esprit ont également à souffrir. Mlle Cormery n'ignorait rien de tout ce que sa respectable amie avait à supporter dans cette maison. « Serait-ce donc, se dit la généreuse enfant, une si grande dépense de la recevoir pendant quelques semaines? » Après mûre réflexion, Marie alla parler de son désir à son père.

Le colonel fut d'abord un peu surpris de la proposition « Mais, chère enfant, ton bon cœur ne te fait-il pas illusion? Sommes-nous vraiment en état d'offrir l'hospitalité à une amie?

— Oui, mon père, nous le pouvons. J'ai fait mes calculs, et comme notre loyer ne nous ruinera pas, nous pouvons très-bien partager notre bien-être avec cette respectable amie.

— Eh bien, ma fille, invite Mme Lombard.

— Miche ira la chercher.

— C'est convenu. »

Cette invitation causa une surprise délicieuse à la pensionnaire. Perdre de vue son entourage l'enchantait. Retrouver de vrais amis ! se promener en forêt ! La pauvre femme osait à peine croire à tant de bonheur.

L'apparition de Miche fut un événement qui alimenta la conversation pendant plusieurs jours. Quoi qu'il en soit, l'arrivée de la fugitive remplit de joie ses hôtes.

Marie, il est permis de le croire, se crut propriétaire de la maison. Elle conduisit Mme Lombard dans une chambre où tout avait été prévu : l'utile et l'agréable. Rien n'échappait aux regards de celle qui était l'objet de tant de soins ; elle était émue, et Marie était joyeuse. Et comme les bons serviteurs prennent les sentiments de leurs maîtres, Colette et Miche rivalisèrent de zèle auprès de Mme Lombard, ce qui certainement ajoutait au plaisir de se trouver sous le toit de ses amis. Les domestiques n'étaient pas seuls à témoigner de leur zèle ; Angélique laissait à peine à Mlle Cormery le plaisir d'avoir de ces attentions que toute maîtresse de maison a le droit de se réserver.

La présence d'une amie était pour le colonel la source de mille distractions. Et que ne devait-il pas à cette estimable femme ? N'était-ce pas elle qui avait donné une si parfaite éducation à son incomparable Marie!

L'année s'était écoulée sans qu'on eût entendu rien dire des Leacock, sinon que William avait des succès et que son père était aussi heureux que peut l'être un Anglais qui a gagné un pari.

A suivre. Mlle Gouraud.

LES MOLLUSQUES PERFORANTS

Si nous quittons le sable fin de la grève pour explorer les roches qui sont comme les avant-gardes de la falaise, nous les trouverons habitées par de nombreux mollusques. Sans nous arrêter pour ramasser ceux qui sont collés à leur surface ou nichés parmi les fucus, nous irons fouiller à l'intérieur même de la roche que nous interrogerons à coups de marteau. Nous découvrirons alors dans les fragments détachés des animaux que leurs mœurs ont fait baptiser des noms de *lithophages*, ou mangeurs de pierre, *pétricoles*, ou habitants des pierres, *saxicaves*, ou creuseurs de rochers. Les uns habitent les madrépores, les autres les roches calcaires et le gneiss ; on en trouve même de vivants à l'intérieur de certains galets roulés.

Les plus actifs et les plus intéressants de ces mineurs sont les Pholades dactyles, dont les deux tubes, entourés d'une peau commune, ressemblent à un doigt. Elles abondent surtout dans la Méditerranée et, suivant les lieux ou les espèces, vivent dans le bois, dans le sable ou dans la pierre. Celles qu'on trouve dans les rochers y habitent des trous en forme de poire qu'elles remplissent complétement et qui semblent taillés à l'emporte-pièce.

Comment sont-elles venues là ? Comment des animaux mous, à peine recouverts d'une coquille mince et transparente, cassante comme le verre, peuvent-ils s'introduire au sein de la pierre? Voilà ce qui a longtemps intrigué les naturalistes, car les Pho-

lades sont connues de longue date; Pline en parle déjà. Le célèbre Aldrovande prétendit qu'elles naissaient dans la roche encore molle et s'y installaient avant qu'elle fût solidifiée. Cette explication fantaisiste, qui leur donnait un âge assez respectable, ne disait pas comment elles pénétraient dans la roche juste à l'époque de sa formation. Il fallait bien chercher autre chose. C'est alors qu'on imagina d'en faire des chimistes attaquant les roches à l'aide d'un acide dont elles seules avaient le secret. Mais alors comment se faisait-il que leurs coquilles, de nature calcaire comme la roche, n'étaient pas aussi dissoutes? D'ailleurs on trouvait des Pholades dans des roches inattaquables par les acides.

La solution du problème devait être trouvée par M. Caillaud; l'honneur lui en revient tout entier. Ce patient investigateur, ayant trouvé des Pholades établies dans le gneiss, les observa *nuit et jour* pendant dix-neuf jours et constata qu'elles avançaient de trois millimètres en quatorze heures par un mouvement de rapprochement des valves.

Le perforage mécanique des Pholades est désormais un fait acquis : à l'aide d'outils fragiles, mais que la nature répare constamment, elles creusent les pierres les plus dures que l'homme ne peut entamer qu'avec le pic et le marteau. Les Pholades entrent toutes jeunes dans la roche pour n'en plus sortir, agrandissent leur domicile à mesure qu'elles prennent de l'accroissement, se condamnant volontairement ainsi au régime cellulaire.

N'ayons pas trop de pitié pour ces destructeurs-nés de nos digues de pierre, de nos jetées, des fondations de nos jetées, des fondations de nos phares. D'ailleurs la nature ne les a pas si mal traités que vous le pensez; elle a donné à chacun de ces réclusionnaires une provision de lumière inépuisable qui éclaire *a giorno* la prison où ils sont condamnés à travailler en silence. Il y a donc ici-bas de la joie pour toute créature!

A l'instar du soleil, les Pholades sont lumineuses par elles-mêmes : elles sont tellement phosphorescentes que leur corps semble fait de lumière condensée. Lorsqu'on les mange crues dans l'obscurité, la bouche paraît tout en feu comme si l'on mâchait du phosphore; la lueur qu'elles répandent est d'autant plus vive qu'elles sont plus nouvellement sorties de la mer. Les doigts qui les ont touchées, l'eau dans laquelle elles ont trempé, restent longtemps lumineux.

D'autres mollusques perforants ont gravé à leur manière, sur les colonnes du temple de Jupiter Sérapis, à Pouzzoles, des inscriptions que les savants ont pu déchiffrer. Ces colonnes sont perforées dans une grande partie de leur hauteur par des Modioles lithophages qui ne vivent que dans la mer. Il est donc indubitable qu'à la suite d'un affaissement du sol produit par un phénomène volcanique ces colonnes sont restées de longues années immergées sous les eaux et en sont sorties sous l'influence d'un phénomène identique agissant en sens inverse. Voilà comment aucun enseignement n'est perdu pour qui sait lire dans le livre de la nature. De quoi vivent tous ces mollusques habitants de la pierre ou du sable?

Le courant produit par le mouvement continuel de leurs cils vibratiles leur apporte des animalcules, des parcelles de matières organiques, des débris microscopiques d'autres animaux; de sorte qu'ils contribuent dans la mesure de leurs forces et de leur appétit à l'assainissement de la mer, ce grand réceptable du *caput mortuum*.

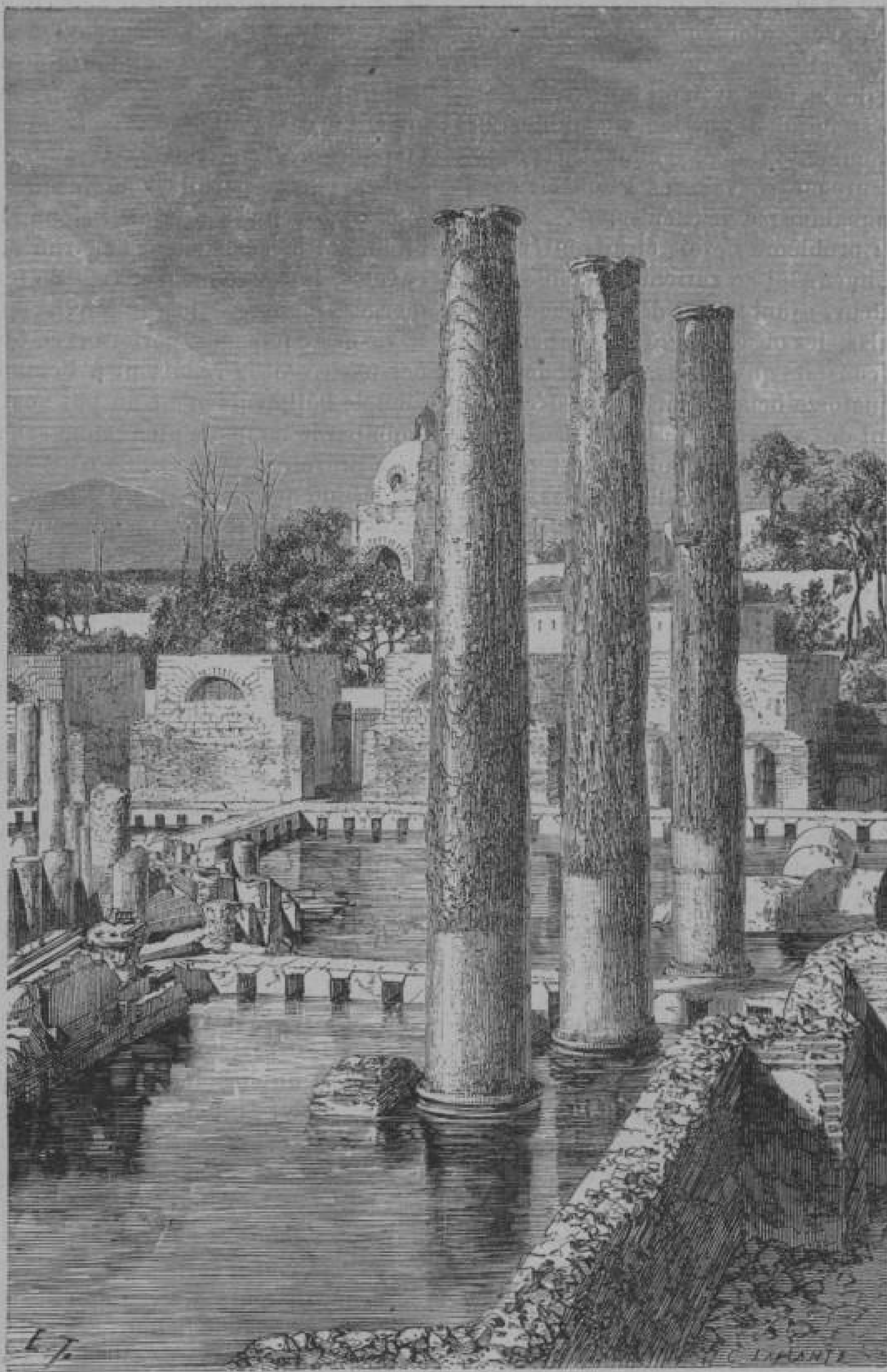
C'est encore parmi les mollusques perforants qu'il faut placer un des plus redoutables ennemis de l'homme; le destructeur acharné des constructions navales, le rongeur insatiable de tous les bois submergés, digues, écluses, pilotis; qui met en péril la vie des équipages, perforant en tous sens la coque des navires et la réduisant à l'état d'éponge. Combien de bâtiments n'a-t-on pas vus sombrer tout à coup par le temps le plus calme sans que rien ait pu faire prévoir le sinistre! Ce n'est pas un poulpe gigantesque qui entraîne ainsi le navire au fond des abîmes? Ce n'est pas un monstre qui l'a percé de son dard redoutable? Non; c'est un chétif animal vermiforme, long de quelques centimètres, presque nu, qui a causé cette terrible catastrophe; c'est celui que Linné a appelé *la calamité des navires*; c'est le Taret enfin, puisqu'il faut l'appeler par son nom!

Les navires doublés de cuivre sont, bien entendu, à l'abri de ses déprédations ainsi que les digues construites avec des bois injectés de sulfate de cuivre, cette substance ayant la propriété de rendre le bois vénéneux en le rendant imputrescible.

Au XVIIIe siècle, la carte d'Europe fut sur le point d'être modifiée par les Tarets. Ils avaient envahi les digues qui défendent la Zélande contre les envahissements de la mer, et leurs ravages avaient été si soudains et si terribles qu'on ne put s'en apercevoir que fort tard. Il fallut dépenser des millions pour réparer le désastre. Ce méprisable ver porta la terreur chez un des plus vaillants peuples de la terre, que n'avaient pu émouvoir ni la tyrannie des Espagnols ni la bravoure des armées françaises.

Le Taret est un animal des plus actifs, et ce n'est pas seulement à l'état adulte qu'il mène une existence agitée et laborieuse. Sa larve ciliée est à peine sortie de l'œuf qu'elle s'élève à la surface de l'eau, descend, remonte, redescend encore et continue ce manége pendent deux journées entières. Ayant enfin calmé son agitation elle s'attache à la première pièce de bois qu'elle rencontre, se niche entre les fibres qu'elle écarte en poussant à droite et à gauche jusqu'à ce qu'elle ait ouvert un sillon où elle s'enfonce à mi-corps. Le Taret couvre ensuite la partie de son corps restée libre d'une substance muqueuse qui, se solidifiant, le cache à tous les regards. Alors se forme la mince et fragile coquille qui ne protége que sa tête et qui est pourtant l'instrument de destruc-

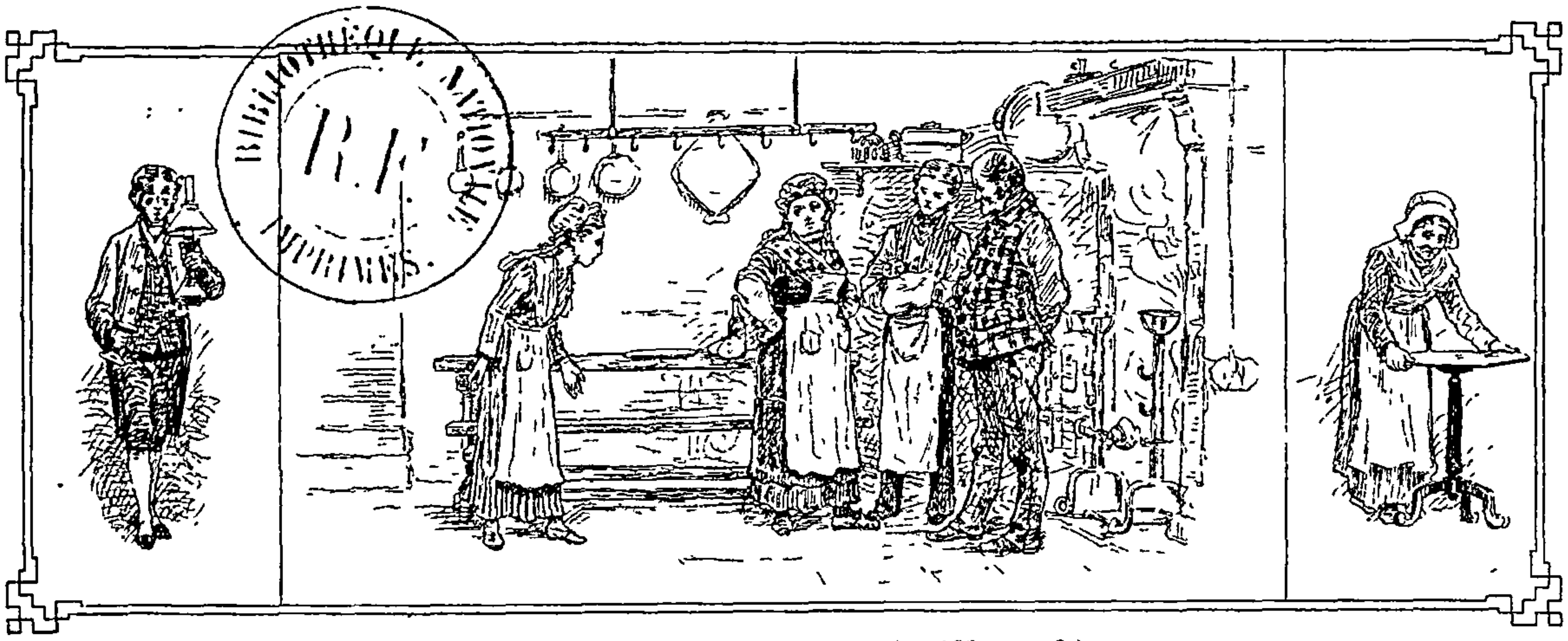
tion qu'il sait si bien manier. Dès qu'il est outillé, il entre dans le bois, triture la sciure de façon qu'elle puisse passer par le canal alimentaire, et, satisfaisant sa voracité extrême, il prend un accroissement rapide.



Colonnes du temple de Sérapis, à Pouzzoles, perforées par des Modioles. (P. 175, col. 1)

Cette triste engeance a pullulé de tout temps, car on en trouve de nombreux individus à l'état fossile dans les bois pétrifiés. Les Tarets sont recherchés sur certaines côtes comme un mets délicat; il serait à souhaiter que la consommation fût en rapport avec la production. Il n'en est pas ainsi, malgré l'aide que prêtent aux singuliers gourmets qui les recherchent les vanneaux très-friands de ce vilain gibier. C'est par reconnaissance que les Hollandais accordent à ce charmant oiseau une estime presque égale à celle que les anciens Égyptiens professaient pour leur ibis sacré.

Mme Gustave Demoulin.



Le trio se changea en quatuor. (P. 180, col. 2.)

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN

I

Entrée de l'héritière de Vauclain dans le domaine de ses ancêtres.

Le jour baissait, et la marquise de Vauclain, assise dans l'embrasure d'une fenêtre, laissait errer ses regards sur le paysage qui s'étendait au loin devant elle. On était au commencement de l'automne, et la verdure éblouissante des prairies faisait ressortir les teintes dorées que prenaient déjà les arbres groupés sur une pente autour du château. Un peu plus loin, le Clain, qui coulait à petit bruit entre deux rives basses et fleuries, se trahissait par la bande de brume argentée qui planait au-dessus de ses eaux; puis le terrain se relevait en ondulations légères, où s'entremêlaient les champs et les prés, les bouquets de bois et les vignes. En suivant la vallée du Clain, l'œil apercevait à l'horizon, sur la gauche, la vague silhouette d'une tour féodale à demi démolie, et derrière la tour, dans un brouillard bleuâtre, les formes encore plus vagues des nombreux clochers qui couronnent la ville de Poitiers. La marquise regardait sans voir : cet horizon n'avait plus rien à lui apprendre, elle le connaissait assez, depuis trente-cinq ans qu'elle habitait le château de Vauclain. La marquise contemplait des choses qui ne se voient qu'avec les yeux de l'âme : ses propres sentiments, ses souvenirs, ses pensées; et tout cela n'avait rien de gai à lui dire. Mariée à vingt ans, veuve à vingt-cinq, elle s'était entièrement consacrée à l'éducation et au bonheur de son fils unique; elle ne l'avait jamais quitté, elle ne lui avait jamais rien refusé..... et par quelle ingratitude avait-il payé ses sacrifices! Elle était seule maintenant, seule pour toujours!

La porte s'ouvrit, et une femme d'environ cinquante ans, qui portait le costume et la coiffe blanche des paysannes du Poitou, entra dans le salon.

« Madame a sonné? dit-elle. Madame n'y voit plus. Madame veut-elle la lampe?

— Je n'ai pas sonné, répondit la marquise en se retournant avec impatience.

— L'air est humide ce soir, le serein tombe, reprit la paysanne sans s'émouvoir, Madame prendra un rhume; je vais dire à Gervais d'apporter la lampe. »

Elle sortit, et revint presque aussitôt, suivie de Gervais, à qui elle fit signe de poser la lampe sur un guéridon; puis elle le renvoya d'un geste, alluma le feu préparé dans la grande cheminée, roula un grand fauteuil au coin du feu, apporta le guéridon devant le fauteuil, y plaça une corbeille à ouvrage et un livre qu'elle alla chercher sur l'appui de la fenêtre où rêvait la marquise, et revint ensuite trouver sa maîtresse.

« Voilà, madame! tout est prêt. Il est temps de fermer : quel brouillard sur la rivière; c'est un temps à attraper des *fraîcheurs*.

— Vous avez raison, ma bonne Mariette, » dit la marquise en se levant. Elle alla s'asseoir au coin de la cheminée et présenta ses pieds à la flamme qui jaillissait joyeusement des grandes bûches de chêne.

« Mais, Mariette, que faites-vous donc là? vous étiez si pressée de fermer tout à l'heure? » dit-elle tout à coup.

Mariette, en effet, ne se hâtait pas de fermer les volets. Penchée en dehors de la fenêtre, elle suivait

des yeux un objet noir qui paraissait et disparaissait selon les ondulations du terrain, sur la route blanchâtre qui unissait à Poitiers le château de Vauclain.

« Une voiture, madame, et qui a l'air de venir ici! Madame n'attend personne à cette heure?

— Personne, assurément! » répondit la marquise, qui se leva et vint, elle aussi, à la fenêtre. La voiture entrait dans l'avenue : certainement elle venait au château; à mesure qu'elle approchait on la distinguait mieux, et ce n'était ni la carriole du curé, ni le cabriolet du médecin, ni le carrosse des habitants de quelque château voisin. Au moment où elle disparut sous la voûte des chênes, Mme de Vauclain et Mariette l'avaient reconnue pour une voiture de louage; mais à propos de quoi cette voiture venait-elle au château? Ni la maîtresse ni la servante n'avaient encore trouvé à cette question une solution raisonnable, quand la voiture, dont on n'avait pas cessé d'entendre le roulement et de voir les lanternes à travers le feuillage, déboucha de l'avenue et entra dans la cour. Mme de Vauclain se retira de la fenêtre; Mariette ferma vivement et descendit.

Elle ne remonta pas tout de suite, et quand elle reparut dans le salon, sa maîtresse put lire sur son visage bien des émotions diverses. Il y avait à la fois de la joie et du mécontentement, de la tristesse, de la crainte..... Elle tenait une lettre à la main, mais elle ne se pressait pas de la donner ni de parler; elle cherchait une phrase qui ne venait pas. Mme de Vauclain, étonnée, étendit la main pour prendre la lettre, en disant :

« Eh bien, Mariette, qu'y a-t-il donc?

— C'est une lettre pour madame..... Si madame veut bien la lire..... on attend la réponse de madame. »

Quand Mariette parlait ainsi à la troisième personne, en prodiguant le mot « madame », on pouvait en conclure qu'elle était très-émue ou qu'elle considérait la situation comme très-grave. Dans les circonstances ordinaires de la vie, elle reprenait volontiers ses habitudes de campagnarde et parlait plus familièrement. Elle trouvait en avoir le droit, « depuis trente-deux ans qu'elle était dans la maison et qu'elle aimait ses maîtres »; et la marquise ne la contrariait pas là-dessus.

Cependant Mme de Vauclain lisait, et son visage triste et sévère devenait plus triste et plus sévère encore. Un instant, Mariette, qui l'épiait, crut y voir passer comme une ombre de pitié attendrie, mais cela ne dura pas; ses sourcils se contractèrent, son front se plissa, et ce fut d'une voix sèche et impérieuse qu'elle dit à Mariette, en jetant sur le guéridon la lettre toute froissée :

« Dites à cette personne de s'en aller et de *la* remmener; je ne veux pas *la* recevoir.

— Oh! madame! s'écria Mariette en joignant les mains, que deviendra-t-elle, alors? La dame anglaise ne peut pas la garder, elle me l'a dit. Vous ne pouvez pas la laisser mourir de faim, l'enfant de notre Paul! »

La marquise cacha son visage dans ses mains, en étouffant un gémissement où Mariette devina autant de colère que de douleur. Mariette évitait ordinairement de prononcer ce nom de Paul; elle savait combien il faisait souffrir sa maîtresse; et elle restait là, toute tremblante, devant elle. Mme de Vauclain se calma peu à peu et dit avec amertume :

« C'est vrai : je lui dois compte de la fortune de son père..... Dites à cette personne de retourner à Paris; qu'elle me laisse seulement son adresse : je lui ferai parvenir les sommes nécessaires pour l'entretien et l'éducation de l'enfant. Allez!

— Si madame voulait bien lui dire cela elle-même..... Elle a de la peine à comprendre le français, et moi je n'entends pas grand'chose à son baragouin : nous ne saurons jamais nous expliquer. »

Et, sans attendre la réponse de sa maîtresse, Mariette se tourna et fit un signe à quelqu'un qui était resté derrière la porte entr'ouverte. Ce quelqu'un entra avec empressement.

C'était une femme d'un certain âge, vêtue comme une Anglaise en voyage, sans aucun souci de coquetterie. Elle tenait par la main une petite fille de quatre ou cinq ans, en deuil, qui paraissait fatiguée et effrayée, et qui se serrait timidement contre les jupes de sa conductrice. Quand elles arrivèrent dans le cercle de lumière que projetait la lampe, Mariette, qui ne quittait pas l'enfant du regard, joignit de nouveau ses mains en murmurant : « Ah! Seigneur! comme elle *lui* ressemble! »

Cette ressemblance dut frapper aussi la marquise, car une souffrance profonde se peignit sur son visage, et ce fut d'une voix altérée qu'elle expliqua à l'étrangère ses intentions à l'égard de la petite fille, qu'elle évitait de regarder tout en parlant.

Mais ses intentions ne plaisaient point du tout à la conductrice de l'enfant. Elle était venue en France pour les affaires de son commerce (elle s'appelait mistress Brown, elle était modiste dans la Cité, et se recommandait à madame la marquise, si madame la marquise venait jamais à Londres et si elle avait besoin de ses services); elle avait accepté de se charger de la petite fille, par compassion pour la jeune lady, qui était si charmante et si malheureuse; mais elle ne pouvait pas faire davantage. Elle allait remonter dans la voiture qui l'avait amenée, pour rentrer au plus vite à Poitiers et reprendre le train le soir même : elle n'avait que peu de jours à passer à Paris, et elle en avait déjà perdu un à amener la petite. Elle savait bien quel dérangement elle s'imposait, mais elle n'avait pas eu le courage de refuser la jeune lady (car c'était une vraie lady, quoiqu'elle fût si pauvre qu'elle avait dû vendre tout ce qui lui restait pour payer le voyage de l'enfant; il n'y avait qu'une lady pour avoir des manières si nobles, une façon de parler si distinguée, une voix si douce)! Maintenant elle ne pouvait pas

se charger de placer l'enfant, elle ne savait pas où aller pour cela, et elle n'avait pas le temps de s'en occuper : Madame la marquise s'en tirerait bien mieux qu'elle.

Tout cela était dit à bâtons rompus, dans un langage anglo-français fort difficile à comprendre. La marquise, ne sachant pas l'anglais, avait de la peine à se faire entendre d'elle; et comme elle ne répondait rien à cette phrase que répétait sans cesse mistress Brown : « La jeune lady m'a priée de vous amener sa fille, » mistress Brown poussa tout à coup la petite fille en avant, en lui disant :

« Parlez donc, vous, miss Pauline, puisque vous savez bien parler français; répétez à la dame ce qu'a dit votre maman! »

L'enfant rougit; et d'une voix tremblante elle dit :

« Maman m'a dit que j'allais chez une dame qui était la maman de mon pauvre papa, et qu'il faudrait bien l'aimer. Est-ce vous? »

Cette question était accompagnée d'un regard si doux, si tendre et si craintif à la fois, que toute autre que la marquise eût été émue et eût accepté l'offre de ce cœur d'enfant qui ne demandait qu'à se donner. Mais les yeux que la petite levait vers elle n'étaient point pareils aux yeux qu'elle avait vus si longtemps éclairer un visage qui ressemblait tant au sien; au lieu des yeux noirs et vifs de son Paul, la marquise voyait de grands yeux bleu sombre, humides et brillants, qui faisaient penser à des saphirs. « Les yeux de sa mère, sans doute! » pensa la marquise, et elle se détourna de l'enfant.

La pauvre petite, humiliée et affligée, baissa la tête et se cacha derrière mistress Brown. Mariette, qui vit les efforts qu'elle faisait pour retenir ses larmes, eut pitié d'elle, et lui posa doucement sa main sur la tête. A cette caresse, l'enfant reconnaissante se rapprocha tout doucement de Mariette, et lui dit à demi voix : « Est-ce vous que je pourrai aimer?

— Oh! oui! ma chère mignonne! » s'écria Mariette, qui l'enleva dans ses bras et la couvrit de baisers.

« Mariette! » dit sévèrement la marquise. Mariette remit la petite fille à terre.

« Est-ce que maman est ici? lui demanda l'enfant.

— Votre maman? fit Mariette étonnée. Mais non!

—C'est qu'elle m'a dit, quand mistress Brown m'a emmenée : « Je suis obligée de te quitter maintenant, mais le bon Dieu nous réunira; n'oublie pas de le lui demander tous les jours, » et je l'ai demandé au bon Dieu tous les jours plusieurs fois; aussi je croyais que j'allais retrouver maman ici!

— Mariette, dit la marquise, qui avait fouillé dans un tiroir et y avait pris quelques pièces d'or, reconduisez madame à sa voiture, et offrez-lui quelques



Mistress Brown poussa la petite fille en avant. (P. 179, col. 1.)

rafraîchissements avant qu'elle parte. Vous vous occuperez ensuite de coucher l'enfant : demain nous verrons où la placer. Voici, madame, ajouta-t-elle en cherchant à glisser un petit paquet dans la main de mistress Brown, un dédommagement de vos peines et de vos dépenses.....

— Merci, madame, répondit l'Anglaise en repoussant les pièces d'or qui tombèrent sur le tapis; le voyage est payé, et quant à la peine, cela ne se paye pas : ce que j'en ai fait, c'est pour obliger la jeune lady.

— Eh bien, quand vous la reverrez, vous lui rendrez son argent; elle en a besoin, à ce qu'il me semble.

— Je ne la reverrai pas, madame ; personne ne la reverra plus en ce monde : elle avait la mort peinte sur la figure. Bien sûr, son orpheline n'a plus que Dieu à présent pour lui servir de père et de mère. »

Et s'inclinant devant la marquise, mistress Brown, sans s'occuper davantage des pièces d'or, prit congé du château de Vauclain.



I

Lettre d'une mère à une autre mère.

Si le fameux Asmodée, qui enlevait le toit des maisons pour mieux voir ce qui se passait dessous, eût pu ce soir-là faire subir cette opération au château de Vauclain, il eût assisté à des scènes bien diverses. Au rez-de-chaussée d'abord, dans la grande cuisine à la vaste cheminée, les langues allaient leur train. Qu'est-ce que c'était que cette femme qui était venue de Poitiers, qui avait causé d'abord avec Mariette, puis avec madame, et qui était repartie, laissant sa petite fille derrière elle? Et puis, était-ce bien sa petite fille? Si c'était sa petite fille, pourquoi ne la remmenait-elle pas? et si ce ne l'était pas, qu'est-ce que cela pouvait bien être? Le cocher Jarnaud, qui n'était pas timide, et qui se trouvait jouer un rôle dans l'affaire, puisqu'il avait causé avec le conducteur de la voiture et qu'il lui avait servi une chopine de vin blanc pour lui et un picotin d'avoine pour son cheval, avait voulu obtenir des éclaircissements de Mariette ; mais Mariette avait répondu à ses questions : « Si on vous le demande, vous direz que vous n'en savez rien », et Jarnaud s'était retiré tout confus, ce qui avait fait dire à Gervais, le valet de chambre, que « son nom rimait avec penaud ». Et Gervais, instruit par l'expérience d'autrui, s'était bien gardé de demander à Mariette pourquoi elle l'emmenait au garde-meuble avec une lanterne, et ce qu'elle voulait faire d'un joli petit lit qu'elle lui faisait épousseter et descendre dans sa chambre à elle Mariette. La cuisinière Michelle ne s'était pas non plus informée de la destination d'une aile de poulet, d'un gâteau et d'un pot de confitures, qui avaient pris le même chemin que le petit lit ; mais elle luttait de conjectures avec les deux autres. Le trio se changea en quatuor, lorsque la petite femme de chambre Claudine vint raconter, tout effarée, que Mme la marquise avait déjà quitté le salon, en emportant la lampe elle-même, et qu'elle s'était enfermée dans sa chambre. Elle n'avait pas ouvert à Claudine, qui était venue lui offrir ses services, et l'avait renvoyée, disant qu'elle se coucherait seule. Claudine était allée dire cela à Mariette, pour que Mariette vît si madame n'était pas malade ; mais Mariette s'était enfermée elle aussi, et elle avait déclaré à travers sa porte qu'il fallait laisser madame tranquille. Il était donc arrivé des choses bien graves, pour que la maison fût ainsi sens dessus dessous !

A cela, le cocher et la cuisinière hochaient la tête et prenaient des airs mystérieux. Claudine ne pouvait pas être au courant des choses, elle était trop jeune, il n'y avait pas assez longtemps qu'elle était au service de madame. Gervais, lui aussi, était entré dans la maison depuis les malheurs de la famille. Mais Michelle et Jarnaud avaient connu le jeune marquis, un si beau gentilhomme, si fier, si vif, et avec cela si aimable quand il voulait ! Jarnaud lui avait appris à conduire une voiture, et il avait frémi plus d'une fois à voir les tours de casse-cou qu'il faisait, descendant une côte au galop, s'engageant dans des chemins rocailleux, enfin des inventions à périr dix fois ! mais il ne lui arrivait jamais rien. Michelle raconta les tours qu'il jouait à ses précepteurs : pas un ne voulait rester, ni les abbés, ni les savants de Paris que madame faisait venir, car elle ne regardait pas à la dépense pour que son fils devînt un homme instruit. Mais il n'en faisait qu'à sa tête : madame le grondait un peu, et puis elle lui pardonnait ; elle l'aimait tant qu'elle ne pouvait pas lui tenir rigueur. Son tuteur, le vieux baron de Thoiray, qui était l'oncle de madame, trouvait qn'il aurait fallu l'envoyer en pension pour lui faire apprendre à obéir ; mais madame pleurait et disait : « J'ai perdu mon mari, je n'ai plus que mon fils, comment voulez-vous que je me sépare de lui ? » Enfin il avait l'habitude de faire ses quatre volontés, et il n'écoutait personne, qu'un peu Mariette, qui l'avait nourri et

qui lui disait quelquefois ses vérités ; et encore, s'il l'écoutait, il ne lui obéissait guère.

« Tout ça, c'est vrai, dit Jarnaud, et ce n'est pas comme ça qu'il faut élever les enfants. Celui-là avait beau être gentil, et fin, et vous faire des amitiés de telle façon qu'on ne pouvait pas y résister, il n'en faisait pas moins tout à sa tête ; et ça a mal tourné.

— Comment donc? demandèrent Claudine et Gervais.

— On ne sait pas au juste..... Quand il a été majeur, il a demandé à voyager ; madame en a eu du chagrin, mais comme il revenait de temps en temps, elle en a pris son parti. Mais voilà qu'un jour (il y a cinq ou six ans de cela) il a écrit une lettre qui a beaucoup fâché madame ; et puis il est venu, et ils ont eu une dispute ensemble, c'était terrible. On entendait madame qui disait : « Jamais ! jamais je ne donnerai mon consentement, » et le jeune marquis répondait : « Oh! ma mère, si vous la connaissiez! » Mais il n'a rien pu obtenir, et il est parti ; il n'est jamais revenu ; il a écrit beaucoup de lettres, puis il n'a plus écrit du tout, et on a dit dans le pays qu'il s'était marié en Angleterre, sans le consentement de Mme la marquise, et qu'il lui avait même fait des sommations. Mais il n'a jamais amené sa femme ici, vous pensez bien! Et c'est depuis ce temps-là que madame est si triste.

— Ça ne doit pas être grand'chose de bon, dit Claudine, que la femme du jeune marquis : une fille qui épouse un jeune homme sans le consentement de ses parents !

— Je ne sais pas, dit Jarnaud ; il paraîtrait qu'elle n'était pas noble.

— Oh ! pas noble, reprit Gervais, ça ne serait pas une raison.

— Pour vous, bien sûr, interrompit Michelle ; mais pour un marquis, c'est autre chose. Et il paraît que toutes les femmes des marquis de Vauclain ont toujours été nobles, depuis qu'il y a des marquis de Vauclain. Madame ne pouvait pas laisser changer cela. »

Gervais, qui n'était peut-être pas convaincu, se tut prudemment, et les trois autres continuèrent à parler du jeune marquis, de sa beauté, de sa générosité, et à blâmer la femme qui l'avait séparé de sa mère ; et cet intéressant sujet de conversation leur fit oublier l'enfant que mistress Brown avait amenée ce soir-là au château de Vauclain.

Pendant qu'ils causaient ainsi, la petite fille avait été emmenée par Mariette, qui l'avait installée dans sa propre chambre, dans un fauteuil aux armoiries des Vauclain, qu'elle était allée chercher tout exprès. Elle avait vu Mariette allumer une belle flambée de fagot, car les soirées étaient déjà fraîches, placer devant le feu une petite table, et sur la table un appétissant souper ; puis Mariette l'avait apportée avec son fauteuil près de la table et l'avait engagée à manger. L'enfant avait essayé, mais elle était trop lasse, elle n'avait pas faim, et elle était restée enfoncée dans son fauteuil, regardant vaguement Mariette qui préparait le petit lit, fourrant ses bras jusqu'aux coudes dans la paillasse de maïs pour la rendre plus moelleuse, faisant bouffer la plume, lissant les draps blancs sur le matelas, bordant la couverture chaude et légère ; et quand elle eut fini, elle vint s'incliner respectueusement devant l'enfant et lui dit : « Quand mademoiselle voudra se coucher, son lit est prêt.



Elle était restée enfoncée dans son fauteuil. (P. 181, col. 2.)

— Je m'appelle Pauline, répondit la petite, un peu étonnée de ces façons cérémonieuses ; Pauline de Vauclain. Est-ce que vous ne voulez plus que je vous aime? »

Mariette l'embrassa et la prit sur ses genoux pour la déshabiller ; elle lui chauffa les pieds, la revêtit de sa longue robe de nuit, et elle allait la porter dans le lit, lorsque l'enfant s'échappa de ses bras.

« Attendez, lui dit-elle, je n'ai pas fait ma prière. » Elle s'agenouilla sur le tapis, joignit ses mains et pria, pour son pauvre papa, pour sa mère, pour toutes les pauvres gens, pour tous ceux qui avaient du chagrin ; elle demanda à Dieu de la rendre bonne et de la préserver du mal, elle le pria de la réunir à sa mère, et elle allait se relever, quand Mariette lui dit, tout attendrie :

« Encore quelque chose, mon petit ange ; dites : « Mon Dieu, faites-moi aimer par la mère de mon cher papa. »

— Est-ce qu'elle ne m'aime pas? demanda la petite d'un air inquiet. Pourquoi ne m'aimerait-elle pas?

— Parce que..... elle n'aime pas beaucoup votre maman..... elle ne la connaît pas, voyez-vous.....

— Oh ! bien sûr, elle ne la connaît pas. Maman, tout le monde l'aime ! »

Et, joignant de nouveau ses mains, l'innocente, les yeux en haut, dit : « Mon Dieu, faites que la mère de papa m'aime et qu'elle connaisse ma chère maman ! »

Elle tendit les bras à Mariette qui l'emporta, et, quelques instants plus tard, elle dormait dans le petit lit blanc.

Au premier étage, retirée dans sa chambre à coucher, la marquise de Vauclain essayait de relire la lettre apportée par mistress Brown. Sa main qui tremblait agitait la feuille de papier, et ses yeux voyaient trouble ; et puis, la main qui avait tracé ces caractères n'était pas bien ferme, sans doute, et l'écriture s'en ressentait. Voici ce que disait cette lettre :

« Madame la marquise,

» Je ne sais comment m'y prendre pour vous convaincre que je dis la vérité ; ceux qui me connaissent savent que je n'ai jamais menti ; mais vous, vous ne me connaissez pas, et vous devez croire mes torts envers vous plus grands qu'ils ne sont en réalité. J'ai épousé votre fils malgré vous, madame ; mais je vous jure que je ne l'ai pas su. J'étais en Angleterre, et j'y étais depuis l'âge de dix-sept ans ; je n'avais aucune idée des lois, et n'ayant à demander le consentement de personne, puisque j'ai eu le malheur de perdre mes parents, il ne m'est pas venu à l'idée que celui qui me priait d'être sa femme pouvait ne pas avoir le consentement de sa mère. Ce n'est que quand je lui ai demandé, après notre mariage, de me conduire vers vous, que j'ai su que votre maison et votre cœur m'étaient fermés, et mon bonheur a fini ce jour-là : il a été bien court ! Je voudrais vous dire toute notre vie, mais je suis si faible, j'ai peur de ne pouvoir achever..... Paul, après avoir refusé vos dons, a essayé de travailler ; puis il a cru bien faire en partant pour l'Australie, où je devais le rejoindre avec ma fille dès qu'il pourrait me recevoir. Vous savez qu'il n'a pas réussi, sa mort vous a été annoncée comme à moi : que Dieu vous console, madame ! Moi, j'ai essayé de vivre, de gagner le pain de mon enfant ; le chagrin et la maladie ont usé mes forces, et aujourd'hui, à bout de ressources, je vais me rendre à l'hôpital pour y mourir : le médecin des pauvres, qui est venu me voir ce matin, ne m'a laissé aucun espoir. Mais vous ne voudrez pas sans doute que l'enfant de votre fils soit abandonnée à la charité publique. Une bonne marchande qui se rend en France pour ses affaires consent à se charger d'elle, et à vous la conduire. Ayez pitié d'elle, madame, oubliez que je suis sa mère, rappelez-vous seulement qu'elle est la fille de votre Paul, qu'elle lui ressemble, et accueillez-la pour l'amour de lui : vous devez lui avoir pardonné, puisqu'il n'est plus. Adieu, madame, adieu ; mon dernier vœu, c'est que ma fille, mon trésor dont je me sépare avec tant de douleur, vous apporte quelque consolation. Moi, je n'ai plus besoin de rien. »

La lettre était signée Élisabeth de Vauclain, et l'enveloppe contenait l'acte de naissance de la petite Pauline, et une copie de l'acte de mariage de Paul de Vauclain et d'Élisabeth Morland. La marquise rejeta ces papiers avec colère.

« L'intrigante ! murmura-t-elle, comme elle sait feindre les beaux sentiments, le désintéressement, l'innocence ! C'est avec des paroles dorées comme celles-là qu'elle m'aura volé mon fils ! Pauvre enfant ! si généreux, si prompt à croire au bien, à admirer, à s'enthousiasmer ! Et pour elle, il m'a quittée, il m'a reniée, il a bravé ma défense ; il s'est si bien séparé de moi qu'il n'a même pas voulu recevoir les revenus du bien de son père..... il a mieux aimé chercher du travail, lui, un Vauclain ! et il s'est enrôlé dans je ne sais quelle expédition, comme un aventurier, pour y trouver la mort loin de sa mère et de son pays. Oh ! c'est elle qui l'a tué ! et elle croit que j'aimerai sa fille ! »

La marquise se renversa dans son fauteuil ; amère et désolée, elle se mit à repasser dans son esprit toute sa vie depuis son veuvage. Son Paul ! l'avait-elle aimé ! avait-elle été fière de lui ! Si beau, si fort, si intelligent, si brillant, si fier ! digne en tout des plus grands de sa race. Que n'avait-elle pas fait pour lui ? que lui avait-elle refusé ? Pour lui, elle avait renoncé au monde, aux fêtes, aux plaisirs ; elle n'avait pas voulu se remarier, de peur qu'un beau-père ne fût pas aussi tendre pour l'enfant que son père véritable ; elle avait passé sa jeunesse à Vauclain, elle avait épié tous les désirs de son fils pour les satisfaire, elle avait cédé à toutes ses fantaisies, à tous ses caprices ; enfin elle avait consenti à le laisser voyager : qu'elle eût mieux fait de le garder toujours ! Et, contemplant tous les sacrifices qu'elle avait faits, toutes les peines qu'elle s'était données, elle se trouvait héroïque, et, songeant à la fin de tout cela, elle se révoltait contre la destinée et se disait : « Je n'ai pourtant pas mérité mon malheur ! »

« Je n'ai pas mérité mon malheur ! » Cette pensée, qui console les cœurs humbles et purs, ne faisait qu'irriter la douleur de la marquise. Peut-être, pendant qu'elle s'y complaisait orgueilleusement, une voix murmurait-elle tout bas dans son âme : « En es-tu bien sûre? Es-tu sûre d'avoir bien compris ta tâche? Tu as cherché à faire de ton fils un brillant gentilhomme, et tu y as réussi : mais as-tu cherché à en faire un homme ? Lui as-tu appris à donner le devoir pour règle suprême à sa vie, et à obéir, quoi qu'il pût lui en coûter, dès que le devoir avait parlé ? Lui as-tu même jamais appris à obéir dans les petites choses, à reconnaître une autorité, une loi ? Non : dès l'enfance, il a été ton maître et le sien ; étonne-toi donc si, quand tu as voulu commander, ta voix n'a pas été écoutée !

» Et celle qu'il voulait te donner pour fille, pourquoi as-tu refusé obstinément de la connaître? Sais-tu si, à défaut de sa famille, son âme n'était pas assez noble pour lui mériter une place dans ta maison? C'est peut-être le bonheur que tu as repoussé, et tu as jeté le malheur sur eux et sur toi. Oh! ne l'accuse pas de la mort de ton fils! ce n'est pas elle, c'est toi qui l'as tué! »

La marquise veilla bien avant dans la nuit, et ses pensées lui rendirent la nuit bien amère; car la pire douleur est celle où il entre du remords.

A suivre. Mme Colomb.



LES COMBATS DE TAUREAUX

Les fêtes célébrées à Madrid pour le mariage du jeune roi d'Espagne ont été accompagnées de plusieurs combats de taureaux dont les journaux nous ont apporté des comptes rendus enthousiastes. Il est donc vrai que ces luttes sanguinaires, dignes d'un autre âge, sont encore en honneur chez nos voisins d'outre-Pyrénées; en si grand honneur que des gentilshommes de la cour du roi Alphonse n'ont pas dédaigné de descendre dans l'arène et, armés de la lance du picador, de se mesurer contre des taureaux furieux.

« Il y a, dit le baron Davillier, une locution proverbiale fort usitée en Espagne, et qui sert à désigner toutes choses particulières au pays : *Cosas de Espana*. Parmi les *choses d'Espagne*, s'il en est une nationale par-dessus toutes les autres, c'est sans contredit un combat de taureaux : « Tout Espagnol, dit un auteur qui a traité la matière *ex professo*, apporte ce goût en naissant. » Il disait vrai; car nous avons souvent remarqué des enfants qui jouaient au taureau, comme chez nous on en voit jouer au soldat : l'un, qui marche à quatre pattes, joue le rôle du taureau, tandis qu'un autre, armé d'un jonc en guise de lance, et monté sur le dos d'un de ses camarades, faisait le picador. Tout ce qu'on a dit et écrit contre ce barbare divertissement n'a en rien diminué la vogue dont il jouit depuis un temps immémorial, vogue qui ne paraît pas devoir s'affaiblir de sitôt. »

Si l'on en croit la tradition, les anciens habitants de l'Espagne combattaient déjà les taureaux, tandis que d'autres veulent que cet usage ait été apporté par les Arabes vainqueurs et conquérants; la question a été longuement controversée : ce qui est reconnu généralement, c'est que le Cid Campeador, le héros populaire par excellence, l'Achille espagnol, était un toréador consommé. Le célèbre Moratin, dans un de ses poëmes, nous montre le héros castillan, la lance au poing, monté sur un genet fougueux, déployant son adresse et son courage contre les taureaux les plus redoutables.

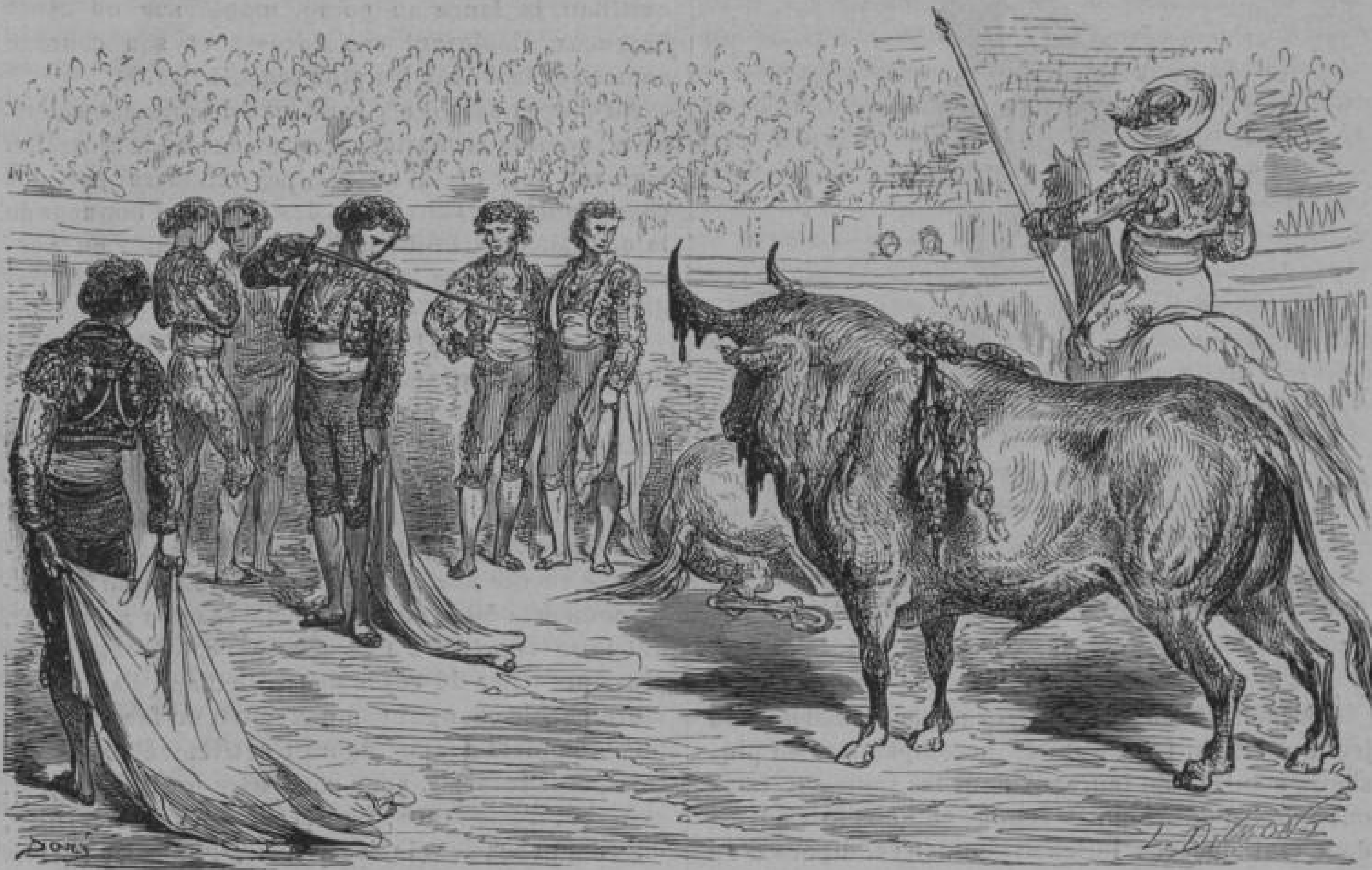
Au moyen âge, il n'y avait pas de grandes solennités, comme le mariage d'un prince ou la réception d'un roi, dont l'éclat ne fût pas rehaussé par des combats de taureaux. Lors des fêtes en l'honneur de la naissance de Philippe II, Charles-Quint en personne combattit le taureau dans l'arène de Valladolid.

Sous Charles II, l'éclat des courses de taureaux atteignit son apogée; mais au XVIIIe siècle, sous Philippe V, elles étaient en pleine décadence : la cour des petits-fils de Louis XIV, dominée sans doute par l'influence française, affecta de dédaigner ces spectacles. Ils ne furent cependant jamais abandonnés tout à fait; le goût finit même par s'en accroître encore avec le temps, à tel point que le gouvernement, obligé de céder à la passion populaire, dut faire construire des arènes de taureaux dans plusieurs villes du royaume. Seulement, l'art de la tauromachie changea complétement de face : autrefois la noblesse seule figurait activement dans ces fêtes, et il suffisait, pour combattre le taureau, d'un cheval et d'une lance; vers la fin du siècle dernier, on commença à voir les *picadores*, puis les adroits *banderilleros*, les agiles *chulos*, et enfin l'*espada*, qui combattit le taureau à pied, face à face, sans autres moyens que son épée et sa *muleta*, petit morceau d'étoffe rouge qu'on appela aussi l'*engano*, c'est-à-dire le leurre, la tromperie, parce qu'il est destiné à tromper l'attention du taureau. Cette manière de combattre face à face fut imaginée par un Andalou, Francisco Romero, de Ronda, qui, le premier, fit du *toreo* un art véritable et une profession lucrative. Il instruisit son fils Juan dans son art, et celui-ci créa plus tard les *cuadrillas* régulières de *picadores*, de *banderilleros* et de *chulos*.

Il n'est pas de ville d'Espagne aujourd'hui qui n'ait son amphithéâtre pour les combats de taureaux.

La disposition intérieure des amphithéâtres est à peu près la même partout. L'arène, parfaitement circulaire, est garnie d'un sable fin qui empêche les combattants de glisser. Tout autour s'élève une mu-

raille en planches de la hauteur d'un homme, couverte d'une peinture rouge. De chaque côté de ces planches qu'on appelle les tables, un marchepied, composé d'une pièce de bois formant saillie règne circulairement et aide les toréadors à franchir la barrière d'un seul bond, lorsque le taureau les poursuit de trop près. Les tables sont percées de quatre portes qui se font face et qui s'ouvrent à deux battants. La principale communique avec le toril et a l'honneur de livrer passage à chaque taureau; les autres servent pour le service de la place. Tout autour de l'arène existe une espèce de couloir ou de ruelle, fermée d'un côté par les tables et de l'autre



Le taureau et l'*espada*. (P. 186, col. 1.)

par une seconde barrière, au-dessus de laquelle s'élèvent les gradins destinés aux spectateurs. Ces gradins sont tantôt en bois, tantôt en pierre. Les places les plus recherchées par les vrais amateurs sont celles du premier rang d'où on peut voir de près tous les incidents du combat, et même toucher de la main le taureau lorsqu'il vient à franchir les tables. Pour empêcher l'animal de sauter jusqu'aux gradins, on tend circulairement une forte corde retenue par des montants en fer.

Le jour des combats, l'amphithéâtre regorge de spectateurs, et, à l'heure convenue, le brillant cortége des combattants défile dans l'arène.

Ce cortége est, pour tout autre qu'un Espagnol, la partie la plus intéressante de la fête, à cause de l'élégance et du caractère original des costumes.

Immédiatement derrière l'alguazil ou huissier à cheval qui ouvre la marche, viennent les péons ou gens à pied; on comprend sous ce terme les *banderilleros* chargés d'exciter le taureau en lui plantant dans le corps des crochets aigus garnis de rubans, et les *espadas* qui mettent à mort l'animal d'un coup d'épée. Ces gens portent un costume d'une grande élégance : la tête est coiffée d'une toque de velours noir, chargée de chaque côté d'une grappe de pompons de soie. La nuque est ornée d'une espèce de chignon de soie noire qui ressemble beaucoup à celui d'une femme, et forme un étrange contraste avec une paire de favoris noirs. La veste courte à retroussis et le gilet disparaissent sous une couche de franges et d'agréments de soie qui s'agitent sur les broderies et le paillon; de chaque côté de la veste s'ouvre une poche d'où sort le coin d'un mouchoir de fine batiste; sur un jabot également brodé tombe une mince cravate nouée à la Colin. La culotte courte est toujours de satin bleu, rose, vert ou lilas, toujours des nuances les plus tendres; la taille est serrée par une ceinture de soie aux tons éclatants; des bas de soie couleur de chair complètent ce costume, qui ne s'éloigne guère de celui de Figaro. Ces gladiateurs de l'Espagne ressemblent tout à fait à des danseurs. On a peine à croire que des gens si coquettement habillés vont exposer leur vie et jouer avec leur sang.

Derrière eux viennent les picadors, solidement



Les picadors se rendant à l'arène. (P. 184, col. 2)

campés sur leurs chevaux et coiffés du chapeau de feutre à larges bords, de forme basse et arrondie, surmonté d'une énorme touffe de rubans s'élevant en cône sur le côté; une veste courte et étroite, surchargée de pompons, de broderies et de paillons, s'ouvre sur la poitrine, et laisse voir un gilet non moins orné d'où sort un jabot brodé; une large ceinture de soie retient un pantalon de cuir jaune sous lequel est cachée une armure ou jambart de tôle, qui rend inoffensifs les nombreux coups de cornes que le picador reçoit sur les jambes. La selle est très-élevée devant et derrière, à la mode arabe; le cavalier, souvent exposé à être désarçonné, s'y trouve comme emboîté; les étriers, également à la mode arabe, sont en bois, et le pied y disparaît comme dans une boîte. Quant aux éperons, d'une longueur démesurée, ils rappellent ceux qu'on portait au moyen âge, et sont tels qu'il en faut pour galvaniser de malheureux chevaux qui ont à peine le souffle.

Viennent ensuite deux attelages de mules empanachées, couvertes de housses rouges, et faisant résonner de nombreux grelots; au-dessus de leur tête s'élèvent plusieurs étages de pompons, et de petits drapeaux aux couleurs nationales rouge et jaune flottent au sommet de leur collier. Ces mules sont attelées trois de front à un palonnier; comme elles sont ordinairement très-rétives, deux palefreniers les tiennent par la bride, et un troisième, placé en arrière, soutient le palonnier, auquel est fixé un crochet de fer qui sert à enlever de l'arène les taureaux et les chevaux tués. La marche est fermée par la troupe des garçons de service en costume andalou, comparses qui ne sont là que pour faire nombre.

Le cortége fait lentement le tour de l'arène, et va saluer la tribune royale, puis chacun gagne son poste de combat. A ce moment le toril est ouvert, et le taureau introduit.

Nous ne décrirons pas en détail ces luttes sanglantes, qui ne sont d'autant plus belles qu'il y a plus de chevaux éventrés et d'hommes foulés ou tués. Disons seulement que le taureau, attaqué d'abord par les picadors à coups de lance, est finalement dépêché à l'épée par l'espada. Il suffira de regarder notre gravure pour voir combien le rôle de ce dernier est périlleux.

Lucien d'Elne.

LE SEL

Dans u[illegible]e précédente causerie [1] nous avons étudié le rôle que j[illegible]oue le sel dans l'alimentation et la façon dont il s'obtient. Aujourd'hui nous allons, guidés par le savant ouvrage de M. von Hehn, voir l'influence de ce produit naturel si simple sur la civilisation humaine.

Le sel gemme est une substance abondamment répandue sur notre planète. Les mers en sont tellement saturées, que sur les côtes où la force du soleil est assez grande, le sel s'obtient par l'évaporation. Les continents le renferment également en abondance; là il se cache souvent dans les profondeurs de la terre, et sa présence n'est décelée que par les sources qui apparaissent à la surface.

En d'autres endroits, ses cristaux blanchâtres sont visibles et accessibles sur le sol même. Mais, en ce cas, la végétation est morte, et les peuples nomades les plus anciens, en arrivant en de tels parages, ne s'y arrêtaient point, mais poussaient plus loin afin de trouver ailleurs de la nourriture pour leurs troupeaux. Il est vrai que, passant à de meilleurs herbages, à des forêts giboyeuses, ils n'y trouvaient plus la substance nécessaire pour saler leurs œufs d'oiseaux, leur viande et leur fromage. Et pourtant, dès que les hommes du monde primitif eurent fait connaissance avec le sel, aucun condiment ne leur fut plus agréable que celui-là; aucun ne donnait plus de goût à leur nourriture. En même temps il préservait de la putréfaction, qualité appréciée surtout du pêcheur.

Le chasseur, quand il avait fait tomber dans ses fosses un troupeau de bœufs sauvages ou un essaim de cerfs, et qu'il voulait conserver une partie de ses provisions pour les jours à venir, faisait sécher la viande; c'était le sel seul qui contribuait ensuite à lui donner du goût et de la saveur. C'est ainsi que cette substance devint un objet d'échange et de commerce, et par là un des premiers et des plus puissants agents de civilisation. Le sel fut dès le principe une marchandise, et la sécurité relative des pays d'alentour une condition et en même temps une conséquence de sa diffusion. Avait-on découvert dans le pays un marais salant, puis trouvé le moyen de convertir par la cuisson le produit en cristaux solides, l'endroit devenait un rendez-vous pour la population, un marché pour l'échange des denrées, un centre de paix et d'habitudes plus raffinées.

A mesure que la civilisation se répandit, le sel devint d'un usage de plus en plus commun. De même que l'homme ne peut vivre sans eau, il ne lui fut plus possible, une fois la civilisation implantée quelque part, de vivre sans sel.

On tira parti de cette nécessité, et, dès les temps les plus anciens, un impôt fut établi sur cette substance, qui promettait d'être productive pour le fisc. Le sel et le pain passèrent pour le minimum des besoins de l'homme, pour la nourriture primitive, indispensable; Varron disait que les ancêtres des Romains n'avaient connu pour leur pain d'autre assaisonnement, d'autre condiment que le sel. L'idée du sel se confond ainsi avec celle de moralité, de fidélité,

1. Voy. vol. III, [illegible]ages 315 et 335.

d'hospitalité et d'amitié. « Le sel est le symbole de l'amitié, » dit Eustathe.

C'est ainsi que dans l'Ancien Testament il est question du lien du sel. Rompre le sel, chez les Grecs, ne signifiait pas autre chose que rompre son serment. Un produit si bienfaisant, si utile au progrès des mœurs, ne devait pas tarder, chez nos pieux ancêtres, à passer pour sacré et doué de vertus curatives merveilleuses. Ce caractère sacré devait se communiquer au vase qui le contenait, à la salière, *salinum*, dans laquelle on voyait l'esprit de la famille. En conséquence, la salière est pure, elle sanctifie la table, elle se transmet de génération en génération, et les habitants de la plus pauvre cabane possèdent une salière en argent.

Mais à quelle époque remonte l'usage du sel dans le monde connu? Les Égyptiens et les Juifs, au temps où ils occupèrent le pays, étaient abondamment pourvus de cette substance, les premiers par leurs lagunes du Delta et par leur désert de sel, les seconds par leurs lacs salés. On sait, à l'égard de la région du désert sablonneux qui s'étend à l'ouest de l'Égypte, qu'à dix journées de marche de Thèbes, près du temple d'Ammon, le sel naturel gisait amoncelé en gros blocs. Ce sel, transparent comme le cristal, servait pour les sacrifices, et les Égyptiens lui donnaient la préférence sur le sel marin, beaucoup moins pur. La coutume d'embaumer les corps étant déjà générale, on faisait, dès cette époque, une énorme consommation de sel pur et grossier; c'était l'unique moyen que l'on connût de préserver les corps de la décomposition. Le sel devint un objet qu'on entoura d'une vénération superstitieuse, et il fut interdit au prêtre qui s'approchait des dieux. De là, selon l'auteur, l'aversion que les Égyptiens ressentaient pour la mer et le nom d'écume de Typhon qu'ils donnaient à la substance en question.

Les Aryens eux-mêmes, avant leur émigration, ne connaissaient pas encore la substance, selon toute apparence. Le mot européen de sel, dans cette acception, est inconnu à toute l'Asie; il n'existe pas en sanscrit, non plus que chez aucune branche des Iraniens. Mais quand l'heure du grand départ eut sonné, ces tribus détachées de la race mère, qui partirent pour des pays où le soleil se couche, rencontrèrent chemin faisant, à l'endroit du lac d'Aral et de la mer Caspienne, des lacs desséchés ou semi-desséchés pleins de cristaux de sel gemme, des marais salants au milieu du désert, restes de la mer qui jadis avait couvert au loin cette région. Les peuples émigrants trouvèrent là, au dire de l'auteur, d'immenses provisions naturelles d'une substance qui leur était inconnue; ils n'avaient besoin que de se baisser pour en prendre.

C'est là que naquit le nom généralement usité chez les nations européennes pour désigner le sel, ou plutôt un mot déjà existant fut choisi, avec quelques modifications vocales; ses formes les plus importantes furent en grec : *als, oi, ales;* en latin : *sal;* en gothique : *salt;* en slave : *soli;* en irlandais : *salan;* en langue du pays de Galles : *halen.*

Chez les peuples de l'antiquité classique eux-mêmes, nous retrouvons comme un écho lointain des temps où l'on ne connaissait pas encore le sel. Homère ne le mentionne pas une seule fois dans les sacrifices : d'où la conséquence, suivant M. Hehn, qu'il n'était pas encore en usage. Il faut noter, en outre, que les Grecs ne connaissaient que le sel marin. Partout où la mer est éloignée, le sel n'apparaît point dans les temps homériques. De même, dans les temps primitifs de Rome, les Sabins, habitant la montagne, s'étaient réservé à travers le territoire romain une route, la Via Salaria, par laquelle on leur amenait le sel venu des bords de la mer.

Cette observation s'applique avec bien plus de justesse encore aux peuples du Nord. Ici, sous un climat plus froid, les côtes de la mer ne fournissent pas de sel; c'est tout au plus si l'on en tirait du varech ou de la tourbe quelques maigres provisions. Çà et là apparaissent bien quelques sources, mais peu abondantes. La manière primitive dont les peuples nomades du Nord s'y prenaient pour extraire le sel a été transmise par les écrivains latins ; ces peuples entassaient des piles de bois dans le voisinage des eaux salées, y mettaient le feu, éteignaient ce feu avec de la saumure qu'ils jetaient dessus, et recueillaient ensuite les charbons, qui se trouvaient couverts d'une couche de sel dont le principe était plus concentré que n'était celui du liquide salé. En regard de ce procédé grossier, il est intéressant de montrer celui des peuples primitifs de l'Amérique, parce qu'il prouve combien la production du sel était abondante, pour un état de civilisation bien peu développé.

Sur beaucoup de points de notre globe, il était d'usage de se servir de morceaux de sel en guise de monnaie. En Europe, le sel n'a jamais servi à cet usage; mais il existe une espèce de monnaie qui a reçu son nom du sel et des endroits d'où le sel se tirait; cette monnaie est le *Heller* (denier, liard). Dans les salines, où se groupait une population nombreuse, les besoins du commerce rendirent de bonne heure nécessaires les signes représentatifs plus multipliés de la valeur des objets, en d'autres termes, de l'argent monnayé. Cette monnaie n'était que locale, et disparut rapidement; mais d'autres fois elle se répandit au contraire de proche en proche, et nous disons encore aujourd'hui : « n'avoir pas un rouge liard (*Heller*), payer par sol et denier. » Ces expressions, dont nous nous servons sans y attacher d'importance, remontent aux temps celtiques, et sont pour l'esprit exercé un monument curieux de la plus ancienne histoire de la civilisation de l'Europe.

H. Norval.

COUSINE MARIE[1]

XI

Une demande en mariage. — Les aventures de Rusotino.

Un jeudi M. Delorme, toujou rs fidèle et charmé de retrouver Mme Lombard, a riva plus tôt que de coutume; sa physionomie é ait presque sombre; et, bien que le colonel fit s toilette, il entra sans cérémonie.

« Quel air sinistre, r non ami! Nous ne sommes pa s habitués à cette figure-là !

— William...

— Est mort.

— Non, et la mort ca je ne sais pas si tesse à so userait plus de tris-

— V n malheureux père.

heure us avez l'air bien mal-

vou ux aussi, vous, mon cher...

ti iez-vous que Miche se re- re ?

— C'est inutile.

— Parlez donc, ma goutte s'impatiente, aïe! aïe!

— Peu de temps après avoir fait l'admiration des habitants du Northumberland, William est tombé dangereusement malade; on l'a tenu pour mort. Il est revenu cependant à la vie... mais...

— Il est fou?

— Non.

— Il est marqué de la petite vérole?

— Non... il ne sait plus un seul mot de français. »

Le colonel fut pris d'un rire dont le professeur se scandalisa malgré toute sa bonhomie.

« Je vous demande pardon, cher ami, mais convenez que la chose est comique! Oubliez que vous avez été le maître de l'infortuné William, et vous rirez de bon cœur aussi, vous.

— Ne croyez pas que M. Leacock renonce si aisément à ce que son fils sache la langue française. Il entend que William recommence ses études, et il croit que vous seul pouvez en assurer le succès. »

Ces dernières paroles furent accompagnées d'un sourire plein de malice.

« Je vous comprends : il s'agit de prendre William en pension chez moi.

1. Suite. — Voy. pages 74, 90, 107, 123, 140, 156 et 171.

— Vous n'y êtes pas; et comme je veux me venger de votre fou rire, je vous dis à brûle-pourpoint que M. Leacock vous demande la main de Mlle Marie pour William. »

Le colonel poussa de tels cris que Colette accourut; mais voyant que tout le monde riait aux larmes, elle alla chercher Mlle Marie.

« Viens, ma fille, j'ai à te communiquer une demande en mariage. Oh! ne rougis pas..., attends... M. Leacock...

— M. Leacock! Par exemple!

— Écoute-moi donc! Le pauvre William, après avoir émerveillé ses compatriotes par la pureté de sa conversation française, a fait une grave maladie; il a triomphé du mal... mais, hélas! il ne sait plus un mot de français, et son père pense, ma chère enfant...



Miche et les chattes. (P. 189, col. 1.)

— Quelle plaisanterie! une mauvaise plaisanterie.

— Ne prends pas la chose au sérieux, ma chère, et laisse-moi te dire tous les avantages qui résulteraient pour toi de cette union anglo-saxonne : une mine dans le Cornouailles, une terre dans le Northumberland, et enfin William vient d'être fait baronnet. »

Marie ne se résigna pas à prendre gaiement la chose. Il ne faut pas s'en étonner : cette étrange proposition était de nature à blesser sa délicatesse. N'était-ce pas parce qu'elle était sans fortune qu'on osait la considérer comme un moyen propre à satisfaire une sotte vanité? Elle voulait renvoyer à M. Leacock les présents qui n'avaient peut-être été qu'un piége préparé de longue main en vue de la réussite d'un projet ridicule.

M. Delorme crut adoucir Marie en essayant de lui persuader que William avait une sincère admiration pour elle; mais cette supposition ne fit qu'exaspérer la jeune fille. Elle persistait à vouloir renvoyer à M. Leacock des présents qu'elle n'avait acceptés que par politesse; son père s'y opposa.

Le colonel, qui n'avait vu que le côté plaisant de la démarche de M. Leacock, finit par entrer dans les sentiments de sa fille. Il répondit dans des termes qui ne devaient laisser aucune espérance à l'ambitieux père. Néanmoins, Marie apprit avec satisfaction que le gentleman et son fils étaient partis pour les Indes.

Le nuage que cet épisode avait amené sur le front de Marie s'effaça promptement. Septembre favori-

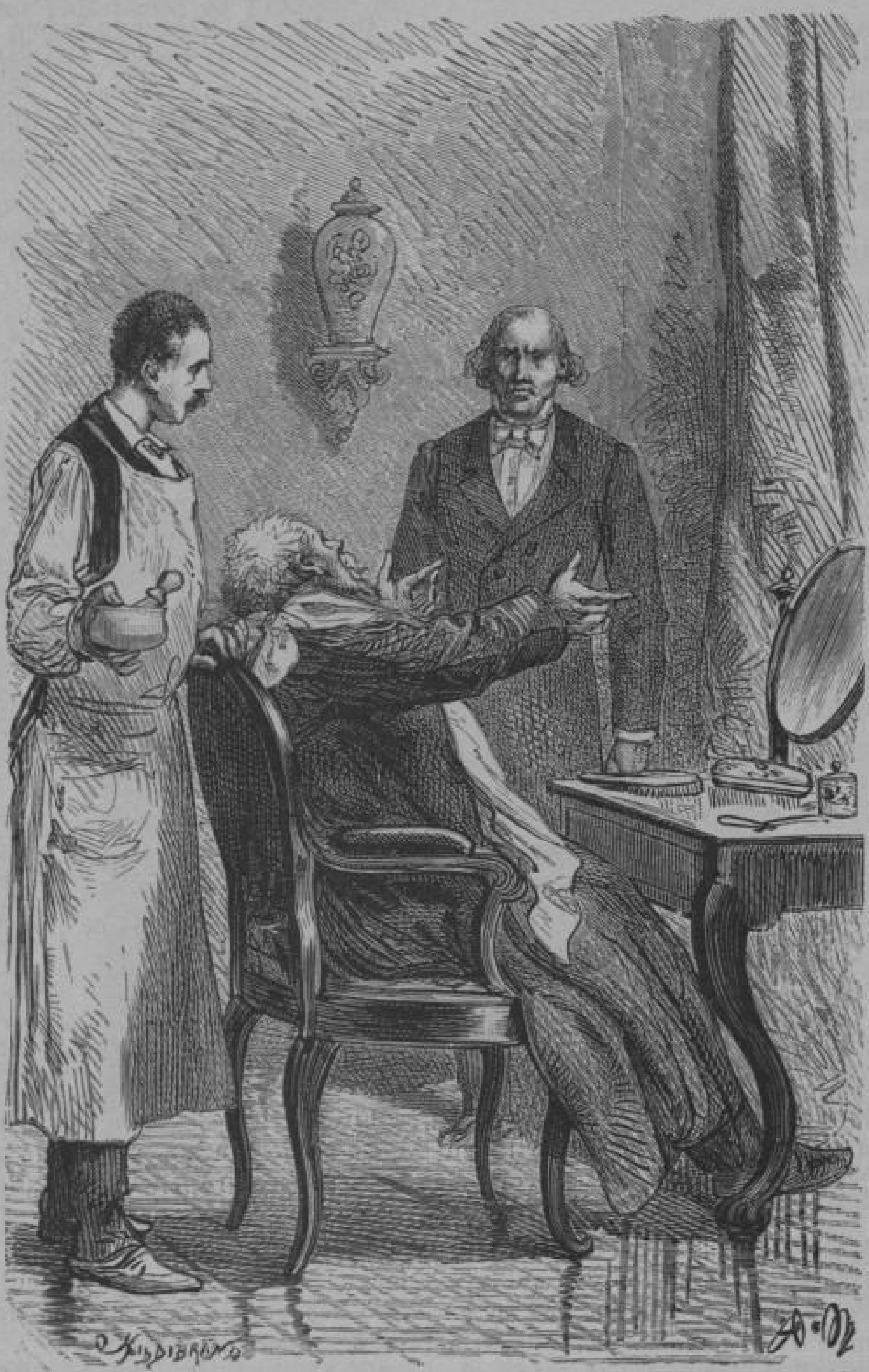
sait les promenades ; on se hâtait de profiter des beaux jours. La santé de Mme Lombard s'était fortifiée, tout le monde était content. Il n'était pas jusqu'à la goutte du colonel qui ne se montrât d'humeur plus traitable.

Dame Colette, suivant l'engagement qu'elle en avait pris, soignait en conscience les chats de Mlle Godeberte; il était même à craindre qu'une nourriture trop succulente ne nuisît à leur grâce en développant leur embonpoint. Mlle Godeberte eût été péniblement affectée si elle avait su quelles étaient les joies de Sultane et des autres en son absence : c'était à qui se percherait sur l'épaule de Miche.

Un matin, Rusotine s'obstina à vouloir accompagner Miche chez la marchande de tabac. La demoiselle du débit, excessivement humaine, ne résista pas au désir de la caresser et de causer avec elle.

Au même moment entra un caporal suivi d'un hideux roquet; la guerre est déclarée : bataille! et en dépit des efforts de Miche, Rusotine reçoit une blessure à l'œil droit, le sang coule, les passants s'arrêtent; quoique habituellement recluse, la chatte était connue; on la voyait derrière la vitre de la salle à manger. Personne ne pouvait donc se faire illusion sur la gravité d'un pareil événement.

Le colonel dit que la blessure serait guérie avant le retour de Mlle Godeberte, et qu'il ne fallait pas s'en inquiéter; Mlle Angélique prophétisa que la chose ne passerait pas inaperçue; elle redoubla de soin pour Rusotine qui guérit parfaitement, et à moins d'être prévenu, il était impossible d'apercevoir la marque légère qu'elle portait à l'œil droit. La chatte elle-même ne s'en souvenait plus.



Sa physionomie était sombre. (P. 188, col. 1.)

Cependant les matinées devenaient fraîches; encore quelques jours, et il faudrait dire adieu à cette belle forêt, à ces arbres qui allaient semer leur parure flétrie et joncher la terre d'un moelleux tapis.

Mlle Godeberte venait d'arriver, et Marie, voulant ramener son père par un beau jour, s'empressa d'aller saluer la propriétaire; elle lui remit les chats et la prévint que dès le lendemain matin elle rentrerait en possession de toute sa maison. Mlle Cormery se félicita de l'agréable séjour que son père avait fait à Saint-Germain et de l'agrément qu'elle-même y avait trouvé.

La propriétaire reçut les compliments de ses locataires avec la même grâce qu'on avait mise à les lui adresser.

Mlle Godeberte fit l'inspection de sa maison, et constata avec satisfaction que les meubles et les ustensiles de cuisine étaient en parfait état.

On était sur le point de se séparer, lorsque la *mère aux chats*, comme l'appelait Miche, eut la fa-

tale idée de prendre ses lunettes pour examiner de plus près les objets de son affection.

Les deux aînées furent déclarées irréprochables; mais lorsque M[lle] Godeberte aperçut la trace légère que Rusotine avait conservée, elle poussa un cri de douleur qui fut suivi d'un cri d'indignation.

« Qu'est-il arrivé à cette bête ? »

M[lle] Cormery raconta simplement la chose.

« Mener Rusotine dans un bureau de tabac ! Quelle imprudence ! et quelle faute, mademoiselle ! Abus de confiance ! Qui l'aurait pensé? »

M[lle] Godeberte parla d'aller chez le commissaire de police, mais elle comprit le ridicule d'une semblable démarche, lorsque le calme lui fut rendu.

Marie essaya par ses douces paroles et son admiration plus ou moins sincère pour les chats, de calmer la propriétaire. Celle-ci ne voulut entendre à rien ; elle s'enferma dans sa chambre avec les quatre, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Gothon et Colette échangèrent des paroles amères.

Colette manqua de dignité en reprochant à Rusotine tous les bons morceaux qu'elle lui avait servis.

Le plus triste de l'affaire était de perdre tout espoir d'habiter la jolie maison de M[lle] Godeberte l'année suivante.

A suivre. M[lle] GOURAUD.

LES SÉPULTURES DES PRINCES DE SAVOIE

La Savoie, après avoir été sous la domination romaine jusqu'à la fin du v[e] siècle, fit partie du royaume de Bourgogne jusqu'à la chute de celui-ci en 534.

Elle devint alors une simple province franque pendant plus de trois siècles, se vit en 879 annexée au royaume d'Arles, et en 1038 fut comprise avec ce dernier dans l'Empire d'Allemagne. A partir de cette époque, ses seigneurs l'administrèrent directement, sous la suzeraineté de l'empire.

Quelques années après, se distinguait particulièrement, parmi les plus puissants des gouverneurs de la Savoie, un comte de Maurienne, premier de ce titre, appelé Humbert aux Blanches-Mains, et beau-fils du dernier roi d'Arles, Rodolphe III, dont il tenait son comté par héritage.

Ce comte Humbert serait, dit-on, la souche de la Maison de Savoie. On place sa mort en 1048.

A cette époque, la famille d'Humbert aux Blanches-Mains avait déjà sur toutes les autres une prépondérance considérable, qu'accrurent davantage encore les successeurs immédiats de son fondateur, au point qu'en 1179 l'empereur Henri IV érigea en comté de l'empire les possessions de cette famille, qui prit alors le nom de *Savoie*.

Dès lors la maison de Savoie alla s'enrichissant constamment de quelque nouveau fief.

Ce fut le comte Thomas I[er], mort en 1233, qui fit l'acquisition, très-pacifique d'ailleurs, de la ville de Chambéry, qui devint la capitale du duché de Savoie.

Déjà le comte Amédée II, au commencement du XII[e] siècle, avait fait construire à peu de distance de Chambéry, sur la rive occidentale du lac du Bourget, dans un site pittoresque, l'abbaye de Hautecombe, desservie par des moines de l'ordre de Cîteaux, et destinée à être un lieu de sépulture pour les membres de sa famille.

Ce privilége valut à l'abbaye de Hautecombe « un éclat et une importance qu'elle conserva pendant une longue suite de siècles ».

L'extension de la Savoie au Piémont date du XIII[e] siècle. A cette époque, les descendants d'Humbert aux Blanches-Mains sont princes de l'Empire.

En 1376, le prince Amédée VI conquiert le comté de Nice. Son fils Amédée VII achète en 1401 celui de Gènes, et cinq ans après est élevé par l'empereur Sigismond à la dignité de duc. Ce même prince fut pape pendant dix ans, de 1439 à 1449, sous le nom de Félix V.

Son fils Louis devient l'époux d'Anne de Lusignan, fille de Jean II, roi de Chypre, et dont la mère, la reine Charlotte, lègue, en 1485, par héritage, aux ducs de Savoie le titre de rois de Chypre et de Jérusalem.

Jusqu'en 1713, les ducs de Savoie-Piémont, plus ou moins violemment mêlés aux événements d'Europe, ont agrandi leur duché d'une partie du Milanais.

En 1713, c'est-à-dire à la paix d'Utrecht, Victor-Amédée II acquiert la Sicile avec le titre de roi. Un peu plus tard, en 1720, il abandonne la Sicile à l'Autriche, en échange de la Sardaigne.

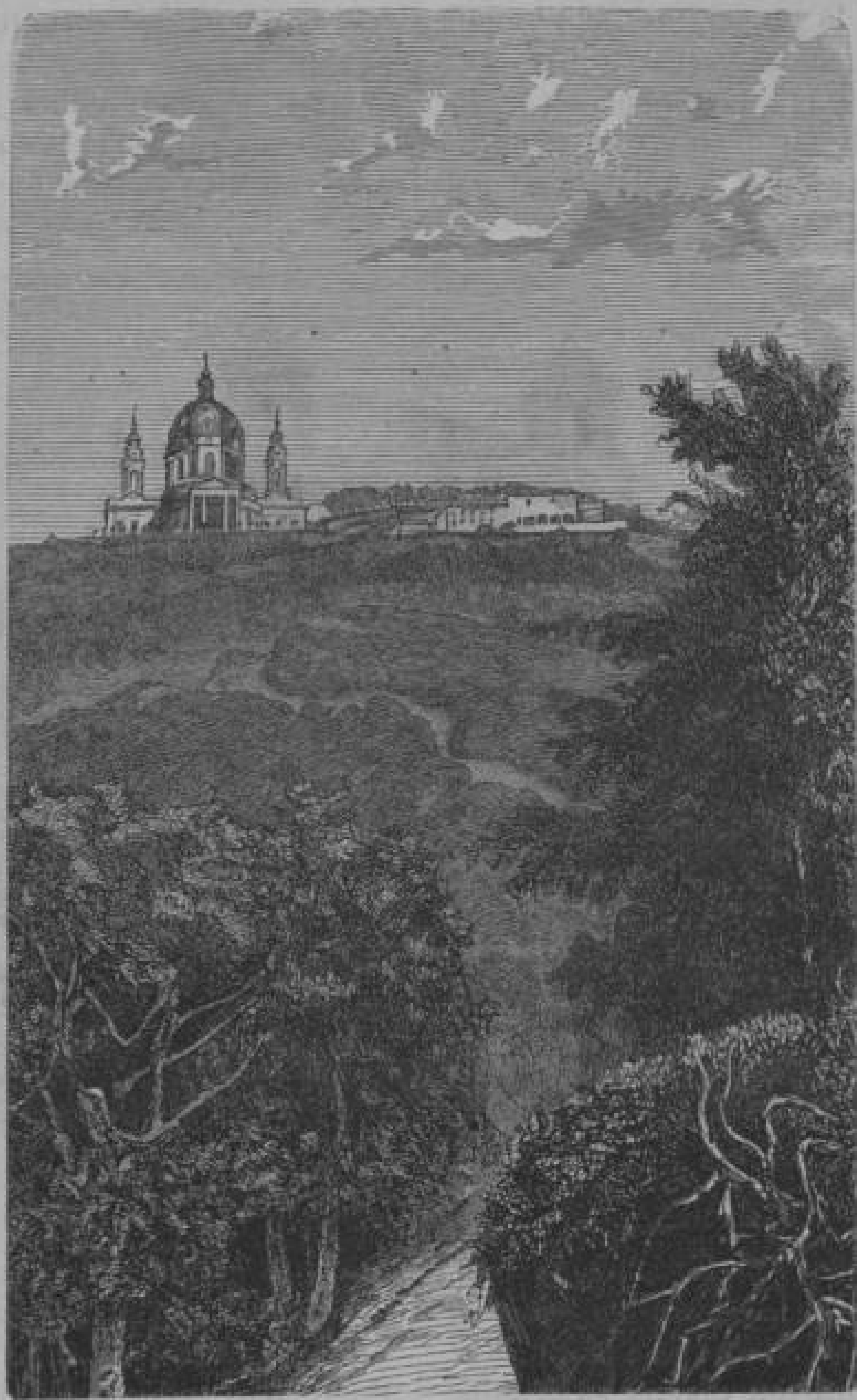
Mais revenons à l'abbaye de Hautecombe. Une longue suite de princes y avaient été ensevelis lorsqu'à l'époque de la Révolution française elle fut envahie, pillée, dévastée, livrée à l'abandon. Sous le Consulat, un industriel installa une usine dans l'ancienne abbaye, mais en 1824 le roi de Sardaigne Charles-Félix en reprit possession, fit relever les bâtiments dans leur ancien style, restaurer les tombes en ruines, et de nouveau consacra Hautecombe à la sépulture des princes de la maison de Savoie.

Cependant, bien avant que l'abbaye fondée par le comte Amédée II eût souffert des atteintes de la Révolution, le roi Victor-Amédée III, dont le père fut le premier, comme je vous l'ai dit plus haut, qui

prit le titre de roi en acquérant la Sicile, avait, lui aussi, fondé une abbaye, en souvenir de la levée du siége de Turin par les Français en 1706, et en avait fait un lieu de sépultures royales.

Turin était déjà la capitale des ducs de Savoie à la fin du XIIIe siècle.

C'est à quelques kilomètres de cette ville, encore aujourd'hui une des plus belles de l'Europe, que Victor-Amédée III fit construire son abbaye. Celle-ci s'élève sur une colline, appelée la *Superga*, à l'extrémité d'une longue promenade qui rappelle assez bien notre Bois de Boulogne par la faveur que lui accordent les Turinois. De la Superga la perspective s'étend jusqu'aux palais de Turin.



La Superga (P. 191, col. 1.)

Depuis Victor-Amédée III, qui fit de sa capitale une des premières du monde et la dota d'institutions sans nombre, jusqu'à Victor-Emmanuel II mort récemment, la Superga était donc le second lieu de sépulture des membres de la Maison de Savoie.

Nous allons maintenant parler d'un troisième. Il semble que la prodigieuse extension des descendants des comtes de Maurienne puisse se diviser et se caractériser en ces trois étapes : *Hautecombe*, la *Superga*, le *Panthéon*.

Car c'est au Panthéon de Rome, ce merveilleux monument dont s'inspira Michel-Ange pour édifier Saint-Pierre, que Victor-Emmanuel II a été enseveli.

« Le Panthéon et le Colisée sont les deux principaux restes de l'ancienne Rome, a dit un voyageur de la fin du siècle dernier; mutilés toutefois et dégradés, mais dans cet état même conservant quelque chose de si vivant et de si romain, que la renommée de Rome n'étonne plus et que Rome étonne encore. »

Le Panthéon s'élève sur l'emplacement de l'ancien Champ de Mars, sur une place dite de la Minerve, longtemps livrée aux ruines qui s'y trouvaient amoncelées, et que le pape Eugène IV fit enlever pour les répartir dans des endroits plus dignes.

Le Panthéon fut bâti ou terminé aux frais d'Agrippa, gendre d'Auguste, 25 ans avant Jésus-Christ. Au fronton se lit encore cette inscription :

AGRIPPA L. F. COS TERTIUM FECIT.

Il fut primitivement dédié, dit Pline, à Jupiter-Vengeur, puis ensuite destiné à recevoir les statues de tous les dieux.

C'est une construction de forme ronde, avec une immense coupole dont le diamètre est de 44 mètres. Au milieu de la voûte est pratiquée une ouverture de 24 pieds de diamètre, qui éclaire l'intérieur du monument.

Celui-ci est précédé d'un portique ou péristyle, composé de seize colonnes monolithes d'ordre corinthien, en granit oriental, d'environ 12 mètres de hauteur sans la base et le chapiteau, et de $1^m,50$ de diamètre.

« Ces colonnes sur huit de front, dit M. Francis Wey dans son livre sur Rome, couronnées des plus beaux chapiteaux que Rome nous ait légués, sont doublées d'un second rang; des pilastres ou piliers engagés en indiquent un troisième contre l'édifice même. Ici notons une singularité qui fait illusion sur la profondeur du portique. Au lieu d'être alignées sur des parallèles formant angle droit avec les degrés du péristyle, ces colonnes rayonnent légèrement; de telle sorte que, du milieu de la place où celles du premier rang qui portent le fronton devraient cacher celles du deuxième et du troisième, on les voit au contraire s'échelonner, parce que leur position un peu oblique engendre une perspective imaginaire dont le résultat est de reculer les distances. »

« Quelle idée simple et grande tout à la fois, s'é-

crie un autre voyageur, que ce fronton et ces colonnes! On la saisit et on la retient comme un beau vers de Corneille. »

Ce fronton était, dit-on, décoré de figures en bronze, qui sont tombées, comme ont disparu d'ailleurs les nombreuses plaques de marbre qui revêtaient l'intérieur.

La couverture de l'édifice était de lames d'argent, que Constantin, fils d'Héraclius, fit transporter à Byzance. Le sol a cependant gardé son magnifique dallage en marbre; mais la plupart des bas-reliefs ont été enlevés, détruits par les barbares.

Déjà, une première fois, le monument, en partie détruit par la foudre, avait été restauré par l'empereur Adrien. Menacé d'être ruiné complétement par les invasions successives, le pape Boniface IV l'obtint de l'empereur Phocas et le sauva une fois pour toutes en le consacrant à la Vierge et aux Martyrs. Aujourd'hui encore le Panthéon, malgré sa dénomination première, est aussi appelé *Sainte-Marie de la Rotonde*, ou simplement *Rotonda*. En 830, Grégoire IV y institua la fête de Tous les Saints.

Enfin Benoît XIV fit blanchir à la chaux l'intérieur de la voûte. Parmi les rares améliorations extérieures, il faut mentionner deux clochetons qui couronnent les deux angles du fronton et qui ont été construits sous l'inspiration du Bernin. Ce n'est pas d'ailleurs une inspiration des plus heureuses, et cela nuit plus à l'imposante harmonie du monument que ça ne la complète.

Victor-Emmanuel ne sera cependant pas le premier dont on aura confié au Panthéon de Rome la dépouille mortelle.

C'est là qu'en 1520 fut inhumé Raphaël Sanzio. Le sublime artiste y a son tombeau, érigé par Carlo Maratta, avec cette inscription :

Ille hic est Raphael, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

Ce distique est du cardinal Bembo.

Ainsi un génie artistique et une royauté vaillante dorment côte à côte sous le splendide mausolée que leur a donné la commune admiration d'un même peuple.

Mais, pendant qu'un profond silence va régner désormais sur le caveau royal, la voûte du Panthéon a retenti bien souvent du nom de Raphaël.



Le Panthéon de Rome. (P. 191, col. 1.)

Dès la première moitié du XVIIe siècle, en effet, une société, ou, pour nous servir de la phrase italienne, une congrégation *di virtuosi*, avait institué à Rome deux expositions publiques de tableaux pendant les fêtes de saint Joseph et de saint Jean (*san Giovanni Decollato*). L'exposition qui attirait tous les connaisseurs d'Europe était celle qui se tenait au Panthéon. « Ce lieu, dit un auteur anglais, devint bientôt une arène où les talents rivaux disputaient la palme, non-seulement l'un à l'autre, mais encore aux grands maîtres qui les avaient précédés, dont les chefs-d'œuvre étaient livrés par l'orgueil des nobles romains, leurs possesseurs, aux yeux du public, dans les galeries du Panthéon. »

L. Sevin.



Gervais versa le café. (P. 194, col. 1.)

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN[1]

III

Le lendemain.

Quand Mme de Vauclain se leva, après une nuit sans sommeil, elle n'avait pu encore prendre aucune décision relativement à l'orpheline qui reposait sous son toit. Elle ne pouvait pas l'écarter, la rejeter hors de sa vie : c'était l'enfant de son fils, après tout, c'était l'héritière de Vauclain; un jour, quand la marquise dormirait son dernier sommeil dans le caveau de famille des Vauclain, cette enfant occuperait à l'église du village le prie-Dieu armorié de la châtelaine, et elle serait la maîtresse du manoir. Il fallait donc, pour l'honneur de la famille, qu'elle reçût une éducation conforme à son rang; mais où fallait-il lui faire donner cette éducation? Mme de Vauclain avait gardé son fils au château; il était encore plus facile d'y garder une fille... mais son cœur se révoltait à cette idée. Garder cette enfant auprès d'elle! avoir sans cesse sous les yeux ce témoignage vivant de la révolte de son fils! rencontrer à toute heure le regard de ces yeux bleus qui n'étaient pas les yeux des Vauclain! s'entendre appeler grand'mère, peut-être, par la fille de cette intrigante! la marquise n'y songeait pas sans dégoût. Il valait mieux placer l'héritière de Vauclain dans un couvent : non à Poitiers, où la marquise serait encore obligée, par convenance, d'aller la voir quelquefois, mais à Paris. Seulement Mme de Vauclain ne connaissait pas les couvents de Paris, et ne savait où prendre des renseignements; elle résolut de demander conseil au baron de Thoiray.

Le baron de Thoiray, qui avait été le tuteur de Paul de Vauclain, était fort au courant des affaires, et il avait de nombreuses relations qui devaient le mettre à même de savoir facilement quel était le meilleur couvent de Paris parmi ceux qui n'accordent aucune sortie à leurs pensionnaires. Le baron était un petit homme fort gai et très-vif pour son âge de soixante-cinq ans; il avait conservé par tradition toutes les qualités de l'ancien régime, et il en avait de bonnes et de mauvaises, par conséquent. Les mauvaises ne faisaient de tort à personne, vu qu'elles étaient sans cesse neutralisées par sa bonté naturelle. Parmi les bonnes, nous citerons son exquise politesse, cultivée par lui à l'imitation de celle de Louis XIV, qui saluait les jardinières de Trianon, et cette opinion très-juste qu'il faut, avant toute science, apprendre l'obéissance aux enfants. Cette opinion, il n'avait pas pu la faire prévaloir dans l'éducation de son pupille; il aurait fallu pour cela exiger que le jeune homme fût soumis à une autre direction que celle de sa mère, et le baron était trop poli pour ne pas s'incliner devant les volontés d'une dame, d'autant plus qu'au fond cela lui était bien égal. Le baron avait pour principe qu'il ne faut pas prendre trop à cœur les choses de ce monde, surtout quand elles ne vous touchent pas personnellement; et c'était à ce principe, croyait-il, qu'il devait d'avoir conservé sa santé, son appétit et son égalité d'humeur.

Tout en ne s'intéressant pas outre mesure aux affaires d'autrui, le baron aimait assez à s'en mêler, pour passer le temps et pour contenter sa curiosité. Il s'empressa donc, dès qu'il eut reçu le message

1. Suite. — Voy. page 177.

de Mme de Vauclain, de faire-atteler et de se mettre en route. Tout en cheminant, commodément assis sur les coussins de sa grande berline (voiture antique à laquelle il avait fait mettre des ressorts modernes, pour jouir à la fois des avantages du passé et de ceux du présent), il se demandait ce que sa nièce pouvait lui vouloir. « Le style, l'écriture de son billet, tout est troublé, se disait-il; il faut qu'il se soit passé quelque chose de grave. Elle a besoin de moi, elle réclame ma présence et mes conseils... comme si elle les avait jamais suivis, mes conseils! Est-ce qu'on aurait des nouvelles de ce pauvre Paul? Impossible, nous avons eu la certitude de sa mort. C'est la veuve, peut-être, qui réclame son héritage? Cela ne sera pas difficile à régler : on mettra cette affaire-là entre les mains d'un notaire, car je conçois que ma nièce ne veuille pas entrer en correspondance avec cette femme... Ah! nous voilà à la troisième borne; dans un petit quart d'heure je saurai à quoi m'en tenir. Jean! pressez un peu vos chevaux, s'il vous plaît! »

Si M. de Thoiray était pressé d'arriver, la marquise ne l'était pas moins de le voir arriver, car elle guettait derrière les vitres l'apparition de la voiture au bout de l'avenue. Dès qu'elle la vit, elle donna l'ordre de servir, car elle savait que son oncle ne s'occupait pas volontiers d'affaires sérieuses lorsqu'il était à jeun. Il l'aborda avec sa courtoisie habituelle; mais il se garda bien, avant le déjeuner, de faire la moindre remarque sur la fatigue et la préoccupation qui se lisaient sur son visage. Il craignait qu'à une phrase du genre de celle-ci : « Votre teint montre aujourd'hui moins de roses et plus de lys que de coutume, » Mme de Vauclain ne répondît par l'explication des lys, et que cette explication n'entraînât trop loin du déjeuner. Il se répandit donc en banalités moins compromettantes, avant et pendant le déjeuner, jusqu'à ce que Gervais lui eût versé le café dans une tasse de vieux Sèvres qui lui était spécialement réservée à Vauclain. Alors, changeant tout à coup de physionomie, pendant que Gervais sortait du salon et en refermait la porte, il se tourna vers Mme de Vauclain et lui dit :

« Maintenant, ma chère nièce, en quoi puis-je avoir le bonheur de vous servir? »

Pour toute réponse, la marquise lui tendit la lettre de la pauvre Élisabeth. M. de Thoiray la prit du bout des doigts, en examina le papier et l'enveloppe un peu vulgaires, et parut étonné des caractères qui y étaient tracés.

« Jolie écriture, écriture aristocratique; un peu irrégulière; la plume était mauvaise, sans doute. Je me demande ce que cette écriture-là est venue faire sur de pareil papier... Ah! »

Ce qui lui arrachait ce « ah! », c'était la signature. Mme de Vauclain coupa court à ses commentaires en lui disant impérieusement :

« Lisez! »

Le baron s'inclina et lut. A mesure qu'il avançait, son visage changeait d'expression : du mépris il passait à l'étonnement, de l'étonnement à la pitié. « Pauvre femme! » dit-il quand il eut fini.

« Vous la plaignez? s'écria Mme de Vauclain. Soyez sûr qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'elle nous dit là. Elle se débarrasse de l'enfant, qui la gênerait pour attraper une autre dupe, voilà tout! Je parie que si l'on se tenait au courant de ses démarches, ce que je n'essayerai pas de faire, certainement, on la verrait se remarier dans un an, plus tôt si elle peut. Vous vous laissez prendre à cette lettre-là, baron! vous êtes vraiment par trop chevaleresque. »

Le baron salua et dit :

« J'admets que vous ayez raison : aussi bien les actions de cette dame ne nous intéressent guère. Mon humble avis, c'est que tout est pour le mieux : vous avez l'enfant qui est, après tout, de votre sang, la propre fille de votre fils; vous la faites élever comme il convient à l'héritière de Vauclain, et, dans une douzaine d'années d'ici, vous la mariez : en ne tenant pas à la fortune, puisqu'elle en apportera une suffisante, vous n'aurez pas de peine à trouver quelque cadet de bonne famille qui consentira à prendre le nom, le titre et les armes des marquis de Vauclain; de cette façon, la famille ne s'éteindra pas. Notre histoire est pleine de pareils exemples : autant en est arrivé au XIIIe siècle à l'héritière de la maison de Bourbon, qui a fourni une assez belle carrière depuis ce temps-là.

— Vous pensez donc qu'il faut que j'adopte l'enfant? C'était justement là-dessus que je voulais vous consulter.

— Adopter n'est pas le mot juste : il n'y a pas besoin d'une adoption, puisqu'elle est votre petite-fille...

— Eh! sans doute! ne disputons pas sur le mot. Vous croyez, veux-je dire, que je dois la faire élever sous le nom et selon le rang de Mlle de Vauclain?

— Sûrement! Voyez-vous, ma chère nièce, les choses d'ici-bas ont leur bon côté quand on sait le voir. Cette enfant vous fera une société, ce sera votre bâton de vieillesse, elle vous rattachera au monde et vous préservera de la solitude, qui n'est pas bien gaie quand on a dépassé la soixantaine...

— Il s'agit bien de cela! s'écria Mme de Vauclain. De la société, des amusements, des fêtes, n'est-ce pas? la douairière de Vauclain conduisant sa petite-fille au bal et jouissant de ses succès? Comme si les souvenirs qui me rongent le cœur pouvaient se dissiper et s'évanouir! comme si je pouvais, comme les autres femmes, devenir jamais une grand'mère heureuse, aimante et aimée! Ah! j'ai aimé mon fils, je l'ai aimé passionnément, et vous savez comment cela a fini. A présent, mon cœur est mort. Cette enfant, je l'ai vue hier un seul instant, et sa vue a suffi pour me bouleverser. C'était la voix, la tournure, le teint, les cheveux de mon fils à son âge; mais ce n'étaient pas ses yeux : elle porte avec

elle une autre ressemblance qui me la ferait haïr... Je ne veux pas qu'elle vive auprès de moi. En la faisant élever au loin, je pourrai rester indifférente pour elle, et c'est ce qui vaudra le mieux. Moins je la verrai et moins j'aurai de peine à lui pardonner ce que sa mère m'a coûté. Connaissez-vous, à Paris, quelque couvent cloîtré où l'on puisse la garder jusqu'à son mariage, et lui donner une éducation conforme au rang que doit occuper dans le monde Mlle de Vauclain? Je ne regarderai pas à la dépense, bien entendu.

— Hum! comme vous prenez les choses !... Non, je ne connais pas; je n'ai jamais eu d'enfant à mettre au couvent, moi! Et puis c'est une nourrice qu'il lui faudrait, ce me semble... Quel âge a-t-elle donc, cette petite?

— Cinq ans passés... il y a six ans que son père m'a abandonnée.

— Hum! cinq ans... oui, à la rigueur, on peut la mettre au couvent, en recommandant qu'on ne lui fasse rien faire la première année. Je vais écrire, prendre des renseignements; je m'en occuperai dès aujourd'hui, et je vous apporterai les réponses à mesure que je les recevrai. Je vous quitte; je vous promets que mes lettres partiront ce soir... Ah! est-ce que vous ne me la ferez pas voir, ma nouvelle pupille? »

Une vive contrariété se peignit sur les traits de la marquise; cependant elle sonna.



Il garda la petite main dans la sienne. (P. 196, col. 1.)

« Envoyez-moi Mariette, » dit-elle à Claudine, qui montra son minois curieux entre les battants de la porte.

Mariette vint, et reçut l'ordre d'aller chercher l'enfant.

« Je vais tâcher de l'amener à madame, dit-elle; mais je crois bien que je serai obligée de l'apporter. Je ne sais pas ce qu'elle a, la pauvre petite ; peut-être bien que c'est la fatigue du voyage: la dame anglaise m'a dit qu'elles avaient traversé la mer et fait je ne sais combien de lieues, jour et nuit, en chemin de fer et en voiture. J'ai levé la petite ce matin, je lui ai donné des joujoux, j'ai tâché de la faire manger; elle refuse tout, et dit sans cesse qu'elle a froid; elle reste enfoncée dans son fauteuil, tranquille comme si elle dormait; mais elle ne dort pas, car elle vous suit de ses grands yeux, qui ont l'air si tristes! Je crains qu'elle soit bien malade, la pauvre enfant! »

Mariette disparut et revint au bout d'un instant chargée de la petite fille, qui, un bras passé autour de son cou, penchait sur son épaule sa tête languissante. Les jambes pendaient, chaussées de pauvres bottines usées et de bas criblés de reprises; et quand Mariette la mit debout, elle étendit instinctivement la main pour chercher un appui dans le dossier d'une chaise. Puis elle salua timidement, et dit

d'une voix tremblante cette phrase que Mariette venait évidemment de lui souffler : « Bonjour, madame la marquise! »

La marquise tressaillit à cette voix, et répondit d'un air contraint : « Bonjour, petite ; voilà un monsieur qui veut vous voir. »

L'enfant leva les yeux, et voyant ce vieillard qui se penchait vers elle en lui souriant, elle essaya de lui sourire aussi et lui tendit sa petite main.

Le baron la prit et la baisa, ce qui parut étonner beaucoup l'enfant ; puis, gardant la petite main dans la sienne :

« Bonjour, mademoiselle, lui dit-il : êtes-vous reposée de votre voyage? Mariette vous a-t-elle montré le parc et les jardins? Vous n'en aviez peut-être pas de si grands en Angleterre? »

La petite fille paraissait ne rien comprendre à ces questions.

« Je n'avais pas de jardin, répondit-elle ; maman me menait jouer dans le jardin de tout le monde.

— Ah! et votre papa, vous y menait-il aussi?

— Oh! mon pauvre papa! il est parti, il y a bien longtemps, et puis il est mort. C'est une grande lettre qui l'a dit, et qui a fait pleurer maman. Les autres lettres la faisaient rire; elle m'embrassait, elle me disait : Papa va bien, il est content, il nous fera bientôt venir avec lui. Et puis elle me faisait embrasser le portrait de papa, et elle me disait : Regarde-le bien pour le reconnaître quand tu le reverras.

— Votre maman l'aimait donc, votre pauvre papa? demanda le baron, sans vouloir remarquer l'impatience de la marquise.

— Mais oui, puisqu'elle était ma maman et qu'il était mon papa! Quand on est mort, on n'écrit plus de lettres, n'est-ce pas, monsieur? Maman n'en a plus jamais reçu, et elle a pleuré tous les jours depuis la méchante lettre. »

M. de Thoiray se tourna vers la marquise. « La mère mentait peut-être bien, lui dit-il à demi-voix;



mais l'enfant est trop jeune pour savoir déjà tromper : elle annonce un bon naturel, cette petite. Cela ne m'étonne pas d'ailleurs; sauf les yeux, elle a tous les traits des Vauclain. Je crois qu'une bonne éducation en fera une héritière très-convenable... »

Pendant qu'il parlait, l'enfant, qui se soutenait à peine avec l'appui de la chaise, sentit tout à coup la tête lui tourner. Sa main s'ouvrit, et elle serait tombée, car Mariette, qui s'était retirée par respect au fond du salon, n'était plus là pour la soutenir, si la marquise ne l'avait reçue dans ses bras.

Elle ne l'y garda pas longtemps. Elle regarda, l'espace d'un éclair, ce visage qui ressemblait tant à celui de son fils, et elle fit un mouvement comme pour serrer l'enfant contre son cœur. Si elle eût été seule, elle l'eût peut être fait; mais la présence du baron la retint; elle remit l'enfant à Mariette, qui accourait, et lui dit froidement :

« Cette petite est malade : allez la coucher et faites appeler le médecin. »

IV

Retour en arrière.

La petite Pauline était malade, en effet, car elle ne sortit de son évanouissement que pour tomber dans le délire. Elle disait des choses incohérentes, elle avait peur de la mer, du bateau, de la locomotive qui sifflait; elle parlait de Londres, de la promenade où elle jetait du pain aux petits oiseaux, et sans cesse elle appelait sa mère. Le médecin déclara qu'il craignait une fièvre grave et longue; il s'informa des causes qui avaient pu la déterminer, et sembla trouver que la fatigue d'un voyage n'était pas suffisante pour produire cette maladie; l'enfant devait avoir souffert, avoir pâti pendant plusieurs mois peut-être; quoiqu'elle fût bien jeune, il pouvait y avoir aussi des causes morales; enfin il se montra fort inquiet. Il recommanda le calme, le silence, choses qui ne manquaient pas à Vauclain; et, quand l'enfant irait mieux, des distractions et de la gaieté sans fatigue. A cette prescription, Mariette secoua la tête : elle trouvait que le docteur pourrait aussi bien ordonner à la malade une aile de merle blanc pour son premier repas. Elle se promit de chercher dans tout le pays des amusements pour l'enfant, et s'exerça, durant ses nuits de veille, à retrouver son ancien talent pour confectionner des joujoux. En avait-elle fait à son Paul, des capucins de cartes, qui s'abattaient tous à la fois, le nez en avant, quand on poussait du doigt le dernier de la file! lui avait-elle fabriqué des sabots, des seaux, des corbeilles, des écuelles, avec des glands de chêne, des paniers avec le jonc de l'étang, des petites charrettes avec une coque de noix supportée par quatre roues faites de rondelles de carotte! lui avait-elle taillé dans une feuille de papier des rondes de petits messieurs et de petites demoiselles qui dansaient en se tenant par la main! Elle s'y remettait, à vingt-cinq ans de distance, pour l'enfant de son nourrisson; mais la pauvre petite pourrait-elle jamais se servir de toutes ces jolies choses que Mariette serrait précieusement dans son armoire, pour les en tirer quand le moment

serait venu? On pouvait en douter, en la voyant étendue, toute faible, avec son nez amaigri, ses lèvres desséchées, ses yeux dilatés par la souffrance et sa pâle petite figure qui paraissait plus pâle encore au milieu de ses cheveux noirs épars sur l'oreiller. Et le vieux docteur en doutait aussi, car il ne trouvait guère de meilleures réponses aux questions de Mariette que ces formules banales : « Il y a tant de vie dans les enfants ! » ou bien : « J'en ai vu revenir de plus loin ! »

Le baron de Thoiray avait écrit et reçu bon nombre de lettres; il était en mesure de présenter au choix de la marquise une demi-douzaine de couvents, situés tant à Paris qu'à la campagne, tous en bon air, possédant des jardins spacieux, et capables d'élever l'héritière de Vauclain et de la rendre à sa grand'mère à l'âge de dix-huit ans, pourvue de bons principes, de connaissances suffisantes, d'une tenue modeste, sachant saluer et se présenter, et possédant en outre les arts d'agrément qu'il plairait à la marquise de lui faire enseigner, comme la broderie, le piano et l'aquarelle. Mais le baron ne se pressait point de donner ces renseignements à Mme de Vauclain ; il serait bien temps quand la petite serait guérie. D'ailleurs il espérait toujours que la marquise reviendrait sur sa résolution et se déciderait à garder l'enfant près d'elle. « De cette façon, pensait-il, elle la formera peu à peu aux belles manières, et elle pourra la présenter de bonne heure dans le monde et y rentrer elle-même. Depuis six ans qu'elle se tient renfermée dans son château à s'attrister toute seule du matin au soir, elle a vieilli de quinze ans pour le moins; il est temps que cela finisse, et cette petite fille arrive très-à propos. » Le baron jugeait sa nièce d'après lui-même.



Mariette secoua la tête. (P. 196, col. 2.)

Mariette, disposée à adorer Pauline, parce qu'elle était la fille de son nourrisson, lui en voulait pourtant bien un peu d'être aussi la fille de sa mère; mais ce sentiment fâcheux ne tint pas contre la maladie de la petite fille. Le moyen, pour un cœur aimant, de ne pas s'attacher à une enfant qui souffre, qui est là sans défense entre vos mains, qui s'abandonne à vos soins et qui vous en remercie par une caresse, quand la fièvre lui permet de les comprendre? Mariette, au bout d'un mois de fatigues incessantes, sentait que si elle eût vu mourir Pauline, il lui aurait semblé perdre Paul une seconde fois; elle épiait sur le visage du médecin les moindres signes d'espoir, et elle se disait au fond de son cœur : « Pourvu que sa mère soit morte pour de bon, et qu'elle ne vienne pas nous la réclamer ! »

C'était aussi un peu la crainte de Mme de Vauclain. Non qu'elle eût pris sa petite-fille en affection; mais elle se rattachait à l'idée que la famille de Vauclain ne s'éteindrait pas encore; et puis, avec la mauvaise opinion qu'elle conservait toujours de sa bru inconnue, elle pensait qu'il était fort heureux que l'éducation de Pauline ne restât pas sous la direction de cette femme; et elle se promettait de l'entourer de sages et sévères maîtresses, attentives à extirper de son âme les mauvais instincts qu'elle pouvait tenir de sa mère.

Mme de Vauclain était-elle juste en condamnant ainsi une personne qu'elle n'avait jamais vue? Non, sans doute ; mais il faut avouer que sa colère et sa rancune avaient leur raison d'être. Au moment où, heureuse et fière des succès de son fils, dont il lui revenait des louanges de tous les côtés, elle comparait entre elles les plus jolies, les plus charmantes, les plus accomplies parmi les héritières du Poitou, pour y choisir la jeune marquise de Vauclain, une lettre de Paul lui avait annoncé sa résolution d'épouser en Angleterre, où il était allé faire un voyage de touriste, une jeune institutrice sans noblesse et sans fortune. Paul avait dû, en écrivant cette lettre, prévoir la réponse que lui fit sa mère : elle lui enjoignait de revenir immédiatement à Vauclain, et de renoncer à ses projets, sans aucun espoir de retour. Paul revint immédiatement; mais il ne renonça pas à ses projets. A tout ce que lui disait sa mère, il répondait : « Si vous la connaissiez, ma mère ! Venez en Angleterre avec moi; je suis sûr que vous l'aimerez dès que vous l'aurez vue. » Et il détaillait avec complaisance toutes les qualités de son Élisabeth : son esprit, sa bonté, sa grâce, sa distinction, le charme de ses manières, ses talents, sa beauté. C'était en vain. Mme de Vauclain, inflexible, répétait à son fils : « Si vous me quittez pour elle, vous ne remettrez plus les pieds dans ma maison. » Paul, irascible, habitué à faire ses volontés, rencontrait

pour la première fois un obstacle; il n'en tint pas compte. Après une scène violente, il partit. Il essaya encore par lettres de fléchir sa mère, elle lui renvoya ses lettres sans les lire. Six mois après le départ de Paul, les sommations légales furent faites à la marquise, qvi apprit peu aprés que son fils s'était marié; et le baron de Thoiray, qui lui annonça cette nouvelle, n'en put tirer d'autre réponse que: « Il y a six mois que j'ai perdu mon fils. » En effet, elle avait pris le deuil le lendemain de son départ.

Si elle le considérait comme mort, pourquoi donc, six ans après, Mariette la trouva-t-elle évanouie un matin, et eut-elle tant de peine à la rappeler à la vie? Mariette ne le devina pas : elle ne savait pas lire. Mais si elle eût pu lire le journal que sa maîtresse avait laissé tomber à terre, elle y aurait vu le récit d'une attaque des indigènes de .... contre la nouvelle colonie d'émigrants, attaque dans laquelle le jeune marquis de Vauclain avait péri en combattant avec héroïsme. La marquise ne dit rien, elle renferma ses sentiments en elle-même, et Mariette et les autres domestiques n'apprirent son malheur qu'en entendant, au prône du dimanche suivant, le curé recommander aux prières des fidèles l'âme de Jacques-Marie-Paul, marquis de Vauclain, décédé à l'étranger.

Depuis ce jour-là (et il y avait environ huit mois), la marquise de Vauclain n'avait plus pris d'intérêt à rien dans ce monde. Le baron de Thoiray avait vainement essayé de traiter avec elle les questions d'argent; que lui importait l'héritage de son fils! Si la veuve se présentait avec un testament de Paul ou un contrat en sa faveur, il n'y aurait qu'à lui faire remettre par le notaire ce qu'elle réclamerait : les revenus accumulés du bien du jeune homme étaient encore là, puisqu'il avait refusé de les recevoir. La marquise n'ayant voulu ouvrir aucune lettre, ignorait la naissance de la petite Pauline.

Qu'était-ce donc que cette Élisabeth, tant haïe par la mère et tant aimée par le fils? Élisabeth Morland était une jeune fille française d'une bonne famille de la bourgeoisie. Elle était restée orpheline à l'âge de sept ans; des parents éloignés avaient pris la peine de la faire élever dans un bon pensionnat, et ils ne lui avaient point caché, quand elle avait été en âge de le comprendre, qu'elle était pauvre et qu'ils n'étaient pas riches; il faudrait donc qu'elle se mît en état de gagner sa vie le plus tôt possible. Élisabeth avait trouvé cela tout simple; et, sans s'emporter contre le sort qui ne lui avait pas donné 10 000 francs de rente, elle avait remercié ses parents de ce qu'ils faisaient pour elle, et elle avait travaillé de son mieux pour cesser bientôt d'être à leur charge. Intelligente, douée de patience et de persévérance, Élisabeth avait réussi à tout, et à dix-sept ans elle put être placée comme institutrice près des enfants de lord Pentley, qu'elle suivit en Angleterre.

Elle fut très-heureuse dans sa nouvelle situation. Lady Pentley, charmée du tact, de l'esprit, de la distinction native de Mlle Morland, ne la traitait pas comme une gouvernante ordinaire; elle l'appelait sans cesse au salon pour l'aider à remplir ses devoirs de maîtresse de maison, devoirs dont sa faible santé lui faisait une fatigue, et elle se plaisait à faire entendre à ses invités la jolie voix et le talent de pianiste de la jeune fille. Élisabeth avait vingt-deux ans lorsque Paul de Vauclain fut reçu chez lord Pentley. Paul partagea l'opinion générale sur la jeune institutrice; il s'informa de sa famille, apprit qu'elle n'en avait plus, et lui demanda directement sa main. Élisabeth était confiante et sans expérience; sincère par nature et par habitude, elle ne soupçonna aucun mystère derrière la demande du jeune homme; l'idée ne lui vint même pas qu'il lui faisait cette demande avant de s'être assuré du consentement de sa mère : elle accepta. Elle admit très-bien que la marquise, femme âgée et souffrante, ne pût pas venir au mariage; elle lui écrivit une lettre à la fois tendre et respectueuse qui resta sans réponse, ce dont elle n'osa pas s'offenser (la marquise l'avait jetée au feu comme les autres). Enfin, dans une petite église du Hampshire, Élisabeth Morland, heureuse et sans inquiétude pour l'avenir, devint la femme de Paul de Vauclain.

Son bonheur ne dura pas longtemps. Quand elle sut que la mère de son mari la repoussait, que plutôt que de l'accueillir elle avait chassé son fils de sa maison, elle fut prise d'un profond chagrin. Sa nature droite répugnait aux tromperies, quel qu'en fût le motif : Paul l'avait trompée, Paul avait désobéi à sa mère, Paul avait fait une mauvaise action; elle ne pouvait plus avoir confiance en lui, elle ne pouvait plus le prendre pour guide et pour conseil. Elle avait toujours de l'affection pour lui, mais elle n'était plus sûre de l'estimer; elle ne pouvait pas être certaine qu'en toute circonstance il ferait son devoir et l'aiderait à faire le sien. Elle resta triste, se reprochant de n'avoir pas su découvrir la vérité, et s'imaginant, à chaque fois qu'elle voyait un nuage sur le front de son mari, qu'il regrettait déjà ce qu'il avait fait.

Paul n'avait pas de regrets, mais Paul avait des remords : c'était bien pis. Et puis la vie matérielle lui causait aussi des soucis. Jusqu'à son mariage il n'avait eu que la peine de prendre ses revenus chez son banquier : depuis sa majorité il jouissait de la fortune de son père, dont Mme de Vauclain lui servait la rente très-exactement, les terres et le château devant, d'après le testament du feu marquis, rester entre les mains de sa veuve tant qu'elle vivrait. Mais quand il se fut marié, il fit savoir à sa mère que c était à son affection et non à l'argent qu'il tenait, et qu'il ne recevrait pas un centime d'elle tant qu'elle ne lui aurait pas rendu ses bonnes grâces. Puis il se mit en quête de moyens de gagner de l'argent : bon nombre de fils de grands seigneurs en gagnent en Angleterre et ne croient pas

déroger pour cela : Paul pouvait bien faire comme eux. Seulement il ne s'y entendait pas; il vécut à grand'peine pendant quatre années, et finit par partir pour l'Australie, où il croyait avoir trouvé un établissement avantageux. Il n'emmena pas Élisabeth ni Pauline, qu'il ne voulait pas exposer aux chances des débuts. Il réussissait, il était content, il espérait les faire venir sous peu, lorsque la nouvelle ville fut attaquée....., et au lieu de la lettre d'appel qu'elle attendait de son mari, la pauvre Élisabeth reçut la nouvelle de sa mort.

Ce coup la brisa : toutes ses espérances sombraient à la fois. Ses ressources furent bientôt épuisées. Elle chercha du travail; mais que peut-on faire quand on est chargée d'un enfant? Il aurait fallu se séparer de Pauline, la confier à des mains étrangères : peut-être à ce prix Élisabeth aurait-elle retrouvé une place d'institutrice; mais élever les enfants des autres, et vivre loin de sa fille! elle ne pouvait s'y décider. Elle fit des broderies, de la couture, et elle y gagna tout juste du pain; enfin elle tomba malade, et le mal marcha si vite que le médecin des pauvres, qu'une voisine lui amena, la jugea perdue, et, la voyant sans famille, lui conseilla d'aller à l'hôpital.

A cette idée de mourir sitôt, Elisabeth fut épouvantée. Que deviendrait sa fille?... Eh bien, sa fille n'avait-elle pas un nom, une grand'mère, une fortune? La mère une fois morte, la vie devenait facile pour l'enfant : tout était bien ainsi, et Dieu était bon! La pauvre femme, avec le calme qui accompagne une grande résolution, fit un paquet des petits vêtements de Pauline; elle savait qu'une modiste, mistress Brown, qui lui avait donné quelquefois de l'ouvrage, partait le soir même pour la France, et elle la fit prier d'emmener son enfant; elle fit venir un brocanteur et lui vendit tout ce qu'elle possédait encore pour payer le voyage au château de Vauclain. Puis, rassemblant ses dernières forces, elle couvrit Pauline de ses meilleurs vêtements, pour qu'elle n'eût pas froid en route; elle la combla de caresses en retenant ses larmes, et elle la remit à Mme Brown, qui fut obligée de brusquer les adieux : le train ne l'attendrait pas! Quand Élisabeth n'entendit plus les petits pas de sa fille descendre l'escalier, elle resta assise, comme hébétée. Pauline était partie... Pauline allait chez sa grand'mère... Autrefois Élisabeth avait songé souvent à l'y envoyer, elle s'était complu dans ce rêve... Pauline était si charmante! elle serait l'ange de la réconciliation; on l'enverrait, dans deux ou trois ans, à Vauclain, on lui ferait rencontrer la marquise, qui ne pourrait pas s'empêcher de l'aimer, et qui pardonnerait à Paul... peut-être à elle aussi!... Quelle différence d'avec la réalité!

La jeune femme se redressa tout à coup. « Mais si je ne mourais pas? se dit-elle. A présent j'ai donné mon enfant! » Une quinte de toux, une suffocation vinrent la rassurer; elle sourit amèrement, et dès qu'elle fut un peu remise, elle pria une voisine d'aller lui chercher une voiture. Puis elle descendit, serrant dans sa main une pièce de monnaie qu'elle avait gardée pour payer le cocher; et bientôt après la porte de l'hôpital se referma sur elle.

A suivre. Mme COLOMB.



LE MUSÉE ETHNOGRAPHIQUE

DES MISSIONS SCIENTIFIQUES

L'ethnographie, c'est-à-dire l'étude des diverses races du globe au point de vue de leur organisation sociale, est une science toute nouvelle. Jadis, le voyageur qui revenait de pays lointains, pour rehausser le mérite de ses explorations, ou peut-être par simple naïveté ignorante, se plaisait à dépeindre sous des couleurs fantaisistes les choses étranges qu'il avait vues, les peuples au milieu desquels il avait vécu. De là il résultait que, jusqu'à notre époque, on n'a eu que des données fausses sur les divers peuples de la terre, même les plus rapprochés de nous.

Depuis le commencement du siècle, les merveilleuses découvertes qui se sont succédé si rapidement, la traction et la navigation à vapeur, le télégraphe, en facilitant les relations entre les peuples, ont permis d'établir, sur des bases certaines, des sciences qui n'étaient encore qu'à l'état rudimentaire : la géographie, ou connaissance de la terre, l'anthropologie, ou science de l'homme et de ses évolutions, et enfin l'ethnographie, qui sert de trait d'union et de complément à ses deux sœurs.

Dès lors le voyageur a pu parcourir le globe rapidement, et, aidé des connaissances nouvelles, étudier ses habitants avec méthode. L'astronomie lui a permis de retracer exactement les contours et les reliefs des pays, tandis que la photographie lui fournissait le moyen d'emporter l'image fidèle des sites, des monuments.

Les gouvernements européens, participant tous à la tâche générale, ont envoyé sur tous les points peu connus des missions chargées non-seulement d'étudier les mœurs et les coutumes des peuples lointains, mais encore de réunir et de rapporter des preuves matérielles de leur civilisation.

La France a pris un rang honorable dans cette

grande exploration du globe, et la liste des voyageurs qu'elle a produits depuis cinquante ans est plus longue et plus glorieuse qu'on ne le croit. Malheureusement, jusqu'ici les résultats palpables de ces expéditions ont été disséminés çà et là, et ont ainsi échappé à l'attention du public.

Frappé de cet inconvénient, le gouvernement vient de décider la création d'un musée où seront réunies les collections ethnographiques provenant des missions officielles. Ce musée a été installé provisoirement au palais de l'Industrie, et est appelé à prendre un grand développement.



Mission de M. Wiener : Poteries péruviennes. (P. 200, col. 2.)

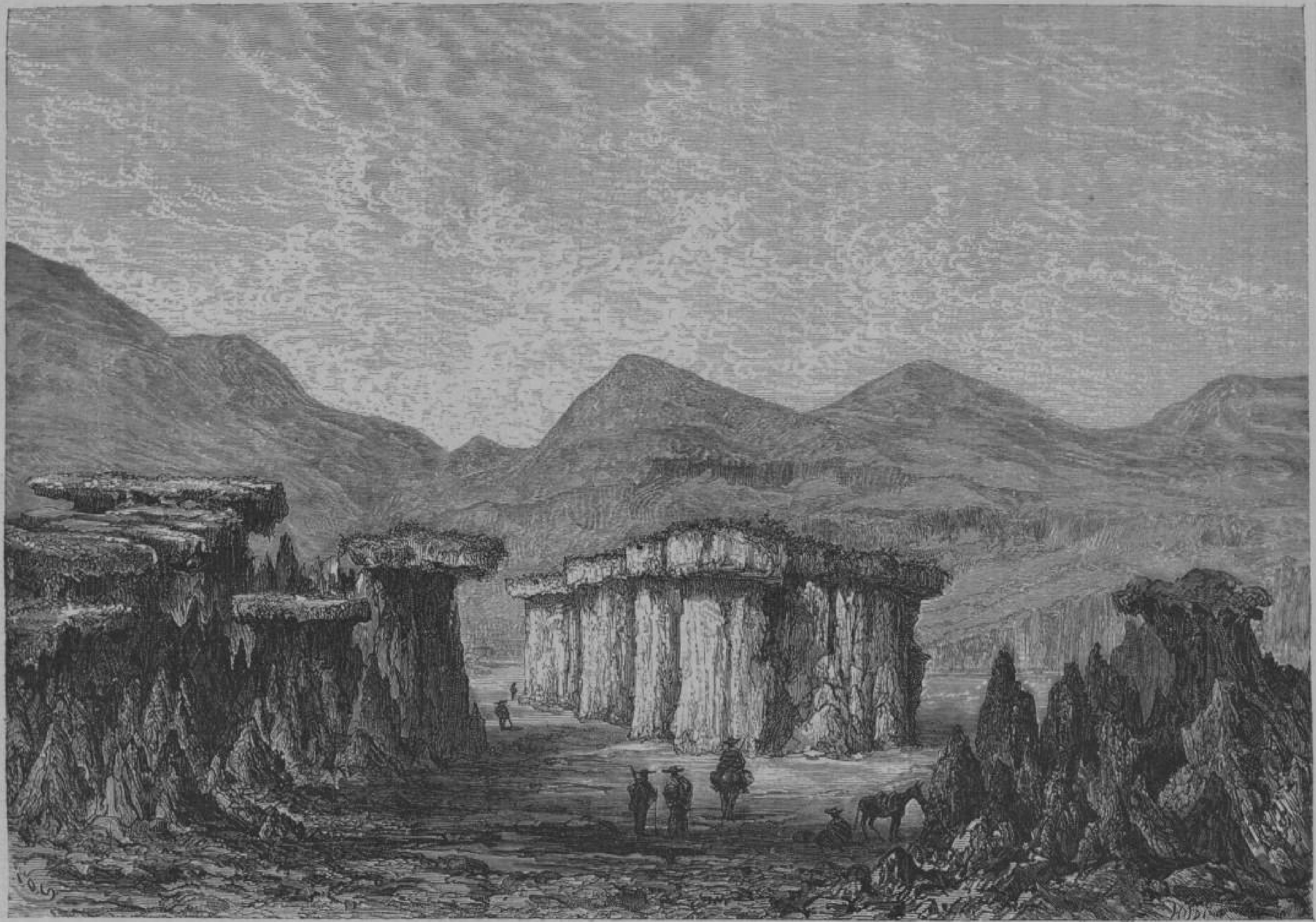
Cette première exposition donne une idée de ce que sera un jour ce musée, qui deviendra un des plus populaires et des plus instructifs que nous ayons. Il apprendra de plus au public à connaître les noms des voyageurs méritants qui restent inconnus chez nous, tandis que chez nos voisins ils seraient entourés de gloire.

Nous n'avons pas l'intention de décrire en détail les collections du nouveau musée ; citons seulement les noms des principaux explorateurs qui y figurent. Tout d'abord M. le docteur Harmand, qui vient de faire une magnifique exploration de l'Annam, expose des armes et des inscriptions Khmers; puis M. Ujvalfy, arrivant de l'Asie centrale, nous montre les œuvres de l'industrie du Yarkand et du Ferghanah. Deux salles sont consacrées aux résultats des missions de MM. Ed. André et Ch. Wiener. Le premier a parcouru le nord de l'Amérique du Sud, et, de ses courses à travers la Colombie et l'Ecuador, il a rapporté une merveilleuse collection de plantes, de nids, d'ustensiles, de paysages. (Voy. la figure de la page 201.)

M. Wiener nous expose les résultats de son exploration du Pérou; à côté d'objets modernes, il nous exhibe les curieux monuments de l'époque des Incas, et aussi les poteries (voy. la figure de la page 200) et les momies qu'il a extraites des antiques sépultures de la même époque.

Pour donner une idée des dangers de ces recherches, empruntons un court fragment de la relation que M. Wiener vient de publier dans le *Tour du monde*.

« Vers trois heures de l'après-midi, nous nous trouvâmes sur les bords d'un fleuve dont le nom nous est resté inconnu. La chaussée suivait à partir de là les mouvements capricieux du cours d'eau. A notre droite et à notre gauche s'élevaient d'énormes masses de roches, tantôt noires, tantôt grises, parfois jaunâtres. Dans les pans schisteux de la



Mission de M. Ed. André · Les Barranquillas, en Colombie. (P. 200, col. 2)

Cordillère, nous vîmes des grottes qui servirent généralement à loger les morts.

» Si les sables mouvants de la côte effacent la trace des nécropoles indiennes et les mettent ainsi à l'abri de toute violation, ces grottes, souvent à 100 ou à 200 mètres au-dessus du niveau de la vallée et à une distance tout aussi considérable du rebord du haut plateau, sont également protégées contre toute attaque. Comment a-t-on pu transporter là des morts? Comment l'Indien a-t-il su arriver à cette hauteur sur ce mur de pierre presque vertical? Il n'y a guère qu'une explication possible. Ceux auxquels était confié le soin des funérailles descendaient sur une couche inclinée des schistes, en ayant soin de casser derrière eux l'étroit sentier par lequel ils étaient venus. Ils déposaient le mort dans une grotte naturelle ou dans une caverne qu'ils creusaient. Continuant alors leur descente périlleuse, toujours brisant derrière eux la roche qui les avait portés, ils arrivaient dans la vallée, et derrière eux le mort restait dans sa demeure inaccessible.

» Je désirais vivement fouiller une de ces grottes, et, à cet effet, je mis pied à terre, pris un détour et réussis à atteindre le plateau supérieur de la montagne. Je m'étais fait accompagner de deux Indiens, en laissant un troisième, habitant de Taparaco, veiller sur nos montures. Je reconnus d'abord le point au-dessous duquel se trouvait une des grottes; puis, attaché solidement avec des cordes en cuir (lasos) sur un bâton, je me fis descendre par mes Indiens. Or, un voyage vertical de 100 mètres, fait en ces conditions, est extraordinairement long. Cependant j'arrivai à la hauteur de la tombe, fermée en partie au moyen de dalles schisteuses amoncelées à l'entrée; j'y découvris d'abord deux crânes, puis, au fond de la grotte, une momie accroupie. Toute trace de vêtement ou de linceul avait disparu; mais le seigneur *gentil* était là, bien sec et encore assez solide. Je passai une corde à travers l'orbite des crânes et me les attachai à la ceinture, puis je pris la momie entre mes bras, et le signal de l'ascension donné, mes Indiens me hissèrent. Je me défendis, le jarret tendu, contre les anfractuosités de la roche et en quelques minutes je me trouvai tout près du bord supérieur. Les Indiens ne m'avaient pas vu monter et ne se doutaient pas de quel fardeau je m'étais chargé.

» Au moment où le crâne jauni de leur ancêtre dépassa le bord, la frayeur idiote de ces gens leur fit faire un mouvement nerveux. Il me sembla qu'ils avaient lâché la corde. Affaire d'une seconde. Ce qui se passe dans un cerveau humain, en pareil instant, est indescriptible. Je n'étais pas en tout descendu d'un mètre, mais j'éprouvai le sentiment effrayant de l'homme dans le vide. Mes mains crispées par la frayeur avaient lâché la momie, et pendant que, blême et couvert de sueur froide, j'escaladais le bord du précipice, aidé par mes Indiens, la momie, brisée en mille morceaux, rebondissait de roche en roche et tombait en miettes au fond de l'abîme. Même un homme ayant le caractère mieux fait que le mien comprendra le bel éclat de colère dont j'accablai mes coupables Indiens. Ces malheureux me déclarèrent que les *gentiles*, dérangés dans leur sépulcre, ont l'habitude d'embrasser les Indiens, qui périssent infailliblement sous le souffle mortel de ce baiser. L'un d'eux me dit que son père ayant touché à une momie, un os lui en était entré dans les chairs et y avait occasionné une inflammation suivie de mort. L'autre m'assura qu'au moment où la tête de la momie avait dépassé le bord du précipice, elle avait ouvert la bouche; si elle n'était heureusement tombée dans l'abîme, elle leur aurait lancé une malédiction irrémédiable. Je connaissais depuis longtemps déjà tous ces absurdes préjugés, et, n'ayant pas l'habitude de récriminer longtemps contre des faits accomplis, je trouvai que la bonhomie avec laquelle mes guides débitaient ces bourdes était presque amusante. Nous regagnâmes le fond de la vallée et nous continuâmes la route. »

Afin de rendre l'examen et l'étude des collections plus profitables, le ministre de l'instruction publique a fondé dans le Musée même des conférences publiques faites par les voyageurs eux-mêmes. Désormais l'ethnographie a des chances sérieuses de devenir une science française.

LOUIS ROUSSELET.

UN INVENTEUR INCONNU

Parmi les premiers inventeurs qui ont imaginé d'adapter la vapeur à la traction des voitures, il faut placer l'Américain Olivier Evans. En 1803, ayant construit une locomotive qu'il appela l'Oructer-Amphibolus, il fit des expériences publiques à Philadelphie, dans une des rues de laquelle il avait placé des rails.

Tous les efforts de l'inventeur pour faire comprendre à ses contemporains et concitoyens l'immense portée de sa découverte restèrent inutiles, et il ne trouva nulle part l'argent qui lui aurait permis de construire une voie ferrée de quelque importance. En 1809, il abandonna tout espoir, laissant dans une brochure écrite sur sa découverte la mémorable prophétie que voici : « Notre génération se contentera des canaux, celle qui vient se servira de chemins de fer à traction de chevaux, mais la suivante, plus éclairée, n'emploiera que ma machine à vapeur. »

Sa prophétie s'est réalisée plus vite encore qu'il ne le croyait. Les États-Unis, à l'heure qu'il est, en 1878, ont 124 649 kilomètres de voies ferrées : presque autant à eux seuls que l'Europe entière, qui en possède 148 259.

COUSINE MARIE[1]

XII

Angélique devient gouvernante. — Les deux sœurs. La robe d'ange.

Mme des Tourelles, dont la santé avait été rapidement détruite par les veilles, était venue s'établir à Paris depuis le commencement de l'hiver. Le monde était l'unique remède à ses ennuis, au chagrin que lui causait la perte de sa beauté. Une tristesse maladive remplaçait l'enjouement qui était un des plus grands charmes de sa personne. La petite Rose, après avoir été un jouet, devenait un embarras et même un fardeau. Une amie lui conseilla de prendre une gouvernante ; la bonne anglaise ne suffisait pas pour lui épargner la fatigue que cause une enfant à une mère souffrante.

Mme des Tourelles goûta ce conseil : « C'est Angélique qu'il me faut, se dit elle ; je n'aurai point à me gêner avec cette bonne fille... Rose l'aime et l'aimera encore davantage... C'est décidé. »

Ce jour même, Blanche pria Marie de venir seule lui faire une petite visite. C'était un dérangement, mais la bonne Marie n'hésita pas à se rendre aux désirs de sa cousine.

« Que tu as l'air heureuse, dit Blanche en voyant entrer Mlle Cormery.

— Je n'ai pas la mine trompeuse, je t'assure. Je suis tout à fait de bonne humeur, j'ai enfin trouvé le dénouement de *ma nouvelle;* ris tant que tu voudras, ma chère, mais le travail est une douce loi. En quoi puis-je donc t'être utile?

— Donne-moi Angélique pour commencer l'éducation de Rose : l'Anglaise m'ennuie.

— Te donner Angélique ! Quelle expression ! »

En ce moment, la petite Rose vint se jeter dans les bras de Marie. « Emmenez-moi ! Mlle Angélique m'a promis que nous ferions la dînette la première fois que j'irais chez vous. » Marie embrassa tendrement l'enfant : « Tu l'aimes donc bien, mademoiselle Angélique.

— Oh oui! et elle m'aime aussi... Je ne l'ennuie pas.

— L'emmènes-tu, Marie?

— Volontiers.

— Quel bonheur ! Et l'enfant courut s'habiller.

— Tu vois comme elle l'aime !

— Les enfants aiment toujours ceux qui s'intéressent à leurs plaisirs. »

La conversation allait prendre un tour sérieux, et peut-être désagréable, lorsqu'une visite vint l'interrompre.

Mlle Cormery emmena Rose. La petite fille témoignait sa joie par un babillage qui ne lui permit pas de remarquer l'air grave de Marie.

Aussitôt que Rose fut descendue de voiture, elle alla trouver Mlle Angélique qui lui fit grand accueil.

Marie essaya en vain de fixer son esprit; une pensée l'absorbait : n'était-il pas de son devoir de se rendre au désir de Blanche, en se séparant de cette amie si utile?

M. Cormery s'aperçut bien vite que sa fille était préoccupée. « Que s'est-il donc passé entre toi et Blanche, ma chérie? lui dit-il. Tu as l'air soucieuse? »

Marie raconta simplement la chose à son père.

« C'est peut-être la première fois, dit le colonel, qu'une idée raisonnable sort de cette tête-là.

— Comment, mon père, vous consentiriez à sacrifier notre amie au caprice de Blanche?

— Je ne compte pour rien Mme des Tourelles dans cette affaire. Ne souffres-tu pas comme moi de voir cette enfant abandonnée aux femmes de chambre? On l'amène le soir au salon, attifée comme une petite dame ; Rose fait partie de l'ameublement, voilà tout.

— Pauvre Angélique! consentira-t-elle à nous quitter.

— C'est à toi, ma chère fille, à la disposer à faire ce sacrifice en faveur de cette intéressante petite. »

Le soir même, Marie transmettait à Angélique la proposition de Mme des Tourelles.

L'invraisemblance d'un tel projet empêcha d'abord Angélique d'être émue ; elle comprit seulement le sérieux de cette demande lorsque Mlle Cormery ajouta : « Croyez-moi, ne refusez pas, chère amie ; élever un enfant est la plus grande chose à laquelle puisse aspirer une femme. En vous dévouant à Rose vous agirez sur sa mère sans qu'elle s'en doute. Peut-être êtes-vous appelée à la rendre raisonnable ! Cette pensée doit soutenir notre courage, ma chère Angélique. C'est décidé, n'est-ce pas, conclut-elle, vous acceptez..., vous êtes trop jeune pour vivre de vos rentes. »

Cette plaisanterie accompagnée d'un sourire, aida Angélique à se remettre de son émotion. Elle médita longuement les paroles de Mlle Cormery, et finit, mais non sans peine, par accepter franchement le sacrifice qu'on lui demandait.

Ce fut Rose qui vint chercher sa gouvernante dans un coupé à deux chevaux. La grâce et la gaieté de la petite fille adoucirent la séparation.

Colette eut beaucoup de peine à retenir sa langue; elle se dédommagea du moins par une pantomime expressive, composée de froncements de sourcils et de soulèvement d'épaules. Quant à Miche, il prétendit que la bonne demoiselle marchait vaillamment à l'ennemi.

Mme des Tourelles accueillit Angélique avec un demi-sourire : « Voilà, lui dit-elle, une petite fille que je vous confie entièrement, mademoiselle, ne lui passez pas un caprice. Mes gens seront à vos ordres,

1. Suite. — Voy. pages 74, 90, 107, 123, 140, 156, 171 et 188.

voici votre appartement; vous mangerez avec Rose, car mes nerfs ne supportent pas encore la présence d'une enfant à table, et puis.... nous avons souvent de grands dîners, ou bien mon mari préfère être seul avec moi, vous comprenez.

— Parfaitement madame. »

Angélique était naturellement humble; la considération dont l'entouraient ses amis n'avait point changé ses sentiments. Toutefois, elle se sentit blessée de l'empressement que mit Mme des Tourelles à l'isoler de la famille. Sa première impression fut pénible, et le luxe de sa chambre ne fut à ses yeux qu'une décoration de théâtre. Un petit lit blanc avait été placé au pied du sien.

Angélique ne résista pas longtemps à l'influence de la joie qu'inspirait sa présence à la petite fille, et ce fut très-sincèrement qu'elle admira la poupée de cire et tous les trésors de Rose.

« Je ne vous ennuie pas, demandait parfois l'enfant à sa gouvernante. »



Angélique admira la poupée. (P. 204, col. 1.)

Cette question sans cesse renouvelée eût révélé à Angélique l'indifférence de la mère pour sa fille, si déjà elle ne l'avait connue.

Mlle Angélique n'était pas une institutrice au sens rigoureux du mot; elle n'en avait ni les qualités ni les défauts; mais la grande bonté, qui était le trait principal de son caractère, l'aidait à vaincre les obstacles qui eussent peut-être découragé une personne plus habile. Aussi Rose l'aimait et ne résistait pas à sa volonté. Au premier mot, l'enfant obéissait.

Si la société de Marie manquait à la gouvernante, elle trouvait du moins une consolation à former une petite âme, à la préserver des premières impressions d'une vie toute mondaine.

Angélique redoutait les serviteurs nombreux de l'hôtel, elle s'était promis de réclamer le moins possible leurs services; mais elle fut, dès le premier jour, l'objet de prévenances qui la surprirent. On lui parlait avec respect; on semblait approuver sa présence.

La gouvernante et son élève paraissaient deux fois par jour au salon. M. des Tourelles ne sortait jamais sans avoir embrassé sa fille, et le soir il allait saluer Mlle Angélique pour laquelle il avait beaucoup de considération.

Il y avait deux ans que Lucie, Mme Gervais, n'était venue à Paris. Il lui parut suffisant d'annoncer son arrivée à sa sœur sans attendre de réponse.

C'était en avril; dès six heures du matin, une voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel; il n'y avait encore personne de levé. Toutefois, la porte ne tarda pas à s'ouvrir, et un laquais conduisit Mme Gervais, ses trois petits garçons et une grosse bonne normande dans l'appartement qui leur était destiné.

L'influence de la sœur aînée sur la sœur ca-

dette s'était effacée en présence des réalités de la vie. Lucie avait épousé un notaire d'Argentan. Elle était heureuse ; la province ne lui déplaisait pas, et la position de son mari lui valait beaucoup de considération dans le pays. Lucie ne se croyait pas pour cela obligée de se poser en femme élégante qui donne le ton à sa société ; Mme Gervais se contentait de la couturière d'Argentan, elle suivait la mode de loin et ne se soumettait pas à ses excentricités.

Lorsque dix heures eurent sonné, Lucie alla frapper à la porte de Mme des Tourelles; quoique très-différentes l'une de l'autre, les deux sœurs s'aimaient, et ce fut avec un véritable plaisir qu'elles se retrouvèrent.

« Comment vas-tu, ma pauvre amie?

— Hélas! toujours souffrante!

— Il te faudrait l'air de notre Normandie. Regarde mes garçons, voilà des mines!

— Et toi-même, ma chère, tu fais honneur à l'air de la province. Tu as doublé depuis deux ans!

— Que veux-tu? J'en prends mon parti. Je me lève à cinq heures du matin, sauf pendant les trois mois rigoureux d'hiver; si j'ai doublé, comme tu le dis élégamment, la paresse n'entre pour rien dans cette calamité.

— Cinq heures du matin! » reprit Blanche avec une sorte d'effroi. »



C'était William Leacock. (P. 208, col. 1.)

La gouvernante fut chargée de veiller à ce que rien ne manquât à Mme Gervais et à ses enfants, ce qu'elle fit de la meilleure grâce.

Les petits garçons dirent à Rose qu'elle avait l'air très-sage, qu'ils s'amuseraient joliment ensemble. Angélique prenait déjà sa part des plaisirs promis : la vue d'une femme simple et de bonne humeur était pour elle comme un rafraichissement. La sympathie s'établit vite entre ces dames.

La présence de Lucie causait une certaine gêne à sa sœur. La femme simple et de bon sens faisait disparate dans un intérieur où tout était factice. Si Lucie tenait honorablement sa place dans la petite ville qu'elle habitait, Mme des Tourelles avait d'autres exigences que celles de la province. Cette visite inattendue venait mal à propos. Une grande réception devait avoir lieu le surlendemain, et si Blanche eût été prévenue de l'arrivée de sa sœur, elle y eût renoncé. Les femmes qui allaient s'asseoir à sa table représentaient la dernière expression de la mode, et quoique Mme Gervais mît à profit son séjour à Paris pour renouveler ses toilettes, il était bien certain qu'elle ne sacrifierait pas la simplicité de ses goûts aux exigences du monde. Cependant Blanche ne donna pas de conseils à sa sœur, elle se contenta de lui dire : « Chère amie, je te préviens

que je donne un grand dîner mercredi, tu te feras belle, j'espère.

— Sois tranquille. Je serai de gris perle toute habillée. »

Ce renseignement rassura un peu Blanche, qui redoutait par-dessus tout la robe noire, mais elle crut devoir offrir à Lucie une élégante coiffure avec accompagnement de manches de dentelle et autres agréments jugés nécessaires pour égayer sa toilette.

Mme Gervais fut reconnaissante de l'attention : elle promit de se parer de tous ces jolis rubans, mais elle refusa net la coiffure ; elle avait observé qu'une femme paraît toujours à son désavantage quand elle change sa coiffure.

« Ma chère amie, dit-elle doucement, je ne me sens pas digne de vos chignons, de vos frisons et de vos ébouriffades; je m'en tiens à mes bandeaux qui me laissent l'illusion d'être encore jeune. »

Blanche n'insista pas; d'abord elle savait que ses conseils ne changeraient rien à la résolution de sa sœur.

Mme Gervais était une femme qui ne se décidait jamais à la légère, et qui une fois décidée s'en tenait à sa résolution; en second lieu, elle n'était pas absolument sûre d'avoir raison en proposant ce changement de coiffure.

Lucie n'avait pas perdu le souvenir du luxe qui régnait chez Blanche, mais elle fut éblouie du service de la table, surprise de la livrée des domestiques et de mille détails qui ne s'expliquent et n'existent que chez des gens tenus à une grande représentation. La toilette des femmes était en harmonie avec tout l'étalage fait en leur honneur.

L'accueil fait à Mme Gervais fut d'abord assez froid ; mais sa bonne humeur triompha de tout : on finit par entourer Lucie, par l'écouter d'autant mieux, que M. des Tourelles se plaisait à faire valoir sa belle-sœur.

Habituellement Rose faisait son entrée au salon vers huit heures. Ce soir-là, elle ne paraissait pas ; Blanche supposa d'abord que la présence des petits cousins avait été un prétexte pour prolonger le dîner.

Le mari, aussi désireux que sa femme de voir sa petite fille, se disposait à aller la chercher, lorsque Mme Gervais le prévint, ce qui permit d'observer qu'elle n'avait qu'une demi-traîne, c'est-à-dire une traîne de trois mètres et certainement une crinoline assez mal dissimulée.

La tante rentra en riant.

« Qu'est-il donc arrivé, demanda Blanche.

— Pardonne à tes mutins de neveux, ma chère, qui se sont permis de critiquer la robe d'*ange* de ta fille. Robert a fermé la porte en déclarant qu'il ne voulait pas laisser envoler Rose; Pierre lui a pincé les jambes pour prouver que la robe était trop courte et Henri a tiré *les ailes*. Mlle Angélique est parvenue à apaiser la sédition; les larmes de Rose sont séchées, et nous allons voir nos enfants. »

Mme des Tourelles fronça le sourcil; mais la critique de la tante fut effacée par les exclamations, les interjections de toute la société.

La robe d'ange ainsi nommée par Blanche était une robe de gaze bleue très-courte, avec des épaulettes de nœuds et de pompons qui figuraient des ailes.

La petite fille se jeta dans les bras de sa tante qui la couvrit de baisers sans souci de chiffonner les ailes d'ange ; maladresse qui fut un prétexte pour faire disparaître la robe.

Les yeux de Rose ne conservèrent pas trace de larmes, mais on remarqua le lendemain au déjeuner que Mlle Angélique avait pleuré.

XIII

La perte d'une amie. — Un début dans le monde. Une ancienne connaissance.

Les relations de Mme Lombard avec la famille Cormery l'avaient relevée aux yeux des commères de la pension bourgeoise. Faut-il les condamner? Cette influence de la fortune la plus modeste, d'un revirement inattendu, n'agit-il pas de même sur la plupart de ceux qui nous entourent? Le soleil levant n'a-t-il pas de nombreux admirateurs sous toutes les latitudes?

Mme Lombard devint donc un personnage. Elle eût été aimée jusqu'à la passion si elle avait voulu mettre ses voisines au courant de ses affaires. Elle n'en fit rien. Cette discrétion était d'autant plus blâmable qu'il eût suffi d'une seule confidence pour satisfaire tout le monde.

L'amitié aida d'abord Mme Lombard à supporter ses revers, puis elle en adoucit le souvenir à tel point, que la vertueuse femme s'y résigna complétement... elle se disait heureuse! mais elle ne devait pas jouir longtemps de ce bonheur, si modeste qu'il fût.

L'automne suivant, Paris fut ravagé par le choléra. On vivait avec confiance sur les hauteurs du Panthéon déclarées inaccessibles au fléau. Cependant une personne fut atteinte, et cette personne était Mme Lombard. Grande alarme rue du Regard : une lutte s'établit entre le colonel et sa fille; Marie parlait de la charité avec un accent qui eût converti tout autre homme qu'un père; mais le respect et l'obéissance firent obstacle au zèle de la généreuse enfant jusqu'au jour où le médecin qui donnait ses soins à la malade assura le colonel qu'une courte apparition dans la chambre d'un cholérique ne pouvait offrir de danger.

Le visage de la moribonde s'éclaira d'un sourire qui exprimait à la fois la douleur et la consolation que lui donnait la présence de sa chère *fille*. Marie lui adressa quelques paroles que le mourant aime à en-

tendre ; notre foi a besoin à cette heure suprême de s'appuyer sur celle d'un ami, et les promesses de la jeune fille avaient en ce moment un accent prophétique.

« Marie, dit Mme Lombard, je n'ai pas de famille, vous seule êtes à mon chevet ; embrassez-moi, ma chère enfant. » Et sans hésiter Mlle Cormery posa respectueusement ses lèvres sur ce front déjà couvert d'une sueur froide.

Le médecin, présent à cette entrevue, n'osa s'opposer à un semblable dévouement, mais il engagea Marie à ne pas prolonger sa visite.

La mort de Mme Lombard jeta Marie dans une profonde tristesse ; cette sage amie n'était plus là pour lui donner un bon conseil, pour partager la joie que lui causait un petit succès.

Le séjour de Mme Gervais chez sa sœur avait été pour Angélique l'occasion de plaisirs qui, malgré elle, la tenaient éloignée de la rue du Regard. Toutefois, lorsque Marie venait la voir, elle sentait que leur intimité n'avait subi aucune altération. Angélique racontait à son amie tous ses petits déboires et ses consolations, et comme toujours Mlle Cormery l'encourageait en lui montrant l'importance et le mérite de son sacrifice ; elle ne parlait pas du chagrin que lui causait cette séparation, chagrin qui se faisait sentir encore davantage depuis la mort de Mme Lombard. Avoir à ses côtés une amie toujours prête à vous écouter, à vous secourir, à s'intéresser à ces riens qui tiennent tant de place dans la vie, c'est une bien douce chose. Maintenant, Marie concentrait en elle-même toutes ses impressions. M. Delorme, malgré tout son esprit, s'y laissait prendre. Le colonel s'ingéniait pour lui trouver des distractions ; il exigeait qu'elle l'accompagnât dans ses promenades qu'il rendait plus fréquentes ; mais tout cela était plutôt pour elle une fatigue qu'un délassement. M. Delorme seul avait le secret de dissiper la tristesse de Marie par une conversation sérieuse ou par le charme qu'il savait donner à ces riens qui perdent de leur banalité en passant par la bouche d'un homme d'esprit.

Malgré tous ces soins, Mlle Cormery était triste. Quelle était donc la véritable cause de cette tristesse qui résistait à tant de témoignages d'affection ?

Marie avait à peine connu sa mère, et toutefois elle en avait conservé un assez fidèle souvenir pour regretter ses caresses et son affection. Ah ! se disait-elle souvent, si ma mère vivait encore, notre intérieur serait tout autre ! Mon père aurait une aimable société, et moi je ne serais pas si souvent seule. Comme nous causerions ! Elle aplanirait toutes les difficultés de notre existence. Je n'aurais pas de secrets pour elle, oh non ! On dit que la tendresse d'une mère console de tous les chagrins, grands ou petits. Si j'avais son portrait au moins ! Mais rien ! Mes souvenirs de sept ans, voilà tout. Je ne sais plus si elle était belle, je ne me souviens que de ses baisers et de ses beaux cheveux blonds.

Cependant Marie se trompait en croyant dissimuler entièrement ce qui se passait dans son cœur ; les pères ont aussi le don de seconde vue.

Un matin, le colonel s'éveilla en se disant : « Il faut la distraire. Je veux la conduire à l'ambassade d'Angleterre ; Anthime nous y présentera. » Il ne dit pas un mot de son projet, et prenant pour prétexte une affaire sans importance, il se rendit chez Mme des Tourelles.

Cette visite surprit Blanche, mais elle n'eut pas la peine d'en chercher le motif.

« Je viens, dit le colonel, vous demander un service que vous seule pouvez me rendre.

— Je ferai de mon mieux, colonel.

— J'en étais sûr !

— Ayez donc la bonté de choisir une jolie toilette de bal pour ma fille et d'accepter mon bras pour la conduire à l'ambassade d'Angleterre.

— Cher colonel, ignorez-vous que je ne vais plus dans le monde.

— Si vous y alliez, madame, ce ne serait plus un service que j'aurais à vous demander. »

La belle physionomie de ce respectable père, les infirmités dont il semblait ne plus se souvenir émurent Blanche.

« Je n'ai rien à vous refuser, » dit-elle avec l'accent d'une respectueuse affection.

De retour chez lui, le colonel rendit compte à sa fille de la démarche qu'il avait faite. La satisfaction du père ne permit pas à la fille de témoigner le moindre regret. Elle se rendit le jour même chez Mme des Tourelles qui l'accueillit très-aimablement et respecta ses goûts modestes ; elle lui demanda seulement la permission d'ajouter à sa robe de crêpe blanc quelques bouquets de roses.

Blanche retrouva du plaisir à se parer ; elle convint avec sa femme de chambre qu'il n'y a rien comme la toilette pour dissiper les malaises.

Mme des Tourelles et sa jeune compagne firent une brillante entrée chez l'ambassadeur.

Marie, qui s'était rendue par condescendance aux désirs de son père, subit aussitôt l'influence du monde : l'orchestre, les fleurs, les diamants, tout cela l'éblouissait et l'amusait.

Le colonel, établi dans un fauteuil, ne voyait que sa fille et se disait que personne n'avait plus de grâce ; et l'empressement avec lequel on la recherchait justifiait complétement son jugement.

Marie venait de prendre le bras de M. des Tourelles pour se rendre au buffet, lorsqu'un jeune homme, en train de faire disparaître d'excellentes truffes, leva la tête comme quelqu'un qui a reconnu la voix d'un ami.

« Oh ! s'écria le jeune homme en abandonnant les truffes, *je connaissais* très-bien Mlle Cormery, en *vérité*. »

C'était William Leacock. L'accent du jeune Anglais et la joie qu'il témoignait d'une rencontre inattendue attirèrent l'attention des personnes réunies au buffet. Marie entraîna doucement William vers son père et les laissa se livrer au charme de la conversation.

Cependant, Mlle Cormery ne pouvait refuser une contredanse à M. Leacock. Hélas! le plaisir de la conversation lui faisait oublier la danse; il fallait sans cesse le rappeler à l'ordre. Il avait tant de choses à raconter! Quel martyre eût enduré M. Delorme s'il lui eût été donné d'entendre les barbarismes et les solécismes de son ancien élève!

Marie ayant eu l'imprudence de parler anglais, William fut transporté d'une telle joie qu'il brouilla le quadrille à un tel point, que si les danseurs n'eussent pas eu le bon esprit d'en rire ils se seraient fâchés.

Cette rencontre égaya beaucoup le colonel.

William avait conservé un reconnaissant souvenir de son séjour à Saint-Germain. Il s'informa de M. Delorme et de Mlle *Langelique*, et dès le lendemain il se présentait en grande tenue chez ses amis, espérant y rencontrer son maître.

Effectivement, selon son habitude, le professeur vint faire sa partie de piquet; mais il fut si affecté de la manière dont son élève parlait français, qu'il se laissa faire capot et ne demanda pas la revanche.

William vint assidûment chez le colonel pendant les huit jours qu'il passa à Paris. Ce fut en vain qu'il entretint ses amis de la grande fortune de son père, des ressources que les Européens trouvent à Calcutta, du palais qu'il habitait et de la société agréable qu'il fréquentait; personne ne se laissa prendre au désir de faire le voyage des Indes, et il partit pour Calcutta, ne laissant à ses amis aucun espoir de le revoir.

La distraction que Marie avait acceptée par condescendance pour son père lui fut favorable. C'était la première fois qu'elle avait vu une réunion aussi brillante; elle ne dissimula pas que cette soirée lui laissait une impression qui ne nuisait pas à son travail.

A partir de ce moment, les relations avec Mme des Tourelles devinrent plus simples et moins rares.

Blanche ne tarda pas à s'apercevoir que les amis ne se trouvent pas où elle les avait cherchés. Une sorte d'intimité s'établit entre elle et sa petite cousine. Celle-ci l'engageait à sortir plus souvent, et lorsque Blanche mettait pour condition que sa cousine l'accompagnât, Marie ne refusait pas. Angélique elle-même entrait un peu plus dans la confiance de Mme des Tourelles : sa bonne humeur, l'intérêt qu'elle prenait à ses devoirs, la joie que lui causait le plus petit progrès de Rose, étaient choses nouvelles pour cette femme blasée et la tiraient de son apathie.

Les visites de l'enfant devenaient aussi moins rares, la petite fille, d'abord un peu intimidée, finit par entrer simplement chez sa mère et eut même un jour la hardiesse d'y amener sa poupée qui avait un chapeau neuf, ouvrage de la bonne amie Angélique.


Elle posa respectueusement ses lèvres. (P. 207, col. 1.)

La mère sourit tristement, mais enfin elle avait souri et supporté la présence et le babillage de l'enfant. Rose l'embrassa et sa mère lui rendit son baiser.

« Je ne vous ennuie plus, maman, et je sais pourquoi.

— Et pourquoi donc, petite Rose?

— Parce que je suis sage: Mlle Angélique l'a dit. »

Ce naïf reproche et l'explication de la gouvernante furent compris. Blanche assura sa fille que ses visites lui faisaient grand plaisir.

M. des Tourelles observait en silence ce qui se passait; il ne désespérait plus de voir sa femme sortir de cette solitude maladive dont la cause lui était bien connue. Un jour, il déclara qu'il voulait recevoir le colonel et sa fille une fois par semaine : M. des Tourelles venait de faire un coup de maître. Riches ou pauvres, ceux qui se réunissent souvent à la même table ne peuvent pas rester indifférents les uns aux autres.

Le colonel et Marie acceptèrent l'invitation avec le même empressement que Blanche avait accueilli la proposition de son mari.

Le bonheur s'avançait timidement vers cet intérieur, et chacun s'appliquait à lui élargir le chemin; mais il ne prend pas toujours celui qui nous semble le plus près de nous.

A suivre. Mlle GOURAUD.



Le baron multiplia ses visites. (P. 211, col. 1.)

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN[1]

V

Convalescence.

Au bout d'un mois, le médecin déclara que sa petite malade était hors de danger, d'un danger immédiat du moins, car elle avait encore besoin de longs ménagements, et la convalescence offrait encore bien des risques de rechutes. Mais la fièvre avait disparu ; l'enfant pouvait se lever, passer quelques heures dans un fauteuil ; on pourrait même, quand viendrait cette semaine de derniers beaux jours qu'on appelle l'été de la Saint-Martin, la descendre un peu sur la terrasse pour lui faire respirer l'air tiède de midi. Mariette triomphait ; il lui semblait que cette guérison était son œuvre, et elle l'était bien un peu en effet, car elle n'avait voulu quitter la petite fille ni jour ni nuit, tant que le danger avait duré. Maintenant elle s'ingéniait à la distraire, à l'égayer ; elle sortait de l'armoire toute sa fabrique de petits joujoux ; elle cherchait dans sa mémoire les vieux contes qu'on redit aux veillées d'hiver, à la clarté d'un feu de genêt ; elle tourmentait Michelle pour qu'elle inventât de bons petits plats capables de réveiller l'appétit de Pauline ; et quand elle s'était donné bien du mal sans obtenir de résultat, découragée, elle laissait tomber ses mains sur ses genoux et murmurait : « Seigneur mon Dieu ! qu'est-ce qu'il faut donc faire pour qu'elle rie comme les autres enfants? On dirait qu'elle n'a pas la force de se remuer ; elle dit que mes joujoux sont jolis, que mes contes sont jolis, mais je vois bien que c'est pour me faire plaisir ; elle dit que son déjeuner est bon, mais elle n'en mange pas quatre bouchées, et elle reste toute la journée enfoncée dans son fauteuil, avec ses grands yeux ouverts qui ont l'air de regarder des choses que je ne vois pas. Si cela continue, elle s'en ira de langueur, bien sûr ! »

Le fait est que la petite Pauline ne se reprenait pas facilement à la vie. Quiconque a vu des enfants malades sait qu'ils ne veulent souffrir que les soins de la personne qu'ils aiment le mieux, et que la présence de toute autre leur est à charge et souvent augmente leur mal. Ce qui contribue le plus à leur guérison, c'est la confiance, c'est la sécurité : on peut donc juger de ce que souffrait la petite fille, transportée tout à coup au milieu d'étrangers, ne voyant penchés au-dessus de son lit que des visages inconnus, cherchant en vain, dans la vaste chambre où on l'avait transportée, quelque objet familier qui lui rappelât son passé. Rien ! pas même la langue ! car si elle avait appris à parler français entre son père et sa mère, c'était l'anglais qu'elle entendait parler tout autour d'elle. Elle avait été arrachée violemment à sa vie, et elle se trouvait habiter un autre monde que celui qu'elle avait connu : il lui semblait vivre dans un cauchemar. Tant qu'elle avait eu le délire, à toutes les fois qu'elle appelait : « Maman ! » une femme s'était empressée auprès d'elle, la soulevant, la faisant boire, lui murmurant de tendres paroles mêlées de baisers, et la pauvre petite, les yeux obscurcis par la fièvre, avait cru être dans les bras de sa mère. Mais depuis qu'elle avait repris connaissance, elle avait bien compris que sa mère n'était pas là, et que c'était Mariette

[1] Suite. — Voy. pages 177 et 193.

qui la soignait et qui répondait à son appel. Elle continuait à demander sa mère, mais elle perdait peu à peu l'espoir de la voir arriver, et sa tristesse en augmentait et retardait sa guérison.

Un jour qu'à ce doux cri : « Maman! » Mariette était accourue, Pauline éclata en sanglots. « Maman! où est-elle? elle avait dit que le bon Dieu nous réunirait! c'est ma faute si elle ne vient pas, je n'ai plus rien demandé au bon Dieu pendant que j'étais malade, c'est pour cela qu'il ne me l'a pas rendue! » Mariette eut beaucoup de peine à la calmer, à lui persuader que le bon Dieu savait très-bien qu'elle était malade et ne pouvait pas lui parler, mais qu'il entendait tout de même ce qu'elle aurait voulu lui dire, et qu'il lui rendrait certainement sa maman. « Mais cela ne peut pas être tout de suite, ma chère petite mignonne, lui dit-elle ; il faut être sage en attendant, et vous guérir ; vous savez bien que votre maman vous a envoyée ici. » A ce souvenir l'enfant frissonnait : sa mère l'avait envoyée chez cette dame qui la regardait si froidement et qui lui faisait tant de peur; et elle regardait furtivement vers la porte pour voir si la marquise ne paraissait pas. Elle promettait d'être sage, elle ne pleurait plus ; et Mariette, la voyant immobile, les yeux levés, et devinant qu'elle priait Dieu de la réunir à sa mère, se disait en soupirant : « Pourvu qu'elle ne soit pas exaucée trop tôt, la pauvre petite! elle m'a tout l'air d'en prendre le chemin! »

Pourtant Pauline ne mourut pas ; ses joues pâles se colorèrent peu à peu d'une légère teinte rosée, ses yeux languissants reprirent un peu d'animation, et elle put, soutenue par Mariette, faire quelques tours de terrasse au soleil. Mais elle resta faible, délicate, nerveuse au dernier point : elle tressaillait au moindre bruit et devenait pâle comme un linge dès qu'elle apercevait la marquise ou qu'elle entendait sa voix. La marquise venait tous les matins s'informer de la manière dont elle avait passé la nuit; mais elle ne lui parlait ni ne la regardait. Pauline détournait les yeux quand elle la voyait entrer; et un jour que Mariette lui demandait si elle savait quelle était la dame qui était venue demander de ses nouvelles, elle répondit : « C'est la dame qui n'aime pas maman! »

Mme de Vauclain n'éprouvait aucune sympathie pour cette enfant chétive qui avait peur d'elle : son Paul, autrefois, était si frais et si fort, si hardi et si gai! Quand, soulevant le rideau de sa fenêtre, elle voyait Pauline se traîner languissamment et jouer d'un air triste avec un petit chat blanc que Mariette lui apprivoisait, elle se disait avec colère : « Je m'étais trompée : cette enfant ne ressemble pas à mon fils; » et elle en voulait à l'enfant de ce qu'elle s'était trompée. Aussi, dès qu'elle la vit à peu près guérie, elle s'informa auprès du médecin de l'époque où il serait possible d'envoyer Pauline en pension.

Le médecin se récria. Il n'était pas d'une politesse aussi raffinée que M. de Thoiray, et se souciait fort peu de contrarier une dame : il disait sa façon de penser sans ambages ; tant pis pour ceux qui n'étaient pas contents! Il déclara que non-seulement il ne pouvait être question d'envoyer Pauline en pension, mais qu'il était de toute nécessité, si on voulait qu'elle vécût, de la garder pendant plusieurs années à la campagne, sans l'occuper d'aucun travail.

La marquise fut très-contrariée. Garder cette enfant sous ses yeux! c'était justement ce qu'elle avait voulu éviter. Si encore on avait eu soin de cacher son origine! si elle n'avait passé que pour une orpheline recueillie par charité, Mme de Vauclain aurait pu l'envoyer dans quelque campagne éloignée. Mais, que l'indiscrétion vînt du baron, ou de Mariette, ou des autres domestiques qui avaient saisi quelque chose de sa conversation avec Mme Brown, tout le château et tout le village, par conséquent, savaient que la petite malade était Mlle de Vauclain : Qu'aurait-on dit, si sa grand'mère l'avait éloignée, à peine remise d'une grave maladie? Qu'elle allât au couvent, cela se comprenait ; mais puisqu'on ne l'y envoyait point, on ne pouvait convenablement l'envoyer nulle part.

Nulle part? Si, pourtant; et la marquise trouva moyen de se débarrasser d'elle pour quelques semaines, au moment où elle venait de prendre cette amère résolution de la garder à Vauclain, tout en la laissant le plus possible en dehors de sa propre existence.

Le baron de Thoiray, comme on a pu le voir, était ce qu'on appelle un égoïste. Non qu'il fût méchant et décidé par principes à se préférer à tout autre individu de la race humaine ; il était égoïste naïvement, sans y songer, par habitude de vie et par légèreté de caractère ; mais il n'était pas dépourvu de sensibilité : il devait cela à l'éducation que lui avait donnée sa mère, qui florissait à l'époque où les âmes sensibles étaient à la mode. Son égoïsme tenait un peu aussi à ce qu'il vivait seul. Comme dès sa jeunesse il avait beaucoup aimé le monde, et que le monde le lui avait rendu, il n'avait pas eu le temps de s'ennuyer : ne fallait-il pas, du matin au soir, se rendre aux invitations qui lui pleuvaient de tous les côtés? Dîners, soirées, raouts, concerts, parties de pêche ou de chasse, divertissements de toute sorte se succédant sans interruption, avaient occupé la vie du baron et suffi à son bonheur pendant sa jeunesse et son âge mûr. Maintenant qu'il était vieux et que sa santé le forçait quelquefois au repos, il n'était pas loin de penser qu'il avait eu tort de ne pas se marier, ce qui lui aurait assuré une société chez lui : mais il était trop tard, et le baron, qui n'était ni un artiste ni un érudit, qui ne collectionnait rien et qui ne traduisait point Horace, commençait à connaître l'ennui. Il aurait pu rendre de fréquentes visites à sa voisine la marquise, puisqu'il n'y avait guère plus d'une lieue entre Vauclain et le château de Thoiray : mais depuis que Paul

était parti, on ne riait plus à Vauclain, et le baron ne trouvait pas que la tristesse de la marquise fût un remède suffisant contre son ennui. Il n'y venait donc guère et n'y restait pas longtemps; mais quand la petite Pauline y fut, il multiplia graduellement ses visites. Puisque Mme de Vauclain l'avait prié d'être le tuteur de l'enfant, il fallait bien qu'il s'informât de la santé de sa pupille malade: Au lieu d'envoyer un domestique, il y venait lui-même pour s'occuper et pour faire prendre de l'exercice à ses chevaux. Quand la petite fille fut en état de le recevoir, il demanda à monter auprès d'elle, et chaque jour il y restait un peu plus longtemps. Il la faisait causer, il jouait avec elle, il lui racontait cent drôleries qui la faisaient sourire; et Pauline aimait ce vieillard si gai, si aimable, qui sentait bon, qui s'occupait d'elle, qui lui baisait la main comme à une dame, et qui avait une si jolie canne qu'il lui prêtait pour en faire un cheval. Elle était plus vive et moins pâle, quand elle avait joué avec lui, et le docteur disait à Mme de Vauclain : « Les visites de M. le baron valent maintenant mieux que les miennes. » Aussi la marquise accepta-t-elle avec empressement l'offre que lui fit M. de Thoiray, d'emmener Pauline à Thoiray pour quelque temps, afin de la faire changer d'air.

Elle ne changeait pas beaucoup d'air, la pauvre petite, en se transportant à une lieue de distance; pourtant cela lui fit beaucoup de bien. A Thoiray, elle se sentait entourée de bienveillance; elle osait parler, questionner, désirer telle ou telle chose, que le baron s'empressait de lui procurer; elle redevenait enfant et n'avait plus l'air d'une petite vieille enfermée par quelque malin enchanteur dans un corps de cinq ans. On eût dit qu'elle avait oublié ses chagrins; à la vérité, elle ne manquait jamais de répéter avant de s'endormir la prière que sa mère lui avait enseignée; mais elle ne demandait plus quand elle la reverrait. La maladie avait dû affaiblir beaucoup la vivacité de ses souvenirs.



Elle put, soutenue par Mariette. (P. 210, col. 1.)

Ce ne fut qu'au printemps qu'elle quitta Thoiray: la marquise fut malade à son tour, et elle avait besoin de Mariette pour la soigner : il fallut que Mariette et Pauline revinssent au château.

La marquise fut-elle bien fâchée d'être malade et d'avoir un prétexte pour faire cesser le séjour à Thoiray? Si cela était, elle ne s'en doutait pas : elle aurait été bien en peine de démêler ses sentiments. La vue, la pensée même de Pauline continuait à lui causer une amère souffrance; et pourtant cette souffrance lui manquait depuis que l'enfant n'était plus là. Pendant un mois et plus, elle avait craint pour la vie de cette petite fille, et c'était déjà un lien entre elles, c'était un

intérêt dans sa vie, sinon une espérance... Le cœur de la marquise n'était pas aussi mort qu'elle le croyait.

Quand, rétablie à son tour, elle reçut la visite de Pauline, qui vint, amenée par Mariette, s'informer de la santé de « Mme la marquise » et lui faire la révérence, Mme de Vauclain fut émue : Pauline avait grandi, elle était fraîche, elle rappelait son père d'une façon frappante. Ce jour-là, le malentendu qui séparait l'aïeule et l'enfant pouvait cesser... la marquise, entraînée comme malgré elle, entoura de son bras la petite fille qui tremblait, et, croyant la rassurer, elle posa ses lèvres sur son front. Mais à ce baiser Pauline fit un mouvement comme pour s'enfuir, elle ne l'osa pas et resta immobile, mais elle fondit en larmes en s'écriant : « Vous n'aimez pas maman ! »

Mme de Vauclain pâlit. « Emmenez cette petite, » dit-elle d'une voix faible à Mariette. Mariette emmena tristement l'enfant, et la marquise resta seule.

« La fille de sa mère ! oui, pensait-elle, elle est surtout la fille de sa mère ; c'est au nom de sa mère qu'elle repousse mes caresses... Non, je ne l'aimerai pas : à quoi bon l'aimer, sinon pour me préparer de nouveaux chagrins ? Je veillerai sur elle, c'est mon devoir, rien ne lui manquera de ce que je pourrai lui donner, mais je ne veux pas l'aimer. Je la garderai ici, puisqu'il le faut et que sa santé l'exige pour le moment ; mais je la verrai le moins possible et je ne m'attacherai pas à elle. Plus tard, nous verrons où on pourra la placer. »



VI

Où le temps fait insensiblement son œuvre.

Pendant une année, l'aïeule et la petite-fille n'eurent guère de rapports ensemble. Mariette amenait tous les matins Pauline saluer sa grand'mère et s'informer de sa santé : Mme de Vauclain, sans la regarder, lui disait bonjour et lui recommandait d'être sage et d'obéir à Mariette ; puis l'enfant s'en allait et ne voyait plus la marquise jusqu'au lendemain. Mais bien des fois dans la journée, lorsque Pauline jouait à la portée de sa vue, Mme de Vauclain entr'ouvrait son rideau et suivait du regard tous les mouvements de sa petite-fille. Si l'enfant courait, sautait à la corde, s'élançait, la main levée, pour saisir un papillon, escaladait avec effort quelque tas de pierre ou de sable, la marquise souriait et croyait revoir son Paul ; mais si Pauline marchait à petits pas, languissante, laissant pendre ses bras à ses côtés, ou si elle s'asseyait dans un coin et y restait immobile, le menton dans sa main et le coude sur son genou, avec un air triste et rêveur, Mme de Vauclain s'assombrissait. Son Paul n'avait jamais été ainsi : c'était sûrement à sa mère que Pauline ressemblait ; et la marquise refermait brusquement son rideau.

Pauline ne s'en doutait pas. Elle obéissait aux instincts de son âge, grimpant, courant, sautant par besoin de mouvement, pour essayer ses forces qui revenaient peu à peu au grand air de la campagne ; puis, comme elle était vite lasse, elle cherchait un joli petit endroit pour se reposer : il n'en manquait pas dans le parc. Les jours de soleil, quand les insectes bourdonnaient joyeusement, butinant dans les fleurs qui penchaient leurs têtes allanguies par la chaleur, elle aimait une petite plage de sable fin, au bord d'un ruisseau qui traversait le parc avant d'aller se jeter dans le Clain. Dans les crues, les eaux s'étaient permis de creuser le sol et de découvrir les racines des saules et des châtaigniers qui bordaient le ruisseau : il s'était formé là comme une petite grotte, où Pauline pouvait se blottir : elle y restait des heures entières, contemplant dans le ruisseau comme dans un miroir les nuages du ciel et le feuillage des grands arbres. Au fond de l'eau brillaient des cailloux jaunes et blancs, et de tout petits poissons couleur d'argent et d'azur y frétillaient en troupes, s'agitant et se hâtant comme s'ils eussent été pressés d'arriver quelque part ; et Pauline les regardait s'éloigner jusqu'à ce qu'elle ne pût plus les voir. Parfois une feuille tombée des châtaigniers, ou une petite herbe que le ruisseau avait cueillie en passant, flottait sur l'eau, et la petite fille s'intéressait à elle et désirait que le flot ne l'engloutît pas. Elle écoutait le chant des oiseaux, le bruit de l'eau, celui du vent dans le feuillage, et elle se trouvait bien là et ne s'ennuyait point. Mariette la laissait faire ; d'abord, elle avait trop d'ouvrage pour pouvoir la surveiller sans cesse, et puis elle savait que la petite n'était point audacieuse et ne tenterait pas d'entreprise au-dessus de ses forces.

Quand le temps était sombre et froid, Pauline, que sa maladie avait rendue frileuse, n'allait pas au bord du ruisseau ; elle avait découvert, dans un angle de la terrasse qui entourait le château, un endroit où le mur un peu démoli avait perdu son ciment : les petites graines que le vent promène et sème sur son passage en avaient profité pour germer et s'enraciner entre les pierres, et les panaches des herbes fleuries y faisaient en été comme une forêt en miniature. Des giroflées, des sédums, des

violettes, des géraniums sauvages y poussaient çà et là, et même un petit cerisier, qui restait mince et chétif faute de nourriture, y balançait sa tige menue et se couronnait au printemps de houppes de fleurs blanches comme la neige. Pauline s'asseyait là, abritée contre le vent, dans l'angle du mur, et elle songeait : c'était son nid des jours tristes. C'était là qu'elle pensait à son passé, puisqu'à six ans elle avait déjà un passé, la pauvre petite! Elle se rappelait bien les petits événements de sa vie heureuse ; ses jeux avec d'autres enfants ; un petit chien que son père lui avait donné et qui venait manger dans son assiette ; une jolie chambre avec des rideaux roses, où son berceau était placé près du lit de sa maman, le jardin plein de rosiers qui entourait leur maison, une petite maison claire où tout était gai ; elle se rappelait aussi la sombre chambre qu'elle avait habitée à Londres avec sa mère : elle y restait seule quelquefois, quand il pleuvait et que sa pauvre maman était obligée de sortir. Sa maman revenait toute mouillée, et si triste ! Pauline avait beau l'embrasser, cela ne la consolait pas... Et puis elle était venue en France avec Mme Brown ; depuis ce temps-là elle n'avait jamais revu sa maman, et elle ne savait pas quand elle la reverrait. Pauvre Pauline ! Elle cherchait à retrouver dans sa mémoire la figure de ses parents et elle n'y parvenait pas. Son père ! il y avait bien longtemps qu'il était parti ; il était grand, deux fois grand comme le baron de Thoiray, et il avait les cheveux noirs : c'était tout ce qu'elle se rappelait. Pour sa mère, elle avait de longues boucles de cheveux châtains, doux et brillants, et des joues roses, l'enfant ne l'avait pas oublié ; mais quand, essayant de fixer ses souvenirs, elle fermait les yeux pour revoir en elle-même une image plus nette de celle qu'elle avait perdue, elle ne pouvait y parvenir, et tout devenait confus dans sa faible tête. La seule chose qui restât vivante dans sa mémoire, c'était l'impression des baisers de sa mère. Oh ! ces lèvres qui se posaient, chaudes et tendres, sur ses joues, sur son front, sur ses cheveux ! ces bras caressants qui l'entouraient, qui la pressaient contre ce cœur aimant ! ces noms si doux : ma chérie, ma mignonne, ma bien-aimée, mon ange, mon petit trésor ! tout cela était donc perdu pour Pauline ? Elle n'avait plus de mère, plus personne pour l'aimer ! Oh ! les heureuses petites filles que celles qui avaient une mère ! Et la pauvre petite cachait son visage dans ses mains et pleurait sans bruit jusqu'à ce que Mariette, inquiète de ne plus l'entendre jouer, vînt la chercher ; et, s'apercevant qu'elle avait pleuré, tâchât de la consoler à sa manière, avec un joujou ou un bonbon.



Les paysans se rangeaient au sortir de la messe. (P. 215, col. 1.)

Les petites filles de six ans, dira-t-on, ne pensent pas à tant de choses. Il est vrai ; mais les petites filles de six ans ne sont pas, ordinairement, seules dans la vie, elles ont des parents, des frères ou des sœurs, des compagnons de jeu ; on les occupe et on s'occupe d'elles. Pauline était presque aussi solitaire qu'un ermite dans sa grotte : Mariette l'aimait sans doute, mais Mariette pensait que, pour sa santé et son bonheur, il fallait que Pauline oubliât les cinq premières années de sa vie, et elle ne lui permettait pas d'en parler. Elle lui racontait volontiers les prouesses de Paul de Vauclain quand il était petit, mais sa figure se rembrunissait dès que Pauline essayait de lui parler de sa mère ; et l'enfant qui s'en apercevait bien, se disait : « Elle aussi, elle est comme la dame, elle n'aime pas maman ! » et cette pensée l'éloignait de Mariette.

Mariette aurait pourtant donné bien des années de sa vie pour que l'enfant fût gaie et heureuse. Elle, qui n'avait jamais été très-portée pour le baron, parce qu'il se permettait de ne pas admirer toutes les actions de son Paul, elle se mit à l'aimer, à désirer ses visites, à guetter l'arrivée de sa voiture, parce qu'avec lui Pauline s'amusait et reprenait la voix, les rires et l'air d'un enfant. Quand, l'hiver revenu, le baron fut souvent retenu à Thoiray par le mauvais temps, Mariette s'emporta intérieurement contre lui et lui en voulut sérieusement d'être si douillet et de ne pas braver le vent et la neige. Elle se creusait la tête pour trouver des moyens d'amuser Pauline aussi bien que le baron ; et quand elle avait cru trouver quelque chose, elle disait d'un air de triomphe à la petite fille : « Il n'est encore pas venu aujourd'hui ; mais soyez tranquille, vous verrez quelque chose de joli ce soir ! »

A force de fureter dans tous les coins, Mariette

avait trouvé, enfouis dans la poussière, de vieux recueils d'estampes, et, dans la chambre que Paul avait habitée, des liasses de livraisons illustrées, achetées pour lui quand il était enfant. Elle les emporta; et le soir, quand elle avait servi le dîner de Pauline, elle roulait le fauteuil de la petite fille auprès d'une table, y étalait les images et commençait à les lui expliquer. Quelquefois son explication ne convenait pas à Pauline, qui en préférait une autre de son invention; et à elles deux, elles composaient des romans sans fin auxquels l'auteur de la gravure n'avait sûrement jamais pensé. Comme elles ne savaient lire ni l'une ni l'autre, elles ne pouvaient s'assurer si elles avaient rencontré juste : d'ailleurs elles n'y tenaient pas, se trouvant satisfaites de leurs créations. C'étaient de gaies soirées pour Pauline, et Mariette se réjouissait de la voir rire et se passionner pour ce jeu; mais il ne fallait pas qu'il se trouvât parmi les gravures une mère avec son enfant: Pauline les regardait, se taisait, des larmes roulaient dans ses yeux, et c'en était fait de sa gaieté pour toute la soirée.

Le retour du printemps mit du nouveau dans la vie de Pauline. Elle avait grandi et s'était un peu fortifiée : la marquise déclara un samedi soir à Mariette qu'elle eût à faire le lendemain matin la toilette de l'enfant, qui était d'âge à accompagner sa grand'mère à la messe du village, puisqu'elle achevait sa septième année. Mariette se réjouit, et habilla Pauline avec le plus grand soin : la petite était charmante en robe bleue (on venait de lui faire quitter le deuil), et une petite toque à aigrette, posée sur les boucles de ses cheveux noirs, lui donnait l'air du page de quelque châtelaine des temps passés. Elle riait et sautait de joie, à l'idée d'aller au village, où on ne l'avait jamais menée encore; mais sa gaieté tomba tout d'un coup, lorsque la marquise, déjà installée au fond de sa voiture, dit d'une voix brève : « Montez, Mariette, et prenez mademoiselle de Vauclain auprès de vous » Pauline se laissa enlever par Gervais, qui l'assit sur la banquette, et tout le temps du voyage elle resta droite et roide, baissant les yeux pour ne pas rencontrer ceux de la marquise assise en face d'elle, et tremblant de peur, en se sentant si près de cette redoutable personne, qui n'aimait pas sa *maman*.

Ce fut avec un soupir de délivrance qu'elle descendit de la voiture pour entrer dans la petite église du village. Il lui fallut pourtant marcher près de Mme de Vauclain et s'agenouiller à son côté dans le banc de vieux poirier sculpté aux armoiries de la famille; ce banc au dossier élevé lui fit un peu l'effet d'une prison; elle le trouva bien plus laid et plus triste que les bancs de bois blanc remplis de la population de la paroisse, les hommes en vestes de fête, les femmes en coiffes blanches avec des fichus et des tabliers de couleurs vives. Elle ne s'ennuya pas, quoiqu'elle eût bientôt fait de dire sa prière et de regarder les images du livre qu'on lui avait mis entre les mains : elle avait l'habitude de rester tranquille et de rêver toute seule. Elle regarda un beau rayon jaune et rouge que le soleil lui envoyait à travers les restes de vitraux du chœur; elle se demanda ce que c'était que ce singulier jardin qu'elle avait traversé avant d'entrer dans l'église, où il y avait tant d'herbe dans les allées, et des croix de bois et des pierres grises et blanches rangées côte à côte; elle s'enhardit jusqu'à lever les yeux vers la marquise agenouillée près d'elle, et fut étonnée de lui trouver l'air plus triste que méchant. Aussi le retour en voiture lui fut-il moins pénible que le premier trajet. Toute la journée elle pensa à ce qu'elle avait vu; et le soir, quand elle se retrouva seule avec Mariette, les livres d'images eurent tort, et Mariette eut fort à faire de répondre à ses questions, sur le village et ses petites maisons, sur l'église et ses belles fenêtres, sur les gens qui l'avaient saluée, elle qui ne connaissait personne là : elle s'en étonnait beaucoup.

« On vous a saluée, répondait Mariette, parce que vous êtes Mlle de Vauclain, la fille de M. le marquis, mon Paul que j'ai nourri, et que Mme la marquise de Vauclain est votre grand'mère. Il y a des années, des années et encore des années que les Vauclain demeurent ici et qu'ils ont bâti le château : ils étaient les seigneurs du pays, du temps qu'il y avait des seigneurs. A présent, le village ne leur appartient plus, mais on les respecte tout de même : Mme la marquise est très-bonne, et elle fait beaucoup de bien aux malheureux. »

Pauline fut contente d'apprendre que sa grand'mère était bonne, quoique ce ne fût pas pour elle. Mais elle avait une autre idée en tête.

« Dites-moi donc, Mariette, reprit-elle, pourquoi le jardin de l'église n'est pas fait comme le jardin du château, ni comme les autres jardins?

— Le jardin de l'église? quel jardin? il y a le jardin de M. le curé, mais vous ne l'avez pas vu. L'église n'a pas de jardin!

— Si, un jardin tout autour de l'église, avec de l'herbe et des petites fleurs partout; et puis des arbres qui ne sont pas en rang, et des croix noires debout, et des grandes pierres couchées par terre...

— Ah! c'est le cimetière... vous ne savez pas? l'endroit où l'on met les morts.

— Les morts! où sont-ils donc?

— Sous la terre, dans des fosses qu'on a creusées; puis on a remis la terre sur eux, et pour ne pas oublier l'endroit, on y plante une croix, ou bien on y couche une pierre et on y écrit leur nom. Vous avez vu toutes ces petites montagnes qui ressemblent aux sillons des champs de blé? il y a un mort sous chacune.

— Mais il y en a beaucoup qui n'ont pas de croix ni de pierre : pourquoi donc?

— Ah! c'est qu'ils n'ont plus de parents, ou qu'ils sont morts loin de leur pays, et que personne ne se souvient d'eux. Mais cela ne fait rien, ma

chérie ; ils ont toujours le bon Dieu qui ne les oublie pas et qui les prend en paradis, où ils n'ont plus jamais de chagrin. »

Mariette avait ajouté ce développement parce qu'elle avait vu l'air triste de Pauline ; mais elle ne put empêcher la petite fille de rester rêveuse. « Ceux qui mouraient loin de leur pays... » Son père, qui était mort loin de son pays, était sans doute couché ainsi quelque part, sans une croix qui marquât où on l'avait mis. Pour la première fois, elle pensa avec tendresse à ce père qui ne lui avait guère laissé de souvenir plus frappant que celui d'un compagnon de jeu, et qu'elle entrevoyait, dans les récits de Mariette, gai, bruyant, remuant, volontaire, peu capable d'inspirer de la sympathie à son caractère timide et doux. Elle pensa aussi à sa mère, dont personne ne lui parlait jamais et dont les traits s'effaçaient peu à peu de sa mémoire : elle était peut-être morte, elle aussi! Ce soir-là, Pauline pleura toute seule en s'endormant, et le lendemain elle eut la fièvre. On pensa que la course de la veille l'avait fatiguée, et on resta quelques semaines sans la conduire de nouveau au village ; puis elle parut rétablie, et les habitants de Vauclain prirent l'habitude de voir chaque dimanche la marquise accompagnée de cette enfant pâle et délicate, en qui semblait si près de s'éteindre la race antique des Vauclain.

Cette année-là, Pauline réfléchit beaucoup. A force de regarder sa grand'mère pendant qu'elle priait et que l'émotion de son cœur détendait ses traits rigides, elle arriva à avoir un peu moins peur d'elle ; et, en recueillant par-ci par-là, dans les conversations des domestiques ou dans les bavardages de Mariette, quelques mots imprudemment prononcés, elle finit par comprendre à peu près sa situation et celle de la marquise. Elle sut que sa grand'mère était très-fâchée contre son papa, parce qu'il lui avait désobéi en se mariant avec sa maman ; et cela lui parut tout simple. Seulement, comment une mère pouvait-elle être fâchée si longtemps contre son fils? Pauline se rappelait bien qu'autrefois, quand elle n'avait pas été sage, sa mère lui parlait sévèrement et refusait de l'embrasser; Pauline alors pleurait, se hâtait de réparer sa faute ou de faire quelque chose qui pût faire plaisir à sa mère ; et sa mère ne tardait pas à lui pardonner et à la prendre sur ses genoux pour lui expliquer entre deux baisers le tort qu'elle avait eu. Comment Mme de Vauclain n'avait-elle pas pardonné à son fils? comment avait-elle pu rester si longtemps sans le revoir? Peut-être que c'était pour cela qu'elle avait l'air si triste! Et Pauline la plaignait en secret, quoiqu'elle fût loin d'oser lui laisser voir ses sentiments et qu'elle fût toujours aussi troublée quand la marquise lui parlait.

Elle commençait à connaître quelques visages parmi les paysans qui se rangeaient sous le porche, au sortir de la messe, pour saluer les dames de Vauclain. Elle avait surtout remarqué une famille, celle du père Raviaud, le meunier du village. C'était un vieillard haut et droit, qui conservait sous ses cheveux blancs un air de force et de santé ; il était toujours entouré de son fils, qui lui ressemblait, de sa bru et de toute la troupe de ses petits-enfants, de ceux du moins qui étaient en âge de venir à l'église. Pauline cherchait à les compter et n'en pouvait venir à bout, parce que les plus petits ne se tenaient jamais tranquilles et changeaient sans cesse de place : où elle venait de marquer du numéro cinq une tête couverte d'une coiffe blanche aux grandes ailes, elle apercevait tout à coup une autre tête coiffée d'un chapeau de cuir bouilli, et tout son calcul était à recommencer. Mais, quel que fût leur nombre, les petits-enfants du meunier avaient tous des figures réjouies qui faisaient plaisir à Pauline. Une petite fille, un peu plus âgée qu'elle, lui plaisait particulièrement ; c'était de son côté qu'elle se tournait en rendant le salut de toute la famille ; et elle fut très-contente, un jour qu'elle entendit la petite fille dire d'un air joyeux à sa mère : « As-tu vu, maman? la demoiselle m'a souri ! » Elle entendit un de ses petits frères l'appeler Lisette ; elle fut bien aise de savoir son nom, et elle pensa souvent par la suite qu'elle aimerait à voir Lisette et à jouer avec elle. Mais elle n'osait pas le demander. Ce fut un malheur qui lui en fournit l'occasion : le malheur des uns fait souvent le bonheur des autres.

A suivre. Mme Colomb.



PIE IX

Une grande existence vient de s'éteindre.

Sa Sainteté Pie IX, dont le monde entier porte aujourd'hui le deuil, né à Sinigaglia, petite ville de l'Ombrie, le 13 mai 1792, est mort au Vatican le 7 février 1878.

Son père, le comte Jérôme Mastai-Ferretti, était gonfalonier, c'est-à-dire administrateur principal de la ville ; sa mère s'appelait Catherine Sollazzi ; elle fut la première éducatrice du petit Jean-Marie, qui annonçait les plus heureuses dispositions. Les histo-

riens du pape Pie IX racontent une foule de traits touchants de son enfance. La bonté, qui devait plus tard lui former une véritable auréole et lui conquérir tous les cœurs, était déjà l'un des traits distinctifs de sa nature.

Entré à douze ans au collége de Volterra, en Toscane, il y resta six années. Il était revenu dans sa ville natale lorsque le pape Pie VII y passa pour reprendre possession des États de l'Église. Le jeune Mastai lui fut présenté. Il songeait sérieusement dès lors à la vocation ecclésiastique; mais une grave maladie, qui pouvait l'éloigner à jamais du sacerdoce, vint déranger ses pieux projets. Il n'en persista pas moins dans sa résolution, alla à Rome étudier la théologie et y recevoir les ordres mineurs. Sa santé donnait toujours des inquiétudes, mais sa volonté triomphait de tous les obstacles. Il obtint les dispenses nécessaires, reçut la prêtrise, et guérit complétement.

Il avait célébré sa première messe à Rome, le jour de Pâques 1819, dans la chapelle d'un établissement de charité dont il se constitua l'aumônier. Rien de plus touchant que l'histoire de la fondation de cette maison d'orphelins. Un pauvre maçon, Giovanni Borgi, en allant servir pieusement les malades à l'hôpital du Saint-Esprit, trouve de malheureux enfants que la mort vient de faire orphelins. Il les prend chez lui, les habille, les nourrit, leur enseigne le catéchisme; plus tard il leur adjoint les petits malheureux déguenillés qu'il rencontre dans les rues, l'illustre cardinal di Pietro lui vient en aide, et l'institution des Tata Giovanni est fondée.

Cette œuvre humble et charitable ne pouvait manquer de tenter le pieux abbé Mastaí. Il se fit le continuateur du pauvre maçon, alla habiter avec les enfants, les instruisit, et employa tous ses moyens à les élever. On montre encore la petite chambre qu'il occupa pendant sept ans. L'homme auquel Dieu réservait de si hautes destinées, se dépensa pendant sept années dans cette œuvre obscure de miséricorde, s'affermissant ainsi dans cette grande vertu d'humilité que le monde ne connait pas, mais qui est toujours le signe distinctif des saints.

Mais l'Eglise allait avoir besoin de ses services. Monseigneur Muri, nonce au Chili, l'arracha à ses petits orphelins, qui témoignèrent une désolation profonde de son départ, et il l'emmena dans sa mission lointaine en qualité d'auditeur.

L'abbé Mastai partit pour l'Amérique, et commença son apprentissage apostolique par un emprisonnement. La France était en guerre avec l'Espagne. A Palma, les autorités espagnoles arrêtèrent le bâtiment qui le portait, et il fut jeté en prison. Beaucoup d'autres accidents signalèrent son séjour en Amérique, qui dura deux ans. Revenu à Rome en 1825, il fut nommé chanoine, admis à la prélature, et chargé de la présidence de l'hôpital Saint-Michel, la plus ancienne école des arts et métiers de Rome, devenue avec le temps une école des beaux-arts d'où sont sortis des artistes renommés. Des œuvres de charité s'ajoutaient à ces établissements : Saint-Michel était une ville, et son administration un véritable gouvernement. Ce gouvernement avait été mal compris, on parlait tout bas de banqueroute.

En moins de deux ans tout fut réparé, sans qu'aucune des œuvres fût supprimée ni restreinte. La fortune patrimoniale de l'abbé Mastaï ne fut pas étrangère à cette restauration; mais il avait toujours eu pour principe que la fortune du prêtre doit se dépenser au service du prochain.

Les capacités qu'il déploya à Saint-Michel attirèrent l'attention du pape Léon XII, qui le nomma archevêque de Spolète. Il avait trente-cinq ans. Sept ans plus tard il était transféré à Imola, et partout il faisait admirer son zèle ardent pour le salut et l'instruction de ses ouailles, et son inépuisable charité pour les souffrants.

Ici, dans la belle *Vie de Pie IX* écrite par M. Villefranche, se placent des traits que je ne puis me résoudre à ne pas faire connaître à mes jeunes lecteurs :

« C'était pendant le carême de 1836, le Saint-Sacrement était exposé pour les prières des Quarante-Heures dans la cathédrale d'Imola. La nuit approchait. Absorbé par la prière, le pieux évêque oubliait l'heure. Soudain, de l'extrémité de l'église partent des plaintes, des soupirs étouffés. Il y court. Près d'un pilier, un jeune homme étendu se mourait. Frappé d'un coup de poignard dans une rixe, il venait de se réfugier dans le saint lieu. Monseigneur Mastaï le prend dans ses bras et se dispose à le transporter dans la sacristie ou dans le palais épiscopal. A ce moment même les meurtriers pénètrent dans l'église; ils veulent en arracher leur victime pour l'achever dehors, mais l'évêque d'Imola fait tête aux assassins; sa dignité les intimide, sa parole éloquente les écrase, ils reculent, ils se laissent chasser. Seul avec le jeune homme, l'évêque lui prodigue des soins maternels, l'encourage, le console; puis, comprenant que tout est perdu, là, au pied d'un pilier, dans la solitude obscure, il l'absout et le bénit, il l'aide à bien mourir.

» Un autre jour il reçut la visite d'un habitant d'Imola qui, pressé par un créancier et hors d'état de le satisfaire, n'avait plus d'espoir que dans la charité de l'évêque. Mais la bourse de celui-ci est vide comme celle de son visiteur. Ce n'est point une raison pour ne pas venir à son secours.

« De quelle somme avez-vous besoin ?

— Éminence, il me faut quarante écus (deux cent quarante francs).

— Mon pauvre ami, je n'ai pas une baïoque; mais prenez ces flambeaux d'argent et vendez-les, vous en retirerez bien la somme qu'il vous faut. »

» L'orfèvre à qui les flambeaux sont proposés, reconnaissant les armes du cardinal, retient chez lui



Sa Sainteté Pie IX.

le vendeur qu'il prend pour un voleur et court au palais épiscopal :

« Votre Éminence a été volée. On vient de m'apporter deux flambeaux d'argent qui vous appartiennent.

— Merci de votre intérêt, mon ami, mais ces flambeaux ne m'appartiennent plus, et vous pouvez les acheter si on veut vous les vendre et s'ils vous conviennent. Soyez sans inquiétude, on ne m'a rien volé. »

» De retour chez lui, l'orfévre a bientôt du vendeur le secret de la chose. Il donne les quarante écus et s'empresse de rapporter les flambeaux au cardinal :

« Je sais tout, Éminence ; voici vos flambeaux. Celui à qui vous les aviez remis a les quarante écus, et vous me les rendrez quand vous pourrez. »

Mais les événements se précipitent, le pape Grégoire XVI meurt à Rome le 1er juin 1846, et l'évêque d'Imola est obligé de se rendre dans la Ville Éternelle.

Le conclave est assemblé, il est nommé scrutateur ; c'est lui qui doit lire les noms inscrits sur les bulletins, et ici se place cette scène admirable que toute la presse catholique s'est plu à reproduire.

» Le cardinal Mastai, en qualité de scrutateur, lit son nom sur les billets contenus dans le calice. Au dix-huitième, alors que son élection paraît possible, sa main tremble, ses yeux se voilent, il supplie l'assemblée de le remplacer.

» Les cardinaux, qui ne veulent pas que le scrutin soit annulé, lui permettent seulement de se reposer. Il s'assied et demeure accablé, silencieux, deux ruisseaux de larmes coulent le long de ses joues.

» Enfin il se lève, deux de ses collègues le soutiennent, et il continue le dépouillement des votes. Il est élu à l'unanimité. Tandis que les cardinaux se lèvent et l'acclament, lui tombe à genoux et s'abîme dans la prière. »

Le règne de Pie IX allait commencer. L'histoire le racontera à l'impérissable gloire du saint pontife. Tel on l'avait connu, tel il demeura. Sur le trône pontifical, il vivait comme un simple prêtre. Il disait un jour à son majordome à propos de ses dépenses personnelles :

« Quand j'étais évêque, je dépensais un écu par jour ; lorsque je fus cardinal, je dépensais un écu et demi ; maintenant que je suis pape, vous ne dépasserez pas deux écus. »

Les soucis du gouvernement, les orages de la politique ne pouvaient altérer la sérénité de cette belle âme. Même dans les moments les plus solennels, sa vie apostolique fourmille de traits ravissants et authentiques, qui dévoilent au monde étonné ce que c'est que l'âme d'un saint.

Bientôt l'orage politique qui grondait sourdement à ses côtés éclata dans toute sa furie, et Pie IX montra cette indomptable fermeté qui devait désormais s'allier à son incomparable douceur. Ce pontife, ce père fut injurié, maudit par ces populations qui avaient affecté de le glorifier. Il dut s'échapper de Rome où la Révolution le tenait prisonnier en quelque sorte, et se rendit à Gaëte, d'où il gouverna paisiblement l'Église. Le 12 avril 1850 il rentrait dans Rome qu'il ne devait plus quitter, et était reçu aux acclamations de la ville entière qui se précipitait au-devant de lui dans les transports d'une joie indicible.

Pendant son exil à Gaëte le Saint-Père avait poursuivi l'examen théologique entrepris depuis quelque temps sur la croyance universelle à l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge.

Le 8 septembre 1854, la définition doctrinale était proclamée et le décret dogmatique de l'Immaculée Conception était promulgué, c'est-à-dire que la bienheureuse Vierge, devenue la Mère de Dieu, était déclarée pure de la tache originelle dont, par un acte de la toute-puissance divine, elle avait été affranchie.

La politique, qui ne chôme jamais, arracha bien vite le Saint-Père à ses joies radieuses ; il lui fallut songer à disputer à des adversaires, toujours plus entreprenants, le petit domaine temporel qui sauvegardait son indépendance spirituelle.

Un jour, un personnage politique l'entretenait des difficultés de la situation et lui demandait sa ligne politique.

« Écoutez bien, mon fils, » répondit Pie IX.

Et levant les yeux au ciel, il prononça lentement :

« Notre Père qui êtes aux cieux, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. »

Puis il ajouta :

« Vous connaissez maintenant toute ma politique, je vous permets de la divulguer. »

Pendant les longues épreuves que devait subir le saint Pontife, d'immenses consolations lui furent réservées. Le monde catholique établit l'œuvre du Denier de Saint-Pierre, afin que le Pape pût, malgré son appauvrissement, subvenir à toutes les nécessités de l'Eglise, et les familles chrétiennes lui envoyèrent, avec une admirable générosité ces jeunes gens héroïques qui, sous le nom de zouaves pontificaux, formèrent une petite armée qui excita plus d'une fois l'admiration même chez ses adversaires et qui, en défendant le Pape, se préparait à si bien défendre la France, lors des guerres allemandes.

Enfin, il voyait un de nos plus illustres généraux français, le général Lamoricière, venir mettre à son service son épée si souvent victorieuse.

Pie IX assistait à ces luttes, la prière sur les lèvres, la miséricorde dans le cœur. Quelles que fussent les complications extérieures, il ne cessa pas un instant d'exercer sa charge de Pasteur suprême, et ne laissa jamais passer inaperçues ces erreurs qui se produisent sans cesse dans le domaine des

idées, comme les changements se tentent dans le domaine des faits.

Le 11 avril 1869, le Saint-Père célébra ses Noces d'or, c'est-à-dire le cinquantième anniversaire de sa première messe. Il reçut à cette occasion des témoignages unanimes d'amour et de vénération ; tous les yeux se tournaient vers ce doux vieillard qui portait si noblement des fardeaux écrasants et qui devenait de plus en plus l'incarnation vivante de l'autorité pontificale, telle qu'elle a été fondée par Jésus-Christ pour le plus grand bien de l'humanité.

Il avait annoncé plus d'une fois qu'il réfléchissait profondément sur les perturbations incessantes du monde moderne et qu'il priait sans cesse pour que Dieu lui inspirât de trouver le remède destiné à atténuer les effets de ce mal.

Une convocation adressée le 9 juin 1868 à toute l'Église avait fait pressentir le grand événement qui se préparait. Pie IX publiait une bulle qui invitait tous les évêques à prendre part à un concile œcuménique qui se tiendrait à Rome. Les Églises orientales elles-mêmes reçurent l'invitation pontificale et Pie IX écrivit aux protestants, les engageant à profiter de cette occasion pour examiner s'ils étaient dans la vérité et dans la voie droite.

On savait dès lors que la grande question qui primerait toutes les autres au Concile serait la définition de l'Infaillibilité du Pape, c'est-à-dire l'infaillibilité de ses enseignements en tout ce qui concerne la foi.

Le Concile s'ouvrit au Vatican le 14 avril 1870, et le second dimanche après Pâques le Saint-Père promulgua solennellement dans la basilique de Saint-Pierre la constitution dogmatique sur la Foi, votée le 24 avril. La promulgation définitive eut lieu le 18 juillet. Après avoir pris connaissance du résultat des suffrages, le Souverain Pontife debout, la tiare en tête, proclama et sanctionna de son autorité suprême les décrets et les canons de la Constitution dogmatique.

L'infaillibilité du Souverain Pontife était proclamée.

Ces grands actes de son Pontificat furent suivis d'épreuves amères que sa grande âme soutint avec une résignation admirable. Bien des désastres avaient passé sur le monde, la France invincible avait connu l'humiliation de la défaite, Pie IX ne régnait plus qu'au Vatican et sur l'univers catholique. Dans ce palais tout plein de sa mémoire, il écrivait ces pages immortelles qui témoignent de sa foi indomptable, de sa fermeté inébranlable, de son inaltérable sérénité.

Dans son impuissance apparente, il demeure le défenseur des opprimés, le soutien des faibles, le juge des vainqueurs. Quand la France est en danger, il élève la voix pour la défendre et la glorifier. Cette parole majestueuse et simple comme l'Evangile retentit dans le monde comme un écho de la justice souveraine chaque fois que la vérité est outragée ou le droit méconnu.

Pie IX a atteint les limites extrêmes de la vie ; son intelligence reste vigoureuse et lucide, sa sainteté devient rayonnante.

Il envoie une dernière absolution au roi d'Italie qui doit le précéder dans l'éternité, et le 7 février 1878 il meurt paisible après un règne de près de trente-deux ans, le plus long qu'aient enregistré les annales de la papauté.

Son histoire sera une des plus dramatiques et une des plus édifiantes qui se puissent écrire. La sainteté inattaquable de sa vie, le charme de sa personne, les péripéties singulières de son règne, les actes importants de son pontificat, lui ont donné une action prépondérante sur son siècle et une popularité immense dans le monde chrétien.

Jamais souverain n'a été plus aimé, jamais pape n'a été plus vénéré. Tous ceux qui ne lui sont pas nécessairement hostiles, rendent hommage à ses grandes vertus,

Les funérailles ont eu partout un aspect triomphal. C'est vraiment un deuil glorieux que nous portons.

Fidèle jusqu'à la dernière heure à ces principes d'humilité que Jésus-Christ est venu apporter au monde comme une suprême grandeur, Pie IX, craignant sans doute d'être loué avec excès même sur sa tombe, a rédigé lui-même l'épitaphe de son tombeau, qui sera placé à Saint-Laurent-hors-les-Murs.

OSSA . ET . CINERES
PII . P.IX . SVM . PONT
VIXIT . ANN . (LXXXV)
IN . PONTIFICATV . ANN . (XXXI)
ORATE . PRO . EO

Ce n'est pas assez. Sur la tombe du plus obscur gentilhomme italien, l'usage veut que l'on grave son écusson. Pie IX s'est dépouillé même de ce simple signe. Il a ordonné qu'à la place de l'écusson nobiliaire de sa famille, on mît sur son tombeau deux os en croix surmontés d'une tête de mort, c'est-à-dire les armes parlantes du plus pauvre des mortels.

C'est la dernière leçon de grandeur et d'humilité qu'il donne au monde, si souvent mis en péril par d'insatiables orgueils, et c'est en lisant cette simple épitaphe qu'on peut dire du saint Pape Pie IX :

« Il est mort et il parle encore. »

Mlle Zénaïde Fleuriot.

COUSINE MARIE[1]

XIV

La maladie d'un enfant. — La conscience. — Les aveux.

Une nuit, la bonne de Rose fut éveillée par un vigoureux coup de sonnette. Elle se rendit en toute hâte chez la gouvernante et la trouva fort effrayée : Rose avait le délire. Rien n'avait fait prévoir cet accès de fièvre, l'enfant avait même été la veille plus calme que de coutume.

M. des Tourelles accourut au premier mot de son valet de chambre ; le médecin témoigna de l'inquiétude ; au délire succéda une grande faiblesse.

Rose qui ne savait se passer en bonne santé de sa gouvernante, ne se contentait plus maintenant de ses soins ; elle demandait sans cesse sa mère. La mère ne se fit pas attendre, et ne s'éloigna plus de ce petit lit.

Jamais la pensée de la mort n'avait troublé la vie brillante de Mme des Tourelles ; maintenant elle entrevoyait bien des choses qui jusque-là étaient restées dans l'obscurité.

« Mon Dieu ! disait-elle, ne prenez pas mon enfant ! laissez-moi le temps de l'aimer, de me dévouer. »

La douleur donnait à sa physionomie une expression de douceur qui ne lui était pas habituelle, son regard n'était plus si assuré.

Huit jours et huit nuits s'écoulèrent dans cette angoisse. La porte ne s'ouvrait que pour le colonel et sa fille.

Une nuit, l'enfant eut un redoublement de fièvre qui alarma le médecin ; pressé de question, ses réponses étaient vagues, il ne promettait rien, et si le mot d'espérance lui était arraché, on sentait qu'il le disait par condescendance, par pitié pour la malheureuse mère.

Cette alerte fut de courte durée. Blanche acheva son éducation maternelle pendant la convalescence de sa fille ; ce temps d'épreuve lui fit connaître un bonheur qu'elle avait ignoré jusqu'à ce jour, mais qui lui fut révélé tout entier. Son attitude et son langage n'étaient plus les mêmes : à une langueur qu'on aurait pu croire maladive succéda une activité dont s'étonnait son entourage, et lorsque son mari exprimait la crainte qu'elle ne se fatiguât, Blanche le rassurait et parlait du bonheur de voir Rose reprendre des forces chaque jour. La conversion était complète ; Angélique s'effaçait de plus en plus ; c'était Blanche qui habillait la poupée et racontait des histoires.

Une autre conscience s'éveillait : M. des Tourelles se demandait s'il n'avait pas abdiqué son titre d'époux et de père en favorisant les caprices de sa femme et en laissant sa fille aux mains des femmes de chambre. Avait-il jamais eu la pensée de former le jugement de Blanche, de la préserver des séductions du monde ? Avec quelle facilité il souscrivait à ses dépenses folles ! Cette femme n'avait été jusqu'ici qu'une idole qu'il promenait avec orgueil.



Mme des Tourelles accepta froidement. (P. 223, col. 2.)

Anthime s'accablait de reproches ; mais il entrevoyait le moyen de réparer ses torts : si Blanche avait fait un pas vers la raison, lui ne resterait pas en arrière.

Il n'y eut aucune explication entre eux ; chacun accomplit doucement sa tâche.

Angélique était forcée de reconnaître qu'elle, pauvre fille, avait été le moyen dont la Providence s'était servie pour rappeler ses parents à leurs devoirs.

Jusqu'ici, M. des Tourelles n'avait jamais pu décider sa femme à habiter une jolie maison située dans la vallée de Montmorency. Dès que le médecin eut prononcé le mot de campagne, Blanche se déclara prête à partir, et comme les visites du docteur ne semblaient plus utiles, il n'y eut pas d'obstacle pour se rendre à Montmorency.

Madame donna ses ordres et les fit exécuter avec un entrain qui surprit ses gens. Cependant elle ne voulait quitter Paris qu'à une condition : le colonel et sa fille l'accompagneraient. La petite maison de la rue du Regard serait fermée. Quel obstacle pouvait rencontrer un si charmant projet ? Blanche fut donc très-surprise de l'indifférence avec laquelle Marie accueillit sa proposition.

1. Suite. — Voy. pages 74, 90, 107, 123, 140, 156, 171, 188 et 203.

« Eh bien, Marie, est-ce que tu n'aimes plus la campagne depuis que tu as dansé chez un ambassadeur ?

— Quelle idée !



C'était Blanche qui habillait la poupée. (P. 220, col. 2.)

— Qu'est-ce qui pourrait donc te retenir à Paris, où la chaleur commence à se faire cruellement sentir? Ton père se trouvera très-bien de changer d'air; nous le soignerons ensemble; j'apprendrai le piquet... Ah! j'y suis! La pensée de ne plus voir M. Delorme t'afflige. Vraiment, c'est de la passion! Mais comme en cela tu fais preuve de bon goût, je te promets d'inviter ton professeur à venir passer les vacances à Montmorency. Eh bien! tu n'as pas encore l'air contente. Décidément, il y a quelque mystère là-dessous. Parle franchement, Marie.

— Il m'en coûte beaucoup, puisque tu veux le savoir, de quitter mes pauvres.

— Tes pauvres! Tu as des pauvres? explique-toi.

— Je suis dame de charité; chaque semaine, je visite un certain nombre de familles, et...

— Assez, chère bonne, je vais te donner de l'argent pour eux.

— L'argent est sans doute une chose bien précieuse, et malheureusement je n'en ai guère à leur donner... Mais ces pauvres gens m'aiment; ma visite les réjouit; ils me content leurs petites affaires; je leur donne des conseils, je les aide de mes démarches. Quand j'arrive, les enfants accourent, ils me font fête, et vois-tu, Blanche, tout cela m'est très-doux. »

Mme des Tourelles écouta Marie sans l'interrompre. Elle crut avoir trouvé un argument invincible :

« Chérie, n'exagères-tu pas un peu? Il me semble que les pauvres ont peu à souffrir pendant la belle saison. Nous reviendrons au commencement d'octobre, et tu retrouveras tes bonnes gens; et puis... s'il te faut absolument des pauvres pour être heureuse... eh bien! nous en trouverons là-bas. »

Marie n'osa pas regarder Blanche; il lui semblait que les paroles qu'elle venait de prononcer étaient un aveu, un engagement.

« L'obstacle est levé, n'est-ce pas? Nous partons ensemble, chère amie?

— Oui, j'irai faire mes adieux à ces pauvres amis, et puisque tu m'offres ta bourse, je payerai leur loyer, de sorte qu'ils pourront se tirer d'affaire plus aisément, car vois-tu, la misère n'est jamais plus affreuse que pendant l'été.

— Tu m'étonnes !

— Songe donc, ma chère, à ce qu'éprouvent les riches au retour du printemps : ils ne rêvent que frais ombrages, calme et repos; ils partent laissant derrière eux des gens pour lesquels la vie est toujours difficile; les fleurs, les champs, la nature

entière charme les yeux des riches, mais les pauvres restent toujours à la même place ; ils n'ont pas d'autres perspectives que le rosier et la giroflée qui s'étiolent sur leur fenêtre. Nous nous plaignons de la chaleur, et tout est prévu et calculé pour que nous n'en souffrions pas.

— Tout cela est vrai, ma petite cousine, mais je m'étais imaginé que les pauvres souffraient moins l'été que l'hiver.

— C'est le contraire : ils manquent d'air et n'ont aucun repos, car le travail qui assure le pain ne peut être interrompu, quelle que soit la chaleur. Il faut que la tâche de chaque jour se fasse, quoi qu'il en coûte ; et la nuit, ils ne peuvent dormir. Le soleil qui nous réjouit apporte le malaise et la souffrance dans la mansarde. Blanche, si tu entrais dans une de ces mansardes au toit brûlant, tu serais navrée en songeant qu'il y a des malades qui n'en peuvent pas sortir. Un carreau mobile, justement appelé tabatière, laisse arriver un air brûlant dont il faut se garantir.

— Mais c'est affreux !

— Oui, affreux ! Figure-toi ce que doit souffrir le vieillard impotent qui reste seul dans cette mansarde où l'on étouffe, pendant que sa femme ou sa fille va travailler dehors. Quelquefois le mari et la femme sont malades en même temps et hors d'état de se secourir. Que disent-ils ? Heureux ceux qui ne connaissent pas le murmure ! la résignation apaise la souffrance. La clef reste à la porte, et chaque voisine qui passe offre ses services aux malades. Et lorsqu'une épidémie atteint les enfants, la chambre, trop étroite en temps ordinaire, devient une prison infecte...

— Marie ! Marie ! connais-tu une mère qui ait son enfant malade ? Je veux aller la voir... je l'amènerai ici avec son enfant. Oh ! Marie ! ma chère Marie !

— Blanche, calme-toi... crois-tu que j'ai voulu...

— Non, je crois que tu es un ange, et voilà tout... Mais j'étouffe... j'ai tant de chagrin !

— Ce chagrin-là passera vite, je m'en charge, dit-elle en souriant. Eh bien ! c'est décidé, nous partons tous pour Montmorency. »

C'était le jour anniversaire de la convalescence de l'enfant ; on devait le célébrer par une petite fête de famille. Mlle Olympe avait préparé en conséquence la toilette de sa maîtresse ; une robe de taffetas rose garnie de valenciennes lui avait paru un à-propos de bon goût.

Lorsque la jeune femme entra dans sa chambre, elle fut frappée du ridicule d'une semblable toilette pour dîner entre le colonel et son mari.

« Olympe, je mettrai ma robe de mousseline. Otez celle-là.

— Madame ne s'habille pas ! c'est pourtant bien le jour.

— Apportez ma robe de mousseline. »

Olympe se retira, méditant sur ce nouveau caprice de sa maîtresse, et se demandant si cette étrange fantaisie n'était pas le symptôme d'une maladie grave.

Mme des Tourelles n'oublia pas l'engagement qu'elle avait pris de secourir les *pauvres d'été* et de travailler pour eux. A peine installée à la campagne, elle se mit à l'œuvre. Assurément la misère est moins grande à la campagne, surtout lorsque les Parisiens viennent s'établir dans leurs villas, mais elle n'en existe pas moins. La nudité des enfants blessait les yeux de l'élégante Parisienne. Angélique tailla des vêtements pour les garçons et les filles. Les provisions d'étoffes et de toile apportées de Paris furent vite épuisées ; heureuse circonstance pour Mme Rouillé qui tenait une boutique d'épicerie et de rouennerie. La semaine n'était pas achevée et la brave femme allait à Paris renouveler son fonds.

Les ouvrières se réunissaient dans une salle de verdure ; elles travaillaient avec ardeur. Ce premier essai fut pénible pour Blanche ; ses mains, qui n'avaient jamais tenu que de fines broderies, se blessaient au contact d'étoffes grossières ; elle se piquait réellement les doigts, et de la meilleure grâce.

« Es-tu contente de ton élève, Marie ?

— Très-contente ; bientôt l'élève sera plus habile que la maîtresse. »

Un jour que Mlle Angélique et son élève se promenaient au bois, Blanche surprit Marie qui l'observait.

« Qu'as-tu donc à me regarder ainsi ?

— Je t'admire ; tu as un air de santé et de contentement qui me ravit... tu étais si triste !.. Mon père et moi doutions quelquefois de ton bonheur, en dépit des apparences ; maintenant nous sommes rassurés.

— Je souffrais dans ma vanité, Marie. Je te dois bien cet aveu. Depuis le jour où j'ai cessé d'avoir ce qu'on appelle des succès, j'ai ressenti un chagrin, que toi, sage enfant, ne peux imaginer. Avoir été belle et ne l'être plus, c'est une défaite que je n'ai pas eu la force de supporter. La beauté est un don fatal...

— Ne dis pas cela ; les anges sont beaux. La beauté est l'œuvre de Dieu, c'est notre orgueil qui gâte tout.

Marie, tu es charmante, mais tu ne sais pas à quel point une femme peut être vaine de la beauté de son visage, et encore moins de la douleur qu'elle ressent lorsque sa beauté a disparu. »

La présence d'un domestique mit fin à cette conversation.

« Une lettre de Paul ! » Blanche la lut à haute voix. Le jeune officier avait l'espoir d'obtenir un congé ; ce congé lui semblait bien mérité : après avoir supporté le soleil d'Afrique pendant trois ans, n'était-il pas temps de se reposer un peu à l'ombre ? Cependant Paul racontait surtout les exploits de ses camarades sans affecter toutefois de ne rien dire des brillantes campagnes où il avait eu sa part de gloire.

Il terminait sa lettre très-tendrement, et le nom de Marie se trouvait à la dernière ligne de cette lettre.

« Ce cher frère! quelle joie de le revoir! Penses-tu à lui quelquefois, Marie?

— Belle question, vraiment! Crois-tu la petite pensionnaire capable d'oublier le rhétoricien qui jouait au volant avec elle? qui la reconduisait à la pension et remplissait ses poches de douceurs qui duraient toute la semaine?

— Tu l'aimes encore?

— Oui; je serais très-contente de le revoir. »

Blanche la regarda; quoique ce regard fût très-bon et très-simple, il gêna Marie.

Les jours passaient doucement : sans négliger Blanche, Marie travaillait beaucoup. Cette belle campagne l'inspirait, et M. Delorme, qui n'était pas facile à contenter, félicitait son élève de si bien employer son temps. »

Cette persévérance dans le travail était chose nouvelle pour Blanche. Elle admirait sa petite cousine et ne la plaignait plus tant de n'être pas riche; elle s'étonnait de l'intérêt qu'une personne, si jeune encore, prenait à une conversation sérieuse, et de l'intérêt avec lequel on écoutait ses réflexions.

« Où as-tu donc appris tout ce que tu sais, lui demanda-t-elle un jour?

— D'abord, j'ai appris dans les livres élémentaires tout ce que les jeunes filles apprennent; puis mes lectures ont été bien dirigées; le goût de l'étude et la réflexion ont fait le reste. Mais ne va pas t'imaginer que je suis savante.

— Si je te compare à moi, tu es certainement très-savante. Je ne sais absolument plus rien. L'histoire est un chaos où je me perds; mon anglais qui faisait la gloire de miss Grobetty est complétement oublié; ma musique m'ennuie; je n'aime que celle des autres. Si j'avais seulement cinq ou six ans de moins, je recommencerais mes études avec toi. Mais à vingt-sept ans!..

— Chère amie, il n'y a point de limite d'âge pour cultiver son intelligence. Si c'est la considération de tes vingt-sept ans qui te retient, tu as grand tort. Il suffirait de deux ans d'étude pour te mettre en état de continuer l'éducation de Rose, ou tout au moins de la diriger. Selon moi, une mère doit être la première institutrice de ses enfants : à ta place, je n'hésiterais pas à me remettre sur les bancs.

— Donne-moi vingt-quatre heures de réflexion. »

C'était plus de temps qu'il n'en fallait. Le jour même, Blanche fit part à son mari de la résolution qu'elle venait de prendre à la suite d'une conversation sérieuse. M. des Tourelles approuva d'autant plus ce projet, qu'en se remettant à l'étude, sa femme réparerait le tort qu'il lui avait fait par sa négligence.

La première leçon fut un jeu; la seconde eut un caractère plus sérieux. Marie avait pris la chose à cœur, et son goût pour l'étude lui faisait trouver un certain plaisir à retrouver ses livres de classe.

C'était vraiment touchant de voir cette jeune femme devenue une écolière docile.

Si Blanche était sincère en parlant de son ignorance, elle en fut bien autrement convaincue en revoyant de près tout ce qui n'avait fait que passer dans son esprit. Mais cette vie sérieuse si différente de celle qu'elle avait menée depuis son mariage avait ses moments d'épreuves. L'ennui et même le dégoût se faisaient sentir parfois. Sans la pensée d'être utile à sa fille, il est bien à croire que la mère eût renoncé à son entreprise.

Les allures de la maison avaient singulièrement changé. En deux mois, on n'avait donné qu'un seul dîner. Les domestiques faisaient leurs réflexions. Quelques-uns approuvaient cette vie calme, mais la majorité ne s'en arrangeait pas. Mlle Olympe s'ennuyait tellement que, perdant patience, elle déclara un beau jour à sa maîtresse qu'une dame qui ne va pas dans le monde, ne fait qu'une toilette par jour et se contente d'être coiffée le matin ne devait plus compter sur ses services. « Je me perds la main, » dit Olympe d'un ton vraiment tragique!

Mme des Tourelles accepta froidement le congé de sa femme de chambre, et quelques jours plus tard, Mlle Olympe allait se refaire la main ailleurs.

L'automne fit songer à l'hiver; tandis que Marie redoutait l'influence qu'allait encore exercer le monde sur son amie, celle-ci tremblait d'entendre critiquer la résolution qu'elle avait prise de ne point y aller. Elle aurait voulu avoir toujours à ses côtés cette sage Marie qui avait l'art d'aplanir toutes les difficultés; mais la chose n'étant pas possible, elle résolut de lui ouvrir son cœur encore une fois.

« Comment ferais-je, Marie, lui dit-elle, lorsque je serai de retour à Paris, pour fermer ma porte, pour ne plus accepter d'invitations, maintenant que la santé m'est rendue?

— Pourquoi donc fermerais-tu ta porte? Tu n'en as pas le droit : la position de ton mari te fait un devoir d'aller dans le monde; tout est dans la mesure : Mme Lombard nous l'a souvent dit.

— Mais si...

— Hésites-tu encore à m'ouvrir ton cœur?

— Non. Eh bien! Marie, ma crainte est de réveiller ma passion pour la toilette, de faire de nouvelles folies.

— Ne crains rien : ta volonté et ta petite cousine t'aideront à éviter cet écueil. Tu iras dans le monde comme n'y allant pas; tu porteras tes diamants comme ne les portant pas.

— Marie, tu es une vraie sainte!

— J'espère et j'ambitionne de le devenir, chère Blanche. »

Ce fut dans ces heureuses dispositions que Mme des Tourelles rentra à Paris.

A suivre. Mlle Gouraud.

A TRAVERS LA FRANCE

GRANVILLE

Granville mérite presque son nom. Ce n'est pas assurément une « grande ville » comme le sont, par exemple, Rouen et le Havre, mais elle est, après Cherbourg, la localité la plus importante du département de la Manche et l'un des ports de commerce les plus animés des côtes de Normandie. Elle renferme plus de 12 000 habitants. Un chemin de fer spécial la relie directement à Paris, par Vire, Dreux et Versailles, et contribue puissamment à y augmenter l'activité des échanges.



Granville, vue de la plage des Bains.

Granville est située à l'extrémité septentrionale de la baie du Mont-Saint-Michel, que termine au sud-ouest la presqu'île du Cotentin, et en face des îles anglaises de Chausey. Elle se divise en deux quartiers bien distincts : la ville haute, pittoresquement bâtie sur un rocher sans cesse rongé par les flots, dénudé par les vents qui soufflent souvent avec violence, et presque séparé de la terre ferme par un large ravin qui fut jadis utilisé pour la défense, et la ville basse, dont les maisons se rangent en ligne concave autour d'un vaste port.

La ville haute est le quartier le plus ancien, car ce fut bien plus pour les besoins de la défense que pour les transactions commerciales que Granville fut fondée, vers le milieu du xe siècle. C'est dans la ville haute, entourée de fortifications, que se trouvent les principaux édifices, et notamment la belle église Notre-Dame, bâtie en granit et dans le style gothique au XVIe et au XVIIe siècle.

Au pied du promontoire, au nord, s'étend une belle plage, au bord de laquelle a été créé un établissement pour les bains de mer.

La ville basse est le centre du mouvement et des affaires. Le port qu'elle entoure est le septième ou le huitième de France pour l'importance commerciale. Il est tourné au sud vers la baie du Mont-Saint-Michel et comprend notamment deux bassins à flot et un beau môle en granit portant un phare à son extrémité. Les navires du plus fort tonnage peuvent y mouiller sans danger. Il entre dans ce port environ 750 vaisseaux par an, soit deux par jour à peu près. Granville est aussi le point de départ d'un service régulier de bateaux à vapeur pour Jersey. Aux transactions commerciales s'ajoutent pour Granville d'autres éléments de prospérité : près du port sont établis des chantiers de constructions navales ; plusieurs bateaux sont armés dans ce port pour aller pêcher la morue sur le banc de Terre-Neuve, dans l'Amérique du Nord ; enfin les huîtres que l'on récolte en abondance sur la côte voisine sont la matière d'un mouvement d'exportation très-considérable

Au sud de Granville est situé le joli village de Saint-Pair, dont la plage, aussi belle que celle de Granville, attire également chaque année un grand nombre de baigneurs. On remarque à Saint-Pair une curieuse église remontant au moins au XIIe siècle.

A. Saint-Paul.



Le père Raviaud se leva. (P. 226, col. 1.)

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN[1]

VII

Le moulin des Raviaud.

Un dimanche, le banc qu'occupait toute l'année la nombreuse tribu des Raviaud demeura complètement vide, et Pauline fut toute triste, à la sortie de la messe, de ne pas échanger un sourire avec Lisette. La marquise remarqua aussi l'absence des meuniers, car, au moment de monter en voiture, elle dit à Gervais qui lui abaissait le marchepied :

« Est-ce qu'il est arrivé quelque chose au moulin? Je n'ai pas vu le père Raviaud, ni personne de sa famille.

— Un grand malheur, madame; il paraît que le fils Raviaud est mort. Il n'était pas malade dimanche dernier : c'est une mauvaise fièvre qui l'a emporté en trois jours. Ils l'ont pourtant bien fait soigner; on a fait venir tout de suite la mère Madeluche, qui se connaît à couper les fièvres; et même le rebouteux de Malaunis, qui est venu par hasard au moulin, lui a donné une drogue qui avait guéri bien d'autres malades. Tout ça n'y a rien fait et ils ont fini par aller chercher le docteur, mais il paraîtrait que c'était trop tard pour arrêter la maladie.

— Toujours les mêmes, dit la marquise en soupirant : ils appellent le médecin quand tout est fini. Gervais, vous direz à Bertrand de passer par le moulin, je veux voir ces pauvres gens. »

Le moulin des Raviaud était situé en dehors du village, tout près de la limite du parc de Vauclain. Comme les Raviaud passaient de père en fils pour d'honnêtes gens, incapables de retenir à leur profit la moindre poignée de grain ou la moindre mesure de farine, le moulin ne chômait jamais, et son gai tic-tac animait d'un bout de l'année à l'autre le petit vallon de la Bourette : c'était le nom d'une rivière qui n'était ni longue ni large, mais qui gardait de l'eau en toute saison. Elle ne jouait d'autre rôle en ce monde que de faire tourner le moulin des Raviaud, de rafraîchir les prés qui la bordaient et de faire le bonheur d'une quantité de canards; et il paraît que cela suffisait à son ambition, car jamais rivière n'a eu l'air si gai que la Bourette. En la voyant sous ses pieds, quand Pauline traversa le petit pont qui menait au moulin, elle se sentit le cœur épanoui et pensa qu'elle n'avait jamais vu d'endroit aussi joli que celui-là.

Il était joli en effet, et calme, et frais, mais silencieux comme le palais de la Belle au Bois-Dormant. La roue du moulin était arrêtée, et l'eau passait au-dessous sans la faire tourner et sans rejaillir en gouttes étincelantes; pas une fumée ne sortait de la maison, et les bêtes étaient enfermées dans l'étable. Seuls les canards erraient çà et là, se promenant sur la berge, y tenant conseil, puis se dirigeant tous à la file vers la Bourette où on les voyait naviguer comme une flottille bien ordonnée. Quelques audacieux, profitant du chômage du moulin, s'aventuraient jusque sous la roue immobile; d'autres s'arrêtaient en pleine eau pour s'y livrer à des culbutes répétées : il y avait de quoi donner le goût du bain tant ils avaient l'air contents de leur sort. Le moulin était vieux, mais il n'en était pas plus laid; ses vieilles murailles grises disparaissaient presque

1. Suite. — Voy. pages 177, 193 et 209.

sous un épais manteau de lierre vert et luisant, et la maison du meunier, qui avait été reconstruite quelques années auparavant, n'en paraissait que plus blanche et plus gaie, avec son toit de tuiles rouges et ses contrevents verts. Qui aurait dit qu'on pleurait dans cette maison-là? C'était pourtant vrai, et les visiteuses, quand Mariette, après avoir heurté du doigt, ouvrit la porte pour faire entrer la marquise, eurent sous les yeux un triste spectacle. La veuve était assise sur la pierre du foyer, allaitant son dernier enfant, et ses larmes tombaient sur le visage de l'innocent. Les autres enfants, groupés ensemble au fond de la chambre, restaient muets et immobiles; si l'un des petits, ne comprenant pas la situation, faisait quelque agacerie au chat ou s'emparait d'un joujou, les plus grands le réprimaient doucement en l'embrassant pour le consoler. L'aîné de tous, un garçon de quinze ans, se tenait un peu à l'écart et regardait d'un air à la fois triste et résolu le vieux Raviaud et sa femme qui restaient assis près de la fenêtre, la main dans la main, sans bouger ni parler, comme hébétés par la douleur.

Ils remuèrent pourtant en voyant entrer la marquise, et le père Raviaud se leva et vint à elle, son bonnet de laine à la main; pour la mère Raviaud, elle était infirme et ne bougeait pas de son fauteuil de paille. Tous les deux remercièrent Mme la marquise de l'honneur qu'elle leur faisait, et ils se mirent à lui raconter la maladie de leur fils et à se lamenter d'être restés en vie, pendant que lui, qui était jeune et fort, s'en était allé le premier.

« Un si bon travailleur, disait le père Raviaud; toujours prêt à la besogne, n'en trouvant jamais trop, et alerte, et vif, et fort! Il vous enlevait un sac de grain comme d'autres enlèvent une gerbe. Et gai avec cela, et poli avec le monde! Tous les fermiers du pays aimaient à avoir affaire à lui!

— Ça, c'est bien vrai, reprenait la mère Raviaud, et il prenait autant de soin de la farine d'une pauvre veuve qui lui apportait quelques boisseaux de grain, que de celle d'un richard qui en charroyait des charretées. Et quel bon cœur c'était! Jamais il n'a vu un voisin dans l'embarras sans lui venir en aide. Et quel bon fils! Il trouvait que je n'étais pas bien sur une chaise, et à la foire dernière il m'a rapporté ce fauteuil de la ville. Pauvre enfant, il ne m'y aura pas vue longtemps assise! »

Les enfants s'étaient rapprochés, et l'aîné, posant sa main sur le bras du vieux Raviaud, murmura : « Nous tâcherons de vous le remplacer, grand-père. »

Le vieillard regarda son petit-fils, et son œil s'éclaira un peu. « Oui, dit-il, Jean est un bon garçon, il fera un bon chef de famille. On est encore heureux dans son malheur, madame la marquise, quand on voit autour de soi des petits-enfants comme ceux-ci : voilà Jean qui fera un fameux meunier, son frère Pierre qui s'entend très-bien aux bêtes, et la bonne petite Lisette qui soigne si bien sa grand'mère! Nous ne pouvons pas nous plaindre, bien sûr, de manquer de consolations; mais c'est dur tout de même, c'est dur! »

La marquise ne pouvait pas dire le contraire, elle qui souffrait de la même peine et que rien ne consolait. Elle dit quelques bonnes paroles à la famille affligée et promit d'envoyer un peu de vin vieux à la mère Raviaud, à qui le manque d'exercice enlevait peu à peu ses forces. Pendant ce temps-là Pauline regardait Lisette qui s'était glissée tout près de sa grand'mère et frottait sa tête contre elle à la manière d'un chat qui quête une caresse : la vieille femme souriait à travers ses larmes et passait doucement ses vieux doigts noueux dans les cheveux blonds de l'enfant. Lisette vit que Pauline la regardait et elle osa lui sourire; Pauline répondit de la même façon, et quand la marquise quitta les Raviaud, Pauline, rassemblant tout son courage, dit à demi-voix : « Adieu, Lisette! » Lisette devint rouge comme une cerise, d'étonnement et de plaisir. Elle fit une belle révérence et répondit de sa voix la plus douce : « Adieu, mademoiselle Pauline! » La connaissance était faite.

Le lendemain, Pauline entendit les domestiques dire que madame les envoyait à l'enterrement du meunier. Elle n'osa pas demander à les accompagner, quoiqu'elle en eût bien envie; mais quand ils furent revenus et qu'elle vit Mariette ranger dans un panier les bouteilles que Mme de Vauclain envoyait à la mère Raviaud, elle eut un tel désir de revoir le moulin et Lisette, qu'elle tira doucement Mariette par sa jupe et lui demanda tout bas si elle ne pourrait pas aller avec elle.

Mariette la regarda : « Je vais le demander à madame, » répondit-elle; et elle rentra chez sa maîtresse. Elle revint presque aussitôt, apportant le chapeau de Pauline. Madame avait accordé la permission; madame avait même dit que la promenade distrairait cette pauvre petite qui paraissait toute triste ce matin. Pauline mit son chapeau et s'en alla sautillant à côté de Mariette qui portait le panier; mais au bout d'un instant, comme elle se fatiguait vite et qu'elle avait coutume de passer sa vie à réfléchir, elle marcha posément et se mit à penser aux paroles de sa grand'mère. Est-ce que c'était vrai qu'elle avait l'air triste? Toute la matinée elle avait songé à ce qui se passait au moulin; elle s'était représenté le meunier, si grand, si fort, avec ses joues rouges, tel qu'elle le voyait tous les dimanches : on disait toujours « pâle comme un mort », le meunier était donc devenu pâle : comme cela devait le changer! Et puis on l'avait mis dans une boîte : quelle grande boîte il avait fallu, et quel grand trou dans le cimetière! Pauline se promettait de regarder, le dimanche suivant, en allant à la grand'messe, et de tâcher de deviner où on l'avait mis : l'herbe et les fleurs n'auraient pas encore eu le temps d'y pousser, cela l'aiderait à reconnaître la place. Oui, elle avait pensé à ces choses-là tout

le matin : cela avait donc paru sur sa figure, puisque sa grand'mère lui avait trouvé l'air triste ? Mais sa grand'mère la regardait donc quelquefois ? Elle pensait donc quelquefois à elle ? Elle ne l'aimait pas pourtant, Pauline en était bien sûre ; et cela était bien égal à Pauline, car Pauline ne l'aimait pas non plus. La marquise était sa grand'mère, à ce qu'on disait, mais elle était aussi la dame qui n'aimait pas sa pauvre maman. Mais si la marquise n'aimait pas Pauline, pourquoi avait-elle dit « qu'il fallait distraire cette pauvre petite? » Pauline ne lui en savait aucun gré ; elle lui en voulait presque, au contraire, d'avoir cherché à lui faire du bien, puisqu'elle n'aimait ni elle, ni sa chère maman.

Pauline en était là de ses réflexions lorsqu'elle arriva à la Bourette. Le moulin n'avait plus l'air d'un moulin enchanté par la marraine de la Belle au Bois-Dormant; la roue tournait, faisant jaillir au soleil des milliers de gouttes d'eau pareilles à des diamants, et son bruit cadencé accompagnait le caquetage des canards et des poules. Par la porte ouverte du moulin on entrevoyait la haute taille du vieux Raviaud et la forme mince et délicate de Jean, qui allait et venait avec vivacité, vidant des sacs de grain et rapportant des sacs de son ou de farine. Mariette entra dans la maison, et Pauline la suivit. La grande salle qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger était bien rangée, et la jeune veuve du meunier, penchée sur la marmite suspendue à la crémaillère, examinait le degré de cuisson d'une odorante soupe aux choux. Les enfants n'étaient pas là : les plus grands gardaient les bêtes aux champs, les petits les avaient suivis pour s'amuser, et le nourrisson dormait dans la pièce voisine : Lisette seule était restée. Grave, assise sur un petit escabeau, elle s'appliquait à filer le lin qui garnissait une petite quenouille, et elle levait à chaque instant les yeux sur sa grand'mère pour quêter une approbation ou un conseil. La mère Raviaud filait, elle aussi, et le fuseau qui pendait au bout de son fil tournait d'un mouvement si rapide qu'on l'entrevoyait à peine. Elle n'avait pas besoin de faire attention à son ouvrage : depuis soixante-dix ans qu'elle avait l'habitude de manœuvrer une quenouille, c'était bien le moins qu'elle filât sans y penser. Mais elle ne quittait pas des yeux les petites mains un peu maladroites de Lisette ; et de temps en temps elle lui prenait son fuseau en lui disant : « Comme cela, tiens, regarde ! » et elle lui souriait pour l'encourager. Puis, quand elle avait souri, son visage redevenait triste, et elle jetait un regard vers la porte ouverte de la chambre où dormait l'enfant. Elle songeait sans doute à celui qu'on



Lisette lui donna une leçon. (P. 228, col. 2.)

avait le matin même emporté de cette chambre et qui n'y rentrerait plus jamais, car un soupir gonflait sa poitrine et deux larmes coulaient sur ses joues ridées.

Pauline ne remarqua point la tristesse de la vieille femme : comme une enfant qu'elle était, elle vit seulement qu'on travaillait dans le moulin et dans la maison comme s'il ne s'y était rien passé, et cela la blessa. Elle voyait à Vauclain la marquise presque toujours assise près de la fenêtre, les deux mains sur ses genoux, ne faisant rien et regardant le ciel avec une expression de douleur irritée, et il lui semblait que l'oisiveté était la compagne inséparable d'un grand chagrin. Elle pensa que le pauvre meunier n'avait guère laissé de regrets derrière lui et que c'était bien mal à sa famille de ne pas le pleurer davantage. Elle s'avança pourtant à la suite de Mariette et elle répondit par un cordial : « Bonjour Lisette ! » à la révérence de la petite filandière. Lisette apporta à Pauline un joli petit fauteuil de jonc, et Pauline, qui était un peu lasse de sa course, s'y installa pour se reposer.

Mariette avait tiré de son panier et posé une à une sur la table les bouteilles de vin vieux que la marquise de Vauclain envoyait à la mère Raviaud, et la mère Raviaud se confondait en remercîments et en éloges de la bonté de madame la marquise. La bru vint remercier, elle aussi, disant à Mariette : « Voyez-vous, si ce vin-là fait vivre notre grand'mère quelques années de plus, ce sera des années de joie que nous devrons à madame. Quand, l'autre jour, j'ai vu mourir mon pauvre mari, il m'a semblé que je ne tenais plus à rien, et que tous les autres pouvaient s'en aller, que je ne m'en apercevrais seulement pas. Mais c'était une mauvaise manière d'avoir du chagrin, et elle n'a pas duré, heureusement ; à présent je sens que sa perte me fait aimer encore plus ceux qui me restent. »

Elle alla embrasser la mère Raviaud, et Pauline commença à comprendre qu'il y a plusieurs manières de ressentir le chagrin.

« Vous avez recommencé à travailler en revenant de l'enterrement? dit Mariette.

— Oh ! tout de suite ! Raviaud n'aimait pas la fainéantise, et le meilleur moyen de lui montrer que nous l'aimions et que nous pensons à lui, c'est de ne pas laisser traîner l'ouvrage. D'ailleurs, nous n'avons pas le temps de nous reposer, c'est bon pour les riches. Le père s'est remis au moulin avec Jean. L'avez-vous vu en arrivant, mon Jean? Quel bon garçon, et comme il a du cœur à l'ouvrage ! Ce sera tout le portrait de son père. Oh ! j'ai de bons enfants. Cette petite-là m'a aidée toute la matinée à faire le ménage, et à présent elle se repose en apprenant à filer. Voyez-vous son fil ? Il n'est pas trop inégal pour la première fois ! »

Mariette examina le fil, le loua beaucoup, et dit à Lisette de filer devant elle pour montrer si elle s'y prenait bien. Lisette reprit sa quenouille et son fuseau, et s'appliqua tant à bien faire qu'elle en serrait les lèvres à les rendre toutes blanches. Pauline trouva que filer était une bien jolie occupation et elle voulut essayer si elle saurait comment s'y prendre. Lisette lui donna une leçon, et jamais on ne vit une écolière et une maîtresse si convaincues. Elles y prirent tant de plaisir qu'il fallut que Mariette, après deux ou trois tentatives infructueuses pour emmener Pauline, déclarât qu'il ne restait plus que juste le temps de rentrer pour l'heure du dîner, « Madame ne sera pas contente si on est en retard, » ajouta-t-elle ; et Pauline, à cette menace, se leva précipitamment, quoiqu'il eût été question de visiter en détail le moulin, l'étable et le poulailler. En s'en retournant au château, l'enfant demanda avec inquiétude à Mariette si madame la marquise lui permettrait de revenir encore apprendre à filer. Mariette répondit qu'à la vérité filer n'était pas une occupation digne de son rang, mais que comme elle était encore très-petite, madame pourrait peut-être bien le lui permettre. Ce fut sur cette espérance que Pauline s'endormit ce soir-là.

Elle rêva lin, fuseau et quenouille ; et en s'éveillant elle crut continuer son rêve. Au pied de son lit se dressait une petite quenouille toute neuve, joliment sculptée et chargée de beau lin blond comme les cheveux de Lisette. Le fuseau était auprès ; et Mariette, qui guettait la joie de l'enfant, lui dit que Jean, le fils du meunier, avait apporté quenouille et fuseau dès le point du jour. Il était très-habile à tous les ouvrages qu'on peut faire avec du bois et un couteau, et il avait passé sa soirée à faire cette jolie quenouille pour Mlle Pauline. Pauline ne fut pas longue à sa toilette ce matin-là, et ses rêveries habituelles eurent tort toute la journée. On la vit au bord de l'eau, sur la terrasse et même dans la grande galerie où la pluie l'obligea de chercher



un refuge, le fuseau au bout des doigts et la quenouille passée dans sa ceinture ; et, quelle que fût l'opinion de Mariette sur la convenance qu'il y a actuellement à filer pour une demoiselle de haute naissance, les nobles dames dont les portraits or-

naient depuis des siècles reculés les murs de la galerie, durent sourire du haut de leurs cadres à leur dernière descendante et se rappeler le bon temps où elles aussi filaient leur quenouille, à l'exemple de la reine Berthe.

VIII

L'éducation du moulin.

Quelque ardeur que mît Pauline à son métier de filandière, elle s'aperçut bien vite que pour arriver à la perfection elle avait besoin des leçons de Lisette, voire même de celles de la mère Raviaud, et elle demanda timidement à Mariette « si elle n'aurait pas encore des bouteilles à porter à la vieille meunière ». Mariette qui n'avait pas souvent le temps de s'occuper de Pauline, et qui éprouvait parfois comme un vague remords de la laisser seule et livrée à elle-même, pensa que l'enfant serait très-bien au moulin, qu'elle s'y amuserait et qu'elle y perdrait peut-être ses airs de songe-creux, à quoi il n'y aurait pas de mal. Elle fit connaître à la marquise le désir de Pauline, et la marquise permit les promenades au moulin. Elle savait que les Raviaud étaient d'honnêtes gens cités pour leurs vertus de famille, et que sa petite-fille serait en sûreté chez eux, pour l'âme comme pour le corps.



Jean prend la pelle. (P. 229, col. 2.)

Pauline retourna donc chez les Raviaud de temps en temps, puis souvent, puis toutes les fois qu'il faisait beau. Bien entendu qu'elle n'eut pas besoin de tant de leçons pour apprendre à filer; mais il y a dans une maison comme le moulin Raviaud bien d'autres choses à apprendre que le maniement de la quenouille. Pauline s'instruisit dans l'histoire naturelle telle que la savent les gens de la campagne : c'est-à-dire qu'elle distingua au bout de très-peu de temps la fleur du chou de celle du navet, et la feuille de la laitue de celle de la betterave. Elle sut quand on sème telle ou telle plante et quand on la récolte; elle sut l'usage du trèfle et du colza, du foin et de la paille; elle connut le froment et ne le confondit point avec le seigle et l'orge, et elle eut même le plaisir de se mêler à tous les travaux de la campagne. Si on ne lui confia point de faux pour couper le regain, très-abondant dans les prés qui bordaient la rivière, du moins elle eut un petit rateau fait à sa taille pour retourner le foin et le mettre en meules; elle aida Lisette à faire une petite gerbe, le jour de la moisson, et Jean, qui était d'une complaisance inépuisable, leur fabriqua à toutes les deux de petits fléaux pour battre leur blé sur l'aire. Il voulut bien leur moudre leur grain à part et leur remettre leur farine dans un petit sac; et la veuve Raviaud leur apprit à en faire une espèce de pâte, moitié galette et moitié pain, qui, additionnée de beurre frais qu'elles avaient battu elles-mêmes, leur parut le plus délicieux régal qu'elles eussent mangé de leur vie. Quelle joie de plonger ses bras dans la belle farine blanche et douce, de pétrir la pâte, de la rouler, de lui donner une forme de son choix, de placer ses galettes sur la grande pelle de bois, et de suivre de l'œil tous les mouvements de Jean qui chauffe le four avec du bois clair. Comme ce four est long à s'échauffer! Les fagots n'en finissent plus de flamber : quand pourra-t-on donc enfourner? Enfin! rien ne fume plus, rien ne flambe plus, la belle braise rouge brille seule tout au fond; Jean a balayé la place où seront rangés les pains : le four est prêt : « Jean va enfourner, regardez, mademoiselle Pauline, » dit Lisette dont les yeux brillent de joie. En effet, Jean prend la pelle, il la soulève, l'entre dans la gueule du four, et d'un mouvement sec il jette les pains juste à la place qu'ils doivent occuper. Les galettes des deux petites filles ont un coin choisi : elles seront cuites bien avant le reste du pain, et il faudra les retirer de peur qu'elles ne brûlent. Mais si peu de temps qu'elles mettent à cuire Pauline trouve encore que c'est bien long, et elle voudrait faire rouvrir la porte du four au bout de cinq minutes. « Jean, est-ce qu'elles ne sont pas cuites? Jean, est-ce qu'elles ne brûlent pas? » Jean secoue la tête en souriant : à un certain moment il ouvre le four pour retourner les galettes, et Pauline joint les mains d'admiration en s'apercevant qu'elles sont toutes dorées d'un côté. Elle aura de la patience maintenant, les galettes sont si belles!

Le jour où Pauline fit ainsi la boulangère, le baron de Thoiray dînait au château. Pauline le savait, et elle rôda autour de lui d'un air inquiet, lorsqu'on l'eut amenée au dessert, comme cela arrivait toujours quand il était là. Elle cherchait à lui parler en particulier, sans que la marquise s'en aperçût : si la marquise allait la regarder avec ses yeux sévères! Pauline en frémissait d'avance. Enfin, quand le ba-

ron eut offert son bras à Mme de Vauclain pour la conduire au salon, Pauline, profitant d'un moment où sa grand'mère ne regardait pas de son côté, se glissa près de M. de Thoiray, et, tirant de sa poche un morceau de galette enveloppé dans son petit mouchoir, elle le lui présenta en disant timidement : « Pour vous..., c'est moi qui l'ai faite et qui ai battu le blé... »

M. de Thoiray n'aimait pas beaucoup la galette de ménage : mais il lut dans les grands yeux bleus levés vers lui tant de prière, tant d'affection, un désir si vif de lui offrir quelque chose qui était la propriété et l'ouvrage de l'enfant, et une telle crainte de voir refuser et dédaigner son présent, qu'il en fut tout ému. Il prit le morceau de galette et il y mordit : les yeux de Pauline exprimèrent la joie la plus vive. Le baron eut l'héroïsme de manger tout ce qu'il avait mordu ; puis, mettant le reste dans sa poche :

« Aujourd'hui j'ai dîné, dit-il à la petite fille avec un sourire bienveillant; je mangerai le reste demain matin dans mon café au lait. C'est très-bon, Paulette; vous êtes une bonne petite pâtissière. Oh ! ce n'est pas déroger; la reine Marie-Antoinette faisait bien la laitière, dans son hameau de Trianon.

— La laitière? répéta Pauline étonnée.

— Oui, la laitière; elle faisait des fromages, elle battait du beurre.

— Comme moi! » interrompit joyeusement l'enfant.

Le baron riait; il s'amusa à raconter à Pauline l'idylle de Trianon, et il se fit expliquer par elle ses occupations champêtres au moulin des Raviaud. Et tous les deux causèrent si gaiement, que Pauline en oublia la marquise qui les écoutait sans les interrompre, enfoncée dans son grand fauteuil et laissant reposer les aiguilles de son tricot. Ce ne fut que quand Mariette vint la chercher pour la mettre au lit, et qu'elle dut faire sa révérence accoutumée en disant cérémonieusement : « Bonsoir, madame la marquise! » qu'elle se rappela que Mme de Vauclain était là et n'avait pas quitté le salon. La pauvre petite fut toute honteuse. « Comme j'ai parlé, se dit-elle. Pourvu que je ne l'aie pas fâchée!... Mon oncle Thoiray, comme il est bon! Ce n'est pas *elle* qui causerait avec moi, qui m'écouterait, qui me raconterait de belles histoires : elle ne me regardait seulement pas... Et elle est ma grand'mère pourtant... Lisette a aussi une grand'mère, mais quelle différence! Peut-être que les grand'mères qui sont meunières aiment leurs petits enfants plus que celles qui sont marquises... Je voudrais bien être la petite-fille d'une meunière, comme Lisette et Jean! »

Pauvre Pauline, elle finit cette journée si gaie en s'endormant le cœur tout gonflé de soupirs de regret de ce qu'elle n'était pas la petite-fille d'une meunière. Pendant ce temps-là la marquise songeait dans son grand fauteuil, et le baron de Thoiray, habitué depuis longtemps à lire sur son visage, se gardait bien de troubler ses réflexions. Il prenait de temps en temps une prise de tabac et tournait sans bruit les pages de la brochure qu'il était censé lire. Mais il ne lisait rien du tout : il se disait en lui même : « Elle y viendra! elle l'aimera! Elle aura de la peine à en convenir, mais elle finira par s'y décider. La pauvre petite doit trouver cette vie-là bien dure, en attendant; mais, après tout, c'est peut-être pour le mieux : son père avait été trop gâté, et on a vu quel beau résultat. Tout finira par s'arranger! »

« Elle l'aimera! » Le baron avait tort de parler ainsi ; la chose était faite. Mme de Vauclain repassait dans son cœur les émotions délicieuses qu'elle avait ressenties ce soir-là; elle écoutait encore l'écho de la voix de Pauline, elle se redisait une à une toutes ses naïves paroles, elle revoyait son gentil visage, et elle eût donné dix années de sa vie pour pouvoir la serrer passionnément dans ses bras et échanger avec elle des caresses de mère à enfant. Mais elle n'osait pas! Elle avait failli, quand Mariette était venue chercher la petite fille, l'appeler vers elle et lui tendre les bras : la révérence et le bonsoir cérémonieux de Pauline avaient arrêté son élan. Cette enfant, si naturelle, si gracieuse, si caressante avec M. de Thoiray, redevenait, dès qu'elle s'adressait à la marquise, froide, gauche et guindée : elle ne l'aimait pas, elle repousserait peut-être ses caresses. Était-il de la dignité de l'aïeule de quêter la tendresse de sa petite-fille? Mme de Vauclain, au lieu de rompre la glace qu'un malentendu continuait à épaissir entre elle et Pauline, avait froidement répondu comme tous les jours : « Bonsoir, petite! » et Pauline était partie.

Mais son souvenir tenait fidèle compagnie à la marquise. Comme elle était gentille dans son abandon! comme elle rappelait son père au même âge! depuis qu'elle allait au moulin, c'était étonnant comme cette enfant-là s'était développée : sans doute sa santé se raffermissait; et puis... peut-être qu'elle avait besoin de gaieté, de jeux avec d'autres enfants, et elle avait trouvé cela chez les Raviaud. Tant mieux!... Comme elle parlait d'eux, cette petite! Comme elle paraissait les aimer tous, même la vieille femme impotente qui passait sa vie dans l'embrasure d'une fenêtre, et qui ne devait pas être bien amusante pour une enfant de sept ans... Comment tous ces gens-là avaient-ils donc fait pour gagner son cœur?

Comment ils avaient fait? Mon Dieu, ils n'y avaient pas pris grand'peine : il faut si peu de chose pour gagner un cœur d'enfant! Ils l'avaient aimée, d'abord parce qu'elle était aimable, et puis ils ne le lui avaient pas caché. Et Pauline, ne voyant au moulin que des visages bienveillants qui lui souriaient, n'y entendant que de bonnes paroles dites par des voix qui s'adoucissaient pour elle, s'y était épanouie comme une rose d'automne sous un retour du beau temps. D'ordinaire, quand elle rentrait au château, elle y redevenait immédiatement morne et

muette, et lorsqu'elle s'égayait un peu avec M. de Thoiray, elle avait grand soin que ce ne fût pas devant sa grand'mère. Ce jour-là, exaltée par ses joies de boulangère, elle s'était crue encore au moulin, et elle était apparue à la marquise sous un nouveau jour. Et M. de Thoiray, toujours feuilletant ses brochures, souriait en lui-même, songeant que cette enfant-là serait ravissante à dix-huit ans, et que la marquise ne pourrait manquer de reprendre goût au monde quand elle aurait à y conduire une si charmante héritière.

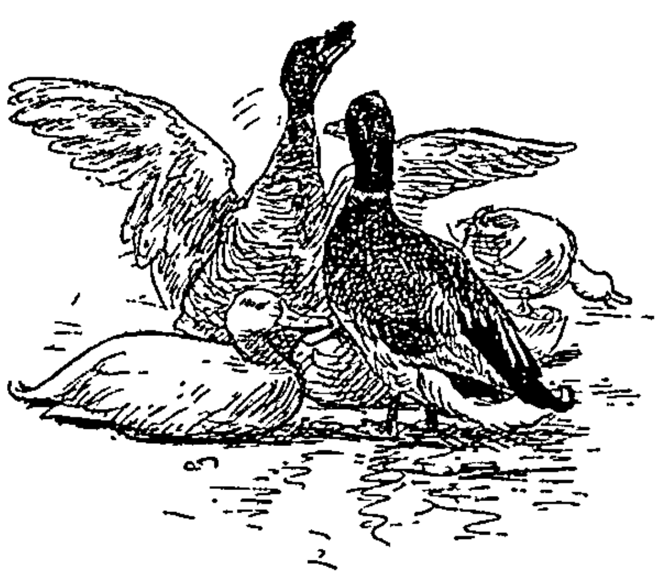
Le lendemain après le déjeûner, Pauline n'eut rien de plus pressé que de retourner au moulin. Mais elle ne put pas y aller directement, parce que Mariette, qui la conduisait, avait affaire dans le village. En le traversant, Pauline y remarqua du changement. On ne voyait presque pas d'enfants occupés à jouer dans les ruisseaux ou sur le seuil des portes, et ceux qu'on voyait étaient tout petits ; on ne recevait dans les jambes ni balles, ni toupies, ni cerceaux, et le village semblait plus silencieux qu'à l'ordinaire. Pauline vit bien quelques grands enfants : ceux-là avaient l'air sérieux, un peu ennuyés même; ils portaient sous leurs bras des livres et des cahiers, ils allaient tous dans la même direction et ils finissaient pas disparaître dans une grande maison située entre la mairie et la cure. « Qu'est-ce que c'est que cette maison-là? » demanda Pauline, et Mariette répondit : « C'est l'école. »

Pauline n'en était guère plus avancée. Il fallut que Mariette lui expliquât ce que c'est qu'une école, et Mariette ne le savait que par ouï-dire, n'ayant jamais appris les arts libéraux de la lecture et de l'écriture. Ce que Pauline retira de ses explications, c'est que l'école était une maison où demeurait un vieux monsieur chauve qui avait de grandes lunettes et qu'on appelait le père Laribeau. Ce vieux monsieur passait toutes ses journées, excepté pendant un mois par an, dans une espèce de boîte montée sur trois marches d'escalier. Les enfants du village s'asseyaient en face de lui sur des bancs, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, et le père Laribeau leur montrait avec une grande gaule des choses noires sur un papier blanc pendu au mur en chantant : B, A, BA ! B, O, BO ! B, I, BI ! Et les enfants répétaient tous ensemble : B, A, BA ! B, O, BO ! B, I, BI ! C'était une drôle de chanson qu'on entendait de l'autre bout de la place quand le temps était chaud et que le père Laribeau laissait les fenêtres ouvertes. Quand les enfants sortaient de là, au bout de cinq ou six ans, ils savaient lire dans les livres et dans les écritures, et ils savaient aussi l'écriture, et même le catéchisme, car les enfants qui avaient fréquenté l'école n'étaient jamais refusés pour la première communion. Pauline s'étonna un peu qu'on pût apprendre tant de choses en chantant cette drôle de chanson dont lui parlait Mariette ; mais cela ne l'intéressait pas beaucoup, et elle n'y pensa plus en arrivant au moulin.

Au moulin, elle eut une déception. Lisette ne filait point aux pieds de sa grand'mère ; Lisette n'aidait point sa mère dans les soins du ménage, Lisette n'était point occupée à faire des niches à Jean, ni à poursuivre les canards pour les envoyer à l'eau : Lisette n'était nulle part dans la maison ni aux alentours. Où était donc Lisette? Lisette commençait son éducation ; Lisette avait près de huit ans, et il était temps qu'elle apprît à lire : c'était aujourd'hui la fin des vacances, et Lisette était allée à l'école. On ne l'aurait plus à la maison que le jeudi et le dimanche ; et Pauline, toute triste, après avoir un peu joué avec le chat et causé avec la mère Raviaud, s'en revint au château avec Mariette.

Le temps lui sembla long jusqu'au jeudi ; et le jeudi, elle prit à peine le temps de déjeûner et s'en alla prier Mariette de la conduire au moulin. On aurait dit que Lisette et elle ne s'étaient pas vues depuis un an, tant leur conversation fut animée. Pauline voulait savoir dans le plus grand détail tout ce qui se passait dans l'école, et il fallut que Lisette lui décrivît, autant que le lui permit sa mémoire, la salle, les bancs, la chaire, les élèves et même le père Laribeau. Pauline le connaissait pourtant, elle le voyait tous les dimanches à l'église où il chantait au lutrin, quand il ne jouait pas du serpent ; mais elle ne l'avait vu qu'en surplis blanc, et pensait qu'une redingote olive devait le changer beaucoup. Elle se fit montrer le livre et le cahier de Lisette et rit de tout son cœur en l'entendant chanter B, A, BA. « Mais ça n'est pas bien dificile ! » s'écria-t-elle tout à coup, et elle se mit à faire chorus. Lisette lui montrait les lettres et s'émerveillait de voir qu'elle en savait autant au bout de cinq minutes qu'elle au bout de la semaine. Pauline admira les bâtons de Lisette, qui n'étaient pourtant guère admirables. Elle voulut essayer d'en faire, elle aussi, et comme les siens étaient un peu plus droits que ceux de sa compagne, on déclara au moulin « qu'on voyait bien que Mlle Pauline était une Vauclain, puisqu'elle faisait comme cela des choses du premier coup, sans avoir seulement vu la figure du maître d'école. »

A suivre. Mme COLOMB.

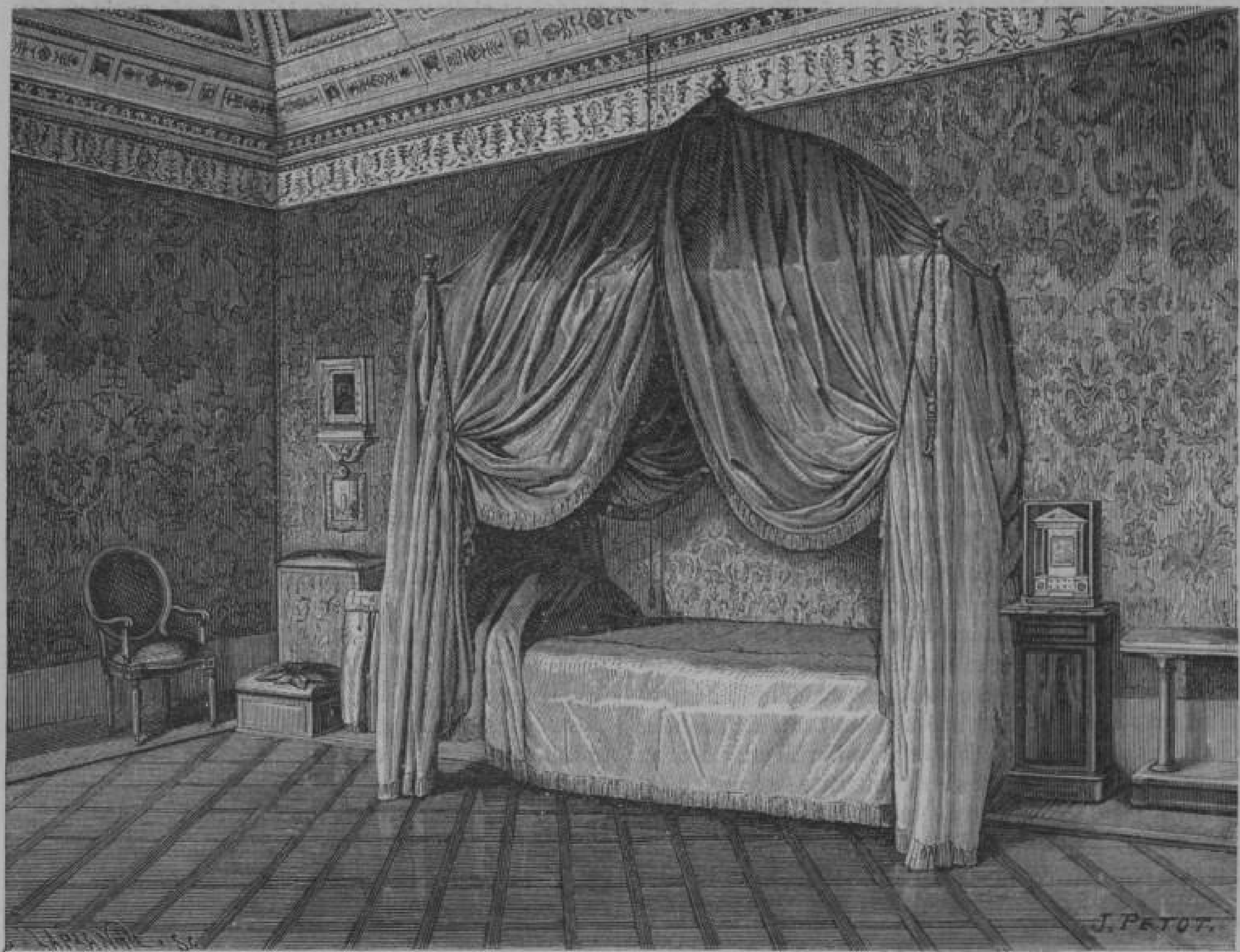


LE VATICAN

La Divine Cité du Vatican, la résidence des papes, est le plus vaste, le plus grand assemblage de palais et de monuments qui existe peut-être au monde, surtout si l'on y joint sa somptueuse et immense basilique de Saint-Pierre et sa vaste citadelle du château Saint-Ange. Cette ville sacrée, véritable capitale du monde catholique, couvre une hauteur de la rive droite du Tibre qui la sépare du reste de la cité romaine.

L'emplacement sur lequel s'élève la cité vaticane est consacré par les souvenirs des premiers martyrs chrétiens à Rome. Voici ce que dit à ce sujet M. Francis Wey dans son magnifique ouvrage sur la Ville Éternelle.

« Le plus ancien monument du Vatican qui soit encore debout est un obélisque sur lequel les auteurs du premier siècle ont appelé l'attention de la postérité. Pline raconte que pour le rapporter d'Égypte Caligula mit en mer le plus grand vaisseau qui eût jamais existé. Ce vaisseau avait pour mât un sapin de quatre brasses de tour, qui avait coûté quatre-vingt mille sesterces et qui provenait du Jura ; pour lester la nef, on y avait entassé cent vingt mille boisseaux de lentilles : curieuse indication sur les approvisionnements de Rome. L'obélisque débarqué, on le dressa à la Spina du cirque que Caligula avait établi dans ses jardins du Vatican, et ce cirque prit le nom de Néron lorsque le successeur de Claude recueillit, du chef de sa mère Agrippine, la succession de Caligula. Mais, avant comme après Néron, la colline fut déserte et mal famée. Sous la République on y entendait des voix, il s'y rendait des oracles, *vaticinia* : de là, selon quelques-uns, l'origine du mot Vatican. Les spectres, les bêtes sauvages persistèrent sous les Césars à hanter ces retraites : des serpents s'y multiplaient; Pline, qui signale des boas dans l'Italie du Sud, *appellatæ boæ*, rapporte que sous le règne de Claude on tua au Vatican un de ces monstres, dans le corps duquel on découvrit les restes d'un enfant. Nous savons par Tacite qu'après l'incendie de Rome, Néron, pour apaiser les dieux et distraire de lui-même la mé-



Chambre à coucher de Pie IX, au Vatican.



Galerie des Cartes géographiques, au Vatican.

fiance des hommes, « ..... supposa des coupables et livra aux tortures ces êtres détestés pour leurs forfaits et que le peuple appelait chrétiens..... On insultait pour se jouer ceux qui allaient périr ; on les couvrait de peaux de bêtes pour les faire dévorer aux chiens, on les attachait à des croix ; quelquefois on les allumait en guise de torches pour servir, quand le jour tombait, à éclairer la nuit. Néron avait prêté ses jardins à ce spectacle, et en même temps il donnait des jeux dans le cirque, se mêlant parmi le peuple en habit de cocher, ou conduisant un char. »

» Voilà le fait bien avéré de la première persécution, qui a enraciné le christianisme en l'obligeant à s'affirmer. Tout a donc commencé là, dans ces jardins, dans le cirque de Néron, au pied de cet obélisque toujours debout ; car, au milieu des décombres du Vatican abandonné dès la fin du règne, ce témoin envoyé d'Égypte n'est jamais tombé : Sixte-Quint l'a retrouvé à sa place, proche de la sacristie actuelle, dans une cour où il continuait à indiquer la Spina du cirque, théâtre des premiers martyrs. C'est en ce lieu que les chrétiens ont creusé des sépultures à leurs frères, sous le sol même où ils avaient, pour la première fois, confessé leur croyance. Cette place était désormais consacrée ; quand l'abandon des empereurs l'eut laissée déserte, les fidèles y apportèrent la tête de saint Paul, enterré près des eaux Salviennes sur le chemin d'Ostie ; il en fut de même pour saint Pierre, que ses disciples cachèrent quelque temps avant de l'inhumer au Vatican avec les autres victimes de la première persécution. Les témoignages établissent l'authenticité de cette sépulture. Vingt-quatre ans après le supplice de Pierre, Anaclet la marquait par un petit oratoire dont il reste une portion ; car ce monument fut conservé par le pape Sylvestre lorsqu'il fit excaver la Catacombe vaticane pour jeter les fondements de la basilique élevée par les ordres de Constantin sur les débris de l'oratoire d'Anaclet. Onze siècles après, on bouleversa plus largement ce terrain pour commencer une basilique plus grande, mais au même lieu, en continuant à respecter le tombeau de l'apôtre, autour duquel subsiste encore dans les grottes le pavé de l'église constantinienne; enfin, il y a trois siècles, la sépulture fut ouverte et la présence des ossements constatée. »

Depuis le jour où, en 498, le pape Symmaque construisit son premier palais sur la colline sacrée, chaque souverain pontife a tenu à honneur d'augmenter la cité sainte et d'y accumuler de nouveaux trésors. Aujourd'hui le palais du Vatican renferme, d'après Bonanni, 13 000 chambres.

« Personne, dit M. Wey, n'a probablement vérifié s'il est réel que le Vatican contienne treize mille chambres, et, s'il en est ainsi, aucun pontife ne les a visitées ; ce qu'il a de certain, c'est qu'entre les corps de logis de cet assemblage de palais appartenant à bien des âges, et où ont travaillé Bramante, Raphaël, Pirro Ligorio, Fontana, Maderno, le Bernin et tant d'autres, on compte une vingtaine de cours, et que pour circuler dans les flancs de ces bâtisses il a fallu établir deux cent huit cages d'escaliers. Le côté droit de la cour Saint-Damase est occupé par une double épaisseur de bâtiments dans les étages supérieurs desquels sont logés, en regard de la place Rusticucci, les premiers dignitaires de l'État. Pour monter chez Mgr de Mérode, il fallait compter deux cents marches, et l'ascension n'était guère moindre pour se rendre aux audiences du cardinal Antonelli. Chez nous on n'oserait pas nicher des sous-préfets aussi haut que les ministres du Saint-Père. Ce dernier habite audessous d'eux, à l'angle de ce bâtiment haut perché, situation dont on ne se rend bien compte que des abords de la Porta Angelica, derrière la colonnade du Bernin, où l'on voit la résidence pontificale s'élancer par-dessus les murs crénelés du Borgo. Dans les premières années du règne de Pie IX, le peuple des campagnes, le jour de Saint-Pierre, venait là pour tâcher d'apercevoir et pour acclamer de plus près le pontife populaire ; c'est de cette station que se rendaient ensuite devant la basilique, pour attendre la grande illumination du soir, ces pèlerins de la montagne, offrant ainsi au pied du Vatican consacré aux arts la réunion des costumes et des types sur lesquels s'exercent nos premiers peintres.

» Pour élever les édifices qui encadrent la cour, on a abattu une façade de Julien de Maiano qui regardait le château Saint-Ange, et c'est Raphaël qui a dessiné le plan de ces arcades rondes entre des pilastres, doriques au premier étage et ioniens au-dessus, le tout surmonté de colonnes composites pour soutenir l'architrave. Des trois corps de logis, il n'acheva que le plus long ; Grégoire XIII et ses successeurs le firent copier quand ils ont continué l'œuvre. Le caractère principal de ces galeries est la légèreté ; les murs affectent ce goût sobre et peu riche en saillies qui distingue les architectures de Raphaël. »

Peu à peu le Vatican a vu s'entasser dans ses murs toutes les merveilles de l'art, et il n'est pas de musée au monde qui puisse lui être comparé. Qui ne connaît de réputation la sublime chapelle Sixtine avec les précieuses fresques de Michel-Ange, les admirables loges de Raphaël, et ces immenses galeries qui regorgent des chefs-d'œuvre de l'art grec et romain?

Les appartements officiels, tels que la salle du trône et les salons de réception, sont aussi d'une somptueuse richesse. Il n'en est pas de même des appartements particuliers du Saint-Père; là règne une austère simplicité, qui contraste avec toutes les splendeurs environnantes, simplicité bien digne du désintéressement et de l'humilité du saint pontife Pie IX.

LÉON DIVES.

COUSINE MARIE[1]

XV

Les luttes de Mme des Tourelles.

Mme des Tourelles luttait avec elle-même ; un jour, rien ne lui semblait plus simple que de renoncer au monde, et le lendemain elle regrettait de s'être laissé engager dans une voie si sérieuse. Angélique la surprenait seule et rêveuse, ayant des larmes dans les yeux. Dans ces moments-là, Rose produisait toujours un effet salutaire : les caresses de l'enfant ramenaient le sourire sur les lèvres de la mère.

Un matin, Blanche était assise devant son bureau, et si absorbée qu'elle n'entendit pas entrer sa cousine. Elle tressaillit au son de sa voix, et se leva en essuyant furtivement ses yeux.

« Des larmes ! qu'est-il arrivé?

— Rien de nouveau, chère amie... tu viens toujours à propos. Écoute : en ouvrant ce tiroir, j'ai retrouvé des comptes qui me rappellent mes folies passées. Comment ai-je pu dépenser de pareilles sommes pour ma toilette ! Approche, Marie, je veux que tu saches tout, que tu me connaisses.

— Je ne veux rien voir ; je te connais suffisamment, et ces larmes que tu aurais voulu me cacher effacent tes erreurs passées. »

Ces paroles simplement dites ramenèrent le calme dans l'esprit de Blanche. Marie venait inviter ses amis à dîner ; Angélique et Rose les accompagneraient bien entendu.

Colette, qui n'en revenait pas du changement de *décoration*, comme elle disait, était très-flattée *de recevoir* M. et Mme des Tourelles ; elle se surpassait ces jours-là, et lorsque Miche rentrait à la cuisine, elle s'informait du jugement qu'on avait porté sur ses plats. Ces petits dîners étaient le complément des enseignements de Mlle Cormery : Blanche voyait tout ce qu'une femme d'ordre et de goût peut faire sans grande dépense.

Un beau jour, Mme Solaville annonça à sa fille qu'elle avait l'intention de venir passer quelques mois à Paris.

Blanche aimait sa mère ; pourquoi donc fut-elle saisie d'une sorte d'effroi à la pensée de la voir? La raison en est simple : Blanche avait refait son éducation ; elle n'allait plus se trouver d'accord avec sa mère sur une infinité de points qui n'avaient jamais fait question entre elles.

Mme Solaville vit d'emblée le changement sans le comprendre ; les attentions de sa fille ne lui firent point illusion. Deux jours plus tard, la présence de Marie et son intimité avec Blanche l'éclairèrent. Mais comment lutter contre une si charmante personne dont l'influence se faisait sentir même aux plus indifférents?

Cependant il était temps de se hâter. Le salon de Mme des Tourelles n'avait plus le même entrain. On n'y voyait que des gens sérieux, sans élégance, et Blanche elle-même était d'une simplicité affectée. Mme Solaville bâillait derrière son éventail et ne disait mot ; elle était révoltée de la toilette de sa petite fille. Un jour, elle l'emmena dans un de ces magasins où tout a été prévu pour satisfaire la vanité des mères et inspirer la coquetterie à leurs enfants.

La toilette de Rose fut entièrement renouvelée : robe garnie de dentelle, ceinture flottante, chapeau à plumes, rien n'y manquait. C'était une petite dame de huit ans très-fière de sa parure.

Angélique ne loua ni ne blâma la toilette de son élève ; Blanche se borna à remercier sa mère et la gronda doucement de ses folies.

Cette froideur fut prise avec raison pour une critique ; mais Mme Solaville n'osa pas faire de reproches à sa fille dont les attentions se multipliaient chaque jour ; elle dirigea ses traits contre la pauvre Angélique. Elle mettait en relief tout ce qui manquait à la gouvernante, et, chose plus grave, elle blâmait sa sévérité envers Rose, intervenait dans tous les petits débats et s'appliquait à diminuer la valeur d'une juste réprimande par un redoublement de tendresse ou même par une récompense.

L'enfant penchait naturellement du côté de sa grand'mère, et quinze jours plus tard Rose pleurait lorsque l'heure de la leçon était arrivée.

La grand'mère crut avoir remporté la victoire : « Tu ne peux sans inconvénient, dit-elle à sa fille, conserver plus longtemps cette gouvernante ; Rose ne l'aime pas, et d'ailleurs, maintenant que la petite sait lire, je me demande ce qu'une semblable maîtresse pourrait lui enseigner. Mlle Cormery aurait vraiment pu se dispenser d'en faire le sacrifice. »

Blanche se contenta d'énumérer les services que lui avait rendus Angélique et déclara à sa mère qu'elle ne s'en séparerait pas.

Mme Solaville, surprise du ton calme et positif de sa fille, n'insista pas davantage ; elle se montra même un peu moins raide avec Angélique ; mais elle trouva moyen, sous mille prétextes, d'accaparer Rose : elle la frisait, changeait sa toilette plusieurs fois par jour, l'emmenait dans des magasins de joujoux et ne résistait à aucune de ses fantaisies. Rose faisait des visites avec sa grand'mère qui ne tenait aucun compte de l'heure d'une leçon.

Quelques semaines suffirent pour transformer entièrement la petite fille.

Mme Solaville semblait tout à fait établie à Paris. Elle laissait Blanche libre de suivre ses goûts, et passait la plupart de ses soirées au théâtre avec d'anciennes amies enchantées de la retrouver toujours jeune, parce que cela leur permettait de se croire jeunes aussi.

Mais une nuit, au sortir des Italiens, sa voiture

1. Suite. — Voy. pages 74, 90, 107, 123, 140, 156, 171, 188, 203 et 220.

fut renversée par la maladresse d'un charretier. Cet accident, dont les suites semblaient offrir peu de danger, n'en était pas moins grave. Mme Solaville souffrait horriblement du bras. Elle ne voulut point éveiller sa fille et se confia aux soins d'une jeune femme de chambre qui s'effraya de se voir seule avec sa maîtresse. Au lieu d'aller éveiller la femme de chambre de Mme des Tourelles pour l'assister de ses conseils, elle alla réveiller Mlle Angélique. Celle-ci accourut et trouva Mme Solaville en proie aux plus vives douleurs.

La pensée de se rendre utile lui enleva toute timidité. Elle frictionna le bras, le posa sur un coussin moelleux et chercha à procurer à Mme Solaville tout le soulagement qu'il était en son pouvoir de lui donner; mais comme, en dépit de ses soins, la douleur était persistante, Angélique osa dire à Mme Solaville qu'il était à craindre qu'elle n'eût le bras cassé. Cette supposition irrita la vieille dame au dernier point, et comme elle n'avait plus besoin d'Angélique, elle la congédia d'un ton qui ne lui permit pas de rester cinq minutes de plus.

Dès que la chose fut possible, on prévint Mme des Tourelles, et un chirurgien ne tarda pas à être introduit près de Mme Solaville. En effet, le bras était cassé en deux endroits. L'opération qu'exige un pareil accident fut longue et très-douloureuse; l'appartement retentissait des cris de la patiente; la femme de chambre, douée d'une fâcheuse sensibilité, s'était trouvée mal au premier cri, et ce fut Angélique qui la remplaça jusqu'au moment où une religieuse garde-malade arriva.

Cet événement, très-grave pour celle qui en était victime, ne fut cependant pas sans avantage pour Rose. L'enfant comprit immédiatement qu'elle rentrait dans la dépendance de sa gouvernante, et qu'il fallait se soumettre à sa volonté.

Rose aimait sa grand'mère comme un enfant aime ceux qui obéissent à ses caprices et s'occupent à les satisfaire du matin au soir. La nouvelle de l'accident arrivé à Mme Solaville l'étonna, lui causa un instant d'émotion qui passa vite.

Mme Solaville souffrait sans doute, mais la contrariété d'être retenue dans sa chambre et de ne pouvoir aller dans le monde était une épreuve plus douloureuse que la douleur même. D'un naturel facile, aimée de son entourage, la malade devint tout à coup irritable, exigente à tel point, que plusieurs garde-malades se succédèrent sans qu'aucune parvînt à la contenter. Sa jeune femme de chambre, très-précieuse auprès d'une maîtresse en bonne santé, se montra d'une remarquable incapacité en cette circonstance. Lorsqu'une petite complication survenait, c'était encore à Angélique qu'on avait recours. La bonne grâce avec laquelle la gouvernante répondait à cet appel ne pouvait désarmer Mme Solaville; elle accueillait ces soins généreux avec une froide politesse qui témoignait combien il lui en coûtait de les recevoir.

Tout à coup, Mme Solaville changea d'humeur; elle réclamait sans cesse la présence d'Angélique; personne ne savait aussi bien qu'elle placer son bras sur un coussin, soulever ses oreillers. Il n'est sorte de prétexte qu'elle n'imaginât pour la faire venir.

Ce changement était aux yeux de tout le monde un stratagème pour éloigner la gouvernante de son élève, car la grand'mère avait vainement essayé de retenir Rose dans sa chambre. L'enfant s'y ennuyait et le disait avec une naïveté cruelle.

Six semaines se sont écoulées péniblement pour tout le monde. Le chirurgien déclare enfin que Mme Solaville peut sans inconvénient retourner à Bordeaux. Cette permission enchanta la douairière : on aime toujours à rentrer chez soi, même lorsqu'on quitte un toit hospitalier.

Après avoir remercié sa fille de ses bons soins et s'être excusée de l'embarras qu'elle lui avait causé, Mme Solaville ajouta : « Donne-moi Angélique pour m'accompagner, je te la renverrai quand je serai tout à fait libre de mes mouvements. »

Blanche rougit en se souvenant que c'était dans les mêmes termes qu'elle avait fait la même demande à Marie.

« Je ne crois pas qu'Angélique consente à nous quitter, ma mère.... sa présence ici est fort utile.

— C'est singulier, répondit Mme Solaville avec une pointe d'ironie, la place que tiennent certaines médiocrités dans le monde! » Puis, se contredisant aussitôt, elle ajouta : « Il est difficile dans ma position de me passer d'une dame de compagnie, et je te croyais capable de faire un petit sacrifice en ma faveur.»

Mme Solaville parut oublier son étrange proposition; mais Blanche était troublée : peut-être refusait-elle à sa mère un secours dont elle pouvait avoir besoin sans en sentir toute la valeur. « Angélique aura peut-être une aussi heureuse influence sur ma mère que sur moi, se dit-elle. Mais que deviendrai-je sans cette compagne dévouée? Et ma petite Rose! quelle complication! Et qui pouvait s'attendre à un pareil caprice! Si du moins ma mère avait témoigné quelque sympathie pour Angélique! Mais non. Comment ont été accueillis ses soins empressés! »

Blanche se rendit chez Marie et lui raconta ce qui s'était passé.

« C'est singulier, répondit Marie, je me disais, en voyant Angélique assise à côté de ta mère, qu'il serait à souhaiter qu'elle ne la quittât jamais.

— Ma bonne Marie, que deviendrais-je, moi ? Et ma petite Rose? Toi-même, chère amie, ne perdrais-tu pas beaucoup en perdant Angélique?

— Assurément, la présence d'Angélique nous est utile et agréable à tous, mais je crois que nulle part l'influence de cette amie dévouée ne serait aussi précieuse que chez ta mère.

— Tu me surprends.

— Remarque bien, reprit Marie, que je ne te donne pas le conseil de te séparer d'Angélique, je ne parle que des avantages que sa présence procurerait à ta mère. Je peux me tromper, mais s'il m'est permis de juger ta mère, je crois que la présence d'une personne telle que notre pauvre Angélique lui serait bien précieuse.

— Mais voudra-t-elle quitter Rose?

— Sa volonté, n'en doute pas, sera toujours conforme à nos désirs.

— Marie, dit Blanche en souriant tristement, tu me rendras trop parfaite, prends-y garde!

— Oh! je n'y prends pas garde du tout. Chère amie, soyons généreuses. Vois-tu, la pensée qu'a eue ta mère m'étonne et me surprend autant que toi. J'y vois comme une indication des desseins de la Providence qui veut l'aider à se débarrasser des entraves du monde. Songe donc...

— N'achève pas; je sais tout ce que je dois à cette excellente amie, et je sais aussi que tu as fait un immense sacrifice en te séparant d'elle; je ne dois pas être moins généreuse que toi lorsqu'il s'agit de ma mère. Mais comment lui faire une semblable proposition?

— Il ne faut rien brusquer; nous verrons. »

Cependant la chose n'était pas si simple que le préjugeait Mlle Cormery. Le colonel, informé du projet, s'y opposa tout net; s'il avait consenti à priver sa fille de la société d'Angélique pour le plus grand avantage de Blanche, il n'était pas disposé à être aussi généreux en faveur de Mme Solaville. Il y eut une véritable lutte entre le père et la fille, mais, comme toujours, la victoire resta à Marie.

Mme Solaville était loin de se douter de ce qui se passait. Elle ne témoignait point à sa fille combien son refus l'avait blessée. Angélique avait la même physionomie et prodiguait les mêmes attentions à la grand'mère de Rose.



C'était une petite dame de huit ans. (P. 235, col. 2.)

Au premier mot des intentions généreuses de sa femme, M. des Tourelles refusa brusquement son consentement. Cette brusquerie même pouvait faire prévoir qu'il ne lutterait pas jusqu'au bout. En effet, quelques jours plus tard, c'était lui qui apprenait à Angélique ce que la famille attendait encore de son dévouement.

Angélique fut atterrée par cette nouvelle. Sa modestie l'empêchait de croire qu'elle pût vraiment être utile à Mme Solaville; cette proposition lui sembla un prétexte pour l'éloigner d'une famille devenue si chère à son cœur. Elle refoula son émotion en présence de M. des Tourelles; mais, une fois dans sa chambre, elle donna un libre cours à ses larmes. Cependant, lorsque Blanche se jeta dans ses bras en pleurant elle-même et en l'assurant que la piété filiale avait pu seule lui arracher son consentement,

Angélique se calma et elle fut la première à consoler Blanche, au lieu de s'étendre sur son chagrin et ses regrets. Toutefois, une chose l'affligeait profondément : elle ne pouvait supporter la pensée qu'une étrangère prît sa place près de Rose.

« Cette étrangère plus instruite, plus jeune que moi, disait-elle, gagnera aisément le cœur de l'enfant, c'est tout simple, et l'enfant m'oubliera.

— Rassurez-vous, chère amie, c'est moi qui vais essayer de vous remplacer près de ma fille. M. Delorme consent à s'occuper de cette petite intelligence ; je suivrai les leçons, et Marie m'aidera, me guidera et m'enseignera ce que je dois faire jour par jour pour mener l'entreprise à bien. Désormais ma vie va être tout à fait sérieuse, et c'est encore à vous, ma chère amie, que je devrai cet avantage. Maintenant, je vais vous confier une chose propre à relever votre courage : mon mari et moi espérons que ma mère prendra l'habitude de passer un certain temps à Paris chaque année et qu'elle finira par s'y fixer tout à fait. Votre charité, Angélique, ne vous empêche pas de voir ce qui manque à cette bonne mère. Nous voudrions la transplanter ici. Sa fortune lui donne une grande position à Bordeaux, et elle n'en profite peut-être pas comme elle devrait le faire. Il est donc probable que nous ne serons jamais une année sans nous revoir; et d'ailleurs, si ma mère ne veut pas quitter Bordeaux, j'irai la trouver. Je vous conduirai votre petite Rose qui aura entendu prononcer votre nom tous les jours et sera bien heureuse de retrouver sa bonne amie. »

Ce que beaucoup de gens nomment faiblesse est souvent force et vertu. Angélique comprit les raisons de Mme des Tourelles ; n'avait-elle pas d'ailleurs l'habitude de regarder le sacrifice en face et de l'accepter vaillamment? Elle se présenta sans tarder chez Mme Solaville, et lorsque la généreuse fille l'assura qu'elle se trouvait honorée d'être appelée à vivre sous son toit, Mme Solaville ne put pas en douter.

A suivre. Mlle GOURAUD.

LE TÉLÉPHONE

Depuis quelques semaines il n'est question dans le monde savant et dans le public que d'une merveilleuse invention qui permet de faire franchir à la voix humaine des distances considérables. Jusqu'ici, grâce au télégraphe électrique, vous pouviez transmettre instantanément, avec une fidélité irréprochable, des signaux, l'écriture courante, des dessins même, d'un bout à l'autre de ces câbles immenses qui relient les différents continents. Nous apprenons aujourd'hui que votre voix, votre propre voix, sera désormais entendue, avec toutes les qualités de son et de timbre qui la distinguent, à dix, à cent lieues et bientôt, nous pouvons hardiment le prédire, aux énormes distances que franchit le courant électrique. L'admirable instrument qui réalise ce prodige s'appelle *téléphone*, nom formé de deux mots grecs : *tele* qui veut dire *de loin*, et *phoné* qui veut dire *voix*.

L'auteur de cette merveilleuse découverte est M. A. Graham Bell, né à Édimbourg, en Écosse, et naturalisé citoyen Américain. M. le professeur Bell s'était d'abord consacré à l'éducation des sourds-muets; tout en s'occupant de ces questions spéciales, il songeait déjà à son téléphone, et comme la nouvelle de cette invention future excitait l'incrédulité, il disait à ceux qui l'entouraient: « J'ai fait parler des sourds-muets, vous verrez que je saurai donner la parole au fer. »

Voici, d'après un journal anglais, le *Morning Post*, quelques détails sur la première expérience qui a eu lieu, le 13 novembre dernier, entre Saint-Margaret's Bay, sur la côte anglaise, et Sangatte, sur la côte française, c'est-à-dire à une distance de 34 kilomètres.

L'instrument étant disposé, la question : « Êtes-vous prêt? » est parvenue de la côte de France à l'oreille de l'observateur anglais aussi distinctement que si la personne qui parlait se fût trouvée à quelques mètres de distance. Une dame a demandé : «Savez-vous qui je suis?» Il lui a été répondu : «Non, mais je reconnais la voix d'une femme. » Des jeunes gens ayant été invités à chanter et à siffler sur la côte d'Angleterre, les sons ont été rendus avec la plus grande netteté sur la côte de France.

Depuis cette époque, M. Bell, en perfectionnant sans cesse son appareil, a pu communiquer à des distances de plus en plus grandes. Ainsi, des expériences faites entre Boston et North Conway (230 kilomètres) ont donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre figure (page 240) représente des auditeurs entendant à Boston les paroles prononcées par M. Bell dans une conférence faite à Salem, à une distance de 22 kilomètres. Tandis que les auditeurs de Salem faisaient retentir l'amphithéâtre d'applaudissements enthousiastes, le bruit de ces applaudissements arrivait avec la plus grande netteté aux oreilles des auditeurs de Boston. Nous vous dirons tout à l'heure comment il est permis d'espérer que des distances bien plus considérables encore seront à leur tour franchies par la voix humaine.

Quels seront les résultats pratiques de cette nouvelle découverte? Il n'est pas encore possible de les prévoir tous. Déjà, cependant, les offices des postes d'Allemagne et d'Angleterre ont adopté le téléphone comme faisant partie de leur système télégraphique; depuis quelques semaines on fabrique à Berlin des téléphones destinés à l'armée russe.

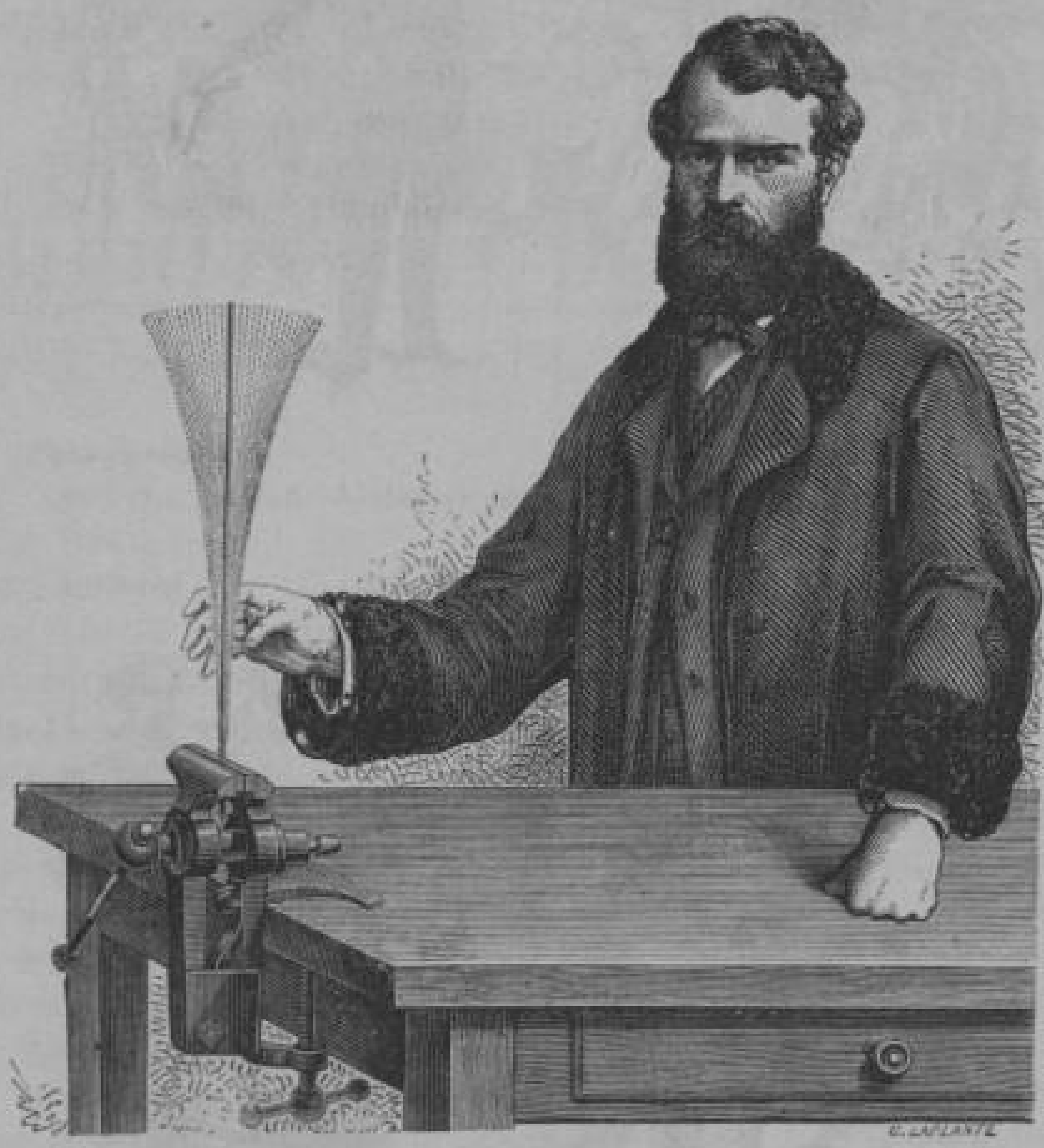
Je vous ai déjà parlé ici du *feu grisou* dont les ter-

ribles explosions coûtent chaque année la vie à des milliers d'ouvriers mineurs. On a songé à déceler la présence de ce gaz détonant en introduisant dans la mine une lampe de forme particulière, munie d'un téléphone. Ce grisou, ne pouvant entrer qu'en très-petite quantité dans la lampe, produira une faible détonation, un bruit à peine perceptible, mais qui pourra néanmoins être entendu à l'extrémité du téléphone, placée dans le cabinet de l'ingénieur.

Les aéronautes n'ont pu communiquer jusqu'ici avec la terre: les fils télégraphiques ordinaires pouvant attirer la foudre. Cette communication sera rendue facile grâce au téléphone.

S'il faut, suivant l'ancien adage, mêler le plaisant au sévère, n'est-ce pas le cas de vous signaler les écarts d'imagination auxquels l'invention du téléphone a donné naissance?

Quelques personnes ont pensé qu'un orchestre placé au centre de Paris et communiquant par des téléphones avec les différentes villes du monde entier, pourrait faire entendre ses valses ou ses quadrilles, instantanément et simultanément dans les divers pays du globe! D'autres espèrent pouvoir bientôt, assis chez eux, dans un bon fauteuil, entendre la tirade du tragédien célèbre, le plaidoyer de l'éminent avocat, le discours brillant de l'orateur de la Chambre, et tout cela grâce à notre téléphone!



Vibrations d'une tige. (P. 240, col. 1.)

D'autres enfin prévoient dans notre enseignement les transformations les plus radicales. Un jour, un ministre dont j'ai oublié le nom, disait en regardant sa montre : « En ce moment, dans tous les lycées de France, les professeurs de rhétorique expliquent la quatrième ode d'Horace ! » Nos novateurs actuels poussent encore plus loin l'amour de l'uniformité : ils espèrent, toujours à l'aide de l'instrument de M. Bell, qu'un seul maître, communiquant avec les élèves de tous les lycées, pourra fournir à tous les jeunes gens de la même classe la même nourriture intellectuelle!!!

Si dans ces derniers temps le mot téléphone et l'idée que ce mot représente ont frappé pour la première fois peut-être les oreilles du public, il faut dire que le problème si bien résolu par M. Bell était étudié depuis très-longtemps. Sans vouloir remonter au déluge, je puis vous rappeler que nos aïeux les Gaulois correspondaient rapidement, dans certaines circonstances, au moyen de guetteurs postés de distance en distance et qui poussaient des cris dont la signification était convenue d'avance : c'est ainsi que pendant la guerre des Gaules les Arvernes apprirent en quelques heures la prise d'Orléans par les Romains, malgré les quatre-vingts lieues qui les séparaient de cette ville.

Dans nos campagnes et dans nos villes, les cloches, qui appellent les fidèles aux offices et qui leur indiquent, par leurs sonneries variées, la nature de la cérémonie annoncée, ne sont-elles pas de véritables signaux téléphoniques?

Non-seulement cette idée de correspondre au loin par une sorte de télégraphe acoustique remonte à bien des années, mais le nom même de l'instrument de M. Bell avait été déjà prononcé. C'est ainsi qu'en 1827, un physicien français, Sudre, avait imaginé d'établir une correspondance entre deux personnes éloignées au moyen de sons musicaux dont les combinaisons pouvaient servir à former un alphabet de convention. Sudre donnait à son système le nom de *téléphonie;* les sons étaient produits par un clairon. Des expériences furent faites en 1829 au Champ-de-Mars; en 1841, sur la flotte de la Méditerranée, et en 1850, du Champ-de-Mars à Rueil : elles furent très-satisfaisantes. « Un système de correspondance de ce genre fut institué à Sébastopol, pendant le siége, et rendit des services à l'armée assiégeante, en prévenant la réserve des attaques nocturnes que les Russes dirigeaient contre les lignes de travailleurs des tranchées[1]. »

Faut-il vous parler des *porte-voix*, en usage surtout dans la marine, et dont les sons s'entendent jusqu'à 6 kilomètres; des *tubes acoustiques*, etc...

Mais tous ces systèmes, plus ou moins ingénieux, ne pouvaient transporter la voix qu'à des distances relativement très-faibles. Ce qui distingue l'instrument de M. Bell, c'est qu'il permet de communi-

1. A. Guillemin. *Les Applications de la physique*, p. 104.

quer les sons à des distances considérables, à des distances qui n'auront vraisemblablement pour limites que celles de l'électricité elle-même. Avant de vous décrire cet instrument, j'ai besoin de vous rappeler quelques principes de physique.

Connaissez-vous ce petit jouet qui faisait déjà l'étonnement des enfants l'année dernière et qui a obtenu un regain de succès cette année, grâce au nom qu'il portait ? Les marchands l'appellent téléphone et le vendent à un prix minime; hâtons-nous de dire que ce n'est pas tout à fait l'appareil de M. Bell.

Deux cylindres en fer-blanc, fermés d'un seul côté par une membrane de parchemin, sont reliés entre eux par un fil qui traverse les deux membranes en leur milieu. A la distance du fil tendu, 10 mètres environ, si je parle lentement, distinctement, mais à voix basse dans l'intérieur de l'un des cylindres, vous entendrez mes paroles avec la plus grande netteté en plaçant l'oreille devant l'autre cylindre. Comment expliquer ce phénomène ?

Serrez solidement dans un étau l'extrémité d'une tige de métal et, saisissant l'autre extrémité, écartez-la de sa position naturelle, puis abandonnez-la à elle-même. Avant de reprendre sa position première, la tige effectuera un certain nombre d'oscillations ou vibrations de part et d'autre de sa position d'équilibre, ainsi que vous l'apercevez sur la figure de la page 239. En même temps qu'elle vibre, la tige de métal fait entendre un son.



Expédition de la dépêche verbale de Boston.



Réception de la dépêche verbale à Salem.

LE TÉLÉPHONE. — EXPÉRIENCE FAITE, AU MOIS DE JUIN 1877, DE BOSTON A SALEM, PAR M. GRAHAM BELL. (P. 238, col. 2.)

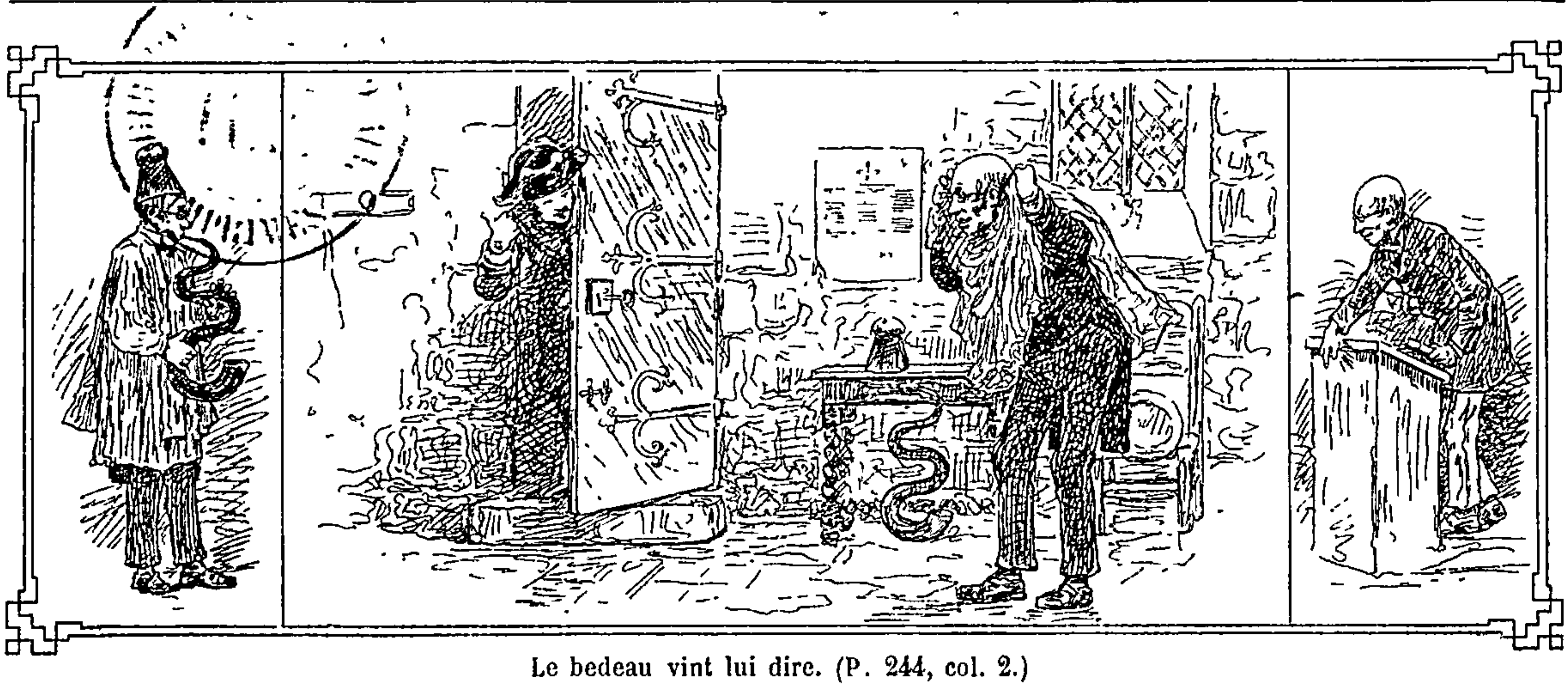
C'est parce que la corde d'un violon vibre sous l'action de l'archet que cette corde produit un son; c'est parce qu'un morceau de cristal frappé par le doigt vibre sous cette influence que le cristal émet un son. Et cela est si vrai, qu'il suffit d'arrêter le mouvement de ces corps en posant la main sur la corde ou sur le verre pour que le silence se rétablisse.

Ces vibrations peuvent se transmettre d'un corps à l'autre. C'est ainsi que la corde frappée par l'archet fait vibrer l'air qui l'entoure et que, à son tour, l'air communique son mouvement régulier à une petite membrane placée dans notre oreille et qu'on appelle le *tympan*. Supprimez entre la corde et le tympan l'intermédiaire de l'air, et bien que vous aperceviez toujours le mouvement de la corde, vous n'entendrez aucun son. L'expérience est facile à faire : il suffit d'agiter une petite clochette dans l'intérieur d'un ballon de verre dans lequel on a fait le vide : nul bruit ne se fait entendre; mais si on laisse rentrer l'air dans la cloche, le son est immédiatement entendu. D'un autre côté, si vous vous bouchez les oreilles, malgré les vibrations de la corde et de l'air, votre tympan restant immobile, vous n'entendrez absolument rien.

Comment se produisent les différents sons? D'où vient que les uns sont aigus et les autres graves? Comment se transmet le son? Voilà autant de questions, intéressantes sans doute, mais que nous ne pouvons aborder aujourd'hui. Il nous suffit, pour l'objet de notre causerie, d'avoir appris que le son est le résultat des vibrations des corps et, en outre, que ces vibrations se communiquent d'un corps à l'autre.

Examinons maintenant ce qui se passe lorsque nous mettons en expérience le petit jouet appelé, non sans quelque prétention, un téléphone.

A suivre. ALBERT LÉVY.



Le bedeau vint lui dire. (P. 244, col. 2.)

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN[1]

IX

Le père Laribeau

Jean, qui reconduisit ce jour-là Pauline au château, fut étonné de la trouver muette comme un poisson. Elle avait coutume de causer avec lui, de lui demander le nom de toutes les herbes et de toutes les bêtes qu'ils rencontraient, de se faire confectionner par lui une foule d'amusettes avec des glands, des joncs, des baguettes ou des feuilles d'arbres. Ce jour-là elle ne lui demanda rien, occupée qu'elle était d'une idée fixe. Sa petite tête travaillait beaucoup. Jusque-là, son ignorance ne lui avait point pesé, et elle n'avait pas éprouvé le besoin d'en sortir. Elle se rappelait qu'autrefois elle voyait souvent sa mère occupée à regarder longtemps de suite les pages d'un livre, et à ses questions répétées sa mère répondait : « Je lis; c'est très-amusant, tu verras cela quand tu seras grande. » Elle savait que sa mère lisait aussi les lettres de son cher papa, et qu'elle en écrivait pour les lui envoyer. Depuis qu'elle était à Vauclain, elle voyait la marquise lire à l'église dans son livre de messe, et le baron de Thoiray lire dans son journal; mais elle pensait que les grandes personnes savaient lire tout naturellement, que cela avait dû leur venir à un certain âge, auquel elle n'était pas encore arrivée. C'était probablement un privilége de caste, car ni Mariette, ni Jarnaud, ni aucun des domestiques ni des paysans qu'elle voyait n'ouvrait jamais un livre. A la grand'messe, le dimanche, ils avaient tous des chapelets, et ils chantaient des mots que Pauline ne comprenait pas, mais ils ne lisaient point, excepté le chantre-serpent-maître d'école, qui trouvait tout ce qu'il chantait dans un gros livre noir; et c'était tout simple, puisqu'il était le maître d'école. Mais que Lisette apprît à lire et à écrire, et avec elle presque tous les enfants du village, cela bouleversait toutes les idées de Pauline. Puisque cela s'apprenait, pourquoi ne l'apprenait-elle pas? Est-ce que, quand elle serait grande, elle verrait Lisette et les autres porter des livres dorés à l'église, tandis qu'elle n'aurait qu'un chapelet de bois noir, comme la vieille Jeannie, qui venait ramasser le bois mort dans le parc et chercher les restes de pain à la cuisine? Pauline fut humiliée et révoltée à cette idée-là : il fallait qu'elle apprît à lire, et tout de suite! Le résultat de ses réflexions fut cette belle phrase, qu'elle débita à Mariette d'un ton résolu, dès qu'elle se trouva seule avec elle : « Mariette, *je veux* aller à l'école! »

Mariette se tourna vivement vers elle, la regarda, bouche béante, et resta debout devant elle, comme pétrifiée. Était-ce parce que Pauline avait dit : « Je veux! » Non; cette façon impérative de s'exprimer avait été rendue trop familière à Mariette par son nourrisson Paul de Vauclain pour qu'elle songeât à s'en étonner : si elle l'eût remarquée, elle se fût même réjouie de ce que la petite fille prenait les sentiments et le langage d'une Vauclain. Mais cette idée d'aller à l'école avec les petits paysans! On n'avait jamais vu chose pareille.

« Je veux aller à l'école, répéta Pauline.

— A l'école, mon agneau! cela n'est pas possible. Vous, à l'école! Vous n'y pensez pas!

— Si! Lisette y va bien!

1. Suite. — Voy. page 177, 193, 209 et 225.

— Ah ! Lisette, c'est différent; mais vous, vous ne pouvez pas aller vous asseoir sur des bancs de bois, à côté de tous les petits paysans du village. Les demoiselles ne vont pas dans ces endroits-là.

— Mais alors, où vont-elles pour apprendre à lire, les demoiselles? Les dames savent lire, pourtant !

— Ah ! je ne sais pas..... il y a sans doute d'autres manières d'apprendre .... mais vous ne pouvez aller à l'école, bien sûr ! »

Pauline n'en paraissait pas bien convaincue. Après un instant de réflexion, elle reprit :

« Mariette, qui est-ce qui a appris à lire au petit Paul ? »

Le petit Paul, c'était son père; mais Mariette le lui avait tellement rapetissé, avec tous ses récits d'autrefois, qu'elle ne le voyait plus que sous les traits d'un enfant, et qu'elle disait tout naturellement, comme Mariette : « Le petit Paul. »

« C'est madame, répondit Mariette, et même elle y a mis bien de la patience. Cela l'ennuyait, le cher enfant, parce qu'il fallait rester tranquille ; à chaque instant il jetait son livre et s'en allait courir dans le jardin. Madame a eu bien de la peine à lui apprendre ; mais elle a fini par en venir à bout : il avait tant d'esprit ! Plus tard il a eu un précepteur, il en a même eu je ne sais combien. Oh ! c'était un jeune homme bien savant, quand il est parti de chez nous ! »

Pauline ne l'écoutait plus : elle était désolée. Puisque c'était ainsi, elle serait obligée de se faire instruire par Lisette, et Lisette en saurait toujours plus qu'elle. Quant à prier sa grand'mère de lui apprendre à lire comme elle avait fait pour le petit Paul, l'enfant avait bien trop peur d'elle pour y songer. Elle finit par se dire que Mariette se trompait peut-être en assurant qu'une demoiselle ne pouvait pas aller à l'école ; et le soir, quand elle vit M. de Thoiray qui descendait de sa voiture et venait voisiner selon sa coutume, elle courut à lui, et lui dit de sa voix la plus câline : « Oncle Thoiray, je voudrais bien aller à l'école. »

Le baron fut presque aussi ébahi que Mariette. « Aller à l'école, mignonne? chez le père Laribeau ?

— Oui, pour apprendre à lire et à faire des bâtons ! comme Lisette..... »

Le baron éclata de rire.

« Ah ! la bonne idée ! Pauline de Vauclain à l'école du père Laribeau, assise entre deux gamines en coiffe, en sabots et en jupon court ! Quel tableau ! »

C'était le dernier espoir de Pauline qui s'en allait : elle ne put retenir ses larmes.

« Allons, allons, dit le baron, consolons-nous et essuyons ces yeux-là : on verra à s'arranger de façon que vous appreniez à lire, mademoiselle la studieuse. Ce n'est pas votre père qui aurait eu cette idée-là tout seul... pauvre Paul !... On ne pleurera plus, n'est-ce pas ? Je parlerai de cela à la marquise. »

Le baron tapota trois ou quatre fois de la main les joues de Pauline, lui sourit pour la rassurer tout à fait, et s'en alla trouver Mme de Vauclain. Chemin faisant il riait tout seul et se disait : « Drôle d'enfant ! pleurer pour apprendre à lire ! Quand je pense à Paul, qui a tant pleuré pour ne pas apprendre ! C'est qu'elle a raison, cette petite ; elle ne peut pas rester toute sa vie à ne rien faire, ou à soigner les poules et à filer quenouille avec les gens du moulin : il est temps de s'occuper de son éducation. Pourvu que la marquise n'ait plus l'idée de l'envoyer au couvent, comme elle voulait le faire il y a deux ans, quand on lui amené cette pauvre petite...; j'aurais de la peine à m'habituer à ne plus la voir ! »

Là-dessus M. de Thoiray monta le grand escalier et pénétra dans le salon où l'attendait la marquise. Il commença par lui parler de choses et d'autres, de la vendange qui tenait plus qu'elle n'avait promis, du temps qui était superbe pour la saison, d'un jardinier de Thoiray qui s'était cassé la jambe, et de la petite chronique des châteaux environnants. Puis tout à coup, la regardant en face :

« A propos, dit-il (à propos de quoi, voilà ce qu'il eût été bien difficile de deviner), savez-vous qu'il est venu à Pauline une drôle d'idée ? Elle veut s'instruire, et pour cela elle demande à aller à l'école du père Laribeau !

— D'où lui vient cette idée là ? demanda la marquise.

— Mais tout simplement de ce que Lisette, vous savez bien, la petite Raviaud, va à l'école et qu'elle chante b, a, ba, et griffonne des bâtons. Pauline juge probablement qu'une Vauclain ne doit pas se laisser distancer par une petite meunière : c'est un bon sentiment, cela ! Je lui ai dit qu'il n'était pas possible de l'envoyer à l'école ; mais ne pourrait-on lui faire apprendre a lire sans cela ? »

Mme de Vauclain ne répondait pas ; elle paraissait réfléchir profondément. Le baron reprit :

« Je ne sais où j'ai mis les notes que vous m'aviez fait prendre il y a deux ans..... Si vous le désirez, j'écrirai de nouveau...; mais.....

— Vous savez bien que le médecin a recommandé de la garder ici...; il faut trouver une autre combinaison. »

Le visage du baron s'éclaira.

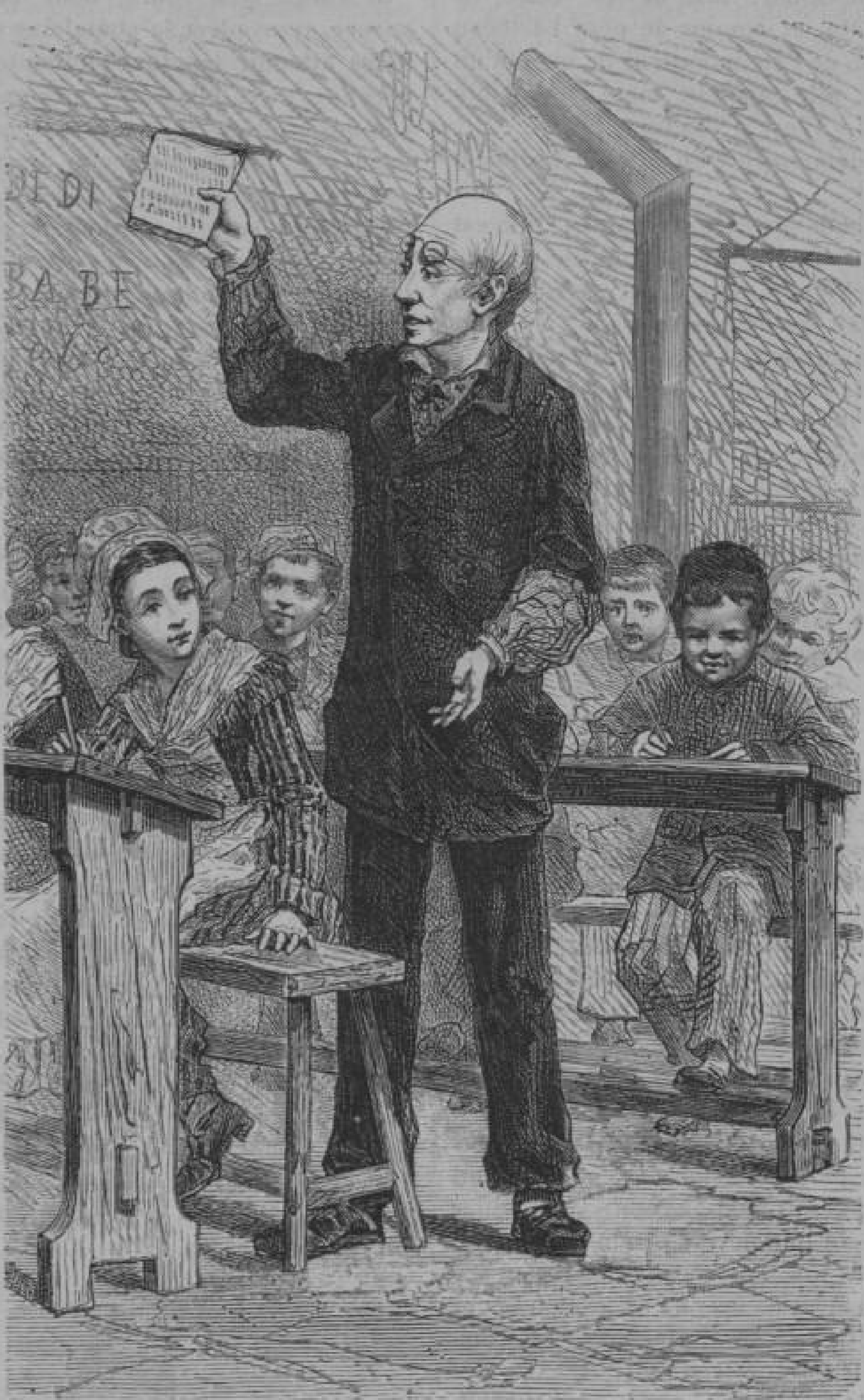
« Vous avez raison...; si j'en étais capable, je m'offrirais comme instituteur ; mais j'ai idée que je ne réussirais guère à ce métier-là. Ne pourriez-vous lui montrer vous-même? Je me rappelle qu'avec son père vous faisiez preuve d'une patience !

— Je l'aimais et il m'aimait, répondit Mme de Vauclain d'une voix irritée : ici ce serait tout différent, et d'ailleurs à mon âge je ne me sens plus de force à lutter contre des révoltes d'enfant..... Sans envoyer cette petite à l'école, on peut se servir du père Laribeau. Je lui demanderai, dimanche, s'il veut venir passer une heure par jour au château pour apprendre à lire à Mlle de Vauclain. »

L'incident vidé, on n'en reparla plus; seulement, quand Pauline, avant d'aller se coucher, vint ré-

péter son éternel : « Bonsoir, madame la marquise ! » M. de Thoiray, en l'embrassant, trouva moyen de lui glisser dans l'oreille : « Bonne nuit, mignonne ! vous apprendrez à lire la semaine prochaine ! » Et Pauline s'endormit joyeuse, et rêva de l'école, de Lisette et du père Laribeau.

Le père Laribeau, lui, ne rêva point de Pauline. Jamais, dans ses châteaux en Espagne les plus ambitieux, il n'avait osé élever ses visées jusqu'à l'honneur d'éduquer un châtelain ou une châtelaine de Vauclain : il n'était point intervenu dans l'éducation du jeune marquis Paul, qui avait passé des mains de sa mère à celles d'un précepteur; et il n'avait nulle idée qu'il pût en être autrement pour son héritière. Il se rappelait qu'autrefois — heureux temps évanoui ! — Mme la marquise et le jeune marquis honoraient de leur présence la distribution des prix de l'école, et même consentaient à couronner les vainqueurs les plus brillants; mais il y avait bien longtemps que rien de pareil n'arrivait plus. Le père Laribeau avait bien senti ces souvenirs se réveiller, quand il avait vu Pauline accompagner le dimanche sa grand'mère à l'église, et il avait fait tous ses efforts pour attirer leur attention par la perfection de son chant liturgique et la sonorité des notes qu'il tirait de son serpent; mais il faut croire qu'il n'avait point réussi, car sa distribution de prix s'était faite comme à l'ordinaire devant M. le maire et son adjoint, M. le curé et deux de ses marguilliers, le brigadier de gendarmerie et le garde champêtre. Si le bonhomme eût su ce soir-là l'honneur qui se préparait pour lui, la joie l'eût sûrement empêché de dormir, ce qui eût été bien dommage. Mais il n'en sut rien, et dormit du sommeil du juste.



Voyez comme ces bâtons sont droits (P. 244, col. 1.)

Le lendemain, quand il eut fini de faire psalmodier à ses écoliers et écolières toutes les combinaisons de l'alphabet, il parcourut les bancs pour inspecter les cahiers d'écriture, s'arrêtant à chaque élève, redressant la plume de celui-ci, la tête ou le corps de celui-là, appliquant une chiquenaude sur les doigts d'un troisième; et il arriva derrière Lisette, assise au deuxième banc des filles.

Le père Laribeau était doué d'une mémoire professionnelle et d'un coup d'œil que rien ne pouvait mettre en défaut : il n'eut pas besoin de regarder deux fois le cahier de Lisette pour voir que quelqu'un y avait écrit depuis la classe précédente. Ce quelqu'un n'était pas Lisette, sa main était sinon plus exercée, du moins plus adroite : personne pourtant n'avait jamais su écrire dans la famille Raviaud, excepté le défunt meunier, qui avait été dans son temps un assez brillant élève de l'école. « Quel est donc ce mystère? » se dit le père Lari-

beau; et, pour s'en éclaircir, il demanda à brûle-pourpoint à Lisette, en désignant du doigt la dernière ligne du cahier :

« Qui est-ce qui a écrit cela ? »

Lisette, surprise, se crut une grande coupable, pour avoir laissé une autre main que la sienne tracer des bâtons sur son cahier. Elle devint rouge, se troubla, baissa la tête, et comme le père Laribeau répétait sa question, de l'air impatient de quelqu'un qu'on fait attendre, elle répondit toute tremblante et près de pleurer : « C'est Mlle Pauline !

— Hein ! quelle demoiselle? dit le père Laribeau subitement radouci.

— Mlle Pauline, la demoiselle du château. Elle est venue hier au moulin, elle a voulu écrire comme moi, et lire aussi; et elle a appris tout de suite son alphabet, et elle a fait ces bâtons-là. »

Le père Laribeau se sentait grandir de cent coudées. « Elle a appris l'alphabet tout de suite? elle a fait ces bâtons-là du premier coup, sans leçons? C'est étonnant, étonnant! je dirai même que c'est remarquable! Voyez, ajouta-t-il en élevant en l'air le cahier de Lisette, comme ces bâtons-là sont droits, réguliers, fermement tracés! Vous devriez avoir honte des vôtres, vous qui avez déjà quatre jours d'école, sans parler de ceux qui étaient ici dès l'année dernière. Mlle de Vauclain sera certainement tout à fait digne de sa famille, et elle fera honneur à ceux qui lui..... qui auront la gloire de lui donner des leçons. »

Après ce petit discours, le père Laribeau continua l'examen des cahiers, et, comme on pouvait s'y attendre, il ne se montra satisfait d'aucun. D'ailleurs, il ne pensait pas beaucoup à ce qu'il disait; il faisait la roue en lui-même, fier comme un paon et tout gonflé d'orgueil d'être indirectement le professeur de Mlle de Vauclain. Cela le grandissait à ses propres yeux, et son esprit, une fois la bride sur le cou, s'égarait en des perspectives naguère inconnues. Le lendemain, la renommée lui apprit que Pauline avait demandé à venir à l'école! La chose était sûre : c'était Gervais qui avait entendu la petite demoiselle en parler à Mariette, et il l'avait immédiatement répété à Claudine, non sans blâmer l'héritière de Vauclain, qui devait sûrement au sang roturier de sa mère une idée aussi saugrenue. Le père Laribeau, indigné à ce propos, se rengorgea et répliqua que le goût du savoir était précisément une marque de vraie noblesse, puis il se livra avec délices à ses rêves ambitieux. Il projetait d'aller acheter à la ville un fauteuil rembourré, proportionné à la taille de Pauline, pour l'y faire asseoir en face de lui, si réellement elle venait à l'école; et, le dimanche venu, il se rendit à la grand'messe, le cœur aussi palpitant que le jour où il était entré à la préfecture de Poitiers pour y subir ses examens d'instituteur.

Il avait apporté à sa toilette un soin tout particulier; sa barbe était rasée d'aussi près que possible, sans estafilades, pourtant; et son crâne était si luisant qu'il semblait d'ivoire. Les plis de ses joues et de son menton s'encadraient entre les pointes raides et d'un blanc bleuâtre de son faux col, et sa haute cravate de satin noir faisait deux fois le tour de son cou avant de s'épanouir en un nœud plein de majesté.

Il aurait bien voulu, dans la fraîcheur de sa parure, rencontrer la châtelaine et sa petite-fille, et il les attendit le plus longtemps possible sous le porche; mais elles ne pouvaient pas se douter de son désir, et ne se pressèrent point. Le père Laribeau dut, au dernier coup de cloche de la messe, se rendre précipitamment dans la sacristie pour y revêtir son surplis et se charger de son serpent, juste au moment où l'on apercevait au bout du village la voiture de la marquise.

Il se dédommagea en remplissant avec éclat ses doubles fonctions. Jamais le serpent n'avait si bruyamment mugi sous les voûtes romanes de la vieille petite église; jamais le *Kyrie* n'y avait retenti avec autant de force. Il y eut un peu d'hésitation dans l'*Amen* qui termine le *Credo;* mais ce n'était pas étonnant, juste à ce moment-là la marquise avait parlé bas au bedeau qui lui présentait le pain bénit, et il avait semblé au père Laribeau qu'elle parlait de lui : sûrement, elle l'avait regardé. En effet, à peine fut-il rentré dans la sacristie, après la fin de la messe, que le bedeau vint lui dire : « Mme la marquise de Vauclain vous prie de venir la trouver à la sortie de l'église. »

Il s'y trouva, le chapeau à la main; il s'entendit prier de venir chaque jour passer une heure au château pour commencer l'éducation de Pauline; il vit la marquise prendre Pauline par le bras et la présenter à « son professeur », et il sentit dans sa main la petite main que Pauline lui tendait, par un souvenir sans doute de son éducation anglaise. Il balbutia je ne sais quel remercîment, assez incohérent, car il était trop ému pour bien aligner ses mots; mais quand il quitta Mme de Vauclain, il aurait voulu être plus vieux de vingt-quatre heures, et Pauline pensait là-dessus absolument comme lui : il avait été convenu que les leçons commenceraient le lendemain sitôt après la fermeture de l'école.



X

Où la coqueluche procure à Pauline un nouveau camarade.

Au bout d'un mois, Pauline et le père Laribeau étaient une paire d'amis. Le vieux maître d'école, qui n'avait jamais eu affaire qu'à des écoliers de village, aussi peu peignés au moral qu'au physique, était dans un enthousiasme perpétuel de cette délicate petite créature qui comprenait si bien tout ce qu'il lui disait. Elle lui semblait presque de la race des anges ou des fées, et il osait à peine toucher ses petits doigts pour y rectifier la pose de la plume. Une indisposition de l'enfant suspendit les leçons pendant quelques jours ; le père Laribeau n'en vint pas moins à l'heure accoutumée « pour prendre des nouvelles de mademoiselle ». Le premier jour, il ne la vit pas et s'en retourna tout triste; le lendemain, comme on venait de la lever et qu'elle l'aperçut dans la cour, elle frappa aux vitres pour l'appeler, et le salua de la main en souriant : le bonhomme en pleura de joie. Le jour où Gervais lui dit en lui ouvrant la porte : « Mademoiselle va beaucoup mieux, elle pourra prendre sa leçon aujourd'hui, » il n'aurait pas échangé sa place contre celle de grand-maître de l'Université. C'était ainsi qu'on désignait dans sa jeunesse le ministre de l'instruction publique.



Il etait dans l'écurie. (P. 246, col. 2.)

Quant à Pauline, elle éprouvait pour son vieux maître une affection presque filiale. Elle aimait bien M. de Thoiray, mais M. de Thoiray l'amusait et s'amusait d'elle, et c'était tout : il y avait entre elle et le père Laribeau un lien de plus. Elle le respectait, elle admirait sa science qu'elle croyait profonde, et elle se sentait aimée de lui autrement que comme un joujou : c'était assez pour qu'elle s'attachât à lui. Qu'importaient à Pauline les grandes lunettes et le crâne luisant, la toilette étriquée et les vêtements râpés du vieux maître d'école? Il était pour elle la science, la justice et la bonté; il lui racontait des histoires plus graves que celles du baron, des histoires qui ne la faisaient pas rire, mais qui la faisaient penser; et quand il disait d'une action « ce n'était pas juste, » ou bien « c'était courageux cela! » Pauline était heureuse d'avoir été de son avis avant qu'il l'eût exprimé. Comme elle travaillait pour arriver à lire toute seule dans les livres les belles histoires du père Laribeau ! On la rencontrait partout son alphabet dans sa poche et sa quenouille à son côté; elle se blottissait au fond de quelque grand fauteuil, et épelait en s'aidant du bout de son doigt jusqu'à ce qu'elle en eût la tête fatiguée ; alors elle prenait son fuseau et filait pour se reposer. Mariette trouvait qu'elle était admirable. « Tout l'esprit de son père ! Elle lui ressemblerait tout à fait si seulement elle remuait un peu plus ! »

Vers Noël, M. de Thoiray arriva un jour tout agité. « Ma chère nièce, dit-il à la marquise, je vais être obligé de vous demander une place de plus à votre table hospitalière les jours où vous me ferez l'honneur de m'y recevoir. Me voilà père de famille, à mon âge. Mon petit-cousin, Roger de Varnac, un gaillard de quatorze ou quinze ans, fait ses études dans un collége pendant que sa famille se promène je ne sais où en Europe. Voilà que la coqueluche s'est mise dans le collége, si bien qu'on renvoie tous les élèves chez leurs parents; et comme c'est moi qui étais chargé de payer la pension de Roger et de tenir son père au courant de ses escapades, c'est à moi qu'on l'expédie : il m'arrivera demain. Je ne sais pas trop ce que je vais en faire : heureusement qu'il est assez grand pour se promener tout seul.

— Il sera le bienvenu à Vauclain, répondit la marquise; j'ai connu son père autrefois. Il s'est marié à peu près au moment où j'ai perdu mon mari; sa première femme était charmante. J'ai su qu'elle était morte à la naissance de son second fils.....

— Qui est justement Roger : le père a mis du temps à se consoler, quatre ou cinq ans, je crois; et puis il a épousé une Anglaise qui ne vit que pour courir le monde. Elle lui a donné deux filles qui ont de grandes dents et des cheveux jaunes, et je ne sais combien d'autres petits êtres dont j'ignore le sexe; on les appelle bébés tous indifféremment. Tout cela, y compris un peuple de femmes de chambre, de bonnes et de nourrices, voyage d'un bout de l'année à l'autre : l'Anglaise est colossalement ri-

che. Varnac n'a guère, lui, que sa terre et son château : il a fait entrer son fils aîné dans la diplomatie, et Roger fera ce qu'il pourra : il est déjà très-fort en gymnastique. On le fait voyager, lui aussi, pendant les vacances ; sa belle-mère est assez bonne pour lui et ne demande qu'à lui faire plaisir. Mais en ce moment toute la famille est à Constantinople. Ce serait un peu loin pour y expédier le garçon tout seul, et on me le jette sur les bras. Vous me permettrez de l'amener demain, n'est-ce pas?

— Certainement! pourvu qu'il ne donne pas la coqueluche à Pauline.

— Oh! il ne l'a pas, sans quoi on l'aurait gardé au collége à tousser en compagnie des autre coquelucheux. Voyez-vous cela d'ici, ce concert? Il paraît qu'ils l'attrapaient tous, les grands comme les petits; aussi on s'est hâté de renvoyer ceux qui n'avaient rien encore.

— Eh bien! venez déjeuner demain tous les deux, en sortant de table on l'enverra à Pauline qui se chargera de le promener. »

Gervais entra portant les brochures et les journaux, et il ne fut plus question de Roger ni de la coqueluche.

Roger de Varnac était un grand garçon fort comme un Turc et rose comme une jeune fille, tapageur et remuant par exubérance de vie, et trop gai pour n'être pas un peu égoïste. Mais cet égoïsme n'était chez lui ni calculé ni même réfléchi; il ne se préférait pas aux autres, seulement il ne pensait pas à eux; mais quand on lui montrait ce qu'il aurait dû faire pour telle ou telle personne, il s'empressait de réparer sa faute, si franchement qu'on ne pouvait pas lui en vouloir. Il n'aimait pas la morale et bâillait démesurément dès qu'une voix autorisée commençait à lui démontrer la nécessité de travailler pour se faire une position, en sa qualité de fils cadet d'un gentilhomme peu fortuné : il pensait qu'avec une bonne santé, des bras de fer, des jambes de cerf et de l'audace on pouvait toujours se tirer d'affaire en ce monde, et il faisait ses délices des biographies des aventuriers qui se sont taillé une destinée parfois brillante en Amérique ou ailleurs. La France lui semblait bonne pour les gens qui n'aiment pas à se remuer ou qui ont leur fortune faite ; et toutes les études du collége lui paraissaient faites pour ces gens-là. Aussi n'avait-il su de sa vie ce que c'était qu'un prix ou un accessit ; mais il nageait comme un poisson, boxait comme un Anglais et montait à cheval comme s'il eût été vissé sur sa bête. Du reste, bon camarade, toujours prêt à rendre service, pour peu qu'on l'y fît songer, et à faire le coup de poing en faveur des faibles. Ses héros favoris étaient don Quichotte dans les temps modernes, et les chevaliers de la Table-Ronde à une époque un peu plus reculée : le degré de réalité des personnages lui importait fort peu. On peut croire qu'il avait salué avec enthousiasme l'irruption de l'épidémie. Il avait commencé par contrefaire les malheureux qui toussaient dans tous les tons au dortoir et à l'étude, en classe et au réfectoire ; il avait été le premier à annoncer que le collége allait être fermé et les élèves renvoyés chez eux ; et quand sa supposition était devenue une vérité, il avait essayé une ode en vers latins en l'honneur de la coqueluche. Il est vrai qu'au bout de trois vers boiteux il l'avait continuée en vers français qui ne valaient pas davantage, et qu'il l'avait laissée inachevée pour aller jouer aux barres ; mais c'était tout de même bien beau pour Roger d'avoir eu l'idée d'exécuter un travail auquel il n'était pas obligé. Il fut enchanté de revenir en Poitou et de demeurer chez le baron de Thoiray : il était d'ailleurs disposé à se trouver bien partout, puisqu'il n'était plus au collége.

Il arriva gai comme un pinson, remercia chaudement le baron de vouloir bien se charger de lui ; et il était dans l'écurie occupé à faire connaissance avecs le chevaux, lorsque M. de Thoiray l'appela.

« Roger ! comme te voilà fait, mon garçon ! Va vite t'habiller, nous allons déjeûner à Vauclain. Tu n'as jamais été à Vauclain? Ton père connaît pourtant la marquise.

— Oui, je crois... Une vieille dame misanthrope, n'est-ce pas? A-t-elle des garçons?

— Elle en a eu un qui est mort ; il n'y a au château, en fait d'enfants, qu'une petite fille de sept ans. Tu tâcheras de ne pas la casser.

— N'ayez pas peur : je sais très-bien manier les objets fragiles. Je n'ai jamais cassé Mary ni Lucy, ni aucun des bébés de ma belle-mère... A-t-elle des cheveux jaunes, la petite fille?

— Non, elle a des cheveux noirs.

— J'aime mieux ça. Qu'est-ce qu'il faudra faire pour l'amuser, cette bambine?

— Elle te le dira. Elle aime beaucoup la promenade, et elle fait la galette dans la perfection ; toi, tu t'entends à la manger, ainsi vous vous arrangerez fort bien ensemble.

— Bon ! Je m'habille et je reviens. J'aimerais mieux un garçon de quinze ans, mais ça ira tout de même. Je m'amuse de tout, moi ! »

Roger disait vrai ; il s'amusait de tout et de plus il aimait les enfants ; ce fut donc avec plaisir qu'il accompagna le baron. Il fit à Mme de Vauclain un salut de collégien, ne se mêla point à la conversation et mangea comme un loup en se demandant où l'on cachait la petite fille. Après le déjeûner, la baronne sonna.

« Envoyez-nous Mlle Pauline, » dit-elle à Gervais.

Pauline arriva telle qu'elle était, avec sa quenouille au côté et son alphabet sortant à moitié de la poche de son tablier blanc. Elle salua timidement, et lorsqu'elle s'entendit charger de faire les honneurs du parc et du château à M. Roger de Varnac, elle s'avança et lui tendit la main pour l'emmener, en levant vers lui ses grands yeux bleus qui semblaient dire : « Es-tu ami ou ennemi? »

« Est-elle gentille ! » se dit Roger. Il prit la petite main, la secoua à l'anglaise comme si c'eût été celle de Lucy ou de Mary ; puis, trouvant toute cette présentation bien solennelle, il enleva tout à coup la petite fille dans ses bras en lui disant : « Mademoiselle, permettez-moi de vous embrasser. » Puis il l'assit sur son bras et l'emporta en criant : « N'ayez pas peur, madame, je ne vous la casserai pas ! »

Une fois dans le vestibule, il s'arrêta : « Où aurai-je l'honneur de conduire mademoiselle ? dit-il en riant à Pauline.

— Où voulez-vous aller ? Il y a le château avec la grande galerie où sont les portraits ; il y a le jardin, le parc avec la rivière, c'est très-joli. Voulez-vous venir voir la rivière ?

— Certainement ! c'est dommage seulement qu'il fasse trop froid pour s'y baigner. Allons voir le parc et la rivière. »

Pauline étendit le bras pour décrocher sa capeline pendue à un porte-manteau. Roger vit le mouvement, atteignit l'objet avant elle, l'en coiffa, et voyant auprès une longue écharpe tricotée, il la prit aussi et en enveloppa le cou et les épaules de la petite fille.

« Là ! suis-je une bonne femme de chambre, mademoiselle Pauline ? Allons, à présent, conduisez-moi. »

Ils descendirent ensemble le grand escalier, sortirent du château, parcoururent la terrasse ; Pauline montrait du doigt à son compagnon le parc, le clocher du village, les ruines de la vieille tour, la forme vague de Poitiers dans le lointain. Roger cherchait le château de Thoiray, qu'on ne voyait pas, et celui de Varnac qu'on ne voyait pas davantage ; il questionnait sa petite compagne sur une foule de choses qu'il savait, pour le plaisir de la faire parler, et il s'amusait de ses réponses. Quand ils eurent bien regardé, Pauline dit qu'elle voudrait bien être à l'été pour montrer à Roger comme le parc était beau quand les feuilles étaient vertes, mais qu'il était aussi très-joli l'hiver avec les branches toutes brillantes de givre : on en trouvait beaucoup par terre, qui craquaient sous les pieds, ce qui était encore plus amusant que le frou-frou que font les feuilles mortes quand on marche dedans. « Aimez-vous les feuilles mortes ? Moi, je les amasse en tas, tant que je peux, et puis je m'y roule, et je m'y cache. Faites-vous cela au collége ? »

Roger ne faisait pas cela au collége, parce qu'il n'y avait pas assez d'arbres dans les cours de récréation ; mais il l'avait fait en voyage, et il appréciait ce plaisir-là. Il parla des boules de neige, des hommes de neige, des montagnes de neige qui jouaient un grand rôle dans ses divertissements d'hiver. « Nous ferons des boules de neige ! s'écria Pauline. Je voudrais qu'il en tombât aujourd'hui. Mais il y en aura bientôt, puisque nous sommes en hiver : il y en a déjà eu l'autre semaine. Comme nous allons nous amuser ! »

Au bout d'une heure on ne s'appelait plus monsieur ni mademoiselle ; on disait Roger et Pauline, tout court ; on courait dans les avenues du parc, on effrayait les écureuils dans les arbres et les lapins dans l'herbe ; et, toujours courant et riant, on arriva au bord de la rivière.

« Est-elle jolie ma rivière ? demanda Pauline avec un accent plein d'orgueil.

— Très-jolie ! Elle brille au soleil comme un miroir. Où va-t-elle ? D'où vient-elle ? A-t-elle un nom, cette rivière ?

— Je ne sais pas d'où elle vient, mais je sais où elle va, répondit Pauline d'un ton mystérieux. Je l'avais demandé à Mariette, Mariette ne savait pas, et elle m'a dit que cela lui était bien égal. Mais un jour j'avais perdu le ruban de mes cheveux, que le vent avait emporté dans l'eau. Je suis allé au moulin le lendemain, et j'ai trouvé mon ruban arrêté dans les roseaux au pied du petit pont : c'est moi qui ai été contente !

— De retrouver le ruban ? dit Roger en riant.

— Eh non ! De savoir le nom de ma rivière. Car c'est la mienne, puisqu'elle apporte les rubans de chez nous au moulin. Et elle s'appelle la Bourette. N'est-ce pas que c'est un joli nom ?

— Très-joli ! Et le moulin, est-il joli ?

— Oh ! je crois bien ! On s'y amuse tant ! Il y a Lisette, et Jean, et la mère Raviaud, qui est leur grand'mère, et le père Raviaud, qui fait aller le moulin. La roue tourne dans l'eau, les grandes meules tournent dans le moulin, comme cela (le bras de Pauline décrivit un mouvement circulaire), et la farine tombe toute blanche, et Jean et le vieux Raviaud sont tout enfarinés, et moi aussi, quand je suis avec eux. Et il y a des moutons dans la bergerie, des canards dans la rivière, des poules partout. Si nous allions au moulin ?

— Allons au moulin ! Par où faut-il passer ?

— Par là. C'est loin, le moulin. Vous n'êtes pas fatigué ? »

Roger se mit à rire.

« Fatigué ? Il n'y a pas de risque ! C'est vous qui devez être fatiguée, petite ! Aussi vous allez faire la



route sur mon épaule. Houp ! vous y voilà ! Conduisez votre monture à présent. A droite ou à gauche ?

— Tout droit, et je vous dirai quand il faudra tourner.

— Au galop! » s'écria Roger; et les deux enfants, l'un portant l'autre, prirent leur course dans la direction du moulin.

A suivre. Mme COLOMB.

SAINT-PIERRE DE ROME

De loin, une coupole immense qui semble écraser ce qui l'environne; de près, un monument aux proportions invraisemblables dont l'aspect vous donne le vertige et défie un examen d'ensemble : tel apparaît Saint-Pierre.

Sur l'emplacement de l'ancien cirque de Néron, à l'endroit où l'apôtre saint Pierre avait été martyrisé et enseveli, l'empereur Constantin et sa mère Hélène firent, au ve siècle, élever une basilique. C'est là que Charlemagne fut couronné en l'an 800 par le pape Léon III.

Vers le milieu du xve siècle, le pape Nicolas V, trouvant que la basilique de Constantin, vieille de onze cents ans, menaçait ruine, en fit commencer la démolition, avec l'idée de lui en substituer une nouvelle. Les travaux furent cependant assez longs pour que, cinquante ans plus tard, on pût conserver des anciennes constructions quelques monuments qui ont été placés dans la basilique actuelle.

Le pape Jules II, donnant suite au projet de Nicolas V, résolut de lui donner une plus grande extension. Il fit appel aux architectes italiens qui soumirent à son approbation un nombre considérable de plans. Ceux de Donato Lazzari, dit Bramante, furent choisis. Bramante jouissait déjà à cette époque d'une grande réputation, qu'il avait commencée par la construction du couvent Della Pace, à Naples. A la suite de ce succès, il était devenu architecte d'Alexandre VI; puis Jules II l'avait nommé intendant de ses bâtiments. On dit que ce fut lui qui détermina ce pontife à donner suite à l'ancien projet de Nicolas V. Quoi qu'il en soit, il se mit à l'œuvre immédiatement, et le 18 avril 1506 la première pierre de la nouvelle église fut solennellement posée.

Les premiers plans affectaient à la construction la forme d'une croix grecque. Les travaux avaient été conduits jusqu'à l'entablement, lorque arriva la mort de Bramante en 1514. Avant de mourir, il avait pris soin de se désigner un successeur qui n'était rien moins que Raphaël, son neveu et son élève, que lui-même avait amené d'Urbin à Rome et qu'il avait recommandé à Jules II.

Raphaël, aidé des architectes Giuliano da San Gallo et Fra Giocondo, ce dernier dominicain de Vérone, modifia les premiers dessins et adopta la forme d'une croix latine. Il acheva les piliers et conduisit également les travaux jusqu'à sa mort, survenue en 1520.

Après lui vint Balthazar Peruzzi qui monta l'abside et revint à la forme adoptée par Bramante, c'est-à-dire à la croix grecque. Peruzzi, mort en 1536, fut remplacé par San Gallo, l'ancien aide de Raphaël et le constructeur du château Saint-Ange, sous le pontificat d'Alexandre VI.

San Gallo fut le seul à terminer réellement les assises de la nouvelle église, qui jusque-là laissaient beaucoup à désirer au point de vue des garanties de solidité.

Enfin Michel-Ange prit après San Gallo la direction des travaux et mena jusqu'à leurs dernières proportions les plans modifiés de Bramante et de ses successeurs. De 1546 à 1564, il termina les sous-œuvres et acheva le tambour de la coupole, s'inspirant pour cette dernière conception prodigieuse du Panthéon d'Agrippa, comme Bramante avait suivi de près dans ses dessins la coupole de Notre-Dame-des-Fleurs, à Florence, élevée par Brunelleschi. Son plan, aussi bien pour la forme de la croix grecque que pour le reste du monument, fut adopté une fois pour toutes par Paul III et rigoureusement suivi par ceux qui vinrent après lui, c'est-à-dire par Vignole, Pirro Ligorio, Jacopo della Porta qui termina le dôme. Maderno allongea cependant la grande nef. Cet architecte construisit également le portique et la façade, de 1557 à 1629.

Le bâtiment de la sacristie ne fut élevé que sous le pontificat de Pie VI, de 1776 à 1784.

Tel est l'historique de la construction de Saint-Pierre de Rome, commencée sous Jules II, achevée sous Sixte-Quint, construction aux frais de laquelle contribua la chrétienté tout entière et qui s'élevèrent à près de 200 millions.

La dédicace de la nouvelle église eut lieu le 18 novembre 1626. Il avait fallu plus d'un siècle pour l'élever.

L'édifice dans toute sa longueur mesure 207m,33. La longueur du vaisseau transversal est de 153m,66; l'élévation du vaisseau central est de 50 mètres, et celle de la coupole, à l'intérieur, de 137m,66. La coupole a une double voûte, surmontée d'une lanterne, au sommet de laquelle un globe de 2m,66 soutient une croix haute de 4m,66, et dont l'extrémité est à 160m,66 au-dessus du sol, c'est-à-dire atteint presque à la hauteur de la plus grande pyramide d'Égypte.

On ne saurait parler de Saint-Pierre de Rome sans faire mention de la place qui le précède et par laquelle on y pénètre.

C'est une place de forme ovale, longue de 266 mètres et large de 183. Au milieu est un obélique qu'y fit dresser Sixte-Quint. Elle est décorée à droite et à gauche, comme notre place de la Concorde, de deux fontaines jaillissantes, et bordée dans son pourtour d'une quadruple rangée de colonnades



Intérieur de Saint-Pierre de Rome.

construites par Bernini, ou le Bernin, le restaurateur du Panthéon, dont je vous ai parlé à cette même place.

Les deux cent quatre-vingt-quatre piliers qui forment ces colonnades, « robustes à porter les palais de Sémiramis, dit M. Francis Wey, dans son livre de *Rome*, ne portent rien du tout; on les a mis là pour faire figure : ce sont les pieds de deux tables de gala en fer à cheval, dressées pour un congrès de géants, sur lesquelles sont alignées en guise de surtout 96 statues de 3 à 4 mètres qu'on ne peut distinguer de loin, et que de près on ne voit plus ».

Cette place à colonnades n'en forme pas moins une décoration qui s'harmonise fort bien avec l'aspect de Saint-Pierre.

« De cet endroit, dit un autre voyageur, si l'on compare les maisons de grandeur ordinaire avec la colonnade et la basilique, on est stupéfait des dimensions énormes de l'édifice. » La façade, haute de 50 mètres, est large de 124 mètres. Le faîte en est garni par treize statues colossales : celle du Christ et celles des apôtres.

Sous la frise, et au-dessus du porche, s'ouvre le balcon central, la *Loggia*, du haut duquel, avant 1871, le pape donnait sa bénédiction, et où le pape nouvellement élu était couronné en présence du peuple.

En haut de la rampe qui conduit à la basilique est un vestibule, sur lequel s'ouvrent cinq portes à entablements soutenus sur des colonnes de marbre.

Une de ces cinq portes, avec une croix de bronze au centre, est scellée et murée : c'est la porte des Jubilés, qu'on n'ouvre que tous les vingt-cinq ans. Elle est la dernière à droite, en regardant la façade.

La porte du milieu, un peu plus grande que les autres, sert aux cortèges du pape. Elle est ornée de profils impériaux en médaillons et représente sur ses bas-reliefs saint Pierre et saint Paul martyrisés, « en pendant d'Eugène IV donnant audience aux députations de l'Orient et couronnant l'empereur Sigismond ». C'est l'œuvre de Simon Donatello et d'Antoine Philarète.

Au-dessus est une mosaïque, la *Barque de saint Pierre*, que Giotto avait exécutée en 1298, pour l'ancienne basilique.

Les cinq portes sont fermées par d'épais rideaux de cuir, alourdis par des lames de plomb.

Une galerie intérieure parcourt la longueur de la façade et se termine aux extrémités par des vestibules « au fond desquels apparaissent, se faisant pendant, deux statues équestres : l'une, du Bernin, représentant Constantin, l'autre, Charlemagne ».

Rien ne peut rendre l'étonnement qui saisit l'âme lorsqu'on entre à Saint-Pierre de Rome pour la première fois ; lorsqu'on se trouve sur ces dalles, parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de ces marbres, de ces statues, de ces autels et sous ce dôme.....

Mais que de défauts, dit-on, dans cet édifice ! Non pas du moins pour le sentiment et le regard ; il faut que le compas les y cherche et que le raisonnement les y trouve.

« Lorsque, sans se fixer, dit M. Francis Wey, la vue tire des lignes à travers ces espaces, les évaluations s'étendent ; mais dès que le regard s'arrête à quelques détails, ils sont si nettement perceptibles, que l'église se rapetisse aux proportions d'un écrin d'orfèvrerie. Le télescope formidable où vous croyez examiner un pareil bijou fait naître la présomption d'une réalité plus mignonne : l'esprit ne s'accoutume pas à un *grandissement* si excessif; c'est par degrés qu'il arrive à accepter pour vraie cette vaste caverne de marbres polis, de stucs, de mosaïques, de feuillages d'or, fraîchement sortie des ateliers du lapidaire.

Il résulte aussi quelque étonnement de la franchise de la lumière ainsi que de l'élégante fraîcheur des teintes locales. Les murs, les pilastres, les architraves, les soubassements revêtus de stuc, tout est échantillonné de nuances dérivées du blanc à l'opale et des gris d'iris au rose ; leur valeur se résume en un camaïeu d'améthyste ou de lilas mourant qui mêle des reflets de clair de lune aux éclats de la lumière, brisée contre les surfaces polies, ou projetée dans l'espace en cascatelles de rayons. Les dalles historiées et lustrées que l'on foule deviennent en s'éloignant des miroirs où se doublent comme dans un lac les arceaux et les voûtes. »

Cette peinture, rapide mais étincelante, de M. Francis Wey, fait admirablement concevoir, au point de vue du sentiment, l'ensemble des splendeurs qui frappent l'esprit du visiteur à Saint-Pierre de Rome. Aussi bien il serait trop long d'en énumérer les détails. L'église contient, en effet, quarante-quatre autels, trois cent quatre-vingt-neuf statues et sept cent quarante-huit colonnes !

Celles-ci ont des proportions telles, que Maderno, pour harmoniser celles de la nef aux proportions de celles du chœur, n'a pu en mettre que trois de chaque côté. « Et ce sont surtout ces gros supports, dit encore M. F. Wey, qui font paraître petite l'immense église. En effet, qui donc au premier abord s'avisera de soupçonner qu'un vaisseau dont la longueur ne développe que trois arcades est le plus long qui existe? »

Les piliers de la coupole, seuls, ont deux cent six pieds de pourtour! L'un d'eux porte une chapelle, celle de Sainte-Véronique d'où sont montrées au peuple les reliques de la basilique. Ces piliers contiennent deux étages de niches à statues dont les figures ont dix-huit pieds de hauteur ; à droite et à gauche de ces niches sont des pilastres corinthiens de près de 3 mètres de largeur; l'entablement, à soixante-dix-sept pieds du pavé, n'a pas moins de dix-huit pieds d'épaisseur : « Un cavalier ferait galoper son cheval sur les saillies..... »

Le long de la nef, des lignes de cuivre marquent sur le pavé les longueurs des plus grandes cathédrales connues.

En entrant, on rencontre d'abord contre le premier pilier deux anges en marbre, hauts de 2 mètres, qui portent un bénitier.

Puis les regards sont attirés devant le maître-autel, au pied duquel se détachent quatre-vingt-sept lampes qui brûlent constamment sur la balustrade circulaire de la crypte du tombeau de saint Pierre et de saint Paul. Ce lieu s'appelle la *Confession*. Le tombeau sert d'autel à la chapelle dite *des Grottes*, au-dessus de laquelle s'élève le maître-autel actuel.

Ce maître-autel est surmonté d'un baldaquin en bronze doré de 29 mètres de haut, à colonnes torses chargées d'un entablement qui, occupé aux angles par quatre anges debout, porte sur des pieds de console renversés un globe surmonté de la croix.

L'arrière-chœur ou abside, la *Tribuna*, a cent soixante-quatre pieds de long. « C'est-là qu'est le *presbyterium* où, les jours de solennité pontificale, est rangé le sacré collége autour du pape. »

On y rencontre un autel et la chaire de Saint-Pierre, au milieu d'une *gloire* « soutenue par quatre colosses de bronze et d'or qui sont deux Pères de l'Église latine, et deux de l'Église grecque. Cette chaire renferme un siége curule en bois d'Égypte, plaqué d'ivoire qui passe pour avoir été donné par le sénateur Pudens à son hôte l'apôtre Pierre, et sur lequel se sont assis la plupart des pontifes à leur prise de possession. »

Parmi les statues, une de celles qu'on remarque tout d'abord est celle de saint Pierre, assis, bronze du ve siècle, que vers l'an 445 le pape saint Léon plaça dans la basilique. Elle est à droite, près du prie-Dieu du pape. Cette statue est tellement vénérée qu'un des orteils est usé sous les baisers des pèlerins.

Les tombeaux y sont nombreux. On rencontre à la *Tribuna* celui du pape Paul III, à gauche, et à droite celui d'Urbain VIII. Les statues qui décorent ces mausolées sont du Bernin.

Dans une des travées de gauche, au pied de l'escalier qui conduit à la coupole, on trouve le mausolée d'Innocent VIII.

Dans les travées de droite sont les tombeaux de Léon XII, d'Innocent XII, de Sixte IV, de Grégoire XII, Grégoire XIII, Grégoire XIV, Benoît XIV, Clément XIII et, revenant près de la *Tribuna*, ceux de Clément X, d'Alexandre VIII, d'Alexandre VII ; enfin, aux abords de la sacristie, celui de Pie VII et dans la chapelle du chœur, ceux de Léon XI et d'Innocent XI.

Devant la chapelle chorale, au-dessus d'une porte, est un coffre de stuc dans lequel est déposé le corps du dernier pape défunt, jusqu'au décès de son successeur.

Puis viennent les bas-reliefs, les peintures, les mosaïques, les chefs-d'œuvre de Raphaël, de Michel-Ange ; une profusion de marbres de couleur, jetés là par Giotto, Jules Romain, Sodltz, Poussin, Canova, une inépuisable galerie où se succèdent les aspects dans une variété qui devient insaisissable.

Mais pour qui n'est pas suffisamment rassasié par ses longues heures d'étonnements successifs et les mille autres sentiments que fait naître une visite à Saint-Pierre, il reste à accomplir l'ascension de la coupole.

C'est là qu'on trouve, en effet, la dernière expression, la plus saisissante, certainement, de cette immensité dont les effets ne vous ont jusqu'alors stupéfié que par les détails.

Lorsqu'on est à la hauteur du sommet de la façade, et que détournant ses regards de la place Saint-Pierre on les reporte vers la surface qui recouvre l'édifice, il semble qu'on est en présence d'un spectacle qu'on ne soupçonnait pas, même après ce qu'avait laissé prévoir l'intérieur du monument.

« J'eus devant moi, dit M. F. Wey, dans la description qu'il fait de cette ascension, une sorte de plaine aboutissant à la tour monstrueuse dont la coupole est la toiture. A droite, à gauche, tels que des mamelons, les petits dômes octogones devenus considérables limitent ce val, qui est la couverture aplatie des trois nefs. Le *pays* est habité : il s'est formé là un hameau avec des ateliers, des cabanes où vivent des ménages, des huttes pour les bêtes domestiques, une forge, des établis de menuisier, des approvisionnements, des buanderies et des fours. Quelques charrettes sont remisées çà et là ; une fontaine jaillit et circule dans un ruisselet qui la conduit à un large bassin, petit lac où le dôme se mire. On sent qu'il y a là-dessus un centre d'existence organisé. Pour bien des familles, en effet, c'est une patrie ; les ouvriers de Saint-Pierre, dits *san Pietrini*, se succédant de père en fils, forment une peuplade : les indigènes de cette terrasse ont leurs lois et leurs usages particuliers. De ce point, d'où l'on découvre le faîte dans tout son développement, il reste pour l'atteindre deux cent quatre-vingt-cinq pieds à gravir. »

Après cette description, qui semble empruntée à quelque conte de féerie, on peut parfaire la réalité. On n'ira jamais au delà de l'étonnement que celle-ci fait concevoir. Et de fait, on ne comprend bien l'immensité de Saint-Pierre que de cet endroit, c'est-à-dire de sa coupole.

De là on peut monter jusqu'à la lanterne et pénétrer dans la boule en bronze encore plus élevée qu'elle, boule qui d'en bas apparaît grosse comme un melon et qui cependant peut contenir seize personnes. La vue embrasse de cet endroit une perpective immense. C'est pour le voyageur le complément d'une intraduisible émotion.

L. Sevin.

COUSINE MARIE[1]

XVI

La demoiselle de compagnie.

Le départ fut un triomphe pour Mme Solaville et une cruelle épreuve pour Angélique.

Les serviteurs largement récompensés n'en faisaient pas moins leurs réflexions ; le motif qui séparait Mlle Rose de sa gouvernante était connu de tout le monde, et l'on considérait Angélique comme une victime.

La route de Paris à Bordeaux est une des plus belles de France ; Mme Solaville eut soin d'attirer l'attention de sa compagne sur certains paysages que la rapidité de la course ne dérobe pas entièrement aux yeux des voyageurs.

Un équipage attendait Mme Solaville ; ses gens la reçurent chapeau bas : ils s'occupèrent des bagages tout en jetant un coup d'œil sur l'étrangère qui accompagnait leur maîtresse. Dès que le valet de pied fut sur le siége, il dit au cocher : « C'est la demoiselle de compagnie dont nous a parlé Mariette, elle n'a pas l'air mal. »

Mariette, la femme de charge, reçut sa maîtresse en lui témoignant tout le plasir que lui causait son retour. Mme Solaville lui ayant dit en désignant Angélique : « Sans les soins de mademoiselle, je ne serais pas encore guérie », Mariette fit une belle révérence à Angélique, et, sur l'ordre de sa maîtresse, elle la conduisit à sa chambre.

L'hôtel de Mme Solaville, situé sur le quai des Chartrons, est un des plus beaux du quartier. La vue du fleuve, le mouvement du port, tout contribua à distraire Angélique de ses tristes pensées, et d'ailleurs, le jour même, Mme Solaville lui parut tout à fait différente de ce qu'elle avait été à Paris : gaie, prévenante et presque affectueuse ; elle s'informa, d'un ton qui commandait le respect, si rien ne manquait à mademoiselle.

Dès le lendemain, celle-ci prenait sa place dans l'embrasure d'une fenêtre du salon pour achever le fond d'un coussin. Cette occupation l'enchanta ; pendant que ses mains faisaient merveille, elle suivait le cours de ses pensées.

L'accident arrivé à Mme Solaville fut l'occasion de visites empressées.

La semaine n'était pas achevée, et Mme Solaville disait à Angélique d'un ton tout à fait solennel : « Ma chère enfant, la position que vous avez près de moi exige une certaine élégance à laquelle vous n'étiez pas habituée à Paris. Je tiens à ce que vous portiez toujours une robe de soie. Je me charge de la dépense. Dès demain une couturière viendra vous prendre mesure d'une robe de maison et d'un costume de visite. »



Prenez la petite chienne. (P. 252, col. 2.)

Force fut donc à la demoiselle de compagnie de se livrer aux mains d'une couturière et d'essayer quelques jours plus tard un costume de taffetas myrte et une autre robe plus simple. Mme Solaville assista à cette intéressante séance qui ne dura pas moins d'une heure.

Jamais Angélique n'avait eu si peu de temps à elle ; d'ailleurs la société des enfants laisse une certaine liberté d'esprit à ceux qui les aiment. Avec Rose, il suffisait de dire un mot qui prouvait qu'on suivait ses jeux, et souvent la naïveté de ses réflexions amusait sa gouvernante.

Il ne faut pas compter sur ce demi-repos près d'une femme du monde. On peut dire sans manquer de respect à Angélique qu'elle était une demoiselle à tout faire. « Chère demoiselle, relevez les mailles de mon tricot ; allez chez le parfumeur, prenez la petite chienne, et surtout ne la perdez pas ! Mettez-lui ses cocardes bleues ; nous sortirons à quatre heures. »

C'est ainsi que se passait la journée.

A Paris, Angélique brillait par son absence ; on s'étonnait du vide qu'elle laissait, car à toute heure du jour, sans y être tenue, elle rendait mille petits services.

Mme des Tourelles, dirigée par Marie, s'occupait sérieusement de sa fille ; elle assistait aux leçons que M. Delorme, consentait à donner à cette enfant de huit ans. Le professeur prétendait que ces leçons étaient un délassement pour lui. La mère n'en

1. Suite. — Voy. pages 74, 90, 107, 123, 140, 156, 171, 188, 203, 220 et 235.

croyait rien et voulait voir dans cette condescendance une marque d'amitié.

Jusqu'ici Blanche n'avait pas compris le mérite de ceux qui se vouent à l'éducation. Quelle patience ne faut-il pas pour fixer l'esprit de l'enfant. Et lorsque les devoirs sont achevés, la tâche est loin d'être finie : l'éducation se fait à la récréation comme à la classe.

L'absence d'Angélique rapprocha la mère de son enfant; mais il lui faut des conseils et elle les trouve près de Marie.

Le colonel, lui, était dans un état de fureur permanente. Les éloges que donnait Angélique à Mme Solaville ne l'empêchaient pas de dire qu'on avait sacrifié la pauvre fille, et Collette ajoutait : « A un loup. »

L'année s'écoula sans qu'il fût question de voyage. Blanche gardait un silence absolu sur ce sujet, et sa mère se croyait tenue à la même discrétion.

Un changement notable s'était déjà opéré dans la femme du monde; elle s'en étonnait elle-même : plus d'ennuis, moins de caprices, quoique sa volonté fût satisfaite à toute heure du jour et de la manière la plus gracieuse. C'était en toute sincérité que Mme Solaville faisait l'éloge de sa demoiselle de compagnie, si bien que la considération ne tarda pas à s'ajouter à la sympathie qu'avait inspirée l'étrangère.



Rose témoigna toute sa joie. (P. 254, col. 1.)

Cependant l'espoir dont s'était flattée Mme des Tourelles ne se réalisait pas : sa mère recherchait tout autant le monde, et ses toilettes étaient toujours excentriques et dispendieuses.

Angélique se croyait incapable d'exercer la moindre influence sur une telle femme. « Je tâche de m'en faire aimer, se disait-elle, c'est le meilleur moyen de convertir les gens. »

Le souvenir de Mlle Cormery était toujours vivant dans le cœur de sa protégée : son dévouement pour son père, sa persévérance, sa charité. « Quel jour pour moi, pensait-elle, lorsque, attirée par mes larmes, Mlle Marie est venue me consoler! »

Les qualités de la demoiselle de compagnie s'accentuaient chaque jour davantage, et celle-ci, malgré sa modestie, convenait elle-même de l'utilité de sa présence chez la mère de Mme des Tourelles. La confiance de Madame augmentait chaque jour, et si jusqu'ici elle s'était assujettie à certains détails de comptes et d'affaires, le moment de s'en débarrasser lui sembla venu, et, profitant d'une migraine, elle dit à Angélique : « Chère demoiselle, ma confiance en vous est sans bornes, désormais vous réglerez les affaires d'argent; c'est à vous que Mariette présentera les comptes. »

Angélique n'était pas amie des chiffres; elle n'osa cependant pas avouer combien cette charge lui serait

pénible. Il eût été facile de s'en apercevoir, mais Mme Solaville ne vit rien, et ne songea qu'à l'avantage d'être débarrassée du seul travail qui l'occupait.

Voilà donc notre pauvre Angélique se cassant la tête à mettre en ordre des registres mal tenus. De gros sacs d'écus furent déposés dans son secrétaire, ce qui l'empêcha de dormir pendant plusieurs nuits. Elle s'habitua cependant peu à peu à ses nouvelles fonctions, et comme c'était la première fois de sa vie qu'elle était chargée de distribuer de pareilles sommes, son bon cœur lui fit trouver du plaisir à remplir des fonctions qui avaient pour résultat de faire plaisir à beaucoup de gens.

Angélique savait choisir le moment pour solliciter la charité de Mme Solaville; elle obtenait facilement ce qu'elle demandait, car c'était par oubli ou légèreté que la femme du monde ne répondait presque jamais aux demandes de ce genre.

Cependant il y avait deux ans que Mme Solaville n'était allée à Paris. La vie facile que lui faisait Angélique semblait la rendre indifférente à ses enfants. Il n'en était rien; elle redoutait d'emmener Angélique, dans la crainte qu'on ne la retînt, et, d'autre part, elle ne comprenait plus la vie sans cette auxiliaire de tous les instants.

Ces craintes n'étaient pas fondées: Blanche avait fait généreusement son sacrifice; elle trouvait sa récompense dans son dévouement même. Le monde ne tenait plus qu'une bien petite place dans sa vie, et la naissance d'un fils l'en éloigna tout à fait. Ce fut à l'occasion de la naissance de cet enfant que M. et Mme des Tourelles insistèrent pour que Mme Solaville et Angélique vinssent à Paris.

Les voyageuses furent accueillies avec les marques de la plus vive tendresse. Rose fut cependant la seule qui témoigna toute sa joie de revoir sa bonne amie. Mais le lendemain, dans un tête-à-tête habilement ménagé, dès le matin, Mme des Tourelles s'épancha avec Angélique.

A suivre. Mlle GOURAUD.

DEUX PANTINS

Parmi les nombreux pantins qu'on rencontre dans la vie, j'en ai connu deux plus particulièrement qui m'ont laissé un souvenir ineffaçable.

Le premier, dès son entrée dans la maison, m'inspira une singulière antipathie, quelque chose comme du mépris. Son habit rouge, constellé de paillettes, ne m'avait pas, comme aux autres, jeté de la poudre aux yeux. Ce personnage appartenait à mon frère, et son séjour le plus habituel était la chambre des enfants. Lorsque je jouais dans cette chambre, je m'arrangeais toujours de façon à ne pas voir son masque effronté, dont le sourire perpétuel offrait un mélange de cynisme et de bonhomie. Je me souviens aussi, quand nous nous trouvions en tête-à-tête, de l'avoir souffleté d'importance; je crois avoir contribué quelque peu à la chute de son magnifique nez busqué. On riait de mon aversion pour le brillant pantin, et j'étais trop jeune alors pour savoir expliquer les motifs de cette répulsion instinctive.

Des années s'étaient écoulées, et j'avais oublié le pantin antipathique lorsqu'un jour, dans un salon, je crus l'avoir retrouvé, mais grandi, mais vieilli, mais ayant jeté là les paillettes traditionnelles pour revêtir un costume plus conforme aux exigences de la société. Il était vêtu comme un homme grave, habillé de noir et cravaté de blanc.

Ce personnage ne songeait qu'à fixer les regards, à se composer un public. Il racontait, en les mimant, des histoires bouffonnes. Il savait tordre ses traits de manière à les rendre grotesques et méconnaissables. Il amusait, voilà son rôle et le but de tous ses efforts. A ces jeux, son visage avait perdu toute fermeté et toute noblesse, et de plus ses contorsions habituelles l'avaient sillonné de rides avant le temps.

Il y a de belles, de vénérables rides tracées par l'âge, par la pensée ou par le labeur. Les grimaces n'en tracent jamais de semblables.

On devrait avoir du respect pour cette physionomie qui révèle aux regards notre âme immortelle. Que de fois nous dénaturons, nous travestissons l'œuvre de Dieu! Si les enfants songeaient au vilain masque qu'ils se préparent pour la vieillesse, et même pour l'âge mûr, ils s'appliqueraient moins à *bien réussir* des grimaces. Mais les enfants songent-ils à un avenir si lointain!

LOUISE MUSSAT.

MES SERINS

J'ai deux serins des Canaries qui sont les plus jolis du monde. Ils sont nés le même jour, de la même couvée et, quoique de sexe différent, si pareils de plumage et de physionomie qu'au premier coup d'œil vous les prendriez l'un pour l'autre. Ils me rappellent les jumeaux de Virgile, lesquels se ressemblaient si fort que leurs parents charmés les confondaient.

Moi qui les connais dès leur plus tendre enfance, qui ai nourri de jaunes d'œuf leur petit corps sans plumes et suivi le développement de leur caractère, je n'ai pas de peine à les distinguer.

Le frère a la poitrine d'un jaune plus vif, le bec plus fort, l'œil plus hardi. Il se tient droit sur ses pattes et du haut de sa balançoire contemple le fond de sa cage avec cet air de présomption qui dépare

trop souvent la jeunesse. La sœur a le teint plus pâle, et ses ailes où se fond une suite de nuances très-délicates sont presque blanches à l'extrémité. La modestie de son maintien répond à celle de son costume, et, bien qu'elle rende à l'occasion un coup de bec, on reconnaît en elle un naturel plus calme et plus réservé. Point n'est besoin de dire qu'ils sont tous deux d'une propreté irréprochable. C'est un plaisir de les voir réparer le désordre que la nuit a mis dans leur toilette. L'été, dès le matin, ils se plongent avec un frissonnement voluptueux dans la cuvette large et peu profonde qui sert à leurs ablutions. Ils y piétinent, ils s'y étalent, ils agitent leurs ailes et font voler autour d'eux une poussière liquide dont les fines gouttes reluisent au soleil comme des perles. Puis ils lissent leurs plumes, épluchent leurs pattes, aiguisent leur bec, tout en sautant d'un bâton à l'autre avec mille petits cris joyeux. Ces maigres arbustes qui garnissent mon balcon leur font l'effet d'une forêt vierge, et ils s'abritent sous leur ombrage comme leurs ancêtres sous l'éventail des palmiers : c'est pour eux la saison de la joie et du bonheur.

L'hiver rend leur captivité plus étroite. Le froid m'oblige à les tenir renfermés dans l'appartement ; les murs de ma salle à manger forment leur horison. Aussi, chaque fois que j'y entre, ils me saluent avec un gazouillement plaintif. Quand la famille se met à table, le mouvement, le bruit, les rires des enfants, réveillent leur gaieté : ils s'agitent, ils trépignent et le serin chante à gorge déployée. A mesure que le dîner s'anime, sa verve s'échauffe, et c'est bientôt un vacarme que je leur pardonne d'ordinaire en faveur de l'intention. Mais hier je recevais un vieil ami ; ils se firent de fête. Aussitôt qu'il élevait la voix, ils l'accompagnaient de leurs plus bruyants ramages, de leurs trilles les plus perçants. Au dessert on ne s'entendait plus. Je vis mon ami jeter un regard mécontent du côté de la cage, et je fis signe au valet de chambre d'emporter les oiseaux à l'office. J'en eus le cœur serré et mon ami me fut un moment moins cher ; mais n'avaient-ils pas bien mérité cette punition ?

Je connais beaucoup de garçons et même plusieurs petites filles, charmantes d'ailleurs, qui se mêlent aux conversations, coupent la parole aux personnes âgées et bavardent à tort et à travers. Prenez garde, mes enfants, de leur ressembler. On ne vous enverra pas à l'office, parce que vous êtes sages et que vous obéiriez à vos parents s'ils vous imposaient le silence ; mais ne vaut-il pas mieux leur épargner le chagrin de vous reprendre ? Les étourdis balbutient comme les oiseaux chantent et souvent hors de propos. Savoir se taire est la marque comme le privilége de la raison.

ADOLPHE ADERER.

LE TÉLÉPHONE [1]

Les sons produits par la voix humaine résultent du passage de l'air, dans le larynx, à travers une fente formée par deux membranes que des muscles tendent ou relâchent à volonté. Lorsque nous mettons en expérience le petit téléphone, les vibrations de la membrane du larynx de celui qui parle se communiquent à l'air et puis au tambour de parchemin du premier cylindre. Le fil, relié au tambour, vibre à son tour dans toute sa longueur et communique un mouvement analogue à la membrane de parchemin du second cylindre. L'oreille du second observateur perçoit alors, dans les conditions que nous avons déjà indiquées, les sons transmis à travers l'appareil. Ainsi donc, en un seul moment, car la transmission de la voix est presque instantanée, voici les différentes vibrations qu'on observe : vibration : 1° des membranes du larynx de la personne qui parle ; 2° de l'air du premier cylindre ; 3° de la membrane du premier cylindre ; 4° de la corde tendue ; 5° de la membrane du second cylindre ; 6° de l'air du second cylindre ; 7° de la membrane du tympan de la personne qui écoute. Dans la conversation ordinaire, nous n'observons que les vibrations 1, 2 et 7 ; en quoi les intermédiaires 3, 4, 5 et 6 facilitent-ils la transmission du son et permettent-ils de l'entendre à une grande distance ?

De même qu'au moyen de certains verres il est possible de concentrer et de rendre plus intenses les rayons qui émanent d'une source lumineuse, de même on peut concentrer, renforcer les sons. C'est ainsi que pour mieux vous faire entendre vous placez devant votre bouche vos deux mains, faisant porte-voix ; c'est ainsi que les cordes d'un violon reposent sur une cage de bois creuse, etc... Les deux cylindres de fer-blanc de notre petit téléphone jouent ici le rôle de ces résonnateurs.

Le fil qui relie les deux membranes de parchemin a la propriété de transmettre les faibles vibrations beaucoup mieux que l'air. D'intéressantes expériences ont montré en effet que, s'il est vrai que le son s'éteint moins vite dans l'air que dans certains corps solides élastiques, en revanche le son perd beaucoup plus de son intensité dans l'air. Ainsi, si nous poussions un cri énergique, il s'entendrait beaucoup plus loin dans l'air que dans notre petit téléphone ; mais un bruit léger qui, à 10 mètres, ne serait pas entendu dans l'air, parviendra très-nettement à notre oreille si nous prenons une corde tendue, au lieu de l'air, comme intermédiaire entre les observateurs. Il vous suffira, pour vous en convaincre, de gratter légèrement avec une aiguille la membrane de l'un des cylindres ; ce très-léger bruit

1. Suite et fin. — Voy page 238.

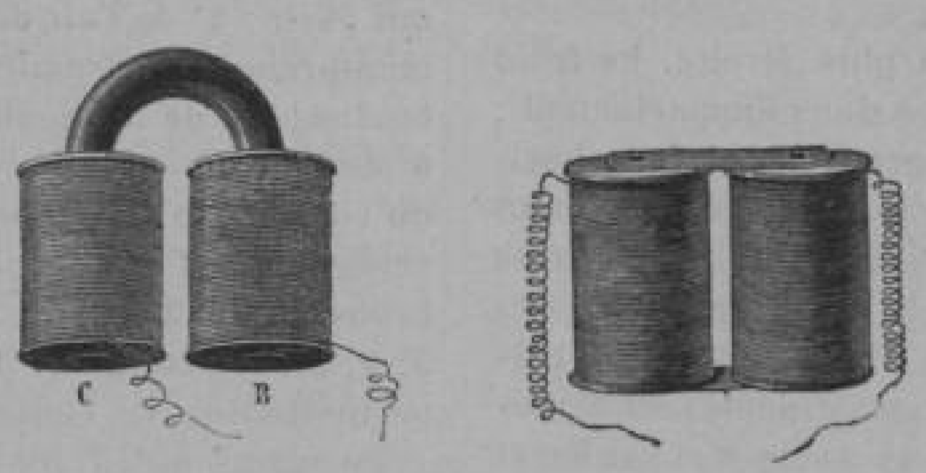
sera admirablement entendu à l'autre extrémité.

Ces principes étant bien connus, il va nous être facile de nous rendre compte de l'appareil de M. Bell. Dans le téléphone perfectionné, le cylindre de fer-blanc est remplacé par un porte-voix en bois au fond duquel est une plaque de tôle mince, tendue sur un anneau circulaire en laiton. A l'autre extrémité de la ligne, on a placé un appareil exactement semblable.

Les plaques de tôle mince, qui remplacent les membranes de parchemin de notre petit appareil, ne sont pas reliées entre elles par un fil qui les traverse en leur milieu; elles portent un petit aimant très-léger qui, par suite des vibrations de cette membrane, s'approche ou s'éloigne d'un morceau de fer auquel il peut communiquer son aimantation. Entrons dans quelques détails.

On rencontre dans la nature des masses métalliques qui ont la propriété d'attirer la limaille de fer, voire même des morceaux de fer plus ou moins pesants; on leur donne le nom d'*aimants*, et l'on désigne sous le nom de *magnétisme* cette singulière propriété.

Le magnétisme peut d'ailleurs être temporairement communiqué à un morceau de fer quelconque, soit en le mettant en contact avec un véritable aimant, soit en l'entourant d'un fil métallique à travers lequel on fait passer un courant électrique, ainsi que cela a lieu pour les fils qui relient les stations télégraphiques. On donne à ce système formé d'un morceau de fer entouré d'un fil conducteur de l'électricité le nom d'*électro-aimant*. Lorsqu'un courant électrique passe dans le fil, le fer est aimanté; dès que le courant cesse de passer, l'aimantation disparaît.



Électro-aimants. (P. 256, col. 2.)

L'aimantation artificiellement donnée à un morceau de fer par le second procédé est incomparablement plus forte que celle des aimants naturels : tandis que les meilleurs aimants naturels supportent des masses de fer pesant 250 kilogrammes, les aimants artificiels peuvent supporter des poids qui s'élèvent jusqu'à 800 kilogrammes!

De même qu'un courant électrique peut aimanter un morceau de fer, un aimant naturel placé près d'un électro-aimant peut déterminer dans un fil métallique le passage d'un courant électrique. Suivant qu'on approchera ou qu'on éloignera l'aimant, le courant passera ou sera interrompu. C'est cette dernière propriété qui a été utilisée par M. Graham Bell.

Si vous avez lu avec quelque attention les trois paragraphes qui précèdent, et j'ajouterai si vous avez consenti à les relire, vous aurez certainement surmonté les difficultés réelles que peuvent éprouver ceux qui sont peu familiarisés avec ces expressions : *aimant*, *magnétisme*, *courant électrique*. Ce qui suit ne vous présentera plus alors rien d'obscur.

Supposez qu'un petit aimant soit fixé à la plaque de tôle qui devient vibrante sous l'influence de la voix; à chaque vibration de la plaque, l'aimant s'approchera ou s'éloignera d'un électro-aimant placé à petite distance; un courant électrique sera établi ou interrompu, et ce courant passera dans toute la longueur du fil qui relie les deux stations.

A la station de départ, nous aurons donc un aimant développant un courant électrique par son influence. A la station d'arrivée, nous observerons le phénomène inverse : le courant passant dans un électro-aimant attirera une pièce de fer fixée sur la membrane de tôle du second résonnateur. Cette seconde membrane sera successivement attirée et repoussée, par conséquent vibrera, en même temps que la première membrane avancera et reculera sous l'influence de la voix. Les deux membranes auront donc, dans le même temps, le même nombre de vibrations; c'est dire qu'on entendra à la station d'arrivée les mêmes sons qu'entendrait un auditeur placé derrière la première plaque de tôle.

Tel est, avec quelques simplifications qu'il nous a paru nécessaire d'introduire, le principe de l'appareil de M. Bell. Cependant, il faut le dire, ces courants électriques ainsi déterminés par un barreau aimanté ont une faible intensité et par conséquent ne peuvent se transmettre à une grande distance. Aussi des procédés perfectionnés ont-ils déjà été proposés. Un de nos compatriotes, M. Trouvé, a pu renforcer les courants produits et par conséquent étendre leur portée en substituant à la membrane unique de M. Bell une chambre cubique dont chaque face est constituée par une membrane vibrante. Chacune de ces membranes, mise en vibration par le même son, influence un électro-aimant. De cette sorte, en associant tous les courants engendrés par ces aimants, on obtient une intensité beaucoup plus considérable.

Un mot encore. M. Bell a fait il y a quelques semaines une bien curieuse expérience. Il a placé chacun des tuyaux d'un orgue en communication avec un de ses appareils et a joué de cet harmonium, dont les sons étaient admirablement entendus à la station réceptrice. C'est ainsi qu'à plusieurs kilomètres de distance l'air national anglais, le *God save the queen*, a pu nettement se faire entendre!

ALBERT LÉVY.



La veuve Raviaud était dehors. (P. 257, col. 1.)

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN[1]

XI

Où Roger apprend bien des choses.

Quand Pauline vit Roger bien rouge et bien essoufflé, elle s'imagina qu'elle était très-lourde et qu'il avait beaucoup de peine à la porter. Elle tira son petit mouchoir de sa poche, où il tenait compagnie à l'alphabet, et essuya soigneusement le front de l'écolier; puis elle déclara qu'elle était fatiguée d'être portée et qu'elle voulait marcher : comme cela, au moins, Roger serait obligé de ralentir son pas. Et elle se mit, en trottinant à côté de lui, à lui raconter ce que c'était que la famille Raviaud et comment elle avait fait la connaissance de Lisette, qui lui avait appris à filer et bien d'autres choses encore. Roger haussa les épaules. « A filer, à la bonne heure! mais quelles autres choses pouvez-vous apprendre dans un moulin? Je suis sûr que je n'y apprendrai rien, moi, qui ne suis pas fait pour me servir d'une quenouille. »

Pauline ne répondit pas. Roger avait le double de son âge et il sortait d'un collége où il passait toute la journée à s'instruire : il devait donc être un grand savant et la petite fille trouvait tout simple qu'il n'eût rien à apprendre au moulin, pas plus qu'à Vauclain. Elle désirait seulement qu'il s'y amusât : c'était jeudi, Lisette serait à la maison; quelle bonne partie on pourrait faire!

La veuve Raviaud était dehors, donnant la pâtée à ses canards.

« Ah! mademoiselle Pauline, dit-elle, je pensais bien que vous viendriez, et j'ai préparé de la pâte de crêpes. Jean vous attendait aussi, pour essayer quelque chose qu'il a inventé : vous allez voir! »

Pauline présenta son compagnon et entra pour dire bonjour à la mère Raviaud. Jean était là avec Lisette et les petits avaient l'air à la fois grave et curieux.

« Voilà M[lle] Pauline! dit l'un d'eux, on va pouvoir promener grand'mère!

— Vous voulez promener grand'mère Raviaud, dit Pauline. Comment ferez-vous, puisqu'elle ne peut pas marcher?

— Nous allons la mener en traîneau, mademoiselle, dit Jean. Lisette, donne la mante de grand'-mère, je vais l'emporter dans son fauteuil.

— Tout seul! s'écria Pauline. Vous ne pourrez pas; il faut que Roger vous aide. Roger est très-fort, il m'a portée tout le long du chemin. »

Si quelqu'un eût dit le matin à Roger qu'il servirait ce jour-là de porteur à une vieille meunière, il aurait ri de bon cœur; et le fait est que la corvée ne lui plaisait guère. Mais Pauline semblait si éloignée de croire qu'il pût la refuser, qu'il s'y résigna et alla se placer à côté du fauteuil.

« Prenez-la par-dessous, s'il vous plaît, monsieur, dit Jean, comme cela. Je pourrais bien l'enlever à moi seul, mais elle sera portée plus doucement à deux. Là! tenez-vous bien, grand'mère, et n'ayez pas peur. »

Ils la conduisirent dehors, où le soleil brillait gaiement, et le fauteuil fut placé dans un traîneau de la façon de Jean. Ce traîneau n'était qu'une vieille caisse; mais le jeune meunier, qui était allé à la ville un jour de grande gelée et qui y avait vu des

1. Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 225 et 241.

traîneaux et des patineurs, avait acheté deux patins, débris d'un vieux traîneau, les avait réparés, ajustés à la caisse, et la grand'mère, depuis si longtemps immobile, allait pouvoir prendre le plaisir de la promenade. Lisette enveloppa la mère Raviaud de sa grande mante à capuchon, qu'elle croisa bien sur sa poitrine, et Jean se mit à pousser le traîneau. L'air était doux, le soleil gai; la vieille femme se sentait revivre, elle souriait, et tous les petits enfants riaient aussi et se répétaient en courant autour du traîneau : « Comme cela fait du bien à grand'mère de se promener! »

Le traîneau était lourd, et Jean, avec ses sabots, n'était pas fort à son aise pour glisser sur la glace. Il avait pourtant préparé sa glissade dès la veille au soir, en répandant de l'eau sur la terre dans une place bien unie; mais cela ne pouvait jamais valoir un étang glacé et il fut bien vite en nage. « C'est assez, mon bon garçon, dit la mère Raviaud; tu te rendrais malade; ramène-moi à la maison. » Jean allait obéir, car il n'en pouvait plus; mais Roger, que personne pourtant ne priait de se mêler de l'aventure, prit tout à coup la place de Jean en criant : « C'est moi qui sais bien faire les glissades! Place, les petits! ça va aller plus vite que le vent! »

Il poussa le traîneau, malgré la fatigue qui le gagna bientôt lui aussi, et prit plaisir à se donner de la peine; et quand Jean, reposé, le relaya à son tour, il fut heureux du sourire et du remercîment de la mère Raviaud, qui le loua de n'être pas fier, faisant remarquer que c'était bien de la bonté à un jeune homme de son rang de se donner tant de mal pour une vieille femme comme elle. Puis, comme l'air fraîchissait, on rentra et, cette fois, Roger ne se fit pas dire par Pauline d'aider Jean à enlever le fauteuil.

Dans la maison, le goûter était préparé. Sur la grande table, une serviette bise tenait lieu de nappe; la crême épaisse et jaunâtre remplissait une écuelle à fleurs et les caillebotes coupées en morceaux carrés nageaient dans le petit-lait, dans un saladier orné de dessins multicolores, pendant qu'une pile de crêpes dorées fumait et embaumait l'air. Roger trouva que la veuve Raviaud était la meilleure cuisinière que la terre eût portée et il dévora une quantité invraisemblable de tout ce qu'on lui servit. Il demanda la recette des crêpes et celle des caillebotes, non qu'il voulût se faire cuisinier, mais il désirait les transmettre à Polly, la cuisinière anglaise de sa belle-mère, qui ne savait en fait de friandises faire autre chose que des puddings. Il ne méprisait pourtant pas toujours les puddings et il lui était souvent arrivé d'escamoter la portion de Mary ou celle de Lucy; ce souvenir lui revint et il en eut honte, en voyant Lisette distribuer les meilleurs morceaux à ses petits frères Décidément Roger pouvait apprendre quelque chose au moulin.

Pendant le goûter, le bruit d'une charrette fit retourner toutes les têtes; et Jean, ayant regardé par la fenêtre, jeta précipitamment son pain sur la table et s'élança dehors. « Il va retrouver le grand-père, dit Lisette, en réponse aux regards étonnés de Roger; voilà du grain à moudre qui arrive et, si Jean n'était pas là, grand-père essayerait d'enlever les sacs lui-même et il pourrait se faire mal.

— Enlever des sacs de blé! s'écria Roger; c'est lourd, n'est-ce pas? Je vais essayer si je suis aussi fort que Jean! » Et il courut le retrouver.

Il n'était pas aussi fort que Jean; pourtant il donna un bon coup de main aux travailleurs et fut très-content de lui, pas autant cependant que ses compagnons; car pendant qu'ils le louaient sans restriction de sa complaisance et de sa vigueur, il se disait en lui-même : « Ce Jean passe sa vie à penser aux autres : il faudra que je tâche de faire comme lui. »

Le lendemain, Roger ne manqua pas d'accourir à Vauclain et de Vauclain au moulin Raviaud, où il emmena Pauline, quoique Lisette ne fût pas là; et il proposa de lui-même à Jean de l'aider à promener la grand'mère dans son traîneau, puis à travailler au moulin. Mais quand le coucou qui dressait dans la grande cuisine sa gaîne pareille au sarcophage d'une momie égyptienne sonna quatre coups d'une voix fêlée, Pauline vint arracher le nouveau meunier aux délices du métier : il fallait qu'elle retournât tout de suite au château pour sa leçon, elle ne voulait pas faire attendre le père Laribeau. A ce nom, Roger éclata de rire : il n'en avait jamais entendu un si drôle et il s'amusa à l'estropier de toutes les façons. Il avait l'esprit railleur et il était habitué à trouver parmi ses camarades de l'écho et des applaudissements pour ses plaisanteries : au moulin il fut fort étonné de se heurter à un silence désapprobateur. Pauline le prit par la main pour l'emmener et de tout le chemin elle ne lui dit pas une parole : elle méditait sur la situation. Il ne lui était pas encore venu à l'idée que le nom du père Laribeau pût être ridicule; mais l'opinion de Roger avait une certaine valeur à ses yeux. Elle cherchait des yeux le père Laribeau; d'après l'heure qu'il était, il devait arriver à peu près en même temps qu'elle et Roger à l'entrée de l'avenue qui précédait le château; et le cœur de Pauline battait bien fort. Qu'est-ce que Roger allait penser du vieux maître d'école? Pauline désirait que ses deux amis, le vieux et le jeune, fussent bien ensemble; elle était presque sûre que Roger plairait au père Laribeau; mais le père Laribeau plairait-il à Roger? Pauline avait quelque inquiétude à ce sujet.

En arrivant à l'avenue, la petite fille aperçut à vingt pas en avant le père Laribeau. Il ne fallait pas arriver au château après lui, ce n'aurait pas été poli : Pauline prit sa course pour le rejoindre et Roger fit comme elle. Le père Laribeau se retourna au bruit de ses pas et s'arrêta en souriant pour l'attendre; mais il devint rouge jusqu'à son crâne jaune en voyant qu'elle n'était pas seule. Pauline

s'en aperçut et en fut contrariée : pourquoi, à son âge, était-il timide devant un écolier comme Roger? Elle essaya de les faire causer ensemble; mais le père Laribeau ne s'y prêtait guère et Roger prit bien vite un ton gouailleur qu'il n'eût tenu qu'au vieillard de trouver insolent. Pauline était mal à son aise; pour la première fois son vieux maître lui paraissait gauche et empêtré; elle était presque aussi mécontente de lui que de Roger. Elle eut un soupir de délivrance en montant l'escalier du perron : Roger n'allait sûrement pas venir assister à sa leçon. Il n'y vint pas et il n'en avait nulle envie; mais à la porte de la salle d'étude, profitant de ce que Pauline s'effaçait pour laisser passer son professeur, il se pencha vers elle et lui dit à l'oreille, avec un accent de moquerie dédaigneuse : «Quelle bonne tête il a, ce vieux-là! »

Pauline devint écarlate et se sentit indignée contre Roger; mais en même temps elle en voulut quelque peu au père Laribeau d'être porteur de cette « bonne tête » qui excitait les railleries de l'écolier. Elle fut distraite, inappliquée, et prit ce jour-là une assez mauvaise leçon, d'autant plus que le père Laribeau, tout troublé par le bout de conversation qu'il avait eu avec Roger, n'était pas trop maître de ses idées. Quand le père Laribeau fut parti, Pauline fut bien aise de ne plus retrouver Roger, qui était retourné chez M. de Thoiray; mais elle passa une soirée fort triste, et Mariette, qui la vit rester silencieuse et oisive, sans filer ni étudier dans son livre, se dit avec mécontentement : « Allons! la voilà retombée dans ses songeries! Qu'est-ce qu'elle peut avoir? elle était si gaie hier, quand elle est revenue du moulin avec M. Roger! Il l'a peut-être fait tomber aujourd'hui ou il lui aura fait du mal en jouant. Ces grands garçons, c'est trop vif; je serai bien aise quand il s'en ira. »



Roger poussa le traîneau. (P. 258, col. 1.)

Oui, Roger lui avait fait du mal, mais non comme l'entendait Mariette; il lui avait fait du mal en ébranlant la confiance et le respect qu'elle accordait à son vieux maître, confiance et respect qu'il méritait, malgré sa courte science et son extérieur ridicule. Pauline l'aimait pour ce qu'il y avait en lui de bon : Roger lui avait fait apercevoir ses défauts, le brou de la noix, l'enveloppe de la châtaigne, et Pauline maintenant était disposée à ne plus voir que par les yeux de Roger et à oublier la patience et la bonté du père Laribeau. Elle en avait du chagrin, elle en avait du remords; mais elle ne pouvait s'empêcher, en se représentant les grandes lunettes, les vastes oreilles environnées de cheveux gris ébouriffés, la taille exiguë et le crâne poli du maître d'école, de répéter l'exclamation de Roger : « Quelle bonne tête il a! »

Elle eut de la peine à s'endormir; mais enfin elle s'endormit et le lendemain l'incident avait perdu beaucoup de son importance. Elle se rappelait seulement qu'elle n'avait pas bien pris sa leçon la veille et, voulant réparer sa faute, elle tira son petit livre de sa poche et étudia avec ferveur; puis elle se mit toute seule à écrire sur son cahier, en imitant de son mieux le modèle tracé par le père Laribeau; elle trouva que sa page était bien et, sa conscience ainsi tranquillisée, elle attendit Roger sans le désirer.

Roger vint tard. Parmi les talents d'agrément qu'il possédait, le plus remarquable était, sans contredit, le don de saisir les ressemblances et de les fixer sur le papier avec une plume ou un crayon, en accentuant vivement les traits de ses modèles qui prêtaient au ridicule; cette habileté à faire des caricatures lui avait valu une grande popularité au collége, — parmi les élèves, bien entendu. — Il s'était exercé toute la matinée à reproduire la « bonne tête » du père Laribeau ; après plusieurs essais il avait fini par être content de son œuvre. Le père Laribeau se présentait de trois quarts, une plume derrière son oreille, que Roger avait faite semblable à une vaste écaille d'huître; de ses cheveux et de ses sourcils un peu rebelles, il avait fait de véritables broussailles; sa bouche s'ouvrait toute ronde pour chanter *b*, *a*, *ba*, et ses yeux brillaient à travers des lunettes qui lui couvraient la moitié de la figure. Roger, comme on peut croire, n'avait pas fait cette belle image pour lui tout seul : il l'apportait à Pauline, tant pour la divertir que pour quêter ses compliments.

Il dut être satisfait. Le goût artistique de Pauline n'était pas assez exercé pour être bien pur : elle trouva le portrait admirable. D'ailleurs elle s'ennuyait; le dégel était venu pendant la nuit, depuis le déjeuner il pleuvait à verse : impossible d'aller jouer dans le parc. Le portrait du père Laribeau arrivait à point. Pauline rit de tout son cœur; elle rit bien plus encore quand Roger, ayant fixé le dessin par quatre épingles le long du mur, au-dessus de la table de travail, se mit à contrefaire le bonhomme, prenant sa voix, son ton, ses mots familiers (il avait écouté une partie de la leçon à travers la porte), faisant une caricature en action en face de l'autre caricature. Et Pauline, qui avait oublié ses remords de la veille (on glisse vite sur une mauvaise pente), s'unit à Roger pour épeler en chantant, comme faisait le père Laribeau; à force de rire et de chanter ils finirent par faire un si beau vacarme, qu'ils n'entendirent pas un coup timide frappé à la porte. Ce coup fut suivi d'un autre un peu plus fort, puis d'un troisième; enfin le visiteur, ne recevant point de réponse, tourna le bouton et entra.

C'était le père Laribeau qui venait donner sa leçon. Il avait eu le temps, pendant qu'il était resté derrière la porte, de comprendre de qui on se moquait et il avait eu bonne envie de s'enfuir. Mais il avait pensé que sa présence ferait taire les rieurs, que d'ailleurs il devait donner sa leçon, et il était entré. Seulement il ne s'était pas attendu à sa caricature, qui lui apparut juste vis-à-vis la porte et le frappa de stupeur. Blessé, humilié, affligé, il marcha vers la table sans regarder les deux coupables, qui demeuraient muets et n'osaient bouger. Il s'assit comme à l'ordinaire, pour écrire un exemple sur le cahier de Pauline; mais en levant les yeux il rencontra de nouveau la malencontreuse image et il ne put s'empêcher de dire amèrement : « Vous dessinez bien, monsieur Roger; vou-ous de-es-si-inez trè-ès bien. » Sa voix tremblait; il prit la plume d'une main qui tremblait aussi et une tache ronde, étoilée, limpide, tomba sur la belle majuscule qu'il était en train de tracer et qui se teignit d'encre qu'elle délaya instantanément. Roger aurait voulu n'avoir jamais su dessiner.

Pour Pauline, elle fut émue jusqu'au fond de son cœur. Quoi! la veille, elle avait tant de regret d'avoir écouté une moquerie de Roger, et aujourd'hui elle se laissait entraîner par lui à railler, à insulter ce vieillard si doux, si bon pour elle, dont elle avait tant désiré les leçons, et qui l'aimait, elle le sentait bien. S'il ne l'eût pas aimée, pourquoi cette larme? Ce n'était sûrement pas pour Roger qu'il pleurait : il se souciait bien de Roger, qu'il ne connaissait pas! Non, s'il avait du chagrin, c'est qu'il se croyait méprisé par sa petite élève, et il fallait qu'il l'aimât bien pour pleurer ainsi, lui qui était vieux! Pauline fit tout ce raisonnement très-vite, pendant que le père Laribeau essayait de maîtriser son émotion pour tracer ses majuscules sur le cahier, et, transportée de repentir de sa faute et de tendresse pour le vieillard, elle monta sur un tabouret pour



pouvoir lui jeter ses bras autour du cou et elle le serra de toutes ses forces, l'embrassant et balbutiant au milieu de ses sanglots :

« Non, ce n'est pas bien dessiné, non, ce n'est pas ressemblant, je ne veux pas que vous pleuriez, monsieur Laribeau! Je vous en prie, n'ayez pas de chagrin, cela me fait trop de peine, parce que je

vous aime; oh! je vous aime bien! et je déteste Roger! »

Oh! non, le père Laribeau n'avait plus de chagrin; il avait le cœur plein de joie, au contraire, pendant que la petite fille caressait de ses mains délicates son crâne luisant et ses rudes cheveux gris, et qu'elle laissait couler ses larmes de repentir sur son vieux visage. Il la serrait tout doucement dans ses bras, ne trouvant rien à lui dire que : « Chère petite! chère mignonne! cher petit ange du bon Dieu! » Il avait tout à fait oublié Roger et la caricature. Mais Roger n'avait pas attendu cette parole de Pauline : « Je déteste Roger, » pour comprendre le tort qu'il avait eu. Il resta un instant immobile, la tête baissée, comme quelqu'un qui médite une résolution pénible; puis tout à coup, s'élançant sur l'œuvre qu'il avait perfectionnée avec tant de soin, il l'arracha du mur, la chiffonna et la roula en boule, non sans se piquer aux épingles, et la lança dans le feu. Puis, s'inclinant devant le maître d'école, il lui dit humblement :

« J'ai eu grand tort, monsieur, je vous demande pardon. Je suis désolé de vous avoir blessé ; mais je vous promets que je ne manquerai plus jamais de respect à personne.

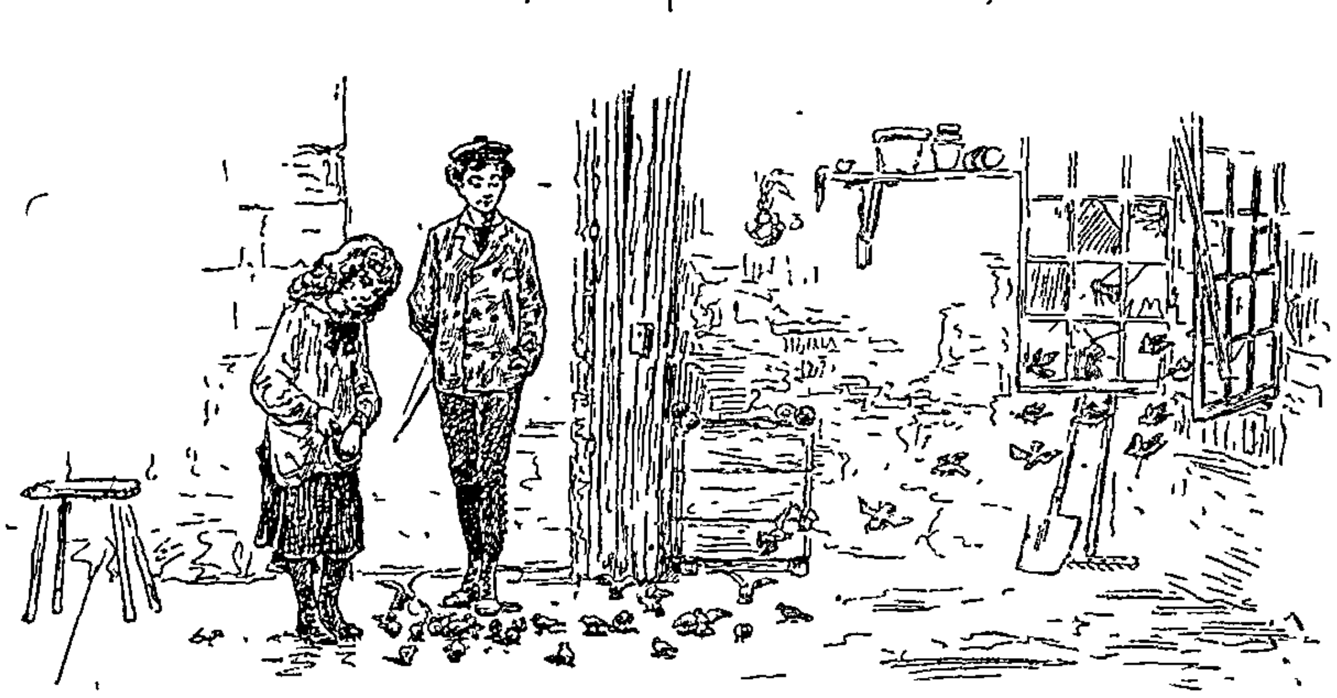
— J'en suis sûr, mon cher enfant! » répondit simplement le père Laribeau; et il tendit la main à Roger, qui la prit en lui disant : « Merci, monsieur! » Puis il murmura à l'oreille de la petite fille, qui s'installait pour écrire sa page : « Ne me détestez pas, Pauline, je ne dessinerai plus de caricatures. »

Décidément, les vacances nées de la coqueluche apprenaient bien des choses à Roger.

XII

Fin de la coqueluche et décision importante.

Tant que dura au collége l'épidémie de coqueluche, Roger ne manqua pas un jour de venir au château de Vauclain, que M. de Thoiray y vînt ou non, qu'il fît pluie ou vent, neige ou grêle. Il fut le compagnon assidu de Pauline, et apprit de Jean le métier de meunier, et tous les autres petits métiers que Jean exerçait sans les avoir appris. A eux deux ils fabriquèrent des roues pour remplacer les patins sous le traîneau de la mère Raviaud quand il ne gèlerait pas ; et ce fut Roger, qui avait eu cette idée, qui la promena le premier dans sa nouvelle voiture. De latin, de grec et de mathématiques, il n'en fut pas question ; mais Roger avait bien d'autres choses à apprendre. Quoiqu'il eût de grandes dispositions pour le dessin, il écrivait comme un chat; il imagina, pour chasser toute rancune de l'âme du père Laribeau, de lui demander des leçons d'écriture. Le bonhomme crut d'abord à un piége et se tint sur ses gardes ; mais il comprit bientôt que Roger était de bonne foi, d'abord, et ensuite qu'il avait le plus grand besoin de ses leçons ; il s'appliqua à faire de lui un calligraphe distingué. Il y réussit mieux qu'on n'aurait pu le croire : c'était la première fois de sa vie que Roger mettait de la bonne volonté à un travail quelconque ; il eut le plaisir de voir ses efforts couronnés de succès et de s'enorgueillir de l'admiration de Pauline. Toutes les fois qu'il faisait beau, les deux enfants allaient au-devant du père Laribeau jusqu'à l'entrée du village et ils revenaient avec lui ; le souvenir de leur faute passée les rendait prévenants et affectueux, et le vieillard, guéri de sa timidité, causait gaiement avec eux. On traversait le parc pour rentrer au château ; le père Laribeau se baissait à chaque instant pour ramasser quelque mousse ou quelque pierre qu'il engloutissait dans ses vastes poches pour en enrichir sa collection. Roger demanda à voir cette collection ; le père Laribeau fut enchanté, l'emmena chez lui et la lui montra en détail.



Les oiseaux venaient chercher leur provende. (P. 262, col. 2.)

Le père Laribeau était surtout fort en minéralogie : il possédait, bien classés, des échantillons de tous les minéraux du pays, et quelques-uns de pays étrangers, provenant de cadeaux ou d'échanges. Roger trouva que la minéralogie était une science très-amusante (il était d'ailleurs disposé à trouver amusant tout ce qu'il apprenait hors du collége) et il sut par cœur en quelques jours toute la collection du père Laribeau. Il commença alors à en composer une pour Pauline. Pauline ne trouvait pas toutes les pierres jolies : elle n'aimait que celles qui brillaient ou qui avaient de belles couleurs ; mais elle trouvait très-amusant de coller les étiquettes, sur lesquelles Roger lui faisait épeler un nom en *a* ou en *um* qui la remplissait de respect.

« Que veut-il donc dire, ce nom-là? demandait-elle.

— C'est un mot latin, répondait Roger.

— Comme les mots que le père Laribeau chante à la grand'messe?

— Oui, presque pareil.

— Ah! Je tâcherai de ne pas l'oublier! » disait la petite. Mais elle préférait aux pierres les jolies mousses vertes et les lichens gris frangés de blanc, et elle en entourait les pierres « pour que ce fût comme des rochers dans la campagne ».

Ils apprirent aussi à connaître les oiseaux, du moins ceux qui n'émigrent pas en hiver, mais à qui le froid et la faim enlèvent un peu de leur sauvagerie et qu'on peut approcher en leur jetant quelques graines ou quelques miettes de pain. Roger, voyant le vif désir de Pauline de pouvoir les prendre dans sa main, leur dressa des piéges aux alentours de Thoiray, et dès le lendemain il apporta à sa petite amie une demi-douzaine de petits cadavres emplumés : rouge-gorge, bouvreuil et fauvette, avec un chardonneret et deux moineaux. Pauline pleura et couvrit de baisers impuissants, hélas! à les ranimer, leurs petites plumes soyeuses. Roger, confondu, se dit qu'il n'était qu'un brutal et jura qu'on ne l'y prendrait plus. Pour consoler Pauline et lui procurer sans faire de victimes le plaisir qu'elle désirait, il imagina de jeter du grain dans une ancienne cabane de jardinier abandonnée; les oiseaux y viendraient, et, quand ils seraient bien occupés, paf! on refermerait la fenêtre et les gourmands se trouveraient pris. Mais Pauline ne voulait pas qu'on fît de la peine aux petits oiseaux ; elle se contenta de rester cachée avec Roger derrière les planches dressées contre le mur; de là elle pouvait regarder à son aise les pauvres petits affamés. Ils sautaient sur la fenêtre, un peu inquiets, regardaient de tous les côtés avant de s'abattre sur cette manne providentielle; puis, rassurés, ne voyant personne, ils descendaient l'un après l'autre et s'en donnaient à cœur joie, picorant sans modération, faisant sauter le grain de tous les côtés, se querellant, se pourchassant à coups de bec, s'arrêtant pour lisser leurs plumes, gais et insouciants comme une troupe d'écoliers en vacances. Pauline était ravie ; et Roger, qui n'avait jamais considéré les oiseaux que comme un gibier, prenait peu à peu du respect pour ces petites existences ailées. Il vint un jour où les deux enfants ne se cachèrent plus aussi bien ; mais les oiseaux, habitués à leur repas et à leur salle à manger, s'y croyaient tellement chez eux qu'ils ne se dérangèrent pas et, avant la fin de l'épidémie de coqueluche, ils venaient chercher leur provende jusqu'aux pieds des distributeurs.

La fin de la coqueluche! Elle arriva, car chaque chose a son temps en ce monde, et les meilleures ne peuvent pas durer toujours. M. de Thoiray reçut vers la fin de janvier une circulaire du collége qui l'informait que la rentrée était fixée au lundi 3 février au soir. Il donna ordre à son valet de chambre Joseph de préparer la malle de Roger et conduisit celui-ci à Vauclain pour qu'il fît ses adieux et ses remercîments à la marquise. Roger se souciait forpeu de la marquise; mais il pleura presque en se séparant de Pauline, qui pleurait tout à fait. Il ne se serait jamais cru capable de tant regretter une enfant si jeune, et une fille, encore! Il alla ensuite serrer la main du père Laribeau, et partit en se promettant d'étonner tout le monde par sa belle écriture.

Quand Roger fut parti, Pauline s'ennuya. Elle n'allait plus aussi souvent au moulin, à cause des pluies qui noyaient tous les chemins, et elle passait quelquefois des journées entières dans la grande galerie, ne sachant trop que faire de son temps. Elle lisait très-bien à présent, mais le château ne contenait pas beaucoup de livres qui fussent à sa portée. Elle lisait et relisait trois ou quatre volumes de contes de fées, d'histoires de chevalerie et d'anecdotes tirées de l'histoire de France; elle les savait par cœur et les trouvait magnifiques sans se demander quelle était dans tout cela la part du vrai et du faux. Elle s'enfonçait souvent dans une grande bergère et lisait, lisait jusqu'à ce qu'elle fût comme engourdie; alors les personnages réels ou imaginaires de ses lectures se confondaient, se mêlaient tous ensemble, et elle leur composait de nouvelles aventures où le preux Roland venait en aide à l'Oiseau bleu et où les fées des contes de Perrault servaient de marraines aux enfants de Charlemagne. Mariette, qui venait la chercher pour sa leçon ou pour son repas, la trouvait moitié éveillée, moitié rêvant, et la secouait pour lui rendre le sentiment de la réalité, en marmottant entre ses dents : « C'était bien la peine de lui faire apprendre à lire : est-ce que je sais lire, moi? Elle est encore plus ahurie qu'auparavant. On aurait bien dû nous laisser M. Roger : c'était lui qui s'entendait à la faire rire! A présent elle vous a toute la journée des airs de *Mater dolorosa*... C'est tout de même une drôle d'enfant!.. Ce n'est pas mon Paul qui serait resté comme cela tranquille à lire toute la journée! »

Pour distraire Pauline, Mariette augmentait le nombre de ses poupées, car Pauline avait des poupées dont elle ne s'occupait guère : le moindre être vivant, un oiseau blessé qu'elle ramassait dans le parc, un poussin, un petit chat, lui plaisait mieux que ses filles de carton. Pourtant, quand elle eut la mémoire meublée de toutes sortes d'aventures, elle trouva un emploi à ces demoiselles aux yeux d'émail. Elle leur faisait jouer des rôles dans une sorte de roman en action qu'elle improvisait et où il s'agissait toujours d'une petite fille qui n'avait plus de maman. Quelquefois la petite fille devenait très-méchante, parce que sa maman n'avait pas été là pour la rendre bonne; et sa maman, qui finissait par revenir, ne voulait plus la reconnaître ni l'aimer. Enfin, d'une façon ou d'une autre, ses inventions tournaient toujours au tragique et, comme au bout de quelque temps elle les prenait au sérieux, les larmes finissaient la comédie et Mariette trouvait la petite fille et les poupées étendues par terre

dans les attitudes les plus lamentables. Le séjour de Roger, qui avait mis tant d'animation et de gaieté dans la vie de Pauline, lui avait fait mieux sentir la tristesse de son isolement habituel; elle se remettait à penser à sa mère, toujours à sa mère, à la regretter, à se demander si elle ne reviendrait jamais, si seulement elle était encore en vie, car personne n'avait jamais dit à l'enfant : « Ta mère est morte ; » personne ne lui parlait de la pauvre Élisabeth ; seulement Pauline, qui grandissait. savait bien maintenant que les morts s'en vont et qu'on ne les revoit plus : était-ce donc que sa mère était morte, qu'elle ne l'avait plus revue? Elle cherchait en vain à se rappeler ses traits; le temps épaississait de plus en plus le voile que la maladie avait mis autrefois entre elle et ce cher souvenir; elle avait seulement le sentiment confus que sa mère était belle, et quand elle trouvait dans ses images quelque gracieuse figure de sainte ou de châtelaine, elle l'appelait « maman » et la baisait comme si c'eût été vraiment le portrait de sa mère.

Toutes ces émotions, toutes ces rêveries, toute cette tristesse agirent bientôt sur sa santé; Mme de Vauclain, qui la surveillait de loin sans en avoir l'air, s'inquiéta de la voir si pâle et si fluette, sans appétit et sans sommeil. Elle consulta le baron : elle ne se souciait pas d'appeler un médecin dont la vue pourrait effrayer l'enfant, qui d'ailleurs n'avait pas de maladie déterminée; mais elle pensait qu'il y aurait peut-être quelque chose à faire.

Le baron haussa les épaules.

« Ce qu'il lui faudrait, ce serait de la gaieté, répondit-il; elle se portait fort bien quand Roger était là. La voilà qui va avoir huit ans, elle est trop grande pour rester toujours seule ou avec Mariette, ce qui revient au même. Elle a déjà assez d'esprit pour s'ennuyer, cette petite : il faudrait lui donner de l'occupation. Elle l'a senti elle-même, puisqu'elle a voulu apprendre à lire et à écrire; mais je pense que le père Laribeau n'a guère autre chose à lui enseigner, et puis il ne peut pas lui tenir compagnie toute la journée, et c'est ce qu'il faudrait. Voulez-vous que j'écrive de nouveau aux différents couvents sur lesquels j'avais pris des renseignements il y a trois ans? »

La marquise fit un geste d'impatience.

« Eh! puisqu'elle est malade, ce n'est pas le moment de l'envoyer au loin. Il faut trouver autre chose. »

Le baron riait dans sa cravate. « Nous y voilà, se disait-il : l'enfant lui tient au cœur plus qu'elle ne croit, et elle ne peut pas se décider à se séparer d'elle. Cela va bien! cela va très-bien. »

Il reprit tout haut :

« Autre chose... autre chose... Il faut quelqu'un qui soit toujours avec elle, qui s'occupe d'elle... Ah! une idée : si vous la preniez auprès de vous?

— Allons donc! vous savez bien que ce n'est pas une solution, cela! Ce ne serait bon ni pour elle ni pour moi. Je suis vieille, moi, je suis triste, Je ne suis pas amusante..... Et puis cette enfant ne m'aime pas. Vous avez vu comme elle était gaie avec Roger; elle est familière, caressante avec vous : elle est presque tendre avec le vieux Laribeau, et avec moi on dirait qu'elle devient tout à coup pétrifiée; quand elle m'approche, toujours la même révérence, toujours le même salut glacial : « Bonjour, madame la marquise! » Nous ne sommes pas faites pour vivre ensemble, voyez-vous! Quand je compare cette petite fille à mon fils, qui m'aimait tant... »

La marquise n'acheva pas sa phrase; mais M. de Thoiray l'acheva en lui-même : « Oui, il vous aimait, tant que vous avez fait ses quatre volontés; et le jour où vous lui avez résisté, on a vu ce que valait cette fameuse tendresse. Pauvre marquise, vous m'avez tout l'air d'un affamé qui se passe de dîner plutôt que de se couper du pain et de déplier sa serviette : vous n'auriez pourtant pas grand'chose à faire pour gagner votre dîner, je veux dire le cœur de votre petite-fille... Patience! vous y viendrez, vous y viendrez malgré vous. »

Il demeurait silencieux. « Eh bien? reprit Mme de Vauclain.

— Eh bien! que sais-je, moi? Puisque vous ne voulez ni l'envoyer au couvent, ni l'élever vous-même, prenez une institutrice.

— Une institutrice! oui..... Mais où la trouver? Qui la choisira?

— Ah! il y a toujours beaucoup de hasard dans ces choix-là ; on ne peut pas se le dissimuler. Mais on peut avoir la main heureuse et d'ailleurs, si on n'est pas content, on peut changer... Voulez-vous que je prenne des informations sur la question des institutrices?

— Vous m'obligerez... Le plus tôt possible, n'est-ce pas? Je crains que l'enfant ne tombe malade, il faut l'occuper au plus vite.

— Soyez tranquille, j'écrirai en rentrant et avant la fin de la semaine nous aurons une réponse et peut-être une institutrice. »

La marquise, restée seule, manda Pauline. Elle avait de bonnes intentions, la pauvre marquise; elle voulait faire lire Pauline, examiner son cahier d'écriture, l'interroger, essayer d'obtenir d'elle d'autres paroles que son cérémonieux : « Bonjour, madame la marquise. » Mais le retour au bien n'est pas toujours facile et une bonne intention ne pouvait suffire pour dissiper les obstacles que Mme de Vauclain avait accumulés entre elle et sa petite-fille. Pauline, mandée à cette heure inaccoutumée, fut prise d'un vague effroi qui la rendit encore plus gauche et plus timide qu'à l'ordinaire; d'autant plus que l'émotion donnait à la voix de la marquise une rudesse qui n'était pas faite pour rassurer la patiente. Pauline se tira donc assez mal de son interrogatoire. Mme de Vauclain lui donna cependant des éloges qu'elle termina par : « Venez m'embrasser. » Mais cette

invitation imprévue fit à l'enfant plus de peur que de plaisir; elle s'approcha en tremblant et tendit sa joue aux lèvres de la marquise, mais elle ne lui rendit point son baiser, et elles se quittèrent aussi éloignées l'une de l'autre que jamais.

Pendant ce temps-là M. de Thoiray, rentré chez lui, s'asseyait devant son bureau, taillait une plume (il n'avait jamais pu s'habituer aux plumes de fer) et écrivait la lettre suivante :

« Mon cher chevalier (la lettre s'adressait au chevalier de Montgal, un de ses amis de jeunesse), je vous ai déjà mis en mouvement, il y a bientôt trois ans, à la recherche d'un couvent modèle. On n'en veut plus : on désire une institutrice aussi modèle que le couvent. Tâchez de me trouver cette perle-là. Si elle n'est ni jeune ni belle, on se passera de ces deux qualités, mais il faut qu'elle soit très-bien élevée, de bonne famille, d'habitudes distinguées, et qu'elle puisse enseigner une foule de choses à une petite fille de huit ans qui ne sait rien : de la musique, du dessin, de la broderie, etc., une langue étrangère si c'est possible, pourvu que ce ne soit pas l'anglais. J'oubliais le plus important; envoyez-nous une personne qui n'ait pas peur de s'ennuyer, car il s'agit de vivre avec l'enfant et sa grand'mère qui n'est pas d'un caractère folâtre : je suis le plus amusant de la maison et encore je n'y vais pas tous les jours. Il doit y avoir à Paris des agences où cela se trouve; occupez-vous-en sans tarder, mon cher ami, et vous aurez droit à toute la reconnaissance de votre fidèle, etc., etc. »

La lettre fermée et cachetée, le baron chargea son valet de chambre Joseph de la remettre au facteur quand il viendrait apporter le journal, et il alla se chauffer les pieds en se disant :

« Je suis curieux de savoir quelle espèce de denrée le chevalier va nous expédier... Bah! après tout, cela vaudra toujours mieux que rien! »

A suivre... Mme COLOMB.



LES ÉTUDIANTS DE LA TUNA

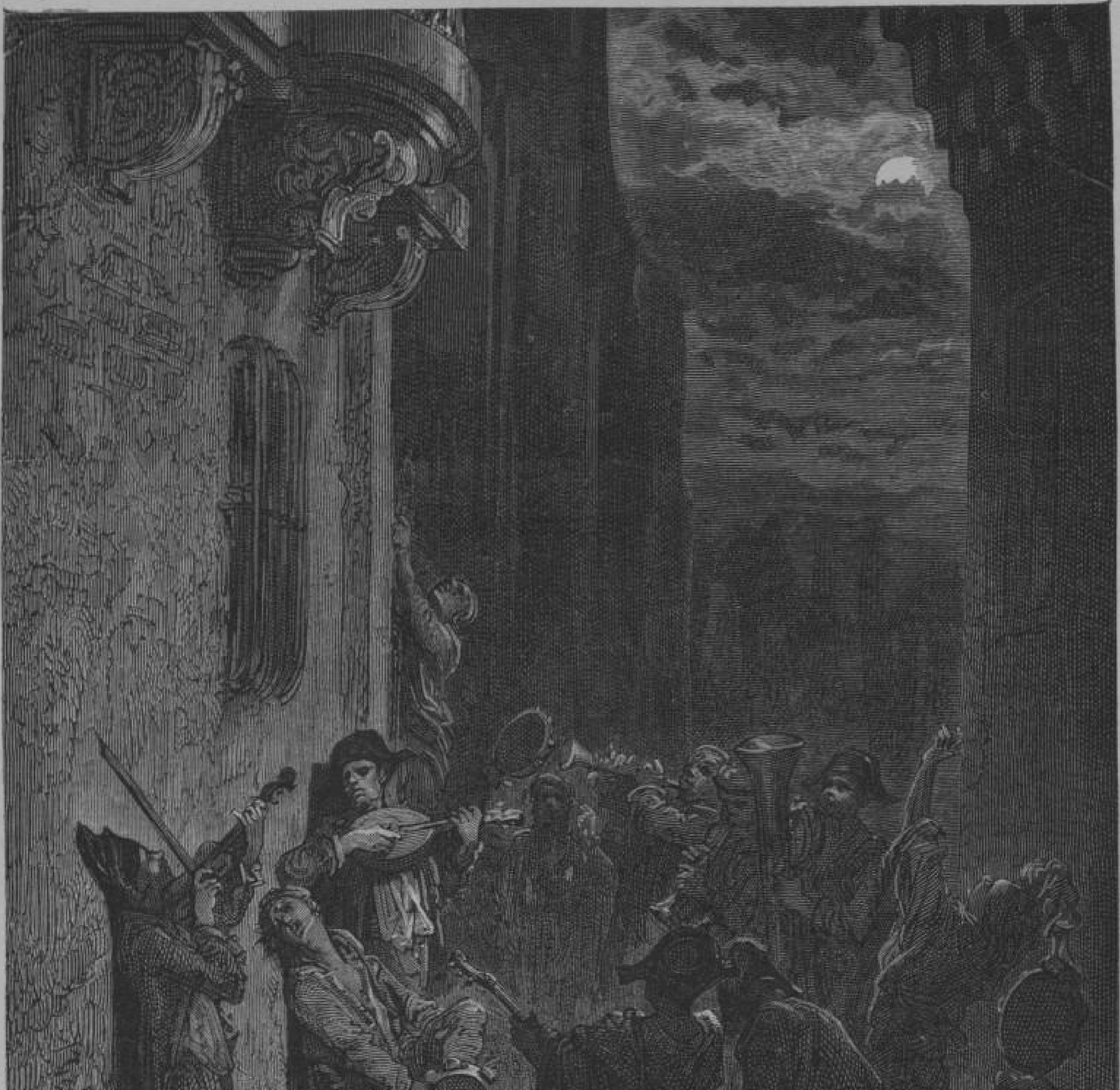
A l'occasion des fêtes du dernier carnaval, une troupe d'étudiants des Universités espagnoles a eu l'heureuse idée de venir donner aux Parisiens une représentation des divertissements en usage autrefois parmi les corporations de la Tuna. Pendant plusieurs jours cette joyeuse bande a parcouru Paris, chantant et dansant sur les places publiques, sur les promenades et jusque dans les salons officiels de la Présidence. Partout ces étudiants ont reçu le plus affable accueil et leurs exercices ont vivement excité la curiosité parisienne.

Disons tout de suite que ces étudiants de la Tuna, tels que les représentaient ces jeunes espagnols, sont aujourd'hui en Espagne une chose du passé. Le mot *Tuna* veut dire une vie oisive, libre, vagabonde, et les étudiants actuels de l'Espagne ne mènent pas plus cette vie aujourd'hui que leurs confrères de France.

Vêtu d'une soutanelle noire, coiffé d'un petit tricorne portant en guise de cocarde une cuillère d'étain emblème de sa joyeuse mendicité, l'étudiant de la Tuna parcourait l'Espagne en vagabond, quêtant pour subvenir à ses besoins et compléter ses études.

« Il y a plus d'un point de ressemblance, dit M. Davillier, entre la vie des étudiants de la Tuna et celle des anciens chevaliers errants et des trouvères du moyen âge. Pauvres et nomades comme les premiers, poetes et musiciens comme les seconds, c'est ainsi que nous les représentent les images et les chansons populaires, chantant sous les fenêtres et sous les balcons, et tendant leur tricorne pour demander une piécette en échange de leurs *jotas* et de leurs *seguidillas*. Ils se rencontrent souvent, dans leurs pérégrinations, avec les muletiers, qui passent, comme eux, une bonne partie de leur existence sur les grandes routes et qui leur prêtent parfois leurs montures; aussi un très-ancien refrain compare-t-il un étudiant sans muletier à une bourse sans argent. »

Il faut mettre au premier rang, parmi les instruments favoris de l'étudiant, la guitare et le *pandero* ou tambour de basque; c'est surtout dans l'exercice de ce dernier qu'il fait briller ses talents avec une dextérité et une prestesse incroyables : non content de faire résonner la peau sous son doigt, il en joue aussi avec son coude, avec son nez, avec sa tête, avec ses genoux et avec le bout du pied. Tantôt, après l'avoir fait passer alternativement sous chacune de ses jambes, il lance en l'air son instrument et le reçoit sur le bout de son doigt, en lui imprimant un mouvement de rotation très-rapide; tantôt il le fait résonner en frappant tour à tour la tête des gamins qui le regardent ébahis, et tout cela, bien entendu,



Etudiants de la Tuna donnant une sérénade. (P. 264, col. 2.)

sans jamais abandonner la mesure. A la guitare et au tambour de basque, il faut ajouter la flûte et le violon: quelquefois un ophicléide et une clarinette viennent compléter l'orchestre, et il est facile de se figurer l'effet produit par cet ensemble.

On donne aux chansons d'étudiants le nom d'*estudiantinas*; la plupart du temps elles ont pour sujet les joies et les misères de leur existence vagabonde; parfois aussi ce sont des sérénades qui se chantent sous les balcons.

Et maintenant, disons-le franchement à ceux qui, parcourant l'Espagne en touristes, se flatteraient de l'espoir d'y rencontrer encore sur les grandes routes ou dans les auberges des étudiants de la Tuna : c'est peut-être en vain que vous les chercherez; l'ancien *tunante* n'existera plus bientôt qu'à l'état de souvenir. Ce type entièrement espagnol, qui tend à disparaître tous les jours, deviendra avant peu aussi rare que les êtres fossiles et antédiluviens, et le dernier spécimen de cette race disparue est destiné à aller rejoindre les autres restes de la vieille Espagne.

Les étudiants espagnols peuvent se diviser en plusieurs classes, comme les *filosofos*, *teologos*, *medicinantes* et *legistas;* ces deux derniers, bien entendu, sont beaucoup plus nombreux que les autres, car l'étude de la théologie et du droit canon est loin d'avoir l'importance qu'elle avait jadis à l'époque où florissaient les fameux casuistes espagnols. La jeunesse studieuse est plus rangée et moins turbulente de nos jours; cependant les étudiants conservent toujours leur esprit d'espièglerie. Dans les villes de province, ils font la pluie et le beau temps au théâtre; malheur à l'acteur qui leur déplaira : outre les sifflets et les interruptions, il faudra qu'il endure une pluie de pommes de terre et de navets, projectiles qui remplacent ici les trognons de pomme. Et si quelque chose cloche dans l'orchestre, c'est qu'une main perfide aura graissé les cordes de la contrebasse ou glissé une balle de plomb dans le pavillon du trombone. Mais la passion dominante de l'étudiant espagnol, c'est la guitare; il n'y a pas d'université qui ne compte plusieurs virtuoses de premier ordre; les autres en savent jouer peu ou prou; aussi a-t-on comparé l'étudiant sans guitare à une comète sans queue :

El estudiante sin guitarra
Es una cometa sin cola.

LUCIEN D'ELNE.

LE PHONOGRAPHE

D'après les nouvelles qui nous arrivent d'Amérique, M. Graham Bell, l'inventeur du *téléphone*, vient d'imaginer un nouvel appareil, qu'il appelle le *phonographe* et qui surpasse de beaucoup sa première invention. En effet, tandis que le téléphone se borne à transmettre la parole d'un point à un autre, le phonographe la stéréotype, la conserve et la reproduit autant de fois qu'on le lui demande. M. Albert Lévy vous expliquera un jour les mystères de ce nouvel instrument; pour le moment, nous nous bornons à reproduire l'article du journal anglais qui signale cette découverte :

« On vient d'inventer, dit ce journal, un appareil qui, par un procédé peu facile à comprendre, enregistre et reproduit les sons musicaux, comme la sténographie reproduit les discours. A une réunion récente de la société des mécaniciens des télégraphes, cette merveilleuse invention, dont la nature et l'objet sont suffisamment définis par son nom, le « phonographe », a fonctionné en présence d'une réunion nombreuse. Un phonographe apporté récemment des États-Unis a été exposé et on lui a fait reproduire une phrase qu'il avait prise à New-York et qu'il avait déjà répétée plusieurs fois à bord du steamer, dans le cours de la traversée, au grand amusement des spectateurs.

» Il paraît qu'on s'est beaucoup diverti du *God save the Queen* chanté par une des personnes de la réunion, dont la voix fit défaut sur une note haute et qui termina l'air sur un ton plus bas. L'instrument reproduisit l'accident avec une scrupuleuse exactitude; on lui fit répéter l'air, et le passage défectueux revint invariablement, au milieu des éclats de rire, autant de fois que le chant fut répété.

» Le phonographe est un instrument infiniment moins discret que le téléphone ; ce que le téléphone reçoit à une de ses extrémités, il le reproduit à l'autre, et il n'en reste rien. Le phonographe, au contraire, enregistre chaque son, chaque parole, et le ton même de la prononciation : un mot, une fois prononcé, reste comme une lettre écrite; c'est un témoin qui, dans certains cas, pourrait faire des dépositions d'une effrayante gravité.

» Jusqu'ici on se contentait de reproduire les traits, le costume, la pose de nos hommes d'État, mais on ne pouvait pas rendre le ton de leur voix et leur manière de parler. Le phonographe permettra de présenter devant le public une transcription fidèle de leur élocution, de leur prononciation défectueuse, de leur bégaiement, de leur accent provincial, etc. La phonographie sera pour la voix ce que la photographie est pour la figure, dont elle fait le portrait sans en dissimuler les rides, et même en les exagérant.

» Un grand nombre de mots historiques ont été mal compris ou détournés de leur sens, parce qu'on n'a pas pu conserver l'expression particulière qu'ils ont eue quand on les a prononcés. Ainsi la fameuse phrase de Nelson à Trafalgar : « L'Angleterre espère que chaque homme fera son devoir ! » a reçu un sens tout nouveau par l'addition de deux mots et par

la mélodie sentimentale qu'on lui a donnée en la mettant en musique.

» Cependant, un officier qui a pris part à cette bataille raconte dans ses Mémoires que l'effet immédiat de ces paroles fut un sentiment de vive irritation parmi les marins, qui se demandèrent les uns aux autres pour qui l'amiral les prenait? Pourquoi s'imaginait-il qu'ils ne feraient pas leur devoir? Ils allaient bientôt lui montrer s'ils ne valaient pas, chacun dans son rang, autant que ceux qui les commandaient! C'était précisément à cette disposition d'esprit que Nelson voulait amener son monde, et il y réussit. Il n'y aurait pas eu de méprise sur la signification véritable de cette allocution, si Nelson eût eu à ses côtés un « correspondant spécial » armé d'un phonographe, qui eût saisi sa phrase avec les inflexions de voix qui lui appartenaient.

» Que le phonographe puisse être employé avec avantage pour reproduire la musique, c'est ce que démontre l'usage qu'on a fait de cet instrument à la réunion de la société des mécaniciens des télégraphes. Il arrive souvent qu'on accuse un artiste d'avoir chanté faux et qu'il le nie avec acrimonie; on pourra, dans de semblables contestations, faire appel à l'impartial témoignage du phonographe.

» Si la puissance de cet instrument n'a pas été grandement exagérée, on pourra s'en servir même pour noter toute la partition d'une nouvelle œuvre, et il sera sans doute fort utile aux nombreux spéculateurs qui sont toujours aux aguets pour dévaliser les auteurs et les compositeurs au mépris des lois internationales sur la propriété littéraire.

» Beaucoup d'esprits prévoyants ont sans doute déjà entrevu que le phonographe, quand il aura atteint toute sa perfection, rendra inutile pour les artistes de chanter plusieurs fois et en plusieurs lieux le même morceau. Au moyen du phonographe, on pourra entendre à Londres l'opéra tel qu'il a été exécuté à Paris, à Vienne ou à Saint-Pétersbourg, par les premiers artistes; l'instrument reproduira non-seulement la musique, mais jusqu'aux moindres détails de l'exécution.

» On a déjà proposé, au moyen du téléphone, de faire chanter les artistes célèbres dans un théâtre pour un grand nombre d'auditeurs séparés les uns des autres. Mais avec l'aide du phonographe, on pourra se dispenser absolument des services directs de l'artiste, une fois qu'il aura chanté un morceau d'une manière parfaite : l'exécution stéréotypée par le phonographe vaudra l'exécution par l'artiste lui-même. »

Ce résultat, nous nous l'imaginons, irait sans doute bien au delà du but que l'inventeur s'est proposé, mais il n'y a peut-être pas beaucoup de probabilité, quant à présent, qu'il soit jamais atteint.

Ét. Leroux.

COUSINE MARIE[1]

XVII

Rose à dix ans. — La politique d'Angélique. — Paul Solaville.

Rose entrait dans sa dixième année. La raison, qui commençait à se montrer ne lui enlevait rien de la grâce de son âge. Placée entre sa mère et Marie, elle avait échappé au danger de devenir minaudière comme certaines petites parisiennes. M. Delorme était glorieux de son élève, mais il se gardait bien d'en faire une pédante.

Rose témoigna une grande joie en revoyant Mlle Angélique; elle lui raconta tout ce qui s'était passé le jour de son départ : « Maman a pleuré et moi aussi; papa se fâchait tout bas contre bonne maman. J'ai d'abord eu un peu peur de M. Delorme, mais maintenant je l'aime beaucoup. Il me raconte quelquefois des histoires que personne ne sait, je crois bien qu'il les invente exprès pour moi.

Ces petites confidences ravissaient Angélique, elle était heureuse que son élève ne fût pas confiée à une étrangère.

Tout allait pour le mieux. Marie oubliait près de sa vieille amie, que c'était Mme Solaville qui la lui avait enlevée; elle entourait d'égards et comblait d'attentions la mère de Blanche; mais celle-ci aurait préféré un peu plus de froideur; elle éprouvait un certain malaise en se voyant l'objet de tant de prévenances.

Une lettre de Paul vint réjouir tout le monde : la santé du jeune officier était excellente; il parlait d'une expédition prochaine dont il espérait faire partie et à l'issue de laquelle son général lui donnait l'assurance qu'il passerait capitaine à la fin de la campagne. Il plaisantait sur son teint basané et sur ses moustaches.

Cette lettre, arrivée pendant le dîner, fit l'unique sujet de la conversation. Le colonel se reportait à ses jeunes années et soupirait à la pensée d'une bataille. Tout le monde dit son mot. Rose était pour la paix; Marie était pour la gloire : « Vous verrez, dit-elle, que mon cousin deviendra général.

— Mademoiselle, mon fils n'est pas votre cousin, reprit d'un ton aigre doux Mme Solaville.

— Nous ne l'ignorons pas, madame, répondit le colonel, et j'ai souvent repris ma fille lorsqu'elle se permettait d'appeler ainsi Paul.

— Madame, j'ai conservé cette habitude d'enfance, mais lorsque je me trouverai en présence d'un officier à belles moustaches, je ne commettrai pas cette étourderie. »

Marie avait parlé très-simplement; elle seule semblait ne pas être blessée de l'observation de la mère de Paul.

1. Suite. — Voy. pages 74, 90, 107, 123, 140, 156, 171, 188, 203, 22 235 et 252.

« Voyons, Rose, dit un jour la grand'mère, tu as eu le temps de réfléchir. Que désires-tu?

— Bonne maman, il y a plus de six mois que je suis décidée : je voudrais une petite bibliothèque; j'ai déjà beaucoup de livres.

— On ne joue pas avec des livres, mon enfant.

— Bonne maman, on les lit, on regarde les images et puis, ajouta Rose d'un ton tout à fait convainquant, j'ai un petit plumeau en plumes de paon pour les épousseter. »

Cette considération trancha la question, et dès le lendemain une élégante bibliothèque était suspendue dans la chambre de Rose.

Il y avait quatre mois que ces dames avaient quitté Bordeaux : c'était un songe. Il était temps de retourner chez soi. Vainement Rose essaya-t-elle de retenir sa bonne maman; le jour du départ est fixé et, un soir, la grand'mère et Angélique firent leurs adieux aux hôtes qui les avaient si bien reçues.

Cependant une préoccupation indéfinissable restait dans l'esprit de Mme Solaville.

Son homme d'affaires fit immédiatement diversion à ses pensées en lui annonçant que, tout compte fait, il y avait un déficit de cinquante mille francs sur le revenu des récoltes de l'année précédente.

Mme Solaville était une des plus riches propriétaires du Bordelais. Cette mauvaise nouvelle lui fit peu d'impression, mais l'obligea à donner audience plusieurs fois à M. Dutour, et cette distraction forcée la délivra de son idée fixe.

La guerre recommença au printemps; la lecture des journaux remplaçait toutes les autres. Angélique était plongée dans la politique; la sienne était fort douce; elle annonçait toujours la paix, que Français et Arabes n'avaient point envie de faire. Cependant notre armée se couvrit de gloire dans une affaire importante; Paul, porté à l'ordre du jour pour une action d'éclat, passait capitaine, mais il ne rentrerait pas en France avant trois mois. Cette dernière nouvelle consterna Mme Solaville : la victoire n'est pas complète, disait-elle, tant qu'une mère n'a pas serré son fils dans ses bras.



Une élégante bibliothèque était suspendue. (P. 238, col. 1.)

Angélique s'associait de tout son cœur à cette joie et à ces regrets. « Prenez patience, madame, disait-elle, le bonheur que vous attendez passera si vite, qu'il n'y a pas de mal de l'attendre un peu. »

La pensée de marier son fils s'empara si subitement et si fortement de Mme Solaville, qu'elle ne pouvait s'en taire. Elle n'avait pas d'autre sujet de conversation avec Angélique.

« Voyons, ma chère, passons en revue les héritières de la ville. »

Angélique ignorait encore que la fortune appelle *la* fortune. Toutefois, elle dissimula son étonnement et nomma successivement les filles riches de la société :

« Mlle Laure de Maubarre.

—Charmante personne, j'en conviens, mais son père est un petit homme sec avec lequel je ne m'entendrai jamais.

— Mlle Louise de Cherzac.

— Y pensez-vous? L'aînée de six enfants! La fortune des Cherzac est considérable, sans doute, mais la part de chaque enfant sera misérable.

— Que dites-vous, madame, de Mlle Catherine Corbin?

— Jolie bourgeoise..... Mais vraiment, Paul, ce charmant capitaine de trente ans peut prétendre à mieux que cela

— Eh bien! madame, je crois que c'est à Paris...

— A Paris! non, non, je ne veux pas d'une parisienne; mettez-vous bien cela dans la tête, Angélique. Cest ici que mon fils doit trouver à s'établir. Connaissez-vous Paul?

— A peine madame; je l'ai vu quelquefois chez Mme Lombard lorsqu'il venait apporter des nouvelles de M. le colonel à Mlle Marie. Il y a déjà longtemps de cela.

— Eh! oui, Mlle Cormery n'est plus toute jeune.

— Ni moi non plus, » ajouta naïvement Angélique.

Cette association d'idées fit sourire Mme Solaville.

Pendant que la mère ne songeait qu'au bonheur de revoir son fils, celui-ci était à l'hôpital d'Alger où le retenait une blessure. Cette blessure, peu grave, lui laissait toute sa liberté d'esprit. Il lui semblait déjà voir sa mère, ses sœurs et cette petite

Rose. Il pensait aussi à ses amis, au brave colonel Cormery qui l'avait soutenu de ses conseils pour entrer à Saint-Cyr. Et cousine Marie! C'est une femme maintenant! On dit qu'elle a du talent, que ses livres ont une certaine réputation. Ce serait bien le cas de me distraire par la lecture de ses œuvres!

Les visites du docteur Vincent, médecin de l'hôpital, aidaient le jeune homme à prendre son mal en patience. Au bout de quelques jours l'intimité s'établit entre le médecin et le patient. Des Arabes, on passa à la France, à Paris, aux parents et aux amis. M. Vincent, ayant prononcé le nom du colonel Cormery, Paul s'écria : « Vous le connaissez?

— C'est un de mes meilleurs amis; ma première visite sera pour lui, car, ajouta le docteur, je rentre en France, je n'ai plus le courage de vivre ici depuis la mort de mon fils. »

Il y eut un moment de silence.

« Avez-vous entendu parler de sa fille? demanda Paul. On dit qu'elle écrit; je lirais ses ouvrages avec d'autant plus d'intérêt, que je l'ai connue enfant.

— Je ne la connais pas. Son père me parlait souvent de sa petite fille, il me montrait ses lettres qui annonçaient beaucoup de cœur et d'esprit. On dit qu'elle a du talent. Tiendriez-vous à lire ses ouvrages? Je peux vous les procurer.

— Rien ne pourrait me distraire davantage. Figurez-vous, docteur, que j'ai connu l'auteur lorsqu'elle avait dix ans, précisément lorsque son père était en Afrique. Il y a de cela quatorze ans.

— Allons, mon cher ami, je vais vous procurer les *romans* de Mlle Cormery sans crainte qu'ils vous tournent la tête. Ce sont des livres d'enfants que les grandes personnes lisent volontiers, mais je ne crains pas que cette lecture vous donne un redoublement de fièvre.

— Je voudrais déjà être à Paris.

— Paris! Paris! Oh! les jeunes gens! Ils sont tous les mêmes. Allons, je vous promets de parler de vous à Cormery et à sa fille. Si vous avez des commissions, mon cher, je m'en chargerai avec plaisir, car je songe sérieusement à partir.

— J'accepte, docteur, je vous remettrai une provision de dattes pour la *petite Marie*. Elle les aimait beaucoup autrefois.»

Cette conversation réveilla les souvenirs d'enfance du jeune homme. Il se voyait encore dans le parloir de Mme Lombard, vidant ses poches, tandis que la petite Marie faisait main-basse sur les provisions. Il y a de cela quatorze ans! « Comme le temps passe, se disait Paul en tordant sa moustache, je suis curieux de la voir. »

La partie de grâces oubliée depuis longtemps lui revint à l'esprit et le fit sourire.



Rose se dirigea vers la glace. (P. 271, col. 2.)

La journée n'était pas achevée, et déjà Paul était en possession de trois jolis volumes dont il n'ajourna pas la lecture. Il envoya promener l'infirmier qui s'avisa de lui dire que, s'il lisait trop, il aurait mal à la tête.

Cette lecture avait certainement de l'intérêt en elle-même, mais ce qui la rendait surtout attrayante pour le capitaine c'était la pensée qu'il avait connu l'auteur enfant.

Quinze jours plus tard, le docteur Vincent annonçait son départ à Solaville et il se chargeait d'une petite cargaison de dattes pour Mlle Cormery, sans prendre l'engagement toutefois de ne pas en manger quelques-unes en route. Mais tout le monde savait que le docteur était facétieux et, Paul espérant que sa petite cousine aimait toujours les dattes, confia sa caisse en toute sécurité à M. Vincent.

Un jour, relisant le journal de sa campagne, le capitaine se dit : « Si je mettais toutes ces notes en ordre, peut-être qu'aussi moi j'arriverais à faire un livre intéressant sans nuire aux succès de ma petite cousine. Ah ! certes, les sentiments de Marie sont tout autres que les miens : tendresse, générosité, patience et douceur, voilà ce qu'on retrouve à chaque page de ses jolis livres. »

Paul avait eu une excellente idée : l'étude de l'arabe et la lecture de ses notes sur la guerre l'aidèrent à passer le temps d'une manière, sinon agréable, du moins très-utile.

XVIII

Le retour d'un vieil ami. — Les hésitations de Blanche.

« Parbleu, mon cher, ce n'est pas sans peine que j'arrive jusqu'à vous, dit M. Vincent en tendant la main au colonel. Heureusement que Mlle Cormery a des éditeurs empressés de donner son adresse.

— Oh ! la bonne surprise ! Vous déjeunez avec nous ?

— Bien entendu.

— Un deuil ! Qu'est-il arrivé? Je tremble à la pensée....

— Et vous avez raison, mon ami : mon fils est resté sur le champ de bataille. Voilà pourquoi j'ai quitté l'Afrique. Perdre un fils de trente ans, plein d'avenir, le plus charmant des hommes, — c'était bien votre avis, si j'ai bonne mémoire, — n'est-ce pas cruel pour un vieillard ? »

Au bruit que fit Marie en entrant, le docteur reprit son expression habituelle, celle de la bonté et de la finesse.

Marie reconnut M. Vincent sans l'avoir jamais vu ; c'était bien l'homme dont son père lui avait parlé si souvent et dans des termes qui lui faisaient désirer de le connaître. Lorsque la jeune fille se fut retirée, M. Vincent se répandit en éloges sur son compte, et le père l'écoutait avec ravissement.

Le déjeuner fut annoncé par Miche, enchanté, lui aussi, de revoir M. Vincent.

L'arrivée imprévue de ce vieil ami rendit au colonel toute sa bonne humeur et le déjeuner fut une véritable fête. Le docteur mit M. Cormery au courant de tout ce qui s'était passé en Afrique depuis qu'il avait sa retraite ; il félicita Marie de son talent littéraire et ajouta que ses œuvres étaient un charmant passe-temps pour les officiers envoyés à l'hôpital, et que lui-même avait procuré quelques-uns de ces charmants livres au capitaine Solaville.

« Vous connaissez mon cousin, docteur?

— Solaville est votre cousin, mademoiselle ?

— Pas du tout, reprit le colonel. Sa mère était une arrière-petite cousine de ma femme, et les filles ayant eu la fantaisie de donner le nom de cousine à Marie, Paul a suivi leur exemple.

— Peu importe. Le capitaine est un charmant garçon. Il s'est souvenu que sa petite-cousine aimait les dattes, et il m'a chargé de lui en apporter une jolie provision. Mais vieil étourdi que je suis ! je les ai oubliées ! Miche, vous viendrez les chercher. » Le colonel raconta à son tour ce qui s'était passé depuis qu'il avait quitté l'Afrique ; il parla longuement des bontés que Mme Lombard avait eues pour sa fille, de la bonne éducation qu'elle lui avait donnée. Marie fit à son tour l'éloge de M. Delorme, dont le nom se trouvait au commencement et à la fin de tous ses discours. Enfin Charlotte, cette aimable *petite mère*, ne fut pas oubliée non plus.

« Je n'ose pas me plaindre de mes infirmités, mon cher, dit le colonel lorsqu'il fut seul avec son ami.

— Vous avez raison ; si je pouvais racheter la vie de mon fils au prix d'une paralysie qui me clouerait sur mon fauteuil, je n'hésiterais certes pas. N'êtes-vous pas heureux dans la société de cette charmante Marie ?

Les infirmités ne sont pas aussi terribles qu'on le dit, continua le docteur avec le sérieux d'un homme qui a passé sa vie à couper des bras et des jambes ; les maladies sont plus redoutables, surtout dans certains pays ; vous êtes infirme et vous êtes heureux malgré votre infirmité. »

Le colonel ne le nia pas. Voir sa fille, être l'objet de ses soins était pour lui le bonheur suprême. Et pourtant il ne songeait qu'à la marier, dût-il en être séparé pour le reste de sa vie.

Les deux amis passaient des heures entières à disserter sur la question du mariage. Ils s'indignaient contre l'ambition des hommes ; le colonel allait jusqu'à vanter les lois anglaises. Il défendait le majorat et soutenait que la fortune compromet plus souvent le bonheur qu'elle ne contribue à l'assurer.

« Ah ! mon cher colonel ! si mon fils vivait, nous aurions uni nos enfants. Quelle consolation c'eût été pour nos vieux jours ! »

La conclusion de tous ces discours fut que le colonel donnerait des dîners, car, ajouta-t-il, c'est

triste à dire, mais la cuisine a une grande influence sur les idées de la société moderne.

« Croyez-vous donc que les anciens fussent moins gourmands que nous?

— Non, je ne le pense pas ; mais le présent seul m'intéresse, et je mettrai à l'épreuve les talents de Colette. Je donnerai un dîner par semaine, et vous verrez que les convives ne manqueront pas.

— De tout ce que nous avons dit, mon cher, voilà ce qu'il y a de plus sérieux. Laissons les théories et venons à la pratique : vous avez mille fois raison : dans notre société, un bon cuisinier conduit à tout. »

Cependant ce n'était pas seulement sur le caractère de Rose que le séjour de Mme Solaville avait eu une fâcheuse influence. Blanche avait résisté de son mieux à cette influence, elle avait pris le généreux parti de s'occuper de sa fille, mais elle ne tarda pas à se sentir ébranlée dans ses résolutions ; elle remit insensiblement tout en question.

Il y avait huit jours que sa mère et Angélique étaient parties et, depuis ce temps-là, Rose était presque entièrement livrée aux soins de la femme de chambre.

« Allons au théâtre, dit-elle à son mari un peu surpris d'une proposition à laquelle rien ne l'avait préparé ; car depuis longtemps Blanche semblait avoir renoncé au théâtre. Elle voulut voir le mélodrame du jour. Elle y alla, elle pleura. C'était justement ce qu'il lui fallait ; la scène pathétique qui se passait sous ses yeux servait de prétexte à ses larmes.

La jeune femme se méprenait sur son propre compte et Rose allait faire revivre les bons sentiments que sa mère essayait d'étouffer.

L'enfant conservait le goût de coquetterie que sa grand'mère avait éveillé : « Maman, dit-elle, d'un petit air boudeur, regardez donc, on m'a mis cette vilaine robe ; je n'en veux plus ; mes petites amies des Tuileries sont plus élégantes que moi ; on les regarde beaucoup.

— Il se peut qu'on se moque d'elles, ou plutôt qu'on blâme leurs mamans. Crois-tu que ces petites filles aient un papa et une maman qui les aiment plus que nous ne t'aimons ?

— Oh ! non, par exemple !

— Eh ! bien, chérie, ne leur envie rien.

— Mais, maman, puisqu'il faudra que je sois élégante un jour, je puis bien commencer tout de suite..... Pourquoi donc ne mettez-vous plus votre robe de chambre de taffetas rose ?

— Va chercher ton livre, fillette. »

Rose, à partir de ce jour, n'alla plus aux Tuileries.

Mlle Cormery voyait ce qui se passait dans l'esprit de la mère et de l'enfant ; elle gardait le silence feignant de croire que Blanche s'occupait de sa fille. Elle trouvait mille prétextes pour venir la surprendre et s'excusait de la déranger. La généreuse amie attendait patiemment l'heure où la raison se ferait entendre.

Un jour Rose entra et, au lieu d'aller embrasser Mlle Cormery, elle se dirigea vers la glace pour voir sa coiffure.

« Oh ! que c'est ridicule, dit Marie, une petite fille qui s'occupe de sa coiffure ! Crois-tu bonnement qu'on fera attention à toi ? Il y a cent mille petites filles à Paris qui sont coiffées de même. »

Ce chiffre de cent mille dit au hasard produisit un effet foudroyant sur Rose qui n'osa plus se regarder dans la glace.

« Merci de la leçon que tu viens de donner à Rose, chère amie. Que veux-tu ! Elle a hérité de mes goûts frivoles.....

— Quelle vieille histoire me contes-tu là, dit gaiement Marie. Voyons, j'ai à te parler d'une chose bien autrement intéressante : ton mari vient de nous confier que ses affaires l'appellent en Autriche, et il nous a fait promettre d'aller avec toi, dès que tu le voudras, à Montmorency. »

Un cri de joie échappa à Mme des Tourelles : « Oui, c'est cela, allons à Montmorency ; ma petite Rose s'en trouvera bien, et moi aussi. Oh ! ma chère Marie ! »

Avril avait rendu aux jardins leur parure ; les étrangers bien inspirés venaient des quatre coins de l'Europe admirer notre capitale. Les bals, les concerts et les représentations extraordinaires étaient offerts chaque jour à ces amis du plaisir. Qu'eût dit Mme des Tourelles autrefois, si quelqu'un l'avait engagée à quitter Paris à cette époque de l'année ? C'est elle-même qui veut s'éloigner du monde afin de reprendre ses occupations sérieuses et surtout afin de s'occuper de sa fille et de lui faire oublier les brillants enfantillages que la grand'mère avait fait passer sous ses yeux.

Aimer les enfants, c'est se plaire avec eux ; c'est se souvenir qu'on a été enfant soi-même, qu'on a joué à la balle, qu'on a eu un petit jardin, qu'on a pleuré un oiseau chéri échappé de sa cage par notre imprudence, et qu'on s'est consolé tout de suite par la présence d'un autre prisonnier ; c'est se souvenir qu'on a fait des pâtés sur son cahier et qu'on s'est barbouillé d'encre jusqu'à la racine des cheveux. Mlle Cormery se souvenait de tout cela ; elle jouait avec Rose. Cette intimité avait l'avantage de laisser passer un petit conseil entre deux coups de raquette sans que l'enfant eût même l'idée d'entrer en défiance.

Les indigents qui avaient été si bien secourus par Mme des Tourelles l'année précédente revinrent solliciter sa charité. Garçons et filles avaient usé leurs vêtements, et on espérait que la bonne dame en donnerait d'autres.

Il y eut un moment où les pratiques devinrent si nombreuses, que Miche, qui avait été tailleur au régiment, dut reprendre l'aiguille.

A suivre. Mlle Gouraud.

A TRAVERS LA FRANCE

SAINT-AMAND-LES-EAUX

Saint-Amand, aujourd'hui surnommé « les Eaux » à cause de ses sources minérales, autrefois appelé Saint-Amand-en-Pevèle (*in pabulis*), de sa situation au milieu d'un pays de pâturages, est une des principales villes des environs de Valenciennes, dans le département du Nord. Cette ville, qui renferme 11 000 habitants environ, est à elle seule le chef-lieu de deux cantons, appelés Rive-Droite et Rive-Gauche, suivant leur situation par rapport à la Scarpe, rivière importante qui arrose Saint-Amand et va se jeter dans l'Escaut, près de la frontière belge.



Église de Saint-Amand-les-Eaux.

Le lieu où s'élève Saint-Amand n'était qu'une forêt lorsque, en 647, Amand, né dans le pays nantais et devenu évêque de Tongres, vint y bâtir, avec l'agrément du roi Dagobert, un monastère bénédictin. Dans ces temps barbares, un monastère était une sauvegarde pour les populations; aussi vinrent-elles de tous les environs se fixer auprès de l'abbaye. Une ville se forma, prit le nom du fondateur, s'agrandit rapidement et s'entoura de fortes murailles qui ne l'empêchèrent pas de devenir tour à tour flamande, bourguignonne, espagnole et française. Ce furent les Espagnols qui, en 1662, entreprirent la reconstruction du monastère. Suivant leur habitude depuis la fin du moyen âge, ils sacrifièrent tout à la façade de l'église, seule partie construite solidement et restée intacte jusqu'à nos jours. Ils y déployèrent ce luxe de mauvais goût qui a fait surnommer « espagnole » toute ornementation exagérée ; malgré la richesse de l'ouvrage et ses dimensions colossales, ils parvinrent à le terminer en cinq ans, puisque, en 1667, la ville cessait de leur appartenir. Ce frontispice comprend un grand massif carré décoré d'arcades et de pilastres, et trois coupoles dont la plus grande, placée au centre et dominant tout l'édifice, égale presque en hauteur le célèbre dôme du Panthéon, à Paris. Au-dessus de la porte principale, une grande arcade renferme une petite série de moulures disposées de manière à représenter en perspective l'intérieur d'une vaste église avec son autel au fond du sanctuaire. Cette décoration était destinée sans doute à recevoir des couleurs qui eussent pu tromper l'œil et faire croire au spectateur, placé sur un point donné, à l'existence d'une grande basilique. Mais la ruse eût été peu adroite et n'aurait abouti qu'à une déception immédiate : la réalité ne montrait qu'un vaisseau assez considérable et assez orné, mais bien éloigné de répondre aux conceptions grandioses que présente la façade.

Les eaux minérales qui attirent, de nos jours, les malades à Saint-Amand sont exploitées dans un établissement situé à trois kilomètres de la ville. Elles jaillissent au milieu d'un beau parc faisant partie de l'ancienne forêt d'Elnon, qui, elle aussi, a pris le nom de Saint-Amand.

Comme toutes les localités des environs de Valenciennes, Saint-Amand-les-Eaux doit aussi une bonne partie de sa prospérité au commerce de la houille et à de nombreux établissements industriels, parmi lesquels méritent d'être signalés une importante manufacture de porcelaines, et des fabriques d'instruments agricoles et de chaînes en acier.

A. Saint-Paul.



Il se fit dans la gare un vrai remue-ménage. (P. 273, col. 1.)

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN[1]

XIII

En wagon de première classe.

« Messieurs les voyageurs, en voiture! » cria l'employé du chemin de fer d'Orléans en ouvrant la porte de la salle d'attente.

Et messieurs les voyageurs, parmi lesquels il y avait beaucoup de voyageuses, se levèrent, les uns avec nonchalance, les autres avec précipitation, selon leurs caractères respectifs, et gagnèrent les wagons où ils devaient passer toute ou une partie de la nuit qui commençait. Il se fit dans la gare un grand remue-ménage; les brouettes à bagages roulaient à grande vitesse, menaçant les jambes des imprudents qui ne se hâtaient pas de se ranger; les portières s'ouvraient et se fermaient avec un bruit sec, la vapeur sifflait, les retardataires arrivaient en courant, les familles s'appelaient et discutaient sur le choix d'une voiture. Enfin le tumulte s'apaisa peu à peu, la foule diminua, le silence s'établit, et il ne resta bientôt plus sur le quai d'embarquement que l'employé chargé de donner le signal du départ. Il étendit le bras, dit « Allez! » et le train s'ébranla doucement, accélérant sa vitesse de minute en minute; on le vit s'allonger hors de la gare, précipiter sa course et disparaître dans la nuit.

Messieurs les voyageurs prenaient, pendant ce temps-là, leurs petites dispositions. Ceux qui n'avaient qu'un court trajet à faire restaient tels qu'ils étaient montés, le chapeau sur la tête et le parapluie entre les jambes, guettant les stations où ils devaient descendre; ceux qui en avaient pour un peu plus longtemps déposaient dans le filet chapeau et parapluie, et dépliaient un journal; d'autres coupaient les feuillets d'un volume acheté en gare: ceux-là en avaient bien pour deux heures. Quant à ceux qu'on pourrait qualifier de voyageurs de long cours, ils s'installaient à demeure dans un coin de leur choix dont ils s'étaient assurés en montant les premiers en wagon; quelques-uns se coiffaient de nuit; d'autres inspectaient leurs provisions de bouche ou déployaient leurs couvertures de voyage. Ils faisaient durer assez longtemps leurs petits préparatifs pour que leurs compagnons n'en vissent pas la fin; mais quand ils étaient enfin arrivés au but de leurs efforts, avec quel air de béatitude ils s'enfonçaient dans leur coin et appuyaient leur tête sur les coussins de drap gris! Toute leur mine semblait dire: « J'ai bien gagné mon repos: ne me dérangez pas! »

Dans le wagon des dames seules on comptait, sur huit personnes, deux vieilles demoiselles très-actives qui tricotaient, pour ne pas perdre leur temps, je ne sais quels objets avec des laines de couleurs criardes; une jeune mère avec ses trois enfants dont deux ne comptaient que pour une personne et dont le troisième criait sur ses genoux; une dame chargée d'un chien blanc et pourvue d'un sac de cuir où elle cherchait continuellement quelque chose; et une femme entre deux âges, à la physionomie revêche, qui regardait d'un air furibond les deux enfants assis en face d'elle, toutes les fois qu'ils lui marchaient sur les pieds. Outre ces personnes destinées à s'arrêter à des stations peu éloignées, il y avait encore deux dames installées pour un voyage plus

[1] Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 225, 241 et 257.

considérable ; cela se devinait, rien qu'à la patience qu'elles montraient devant les aboiements du petit chien, les cris du baby et la gymnastique des deux frères, qui voulaient absolument grimper dans le filet et que leur mère avait toutes les peines du monde à faire rasseoir. Elles se disaient évidemment : « Ils partiront et nous resterons ; » commentant ainsi à leur manière le célèbre : « *patiens quia æternus.* »

Les stations se succèdent : « Vitry ! Choisy-le-Roi ! Ablon ! » A Ablon la dame furibonde se lève avec un soupir de délivrance ; à Juvisy, ce sont les deux vieilles filles qui roulent précipitamment leur tricot bizarre et qui quittent le wagon ; à Lardy, c'est le tour de la dame aux trois enfants : la pauvre femme serait bien embarrassée si l'une des voyageuses au long cours, sortant de son immobilité, ne prenait le baby dans ses bras, n'aidait les deux garçons à descendre et ne passait à la mère, un à un, tous ses petits paquets. Puis elle répond par un sourire aux remercîments de la voyageuse empêtrée, et se renfonce dans son coin. Le petit chien règne maintenant sur la moitié du wagon qu'habite sa maîtresse, et s'y livre à des gambades effrénées qui inquiètent fort celle-ci.

« Étampes ! » Dreck et sa maîtresse sont descendus, et les deux voyageuses au long cours, restées seules dans le wagon, s'accordent un peu plus d'espace. L'une d'entre elles laisse tomber un sac qui s'ouvre et répand à terre je ne sais combien de menus objets ; l'autre se penche et l'aide à les ramasser. C'est décidément une personne complaisante : c'est elle qui déjà est venue en aide à la mère embarrassée. Sa compagne la remercie avec un fort accent allemand, puis elles se taisent, et, bercées par le bruit monotone du train en marche, elles ferment bientôt les yeux.

La lampe du plafond les éclaire toutes les deux, et l'on n'a guère vu deux créatures plus dissemblables. L'Allemande est grande, forte ; on ne saurait dire si elle est ronde ou carrée, mais elle est massive, à coup sûr. Elle a une forêt de cheveux roux, rebelles au peigne et à la brosse, qui lui font tout naturellement une coiffure du siècle dernier et découvrent un front trop vaste, bombé comme celui d'un enfant. Endormie, elle a l'air sévère, presque dur ; les plis de son menton ont pourtant une expression bonasse ; peut-être est-elle fort aimable quand elle regarde et qu'elle rit, mais assurément elle doit toujours garder quelque chose de solennel.

L'autre dame, qui ne dort pas, car elle rouvre de temps en temps les yeux, est petite, mince et maigre ou plutôt amaigrie ; son visage régulier a dû être beau, mais il est d'une pâleur uniforme, et des rides se creusent autour de la bouche et des yeux. Ces yeux, d'un bleu sombre, ont dû verser bien des larmes, car leur feu s'est éteint, et ils se sont creusés et entourés d'un cercle noirâtre ; la bouche, flétrie et affaissée aux coins, exprime une tristesse constante ; et les cheveux, moitié châtains, moitié gris, s'étalent en bandeaux ondulés sur un front couleur d'ivoire. Est-ce l'âge ou la maladie qui l'a faite ainsi ? Son attitude et ses mouvements ont encore de la jeunesse ; elle n'a que trente ou trente-cinq ans peut-être, mais son visage annonce bien plus, quoique la lettre d'introduction qu'elle tire de son porte-feuille l'annonce aux personnes chez qui elle se rend comme âgée de trente-trois ans. La lettre ajoute qu'elle est veuve, qu'elle se nomme Mme Limeuil, et qu'elle possède toutes les qualités requises pour faire l'éducation de jeunes personnes de la plus haute distinction.

Les stations se succèdent et la nuit s'avance ; l'Allemande se réveille : on ne peut pas toujours dormir. Elle bâille, non sans bruit, elle étire ses longs bras et ses longues jambes et regarde par la portière si le jour vient. Puis, s'apercevant que sa compagne de départ est encore là, elle la salue d'un « Ponchour, matame ! » et d'un signe de tête à la fois protecteur et bienveillant.

La jeune femme (par comparaison du moins, car l'Allemande doit approcher de la cinquantaine) lui répond poliment et la conversation s'engage : l'Allemande est d'humeur causante. Elle fait beaucoup de questions, et, pour qu'on y réponde, elle dit sans qu'on le lui demande d'où elle vient, où elle va, quelle est son origine, sa famille, son pays, son âge, son nom, sa fortune et son caractère. Mme Limeuil apprend ainsi en une demi-heure de temps que sa compagne de voyage est née baronne de Vonderstratten, il y a quarante-sept années ; qu'elle a épousé, vingt-cinq années après, le maréchal de cour comte de Nichtsburg, et qu'elle a fait, en qualité de comtesse de Nichtsburg, les délices de la cour de la grande duchesse de X***. Mais les mauvaises langues s'acharnèrent contre elle et entassèrent calomnie sur calomnie pour lui faire perdre sa haute position : on parvint à persuader à la grande-duchesse que le comte de Nichtsburg avait critiqué sa passion pour les petits chiens, et que la comtesse s'était prétendue d'une taille plus avantageuse que sa souveraine. Une disgrâce éclatante s'en était suivie, et le comte, retiré dans son domaine de Nichtsburg, y avait succombé à l'ennui de vivre loin de la cour et au chagrin qui lui causèrent des pertes d'argent survenues vers la même époque. La comtesse avait dû utiliser ses remarquables talents en se consacrant à l'éducation des jeunes personnes ; elle en avait déjà formé deux qui faisaient maintenant l'ornement d'une des petites cours d'Allemagne ; ensuite elle était venue en France parce qu'elle avait de la sympathie pour le caractère français. Il ne manquait aux jeunes Françaises, pour être parfaites, qu'une certaine dose de sentiment, de sérieux et de simplicité, qualités essentiellement allemandes, et Mme de Nichtsburg se ferait un plaisir de les inculquer à la jeune fille près de laquelle elle se rendait en ce moment.

Le train s'arrêta. « A quelle station descendez-vous, madame? demanda l'Allemande ; je n'ai pas entendu le nom de celle-ci.

— Ni moi non plus, répondit Mme Limeuil; mais je vais beaucoup plus loin : je m'arrête seulement à Poitiers.

— A Poitiers! comme cela se trouve! J'y descends aussi, moi : j'espère que je trouverai une voiture à m'attendre, car autrement je ne saurais me rendre au château de Vauclain : il n'est pas sur la ligne du chemin de fer.

— Vous allez au château de Vauclain, madame? c'est là que vous allez élever une jeune fille?

— Oui, l'héritière du château; il parait qu'elle sera très-riche un jour, et elle a besoin de recevoir une éducation en rapport avec son rang, avec sa fortune, je veux dire... Pour le rang... on m'a dit que les Vauclain étaient de très-ancienne noblesse : sans cela, vous pensez bien que je n'aurais pas consenti à venir dans cette maison-là : les Nichtsburg remontent au duc Welf de Bavière, et les Vonderstratten descendent, par les femmes, de Basine, reine de Thuringe, avant qu'elle eut quitté sa patrie pour venir épouser le roi franc Childéric. Et vous, madame, où irez-vous en quittant le chemin de fer?

— Au château de Varnac, qui n'est pas très-éloigné de celui de Vauclain. On doit aussi m'envoyer une voiture. Je vais avoir deux élèves, des petites filles de huit à dix ans ; il y a des enfants plus jeunes dont je commencerai l'éducation à mesure qu'ils seront en âge d'apprendre.

— Ah! j'en suis très-contente ; nous pourrons peut-être nous voir. D'un château à l'autre, on se trouve voisins quand il n'y a que quelques lieues de distance. Je ne sais pas si je trouverai beaucoup de distractions à Vauclain : on m'a prévenue que la marquise, une femme très-distinguée d'ailleurs, était d'un caractère mélancolique ; mais sa maison était la seule où je pusse décemment entrer. Jugez-en : on m'offrait pour élèves la fille d'un ancien marchand de bestiaux, celle d'un meunier enrichi, et les quatre enfants d'un fabricant de produits chimiques: je ne pouvais pas déroger à ce point-là!

— Et l'élève que vous avez choisie, quel âge a-t-elle? demanda l'autre institutrice, qui, par déférence ou par curiosité, paraissait prendre un vif intérêt au bavardage de sa compagne.



Une voiture arrivait. (P. 276, col. 1.)

— Huit ans, et il paraît qu'elle ne sait rien. Je n'en suis pas fâchée, après tout, je n'aurai pas la peine d'extirper des idées fausses de son cerveau.

— Et son caractère, vous en a-t-on parlé?

— Oh! non : à quoi bon, puisque je serai chargée de le former? Je lui apprendrai les grandes tradi-

tions de respect de la race et d'obéissance à l'autorité, et les grandes manières des cours qu'on a un peu oubliées en France maintenant, faute de pratique. Je veux que dans dix ans on devine à première vue que Mlle de Vauclain est l'élève d'une dame d'honneur de la grande-duchesse de X***. »

Mme Limeuil ne répondit pas : peut-être n'écoutait-elle plus son interlocutrice, car elle paraissait plongée dans de tristes pensées et un pli douloureux se creusait sur son front. Mais l'autre n'avait pas envie de laisser tomber la conversation, et elle se remit à la questionner.

Mme Limeuil répondit poliment, sans donner beaucoup de détails sur sa vie passée; et l'ex-dame d'honneur de la grande-duchesse de X*** apprit seulement que sa compagne était veuve, qu'elle avait habité la France, l'Angleterre et l'Italie, et qu'elle avait déjà fait plusieurs éducations. Ce qu'elle put voir par elle-même, c'est que Mme Limeuil était une femme très-distinguée, fort instruite et particulièrement aimable malgré sa tristesse. On eût dit qu'elle mettait une certaine coquetterie à plaire à la comtesse de Nichtsburg, et celle-ci, jugeant que c'était un hommage rendu à sa naissance, à sa nationalité et à ses qualités personnelles, en fut flattée et se déclara à elle-même que cette Française eût été digne de naître de l'autre côté du Rhin.

Les deux voyageuses descendirent en gare de Poitiers.

« Avant de retirer nos bagages, dit l'Allemande, allons voir si nos voitures sont arrivées. »

Une seule voiture était là ; et en voyant deux dames qui semblaient chercher quelqu'un ou quelque chose, le baron de Thoiray en descendit, et s'avança vers elles le chapeau à la main :

« Mesdames, dit-il, en s'adressant plus particulièrement à Mme Limeuil, l'une de vous est-elle l'institutrice attendue par la marquise de Vauclain ?

— C'est moi, monsieur, répondit l'Allemande en redressant sa haute taille : comtesse de Nichtsburg, née baronne Vonderstratten.

— Je suis le baron de Thoiray, oncle et ami de Mme de Vauclain, et j'aurai l'honneur de vous conduire chez elle, répondit le baron en saluant. Madame est avec vous? »

Il regardait Mme Limeuil et se disait en lui-même : « Cette figure me revient bien mieux que l'autre! »

« Non, monsieur, répondit Mme Limeuil; je croyais trouver ici une voiture que Mme de Varnac devait envoyer me chercher; il y a eu sans doute un retard...

— Un retard impardonnable, madame ; et je vous fais d'avance les excuses de mon cousin, M. de Varnac. Mais tenez, voici la voiture qui vient au galop. Le cocher comprend ses torts et il cherche à réparer le temps perdu. »

En effet, une voiture arrivait, lancée à fond de train : elle s'arrêta devant la gare. Un jeune garçon assis à côté du cocher sauta lestement à terre et vint saluer M. de Thoiray.

« Bonjour, Roger! dit celui-ci en lui tendant la main. Vous êtes en retard, John!

— Ce n'est pas ma faute, monsieur le baron, c'est M. Roger qui a voulu conduire et qui a accroché la carriole de la mère Brachu. Il n'y a rien eu de cassé ; mais M. Roger a voulu aider la vieille à ramasser tous ses paniers de légumes, et cela nous a retardés.

— Puisque je les avais fait tomber ! Je suis seulement fâché de ne pas être à l'heure. Est-ce qu'il y a longtemps que le train est arrivé?

— Rien qu'un instant, monsieur, dit Mme Limeuil en souriant à Roger, et je suis charmée que vous n'ayez pas laissé la mère Brachu se tirer d'affaire toute seule ; elle aurait sûrement été plus embarrassée que moi. »

Roger rougit comme une jeune fille, et s'empressa de faire monter dans la voiture Mme Limeuil et ses bagages. Il n'essaya pas de conduire en retournant à Varnac ; il aimait mieux causer avec la nouvelle institutrice de ses sœurs, qui lui plaisait déjà beaucoup. Il fit à part lui la même réflexion que le baron.

« Quelle différence entre cette femme-là et l'autre ; ce grand mannequin germanique! et quel dommage que *la nôtre* n'aille pas élever plutôt Pauline. Mary et Lucy sont de bonnes filles, et je ne leur veux pas de mal; mais l'Allemande était bien assez bonne pour elles, et je suis sûr que l'autre aurait rendu Pauline plus heureuse, la pauvre mignonne ! »



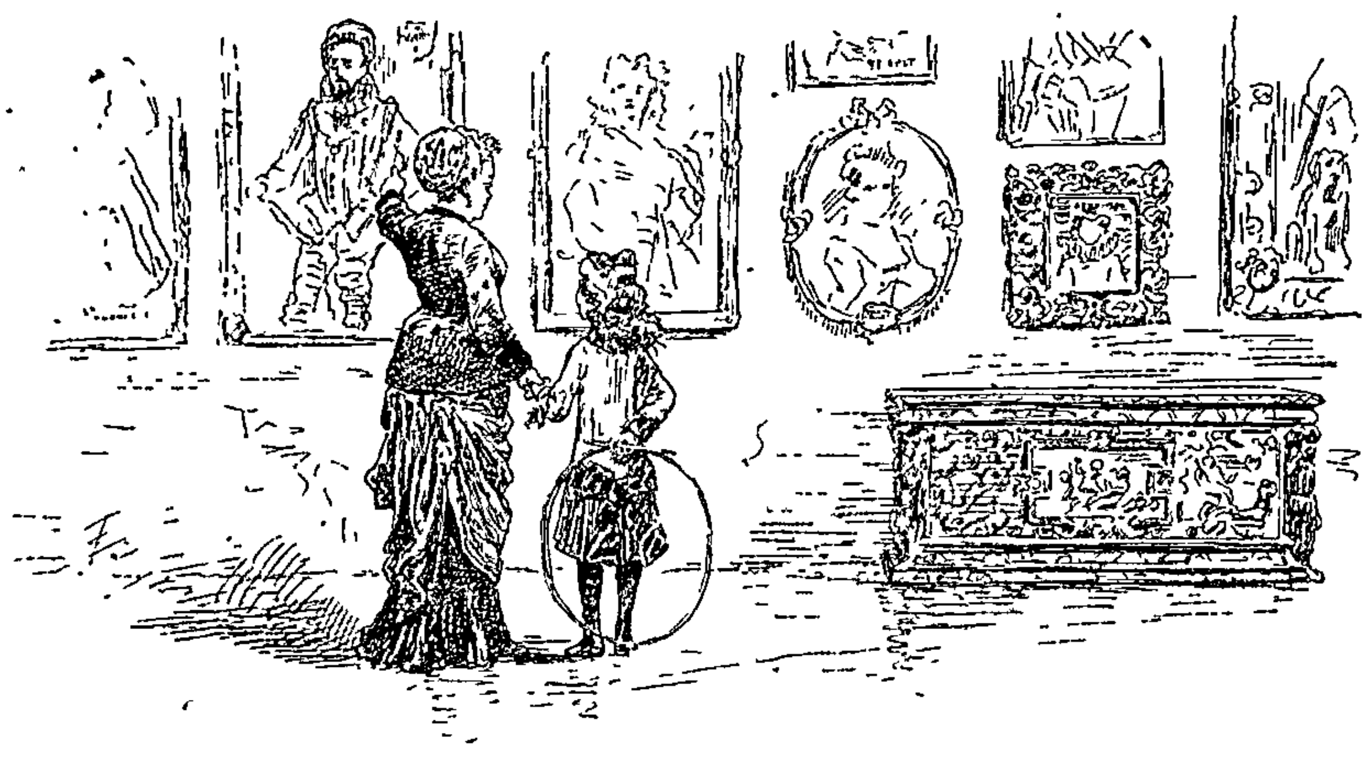
XIV

Où la comtesse de Nichtsburg commence à former Pauline aux belles manières.

Pauline était toute disposée à bien accueillir son institutrice. D'abord elle aimait naturellement l'étude, et le petit commencement d'instruction qu'elle devait au père Laribeau l'avait mise en goût d'en apprendre davantage; ensuite sa tristesse lui pesait, et elle était contente d'avoir une compagne savante, douce, bonne, qui l'aimerait et qu'elle pourrait aimer, quelque chose comme une mère,

qui remplacerait un peu celle qu'elle avait perdue. Elle se faisait bien quelques illusions, la pauvre Pauline! mais cela servait toujours à la rendre heureuse pour un instant, et c'était autant de gagné sur sa triste vie.

De plus, elle avait en ce moment un motif particulier de contentement. M. de Varnac, ayant quelques affaires à régler sur ses terres, avait ramené sa famille de Constantinople, et sa femme avait consenti à passer quelques semaines à Varnac, avant de s'en aller avec armes et bagages visiter l'Andalousie, qu'elle ne connaissait pas encore. Pour charmer ses loisirs, elle montait à cheval; elle eut la mauvaise chance de rencontrer un jour une monture ombrageuse qui la jeta par terre si malheureusement qu'elle fut condamnée à six mois au moins de lit d'abord et de chaise longue ensuite. M. de Varnac jugea que le moment était bon pour commencer sérieusement l'éducation de Mary et de Lucy, et écrivit à Paris pour se procurer une institutrice qui s'occuperait des deux petites filles tant que durerait la réclusion de leur mère. Peut-être la maladie calmerait-elle un peu l'ardeur voyageuse de Mme de Varnac, et consentirait-elle désormais à passer en Poitou la plus grande partie de l'année. Au pis aller, si l'on recommençait les courses vagabondes, eh bien! on emmènerait l'institutrice, et les enfants s'instruiraient en courant le monde. Ceci se passait dans les derniers jours de juillet; dans la première semaine d'août, Roger, sorti du collége, apprenait que ses vacances se passeraient à Varnac, et se réjouissait à l'idée de revoir Pauline; et deux jours après il allait chercher à la gare de Poitiers Mme Limeuil, expédiée de Paris comme « reunissant toutes les qualités et tous les talents qu'on pouvait désirer »



Pauline lui montra les vieux portraits. (P 278, col. 2.)

Le motif de contentement de Pauline, c'était le retour de Roger. Mme de Varnac, avant son accident, était venue avec son mari faire une visite à la marquise de Vauclain et la remercier d'avoir accueilli Roger pendant l'épidémie de coqueluche; elle avait amené Mary et Lucy pour les présenter à Pauline, et elle avait instamment prié la marquise d'envoyer sa petite-fille partager les jeux de Mlles de Varnac, Mme de Vauclain, qui ne faisait plus de visites depuis longtemps, avait cependant rendu celle-là; elle se préoccupait de la tristesse et de la langueur de Pauline, et pensait qu'un peu de société lui ferait du bien. Pauline avait joué avec les poupées anglaises à tête de cire et à cheveux couleur de filasse; elle avait confectionné des puddings en miniature et appris différents jeux anglais; mais Mary et Lucy étaient froides et peu communicatives, et Pauline ne se plaisait pas autant avec elles qu'avec Lisette : ce qu'elle voyait de mieux en elles, c'est qu'elles étaient les sœurs de Roger. Aussi fut-elle franchement heureuse quand elle apprit que la famille s'installait à Varnac pour longtemps, et que Roger allait y passer ses vacances tout entières. Deux mois! deux grands mois dans la belle saison! ce serait bien plus amusant qu'en hiver. On irait loin dans les bois, on cueillerait des fleurs dans les prés, on ferait la vendange, on ramasserait des châtaignes, on récolterait des champignons sous les chênes et des noisettes dans les taillis, et on irait au moulin présenter Lucy et Mary à toute la famille Raviaud. Pauline ne doutait pas que les deux petites filles n'y trouvassent un grand plaisir.

Le jour donc où les deux institutrices arrivèrent ensemble à la gare de Poitiers, Pauline, agitée et impatiente, voltigeait avec la rapidité d'un feu follet, passant d'une chambre à l'autre pour consulter toutes les pendules de la maison, descendant l'escalier, s'en allant explorer l'avenue, remontant pour gagner une fenêtre d'où l'on pût voir loin sur la grande route, et demandant dix fois par heure à Mariette si le train ne devait pas être arrivé, et combien il faudrait de temps à la voiture de M. de Thoiray pour venir de Poitiers à Vauclain. Elle aurait aimé aller jusqu'au bout de l'avenue et même plus loin; mais la marquise avait ordonné à Mariette de la garder à la maison et de l'habiller pour qu'elle fût présentée en temps convenable à son institutrice; et Pauline n'osait pas s'écarter de la maison. Elle trompait son impatience en faisant semblant d'aider Mariette, qui mettait la dernière main aux apprêts de l'appartement que Pauline allait désormais habiter avec son institutrice. Cet appartement, situé sur le même palier que celui de la marquise, se composait de trois pièces : une chambre pour l'élève, une pour la maîtresse, et un joli salon

d'étude. Il avait été habité autrefois par Paul de Vauclain et ses précepteurs; après sa rupture avec son fils, la marquise l'avait fait fermer, et elle y allait souvent pour y pleurer seule. Depuis que Pauline était là, elle l'avait délaissé peu à peu, et elle s'était décidée à le faire réparer pour sa petite-fille, qu'elle aurait sans cela été obligée de loger trop loin d'elle ou de laisser au second étage avec les domestiques. Pauline était très-contente d'avoir une jolie chambre neuve; la seule chose qui l'inquiétât était la proximité de la marquise; mais la marquise se souciait si peu d'elle! elle n'aurait sans doute pas souvent l'envie de venir la voir.

Tout était prêt. Mariette monta quelques degrés d'un marche-pied, s'assura de la solidité d'un grand clou à crochet planté dans le mur, juste en face du lit de Pauline, et dit à Gervais : « Allez le chercher maintenant! »

Chercher quoi? C'est ce que la petite fille demandait avec instance à Mariette, qui ne lui répondait pas, lorsque Gervais revint avec un grand cadre; il monta sur le marche-pied et pendit le cadre au clou. Mariette le redressa de la main, le regarda, et dit en s'essuyant les yeux : « Comme c'est bien lui! »

Le cadre contenait un portrait, celui d'un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, à la figure fière et résolue, aux grands yeux bruns étincelants, au teint brillant, à la fine moustache noire. « C'est mon Paul! dit Mariette à l'enfant. Madame l'a tenu renfermé bien des années; mais elle vient de le faire réparer, et elle a ordonné de le mettre dans votre chambre. Êtes-vous contente de l'avoir chez vous, votre papa? »

Pauline dit oui, mais elle pensait en elle-même : « Quel dommage qu'il n'y ait pas aussi le portrait de maman! » et elle contempla ce père qu'elle avait si peu connu, en cherchant à rapprocher de ce brillant portrait la vague image que lui retraçait sa mémoire. Ce fut Mariette qui l'arracha à sa contemplation : elle venait de regarder par la fenêtre.

« Voilà la voiture de M. le baron! Venez vite, mademoiselle Pauline, que je boucle vos cheveux et que je change votre robe! »

Pauline s'élança, le cœur palpitant, pour voir celle qu'elle attendait; elle aperçut la tête du baron à une des portières de la voiture, et à l'autre une grande main vêtue d'un gant rougeâtre, et, fort au-dessus de la main, un bout de plumet défrisé, d'une teinte indéfinissable, qui devait surmonter un chapeau. La voiture s'arrêta devant le perron; mais la corniche qui régnait au-dessus des fenêtres empêchait de voir les personnes qui en descendaient; Pauline entendit seulement une voix qui demanda « si matame la marquise te Fauclain était fisiple »; et elle trouva que c'était une drôle de voix. Mais elle n'eut pas le temps de se livrer à ses réflexions; Mariette s'empara d'elle pour l'orner, et la dernière boucle de ses cheveux était encore enroulée sur la baguette à friser, lorsque Claudine, la petite femme de chambre, montra sa tête à la porte entrebâillée, et dit que « Mme la marquise attendait mademoiselle au salon. »

Mademoiselle, contente et tremblante en même temps, suivit Claudine, et Mariette suivit aussi, pour voir quelle figure avait l'institutrice. Mariette s'était attachée à Pauline, et elle était un peu jalouse d'avance de la nouvelle venue. Elle ne désirait pas précisément qu'elle fût désagréable; mais elle se disait : « Bah! *elle* la grondera bien quelquefois, et elle l'ennuiera avec ses leçons, et la petite sera bien contente de venir me retrouver pour que je la console et que je l'amuse! »

Claudine ouvrit la porte du salon, et Pauline, qui avait pris son air de cérémonie, entra à petits pas : la marquise leva la tête, et Mme la comtesse de Nichtsburg en fit autant.

« Madame, dit la marquise à l'institutrice, voici Mlle de Vauclain, votre élève. Pauline, vous obéirez à Mme de Nichtsburg comme à moi-même; elle est très-instruite, et vous apprendra tout ce que vous devez savoir. Venez la saluer; nous irons ensuite l'installer dans sa chambre, et nous lui laisserons le reste de la journée pour se reposer. »

Pauline mit sa petite main dans la large main au gant rougeâtre que lui tendit Mme de Nichtsburg, et elle écouta sans mot dire le discours que lui fit celle-ci sur les droits et les devoirs d'une demoiselle de qualité. Elle n'y comprit pas grand'chose, car l'ancienne dame d'honneur, qui parlait un français assez honnête dans les circonstances communes de la vie, se remettait, dans les occasions solennelles, à penser et à composer ses phrases en allemand, qu'elle traduisait ensuite mot à mot, et la clarté n'y gagnait pas. Quand elle eut fini, elle se leva majestueusement, fit à Pauline une révérence de cour, en lui disant que c'était comme cela qu'il fallait saluer les souverains et les chefs de famille, qui étaient les souverains de leur maison; et, cette première leçon une fois donnée, elle se laissa montrer l'appartement qu'elle allait habiter avec son élève. Elle en loua beaucoup la disposition, la vue, la situation, le mobilier, et déclara à Mme de Vauclain que le Poitou lui semblait un pays *béni du ciel*. Puis, quand la marquise se fut retirée, elle s'informa près de Claudine, qu'on avait mise à ses ordres, « s'il ne serait pas possible de faire une *petite* collation. » Claudine la conduisit dans la salle à manger; et Pauline, tout en se tenant respectueusement auprès d'elle, la regarda avec un étonnement croissant, et finit par se dire qu'il n'était pas étonnant que cette dame fût devenue de si belle taille, si depuis sa naissance elle avait toujours mangé autant que cela. Après sa collation, la dame demanda s'il y avait au château de Vauclain une « galerie des ancêtres »; et il fallut que Pauline lui montrât les vieux portraits. Mme de Nichtsburg parut fort étonnée de son ignorance au sujet des faits et gestes de tous ces remarquables personnages, et

elle lui dit que la première connaissance d'une demoiselle de noble race devait être celle de sa généalogie. Pour preuve de ce qu'elle avançait, elle se mit à lui réciter les noms et alliances de tous les Vonderstratten, depuis qu'il y avait des Vonderstratten, et Dieu sait depuis combien de temps il y en avait! Heureusement que Pauline était debout, posture peu favorable au sommeil, car sans cela elle se serait sûrement endormie, ce qui eût donné à l'ex-dame d'honneur une fâcheuse idée de la pureté de sa race. Bon sang ne peut mentir : ce n'est pas une Vonderstratten à qui une généalogie quelconque eût jamais donné envie de dormir.

A suivre. Mme Colomb.



NAISSANCE D'UNE PERLE

LÉGENDE ORIENTALE.

« O croyants qui m'entendez, laissez faire la sublime volonté d'Allah. Soit qu'il permette au vent du désert de soulever le linceul de sable qui doit vous engloutir, soit qu'il fasse jaillir l'eau rafraîchissante sous les palmiers de l'oasis, cette volonté est sainte, forte et sacrée. Dites : « c'était écrit », pliez le genou et que la mousseline de vos turbans baise la poussière de la route. »

Ainsi parlait Khosrou, le sage, le vertueux thaleb, et lorsqu'il eut rassemblé autour de lui son auditoire attentif, il commença son enseignement par la parabole suivante :

Un jour, chassée au loin par le souffle de l'Occident aux ailes humides, une goutte d'eau, fille des nuages, traversa l'espace éthéré, et vint tomber dans l'abîme des mers orageuses.

« Que viens-tu faire parmi nous, chétive créature, lui demandèrent les flots puissants qui se soulevaient courroucés les uns au-dessus des autres comme des coursiers blancs d'écume. Ne crains-tu pas d'être engloutie dans la prochaine vague et d'y disparaître à jamais. Crois-en notre parole; ta place n'est pas ici au milieu des éléments déchaînés. Va plutôt, perle liquide, au sein de la rose de Damas pour rafraîchir Bulbul dont les chants harmonieux s'élèvent jusqu'au trône d'Allah, ou bien encore, diamant d'une heure, va te suspendre à la feuille tremblante de l'arbre des forêts. Si tu dédaignes les splendeurs de la terre et les jardins des hommes, remonte vers l'arc-en-ciel, et joins-toi à cette écharpe brillante qui rattache le ciel au globe terrestre. Partout enfin, tu seras mieux qu'au milieu des fureurs de la tempête.

— Ma place est où Dieu m'envoie, répondit timidement la goutte d'eau. Qu'importe que je vive ou je meure, que je m'évapore dans un rayon de soleil, ou que je rentre dans le sein de la terre humide, Allah m'a dit de venir et je suis venue. »

La tempête dura longtemps; longtemps les flots furieux battirent le rivage solitaire. Lorsqu'enfin l'aurore vint à fuir devant le jour, lorsque la lumière, heureuse de renaître, s'épanouit en mille rayons joyeux, la brise d'Orient s'éleva douce et frémissante. A peine, sur la cime des vagues déjà bleues, de minces franges d'argent rappelaient-elles encore l'agitation tumultueuse de la veille.

Tout à coup, par-dessus la plainte monotone des flots une grande voix s'éleva, plus puissante que le tonnerre, plus terrible que le rugissement du lion, cependant plus harmonieuse que les accents de Bulbul.

« Goutte de pluie d'Allah, disait le seigneur des étoiles, fidèle esclave de ses volontés, mûris en paix dans la modeste coquille nacrée. Deviens-y plus belle que le diamant dont les facettes dardent mille feux, plus brillante que le rubis aux reflets étincelants, plus chaste que la turquoise à la nuance azurée, plus douce à l'œil que l'émeraude qui parle d'espérance, plus blanche que l'opale aux reflets irisés. Enfant du ciel, éphémère goutte d'eau descendue des nuages, prends force et durée dans ta demeure paisible. Sois désormais la perle sans tache, parure immaculée des vierges, et que ta blancheur naïve, aussi bien que les étoiles du firmament, proclame la grandeur du Dieu qui te créa. »

C'est ainsi que furent récompensés le courage modeste, l'obéissance sans murmure, et plus tard, sur le trône sublime de l'Iran, Abbas le victorieux eut pour royale parure, au milieu de son turban précieux, la perle jetée par les orages, l'humble goutte d'eau descendue du ciel.

Marie Maréchal.

LES RUINES DE MYCÈNES

Nos lecteurs se souviennent des curieuses découvertes du docteur Schliemann sur l'emplacement de l'antique Troie [1], la ville d'Hector et de Priam. L'infatigable archéologue vient de faire, parmi les ruines de Mycènes, une découverte non moins intéressante; en effet, il aurait retrouvé dans le tombeau des Atrides les squelettes d'Agamemnon, de Cassandre et de leurs compagnons tués par Egisthe.

Ces squelettes, fort bien conservés, étaient couverts d'ornements d'or. L'un d'eux, que M. Schliemann considère comme celui d'Agamemnon, portait un diadème d'or, orné de lignes en spirale, et au centre duquel on voit deux soleils. Près du corps il a trouvé un fer de lance, deux petites épées de bronze, deux longs couteaux du même métal, une coupe en or à une seule anse. Avec les épées gisaient çà et là de petits morceaux de toile provenant probablement des fourreaux. Enfin, dans le même tombeau, on a encore trouvé deux vases de terre façonnés à la main, l'un vert, l'autre rouge, ornés de figures géométriques. Auprès de deux autres squelettes, dont l'un était celui d'une femme, on a découvert des ornements en or pesant cinq kilos, des gobelets en or et en argent, cent trente-quatre boutons en or, quatre poignées d'épées en or, des boucles d'oreilles représentant Hercule tuant le lion de Némée, onze épées en bronze, deux sceptres avec poignées de cristal, des fragments de casque lamés d'or, quatre grandes cuirasses d'or : deux carrées et deux semi-circulaires, ornées de figures représentant des lions, des chevaux, des sphinx; enfin des disques en or couverts de végétaux et d'animaux asiatiques en relief. On le voit, la découverte a son prix, et l'infatigable chercheur qui dépense sa fortune à ces travaux a bien le droit d'en être fier. Ces découvertes ont un grand intérêt et donneront lieu à de savantes et curieuses discussions entre les savants de tous les pays.

Les ruines de Mycènes, la capitale du roi des rois, Agamemnon, sont parmi les plus belles de la Grèce. « Leur aspect, dit M. Belle, est sauvage et sinistre; l'on ne peut désirer un autre théâtre approprié au sombre et sanglant drame de cette horrible famille des Atrides, qui n'a légué à la postérité que des souvenirs de meurtres et de crimes odieux. Il semble qu'on marche dans le sang quand on entre dans cette enceinte formidable, et il n'y a pas jusqu'à la teinte noirâtre des murailles qui n'ajoute à cette impression. Avant de venir ici, il faut avoir lu cette tragédie où Sophocle a fait revivre, avec une énergie admirable, Agamemnon le pasteur des peuples, Clytemnestre et Egisthe, Oreste et Electre. L'imagination, sous l'empire de cette poésie vibrante, et en face de cette nature si étrangement triste et sauvage, vous transporte sans transition à vingt siècles en arrière. Au moment où l'on s'engage entre ces deux remparts, formés de blocs que cent hommes pourraient à peine soulever et qui précèdent la porte royale, on se range instinctivement comme si, sur ce sol de rocher qui conserve encore des traces de roues, on entendait rouler le char d'Agamemnon revenant de la guerre de Troie avec Cassandre. Là-bas, sous cette porte que surmontent deux lions gigantesques dressés debout, sa femme Clytemnestre et Egisthe l'attendent. Encore un pas, et il tombera victime d'un infâme guet-apens. Nous nous avançons ; voici le palais (y a-t-il deux heures ou trente siècles que nous sommes là?); on entend des cris, la foule s'ameute, un homme sort un poignard à la main, les yeux hagards, les cheveux hérissés. On fuit devant lui; c'est Oreste qui vient d'assassiner Clytemnestre, et que les Furies poursuivent. Électre, sa sœur, lui a mis l'arme dans les mains et a assisté froidement au meurtre en lui disant : « Frappe encore une fois, si tu peux. »

Après la destruction de la famille d'Agamemnon et le retour des Héraclides dans le Péloponnèse, Mycènes perdit sa puissance, et sa population fut chassée par les habitants d'Argos. Depuis cette époque, elle est toujours restée déserte, semblable à ces maisons isolées où un crime a été commis, où personne n'ose plus entrer, et que le passant évite le soir quand il entend les volets grincer sur leurs gonds avec un bruit sinistre.

Les murailles sont intactes. Les Vénitiens et les Turcs ne sont pas venus maçonner leurs créneaux grêles sur ces assises de géants. Elles suivent les sinuosités du roc, entourant l'ancienne Acropole de tous côtés, sauf au sud, où la hauteur du rocher était une défense plus que suffisante. Elles sont de construction cyclopéenne, c'est-à-dire composées de pierres énormes disposées irrégulièrement.

Trois portes donnaient accès dans la ville fortifiée. La principale, située à l'ouest, est la célèbre « porte des Lions ». On y arrive par une sorte d'avenue de 15 mètres de long sur 10 de large, comprise entre deux gros murs de défense composés de grands blocs de pierre triangulaires.

Cette porte, de forme pyramidale, a environ 5 mètres 30 centimètres de hauteur et 3 mètres de largeur dans la partie supérieure. Le linteau consiste en une seule pierre de près de 5 mètres de long sur 2 de hauteur et 1 mètre 20 centimètres d'épaisseur. On y voit encore les tourillons où tournaient les pivots des portes. Ce linteau est surmonté d'un énorme bas-relief, sculpté dans une pierre triangulaire de 3 mètres de haut en calcaire très-fin qui a pris un ton général gris verdâtre foncé. Cette sculpture, le plus ancien exemple que nous possédions de l'art des âges héroïques avant la guerre de Troie,

1. Voy. vol. II, page 389, et vol. III, page 268.



La Porte des Lions à Mycènes (P. 280, col. 2.)

représente deux lions dressés debout contre un pilier central.

Les deux animaux appuient les pattes de devant sur le soubassement du pilier, les pattes de derrière reposant sur l'architrave de la porte. Les têtes manquent, mais les restes de crinière que l'on distingue nettement à l'animal de gauche, les pattes qui sont très-bien accusées suffisent pour faire reconnaître que ce sont bien là des lions. Ils ont été sculptés au marteau et sont un peu lourds de forme, mais n'en ont pas moins un caractère sévère et grandiose.

Quand on a passé sous la porte des Lions, on se trouve dans l'enceinte de l'Acropole, qui monte en forme de triangle vers la montagne. Çà et là on rencontre des substructions, des fondations de maison et des citernes taillées dans le roc; l'une est même encore garnie du ciment destiné à empêcher l'absorption de l'eau par la roche poreuse qui forme les parois. A l'extrémité orientale, des restes de murailles paraissent avoir appartenu à un grand édifice régulier. N'était-ce pas le palais d'Agamemnon, celui qui a retenti des imprécations d'Oreste et des cris de Clytemnestre égorgée?

Près de là, une seconde porte plus petite s'ouvre dans les remparts et donne accès à un ancien chemin qui descendait vers la ville basse. D'un côté, un parapet garantit du précipice; de l'autre, s'élèvent les murailles de l'Acropole, que l'on avait à sa gauche en entrant, de façon à protéger, pendant les sorties, le flanc droit des soldats, celui qui n'était pas couvert par le bouclier.

En redescendant la colline, et en dehors de l'enceinte, à 400 mètres environ de la porte des Lions, est située la construction que l'on a tour à tour appelée tombeau d'Agamemnon ou trésor d'Atrée, et qui était probablement l'un et l'autre.

A l'exception de la façade, il est entièrement souterrain, et son aspect extérieur est celui d'un tumulus. On y accède par un corridor de 20 mètres de long sur 6 mètres de large, formé, comme l'avenue de la porte des Lions, par deux murs cyclopéens; puis on se trouve vis-à-vis d'une porte de forme pyramidale dont la partie la plus remarquable est le linteau, composé de deux énormes pierres juxtaposées. La plus grande a 8 mètres de long sur 6 de profondeur et plus de 1 mètre d'épaisseur. C'est un poids de 170 000 kilogrammes, extrait d'une carrière voisine et transporté là. Au-dessus du linteau est une ouverture triangulaire qui probablement servait à encastrer quelque bas-relief, car l'idée d'un soupirail ne semble guère acceptable; l'air et la lumière étaient bannis des tombeaux, et il n'est pas présumable qu'on aurait laissé une ouverture par où les voleurs auraient pu se glisser.

Quand on a pénétré dans l'édifice, on est dans une grande salle circulaire de 14 mètres de diamètre, surmontée d'une voûte parabolique de 14 mètres de hauteur. Cette salle était entièrement revêtue de plaques de bronze fixées par des clous de même métal dont on voit encore quelques-uns. La pierre placée au plus haut point de la voûte a été soulevée, dit-on, par ordre de Veli-Pacha, sur le bruit accrédité dans le pays qu'il se trouvait là d'immenses trésors. A droite est une salle plus petite, carrée, et entièrement creusée dans le roc. Au-dessus de la porte est aussi une ouverture triangulaire comme à la grande porte. Ce monument, qui semble construit d'hier, frappe vivement par son caractère de force et de grandeur. Les proportions de ce dôme donnent une idée formidable de la puissance des hommes qui l'ont construit.

C'est près de là que M. Schliemann a fait les découvertes que nous avons signalées au commencement de cet article.

P. Vincent.

LA FÊTE DES OMELETTES

Dans le département des Hautes-Alpes se trouve un hameau dépendant du canton de Saint-Firmin, situé près du torrent de la Sevraise et qu'on nomme les Andrieux. Ses habitants sont privés chaque année pendant cent jours du soleil, dont les rayons, à partir des premiers jours de novembre, ne descendent plus jusqu'au fond de la vallée, et n'y reviennent que le 10 février. Ce jour-là il y a fête dans le hameau. Dès que l'aube paraît au sommet des montagnes, quatre bergers l'annoncent au son d'instruments champêtres; ils se rendent chez le plus âgé des habitants, qui préside à la fête sous le titre de Vénérable. Chacun se rend sur la place, tenant à la main un plat où fume une omelette; le Vénérable, accompagné des musiciens, arrive et prend place au milieu de l'assemblée qui l'acclame et danse autour de lui une ronde, chacun tenant son plat à la main; puis on se dirige avec ordre et musique en tête vers le pont du village, sur les parapets duquel les plats sont déposés, et l'on va danser dans le pré voisin jusqu'à ce que le soleil arrive au village; on reprend alors les plats; le Vénérable, tête nue, élève le sien vers l'horizon, et chacun, comme lui, offre son omelette à l'astre du jour. Quand ses rayons éclairent tout le village, on rentre chez soi, les omelettes sont mangées (après avoir été réchauffées sans doute), et comme c'est un assez triste déjeuner, on s'en dédommage en festinant le reste du jour et une partie de la nuit. C'est ainsi, dit un poëme en patois du pays, qu'une piété naïve témoigne le bonheur de revoir l'astre qui fertilise les champs, verse de toutes parts la joie, l'espérance et embellit le monde.

COUSINE MARIE[1]

XIX

Du Japon à Montmorency.

Un matin, le facteur déposa, avec l'indifférence qu'il lui est bien permis d'avoir, une lettre de Marseille pour Mlle Cormery. Cette lettre était de Mme Paul Leperrier. Le consul avait obtenu un congé de six mois et il venait avec sa femme passer ce temps à Paris.

A cette nouvelle, Blanche déclara que les amis de Marie prendraient domicile à Montmorency, et qu'on tâcherait d'être assez aimable pour leur faire oublier les charmes de Yokohama.

Marie éprouvait une joie d'enfant et aussi un chagrin d'enfant à la pensée d'attendre plusieurs jours avant de voir sa *petite mère*, car, se disait-elle, la correspondance ne peut remplacer ces douces causeries qui se complètent par un regard, un sourire et souvent une larme.

Mme des Tourelles s'associait sincèrement à la joie de son amie, mais, au fond, elle redoutait la présence de Charlotte. Cette petite mère était une rivale qui n'avait pas sans doute oublié combien les grandes cousines étaient peu aimables pour la petite cousine. Puis, par un retour naturel à un bon cœur, Blanche se disait : « Si j'étais à la place de Marie, je n'attendrais pas ici l'arrivée de Charlotte, j'irais la trouver à Marseille..... Pourquoi ne lui procurerais-je pas ce plaisir. Chère Marie ! Je lui dois tant..... Il n'y a pas d'hésitation possible : nous partirons ce soir. »

Contrairement à ses habitudes, Blanche frappait à la porte du colonel dès sept heures du matin. Elle venait lui faire part de son projet.

« Que c'est aimable ! Oui, emmenez-la ; vous reviendrez tous ensemble. J'aurai la société de Rose. N'écoutez pas un seul mot des objections que Marie va vous faire. Je la connais..... »

Le vainqueur ne fait pas une entrée plus triomphante dans la ville dont les portes viennent de s'ouvrir devant lui, que ne fut celle de Blanche chez son amie.

Mlle Cormery était installée à sa petite table depuis longtemps. Sans la physionomie joyeuse de Blanche, elle eût cru à quelque malheur en la voyant debout de si bonne heure.

« Déjà en visite ! Tu m'apportes certainement quelque grosse nouvelle.

— Tu ne te trompes pas : il s'agit en effet d'une affaire importante. »

Marie rougit : « Tu me fais peur ; explique-toi ; je n'aime pas les mystères.

— Écoute, et surtout pas de réflexions inutiles,... la chose est convenue avec ton père ; laisse ta plume, ton cahier et tes belles idées : nous partons ce soir pour Marseille. »

Tout cela fut dit si rapidement, si joyeusement, que Marie put à peine placer un mot ; elle était tremblante de bonheur. Son père lui confirma les paroles de Mme des Tourelles avec une telle expression de joie, qu'elle ne dissimula plus la sienne.

Le soir même, les deux amies partaient accompagnées d'une femme de chambre et d'un domestique.

Blanche avait fait plus d'une bonne action dans sa vie, mais jamais elle n'avait si bien apprécié la liberté d'agir, de suivre le mouvement généreux de son cœur. Satisfaire ses goûts, ses fantaisies les plus coûteuses, était sans doute un privilége qu'elle appréciait depuis longtemps, mais remplir sa bourse d'or pour procurer à une amie une satisfaction qu'elle ne pouvait se procurer elle-même, c'était un sentiment nouveau et d'une douceur infinie.

Le lendemain à midi nos voyageuses descendaient à l'hôtel de Marseille où un appartement avait été préparé pour les recevoir. Mme des Tourelles eût souhaité que son amie prît quelque repos.

« Du repos ! s'écria Marie avec indignation ; mais ne nous sommes-nous pas assez reposées cette nuit? Je vais changer ma toilette poudreuse contre une autre, et avec ou sans ta permission, aller voir la mer, faire connaissance avec cette belle inconnue que j'aime avant de la connaître, et la remercier de m'amener ma *petite mère.* » Elles sortirent ensemble.

Chacune des paroles de Marie ravissait Blanche. Cependant, après une heure d'admiration, par un soleil ardent, Marie comprit qu'un peu d'ombre était nécessaire ; mais que les heures lui semblaient longues ! et d'autant plus longues, qu'on parlait de quarantaine : précaution que Mlle Cormery, malgré son bon sens, déclara absurde.

Blanche s'inquiétait de renouveler connaissance avec Charlotte qu'elle avait vue seulement deux fois au parloir chez Mme Lombard. « Elle doit être prévenue contre moi. Que pense-t-elle de mon intimité avec Marie?..... Au fait, qui aurait pu prévoir que cette petite fille serait un jour ma meilleure amie : un guide, quoique ayant six ans de moins que moi ! »

Le bâtiment est signalé ; mais l'autorité ne tient pas plus compte de l'impatience des passagers que de celle des amis. La salubrité du bâtiment est parfaite ; toutefois il sera aéré, lavé et les passagers feront une courte quarantaine.

Pendant que les jours s'écoulent, Mme des Tourelles promène sa jeune amie ; elle va au-devant de tous ses désirs, elle ne songe qu'à la distraire, à satisfaire ses moindres fantaisies.

Le consul était attendu à l'hôtel où étaient descendues ces dames, mais le jour de son arrivée n'était pas encore fixé. Marie écrivit à l'avance un

1. Suite. — Voy. pages 74, 90, 107, 123, 140, 156, 171, 188, 203, 220, 235, 252 et 267.

billet à l'adresse de Mme Leperrier et donna l'ordre de le lui remettre au moment même de son arrivée.

Vingt-quatre heures plus tard, Charlotte apprenait que *sa fille* était à Marseille avec Mme des Tourelles, et dans le même hôtel, circonstance qui ne pouvait s'expliquer, quoique Marie lui eût bien dit quelque chose de son intimité avec Blanche.

La réponse de Mme Leperrier ne se fit pas attendre, et, dès que la discrétion le permit, les deux amies se trouvèrent dans les bras l'une de l'autre.

Le moment où deux amis se retrouvent est toujours solennel. Après l'effusion du cœur, ils se regardent, s'observent, ils constatent l'œuvre du temps. Cette fois-ci, il n'y avait point de reproche à faire au temps.

Le soleil du Japon avait légèrement bruni le visage de Charlotte sans altérer la finesse de ses traits; sa physionomie un peu plus grave avait conservé tout le charme de la bonté et de l'intelligence.

Charlotte, devenue diplomate, ne dit point à Marie : « Tu as embelli, ta taille est svelte et gracieuse, tu es charmante, » mais elle parla longuement du bonheur de passer plusieurs mois ensemble et s'informa du colonel avec l'accent d'une véritable affection.

Le consul et sa femme s'empressèrent d'aller saluer Mme des Tourelles, et sur l'invitation qu'elle leur en fit, ils acceptèrent l'hospitalité à Montmorency.



Tu vas voir Pierre. (P. 284, col. 1.)

« Je te trouve bien indifférente, dit Charlotte, tu ne me parles pas de mon petit garçon et jamais tu ne m'en as dit un mot dans tes lettres.

— Tu as un petit garçon? En voilà la première nouvelle. Oh! il faut que le consul fasse un procès à l'administration des postes, qu'il réclame la lettre qui m'annonçait la naissance de ton petit enfant!

— En attendant, tu vas voir Pierre. »

Au petit cri que jeta Charlotte parut une jeune fille, amenant par la main un bel enfant de trois ans dont le teint n'avait pas encore subi l'influence du climat sous lequel il était né. Marie lui prodigua les plus tendres caresses, mais la Japonaise fixa particulièrement son attention. Elle était grande, bien faite, ses yeux ronds et bruns ne manquaient ni de douceur ni de vivacité, ses cheveux d'un noir d'ébène étaient gracieusement séparés en plusieurs bandeaux. On voyait que son costume national avait été modifié, quoiqu'il conservât encore assez d'originalité pour attirer l'attention. Myshita paraissait enchantée de tout ce qu'elle voyait. Elle salua Mlle Cormery d'un air si joyeux, qu'on aurait pu croire qu'elle retrouvait une ancienne connaissance.

« Jamais, dit Charlotte, je n'aurais reconnu Mme des Tourelles : quel changement! Il ne reste pas trace de sa beauté.

— Tu es alors tout à fait diplomate?

— Certainement.

— Moi, je dis tout ce que je pense comme autrefois. »

Le mot autrefois réveilla une foule de souvenirs. Deux heures s'écoulèrent dans un délicieux bavardage.

Mme des Tourelles parla du consul et de sa femme dans des termes qui ravirent Marie. Quarante-huit heures plus tard, les amis prenaient la route de Paris. M. Leperrier s'y arrêta seul pour voir le ministre; il se rendit quelques jours plus tard à Montmorency où il était attendu avec impatience.

Marie ne fit grâce à son père d'aucun détail de son voyage, et après une description poétique de la mer et de tout ce qui avait charmé ses yeux, elle ajouta : « Mais, père bien-aimé, tout cela ne vaut pas le bonheur de vous voir et de vous entendre : c'était vrai. »

Il ne fallut pas beaucoup de temps à Charlotte pour apprécier le changement qui s'était fait dans l'esprit et dans les habitudes de Mme des Tourelles. Lorsqu'on entre pour la première fois chez un étranger, on le juge instinctivement sur ce qui frappe les regards. Le cabinet d'un homme, le salon, et surtout la chambre d'une femme, aide à connaître son caractère. L'intérieur de Mme des Tourelles restait toujours celui d'une femme riche, mais cette apparence de niaise frivolité en avait disparu.

Rose, qui avait mis de côté toutes ses petites mines parisiennes, fut fêtée par Mme Leperrier; elle prit Pierre sous sa protection. La surprise de Rose fut très-grande en voyant le petit *Japonais* comprendre tous les jeux qui l'avaient amusée quand elle était petite : creuser le sable, courir, jouer à cache-cache.

Cette découverte assez simple enchanta Rose, qui, à partir de ce moment, mit de côté ses jouets de petite fille pour ne s'occuper que du petit garçon.

Après avoir satisfait la curiosité de ces dames, Charlotte ajouta : « L'indifférence religieuse est bien grande dans ce beau pays. Le christianisme gagne peu de terrain. Sauf les émigrants et les représentants des nations européennes, il n'y a guère de chrétiens.

» Quelle joie a été la mienne lorsque j'ai aperçu la croix et que j'ai pu pénétrer dans une belle chapelle qui est l'œuvre de nos missionnaires.

Oh! dit Charlotte avec l'accent de l'enthousiasme le plus sincère : aimons la France, aimons-la bien. Oublions ce qui lui manque en constatant ce qu'elle possède, et plaçons la charité au premier rang de ses vertus. »

La présence de Julien, jeune domestique, interrompit un instant la conversation.

« Êtes-vous heureuse d'être servis par de tels hommes? Si nos domestiques n'avaient pas consenti à nous suivre au Japon, je ne sais vraiment pas si j'aurais pu m'habituer au service des gens du pays. Notre brave Julien et Marianne me consolaient de la nécessité d'avoir chez moi quelques étrangers. On a le choix entre les Chinois et les Japonais, et ils ne valent guère mieux les uns que les autres. Les serviteurs japonais font bien leur service et sont suscetibles d'attachement tant qu'on les tient à une certaine distance, mais s'ils sont traités comme ceux d'Europe, ils deviennent d'une familiarité grossière. Myshita est une rare exception. Elle a élevé Pierre, et lorsqu'elle a su que nous allions partir, elle s'est jetée à nos pieds, nous suppliant de l'emmener.

» On évite autant que possible de se faire servir par des Chinois ; ils détestent les Européens, et quoique très-polis, ils les servent à contre-cœur. Ils sont fiers, susceptibles et vindicatifs. »

Une voiture de factage s'arrêta devant la porte, et une immense caisse fut déposée dans la cour. Cette caisse contenait des meubles de laque et des objets de fantaisie dont la plupart, bien que connus en France, doublaient de prix étant offerts par Mme Leperrier.

L'ouverture de cette caisse intéressa grands et petits, mais de tous les objets plus ou moins curieux qui en sortirent, le parapluie de paille dans lequel s'enveloppent les Japonais causa une surprise générale.



Paul fit les honneurs du bal. (P. 286, col. 1.)

Rose s'en empara aussitôt. Elle paraissait et disparaissait sous son parapluie avec une adresse qui amusait autant les grandes personnes qu'elle-même.

Le capitaine Solaville a quitté l'hôpital : encore quelques jours, et il quittera l'Algérie. Déjà il s'est annoncé à sa mère; Paul s'arrêtera seulement quelques jours à Paris, puis il se rendra à Bordeaux.

Ce plan, très-simple, n'était pas celui de Mme Solaville; le séjour de son fils à Paris lui inspirait une vague inquiétude.

Déjà à cette époque, les nerfs avaient un rôle important. La mère de Paul eut donc à la suite d'un accès de larmes une attaque de nerfs solennelle.

Cependant lorsque les nerfs furent calmés, on parla raison.

« Madame, dit Angélique, si j'étais à votre place je sais bien ce que je ferais!

— Et que feriez-vous donc?

— J'irais à Marseille attendre mon fils.

— Chère demoiselle, vous êtes admirable, incomparable! Comment n'ai-je pas eu cette idée. L'impatience de voir mon fils me fait perdre la tête. Quoi de plus simple en effet que d'aller à Marseille: je partirai ce soir. »

Cette résolution étant bien arrêtée, les nerfs de madame rentrèrent dans l'ordre.

Mme Solaville partit seule. C'était la première fois qu'Angélique ne l'accompagnait pas. On ne lui en donna pas la raison, mais peu lui importait. Elle allait vivre pour son propre compte pendant une semaine, et cette perspective l'enchantait.

Mme Solaville arriva à Marseille; vingt-quatre heures plus tard, elle serrait son fils dans ses bras, le contemplant, l'admirant.

« Quelle aimable surprise, ma bonne mère! mais je veux que vous vous reposiez avant de partir pour Paris.

— C'est moi qui t'emmène à Bordeaux, mon cher enfant.

— Que diront mes sœurs? Lucie surtout qui ne quitte pas aisément sa province.

— Lucie viendra à Bordeaux. »

Paul heureux de revoir ses sœurs sentait aussi le besoin de prendre un repos qu'il n'eût pas trouvé à Paris, et il accepta simplement la proposition de sa mère.

Mme Solaville supposait que son fils n'avait dû garder aucun souvenir d'un si mince personnage que l'ancienne sous-maîtresse de Mme Lombard; mais à peine Angélique eut-elle paru au salon, que le capitaine dit à l'oreille de sa mère : « Je connais cette figure-là. N'est-ce pas une ancienne sous-maîtresse de Mme Lombard.

— Précisément. On en avait fait la gouvernante de Rose; pour des raisons à moi connues, cela ne me convenait pas. Je l'ai enlevée à Blanche, sous prétexte d'en faire une demoiselle de compagnie. »

Paul alla courtoisement saluer Mlle Angélique, et lui rappela qu'il l'avait vue quelquefois au parloir de Mme Lombard lorsque Mlle Cormery y était en pension.

Il était facile de prévoir que cette rencontre amènerait dès les premiers mots le nom de Marie; mais la préoccupation d'éloigner son fils de Paris avait empêché Mme Solaville de faire une réflexion aussi simple. Elle comprit aussitôt sa faute et crut qu'il était de bonne politique de ne pas essayer de la réparer. Angélique parla avec une grande réserve de sa chère Marie, gardant le silence sur son intimité avec une personne qu'elle jugeait si fort au-dessus d'elle. Paul ne fut pas si discret. Il lui rappela une foule de petits faits auxquels sa mère affecta de ne donner aucune attention.

Le jeune capitaine s'était fait de grandes illusions sur les douceurs du repos après la guerre. Deux jours plus tard, il montait un superbe alezan et faisait des absences de plusieurs heures soir et matin, en compagnie de quelques camarades, et il ne parlait que d'excursions dans les Pyrénées ; sa mère lui proposa de réunir ses amis, il la prit au mot et usa largement de la permission.

Cependant le but de Mme Solaville n'était pas de recevoir uniquement des officiers; mais chaque fois qu'elle parlait de donner un dîner, Paul la conjurait d'ajourner ses invitations. Il se fût volontiers contenté, pour toute distraction, de monter à cheval et de recevoir des camarades.

Chaque fois qu'il sortait, Mme Solaville se mettait à la fenêtre pour admirer la belle tournure de son fils.

Cependant, elle était vraiment malheureuse, d'autant plus malheureuse que sa confiance dans Angélique était légèrement ébranlée depuis le jour où elle avait parlé si favorablement de Marie.

Blanche et Lucie s'excusaient de ne pouvoir aller chez leur mère. Le temps pressait; Paul refusait toutes les invitations qui n'étaient pas officielles.

Un soir, le capitaine annonça à sa mère qu'il partait le lendemain avec ses amis, et qu'il reviendrait trois jours plus tard, « à huit heures du soir, heure militaire, ajouta-t-il. Je ne retarderai pas votre souper de cinq minutes, ma bonne mère. »

Ce projet enchanta Mme Solaville. Dès que Paul fut parti, elle lança des invitations de bal à toute sa société. Bien entendu que la date du bal coïncidait avec celle du retour de son fils.

Le jour est arrivé : jamais on n'avait vu tant de splendeur à l'hôtel Solaville, et la jeunesse parée et joyeuse se montrait digne de tant de frais.

Paul arrive; il s'étonne, il se fâche un peu et finit par comprendre les exigences de l'amour maternel. Il donna ample satisfaction à sa mère; il fit les honneurs du bal en vrai chevalier français, et le jour commençait à paraître lorsqu'on songea à se retirer.

Mme Solaville était ravie : elle n'avait pas perdu de vue son fils un seul instant; elle savait combien de contredanses il avait dansé avec telle et telle personne, et ne doutait pas qu'il n'eût distingué une de ces charmantes héritières.

Cette conviction l'encouragea à parler à son fils du désir qu'elle avait de le voir s'établir dans la bonne ville de Bordeaux; mais au premier mot de mariage Paul se récria : « Il faut d'abord, ma mère, que nos comptes soient réglés avec les Arabes.

Voici le ministre qui me rappelle à Paris sous huit jours. » Si Paul n'eût pas formulé d'une façon positive l'intention de ne pas se marier avant la fin de la campagne, Mme Solaville eût été bien contrariée de le voir aller à Paris. « Enfin, se dit-elle, ce bal aura toujours eu pour résultat de faire connaître à mon fils l'élite de notre société. »

La veille de son départ, Paul se présenta chez Angélique pour lui demander ses commissions. Elle lui remit une lettre et un petit paquet. « Je vous recommande bien ce petit paquet, Monsieur le capitaine. Je serais désolée s'il n'arrivait pas à ma chère Marie.

— Vous aimez beaucoup mademoiselle Cormery.

— Si je l'aime, Monsieur! Tous ceux qui la connaissent ont pour elle une juste admiration. Si je l'aime, ou plutôt si je les aime! »

Et Angélique se mit tout bonnement à pleurer.

« Allons, Mademoiselle, comptez sur mon exactitude. J'espère décider ma mère à venir à Paris. Je vais conspirer avec Mme des Tourelles.

— Il faut, ajouta vivement Angélique, que Rose fasse partie de la conspiration. Madame votre mère a pour cette enfant une tendresse..... elle n'acheva pas.

— Et vous, Mademoiselle, ne pourriez-vous pas aussi conspirer un peu.

— Moi! Monsieur, je n'ai jamais conspiré. »

Paul se retira après avoir renouvelé la promesse de remettre fidèlement à Mlle Cormery la lettre et le petit paquet.

Angélique resta pensive dans son fauteuil : conspirer! non j'aime mieux suivre le droit chemin. Si mon conseil avait quelque valeur, je dirais à M. Paul que c'est cette charmante Marie qu'il doit épouser. .... Elle frémit en songeant à l'indignation qu'un tel projet inspirerait à Mme Solaville; elle se demande si elle n'avait pas prononcé des paroles indiscrètes; quelqu'un l'avait-il entendue? Angélique se lève, s'assure que la porte est fermée, puis elle retombe dans ses réflexions.

La pauvre fille ne put pas se débarrasser de son idée fixe ; sa préoccupation était si visible, que Mme Solaville lui en demanda la cause.

« Je suis toujours émue, Madame, lorsque je vois quelqu'un partir pour Paris.

— Et si vous partiez vous-même.

— Je serais folle de joie.

— Voilà qui gâterait tout.

— Comment, Madame.

— J'avais l'intention de vous envoyer à Paris pour une affaire que je n'ai pas voulu confier à mon fils; mais vous faire perdre la tête, ma chère Angélique...

— Oh! Madame, si je la perds, je la retrouverai bien vite. Vous connaissez mon dévouement.....

— Oui, et c'est pourquoi je vais vous confier des papiers que vous remettrez vous-même à mon agent de change, et comme je ne suis pas égoïste, vous resterez jusqu'au moment où je vous rappellerai. Je vais enfin faire une visite à ma belle-sœur qui habite Toulouse, et je peux très-bien vous donner quelques semaines de liberté, mais à la condition expresse que vous me rendrez un compte fidèle de tout ce qui se passera chez ma fille : ce sera le moyen de me rapprocher de vous tous.

— Oh! Madame, quelle bonté!

— Faites vos préparatifs, ma chère. J'ai bien bonne envie de profiter de l'occasion pour faire remonter mes diamants..... On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Vous m'effrayez, Madame! me charger de diamants!

— Ils ne peuvent être plus en sûreté qu'entre vos mains. »

Pendant qu'Angélique se dirige vers Paris, le capitaine s'établit chez sa sœur. Mme des Tourelles lui déclare qu'elle trouvera moyen de le faire mettre en prison plutôt que de le laisser retourner près de sa mère, car après tout, sa mère pouvait très-bien venir.

Des heures entières se passèrent à causer intimement. Rose sans nul soin de sa dignité (car enfin elle avait dix ans) était campée sur les genoux de son oncle; elle admirait ses moustaches noires et l'écoutait respectueusement.

Il était sept heures du matin lorsqu'Angélique arriva chez Mme des Tourelles : grande surprise! On aurait pu croire à un malheur si sa physionomie n'eût été radieuse.

Paul cria à l'espionnage, il se fâcha, menaça; mais sans trop savoir pourquoi il était content de revoir Angélique.

A suivre. Mlle GOURAUD.

LE BABIROUSSA

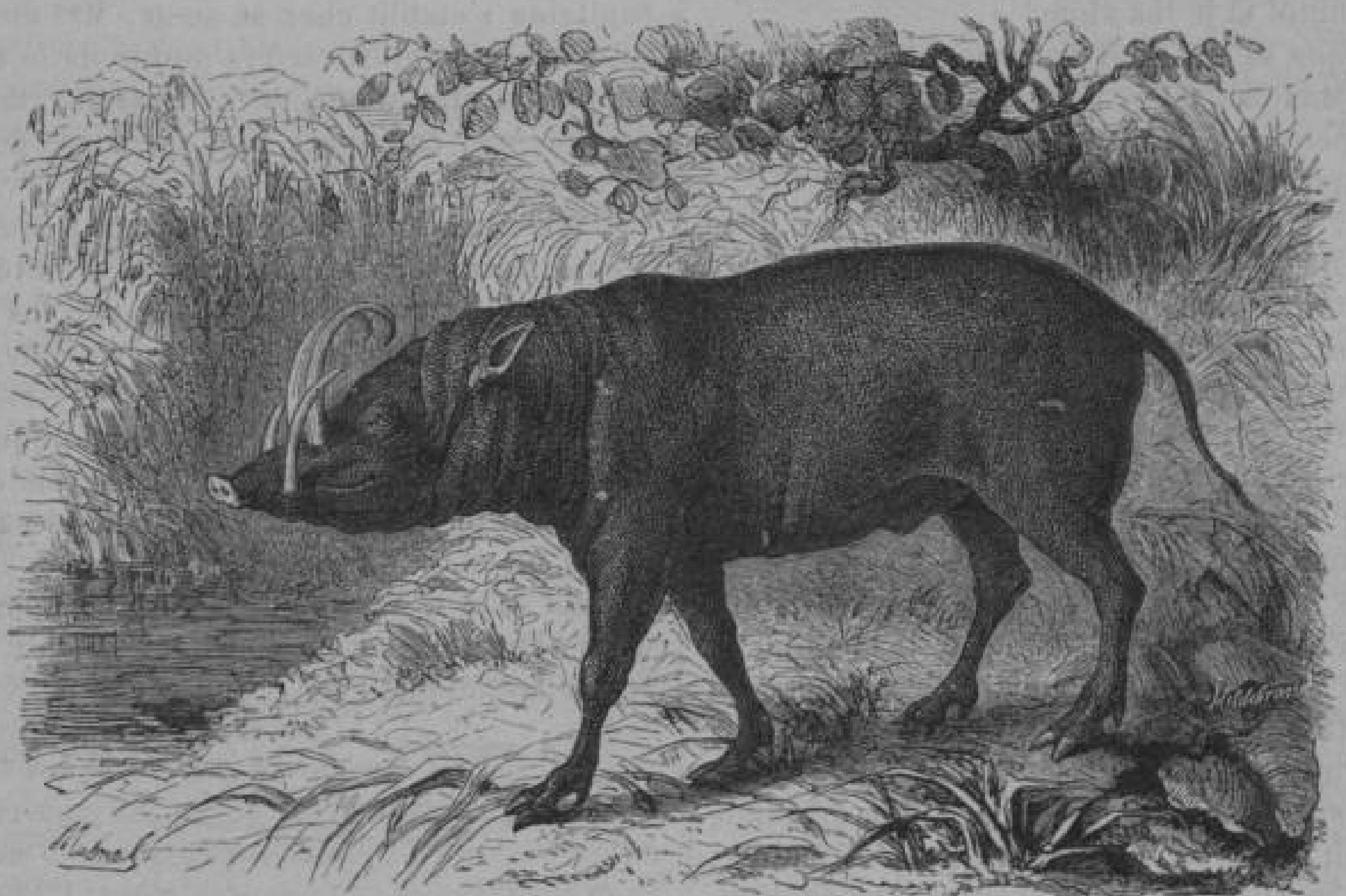
On a beau dire que la beauté est une qualité relative, la famille des *Suidés*, ou des cochons, n'est pas nombreuse dans le monde, puisqu'elle ne comprend que sept ou huit espèces, mais renferme certainement des animaux que l'on ne peut admirer. Le sanglier lui-même n'est pas un Adonis, mais le Babiroussa n'est certainement pas beau, malgré le nom de *cerf* que les Indiens lui ajoutent : babi-roussa, cochon-cerf. Qu'a-t-il du cerf, mon Dieu! A moins que les braves sauvages n'aient trouvé une certaine analogie entre sa taille plus élancée que celle des autres cochons, entre ses défenses fantastiques et les bois du roi des forêts.

Le Babiroussa est un personnage qui ne se trouve pas en beaucoup d'endroits : il est absolument de l'archipel malais ; en dehors de Célèbes et de Soula, on ne le trouve qu'à Bourou ; par conséquent, son habitat est l'un des plus exigus que l'on connaisse

pour un animal de son importance, puisque on en rencontre de la taille d'un âne ordinaire ! Sa peau est dure, épaisse, rugueuse et, par cela même, presque nue ; les oreilles petites et dressées. Ce qui surprend avant tout, ce sont ses défenses singulières, phénoménales, inexplicables...

Les défenses de la mâchoire inférieure sont longues, pointues et minces ; c'est déjà un arsenal de couteaux très-respectable ; mais les défenses de la mâchoire supérieure, au lieu de suivre la direction accoutumée, croissent *de bas en haut* et, sortant par des ouvertures osseuses des deux côtés de la hure, se recourbent en arrière devant les yeux et vont, chez les vieux mâles, contourner la peau du front. Certaines de ces dents ont 0m,25 à 0m,30 de longueur. vraisemblance que cet animal étant un habitant des forêts marécageuses, on les voit se réunir en troupeaux auprès des lacs, dans les ravins où croissent les roseaux ou plantes aquatiques ; ils en font leur nourriture en les déterrant comme tous les cochons, mais certainement dans un terrain humide et peu résistant, ce qui prouve la faiblesse de leur groin et probablement la gêne que leur imposent ces énormes appendices. Le Babiroussa, d'ailleurs, est loin de se montrer le seul animal dont nous ignorions les mœurs et chez lesquels la présence de certains organes nous paraît inexplicable.

Ce qui paraît certain, c'est que c'est un très-bon nageur et, en somme, un animal très-aquatique : ce qui expliquerait parfaitement la nudité de sa peau.



Le babiroussa. (P. 287, col. 2.)

En présence d'une semblable anomalie, il est bien permis de se demander à quoi peuvent bien servir de pareils appendices ? Les anciens auteurs émettent l'idée folle qu'elles leur servent de crochets pour pendre leur tête sur une branche et se reposer... ceci me semble absurde, tout bonnement. Des observateurs plus modernes ont pensé que ces organes servent à garantir les yeux, au-devant desquels ils sont, des aiguillons et des épines qui peuvent se rencontrer quand le Babiroussa cherche sa nourriture parmi les rotins et autres plantes épineuses. Cela est moins fou ; mais comment fait la femelle qui n'a pas de pare-aiguillons ? Elle ne mange donc pas les mêmes fruits que son époux ?..

Les voyageurs se contredisent également au sujet des mœurs de ce curieux animal. Les uns prétendent que le Babiroussa ne fouille pas avec son groin et se contente de ramasser les fruits qui tombent sur le sol ; les autres prétendent avec plus de Peu intelligent, il s'habitue un peu à la captivité ; en général, il évite l'homme ; mais, attaqué, il se défend courageusement et est fort bien armé pour cela. La femelle n'a que deux petits, vers le mois de février ; elle les soigne et les défend avec autant de tendresse et de courage que le font les autres cochons. Dans nos pays, ces animaux sont toujours méchants et dangereux ; habitués à une température tropicale, ils grelottent sans cesse et vivent peu de temps. Ils s'habituent cependant à la nourriture de nos porcs, et il est probable qu'avec une ou deux stations intermédiaires nous les acclimaterions. Mais à quoi bon ! leur chair n'a rien de plus à nous offrir que celle de nos cochons sauvages.

H. DE LA BLANCHÈRE.



Il y avait la leçon d'écriture. (P. 290, col. 1.)

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN[1]

XV

Une visite au château de Varnac.

Ce fut par les procédés ci-dessus mentionnés que haute et puissante dame, la comtesse de Nichtsburg, s'efforça de former le cœur et l'esprit de son élève. Il faut dire à sa louange qu'elle ne craignait pas la peine, quand il s'agissait de quelque chose d'important ou qu'elle jugeait tel. Elle passa un bon mois à compulser une quantité de vieux parchemins et de vieilles paperasses, et à faire des recherches dans la bibliothèque pour établir sur des bases solides l'arbre généalogique des Vauclain. Elle avait demandé à la marquise communication de ses papiers de famille; mais ils contenaient, selon elle, trop peu de détails sur les alliances contractées avec d'autres maisons de France et de l'étranger, et l'Allemande tenait à établir la filiation d'Yseult de Coulignac, qui avait épousé un Vauclain au XIIe siècle, de Mahaut de Mailledur, d'Ysabeau de Pontacren, de Wilhelmine de Schultzbecker et d'une foule d'autres nobles damoiselles, qui avaient à diverses époques apporté dans la maison de Vauclain leur écusson et leurs quartiers de noblesse. Elle finit par arriver à son but, et se trouva en possession d'un vaste tableau généalogique, digne de l'admiration des siècles à venir. Elle y avait écrit en belle gothique les noms de tous les Vauclain connus, et même de ceux qui étaient quelque peu apocryphes, ainsi que de tous leurs tenants et aboutissants, elle avait peint tous les blasons, et, contente de son œuvre, elle l'avait pendue au mur de la salle d'étude. Mais elle avait un chagrin; sa liste restait incomplète. Elle n'avait trouvé nulle part le nom de la mère de Pauline; et quand elle l'avait demandé à la marquise, celle-ci lui avait répondu sèchement : « Les événements contemporains sont de la politique et non pas de l'histoire, laissons-les dormir, cela vaudra mieux. » Et le nom de la mère de Pauline était resté en blanc.

Mme de Nichtsburg ne s'était pas tenue pour battue. Malgré la haute idée qu'elle avait de son rang, elle causait volontiers avec les domestiques. Son esprit manquait d'élévation; les lectures qu'elle préférait étaient les Mémoires écrits par telle ou telle dame sur la cour de tel ou tel souverain, et qui racontaient jour par jour les paroles dites par le prince à tel ou tel courtisan, ses compliments à telle ou telle dame, la jalousie des autres, les rivalités, les haines, les faveurs et les disgrâces, les cancans de l'histoire en un mot. Quoi d'étonnant qu'elle fût cancanière dans la vie privée? Elle connut bientôt dans tous ses détails la vie de tous les habitants des châteaux d'alentour; et, à force d'investigations, elle parvint à recomposer l'histoire de Paul de Vauclain et à savoir la moitié du nom de sa femme. Les domestiques avaient entendu Paul dire à sa mère, en parlant de la jeune fille qu'il voulait épouser : « Si vous connaissiez mon Élisabeth ! » Pour le nom de famille, ils l'ignoraient, ils savaient seulement qu'elle n'était pas noble. Mme de Nichtsburg, naturellement, fut indignée contre cette fille de manants qui s'était introduite dans la noble maison des Vauclain; et comme elle n'avait ni discrétion ni tact, elle en dit plus à Pauline contre sa

1. Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 225, 241, 257 et 273.

mère que personne ne lui en avait jamais dit.

Pauline n'avait pas besoin de cela pour la prendre en grippe. La pauvre enfant, obligée de rester assise, droite et roide, toute la journée, à apprendre par cœur de la grammaire française et de la grammaire allemande, et des fragments d'auteurs auxquels elle ne comprenait pas un mot, n'avait que trois bonnes heures dans la semaine, les heures où le père Laribeau, que la marquise n'avait pas voulu renvoyer tout à fait, venait lui donner une leçon d'écriture. Et encore, ce n'était plus aussi gai qu'autrefois. Au lieu de guetter le vieillard pour courir au-devant de lui, et d'aller souvent bien loin à sa rencontre pour revenir avec lui en recueillant à droite et à gauche des plantes ou des pierres qu'il lui apprenait à connaître, il fallait maintenant l'attendre cérémonieusement dans la salle d'étude. Au lieu de lui tendre la main et de lui dire gaiement : « Bonjour, père Laribeau, comment allez-vous aujourd'hui? » elle devait lui faire une révérence calculée, où la supériorité du rang chez l'élève s'inclinait sans s'oublier devant la supériorité d'âge et de savoir du professeur. Le père Laribeau en était tout triste, d'autant plus qu'il ne savait comment s'y prendre pour répondre à ces beaux saluts-là.

Quand il était parti, Pauline devenait triste elle aussi : jusqu'au surlendemain elle ne recevait plus d'autres leçons que celle de la comtesse. Ses journées étaient réglées d'une façon inflexible; ses promenades devaient durer de telle heure à telle heure et suivre une route battue : plus de vagabondage dans les prairies et les petits sentiers! Pauline avait demandé à aller au moulin; Mme de Nichtsburg y avait consenti une fois, avant de savoir ce que c'était que le moulin ; mais elle avait trouvé que ces meuniers étaient trop familiers avec Mlle de Vauclain, qui de son côté ne gardait pas suffisamment son rang avec eux, et elle n'avait plus voulu y retourner. Pauline était désolée, d'autant plus que Lisette, le dimanche, lui faisait maintenant une révérence de cérémonie ; elle et ses parents avaient sans doute été blessés des observations que Mme de Nichtsburg ne s'était pas gênée pour faire tout haut. Les leçons de l'institutrice étaient toutes plus ennuyeuses les unes que les autres. Il y avait la leçon de lecture, où Mme de Nichtsburg redressait à l'allemande la prononciation de Pauline; il y avait la leçon d'écriture allemande, où il ne fallait pas faire de pleins, ce qui la gênait beaucoup, vu que le père Laribeau y tenait au contraire ; il y avait la leçon de maintien, où il fallait se tenir bien roide, et étudier les différentes manières de se présenter et de saluer ou de rendre un salut, selon qu'on avait affaire à un inférieur — à un égal — à un supérieur à différents degrés. Il y avait tout un code pour l'étiquette des cours : on aurait dit que l'institutrice préparait Pauline à jouer un rôle chez des souverains.

Mais le plus terrible, c'était le fameux arbre généalogique. Apprendre une série de noms et de dates qui ne se rattachent à rien dans la pensée, c'est une vraie torture pour un cerveau de huit ans; et c'était justement à cette étude-là que Mme de Nichtsburg tenait le plus. La pauvre Pauline versa bien des larmes amères en répétant les noms de ses ancêtres ; et elle aurait encore une fois donné volontiers la fortune et l'illustration des Vauclain pour n'être que la petite-fille de la meunière. Elle n'avait guère de repos que pendant les repas; mais ce repas était encore accompagné d'ennui, car un enfant s'ennuie à table dès qu'il ne mange plus. Pauline mangeait peu et vite, et elle eût mieux aimé aller courir dans le parc que de rester là à regarder Mme de Nichtsburg, qui se nourrissait consciencieusement pendant une heure d'horloge. A quatre repas, cela faisait quatre heures par jour.

La seule chose qui eût réjoui le cœur de Pauline, parmi tout ce fatras que lui enseignait la comtesse, c'était le nom de sa mère. Sa mère s'appelait Élisabeth ! Quel doux nom, et comme l'enfant le répétait tout bas avec passion, le soir avant de s'endormir, appelant cette mère adorée pour qu'elle vînt au moins la visiter dans ses rêves, puisque Dieu n'avait pas encore voulu les réunir, malgré l'ardente prière de Pauline! Peu importait à la petite fille que la marquise refusât à ce nom une place dans l'arbre généalogique des Vauclain ; la marquise élargissait encore par là la distance qui la séparait de sa petite-fille, mais cela n'empêchait pas Pauline d'aimer sa mère. Sa mère! était-elle morte, ou seulement absente? Si elle n'était pas morte, pourquoi ne venait-elle pas chercher son enfant? Pourquoi l'abandonnait-elle à des étrangers qui la rendaient malheureuse? Peut-être qu'elle avait essayé, qu'elle était venue frapper à la porte du château, et qu'on l'avait renvoyée, chassée! Pauline avait lu dans ses contes de fées des histoires de princesses déguisées comme Florine ou Peau-d'Ane ; et elle ne rencontrait pas une mendiante inconnue sans se dire que c'était peut-être bien sa mère. Elle s'était rejetée tout entière vers celle qui, mourante, l'avait laissée échapper de ses bras : la pauvre petite trouvait si peu à aimer autour d'elle! Elle avait cru retrouver une mère dans son institutrice : pauvre enfant! Personne n'avait rien de maternel au château, ni la comtesse, ni Mme de Vauclain, ni même Mariette, que l'institutrice tenait à distance malgré sa qualité de nourrice du dernier Vauclain. Mariette enrageait, mais elle ne pouvait plus embrasser Pauline, elle ne la voyait jamais seule et devait lui parler toujours à la troisième personne, et Mariette aimait autant ne pas lui parler du tout.

Il vint pourtant un rayon de soleil dans ce ciel sombre. Mme de Varnac envoya un beau matin une voiture et un billet à Vauclain. Le billet, adressé à la marquise, la priait de vouloir bien lui confier Pauline pour ce jour-là, qui était le jour de naissance de Lucy : il devait y avoir à cette occasion fête et *lunch* à Varnac. La voiture était destinée à

ramener Pauline, et de plus elle contenait Roger, qui ne s'était pas fié à l'éloquence épistolaire de sa belle-mère et avait voulu enlever le consentement de la marquise. Roger rencontra Mariette en bas, et lui conta de quoi il s'agissait. Mariette rayonna.

« Donnez-moi votre billet, dit-elle au jeune garçon; je vais le porter à Madame sans que l'institutrice le voie; elle voudrait peut-être empêcher l'enfant d'aller s'amuser, pauvre mignonne! Ah! monsieur Roger, c'est une vilaine acquisition que nous avons faite là! La petite n'a plus ses airs de songe-creux, c'est vrai, mais elle a l'air de ne plus penser à rien du tout, et c'est bien pis. Elle était si gentille avec vous et le vieux maître d'école! à présent elle a toujours une figure grave et ennuyée, et si cela continue elle tombera malade, bien sûr! Est-ce que l'institutrice de vos sœurs est aussi désagréable que la nôtre?

— Elle n'est pas désagréable du tout, elle est même très-aimable; mais je ne sais pas si elle nous restera; moi, je ne resterais pas! Il faut qu'elle donne des leçons à Mary et à Lucy, qui sont de vraies bûches, et qu'elle apprenne à lire à Willy, qui se débat comme un enragé et qui ne veut rien faire; on l'appelle continuellement pour mettre la paix entre Bob et Dody qui ne font que se battre, ou pour calmer le baby qui aime ses chansons et qui s'endort tout de suite dans ses bras; et ma belle-mère veut encore qu'elle lui fasse la lecture et qu'elle joue du piano pour la distraire. Elle n'a pas une minute de repos, la pauvre créature!..... Mais allez vite, Mariette; il me semble que « ch'entends fotre Allemante qui fient par ici ».



Elle enleva Pauline dans ses bras. (P. 292, col. 1.)

Mariette revint au bout d'un instant : Mme de Vauclain était allée elle-même demander à l'institutrice un jour de congé pour Pauline. La comtesse de Nichtsburg avait bien fait quelques objections, mais au bout du compte elle n'était pas fâchée d'aller se promener, et le *lunch* la décida tout à fait. Elle s'habilla et fit habiller Pauline, et Roger les emmena triomphalement.

Si le père Laribeau eût été là, ou seulement Mariette, comme le trajet de Vauclain à Varnac eût été gai! Mais la comtesse ne permettait aucune infraction à l'étiquette; il fallut que Pauline se tint droite, assise au fond de la voiture, sans se pencher à la portière pour regarder les maisons, les arbres, les moutons, les vaches ou les passants que lui signalait Roger assis en face d'elle. Elle dut apprendre par cœur une formule de compliment qu'elle aurait à adresser à Mme de Varnac de la part de Mme la marquise de Vauclain, sa grand'mère. Roger faisait la moue et murmurait : « Comme si ma belle-mère ne savait pas qu'elle est la petite-fille de

Mme de Vauclain ! Est-ce qu'elle va nous ennuyer comme cela toute la journée, cette Teutonne?» Il trouva le voyage long, lui qui l'aurait trouvé si court avec Pauline livrée à elle-même.

Pauline sut très-bien son compliment, et le débita comme une leçon de grammaire : Mme de Nichtsburg s'épanouit de satisfaction. Mme de Varnac secoua à l'anglaise la main de l'enfant et l'engagea à bien s'amuser; puis, se tournant vers une femme assise sur une chaise basse à côté d'elle.

« Voilà notre lecture finie pour aujourd'hui, *dear mistress* Limeuil, d'autant plus que vous paraissez souffrante. J'achèverai le roman toute seule; allez vous occuper des enfants et faire les honneurs de la maison à Madame.....

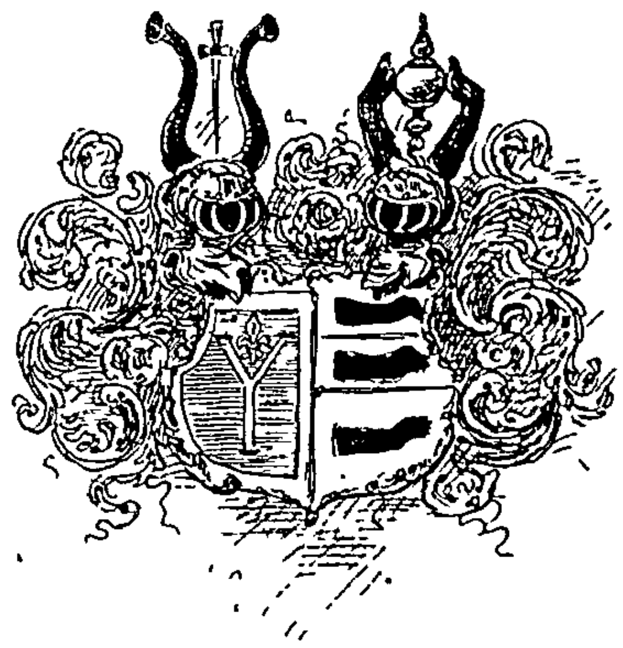
— La comtesse de Nichtsburg, née baronne Vonderstratten », dit l'Allemande qui s'aperçut que son nom ne venait pas.

Mme de Varnac inclina la tête comme pour une présentation, et répéta :

« A madame la comtesse de Nichtsburg. »

Mme Limeuil se leva, posa son livre sur le guéridon qui supportait déjà des fleurs, un flacon de sels et quelques autres objets à l'usage de la convalescente, et vint renouveler connaissance avec l'institutrice de Pauline. Mme de Nichtsburg fut bien aise de la retrouver; elle se rappelait sa complaisance en wagon, et elle n'était pas fâchée d'avoir à qui parler pendant que les enfants s'amuseraient.

Les enfants s'amusèrent, et la bonne dame parla; elle parla à se donner une extinction de voix; mais elle avait la gorge solide. Mme Limeuil entendit pour la seconde fois tous les récits qu'elle avait déjà subis en chemin de fer. Mais si elle les entendit, ce n'est pas qu'elle les écoutât beaucoup; elle suivait des yeux tous les mouvements des enfants, attentive à arrêter tout jeu qui aurait pu presenter le moindre danger. Elle ne permit pas à Roger de balancer Pauline sur l'escarpolette sans avoir elle-même attaché l'enfant sur le fauteuil, et elle prit d'elle des soins auxquels Pauline n'était pas accoutumée, qui l'étonnaient, mais qui la charmaient en même temps. Elle était contente de manger un fruit préparé pour elle par Mme Limeuil, de s'asseoir près d'elle pour se reposer un instant, de lui demander son avis sur un jeu, d'entendre sa voix, qui avait quelque chose de caressant et de musical : cela ne ressemblait guère à la voix et à l'accent de Mme de Nichtsburg. Pauline trouva l'après-midi bien courte; et quand il fallut partir, et qu'elle eut échangé des poignées de main avec Roger, ses sœurs, et même Willy, Bob et Dody, qui voulaient faire comme les grands, elle vint tendre ses lèvres et sa joue à Mme Limeuil, au lieu de lui faire la révérence d'étiquette. Mme de Nichtsburg la réprimanda, et présenta en son nom des excuses à Mme Limeuil. Il faut croire que celle-ci agréa les excuses, ou bien qu'elle jugea qu'il n'en était pas besoin; car elle enleva Pauline dans ses bras, et mit sur son front un baiser qui bouleversa la petite fille, tant il lui rappela ceux de sa mère. Depuis trois ans, elle n'avait pas été embrassée ainsi.



XVI

La lecture d'un journal.

« Je ne sais pas ce qui a pu arriver au baron, disait Mme de Vauclain en s'asseyant pour la veillée dans son grand fauteuil, entre sa table à ouvrage et sa cheminée ; voilà près d'une semaine qu'il n'est venu. Il faudra que j'envoie demain prendre de ses nouvelles. »

Juste au même moment une voiture s'arrêta à la porte, et cinq minutes après le baron de Thoiray faisait son entrée d'un pas mal assuré qu'expliquait d'ailleurs un grand abat-jour vert qui lui cachait complétement les yeux.

« Eh ! mon Dieu, mon oncle, qu'avez-vous? s'écria Mme de Vauclain. Est-ce que vous êtes devenu aveugle?

— Maintenant j'espère : mais c'est un fait malheureusement trop vrai. Je ne sais pas le nom de ce mal d'yeux, et d'ailleurs le nom n'importe guère ; mais j'ai passé quatre jours à n'y voir goutte, m'ennuyant, Dieu sait ! Depuis hier, j'ai retrouvé une vague perception des objets qui m'entourent, mais il ne faut pas croire que cela suffise à mon bonheur : j'en ai encore pour huit jours, à ce que dit le médecin, avant de pouvoir ouvrir un livre. J'ai eu ces derniers soirs le curé, qui est venu, l'excellent homme ! me faire la lecture du journal. Mais ce soir il a des malades à visiter, et il m'a fait dire de ne pas l'attendre; de dépit, j'ai fait atteler et me voilà avec mon journal.

— Donnez-le-moi, pauvre aveugle, je vais tâcher de vous le lire.

— Eh non ! croyez-vous que j'en veuille à votre poitrine? Je sais bien que vous n'auriez pas la force de lire à haute voix. Mais votre institutrice ? Est-ce qu'elle ne pourrait pas...

— Avec sa prononciation allemande?

— Oui, ce sera drôle ; mais que voulez-vous ? cela vaudra encore mieux que rien : tâchez, je vous prie, qu'elle consente à me rendre ce service,

je ne sais pas si je dois oser le lui demander, car je ne crois pas être logé bien haut dans son estime, à cette puissante dame. C'est ma faute, j'en conviens, je ne sais pas comment cela se fait, mais je ne peux pas m'empêcher de ne pas l'affectionner beaucoup.

— Croyez bien qu'elle ne s'en est pas aperçue : elle n'a pas l'esprit assez vif pour cela. Nous allons la faire demander. »

La comtesse, priée très-respectueusement par Claudine « de vouloir bien venir au salon », crut qu'il s'agissait d'une exhibition des talents de son élève, et elle se hâta de donner un tour de main à la toilette de Pauline qu'elle emmena avec elle. Le baron la combla de politesses, trouva le moyen de vanter les cours d'Allemagne, surtout les petites cours où l'étiquette s'était conservée dans toute sa pureté, et quand il crut l'avoir suffisamment amadouée, il fit un signe expressif à la baronne pour qu'elle présentât sa requête. Mme de Nichtsburg était, à tout prendre, une assez bonne personne, et l'idée de passer une soirée dans un salon qui lui rappelait ses anciennes splendeurs et d'y prendre une tasse de thé avec des personnes de son rang, au lieu de rester seule avec Pauline, n'était pas faite pour lui déplaire. Elle consentit avec empressement à rendre le petit service qu'on lui demandait et lut le journal sans en passer une ligne. Pauline, à qui personne ne faisait attention, s'était assise sur un petit tabouret, et faisait tous ses efforts pour se tenir droite et pour ne pas s'endormir au son de tous les mots qui ne présentaient pas un grand sens pour elle.



Elle lut le journal. (P. 293, col 1.)

Après avoir lu la politique française et étrangère, le feuilleton et un certain nombre de nouvelles diverses, la baronne arriva au passage suivant :

« *Un nouveau Robinson.* Il vient d'arriver à Sidney un homme dont les aventures sont mille fois plus émouvantes et plus extraordinaires que celles du fameux Selkirk et du héros imaginaire de Daniel de Foë. Le nommé Hermann Schatz, de Hambourg, parti il y a dix ans pour le Nouveau-Monde, n'avait jamais donné de ses nouvelles, et tout portait à croire qu'il avait péri avec l'équipage du bateau où il s'était embarqué. Recueilli en mer sur une épave par un brick anglais qui se rendait à Melbourne, il subit un nouveau naufrage et fut jeté avec six compagnons de malheur sur les côtes de l'Australie. Rencontrés par les naturels du pays, les malheureux furent emmenés bien loin dans l'intérieur et employés comme esclaves : Hermann Schatz survécut seul aux privations et aux mauvais traitements. Ayant enfin réussi à s'échapper, il tomba dans les mains d'une troupe de convicts qui le forcèrent à partager leur vie d'aventures et le gardèrent avec soin, surveillant tous ses mouvements de peur qu'il n'allât les dénoncer s'il parvenait à gagner les établissements européens. Ce n'est qu'au bout de dix ans qu'il a réussi, au prix de souffrances dont le récit confond la pensée, à les fuir et à traverser seul, sans armes et sans provisions, de vastes déserts. On assure que lorsque sa santé épuisée se sera raffermie il publiera le récit complet de ses aventures, qu'un journaliste anglais écrira sous sa dictée, et qui formera un livre destiné à un immense et légitime succès. »

Mme de Nichtsburg s'arrêta : le journal ne contenait plus que des annonces. Il se fit un silence glacial; le baron aurait bien voulu n'avoir jamais demandé la lecture du journal, et la marquise, renversée en arrière, les mains crispées aux bras de son fauteuil, était pâle comme une morte et semblait prête à s'évanouir. Pauline s'était réveillée à cette histoire extraordinaire, et regardait sa grand'mère avec étonnement.

Mme de Nichtsburg, un peu embarrassée de ce silence, le rompit pour se répandre en commentaires sur ce qu'elle venait de lire. Elle rapprocha l'aventure de son compatriote Hermann Schatz d'une foule d'autres aventures du même genre qui s'étaient passées, soit en Patagonie ou dans les parages environnants, soit dans les vastes îles encore peu explorées de l'Océanie, en Australie surtout. Il n'y avait pas à s'en étonner; ce pays était si vaste, et l'intérieur était encore si inculte, que les tribus sauvages pouvaient y braver les recherches des Européens; la présence des convicts augmentait encore les dangers et devait nécessairement empêcher de pénétrer au cœur de l'île, ou d'en revenir quand on s'y était une fois enfoncé. D'ailleurs, Hermann Schatz était bien heureux d'avoir conservé ses facultés intellectuelles et d'être en voie de guérison;

beaucoup d'autres ne s'étaient pas aussi bien tirés que lui de situations analogues. Et, une fois partie, la bonne dame ne s'arrêta plus, malgré les tentatives du baron pour faire dériver son éloquence sur d'autres sujets. Elle raconta l'histoire d'un matelot resté quinze ans chez des sauvages de la mer du Sud, à qui il avait fallu apprendre à parler, à s'habiller et à vivre comme les gens civilisés; celle d'un homme qui, tiré d'esclavage par un équipage anglais, n'avait jamais pu reprendre l'habitude d'une nourriture honnête et était mort de langueur, faute de pouvoir manger des cloportes et des fourmis; d'un autre qu'on avait trouvé complétement idiot, etc.; elle était là-dessus, comme sur beaucoup de choses inutiles, d'une érudition inépuisable. Le baron était sur le gril; la marquise fermait les yeux et restait comme inanimée. Pauline seule, bouche béante, écoutait ces merveilleux récits, qui laissaient bien loin derrière eux ce qu'elle connaissait de plus étonnant.

Comme la comtesse n'en finissait pas; M. de Thoiray se leva pour mettre un terme à cette situation embarrassante, et Mme de Nichtsburg emmena Pauline. Elle ne s'était aperçue de rien.

Le lendemain, la marquise ne reçut personne, et Mariette ne la quitta presque pas; le bruit se répandit, dans la maison, que Madame avait passé une nuit affreuse et qu'elle était malade. Pauline ne s'en inquiéta pas beaucoup; les enfants ne suivent pas volontiers plusieurs idées à la fois, et toutes ses pensées étaient absorbées par le souvenir de la lecture et des récits de la veille. Elle n'alla pas se promener, parce qu'il pleuvait; mais elle ne s'ennuya pas pour cela. Elle reprit ses anciennes poupées et leur fit jouer un drame rempli de péripéties, dont la scène se passait dans un pays lointain, peuplé de sauvages et de convicts; elle n'établissait pas une grande différence entre les convicts et les sauvages.

Le soir, après son dîner, elle erra dans la maison, pendant que Mme de Nichtsburg faisait un petit somme au coin du feu. En passant devant la cuisine, dont la porte était ouverte, l'enfant aperçut Mariette qui s'asseyait devant la table, et à qui la cuisinière servait une assiettée de soupe fumante : elle s'arrêta et resta à la regarder; elle aimait Mariette et elle ne l'avait pas vue de la journée. Mariette mangeait comme une personne pressée, soufflant sur sa soupe pour la refroidir; et Michelle se tenait debout devant elle, faisant tout haut ses réflexions pour ne pas perdre son temps.

« Vous avez donc pu la quitter, à la fin, ma pauvre Mariette! Voilà vingt-quatre heures que cela dure : va-t-elle mieux à présent, notre dame?

— Mieux! pas trop, seulement elle a fini par s'endormir, à force de boire je ne sais quelle drogue qu'elle a dans un flacon. Il paraîtrait que c'est le journal d'hier soir qui l'a mise dans cet état-là : c'est l'institutrice de la petite qui le lisait tout haut pour M. le baron qui a mal aux yeux.

— Ah! oui, dit Claudine, qui se chauffait les pieds en caressant le chat, assis sur ses genoux, j'ai entendu ça en apportant le thé : des histoires superbes de gens qui ont été perdus en Australie pendant des années, et qui ont souffert mort et passion.

— En Australie! s'écria Mariette. C'est donc cela qu'elle a parlé de son fils! je ne m'étonne plus si elle a été malade depuis hier soir.

— Il est mort dans ce pays-là, son fils? demanda Claudine.

— Oui; son habitation a été attaquée par les sauvages, qui ont tout massacré; car il n'était pas seul, mon pauvre Paul; il avait avec lui des bergers, des ouvriers, des laboureurs qu'il faisait travailler. Eh bien, on n'en a pas retrouvé un en vie, rien que des cadavres hachés de coups et à moitié mangés par les bêtes féroces. Oh! c'est un grand malheur que notre jeune marquis ait été s'établir dans ce vilain pays-là! »

Mariette dépêchait son dîner, tout en parlant; elle se leva en finissant sa dernière bouchée.

« Je retourne auprès de madame, dit-elle; j'ai peur qu'elle ne se réveille. »

Elle sortit; mais à peine eut-elle fait deux pas dans le corridor, que la petite main de Pauline s'attacha à sa main.

« Mariette! bonsoir, ma bonne Mariette!

— Comment, ma chère mignonne, c'est vous? que faites-vous donc ici? où est Mme la comtesse?

— Elle dort! mais, dites-moi donc, Mariette, est-ce qu'on a eu des nouvelles de mon papa?

— De votre papa, pauvre chérie! Bien sûr que non, puisqu'il est mort! Seulement on a parlé, devant madame, du pays où il est mort, et cela lui a fait toute une révolution, vous comprenez : elle en est malade depuis hier soir.

— C'est en Australie qu'il était, papa? Je me rappelle ce mot-là : maman riait et m'embrassait en disant : Une lettre d'Australie, Pauline, une lettre d'Australie!... Est-ce que c'est bien sûr, qu'il est mort?

— Trop sûr, ma pauvre petite! Quelle idée avez-vous donc ce soir?

— C'est qu'hier le journal parlait d'un homme qu'on croyait mort en Australie et qui est revenu; et Mme de Nichtsburg a raconté d'autres histoires toutes pareilles de gens qui étaient restés chez les sauvages pendant bien longtemps, et qui avaient tous fini par se sauver. Si mon papa allait revenir aussi?

— Ça serait un grand bonheur, bien sûr; mais ça ne se voit que dans l'imprimé, ces choses-là. Mon pauvre Paul est bien mort, et on l'a enterré en compagnie de tous les autres qui ont été tués avec lui : ils étaient si défigurés qu'on ne les reconnaissait pas les uns des autres, seulement!... C'est égal, Mme la comtesse a bien mal choisi ses histoires, et M. le baron aurait bien dû l'empêcher de les continuer. Si ç'avait été moi!... »

Et là-dessus Mariette embrassa Pauline et s'en alla retrouver sa maîtresse. Pauline remonta dans sa chambre et trouva Mme de Nichtsburg en train de se réveiller, et il ne fut plus question de l'incident. Mais la petite fille y pensa longtemps et son père joua désormais un rôle dans ses rêveries. Il avait été sauvé par une bonne fée ou par toute autre créature fantastique et secourable ; il errait par le monde, à moins qu'il ne fût prisonnier quelque part, mais enfin il n'était pas mort (dans l'imagination de Pauline du moins), et il reviendrait certainement un jour.

Chose étrange, la marquise, qui n'était pas romanesque et qui avait vu de trop près les douloureuses réalités de la vie pour être portée à se repaître de chimères, se rencontrait avec Pauline et caressait la même illusion. Ce récit du journal, qui n'avait peut-être rien de réel, l'avait bouleversée jusqu'au fond de l'âme. Quoi! de pareilles choses arrivaient! des morts sortaient ainsi de l'oubli de la tombe, après dix, après quinze années! Ces vastes étendues inexplorées pouvaient garder de malheureux Européens, victimes des caprices de peuplades barbares, qui ne les tuaient pas, pour avoir le plaisir de les faire souffrir; et son fils, son unique enfant, était peut-être une de ces victimes!... Mais alors il serait vivant! il pourrait s'échapper! il reviendrait un jour! Pauvre mère! pour apaiser le trouble de son cœur, elle relisait la copie de l'enquête faite sur les lieux, au moment du massacre, copie dont il avait été envoyé deux exemplaires, l'un à la veuve, l'autre au lieu de naissance de Paul ; et ses doutes et son fatal espoir s'évanouissaient : mais pouvait-elle les empêcher de renaître? Et cette illusion occupait également l'enfant et l'aïeule; seulement, pendant que l'enfant n'y trouvait qu'un aliment à ses rêves, la marquise de Vauclain, pour qui cette espérance sans fondement n'était qu'une torture de plus, regrettait presque les années où elle n'avait pas douté de la mort de son fils.

A suivre. Mme COLOMB.



CE PAUVRE JUPITER

I

Jupiter était un chien trop heureux. Tous les jours, à la même heure, la même petite servante proprette lui apportait sa pâtée dans un bol de faïence à fleurs bleues. Tous les jours, la petite servante proprette lui tapotait la tête en prononçant les paroles les plus flatteuses sur la beauté de Jupiter, qui était un beau chien, « un grand chien, le plus grand des beaux chiens et le plus beau des grands chiens, en un mot le phénix des chiens. »

Quant à la pâtée en elle-même, c'était tout ce qu'un chien peut rêver de plus appétissant, fût-il de tous les chiens le plus délicat, le plus exigeant, le plus épicurien. Je ne parle que pour mémoire des os qui pleuvaient comme une manne autour de l'écuelle et que Jupiter grignotait en manière de passe-temps, comme on s'amuse à casser des noisettes après un festin plantureux.

Quand les maîtres avaient fini de déjeuner et qu'on leur servait le café, Jupiter entrait comme chez lui dans la luxueuse salle à manger. Monsieur caressait « son bon chien » tout en lisant le journal, et madame ne manquait jamais de tremper un morceau de sucre dans sa tasse et de l'offrir à Jupiter du bout de ses doigts effilés. Il avait donc toutes les raisons du monde de bénir son sort et d'aimer le logis.

Eh bien! malgré tout cela, et peut-être à cause de tout cela, Jupiter trouvait sa vie souverainement plate et monotone. Il s'étirait comme un chien qui s'ennuie à mourir; il faisait de longs bâillements à se décrocher la mâchoire, accompagnés de petits cris plaintifs; il jetait des regards d'envie sur les chiens faméliques et crottés qui passaient le long de la grille du jardin, l'oreille basse, la queue dans la boue, la mine préoccupée.

Un jour que la grille se trouvait entre-bâillée, par suite de la négligence du jardinier, Jupiter s'élança sur la grande route et bondit comme un grand fou à travers le vaste monde qui s'ouvrait enfin devant lui. Il respirait à pleins poumons l'air de la liberté, il sautait par-dessus les fossés, se prenait d'enthousiasme pour les champs de betteraves, revenait sur la route et philosophait le nez en terre sur les traces de pas et sur les sillons que les voitures avaient laissés dans la poussière. Mais il ne tarda pas à trouver que rien ne ressemble à un champ de betteraves comme un autre champ de betteraves ; le long ruban de route lui parut monotone, et il enfila, le cœur palpitant de joie et d'attente, un petit chemin encaissé, qui devait sans faute le conduire à quelque grande aventure.

Tout à coup, il s'arrêta, planté sur ses quatre

pattes, le nez au vent. Une odeur qu'il lui plut de trouver délicieuse, tout simplement parce qu'elle était nouvelle pour lui, venait de frapper son odorat. Il flaira donc du haut de sa tête pendant cinq bonnes secondes, raisonna sur la direction du vent et partit comme un trait.

En quatre bonds et trois gambades, il arriva en vue d'un cabaret de bas étage. C'était de là que partait le fumet peu distingué qui avait eu l'insigne honneur de plaire au dédaigneux Jupiter. Dans cet antre malpropre, une femme peu avenante cuisinait des ragoûts sans nom pour les piétons qui parcourent le monde en souliers éculés, portant tous leurs biens terrestres dans un vieux mouchoir à carreaux, et pour les ouvriers de la fabrique voisine, qui venaient à demi nus chercher leur pitance dans des écuelles de terre.

Mon Dieu! que voilà bien les gens blasés et capricieux! Si Jupiter eût été mis d'office au régime du cabaret, il n'aurait pas manqué de trancher du grand seigneur et de se plaindre amèrement du tort qu'on lui faisait, et il aurait demandé avec de grands airs si on le prenait pour un autre? Mais comme il était venu là en contrebande; comme les produits odorants de la gargote étaient du fruit nouveau et probablement du fruit défendu, comme ce n'était point l'heure régulière du repas, il s'imagina qu'il avait une envie folle de tâter de cette cuisine et qu'il serait le plus misérable de tous les chiens s'il ne parvenait à satisfaire tout de suite son envie.

Oh! que cette cahute enfumée avec son escalier disloqué lui parut pittoresque, comparée à la froide symétrie du château! Combien le langage viril et coloré de la maritorne lui parut expressif à côté de la voix flûtée et des fades compliments de sa Jeannette à lui, et puis quelle odeur divine s'échappait par la porte entr'ouverte!

« Entrons! » se dit Jupiter. Il franchit délibérément les marches disjointes et allongea la tête dans l'intérieur du logis.

Comme beaucoup de chiens sans cervelle et comme beaucoup d'hommes à tête folle, Jupiter risquait le bonheur et le repos de sa vie sur un faux raisonnement. En troquant sa condition de chien tranquille et sédentaire contre celle de chien errant, il comptait bien que les avantages de sa première condition le suivraient dans la seconde. S'il avait un peu réfléchi avant de se lancer dans le vaste monde, s'il avait pris conseil de quelque tête sage, il aurait su que chaque condition a son beau et son vilain côté, ses avantages et ses inconvénients, et qu'il n'est permis ici-bas ni à un chien ni à un homme de jouir des avantages d'une condition sans en subir les inconvénients. Quand il portait envie aux chiens qui vagabondaient en liberté et qu'il rêvait de s'affilier à leur confrérie, il était sous-entendu, dans sa tête de chien sans expérience, que Jupiter, devenu vagabond, ne souffrirait jamais de la faim, n'entendrait jamais une parole dure, recevrait au dehors les mêmes compliments qu'au logis et courrait le monde et chercherait les aventures sans cesser d'être un Jupiter bien choyé, bien nourri, gras comme auparavant et toujours soigné dans sa mise.

A peine eut-il montré le bout de son nez à la porte de la cuisine que la maritorne lui cria de sa voix aigre et déplaisante : « Veux-tu bien te sauver, vilaine bête! »

L'affront était si sanglant, si imprévu, si peu mérité, que Jupiter demeura immobile, outré de colère et suffoqué par l'indignation.

« Je t'apprendrai, poursuivit la maritorne, à venir voler le monde! » Et elle ajouta, en se tournant vers quelques habitués en guenilles, qui attendaient leur tour, avec leur écuelle de terre à la main : « Pas plus tard qu'hier, il m'a emporté un poulet magnifique! »

L'accusation était d'une fausseté révoltante. Jupiter mettait pour la première fois la patte sur ce seuil inhospitalier; ensuite, de mémoire d'homme, on n'avait jamais vu apparaître un poulet, même étique, dans ce sanctuaire de la mauvaise cuisine.

Comme Jupiter cherchait à rassembler ses idées, la mégère se saisit d'un escabeau boiteux et fit mine de le lancer après lui.

L'instinct de la conservation fit que Jupiter cligna les yeux et retira sa tête aussi vivement que le fait Polichinelle quand il voit poindre un coup de bâton.

Comme il méditait tristement sur ces choses au bas de l'escalier, il vit sortir deux apprentis. L'un était un grand gaillard de vingt ans et l'autre un petit garçon d'une douzaine d'années. Tous les deux portaient à la main une grossière écuelle de terre brune, remplie jusqu'à déborder d'une composition noirâtre où nageaient quelques os et quelques morceaux de viande. Le premier avait passé son pain entre les bretelles de son tablier de cuir, et balançait dans sa main gauche un *moos* au fond duquel il y avait un peu de bière et beaucoup de mouches. Le second portait son pain et sa bière dans un panier.

A la vue des deux écuelles, Jupiter oublia comme par enchantement son indignation et sa colère : « Les braves garçons! pensa-t-il en se rengorgeant un peu, ils savent sûrement qui je suis, et les voilà qui s'empressent de prévenir mes désirs. » Pour un rien, il leur aurait dit : « Vraiment, mes amis, vous me comblez; c'était assez d'une écuelle... du moins pour commencer. »

S'il ne prononça pas ces paroles, du moins ses yeux brillèrent de convoitise et il s'avança d'un air aimable vers le plus grand des deux apprentis, qui marchait le premier.

« Tu n'es pas dégoûté, lui dit le grand apprenti avec un ricanement moqueur, n'est-ce pas que cela sent bon? Mais tu te trompes de porte, vieux gourmand! J'ai invité le bourgmestre à dîner avec moi, et il n'y a pas là dedans à manger pour trois personnes. Tiens! regarde plutôt! »



Hans se mit en devoir d'aller tranquillement à ses affaires. (P. 298, col. 2.)

Comme Jupiter allongeait naïvement son museau vers l'écuelle, l'apprenti lui administra un coup de savate entre la deuxième et la troisième côte et lui conseilla de s'adresser à son camarade, qui n'avait encore invité personne à dîner, lui, et qui se ferait un plaisir, mais là, un vrai plaisir de manger avec lui dans la même écuelle.

Jupiter trouva que le conseil était bon, mais que le coup de pied était de trop. Cependant, comme il n'avait pas le temps de s'attarder à discuter des questions de civilité, il s'élança sur le second apprenti.

« Pille! pille! » lui cria le grand gaillard en riant; et pour l'exciter à se jeter sur sa proie, il fit : « Kiss! kiss! »

Mais Jupiter n'avait pas besoin d'être excité; comme un enfant gâté qui n'a jamais connu d'obstacles à ses désirs, il se rua sur l'écuelle en donnant de la voix et en agitant sa queue.

Surpris d'abord par l'impétuosité de l'attaque, le petit garçon laissa tomber son panier, prit l'écuelle à deux mains, et l'éleva de toute la longueur de ses bras au-dessus de sa tête. C'est ainsi, nous dit l'histoire, que César, le grand César, forcé de fuir à la nage, élevait au-dessus de sa tête, pour le garantir des atteintes de l'eau, le précieux manuscrit de ses *Commentaires*.

Jupiter ne s'attendait pas à ce tour de passe-passe; aussi fit-il tout d'abord la figure que nous faisons tous quand nous éprouvons une grande déception. Il prit un air grave et concentré, et marmotta quelques protestations indignées, qui prirent bientôt la forme d'un grognement sourd et prolongé.

Le petit apprenti commença par rire jaune, puis son rire se transforma en une grimace de terreur, il battit en retraite et remonta lentement les marches, tenant toujours la précieuse écuelle au-dessus de sa tête.

Tout à coup, un éclair d'intelligence brilla dans les yeux de Jupiter. Il comprit ou du moins il crut comprendre la plaisanterie. « On me l'a déjà faite! » se dit-il avec un sourire de satisfaction. Quelquefois madame et souvent monsieur, pour l'engager à faire le beau et le forcer à déployer toutes ses grâces, lui avaient, comme on dit, tenu la dragée haute. Ils avaient levé en l'air le morceau de sucre, et Jupiter s'était dressé de toute sa hauteur, moyennant quoi il avait toujours atteint l'objet de sa convoitise, aux applaudissements de la société.

« Si c'est cela que l'on veut de moi, se dit-il en lui-même, cela n'est pas bien malaisé. » Et il se mit en devoir de poser ses deux pattes de devant sur les épaules du petit apprenti.

Mais voici bien une autre histoire. L'apprenti crut, tout de bon, avoir affaire à un animal féroce, car le sourire de satisfaction de Jupiter découvrait toutes ses dents qui étaient longues, brillantes et pointues. Notez bien d'ailleurs que rien ne ressemble à un chien qui veut mordre, comme un chien qui sourit. Au lieu donc de se prêter complaisamment à la fantaisie du bon Jupiter, le petit bonhomme se mit à hurler de toutes ses forces. Quand il cessait de hurler, c'était pour accabler Jupiter d'une effroyable quantité d'épithètes diffamatoires, bien faites pour blesser au vif un chien qui a de la tenue et qui se respecte. Après avoir insulté Jupiter avec toute la verve que mettent les héros d'Homère à injurier leur ennemi avant la bataille, l'apprenti en détresse adjurait ses compagnons de lui venir en aide.

Jupiter cependant multipliait ses assauts et devenait si pressant que son adversaire sentait ses cheveux se dresser sur sa tête; une sueur froide inondait son front pendant que la sauce brûlante coulait en ruisseaux noirâtres le long de ses bras nus.

Au lieu de voler au secours de l'opprimé, le camarade s'amusait de son désespoir et de sa terreur. C'était vraiment un cœur de tigre qui battait sous ce tablier de cuir et sous ce pain de deux livres dont le félon s'était fait une cuirasse!

Cependant le dénoûment de la lutte approchait, et ce dénoûment ne pouvait être que tragique, car Jupiter, indigné d'une résistance inexplicable, commençait à s'irriter et ne combattait plus à armes courtoises.

« A moi, mon petit Hans, je t'en prie! » cria d'une voix lamentable la victime de Jupiter.

Jupiter répondit à cette adjuration par un aboiement belliqueux.

Quant à « mon petit Hans », il dit d'un ton moqueur : « Tiens bon, mon vieux, je vais aller chercher les camarades; je ne me suis jamais tant amusé depuis le jour où l'ours muselé s'est battu à bras le corps contre son maître dans la cour de la *Cigogne;* tu te rappelles comme nous avons ri. Ne t'impatiente pas trop; dans cinq minutes, je te ramènerai toute la fabrique; on fera la quête dans un chapeau et tu seras riche pour longtemps! »

Ayant ainsi parlé, le monstre de Hans se mit en devoir d'aller tranquillement à ses affaires, laissant les belligérants aux prises.

A suivre.

J. GIRARDIN.

LA FOIRE DE SAINT-GERMAIN

Nous avons donné l'autre jour quelques détails sur la célèbre foire du Lendit[1]. Il se tenait vers la même époque, à Paris, une autre grande réunion populaire appelée la foire de Saint-Germain.

« Cette foire, dit l'historien Sauval, qui écrivait en 1630, est la première, la plus longue et la plus riche de celles qui, comme par excellence, prennent

1. Voyez page 151

le nom de foires de Paris. Elle fut érigée par Louis XI, en 1482, et donnée à l'abbé et aux autres religieux de Saint-Germain. D'abord elle commença le 1er octobre et dura huit jours, puis elle eut lieu vers la fin de l'hiver et au commencement du printemps, lorsque la cour est à Paris, pour l'ordinaire, et que la mauvaise saison y attire et retient les gens riches et de qualité. De nos jours, elle a commencé à durer deux mois; plusieurs fois on l'a portée jusqu'à la semaine de la Passion... Depuis quelque temps le roi dispose seul de sa durée.

» Cette foire est près de trois portes de Paris, dans un quartier fort peuplé du faubourg Saint-Germain, entre les rues Guisarde, du Four, des Boucheries, des Quatre-Vents, de Tournon et des Aveugles.

» Ce sont deux halles longues de cent trente pas, larges de cent, composées de vingt-deux travées et couvertes d'une charpente forte exhaussée, où les gens du métier admirent quantité de traits de leur art. Aussi est-elle célèbre autant pour sa grandeur que pour sa magnificence, car c'est peut-être le plus grand couvert qui soit au monde. Neuf rues tirées à la ligne la partagent en vingt-quatre isles, et sont bordées de tant de loges que le nombre en est surprenant.

» Dans ses rues les plus éloignées, les marchands en gros de draps, de serge et autres choses vendent leurs marchandises les huit premiers jours de la foire. Dans celles qui y tiennent sont épars ceux qui vendent en détail des verres, de la faïence, de la porcelaine; mais les principales sont pleines d'orfèvres, de merciers, de lingères et de peintres.

» Dans les loges et maisons des peintres, on voit une infinité de tableaux entassés et placés les uns sur les autres; dans les rues de la Lingerie et de la Mercerie, se trouvent non-seulement plus de toiles et de dentelles, plus de galanteries et d'afféteries qu'on ne saurait imaginer, mais encore tous ces vains amusements du luxe que les marchands, au péril de leur vie, vont chercher à l'extrémité des Indes, dans la Chine et dans le Nouveau-Monde.

» Toutes ces curiosités, cependant, ne sont rien en comparaison de ce qui se vend dans la rue de l'Orfévrerie. Mais ce qui est particulier à cette foire-ci et merveilleux tout ensemble, c'est qu'elle est aussi fréquentée la nuit que le jour, de sorte que chaque jour elle change de face deux fois.

» De jour on dirait qu'elle n'est ouverte que pour le peuple, qui y vient en foule, et la nuit pour les personnes de qualité, pour les grandes dames et pour le roi même. Les riches rues se font admirer à la clarté des lustres et des flambeaux, surtout celle des orfèvres, et tous viennent là pour jouer et se divertir; de sorte qu'alors ce lieu est moins une foire qu'un palais enchanté où tout le beau monde se trouve assemblé comme à un rendez-vous. »

COUSINE MARIE[1]

XX

Une idée de Mlle Angélique.

M. Cormery reçut Paul à bras ouverts, et commença par lui prédire un avenir glorieux.

Au nom de Paul, Marie accourut. Grande surprise de part et d'autre. Le collégien avait des épaulettes et un sabre; la jeune fille qui se présentait si gracieusement rappelait à peine la pensionnaire de la rue Saint-Louis. Chaque fois que Paul venait chez le colonel, Marie ne faisait que de courtes apparitions dans le cabinet de son père.

C'était sincèrement que les enfants de Mme Solaville regrettaient son absence. Mme des Tourelles, en qualité de fille aînée, se flatta de faire changer la résolution de sa mère; Rose prétendit que ce serait elle qui remporterait la victoire, mais personne n'eut la gloire de changer des projets si bien arrêtés.

La simplicité des réunions qui avaient lieu chez Mme des Tourelles n'empêchait pas Marie et Paul d'être un peu intimidés en se retrouvant si différents de ce qu'ils étaient dans leur enfance. Paul était basané; à la gravité de sa physionomie s'ajoutait un sourire jeune et discret. Pourtant, ce n'était plus le petit cousin d'autrefois. Paul constatait le changement que le temps avait produit chez Marie : chacune de ses paroles était raisonnable et sans prétention.

La présence du colonel était fort utile pour soutenir la conversation. Malgré les recommandations de Blanche, la guerre était un sujet inépuisable. De temps en temps, au beau milieu d'une démonstration stratégique, Paul se retournait vers sa cousine qui suivait avec intérêt ces récits de combats, de campements et de retraites habilement combinés.

Il avait fallu peu de temps à Paul pour apprécier le changement qui s'était fait dans l'intérieur de Mme des Tourelles. Il craignit un instant qu'on ne lui eut caché un de ces désastres si communs à Paris. Angélique, questionnée par lui, le rassura complétement. Elle lui dit que cet heureux changement était l'œuvre de Mlle Cormery. Sans s'apercevoir de son indiscrétion, elle raconta au capitaine tout ce qui s'était passé entre les deux amies. « Ah! monsieur! Mlle Marie est une femme accomplie.

— C'est bien vrai, » dit le jeune officier d'un air sérieux et pensif.

Angélique, encouragée et excitée par son silence, ne laissa rien ignorer au capitaine du dévouement de Mlle Cormery pour son père, de sa charité pour les pauvres et des bontés dont elle l'avait comblée elle-même.

Restée seule, Angélique s'applaudit de sa finesse : « Je ne lui ai rien dit précisément, mais j'en ai assez laissé entrevoir pour lui donner des idées. » De son côté, Paul se disait : « Au fait, pourquoi n'épou-

1. Suite. — Voy. pages 74, 90, 107, 123, 140, 156, 171, 183, 203, 220, 235, 252, 267 et 283.

serais-je pas cette charmante Marie? Cette bonne demoiselle Angélique a raison : ma petite cousine est une femme accomplie », et par une association d'idées toute naturelle, il songea que M. Vincent pourrait servir ses projets.

Le capitaine était dans cette disposition d'esprit, lorsqu'il vit arriver le vieux docteur avec son air bonhomme. Il écouta Paul parler de Mlle Cormery avec un calme presque indifférent. Il semblait n'avoir aucun souvenir des petits mots qu'il n'avait jamais manqué de glisser dans ses lettres depuis qu'il avait quitté Alger. Il joua si bien la surprise, que Paul, déconcerté par son incroyable effronterie, douta un instant de ce qui s'était passé entre lui et le docteur.

Cependant M. Vincent n'avait pas attendu l'arrivée de Paul pour concevoir le projet de le marier avec Mlle Cormery. A partir du moment où cette pensée lui était venue, il n'avait pas prononcé le nom du jeune homme une seule fois, mais il entrait chaque jour davantage dans l'intimité du colonel. Il alla même jusqu'à faire concurrence à M. Delorme pour la partie de piquet.

Quelques amis crurent voir dans l'accueil que faisait le colonel au jeune Solaville une intention particulière, et ils eurent l'indiscrétion de féliciter M. Cormery sur le futur mariage de sa fille. Le colonel eut beau se défendre, personne ne voulut le croire.

Le brave colonel fut triste tout le reste de la journée sans que sa fille et Angélique pussent découvrir le motif de sa tristesse.

M. Delorme, qui savait que le docteur le remplaçait volontiers au piquet, ne vint pas ce soir-là, et le colonel témoigna à sa fille le désir d'être seul avec son partenaire.

Marie crut qu'il s'agissait d'une revanche sérieuse; mais à peine les deux amis furent-ils seuls que le colonel raconta à M. Vincent ce qui était arrivé.

« Je n'en suis pas surpris; gardons-nous de blâmer les jugements du monde; ils ont leur raison d'être. Consolez-vous, mon ami, cette petite aventure va servir les desseins de Solaville, car je suis certain qu'il songe à épouser votre fille, mais qu'il ne sait comment aborder cette grave question.

— Vous plaisantez.

— Non, je suis même fort sérieux. Je me casse la tête depuis six mois pour trouver le moyen de tout concilier. »

Le colonel se renversa dans son fauteuil. « Depuis six mois! Et vous ne m'en avez rien dit!

— Par une bonne raison, mon cher, c'est que jusqu'à l'arrivée de Solaville j'ignorais ses intentions. Aujourd'hui, je crois les connaître. Toutefois, il y a une grande difficulté, et je ne sais si nous parviendrons à la résoudre.

— Je connais cette difficulté : ma fille n'a pas de fortune.

— Bah! Il s'agit de bien autre chose. Je doute que le capitaine se sente le courage de vous séparer de votre fille.

— Par exemple! Je serais un obstacle au mariage de ma chère enfant? Allons donc! Je solliciterais plutôt une place aux Invalides! »

Il y eut un moment de silence qui fut interrompu par la présence de M. Delorme.

« Mon cher ami, vous qui avez des recettes pour tout arranger, venez à mon secours : je suis le plus malheureux des hommes. »

La physionomie du colonel confirmait la vérité de ces paroles. « Parlez, docteur, je ne m'en sens pas capable. »

La situation fut exposée au professeur qui écouta jusqu'au bout sans laisser paraître sa pensée.

« C'est, dit-il enfin, un des cas où la fortune arrange tout. Quand la paix sera faite, et elle le sera prochainement...

— Je n'engagerai jamais un jeune homme à sortir de l'armée, s'écria le colonel, même pour épouser ma fille!

— Aussi, n'est-ce pas cela que je veux proposer. Écoutez-moi un peu. Solaville est sorti de Saint-Cyr pour entrer dans l'état-major, il en fait partie, quoique capitaine du 2e de chasseurs. Eh bien! il peut, je crois, se faire attacher à la Carte de France; ses fonctions le fixeront à Paris. »

La conversation en était là, lorsque Miche apporta le thé : « Mademoiselle pense que ces messieurs ont besoin de prendre quelque chose, dit-il avec un demi-sourire.

— Ma fille a raison, Miche, dis-lui que je la prie de venir servir le thé. »

Marie vint aussitôt.

« Chère enfant, nous nous sommes bien mal conduits envers toi, et tu te venges par un acte de générosité.

— Voyez-vous, mon père, nous autres femmes, nous connaissons les exigences qu'impose une longue conversation.... alors j'ai pensé.....

— Très-bien; que veux-tu, le sujet de notre conversation était si intéressant. »

Ce sujet alimentait aussi la conversation de Miche et de Colette. « Bien sûr, disait Colette, mademoiselle va se marier avec son cousin.

— Allons donc! vous croyez que mademoiselle va laisser son père pour aller en Afrique? Auriez-vous le cœur de faire ça, vous? Il n'y a pas longtemps que je suis dans la maison, mais je connais les sentiments de ma jeune maîtresse. C'est vrai que vous pouvez avoir ces idées-là, mais moi qui connais l'Afrique, la guerre et son train, je vous dis, ma pauvre Colette, que vous n'irez pas à cette noce-là. Ne comptez ni sur votre bonnet de dentelle, ni sur cette robe de mérinos vert dont vous me rompez les oreilles depuis un an. » Pour toute réponse, Colette haussa les épaules. C'était la péroraison de ses discours, quelqu'en eût été l'exorde.

Lorsque Paul causait avec Angélique, rien ne lui semblait plus simple que d'épouser Mlle Cormery,

mais les difficultés revenaient en foule lorsqu'il considérait l'ensemble des circonstances : il ne se sentait pas le courage d'enlever cet ange gardien au colonel, elle-même n'y consentirait pas ; quant à proposer à un vieillard infirme de venir en Afrique ou de courir les garnisons, c'était simplement une absurdité.

« D'autre part, se disait encore Paul, ma mère revient à son idée de mariage. Elle trouve que mon séjour ici se prolonge trop. — Elle a raison. — Ma tante me propose à son tour une héritière de Toulouse. C'est toujours la même histoire : l'argent appelle l'argent ! Je n'irai plus que très-rarement chez le colonel. A quoi aboutiraient mes visites ? Je vais même faire abréger mon congé..... voilà tout. »

En dépit de ses belles résolutions, le brave garçon allait chaque jour frapper à la porte de M. Vincent qui se frottait les mains et riait en le voyant arriver.

Enfin, le capitaine, amené sur le terrain, avoua au docteur qu'il était résolu à épouser Mlle Cormery, et qu'il le chargeait des négociations préliminaires. Il fut convenu que M. Vincent lui ferait connaître le soir même le résultat de sa démarche auprès du colonel.

Onze heures avaient sonné : chaque coup de marteau faisait tressaillir le capitaine.



Une lettre de Blanche.

Solaville avait commencé par allumer un cigare, puis un autre, et encore un autre, lorsqu'il se rappela que le matin même il avait résolu de renoncer à la détestable habitude de fumer, justifiée seulement par les misères de la vie des camps. Il prit un livre et ne tarda pas à remarquer qu'il ne comprenait pas un mot de ce qu'il lisait ; le journal ne l'intéressa pas davantage. Alors il se promena bravement de long en large, et même plus en long qu'en large, attendu que sa chambre formait un carré long assez restreint. « Ce retard est-il d'un bon ou d'un mauvais augure ? » telle fut la question que se posa le pauvre solitaire pendant plusieurs heures.

Enfin, à minuit un quart, le docteur arriva.

« Eh bien ! mon bon docteur ?

— Eh bien ! la chose dépend de vous.

— Vous plaisantez toujours !

— Je parle sérieusement au contraire. Le moyen de tout concilier serait de quitter votre régiment.

— Jamais ! s'écria Solaville brusquement.

— J'ai été tranchant, impatient comme vous, mon cher ; aussi, je vous pardonne : laissez-moi achever.

» Le colonel veut qu'on ne songe pas à lui, mais il faut au contraire songer surtout à lui.

» M. Delorme propose que vous vous fassiez attacher à la Carte de France ; de cette façon, vous ne

quittez pas l'armée, vous conservez votre grade, et plus tard même vous pourrez rentrer dans votre régiment. »

M. Vincent s'attendait à voir sa proposition accueillie avec enthousiasme, mais Solaville garda le silence. On eût dit à le voir qu'il se croyait seul dans sa chambre. Son visage était sombre. La fortune ne résout pas toutes les questions, comme le prétendait M. Delorme.

« Parlez donc, dit enfin le docteur.

— Non, je ne prendrai pas le parti que vous me proposez avant d'avoir fait un tour en Afrique..... ne plus faire la guerre! ne plus espérer d'avancement! Vous en parlez fort à votre aise, docteur!

— Mais au fait, il y a une autre question qui n'a pas moins de gravité! Nous n'avons pas le consentement de Mlle Marie, la personne la plus intéressée! »

On eût dit que le capitaine sortait d'un rêve.

« Comment! vous croyez......

— Je ne crois rien, seulement il me semble qu'avant de prendre un parti, il serait prudent de s'assurer que votre demande sera agréée. »

A partir de ce moment, Solaville n'eut plus de secret pour Blanche. Un intérêt commun rapprocha leurs cœurs. Les confidences de Mme des Tourelles ne furent pas de nature à modifier les projets de son frère.

Après une heure de conversation, d'hésitation dans la manière dont on ferait la demande en mariage, il fut décidé qu'Angélique parlerait la première à Marie.

Au moment où Angélique se disposait à porter chez le joaillier le collier de diamants qu'elle avait complétement oublié, Marie entra.

Ces diamants furent d'abord le sujet d'une conversation banale dont Angélique faisait tous les frais. Elle ne savait comment s'y prendre pour s'acquitter de la mission qu'on lui avait confiée. Plusieurs allusions ne furent pas comprises; alors, s'armant de courage, Angélique, presque tremblante, entra en matière :

« Vous m'avez souvent dit, mademoiselle, qu'il n'est pas sans exemple que des gens de peu d'importance soient l'occasion de grandes choses. Eh bien! la Providence daigne se servir de moi pour vous marier.

— Angélique, qu'allez-vous dire? demanda Marie en pâlissant.

— Quand M. Paul est venu à Bordeaux, il m'a tout de suite reconnue et m'a témoigné beaucoup de confiance. Nous avons parlé de vous tous et de vous en particulier. Alors une idée s'est emparée de mon esprit : si...

— Angélique, je ne veux pas vous entendre. »

La jeune fille restait à la même place et ne se bouchait pas les oreilles.

« J'ai fait tout ce que j'ai pu pour chasser cette jolie idée : Si M. le capitaine.....

— Et que dit alors mon cousin?

— Rien du tout; mais aujourd'hui je suis chargée de vous demander si..... Mon Dieu, que je suis heureuse!

— Non, Angélique, je n'accepte pas la généreuse demande de Paul. Si Mme Solaville ne me permet pas d'appeler son fils mon cousin, elle me permettra bien moins encore de porter son nom. D'ailleurs, ajouta-t-elle en fondant en larmes, je ne veux pas me marier. » Elle se retira et laissa Angélique stupéfaite, tenant toujours le collier de diamants dans ses mains.

« Eh bien! chère demoiselle, lui demanda Paul.

— Elle refuse monsieur;..... elle est très-fière, voyez-vous, elle n'a pas oublié que madame votre mère l'a reprise devant tout le monde un jour qu'elle vous appelait son cousin. Monsieur le capitaine, c'est une affaire manquée. Moi qui étais si heureuse! »

Solaville garda le silence pendant quelques instants, puis il remercia Angélique. « Ne perdons pas courage, mademoiselle, il y a des batailles qui se gagnent à la dernière heure. »

« J'aurais dû m'y attendre, dit Paul à Mme des Tourelles aussi triste que lui du refus de Marie. Il n'y a rien à faire ici. Je pars ce soir pour Toulouse. Je déclarerai à ma mère mes intentions, et si elle s'oppose à ce que j'épouse Marie, je lui dirai que je suis résolu à ne pas me marier et que je retourne en Algérie pour un temps illimité. »

Ce projet fut vivement combattu par Blanche, mais Paul ne voulut rien entendre. Il fit ses adieux à M. Vincent et le remercia de son cordial intérêt.

Le docteur ne riait plus. Il tendit la main au capitaine en lui disant : « Il faut six mois pour que la paix soit faite, mais elle se fera, mon cher ami. »

Paul déposa ses cartes chez le colonel avec ces tristes initiales : *p. p. c.*

Ce brusque départ de Paul affligea sa famille et ses amis. M. Cornéry gardait le silence. Quelques jours plus tard, il se croyait consolé en voyant l'attitude calme de sa fille. Il ne crut pas devoir lui parler de ce qui s'était passé. Il demanda seulement à Blanche de faire tout ce qui était en son pouvoir pour la distraire.

Angélique perdit complétement le sommeil à la suite de cette histoire.

A suivre. Mlle GOURAUD.

LA NEIGE

A mesure qu'on s'élève dans l'air, la température s'abaisse, le froid devient de plus en plus vif. Les aéronautes ont toujours constaté la réalité de ce fait, et quelques-uns, s'étant élevés à de grandes hauteurs, ont observé des abaissements considérables du thermomètre.

Gay-Lussac, en 1804, trouva, à une hauteur de 7 000 mètres, un froid de moins de 10 degrés, tandis que le thermomètre marquait 28 degrés de chaleur à l'endroit d'où il s'était élevé; Barras et Bixio supportèrent, à 7 000 mètres, un froid de 40 degrés au-dessous de zéro! etc... On peut dire en moyenne que la température s'abaisse de 1 degré pour chaque hauteur de 185 mètres à laquelle on s'élève. Je dis : en moyenne, car les saisons, la température du sol, l'heure de la journée, la direction du vent influent sur ce phénomène.

Ce refroidissement de l'air, à mesure qu'on s'élève dans l'atmosphère, vous donne la raison d'un fait bien curieux : Sur le sommet des hautes montagnes, même en été, la pluie congelée tombe sous la forme de neige.

Il y a quelques années, étant allé faire une excursion géologique dans les Vosges, j'arrivai, non sans fatigues, au sommet du Ballon d'Alsace, à une hauteur de 1430 mètres. La journée était chaude, le ciel pur; je trouvai la montagne couverte de neige déposée sans doute depuis quelque temps. Je pris plaisir, ainsi que mes compagnons de voyage, à jouer avec cette neige, et au milieu de ces innocentes distractions enfantines je reçus et gardai durant huit jours un violent coup de soleil!

Vous vous expliquerez cette bizarrerie qui consiste à avoir le visage brûlé du soleil, tandis que les pieds reposent sur un sol glacé, en vous souvenant que la neige qui tombe sur certaines montagnes ne disparaît pas.

Vous vous rappelez le cri d'admiration du petit Savoyard rentrant au toit maternel :

> Avec leurs hauts sommets, leurs neiges éternelles,
> Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles!

Il existe en effet, à une certaine hauteur dans l'atmosphère, une limite à laquelle les neiges ne fondent plus : cette limite des neiges éternelles varie d'ailleurs dans les différents pays suivant qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne de l'équateur. Vous avez bien deviné que vers les pôles il faut s'élever moins haut pour ressentir une basse température. C'est ainsi que la limite de ces neiges éternelles est de 700 mètres en Norvége, de 2700 mètres dans les Alpes, et de près de 5000 mètres au Mexique, dans l'Amérique méridionale et dans l'Himalaya.

Lorsque la température de l'air s'abaisse jusqu'à devenir égale à zéro degré, la neige tombe sur le sol qu'elle recouvre parfois d'un épais manteau. La neige n'est pas autre chose que de l'eau refroidie et devenue solide. L'eau, comme tous les corps de la nature, se rencontre à l'état solide, à l'état liquide et à l'état gazeux. Si vous chauffez de la neige, elle fond et devient liquide à une température qui correspond précisément au zéro du thermomètre. Si vous continuez à chauffer, l'eau s'échappe bientôt sous forme de vapeur, à une température qui correspond au degré 100 du thermomètre. Les phénomènes inverses se produisent, et dans le même ordre, lorsque, opérant sur la vapeur d'eau, vous la refroidissez jusqu'à zéro degré. Cependant, en refroidissant ainsi une masse d'eau, ce n'est pas précisément de la neige que vous obtenez, mais de la glace, c'est-à-dire de la neige agglomérée. La neige est produite par le refroidissement dans l'air des gouttes d'eau de pluie.

Lorsque les nuages sont placés à une certaine hauteur dans l'air, par le fait même du grand refroidissement qui se manifeste dans l'atmosphère à mesure qu'on s'élève, ces nuages, qui ne sont autre chose que de la vapeur d'eau, se transforment en eau solide, en neige. Dans son ascension du 26 juin 1763, M. Glaisher rencontra, à 4500 mètres au-dessus du sol, un nuage de neige immense, s'étendant sur une épaisseur de 1800 mètres. Cette neige en tombant peut se transformer en eau si l'air qu'elle traverse a une température un peu élevée; elle garde au contraire sa forme solide quand la température de l'air est voisine de zéro degré.

Avez-vous jamais regardé avec quelque attention, au besoin à l'aide d'un verre grossissant, ces légers flocons de neige? Ne manquez pas, à l'occasion, de vous livrer à ce curieux et bien intéressant examen.

Les flocons de neige sont formés de petits cristaux admirables de délicatesse et de variété, soudés les uns aux autres. Lorsque nous regardons tomber ces flocons de neige, ils nous paraissent bien irréguliers de grosseur et de forme, mais cette irrégularité provient de ce que ces flocons sont composés d'un plus ou moins grand nombre de cristaux qui, eux, affectent au contraire la régularité la plus parfaite.

Lorsqu'on dissout du sucre ou du sel dans l'eau et qu'on laisse évaporer le liquide, soit simplement à l'air, soit en chauffant, le sucre et le sel apparaissent sous les parois du verre sous la forme de petits cristaux brillants. Lorsqu'on fond du soufre et qu'on jette le liquide dans un verre froid, le soufre redevient solide et, dans la masse, on aperçoit de longues aiguilles cristallines.

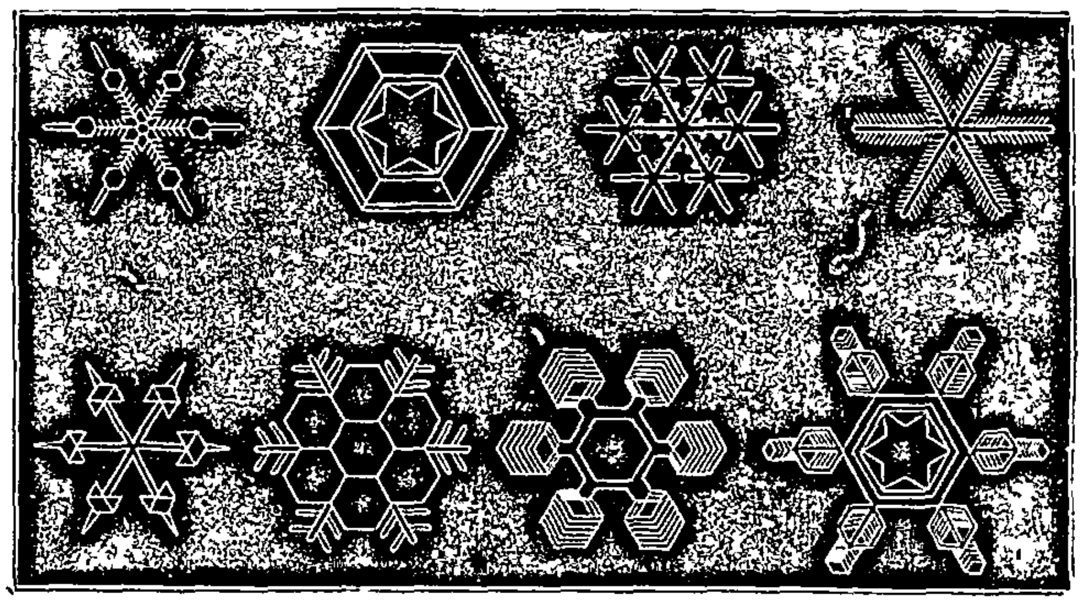
Certains corps que vous connaissez bien : le diamant, les différentes pierres précieuses, etc., se trouvent dans la nature à l'état cristallin. Nous aurons suffisamment défini cet état de cristallisation en disant que la surface des corps cristallisés est formée de facettes planes, brillantes, affectant des formes régulières. Ces figures régulières, géométriques, comme l'on dit, varient d'un cristal à l'autre. Les cristaux de la neige (voyez la figure de la page 304) de la glace, malgré la grande diversité de leurs formes, se rattachent à un type unique qui est une étoile régulière formée de six rayons.

S'il est vrai que la neige peut prendre ces formes diverses, il faut dire aussi que dans une même chute de neige on n'observe jamais qu'une seule d'entre

elles; s'il y a seulement un court intervalle entre deux chutes de neige, la forme des fleurs varie, mais en se rattachant toujours à l'aspect général qu'il vous sera bien facile de reconnaître sur notre dessin. Qui n'admirerait pas la puissance de la nature qui a su créer tant de formes diverses dans des corps d'un si petit volume?

Les flocons de neige sont extrêmement légers, leur volume est considérable par rapport à leur poids; cela tient à ce que les cristaux de neige emprisonnent une assez grande quantité d'air. Aussi, quand on veut fondre de la neige, on est étonné de la petite quantité d'eau qu'elle produit: on n'obtient à peu près, en eau, que le douzième du volume de la neige. La neige n'indique pas, loin de là, que la température est très-basse puisqu'il suffit pour qu'elle tombe d'un froid de zéro degré. Plus le froid est vif et plus les flocons de neige sont petits. On observe quelquefois des chutes de poussière de neige. On donne à cette neige pulvérulente le nom de neige polaire, en la supposant ainsi venue des climats les plus froids.

Les chutes de neige ont des intensités bien variables dans les différents pays, d'une année à l'autre. En 1850, la neige a été des plus abondantes en Europe : « Elle s'élevait à 45 pieds (14 mètres) sur le mont Saint-Bernard, et pour sortir de leur couvent, les religieux étaient obligés de creuser un passage à travers les couches amoncelées. »



Cristaux de la neige. (P. 303, col 2.)

Les tempêtes de neige sont parfois si terribles que dans les contrées boréales elles occasionnent souvent d'effrayantes catastrophes. Ces tempêtes durent de un à trois jours; l'atmosphère est entièrement obscurcie par les masses de neige qui tombent ou qui sont soulevées par le vent. « En 1827, dit Humboldt, en Sibérie, il périt dans l'une de ces tempêtes 280 500 chevaux, 30 400 bêtes à cornes, 10 000 chameaux et plus d'un million de brebis! » Sur les plateaux élevés de l'Asie ou des Andes « les chemins s'effacent vite sous le linceul mobile qui les recouvre, l'orientation devient difficile....., le voyageur s'arrête éperdu, s'enfonce dans les ravins s'il cherche son chemin, tombe en léthargie s'il se repose, et trop souvent n'a d'autre terme que la mort pour sortir du météore qui l'ensevelit. »

Faut-il vous rappeler la neige maudite qui poursuivit nos soldats durant la terrible campagne de Russie? Il neigeait, il neigeait toujours.

> Qui se cachait mourait. Groupe morne et confus,
> Ils fuyaient; le désert dévorait le cortége.
> On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
> Voir que des régiments s'étaient endormis là.

Faut-il vous rappeler que la neige, complice de l'Allemand, vint ajouter encore aux difficultés de nos armées durant la campagne de 1870-1871 et qu'elle fut une des causes qui déterminèrent l'échec de nos armées de l'Est et leur fuite en Suisse?

Chose singulière! certains pays, au milieu de contrées neigeuses, semblent complétement préservés. Mieux encore, au milieu d'un pays, une ville peut être garantie. Ainsi, en Sibérie, on remarque tous les ans qu'un district entier et celui-là seul conserve durant l'hiver un ciel toujours serein et ne reçoit jamais un seul flocon de neige.

La neige a une utilité incontestable. En tombant sur la terre elle forme écran, empêche la chaleur du sol de se transmettre à l'air, et par conséquent préserve le sol des gelées : la température est toujours plus élevée au-dessous de la neige qu'au-dessus. Grâce à la neige, les refroidissements nocturnes qui, en automne, font périr les jeunes plantes sont évités. Il faut ajouter que la neige apporte au sol un certain nombre de substances empruntées à l'air : ammoniaque, nitrates, qui serviront à la fertilisation du sol.

La neige est blanche, d'une blancheur éclatante. Cette coloration est due aux jeux de lumière produits à travers les cristaux et les bulles d'air dont la neige est formée. Quand on presse la neige dans les mains, j'entends dans les mains les plus irréprochables, la coloration de la neige disparaît en même temps que les bulles d'air se dégagent, et la blancheur immaculée de la neige est remplacée par un gris sale.

On a observé quelquefois des chutes de neige rouge et, l'imagination aidant, on a voulu voir dans ce singulier phénomène les plus fâcheux présages. Les neiges sanglantes n'existent pas, le sang ne joue aucun rôle dans ces apparitions réelles : la coloration de la neige est due, dans ces cas très-rares, à la présence d'une multitude de petits champignons rouges existant dans l'air et que la neige a entraînés dans sa chute.

ALBERT LEVY.



Elle le rencontrait quelquefois dans la campagne. (P. 305, col. 2).

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN[1]

XVII

Une bosse à la tête.

Depuis que Pauline avait une institutrice, il se passait de singulières choses dans l'esprit de Mme de Vauclain. Elle n'avait pas voulu se charger de l'éducation de sa petite fille, et maintenant elle en avait presque du regret.

Mme de Nichtsburg ne lui inspirait pas une vive sympathie ; c'était une personne honorable, correcte, consciencieuse, mais la marquise ne pouvait se dissimuler qu'elle n'était pas aimable, et que Pauline paraissait souffrir de l'exacte discipline qu'elle lui imposait. Si la petite fille fût venue se plaindre d'elle, Mme de Vauclain l'eût sûrement traitée de petite révoltée et eût fort mal accueilli ses plaintes ; mais Pauline était douce, soumise, et se prêtait à tout ce que sa gouvernante exigeait d'elle, avec un air triste, et languissant qui navrait le cœur de la marquise. « Pauvre petite ! se disait-elle, comme elle paraît s'ennuyer ! j'aurais peut-être mieux fait d'essayer... elle ne m'aurait pas plus résisté qu'elle ne résiste à cette femme... Je ne peux pourtant pas la renvoyer ; je n'ai pas de prétexte, pas de reproche à lui faire : ce n'est pas sa faute si elle n'est pas aimable : Pauline s'habituera à elle. D'ailleurs, qui sait si on ne tomberait pas plus mal une seconde fois ? » Et la marquise gardait Mme de Nichtsburg. Au fond du cœur, elle éprouvait peut-être une secrète joie de ce que l'enfant ne s'attachait pas à son institutrice ; elle eût peut-être été jalouse de l'affection de Pauline, cette affection qu'elle n'avait pas cherché à gagner. Pauline ignorait tout cela ; elle craignait sa grand'mère et n'aimait pas Mme de Nichtsburg, et, ne pouvant plus jamais être seule et jouer avec ses poupées des drames de sa composition, elle cachait le soir dans son lit la plus petite de ses actrices à tête de porcelaine, et lui racontait tout bas, non sans pleurer, qu'elle était une petite fille bien malheureuse de n'avoir pas de maman.

Tant que durèrent les vacances, Pauline alla souvent passer des après-midi à Varnac : Mme de Varnac n'aimait pas à se priver de la société et des services de Mme Limeuil, et ne permettait guère à ses filles de s'éloigner du château ; elle aimait mieux faire demander Pauline que d'envoyer Mary et Lucy jouer avec elle à Vauclain. Roger, lui, venait souvent à pied, et il apportait à sa petite amie des fleurs, des fruits, des oiseaux qu'il avait dénichés, des papillons qu'il avait pris ; il choisissait les jours où le père Laribeau venait donner sa leçon d'écriture, et la leçon d'écriture se prolongeait et se changeait insensiblement en leçon d'histoire naturelle. La comtesse de Nichtsburg, très-étonnée du savoir du bonhomme, conçut un certain respect pour lui et daigna désormais lui adresser la parole ; elle consentit même à le rencontrer quelquefois dans le parc ou dans la campagne, pour chercher avec lui telle ou telle plante que les enfants avaient demandé à connaître. L'horizon de Pauline s'éclaircissait un peu.

Il se rembrunit de nouveau au mois d'octobre, quand Roger eut repris la route du collége. Elle dut se borner, en fait de plaisirs, aux visites à Varnac, visites auxquelles le départ de Roger enlevait beaucoup de leur agrément. Mary et Lucy étaient de bonnes créatures sans initiative, qui ne disaient pas trois paroles en une heure, et les petits passaient leur vie à se battre. Pauline n'aurait pas du tout désiré y aller, si elle n'y eût pas trouvé Mme Limeuil. Mais

1. Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273 et 289.

Mme Limeuil n'était pas toujours avec les enfants; le plus souvent, Mme de Varnac la faisait appeler pour lui continuer le roman commencé ou pour lui exécuter une sonate; et Pauline jouait languissamment l'œil et l'oreille au guet, désirant de tout son cœur qu'il vînt une visite. Quelquefois son vœu était exaucé : une voiture roulait, approchait, s'arrêtait devant le perron, une dame en grande toilette en descendait et faisait demander si Mme de Varnac était visible; et quelques instants après Mme Limeuil délivrée, venait retrouver les enfants et Mme de Nichtsburg. Que Pauline était heureuse! C'était elle que les yeux de la jeune femme cherchaient pendant qu'elle saluait la comtesse et s'informait de sa santé; c'était à elle qu'elle souriait; et quand l'enfant s'avançait en lui tendant sa petite main, elle ne manquait jamais de l'embrasser avec une tendresse qui rafraîchissait le cœur de Pauline. Puis, profitant d'un moment où Pauline était lasse d'avoir couru, elle la faisait asseoir, lui essuyait le front avec son mouchoir, lui parlait doucement, la questionnait sur ses études, sur ses goûts, glissant çà et là un conseil, un encouragement, une parole de consolation pour des chagrins qu'elle devinait, quoique l'enfant ne s'en plaignît pas; et Pauline sortait de ces trop courts entretiens ranimée et disposée à voir la vie en rose.

« Quand viendrez-vous donc à Vauclain? » demandait-elle souvent à Mme Limeuil. Celle-ci ne répondait pas; il lui répugnait sans doute de dire à l'enfant qu'elle n'était pas maîtresse de ses actions.

Il arriva un jour qu'en courant pour attraper Mary qui venait de lui glisser une herbe dans le cou, Pauline trébucha contre une racine qui sortait de terre et tomba rudement. Son front porta contre le tronc de l'arbre, si fort qu'elle perdit connaissance. Elle revint à elle dans les bras de Mme Limeuil, qui baignait son visage avec de l'eau fraîche; tous les enfants l'entouraient avec des airs consternés, et Mary, cause de l'accident, pleurait à chaudes larmes. « Dieu soit loué, elle vit! » s'écria Mme de Nichtsburg en levant les mains au ciel, absolument comme dans un mélodrame. Mme Limeuil ne dit rien, mais ses yeux exprimaient tant d'inquiétude, que Pauline fit effort pour sourire afin de la rassurer.

« Ah! la voilà qui revient à elle, dit la jeune femme d'une voix tremblante. On ne peut pas la soigner ici; je vais l'emporter au château. Si vous vouliez bien surveiller les enfants, madame la comtesse je me charge de votre élève, je sais où trouver ce qu'il lui faut. »

Elle enleva Pauline dans ses bras, et, redressant sa taille frêle que faisait ployer ce fardeau trop lourd pour ses forces, elle franchit chargée de l'enfant la distance qui la séparait du château. Elle alla déposer Pauline sur son lit, prépara une compresse qu'elle lui appliqua sur le front, lui fit boire un calmant, et ferma les rideaux et les jalousies; puis elle s'assit au chevet du lit et resta immobile, les yeux fixés sur l'enfant qui cédait au sommeil. Ce qu'il y avait de douleur et de joie à la fois dans son regard, Pauline ne le vit pas; mais elle s'éveilla en sentant une larme toute chaude sur sa main. Elle fit un mouvement : Mme Limeuil se pencha vers elle.

« Vous trouvez-vous mieux, ma chère enfant, ma chère petite fille?

— Je suis bien, madame, très-bien.... Mais comme vous avez dit cela : « ma chère petite fille! » Maman m'appelait comme cela, et elle le disait comme vous.... Est-ce que vous êtes une maman, vous, madame? est-ce que vous avez une petite fille?

— J'en avais une, dit Mme Limeuil en détournant la tête.

— Et vous ne l'avez plus? où est-elle? Pauvre petite fille! comme elle est malheureuse de ne plus être avec une si bonne maman! Est-ce que vous ne la retrouverez plus?

— Dieu nous réunira, dit Mme Limeuil.

— Maman, me disait cela aussi, quand elle m'a envoyée en France, et il y a si longtemps! Je ne peux plus seulement me rappeler sa figure; mais je suis bien sûre que si je la voyais, je la reconnaîtrais bien! »

Mme Limeuil sourit tristement.

« Vous ne croyez pas? reprit Pauline, moi je crois que si; et je crois aussi qu'elle reviendra. J'ai pensé quelquefois qu'elle était peut-être morte comme papa; mais ce n'est pas possible. On parle à Vauclain de papa, Mariette l'appelle son Paul et elle dit qu'il est mort en Australie; mais on ne m'a jamais dit que maman était morte. Alors, elle reviendra; elle ne peut pas m'abandonner pour toujours, elle qui m'aimait tant; n'est-ce pas madame? »

Mme Limeuil pleurait, et elle posa sa tête sur l'oreiller, à côté de celle de Pauline.

« Oh! embrassez-moi comme si j'étais votre petite fille, je vous en prie! » dit Pauline.

La jeune femme la prit dans ses bras; et la mère sans enfant et l'enfant sans mère s'étreignirent longuement. Ce fut Mme Limeuil qui se dégagea la première.

« Il faut descendre, Pauline, puisque vous êtes remise; votre institutrice sera inquiète. »

Pauline n'en paraissait pas bien persuadée, mais elle se mit sur son séant, rejeta ses cheveux en arrière et dit avec un gros soupir :

« Allons! mais je suis bien contente d'être tombée. Vous m'embrasserez encore comme aujourd'hui n'est-ce pas? Comme je vous aime! Je voudrais savoir votre nom : je serais si contente si vous vous appeliez Élisabeth! c'était le nom de maman... »

Madame Limeuil ne répondit pas, car la porte s'ouvrit et la comtesse de Nichtsburg entra, suivie de tous les enfants, qui venaient savoir des nouvelles de la malade. On entoura Pauline, on la fit lever, on l'emmena prendre l'air dans le jardin, et la visite s'acheva.

A quelque temps de là, Pauline avait pris un gros rhume; on était au mois de novembre, et le temps était déjà froid; la comtesse de Nichtsburg décida

que la petite fille garderait la maison. C'était pourtant un jour de congé, un jeudi; et Pauline entendait encore l'adieu de Mary et de Lucy : « Au revoir, Pauline ! vous viendrez de bonne heure jeudi prochain ! » Mariette, qui entendit l'arrêt de la gouvernante et qui vit la mine longue de Pauline, murmura entre ses dents : « Va-t-elle s'ennuyer la pauvre mignonne, toute seule toute la journée ! Il faut que j'arrange cela ! » Et elle passa chez sa maîtresse, sous prétexte d'arranger le feu qui n'était jamais bien dressé par Gervais.

« Voilà mademoiselle qui est enrhumée, dit-elle en prenant une bûche ; elle n'a fait que tousser toute la nuit, madame : madame ne l'a pas entendue d'ici? c'est étonnant.

— Est-ce qu'elle a la fièvre ? demanda vivement la marquise. Il faudrait envoyer chercher le mécin.

— Oh ! ce n'est pas la peine, elle n'est pas si malade que cela; seulement elle ne pourra pas sortir aujourd'hui, et ses petits amis l'attendent. Si madame la marquise voulait bien, au lieu d'aller chercher le médecin, Jarnaud irait à Varnac chercher les enfants; ils joueraient dans la galerie qui est bien chauffée, et mademoiselle s'amuserait sans augmenter son rhume.....

— Mais sans doute, si cela peut lui faire plaisir, à cette pauvre enfant ! Dites à Jarnaud d'atteler, je vais écrire à Mme de Varnac. Seulement, Mariette, veillez bien à ce que Pauline ne s'agite pas trop et qu'elle ne se refroidisse pas : les rhumes peuvent devenir dangereux quand on ne les soigne pas.

— Oh ! madame peut être tranquille ! »

Et Mariette s'en alla avertir Jarnaud, et revint prévenir Pauline de ce qui se passait. Pauline sauta de joie.

« O ma bonne Mariette, ma bonne Mariette ! » répétait-elle, sans trouver autre chose à dire. Le premier moment passé, tout en écoutant Mariette qui lui parlait de l'empressement qu'avait mis la marquise à lui faire plaisir, elle s'occupa de réunir tout ce qui pourrait amuser ses petits amis : gravures, joujoux, poupées. Elle envoya Mariette prier Michelle de faire de bonnes petites choses pour le goûter; elle voulut arranger elle-même les fruits dans de la mousse, pour que ce fût plus joli; et elle revint donner un coup d'œil à sa chambre. Sa chambre était en ordre, assurément, et la salle d'étude aussi; mais Pauline y désira quelque chose de plus. « *Elle* viendra à Vauclain aujourd'hui ! se disait-elle, le cœur palpitant; je veux lui faire voir ma chambre, et le portrait de papa ! » Et, pour que sa chambre fût digne de recevoir la visiteuse qu'elle attendait, Pauline sortait de ses tiroirs tout ce qu'elle pouvait posséder de joli, pour le ranger sur la cheminée; elle plaçait près de la fenêtre son meilleur fauteuil, pour y faire asseoir Mme Limeuil et lui montrer la belle vue, et elle avait soin de mettre par terre un coussin pour ses pieds. Elle alla trouver Mariette, qui venait de cueillir des fleurs dans le jardin pour



Jarnaud se tourna. (P. 308, col. 1.)

orner le salon, et se fit donner de quoi remplir tous ses petits vases, et quand sa chambre fut parée, elle s'installa derrière les vitres pour voir de plus loin arriver celle qu'elle désirait tant recevoir

XVIII

Où la bande joyeuse se transporte au château de Vauclain.

On eût dit, à voir Mme Limeuil lorsqu'elle reçut l'ordre de conduire les enfants à Vauclain, qu'elle ne partageait pas le désir de Pauline; car son pâle visage devint plus pâle encore, et elle crispa sa main au dossier d'une chaise comme si elle eût eu besoin d'un appui. Mais elle se remit bien vite et alla faire habiller les enfants. Ce fut un hourrah de joie dans la chambre des enfants, quand on y apprit qu'on allait au château de Vauclain : ce n'était pas qu'on dût s'y amuser plus qu'à Varnac, mais c'était quelque chose de nouveau. Mary, qui se reprochait encore d'avoir fait tomber Pauline, recommanda aux garçons d'être sages et de ne pas fatiguer leur pe-

tite amie, qui les faisait venir pour la soigner parce qu'elle était malade. On se hâta de mettre les guêtres et les manteaux, et Jarnaud, préalablement reposé, rafraîchi et réconforté à l'office, reprit le chemin de Vauclain avec sa voiture pleine.

Jarnaud, comme tous les domestiques qui ont vieilli dans une maison, considérait cette maison comme sa chose et aimait à la faire admirer. Aussi, s'arrêtant en haut d'une côte sous prétexte de laisser souffler ses chevaux, il se tourna vers l'intérieur de la voiture et dit, à la cantonnade :

« Voilà le château de Vauclain : un beau château ! »

Le château était beau en effet, s'élevant au-dessus des prairies, et détachant sa masse sur les arbres du parc où brillaient toutes les teintes le l'automne. Le vent qui chassait dans le ciel de grands nuages gris changeait à chaque instant les effets de lumière : quand le soleil se voilait, tout le château paraissait aussi sombre que le vieux donjon, passé à l'état de grenier et de grange, seul reste des constructions anciennes ; et dès qu'un rayon apparaissait entre deux nuages, la blanche façade moderne s'éclairait et ressortait sur le fond des arbres roux et du ciel noir.

Mme Limeuil regarda et répondit avec effort : « Oui, c'est un très-beau château. »

Jarnaud la trouva bien froide et se sentit fort mal disposé pour elle ; mais comme il la vit ensuite longtemps penchée à la portière, les yeux attachés sur le château, il pensa que c'était l'admiration qui la rendait muette, et il lui sut gré des sentiments qu'il lui prêtait. Pareille chose arrive souvent en ce monde.

La voiture s'engagea dans l'avenue, entra dans la grande cour, s'arrêta au bas du perron. Une marche triomphale, battue sur les vitres par deux petites mains joyeuses, salua l'arrivée des visiteurs : ils levèrent la tête et virent à une fenêtre du premier étage Pauline qui leur souriait. Mme de Nichtsburg était descendue au bas du grand escalier, pour leur faire une réception grandiose ; l'ampleur du vestibule lui permettait de déployer ses révérences. Elle les pria d'excuser Pauline, à qui son rhume interdisait de sortir des appartements chauffés, et elle les conduisit auprès de Mme de Vauclain.

Pauline guettait ses petits amis du haut de l'escalier ; elle leur fit un joyeux accueil et s'empara de la main de Mme Limeuil pour l'emmener dans la galerie ; mais Mme de Nichtsburg la rappela au sentiment des convenances. Il fallait d'abord aller présenter ses hommages à la châtelaine ; et Pauline, prenant tout à coup son air de cérémonie, se résigna à accompagner sa société chez la marquise de Vauclain.

Ce fut ainsi, présentée dans toutes les règles par la comtesse de Nichtsburg, et tenant dans sa main la main de l'héritière de Vauclain, que Mme Limeuil parut pour la première fois devant la marquise. Elle s'inclina profondément, et lui transmit en fort bons termes les compliments de Mme de Varnac. Sa voix tremblait un peu, et cette timidité ne déplut pas à la marquise, qui lui trouva de bonnes manières et l'air distingué. Elle lui répondit avec une grâce de grande dame, exprimant le désir qu'elle et les enfants se plussent assez à Vauclain pour souhaiter d'y revenir ; et la présentation fut accomplie.

Pauline était rayonnante : sa grand'mère avait invité Mme Limeuil à revenir à Vauclain ! Elle voyait devant elle un nombre indéfini de jours heureux ; quand elle ne pourrait pas aller à Varnac, on viendrait la voir. Mary, Lucy et leurs frères ne s'enrhumaient jamais, et elle était sûre que Mme Limeuil ne craindrait pas le mauvais temps : l'enfant se sentait aimée d'elle.

Elle emmena ses amis dans la galerie, leur prodigua les joujoux, s'ingénia à trouver des jeux nouveaux, fut complaisante, aimable pour tous ; elle désirait tant qu'ils eussent envie de revenir. Aussi ne trouva t-elle guère de son goût l'idée de Mme de Nichtsburg, qui voulut montrer les talents de son élève, et aussi son fameux tableau généalogique ; Pauline craignait que tout cela n'ennuyât ses visiteurs autant qu'elle-même, et ce n'était pas peu dire. Bon gré mal gré, il lui fallut conduire ses amis dans la salle d'étude, où Mme de Nichtsburg les fit asseoir en rang comme pour une séance solennelle, puis Pauline fut interrogée sur les différentes branches des connaissances humaines qu'elle commençait à étudier ; elle récita du français et de l'allemand, livra sa calligraphie à l'examen et aux compliments des cinq enfants et de leur institutrice ; et pour bouquet final, elle énuméra sans se tromper les individus de la famille de Vauclain, hommes et femmes, qui avaient vécu de Philippe Auguste à Philippe le Bel. Mary et Lucy, n'ayant rien compris, trouvèrent tout cela très-fort ; les garçons après avoir beaucoup remué, commençaient à s'endormir, et Mme Limeuil, qui contemplait le tableau généalogique avec une attention bien faite pour en flatter l'auteur, avait l'air triste. « Comme c'est ennuyeux, pensa Pauline : ils ne voudront plus revenir ! » Pour égayer la situation, elle parla du goûter ; aussitôt, les enfants se précipitèrent vers la porte : Mme de Nichtsburg les suivit, et Pauline resta en arrière avec Mme Limeuil.

« Voulez-vous voir ma chambre ? lui dit-elle en la prenant par la main.

— Certainement, ma chérie !

— C'est ici. Elle est jolie, n'est-ce pas ? Voyez ces jolies pierres, et ces mousses, et ces plantes ! je sais leurs noms, le père Laribeau me les a appris. Vous ne connaissez pas le père Laribeau ? c'est le vieux maître d'école du village, il m'a appris à lire et à écrire, et il est très-bon. Roger le connaît bien, et il l'aime beaucoup. Venez vous asseoir dans le fauteuil pour regarder la belle vue. Je suis si contente de vous avoir dans ma chambre, si contente ! Sentez-vous comme ce réséda sent bon ? et les roses ! ce sont les dernières du jardin.

— Elles sentent très-bon; mais il ne faudrait pas mettre de fleurs dans votre chambre, mon enfant; c'est malsain.

— Oh! je les ôterai ce soir, je les ai mises seulement tout à l'heure, pour que ce fût joli, parce que vous deviez venir. »

Elle s'était assise aux pieds de Mme Limeuil, et reposait avec câlinerie sa tête sur les genoux de la jeune femme, qui caressait doucement ses cheveux. L'enfant leva les yeux pour chercher le regard de Mme Limeuil; elle ne le rencontra pas, et s'aperçut que ce regard était attaché sur le portrait de Paul de Vauclain.

« Vous regardez papa! dit-elle. N'est-ce pas qu'il est beau et grand! On dit que je lui ressemble, et pourtant je suis toute petite et pâle, et pas jolie. Mariette dit que c'était un si bel enfant, avec des joues roses et des yeux bruns. Moi, on dit que j'ai les yeux de maman.

— Vous rappelez-vous votre papa, mon enfant?

— Un peu; autrefois j'avais tout à fait oublié sa figure, et je la retrouve depuis que j'ai son portrait. Je voudrais bien aussi avoir le portrait de maman! Toutes les figures qui me plaisent, je trouve qu'elles ressemblent à maman : ainsi, vous, madame, quand vous me parlez, il y a des moments où je crois que c'est elle! »

Mme Limeuil soupira, et embrassa Pauline.



Mme de Nichtsburg leva les mains au ciel. (P. 306, col. 1).

« Et moi, quand je vous embrasse, je crois retrouver ma petite fille, lui dit-elle tendrement. Mais ne restons pas ici, ma chérie; vos amis doivent vous attendre, et il ne faut pas oublier que vous êtes maîtresse de maison. »

Pauline l'avait complétement oublié, et elle en fut toute honteuse. Elle se hâta de descendre et trouva le goûter servi dans la grande galerie : on l'attendait pour se mettre à table. Il n'y eut pas de confusion pour les places : Mme de Nichtsburg les avait marquées à l'avance, après de mûres réflexions, car elle tenait à ce que chacun gardât son rang. Elle avait beaucoup hésité avant de donner à Pauline la place attribuée à la maîtresse de maison; il lui semblait que son âge, à elle, et la haute position qu'elle avait occupée à la cour de la grande-duchesse de X... lui donnaient des droits à cette place. Mais après tout, c'était Pauline qui recevait, et les invités étaient des enfants et une personne dont le nom n'était précédé d'aucune particule; Mme de Nichtsburg se décida donc à faire présider la table par Pauline et à s'asseoir en face d'elle; Pauline eut pour voisins Mme Limeuil et Willy; la comtesse mit près d'elle Doddy et Bob, et Mary et Lucy occupèrent les places restantes.

Le repas fut gai; Pauline tenait à ne plus oublier

son rôle, et elle le remplit à merveille. Il fallait la voir présenter les gâteaux et les fruits, servir chacun selon ses goûts, veiller à ce que personne ne manquât de rien, arrêter les disputes (car les trois garçons avaient l'habitude de se quereller à tout propos, même à table) et se conduire en tout comme une maîtresse de maison accomplie. Quand elle se trouvait embarrassée, elle se tournait vers Mme Limeuil et lui disait tout bas : « Et puis, madame? » Mme Limeuil souriait et lui indiquait ce qu'elle avait à faire; et la comtesse de Nichtsburg admirait son élève et se complaisait dans le résultat de ses excellentes leçons.

Personne ne s'aperçut, ni pendant le goûter, ni le reste de l'après-midi, qu'une portière en vieille tapisserie, qui fermait une porte de la galerie, juste en face de Pauline, s'agitait légèrement par instants comme si quelqu'un eût été caché derrière; personne ne la vit s'écarter pour livrer passage à un regard curieux; personne ne sut que la marquise resta presque tout le jour à ce poste d'observation, jouissant dans l'orgueil de son âme de la grâce et de la gentillesse de la charmante petite châtelaine, assise au milieu de la table dans un grand fauteuil aux armes des Vauclain. « Elle ressemble de plus en plus à son père, se disait-elle : elle sera belle, elle sera aimable, elle ne mentira pas à sa race. Quel charme elle a quand elle sourit! quel air confiant et doux quand elle parle à cette jeune dame... celle-là a gagné son cœur tout de suite, cela se voit, et l'enfant est heureuse de lui demander conseil... Voilà l'institutrice qu'il aurait fallu à Pauline : elle a quelque chose de maternel, et un air de bonté qui doit la faire aimer des enfants. C'est dommage que l'Allemande n'ait pas pris la route de Varnac et celle-ci la route de Vauclain, le jour où elles sont arrivées ensemble! »

Et la marquise retournait rêver dans son salon, et revenait bientôt écarter la portière, pour suivre du regard Pauline, qui menait les jeux, qui riait, qui courait, qui animait tout de sa gaieté inaccoutumée. Les enfants voulurent danser, et Mme Limeuil, formant la ronde, se mit à leur chanter des chansons dont tous répétaient en chœur le refrain. Cependant elle ne perdait pas Pauline de vue, elle l'empêchait de s'échauffer trop et remplaçait la danse par un jeu tranquille, dès que la petite fille lui semblait un peu lasse. Mme de Nichtsburg trônait dans un fauteuil et ne s'occupait de rien, et l'aïeule, tout en rendant justice à la noblesse de sa race et à ses qualités solides, regrettait qu'elle n'eût pas un peu de la grâce et de la simplicité de l'autre gouvernante, qui lui plaisait de plus en plus.

Elle lui plaisait si bien, que lorsqu'avant de partir Mme Limeuil vint prendre congé d'elle, la fière marquise, après l'avoir chargée des politesses d'usage pour la châtelaine de Varnac, lui tendit la main et ajouta : « Permettez-moi, madame, de vous remercier de toutes vos bontés pour ma petite-fille et soyez assurée que vous serez toujours particulièrement la bienvenue dans ma maison. »

Evidemment, Mme Limeuil ne s'attendait à rien de pareil : elle rougit, pâlit et au lieu de prendre la main qu'on lui tendait, elle s'inclina vivement et la baisa; puis elle balbutia quelques mots d'excuses, et se retira, laissant la marquise toute surprise de son émotion. Pour l'Allemande, elle trouva cette façon d'agir tout à fait germanique et se dit que cette jeune femme savait mieux qu'on ne l'eût pu croire comment on doit se conduire avec des personnes d'un rang élevé; elle s'étonna seulement un peu que l'idée ne lui fût jamais venue de lui baiser la main, à elle, comtesse de Nichtsburg.

A suivre. Mme COLOMB.



L'INDUSTRIE DU PAPIER

Les 1424 millions d'hommes qui vivent sur le globe peuvent se diviser en quatre groupes principaux, suivant les différentes matières dont ils se servent pour y tracer leur écriture.

Les espèces de papier sont diverses et elles s'échelonnent dans une gradation curieuse. Chez la race mongole ou jaune, vous ne trouverez pas en usage les mêmes espèces de papier que chez la plupart des peuples caucasiens ou blancs; tandis que la race éthiopienne noire, la race américaine rouge et la race australienne olivâtre n'emploient que des feuilles, de l'écorce d'arbre et des tablettes de bois.

La race jaune ou mongole, représentée par 500 millions de Chinois, de Japonais, de Mongols, de Coréens, d'Indo-Chinois, se sert d'un papier délicat préparé avec des fibres de feuilles ou d'écorces d'arbres et de tiges de plantes. Les Indiens, les Persans, les Turcomans et les peuples de l'Asie occidentale, formant un groupe de 290 millions

d'hommes, fabriquent leur papier avec la fibre du coton. Les Européens et leurs frères d'Amérique, constituant le groupe des nations civilisées, d'un total de 360 millions d'hommes, emploient en plus grande quantité et sous ses formes les plus diverses, le papier européen, celui qui est fait de chiffons, de paille, de bois, de jute, de mûrier, de sparte et de la partie fibreuse de la pomme de terre. Ajoutons-y 275 millions d'hommes ne connaissant ni l'écriture ni le commerce, et nous aurons le chiffre total de la population du globe.

Les 360 millions d'Européens et d'Américains consomment actuellement par an 1,800 millions de livres de papier, en sorte qu'il faut compter en moyenne 5 livres de papier par an et par tête. L'état actuel de la fabrication et de la consommation du papier suffirait à lui seul déjà pour attester les immenses progrès que ces 360 millions d'hommes ont faits depuis un demi-siècle, attendu qu'à cette époque la consommation du papier n'était que de la moitié juste, soit 2 livres et démi par tête.

Pour produire les 1 800 millions de livres de papier, il arrive par an, aux fabricants de cet article, 1 200 millions de livres de laine, provenant des 218 millions de moutons qui existent sur le globe.

Les 100 millions de broches des filatures livrent tous les ans, sur les 1 200 millions de livres de coton, 800 millions de livres de chiffons en coton, qui produisent 500 millions de livres de papier.

Les 2 000 millions de livres de lin et de chanvre récoltés annuellement donnent également près de 800 millions de livres de tissus, dont la plus grande partie revient aux fabricants de papier, qui de ce chef en tirent 400 millions de livres de papier.

Les 600 millions de livres de sparte, de jute, d'agave, d'aloès, etc., produisent 100 millions de livres de papier, et les 400 millions de livres de paille et de bois 400 autres millions de livres de papier.

Pour opérer cette transformation, il faut encore 750 millions de livres de produits chimiques, de résine, d'amidon, de couleurs, de terre, d'huile et de graisse; il faut, en outre, 4 500 millions de livres de charbon de terre pour la cuisson, la dissolution, l'évaporation, etc.; en sorte que ces 1 800 millions de livres de papier exigent 8 450 millions de livres de matières premières.

Ces 1 800 millions de livres de papier s'obtiennent en 3 960 fabriques. Ces fabriques représentent, en pleine activité, un capital total de 1540 millions de francs et produisent annuellement pour 920 millions de francs de papier.

La fabrication du papier occupe directement 90 000 ouvriers du sexe masculin et 180 000 du sexe féminin à l'intérieur des fabriques où l'on travaille la matière première, et 100 000 ouvriers en dehors de ces fabriques.

P. Vincent.

CE PAUVRE JUPITER[1]

II

Comme il voulait jouir jusqu'au bout d'un spectacle où se complaisait sa vilaine âme, il tourna encore une fois la tête en descendant l'escalier.

Un événement inattendu changea brusquement la face des choses. L'assiégeant Jupiter cessa soudain ses attaques, et l'apprenti assiégé vit en même temps la fin de ses misères et de ses angoisses.

Hans avait eu le tort de ne pas regarder où il mettait le pied. C'est toujours une grande imprudence de ne pas regarder où on met le pied; l'imprudence est double quand on descend un escalier, et triple quand l'escalier est disjoint et disloqué. Donc, « mon petit Hans » mit le pied dans une brèche profonde, qui déjà avait été fatale à maint ivrogne.

Il y eut un cri perçant, un grand bruit de savates, une dégringolade retentissante, un coup sourd sur le pavé rugueux, un fracas de verre qui se brise et un cliquetis de pièces de monnaie roulant sur la pierre.

Jupiter se retourna prestement. « Mon petit Hans » était étalé à plat ventre, les jambes en l'air, poussant des cris de pourceau qu'on égorge. Jupiter se disposait déjà à reprendre ses attaques contre le petit apprenti, lorsqu'il aperçut à la droite de Hans le dîner du « bourgmestre » répandu sur le sol, pêle-mêle avec les tessons de l'écuelle brisée. « Parbleu! se dit-il, je serais un grand sot de refuser l'aubaine qui se présente d'elle-même, et mettre mon amour-propre à refuser ce qu'on m'offre pour ravir ce qu'on me refuse. »

En conséquence de ce raisonnement, il dégringola les marches et, sans prêter d'abord la moindre attention aux vociférations de Hans qui continuait de braire, le menton sur le pavé, il se mit à lapper avec une grande activité le « dîner du bourgmestre ». S'il eût été de bonne foi, il se fût avoué à lui-même, dès les premiers coups de langue, que le festin était détestable; mais il l'avait trop vivement désiré pour convenir que c'était chère de vilain.

Il lappait donc la sauce brune avec de petits grognements de satisfaction; Hans continuait à se tordre avec des grognements de fureur; quant au petit apprenti, tenant son écuelle d'une main, son panier de l'autre, il regardait cette petite scène intime, le sourire sur les lèvres, le pied sur la dernière marche, prêt à chercher un refuge dans le cabaret, si Jupiter faisait mine d'opérer un retour offensif.

L'histoire, dans sa sévère impartialité, est tenue de dire que maître Hans avait mérité son sort; mais elle ne doit pas hésiter à déclarer qu'il eût été géné-

1. Suite et fin. — Voy. page 295.

reux de le plaindre après sa chute. Jupiter et le petit apprenti se seraient singulièrement élevés dans l'estime des honnêtes gens, s'ils avaient oublié, l'un qu'il avait reçu un coup de pied entre la seconde et la troisième côte, l'autre qu'il avait été abandonné et raillé dans un pressant danger. Ces deux personnages restèrent bien au-dessous de l'idole que l'on se forme du héros parfait.

« Ne saurait-on dîner en paix, se disait Jupiter en faisant craquer un des os destinés au bourgmestre, et de quel droit ce bélître nous vient-il rompre la tête? »

« C'est bien fait! » se disait l'autre coupable; mais il n'osait exprimer cette pensée de manière à être entendu, car il savait que Hans serait bientôt sur pied, et il n'ignorait pas combien les poings de Hans étaient noueux et durs.

« Qu'est-ce que c'est? » demandèrent quelques-uns des habitués attirés par le bruit.

Le petit garçon raconta l'aventure. Les maladroits et les vaincus n'ont pas, en général, la sympathie de la foule; de sorte que Hans se releva au milieu des quolibets et des huées. Comme tous les généraux, soit après une défaite, soit après une victoire, il commença par compter ses morts. Le *moos* était en pièces, la bière avait coulé par la grille de l'égoût; le porte-monnaie s'était ouvert par la violence du choc, et plusieurs pièces avaient pris le même chemin que la bière; quant à l'écuelle...

Jupiter continuait tranquillement son festin, dévorant à lui tout seul la part de Hans et celle du bourgmestre, lorsqu'il se sentit tout à coup empoigner par la peau du cou. Hans avait enfin trouvé sur qui faire tomber sa colère.

Malgré sa résistance héroïque, le pauvre Jupiter, à moitié étranglé, fut traîné dans l'intérieur du cabaret, et l'on délibéra sur son sort. Au dire de ces gens, c'était un voleur, et il méritait d'être traité en voleur. Quand Jupiter entendit de quel crime on l'accusait, ses poils se hérissèrent d'horreur. Il avait connu des voleurs et il savait comment ils avaient fini.

Un grand chat jaune qui venait chez son maître par dessus les murs, avait été accusé de vol par la cuisinière : le grand chat jaune avait disparu mystérieusement, et Jupiter avait entendu le jardinier faire allusion à la pièce d'eau du potager; les moineaux venant voler des cerises, on les tuait à coups de fusil, et on les pendait par la patte pour l'exemple. Allait-on le faire disparaître au fond d'une pièce d'eau? allait-on le fusiller au coin d'un mur? Et alors il pensa au château, à Monsieur, à Madame, à Jeannette et ses yeux se mouillèrent de larmes.

Ses juges parurent enfin s'être entendus sur le supplice qu'il convenait de lui infliger. Ce supplice devait être affreux, car ils échangeaient entre eux des sourires sauvages.

On le mit sous un cuveau à lessive; il sentit qu'on lui saisissait la queue, et souhaita avec ardeur d'en être quitte par la perte de son plus bel ornement. Le cuveau se releva lentement d'un côté, l'espérance rentra dans le cœur de Jupiter, l'ouverture fut bientôt assez large pour qu'il y pût passer. Il s'élança au dehors et franchit d'un seul bond toutes les marches de l'escalier. Un objet lourd et bruyant franchit les marches avec lui et lui retomba sur le dos. C'était une vieille casserole que ses bourreaux lui avaient attachée à la queue.

Comme il prenait au grand galop le chemin du logis, il remarqua avec horreur que tout le monde se retournait pour se moquer de lui. Il redoubla de vitesse, car il avait beaucoup d'amour-propre, et craignait le ridicule par-dessus toutes choses. Mais bientôt, au lieu de rire de lui, on commença à le fuir comme un pestiféré, les mères prenaient leurs enfants dans leurs bras et couraient s'enfermer dans les maisons; les hommes lui lançaient des pierres; un garde-chasse lui tira un coup de fusil, et de toutes parts on criait : « Prenez garde au chien enragé. »

Quand il rentra au château comme un véritable ouragan, Jeannette poussa un cri de terreur, le groom sauta sur une fourche, Monsieur décrocha son fusil et Madame eut une attaque de nerfs.

Dévoré par une soif ardente, le pauvre Jupiter se précipita vers l'auge aux chevaux, et se mit à boire avec avidité. Monsieur qui le visait releva vivement son fusil en s'écriant : « Il n'est pas enragé! »

Jupiter est toujours le favori de la maison; comme par le passé, on lui prodigue les caresses et les os à moelle, mais il est évident pour tout le monde qu'il s'est fait en lui un profond changement. Quand on le caresse, son regard exprime une reconnaissance profonde; quand on lui dit qu'il est le plus beau de tous les grands chiens, il détourne la tête avec modestie et semble quelque peu confus de l'éloge.

Quand il voit passer des chiens efflanqués sur la route poudreuse, il ne les regarde plus avec envie, mais il ressent pour eux une grande compassion, et volontiers il leur ferait la charité d'un os ou deux; quand on prononce devant lui le mot casserole, il frémit de tout son corps, et quand il entend parler du « vaste monde », il secoue les oreilles d'un air sceptique.

Jupiter n'a mis personne dans la confidence de ses pensées intérieures et de ses méditations solitaires, mais il n'est pas difficile de voir qu'il est bien plus affectueux pour Monsieur, pour Madame, pour Jeannette, pour le jardinier, depuis son aventureuse équipée à travers le monde.

Il n'y a que les sots à qui l'expérience ne profite pas, et quiconque connaît tant soit peu Jupiter, sait parfaitement que Jupiter n'a jamais passé pour un sot.

J. Girardin.



Mon petit Hans était étalé à plat ventre. (P. 341, col. 2.)

COUSINE MARIE[1]

XXI

Le triomphe d'Angélique.

Le capitaine arriva à l'improviste chez sa tante, Mme de Brivezac. Il y eut des cris de surprise et des cris de joie.

La nuit passa sur ces douces émotions, et le lendemain matin, Paul annonçait à sa mère le but de sa visite : « Vous m'avez témoigné un vif désir que je me marie, dit-il, et je viens solliciter votre consentement. »

— Une Parisienne, mon fils !

— Oui, ma mère. Lorsque les Parisiennes ont reçu une bonne éducation, elles réunissent toutes les qualités désirables : instruites sans pédanterie, aimant leur intérieur autant et peut-être plus qu'aucune jeune fille de province; elles laissent les excentricités de la mode aux étrangères; elles cultivent leurs talents et savent rendre leur intérieur agréable.

— Quelles études profondes tu as faites des Parisiennes, mon fils! c'est admirable! Je ne peux plus douter que ton choix ne soit très-honorable, et pourtant je ne te dissimulerai pas qu'il m'est pénible d'apprendre ainsi la nouvelle de ton mariage; mais enfin, je désire avant tout que tu te maries, mon cher enfant et que tu rentres bientôt en France pour t'y fixer. Et quelle est celle que j'appellerai ma fille?

— Marie Cormery. »

Mme Solaville devint pourpre. « J'aurais dû m'y attendre.... quand on écrit des romans, on aime à les réaliser.... Paul, je ne consens pas à ce mariage romanesque. Personne plus que moi n'estime Mlle Cormery, et je m'étonne même qu'elle ait mené si bien et si vite cette intrigue.

— Détrompez-vous. Marie a refusé ma proposition; je n'espère la faire changer d'avis que si vous intervenez avec votre autorité de mère.

— Je n'interviendrai certes pas ! Épouser une fille sans fortune ! Un Solaville ! Non, non, mon fils, je ne puis consentir à un pareil mariage.

— D'accord, ma mère. Je ne braverai pas votre volonté. Recevez mes adieux; dans quelques heures j'aurai repris le chemin de l'Afrique. »

Paul baisa la main de sa mère et la laissa éplorée. Il prit congé de Mme de Brivezac, résista à ses instances pour passer quelques jours chez elle et sortit de la maison sans dire un mot de plus.

Mme Solaville trouva dans sa belle-sœur l'écho de tous ses sentiments.

Elle voulait se rendre à Paris espérant y retrouver son fils. « Ne faites pas cela ma chère, s'écria sa belle-sœur. Votre présence sera l'occasion d'une de ces scènes auxquelles le cœur le plus ferme ne résiste pas. Rappelez Angélique et restez ici jusqu'à ce que la tempête soit passée. »

Il n'y avait pas de tempête : le colonel profondément blessé dissimulait son chagrin; Blanche redoublait d'égards et de tendresse pour cousine Marie qu'il lui arrivait quelquefois d'appeler tout bas sa chère petite sœur. Marie travaillait plus ou moins et ne laissait voir sa tristesse qu'à M. Delorme qui avait, disait-il, des idées bien arrêtées sur la fin de cette histoire-là.

M. des Tourelles reçut une lettre de son frère. Cette lettre était datée d'Oran. Paul ne parlait ni du passé ni de l'avenir. Il terminait sa lettre comme à l'ordinaire, distribuant ses souvenirs aux amis.

« Voilà, dit M. Vincent, une bien bonne lettre! Mme des Tourelles à tort de regretter qu'une autre pensée ne s'associe pas à celle des Arabes et de notre armée. Je m'y connais : ne vous attristez pas. »

Les opprimés sont en général moins troublés que les oppresseurs. Rien n'était changé en apparence chez Mme des Tourelles et chez M. Cormery. Rose parlait souvent de son oncle, et personne n'éprouvait d'embarras pour répondre à ses questions.

Il y avait un mois que Paul était parti, il n'avait pas écrit une seule fois à sa mère. Mme Solaville ne doutait pas qu'il n'écrivît à sa sœur, mais blessée dans sa fierté, elle aimait mieux souffrir de cette absence de nouvelles que d'en solliciter. Un jour, la gazette de Toulouse publia d'affreux détails sur une sortie des Français. Ils avaient perdu un grand nombre d'hommes; plusieurs officiers étaient restés sur le champ de bataille. Le nom de tous les morts n'étaient pas encore connus.

Ces nouvelles jetèrent l'alarme dans toute la France. Il ne suffisait pas de l'absence d'un nom sur la liste des morts pour rassurer les parents.

Mme Solaville ne put résister à une semblable épreuve, elle fut prise d'une grosse fièvre avec délire. Les noms de Paul et de Marie revenaient sans cesse sur ses lèvres, et le nom d'Angélique aussi, elle ne voulait pas la laisser s'éloigner un seul instant.

Cependant le médecin ne partageait pas les inquiétudes de la famille, et huit jours plus tard, l'événement lui donnait raison. La malade entrait en convalescence; sa physionomie était empreinte d'une profonde tristesse et il était impossible d'obtenir d'elle un seul mot.

Une lettre de Blanche vint faire une heureuse diversion à cet état. Paul racontait en détail à sa sœur l'affaire à laquelle son régiment avait pris part. Lui, à son grand regret, s'en était tiré sans une égratignure. « Si la guerre dure encore quelques années, disait-il, je rentrerai en France avec un beau grade. » C'était la seule allusion qu'il fit à ce qui s'était passé entre lui et sa mère.

[1] Suite et fin. — Voy. pages 71, 90, 107, 123, 140, 156, 171, 188, 203, 220, 235, 252, 267, 283 et 299.

« Angélique, dit Mme Solaville, il reviendra avant ce temps-là... il reviendra bientôt. »

La lutte est finie ; c'est Mme Solaville qui ira demander la main de Mlle Cormery pour son fils. Elle comprend à peine aujourd'hui l'opposition qu'elle a faite à un mariage si convenable de tous points. Angélique ne peut se défendre d'un sentiment d'amour-propre en songeant qu'elle est un peu l'auteur de ce grand drame.

Elles partent après s'être annoncées. Grande surprise à l'hôtel des Tourelles; plus grande surprise encore lorsque, seule avec sa mère, Blanche apprend le but du voyage.

La fille essaye d'épargner à sa mère certains aveux qui rappellent des souvenirs pénibles, Mme Solaville insiste et lui fait toutes ses confidences.

Blanche ne perdit pas de temps pour annoncer au colonel l'arrivée de sa mère et ses intentions.

Le père, qui avait fièrement résisté à la défaite, ne put se défendre d'une vive émotion en apprenant ce changement de résolution. Il appela sa fille, qui témoigna une joie modeste.

Ce jour même, Mme Solaville se présentait chez M. Cormery et lui demandait la main de Marie sans préambule, sans explication. Le colonel accueillit la demande tout simplement et, si le capitaine eût été à Paris, on aurait fixé le jour du mariage.

Marie pardonnait généreusement à la mère de Paul l'humiliation qu'elle lui avait imposée; la seule vengeance qu'elle en tirera plus tard sera de lui prouver par son respect et sa tendresse que Paul n'avait pas eu tort de la choisir pour sa compagne.

On craignit un instant qu'Angélique ne perdît la tête; elle était ahurie, répondait à tort et à travers, tournait sur elle-même sans avancer à rien.

Rose remplaça immédiatement le titre de cousine par celui de tante. La joie que montrait l'enfant eût au besoin achevé de convaincre sa grand'mère que le parti qu'elle venait de prendre était le meilleur.

Charlotte, cette tendre petite mère, était accourue au premier mot de Marie. Son séjour en France pouvait-il être marqué par un plus heureux événement? Un mois, et le mois de novembre, qui n'a que trente jours, était le terme du congé de M. Lepérier. Cette circonstance était à elle seule une raison pour hâter le mariage. Personne ne comprit aussi bien cette excellente raison que le capitaine : quelques jours plus tard, il était à Paris.

Mme Solaville avait grand tort de s'inquiéter de sa première entrevue avec son fils : le respect et la tendresse filiale prêtèrent à Paul le secours que sa mère avait trouvé dans sa vieille expérience du monde.

Il n'y avait donc plus de ménagement à garder : Mme des Tourelles pouvait donner le nom de sœur à sa chère Marie. C'est elle qui se charge de la corbeille de noces.

Marie sut avec une délicatesse extrême lui faire comprendre qu'elle attachait peu d'importance à des objets de luxe qui flattent souvent plus celui qui les offre que celle qui les reçoit. Cependant la fiancée ne put refuser le collier de diamants que Mme Solaville avait destiné depuis longtemps à sa belle-fille; mais elle était bien loin de se douter que c'était à cousine Marie qu'elle devait l'offrir.

Par une belle matinée de novembre, Miche, en grandissime toilette, installait le colonel dans un landau à deux chevaux. Mme Solaville et les mariés montaient dans la même voiture, tandis qu'Angélique, le consul et sa femme en occupaient une autre.

On se rendit à Saint-Sulpice, où fut célébré le mariage de Mlle Cormery et du capitaine Solaville.

L'assistance entière admira les jeunes époux et leur donna son plein et entier consentement.

La mariée ne voyait rien; elle repassait une à une toutes les grâces que Dieu lui avait faites et l'en bénissait. L'attitude du capitaine était celle d'un homme qui connaît la valeur de l'engagement qu'il prend et qui saura le tenir; sa physionomie grave et douce inspirait la confiance que ressentent les plus indifférents à la bénédiction d'un mariage.

Le colonel était radieux; il avait bon air avec ses épaulettes qu'il n'avait eu garde d'oublier ce jour-là. Toutefois il luttait contre son émotion. Que n'eût-il donné en ce moment pour avoir les lunettes de M. Delorme!

« C'est le père, disaient ceux-ci.

— Non, reprenait quelqu'un : c'est l'autre. »

Cet autre était M. Delorme, dont la physionomie justifiait ce quiproquo. Le professeur se disait avec raison : « Peut-être que sans moi cette jeune fille ne serait pas arrivée à la position qu'elle va occuper dans le monde. » Il essayait de se recueillir, mais le passé de Marie se représentait à sa mémoire, et ce souvenir l'attendrissait.

M. Vincent, quoique plus modeste, avait l'attitude d'un homme qui ne se croit pas sans importance.

Angélique ne s'épargnait pas les louanges. « C'est moi, disait-elle, qui ai eu cette bonne idée : que ne puis-je le dire à la foule qui les admire! »

La bonne Colette, fidèle à sa promesse, avait revêtu son plus beau bonnet et sa robe la plus resplendissante. Elle obtint à l'église une large part de l'admiration du public.

Si Mlle Cormery avait su par son travail augmenter les ressources de son père et même lui assurer une existence honorable, elle n'avait aucune expérience des douceurs de la fortune. Toutefois, elle s'habitua bien vite à son vaste appartement, qui lui permettait de recevoir son père sans souffrir d'un voisinage trop rapproché.

Marie connaissait le prix de l'argent; elle ne s'effraya pas de faire des dépenses en rapport avec sa nouvelle fortune.

Le dîner de famille était l'objet de tous ses soins; elle s'appliquait à satisfaire les goûts de ses chers hôtes. Elle se souvenait encore de certains mets

que son père commandait lorsqu'il dînait au restaurant avec sa petite pensionnaire, et c'était un plaisir pour la maîtresse de maison de faire paraître ces mets sur sa table.

Cette fortune inattendue eut peut-être été un danger pour Marie si elle n'avait eu le goût et l'habitude du travail. Elle déclara à son mari avec une certaine assurance qu'il lui serait pénible de renoncer à des occupations qui avaient été pendant plusieurs années une source de bien-être pour son père et d'agrément pour elle. Mme Solaville était loin de se douter que ce!te confidence répondait aux désirs de son mari. Paul n'ignorait pas combien est souvent dangereuse la liberté donnée à une jeune femme, liberté consacrée la plupart du temps à faire des visites inutiles et parfois nuisibles.

Jusqu'ici le colonel avait fait effort pour maintenir son intelligence au niveau de son cœur. Maintenant que sa fille avait un protecteur, il se laisse aller à une certaine indolence. Angélique essaye en vain de le distraire par des récits qui ont pour résultat de le porter au sommeil. M. Delorme seul a le pouvoir de le ranimer : la partie de piquet, et le charme toujours nouveau de sa conversation changent complétement la situation.

« Quelle dame de compagnie vous seriez, mon cher, » disait le colonel à son ami.

L'ami riait de tout son cœur à l'idée de subir cette métamorphose, et il profitait de l'occasion pour faire valoir le dévoûment d'Angélique : c'était encore une bonne action que faisait M. Delorme.



La bonne Colette. (Page 315, col. 2.)

Angélique ne se croyait pas moins bien traitée par la fortune que Mlle Cormery. Elle était entourée de ces égards que rencontre rarement une personne de sa condition : à table, Mme Solaville n'était jamais servie avant son amie. Angélique ne songeait nullement à se plaindre de l'odeur du cigare, mais jamais le capitaine ne fumait sans lui en demander la permission. Lorsque la pauvre fille remontait le passé, le présent lui semblait un rêve. Et quel rêve! De sous-maîtresse être devenue l'amie d'une jeune femme si charmante et si distinguée! Voir l'espièglerie et souvent la méchanceté des enfants remplacées par des attentions délicates, une amitié sérieuse qui résistait à l'influence de la fortune et devenait chaque jour plus forte!

Mlle Angélique n'était pas précisément philosophe, mais elle reconnaissait combien on a tort de s'inquiéter de l'avenir. « Que de larmes inutiles n'ai-je pas répandues! se disait-elle. Pouvais-je espérer que je passerais d'une mansarde dans une si belle chambre! Que mon petit lit de fer serait remplacé par ce lit d'acajou! Que j'aurais une bonne table et des visages amis autour de moi! Rien, absolument rien ne me manque.... Je mourrai en paix après avoir été soignée par un ange..... »

Angélique allait peut-être terminer toutes ses réflexions par celle-ci : Et j'aurai un bel enterrement, lorsque Miche lui annonça que le dîner était servi.

Cet hiver-là, notre capitale était visitée par tous les souverains de l'Europe; la ville de Paris donna une de ces fêtes qui restent comme une féerie dans l'esprit de ceux qui en ont été témoins. L'élite de la société parisienne fut invitée à se rendre à l'Hôtel-de-ville. Le capitaine Solaville fut très-flatté d'y conduire sa femme.

Le fameux collier de diamants fut attaché au cou de Marie par sa belle-mère en personne, bien revenue de ses préventions contre sa belle-fille. Elle la trouvait charmante dans sa toilette de bal, et aurait souhaité de la voir toujours ainsi parée.

Mme Solaville a tout l'éclat de la jeunesse et du contentement; sa mise est du meilleur goût; ses diamants excitent l'envie des autres femmes; on se range pour la voir passer au bras de son mari, qui a si bon air.

Un homme d'une trentaine d'années, maigre et jaune, s'arrête devant Marie; il veut lui parler, et reste bouche béante pendant que le capitaine et sa femme passent dans un autre salon. Cet admirateur muet était William Leacock.

ÉPILOGUE.

Assis devant sa table de travail, M. Delorme coupait machinalement, avec un couteau d'ivoire, les feuillets d'un livre d'histoire récemment publié. Par habitude, il jetait par-ci par-là un coup-d'œil distrait sur les pages, à mesure qu'il les tournait. Mais si ses regards parcouraient le livre, sa pensée était ailleurs, il songeait à Marie.

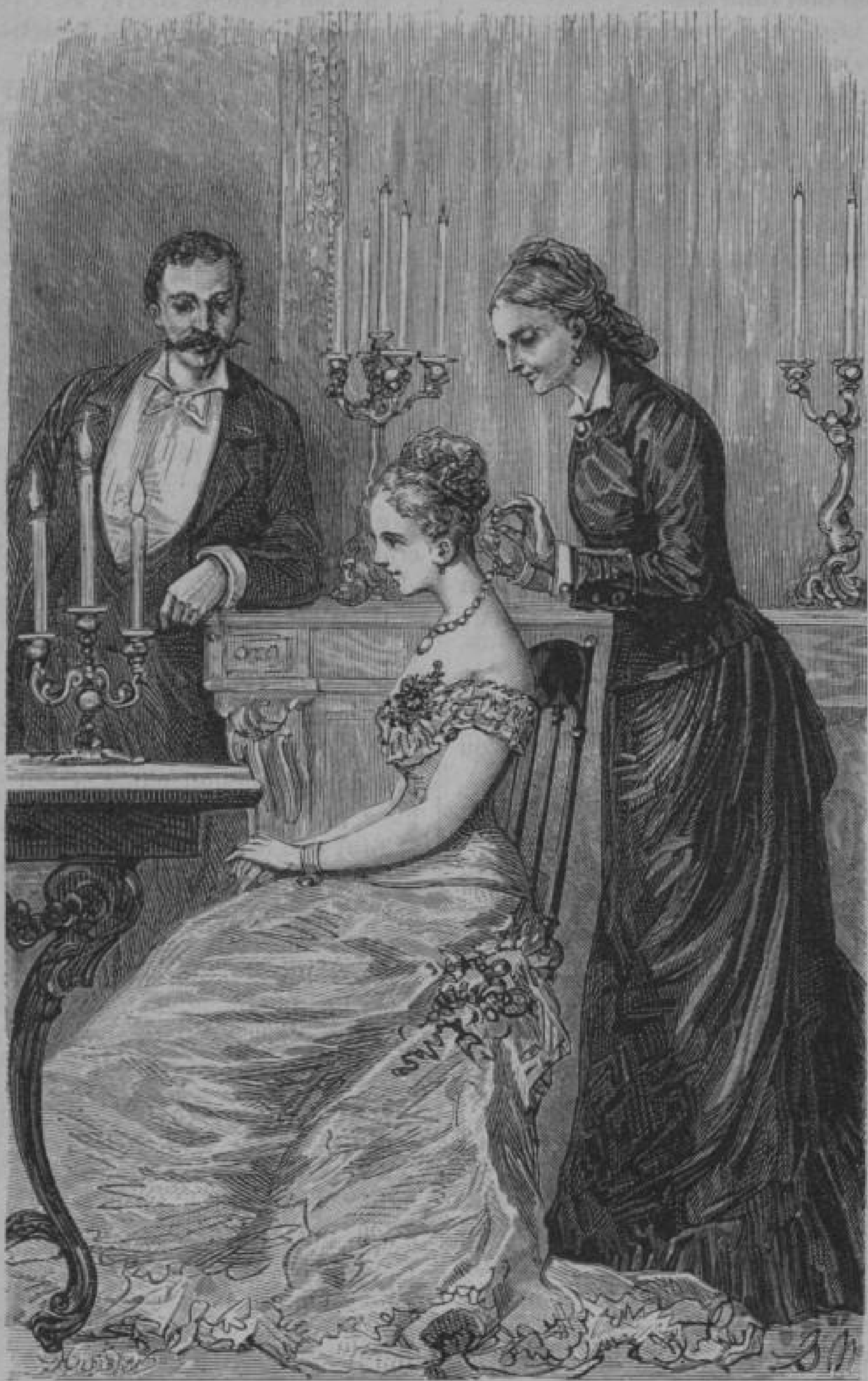
« Si nous connaissions mieux, se dit-il tout

d'un coup, en passant le couteau d'ivoire sur le livre grand ouvert, si nous connaissions mieux dans le détail la vie de ceux qui nous entourent, il n'est pas d'âme humaine dont l'histoire ne fût pour nous pleine d'intérêt et d'enseignements. Nous serions étonnés de l'influence que la plus humble des créatures peut exercer, soit pour le bien, soit pour le mal, sur toutes celles qui l'entourent.

» Voilà par exemple cette petite Marie, une jeune femme, presque une enfant. Comme elle serait surprise et quels yeux elle ouvrirait si on lui disait qu'elle a combattu vaillamment, jour par jour, pour la cause du bien, et qu'elle a remporté d'éclatantes victoires. Dieu lui avait donné le charme qui attire les âmes, la bonté qui les captive, avec la foi et le courage qui les dominent et les transforment.

» Quand je regarde autour d'elle et que je prends un par un les noms de ceux qui la connaissent, je découvre que rien n'a pu échapper à son influence. Rien ! pas même la légèreté insaisissable de Mme des Tourelles ! Pas même l'entêtement vaniteux et les préjugés de Mme Solaville ! »

Il ne put s'empêcher de sourire en songeant à l'estimable douairière qui, d'étape en étape, en était venue à briguer comme une grande faveur le consentement de cette petite *faiseuse de livres*, qu'elle avait si fort dédaignée avant de la bien connaître.



Le fameux collier de diamants fut attaché au cou de Marie. (P. 316, col. 2.)

« Il n'y a pas à nier l'évidence, reprit M. Delorme en jouant avec le couteau d'ivoire : elle a relevé et soutenu son père qui s'aigrissait et se laissait abattre, elle a gagné le cœur du vieux Vincent qui n'est pas des plus tendres. Elle ne s'est pas contentée de tirer cette pauvre Angélique de la misère, elle l'a ramenée à Dieu ; en la sauvant du désespoir elle l'a relevée à ses propres yeux et aux yeux des autres.

» Miche ne jure que par elle ; Colette lui sacrifierait son plus beau bonnet. Tous les enfants l'aiment à première vue et deviennent meilleurs pour qu'elle leur sourie. O contagion du bien ! Il y aurait un beau livre à écrire là-dessus. Quant à moi, hum ! je me plais à le reconnaître tous les jours, elle m'a donné des exemples de courage que je n'oublierai de ma vie.

« Le plaisant de l'affaire, c'est qu'elle s'imagine m'avoir de grandes obligations. Je ne dis pas que je ne lui aie pas été utile dans quelques petites circonstances, mais j'ai certainement plus gagné avec elle qu'elle n'a gagné avec moi. Le lui dirai-je quelque jour ? La tentation est forte, et le plaisir serait grand pour moi ! Mais non, sa modestie pourrait en être offensée. »

Mlle Gouraud.

LE CONCLAVE

Le mot *Conclave*, qui signifie littéralement « appartement séparé », peut se traduire vulgairement par « sous clef », du mot latin *clavis*.

C'est en effet la réunion « sous clef » des cardinaux appelés à élire un pape.

L'élection des papes remonte au trente-deuxième concile d'Antioche, qui en consacra le droit et la formule. Toutefois, ce n'était pas encore l'élection telle qu'elle se pratique aujourd'hui par le soin des cardinaux.

Au début, l'intervention du clergé, du peuple et même du pouvoir impérial donna lieu à des irrégularités, même à des scènes de désordre.

Ammien Marcellin rapporte qu'à l'élection rivale et simultanée des papes Damasus et Ursicinus (369 ans après J.-C.), l'un et l'autre ayant de nombreux partisans, il y eut des émeutes dans les rues, sur les places, même dans l'église, d'où l'on retira cent trente-sept cadavres.

Dès ce moment jusqu'à la décadence de l'empire, le pouvoir impérial dirigea les élections, confirma ou annula, et les papes lui payaient un droit de confirmation.

Avec les papes Constantin III et Benoît II, le droit d'élection revint au peuple et au clergé, comme au début, pour être ensuite concédé à des rois ou empereurs et repris alternativement par les papes.

Ce fut Nicolas II, pape français, le premier dont l'histoire enregistre le couronnement, le 18 janvier 1059, qui, pour la première fois, remit le soin de l'élection pontificale aux cardinaux, sous réserve de l'approbation du peuple et du clergé : « Que les cardinaux-évêques traitent ensemble de l'élection avec beaucoup de soin, qu'ils s'adjoignent les cardinaux-clercs du Christ, et que le reste des clercs et du peuple vienne approuver la nouvelle élection. »

En 1274, au concile de Lyon, Grégoire X confirma ce décret par un autre qui prescrivait aux cardinaux de s'enfermer « sous une même clef, dans le palais du pape décédé, sans murailles, cloisons ni tapisseries qui les séparent les uns des autres, sans aucun rapport avec le dehors pendant l'élection. Ils recevront leur nourriture par une fenêtre ou par un tour, comme dans les cloîtres de religieuses. Si en trois jours ils n'ont fait un choix, il ne leur sera plus accordé qu'un seul plat à dîner, un seul à souper; en cas de prolongation, on les réduira au pain, au vin et à l'eau, jusqu'à élection. »

Ce n'est cependant pas à Grégoire X qu'il faut attribuer le mérite de ce règlement, du moins quant à son intervention, mais à saint Bonaventure, son ami, et celui qui, d'ailleurs, décida de son élection.

Déjà lorsqu'il s'était agi de l'élection du pape français Clément IV, les cardinaux avaient mis deux ans à délibérer et à discuter, avant de s'entendre. Saint Bonaventure, qui était alors supérieur général des Franciscains, conseilla à la population d'enfermer les cardinaux sous clef. Le conseil fut suivi, et peu de temps après, le 5 février 1265, Clément IV fut élu à Pérouse.

Mais en 1439 le décret de Grégoire X fut rapporté, le Conclave aboli et l'élection pontificale rendue au peuple et au clergé.

Puis, de nouveau, Célestin V, qui renonça au pontificat cinq mois après son élection, rétablit le Conclave en 1294.

Enfin, Grégoire XV, qui fut pape de 1621 à 1623, fit élaborer par une commission de cardinaux un règlement définitif et le promulgua dans une bulle que tout cardinal à sa promotion, tout pape à son avénement, et, à la mort de celui-ci, que tout le Sacré Collége jure encore d'observer.

Les opérations du Conclave commencent le dixième jour des funérailles du pape. Ce jour-là, aussitôt après la messe solennelle du Saint-Esprit, dite à Saint-Pierre, à laquelle ont assisté les cardinaux, le clerc du maître des cérémonies prend la croix papale; c'est le signal du départ pour le Conclave.

Dès l'arrivée à la salle du Conclave, le doyen des cardinaux donne lecture de la constitution de Grégoire XV; les cardinaux renouvellent sur l'Évangile le serment de l'observer; puis, après une admonestation du même cardinal-doyen, chacun d'eux va prendre possession d'une cellule qui lui est désignée par le sort.

Tant que le signal : *Extra omnes!* « Dehors tout le monde » n'est pas prononcé, les cardinaux peuvent encore communiquer avec quelques personnes. Mais, à partir de cet instant, leur isolement commence.

Les cellules où ils sont enfermés sont disposées dans une longue et vaste salle, comme une sorte de dortoir. Chacune d'elles porte le nom et les armes du cardinal auquel elle est échue par le sort.

« Ces cellules sont en bois, assez étroites et séparées les unes des autres par une ruelle. Elles renferment un siége, une table, un lit et les ustensiles indispensables. Le bâtiment où elles se trouvent n'a ni portes ni fenêtres communiquant au dehors; les conclavistes vivent à la lumière des lampes. Tout est muré, à l'exception d'une seule porte qui est gardée. Cette porte est à trois serrures, avec guichet et ressort.

» Avec les conclavistes on enferme le protonotaire apostolique, un sacristain, un sous-sacristain, un secrétaire, un sous-secrétaire, un confesseur, deux médecins, un pharmacien avec ses aides, cinq maîtres de cérémonies, un maçon, un charpentier et seize domestiques. Il est accordé à chaque cardinal deux serviteurs, trois aux plus âgés, à condition que les serviteurs aient déjà été au service de leur maître six mois avant la mort du dernier pape. »

Le Conclave reste accessible pendant quelques heures. Puis sa clôture est soumise au scrutin secret et prononcée à la majorité d'au moins les deux tiers des suffrages. Alors, le signal mentionné plus haut est donné, puis trois cardinaux, assistés d'un camerlingue et du maître des cérémonies, visitent le Conclave « de fond en comble », pour s'assurer qu'aucune personne étrangère n'est présente.

Dès cet instant « l'unique issue ne s'ouvre plus qu'aux cardinaux gravement malades ou retardataires et aux vivres ».

La règle la plus sévère est désormais observée.

Deux fois dans le jour, un maître de cérémonies frappe à la porte des cellules, fait l'appel nominal des conclavistes et les fait entrer un à un dans la chapelle : « *Ad capellam, domini!* » Il les en fait sortir de même. Puis on relit les règlements, au bas desquels chaque conclaviste a dû apposer sa signature « pour qu'il n'en ignore ».

Aucune lettre, aucun signal ne sont tolérés, sous peine d'excommunication. Les mets sont scrupuleusement visités. Défense est faite de manger plus d'un seul plat ou de prendre ou accepter la portion d'un collègue.

Enfin, le règlement comporte un avis dont voici la traduction :

« Sans ruse ni fraude, éloigner tout esprit de parti, toute passion, ne considérer ni intervention de princes séculiers, ni autres respects mondains, et n'avoir, au contraire, que Dieu devant les yeux; avoir une conduite et une possesion de soi-même pures, libres, sincères, calmes et tranquilles ; et, pour l'élection du pontife lui-même, ne former ni conspiration, ni convention orale, ni pactes, ni autres trames illicites; ne point donner à autrui signe ou contre-signe de ses propres votes ; ne menacer personne, ne point exciter de tumulte, ni faire autre chose qui puisse retarder l'élection ou rendre moins libres les suffrages par eux-mêmes ou par autrui, directement ou indirectement, sous quelque couleur que ce soit, qu'ils l'osent par caractère ou par vaine confiance. S'ils agissent autrement ou commettent quelqu'une des choses défendues dans la présente constitution : outre la vengeance divine, qu'au gré du futur pontife et selon la mesure de la faute, il puisse être sévi contre eux de toutes les façons. »

L'élection commence le second jour. Elle peut avoir lieu de quatre manières différentes :

1° Par acclamation, c'est-à-dire quand il y a unanimité dans le choix du candidat;

2° Par compromis, c'est-à-dire par une délégation qui confère à trois cardinaux désignés le droit de choisir le pape « dans le Sacré Collége ou ailleurs »;

3° Par scrutin secret.

On se sert, en pareil cas, de bulletins qui ont environ quinze centimètres de longueur, sur quatre de largeur, très-ingénieusement pliés et cachetés, et couverts de vignettes à l'extérieur, afin qu'on ne puisse voir l'écriture au travers..

4° Par scrutin et par accès.

Lorsque le résultat se fait trop longtemps attendre, le vote peut se terminer par l'accession.

Dans son bulletin secret (ou cédule), chaque votant déclare s'il accède aux votes qui forment déjà une majorité relative, ou s'il n'accède pas, parce que, bien entendu, il faut une majorité des deux tiers des voix pour que l'élection soit valable.

Voilà les quatre formes de l'élection.

Sur une table sont rangés trois calices : le premier pour les bulletins de vote, le second pour les boules qui servent à nommer les trois scrutateurs et trois infirmiers, le troisième pour les bulletins d'accès.

Le bulletin de vote ne doit mentionner qu'un seul nom, à peine de nullité.

Il ne peut y avoir plus de deux scrutins en un jour.

Chaque cardinal, après avoir inscrit un nom sur son bulletin, va le déposer à l'autel, sur une patène qui couvre un grand calice. Un autre cardinal fait glisser le bulletin dans le calice, en présence du votant qui prononce ces paroles :

« J'en prends à témoin le Christ, mon maître qui me jugera; j'élis celui que, selon Dieu, je juge devoir élire, et je ferai de même à l'accès. »

Les cardinaux infirmiers vont recueillir, dans des troncs, les votes des cardinaux malades qui n'ont pu sortir de leurs cellules.

Les trois scrutateurs désignés procèdent ensuite au dépouillement des suffrages. Le troisième scrutateur prononce le nom. Les suffrages de chaque nom sont inscrits sur des listes imprimées.

Si aucun nom n'a obtenu les deux tiers des votes, on procède alors au scrutin d'accès.

Après chaque scrutin nul, on brûle tous les bulletins. La foule du dehors a les yeux fixés sur la cheminée de la chapelle. La fumée annonce la fin de chaque scrutin.

Aussitôt qu'un résultat définitif est obtenu, que les scrutateurs ont prononcé le nom de l'élu, les cardinaux s'inclinent devant le nouveau pape et viennent lui baiser la main. Le cardinal-doyen lui demande le nom pontifical qu'il s'est choisi.

Le pape déclare son nouveau nom, revêt les ornements pontificaux, signe les constitutions, règlements, son acte d'acceptation; le charpentier et le maçon du Conclave démolissent les clôtures provisoires, et le doyen des cardinaux-diacres, du haut de la Loggia, prononce, tourné vers la foule, les paroles suivantes :

« Je vous annonce une grande joie! Nous avons pour pape l'éminentissime monseigneur le cardinal (ici les nom et prénoms), qui a déclaré vouloir prendre le nom (ici le nom du nouveau pape). »

L. Sevin.

A TRAVERS LA FRANCE

SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES

Saint-Bertrand-de-Comminges, bien que décoré du simple titre de chef-lieu de canton, est par excellence, dans la Haute-Garonne, la ville des souvenirs. Ici le présent n'est presque rien, tout rappelle le passé, mais un passé important dans les annales françaises.

Lyon de Comminges, ou *Lugdunum*, qui précéda le bourg actuel, fut fondé, dit-on, comme Rome, par des voleurs. Pompée, ayant vaincu certaines tribus pyrénéennes durant sa campagne contre Sartorius, général révolté, força l'une de celles-ci, qui, d'après saint Jérôme, se distinguait par ses brigandages, à se réunir dans plusieurs villages, à se créer une capitale et à se donner des lois. La capitale fut *Lugdunum*; la nouvelle nation prit le nom de *Convenæ*, c'est-à-dire de « confédérés », d'où est venu, par diverses altérations, le nom de Comminges.



Cloître de Saint-Bertrand-de-Comminges.

Grande sous la domination romaine, jusqu'à renfermer, dit-on, plus de 60 000 habitants, Lyon de Comminges périt à l'arrivée des Barbares. Gondowald, un fils vrai ou prétendu de Clotaire I[er], révolté contre Gontran, attira sur la cité pyrénéenne les armées franques et burgondes. Le prétendant trouva la mort dans cette levée de boucliers, et la ville sa ruine. Après s'être fait couronner roi à Brive-la-Gaillarde et s'être donné dans le midi comme le restaurateur de la civilisation romaine, Gondowald, poursuivi par Leuwigilde, général du roi de Bou rgogne vint chercher un refuge sur la colline et derrière les remparts de Lyon de Comminges. Trahi par les siens et livré à ses ennemis, il fut précipité du haut d'un rocher. La ville fut en même temps vouée à une destruction complète; pas un édifice n'y fut laissé debout.

Ceci se passait en 585; pendant cinq cents ans, des décombres et des broussailles marquèrent l'emplacement de *Lugdunum*. Il fut donné à l'un de ses évêques de la ressusciter à moitié : saint Bertrand, à la fin du XI[e] siècle, la fit rebâtir, et plus tard lui laissa son nom. Mais l'opulente cité gallo-romaine ne put retrouver complétement la vie; elle n'eut guère pour lui succéder qu'un gros bourg qui ne fut plus, dans la suite du moyen âge, que la capitale honorifique du Comminges. En 1790, en perdant son siége épiscopal, Saint-Bertrand perdit son dernier élément de prospérité. Sa population s'élève à peine aujourd'hui au chiffre de 700 habitants.

Mais il lui reste encore ses monuments romains en ruines, son imposante cathédrale, bâtie au XIV[e] siècle, en grande partie aux frais du pape Clément V, qui se souvenait avoir été évêque de Comminges; il lui reste son cloître du XI[e] siècle, aux colonnes de marbre, aux inscriptions curieuses; il lui reste surtout son pèlerinage au tombeau de son illustre restaurateur; et les visiteurs qu'attire en foule chaque année la curiosité ou la dévotion l'empêchent seuls de tomber au rang des villes dont le nom a disparu de la géographie moderne pour ne plus se retrouver que dans l'histoire.

A. SAINT-PAUL.



Pauline, voilà votre nouvelle institutrice. (P. 327, col. 2.)

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN[1]

XIX

Où la marquise de Vauclain reçoit deux requêtes

Il se passa une année pendant laquelle Pauline apprit par cœur une grande partie du fameux tableau généalogique et fut instruite par la comtesse de Nichtsburg dans la science du blason, dans celle de l'étiquette, et dans quelques autres à peu près aussi utiles à un enfant.

Sous la direction du père Laribeau, elle se perfectionna dans l'anglaise, la coulée, la ronde et la gothique, et augmenta ses collections d'histoire naturelle; elle vit souvent les habitants du château de Varnac, et, lorsque les vacances ramenèrent Roger, les promenades prirent une certaine extension. Le collégien déclara qu'on n'allait pas assez loin et qu'on rentrait de trop bonne heure; que les vacances étaient faites pour le repos de la tête et l'exercice des jambes, et qu'il fallait en ce monde donner à chaque chose la destination qu'elle doit avoir, et il arbora l'étendard de l'indépendance. Mme de Nichtsburg se révolta : Pauline et elle n'avaient pas des jambes de collégien ; que M. Roger allât où il voudrait et laissât les dames s'arranger comme il leur convenait. Mais Lucy, Mary et les autres voulaient suivre Roger, et Roger ne trouvait pas la promenade amusante sans Pauline ; avec son audace habituelle, il se chargea de plaider la cause devant la marquise de Vauclain.

Il se présenta devant elle, son chapeau de paille à la main, bien ganté et sa cravate régulièrement mise, toutes choses qui n'étaient pas dans ses habitudes, mais qu'il jugeait nécessaires au succès de son entreprise : Roger était né pour la diplomatie. La marquise aimait assez ce gai et fier garçon, qui lui rappelait son fils au même âge ; elle l'accueillit bien et lui promit, s'il était possible, de faire droit à sa requête.

« Madame, dit le jeune garçon, il s'agit de promenades: nous voudrions aller hors du parc et Mme de Nichtsburg ne veut pas en sortir. Vous pensez bien que nous n'avons pas envie d'abandonner Pauline : cela fait que nous nous ennuyons tous de compagnie. Si vous voulez nous donner la clé des champs....

— J'entends, répondit la marquise, mais si vous allez trop loin, Pauline ne pourra pas vous suivre.

— Je la porterai, madame, et puis vous savez bien que je ne la fatiguais pas quand nous allions au moulin, il y a deux ans. La clé des champs, s'il vous plaît!

— Et les jambes de Mme de Nichtsburg? vous oubliez qu'elles ont passé l'âge de courir.

— Mme de Nichtsburg se reposera tant qu'elle voudra : Mme Limeuil viendra avec nous. Vous voulez bien, madame, confier Pauline à Mme Limeuil?

— Ah! comme cela, c'est différent : allez partout où Mme Limeuil voudra bien vous accompagner; Mme de Nichtsburg sera charmée de rester tranquille. Je vais la prévenir de nos arrangements.

— Merci, madame! merci, madame! » cria Roger en jetant son chapeau en l'air. Puis, s'apercevant que l'expression de sa joie n'était pas suffisamment diplomatique, il se calma subitement,

[1] Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289 et 305.

salua la marquise avec une exquise politesse, et gagna la porte le plus posément du monde. Mais dès qu'il l'eut dépassée, il se mit à gambader tout le long de l'escalier, en criant à tue-tête : « La clé des champs ! la clé des champs ! » Et les enfants, qui attendaient en bas le résultat de l'ambassade, applaudirent et répétèrent en chœur : « La clé des champs ! »

Tout le monde gagna à cette combinaison, même la comtesse de Nichtsburg, qui n'aimait point la promenade et qui entretenait depuis quelque temps une correspondance fort active avec l'Allemagne. Or, pour lire ses lettres, pour méditer ses réponses et pour les écrire, il lui fallait du temps et, comme elle était trop consciencieuse pour prendre ce temps sur celui qu'elle devait à l'éducation de son élève, elle le prenait sur son sommeil, ce qui lui était extrêmement pénible. Désormais, elle dormirait et elle écrirait à loisir, et elle ne se fatiguerait plus à parcourir les allées du parc : tout était pour le mieux.

Quant aux autres, ils usèrent de la clé des champs pour le plus grand profit de leur esprit et de leur corps. Ils étaient en vacances, mais comme Mme Limeuil savait leur rendre les vacances profitables, et que de choses elle leur apprenait chemin faisant, en causant et en jouant avec eux ! Elle s'attachait surtout à redresser l'esprit de Pauline, qui n'avait que trop de sujets de se trouver malheureuse, réduite qu'elle était à ne trouver un aliment pour son cœur que dans des amitiés de passage ; elle la consolait doucement, lui faisait espérer de meilleurs jours, lui montrait tous les dons qu'elle avait reçus de Dieu, tout le bien qu'elle pourrait faire un jour ; elle lui parlait de malheurs plus grands, plus irréparables que les siens et, sans lui prêcher la résignation et le courage, elle trouvait moyen de lui en donner. Et Pauline, sous sa douce influence, sortait peu à peu de la contemplation égoïste de ses propres chagrins, et commençait à s'émouvoir des souffrances d'autrui, consolation meilleure assurément que l'étude d'un arbre généalogique.

Un jour, après une promenade au grand soleil, les enfants se traînaient, mourant de soif, lorsque Roger avisa, s'élevant au-dessus d'un bouquet d'arbres, une fumée. Une fumée, cela sort habituellement d'une cheminée ; les cheminées se trouvent dans les maisons, et dans les maisons il y a généralement de quoi boire, du cidre, du poiré, du vin, du lait, ou même de l'eau, n'importe, tout est bon quand on a soif. Cette série de déductions fit prendre immédiatement aux promeneurs le chemin du bouquet d'arbres, et ils arrivèrent bientôt à la porte de la maison : c'était une petite chaumière basse, et on en entendait sortir des cris et des sanglots.

« On pleure là-dedans, j'ai peur : n'entrons pas ! » dirent ensemble Mary et Lucy, qui n'étaient pas braves. « Eh ! si, il faut voir ! » répliquèrent les garçons. « Laissez-moi entrer la première, » dit Mme Limeuil. Elle entra, mais non pas seule : Roger la suivit pour la protéger au besoin.

Elle appela bientôt les enfants : il n'y avait aucun danger à pénétrer dans la maison. Les habitants ne demandaient pas mieux que d'offrir du poiré aux promeneurs altérés ; pour du lait, ils n'en avaient point, hélas ! leur unique vache était morte ce jour-là même, et c'était ce qui causait leur désespoir. Ils envoyaient tous les jours vendre son lait à la ville, c'était le plus clair de leur revenu, et l'argent qu'il rapportait était mis dans un vieux bas pour servir à payer le loyer de la métairie. Sans vache, comment amasser l'argent du loyer ? Ils ne pourraient pas payer leur terme, ou bien ils seraient forcés de s'adresser à l'usurier ; jamais ils ne pourraient se remettre à flot, et ils finiraient par être chassés de la maison. La mort de leur vache, c'était la ruine et la misère, et ils étaient six, dont deux enfants et deux vieillards incapables de gagner leur pain. Mme Limeuil vida sur la table sa bourse, qui n'était pas lourde, et quitta les pauvres gens avec quelques paroles d'encouragement ; Pauline marcha auprès d'elle, sans rien dire d'abord, puis, tout à coup :

« Est-ce qu'ils pourront acheter une vache avec votre argent ? » demanda-t-elle à Mme Limeuil.

Celle-ci secoua la tête.

« Oh ! non, mon enfant : il faut beaucoup d'argent pour acheter une vache.

— Si j'avais de l'argent, moi ! mais je n'en ai pas. Je sais que j'en aurai quand je serai grande, puisque je suis l'héritière de Vauclain ; mais à présent je n'ai rien du tout ! »

Et Pauline retournait ses petites mains avec un geste de désolation, comme pour montrer qu'elles étaient vides.

« Mais, mon enfant, reprit doucement Mme Limeuil, votre grand'mère en a, et je sais qu'elle est très-charitable. Si vous lui en demandiez.... »

Pauline fit un mouvement d'effroi.

« Oh ! non, madame, je n'ose pas ! j'ai trop peur d'elle ! Elle ne m'aime pas, voyez-vous, parce que j'ai les yeux de maman, et qu'elle ne voulait pas de maman pour sa fille ; elle a défendu à Mme de Nichtsburg de mettre le nom de maman à côté de celui de papa, dans ce grand tableau qu'on me fait apprendre par cœur. Et c'est même cela qui m'empêche de l'aimer.... je ne lui ai jamais rien demandé, et je ne lui parle jamais la première.... je n'oserais pas, madame, bien sûr !

— Et pourtant, reprit Mme Limeuil avec une douce autorité, si, en osant, vous pouviez empêcher toute cette pauvre famille de mourir de faim, est-ce que vous ne devriez pas oser ? S'il s'agissait, par exemple, de rendre sa mère à une petite fille qui serait dans la même position que vous, est-ce que vous hésiteriez ? Non, n'est-ce pas ? parce que vous comprenez ce malheur-là ; mais songez que ces pauvres gens perdront peut-être leurs petits enfants et leurs vieux parents, parce qu'ils n'auront pas de

pain et d'abri à leur donner, et que vous en serez cause, puisque vous n'aurez pas voulu venir à leur secours ! Essayez, Pauline, je vous en prie, faites cela pour moi, puisque vous dites que vous m'aimez.

— J'essayerai, madame », répondit tout bas Pauline; mais elle eut le cœur serré tout le reste de la promenade, et Roger lui-même ne put réussir à la faire rire.

On rentra. « Vous avez promis, Pauline ! » lui dit Mme Limeuil en lui donnant le baiser d'adieu. Pauline fit signe que oui, mais elle avait l'air à peu près aussi gai qu'un coupable qu'on vient d'arrêter. Elle prit pourtant son courage à deux mains, et monta : à cette heure-là, on trouvait la marquise dans sa chambre. Elle frappa : toc, toc ; son cœur faisait encore plus de bruit que ses petits doigts.

« Entrez ! » dit la marquise ; et, à son grand étonnement, elle vit sa petite-fille entrer, refermer la porte comme pour se couper la retraite, et s'avancer vers elle.



Ils arrivèrent bientôt à la porte de la maison. (P. 322, col. 1.)

« Que désirez-vous, Pauline? » dit Mme de Vauclain en adoucissant sa voix, car elle voyait l'enfant trembler, son effroi lui causait à la fois remords et pitié.

« Madame la marquise, dit Pauline en faisant sa révérence qui fut très-mal réussie, si vous vouliez avoir la bonté.... je voudrais bien avoir de l'argent.... beaucoup d'argent ! »

Elle tendait sa petite main ouverte, comme pour recevoir l'argent demandé ; mais elle n'osait pas lever les yeux. Mme de Vauclain prit la petite main qui était glacée, et attira Pauline contre ses genoux.

« Ne tremblez pas ainsi, mon enfant ! est-ce que vous êtes malade? Vous avez besoin d'argent? pourquoi faire ?

— Pour donner à de pauvres gens, pour acheter une vache ; parce que leur vache est morte, et que s'ils n'ont pas de lait à vendre ils mourront tous de faim...

— Et vous avez eu l'idée de me demander de l'argent pour eux?.... Non?.... alors, qui est-ce qui vous a donné cette idée-là ?

— C'est madame Limeuil.... elle a dit que vous aviez de l'argent et que vous étiez très-charitable ; elle m'a dit que je devais vous prier d'empêcher ces pauvres gens de mourir de faim. »

La marquise ne répondit pas ; elle sonna et Mariette entra, fort étonnée de trouver là Pauline.

« Vous rappelez-vous, Pauline, où est la maison de ces pauvres gens qui ont perdu leur vache ?

— Madame sait cela ? interrompit Mariette. C'est un grand malheur, de si braves gens ! Ce sont les Fargeau : ils demeurent à une demi-lieue d'ici, du côté de Saint-Laurent.

— Peut-on y aller en voiture ?

— Oui, madame, jusqu'à deux cents pas de chez eux : ils sont tout près de la grande route.

— Eh ! bien, dites à Jarnaud d'atteler pour y conduire mademoiselle de Vauclain ; elle aimera mieux y aller tout de suite que de les laisser jusqu'à demain dans la peine. »

Mariette sortit, et la marquise, sans parler à sa petite-fille, ouvrit un secrétaire et en tira des pièces d'or qu'elle compta et mit dans une bourse. Quand Mariette revint, elle lui remit la bourse.

« Vous accompagnerez mademoiselle de Vauclain chez les Fargeau, lui dit-elle, et vous leur direz qu'il y a au moulin Raviaud une bonne vache laitière à vendre ; mon homme d'affaires avait envie de l'acheter pour une de mes fermes, et j'en sais le prix : il y a là-dedans de quoi la payer. Mais vous remettrez la bourse à mademoiselle Pauline avant d'entrer chez les Fargeau ; c'est elle qui veut leur donner cet argent-là. Allez vite maintenant. »

Mariette s'en alla prendre sa mante, et Pauline resta avec la marquise, cherchant des mots pour la remercier, et ne sachant lesquels employer.

« Êtes-vous contente, Pauline ? » lui dit sa grand'-mère.

Pauline la regarda, et voyant dans ses yeux une douceur inaccoutumée, elle se décida à la remercier à la manière des enfants : elle se rapprocha tout à fait d'elle et posa son visage contre le sien.

Sans lui parler, la marquise l'entoura de ses bras et l'y serra longuement ; puis, laissant aller la petite fille que Mariette appelait, elle murmura en la regardant s'éloigner :

« Mon Dieu ! cette enfant aurait-elle un cœur pour moi aussi ? »

XX

Où deux personnes font leurs malles.

Oui, Pauline aurait pu avoir un cœur pour sa grand'mère; seulement il était un peu tard pour s'en apercevoir, et ce cœur avait pris depuis trop longtemps l'habitude de la crainte pour s'ouvrir à la confiance et à la tendresse. Pourtant il y avait un pas de fait puisque l'enfant osait parler la première à Mme de Vauclain. A partir du jour où elle avait demandé à la marquise de l'argent pour les pauvres Fargeau, Pauline devint la distributrice des aumônes du château. On sut bien vite aux alentours que c'était Mlle de Vauclain qui avait sauvé cette pauvre famille, et de tous les côtés on s'adressa à elle. Pauline recevait tous les jours des visites intéressées, elle entendait des récits de misères dont elle n'avait pas eu idée jusque-là, et ces récits se terminaient tous par : « Si mademoiselle voulait demander à madame la marquise. » Pauline n'en avait guère envie : mais comment refuser des malheureux, quand elle n'avait pour les soulager qu'à dire quelques mots à sa grand'mère qui lui avait si vite accordé sa première demande? Pauline s'en allait donc, malgré un certain serrement de cœur dont elle ne pouvait se défendre, frapper à la porte de la marquise; elle exposait timidement sa requête et finissait par tendre la main. La marquise la regardait et ses traits rigides se détendaient presque jusqu'à sourire; elle lui faisait expliquer en quoi ses protégés avaient besoin de secours, et se faisait quelquefois un peu prier, pour le plaisir de l'entendre plus longtemps. Seulement, comme il arrive toujours, les fausses misères devançaient parfois les misères réelles et profitaient de l'inexpérience de Pauline ; la marquise était assez embarrassée, car il lui en coûtait de refuser à sa petite-fille et pourtant elle ne voulait pas encourager le mensonge et la paresse. Elle essaya de charger Mme de Nichtsburg de vérifier la pauvreté des gens qui demandaient, mais Mme de Nichtsburg ne s'y connaissait pas, et elle répondait volontiers : « Allez travailler ! » à des malheureux incapables de tout travail, et puis elle ne se souciait pas d'entrer chez les paysans et de s'asseoir sur leurs bancs de bois. Mariette avait des préjugés et des protégés, on ne pouvait se fier à elle : les charités de la marquise, en passant par Pauline, couraient donc risque de tomber assez mal, si Pauline ne trouvait pas une meilleure directrice. Un hasard amené par la Providence, comme tous les hasards, vint arranger les choses pour le mieux.

La correspondance de Mme de Nichtsburg avec l'Allemagne, et en particulier avec le grand-duché de X***, était devenue de plus en plus active. Une dernière lettre, large et longue, scellée d'un vaste cachet armorié, vint la remplir de joie et mettre fin à son séjour en France. Elle se présenta plus majestueuse que jamais à la marquise de Vauclain et lui déclara qu'enfin justice lui était rendue. La grande-duchesse, égarée jadis par des calomnies, avait fini par reconnaître qu'on l'avait trompée, et que les paroles imprudentes ou coupables attribuées autrefois à la comtesse n'avaient été prononcées, si même elles l'avaient été, que par le comte de Nichtsburg; en conséquence de quoi elle rendait à la veuve sa faveur et une place de dame d'honneur à sa cour. Mme la comtesse de Nichtsburg résignait donc ses fonctions de gouvernante et allait s'occuper de faire ses malles pour prendre le train le plus proche, son retour auprès de la grande-duchesse ne pouvant souffrir aucun délai.

Ce départ fut accueilli par tous les gens du château avec une satisfaction unanime : la comtesse ne s'était fait aimer de personne, pas même de Pauline près de qui elle avait pourtant rempli ses devoirs de son mieux : mais ce mieux n'était guère aimable. Pour Mme de Vauclain, elle ne fut pas contrariée, quoiqu'elle pensât que la comtesse allait bien vite en besogne ; mais elle se trouva fort embarrassée. Elle avait bien envie de s'occuper elle-même de l'éducation de Pauline, mais dans une éducation il y a toujours à gronder un peu, si peu que ce soit ; et la marquise trouvait que Pauline avait déjà bien assez peur d'elle et craignait d'augmenter encore sa répulsion si elle venait à la réprimander. Et puis Mme de Vauclain n'était plus jeune, elle avait perdu l'habitude de la marche, et il fallait à l'enfant, pour sa santé, le grand air et les longues promenades : il était donc nécessaire de lui donner une compagne jeune et forte. La marquise aurait désiré qu'elle fût gaie, et douce, et aimable, et bonne, pour rendre Pauline heureuse : si elle allait tomber sur une autre comtesse de Nichtsburg ! On pouvait même tomber plus mal, et plus Pauline grandissait, plus le choix devenait délicat. La marquise ne savait que faire et n'osait se décider, quoique M. de Thoiray, qui avait été tout de suite aux informations, lui offrît une demi-douzaine d'institutrices de tout âge et de tout pays.

Pendant ce temps-là, Mme de Varnac, dont la santé s'était raffermie et qui avait dit adieu à sa chaise longue, avait été reprise de sa manie voyageante. Elle déclarait que c'était bien assez d'avoir passé un hiver en Poitou, et qu'elle avait absolument besoin, pour achever sa guérison, de respirer l'air du Midi. On reprit le projet d'aller hiverner en Andalousie ; Roger était rentré au collège, il n'y avait pas lieu de s'occuper de lui; on allait partir immédiatement et indemniser Mme Limeuil qu'on n'emmènerait pas, parce qu'on prendrait une gouvernante espagnole, pour apprendre aux enfants la langue du pays où ils allaient.

Mme de Varnac vint faire sa visite d'adieu à la marquise, et elle lui annonça en causant les différentes dispositions qu'elle prenait.

Le lendemain Pauline, qui devait passer la journée à Varnac pour jouer encore une fois avec les enfants, fut chargée d'une lettre pour Mme Limeuil. La lettre ne contenait que ces mots :

« La marquise de Vauclain prie madame Limeuil de vouloir bien venir lui parler aussitôt qu'elle sera libre ; elle regrette que sa santé ne lui permette pas d'aller trouver madame Limeuil et la prie d'agréer ses excuses. »

Mme Limeuil, qui était triste et abattue ce jour-là, ne fit pas semblant de voir que Pauline était aussi triste et aussi abattue qu'elle ; on eût dit qu'elle craignait de parler à la pauvre petite, et elle saisit avec empressement une occasion de se retirer à l'écart pour lire la lettre de la marquise. A mesure qu'elle la lisait, son visage se colorait d'une légère rougeur, et ses yeux se mouillaient de larmes de joie ou d'espérance, sans doute, car lorsqu'elle eut fini elle murmura en serrant la lettre sur son cœur : « Mon Dieu, achevez votre œuvre et conduisez-moi ! » Elle pria ensuite tout bas quelques instants et alla rejoindre ses élèves. Pauline la trouva bien calme, et elle se dit que celle-là avait l'air de l'aimer, mais qu'elle ne devait guère l'aimer au fond, puisqu'elle montrait si peu de chagrin de s'en aller loin d'elle. L'enfant croyait que Mme de Varnac emmenait la gouvernante en Andalousie, et elle se tint toute la journée le plus loin d'elle qu'elle put pour ne pas lui laisser voir son propre chagrin. Le soir elle rapporta à sa grand'mère un billet qui l'aurait bien réjouie si elle en avait su le contenu. Mme Limeuil assurait la marquise de son respect et lui annonçait qu'elle se rendrait à ses ordres le surlendemain, aussitôt que ses élèves seraient partis.



Une porte s'ouvrit. (Page 325, col. 2.)

Le surlendemain, en effet, pendant que Mariette emmenait Pauline au moulin pour la distraire, car les promenades avaient recommencé à se diriger vers le moulin depuis que Mme de Nichtsburg n'y prenait plus part, Mme Limeuil arriva au château de Vauclain. On l'introduisit dans le grand salon où elle attendit seule quelques instants que Gervais allât prévenir la marquise. Un bon feu brillait dans la cheminée ; la jeune femme s'en approcha, car elle tremblait, et, comme Charles Ier, elle ne voulait pas avoir l'air de trembler de peur.

Une porte s'ouvrit, une portière se souleva, et des pas se firent entendre ; Mme Limeuil quitta la cheminée et alla au-devant de la marquise. Celle-ci lui tendit la main et la fit asseoir.

« Vous avez peut-être deviné, madame, lui dit-elle, pourquoi j'ai désiré vous entretenir. Vous connaissez ma petite-fille ; je suis trop âgée pour l'élever moi-même, et elle est trop délicate pour que je

l'envoie au loin ; l'institutrice qui lui donnait ses soins est partie, et je suis fort inquiète à la pensée de mettre auprès d'elle une inconnue. Je serais heureuse, madame, et l'enfant aussi, si vous vouliez accepter cette mission de confiance ; vos conditions seront les miennes.. .. Je sais que la situation n'est pas bien gaie pour une jeune femme, seule dans un vieux château, avec une vieille femme et un enfant ; mais il me semble, d'après ce que j'ai pu voir de vous, que ce ne sont pas des considérations de cet ordre-là qui vous arrêteront. J'ai eu quelquefois le plaisir de causer avec vous, madame, et je sais que c'est vous qui avez inspiré à Pauline le goût de la bienfaisance; je vous connais aussi de réputation, et je ne comprends pas que Mme de Varnac, après après avoir tant fait votre éloge, ait consenti si facilement à se priver de vos services..... Enfin, je désirerais beaucoup vous attirer chez moi. Voulez-vous vous charger de l'éducation de Mlle de Vauclain? »

Mme Limeuil avait écouté la marquise, immobile, les yeux baissés et les mains jointes sur ses genoux; elle entendait ses paroles comme dans un rêve, et n'était occupée qu'à maîtriser l'émotion qui l'envahissait tout entière. Quand Mme de Vauclain se tut, attendant une réponse, elle se trouva prise au dépourvu, et ce fut avec un effort visible qu'elle balbutia : « Oui, madame, oui !... L'enfant..... je l'ai vue déjà..... Merci....., vous êtes bonne! J'accepte, madame !

— Merci à mon tour; je compte sur vous..... Avez-vous besoin de rester encore à Varnac, ou bien pouvez-vous venir demeurer ici dès aujourd'hui? La voiture qui vous y conduirait tout à l'heure ramènerait avec vous les objets dont vous auriez besoin, et on retournerait demain chercher le reste.

— Mes malles sont prêtes, madame; je ne comptais pas rester à Varnac après les maîtres du château. Je suis à votre disposition dès ce soir.

— Très-bien, on va atteler. Un mot encore, s'il vous plaît. L'enfant a besoin d'affection; il n'y en avait pas entre elle et Mme de Nichtsburg. Moi-même....., par de tristes circonstances....., indépendantes de toute volonté....., nos deux âges sont si différents.....! Enfin nous sommes, elle et moi, plus séparées qu'il ne conviendrait peut-être, et sa dernière institutrice, par amour pour l'étiquette, a encore augmenté la distance..... Je vous dis cela pour que vous ne vous étonniez pas; mais l'enfant a besoin de gaîté, de bien des choses que je ne peux plus lui donner, et j'espère que vous m'aiderez... »

Tout cela n'eût guère été clair pour une personne qui n'eût pas été au courant des chagrins de Pauline ; mais Mme Limeuil en connaissait une partie et devinait le reste. Elle comprit en un clin d'œil que l'enfant n'était pas seule à souffrir; et, prise d'une tendre pitié pour l'aïeule qui remettait sa cause entre ses mains, elle lui répondit avec entraînement :

« Je vous le promets, madame, et de tout mon cœur! »

Son ton, son accent frappèrent la marquise, qui leva la tête et la regarda : « C'est étonnant, pensa-t-elle, quel charme elle a quand elle s'anime. Elle est plus jeune que je n'avais cru d'abord ! elle a dû avoir de grands chagrins pour être si pâle et si flétrie. Mme Limeuil....., une veuve, sans doute....., et elle a peut-être perdu des enfants. Elle s'attachera à Pauline..... J'aurai du plaisir à dire ce soir au baron de donner une réponse négative à ses six institutrices. » .

Cependant Pauline, au lieu d'aller au moulin, avait entraîné Mariette jusqu'à Varnac; c'était bien plus loin, et la pauvre petite était lasse en y arrivant; mais elle comptait se reposer dans les bras de Mme Limeuil. Pauvre Pauline! Mme Limeuil n'était pas au château, elle était sortie seule, sans dire où elle allait ni quand elle rentrerait; on montra à Pauline ses malles, toutes fermées et ficelées, qui attendaient le moment d'être portées au chemin de fer. Pauline était à bout de courage, elle sortit du château presque en courant pour être bien vite hors de la vue des domestiques ; elle ne voulait pas pleurer devant eux. Mais dès qu'elle eut dépassé la grille, elle éclata en sanglots. Sa seule amie, partie! elle ne la reverrait plus ! pas même un dernier adieu! Les consolations de Mariette n'eurent guère de succès; tout ce que Pauline y comprit, c'est qu'il fallait rentrer au château avant le dîner pour n'être pas grondée, et elle se remit en marche malgré sa fatigue. Mais elle n'allait pas vite ; et, quand elle entra dans le vestibule du château à demi portée par Mariette, elle fut accueillie par ces effrayantes paroles de Claudine:

« La cloche du dîner est sonnée, et Madame a déjà demandé trois fois Mademoiselle. »

Trois fois! Pauline aurait bien mieux aimé se cacher dans un petit trou de souris que de se rendre à cet appel; mais elle n'eut pas le choix, car la marquise parut en haut du grand escalier, et, se penchant sur la rampe :

« Est-ce enfin vous, Pauline? Comme vous paraissez lasse, mon enfant! Mariette, vous avez eu tort de la mener si loin.

— Nous sommes un peu en retard, madame, nous ne savions pas l'heure... Je vais la faire dîner, cela la reposera.

— Non; allez lui laver le visage et amenez-la dans la salle à manger; elle dînera aujourd'hui à table avec sa nouvelle institutrice. »

Une nouvelle institutrice! il n'y avait pas là de quoi égayer Pauline. Aussi ce fut avec le cœur bien gros qu'elle pénétra dans cette salle à manger où elle devait pour la première fois s'asseoir à table avec les grandes personnes. Elle s'approcha timidement d'une place restée vide entre la marquise et une dame qu'elle n'osa pas regarder, jugeant que ce devait être sa place; elle y voyait trouble et avait envie de pleurer. Mais tout s'éclaira dans la chambre et dans son cœur, lorsque la marquise, la pre-

nant par la main, lui dit : « Pauline, voilà votre nouvelle institutrice. Je n'aurai pas besoin, je crois, de vous recommander de lui obéir? »

Pauline leva les yeux et vit Mme Limeuil qui lui souriait. « C'est vous! dit-elle en se jetant éperdûment dans ses bras.

— Remerciez votre grand'mère, mon enfant, c'est elle qui nous a réunies, » chuchotta la jeune femme à son oreille.

Pauline passa de ses bras dans ceux de la marquise : « Merci, grand'mère! (c'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi). Je suis heureuse, je l'aime tant..., et je vous aime aussi! »

XXI

Élisabeth.

Pauline ne se souvenait plus de la longue route qu'elle avait faite, lorsqu'après le dîner elle aida Mme Limeuil à prendre possession de sa chambre et à y faire monter les malles dont la vue avait causé tant de chagrin à l'enfant dans le vestibule du château de Varnac. Elle les avait vues en entrant à Vauclain, mais sans les reconnaître, et elle fit mille tours, en sautillant comme un oiseau, pour les vider et porter à Mme Limeuil les objets qu'elles contenaient, afin qu'elle les rangeât à mesure dans les tiroirs de la commode, ces tiroirs qu'avaient habités les vastes pièces de la toilette de Mme de Nichtsburg. Pauline était tellement hors d'elle-même, qu'en passant dans la salle d'étude elle fit au tableau généalogique un geste irrévérencieux, que Roger n'aurait pas désavoué; mais je pense qu'on peut le lui pardonner.



Pauline aida à défaire les malles. (P. 327, col. 1.)

Elle ne s'aperçut de sa fatigue que quand elle fut dans son petit lit, bien bordé par Mme Limeuil, et qu'elle eut répété la prière qu'elle n'oubliait jamais : « Mon Dieu, réunissez-moi à ma chère maman. » Elle s'endormit presque aussitôt, sa main dans celle de sa gouvernante, qui resta toujours près d'elle à la regarder sourire dans son sommeil; elle faisait de doux rêves, sans doute! Elle dormait profondément, l'héritière de Vauclain, l'enfant qui avait grandi, misérable au milieu de sa richesse, privée d'affection et regrettant de n'être pas la petite-fille de la meunière; elle dormait; et elle ne vit pas l'institutrice lever vers le portrait de Paul de Vauclain ses yeux bleus inondés de larmes, et les reporter ensuite vers le petit lit avec un regard de joie ineffable, en murmurant d'une voix étouffée: « Ma fille! ma fille! cher ange retrouvé! O mon Dieu, merci de m'avoir ouvert la porte de cette maison! »

La porte de cette maison, pauvre femme! de cette maison dont tu devais être la maîtresse, et où tu n'es qu'une humble gouvernante, dont on paye les soins et les leçons et qu'on peut renvoyer demain! Bien d'autres auraient refusé d'y entrer ainsi; mais toi, qui dans ta détresse n'aurais pas accepté une obole de la fière marquise qui refusait de t'appeler sa fille, tu n'es pas humiliée de cette position dépendante : tu vivras auprès de ta fille, et cela te suffit. Nulle femme au monde n'est plus heureuse que toi, pauvre Élisabeth! tu ne voudrais changer de destinée avec aucune. Tu ne possèdes rien; tu n'es qu'une triste veuve, sans famille et sans amis; la maladie et le chagrin ont effacé de ton visage la jeunesse et la beauté : qu'un hasard fasse découvrir ton secret, et tu seras chassée avec haine et mépris; et pourtant tu es heureuse, car ton enfant dort sous tes yeux, et demain elle te sourira à son réveil. Elle t'est rendue : comme la mère du petit Moïse, tu as reçu des mains de l'étrangère le cher dépôt que tu avais dû abandonner aux flots de ce monde, sans même pouvoir veiller de loin sur lui! Elle n'a pas compris, la marquise de Vauclain, à ton trouble, au tremblement de ta voix, elle n'a pas deviné que c'était la mère qu'elle avait devant elle! Cache bien ton secret, pauvre Élisabeth! cache-le pour garder ton enfant! Tu es chargée de son éducation; elle t'appartient désormais, ta fille bien-aimée. A toi d'éclairer ce jeune esprit, de lui apprendre le vrai et le beau; à toi de chasser de son pauvre cœur déjà aigri par la tristesse les rêveries malsaines et la rancune amère! Tu as une noble tâche à remplir, une tâche d'abnégation et de dévouement; rapproche l'enfant de l'aïeule, répare le mal que tu as causé autrefois sans le vouloir, rends l'amour de cette enfant à la mère qui à cause de toi a été privée de son fils. Qui sait si cette âme, attendrie par de longs regrets, ne finira pas par s'ouvrir à la miséricorde, et si en aimant Pauline

elle ne comprendra pas les angoisses de la mourante qui l'a jetée entre ses bras, et n'aura pas pour elle une pensée de pitié et de pardon? Et quand cela devrait n'arriver jamais, quand tu devrais, ta tâche achevée, vieillir et mourir seule dans la tristesse et dans l'abandon, fais ton devoir quand même, parce que c'est ton devoir!

Ainsi parlait à Élisabeth la voix qui l'avait si souvent consolée dans sa douleur, la voix de sa conscience, la voix divine que savent entendre les âmes de bonne volonté; et la jeune femme, courageuse et résignée, s'armait d'avance contre les difficultés de sa nouvelle vie : elle saurait cacher son secret, même à son enfant, et rien ne lui semblerait pénible désormais : elle allait vivre avec sa fille!

(*A suivre.*) Mme COLOMB.



UNE AVENTURE DE CHASSE

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE

Il y a à peine deux ans, à la fin de 1876, j'avais été chargé par le gouvernement de la Colonie du Cap d'inspecter les nouveaux territoires récemment enlevés aux Griquas et dans lesquels on avait l'espérance de découvrir de nouveaux gisements de diamants, semblables à ceux de la vallée du Waal.

Pendant deux mois je parcourus en tous sens ce pays jusqu'ici complètement inconnu, et si je découvris sur plusieurs points l'existence de riches dépôts de cuivre, en revanche je ne pus trouver nulle part trace d'alluvions diamantifères. Mais ce que je constatai partout, c'était la richesse et la beauté de cette contrée. Le chasseur y rencontre à chaque pas le lion, le buffle, le zèbre, le léopard, l'éléphant, le rhinocéros, l'autruche, la girafe et cent variétés d'antilopes.

Ces derniers animaux donnent lieu aux chasses les plus intéressantes, et je leur fis durant mon séjour une guerre acharnée, dont le résultat fut une collection de trophées. On peut penser que ces excursions de chasse ne furent pas sans m'amener de nombreuses aventures. Je n'en citerai qu'une, qui m'a laissé un profond souvenir.

Un jour, notre camp manquant de vivres, je partis seul en quête de gibier, armé de ma carabine double. Je marchai une partie de la matinée sans rencontrer aucun animal, et je me préparais à rebrousser chemin, lorsque, sur le bord d'un ruisseau, j'aperçus de nombreuses empreintes laissées par des antilopes. Je dis des antilopes, et cependant les marques étaient si larges que j'hésitai un instant pour savoir si je n'avais pas affaire à quelque buffle.

Je suivis avec quelque peine la piste, car les animaux, en quittant l'eau, s'étaient enfoncés dans le fourré, qui était fort épais et épineux; mais enfin, après une demi-heure de marche, j'aperçus l'objet de mes recherches. C'était une paire d'antilopes de la plus grande espèce. Le mâle, gros comme un âne, est armé de cornes recourbées, longues et acérées comme des lances; la femelle, plus fine, a la tête nue.

C'était la première fois que je rencontrais ces beaux animaux, qui sont fort rares; aussi m'avançai-je avec des précautions infinies, en me tenant sous le vent. Malheureusement les deux bêtes étaient couchées au pied d'un arbre énorme ombrageant une vaste clairière, et il me fallait, pour arriver à portée de tir, quitter le couvert. Je risquais fort d'être aperçu.

Pendant que j'hésitais, et quoique je n'eusse pas fait un mouvement, je vis le bouc se dresser subitement, et flairer l'air avec inquiétude. Au même moment, un formidable rugissement s'élevait presque à mes côtés, et je voyais un superbe léopard, sortant du fourré, bondir droit à l'antilope. A mon grand étonnement, celle-ci, au lieu de fuir, attendit bravement son adversaire, et, le recevant sur la pointe de ses cornes, l'envoya rouler hurlant et sanglant sur le sol. Déjà le noble animal, débarrassé de son ennemi, prenait son élan pour fuir, lorsqu'un second léopard bondit d'une des premières branches de l'arbre et s'abattit sur le dos du fugitif. Malgré ce choc formidable, l'antilope continua sa course, emportant avec elle la bête féroce.

Ému, haletant, je me jetai hors de la clairière, et, ma carabine à l'épaule, oubliant le but de ma chasse, je visai le léopard. La bête fauve, lâchant prise, roula lourdement sur le sol; débarrassée de son fardeau, l'antilope fit encore quelques bonds et s'affaissa à son tour. Le premier léopard éventré par le bouc se tordait encore en hurlant; je lui envoyai ma seconde balle, recueillant ainsi, comme le troisième larron, tous les fruits du combat.

Traduit de l'anglais du colonel MORRIS,
par ET. LEROUX.



Un second léopard s'abattit sur le dos du fugitif. (P. 328, col. 2.)

LES PILOTES D'ANGO

CHAPITRE I

« Va-t'en! Hors d'ici, déguerpissez de céans! Je ne souffrirai point davantage votre présence en mon logis!

— Ni moi vos insultes et vilenies, répondis-je. Cessez de crier, maître de Quercu. Il est inutile de faire un pareil scandale. Vous n'eussiez eu qu'un mot à dire et je vous aurais débarrassé de ma personne. Je m'en vais. Dieu vous garde.

— Je n'ai que faire de vos compliments! s'écria maître de Quercu. Je n'ai que faire des souhaits d'un écolier normand sans sou ni maille! Allez, pendard! mais je tirerai de vous vengeance insigne, et nous verrons bien si la Sorbonne souffrira qu'un gueux comme vous argumente contre un maître ès-arts comme moi!

— Maître de Quercu, répondis-je courroucé, vous êtes maître ès-arts, je le sais. Mais après tout, vous êtes vilain issu de vilains et je suis gentilhomme issu de gentilshommes. Que vous latinisiez votre nom de Duchêne en de Quercu, peu m'importe. Je vous fais défense, à vous Duchêne, de hausser le ton contre moi, René Binot Paulmier de Gonneville.»

A ces mots, que j'accompagnai peut-être d'un geste un peu brusque, maître de Quercu s'écria tant qu'il put :

« A l'aide, à la force! messieurs les archers, messieurs les sergents, à mon secours! tirez-moi des mains de ce normand enragé! »

Voyant qu'il se penchait à la fenêtre, j'ouvris prestement la porte et je dévalai les six étages qui séparaient son logis du pavé de la rue de la Harpe.

Arrivé dans la rue, je levai le nez ; n'apercevant plus maître de Quercu à sa fenêtre, et voyant que ses cris n'avaient attiré personne, je descendis sans me presser vers le Petit-Pont, rêvant profondément aux conséquences de ma brusque sortie.

Qu'allais-je devenir? certainement, maître de Quercu, dans sa rancune, s'empresserait de me dénoncer au grand maître du collége de Bayeux; peut-être même l'affaire viendrait-elle devant le *Rector magnificus;* je serais réprimandé, fouetté, chassé ignominieusement; j'allais me trouver sur le pavé de Paris sans ressources; car où pourrais-je en avoir? Mon père, Robert de Gonneville, et ma pauvre mère étaient défunts. Le peu de bien qu'ils avaient laissé n'était pas à moi, cadet, mais à mon frère aîné qui l'avait employé à équiper deux navires et qui était en mer depuis dix-huit mois, Dieu sait où! Ma sœur Suzanne avait épousé, conformément au vœu de mon père, le prince Essomeric, fils d'un roi de l'Inde, que mon père avait ramené en France et qu'il avait adopté après l'avoir fait baptiser; mais ma sœur et mon beau-frère n'étaient pas riches et se privaient bien fort pour me venir en aide. Je n'avais d'autre asile que le collége de Bayeux, dont j'allais sans doute être expulsé, et d'autres finances que deux écus, restant des dix que ma sœur m'avait envoyés le jour de Saint-René. Aussi, pourquoi m'étais-je laissé entraîner? Pourquoi avais-je donné asile et hospitalité dans ma chambre à ce spadassin, à cet escrimeur de par delà les monts, à ce maître ès-armes, Giovanni de Verazzano? Je le confesse, c'était pour qu'il m'enseignât un fameux estoc volant. Oui, mais aussi, pourquoi avais-je pris sa défense contre maître de Quercu? Pourquoi avais-je argumenté contre lui, lorsqu'il avait avancé ce vénérable règlement par lequel tous maîtres d'armes, musiciens et baladins sont exclus du quartier de l'Université ?

Ainsi je m'en allais songeant. Mais quand on a seize ans, qu'on est cadet de Gonneville et qu'un beau soleil d'avril annonce le printemps en faisant étinceler joyeusement les vitres des maisons, on ne songe pas longtemps. A l'entrée du Petit-Pont, je cessais de songer; au milieu, je commençais à sourire et, au bout, je fredonnais une vieille chanson des mariniers normands.

« Ah, que c'est bien dit ce que vous chantez là, monsieur mon ami! Que cela est vrai, et que j'aime l'entendre dire par vous! »

Je me retournai et je vis que celui qui me parlait ainsi n'était autre que le sieur Giovanni de Verazzano lui-même. Il marchait derrière moi et m'avait entendu fredonner.

« Où allez-vous de ce pas? reprit le maître ès-armes. Je pensais que c'était l'heure de votre leçon et que vous étiez en compagnie de votre de Quercu, occupé à entendre vos sophistes de Sorbonne.

— Hélas, monsieur, répondis-je, je ne les entendrai plus! je viens d'avoir une dispute terrible avec maître de Quercu, qui m'a chassé de son logis, et me fera certainement chasser du collége de Bayeux. Deux écus sont toutes mes finances, et qui voudrait venir en aide à un cadet de Normandie, à un pauvre bachelier comme moi, banni de l'Université?

— Vraiment, dit le sieur de Verazzano, je vous plains fort, monsieur mon ami. Mais il ne faut pas désespérer. Êtes-vous donc tellement attaché à la Sorbonne, et sentez-vous une si forte vocation pour l'état de maître ès-arts, que vous ne puissiez entreprendre quelque autre étude? Vous êtes bon gentilhomme, bien proportionné de corps, bien sain d'esprit, et quand je vous voyais dernièrement l'épée à la main, il me semblait que vous êtes plus apte à servir le roi de France dans ses guerres que l'Université de Paris dans ses disputes sorbonniques.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, ne me tentez pas! Aussi bien est-ce à cause de vos tentations qu'est advenue ma querelle contre maître de Quercu. Oui, je vous le confesse, je prends plus de plaisir à l'exercice des armes qu'aux disputations scolastiques;

ce que j'aimerais par-dessus tout serait de servir notre bon roi, qui en a si grand besoin, et notre plaisante France, que pressent si fort ces Espagnols et Allemands! »

Comme je parlais, un gueux couvert de haillons et marchant avec des béquilles vint à nous, tendant la main et s'écriant d'une voix lamentable :

« Ayez compassion d'un pauvre soldat invalide! Donnez-moi quelque chose, bonnes gens! J'ai perdu ma jambe au service du roi. Faites-moi l'aumône, bons Français! Je prierai Dieu pour vous.

— A quelle bataille avez-vous perdu votre jambe, mon ami? dit le sieur de Verazzano.

— A Biagrasso, mon gentilhomme, où le bon chevalier couvrait la retraite. Je servais dans la compagnie du capitaine Lacaille.

— Monsieur de Gonneville, me dit alors le sieur de Verazzano, avez-vous déjeuné ce matin?

— Oui, monsieur, répondis-je.

— Et vous avez deux écus?

— Non, monsieur, répondis-je encore, car ils sont à ce brave homme. »

Je pris mes deux écus et je les donnai au soldat. Le sieur de Verazzano se passa la main sur les yeux. Je vis qu'il essuyait une larme.



J'ouvris prestement la porte. (P. 330, col. 1.)

« Vous êtes un brave jeune gentilhomme, me dit-il au bout d'un instant. Je pense que vous donneriez aussi bien un coup d'épée à un Espagnol que deux écus à un soldat français.

— J'aimerais mieux, répondis-je, donner deux coups d'épée à deux Espagnols, et un seul écu à un Français. »

Le maître ès-armes sourit. Nous étions revenus sur nos pas, et nous montions la grande rue de la Harpe; nous passions devant l'horloge qui est proche de Saint-Séverin.

« Voici qu'il est bientôt l'heure de dîner, reprit le sieur de Verazzano, et vous avez donné vos deux écus à ce soldat. Venez dîner avec moi.

— Mais, monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas, il me semble, plus riche que moi, puisque, depuis huit jours, vous m'avez aidé à épuiser ma bourse.

— Alors, monsieur mon ami, que comptez-vous faire? me dit le maître ès-armes.

— Ma foi, monsieur, répondis-je, je vais prendre les quelques livres qui me restent et les vendre : nous partagerons ensemble. Il ne sera pas dit qu'un gentilhomme italien qui a servi le roi de France dans ses guerres ne dînera pas quand il se trouve en compagnie d'un cadet de Normandie en rupture de Sorbonne. Allons, monsieur! »

Le sieur de Verazzano me donna l'accolade en pleine rue :

« Gardez vos livres, monsieur de Gonneville! s'écria-t-il, vous êtes tel qu'eût souhaité vous voir feu monsieur votre père; je vois en vous un vrai gentilhomme, le vrai fils d'un capitaine de marine, et digne de lui succéder. Venez avec moi, monsieur mon ami. Je vous ai maintenant assez éprouvé pour m'ouvrir à vous. Non, vous n'êtes point fait pour être maître ès-arts ou théologien, mais pour servir le roi de France comme l'ont fait tous les Gonneville, depuis Hugues de Gonneville, qui fut tué à la bataille de Cocherel à côté de Jean de Béthencourt, père de Jean de Béthencourt qui découvrit les Canaries, jusqu'à M. votre père, Robert de Gonneville, qui découvrit l'Inde australe sous le règne du feu roi Louis. Venez, monsieur : il est grand temps que je vous présente à la Compagnie, qui a un vif désir de voir en vous le digne fils du capitaine de Gonneville. Venez, monsieur mon ami.

— Monsieur, dis-je tout surpris, que signifie ce discours? où me voulez-vous mener? Comment savez-vous si bien l'histoire de ma famille? que prétendez-vous faire de moi?

— Je prétends, répondit le sieur de Verazzano d'un ton bien doux et bien sérieux, je prétends vous mettre en possession de l'héritage que vous destinait M. votre père, et je vous conduis à l'endroit auquel vous seront remis les titres qui vous donnent droit audit héritage.

— Comment, monsieur! m'écriai-je. Je ne puis me retenir de vous le demander! Comment, vous, pauvre maître ès-armes d'Italie qui êtes venu demander asile à un écolier élevé par charité, vous connaissez un héritage qui m'appartient? Vous vous moquez, monsieur! Vous raillez ma pauvreté, mais je ne souffrirai pas que...

— Entrez, monsieur, me dit le sieur de Verazzano en me poussant doucement par l'épaule. Entrez, nous sommes arrivés. »

Nous étions devant la porte d'une taverne dans la rue de la Cité, proche l'église de la Magdelaine; elle avait pour enseigne : « Au trou de la Pomme de Pin ». Nous entrâmes dans la salle.

Parlant aux uns et aux autres, le sieur de Verazzano se glissait entre les escabeaux, les tables, les jambes des écoliers, répondant aux railleries par de grands coups de bonnet, et me tirant derrière lui. Quand il fut au fond de la salle, il ouvrit une petite porte qui conduisait au cabinet du cabaretier lui-même, cabinet où on ne recevait que des buveurs de distinction. J'entrai avec lui, et aussitôt, refermant la porte, il se redressa de l'air le plus fier du monde, mit une main à la garde de son épée, l'autre sur mon épaule, et dit gravement :

« Otez votre bonnet, monsieur mon ami; René Binot Paulmier de Gonneville, ôtez votre bonnet devant les meilleurs mariniers de France; saluez les capitaines de monsieur le vicomte de Dieppe, les pilotes de Jean Ango! »

Sept personnes étaient attablées dans la salle autour d'une table de chêne chargée de brocs, de verres et de hanaps. L'une d'elles se leva, un homme de quarante ans ou environ, de stature moyenne, les cheveux blonds, les yeux bleus, le visage hâlé, l'air franc et loyal : il poussa un escabeau de mon côté. « Asseyez-vous ici, monsieur de Gonneville, dit-il. Vous êtes le bien venu. Depuis quatre jours, le capitaine de Verazzano nous promet votre arrivée. Venez ça : un cadet normand de Honfleur est à sa place parmi nous autres Dieppois, Malouins et Rochelais. Giovanni, mon ami, par ici, à côté de moi. »

Je m'assis, fort embarrassé. Un vieux, qui était à l'autre bout de la table, vint à moi et me considéra bien attentivement : « C'est bien lui! s'écria-t-il. Ce sont les yeux gris de monsieur le capitaine de Gonneville, et son front haut, et ses cheveux châtains, et ses lèvres rouges comme cerises. C'est bien le fils de mon capitaine. On croirait voir feu M. Robert de Gonneville tel qu'il était à vingt ans! »

Là-dessus, ce vieux fondit en larmes et me baisa les mains. Je voulais les retirer, mais il me les retenait, disant : « Non, laissez-moi, monsieur de Gonneville. J'ai navigué vingt-cinq ans avec monsieur votre père. A présent, je suis trop heureux de voir son fils fait comme lui. Si je puis finir ma vie naviguant avec vous, je ne demande plus rien que paradis après. Oh! mon gentilhomme, si vous êtes aussi bon capitaine de mer et aussi prudhomme que feu votre père, il n'y en aura pas deux comme vous en ce temps-ci. C'est moi, Antoine Vasseur, pilote de Gonneville sur Honfleur, qui vous le dis.

— Messieurs, dit l'homme qui s'était levé le premier, parlons en sens rassis de l'affaire pour laquelle nous sommes réunis. Asseyez-vous, Antoine. M. de Gonneville, veuillez me prêter votre attention. Sachez d'abord qui nous sommes céans. Voici le sieur Jean Alfonse, pilote et capitaine du port de la Rochelle. Voici le sieur Pierre Crignon, pilote du port de Dieppe; pareillement de ce port, Antoine Vasseur maître, et Jean de Verassan, comme nous l'appelons, Giovanni de Verazzano, comme vous l'appelez, capitaine de navire.

— Ah! Monsieur, m'écriai-je, m'adressant au Florentin, vous m'avez trompé : je vous croyais maître ès-armes italien, et voilà que vous êtes capitaine de navire normand!

— Voici, reprit mon interlocuteur, le sieur Jacques Cartier, pilote de Saint-Malo, et pour moi, sachez que mon nom est Jean Florin, et que je suis pilote et capitaine du port français de Grâce [1]. Ces trois autres personnes que vous voyez ici sont : maître Braguibus, médecin tourangeau, le sieur de Chamouillac, gentilhomme gascon et maître Etienne Picot, alloué [2] de la cour de Rouen.

Maître Etienne Picot, aussitôt tirant des papiers d'un sac appendu à sa chaise, les posa sur la table. Ensuite, il prit dans une bougette de sa robe une écritoire avec des plumes, et toussa par trois fois.

« Messieurs, commença ledit maître Etienne Picot, avec votre permission, par devant moi, Etienne Picot, alloué de la cour de Rouen, étant présents les sieurs Jean de Verassan, principal pilote...

— Passons, passons, maître Picot, interrompit Verazzano; nous savons tout cela. Venez au fait, et communiquez à M. de Gonneville les papiers qui le concernent. »

Puis comme maître Picot voulait procéder avec une savante lenteur, le capitaine impatient saisit les papiers et me les remit.

« Regardez ceci, monsieur de Gonneville, me dit Jean Florin. Connaissez-vous cette écriture?

— Sur ma foi, m'écriai-je les larmes aux yeux, c'est de la main de feu mon père.

— Et celle-ci? reprit Jean Florin en me tendant un autre papier, la connaissez-vous aussi?

— Si je la connais! C'est celle de maître Nicole Lefebvre qui accompagna mon père dans son voyage aux Indes, l'an 1504, de maître Nicole Lefebvre, mon précepteur! Donnez, donnez, monsieur. Hélas! le bonhomme est mort il y a maintenant trois mois. Dieu ait son âme!

— Oui, il est mort, répondit Jean Florin. Mais avant de mourir, il m'a donné pour vous ces papiers, que feu votre père l'avait expressément chargé de vous remettre quand vous auriez atteint votre seizième année. Or, comme il me l'a dit, vous devez avoir présentement seize ans.

— Je les ai eus la veille de la Noël de cette année passée, 1524.

— Bien, monsieur. Lisez alors. »

C'est avec émotion que je lus la lettre suivante :

« Mon très-cher fils, mon vœu a toujours été que vous serviez le roi de France sur mer, comme l'ont fait tous les Gonneville jusqu'à ce jour; mais je désirais aussi que vous appreniez les belles-lettres,

1. Le Havre.
2. Avoué.

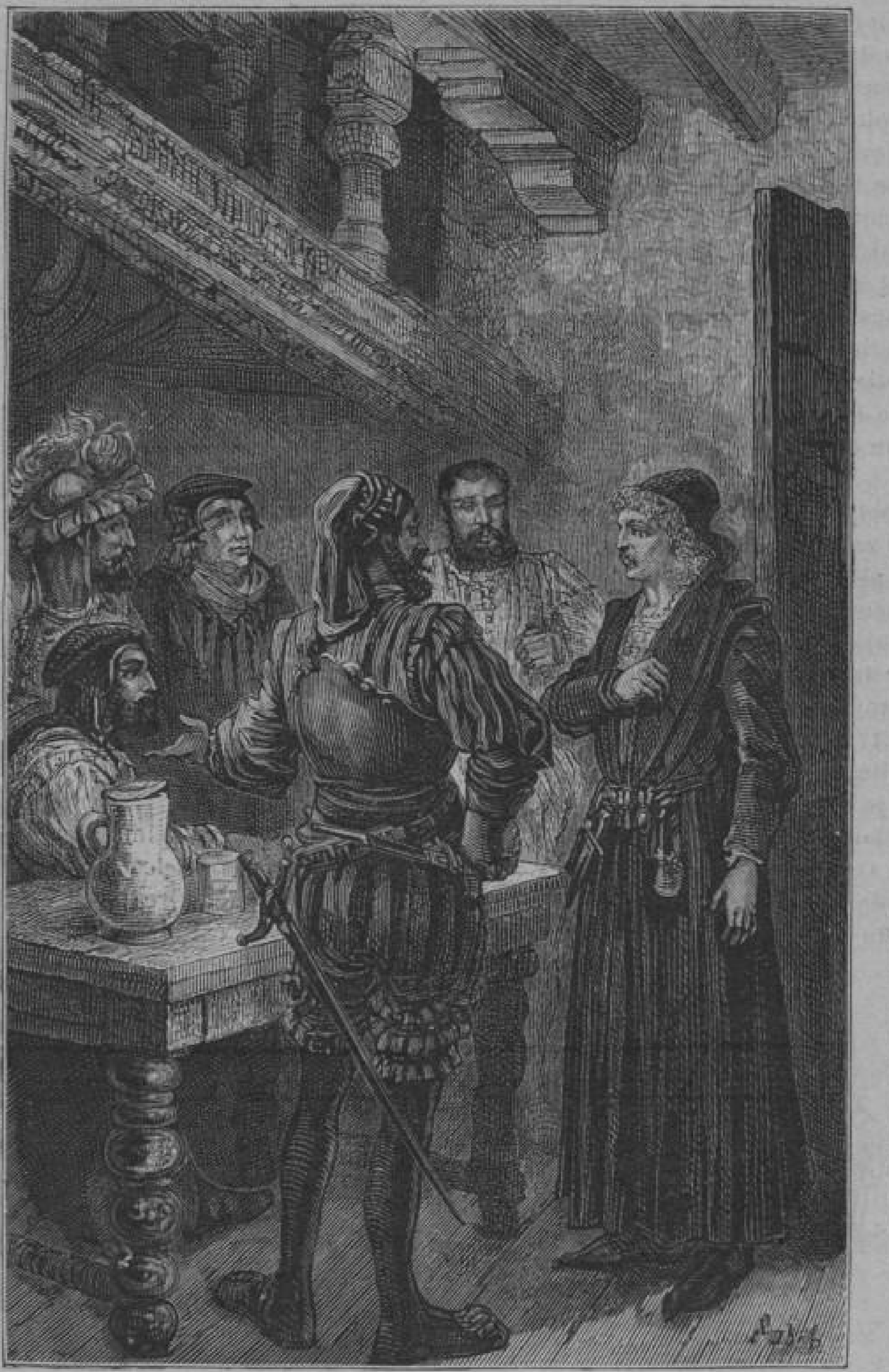
sachant que leur discipline ne pourrait que fortifier votre esprit. C'est pourquoi je vous ai confié à l'excellent Nicole Lefebvre, et quand vous avez été plus grand, je vous ai envoyé à l'Université de Paris. En ce faisant, bien que vous soyez cadet, je n'ai pas négligé de pourvoir aux moyens de vous avancer, et de vous permettre d'entreprendre sur mer, comme je l'ai fait et comme le fait votre frère. Mon très-cher fils, je vous lègue un trésor connu de moi seul et de Nicole Lefebvre. Partant de l'Inde australe, que j'ai été premier chrétien à découvrir, j'ai enfoui ce trésor sur la côte, dans la crainte des pirates anglais et portugais. Vous savez comme j'ai été piraté et dépouillé par les Anglais au retour de mon voyage, et vous reconnaîtrez par là que ma précaution vous a été fort utile. Mon trésor est enfoui dans un lieu que vous retrouverez avec l'aide du récit et de la carte qu'en a dressé Nicole Lefebvre, mon ami et votre précepteur; j'ai planté à deux cent cinquante-trois pieds directement au nord du point juste où il est enfoui, lequel n'est découvert qu'à marée basse, une croix sur laquelle Nicole Lefebvre a inscrit un distique latin :

> Hic sacra Palmarius posuit Gonivilla Binotus
> Grex, socius, pariterque utraque progenies.

» Je vous lègue en toute propriété ledit trésor, où il y a un coffre rempli de lingots d'or et une cassette pleine de diamants, d'émeraudes et de perles fines, tels que je les ai eus d'Arosca, roi de l'Inde, sachant que vous le partagerez avec le fils dudit Arosca, Essomeric, lequel j'ai ramené en notre terre, fait baptiser et instituer en la foi chrétienne, adopté pour mon fils et marié à votre sœur.

» Que la paix de notre Seigneur soit avec vous.

Ce seizième de mai 1511. »



Otez votre bonnet, Monsieur mon ami (P. 332, col. 1.)

Quand j'eus fini de lire cette lettre, je rompis le sceau de celle de Nicole Lefebvre, mais d'abord je dis à Jean Florin :

« Monsieur, avez-vous lu la lettre de mon père?

— Oui, monsieur, répondit-il. Mais je n'ai pas ouvert le récit de maître Nicole Lefebvre, car vous seul avez le droit de le faire. Seulement vous comprenez maintenant pourquoi nous sommes ici, et pourquoi nous sommes assistés d'un alloué. Voulez-vous nous vendre votre trésor?»

Je réfléchis un instant, consultant des yeux Verassan. Mais le Florentin resta impassible. Ma réflexion ne fut pas longue. La prière des mariniers normands me vint tout de suite à l'esprit : « Mon Dieu, je ne vous demande pas de bien; dites-moi seulement où il y en a. » Je savais où était mon bien; moi, fils du capitaine de Honfleur, je devais le prendre et non le vendre.

« Monsieur, répondis-je hardiment à Jean Florin, à combien estimez-vous mon trésor?

— Sans barguigner, monsieur, répondit le capitaine, et considérant les périls qu'il y a d'aller le chercher, et le hasard qu'on court à ne point le trouver, je l'estime à vingt mille livres tournois.

— Sur votre parole de gentilhomme?

— Sur ma parole de pilote normand, monsieur!

— Or bien, topez-là! m'écriai-je. J'entre pour cinq mille livres dans les frais du voyage que vous entreprendrez pour aller le quérir, et je vous accompagne comme volontaire. C'est quinze mille livres que vous me redevrez si nous le trouvons. »

Jean Florin me frappa dans la main.

« Par saint Jacques de Dieppe, dit-il joyeusement, vous êtes le vrai fils du capitaine de Gonneville. C'est bien dit et galamment fait, et je suis votre homme. Oui, monsieur, je vous prends comme volontaire et je vous inscris pour cinq mille livres sur notre charte partie.

— Je les prête et les engage pour vous, me dit tout de suite Jean de Verassan. Vous me les rendrez après le voyage.

— Je prends acte, dit maître Étienne Picot; nous dresserons trois copies dudit engagement. Il serait bon de faire un petit mot d'écrit tout de suite.

— Ce chicaneur enragé ici a juré que nous ne dînerions pas aujourd'hui! s'écria Jean Florin. Au dessert, votre acte! Nous croyez-vous moins bons Normands que vous, et pensez-vous que nous ne ferons pas d'écrit? Je plaiderai contre vous en cour de Dieppe et de Honfleur, voire de Caen et de Rouen, pour établir que je suis aussi bon Normand que vous, et je ne crains plaideur au monde : mais ce ne sera qu'après dîner. Or çà, qu'on apporte la soupe et quelques brocs de ce bon vin de Beaune, car nous n'avons pas perdu notre journée. »

(*A suivre.*) LÉON CAHUN.



L'ANE

L'histoire de l'âne n'est pas des plus faciles à faire ; dans l'état actuel de la science, on ne peut nier à l'âne une haute antiquité comme domestication par l'homme, mais il s'est présenté cette singularité que certaines des races faites par l'homme au moyen d'emprunts opérés dans la suite des temps, non-seulement aux diverses races d'ânes sauvages, mais encore aux espèces voisines, sont retournées à la sauvagerie primitive et se présentent maintenant à l'observation et aux voyageurs comme des produits spéciaux de certains pays. Jusqu'à ces derniers temps, on a généralement considéré l'onagre, ou âne sauvage d'Asie, appelé en Syrie et en Perse *kulan* ou *gurgur*, comme l'une des souches de l'âne domestique, mais malheureusement dans le même pays et dans les contrées voisines se trouve aussi l'hémione ou Bschiggetei, espèce toute voisine, et dont le croisement avec la première est très-facile.

De plus, en Mongolie et au pays des Tangoutes, dans les grandes prairies du Kou-Kou-Nor, se trouve aussi une race d'ânes sauvages appelée Djan par les Tangoutes; nous y reviendrons tout à l'heure. Ce qui n'offre aucun doute, c'est que l'âne s'est dompté depuis longtemps; il l'était du temps des Romains, mais on hésite à considérer l'hémione seule ou l'onagre comme la souche unique de notre âne domestique.

Tout nous permet de penser et presque d'affirmer que les ânes domestiques du nord de l'Afrique ne descendent point de l'onagre ou de l'hémione asiatique, mais bien plutôt de l'âne sauvage africain ou *Hamar el wadi* qui peuple en grand nombre les steppes au nord de l'Habesch. Non que cet âne sauvage diffère beaucoup des premiers, au contraire, son port et ses mœurs rappellent beaucoup ceux des ânes sauvages de l'Asie. Ne serait-il pas lui-même une première acclimatation de l'onagre ou de l'hémione? Cette question est fort difficile à résoudre, mais les pieds rayés de l'animal semblent caractéristiques et le dénotent africain en le classant comme une sorte d'intermédiaire éloigné du zèbre. Ne serait-ce pas le cas de constater une fois de plus combien chaque continent, quelquefois seulement chaque pays imprimerait certains caractères décisifs à ces espèces?

Dans ce système, pourquoi les ânes autochtones seraient-ils tous plus ou moins zébrés, tandis que les ânes asiatiques ne le seraient pas et tendraient vers les nuances noires claires? Qui le saura jamais?

Au surplus, quelle que soit la souche de l'âne domestique, on sait, à n'en pas douter, que l'onagre d'un côté et l'âne des steppes d'Afrique de l'autre ont été apprivoisés et employés à en améliorer la race, sans compter le kiaray des montagnes du Thibet, autre race qui paraît différente de l'hémione. Ce concours d'espèces diverses suffit bien et au delà pour expliquer les différences des races.

Il semble impossible, en l'état actuel des documents que l'on possède, de décider la question de la priorité entre la domestication de l'âne et celle du cheval : on peut probablement, — nous ne sommes pas du tout affirmatifs en pareille matière, — les considérer comme contemporains. La différence des

deux histoires repose sans doute sur la différence des deux patries; celle de l'âne, au lieu de se trouver comme celle du cheval au centre de l'Asie, doit être cherchée au S. O. de cette partie du monde et probablement même dans le N. E. de l'Afrique, où nous voyons encore de nos jours l'âne vivre à l'état sauvage en troupes énormes. Ce fait de la localisation a donc dû faire de l'âne le lot des peuples sémitiques, tout comme la patrie du cheval l'a donné en partage aux peuples Indo-Européens.

Dans les steppes de la Mongolie, le *djan* ou âne sauvage ressemble beaucoup plus à notre mulet qu'à notre âne domestique qui aujourd'hui manque de taille, surtout sous nos latitudes, et voit ses formes abâtardies et désunies. Déjà en Grèce et en Espagne l'âne a cette même taille. Ceux de Mongolie portent une robe brun clair entièrement blanche sous le ventre. Les formes sont arrondies, le dos cintré, la tête grosse, les jambes fines et nerveuses. Une crinière bien marquée se dresse sur un cou d'une moyenne longueur et dont la forme ne manque pas de grâce, les yeux sont grands, bruns et pleins de feu. Dans leur pays d'habitat les *djans* se groupent en petites troupes de dix à cinquante têtes d'animaux, mais les petits troupeaux sont les plus communs.

Disons tout de suite, à propos de ces beaux animaux, que la chasse de ces djans se fait le plus souvent à l'affût, quand ils viennent à l'abreuvoir. Les indigènes estiment beaucoup sa chair, surtout en automne, saison où ils sont le plus gros. La chair de l'âne a conservé chez nous même, et surtout depuis que l'on y fait de l'hippophagie, le même renom de délicatesse que dans l'extrême Orient. Les Mongols constatent que les djans paraissent beaucoup plus méfiants qu'ils ne le sont en vérité.

Si l'Asie mongolique est la patrie primitive de l'âne, il y a bien longtemps qu'il a été amené et acclimaté en Égypte, car on l'y trouve représenté sur les plus anciens monuments. Hérodote le met en scène dès le règne du roi Psamménit. Il en est d'ailleurs mention dans les livres des Hébreux dès le temps de la migration d'Abraham. De l'Égypte et de la Judée, l'âne passa en Grèce, de Grèce en Italie, d'Italie en France, puis en Allemagne, en Angleterre, en Suède et dans les contrées du Nord. L'étude des langues confirme d'ailleurs les conclusions géologiques de la géographie en montrant que tous les noms donnés à l'âne dérivent d'un radical sémitique. On serait peut-être en droit dès lors de conjecturer, d'après la différence d'origine que nous avons constatée plus haut entre l'âne et le cheval, que le premier a dû s'introduire en Gaule et dans le milieu de l'Europe longtemps après le cheval qui y était certainement arrivé avec les colonnes celtiques.

Nous devons déplorer que chez nous l'âne soit devenu un véritable crétin; les Romains, qui avaient plus de sens pratique que nous, dépensaient beaucoup d'argent pour l'amélioration de sa race, les Persans et les Arabes en font encore autant de nos jours. Aussi qu'arrive-t-il? C'est que si l'on compare l'âne de nos contrées avec celui de l'Est et du Sud, nous sommes tentés de les regarder comme deux espèces différentes, tant les différences sont considérables. Le nôtre est paresseux, têtu, égoïste; l'autre est beau, vif, travailleur, dur à la fatigue, et dans les pays du Levant il rend autant de services que le cheval, s'il n'en rend pas plus! Dans ces pays son poil est mou et lisse, non bourru et hérissé comme celui des nôtres; la crinière est fournie, la touffe de la queue est relativement longue, ses oreilles sont grandes, mais fines, ses yeux sont brillants et non éteints; sa patience, mais tournée en bien, sa marche légère et continue, son galop doux et soutenu en font là-bas un animal de voyage des plus précieux. Plusieurs même marchent naturellement l'amble ou sont dressés à cela. Dans ces pays un âne de selle parfait a plus de valeur qu'un cheval de moyenne qualité, de 15 à 1800 francs de notre monnaie.

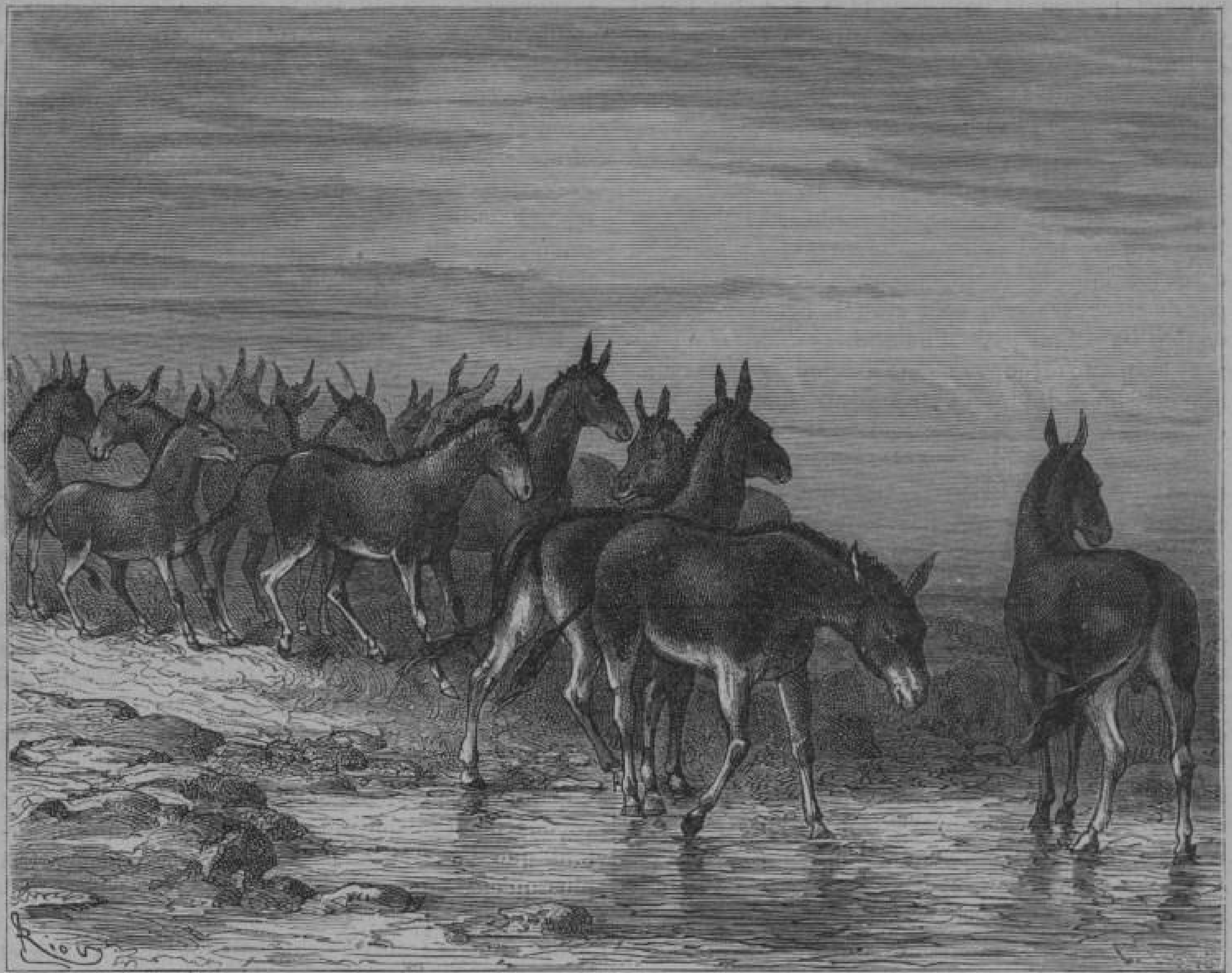
Les Espagnols ont transporté dans le Nouveau-Monde l'âne comme ils y ont transporté le cheval. Dans l'Amérique du Sud la vue de l'âne répandit d'abord la terreur parmi les indigènes, mais peu à peu ils se familiarisèrent avec les nouveaux importés. Les deux espèces ont prodigieusement multiplié dans des contrées presque inhabitables où elles vivent aujourd'hui à l'état d'indépendance que nous nommons sauvage. Elles ne se mêlent point, et si un cheval mal avisé vient au milieu d'un troupeau d'ânes, il est rare que l'imprudent ne succombe pas aux morsures et aux ruades dont il est assailli de toutes parts. N'est-ce point là un de ces faits de répulsion naturelle entre deux espèces très-voisines que la nature a voulu rendre indestructible pour qu'elles ne se mêlent point; le lièvre et le lapin sont voisins d'organisme de même, se ressemblent autant que l'âne et le cheval, mais ne peuvent pas plus qu'eux se souffrir : il faut que l'intrus s'éloigne ou soit détruit!

Les climats froids ne conviennent point à l'âne, et il est presque certain que la dégénérescence si forte et si facile de l'âne dans nos pays tient à cette différence climatérique avant tout. Cependant il est juste d'ajouter que c'est dans l'Europe centrale et dans l'intérieur de l'Afrique que l'âne est le plus maltraité, tandis que nous avons vu qu'en Asie on le soigne et on fait des efforts pour l'améliorer. Dans ces contrées mêmes on soigne les ânes de race, mais nous sommes obligés de constater que le sort des autres ânes de commune race n'est pas beaucoup meilleur que dans nos pays. Tous ne sont pas au paradis; dans ces températures enivrantes tout le monde a au moins son âne, le mendiant lui-même a son âne. Il chevauche sur son dos jusqu'à l'endroit où il se porte pour demander le secours des passants, laisse sa monture paître, comme on le dit,

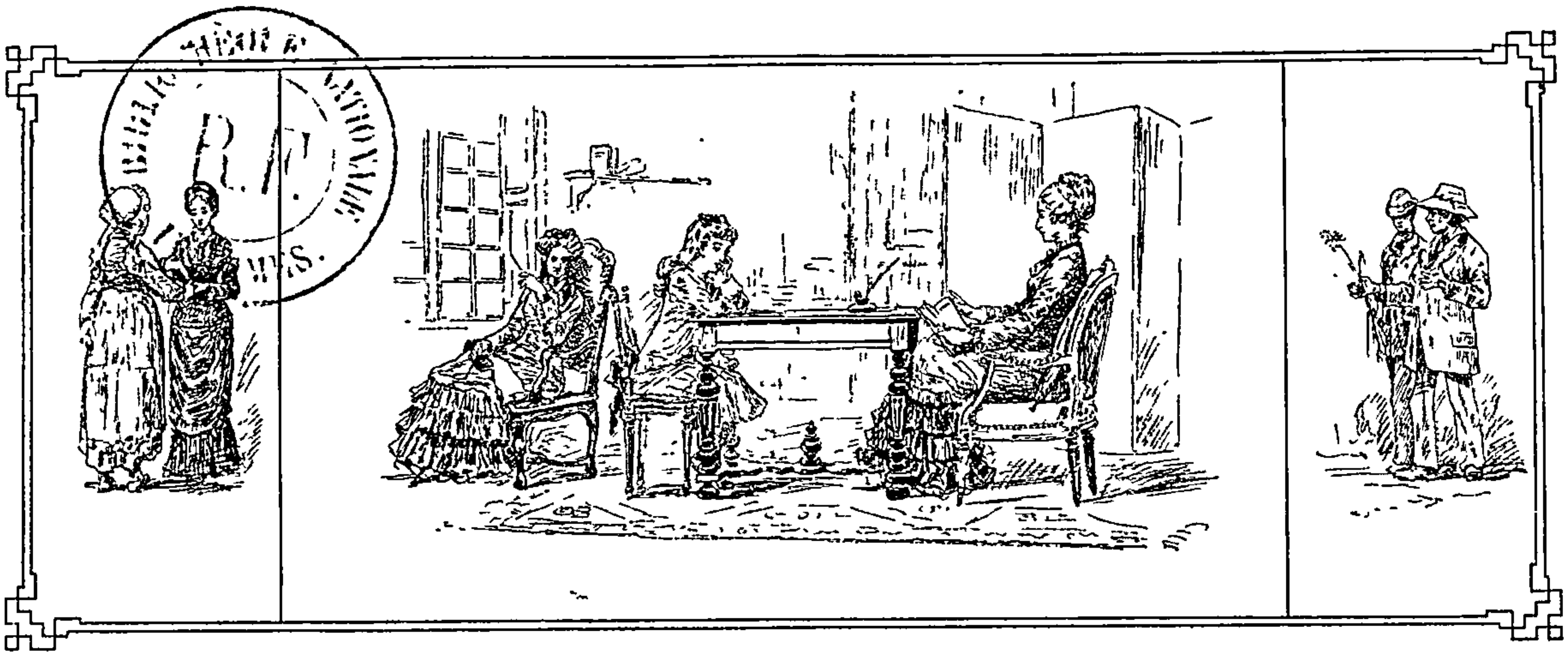
sur le sol de Dieu, puis remonte sur son dos, le soir, pour rentrer chez lui.

Nous ne pouvons terminer la biographie de l'âne sans dire un mot de sa meilleure qualité : il est très-sobre ; il se contente de la nourriture la plus mauvaise, du fourrage le plus pauvre ; l'herbe et le foin qu'une vache laisse avec dédain, qu'un cheval même refuse de manger, lui sont encore des friandises ; il aime les chardons et les plantes épineuses. Ce n'est que pour sa boisson qu'il est difficile ; jamais il ne boira une eau sale, elle peut être salée, amère, il faut qu'elle soit propre et non trouble. Nous écrivons ceci avec les notes de la gamme humaine, mais il faut reconnaître que la soi-disant sobriété de l'âne tient à ce qu'il est destiné à se nourrir d'autres herbages, d'autres plantes que le bœuf surtout qui recherche les pâturages gras et bas, tandis que l'âne vit dans les lieux dénudés et arides. Cette différence montre combien l'homme a eu raison de l'acclimater et de le domestiquer comme le bœuf et le cheval, mais elle montre en même temps combien de conquêtes semblables restent encore à faire pour que la civilisation se soit servie de tout ce que lui offre la nature en ressources variées ! Souvimi, il y a bientôt un siècle, avait bien senti cela et avait exposé là-dessus des idées en avant de son siècle, idées qui ne sont devenues usuelles que depuis que l'on s'occupe un peu plus des questions d'acclimatation. « Augmenter le nombre des animaux utiles, dit-il, ou, ce qui est la même chose, les perfectionner afin de les rendre plus utiles, c'est multiplier les avantages et les ressources de l'économie publique et domestique. Si, sans rien distraire de nos soins pour le cheval, nous daignions faire quelque attention à l'âne, nous ne pourrions qu'y gagner. » Aujourd'hui nous pouvons ajouter que d'autres espèces du genre cheval ont été découvertes et seront peut-être asservies dans quelques siècles, qui décupleront les ressources humaines à cet égard, et qui probablement aussi viendront utiliser les végétaux fournis par la nature dans des conditions spéciales dont nous ne savons pas encore actuellement tirer parti.

H. DE LA BLANCHÈRE.



Troupeau d'ânes sauvages. (P. 334, col. 1.)



Elle reste des heures entières dans la salle d'étude. (P. 338, col. 2.)

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN[1]

XXI (*Suite*).

Élisabeth.

Que s'était-il donc passé? La veuve de Paul de Vauclain avait-elle voulu, comme l'avait dit la marquise en lisant sa lettre, se débarrasser de sa fille pour recouvrer une complète liberté? Non : la pauvre femme, quand elle avait remis Pauline à Mme Brown, croyait bien réellement n'avoir plus que quelques jours à vivre, et elle avait voulu assurer à l'enfant un asile et une famille; si elle eût cru vivre, elle n'aurait certainement pas eu le courage de céder sa fille. Mais la vie et la mort trompent bien souvent les prévisions humaines : Élisabeth et le médecin s'étaient trompés tous les deux, et la pauvre femme sortit de l'hôpital au bout de deux mois, guérie ou du moins convalescente. Mais elle était bien changée, si changée qu'elle put sans être reconnue errer dans le quartier qu'elle avait habité, et entendre Mme Brown, tout en marchandant une oie de Noel, raconter à d'autres ménagères en quête de provisions et d'anecdotes son voyage en France et en particulier au château de Vauclain. La mère sut donc que sa fille était en sûreté, sinon aimée, du moins acceptée, et ce fut un poids de moins sur son cœur. Elle chercha du travail, car il fallait vivre, puisqu'elle n'avait pas pu mourir; elle arriva péniblement à gagner son pain : comment songer à aller chercher Pauline? Plus tard, se disait-elle; et elle se privait de tout pour ajouter quelques pence au trésor qu'elle voulait amasser, pour pouvoir un jour reprendre sa fille..... Et puis, quand elle aurait de quoi se rendre en France, que ferait-elle ensuite? Que pouvait-elle offrir à Pauline, sinon la misère, l'abaissement, une éducation inférieure à celle qu'elle trouvait chez son aïeule, une vie de pauvreté et de privations? Élisabeth songeait à tout cela et pleurait; sa santé était restée languissante, peut-être n'avait-elle pas de longues années à vivre; son sacrifice serait à recommencer, et peut-être aussi la marquise se refuserait-elle de recevoir une seconde fois l'enfant qu'on lui aurait reprise. Du moins, sûrement, elle aurait plus de peine à s'attacher à elle dans quelques années que maintenant : pour le bien de la petite fille, il fallait la laisser à Vauclain et disparaître de sa vie. Cette résolution prise, Élisabeth chercha à s'éloigner de la ville où elle avait vécu; elle ne voulut pas non plus aller dans le comté qu'habitaient encore lord Pentley et sa famille. Elle ne courait pourtant guère risque d'être reconnue, la pauvre femme! Ses beaux cheveux châtains, si souples et si doux, qu'on avait dû couper pendant sa maladie, repoussaient décolorés et grisonnants, son teint brillant était changé en une pâleur uniforme, et son visage amaigri se sillonnait déjà des rides de l'âge mûr. Elle n'avait plus sa démarche légère; sa taille affaissée la faisait paraître plus petite qu'autrefois, et on lui eût donné dix ou quinze ans de plus que son âge. C'était donc plutôt la crainte de se retrouver au milieu de souvenirs poignants, que celle d'être reconnue, qui lui faisait fuir les lieux où elle

1. Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305 et 321.

avait été heureuse. Elle chercha une place d'institutrice hors de l'Angleterre : elle en trouva une, chez un lord qui allait partir pour l'Allemagne avec sa famille. Pendant trois ans elle voyagea en Allemagne, puis en Italie; son élève se maria, et elle se trouva libre. Alors elle se sentit prise d'un ardent désir de se rapprocher de sa fille : au moins, elle voulait vivre en France. Elle vint à Paris, et s'adressa à une agence de placement, se montrant disposée à aller en province et même à la campagne : on lui offrit plusieurs places, et, à sa grande joie, il s'en trouva une dans un château situé aux environs de Poitiers. Elle l'accepta aussitôt, sans s'inquiéter des appointements et des charges, et prit le chemin de fer pour se rendre à Varnac. Quelle fut sa joie, lorsqu'ayant rendu par complaisance naturelle quelques petits services à sa singulière compagne, elle apprit que la comtesse de Nichtsburg allait devenir l'institutrice de Pauline de Vauclain! Elle n'eut plus qu'une idée : plaire à cette femme, lui faire désirer de la rencontrer de nouveau, et arriver par elle à revoir sa fille; et elle déploya pour faire sa conquête toutes les grâces de son esprit, lui prodiguant les flatteries les plus délicates et écoutant sans montrer d'ennui les récits interminables que lui faisait la comtesse de son brillant passé. Seulement, le cœur d'Élisabeth se serrait à la pensée que c'était à cette femme d'esprit vulgaire et d'âme peu élevée qu'allait être confiée l'éducation de Pauline. « Elle n'est pas méchante, au moins, se disait-elle, elle ne la rendra pas malheureuse..... Ingrate que je suis! je devrais avoir confiance en Dieu qui m'amène ici près de mon enfant. Je sais qu'elle vit, qu'on l'a gardée à Vauclain, qu'on s'occupe de la faire instruire; je vais vivre à quelques lieues d'elle, et je pourrai peut-être..... Oh! oui! je pourrai sûrement la revoir..... Je devrais me trouver trop heureuse! »

Élisabeth n'en avait pas fini ce jour-là avec les joyeuses surprises. A la gare, elle trouva le baron de Thoiray, dont son mari lui avait parlé souvent : il était le grand-oncle de Pauline, il la voyait souvent, il allait la voir encore tout à l'heure; comme elle le regarda, et combien elle fut charmée de sa douce et souriante physionomie! Puis Roger arriva, et elle apprit que la famille de Varnac était alliée au baron de Thoiray, et que ce gentil garçon qui venait la chercher était le compagnon favori de Pauline. Élisabeth craignait de s'éveiller d'un rêve bienheureux.

Ce n'était point un rêve pourtant. Elle vit Pauline, elle eut la force de ne pas se trahir, et pourtant Pauline, attirée vers elle par une secrète sympathie, l'aima dès le premier jour et la prit pour confidente et pour conseillère. Elle vit la marquise, et le charme qui était en elle lui gagna les bonnes grâces de la sévère châtelaine; elle fut priée par elle d'emmener Pauline dans les promenades qu'elle faisait faire à ses élèves et elle put désormais causer à loisir avec l'enfant, la consoler et diriger ses pensées vers le bien. Loin de se plaindre des maux qu'elle avait soufferts, elle remerciait Dieu. Tout à coup, l'humeur voyageuse de Mme de Varnac avait détruit son bonheur, comme le souffle d'un enfant renverse un château de cartes. Suivre ses élèves en Espagne, c'était quitter sa fille; refuser de les accompagner, n'était-ce pas faire naître les soupçons! et puis que ferait-elle et comment vivrait-elle? Elle pensa à se fixer à Poitiers et à y donner des leçons; mais Poitiers était loin de Vauclain et elle n'aurait aucun prétexte pour y revenir. Elle ne savait quelle résolution prendre, quand elle apprit le départ de Mme de Nichtsburg, et presque aussitôt la lettre de la marquise vint lui rendre l'espoir. Et maintenant elle habitait ce château, le château de son mari, et c'était son ennemie qui remettait sa fille entre ses mains!



XXII

En famille.

Il n'y a pas encore deux ans que Mme Limeuil a succédé à la comtesse de Nichtsburg; et pourtant, comme sous sa douce influence tout a changé au château! On dirait une forêt d'hiver, toute sombre et toute morne avec ses squelettes d'arbres, sur laquelle le souffle tiède du printemps a répandu tout à coup un gai vêtement de jeune verdure. On ne voit plus errer dans les grands corridors ou rêver tristement sur la terrasse une petite fille pâle et languissante, qui glisse comme une ombre sans faire aucun bruit : Pauline a grandi, son visage est rose, ses yeux rayonnent de gaieté, et il n'est pas rare de l'entendre gazouiller comme un oiseau. La marquise semble avoir rajeuni; sa voix est plus douce et ses paroles moins rares. Mme Limeuil, qu'elle avait d'abord chargée de diriger sans contrôle les aumônes de Pauline, a su, en la consultant à propos, l'intéresser aux misères qu'elle secourait, et l'âme de la vieille dame sort peu à peu de sa torpeur douloureuse. Elle ne se complaît plus autant dans la solitude; elle a commencé par admettre à sa table chaque jour, pour le dîner, Pauline et son institutrice; ensuite elle est venue de temps en temps faire une apparition dans la salle d'étude pendant les leçons, y restant d'abord quelques minutes, puis plus longtemps, puis des heures entières; et Pauline, en-

couragée par sa gouvernante, s'est tout doucement apprivoisée et ne redoute plus la présence de sa grand'mère. Après le dîner, auquel le baron de Thoiray s'invite souvent, on cause en famille; le baron trouve que l'institutrice est une personne accomplie, et il comprend très-bien maintenant, dit-il, pourquoi il est resté vieux garçon : c'est faute de l'avoir rencontrée quand il était jeune, elle ou sa pareille. La marquise sourit, et, chose singulière, l'idée ne lui est pas encore venue de se demander si Mme Limeuil était de naissance à pouvoir devenir baronne. C'est qu'elle aussi est sous le charme de cette grâce modeste, de ce rare sourire qui éclaire par moments la physionomie sérieuse d'Élisabeth, de cette distinction native qui se révèle dans tous ses mouvements, dans tous ses actes. La marquise ignore complétement le passé de l'institutrice; elle devine qu'elle a beaucoup souffert, elle a entendu dire qu'elle avait perdu un enfant, et c'est un lien de plus entre elles. Les certificats qu'elle a produits portent les plus grands éloges sur ses talents, sa conduite et son caractère; ils ne mentionnent que le nom de Mme Vve Limeuil, et Mme de Vauclain n'est pas éloignée de la prendre pour une fille de grande famille qui aurait commis la faute de se mésallier, et qui cache le nom de ses parents. Peu importe du reste; il est inutile de percer ces mystères, et la marquise se félicite des circonstances, quelles qu'elles soient, qui ont procuré à Pauline une pareille institutrice, et à elle-même une aussi charmante compagne. Avec Mme Limeuil, on ne manque pas de sujets de conversation; elle a beaucoup vu, beaucoup lu, et ses chagrins n'ont pas laissé d'amertume dans son âme résignée. Elle ne se plaint pas, elle ne parle jamais d'elle-même, mais on sent, à la manière dont elle console les affligés, qu'elle a souffert autant qu'eux et qu'elle ne leur prêche que le courage qu'elle possède; on se sent plus fort quand on a causé avec elle, on trouve la vie plus facile et le devoir plus doux. Et la marquise, naguère si amère et si irritée contre le sort, sent l'apaisement succéder peu à peu à ses révoltes intérieures; elle reprend le goût de la vie, elle se surprend à faire des rêves d'avenir. Pauline gagne étonnamment, depuis qu'elle est l'élève de Mme Limeuil; son intelligence se développe, sa santé se raffermit, elle embellit aussi, elle sera charmante à vingt ans. Il faudra la marier; ce sera triste de la perdre; mais l'institutrice, qui depuis tant d'années sera comme chez elle au château de Vauclain, ne consentira-t-elle pas à y rester, en qualité de dame de compagnie, d'amie, de fille de la maison, comme elle voudra, pourvu qu'elle reste! Et la marquise entrevoit



Voilà mon doigt guéri. (P. 340, col. 2).

dans le lointain une vieillesse paisible et presque heureuse, au lieu de la solitude désolée qui devait être son partage. Ce sont de beaux jours pour la marquise de Vauclain.

Ce sont de beaux jours aussi pour Pauline. Son jeune esprit, garrotté par Mme de Nichtsburg dans les liens étroits de l'étiquette, libre désormais, déploie ses ailes. L'enfant fait des questions sur tout, s'émerveille de tout ce qu'elle apprend, saisit avec vivacité tout ce qu'on lui explique, et rien n'est plus charmant que de la voir assise devant son institutrice, interrompant sa lecture pour lui demander le comment et le pourquoi de quelque chose qui l'étonne. Elle s'accoude sur la table pour écouter la réponse, et reste immobile, la bouche entr'ouverte et ses grands yeux bleus fixés sur ceux de Mme Limeuil; son visage change sans cesse, et prend, selon ce qu'elle entend, une expression triste et souriante, sérieuse ou attendrie. Et la marquise, qui est souvent là, assise auprès de la fenêtre, et se taisant pour ne pas gêner la leçon, laisse reposer son tricot ou sa tapisserie et reste, ravie, en contemplation devant l'enfant.

Et Élisabeth, est-elle heureuse? Oui, quoique son bonheur ne soit qu'un bonheur de contrebande, elle elle en jouit pleinement. Ce qu'elle a, elle n'aurait jamais osé l'espérer; demander davantage lui semblerait de l'ingratitude envers Dieu. Elle voit sa fille à toute heure du jour et de la nuit; elle l'a à elle, peut l'aimer en toute sécurité; elle en a le droit comme institutrice, et personne ne peut trouver à redire à ces appellations caressantes : « Mon enfant, ma chérie, ma chère petite fille », par lesquelles elle remplace le plus souvent le nom de Pauline. Elle a osé les risquer timidement devant Mme de Vauclain; Mme de Vauclain a souri, et l'a remerciée de l'affection qu'elle voulait bien accorder à sa petite-fille. Si elle savait! Elisabeth frémit à cette pensée; mais personne ne la connaît : partout, en France comme en Angleterre, on la croit morte; rien ne peut trahir son secret, et elle-même ne le trahira pas. Elle a devant elle des années de bonheur; et quand Pauline sera mariée, pourquoi ne prendrait-elle pas son institutrice avec elle, pour élever ses enfants par la suite? cela se voit souvent. Peut-être aussi la marquise éprouvera-t-elle le besoin de n'être pas seule, et gardera-t-elle Elisabeth comme compagne. Ce serait encore un sort assez doux, car Pauline, même mariée et mère de famille, reviendra sûrement à Vauclain pour voir sa grand'mère; et d'ailleurs, Élisabeth aime la marquise pour elle-même, et ce serait pour elle un devoir et un bonheur, de soigner la vieillesse de cette mère à qui, innocemment il est vrai, elle a enlevé son fils. Et si la pensée de la jeune veuve se reporte souvent avec douleur vers celui qui l'avait choisie et qui a péri massacré dans un pays lointain, si dans le fond de son âme elle le pleure toujours, elle sait se contenter de la part de joie que Dieu lui a rendue, et se trouver heureuse quand même. Rien ne lui manque, car elle a su gagner jusqu'aux domestiques, exaspérés jadis par les grands airs de Mme de Nichtsburg et par sa gourmandise et son manque de tact. Cette jeune femme douce et grave, polie sans familiarité et digne sans roideur, est aimée de tous, même de Mariette; et si elle s'arrêtait à la porte de la cuisine à l'heure de la veillée, elle trouverait menteur le proverbe qui dit que quiconque écoute aux portes entend médire de soi.

« La chère dame du bon Dieu! dit un certain soir la grosse Michelle, est-elle compatissante pour le pauvre monde! Voilà mon doigt guéri; elle me l'a si bien pansé, avec des onguents qu'elle connaît, qu'elle a empêché le mal d'augmenter; sans elle, il me serait peut-être arrivé comme à la mère Tarande, qui a perdu le bout du doigt pour un mal tout pareil. Croiriez-vous qu'elle venait la nuit me donner à boire, quand j'avais la fièvre? Ce n'est pas l'allemande qui aurait fait cela!

— Ah! bien sûr, répondit Jarnaud : ça ne se ressemble pas plus que le jour et la nuit. Celle-ci est si aimable, elle a une voix si douce, que c'est comme une musique...

— Si vous l'entendiez quand elle chante, qu'est-ce que vous diriez donc? interrompit Claudine. Moi je l'ai entendue l'autre soir au salon en allant porter le thé; elle chantait si bien que c'était à fendre l'âme. Madame en a pleuré; je l'ai bien vue qui essuyait une larme au coin de son œil, et M. le baron lui-même en était tout retourné. Alors, comme elle ne voulait pas les chagriner, sans doute, elle a chanté un autre air plus gai, et c'était tout aussi beau.

— La vie est bien plus gaie ici depuis qu'elle y est, dit Gervais qui voulait placer son mot, et madame est devenue bien plus... bien plus...

— De quoi vous mêlez-vous, interrompit Mariette en le regardant entre les deux yeux, de faire des remarques sur ce que madame est ou sur ce qu'elle n'est pas? Madame est très-bonne, entendez-vous? et personne n'a jamais eu à se plaindre d'elle. Seulement, quand on a le cœur plein de chagrin, on ne peut pas avoir la figure gaie, ni la voix non plus; et depuis que la jeune dame est ici, elle a trouvé moyen de consoler un peu notre pauvre maîtresse, voilà pourquoi vous la trouvez changée. Et c'est pour cela que je l'aime, moi, la bonne dame; elle a fait du bien à tout le monde, ici. La petite est devenue vive comme un oiseau : elle ressemble tout à fait à son père à présent.

— Moi je trouve qu'elle ressemble à Mme Limeuil, reprit Claudine; c'est sans doute l'habitude de vivre avec elle, mais mademoiselle a tout à fait ses airs de tête et son regard. Je suis sûre que quand mademoiselle sera grande, elle ressemblera à Mme Limeuil, quand elle était jeune.

— Allons donc, dit Gervais, en haussant les épaules. Mademoiselle sera très-jolie!

— Eh bien, pourquoi est-ce que l'autre n'aurait pas été jolie aussi?

— Oh! avec sa figure jaune et maigre et ses yeux creux, dit Gervais qui n'aimait que les joues rouges et les faces rebondies.

— Il faut croire que vous ne l'avez pas regardée depuis longtemps, reprit Jarnaud : elle était jaune quand elle est arrivée, mais depuis qu'elle est au château, elle a pris un peu de couleur et elle n'est plus si maigre; elle s'est redressée, on dirait qu'elle a grandi et qu'elle a rajeuni en même temps. Certainement, avant d'avoir les cheveux gris, ça devait faire une très-jolie femme.

— Et puis, qu'elle soit laide ou belle, ça ne vous regarde pas, Gervais; elle est bonne pour vous comme pour les autres, ça suffit. Allez-vous-en faire votre service et ne vous occupez pas de juger les maîtres! »

Le pauvre Gervais, à cette apostrophe de Michelle, baissa la tête et se tint pour battu. Au fond, il aimait l'institutrice, lui aussi, quoiqu'il ne la trouvât pas belle; et personne ne protesta contre les paroles de Michelle, qui la rangeait parmi les *maîtres*, tandis qu'ils eussent tous jeté les hauts cris, si elle eût appliqué cette qualification à la baronne de Nichtsburg.



Elle l'y fit asseoir. (P. 343, col. 1).

Nous sommes dans l'impossibilité de donner au lecteur des nouvelles de cette haute et puissante dame, par la raison qu'elle n'en avait jamais donné elle-même, ne se souciant sans doute nullement des habitants de Vauclain, qui le lui rendaient d'ailleurs. Mais on en avait, tant à Vauclain qu'à Thoiray, de la famille de Varnac. Mme de Varnac était complétement rétablie, et son humeur vagabonde avait repris le dessus. Après un hiver passé en Andalousie, elle avait, aux premiers jours du printemps, entraîné sa famille au Maroc; chassée du Maroc par la chaleur, elle était allée passer la « saison » à Londres, et avait ensuite continué ses pérégrinations. Roger n'avait pas quitté la France, et il était venu passer toutes ses vacances chez le baron de Thoiray, qui, s'étant assuré qu'il n'était pas gênant, se chargeait volontiers de lui. Ses bulletins du collége devenaient de plus en plus satisfaisants à mesure qu'il approchait du terme de ses études; le professeur d'histoire naturelle le tenait pour son meilleur élève, le professeur de dessin n'avait qu'à se louer de lui depuis qu'il avait abandonné la voie de la caricature pour celle du dessin sérieux, et les professeurs des classes constataient qu'il cherchait à réparer le temps perdu; le professeur d'histoire trouvait même dans ses rédactions des traces de bonnes lectures. Mais si l'on eût demandé à Roger à qui il devait le goût de certains travaux et la résignation à certains autres, le sentiment du devoir et le désir de devenir un homme distingué, il eût sans hésiter nommé Mme Limeuil, sans oublier le père Laribeau, avec qui il continuait à faire de la botanique et de la minéralogie. Mme Limeuil avait pris le jeune garçon en affection, parce qu'il était bon pour Pauline, parce que c'était lui qui l'avait reçue à son arrivée en Poitou, et parce qu'elle avait pitié de son abandon : et elle le faisait travailler sans qu'il s'en doutât, pendant les semaines où il croyait se reposer. Elle lui donnait de bons livres, les lui expliquait d'avance, en causant avec lui à mesure qu'il les lisait; et Pauline, qui les écoutait (car ces conversations avaient lieu surtout pendant leurs promenades), y trouvait toujours quelque chose à glaner, quoiqu'il s'agît souvent de sujets qu'elle était trop jeune pour bien comprendre. Ainsi le temps s'écoulait sans que personne s'aperçût de sa fuite, et, par la grâce de Mme Limeuil, les habitants de Vauclain étaient devenus pareils aux peuples heureux qui n'ont pas d'histoire.



XXIII

Nébuleuses.

Pauline allait avoir douze ans, et elle prenait déjà la physionomie et la tournure d'une jeune fille. Elle était grande pour son âge, et mince et flexible

comme un jeune peuplier; la confiance et le bonheur avaient épanoui son âme, qui rayonnait maintenant sur son visage. Aimée de tout ce qui l'entourait, elle pouvait dire, comme la jeune captive qu'un grand poëte a rendue célèbre :

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux.

La bonne Mariette l'admirait sans réserve. « C'est la vraie fille de notre Paul! » disait-elle, et cet éloge était le plus grand qu'elle pût faire de Pauline. Pourtant elle se trompait : Pauline n'avait point les défauts de son père; cela tenait sans doute à ce qu'elle avait été mieux élevée que lui.

Mme de Vauclain l'aimait pourtant aussi follement que jadis elle avait aimé son fils; et si Pauline s'y fût prêtée, tous les soins d'Élisabeth ne l'eussent pas préservée de devenir une enfant gâtée. Mais Pauline ne s'y prêtait pas et sa grand'mère n'osait pas la gâter malgré elle. Il y avait toujours entre elles deux, non un mur de séparation comme autrefois, mais un obstacle, léger, invisible, insurmontable pourtant, puisque tant d'années n'avaient pas réussi à fondre ces deux cœurs en un seul. Pauline disait maintenant « grand'mère » à la marquise qui l'interpellait souvent sans raison, rien que pour se faire appeler ainsi; elle respectait sa grand'mère, elle l'aimait, elle était pleine d'attention pour elle; elle lui avait depuis longtemps pardonné sa froideur et ses préventions d'autrefois; mais elle n'avait pas, elle ne pouvait pas avoir avec elle cet abandon qui résulte de la confiance entière, parfaite, sans arrière-pensée, sans secret, sans sujet de conversation à éviter. Pauline, tout en commençant à comprendre que sa grand'mère eût de justes motifs pour ne pas aimer sa mère, ne pouvait pas lui donner dans son cœur la place qui appartenait de droit à cette mère absente. La remplacer, et par son ennemie! dans sa logique d'enfant, elle eût trouvé que c'était une injustice, une trahison, une lâcheté; et Pauline avait au plus haut degré l'amour de la justice et le sentiment de l'honneur. Et puis, peut-être que l'âme humaine ne peut contenir à la fois deux amours aussi puissants l'un que l'autre : Pauline ne pouvait pas aimer la marquise, comme disent les petits enfants, de tout son cœur, parce qu'elle avait donné tout son cœur à Mme Limeuil.

Avec celle-ci, point de réticences, point d'arrière-pensée, nulle ombre, nul souvenir fâcheux. Du premier jour où elle lui était apparue, Pauline la voyait tendre, douce, appelant la sympathie, attirant la confiance, habile à toucher d'une main caressante et discrète les plaies de son pauvre cœur, l'encourageant sans lui complaire, la relevant sans la flatter, juste assez sévère pour lui inspirer du respect et assez indulgente en même temps pour lui ôter toute crainte. L'enfant, si isolée, si malheureuse, sevrée et avide d'affection, s'était délicieusement laissée aller à cette douce protection qui s'offrait à elle, elle avait tout d'abord aimé passionnément Mme Limeuil. Elle avait cru mourir de douleur, à l'annonce de son départ; et depuis qu'elle vivait à son ombre, la voyant à toute heure et lui confiant toutes ses pensées, il lui semblait qu'elle avait enfin trouvé le paradis et qu'elle n'avait plus rien à désirer. Le regret de sa mère perdue s'était même affaibli et elle se le reprochait quelquefois et s'en accusait comme d'une faute, dans ses épanchements avec Élisabeth. On peut deviner l'émotion de celle-ci aux aveux de l'enfant; elle était doublement aimée d'elle, comme mère et comme institutrice, dans le présent et dans le passé. Pauline lui racontait, car ses souvenirs renaissaient plus vivaces, les jours de son enfance auprès de sa mère, ses jeux, telle et telle promenade où l'on avait jeté du pain aux petits oiseaux, ou ramassé un petit chat blessé, ou remis dans sa route un vieillard aveugle, ou cueilli des fleurs dans la campagne, ou visité l'intérieur d'un grand bateau; elle lui disait combien sa mère était bonne et combien elles s'aimaient; et elle finissait par ajouter : « Eh bien, ma chère maîtresse, depuis que je vous ai, je ne sais pas comment cela se fait, mais je n'ai plus de chagrin quand je pense à ma pauvre maman; il me semble que je l'ai retrouvée.» Elisabeth souriait en caressant les cheveux de l'enfant: elle était heureuse, disait-elle, de lui remplacer sa mère; elle lui rendrait sa place, quand elle reviendrait, mais elle ne s'en irait pas pour cela et Pauline aurait deux mères pour l'aimer. « Ce qui m'inquiète, reprenait la fillette à voix basse et toute confuse, c'est que je ne sais pas si je pourrai l'aimer autant que vous... » A cela Élisabeth ne répondait qu'en serrant sa fille contre son cœur.

Comme par un accord tacite, ce n'était que lorsqu'elles se trouvaient seules ensemble que la mère et l'enfant osaient s'aimer tout à leur aise; devant la marquise de Vauclain, leurs rapports devenaient, sinon un peu plus froids, du moins un peu moins familiers : Élisabeth avait toujours peur d'être devinée et Pauline, sans bien raisonner sa manière d'agir, n'osait pas se montrer plus tendre envers son institutrice qu'elle ne l'était envers sa grand'mère. Ainsi, quoique la marquise eût pris l'habitude de venir chaque jour assister à une partie des leçons, il régnait encore entre les trois femmes une certaine contrainte.

Comme un écho d'une voix divine, ce fut une lecture de l'Évangile qui la dissipa. Pauline allait faire sa première communion et sa mère lui faisait lire et commenter chaque dimanche l'évangile du jour. Ce dimanche-là, le matin, la marquise vint attendre dans la salle d'étude l'heure où l'on partait pour la grand'messe. Élisabeth et Pauline, déjà prêtes, s'étaient assises l'une près de l'autre sur un divan, et l'enfant, son livre entre les mains, lisait d'une voix émue :

« Comme Jésus approchait d'une ville appelée Naïm, il arriva qu'on portait un mort en terre.

» C'était un fils unique dont la mère était veuve et

il y avait avec elle une grande quantité de personnes de la ville.

» Le Seigneur, l'ayant vue, fut touché de compassion envers elle et lui dit : « Ne pleurez point. »

» Puis, s'approchant, il toucha le cercueil et ceux qui le portaient s'arrêtèrent; alors il dit : « Jeune » homme, levez-vous, je vous le commande. »

» En même temps, le mort se leva sur son séant et commença à parler; et Jésus le rendit à sa mère.»

Pauline s'arrêta.

« Oh! s'écria-t-elle, qu'il a dû être heureux, Jésus! » Et comme Élisabeth la regardait, étonnée, cherchant à deviner sa pensée, elle acheva :

« Qu'il a dû être heureux, de rendre un fils à sa mère! »

Un gémissement se fit entendre; Pauline et Mme Limeuil levèrent la tête et virent la marquise qui venait d'entrer et qui cachait son visage dans ses mains.

Élisabeth se leva vivement et poussa Pauline vers sa grand'mère, et l'enfant, tout attendrie par la plainte de cette femme austère qu'elle n'avait jamais vue pleurer, se jeta sur elle, l'entourant de ses bras et lui disant :

« Oh! grand'mère! pauvre chère grand'mère! si Jésus revenait sur la terre, comme j'irais le supplier de vous rendre votre Paul!

— Pauvre enfant, chère petite! il me l'a rendu en toi, et je ne dois pas me plaindre... Cher trésor que j'ai repoussé, folle que j'étais... Oh, s'il était vivant! s'il pouvait revenir; comme nous serions heureux tous les trois!... Mais c'est fini... ce n'est pas ici que nous serons réunis!... »

Pauline avait entraîné sa grand'mère vers le divan; elle l'y fit asseoir entre elle et Élisabeth et, lui pressant doucement les mains :

« Grand'mère... est-ce bien sûr, qu'il est mort? Je me rappelle, un soir, j'étais bien petite... c'était du temps de Mme de Nichtsburg; on a parlé de gens qu'on avait crus perdus, et qu'on retrouvait après bien des années... Depuis, il m'a toujours semblé que mon père... que votre fils finirait par revenir... Est-ce que c'est impossible, dites? »

La marquise détourna la tête avec découragement. Elle se rappelait, elle aussi, cette soirée et les espérances insensées qu'elle avait éveillées dans son âme. A ce moment, elle regarda Mme Limeuil. Mme Limeuil pleurait.

« Quoi! vous aussi, chère madame, lui dit-elle, à la fois surprise et touchée, vous prenez une telle part à mes chagrins!

— Oh! madame, s'écria Élisabeth, je donnerais ma vie avec joie pour vous rendre votre fils! »

La porte s'ouvrit et Claudine entra prévenir que la voiture attendait ces dames. La marquise se leva brusquement, s'essuya les yeux en cachette comme si elle était honteuse de son émotion, et partit la première. Élisabeth et Pauline la suivirent.

« Oh! dit Pauline à la jeune femme, avez-vous entendu comme grand'mère m'a parlé? Jamais elle n'avait paru m'aimer comme aujourd'hui! Pauvre grand'mère, elle ne se console pas du tout... et voilà pourtant... six ans, je crois, que mon père est mort? »

Élisabeth fit un signe de la tête comme pour dire oui, mais elle ne prononça pas une parole, et Pauline la vit si émue qu'elle n'osa pas lui parler davantage.

A l'église, les trois femmes s'agenouillèrent côte à côte pour prier. Que disait à Dieu la marquise de Vauclain? Se plaignait-elle à lui, comme elle l'avait fait autrefois, de l'ingratitude de Paul et de l'abandon où il l'avait laissée, de la mort de son fils, de ses malheurs sans remède et sans espoir? Non; la consolation était peu à peu descendue dans son âme, et tout à l'heure elle venait de sentir, dans l'élan passionné de pitié et de tendresse qui avait jeté Pauline dans ses bras, que la glace était fondue entre leurs deux cœurs et qu'elle pouvait enfin aimer l'enfant à son aise sans craindre de la trouver froide ou insensible. Sa prière de ce jour-là fut une action de grâces; et quand elle tourna ses regards vers Pauline, elle devina, à l'expression radieuse de son visage, que la petite fille, elle aussi, remerciait Dieu.

Oui, elle remerciait Dieu; et puis, poursuivant sa douce chimère, elle rêvait un jour heureux, un jour où ni elle, ni la marquise n'auraient plus rien à désirer en ce monde. Elle voyait son père, échappé à elle ne savait quelle vie de misère et de souffrances, revenant dans sa patrie; sa mère aussi apparaissant tout à coup, et elle, Pauline, demandant grâce pour eux à sa grand'mère attendrie; et l'enfant s'exaltait dans la contemplation de cette scène de pardon, de réconciliation et de bonheur.

Tout près d'elle, à peine plus grande qu'elle maintenant, Mme Limeuil priait aussi; et la marquise fut frappée de l'expression douloureuse de son visage. Quels souvenirs avaient donc remués en elle les paroles de Pauline et la lecture de l'Évangile, pour qu'une angoisse si vive se peignît sur ses traits contractés? Avait-elle perdu tous ceux qu'elle aimait? étaient-ils disparus, comme Paul de Vauclain, et la question de l'enfant avait-elle ravivé les souffrances de la pauvre femme? Mme de Vauclain la regardait avec compassion.

Pauline fit un mouvement, et les yeux de sa grand'mère se reportèrent aussitôt sur elle. Comme le visage de l'enfant avait changé! Sans doute, elle avait vu la souffrance de sa compagne, et c'était pour cela qu'elle avait pris un air si triste et qu'elle serrait la main de Mme Limeuil comme pour lui dire : « Qu'avez-vous? n'ayez pas de chagrin, je vous en supplie : je vous aime tant! »

« Elle l'aime autant que moi! pensa la marquise, et ce n'est que sa gouvernante, pourtant! »

Tout à coup, cette ressemblance que les domestiques du château avaient déjà remarquée la frappa, elle aussi. « Est-ce étrange, se dit-elle; agenouillées ainsi l'une près de l'autre, l'air triste toutes les deux, on les prendrait pour deux sœurs.... les lignes

de leur visage sont presque les mêmes.... Pauline ressemble bien à son père, pourtant; mais depuis qu'elle grandit, son profil s'est allongé.... la voilà qui penche la tête comme Mme Limeuil.... Il est sûr, quand j'y pense, que l'enfant marche comme elle, qu'elle a pris ses attitudes, le son de sa voix.... est-ce qu'elle l'imite sans y songer, ou bien l'aime-t-elle tant qu'elle veut lui ressembler en tout? »

Le cœur humain est insatiable; ce fut le jour même où la marquise avait été si heureuse de se sentir vraiment aimée de sa petite-fille, qu'elle commença à souffrir de la crainte que l'enfant pût aimer sa gouvernante plus qu'elle.

A suivre. Mme COLOMB.

NOS COLONIES

LA MARTINIQUE

La Martinique, une des plus grandes des Petites Antilles, est située à 110 kilomètres au sud-est de la Guadeloupe, dont elle est séparée par la petite île anglaise de Dominique.

Cette île, remarquablement belle, vaste de près de 100 000 hectares, est en grande partie couverte de hautes montagnes d'origine volcanique. Sur ces monts ondulent des forêts touffues et profondes où glisse la dangereuse vipère fer de lance; à leurs pieds des torrents capricieux courent à travers des gorges sauvages qu'ils remplissent de dangereux rapides et de bruyantes cascades. Le littoral et le fond des vallées offre un sol d'une grande fertilité où croissent le cacao, le café, le coton, la canne à sucre.

Le climat de la Martinique est très-chaud; le thermomètre y oscille en moyenne entre 20 et 27 degrés à l'ombre et atteint souvent 35°. Mais la brise de mer rend ce climat supportable et ses habitants ont, en outre, la ressource de passer la saison la plus chaude dans les montagnes où règne une fraîcheur perpétuelle.

Cette importante et riche colonie a deux chefs-lieux: Fort-de-France, capitale officielle, et Saint-Pierre, centre du commerce de l'île.

Nous empruntons au récent voyage de M. Édouard André le récit d'une rapide excursion dans ces deux villes.

« Saint-Pierre, dit le voyageur, est une ville bâtie en amphithéâtre, et se compose de rues étroites, la plupart en pente, pavées de dalles noires et blanches et de cailloux inégaux. Elle fut fondée en 1635. Les boutiques sont fort simples; on trouve dans chacune un peu de tout. Les maisons n'ont qu'un étage, et sur leur seuil se tient une population de couleur, oisive et bavarde comme les lazzaroni de Naples. Sur les cent cinquante mille habitants qui forment la population de l'île, et dont vingt à vingt-cinq mille vivent à Saint-Pierre, dix mille à peine sont blancs.

» Nous arrivons, après un quart d'heure de marche, sur le bord de la rivière du Fort, dont le mince filet d'eau devient en hiver un torrent dévastateur, et où les laveuses étendent aujourd'hui leur linge, comme les *lavaderas* de Madrid dans le Manzanarès. On monte de là, par une belle place plantée de tamarins, au Jardin botanique, lieu célèbre et charmant situé à droite de la route du Morne-Rouge et que la nature et le goût se sont plu à embellir.

» Les heures coulent avec rapidité dans cet Éden où les surprises naissent sous vos pas : sentiers pleins de fraîcheur et d'ombre, eaux cristallines et bondissantes, grotte et ravin du Serpent, allée des Palmistes, *combes* de Scitaminées et de Gesnériacées, fontaines tapissées de fougères parmi lesquelles courent de gros crabes jaunes, enfin école de botanique où fleurissent toutes les plus belles plantes de l'ancien et du nouveau monde.

» Cet établissement est ancien; sa fondation remonte au siècle dernier. M. Bélanger y arriva en 1853. Depuis cette époque, le jardin a reçu de nombreuses améliorations, de nombreux envois de plantes de l'étranger. De là sont sortis les premiers pieds de café, cacao, cannes à sucre de variétés choisies qui ont enrichi nos autres colonies. Malheureusement le crédit d'entretien est médiocre; la mère-patrie est loin, elle paraît peu se soucier de ses enfants d'outre-mer, et le pauvre jardin est dans un état précaire, d'autant plus digne de l'attention du ministre de la marine et des colonies qu'il a été ravagé, le 9 septembre 1875, par un épouvantable ouragan qui a brisé par centaines les plus beaux arbres et dont les traces sont partout visibles encore.

» De retour à Saint-Pierre nous prenons passage sur le petit vapeur qui fait le service côtier jusqu'à Fort-de-France. On longe les montagnes volcaniques couvertes d'une végétation brûlée, de fourcroyas, de cierges, et dans les éboulis, on suit la structure des poudingues ou conglomérats siliceux entourés de sable jaune, qui alternent avec la formation lavique. Successivement la Case-Pilote, le piton ou morne du Carbet passent sous nos yeux et nous abordons à Fort-de-France, ville de onze mille habitants, dont le port excellent est protégé par le fort Saint-Louis.

» En 1839, cette ville fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre. Elle est rebâtie en bois. Ses rues sont grandes et droites. Une belle promenade, nommée la Savane, y est entourée d'arbres séculaires. La belle statue de l'impératrice Joséphine, née à Fort-de-France en 1763, et due au ciseau de Vital-Dubray, a été érigée en 1858 par les habitants. Elle est entourée de jeunes palmiers qui sont déjà d'une grande beauté. »

H. NORVAL.



Au Jardin botanique de Saint-Pierre, à la Martinique (P. 344, col. 1).

LES PILOTES D'ANGO[1]

CHAPITRE II

Le repas fut beau et copieux. Après avoir bu d'autant les uns à la santé des autres, et les grâces dites, Jean de Verassan prit la parole.

« Messieurs, dit-il, vous savez tous pourquoi nous sommes ici. Nous avons convié M. de Gonneville afin d'obtenir de lui participation aux droits qu'il a sur un certain trésor enfoui aux Indes par le feu capitaine Robert de Gonneville, son père. Étant sur le point de faire nous-mêmes le voyage des Indes, nous pensons pouvoir découvrir ledit trésor avec son aide.

— Ce pourquoi, répondis-je, je m'engage à vous accompagner comme volontaire dans votre voyage, pour faire telle besogne que vous me jugerez capable de faire.

— Or bien, reprit le sieur de Verassan, il faut que vous sachiez en quelle qualité et au service de qui nous partons, et que vous connaissiez la charte partie de nos navires. Lisez, maître Picot. »

Maître Picot déroula un parchemin et lut d'une voix nasillarde.

« Ce jourdhuy, quatorzième de février de l'an de grâce mil cinq cent vingt six.

» Nous, Philippe Chabot, baron d'Apremont, chevalier de l'ordre du roi, lieutenant-général de Bourgogne, amiral de France et de Bretagne.

» Avons ce jourdhuy délibéré de, pour le bien, profit et utilité de la chose publique de France, mettre sur deux de nos galions étant de présent au Havre de Grâce, avec une nef appartenant à Jean Ango de Dieppe, du port de soixante et dix tonneaux ou environ, et pour iceux trois vaisseaux équiper, avitailler et convenir pour faire le voyage des épiceries aux Indes.

» Et pour ce faire avons conclu et délibéré, avec iceux, mettre et employer jusqu'à la somme de vingt mille livres tournois, maître Guillaume Prudhomme, général de Normandie, deux mille livres tournois; Pierre Despinolles, mille livres tournois; Jean Ango, deux mille livres tournois; Jacques Boursier, pareille somme de deux mille livres tournois; messire Jean de Verassan, principal pilote, pareille somme de deux mille livres tournois...

— Arrêtez ici, maître Picot, dit le Florentin. Il suffit. M. de Gonneville voit à présent que je suis le chef du voyage. Le reste est affaire à moi. Il est entendu que les deux galions appartenant à l'Amirauté de France, et qui sont appelés la *Dauphine* et la *Normande*, moi ayant mon pavillon sur la *Dauphine* avec le sieur Jacques Cartier, présent, pour pilote et maître Jean Alfonse ayant son pavillon sur la *Normande* comme deuxième capitaine. Il est entendu, reprit M. de Verassan, que lesdits galions feront le voyage des Indes sous mes ordres et suivant la route que j'en tracerai, un quart du gain du voyage revenant à monseigneur l'amiral Chabot et à M. Jean Ango pour le fret et noléage desdits galions, un sixième à moi, Jean de Verassan, pour mon loyer et celui de maître Jacques Cartier et Jean Alfonse, les frais et mises des marchandises et loyers des compagnons en préalable pris et levés avant que prendre ledit sixième.

» Or bien, dit M. de Verassan à maître Picot; lisez maintenant la fin du contrat : ceci vous concerne particulièrement, maître Jean Florin, mon ami.

— Et si aucun butin, reprit l'alloué, ne se fait à la mer sur les Mores ou autres ennemis de la Foi et du Roi, monsieur l'amiral prendra en préalable, sur icelui butin, son dixième, et le reste qui reviendrait dudit butin se partira comme l'autre marchandise, sauf quelque portion d'icelui butin que l'on baillera aux compagnons ainsi qu'il sera avisé. »

Les capitaines et pilotes firent un signe d'assentiment.

« Ainsi, dit Jean de Verassan, tout le monde est d'accord. Dressez tout de suite, maître Picot, un acte portant que j'avance cinq mille livres tournois au sieur de Gonneville, ledit élève pilote, les mettant comme sa part dans les frais de l'expédition de la *Dauphine*, de la *Normande* et de la *Pensee*, comme monseigneur l'amiral Chabot et monsieur Jean Ango me donnent pouvoir de le faire, c'est-à-dire d'élever les frais à vingt-cinq mille livres. »

L'alloué s'empara de moi aussitôt, et me faisant asseoir à un coin de la table, me retint une bonne demi-heure à ses grossoyements et signatures. Cependant, M. de Verassan expliquait aux autres que l'expédition devait mettre à la voile le 1er mai, la *Dauphine* et la *Normande* naviguant vers une direction inconnue, parce que M. de Verassan se proposait de trouver une route nouvelle pour aller aux Indes. Jean Florin avec la *Pensée* devait croiser du côté de la Nouvelle-Espagne pour y courir sus aux navires espagnols, si l'amiral Chabot obtenait, comme il l'avait promis, lettres de marque du roi. Après quoi, vers l'entrée de l'hiver, M. de Verassan, ayant reconnu sa nouvelle route, viendrait nous rejoindre à un endroit convenu secrètement entre Jean Florin et lui, et nous partirions ensemble pour le voyage définitif.

Quand mes actes furent achevés, le Florentin vint à moi et me tendit la main :

« Monsieur mon ami, dit-il, pensez-vous que tout soit en règle maintenant et que vous puissiez me donner les papiers de Nicole Lefebvre?

— Je le pense, mon capitaine, répondis-je; car, s'il vous plaît, c'est ainsi que je vous appellerai à partir d'aujourd'hui.

— Et bien vous ferez, s'écria Jean Florin. Mais il faut d'abord, suivant le statut des mariniers, que vous fassiez le serment au roi de France entre mes mains. Quelqu'un de vous a-t-il une croix?

— Voici mes patenôtres, mon capitaine, dit Antoine Vasseur.

1. Suite. Voy. page 330.

— Cela suffit, répondit Jean Florin. Il y a une croix au bout. »

Ayant dit ces mots, il me présenta la croix et reprit: « Jurez de m'obéir et suivre pour le service du Roi, à partir d'aujourd'hui jusqu'à notre départ et notre retour en France, comme vous feriez au Roi lui-même, sans aucune contradiction ni refus, et ce sur les peines en tel cas accoutumées à ceux qui se trouveront désobéissants et faisant le contraire.

— Je le jure! répondis-je en levant la main.

— Maître Crignon, dit Jean Florin, vous inscrirez le sieur René Binot Paulmier Cadet de Gonneville sur les rôles d'équipage comme deuxième pilote. Je pars ce soir même pour le Havre-de-Grâce. Vous devez rejoindre le huitième jour à partir du présent avant midi. Messieurs, Dieu vous garde. »

Il sortit en compagnie des autres. N'ayant plus rien à faire moi-même, je partis avec Braguibus, Chamouillac et Pierre Crignon.

A peine Braguibus fut-il dehors qu'il s'écria :

« Non, messieurs, non, jamais de ma vie je n'ai retenu ma langue si longtemps! L'urbanité me retenait de parler, parce que vous vous taisiez tous, vous sembliez écouter un autre Énée .Mais vingt fois j'ai eu occasion de placer les plus beaux et les plus joyeux discours du monde, tant en français, qu'en latin et en grec. Je n'ai point voulu interrompre notre Énée, je dis monsieur de Verassan, et son *fidus Achates*, ce galant Jean Alfonse, et ce *Palinurus* de Saint-Malo, maître Jacques Cartier.

— Maître Braguibus, notre ami, dit Pierre Crignon, pour bavarder et pour latiniser, je suis votre homme, et je pense que notre ami de Gonneville, qui est clerc jusqu'aux dents, ne se laissera pas prendre sans vert et nous donnera la répartie.

— Voulez-vous inférer que je ne vous la donnerai pas aussi? dit le sieur de Chamouillac en tordant sa moustache. Sachez, monsieur, qu'en Gascogne, les petits enfants de cinq ans en remontreraient à vos docteurs de Paris.

— Monsieur de Chamouillac, dit Braguibus, je ne doute point de votre savoir, et je maintiendrai envers tous que vous êtes le premier latiniste de la Gascogne.

— Je ne dis point cela, répondit Chamouillac. Il y en a en Gascogne qui valent mieux que moi. Mais ces Parisiens! Cap de Saint-Arnaud! Je pense que je couperai les oreilles à une douzaine d'entre eux avant de monter sur mer. Pour le présent, mes bons amis, je vous quitte. Il faut que je rende visite au garde des sceaux, qui me demande depuis trois jours, et à la Reine, qui grille d'envie de me voir depuis que le Roi lui a écrit de mes nouvelles. Il serait discourtois de ma part de faire attendre plus longtemps cette grande Reine. Jamais un Chamouillac ne fut discourtois. Adieu. »

Il s'en alla fièrement. Mais au bout d'un instant il revint et s'adressant à moi :

« Que Saint-Treignan me descousse, je n'en fais jamais d'autres. J'ai donné tout à l'heure ma bourse contenant cinquante ou soixante écus d'or à un moine quêteur de Saint-Antoine et je me trouve dénué d'argent. Mon ami nouveau, prêtez-moi donc un écu ou deux. Je ne tarderai pas à toucher mes revenus de Chamouillac, qui valent bien trente cinq mille francs par cette mauvaise année. C'est peu pour moi.



Pierre Crignon vomit de nouveaux torrents de fumée. (P. 348, col. 2).

— Rien, rien, dit maître Pierre Crignon en m'arrêtant le bras et en mettant la main à sa bourse; vous n'avez sur vous que des Carolus d'or valant au change quatre écus, trois angelots, six blancs et cinq deniers l'un. J'aime les comptes nets. Monsieur de Chamouillac, voici deux écus de trois francs, que je vous prête au nom du cadet Gonneville.

— C'est une bagatelle, dit Chamouillac en empochant les écus, Adieu. Je viendrai vous retrouver à souper.

— Ce Gascon, dit en riant Braguibus quand notre compagnon se fut éloigné, est le propre *Miles gloriosus*, tel que le décrit Plaute le Romain. Néanmoins, c'est un bon homme et un vaillant compagnon.

— Oui, répondit Crignon, mais il emprunte trop d'argent.

— Bah! il nous divertira, et tout plaisir se paye, reprit le joyeux Braguibus. Mes amis, sauf le respect que je dois à ce galant Pierre Crignon, notre premier pilote, je pense qu'à nous trois nous rirons plus en ce voyage que la Sorbonne entière n'a ri ces deux cents ans passés. Nous sommes les tenants et compagnons de noce de Comus et de Momus, et nous

allons les conduire tous deux à la cour de Thétis. Je voudrais déjà me trouver en quelque horrible tempête, pour y dire tant de joyeusetés qu'Eole s'en esclafferait de rire et ne pourrait plus souffler. Mais ne vous semble-t-il pas à propos de faire quelques libations à Neptune avant de partir? Ou plutôt à Castor et à Pollux, qui furent de parfaits amis, en l'honneur de la parfaite amitié qui va nous unir tous trois? Voici à point nommé le Trou Perrette [1] devant nous. J'y connais une tonnelle de lierre sous laquelle on boit un grand vilain vin blanc qui n'est point de Falerne.

— Nous ne sommes pas non plus Horace, qui buvait du Falerne, mais tremblait de voyager sur mer, répondis-je.

— C'est bien dit, messieurs, sur ma foi, dit Pierre Crignon. Entrons; jamais pilote normand ne hait le bon vin : c'est un apophthegme maritime. Entrons. Nous causerons en buvant et nous boirons en causant, à votre grand profit, car j'ai à vous informer de diverses particularités qu'il est bon que vous sachiez avant votre départ. »

Vraiment, ils étaient avenants, mes deux compagnons. Je les regardais tout à l'aise quand nous fûmes assis sous la tonnelle. Braguibus avec sa mine joyeuse, Crignon avec son œil clair et sa contenance hardie, étaient bons à voir. Braguibus avait quitté la robe doctorale et était galamment vêtu à la française d'un pourpoint bleu et d'une robe grise; il avait à la ceinture une dague dans un fourreau de velours bleu, et se tenait le plus bravement du monde, riant, parlant, buvant d'autant à chacun et semblant heureux de vivre. Maître Crignon était vêtu à la marinière, portant même son bonnet de matelot. Il était aussi joyeux que notre compagnon, mais moins bruyant et moins grand parleur : on voyait qu'il s'était déjà formé aux périls des voyages et aux dangers qu'on court sur mer. Il n'était guère éventé, et même riant, riait de sens rassis. Après le premier broc, nous fûmes bien ébahis de voir ledit Crignon tirer d'une bougette sous sa robe un objet fait de terre blanche, et semblant un peu à un encrier avec son galimard. Il prit ensuite une poche d'où il sortit des feuilles brunes semblables à des feuilles sèches, et les ayant bien brisées dans sa main, en remplit le gros bout de son petit vase de terre qui était creux. Puis ayant battu le briquet et allumé une mèche, il prit le tuyau dudit objet dans sa bouche, appliqua la mèche allumée sur les feuilles sèches, et un instant après, nous le vîmes soufflant de la fumée par la bouche. Braguibus sauta de surprise.

« Par Hercule et Thésée dompteurs de monstres, s'écria-t-il, vous êtes un nouveau Cacus, notre ami! Vous êtes un Cacus flammivore, vous êtes un volcan en pourpoint à la marinière. Quelle diablerie faites-vous ici? Êtes-vous un bon chrétien? Pensez-vous que nous voulions voyager en compagnie du mont Etna? »

Pierre Crignon, riant jusqu'aux larmes, vomit de nouveaux torrents de fumée.

« Notre ami, dit-il, c'est une coutume des Indiens, que j'ai apprise d'eux, d'aspirer par ce tuyau la fumée de cette herbe qu'on consume dans ce fourneau. C'est ce que nous appelons pétuner, nous autres mariniers qui faisons le voyage des Indes, et ce pétunage éclaircit le cerveau, chasse les idées chagrines et empêche la contagion des maladies. Usez-en comme moi, et vous vous en trouverez bien.

— Hippocrate ne parle point de votre herbe, répondit Braguibus, ni Galien non plus. Puisqu'elle a tant de vertus, je la décrirai dans le livre que je ferai imprimer un jour ou l'autre, à notre retour. Mais, dites-moi, guérit-elle aussi, entre autres maladies, de celle qu'on appelle « faute d'argent »? J'y suis bien fort sujet, et toute ma médecine n'y peut rien.

— Ah, ah, dit Pierre Crignon, vous savez ce qu'en dit sieur Clément Marot, valet de chambre du roi :

> C'est une dure départie
> D'une tête et d'un échafaud,
> Mais bien plus dure est la partie
> Quand argent faut
> A buveur de bonne volonté.

— Le sieur Marot, observai-je, a dit cela ou quelque chose d'approchant.

— Bah, reprit Crignon, au service du roi de France et de monsieur Ango, et sous le commandement de Jean Florin, faute d'argent n'est pas la maladie que nous devons craindre. Savez-vous bien que monsieur Jean Ango est le Jacques Cœur de la mer et qu'il est plus riche que les Foucre d'Augsbourg [1]? Il a bien vingt-cinq et aucuns disent trente millions d'or, et avec cela il est généreux comme le fut Mécène, gentilhomme d'Auguste, l'empereur romain.

— Vertus Dieu! notre ami, comme vous y allez! dit Braguibus. Vingt-cinq ou trente millions d'or ne se trouvent pas dans le pas d'un cheval.

— Mais, répondit le pilote, ils se trouvent dans le sillage d'un navire normand. Allez, monsieur, je ne donnerais point ma part de prise en ce voyage pour cent arpents de bonne terre en Touraine. Quand vous aurez quitté votre plancher des vaches, quand vous sentirez sous vos pieds un bon navire comme la *Pensée*, quand vous verrez ce que peut faire d'un tel navire un tel capitaine que le vaillant, le prudent, l'avisé Jean Florin ayant à son joli commandement cent vingt nochers Dieppois, vous verrez qu'il n'est rien de plus beau que le service du roi sur mer. Oui, rien n'est plus beau que de naviguer et que de gagner du bien.

1. Cabaret fameux.

1. Les frères Fugger, banquiers allemands. Ils prêtèrent de l'argent à Charles-Quint.

— Dites que rien n'est plus beau, conclut Braguibus, que d'être Normand et corsaire.

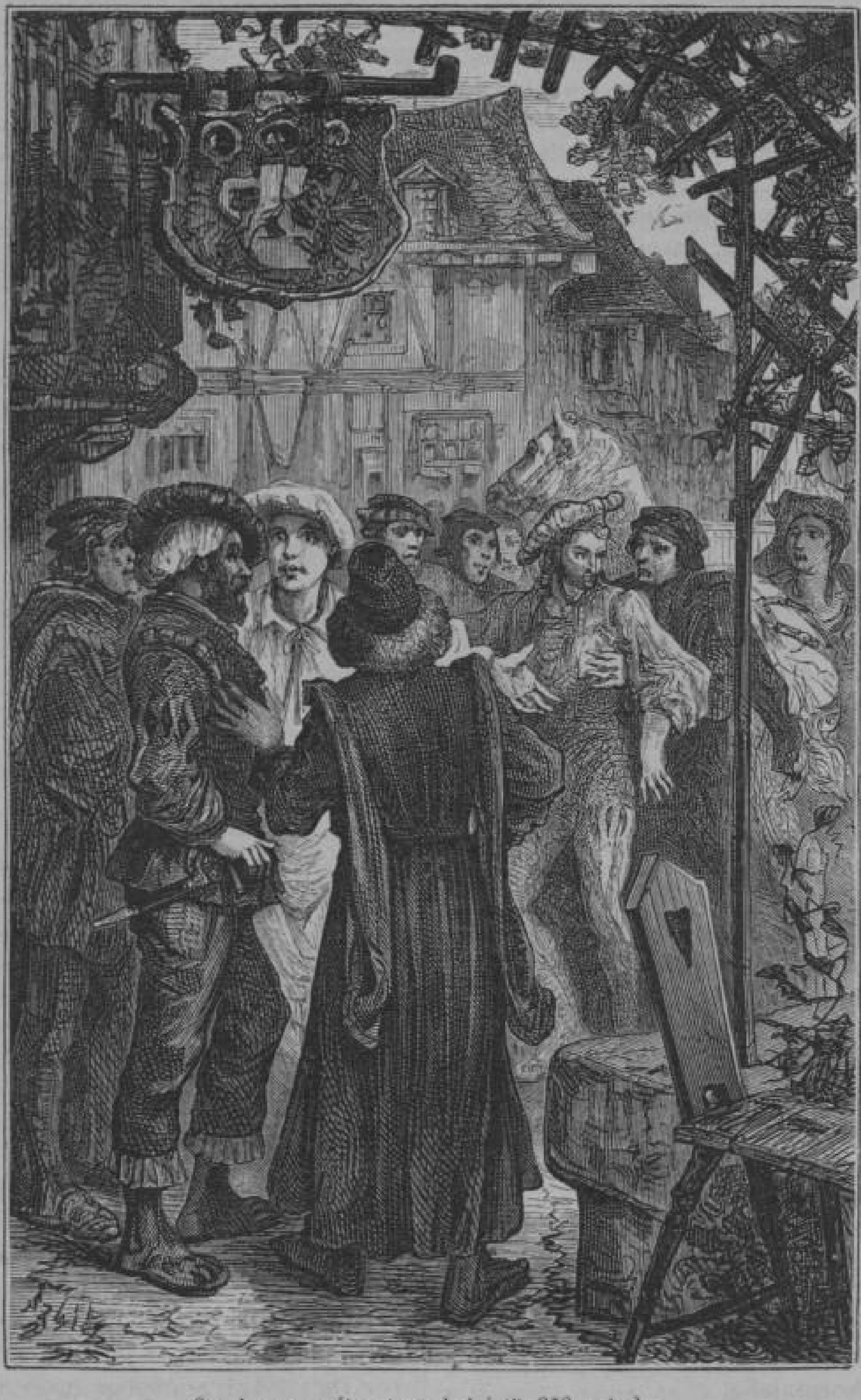
— Je le dis et je le maintiens, répondit Pierre Crignon, et je pense qu'Ulysse, tant vanté par le docte Homère, n'était point roi d'Ithaque, comme il le dit, mais capitaine marin de Dieppe ou d'Honfleur. Messieurs, je bois à votre santé.

— Vous avez, dit Braguibus, une grande estime pour notre capitaine Jean Florin. Or, faites-nous connaître un peu quel est l'homme et quelles sont ses prouesses, *arma virumque*.

— Vous me donnerez congé de le faire en prose française, répondit le pilote en lançant des tourbillons de fumée. Ecoutez. Vous connaissez l'un et l'autre monsieur Jean Ango, dont nous venons de parler.

— Le grénetier! dit Braguibus.

— Le vicomte de Dieppe, répondit Crignon. Vous savez comme il est riche, puissant, et surtout comme il est avisé. Nul mieux que lui ne s'entend aux choses de la mer, il entretient trente navires, galions et caravelles, qui règnent sur l'Océan, et il réunit dans son manoir de Varangeville les poëtes et les savants les plus illustres. »



On s'empressait autour de lui (P. 350, col. 2).

Ici, Braguibus salua modestement.

« Monsieur notre ami, continua Pierre Crignon, moi aussi, j'ai fait quelques vers qui ont été imprimés à Rouen, chez Jacques Lelièvre, libraire du roi. Vous vous trouverez en bonne compagnie chez monsieur Jean Ango. Vous y verrez maître Bouchet.

— C'est un père conscrit au sénat d'éloquence, dit Braguibus.

— Vous y verrez ces deux braves et hardis pilotes, la fleur des marins Dieppois, Jean et Raoul Parmentier, dont l'un, Jean, est une perle en rhétorique française et en bonnes inventions, tant en rime qu'en prose.

— Est-il bon latiniste? demanda Braguibus.

— Autant qu'homme du monde. Il s'occupe à traduire Salluste, et fera imprimer quelque jour l'histoire Catilinaire et le Jugurtha, qu'il veut présenter au roi[1]. Mais revenons à notre propos de M. Jean Ango, qui a pris pour devise « *Deus spes a juventute mea*, » qui s'est trouvé assez puissant pour faire la guerre au roi d'Angleterre, et assez riche pour dépasser en chevance le fils de Lepelletier de Rouen.

— De Lepelletier, dont la garantie parut meilleure aux Vénitiens que la parole du roi Charles huitième, quand ce roi leur voulut emprunter pour ses guerres en Italie?

— De lui-même, notre ami, répondit Crignon; mais si vous m'interrompez toujours, je ne viendrai jamais à bout de mon dire.

1. L'*Histoire Catilinaire* ne fut écrite qu'en 1528, et le *Jugurtha* en 1529.

— Je me tais, dit Braguibus qui buvait beaucoup; je me tais; je proteste que je me tais.

— Vous pensez bien, reprit le pilote, qu'un homme comme monsieur Jean Ango, dont la sœur du roi écrivait encore dernièrement l'éloge au Cardinal-légat, un homme qui a reçu dans sa maison le roi notre Sire... »

Crignon leva son bonnet. Nous en fîmes autant.

« Un homme pareil s'entend à reconnaître le mérite des gens.

— Il nous a choisis pour nous prendre à son service, interrompit l'incorrigible Braguibus. Cela s'entend.

— Eh bien, dit le pilote, parmi tous ces hommes de mer qu'entretient M. Ango, parmi Raoul et Jean Parmentier, et Jacques Cartier, et Jean Alfonse, et Jean de Verassan, il n'en est point qu'il prise autant que Jean Florin. Il le met par dessus tous autres, et quand, à la barbe des Anglais, il arma un navire pour faire passer le duc d'Albany en Écosse, c'est à Jean Florin qu'il le confia.

— M. de Verassan paraît un fort habile homme, dit Braguibus. Savez-vous quelque chose de lui?

— Lui! répondit Pierre Grignon. Peu d'hommes le valent pour la science et le courage, et quant aux voyages qu'il a faits, ils sont les plus extraordinaires, les plus aventureux, les plus périlleux dont on ait ouï parler. Il a été dans l'Egypte, dans l'Inde et au Cathay, et on m'a raconté qu'il avait été gentilhomme de la Chambre du Grand Turc et maître d'armes du Sophi!

— Ventre Mahom, que nous contez-vous là! s'écria Braguibus. Votre homme sent le fagot, d'avoir été si fort avant dans les bonnes grâces de tous ces payens.

— Vraiment, dit Crignon, vous avez tort de vous en troubler l'esprit; notre ami monsieur de Verassan est fort bon chrétien, et son frère, Hiérôme de Verassan, est à Rome familier de notre Saint Père le Pape. Pour moi, je me crois apte à reconnaître son mérite, car nous avons bien souvent raisonné ensemble de l'hydrographie et de la cosmographie, et c'est à lui que j'ai confié les recherches que je fais sur l'art de calculer les longitudes.

— Mais Jean Florin le passe à votre estime, reprit Braguibus.

— Jean Florin, dit Crignon, n'est point savant comme lui, et n'a pas mené une vie si merveilleuse que lui. Seulement, Jean Florin est le meilleur Normand de toute la Normandie.

— Qu'entendez-vous par là, notre ami? demanda Braguibus.

— J'entends, dit le pilote, que Jean Florin est bon Français, servant bien le roi, et qu'au service du roi, monté sur un bon navire comme la *Pensée* et ayant maître Etienne Picot pour procureur, il n'est point de méchant tour qu'il ne joue à nos ennemis, ces diables d'Espagnols et de Portugais, le tout à grand profit de ménage. Or, que peut-il y avoir de plus beau que de gagner du bien en mettant à mal les ennemis du Roi de France?

— Mais que diantre Etienne Picot vient-il faire dans ces prouesses! s'écria Braguibus. Quand Ulysse naviguait, avait-il un chicaneur avec lui?

— Ulysse avait tort, répondit gravement Crignon, et la chicane est une belle chose et fort utile. Nous faisons à la fois la course et le commerce, et pour l'un et l'autre il est bon d'avoir la loi de son côté. Je pense que jamais Jean Florin n'a piraté une caravelle ou un galion ou pillé un port, sans que maître Étienne Picot n'ait par bons et sages motifs et dues assignations en bonne forme prouvé qu'il avait le droit de le faire. Ah! si le roi nous lâchait la bride! »

Comme Crignon disait ces mots, il s'éleva un grand tumulte dans la salle du cabaret, et les buveurs qui étaient sous la tonnelle se levèrent pour aller voir. Nous fîmes comme eux.

« Qu'ont donc ces badauds Parisiens? dit Braguibus, en arrivant dans la salle où tout le monde se groupait autour d'un homme couvert de poussière. Qu'est-il arrivé?

— Il est arrivé, monsieur, répondit le cabaretier, que voici un courrier qui vient d'Italie et qui est tombé de cheval par fatigue devant la porte. Il doit avoir de grosses nouvelles pour avoir couru ainsi les postes sans prendre nul repos. Mais il ne veut les dire à personne. Il se rend au Louvre. »

Le courrier autour duquel on s'empressait but un verre de vin et reprit un peu de forces. Il se leva aussitôt, et refusant de répondre à aucune question, remonta sur son cheval et partit au galop. Les bons Parisiens commençaient à s'attrouper, chacun discourant et voulant savoir mieux qu'un autre les nouvelles apportées par le courrier. Nous partîmes après avoir payé, traversant les rues qui étaient pleines de monde, pour nous rendre à notre hôtel, dans la rue Saint-Antoine, à l'enseigne de l'Épée de bois. Braguibus, qui avait bu plus que de raison, voulait entrer dans tous les cabarets pour demander quelles nouvelles avait bien pu apporter le courrier, et s'arrêtait à chaque pas pour parler latin, voire grec, citant Ciceron et Virgile, et Galenus, et Hippocrate. Tout près de notre porte, il tenta encore de nous entraîner dans une taverne voisine, quand tout à coup Chamouillac parut.

Chamouillac, car c'était lui, arrivait derrière nous à grands pas. Il était fort pâle et serrait les poings.

« Qu'y a-t-il, monsieur notre compagnon? lui dit Crignon. Il semble que vous voilà bien agité.

—Chut, répondit le Gascon. Silence! Montons vite.»

Nous montâmes rapidement les degrés en remorquant Braguibus. Quand nous fûmes dans la chambre, Chamouillac ferma la fenêtre, poussa le verrou, et nous attirant autour de lui, il nous dit à voix basse :

« Un courrier d'Italie vient d'arriver au Louvre.

— Nous l'avons vu! s'écria Braguibus. Nous avons entendu le galop de son cheval :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

— Silence donc, par la mordiable, dit rudement Crignon.

— Vous n'êtes point civil, notre ami, répondait le bon Tourangeau. Vous êtes incivil et bourru, *incomis et hirsutus*.

— Ma cousine, la demoiselle d'Estissac, reprit le Gascon, est demoiselle de la reine. Elle m'a dit secrètement les nouvelles, à l'instant même. C'est un grand malheur. »

Nous écoutions tout anxieux.

« Mes amis, dit Chamouillac, une grande bataille a été perdue sous Pavie : M. de la Palisse a été tué, et le roi est prisonnier des Espagnols ! »

Nous restâmes terrassés par ces terribles nouvelles. Braguibus, dont l'ivresse se dissipa du coup, fondit en larmes. Je me signai. Le Gascon, laissant enfin éclater sa fureur, bondissait par la chambre, faisant des gestes menaçants et lançant des « Cap de saint Arnaud » entremêlés de beaucoup d'autres jurements.

« Ah ! les marauds ! ah ! les bélitres ! ah ! les veillaques ! s'écria-t-il. Ah ! que n'y étais-je ! Cap de saint Arnaud ! si j'y avais été, la chose eût tourné autrement. Un seul bras valeureux suffit, et ce bras eût été le mien ! »

Crignon, laissant Chamouillac se démener et Braguibus pleurer, me prit à part :

« Mon ami, me dit-il, nous sommes les plus calmes ici. Montrons que nous sommes de vrais mariniers normands. Il ne faut pas perdre un instant. Il faut partir ce soir même, rejoindre MM. de Verassan et autres, et leur apprendre les nouvelles.

— Pensez-vous, lui dis-je, qu'elles soient de nature à les faire renoncer au voyage ?

— Moins que jamais, dit résolûment Crignon. Je n'aurais qu'une barque de pêche que je prendrais la mer, pour aller courir sus aux ennemis. Il faut que nous prenions la revanche de Pavie ; il faut que nous allions aux Indes gagner sur les Espagnols la rançon du roi de France.

— C'est bien dit, maître Pierre, m'écriai-je, et nous la gagnerons. Partons ce soir même. A la mer, les mariniers ! et faisons payer cher à ces pendards leur victoire d'un jour. »

A suivre. LÉON CAHUN.

LA MAISON DES VACANCES

O maison des vacances, comme ta vue faisait battre le cœur ! Comme on se précipitait à la portière de la diligence, au tournant de la route, afin d'être le premier à t'apercevoir ! Alors le grand-oncle, assis devant la porte, dans une joyeuse attente, se levait en tendant vers nous ses bras paternels !

Et, en partant, quel dernier regard on te jetait à travers ses larmes, maison des vacances !

Vous croyez peut-être que cette demeure tant aimée était élégante et confortable, comme s'il fallait être ainsi pour se graver profondément dans l'âme !

La maison du grand-oncle n'était qu'une villageoise, aussi pauvre d'atours que riche par le cœur, et c'est par là qu'elle attirait et retenait. Combien de fois notre sympathie nous est volée par des dehors séduisants, et combien de fois, cherchant le cœur, nous avons trouvé la belle maison vide !

Celle-ci, pour l'aimer, il fallait la connaître. Elle ressemblait à une vieille paysanne qui cache son visage hâlé sous une large coiffe ; le toit s'avançait sur la façade maussade et grise. Maussade et grise ! ce sont les étrangers qui l'affublaient de ces deux épithètes ; car pour les enfants, et pour tant d'autres qui venaient y chercher consolations et conseils, le presbytère rustique avait un air de fête et de bienvenue.

Les enfants enviaient-ils une autre demeure, en trouvaient-ils une plus belle ? Jamais ils ne lui avaient fait l'injure d'une comparaison ; pour eux il n'y avait qu'une maison au monde, celle où ils trouvaient tant de tendresse, d'indulgence et de liberté, la maison des vacances ! C'est là qu'on était à son aise, là qu'on se sentait vraiment « chez soi » et que la séve comprimée se faisait jour, et se répandait en innocentes folies. Chose singulière, dès qu'ils étaient arrivés, il leur semblait qu'un grand rideau s'était tiré entre eux et la ville ; leur pensée n'y revenait plus.

Si vous n'avez pas, si vous n'avez jamais eu une maison des vacances, après laquelle on soupire durant toute l'année scolaire, vers laquelle s'envolent tous les vœux et tendent tous les projets, je vous plains, quand même vous auriez pour demeure un palais. Votre cœur ne peut être peuplé de ces souvenirs vivaces, profonds, délicieux qui charment jusqu'à l'arrière-saison de la vie, tandis que tant d'autres deviennent amers. J'ai vu des vieillards dont les yeux se mouillaient en se rappelant l'ivresse que causait le départ pour la maison des vacances. Indifférents à bien des choses, en ayant oublié beaucoup, ils gardaient, dans toute sa fraîcheur, le souvenir des scènes de ce temps-là.

Je l'ai revue la maison des vacances, mais sans pouvoir en franchir le seuil ! Dieu vous préserve de la revoir ainsi ! Si vous saviez comme cela fait saigner le cœur, de la regarder à travers la barrière du jardin, comme tous les passants, comme tous les étrangers !

Il y avait longtemps que le grand-oncle avait quitté pour une demeure éternelle le presbytère rustique, et que les vacances n'étaient qu'un souvenir.

La maison, que j'avais toujours connue vieille, avait un faux air de jeunesse. Elle était nouvellement recoiffée, et plus coquettement.

Mais là-dessous, elle me criait :

« C'est moi la maison des vacances, moi qui te garde tes bons souvenirs d'enfant, les meilleurs ! »

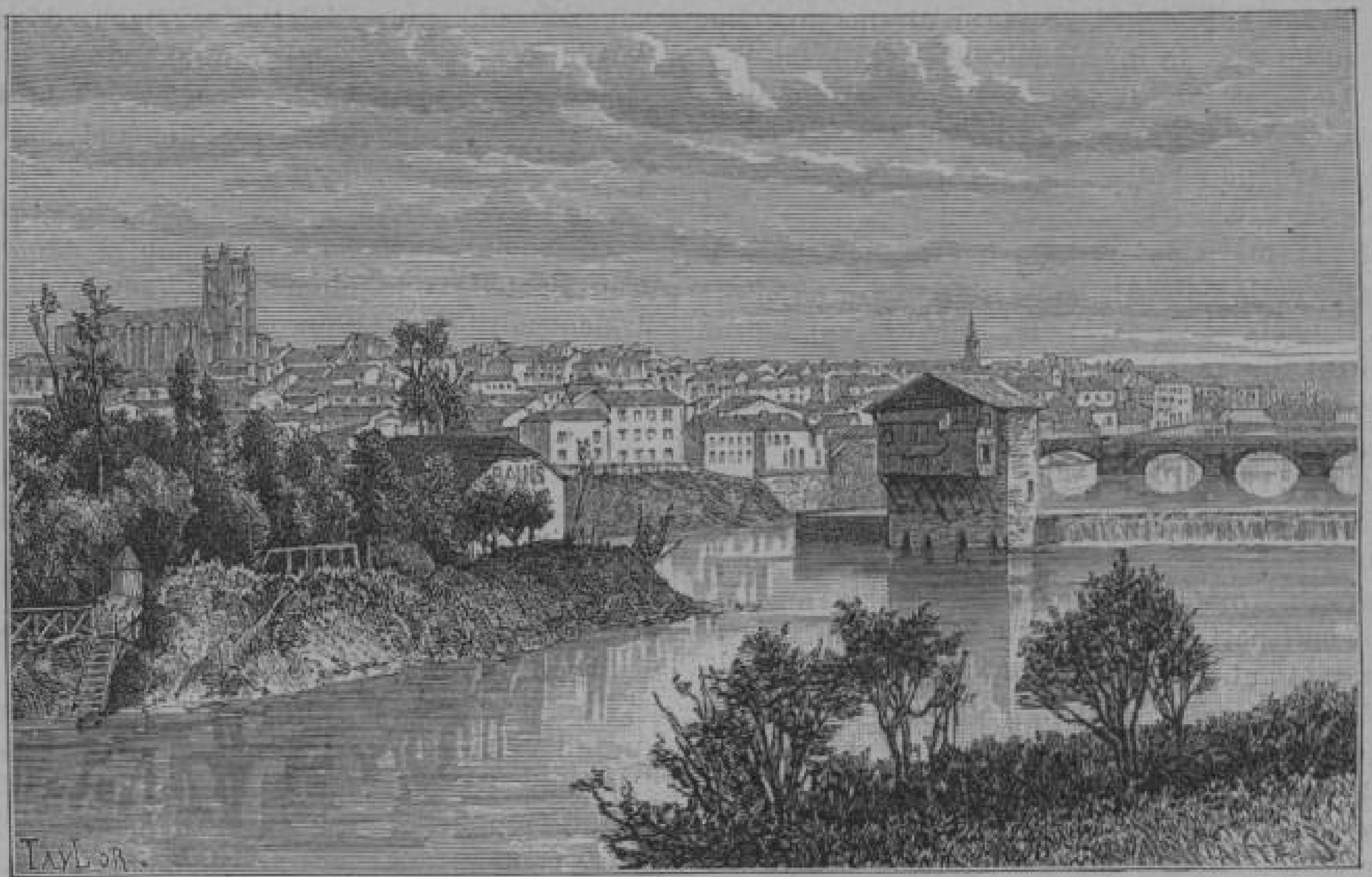
LOUISE MUSSAT.

A TRAVERS LA FRANCE

—

CONDOM

Condom, la seconde ville du département du Gers, peuplée de 8 000 habitants environ, et chef-lieu d'un arrondissement, est bâti en amphithéâtre sur la rive droite de la Baïse, à la pointe de la presqu'île formée par le confluent de cette rivière et de la Gèle. Le groupe pittoresque de ses maisons et de ses édifices publics est majestueusement dominé par l'imposante nef et le haut clocher de son ancienne cathédrale gothique.

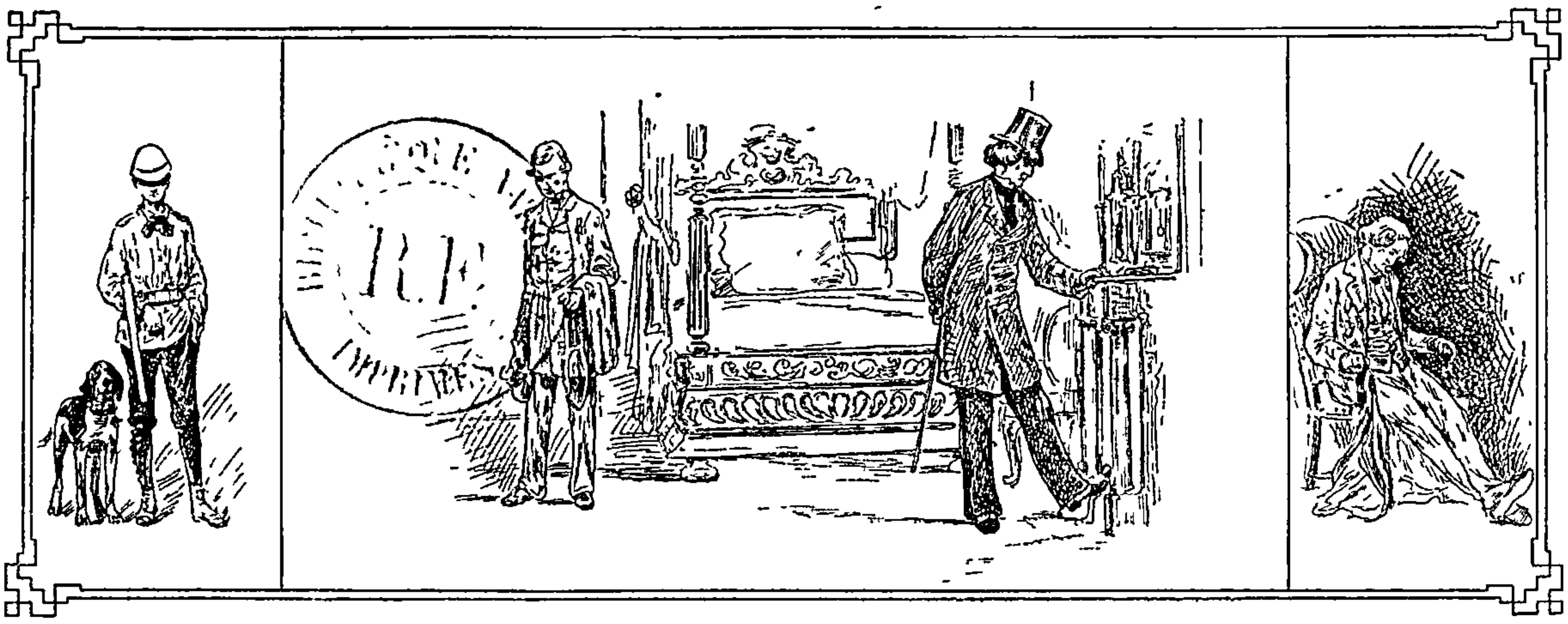


La Baïse, à Condom.

Le nom latin de Condom, *Condominium*, semble indiquer que cette ville fut, à son origine, c'est-à-dire vers le IXe siècle, un domaine appartenant à la fois à plusieurs seigneurs différents. Quoi qu'il en soit, une abbaye de Bénédictins y fut fondée, vers l'an 900, et c'est elle qui posséda la souveraineté de Condom jusqu'à son érection en évêché, en l'an 1317, par le pape Jean XXII. Les prélats devinrent dès lors les maîtres temporels aussi bien que spirituels de la ville, qui prospéra sous leur autorité, mais ne put échapper aux attaques des Anglais durant la guerre de Cent-Ans, ni aux dévastations du capitaine huguenot Montgomery, au XVIe siècle. Condom fut tranquille durant les XVIIe et XVIIIe siècles, mais la Révolution de 1789 lui porta un coup terrible en supprimant son évêché, en même temps que ceux de Lectoure et de Lombez. Aujourd'hui Condom conserve ou regagne par son industrie son importance et sa prospérité d'autrefois. Sa situation au point de jonction d'un grand nombre de routes, dans une large vallée et au point où la Baïse devient navigable, en a fait l'entrepôt des eaux-de-vie d'Armagnac, les plus estimées après celles de Cognac. Les blés et les vins du pays y sont aussi l'objet d'un commerce actif. Un grand nombre d'habitants s'occupent à la fabrication, soit des vitraux d'église, soit d'alambics, de droguets, de poteries, etc.

La principale curiosité de Condom est sa cathédrale, bâtie de 1506 à 1531, et dont les voûtes frappent par leur ampleur monumentale. Dans les environs se trouvent aussi un certain nombre d'édifices dignes d'être visités : l'abbaye cistercienne de Flaran, bâtie au XIIe siècle ; l'église de Larroumieu, accompagnée d'un beau cloître et dominée par un imposant donjon ; et les châteaux féodaux de Larresingle, de Grazimis, de Cahuzac, etc.

A. SAINT-PAUL.



Il congédia Joseph. (P. 354, col. 2).

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN[1]

XXIV

Nouvelle apparition de Roger, et ce qui s'en suivit.

A partir de ce jour, un nuage recommença à planer sur la vie des habitants de Vauclain. La marquise était jalouse! Elle venait maintenant, plus souvent que jamais, assister aux leçons de Pauline; elle parlait sans cesse à l'enfant, lui donnant les noms les plus tendres, l'appelant auprès d'elle, provoquant ses caresses, cherchant à lui faire comprendre qu'elle l'aimait uniquement et qu'elle voulait être aimée d'elle de la même manière. Mais, quelle que fût l'affection de Pauline pour sa grand'-mère, elle ne pouvait pas feindre au point de la tromper sur le fond de ses sentiments. Il y avait dans toute sa manière d'être envers la marquise un je ne sais quoi qui empêchait celle-ci d'être complétement satisfaite; elle sentait que Pauline lui pardonnait le passé, et son orgueil souffrait de ce pardon; elle devinait dans les caresses de l'enfant plus de compassion que de confiance, et elle disait amèrement : « Elle m'aime par devoir, par pitié, parce que je suis sa grand'mère; si j'étais son institutrice, ses sentiments pour moi ne différeraient guère de ceux qu'elle éprouvait pour la comtesse de Nichtsburg..... Au fond, c'est Mme Limeuil qu'elle aime, à qui elle rapporte toutes ses pensées, à qui elle se confie, qu'elle admire, qu'elle cherche à imiter..... On voit qu'elles s'entendent à demi-mot; elles ont les mêmes idées, les mêmes goûts, les mêmes sentiments. Comment cette femme a-t-elle donc fait pour s'emparer ainsi de l'âme de ma petite-fille? »

A force de se poser cette question, la marquise en vint à croire sincèrement que Mme Limeuil lui faisait tort et lui enlevait l'affection de Pauline en la détournant sur elle-même. Une fois cette conviction entrée dans son esprit, il semblerait que la marquise n'eût plus qu'une chose à faire : renvoyer Mme Limeuil et la remplacer par une institutrice qui demeurât indifférente à son élève. Cette idée lui vint, tout naturellement; mais comment la mettre à exécution? Pauline, à douze ans, n'était plus un petit enfant à qui on ne se donne pas la peine d'expliquer la raison des choses. On ne pouvait espérer qu'elle acceptât sans mot dire le départ de Mme Limeuil, et la marquise ne pouvait trouver une réponse raisonnable au « pourquoi? » qu'elle prévoyait. Faire ce coup d'autorité sans daigner en alléguer les motifs, dire durement : « Je veux! » lui paraissait impossible. Comment pourrait-elle supporter les pleurs, le désespoir de l'enfant? Qui sait si le chagrin ne la rendrait pas malade, cette fillette si frêle et si sensible? Et puis, en exigeant cette séparation douloureuse, l'aïeule n'irait-elle pas contre son but? et au lieu de la tendresse qu'elle voulait attirer sur elle, n'obtiendrait-elle pas plutôt le ressentiment et la haine? Et la pauvre marquise souffrait tous les tourments de la jalousie, sans oser éloigner de sa maison celle qui causait ces tourments. Elle en voulait à Pauline d'aimer Mme Limeuil, et à Mme Limeuil d'être aimée de Pauline; elle était blessée de l'affection visible que l'institutrice se permettait d'éprouver pour son élève, comme si elle eût été sa mère ou sa sœur; elle souffrait en

[1] Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321 et 337.

leur présence, et pourtant elle se tenait le plus possible auprès d'elles, pour ne pas les laisser seules ensemble : les inconséquences de la jalousie sont les mêmes à tout âge.

Élisabeth s'aperçut assez vite du refroidissement de la marquise à son égard, et elle en trembla : se serait-elle trahie et son secret serait-il découvert? Mais non : si cela était, Mme de Vauclain ne l'eût pas gardée auprès d'elle. Que pouvait-il donc y avoir? La pauvre femme entrevit à peu près la vérité et elle se montra plus réservée que jamais, si réservée que Pauline la trouva froide et s'en affligea. Qu'avait-elle donc fait, la pauvre petite, et pourquoi sa grand'mère et sa gouvernante avaient-elles l'air si contraint? pourquoi Mme Limeuil, si tendre quand elle se trouvait seule avec son élève, évitait-elle de lui parler devant la marquise, ou lui parlait-elle presque sèchement? pourquoi Mme de Vauclain, qui jadis ne laissait passer aucune occasion de louer l'institutrice, prenait-elle maintenant les airs qu'elle avait jadis avec Mme de Nichtsburg? Pauline ne pouvait le deviner, mais elle en souffrait; sa gaîté disparaissait peu à peu et elle sentait vaguement son bonheur menacé. Mariette n'en voyait pas si long; mais elle confiait à Claudine et à Michelle ses inquiétudes sur la santé de madame « qui devait bien sûr couver une maladie, car elle reprenait son humeur d'autrefois, celle qu'elle avait après le départ et la mort de son fils. »

Une visite de Roger vint faire diversion pour quelques semaines. Roger avait dix-neuf ans, ses études de collége étaient terminées, et mieux terminées qu'on n'aurait pu l'espérer dans son enfance; son père l'avait mis à Paris pour lui faire suivre des cours plus élevés. En ce moment il était en vacances, et après avoir passé un mois avec sa famille, qui prenait les bains de mer à Brighton, il venait ouvrir la chasse chez le baron de Thoiray. Il était toujours le même Roger, vif, animé, remuant, s'éprenant tantôt d'un plaisir, tantôt d'un autre, et trouvant tout beau et tout charmant dans la vie. Il avait conservé son ancienne amitié protectrice pour Pauline; mais c'était une bien petite fille pour qu'il causât volontiers avec elle; Mme Limeuil lui convenait mieux. Comme il n'était à Paris que depuis un an, il y trouvait tout merveilleux et ne tarissait pas sur les musées, les promenades, les monuments, les concerts, les livres, les théâtres. Il s'était découvert de la voix, et il fallait que Mme Limeuil le fît chanter et chantât même avec lui; le baron les y encourageait, surtout lorsqu'on lui faisait entendre la musique qu'il avait aimée dans sa jeunesse; et il écoutait, les yeux à demi fermés, souriant à son passé qui lui apparaissait radieux à travers cette harmonie. Quand il ne chantait pas, Roger parlait; il avait tant de choses à raconter! et Pauline, qui conservait son ancien goût pour les contes et les histoires, l'écoutait sans jamais se lasser. Il aimait à parler des livres qu'il avait lus, des pièces qu'il avait vues; son jugement n'était pas toujours juste, et Mme Limeuil le redressait doucement, attaquant ses opinions, tantôt sérieusement, tantôt avec une douce ironie. Le baron s'en mêlait, la marquise aussi, et la discussion s'animait et dissipait pour un instant la tristesse.

Un soir, Roger parla d'une pièce où une mère disparue et crue morte depuis longtemps trouvait moyen, ne pouvant plus vivre sans ses enfants, de pénétrer dans la maison où ils étaient élevés. La discussion s'engagea, le baron déclarant la donnée impossible, Roger la trouvant très-possible et très-intéressante, la marquise blâmant le mystère dont s'entourait l'héroïne : Mme Limeuil seule ne disait rien. Son silence finit par être remarqué, et Roger l'interpella directement. Elle répondit d'une voix tremblante quelques mots insignifiants, et Pauline, frappée de son trouble et de sa pâleur, crut qu'elle se trouvait tout à coup souffrante et courut lui chercher de l'eau sucrée. Mme Limeuil se laissa soigner et se retira de bonne heure.

Mais, cette fois, c'en était fait de son repos : la crainte terrible qu'elle avait déjà repoussée s'imposait maintenant à elle : on avait dû la deviner, ou du moins concevoir des soupçons, et ces soupçons, une fois éveillés, ne feraient que grandir. Elle ne ferma pas l'œil de la nuit, et le lendemain ses traits tirés et sa pâleur ne démentaient pas l'indisposition de la veille.

Élisabeth avait raison : les soupçons étaient éveillés. Pendant que Roger parlait tout seul dans la voiture du baron, le baron, assis près de lui, ne songeait point à lui donner la réplique. Il se remémorait une foule de petites circonstances, inaperçues jusque là, et que l'incident de la soirée venait de grouper et de mettre en lumière; et, comme un juge d'instruction qui compulse les diverses pièces d'une enquête, il arrivait à une demi-conviction. Arrivé à Thoiray, il se hâta de gagner sa chambre, répondit d'une façon distraite au bonsoir de Roger, et congédia Joseph de l'air d'un homme qui désire être seul. Mais il n'était point pressé de se mettre au lit : il chaussa ses pantoufles, endossa sa robe de chambre et s'étendit dans un fauteuil, les pieds sur les chenets, pour se livrer plus à son aise au monologue suivant :

« Hein! est-ce que ce serait possible? quelle femme! elle aurait là un fier courage! Mais elle ne réussira pas : la marquise n'est pas de ces personnes qu'on peut faire changer d'avis. J'ai idée qu'elle soupçonne quelque chose, la marquise : elle change beaucoup depuis ces derniers temps, elle est même en train de redevenir aimable comme une porte de prison..... Moi, à sa place, je trouverais que tout est pour le mieux : une bru charmante, accomplie, admirable; on ne trouverait pas dans tout le fameux arbre généalogique une châtelaine qui lui allât seulement à la cheville. Je lui dirais : « Ma fille, pardonnons-nous réciproquement le

passé, et partageons Pauline! C'est l'enfant qui serait heureuse! Je suis sûr qu'elle raffolerait de sa grand' mère après ce coup-là. Mais la marquise ne le fera pas : elle est terriblement entêtée, la marquise! et vindicative comme si elle était née en Corse au lieu d'avoir vu le jour en Poitou. Pourvu qu'elle ne se doute de rien! Ce sera terrible, le jour où elle sera sûre de son fait : elle fera un éclat, elle chassera cette pauvre femme.. Ma foi, si elle fait cela, je la recueille, moi; elle pourra du moins mourir en paix, et on tâchera de lui faire entrevoir encore un peu sa fille..... Mais elle en mourra, certainement, et ce sera dommage, car il n'y a jamais eu sur la terre une plus noble créature de Dieu..... Et l'enfant? en voilà encore une qui sera malheureuse! Si l'on pouvait sonder la marquise, et tâcher, peu à peu, de l'amener à de meilleurs sentiments, de la préparer à cette découverte..... car elle la fera certainement... Hum! il faudrait d'abord être bien sûr de son fait... J'observerai, j'y mettrai de la prudence; mais les indices ne manquent pas : son trouble de ce soir, sa tendresse pour l'enfant, tendresse qu'elle cherche à dissimuler, et cette ressemblance... Il y a aussi dans ses façons d'être avec la marquise quelque chose d'affectueux, de respectueux et d'un peu craintif... Oh! je saurai à quoi m'en tenir... Ma foi, à présent je comprends la folie de Paul : il avait peut-être raison, après tout! » Et le baron, songeant qu'il était temps de se mettre au lit, car ces réflexions l'avaient mené assez tard et son feu s'éteignait, se leva en poussant un gros soupir. Mais pas plus dans son lit que dans son fauteuil il ne put se débarrasser de l'idée fixe qui se représentait sous toutes les formes à son esprit curieux : Mme Limeuil était-elle ou n'était-elle pas la marquise Paul de Vauclain, née Élisabeth Morland?



Le baron écoutait. (P. 354, col. 1).

XXV

Où les soupçons de la marquise se changent en certitude.

L'esprit de la marquise n'allait pas aussi vite en besogne que celui de M. de Thoiray et cette idée énorme, que l'intrigante à qui elle avait refusé l'entrée de sa maison eût osé s'y introduire par ruse, ne lui était pas encore venue. Mais elle n'avait pu s'empêcher d'être frappée du trouble et de l'émotion de Mme Limeuil et elle n'avait cru qu'à moitié à l'indisposition qui l'avait forcée de se retirer. Malgré sa jalousie, elle ne pouvait s'empêcher de rendre justice à Mme Limeuil et de garder pour elle une profonde estime, et elle fut attristée de la voir souffrir. Pauvre femme! elle ne parlait jamais de son passé : peut-être des circonstances malheureuses l'avaient-elle forcée de quitter son pays et sa famille; peut-être n'était-elle point veuve, peut-être

avait-elle des enfants dont elle vivait éloignée, et toute allusion à une situation ressemblant de près ou de loin à la sienne la faisait-elle souffrir. Et l'on ne pouvait même pas éviter ces allusions, puisqu'on ignorait les événements de sa vie. La marquise se sentit prise de pitié pour Mme Limeuil : « Il faut que je tâche, se dit-elle, de gagner sa confiance et d'obtenir qu'elle me dise son histoire : je pourrais peut-être lui rendre service. Si sa famille se trouve dispersée par suite de revers de fortune, il me serait facile de lui venir en aide ; je m'emploierais volontiers pour obtenir son pardon, si elle a eu quelques torts à se reprocher ;... mais c'est impossible, ce seraient plutôt les autres qui auraient eu des torts envers elle : comment alors ne leur pardonne-t-elle pas, elle, une âme si douce et si généreuse? »

Comme l'homme est sujet à se servir de deux poids et de deux mesures, selon qu'il s'agit de juger autrui ou de se juger soi-même! Mme de Vauclain, en s'étonnant que Mme Limeuil pût ne pas pardonner, dans le cas où elle aurait eu quelque chose à pardonner à quelqu'un, ne songea pas un instant que si Paul avait péri d'une si terrible mort, c'était faute du pardon de sa mère... Elle continua à s'apitoyer sur Elisabeth ; elle devait être mère, elle aussi, ou tout au moins l'avoir été et elle cherchait à tromper son cœur en s'attachant à Pauline : c'était là le secret de cette tendresse qui avait excité la jalousie de la marquise. Mais en se reprochant cette jalousie, Mme de Vauclain ne pouvait s'empêcher d'écouter avec complaisance une voix qui lui disait bien bas, tout au fond de son cœur « : Si l'on pouvait réunir cette femme à ceux qu'elle aime, elle quitterait tout naturellement le château, et Pauline ne pourrait s'en plaindre ni en vouloir à personne, puisque ce serait pour le bonheur de son institutrice. Elle aurait du chagrin sans doute, mais on calmerait ce chagrin en lui disant qu'elle pourra écrire à sa chère Mme Limeuil, aller la voir et recevoir ses visites, qu'elle ne la perd pas complétement, enfin! On ferait faire un voyage à l'enfant, on la distrairait ; puis on lui chercherait une institutrice chargée seulement de lui donner des leçons et de la promener ; la partie intime de son éducation deviendrait le lot de sa grand'mère et alors... » La marquise concluait qu'alors elle parviendrait bien à conquérir le cœur de Pauline tout entier et qu'elle ne se le laisserait plus enlever par personne.

Ce fut animée de ces sentiments, panachés de bon et de mauvais, qu'elle revit Mme Limeuil. Elle fut envers elle d'une douceur inaccoutumée ; elle loua les progrès de Pauline et en remercia délicatement l'institutrice. Au retour de la promenade qu'elles faisaient chaque jour après le déjeuner, Élisabeth et Pauline trouvèrent la marquise déjà installée dans la salle d'étude, où elle les accueillit avec son plus aimable sourire. Pauline, ravie, lui fit mille caresses, lui raconta leur promenade, plaisanta gaîment avec elle ; et Élisabeth, rassurée, s'égaya aussi peu à peu et perdit la pâleur et l'abattement que lui avaient laissés ses réflexions de la nuit.

Cependant la marquise cherchait une occasion de se trouver seule avec l'institutrice. Cette occasion se présenta sous la forme d'une vieille femme qui venait toutes les semaines demander des secours au château. Pauline l'avait prise en affection, et elle aimait à lui remettre elle-même les aumônes et à causer un peu avec elle. La vieille femme vint ce jour-là, et Pauline, prévenue par Mariette, descendit pour un instant, laissant ensemble la marquise et Mme Limeuil.

Dès que la marquise eut vu disparaître sa petite fille, elle se rapprocha de l'institutrice, et lui prenant la main :

« Comment vous trouvez-vous à présent, chère madame? lui dit-elle. Le grand air vous a fait du bien, n'est-ce pas? vous avez meilleur visage que ce matin. Savez-vous que vous m'avez inquiétée, quand je vous ai vue à déjeuner? Je crains que vous ne soyez trop courageuse et que vous ne vous soigniez pas assez. Je vous prie, au nom de Pauline et au mien, de ménager votre santé, et de rester au lit quand vous êtes souffrante : nous ne voulons pas que vous tombiez malade, et vous devez agir comme l'enfant de la maison. »

Et comme Élisabeth la remerciait et protestait qu'elle n'avait éprouvé qu'un malaise passager, Mme de Vauclain reprit d'une voix plus basse :

« Voyons, ma chère enfant, ayez confiance en moi, je vous en prie ; je suis d'âge à être votre mère et je n'abuserai pas de vos confidences. Je n'ai jamais osé vous faire de questions, je n'en ai pas le droit, je ne suis pour vous qu'une étrangère ; mais je m'intéresse sincèrement à vous et je serais heureuse de vous être utile. Vous ne m'ôterez pas de l'idée que votre malaise d'hier au soir avait une cause morale... ne pourrait-on rien faire pour vous? N'y a-t-il pas quelque part au monde des êtres que vous aimez, et ne serait-il pas possible de vous réunir à eux? Je m'y emploierais de tout mon cœur, à cause de l'estime et de l'amitié que vous m'inspirez. »

Élisabeth était redevenue pâle comme la mort, et sa main tremblait dans celle de la marquise : que devait-elle voir dans les paroles de Mme de Vauclain?

Était-ce une première tentative pour l'éloigner. ou bien un doute, un soupçon qu'on voulait éclaircir? Une enquête sur son passé, elle n'en voulait pas ; et son renvoi! rien qu'à cette pensée elle se sentait défaillir. A grand'peine elle domina son effroi et répondit d'une voix émue :

« Je vous remercie, madame... je vous remercie du fond de mon cœur... vous êtes bonne... si j'avais des secrets, c'est à vous que je les confierais. Mais je n'ai rien, ni secrets, ni êtres aimés qui vivent loin de moi. J'en ai eu... j'ai tout perdu. Ici, j'ai trouvé tout le bonheur que je peux désormais espérer, et

je ne désire rien que de vivre comme je vis depuis trois ans... je suis trop heureuse, madame, si vous me permettez d'aimer votre fille... et de vous aimer aussi! »

Élisabeth s'était animée en parlant, et des larmes coulaient sur ses joues. La marquise la contemplait et lui disait doucement : « Bien... bien... calmez-vous, pauvre enfant... je ne voulais pas vous faire de peine... » quand elle se redressa tout à coup, et une froideur glaciale se répandit sur ses traits. Elle retira sa main, qu'Élisabeth tenait encore, et recula son fauteuil. Pauline rentrait à ce moment, et Élisabeth crut que c'était là le motif de ce changement soudain. Mais elle ne put se défendre, tout le reste de la journée, d'une appréhension pénible, en trouvant sans cesse le regard de la marquise attaché sur elle avec une expression de curiosité farouche.

Qu'avait-elle donc, la marquise de Vauclain, et pourquoi toutes les cajoleries de Pauline échouèrent-elles ce jour-là devant sa froideur muette? Pauline pensa qu'elle devait être malade; Mariette fut du même avis et marmotta entre ses dents : « Voilà encore les papillons noirs revenus : ça allait si bien ce matin! quel dommage que ça n'ait pas duré! » La marquise de Vauclain, au moment même où, tout attendrie, elle cherchait à calmer maternellement Élisabeth, avait été frappée, comme d'un coup de foudre, d'un regard de ses grands yeux bleus, un regard humide, un regard aimant et craintif à la fois, le regard de Pauline, enfin! et la vraie raison de cette ressemblance qu'elle avait déjà remarquée lui apparut lumineuse et irréfutable. Oui, l'enfant avait pu, par sympathie, par admiration pour son institutrice, imiter, sans même s'en rendre compte, ses attitudes, son langage et sa voix; l'habitude de vivre des mêmes pensées avait pu produire une ressemblance de physionomie, d'allure, de goûts : mais ces yeux, comment se trouvaient-ils si exactement semblables, sur le visage de la femme flétrie par les années et les malheurs et sur le visage de l'enfant? Ce n'était pas là une ressemblance accidentelle : la forme, la couleur, la longue frange de cils noirs, l'expression du regard, tout était pareil : il n'y avait qu'une mère qui pût avoir ainsi donné ses yeux à sa fille, il n'y avait qu'une fille qui pût t avoir à ce point les yeux de sa mère. Cette femme serait donc la mère de Pauline, la jeune institutrice épousée jadis par Paul de Vauclain, au mépris de la défense formelle de la marquise! Oui... Paul vantait sa voix charmante, sa petite taille délicate, ses grands yeux bleus... ce devait être elle! Et elle avait osé! elle avait joué la comédie de la mort, elle avait feint de parler du fond d'une tombe, pour que sa parole eût quelque chose de sacré; et elle n'avait même pas eu la loyauté de rester morte pour l'enfant qu'elle avait cédée et pour l'aïeule justement irritée dont elle avait imploré la pitié! Elle était venue rôder autour de ce château dont la porte lui était fermée, elle en avait fait le siége, par la ruse et l'hypocrisie; elle avait su, la sirène, charmer l'aïeule et l'enfant et tout ce qui les entourait, si bien qu'elle avait réussi à se faire prier, à se faire supplier de venir s'asseoir à la table de la marquise de Vauclain et dormir sous son toit!



La marquise ne voulait pas le regarder. (P. 359, col. 1).

Toutes ces pensées se pressèrent au même moment, confuses, mais douloureuses et indignées, dans la tête de la marquise; et, obéissant à un premier mouvement de colère, elle allait chasser honteusement l'objet de sa haine, lorsque Pauline rentra : il fallait attendre. Mme de Vauclain eut un moment l'envie de rentrer dans sa chambre et d'envoyer de là à l'institutrice l'ordre de quitter le château à l'instant : mais elle craignait le désespoir de Pauline et resta dans la salle d'étude. Sa colère se calmait peu à peu et faisait place à une rancune réfléchie : elle condamnerait, elle serait sans pitié, mais elle ne condamnerait pas sans preuves : elle allait froidement les amasser, ces preuves, et quand elle les aurait... oh! elle parlerait, alors!

Elle resta là tout le temps des leçons, les yeux fixés sur Élisabeth, étudiant les lignes de son visage et cherchant à se former une certitude. Les cheveux... on n'en pouvait plus voir la couleur; pourtant ils avaient bien, sous leurs teintes blanches et grises, la souplesse et le brillant qui caractérisent les cheveux châtains... Paul avait parlé des jolies mains de sa fiancée : les mains de Mme Limeuil, malgré leur maigreur, étaient encore d'une forme charmante. Cette ride qui se creusait dans la joue

de l'institutrice, là, tout au coin de la bouche, avait dû être une fossette, cette même fossette qui souriait si gentiment au coin de la bouche de Pauline... Plus la marquise regardait Élisabeth, plus elle sentait sa conviction s'enraciner : mais ce n'étaient que des preuves morales, tout cela : des preuves matérielles, où en trouver?

« Eh! passe-t-en! N'es-tu pas la maîtresse? » lui disait une voix, la voix de sa haine. Mais une autre voix lui criait du fond de sa conscience : « Injustice! injustice! Ce n'est peut-être pas elle, d'abord; et quand ce serait elle, peux-tu oublier ces longues années de patience et de silence courageux? A-t-elle réclamé sa place de marquise de Vauclain? a-t-elle seulement réclamé sa fille? ne s'est-elle pas contentée de l'aimer en secret et de vivre auprès d'elle? n'est-elle pas restée humble et modeste, n'a-t-elle pas caché son secret à tous les yeux? Que la haine ne t'empêche pas d'être juste : les Vauclain n'auraient pas frappé un ennemi à terre : elle ne peut pas se défendre, épargne-la! »

Et la marquise demeura perplexe, hésitante, et ne parla pas ce jour-là. Elle ne parla pas le lendemain, ni les jours suivants non plus : sa résolution ne parvenait pas à s'établir, et eût-elle été bien établie qu'elle n'en aurait pas été plus facile à exécuter. Les raisons qui l'avaient déjà empêchée de satisfaire sa jalousie existaient encore : Pauline tenait toujours autant à son institutrice, et il n'y avait pas de motifs à alléguer pour la priver de ses soins; et puis la marquise reculait devant une iniquité à commettre : « Si ce n'était pas elle! » se disait-elle; et elle attendait.

Ce fut un orage qui vint à son secours, un de ces orages qui noient toute la campagne en un clin d'œil et qui éclatent tout d'un coup, sans qu'on les ait vus venir. Ce jour-là, Pauline et son institutrice se promenaient loin du château, herborisant et recueillant des pierres et des insectes pour les collections du père Laribeau; et la marquise, qui vit les nuages noirs monter de l'horizon et envahir tout le ciel en quelques instants, se demanda avec inquiétude si sa petite-fille avait pu trouver un abri dans quelque chaumière. Le tonnerre grondait sans interruption, et le ciel était si sombre qu'il eût fait presque nuit sans les éclairs continuels qui rayaient les nuages noirs de leurs zigzags de feu. Cela dura une heure, qui parut bien longue à Mme de Vauclain; puis le vent emporta l'orage, et le soleil brilla sur des arbres découronnés, sur des moissons hachées par la grêle, sur des chemins effondrés, sur des flaques d'eau grandes comme des étangs. La marquise aurait bien voulu envoyer au-devant des promeneuses : mais où les prendre? l'impatience ne servait de rien : il fallait attendre.

Elle attendait déjà depuis quelque temps, lorsqu'un messager à cheval parut dans l'avenue, et peu d'instants après Gervais apporta à la marquise un billet parfumé de poudre d'iris et renfermé dans une enveloppe aux armes du baron de Thoiray. Elle l'ouvrit bien vite et lut :

« Tranquillisez-vous, ma chère nièce, Pauline et son aimable institutrice ne sont ni noyées ni foudroyées; elles sont en sûreté sous mon toit, qui se trouve fort honoré de leur présence. Par malheur, elles en étaient encore un peu loin lorsque l'orage a commencé, et elles n'y sont arrivées qu'après avoir reçu la belle averse que vous savez. Mme Limeuil a déshabillé Pauline de la tête aux pieds et l'a roulée dans une couverture; elle l'a couchée sur un divan devant un bon feu, et ma vieille Marguerite lui prépare du vin chaud qui va, j'espère, prévenir un rhume ou autre maladie. Seulement il leur faut à toutes les deux des vêtements; Mme Limeuil veut aller les chercher elle-même, mais je crois qu'il lui serait fort dangereux de faire le trajet de Thoiray à Vauclain, immobile dans une voiture et mouillée jusqu'aux os. D'ailleurs une voiture ferait triste figure dans nos chemins, en l'état où l'orage vient de les mettre. J'envoie donc sans les prévenir un homme à cheval, chargé de rapporter tout ce qu'il faut pour vêtir ces dames; je vous les renverrai ce soir, quand les routes seront un peu séchées. Au pis-aller je les garderais jusqu'à demain : cela vaudrait mieux que de courir risque de les verser dans un bourbier, et ma vieille Marguerite prendrait d'elles tous les soins imaginables. »

Mme de Vauclain ne prit pas le temps de lire les compliments qui terminaient le billet du baron. Elle se hâta de passer dans l'appartement de sa petite-fille pour réunir les objets demandés; elle y mit quelque temps, ouvrant et fermant les tiroirs et ne sachant trop où prendre les robes, le linge et le reste : Claudine, qui s'occupait ordinairement de ces soins, était depuis la veille auprès de sa mère malade, et Mariette, envoyée en course au village avant la pluie, n'avait pas encore pu rentrer. Enfin la marquise compléta le paquet qu'il fallait à Pauline, et passa dans la chambre de Mme Limeuil pour recommencer la même opération. Là, elle fut encore plus embarrassée : plusieurs objets ne se trouvaient pas sous sa main. Ils étaient peut-être dans le chiffonnier, dont les tiroirs étaient fermés; mais où prendre la clef? Mme de Vauclain, en décrochant un vêtement du porte-manteau, fit tomber la robe que l'institutrice avait quittée le matin : un cliquetis se fit entendre dans la poche : la clef devait être là. En effet, il s'y trouvait un trousseau de clefs passées dans un anneau. La marquise le prit, essaya les clefs l'une après l'autre : le chiffonnier s'ouvrit.

La marquise, pendant tout ce temps-là, était fort mal à son aise. Elle se hâtait, ouvrant et fermant les tiroirs d'une main rendue maladroite par son impatience; il lui manquait encore un col et des manchettes qu'elle ne trouvait pas. Enfin elle aperçut quelque chose de brodé; elle s'en empara vivement : mais elle s'était trompée. L'objet n'était point un col de femme, mais un tout petit corsage de mousse-

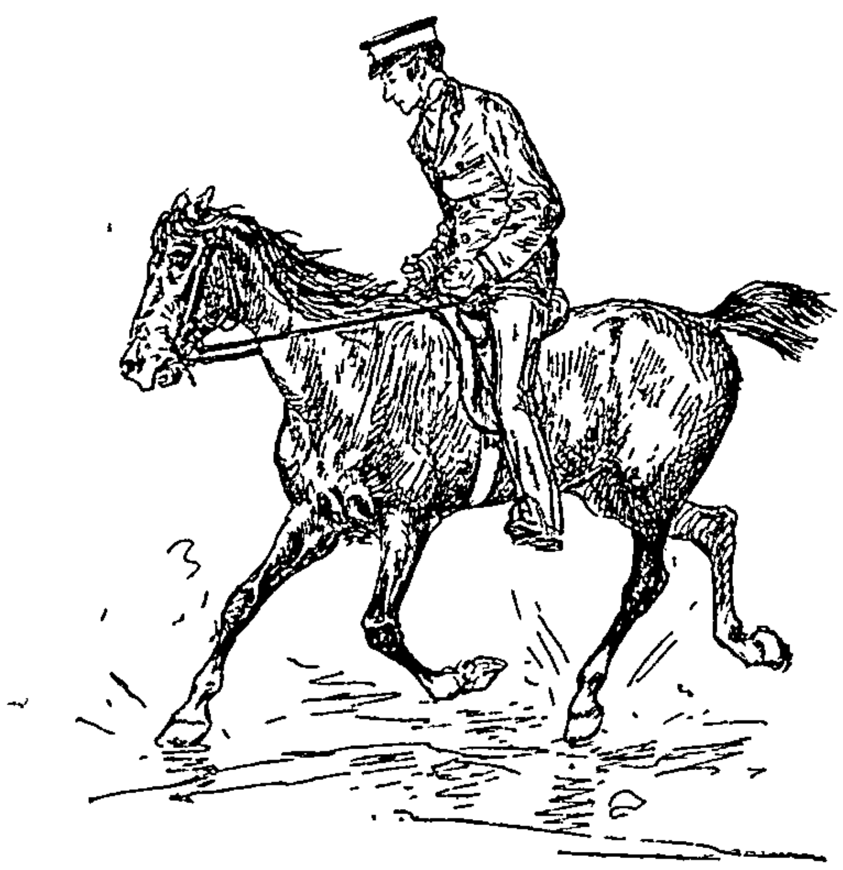
line, pouvant parer une petite fille de quatre ou cinq ans; ce corsage, que la marquise déroula en le tirant à elle, enveloppait une boîte ovale, qui s'ouvrit en roulant au fond du tiroir, et laissa voir un portrait. Certes, la marquise ne voulait pas le regarder, ce portrait, mais comment aurait-elle pu s'en empêcher? Le visage qu'il retraçait, elle ne l'avait pas vu depuis plus de treize années... mais un seul coup d'œil avait suffi pour le lui faire reconnaître et pour faire affluer tout son sang à son cœur. Paul! son Paul! son fils unique! son enfant perdu! c'était lui, un peu triste, avec quelques fils blancs mêlés à ses cheveux noirs, mais comme c'était bien lui! Mme de Vauclain ne songea pas à s'étonner de trouver là son image; au portrait de Paul était adossée une sorte de miniature, une figure de jeune femme, avec un sourire mélancolique et de grands yeux bleus... les yeux de Pauline, les yeux de Mme Limeuil!

Des papiers s'étaient échappés de la boîte avec le portrait : la marquise les déplia sans se demander si elle en avait le droit. C'était un billet de sortie d'un hôpital de Londres et l'acte de mariage de Paul de Vauclain et d'Élisabeth Morland. Il y avait aussi trois boucles de cheveux réunies ensemble, et une date inscrite sur l'enveloppe qui les contenait, la date du jour où le malheureux Paul avait quitté sa femme et son enfant pour s'en aller en Australie, chercher la fortune... et trouver la mort!

Agitée par mille sentiments confus, la marquise se hâta de remettre la boîte dans le tiroir, de faire jouer le ressort, de refermer le secrétaire, et elle s'enfuit de cette chambre, oubliant pourquoi elle y était entrée. La voix de Mariette, qu'elle entendit dans l'escalier, la rappela à elle-même ; elle alla au-devant d'elle et la chargea brièvement de donner au messager du baron des vêtements de rechange pour Pauline et son institutrice. Puis elle rentra dans sa chambre et s'y renferma.

Mme COLOMB.

A suivre.



PROGRESSION DE LA POPULATION EN FRANCE

Il est intéressant de savoir quelle a été la population de la France aux diverses époques de notre développement national. Voici les données les plus précises que l'on ait à ce sujet :

Au temps de la conquête romaine, la Gaule, c'est-à-dire la France jusqu'au Rhin, devait avoir 8 millions d'habitants, ce qui représentait, vu sa superficie plus considérable qu'aujourd'hui, une densité de 12 à 13 habitants par kilomètre carré ou par 100 hectares.

Sous Philippe VI de Valois, vers 1326, avant la guerre de Cent ans, d'après le dénombrement par feux qu'a découvert Dureau de la Malle, la France comptait 10 millions d'âmes, soit 31 personnes par kilomètre carré.

A l'avénement de François Ier, en 1515, notre territoire enfermait 14 millions d'hommes.

Sous « le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire », en 1599, d'après Froumenteau, nous étions montés à 16 millions d'âmes, soit 34 personnes par kilomètre carré.

Sous Louis XIV, en 1698, d'après Vauban (dénombrements ou supputations des intendants), nous avions 19 659 000 habitants sur 50 millions d'hectares, ce qui fait 38 personnes par kilomètre carré.

Cinquante ans plus tard, sous Louis XV, d'après Expilly (préface du *Dictionnaire de France*), la population était de 20 900 000 âmes, soit 40 personnes par kilomètre carré.

Au commencement du règne de Louis XVI, vers 1776-1780, la France avait, sur une surface de 52 500 000 hectares, une population de 25 025 000 personnes, soit 46 par 100 hectares (d'après Montyon et Necker).

Enfin, en 1796, notre territoire nourrissait environ 50 personnes par 100 hectares, la population étant de 26 541 000 habitants.

En 1801, au premier recensement régulier qui ait été fait en France, notre territoire portait 27 500 000 habitants, soit 51 habitants par kilomètre carré.

La population va toujours croissant jusqu'en 1866, époque où elle s'élève à 38 192 064 habitants, soit un peu plus de 70 habitants par kilomètre carré.

A la suite de la guerre franco-allemande et de la perte de l'Alsace et de la Lorraine, notre population baisse, et nous n'avons plus en 1876 que 36 905 788 habitants, ce qui représente une densité d'un peu moins de 70 habitants par kilomètre carré.

En somme, la densité de la population française a doublé depuis Henri IV.

P. VINCENT.

LES BASSETS DE M. SILVESTRE

Le vieux garde-chasse entra dans la salle basse, où se tenaient les gens du château, et posa son fusil et son carnier sur la table. Il sortit son grand mouchoir à carreaux, s'essuya lentement le front comme un homme exténué, puis il lança à la société un « Bonjour, la compagnie », et s'assit sur un escabeau.

« Eh bien! père La Rivette, dit le valet de chambre, il paraît que ça n'a pas été? Monsieur Silvestre, qui tenait tant à détruire cette fournée de renards, ne doit pas être content.

— Tenez, dit la cuisinière qui venait de poser un verre de vin blanc devant le garde-chasse, buvez-moi ça. A-t-on jamais vu aussi de vouloir prendre des animaux si rusés que nos renards avec des chiens tellement tordus et contrefaits qu'on ne peut s'empêcher de rire en les regardant. Notre jeune maître croit à toutes les inventions nouvelles. Ce n'est jamais feu M. le baron qui se serait laissé ainsi tromper.

— C'est vous autres qui vous trompez, dit le vieux garde, et j'ai d'abord fait comme vous. L'autre jour, quand M. Sylvestre est arrivé et que j'ai vu descendre du wagon les trois bassets à jambes torses, je me suis dit en moi-même : « Allons bon, voilà monsieur qui nous amène des bêtes qu'il va falloir soigner et nourrir et qui ne nous serviront jamais à rien. Ces animaux-là, çà n'est bon qu'à terrer un lapin, et çà ne tiendra jamais la plaine. Nous ne manquons pas ici de chiens courants qui font mieux notre affaire contre les renards. » Monsieur m'avait en effet écrit, quelques jours avant, de Paris : « Tiens-toi prêt, j'arriverai dans quelques jours avec deux amis à qui je veux servir la troupe de renards qui te désole tant depuis quelques mois. Ne t'occupe de rien, j'amène avec moi trois chiens que je viens d'acheter et qui nous débarrasseront de cette vermine. »

» En arrivant à la gare, où je l'attendais, M. Sylvestre me montre ses chiens et me dit : « Quelles belles bêtes, eh? » et moi je réponds : « Oui, monsieur, mais çà n'est bon que pour le lapin. — Nous verrons, nous verrons, » me dit le maître.

» Hier, il me fait appeler et me dit : « Père La Rivette, as-tu relevé les renards? — Oui, monsieur, ils se sont encore montrés vers la ferme des Haies où ils ont enlevé deux volailles. J'ai marqué leur nouveau terrier, qui est dans le bout du bois Marchand, et je crois que nous les y pincerons, car j'ai évité ces temps-ci de les déranger et ils doivent se croire en sûreté. Je vais de ce pas prévenir nos terrassiers, et en faisant une bonne tranchée nous les délogerons, et puis César et Marco nous les conduiront. — Inutile, me dit monsieur, je n'ai besoin ni de tes terrassiers, ni de César et Marco; mes trois bassets suffiront à la besogne. Prends seulement Jean pour les mener, le reste me regarde. C'est pour demain matin; sois prêt. — Très-bien, monsieur. » Et je m'en vais, mais à part moi je me disais : « Nous ne ferons pas grand chose demain. »

» Ce matin au lever du jour, je vais réveiller ces messieurs; Jean prend en laisse les trois chiens, et nous nous mettons en route.

» Nous ne nous pressions pas, car maître Renard, qui ne sort que la nuit, ne regagne souvent son gîte qu'au jour bien levé, et si l'on arrive trop tôt, il vous évente et se tapit sous bois.

» Enfin, nous arrivons au terrier; je prends les marques : les deux bêtes étaient rentrées. Alors monsieur dit à Jean : « Détache Rabot, le jaune, et tiens bien les autres. » Le chien détaché est mis à l'entrée du terrier et le voilà qui entre dedans aussi aisément que si c'eût été son chenil. Quelques minutes se passent et je me dis : « Les vermines auront étranglé la pauvre bête; » quand j'entends le basset qui donnait de la voix sous terre, et voilà tout à coup que nous voyons déboucher les deux renards par l'ouverture du terrier la plus éloignée de nous.

» Ces messieurs ne tiraient pas. M. Sylvestre dit : « Nous allons nous amuser, » et il crie à Jean : « Découple! » Et voilà mes deux bassets suivis du premier, qui sortait à son tour du terrier, qui filent après les renards en donnant de la voix. Nous entendons leurs cris qui se perdent au loin, et le maître dit à ses amis : « Nous avons le temps; venez avec moi, je vais vous poster là où les renards vont revenir. »

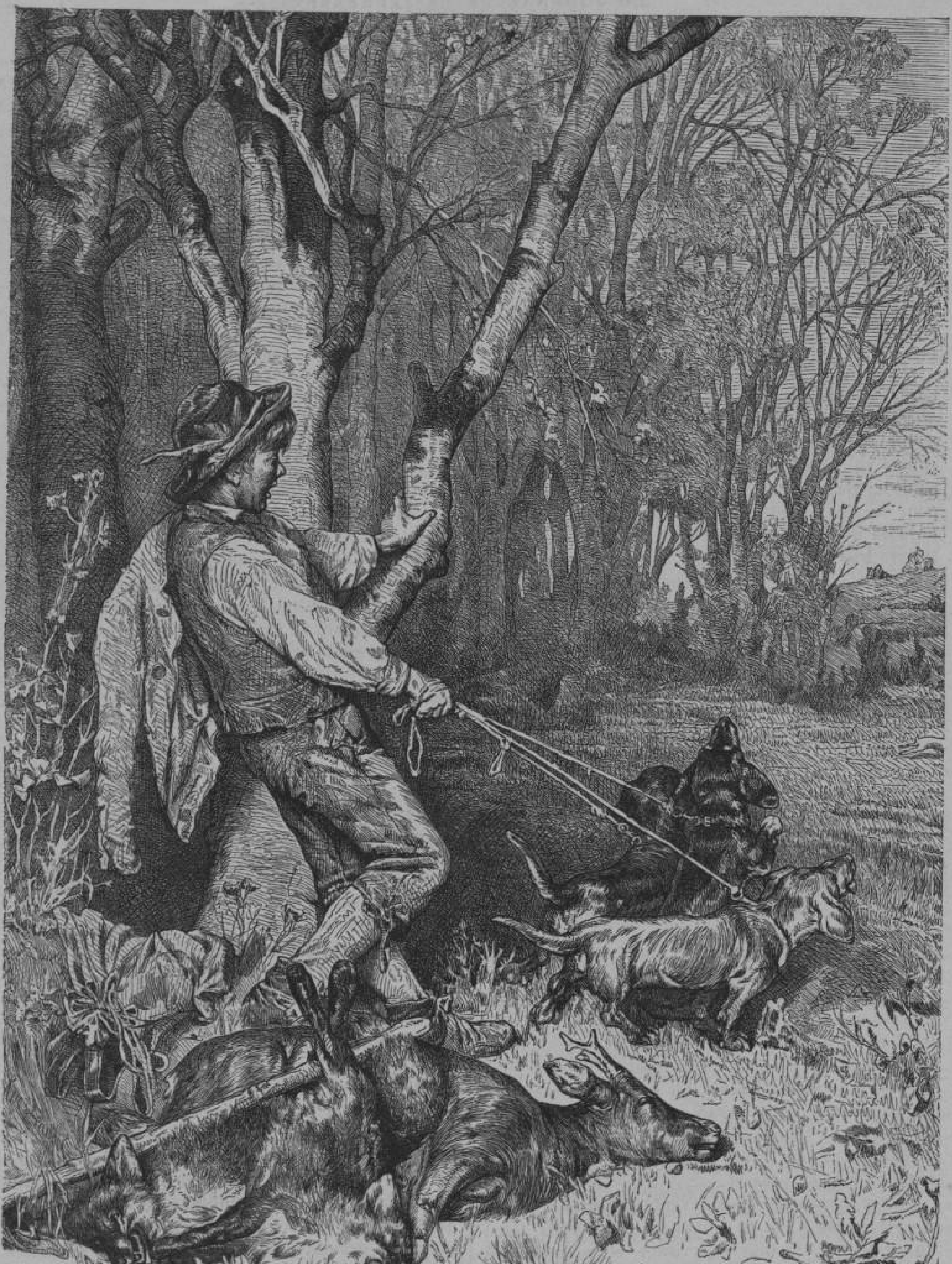
» Un grand quart d'heure se passe. De nouveau les voix donnent vers nous, et tout à coup, à vingt pas d'un des invités, un beau renard saute l'allée; un joli coup de fusil le roule et une minute après les chiens le pillent bravement.

« Fort bien, me dis-je, mais l'autre. »

» Les chiens sont ramenés à la sortie du terrier, remis sur la piste et les voilà partis de nouveau en quête, roulant comme des boules sur leurs jambes cagneuses.

» Cette fois, nous attendons une demi-heure, les voix se rapprochent et le second renard vient sauter l'allée presque au même point que le premier. Un des invités tire et le manque. Mais les chiens sont derrière lui; nous courons à leur suite et arrivons juste à temps pour les voir s'enfiler tous les trois dans le terrier.

» Quel vacarme il se fit alors là-dessous. La bataille devait être rude, et monsieur, commençant à s'inquiéter, criait déjà à Jean d'aller chercher une pioche, quand nous voyons le renard sortir, et avant que l'un de nous puisse tirer, les chiens sont sur lui et l'étranglent en un clin d'œil.



Jean pouvait à peine les retenir. (P. 362, co 1.)

» Eh bien! père La Rivette, me dit monsieur en souriant, qu'est-ce que tu dis de cela?

— Ma foi, monsieur, je lui réponds, je n'aurais jamais cru que ce fussent d'aussi solides et d'aussi vaillantes bêtes.

— Oh! ce n'est pas tout, me dit-il, mes chiens ne sont pas encore rendus. Nous allons battre le bois et tâcher de fournir autre chose à ces messieurs. »

» Nous nous remettons en chemin; les chiens vont quêtant et les voilà sur la voie d'un chevreuil. Une heure durant, ils conduisent la bête et enfin la ramènent pour la faire tuer à M. Silvestre, qui l'étend par terre d'une balle.

» Nous voilà donc avec un chevreuil et deux renards. Croyez-vous que les bassets en avaient assez? Ah! bien oui; à peine Jean les avait-il rattachés qu'un lapin vient à traverser la prairie. Les braves chiens se démènent tellement que Jean pouvait à peine les retenir. Décidément, c'est un peu humiliant pour un vieux garde comme moi, mais, dans notre pays de Berry, je n'avais encore rien vu de pareil. Malgré leurs jambes torses et leur corps contrefait, les bassets de M. Silvestre rendraient des points à mon plus beau braque.

— Ce qui prouve, conclut sentencieusement le valet de chambre, qu'il ne faut pas juger les gens sur l'apparence. »

Ét. Leroux.

LES PILOTES D'ANGO[1]

CHAPITRE III

Nous ne pûmes trouver de chevaux de poste que le lendemain matin. Ayant rassemblé notre petit bagage, nous partîmes à huit heures de Saint-Denis, où commence la route de Normandie et où on nous loua nos chevaux. Nous continuâmes de nuit à Pontoise, après avoir soupé laissant le coucher pour rejoindre notre compagnie que nous trouvâmes vers les dix heures entre Pontoise et Magny, passé le Bord Haut de Vigny, chevauchant avec trois mules de bagage et deux valets de suite, bien tranquillement et sans se presser.

Pierre Crignon prit les devants et s'en alla parler à voix basse à M. de Verassan. Je les vis tous, en un instant, changer de visage et prendre des mines consternées, à l'exception du seul Jean Florin et de maître Etienne Picot. Puis, après s'être consultés un instant, ils continuèrent la route comme si de rien n'était. Outre les valets, deux nouveaux compagnons chevauchaient dans notre troupe, derrière Florin.

« Cap de Saint-Arnaud! dit le Gascon sitôt qu'il vit ces deux hommes, que Saint-Treignan me descousse si le grand n'est pas un Allemand des lansquenets de monsieur de Fleurange, et si le petit n'est pas un Espagnol des bandes de Pierre Navarre ou de tout autre bélître de par là les monts! Le diable soit d'eux. Que viennent-ils faire ici?

— N'ayez souci d'eux, notre ami, dit Crignon en clignant de l'œil. Du moment qu'ils sont dans la compagnie de Jean Florin, je réponds d'eux comme de moi-même. »

Notre route se poursuivit ainsi, sans trop de joyeux propos, et nous arrivâmes au Havre-de-Grâce sur l'heure du souper, le samedi au soir.

Étienne Picot, détachant de la selle de son cheval les sacs où il mettait ses papiers, parchemins et pièces à procès, dont il ne se séparait jamais, donna un grand coup de bonnet à la compagnie :

« Messieurs, nous dit-il, je m'en vais mettre un cierge à saint Yves, patron des avocats. Je suis à votre joli commandement jusqu'au départ et au delà, comme s'entend. Vous me trouverez toujours au logis de maître Gilles Lerouge, huissier à verge, si vous avez besoin de mes services pour quelque petit exploit ou quelque belle assignation. »

Pendant qu'Étienne Picot entrait par une rue, nous entrions par l'autre, et ne tardâmes pas à nous arrêter au bord de la mer devant une grosse tour ronde à la porte de laquelle se tenaient de nombreux valets. Sitôt qu'ils nous eurent vus, ils s'empressèrent autour de nous, prenant nos chevaux et notre bagage et faisant de profondes salutations à la compagnie. Nous passâmes par une grande salle basse, d'où nous montâmes des degrés. Jean de Verassan et Jean Florin nous conduisaient, on voyait qu'ils étaient chez eux.

« Ce logis, me dit Crignon, appartient à monsieur Jean Ango. Il l'a fait tout récemment construire, et y a reçu le roi notre Sire. Nous y logerons jusqu'à notre départ. »

La voûte des degrés était peinte de sphères d'or avec la devise : *Deus spes a juventute mea*. Au premier étage s'ouvrait une galerie tendue de belles tapisseries à personnages représentant des Indiens et des Mores. Là s'arrêtèrent M. de Verassan, Jean Florin et Jean Alfonse pour entrer dans leurs chambres. Au deuxième, les valets nous firent passer par une galerie tendue de tapisseries d'Arras représentant des feuillages parmi lesquels des tigres, des antilopes, et diverses autres bêtes. Nous entrâmes dans une grande et belle chambre dont les fenêtres garnies de vitres donnaient sur la mer. Elle était meublée de deux lits, de plusieurs coffres et siéges, d'une table. Dans le fond s'ouvrait une petite porte par laquelle on arrivait à des degrés en vis conduisant à une chambre bâtie sous les combles. Dans cette chambre, percée de larges et hautes fenêtres,

1. Suite. — Voyez pages 330 et 346.

on voyait appendus au mur ou placés sur des tablettes tous instruments nautiques, physiques et mathématiques, tels que astrolabes, sphères armillaires, cartes marines, arbalestilles, compas. Une grande *rose* était peinte sur un carton, avec ses 360 degrés, et les *Rins* des 32 vents, marqués au nord par une fleur de lys, à l'orient par une croix et à l'occident par un aigle à deux têtes.

« C'est ici, me dit Pierre Crignon, l'observatoire et cabinet d'études de MM. de Verassan, de Jean Alfonse et le mien, quand nous venons au Havre de Grâce. »

Des valets vinrent nous apporter des flambeaux et mettre la nappe, où ils placèrent un jambon avec des saucisses et plusieurs flacons du meilleur vin. Après souper, je fus me coucher, ayant Crignon pour compagnon de chambre. Les autres furent en deux autres chambres au même étage.

De bonne heure, Crignon me réveilla, criant à pleins poumons :

« Aux barres! houe! au quart! au quart! Debout, dormeur. Tout est viré!

— Combien de tours de sablier, maître? répondis-je en sautant du lit.

— Ha, ha, dit joyeusement Crignon, vous faites voir que vous avez déjà navigué, René, notre ami. Bon sang ne ment pas, et le Cadet de Gonneville sait répondre quand on parle à la marinière.

— Interrogez-moi pour voir, dis-je à Crignon cependant que nous nous lavions tous deux à grande eau.

— Bon cela. Or, répondez-moi, de par Dieu. Comment un bon pilote français doit-il commencer son livre de bord?

— Premièrement en invoquant Dieu, comme par exemple : Au nom de Dieu soit commencé le présent journal par moi, Pierre Crignon, premier pilote.

— C'est fort bien, dit Crignon. Vous l'entendez, mon ami. Oh! que vous l'entendez bien. Sauriez-vous me dire à présent quel est le pavillon de France?

— Les Français portent ordinairement le drapeau et l'écharpe blanche. Gueules ou rouge est couleur du combat : c'était la couleur de l'oriflamme, première bannière de France. Au surplus, il y a diverses bannières : bannière de combat, bannière de partance, bannière de conseil, bannière de paix, bannière d'aide ou d'assistance, bannière de la nation et bannière royale. Les navires normands portent pour bannière de nation l'échiquier d'argent et de sable, qui est noir.

— C'est fort bien, ami René. Dites-moi, quand doit-on amener le pavillon royal?

— Jamais! Le pavillon royal étant arboré ne se doit jamais abattre pour saluer, et si on veut contraindre de le faire, il faut s'excuser, ou finalement, à toute extrémité, se défendre et se perdre plutôt.

— Notre ami, dit Crignon, est-ce à la Sorbonne qu'on vous apprenait tout cela?

— Ma foi, dis-je en riant, je confesse que saint Thomas et Aristote n'ont jamais traité du pavillon, mais que je lisais plus volontiers, dans la bibliothèque de mon maître Oronce Finé, Giraldus et Albertus Florentinus, qui ont écrit sur la science navale en latin, ou le galant Cadamosto, qui en a raisonné en italien.

— Mais, dit Crignon, maître Oronce Finé vous a-t-il dit quelque chose sur l'art de trouver la longitude?

— Il nous a, dis-je, enseigné à trouver la différence des longitudes de deux lieux par l'observation d'une éclipse lunaire, ou à l'aide de la sphère armillaire. »

A ce moment on frappa à la porte. Pierre Crignon ouvrit, et un grand jeune homme vêtu à la marinière entra, en me saluant galamment et en donnant l'accolade à Crignon.

« Ami René, dit le pilote, donnez aussi l'accolade à ce mien ami, Pierre Mauclerc, astrologue. Pierre, voici mon deuxième pilote, le cadet de Gonneville, fils du feu capitaine Robert de Gonneville.

— De Gonneville-lès-Honfleur, dit l'astrologue en me donnant cordialement l'accolade. Mon gentilhomme, je vous souhaite le bonjour.

— Il est, dit Crignon, bon mathématicien, ayant étudié à Paris sous maître Oronce Finé, lecteur du roi. »

Mauclerc ôta son bonnet.

« Oronce Finé est un grand mathématicien, dit-il; je vous envie le plaisir d'avoir entendu ses leçons.

— Il sera aussi, dit Crignon, bon marinier et bon pilote, certainement. Il a lu Cadamosto, connaît les pavillons, et sait prendre longitude par l'observation d'une éclipse lunaire et au moyen de la sphère armillaire.

— Cap de Saint-Arnaud, dit Chamouillac en entrant accompagné de Braguibus, des longitudes, j'en connais plus de vingt ou trente! Pensez-vous que nous n'avons pas aussi des longitudes en Gascogne?

— Je le pense, mon ami, s'écria Crignon, et ce galant Pierre Mauclerc, astrologue, le pense aussi.

— Vous êtes astrologue, monsieur? dit Chamouillac.

— Pour vous servir, monsieur, répondit Mauclerc.

— Or bien, dit Chamouillac, tirez-moi mon horoscope, alors.

— Je n'y entends rien, dit Pierre Mauclerc en souriant. J'observe les astres pour calculer la cosmographie, les latitudes, les longitudes...

— Cap de Saint-Arnaud, interrompit le Gascon, vous m'échauffez les oreilles de vos longitudes. Le diantre soit des longitudes! Qu'en faites-vous de vos longitudes?

— Notre ami, dit Crignon, sans elles nous ne saurions reconnaître en quel point de la terre nous sommes.

— J'enrage! s'écria le Gascon. Sans longitudes, vous ne sauriez reconnaître que vous êtes présentement au Havre de Grâce, dans ce logis apparte-

nant à M. le vicomte de Dieppe? Sans longitude, vous ne sauriez où est Rouen, où nous avons passé?

— Rouen, dit Mauclerc, est par 21 degrés 30 minutes de longitude, et 49 degrés 30 minutes de latitude, comme je l'ai calculé naguère.

— *Optimè!* s'écria Braguibus. Monsieur, vous êtes un véritable Ptolémée.

— Peuh, dit Mauclerc d'un ton quelque peu dédaigneux, je pense que nous en savons plus en notre temps que Ptolémée n'en savait au sien, et que Christophe Colomb ou Amerigo Vespucci, ou Magalhaens le noble Portugalais, pour ne pas parler de Pierre Crignon ici présent ou de M. de Verassan ou de Jean Alfonse, en remontreraient à Ptolémée sur l'hydrographie et la cosmographie.

— Vertus Dieu, dit Braguibus, comme vous y allez! En remontrer à Ptolémée!


Ce logis appartient à M. Jean Ango. (P. 362, col. 2).

— Le temps marche, notre ami, dit Crignon, et nos connaissances avec lui. Il n'y a pas encore bien longtemps que les nochers du lac Majeur, en Italie, voyant l'amiral André Doria louvoyer et se servir d'un vent de bouline, eux qui ne savent se servir du vent que quand ils l'ont entre deux écoutes, le tenaient pour sorcier; et pourtant, nous naviguons aisément à la bouline; ce nous est chose tout accoutumée, et en l'an 1501, les Portugalais....

— Le diable emporte les bélîtres, dit Chamouillac.

— Les Portugalais estimaient qu'Amerigo Vespucci s'était donné au diable parce qu'il savait calculer les longitudes.

— Les voici derechef! s'écria Chamouillac. Elles ne me laisseront pas d'aujourd'hui. Je les ai bien connues autrefois, autant qu'homme du monde, mais dans ces derniers temps, elles me sont un peu sorties de la mémoire. Je pense qu'il importe de les connaître pour le service du roi?

— Vous pensez bien, dit Crignon.

— Rappelez-moi donc un peu, si la compagnie le veut bien. »

Cependant, les varlets apportèrent un grand pâté, avec andouilles, saucisses et autres viandes, le tout accompagné de flacons à tas. Nous prîmes place autour de la table, et les premiers morceaux avalés, Pierre Crignon commença ainsi :

« Monsieur de Chamouillac et maître Braguibus, car vous Gonneville êtes de la marine et savez les choses, pour arriver plus facilement à connaître la situation de chaque partie de la terre et la distance de l'une à l'autre de ces parties, il est nécessaire de savoir ce qu'on entend par longitude et par latitude.

— Voici, dit Braguibus, qui est doctement parlé. Notre navire sera vraiment le jardin d'Academus, tel qu'il était à Athènes. Nous serons une école de philosophie flottante; je rêve de délices; ce ne sera que petits entretiens mignons, discussions aimables, et...

— Lettres royaux! messieurs! s'écria solennellement maître Etienne Picot en entrant. Lettres royaux! Lettres de marque!

— Debout! » dit Crignon en se levant le premier.

A côté d'Etienne Picot marchaient Jean Florin et un religieux cordelier. Derrière venaient Martin, l'Espagnol et Antoine Vasseur. Maître Picot tenait des papiers à la main, et les portait aussi dévotement qu'il eût fait d'un saint sacrement. Jean Florin avait la mine triomphante.

« Je crois, me dit Crignon à l'oreille, que nous n'allons pas nous amuser longtemps et que nous partirons prochainement.

— Messieurs, dit Florin, je vous donne le bonjour. Veuillez vous tenir prêts pour demain matin, jour de Saint-Étienne. A huit heures, nous entendrons la messe, et à dix heures, nous embarquerons. Maître Picot, informez la compagnie des lettres de marque que nous a octroyées le bon roi notre Sire. Il importe, avant de partir, que chacun connaisse notre bon droit.

— Messieurs, silence! cria maître Etienne Picot d'une voix glapissante : Ce 2ᵉ de mai de l'an de Grâce 1526, à la requête de maître Jean Florin, capitaine marinier, nous Étienne Picot, alloué près la cour de Honfleur et procureur dudit Jean Florin sur le navire appartenant à M. Jean Ango, vicomte de Dieppe, étant nommé ledit navire la *Pensée*, de la contenance de soixante-dix tonneaux ou environ — faisons savoir à tous pilotes, maîtres et compagnons enrôlés pour le service du roi sur ledit navire que le roi notre Sire a octroyé audit maître Jean Florin lettres de marques ou de représailles pour certaines

pilleries, ravages et offenses faites par les Espagnols et les Portugalais à des navires appartenant à M. Ango, susnommé, bourgeois du navire. Ledit Ango ayant assigné les Espagnols et Portugalais par assignation remise à leurs ambassadeurs à défaut de leurs personnes, et eux n'ayant voulu comparoir à l'effet de débattre le procès contradictoirement avec le requérant ou ses ayantsdroit, et ne pouvant se faire autrement Ango rendre justice, à la requête de la cour de Rouen il lui a été octroyé lettres de marque pour soi indemniser. Et avons été délégué, nous, maître Etienne Picot, pour apprécier et estimer à sa juste valeur ladite indemnité à prendre sur les Espagnols et les Portugalais, suivant les pièces, livres de raison, contrats, polices d'assurance et généralement tous papiers à nous remis par le requérant. A cet effet, avons assigné lesdits Espagnols à payer entre nos mains la somme de deux cent huit mille livres tournois et sept deniers pour indemnité, la somme de deux mille quatre cent vingt et une livres tournois, trois deniers et six liards pour frais du procès, épices, droits de greffe; et leur remettrons copie de ladite assignation, dont le coût est de onze livres et dix-huit sous; sans préjudice des intérêts courants et frais ultérieurs, comme est de justice.

— Et en outre, dit Jean Florin, je les assigne, moi, Jean Florin, devant la cour de Rouen, en réparation d'injures par eux dites à ma personne contrairement à mon honneur, comme de m'avoir appelé pirate, en quoi ils ont menti par la gorge.

— Voire, reprit Picot, pour cette injure notable et ce mensonge insigne, nous les poursuivrons, demandant à bon droit qu'ils soient condamnés à dommages intérêts et aux dépens, et à soi entendre appeler traîtres, ennemis de la foi et du roi, robbeurs, ladres, meurtriers et larrons.

— Ajoutez, dit Chamouillac, marouffes, bélîtres, pendards, et cent coups de bâton avec.

— Monsieur, dit gracieusement Etienne Picot, je le veux bien, en ce qui concerne les paroles; et j'en mettrai tant que vous voudrez, toutes vilenies qu'il vous plaira, pour huit sols l'injure. Mais pour coups de bâton, la coutume de Normandie n'est point d'en mettre dans les assignations.

— Je les baillerai donc moi-même, s'écria Chamouillac, suivant la coutume de Gascogne. Et cap de Saint-Arnaud, pour les injures, ne vous épargnez pas; vous pouvez en mettre pour cent écus et plus : je suis bon pour les payer.

— Mes amis, dit Jean Florin, à cette heure, il faut vous préparer à partir. Maître Crignon, vous ferez des avances de loyer à ceux des compagnons qui n'ont pas d'argent pour qu'ils puissent acheter les


A quoi bon des armes? disait-il. (P. 366, col. 1.)

armes qu'ils jugeront bon, et quelques petites marchandises dont ils feront le trafic à leur compte avec les Indiens. Mes amis, voici ce bon religieux de Saint-François, frère Nicolas Leboucher, qui nous accompagnera pour nous dire la messe, nous confesser de nos péchés et amener les sauvages des terres de là-bas à notre foi. Vous pouvez donc partir en toute assurance pour ce qui est de l'âme. Pour ce qui est du corps....

— Je m'en charge! dit Braguibus. C'est affaire à moi. Messieurs, j'emporte pour vous toutes drogues, gogues et senogues. N'ayez crainte : ceux qui mourront, je ferai leur anatomie, et j'expliquerai très-bien aux autres de quoi ils sont morts. Vous voyez, par ma mine, combien ma santé est riante et florissante. Je ne suis point de ces médecins tout catarrheux et sentant la fièvre. Je me porte bien, Dieu merci, et je suis content de voir que vous vous portez bien aussi. Je vous soignerai en latin, en grec, voire en hébreu si vous le désirez.

— Et pour vous hausser le cœur, dit solennellement Jean Florin en ôtant son bonnet, apprenez que M. Yves Lecouteux vient d'assurer le navire et les marchandises pour quatre-vingt mille livres, de sorte que tous risques et avaries seront remboursés, et que quand même nous irions au fond de l'eau, le bourgeois du navire n'y perdrait rien, car il serait indemnisé jusqu'au dernier sou. Mes amis, c'est une belle chose d'embarquer sur un tel navire que, partant avec des lettres de marque, il trouve assureur pour quatre-vingt mille livres tournois, et je suis plus fier de monter un navire si richement assuré que si le roi notre Sire m'avait fait chevalier de ses ordres. »

Après cette belle harangue, et les aimables promesses qu'on nous avait faites de nous anatomiser si nous trépassions et de faire donner quatre-vingt mille livres à M. Jean Ango si nous allions au fond de la mer, Jean Florin sortit fièrement, suivi de son inséparable Etienne Picot qui portait le bon droit des gens dans un sac, et de frère Nicolas Leboucher, à qui étaient commis les péchés de deux cents corsaires Normands.

Nous sortîmes nous-mêmes pour acheter nos équipements et nos armes. Pierre Mauclerc se chargea de nous avitailler de marchandises. Pour moi, j'eus chez un fripier pour 120 livres de pourpoints à la marinière presque neufs, deux hauts de chausse, six paires de bas, six chemises, un bon surcot de bure avec sa cagoule, et un bonnet de laine. Sur le conseil et sous la direction de Chamouillac, j'achetai un *Verdun* ayant une fleur de lis pour pommeau, une dague à la française, une arquebuse avec force mèches, ainsi que la poudrière et le cornet à pulvérin. J'achetai aussi une rondache, une brigantine et un morion. Braguibus ne voulait pas d'abord acheter d'armes ni offensives, ni défensives :

« A quoi bon des armes? disait-il. J'ai assez de moyens de tuer les gens.

— Je vous crois, mon ami, dit Crignon. La médecine vous en fournit amplement.

— Cap de Saint-Arnaud, dit Chamouillac, si vous êtes assailli, comment vous défendrez-vous?

— Monsieur notre ami, dit Braguibus, vous me verrez, au premier choc, me mettre à vau de route comme Horace, *relicta non bene parmula*. Je suis peu belliqueux, par vocation. Voudriez-vous que je fusse comme la lance d'Achille, dont la rouille guérissait les blessures qu'elle faisait? Voudriez-vous me voir, comme une autre Pénélope, défaire avec le tranchant de mon badelaire ce que j'ai réparé avec mes drogues?

— Que saint Treignan me descousse, s'écria le valeureux Chamouillac si je connais votre Horace et votre Achille. Si Horace s'est mis à vau de route, c'est qu'il était traître au roi, je vous le dis à votre barbe. Nous n'en voulons pas de tels ici. Il faut vous équiper, notre ami.

— Alors, dit Braguibus, je dois donc me résoudre à entreprendre le métier des armes. Bon. Je ne fais rien à demi. Me voici déjà devenu un foudre de guerre. Apportez-moi le glaive de Persée, la lance d'Hector, le bouclier d'Enée, le casque de Turnus. Je veux des armes forgées par Vulcain.

— Monsieur, dit l'armurier, nous n'en avons point céans de celui que vous dites; mais je vous assure que celles que je vends, moi, Jérôme Coutard qui vous parle, sont aussi bonnes qu'elles, voire que celles de Tolède.

— Il faut nous en contenter, dit Braguibus. Je prends donc ce morion; il me plaît. Je prends pareillement cette pertuisane; j'aime les pertuisanes; l'ayant au poing, je pertuiserai le corps de nos ennemis.

— Il vous faut aussi une arquebuse, dit Chamouillac.

— Point, point, dit Braguibus. Entre mes mains, elle serait inutile, *telum imbelle sine ictu*. Vos arquebuses font trop de fracas.

— Cap de Saint-Arnaud, s'écria Chamouillac, l'amitié que j'ai pour vous ne permet pas que je vous laisse partir sans arquebuse.

— Voire, dit Braguibus, mais si mon arquebuse est chargée de poudre, elle pourrait bien partir sans moi.

— Vous équivoquez, mon ami, s'écria Chamouillac. Vous avez de l'esprit autant qu'en Gascogne. Prenez cette arquebuse, pour l'amour de moi. Je vous enseignerai comment il faut en user. »

Vaincu par l'entêtement de Chamouillac, Braguibus se décida, et emporta son arquebuse qu'il appelait *tormentum bellicum* et sa pertuisane qu'il tenait le fer en bas. Il fallut ensuite le conduire chez les droguistes, et apothicaires où il fit provision de tout ce qui lui était nécessaire. Donnant alors son arquebuse à l'un des garçons apothicaires qui emportaient ses drogues dans une manne, et sa pertuisane à l'autre sur la tête duquel il plaça son

morion, il empoigna ses livres d'un air assuré, et nous dit en toute allégresse :

« Messieurs, j'ai présentement mon artillerie. Marchons. Devant cette mienne arquebuse médicale, Mars lui-même ne tiendrait pas le champ. J'ai emporté dans ma valise avec mes bésicles et instruments de chirurgie, un Hippocrate et un Galien. Marchons. La victoire nous est assurée, et le roi catholique n'a qu'à bien se tenir. »

Nous suivîmes Braguibus, riant jusqu'aux larmes. De fait, on ne vit jamais homme aussi joyeux que ce bon médecin.

« Mes amis, dit Crignon, allez avec Vasseur qui vous conduira, porter ces hardes et ces armes à bord de la *Pensée*. Pour Gonneville et moi nous allons à notre hôtel réunir tous les instruments qui nous sont nécessaires dans notre profession de pilotes. Nous nous reverrons ce soir à souper, et demain.....

— Et demain, dit Braguibus, nous dirons un long adieu au plaisant pays de France.

— Non, notre ami, dit Crignon en lui serrant la main. Nous ne ferons que lui dire au revoir, et nous partirons joyeusement, comme doivent partir d'honnêtes gens, montant sur mer pour le service du roi. »

LÉON CAHUN.

A suivre.



LES

PANTOUFLES D'ABOU-KAREM

A Bagdad vivait un vieux marchand, d'une avarice effroyable. On l'appelait Abou-Karem. Quoiqu'il fût fort riche, il ne portait que des haillons, un turban en toile grossière dont on ne pouvait plus distinguer la couleur primitive. Mais la chose la plus étrange, c'étaient ses pantoufles : un assemblage de pièces et de morceaux comme le manteau d'un mendiant, et des semelles criblées de gros clous. Depuis dix ans les plus patients savetiers de la ville avaient employé leur industrie à rejoindre les différents morceaux de cette chaussure, et elle était d'un tel poids que pour donner une idée d'un lourd fardeau on disait : « C'est lourd comme les pantoufles d'Abou-Karem. »

Un matin, le rapace marchand qui flairait toutes les bonnes occasions s'en alla sur la place de la ville et y acheta à très-bas prix un assortiment de cristaux. Quelques jours plus tard il apprit qu'un parfumeur embarrassé dans ses affaires avait de l'eau de rose à vendre. Il profita de la gêne de ce pauvre homme pour acheter la précieuse denrée à moitié au-dessous de sa valeur. C'est la coutume des marchands orientaux d'inviter leurs amis à une fête quand ils ont conclu un marché avantageux. Abou-Karem était enchanté du sien, mais pas un instant l'idée ne lui vint de dépenser en un banquet une parcelle de son bénéfice. Seulement il se décida à prendre un bain. Depuis longtemps il n'avait osé se permettre un tel luxe. En sortant de sa demeure il rencontre un de ses amis qui, le voyant cheminer péniblement avec ses horribles pantoufles, lui dit qu'il devrait bien en acheter d'autres.

« J'y ai déjà songé, répliqua Abou-Karem. Mais, toute réflexion faite, je vois que celles-ci ne sont pas si mauvaises et peuvent me servir encore longtemps. »

Quand il eut fini ses ablutions, repris ses loques et le lambeau de toile dont il faisait sa coiffure, il trouva à la place de ses savates tant de fois recousues, rapiécées, reclouées, une paire de belles pantoufles toutes neuves. Il pensa que c'était un présent généreux de l'ami qu'il avait rencontré le matin, les mit lestement à ses pieds et s'en retourna au logis, enchanté d'être gratuitement si bien chaussé.

Par malheur, cette brillante chaussure appartenait au cadi de Bagdad qui, à peu près à la même heure que le marchand, était venu dans la même maison de bains.

Qu'on se figure la colère de ce redoutable magistrat, lorsque ses esclaves, après avoir de tout côté cherché ses pantoufles, ne trouvèrent que celles d'Abou-Karem. Aussitôt l'avare marchand fut arrêté et traîné devant le cadi comme un voleur. En vain il essaya de se défendre. Personne ne voulut l'écouter. Il fut jeté en prison et n'en sortit qu'à la condition de payer une amende avec laquelle il aurait pu acheter une quantité de belles choses.

A son retour dans sa maison, il saisit avec rage les pantoufles, cause de son désastre, et, pour ne plus les voir, les jette dans le Tigre, qui coule sous ses fenêtres. Quelques jours après, des pêcheurs tirent du fleuve un lourd filet; sans doute une proie extraordinaire y est enfermée, et déjà ils se réjouissent, et voilà qu'au lieu du poisson qu'ils espéraient prendre, ils découvrent les pantoufles d'Abou-Karem dont les clous ont rompu les mailles de leur instrument de travail. Ils les arrachent avec fureur de leur filet déchiré, et les lancent contre la fenêtre du marchand : elles tombent dans sa chambre, brisent les flacons d'eau de rose et les cristaux dont il espérait tirer un beau bénéfice.

« Ah! maudites pantoufles! s'écria-t-il en rentrant et en voyant le dégât de ses marchandises, désormais vous ne me nuirez plus. » Il prend une bêche, descend dans son jardin, y creuse un large trou et y enterre ses abominables semelles avec leurs clous. Mais un voisin, qui est son ennemi, l'a vu faire ce travail. Il court chez le gouverneur et lui dit que l'heureux Abou-Karem venait de trouver dans son jardin un trésor. Il n'en fallait pas plus pour exciter la convoitise du puissant fonctionnaire. En vain le marchand proteste contre l'imposture de son voisin; en vain il jure qu'il n'a creusé la terre que pour enfouir ses pantoufles. En vain, pour prouver la vérité de son récit, il exhibe la fatale chaussure. L'âpre gouverneur ne veut pas le croire et le condamne à une amende considérable.

Abou-Karem sort de la demeure de son implacable juge tenant à la main ses pantoufles qui n'ont pu servir à prouver son innocence. « Non, s'écrie-t-il avec un accent de désespoir, non, je ne veux plus y toucher, je ne veux plus les voir. »

A ces mots, il les jeta dans un aqueduc touchant au palais du gouverneur. Par malheur, elles tombent dans un tuyau déjà obstrué et arrêtent complétement le cours de l'eau. Alors, de tout côté, des réclamations et des cris de colère. Les ingénieurs appelés en toute hâte se mettent à chercher la cause de cet accident, découvrent les lourds sabots d'Abou-Karem et n'ont garde d'avouer que par leur négligence le conduit était déjà embourbé. C'est Abou-Karem qui a fait tout le mal, sans doute pour se venger du gouverneur.

Il est de nouveau arrêté, et de nouveau condamné à une grosse amende. Mais on lui remet avec soin ses pantoufles.

« Que faire? dit-il, je les ai livrées à l'eau et à la terre d'une façon comme de l'autre, elles m'ont été également funestes. Il ne me reste plus qu'à les livrer au feu. Mais comme elles sont si trempées d'eau et de boue, il faut d'abord les faire sécher. »



Les pantoufles d'Abou-Karem. (P. 367, col. 1).

En disant ces mots il les porte sur sa terrasse. Hélas! ses infortunes n'étaient pas finies. Un chien rôdant sur une terrasse voisine saute sur celle du malheureux Abou-Karem, joue avec les abominables pantoufles, en traîne une jusqu'au bord du toit, la laisse tomber sur la tête d'une femme qui passait au pied de la maison, tenant un enfant dans ses bras. Sur la plainte du mari, Abou-Karem est aussitôt arrêté, et condamné plus rigoureusement que jamais pour avoir failli tuer par son imprudence une mère et son enfant.

Après avoir entendu prononcer sa sentence, Karem se retourna gravement vers le cadi et lui dit : « Très-redouté juge, je me soumets humblement à mon arrêt. Je payerai mon amende et subierai mon châtiment. Mais je vous en conjure, protégez-moi contre mes effroyables pantoufles. Elles sont cause que j'ai été mis en prison, humilié, ruiné, menacé d'une peine capitale. Qui sait à quels périls elles peuvent encore m'exposer. Soyez juste et laissez-moi espérer que les malheurs qu'elles produiront ne me seront plus attribués, à moi, mais à ces engins des mauvais esprits. »

Le cadi accéda à cette requête, et promit de garder près de lui les fatales pantoufles. En même temps il dit à l'avare Abou-Karem que la véritable économie consiste non point à amasser sans relâche de l'argent, mais à ne faire que de justes dépenses.

X. Marmier,

de l'Académie française.



Voilà des nouvelles (P. 370, col. 2.)

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN[1]

XXVI

Où le baron de Thoiray attache le grelot.

La marquise de Vauclain est sûre de son fait, maintenant : les preuves qu'elle cherchait, les preuves qu'elle désirait si ardemment trouver, les preuves qui devaient lui permettre de chasser Élisabeth du château de Vauclain, elle les a vues de ses yeux, elle les a tenues entre ses mains : pourquoi donc ne sévit-elle pas? Ah! c'est que, pour convaincre cette femme, qui mentira peut-être, qui niera son véritable nom, il faudrait lui dire en face où on l'a appris, ce nom qu'elle cachait si bien : et la marquise de Vauclain a peur de rougir sous le regard de cette femme. Et puis, les raisons qui l'ont déjà retenue n'ont rien perdu de leur puissance. Pauline aime toujours autant son institutrice, Pauline souffrira toujours autant de son départ, Pauline ne se laissera pas séparer d'elle sans protester, sans demander au moins pourquoi on la lui enlève; et la marquise, pas plus que par le passé, n'a de bonnes raisons à lui donner, car elle ne peut pas lui dire : « Je la chasse, parce qu'elle est ta mère. » Et voilà pourquoi, après une nuit de réflexions et de tourments, la marquise a laissé rentrer Élisabeth sous son toit, le lendemain de l'orage; voilà pourquoi la pauvre mère peut continuer ses soins et ses leçons à son enfant; voilà enfin pourquoi, quoiqu'un mois se soit passé depuis que la marquise sait son nom véritable, Élisabeth habite encore le château de Vauclain.

Mais la vie y est bien triste et bien sombre. La marquise, amère, irritée, est redevenue muette comme aux mauvais jours, et son visage révèle les orages de son âme; Pauline, de qui les caresses et les douces paroles n'ont plus le pouvoir de la dérider, se tait aussi, et rêve toute seule; et Élisabeth tremble et se sent devinée. Mme de Vauclain ne lui parle plus jamais, elle lui répond à peine quelques mots brefs et secs, elle cherche visiblement à avoir le moins de rapports possible avec elle. Élisabeth pressent déjà le malheur qui la menace; elle voit, comme un point noir qui grandit et se rapproche, le jour où sa fille lui sera enlevée, et son cœur se brise en y pensant. L'idée ne lui vient pas qu'elle pourrait se défendre, lutter, qu'elle a des droits sacrés, qu'elle triompherait sans doute : et quand cette idée lui viendrait, à quoi bon? Faire un procès à la mère de Paul, attirer l'attention du monde malveillant et railleur sur sa douloureuse destinée, passer dans l'esprit du public pour une intrigante qui revendique une fortune et un rang qu'elle a escroqués autrefois? Élisabeth ne ferait pas cela : elle a donné sa fille quand elle croyait mourir, pour que l'enfant ne restât pas sans asile et sans pain, et sa fille a trouvé près de son aïeule tout ce qui était dû à l'enfant de Paul de Vauclain ; tant pis pour la mère si elle n'a pas rempli les conditions du pacte, si elle n'a pas su mourir! Elle espère bien qu'elle ne survivra pas longtemps cette fois! Ses joues se creusent, son visage perd l'air de jeunesse que le bonheur lui avait rendu; et la marquise se dit, en entendant la toux sèche qui lui déchire la poitrine : « Ce serait une solution, de l'envoyer dans le midi pour sa santé... »

1. Suite. — Voy. pages 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337 et 353.

La santé de Pauline commence aussi à s'altérer. Ce qui se passe autour d'elle l'inquiète et l'attriste; elle ne peut comprendre pourquoi Mme Limeuil arrête sur elle des regards si désolés, et elle lui demande parfois : « Pourquoi me regardez-vous ainsi? » Élisabeth s'efforce de sourire en lui répondant : « C'est que je veux faire votre portrait. » Pauline la croit : elle n'a pas l'habitude de douter de sa parole; mais elle voit qu'elle est triste et qu'elle souffre, et la pauvre enfant souffre elle aussi, et pleure souvent quand elle a vu les yeux de Mme Limeuil rougis par une nuit de larmes.

Les domestiques constatent « qu'il y a quelque chose, » mais comme ce quelque chose est venu peu à peu, ils n'en sont pas aussi frappés que l'est le baron, lorsqu'il revient à Vauclain après le départ de sa goutte. « Eh! mon Dieu! dit-il à part soi, que s'est-il donc passé? est-ce ici le château de la Belle au bois dormant? On ne cause plus, on ne rit plus, on ne fait plus de musique, les gens vont et viennent comme des ombres et se regardent de travers, à moins qu'ils n'aient des larmes plein les yeux, comme cela arrive sans cesse à Mme Limeuil et à cette pauvre mignonne..... On dirait qu'une méchante fée a passé par ici et a tout glacé d'un coup de sa baguette. Les soirées étaient si gaies pendant le séjour de Roger..... Il faudra absolument tirer cela au clair. »

Quelques années auparavant, le baron se fût fort peu inquiété de « tirer cela au clair ». S'appuyant sur ce principe, « qu'il ne faut pas se mêler des affaires d'autrui, » il s'en serait retourné tranquillement chez lui et aurait cherché des distractions dans d'autres parages, jusqu'au jour où les habitants de Vauclain auraient repris leur belle humeur. Mais depuis sept ans bien passés que Pauline était au château, M. de Thoiray avait pris l'habitude de s'occuper d'elle. Il l'avait fait d'abord parce que cela l'amusait; puis ce goût frivole, à peu près pareil à celui d'un enfant pour un joujou, était devenu un intérêt de cœur. Il s'était attaché à Mme Limeuil parce qu'elle avait pour Pauline de vrais soins de mère, et maintenant il les réunissait toutes deux dans son affection et souffrait réellement de leur peine. Et puis, cette idée romanesque, que l'institutrice pourrait bien être la mère de l'enfant, s'était emparée de son esprit. Il recueillait tous les indices, et Élisabeth lui paraissait si digne d'être marquise de Vauclain, qu'il en était venu à désirer que ce fût vrai. Comment s'en assurer? D'abord, il fallait savoir si la véritable Élisabeth Morland, femme — non, veuve du marquis de Vauclain — était réellement morte. On avait, dans le temps, négligé de s'en assurer : ce qu'on souhaitait alors, c'était de ne plus jamais entendre parler d'elle. On avait eu tort: lui-même s'accusait d'avoir agi légèrement, car enfin, quand Pauline serait en âge d'être mariée, il faudrait bien se procurer les preuves de la mort de sa mère, pour pouvoir se passer de son consentement. « Il nous faudrait un bon acte bien authentique, pensait le baron, un acte signé par des magistrats, comme celui qu'on nous a envoyé d'Australie après la mort de ce pauvre Paul... Ah! après tout, qu'est-ce que cela prouve, les actes? On a retrouvé des corps mutilés, dépouillés de leurs vêtements; on a cru reconnaître parmi ces visages défigurés celui de Paul de Vauclain, à sa barbe et à ses cheveux noirs et frisés..... Ce n'est peut-être pas une preuve suffisante, cela! et je ne serais pas étonné qu'il nous tombât du ciel un de ces jours. Quel coup de théâtre! et que ferait la marquise? Ma foi, je ne suis pas de force à le deviner. »

Le résultat de ce monologue fut une active correspondance que M. de Thoiray noua et entretint avec l'Angleterre. Et un beau jour, après avoir parcouru une volumineuse lettre ornée d'un cachet officiel, il demanda sa voiture et dit en se frottant les mains : « Bon! voici de quoi tâter le terrain. Avant de se risquer davantage, il faut voir l'effet que ceci va produire. »

Une heure après, il était à Vauclain. Il monta vivement chez la marquise et lui dit à brûle-pourpoint :

« Voilà des nouvelles! cette lettre-là est du directeur de l'hôpital de *** à Londres.

— Et quelles affaires avez-vous donc avec les directeurs des hôpitaux de Londres? répondit la marquise évidemment contrariée.

— Vous ne le devinez pas? Si, je vois à votre mine que vous le devinez. Je me suis inquiété de l'avenir de Pauline : un jour viendra où il nous faudra la preuve légale de la mort de sa mère, et plus tôt on fera faire les recherches, moins on aura de peine à se la procurer : cela ne fait pas de doute, n'est-ce pas? Eh bien, j'ai écrit, en indiquant à peu près la date, l'année et le mois, du moins; et après bien des tentatives, je suis enfin arrivé à un premier résultat. Tenez : « Élisabeth de Vauclain, née Morland, entrée à l'hôpital le 29 septembre 18.., sortie guérie le 3 décembre de la même année. » Vous voyez : la maladie a été longue, mais la dame en question n'est pas morte cette fois-là : c'est un fait acquis.

— Je n'ai pas de peine à le croire, répondit sèchement la marquise.

— Non? pourquoi donc? est-ce que cette idée-là vous était venue, qu'elle vivait encore? Enfin j'en suis là de mes recherches : à présent, je vais tâcher de savoir ce qu'elle est devenue depuis. Ce sera plus difficile, mais avec du temps et de la patience... »

« Pauline! » appela dans le vestibule la voix de Mme Limeuil.

Un léger bruit se fit entendre derrière le paravent qui partageait la chambre de la marquise, chambre trop grande pour être chaude malgré les énormes bûches que fournissaient à la cheminée les chênes des bois de Vauclain. Ce jour-là, il ne faisait pas froid, et le paravent, au lieu d'entourer le fauteuil de la marquise, avait été reculé au fond de

la pièce, où il formait tout près de la porte un corridor éclairé par la moitié d'une fenêtre.

« Pauline! » appela de nouveau l'institutrice.

La voix de l'enfant répondit du haut de l'escalier : « Me voilà. »

On entendit bientôt après ses pas légers sur les marches.

«Est-ce qu'elle était là? » dit la marquise avec inquiétude en désignant le paravent.

M. de Thoiray se leva et alla voir.

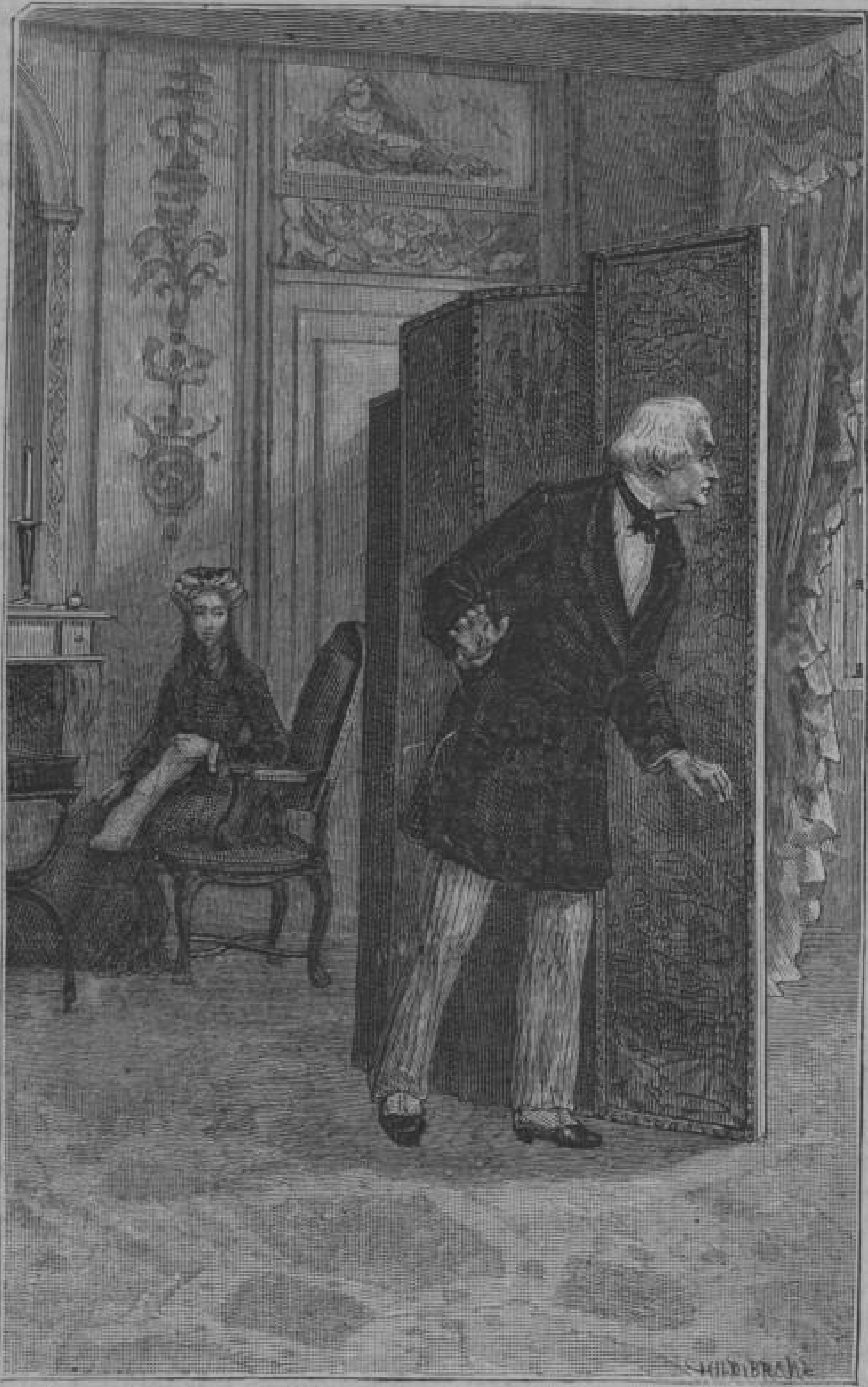
« Je ne crois pas, dit-il, il n'y a rien qui dénote son passage, pas de bout de ruban, pas de fleur brisée comme elle en sème partout, pas de chaise dérangée ; et puis elle n'aurait pas pu répondre si vite du côté opposé à celui-ci. Elle sortait de sa chambre, probablement.

— Espérons-le! Mais vous devriez bien être plus prudent, et ne pas venir me causer de pareilles choses sans être sûr que personne ne peut les entendre.

— *Mea culpa*, ma chère nièce; j'ai mérité d'être grondé, et je ne le ferai plus, comme disent les enfants. Mais revenons à la nouvelle que j'apporte. Qu'en dites-vous?

— Je dis qu'elle ne m'étonne pas : j'ai mes raisons pour cela.

— Quelles raisons? Est-ce que vous avez fait des recherches, de votre côté? est-ce que vous avez découvert?...



M. de Thoiray alla voir. (P. 371, col. 1.)

— Je n'ai pas fait de recherches; mais je suis sûre... sûre, entendez-vous bien? que cette femme est Mme Limeuil. »

Le baron fit un soubresaut.

« Pas possible!... Elle... elle ne vous l'a pas dit? quelle preuve avez-vous?

— Des preuves, des preuves... balbutia la marquise, qui ne voulait pas dire quelles preuves elle avait. Je vous dis que j'en suis sûre!

— Et alors? »

Le baron ne se risquait pas : il avait voulu amener peu à peu Mme de Vauclain à deviner et à pardonner, et si le premier point s'était trouvé besogne faite, le second lui semblait plus que douteux. La marquise ne le laissa pas longtemps dans l'ignorance de ses sentiments :

« Alors? reprit-elle, alors, dès que j'aurai trouvé un moyen de la chasser d'ici sans désespérer Pauline, elle n'y restera pas longtemps, je vous le jure! Vous dire ce que je souffre depuis que j'ai deviné son mensonge, non, je ne le peux pas... Elle souffre, elle aussi, je le vois bien; le remords la ronge, et elle se sent devinée... Elle est ici, chez moi!

— Tout cela, ce ne sont pas des preuves, répondit tranquillement le baron. Mais en supposant que ce soit vrai, avez-vous bien réfléchi à ce que vous voulez faire? Après tout, si vous la chassez quand

elle se contentait d'une si petite place, elle peut vous réclamer à la fois l'enfant et la fortune de Paul : et les tribunaux lui donneront gain de cause, vous pouvez en être sûre. Et puis, quel scandale qu'un procès pareil!

— La fortune! est-ce que j'y tiens, à la fortune! On lui donnera de l'argent, tout l'argent qu'elle voudra : il n'y aura pas besoin de procès pour cela. Et si elle veut le château, je lui laisserai le château, j'emmènerai Pauline et je m'en irai vivre avec elle n'importe où...

— Ta, ta, ta, ta! calmez-vous, ma nièce, et envisagez les choses sous un jour plus vrai. Il est probable que si elle tenait à la fortune elle l'aurait réclamée depuis longtemps; c'est donc à l'enfant qu'elle tient : la couperez-vous en deux, comme le conseillait le sage Salomon dans un cas analogue? Moi, je pense que ce que vous aurez de mieux à faire, c'est de vous tenir tranquille, tant qu'elle se contentera de vivre modestement en institutrice salariée. Mais je ne peux pas croire que ce soit elle : sûrement vous devez vous tromper. Ce serait trop beau, cette abnégation, ce sacrifice; un pareil amour maternel ne se serait jamais vu.... Si c'était vrai, il faudrait lui élever des statues, à cette femme-là! Ma foi, je voudrais que ce fût vrai, pour l'honneur de l'espèce humaine. »

La marquise haussa les épaules.

« Vous ne serez jamais sérieux! Il me semble que ce serait pourtant le cas...

— Moi, pas sérieux! Par exemple! C'est vous qui avez besoin de réfléchir sérieusement à ce que je vous dis : si cette femme est une intrigante, vous devez la ménager; et si ce n'en est pas une... eh bien oui, je vous le dis, si ce n'en est pas une, je vous défie de ne pas vous incliner devant une telle vertu. »

La marquise ne répondit pas.

M. de Thoiray parla bientôt d'autre chose, jugeant qu'il en avait suffisamment dit là-dessus pour ce jour-là.



XXVII

Pauline n'est plus une enfant.

Le baron s'était trompé; Pauline était assez vive pour se glisser dans le vestibule et répondre à l'appel de son nom en paraissant sortir de sa chambre, en un laps de temps qui n'aurait pas seulement suffi à M. de Thoiray pour aller de son fauteuil au paravent. C'était bien elle qui était là, seule, oisive, assise sur le marchepied de la haute fenêtre, perdue dans sa triste rêverie, lorsque la voix du baron était venue frapper son oreille. Elle s'était levée avec empressement pour venir saluer son vieil ami; mais les paroles qu'elle avait entendues lui avaient paru si étranges, qu'elle était restée immobile; et là, pour la première fois, elle avait appris le nom de sa mère. En même temps, deux autres idées avaient frappé son esprit. Sa mère était vivante, bien vivante, puisque le baron parlait de rechercher ce qu'elle était devenue : sa mère, à peu près au moment où Pauline avait commencé à habiter Vauclain, avait passé plusieurs mois à l'hôpital!

Bouleversée par ces révélations, elle restait là, espérant qu'elle allait en apprendre davantage, lorsque Mme Limeuil l'appela; et elle s'enfuit sur la pointe du pied, sentant d'instinct qu'il ne fallait pas que sa grand'mère s'aperçût de sa présence.

Elle était si pâle en arrivant auprès de Mme Limeuil, que celle-ci s'en inquiéta :

« Qu'avez-vous donc, ma chérie, lui dit-elle, êtes-vous malade? comme vous êtes pâle!

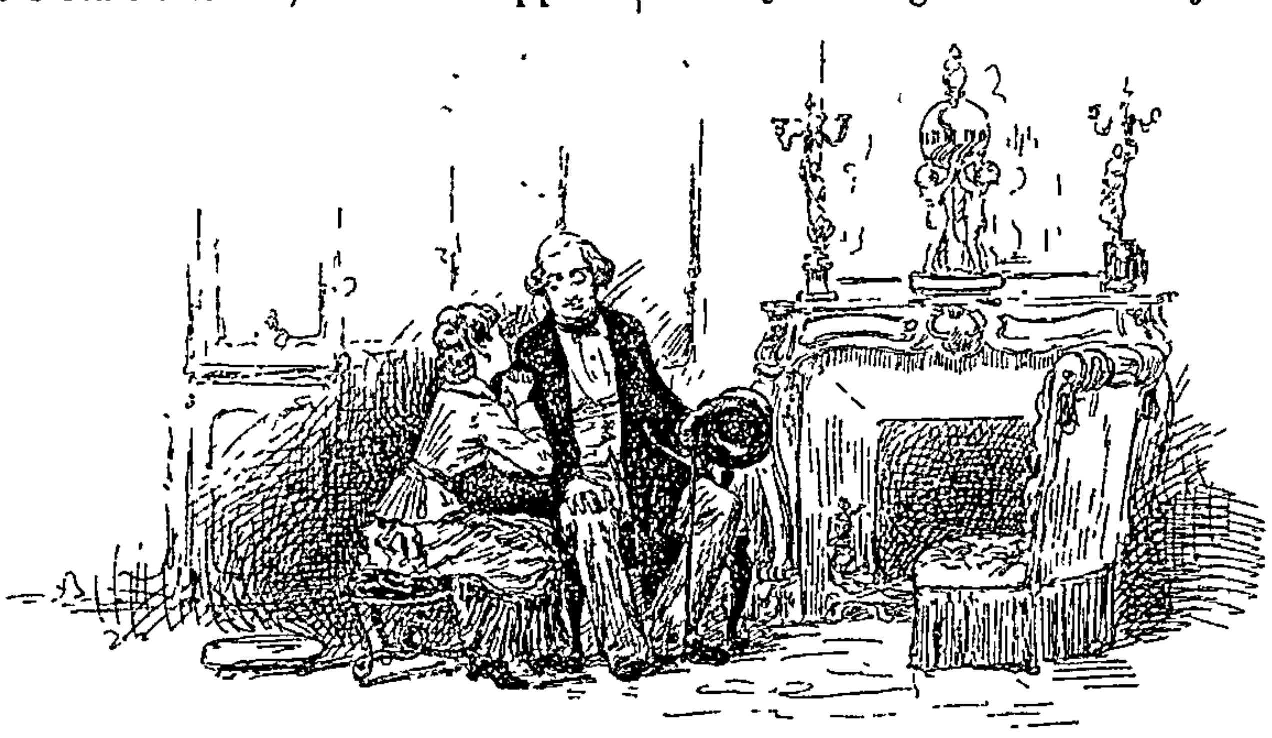
— Je ne sais pas... j'ai eu froid, je crois, » balbutia l'enfant.

Élisabeth n'osa pas insister, quoiqu'elle devinât que Pauline ne disait pas toute la vérité. Elle l'entoura de ses bras caressants et l'emmena se chauffer en cherchant à la distraire de son chagrin très-visible. Pauline fit effort pour lui répondre, mais au fond de son cœur elle écoutait sans cesse une voix qui disait : « Ma mère n'est pas morte! ma mère a été malade à l'hôpital! »

Ceci la confondait, et elle cherchait en vain à comprendre. Elle se rappelait que sa mère lui avait dit, en l'embrassant pour la dernière fois : « Tu vas aller chez une dame qui est la mère de ton pauvre papa, et il faut que tu l'aimes bien. » Sa mère n'était pas à l'hôpital à ce moment-là : quand donc y était-elle allée? Ce devait être tout de suite après; car Pauline savait à quelle époque elle était arrivée au château. Tous les ans, le 2 octobre, Mariette lui disait : « Il y a aujourd'hui tant d'années que vous êtes ici. » Et calculant les dates, Pauline trouvait que sa mère devait déjà être entrée à l'hôpital quand mistress Brown l'avait amenée au château. Sa mère l'avait donc confiée à mistress Brown, parce qu'elle se sentait malade et ne

pouvait plus la garder? Oui, ce devait être cela : elle l'aimait tant, sa mère, elle ne se serait jamais décidée à l'envoyer loin d'elle, si elle n'avait pas cru mourir. Mais elle n'était pas morte, le baron l'avait dit : pourquoi donc, depuis sept ans passés, n'avait-elle pas repris sa fille? Peut-être qu'elle l'avait demandée à la marquise, et que la marquise n'avait pas voulu la lui rendre? Sa mère, sa mère chérie, où était-elle maintenant? que faisait-elle? Elle n'était pas heureuse, certainement : c'était impossible qu'elle fût heureuse sans Pauline. Et le cœur de l'enfant s'élançait dans un transport d'amour et de douleur vers cette mère absente qui pleurait sans doute en l'appelant.

Pauline n'était plus l'enfant désarmée et sans appui qui ne savait que pleurer et se réfugier dans des chimères pour fuir les tristesses de sa destinée; son caractère s'était affermi, elle avait appris à réfléchir et à raisonner, et elle était capable de mûrir une résolution et d'exécuter un projet. Elle songea longtemps aux paroles du baron et à celles de Mme de Vauclain, se rappelant tous les mots qu'ils avaient dits et l'accent de leurs voix, et elle finit par tirer ses conclusions. La marquise était toujours hostile à « Élisabeth de Vauclain, née Morland » ; cela ressortait de tout ce que Pauline avait pu observer. Mais le baron semblait, sinon bienveillant, du moins indifférent : il n'avait pas de parti pris contre sa mère, il voulait seulement savoir ce qu'elle était devenue, sans souhaiter lui nuire. Il aimait Pauline, et Pauline n'était pas intimidée avec lui; si elle le trouvait seul, elle oserait lui demander... Oui, elle l'oserait; et en attendant l'occasion favorable, elle préparait ses questions, changeant sans cesse ses formules pour arriver à trouver la plus persuasive.



Elle vint s'asseoir près de lui. (P. 373, col. 2.)

L'occasion ne se présenta pas de sitôt : le baron était taujours au salon en compagnie de Mme de Vauclain, ou bien Mme Limeuil se trouvait là, et Pauline pensait que le baron ne voudrait pas lui répondre devant Mme Limeuil. Puis la goutte le retint à Thoiray : enfin il se passa un mois avant que Pauline pût le rencontrer seul. Pendant ce mois-là, Mariette remarqua plus d'une fois que « la petite reprenait ses airs de songe-creux, ce qui n'était pas bon signe à son âge », et Élisabeth s'inquiéta souvent de sa pâleur et de sa tristesse.

Enfin, un jour d'hiver, l'occasion se présenta. Mme de Vauclain était allée à la ville pour affaire, et Élisabeth s'était rendue au moulin pour voir la mère Raviaud qui était malade. Elle n'avait pas voulu emmener Pauline qui toussait un peu. Pauline regardait à travers les vitres pour guetter son retour, quand elle aperçut la voiture du baron dans l'avenue. Elle courut recevoir son vieil ami, fut encore plus prévenante que de coutume, l'installa au coin du feu dans le grand fauteuil de la marquise, et vint s'asseoir près de lui sur une chaise basse, non sans s'être assurée que toutes les portes étaient bien fermées. Puis elle lui prit la main.

« Mon oncle... »

Sa voix était si tremblante, et sa main aussi, que M. de Thoiray en fut tout surpris et la regarda en face.

« Quelle figure elle a aujourd'hui! se dit-il. On dirait une femme et non plus une enfant. Eh! treize ans, c'est presque une jeune fille... Que peut-elle avoir, la pauvre mignonne? Quelqu'un lui aura fait de la peine... l'air qu'on respire ici sent la tristesse, depuis quelque temps.»

Pauline reprit :

« Mon oncle, j'aurais une question à vous faire... mais vous n'en parlerez pas? à personne, entendez vous? ce sera un secret entre nous deux, si vous le voulez bien...

— Oh! la petite enjôleuse! » pensa le baron en écoutant les inflexions caressantes de sa voix et en regardant la jolie tête aux yeux suppliants qui se levait vers lui. « Allons, parlez, mignonne, reprit-il tout haut; je suis très-discret, moi! un vrai tombeau pour les secrets! S'agit-il d'une surprise à faire à la marquise, ou à cette bonne Mme Limeuil? ou bien de quelque joujou cassé à faire raccommoder? »

Pauline eut un sourire qui n'était plus d'une enfant :

« Mon oncle, j'ai bientôt treize ans, et vous savez bien que j'ai sujet de penser à autre chose qu'à des joujoux. Je ne suis pas malheureuse..... »

Si elle n'était pas malheureuse, pourquoi donc sa bouche tremblait-elle comme celle d'un enfant qui va pleurer? Le baron se fit cette question, et il serra amicalement la petite main de Pauline.

« Je ne suis pas malheureuse ici, répéta la jeune fille, mais pourtant... je suis orpheline, mon oncle...»

L'oncle hocha la tête.

« Je suis orpheline... de père, au moins... Mais ma mère? ma mère, mon cher oncle... dites-moi, je vous en prie, je vous en supplie! est-ce que ma mère est morte aussi? »

Et l'enfant joignait ses deux mains, et pleurait tout à fait. Le baron avait bien envie d'en faire autant.

« Allons, chère petite, calmons-nous, voyons... je ne puis guère répondre à cette question-là, moi, je ne l'ai pas vue mourir... on n'a pas de certitude...

— Mon oncle, dit Pauline en se redressant, dites-moi tout. J'ai entendu... par hasard... ou plutôt je pense que Dieu s'en est mêlé... je vous ai entendu dire à ma grand'mère qu'Elisabeth de Vauclain, née Morland, était sortie guérie d'un hôpital de Londres... C'était ma mère... Mon oncle, pourquoi ma mère était-elle à l'hôpital? »

Le baron ne s'attendait point à cette question-là, aussi ne trouva-t-il rien à y répondre.

« Vous ne répondez pas, mon oncle, dit l'enfant. Je sais bien qui va à l'hôpital : ce sont les pauvres : ma grand'mère serait malade qu'elle n'irait pas; j'ai été malade quand j'étais enfant, et on ne m'y a pas portée. Pourquoi donc ma grand'-mère y a-t-elle laissé aller la femme de son fils? une marquise de Vauclain à l'hôpital!

— Non, ma chère enfant, s'écria le baron, non, vous vous trompez, votre grand'mère n'en savait rien, elle n'aurait pas laissé faire cela! Votre pauvre mère était fière, mon enfant, aussi fière que son mari; quand la marquise a refusé de les recevoir, ils ont refusé, eux, l'argent qu'elle leur envoyait et qui appartenait à votre père... C'est en voulant en gagner pour remplacer celui-là qu'il a péri, le pauvre Paul! et sa veuve n'a pas demandé ce qui lui revenait... Votre grand'mère aurait trouvé moyen de le lui faire recevoir, sans doute, mais les événements ont marché si vite... et puis elle a été très-malade, votre grand'mère, après la mort de son fils... Enfin, votre pauvre mère s'est sentie si faible et si malade qu'elle a cru qu'elle allait mourir, et c'est alors qu'elle vous a envoyée ici et qu'elle est allée à l'hôpital. Nous croyions qu'elle y était morte, et j'ai eu toutes les peines du monde à retrouver ses traces : nous ne savions même pas à quel hôpital elle était allée! »

Pauline, le menton dans sa main, les yeux fixés sur le baron, écoutait ses explications embarrassées. Elle n'en était pas complétement satisfaite, le baron le voyait bien. Pourtant elle parut s'en contenter et reprit :

« Et après, mon oncle, vous ne savez pas ce qu'elle est devenue?

— Non. J'ai écrit, cherché, je m'en occupe encore : je n'ai pas obtenu de résultat.

— Mais vous ne vous découragez pas, mon cher oncle! vous la retrouverez, vous me la rendrez, n'est-ce pas? Oh! pourquoi ne l'avez-vous pas cherchée plus tôt! »

Le pourquoi, le baron n'avait nulle envie de le lui dire, d'autant plus qu'il commençait à trouver détestables les raisons qui lui avaient paru excellentes autrefois. Il promit à l'enfant de faire de son mieux. Mais elle n'avait pas l'air de compter beaucoup sur lui.

« Qu'est-ce que ma grand'mère reprochait donc à maman? dit-elle tout à coup.

— Rien : oh! rien. Mais elle trouvait mauvais que son fils épousât en pays étranger une institutrice qu'elle ne connaissait pas.

— Elle était institutrice? alors elle aura sans doute recommencé à donner des leçons... Avez-vous fait chercher parmi les institutrices de Londres, mon oncle?

— Vous oubliez qu'il y en a beaucoup, mon enfant; mais en effet, on pourra essayer... en supposant qu'elle soit restée à Londres, encore! »

Le retour de la marquise mit fin à l'entretien.

Pauline n'eut que le temps de dire tout bas à M. de Thoiray : « Vous l'avez promis, vous la chercherez! » et elle se sauva. Elle n'avait pas envie de rencontrer sa grand'mère, et elle continua à l'éviter et à avoir avec elle moins d'abandon que par le passé. Elle ne l'accusait plus, à la vérité, d'avoir laissé aller à l'hôpital la femme de son fils; mais elle ne comprenait pas qu'en apprenant la mort de ce fils, elle n'eût pas appelé à elle la veuve et l'orpheline que ce coup venait de frapper en même temps; elle ne comprenait pas qu'on eût tant attendu pour s'informer de ce que sa mère était devenue, et son affection pour sa grand'mère avait peine à résister à ses réflexions : l'enfant se faisait juge.

La marquise réfléchissait, elle aussi. Elle observait Élisabeth, se disant avec rage que cette femme, si elle le voulait, pouvait lui enlever Pauline : et, puisqu'elle le pouvait, pourquoi ne le voulait-elle pas? Avait-elle pitié de l'aïeule? avait-elle des remords de lui avoir enlevé son fils? ou bien avait-elle, dans sa vie errante, commis quelque acte d'improbité qui l'obligeât à se cacher? Non : la marquise n'était pas aveuglée par son ressentiment au point d'admettre une telle supposition : la vie d'Elisabeth depuis qu'elle était en Poitou protestait contre toute accusation, et Mme de Vauclain commençait à comprendre les paroles du baron : « Si c'est vrai, je vous défie de ne pas vous incliner devant une telle vertu. »

Oui, elle commençait à admettre comme possible que, sans arrière-pensée de cupidité ou d'ambition, sans désir de revenir sur la parole donnée (et encore l'avait-elle bien donnée, sa parole?) une mère eût été affamée de revoir son enfant, et que, pour se rapprocher d'elle, elle n'eût pas reculé devant un déguisement, devant une supercherie. Oui, elle commençait à excuser cette supercherie, qui ne faisait de tort à personne qu'à celle qui la commettait; oui, elle était confondue par cet amour maternel, supérieur

au sien qui n'avait su ni se sacrifier ni pardonner, et elle se sentait vaincue par tant d'abnégation.

Elle repassait dans son esprit tout ce qu'elle avait vu d'Élisabeth depuis qu'elle la connaissait, et, se rappelant ses soins, son respect, sa déférence, l'intérêt qu'elle paraissait prendre à tout ce qui la concernait, ses efforts pour la distraire ou l'égayer, les paroles consolantes qu'elle savait trouver quand elle la voyait triste, la marquise se disait avec étonnement : « Elle ne me hait donc pas!... elle me pardonne alors? » Cette idée lui rendait une partie de sa colère : subir le pardon de cette femme! son orgueil ne pouvait le supporter. Elle avait encore un autre tourment. « L'a-t-elle dit à l'enfant? » se demandait-elle; et elle les épiait toutes les deux pour voir si la mère et la fille ne s'entendaient pas pour la tromper.

Depuis l'aventure du paravent, elle s'apercevait du changement de Pauline : l'enfant était triste, préoccupée, contrainte avec sa grand'mère, et sa santé s'altérait visiblement : elle avait sûrement entendu une partie de l'entretien, mais laquelle? Le commencement lui avait appris le nom de sa mère, ce qui n'avait nulle importance; elle avait pu entendre aussi que cette mère vivait, et cela suffisait pour la troubler; mais enfin, on ne lui avait jamais affirmé que cette mère fût morte. Mais avait-elle entendu ces paroles de sa grand'mère : « Je suis sûre que cette femme est Mme Limeuil? » La marquise avait beau fouiller ses souvenirs, elle ne pouvait se rappeler à quel moment de l'entretien Mme Limeuil avait appelé Pauline. Cette préoccupation la rendit imprudente; elle essaya de sonder Pauline là-dessus sans en avoir l'air, et elle ne réussit qu'à faire deviner à l'enfant qu'il y avait un mystère dans la maison.

Une fois sur cette pente, l'imagination de la jeune fille alla vite. Rapportant tout à son idée fixe, elle jugea que ce mystère devait concerner sa mère : sans doute, on savait où elle était : pourquoi le baron ne le lui disait-il pas? Elle remarqua qu'il évitait de se trouver seul avec elle, et cela confirma ses soupçons : elle le guetta et finit par le saisir en tête à tête pour le questionner rapidement. Le baron, pris au piége, balbutia, ne sut pas mentir; il jura bien que ses nouvelles recherches n'avaient pas abouti, ce qui était vrai; mais trop sincère pour s'en tenir à cette restriction mentale, il n'osa pas affirmer nettement à Pauline, qui le pressait de questions, qu'il ne savait absolument rien; et il s'esquiva, la laissant désolée de n'avoir plus confiance en lui.

« Il sait où elle est, et il ne veut pas me le dire! Que craint-on donc? que je me sauve du château pour aller la retrouver? Mais où peut-elle être? Si elle était bien loin, il me semble qu'on ne pourrait pas avoir cette crainte-là... il faut qu'elle soit tout près... à Poitiers, dans quelque couvent? cachée dans le village, peut-être? mais non, je connais tout le monde, dans le village... Oh!... mon Dieu! si c'était *elle!* »

Si c'était *elle!* Cette idée, qui venait de frapper l'esprit de Pauline, y jeta tout à coup comme un trait de lumière. Elle! celle qui partageait sa vie depuis quatre ans, celle qui l'enveloppait d'un amour si constant, si tendre; elle, qui n'avait jamais parlé de son passé à Pauline que le jour où elle lui avait dit : « Je retrouve ma petite fille en vous! » Élisabeth Morland était une institutrice : quoi d'étonnant que, veuve et sans ressource, elle eût cherché à gagner sa vie comme quand elle était jeune fille? Quoi d'étonnant aussi qu'elle fût venue en France, en Poitou, pour se rapprocher de son enfant? L'enfant se rappelait l'émotion que lui avait causée son premier baiser à Varnac, ce baiser pareil à ceux de sa mère... Oh! était-ce elle? comment pouvait-elle avoir ce cruel courage, de se cacher de son enfant! Elle craignait peut-être que Pauline ne sût pas garder son secret : mais Pauline le garderait! Elle ne lui en parlerait même pas à elle; elle ne demanderait rien au baron, qui ne voulait pas lui dire la vérité; elle ne dirait rien à sa grand'mère : sans doute sa pauvre chère mère était sûre que la marquise de Vauclain la chasserait si elle la reconnaissait, puisqu'elle se cachait si bien d'elle! C'était à Pauline de les rapprocher, de les réconcilier, de les amener à s'aimer. Du côté de sa mère, ce ne serait pas difficile : elle avait toujours parlé de la marquise avec respect et affection : mais du côté de sa grand'mère! Pauline sentait là un grand danger, elle craignait de l'augmenter en y touchant... Et si elle se trompait! si Mme Limeuil n'était pas sa mère? car Pauline n'en était pas sûre, après tout. Le doute dévorait la pauvre enfant; elle regardait son institutrice, et la question qu'elle brûlait de lui faire était toujours sur ses lèvres. Mais elle ne la lui faisait pas : elle avait peur de la réponse, et se disait toute tremblante au fond de son cœur : « Oh! si ce n'était pas elle, j'en mourrais! »

A suivre. Mme COLOMB.

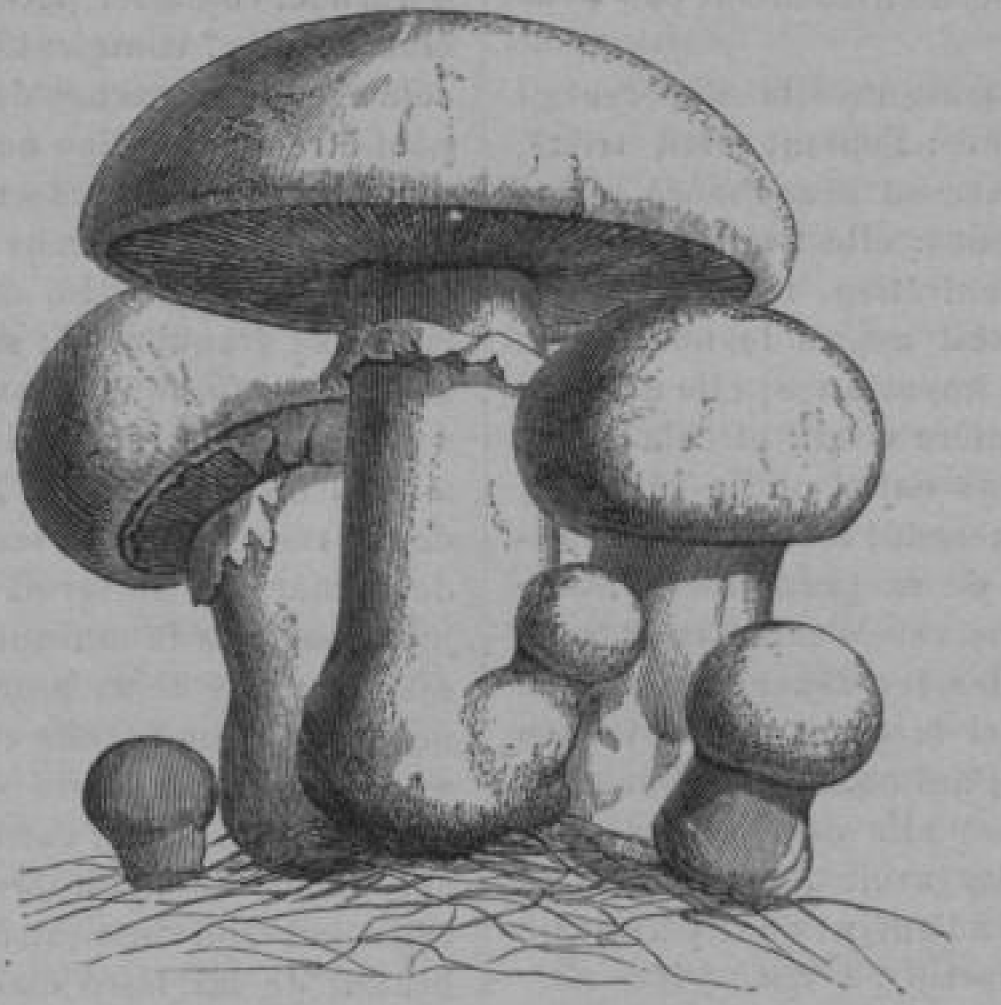


LES CHAMPIGNONS

Les champignons forment une des plus curieuses et des plus considérables familles du monde végétal. Affectant des formes innombrables, ils croissent spontanément dans toutes les parties du monde, et on pourrait les considérer comme une manne providentielle, si, pour une cause qui nous échappe, Dieu ne s'était plu à dissimuler sous les mêmes formes et les mêmes couleurs les poisons les plus redoutables à côté des éléments comestibles les plus exquis.

Il n'est pas, en effet, de poison plus terrible que celui que recèlent certains champignons, et telle est malheureusement la similitude de ces espèces vénéneuses avec les espèces comestibles, que l'œil le plus exercé risque souvent de s'y tromper.

Cependant, nous possédons dans nos pays de nombreuses espèces de champignons qui offrent une nourriture saine et délicate, mais la connaissance imparfaite qu'on en a généralement fait que leur usage est peu répandu. Les champignons entrent abondamment, cependant, dans la nourriture des indigènes de nombreux pays. En Australie, les kangourous, dit-on, les recherchent et les dévorent avec avidité, et dans la Terre-de-Feu une curieuse espèce, qui vient sur les branches vivantes des hêtres, nommée *cythara Darwini*, a pendant de longues périodes formé la partie la plus substantielle de l'alimentation des naturels.



Agaric comestible ou champignon de couche.

Dans l'Europe septentrionale, différentes espèces de champignons forment un article de consommation journalière. En Norvége, en Suède et en Russie, des espèces que nous considérons comme vénéneuses ou ne valant pas la peine d'être récoltées, sont mises en conserve en quantités considérables pour servir pendant les hivers rigoureux. Diverses espèces d'agarics sont fréquemment employées dans l'Europe septentrionale, où l'on mange aussi en quantités énormes trois ou quatre espèces de bolets. En Russie, toutes les espèces comestibles, dont nous regardons ici un certain nombre comme malsaines, sont ou grillées dans du beurre et de l'huile ou bouillies dans l'eau. On les conserve ensuite pendant plusieurs mois dans du vinaigre mêlé de poivre et d'autres condiments plus forts encore. Des tonnes de champignons comestibles sont séchés annuellement dans des fours pour venir en aide pendant l'hiver aux habitants de l'Europe septentrionale. D'immenses forêts de pins fournissent ces champignons.

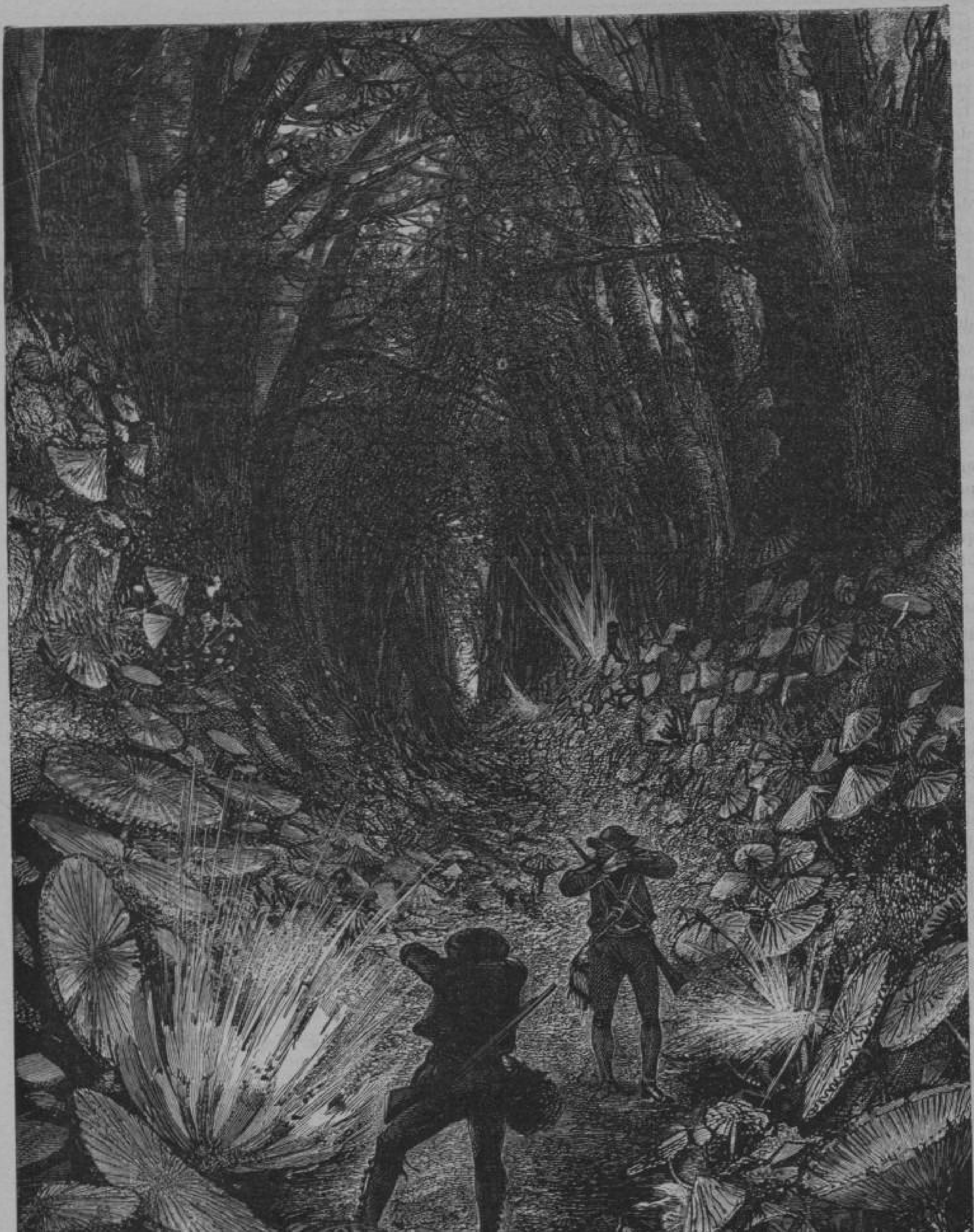
Les seules espèces qui soient actuellement d'un usage répandu en France et en Angleterre sont l'agaric comestible ou champignon de couche, l'agaric *arvensis*, la truffe comestible, la morille délicieuse, le *cèpe* ou bolet comestible que prisent tant les méridionaux. Nous mangeons également la *fistulina hepatica*, parasite du chêne commun, dont le jus est excellent; quant au goût de ce champignon, c'est celui du foie de veau. Le petit champignon, appelé communément *mousseron*, que l'on trouve souvent en abondance dans les prairies, est, parmi les espèces comestibles, une des meilleures, soit qu'on mange ce champignon frais ou desséché.

Les champignons vénéneux sont fort abondants dans nos pays, mais ils sont toujours de petites dimensions. Dans les pays tropicaux, ces cryptogames atteignent souvent des proportions gigantesques; en Amérique principalement ils infestent de vastes territoires dont ils rendent même les abords dangereux.

M. Poussielgue nous décrit, dans son charmant récit de voyage en Floride, une de ces régions pestilentielles :

« Nous contournâmes, dit-il, un ravin trop escarpé pour qu'on pût y descendre, et nous y entrâmes par une de ses extrémités. Une insupportable odeur de moisissure et des effluves cadavériques nous montèrent à la gorge; la moisissure était partout. Les mares stagnantes étaient couvertes d'une huile croupie, verdâtre, qui à la moindre agitation s'irisait de violet, comme de l'essence tombée dans l'eau; le sol même était enduit d'une efflorescence blanchâtre qui se collait aux pieds et nous faisait glisser. Aucun végétal autre que les champignons et les mousses ne pouvait vivre dans ce milieu infect et dépourvu d'air. De vieux troncs d'arbres centenaires corrodés par l'humidité gisaient çà et là, décharnés comme des squelettes, n'ayant plus d'autre usage que celu de nourrir les champignons qui croissaient vigoureusement sur cette pourriture végétale.

» Je vis là des apiospores, grosses masses gélatineuses et transparentes qui se collent aux parois des



Le ravin des champignons (P. 378, col. 1.)

rochers, d'où elles laissent suinter goutte à goutte un liquide jaunâtre et empesté; des phylacies, qui ressemblent à des morceaux de charbon agglomérés, mais dont le contact est si venimeux qu'il est dangereux d'en approcher même les doigts; des lentiums, d'un blanc si éclatant qu'on eût dit un écrin de perles soutenu par des pédoncules d'azur; des ustalés, gros agarics en forme de chapeau chinois, d'un rouge orange marbré d'argent, qui vivent en république au pied des arbres; puis, toute la famille des lycoperdacées, les géants de l'espèce; il y en avait d'aussi hauts que des enfants, étalant des chapeaux de plus de deux mètres de diamètre; ceux-là étaient roses et ressemblaient à de vastes parapluies; d'autres plus nombreux, des pézizes, avaient la forme d'une coupe et étaient de couleur bois; l'intérieur ressemblait à une grande marmite.

» Nous nous avancions à la file les uns des autres entre les rangées de champignons géants, non sans une certaine appréhension. Dans cette gorge, à travers cette végétation antédiluvienne, il me semblait que quelque monstre étrange allait m'apparaître, débris des âges passés, conservé dans cette moisissure.

» Soudain, Maurice, qui venait le dernier, glissa sur un tronc d'arbre pourri, et en tombant alla choquer un des plus gros champignons : celui-ci fit explosion avec une détonation semblable à un coup de fusil, et lança en l'air un nuage de spores. Alors le ravin tout entier retentit de détonations; les champignons, défendant leur demeure contre l'invasion de profanes étrangers, éclataient de tous côtés comme des caissons d'artillerie! Étonnés par ces bruits insolites, aveuglés par la poussière rouge, qui, retombant en pluie sur nos têtes, nous faisait éternuer et tousser, nous opérâmes une retraite précipitée.

» Cette fusillade, dirigée contre nous par des champignons, paraîtrait incroyable si nous ne donnions quelques mots d'explication. Les champignons de la famille des lycoperdacées ont, comme nombre d'autres végétaux, la faculté d'éclater bruyamment quand ils sont mûrs et qu'on les touche : la nature leur a donné ce moyen de répandre leur semence sur une vaste étendue de terrain; la poussière rouge qu'ils nous lançaient aux yeux se compose de spores imperceptibles, dont chacun contient un germe. L'ébranlement causé par la chute de Maurice, la détonation d'un des plus gros pézizes avaient mis tous les autres en branle. Voilà comment trois chasseurs furent mis en fuite par des champignons! »

Ces énormes champignons, malgré leur appareil guerrier, sont en somme de moindres ennemis de l'humanité que les humbles cryptogames qui remplissent nos forêts, cachant sous l'apparence du cèpe, du bolet, de l'oronge, des poisons subtils. Nul ne peut se méprendre sur la qualité des premiers, tandis que les autres font tous les ans de nombreuses victimes parmi les habitants de nos campagnes.

Th. Lally.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE de 1878

Tous nos lecteurs ont déjà appris que le grand concours international de l'industrie, du commerce et des arts du monde entier a été solennellement ouvert le 1er mai par le maréchal de Mac-Mahon, président de la République française. Dès aujourd'hui les regards de l'Europe, que dis-je? de toutes les nations civilisées, vont être dirigés sur l'Exposition universelle de Paris. Aussi le *Journal de la Jeunesse* croirait manquer à sa tâche s'il ne tenait ses lecteurs au courant de tous les grands faits de cette immense entreprise. Ce n'est pas que nous ayons l'intention d'étudier les uns après les autres les produits exposés, ce serait sortir de notre cadre et aborder des points trop spéciaux. Nous considérerons plutôt l'Exposition comme un riche sujet d'études, qui nous fournira matière à des articles instructifs et intéressants. C'est ainsi qu'après avoir considéré dans son ensemble la partie matérielle de cette œuvre gigantesque, nous traiterons ensuite l'industrie des divers pays étrangers dans ce qu'elle a de plus caractéristique, et nous nous arrêterons sur nos gloires nationales, les Gobelins, Sèvres, etc. Dans un de nos prochains numéros, nos lecteurs recevront un plan détaillé de l'Exposition qui leur servira à suivre de loin ou de près nos pérégrinations à travers la grande cité de l'industrie.

LES PILOTES D'ANGO[1]

CHAPITRE IV

Le lendemain, après avoir entendu la messe, qui fut dite dans la nef de l'église de Saint-Maclou, nous partîmes ensemble pour nous rendre à bord de nos navires. L'embarquement se fit au milieu d'un grand concours de gens qui étaient venus pour nous dire adieu et voir le spectacle de notre départ. Jean Florin fit ses adieux à sa femme, et maître Picot parut accompagné de la sienne et de ses clercs portant derrière lui ses sacs à procès. Les adieux de Picot furent bien tristes et touchants.

« Gilles Bidouille, dit maître Picot à son premier clerc, donnez-moi ces sacs, et vous, petit saute-ruisseau, donnez-moi mes mitaines.

— Adieu, mon ami, dit mademoiselle Picot. Gardez-vous bien du serein sur le soir; vous êtes sujet à vous enrhumer.

— N'ayez crainte, mademoiselle Picot, dit l'alloué. N'oubliez pas de régler ces onze écus que je

1. Suite. — Voyez pages 330, 346 et 362.

dois au buvetier, et de poursuivre l'affaire Belavoine.

— Je n'y faillirai pas, mon ami, répondit mademoiselle Picot. Et vous, ne vous échauffez pas trop en remettant vos exploits.

— Maître Lerouge, dit Picot en donnant l'accolade à son ami, que Dieu vous garde.

— Adieu, maître Picot, dit Lerouge, adieu, fleur de la jurisprudence, miroir de l'équité. Sans faute, je ferai dire une messe à votre intention par mois, en la chapelle du Palais.

— Et moi, mon ami, dit mademoiselle Picot, pour me consoler de votre absence, j'irai à l'audience tous les jours.

— Adieu, m'amie, s'écria Picot attendri; vous êtes bien digne de porter mon nom. Votre tendresse me fend l'âme. Adieu; ayez bien soin que la poussière ne gâte pas nos meubles, et ne vous laissez manquer de rien. »

Finalement, environ vers onze heures, nous étions tous à bord des trois navires. Environ six heures après midi, nos ancres furent halées, les voiles mises haut, et nous partîmes du Havre de Grâce à la conduite d'un bon vent sud-est qui nous poussa sérieusement jusqu'au travers de la Hogue. Je pris le deuxième quart, vers minuit, en compagnie de Pierre Mauclerc, relevant Pierre Crignon qui s'en alla coucher. Nous couchions tous trois dans une chambre au-dessus de celle du capitaine, sur le château gaillard d'arrière.

Devant la chambre du capitaine, au milieu de la largeur du premier tillac et à couvert, était l'habitacle fait comme une armoire et percé de deux portes, une à tribord, l'autre à babord. Dans l'habitacle était la chandelle du quart allumée, la cloche du quart, les compas et les horloges de sable. Devant l'habitacle se tenait le matelot qui manie le gouvernail.

La chambre du canonnier et du maître, le magasin et la soute où se gardent les biscuits et les autres provisions sont sous la chambre du capitaine et le timon du gouvernail. Les lits des autres compagnons sont la plupart emboîtés autour du navire, et nommés *caintes*.

« Monsieur, dis-je à Pierre Mauclerc, je ne vois vraiment pas pourquoi je serais bien logé dans une chambre, quand ce bon religieux, frère Nicolas Leboucher, l'honnête Braguibus et le galant Chamouillac sont emboîtés dans une cainte. Je changerai avec l'un d'eux s'il vous plaît.

— Point du tout, dit l'astrologue. Ce serait contraire à la règle. Sur tous navires français, le pilote est toujours le second officier, pour l'honneur des sciences qu'il pratique et professe. Vous tiendrez le livre de bord pour commencer. Demain, nous prendrons ensemble la hauteur du soleil, à l'aide d'un astrolabe. Vous en savez l'usage?

— Oui, monsieur, répondis-je.

— Veille au timon, ho! le timon à babord! » cria Mauclerc à l'homme du gouvernail.

A trois heures, Crignon vint nous relever et j'allai me coucher, le cœur content d'avoir fait mon premier quart au service du roi.

Le samedi, 10e jour de mai, vers le soir, nous vîmes le cap de Finisterre, environ au sud-sud-est de nous, et courûmes au sud-sud-ouest toute la nuit.

Le dimanche 11e jour, nous eûmes bon vent du nord, courûmes au sud-sud-ouest, et le soir au sud avec vent arrière allant bon train.

Le 12e jour de mai, nous prîmes la hauteur du soleil à midi, et nous trouvâmes que nous étions à 39 degrés 10 minutes de la ligne. Tout ce jour et la nuit, nous courûmes au sud, bon vent arrière.

Le jeudi, 15e jour, fut prise la hauteur du soleil; nous étions à 32 degrés de la ligne et fîmes voile au sud-sud-ouest et au sud. Le vendredi, 16e jour, nous vîmes le cap de *Nun*, en la terre dite Afrique; au point du jour prîmes la hauteur, étions à 32 degrés de la ligne.

Le samedi, 17e, fîmes voile au sud-sud-ouest avec vent du nord: au soleil couchant, nous vîmes deux îles des Canaries, Forte-Aventure et Lancelot, à ouest-nord-ouest de nous.

« Voici, dit Pierre Crignon, l'île de Lancelot.

— De Lancelot qui fut l'ami de la reine Geniêvre et le compagnon d'Amadis? s'écria Chamouillac. Cap de Saint-Arnaud, il fut bon chevalier, et ses aventures sont plaisantes.

— Eh non! dit Crignon. Vous errez avec vos livres de chevalerie. C'est l'île de Lancelot Maloisel, pilote Dieppois, qui doubla le cap de Nun bien avant les Portugalais, découvrit les Canaries et fonda sur la côte d'Afrique un fort où il trafiquait de malaguette et d'ivoire avec les gens du pays, et qu'il appela le Petit Dieppe.

— Mais, dit Braguibus, il me semble avoir lu quelque part que les Portugais doublèrent les premiers le cap de Nun, le cap de Boïador, et passant la ligne, doublèrent après le cap des Tempêtes.

— Vertus Dieu, dit Crignon, j'enrage quand j'entends attribuer aux Portugais et aux Espagnols l'honneur de ce que firent avant eux les Français, et particulièrement les Normands.

— Navire sous vent à nous! cria la vigie du haut de la hune du grand mât. Navire à tribord sous vent à nous! »

Tout le monde sauta sur ses pieds. Avec Crignon, je courus sur le gaillard d'avant. Le soleil faisait miroiter la mer. Crignon, se couvrant les yeux de ses mains, s'écria : « C'est une caravelle espagnole! »

A l'instant même, j'entendis la voix de Mauclerc, qui criait au timonier : « Le heaume au vent, ho! »

Aussitôt, notre capitaine, Jean Florin, s'écriant plus terriblement que ne fait Stentor à la guerre de Troie :

« Pifre et Tabour, sur le tillac, ho! Sonnez le branle-bas de combat! Hissez le bourset de misaine, ho! »

Et tout de suite après :

« Mauclerc, chassez sur eux!

— Le heaume tout à tribord, ho! cria Mauclerc. Coupons la route à ces mâtins! »

En quelques instants, le branle-bas de combat fut terminé. On hissa au bout des vergues les *harpons* tranchants, faits en forme d'S pour couper à l'abordage les cordages de l'ennemi. On jeta au-dessus du tillac, entre le grand mât et le château gaillard d'arrière, un pont de cordes sur lequel parut Jean Florin, le coutelas nu à la main.

« Tribord amures, ho! cria le capitaine. Déferle le hunier de misaine et hisse la civadière, ho! Cous les bonnettes! Cargue le bourset de grand mât, ho! Le heaume à tribord.

— Tout est paré, cria Vasseur du château gaillard d'avant.

— Sus alors! cria le capitaine, et vive le roi François Ier! Vive le roi de France!

— Vive le roi de France! s'écrièrent joyeusement tous les compagnons.

— Hé, René, me cria Braguibus en sortant la tête par une écoutille, hé, mon ami, que signifient ces clameurs? Est-ce fini? Combien sont occis? Combien sont blessés? Faut-il que je vienne les panser? Avons-nous la victoire?

— Monsieur le médecin, dit doucement maître Étienne Picot, en montant l'échelle de la même écoutille et en passant par dessus Braguibus, monsieur notre compagnon, permettez que je sorte afin d'aller à mes affaires. »

L'alloué mit les pieds sur le tillac, baissa le panneau, et poussa le verrou, enfermant ainsi Braguibus.

« Bonjour, messieurs, dit maître Picot de sa voix la plus douce. Messieurs, je souhaite le bonjour à toute la compagnie. Jacques l'Écossais, mon ami, et vous Yves le Breton, avez-vous chargé de poudre fraîche mon premier clerc?

— Oui, notre maître, répondirent les deux matelots auxquels parlait l'alloué. Nous venons de le faire.

— C'est bien à vous, mes amis, dit maître Picot. Obligez-moi de me suivre, que je parle à ces Espagnols là-bas, car ils me semblent rebelles et contumaces. »

Disant ces mots, notre procureur entra sous le château gaillard d'avant, et se plaça près du grand canon de fer coulé de Périgord, qui s'y trouvait entre deux *coursiers* ou grands canons de fonte verte. Ce canon de fer coulé était celui qu'il appelait son premier clerc.

« Monsieur le religieux, notre père spirituel, s'écria Braguibus en sortant sa tête d'une autre écoutille, baillez-moi ceux que vous n'avez pas confessés, afin que je les panse et guérisse!

— Braguibus, mon enfant, répondit joyeusement frère Nicolas Leboucher, vous êtes bien bavard; ce n'est que péché véniel. Mais, je vous en prie, n'empêchez pas la manœuvre, car avec le capitaine Jean Florin, ce pourrait bien être péché mortel. »

Ce bon religieux, frère Nicolas, était bien le religieux le plus aimable qui fut jamais au monde; toujours charitable toujours priant, affable à un chacun, réconfortant les faibles, rabattant les superbes, et prêt à mettre la main à la manœuvre : vrai chapelain de navire normand, bon français et bon chrétien par dessus tout. Il s'était lié de grande amitié avec Braguibus, aimant autant les belles-lettres et les humanités que lui; ils s'entretenaient volontiers l'un l'autre de toutes sortes de matières métaphysiques, ardues et épineuses, pour occuper les loisirs de la navigation et passer agréablement le temps.



Les adieux de Picot furent touchants. (P. 378, col. 2.)

Chamouillac sortit dessous le pont de cordes sur lequel se tenait le capitaine, et où il s'était placé avec Martin l'Allemand, Miguel l'Espagnol et une dizaine de matelots, armés qui d'arquebuses, qui de demi-piques ferrées d'un pied et demi par le bout.

« Monsieur l'homme de loi, mon ami! s'écria-t-il, où êtes-vous? Si vous êtes céans, dites-leur pour cent écus d'injures. Je crois, cap de Saint-Arnaud, que c'est le vrai moment.

— Mort de ma vie, s'écria Jean Florin du haut de son pont, quelle navigation faisons-nous ici? Quels fous enragés avons-nous emmenés? Je vais jeter tous les bavards au fond de la mer, si je les entends grouiller encore une fois. »

Sur cette parole du capitaine, tout rentra dans le silence. On n'entendit plus que le craquement des mâts chargés de voiles, et le bruit de l'eau coupée par l'étrave. Nous avancions rapidement, gagnant

bien fort sur la route de la caravelle. Notre *Pensée* était armée de quinze gros canons, tous posés sur leur affût, avec les surbandes les serrant par les tourillons. Trois de ces canons étaient sous le château gaillard d'avant, et deux sous le château, gaillard d'arrière, dans la propre chambre du capitaine. Les dix autres étaient de chaque bord, sous le tillac, où commandait maître Antoine Vasseur. Ce tillac ou *pont de Caillebotte* était au milieu percé en treillis et ouvert à carreaux pour laisser évaporer la fumée de l'artillerie. Chacun des canons était bien amarré aux boucles ou *argants* qui sont à tribord et à babord du sabord par une grosse corde, laquelle perce l'affût sous la culasse : c'est la *drosse* qui donne liberté au canon de reculer de son sabord après qu'il a tiré, et l'arrête à demi-tillac.

Nous étions arrivés à un trait de canon de la caravelle ; je m'attendais à une bataille terrible.

« Maître Picot, cria le capitaine, êtes-vous paré ?

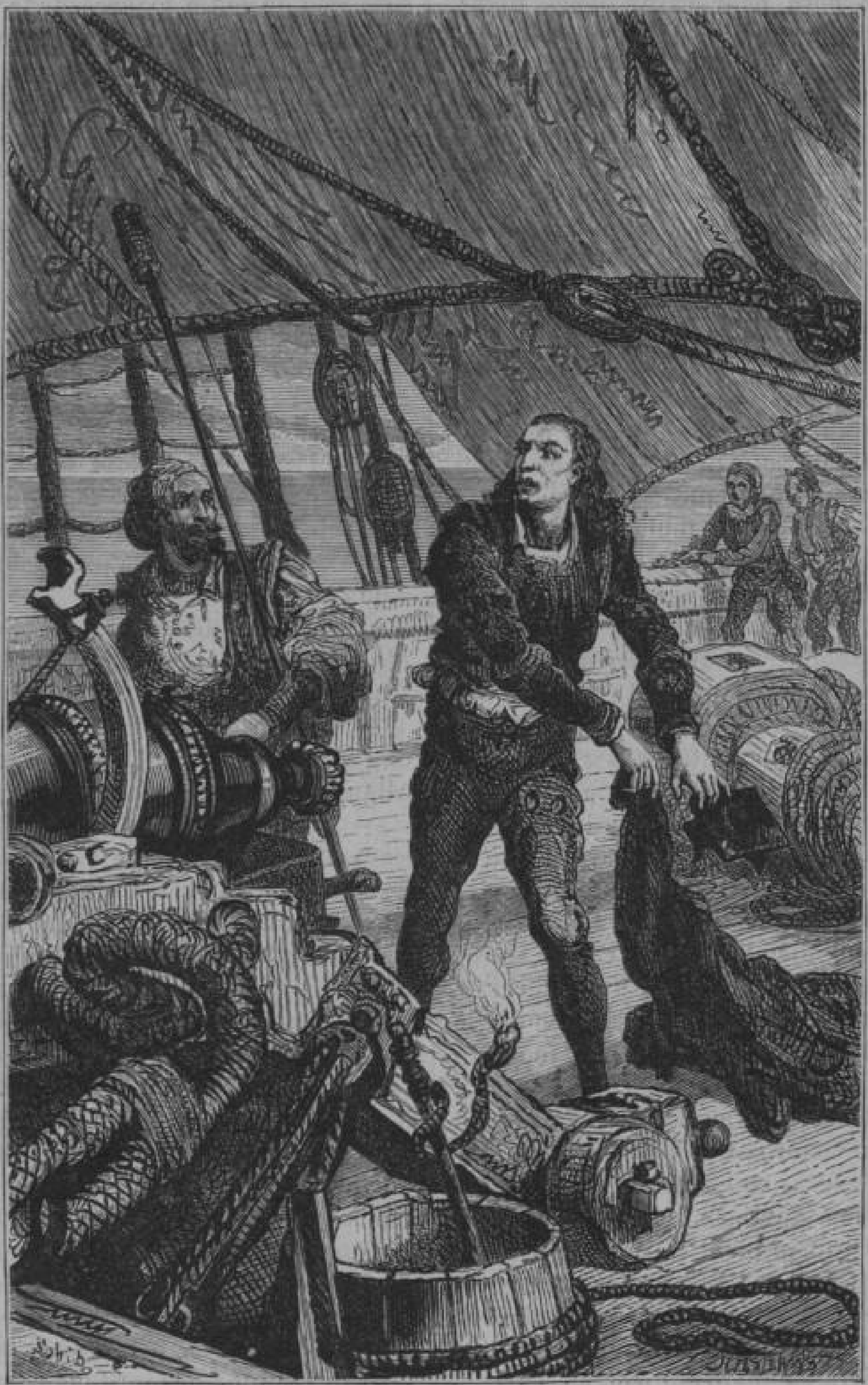
— A votre commandement, cria Picot.

— Bien, envoyez-leur une sommation. »

Picot, dépouillant sa robe de procureur et posant son bonnet carré dessus, se coiffa d'un bonnet à la marinière et se mit en pourpoint. C'est ainsi que l'alloué se changea en canonnier. Il saisit le coin de mire, mit sans se presser la pièce au point de tire, puis, se reculant vivement, dit à Jacques l'Écossais : « Elle est bien ainsi, mon ami. Feu ! »

Jacques posa son boute-feu sur le secret, le coup partit, le canon tendit sa drosse et s'arrêta.

« Chargez ! » dit tranquillement Picot, en passant au coursier qui était à babord du grand canon et en reprenant le coin de mire.



Picot dépouilla sa robe de procureur. (P. 381, col. 1.)

Quatre matelots chargèrent pendant que Picot mettait sa seconde pièce au point. Quand ils eurent chargé, il leur cria sans se détourner : « Palanquez ! »

Les palans furent halés, et la pièce sortit sa gueule du sabord.

« Feu ! » cria encore Picot en se jetant de côté.

Le second coup partit. On était à portée de la voix. Jean Florin cria du haut de son pont :

« Amène ! Pour le roi de France ! Amène ! »

A ce moment, nous passions par leur travers. Le capitaine cria par l'écoutille :

« Maître Vasseur, feu ! puisqu'ils en veulent. »

Le tillac trembla de la décharge. Toute la batterie de babord avait tiré ensemble. La fumée sortit par le pont de caillebotte. Nous restâmes un instant sans rien voir. On entendit le capitaine qui criait :

« Veille au timon. Le heaume à tribord, ho ! »

Du coup, nous leur avions coupé la route. A travers la fumée qui se dissipait, je vis que le pavillon à croix de Saint-André descendait du bâton de leur grand mât. Ils se rendaient.

Un instant après, le pavillon de France était hissé à leur grand mât et l'échiquier de Normandie à leur misaine.

« Envoie le capitaine et le subrécargue à mon bord! cria Jean Florin. Maître Vasseur, faites mettre la chaloupe à la mer et allez à bord à eux.

— Venez, Gonneville, me dit Crignon. Nous devons aller à leur bord pour saisir leurs livres. Maître Vasseur s'assurera de leurs armes et manœuvres. »

Picot, endossant vite sa grande robe et coiffant son bonnet carré, saisit son sac et descendit dans la chaloupe avec nous et six matelots armés. Le canonnier était redevenu procureur.

Antoine Vasseur fit accoster la caravelle au château d'arrière, d'où on nous jeta une échelle de cordes. Il plaça nos compagnons sur ce château, l'arquebuse au poing, mèche allumée, leur enjoignant de tirer sur les Espagnols s'ils faisaient le moindre mouvement. Aussitôt qu'ils furent rangés, pendant que j'allais avec Crignon dans la chambre du capitaine et dans l'habitacle pour nous saisir des livres de bord et instruments nautiques, et que maître Vasseur se faisait apporter toutes les armes, maître Picot, déployant un papier, donna gravement lecture aux Espagnols de nos lettres de marque.

Les Espagnols, malgré ce que l'on dit de leur vaillance et fierté, semblaient tout penauds, et obéissaient strictement à maître Vasseur. Quand ils furent tous désarmés, maître Vasseur les fit réunir sous le château gaillard d'avant, après avoir fait décharger avec le tire-bourre l'unique canon qui s'y trouvait et qui était une mauvaise pièce de fonte verte toute rouillée, sans affût, et seulement posée sur chantiers. Ensuite, on les enferma sous la garde de deux matelots armés ; deux autres des nôtres veillèrent au timon, et avec le reste nous parcourûmes toute la caravelle, depuis la chambre du capitaine jusqu'à la sentine, fouillant les plus petits coins. De marchandises il y fut trouvé peu de choses, mais beaucoup d'armes et d'artilleries comme cuirasses, brigantines, morions, rondaches, épées, piques, arbalètes et arquebuses, assez pauvres du reste, car toutes armes à feu espagnoles ne valent point les françaises.

Ce navire partait de Cadix pour les Indes et portait spécialement des aventuriers, qui allaient gagner du butin là-bas. Si experts que fussent le capitaine Jean Florin et maître Picot en l'art de tondre et de rançonner, ils ne purent, hors les armes, tirer du capitaine, de ses officiers et de tous leurs gens que 153 écus d'argent et environ 200 écus de marchandises, comme fut très-bien estimé par Picot. Quand le navire eut été aussi bien nettoyé et vidé de tout ce qui valait quelque chose que le furent la bourse et les poches du capitaine et de ses officiers, on nous abandonna les matelots.

Nos compagnons troquaient leurs vieilles hardes contre les meilleures que pouvaient avoir les Espagnols, non sans visiter soigneusement les poches, voire de ceux qui étaient les plus dépenaillés. Ce fut vite fait.

« Messieurs, cria Picot, avez-vous fini?

— Oui, notre maître, répondirent les compagnons.

— Nulle personne, reprit Picot, ne s'est approprié rien du butin et gros de la prise? Vous n'avez pas pris d'argent sur les personnes plus de trente livres?

— Non, notre maître, répondirent les compagnons. Nous n'avons pris que le *pillage*, suivant la coutume.

— Je crois, dit maître Vasseur, que tout le pillage ensemble ne fait pas 3 écus d'argent. La peste soit des gueux.

— Or çà, dit Picot, je déclare donc que le *pillage* et le *butin* ont été faits comme de justice, et je lève l'audience. Maître Vasseur, nous pouvons retourner à notre bord; messieurs les Espagnols, serviteur. Je vous souhaite un bon voyage. »

Après ce notable discours, nous remontâmes sur la *Pensée*, et aussitôt le capitaine Florin renvoya sur la caravelle le capitaine espagnol.

A peine eûmes-nous repris notre route qu'il nous arriva de la caravelle la plus belle huée que j'eusse ouïe de ma vie :

« *Ladrones! Gavachos! Bellacos! Miserable Juan Florin!* larrons! gavaches! veillaques! misérable Jean Florin! et autres semblables vilenies.

— Retournons! s'écria Chamouillac courroucé. Cap de Saint-Arnaud! Allons les mettre à sac! Allons châtier l'insolence de ces marouffles.

— Point, point! notre ami, dit Crignon en souriant. Il faut les laisser crier un peu pour leur argent.

— Ils ont, monsieur, dit Picot, vingt-quatre heures pour maudire leurs juges, et il n'y a rien à dire. »

Telle fut notre première prise. Braguibus me raconta qu'à son grand étonnement, dès que le capitaine de la caravelle était venu à notre bord, notre Espagnol Miguel avait disparu et que ledit capitaine avait très-bien reconnu Jean Florin, dont il avait déjà été le prisonnier. Ils s'étaient même entretenus en espagnol, familièrement et comme de vieilles connaissances. Comme Braguibus n'entendait pas l'espagnol, il ne savait pas ce qui s'était dit, mais il lui avait semblé, par le geste et le ton de Jean Florin, qu'il avait interrogé le capitaine de la caravelle et l'avait curieusement questionné.

« C'est, dit Pierre Crignon, que le capitaine est curieux, comme le sont tous navigateurs. Et comme il n'est pas des moins fins, je pense qu'il aura confessé son homme, et qu'à cette heure, le capitaine Jean Florin en sait long sur les navires revenant des Indes en Espagne. Ce sont les meilleurs, parce qu'ils rapportent les trésors de là-bas.

— De sorte, dit Braguibus, qu'ils vont y cuire le pot-au-feu et que nous l'écumons au passage.

— Vous l'avez très-bien dit, notre féal, répondit Crignon.

— Mais, dit Braguibus, il me semble que nous faisons là le métier de pirates, et que ces Espagnols n'avaient pas tort quand ilsnous appelaient larrons.

— Les Espagnols, dit Crignon, ne sont pas nos prochains. Nous usons envers eux de justes représailles. Nous avons le bon droit pour nous.

— Oui, dit maître Picot, et il suffit de savoir que les Espagnols et les Portugais s'attribuent la possession et le profit des nouvelles terres, en quoi ils mentent faussement.

— Oui, s'écria maître Vasseur qui nous écoutait, pour ce qui est de Terre-Neuve d'abord, je puis le dire. Il y a environ vingt et huit ans qu'un navire de Honfleur, commandé par le capitaine Denis et ayant pour pilote Gamart de Rouen, y aborda le premier. Depuis, en l'an 1508, un navire de Dieppe qui s'appelait la *Pensée* comme le nôtre.....

— Hélas! dit Crignon. Pauvre *Pensee!* Je l'ai vu se perdre à la Hougue il y a maintenant trois ans! J'y fus sauvé du naufrage par ce galant Anglais, le capitaine James Walkins.

— Oui, reprit Vasseur, et cette ancienne *Pensée*, appartenant à Jean Ango, père de monsieur le vicomte de Dieppe, y aborda sous le commandement de Thomas Aubert. J'y étais comme matelot.

— Eh! vertus Dieu, dit Crignon, qui ne sait aussi que nous avons été aux Indes occidentales, au sud de la ligne, avant tous ces bravaches de Castille? Nous y avons trafiqué avec les sauvages, à l'entrée d'une rivière qui fut par les nôtres appelée « de Saint-François ». Il semble que le globe ne soit pas assez grand pour satisfaire la cupidité de ces Espagnols et Portugais. Il faut qu'ils aient bu de la poussière du cœur du roi Alexandre pour montrer une ambition si demesurée. Ils croient tenir dans une seule main ce qu'ils ne pourraient embrasser avec toutes les deux, et il semble que Dieu ne fit que pour eux les mers et la terre et que les autres nations ne sont pas dignes de naviguer. Certainement, s'il était en leur pouvoir de fermer toutes les mers depuis le cap Finisterre jusqu'en Irlande, il y a longtemps qu'ils l'auraient fait. Cependant, ils n'ont pas plus le droit d'empêcher les commerçants français d'aborder aux terres que les premiers ils se sont arrogées, que nous n'aurions le droit de les empêcher de passer en Écosse, en Danemark et en Norvége.

— Vous plaidez très-bien, maître Crignon, dit Picot. Oh! que c'est bien plaidé. Je l'ai dit et je le maintiens : je le prouverai, messieurs, je serai bref, car je ne suis point de ces avocats trop diseurs. »

A ce point, je m'aperçus que j'étais resté seul avec maître Picot. Mes compagnons s'étaient esquivés, et je fis comme eux.

A suivre. LEON CAHUN.

LE MIRAGE

Tous les voyageurs dans les régions tropicales ont parlé avec enthousiasme des merveilleuses illusions du mirage, un des plus curieux phénomènes de notre atmosphère.

Le mirage est un effet d'optique particulier, dû à la déviation des rayons lumineux qui traversent l'atmosphère. Quand la surface de la terre est très-échauffée par le soleil, les couches inférieures de l'air se dilatent et souvent deviennent plus légères que les couches placées au-dessus. L'air est-il agité par le vent, il monte alors en oscillant comme la fumée qui s'élève d'un haut fourneau, et derrière cette vapeur semblent trembloter les contours des objets entrevus. Le calme règne-t-il dans l'atmosphère, alors tous les corps baignés par les couches plus denses se reflètent, comme dans une nappe d'eau, dans les nappes aériennes plus dilatées, et les images apparaissent doubles : de là le nom d'*espejo* (miroir) que donnent au mirage les habitants de l'Amérique du Sud.

En plein désert aride, à des centaines de kilomètres de tout ruisseau, les broussailles, les rochers se réfléchissent dans l'air comme dans le bassin d'une fontaine; sur la mer, les navires, les coteaux du rivage se reproduisent comme sur un second Océan; même sur les grandes places de nos cités, que frappe un soleil brûlant, les statues semblent parfois baigner leurs pieds dans une eau cristalline reflétant leurs formes gracieuses.

Cette illusion d'optique, qui peint ainsi des objets imaginaires jusque dans nos villes, c'est la « fée Morgane » de l'Italie, c'est la décevante « Delibab » de la Puszta magyare. Les Arabes l'appellent « sehrab » où cité de l'illusion; les pasteurs du désert Indien « sikotî » où châteaux aériens. Elle montre de loin de fraîches oasis et des eaux ruisselantes aux voyageurs fatigués qui, là où brille l'image trompeuse, ne trouveront que l'aridité, la soif et peut-être la mort. Dans les plaines de l'Arabie la campagne semble tous les jours transformée en un lac immense. A mesure que le soleil s'abaisse, la nappe magique s'éloigne, puis elle s'efface complétement pour reparaître le lendemain une heure ou deux avant midi. C'est au printemps et en automne surtout que dans les pays chauds, et notamment en Égypte, se montrent les mirages bien définis, car à ces époques de l'annee les couches aériennes, les unes froides, les autres échauffées par des chaleurs exceptionnelles, offrent les températures les plus inégales.

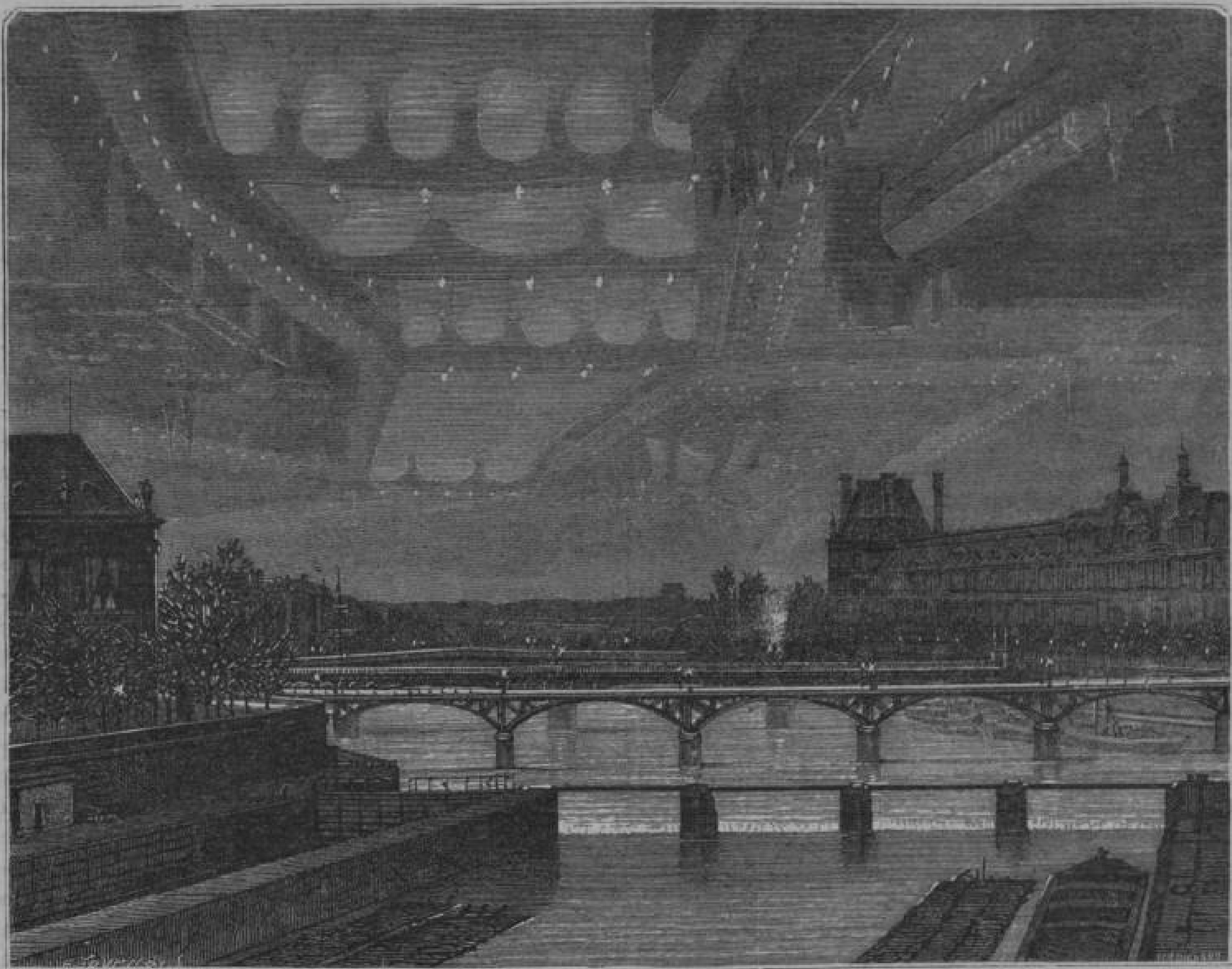
« De toute antiquité, dit M. Louis Rousselet, les habitants des plaines et des déserts ont remarqué l'étonnant phénomène du mirage, et tous en le décrivant ont comparé ses effets à la vue d'une nappe d'eau dont les bords seraient garnis d'arbres et

d'édifices fantastiques. Dans l'Inde, où il est fréquent, le mirage présente rarement cet effet; il se produit généralement par une matinée brumeuse. L'horizon apparaît d'abord chargé d'une haute barrière de vapeurs, imitant, à s'y méprendre, une chaîne de montagnes ; sitôt que les rayons du soleil frappent cette masse, elle devient de plus en plus transparente et acquiert un pouvoir réfringent étonnant. Produisant l'effet d'une lentille grossissante, elle augmente le volume des objets, transformant les arbrisseaux en arbres gigantesques et les rochers en monuments cyclopéens. Tout d'un coup, le sommet de la nue se frange de couleurs irisées et la masse, prenant de la consistance, apparaît comme une montagne réelle; ses flancs se couvrent d'arbres et la cime est couronnée de palais, de minarets, de palmiers. Pendant un instant le phénomène s'arrête, et alors les objets paraissent si clairement définis, qu'à moins d'être prévenu il est impossible de douter de leur réalité. Peu à peu le soleil s'élève et la vision s'évanouit. »

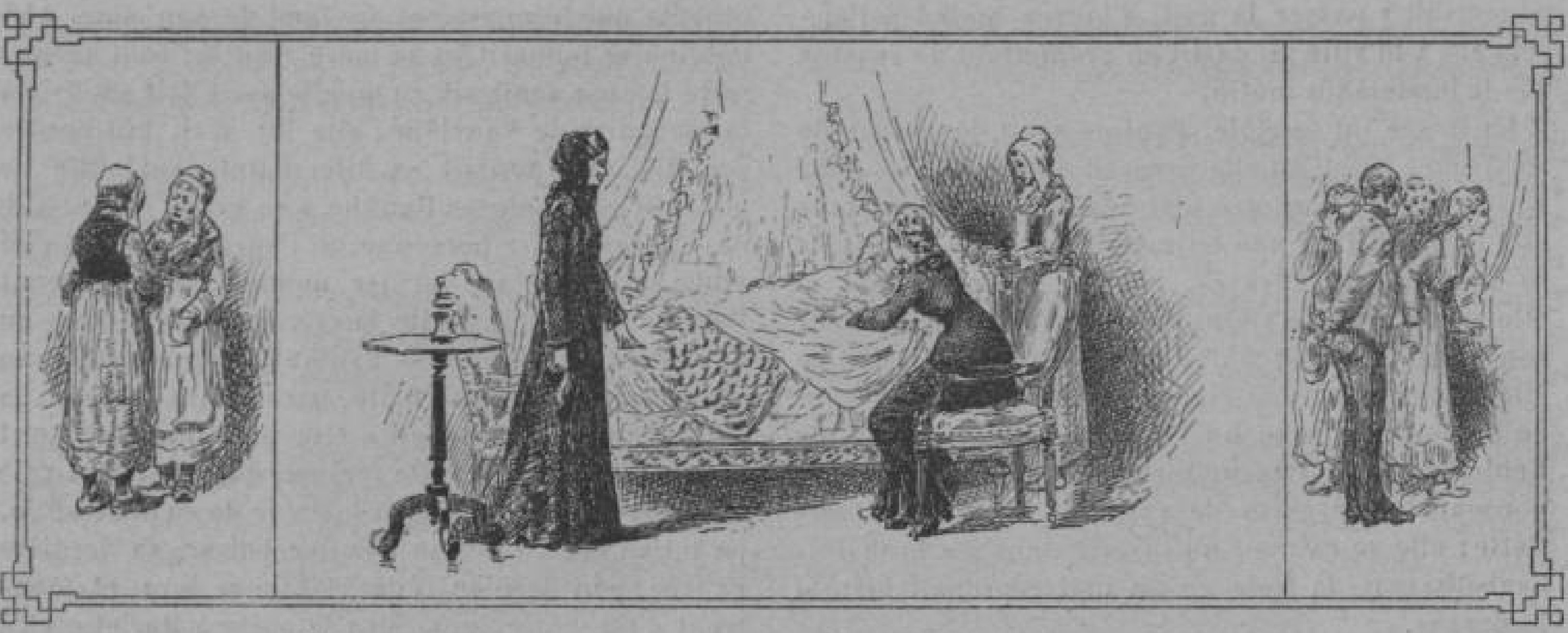
De même que le soleil, la lune produit souvent aussi des effets de mirage, mais en général les images sont fugitives et diffuses.

M. Flammarion cite un curieux effet de mirage lunaire observé à Paris même. « Dans la nuit du 14 décembre 1869, dit-il, entre trois et quatre heures du matin, les personnes qui traversaient les ponts et les quais furent témoins de ce curieux phénomène. Il faisait beau clair de lune, mais la lune et le ciel étaient cachés par des nuages qu'on eût dit éclairés par la lumière d'une aurore boréale. C'était un bel effet de mirage supérieur, dont pendant plus d'une heure quelques rares spectateurs purent examiner l'intéressant spectacle. Paris, ses palais, ses monuments et son fleuve se montraient sur les nuages qui masquaient le ciel, mais renversés comme cela aurait lieu si au-dessus de Paris on avait placé une immense glace. Le Panthéon, les Invalides, Notre-Dame, les palais du Louvre et des Tuileries étaient nettement dessinés. Du pont des Arts on voyait à l'ouest la Seine, les ponts, les flèches de Sainte-Clotilde, la place de la Concorde, les Champs-Élysées et le Palais de l'Industrie, qui, argentés par la clarté lunaire, présentaient une image rosée d'un effet indescriptible. »

P. VINCENT.



Mirage lunaire observé à Paris le 14 décembre 1869. (P. 384, col. 2.)



Élisabeth était au chevet du lit. (P. 386, col. 1).

L'HÉRITIÈRE DE VAUCLAIN[1]

XXVIII

Où l'ange de la mort plane au-dessus de Vauclain.

Deux commères passent auprès de l'église du village :

« Eh! bonjour, la Vignaude! crie l'une, comment ça va-t-il chez vous?

— Bien, merci, mère Pitard : nous n'avons encore personne de malade : et chez vous?

— Chez nous, il y a le berger, qui ne va point bien : il s'est alité hier, et nous craignons que ce soit cette mauvaise fièvre..... En a-t-elle emporté des jeunes et des vieux, depuis un mois! D'abord la pauvre mère Raviaud, une si brave femme, que le bon Dieu ait son âme! Et puis le sonneur de cloches, et Madeluche, la servante de monsieur le curé; et après, ça a été si vite qu'on ne se rappelle plus qui sont ceux qui ont passé avant les autres. Il n'y a guère de maisons où il n'y ait un lit vide à présent... Tenez, voilà qu'on sonne encore un glas..... qui ça peut-il être? monsieur le curé a encore porté le bon Dieu à trois malades, pas plus tard que ce matin.....

— Savez-vous ce que Jarnaud a dit à mon homme, qui l'a rencontré comme il revenait des champs pour manger la soupe? Jarnaud, vous savez bien, le cocher du château? Il était avec sa voiture, et personne dedans; et il allait à Poitiers pour chercher un grand médecin, parce que la jeune demoiselle est malade.

— Malade! Seigneur! le cher ange du bon Dieu! pourvu que celle-là ne s'en aille pas, elle aussi! Madame la marquise la suivrait bientôt, pour sûr, et alors que deviendraient les pauvres gens?

— Vous avez bien raison, mère Pitard; cette enfant-là est la providence du pauvre monde : des riches comme cela, il en faudrait beaucoup..... Venez-vous avec moi? je m'en vas brûler un cierge à son intention. »

Et les deux paysannes montèrent ensemble les marches de l'église et disparurent sous le porche.

La Vignaude avait dit vrai; l'épidémie qui avait ravagé le village s'abattait maintenant sur le château, et Pauline était sa première victime. Était-ce la tristesse, la vie inquiète qu'elle menait depuis quelque temps, l'incertitude, le poids du secret qu'elle gardait, qui l'avaient affaiblie et avaient fait d'elle une facile proie pour la maladie? Peut-être; quoi qu'il en soit, Pauline, qui s'était plainte la veille, à son lever, d'un léger malaise et d'un peu de frisson, avait été si vite envahie par la fièvre qu'au bout de vingt-quatre heures elle ne reconnaissait déjà plus personne. Elle avait le délire, elle se débattait dans son lit, rouge et brûlante, et regardait sans les voir les visages consternés qui se pressaient autour de son lit. Le médecin le plus proche, appelé dès la veille, secouait la tête et demandait lui-même l'assistance d'un confrère de Poitiers; et le médecin de Poitiers, que Jarnaud amenait au triple galop de ses chevaux, disait qu'on l'avait appelé bien tard. Il ne perdait pas courage pourtant et laissait un peu d'espoir à la malheureuse marquise : il parlait d'une crise qui pouvait amener une réaction favorable, il comptait sur la jeunesse et la force de la malade, il appliquait une médication énergique. Il resta longtemps à Vauclain, mais il

1. Suite et fin. — Voy. pages 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353 et 369.

ne pouvait y passer la nuit, d'autres malades l'appelaient à la ville : il partit en promettant de revenir dès le lendemain matin.

La soirée fut terrible. Pauline avait des crises de souffrance aigue où elle pressait son front des deux mains en poussant des plaintes douloureuses; puis elle tombait dans une telle atonie que les assistants se regardaient effrayés, comme se demandant si elle avait cessé de vivre; ensuite elle se dressait sur son séant et criait d'une voix étranglée : « Est-ce elle? est-ce elle? » et elle retombait sur son oreiller en murmurant avec un accent suppliant : « Ne me l'enlevez pas! » Par moments elle pleurait, elle repoussait les caresses de sa grand'mère et de Mariette; elle se calmait un instant dans les bras d'Élisabeth, mais la violence du mal reprenait bientôt le dessus.

Vers minuit, il y eut un instant de calme. « Si l'agitation s'apaise, dit le médecin, il y aura un peu d'espoir; il faudra éviter tout bruit autour de la malade, car un sommeil prolongé peut la sauver, mais si nous avons une nouvelle crise de convulsions suivie d'anéantissement... » Il n'avait pas achevé, et il était bien inutile qu'il achevât.

Pauline dormait ou semblait dormir. Élisabeth était au chevet du lit, la marquise au pied, muettes et désespérées toutes les deux. Mariette n'osa pas s'asseoir auprès d'elles, et se retira au fond de la chambre. De temps en temps une main soulevait doucement la portière, et on entendait un faible chuchotement : c'était Claudine qui venait demander des nouvelles qu'elle transmettait à Michelle, à Jarnaud et à Gervais, groupés dans l'antichambre où ils pleuraient en silence, car tous aimaient leur jeune maîtresse. Mariette regardait Pauline étendue sans mouvement, Élisabeth pâle et immobile comme une statue de marbre, et la marquise, les dents serrées, et ses yeux flamboyants attachés sur la mourante et son institutrice; et Mariette se disait que la petite semblait déjà n'être plus de ce monde, que sa gouvernante paraissait presque aussi morte qu'elle, et que madame avait un air méchant qui faisait peur.

Vers deux heures du matin, Pauline recommença à s'agiter, et bientôt les trois femmes qui la gardaient comprirent que les convulsions usaient rapidement sa vie : après ces plaintes, ces cris déchirants, ces mouvements désordonnés, viendrait l'anéantissement dont avait menacé le médecin, et puis..... « Elle *passera* au lever du soleil, » pensa Mariette, qui était une femme d'expérience et qui avait déjà vu des agonies. Élisabeth ne bougeait pas, elle ne souffrait plus; elle sentait sa vie qui s'en allait avec celle de son enfant, et la certitude de ne pas lui survivre lui servait de consolation. Mais la marquise, devant cette dernière douleur qui comblait la coupe de ses douleurs, devant cette perte suprême après laquelle il ne lui restait plus rien, s'abandonnait sans réserve à tous les mauvais sentiments qui frémissaient au fond de son âme. Ah! Pauline se mourait, et sa mère était là! Tant mieux : cette femme souffrait ce qu'elle avait fait souffrir à la marquise de Vauclain : elle lui avait fait perdre son fils, elle perdait sa fille maintenant! Elle ne pourrait plus enlever Pauline à sa grand'mère : elle ne l'aurait pas : personne ne l'aurait! Mais si elle allait se trahir au dernier moment? si, entourant Pauline de ses bras, elle la serrait sur son cœur en l'appelant sa fille, et si l'enfant, rappelée pour un instant à la vie par cette parole tant désirée, la comprenait et s'attachait à elle pour mourir? Non! cela ne serait pas! cette femme, qui avait déjà volé à la marquise de Vauclain le cœur de sa petite-fille, ne lui volerait pas son dernier baiser, sa dernière pensée, son dernier regard! Elle se leva, et montrant d'un geste impérieux la porte à Mariette et à Mme Limeuil, elle dit d'une voix brève :

« La fin approche..... Allez-vous-en! je veux être seule au lit de mort de ma petite-fille... seule, entendez-vous!

— Oh! madame! vous laisser ainsi! dit en sanglotant Mariette, qui pleurait sur sa malheureuse maîtresse autant que sur l'enfant de Paul.

— Allez, Mariette, je le veux... Vous aussi, madame! »

Le regard qu'elle jeta sur Élisabeth était plein d'un tel ressentiment, que la pauvre femme recula comme si une vipère se fût dressée devant elle. Elle ouvrit la bouche pour crier : « Mais c'est ma fille; vivante ou morte, elle est à moi! » Elle se tut pourtant : à quoi bon troubler les derniers moments de cet ange? Elisabeth ne tenait plus à la terre. Elle se pencha sur son enfant, la baisa au front en murmurant tout bas : « A revoir bientôt, près de ton père et près de Dieu! » Puis elle se leva, jeta sur la marquise un regard empreint d'un céleste pardon, et sortit sans se retourner.

Quand elle fut rentrée dans sa chambre, toute sa force l'abandonna. Elle se laissa tomber à genoux au pied de son lit, pleurant et étouffant ses sanglots, qu'elle ne voulait pas qu'on entendît. Par moments, les plaintes de Pauline, les mots sans suite qu'elle prononçait dans son délire parvenaient jusqu'à son oreille, et elle éprouvait un amer soulagement à savoir que ce n'était pas encore fini. Puis un silence solennel se faisait : et la mère écoutait ce silence en se demandant si c'était la mort. Un sanglot se fit entendre auprès d'elle; elle se retourna vivement : Mariette était là.

« Oh! madame, dit en pleurant la nourrice de Paul, permettez-moi de rester avec vous; cela m'étouffe, de pleurer toute seule! Cette chère petite, voyez-vous..... c'est moi qui ai nourri son père..... et je l'aimais comme mon enfant..... Me chasser d'auprès d'elle! oh! madame ne devait pas faire cela! et elle vous a renvoyée aussi, vous, que l'enfant aimait plus que tout au monde! »

Élisabeth ne répondit pas, mais elle s'assit sur

un divan et attira la vieille servante auprès d'elle; et elles restèrent là ensemble, prêtant l'oreille à tous les bruits qui venaient de la chambre de Pauline.

La marquise y était restée seule, savourant au milieu de son désespoir l'amère joie de la vengeance. Elle triomphait : elle avait vaincu cette femme, elle l'avait mise sous ses pieds, Pauline lui restait à elle seule, maintenant! Pauvre femme! pour combien de temps lui restait-elle? Ses forces s'épuisaient rapidement dans cette lutte de la jeunesse contre la mort; avait-elle encore conscience de ce qui se passait? On eût pu le croire: car elle repoussait sa grand'mère avec un geste d'effroi chaque fois que la marquise voulait lui donner des soins, et ses yeux inquiets cherchaient dans la chambre une figure préférée. Puis elle refermait les yeux avec découragement et recommençait à divaguer. Tout à coup un nom qu'elle prononça fit tressaillir à la fois la marquise auprès d'elle et Mariette et Élisabeth dans la chambre voisine :

« Élisabeth de Vauclain, née Morland! » cria Pauline, de cette voix du délire qui ressemble si peu à la voix naturelle.

« Elle avait entendu! » se dit la marquise, et elle se rapprocha de l'enfant. Mais l'enfant ne paraissait attacher aucun sens à ses paroles; elle agitait convulsivement ses mains et répétait d'une voix dolente : « Élisabeth, née Morland..... Élisabeth de Vauclain! »

La marquise lui prit les mains, elle les retira vivement et les porta à sa tête brûlante. La veilleuse pâlissait, et l'aube grise se glissait à travers les rideaux : un vent léger faisait bruire les rameaux des arbres, et ce frémissement se mêlait au tic-tac monotone d'une vieille pendule qui avait mesuré les heures d'étude et de jeu de Paul de Vauclain et qui maintenant mesurait les derniers instants de sa fille. La marquise regarda l'enfant : un calme suprême se répandait sur son doux visage, ses mains reposaient immobiles sur la couverture : était-ce là cet anéantissement précurseur de la fin?...

Les lèvres de Pauline se rouvrirent : « Maman! » murmura-t-elle avec un faible sourire. Mme de Vauclain sentit que l'enfant lui échappait : sa barbarie avait été inutile, la dernière pensée de la jeune fille n'était pas pour elle! Pourtant le sentiment qui domina dans son âme brisée, ce ne fut pas la colère, ce ne fut pas même la douleur, ce fut le remords. Elle comprit toute sa cruauté, et elle en eut honte. « Mais c'est infâme, ce que j'ai fait là! » se dit-elle. Elle jeta un rapide regard sur l'enfant, respira en la voyant encore vivante; et, se levant vivement,



Elle montra la porte d'un geste impérieux. (P. 386, col. 2.)

elle marcha sans s'arrêter jusqu'à Élisabeth, qui n'avait pas entendu le dernier appel de sa fille. Elle prit par la main la mère étonnée, et lui dit doucement : « Elle vous demande : revenez, madame! » Elisabeth la suivit, et Mariette se glissa après elle. Elisabeth s'approcha du lit, et la marquise ne l'en écarta point; elle se pencha sur l'enfant, la prit dans ses bras, et la marquise la laissa faire; elle resta là, tenant toujours Pauline embrassée, la réchauffant de ses baisers, la couvant du regard; la marquise se tint debout au pied du lit, les contemplant toutes les deux, et sentant avec délice la haine qui s'évanouissait de son cœur pour faire place à la pitié. « Pauvre mère! » se disait-elle, oubliant un instant qu'elle était une pauvre mère, elle aussi.

Le soleil lança ses flèches d'or entre les rideaux, et Mariette, marchant sur la pointe du pied, alla croiser les lourdes étoffes pour protéger le sommeil de l'enfant. Car Pauline dormait; ce n'était point la mort, c'était bien un doux sommeil qui tenait ses paupières closes et qui lui donnait cette respiration faible à la vérité, mais égale et douce. La mère et l'aïeule se regardèrent et il y eut entre elles, pour la première fois, un sympathique échange de sentiment; elles avaient souffert de la même inquiétude, des mêmes angoisses, et maintenant le même espoir les unissait. Le sommeil de Pauline dura longtemps. Quand elle rouvrit les yeux, le médecin venait d'arriver. Il jeta un regard sur elle, un seul, et dit aux trois femmes qui attendaient son arrêt :

« Elle est sauvée. »

La marquise et Élisabeth embrassèrent ensemble la jeune fille en remerciant Dieu. Derrière elle, Mariette pleurait de joie.



XXIX

Le retour de l'enfant prodigue.

Or, pendant que Pauline, sauvée, revenait peu à peu à la vie, comme une fleur flétrie à qui on verse goutte à goutte l'eau qui doit la ranimer; pendant que son cœur s'ouvrait à la joie sous les caresses de ses deux mères, un homme, vieux ou vieilli, basané, grisonnant, marchait d'un pas rapide sur une route poudreuse, aux environs de Londres. Il savait où il allait, car il ne cherchait pas autour de lui, il ne demandait pas son chemin. Il s'arrêta devant un tout petit cottage enfoui sous les rosiers grimpants; là, il s'essuya le front, hésita un instant comme quelqu'un qui redoute une déception, et sonna enfin. Une petite servante vint ouvrir.

« Madame de Vauclain demeure-t-elle encore ici? dit l'étranger.

— Madame de Vauclain? Non, monsieur; je ne connais pas ce nom-là. C'est mistress Watchin qui demeure ici : nous y sommes depuis deux ans.

— Deux ans! il y a plus longtemps que cela... Savez-vous s'il y a des voisins qui soient ici depuis plusieurs années et qui puissent me dire où cette dame demeure à présent?

— Oh! oui, monsieur : tenez, voilà justement la vieille Nan, la servante de la maison en face : ses maîtres habitent le pays depuis vingt ans. Eh! Nan, venez donc par ici, voilà un monsieur qui voudrait vous parler. »

Nan, ou Nancy, s'approcha et fit poliment sa révérence. C'était une petite vieille très-propre, avec une robe noire et un bonnet blanc, l'air serviable et bienveillant; elle demanda avec un bon sourire « ce qu'il y avait pour le service de monsieur. »

Au nom de madame de Vauclain, la vieille Nan prit un air de connaissance.

« Une jeune dame française, avec une jolie petite fille, n'est-ce pas, monsieur? Elle demeurait dans le petit cottage qui est là? avec son mari, un grand brun, très-bel homme? Et puis son mari est parti, et elle est restée seule avec la petite pendant un an, à peu près : et elle a reçu une lettre qui lui disait que son mari était mort. Alors elle a quitté le cottage et elle est allée à Londres; elle m'avait laissé son adresse, pour le cas où il lui viendrait des lettres ou autre chose, mais il n'est jamais rien venu.

— Et cette adresse, l'avez-vous encore?

— Oui, monsieur; je ne perds jamais rien, moi! Elle est dans un tiroir, au fond de la boîte où je serre ma Bible. Attendez un instant, je vais vous la chercher. »

La vieille Nan trotta vivement vers sa maison et revint presque aussitôt avec un papier plié. L'étranger le prit d'une main tremblante et copia l'adresse sur une page de son porte feuille; puis il rendit l'original à la vieille Nan, salua et reprit à grands pas le chemin de Londres.

La maison où il se rendait était située dans un pauvre quartier, et elle avait une pauvre apparence. Il s'informa de Mme de Vauclain : on avait oublié ce nom. A force de décrire minutieusement la mère et la petite fille, il trouva pourtant un vieux brocanteur qui se rappela avoir acheté des meubles à la mère; il avait remarqué la petite fille, parce qu'elle avait joué avec son chat pendant qu'il débattait son

marché. Il se rappelait aussi qu'il avait revu la même petite fille avec mistress Brown, la modiste : pour la mère, il ne l'avait plus revue.

Le voyageur se rendit chez mistress Brown, et là il trouva enfin ce qu'il cherchait. Il sut que Pauline avait été reçue, assez mal il est vrai, mais enfin reçue au château de Vauclain et que sa mère, mourante et sans ressources, était entrée dans un hôpital. Mistress Brown ne savait pas dans quel hôpital : et d'ailleurs, dit-elle, il est bien inutile à présent de chercher la pauvre jeune lady : si elle n'était pas morte, elle n'aurait sûrement pas manqué de venir me demander si sa petite était arrivée là-bas en bonne santé.

Il n'y avait rien à répondre à cela, et l'étranger remercia Mme Brown et s'éloigna tristement. Il paraissait bien las, maintenant que l'espérance ne le soutenait plus! Avoir traversé tant de périls, avoir été esclave, avoir erré dans des solitudes pleines de dangers, plus à plaindre que Robinson dans son île, car Robinson avait pu se créer une demeure, et si Robinson craignait de voir arriver des sauvages, du moins pour lui la venue d'hommes civilisés eût été le salut, tandis que les convicts étaient encore plus à redouter que les indigènes pour le malheureux fugitif! Avoir vécu en plein air, sous le soleil brûlant, vêtu de feuilles d'arbre ou de peaux de bêtes, avoir souffert la faim et la soif, avoir lutté avec un courage que rien n'abattait contre tous les obstacles et tous les ennemis; et trouver, là où le bonheur devait vous attendre, ses espérances évanouies! Paul de Vauclain expiait bien cruellement sa désobéissance envers sa mère. Que de fois, prisonnier des Australiens, contraint par eux à des travaux pénibles, maltraité, frappé, mourant de faim, tenté par le démon du suicide, il s'était rattaché à la vie, en pensant à la chère et noble femme qui l'attendait! Que de fois la crainte qu'elle souffrît la pauvreté avait été pour lui une peine plus dure que tous ses maux! Il espérait pour elle, cependant : elle avait tant de courage, elle saurait travailler, gagner sa vie et celle de Pauline; la marquise de Vauclain, peut-être aussi, pardonnerait et prendrait soin de la veuve et de l'orpheline... heureuse illusion qui avait soutenu l'infortuné dans ses longs malheurs! Enfin il avait pu gagner les établissements européens; et il y arrivait riche, car le hasard avait placé sous sa main quelques fragments de filons d'or encore inconnus, et ce qu'il avait pu en emporter suffisait à assurer désormais la vie de sa femme et de son enfant. Il n'avait pris que le temps d'échanger son or contre des valeurs de banque, et il s'était embarqué sur le premier bateau en partance... Il n'était que d'hier à Londres, et déjà il savait que la mère de son enfant était perdue pour lui. Et sa fille, et sa mère? vivaient-elles encore? n'allait-il pas, à Vauclain, trouver deux tombes dans le cimetière, et la maison paternelle livrée à des étrangers? Le malheureux, brisé par le coup qui venait de le frapper, n'espérait plus rien.

. . . .



D'un geste elle l'arrêta. (P. 390, col. 2.)

Cependant, par une belle journée de printemps, Pauline, convalescente, allait pour la première fois respirer l'air tiède de midi, sous la jeune verdure du parc. Élisabeth, radieuse, lui donnait le bras; et l'aïeule, après avoir elle-même enveloppé l'enfant dans un manteau chaud et léger, lui avait souhaité une bonne promenade. « Comme elle a grandi pendant sa maladie, avait-elle dit à Élisabeth : elle sera plus grande que vous... » Élisabeth avait rougi et regardé la marquise avec inquiétude; mais la marquise lui souriait d'un air bienveillant, et Élisabeth se rassura, pensa qu'elle n'était point devinée, et se réjouit d'avoir reconquis les bonnes grâces de Mme de Vauclain. En effet, depuis la guérison de Pauline, la marquise se montrait d'une bonté inaccoutumée envers l'institutrice, comme si elle eût voulu se faire pardonner sa cruauté pendant la nuit où l'enfant avait failli mourir; et Élisabeth lui pardonnait, se disant que la douleur l'avait sans doute égarée à ce moment-là, et que d'ailleurs la marquise ne savait pas quels droits elle avait, elle aussi, sur cette agonie.

Mme de Vauclain, à la fenêtre du salon, regardait la mère et la fille s'éloigner, appuyées l'une sur l'autre. Le baron de Thoiray les regardait avec elle.

« C'est sûr qu'elle a grandi! dit la marquise. Elle a aujourd'hui treize ans; elle aura la belle taille de mon pauvre Paul. Comme elle reprend ses forces, la chère enfant! Dirait-on qu'il y a quinze jours elle était entre la vie et la mort?

— Quinze jours, c'est vrai, répondit le baron. Puisque vous avez si bien la mémoire des dates,

rappelez-vous donc, ma chère nièce, ce que je vous ai dit, il y aura demain six semaines, dans ce même salon, à propos de cette personne qui tourne à gauche dans l'allée de lilas blancs... Là! on ne les voit plus. Qu'est-ce que je vous ai dit?

— Vous m'avez prédit, prophète, que je finirais par m'incliner devant tant de vertu... Est-ce bien cela?

— A peu près... Eh bien?

— Eh bien!... c'est fait. Je crois en vérité que je recommence à l'aimer, ce qui m'était complétement passé depuis que je savais qui elle est.

— Bon! vous irez vite, j'espère, sur cette pente-là. Ensuite? Voyons, il y a encore quelque chose à faire! »

La marquise secoua la tête en soupirant :

« Je peux bien vous l'avouer, après vous avoir confessé le reste; je sens que ce serait justice, et je n'ai pas le courage de le faire... Laissez-moi le temps de m'y résoudre... je sais bien que je ne dois pas mourir sans avoir réparé mes torts et assuré à Pauline l'appui de sa protectrice naturelle... mais c'est dur à mon âge... Comment ferai-je pour avouer à madame... à ma bru, de quelle façon j'ai appris quelle était la personne qui se cachait sous le nom de Mme Limeuil?

— Vous ne l'avouerez, pas, parbleu! Ne puis-je avoir réussi dans mes recherches? Voilà donc la grande difficulté écartée. Pensez au bonheur de Pauline! Croyez-vous qu'elle ne se doute de rien? elle était si étrange depuis quelque temps!

— Depuis sa maladie elle est beaucoup plus paisible; je crois qu'elle avait peur de perdre son institutrice, et qu'à présent qu'elle est rassurée, elle reprend sa gaîté. Oui, elle sera heureuse, la chère petite... Comme elle va l'aimer!

— Eh bien! encore?

— Non, mon oncle, non; je saurai me contenter de ma part... Pourvu que sa mère n'aille pas l'indisposer contre moi!

— Vous savez bien qu'elle ne le fera pas, au contraire. Allons, vous n'avez qu'un mot à dire pour avoir enfin ce que vous devriez avoir depuis longtemps : une fille et une petite-fille comme on n'en voit guère en ce monde... »

La marquise n'entendait plus M. de Thoiray.

L'oreille au guet, elle écoutait un tumulte étrange qui se produisait au rez-de-chaussée dans le grand vestibule. Une voix d'homme chuchottait quelque chose tout bas, et Gervais répondait : « Oui, monsieur... elle se porte bien, monsieur... mademoiselle est guérie, monsieur... nous avons manqué la perdre, monsieur... elle n'est pas au château, monsieur, elle se promène avec son institutrice... Mme Mariette, voilà un monsieur qui vous demande. »

Il y eut un instant de silence, puis un grand cri poussé par Mariette, et un bruit de baisers, de sanglots, de paroles confuses et entremêlées. La marquise, pâle comme une morte, se leva et marcha vers la porte du salon; elle l'ouvrit et arriva au haut de l'escalier au moment où Mariette entraînait un homme de grande taille à qui elle disait :

« Oh! non! elle ne vous repoussera pas. Venez! Ma pauvre maîtresse! que le bon Dieu est bon! »

La marquise s'élança, suivie par M. de Thoiray, et descendit les marches avec une telle précipitation qu'elle serait tombée si l'homme que Mariette entraînait ne l'eût saisie et enlevée dans ses bras où elle se laissa tomber comme une masse inerte.

« Mère! ma mère! répondez-moi! parlez-moi! pardonnez-moi! s'écria Paul. Oh! mon Dieu! l'ai-je tuée!

— Non, non, mon Paul, on ne meurt pas de joie, dit Mariette; tenez, la voilà qui rouvre les yeux... Madame, m'entendez-vous? notre Paul! il est en vie! le voyez-vous? je l'ai reconnu tout desuite, moi! »

Gervais, tout abasourdi de voir que l'étranger qui l'avait tant étonné en le questionnant sur la marquise et sa petite fille, et en finissant par demander Mariette, au lieu de sa maîtresse, était le jeune marquis de Vauclain en personne, restait là les bras ballants et la bouche ouverte.

« Un fauteuil, grand nigaud! lui cria Mariette. Vite, allez chercher un fauteuil pour madame! »

Le fauteuil fut apporté aussi vite que si Gervais avait eu des ailes; et en même temps Jarnaud et Michelle, avertis par Claudine, qui venait de traverser le vestibule, que « monsieur le marquis n'avait point été mangé par les sauvages, puisqu'il était là en chair et en os, » accoururent tous les deux et exprimèrent leur joie chacun à sa manière.

La marquise revenait lentement à elle; elle ne pouvait pas encore parler, mais ses yeux exprimaient tant d'amour et tant de bonheur que Paul se sentit pardonné. Agenouillé devant elle, courbant sa tête sous ces vieilles mains qui avaient tant caressé ses cheveux d'enfant, il se mit à pleurer, et elle l'entoura de ses bras et pleura aussi.

« Dieu est bon! » dit-elle enfin en relevant la tête.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et Pauline, qui revenait de sa promenade, entra suivie d'Élisabeth. L'enfant s'arrêta stupéfaite. Elisabeth ne voyait pas le visage de Paul : elle le reconnut pourtant, ou elle le devina, car étouffant un cri, elle recula jusqu'à la porte pour s'enfuir. S'enfuir, quand tout son cœur s'élançait vers le cher absent qu'elle avait tant pleuré! perdre son bonheur, au moment même où elle le retrouvait tout entier! Il le fallait pourtant: elle ne se sentait pas la force d'attendre la colère de la marquise. Mais Élisabeth n'eut pas le temps de sortir. Mme de Vauclain l'avait vue : d'un geste elle l'arrêta dans sa fuite; puis, se levant, elle alla droit à elle, la prit par la main, et l'amenant en face de Paul :

« Mon fils, dit-elle voix je suis heureuse, dès la première heure de votre retour dans le château de vos aïeux, de pouvoir vous rendre votre sainte et noble femme, et vous remercier de m'avoir donné une pareille fille. Pour vivre auprès de son enfant, elle a eu le courage d'accepter une situation dépendante dans cette maison dont elle aurait dû être la maîtresse. J'avais bien des préjugés contre

elle; ils n'ont pas pu tenir devant tant de vertus. »

Paul reçut dans ses bras Élisabeth défaillante et couvrit de baisers la main de sa mère. Pauline se jeta entre eux : « Oh! ma mère bien-aimée! je ne me trompais donc pas! c'était toi! c'était toi!»

Élisabeth revint à elle sous les caresses de sa fille et de son mari. La marquise, penchée vers elle, lui souriait en pleurant. « Ma fille, dit-elle, voulez-vous me pardonner et me donner le baiser de paix?

— Je ne vous en ai jamais voulu, madame... ma mère... et je vous aime, je vous aime! Oh! comme nous allons être heureux maintenant!

— Nous aussi, madame, dit en s'approchant Mariette qui venait d'avoir un conciliabule avec les autres domestiques; nous aussi, si vous le permettez. Madame la marquise nous a toujours regardés comme étant de la famille, nous espérons que vous voudrez bien faire comme elle. Voilà Jarnaud et Michelle, qui ont connu monsieur le marquis, votre mari, quand il était petit, moi, qui l'ai nourri de mon lait, Gervais et Claudine, qui ont vu grandir mademoiselle Pauline; nous venons vous dire que nous sommes heureux de vous avoir pour maîtresse, parce que vous êtes une chère sainte dame et que nous n'avons pas attendu ce jour-ci pour vous aimer.

— Merci, Mariette, merci, mes amis! s'écria Paul; et Élisabeth leur tendit ses deux mains.

— Et moi? dit d'une voix joyeuse le baron de Thoiray : est-ce qu'il n'y aura rien pour le vieil oncle? Madame la marquise, c'est à la mère que je parle, faites-moi donc le plaisir de répéter à votre aimable bru ce que je vous ai dit d'elle.

— Vous m'avez dit, et vous aviez parfaitement raison, qu'elle mériterait qu'on lui élevât des statues, répondit la marquise.

— Oh! des statues, c'est beaucoup, dit Élisabeth j'aimerais mieux un peu de votre amitié, *mon oncle!*

— Mon amitié! je crois bien que vous l'avez, ma chère nièce! et mon estime, et mon respect, et mon admiration, etc., etc..... Quel beau temps il fait aujourd'hui! le ciel s'unit à notre joie..... Je m'invite à dîner. Pauline aura une belle fête pour son jour de naissance! »

XXX

Cinq ans après.

Le baron de Thoiray est seul dans sa chambre à coucher, et il est évident qu'il préfèrerait être ailleurs. Son pied gauche est étendu sur un coussin : maudite goutte! Il tient un livre qu'il ne lit guère; il a fait écarter les rideaux de la fenêtre et il regarde souvent, comme sœur Anne, s'il ne voit rien venir. Enfin, une vive satisfaction se peint sur son visage : « Voilà Roger! je savais bien qu'il ne passerait pas la journée sans venir me voir, le brave garçon! »

En effet, c'est Roger qui galope dans l'avenue; il arrive, il met pied à terre, il jette à Jean la bride de son cheval et il monte l'escalier à sa manière habituelle, deux marches à la fois. De ce train-là il est bien vite auprès du baron, qu'il salue de sa voix la plus joyeuse :

« Bonjour, mon oncle! (le baron n'est que son cousin éloigné, mais il peut bien accepter un neveu de plus). Je vous apporte des nouvelles d'hier soir.

— Grand merci, mon ami! cela me consolera d'avoir été cloué ici par cette maudite goutte. Eh bien, c'était beau, ce bal?

— Très-beau, très-gai. J'y étais en famille; Lucy et Mary faisaient leur entrée dans le monde. Ma belle-mère avait mis tous ses diamants, elle éclairait le coin où elle était : c'est dommage que sa coiffure eût un faux air de turban..... Enfin, on a du goût si on peut..... Ses filles n'étaient vraiment pas mal : leurs cheveux sont un peu moins jaunes qu'autrefois, leurs joues un peu moins rouges, et elles faisaient assez bon effet en robes blanches. »

M. de Thoiray riait de bon cœur.

« Je les ai fait danser toutes les deux, reprit Roger, pour donner à d'autres l'idée de les inviter : vous ne direz pas que je suis un mauvais frère, au moins! Je leur ai envoyé des danseurs, et elles sont enchantées de leur soirée.

— Et la famille de Vauclain?

— Oh! charmante! charmante!

— Qui ça? La famille tout entière? Ma vieille amie la douairière? ou bien la marquise Élisabeth avec ses cheveux blancs?

— Eh non! vous savez bien de qui je veux parler. Si vous aviez vu Pauline..... Mlle de Vauclain, veux-je dire, vous comprendriez sans explication. Vous n'avez pas idée d'une grâce pareille. Elle est grande, bien plus grande que sa mère, mais elle a sa démarche; elle a aussi le son de sa voix, et ses yeux : oh! quels yeux! doux, lumineux, sincères, charmants! Tout le monde l'admirait : elle n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Mais son père s'en apercevait bien, lui, et sa mère aussi, et sa grand'mère donc! Jamais on n'a vu un trio de figures aussi fières et aussi heureuses.

— Ah, ah! madame la marquise! vous y voilà donc! Roger, si vous saviez de quel air elle me répondait quand je lui prédisais qu'un jour elle jouirait des succès de sa petite-fille dans le monde! Je suis fâché de ne pas lui avoir proposé un pari dans ce temps-là : elle aurait largement perdu..... Et le revenant, quelle mine fait-il?

— Mais, une très-bonne mine, celle d'un homme très-civilisé : ses aventures chez les sauvages lui donnent un certain relief, et il était fort entouré.

— Et sa femme?

— Sa femme aussi. On connaît son histoire, et cela lui fait comme une auréole. Du reste, les regards, les louanges, rien ne la trouble, elle est à la hauteur de toutes les situations; elle est parfaite de dignité et de simplicité. Elle paraît tres-bien avec

sa belle-mère. C'est moi qui ai été étonné d'apprendre en Russie que M. de Vauclain était ressuscité et que Mme Limeuil était sa femme! Je ne les avais pas encore vus ensemble, je ne suis de retour que depuis si peu de jours; mais j'irai faire une visite à Vauclain.

— Vous ferez très-bien, mon ami Roger. Mais écoutez que je vous parle d'affaires. Dans ce tiroir-là, vous voyez bien? il y a un testament; et comme je possède une trentaine de petits-cousins, et que ma fortune, partagée en trente parts, ne donnerait pas grand'chose à chacun, j'ai trouvé plus simple de donner tout au même. Maintenant, supposez que j'aille, moi, baron de Thoiray, dans un château des environs où se trouve une jeune héritière, bonne et jolie, et que je la demande en mariage pour mon héritier, croyez-vous qu'on me la refusera?

— Mais..... mon oncle..... cela dépend.....

— De l'héritier, oui, et de la jeune fille aussi, cela va sans dire; mais mon héritier serait bien difficile s'il ne s'arrangeait pas de celle à qui je pense, quand même il y aurait une lacune dans les blasons de son arbre généalogique. Et quant à la jeune fille..... ma foi, mon ami Roger, si je n'avais pas peur de blesser votre modestie, je vous dirais qu'elle aussi serait bien difficile.....

— Comment, mon oncle, c'est moi!

— Étonnante perspicacité! ce garçon-là ira loin. Mon Dieu oui, mon bon Roger, c'est à vous que j'aurai le plaisir de laisser Thoiray et ses dépendances; de cette façon-là vous n'aurez pas besoin de toucher à l'héritage de votre père, et cela fera grand bien à votre frère aîné. Et quant au reste de mes projets, je vous laisserai le temps d'y réfléchir..... et de renouveler connaissance avec les personnes qui vous ont perdu de vue depuis cinq ans. Il est bon qu'on voie le profit que vous avez tiré de vos voyages. Allez faire votre visite à Vauclain, mon garçon. »

. . . .

Je ne sais pas au juste si le baron de Thoiray a réussi dans ses projets et si la petite église du village a vu le père Laribeau chanter et jouer du serpent au mariage de Roger de Varnac et de l'héritière de Vauclain; mais en vérité tout porte à le croire, et si vous voulez bien, nous considérerons la chose comme faite.

Mme COLOMB.



MON VOISIN

Mon voisin, qui est en même temps mon cordonnier, me chausse depuis trente ans, à des prix très-modérés. Mon voisin, qui est philosophe sans le savoir, me donne depuis trente ans, sans s'en douter, des leçons de philosophie pratique. Aussi, que j'aie ou non affaire à mon cordonnier, j'entre volontiers chez mon voisin, pour faire un petit bout de causette avec lui, et je le quitte rarement sans emporter en moi-même de nouvelles raisons de l'estimer davantage et de nouveaux enseignements dont je tâche de faire mon profit.

Mon voisin est un de ces hommes de bon sens qui savent prendre la vie par le bon côté; je veux dire qu'il en accepte tous les devoirs, toutes les charges, toutes les épreuves comme des redevances auxquelles il est naturellement tenu envers son créateur, en échange du droit de vivre; tandis que tous les bonheurs, grands et petits, toutes les chances heureuses, toutes les satisfactions lui paraissent les aubaines, et les revenant bon du métier de vivre. Ce qui frappe tout le monde dans les habitudes de mon voisin, dans sa tenue et dans sa physionomie, c'est un singulier mélange de bonhomie souriante et de dignité sereine. C'est que mon voisin a réglé toute sa vie sur un certain nombre de principes qu'il ne formule jamais, n'ayant point l'esprit dogmatique, mais que j'ai pu facilement extraire de ses conversations, et dont je me permets de donner ici un résumé.

A la fin de la journée, il y a l'examen de conscience; à la fin du mois, les échéances; à la fin de l'année, l'inventaire; à la fin de la vie, le jugement de Dieu.

C'est entre ces quatre principes qu'il a encadré sa vie, et c'est parce qu'il n'en est jamais sorti, à ma connaissance, que sa physionomie offre ce mélange de bonhomie souriante et de dignité sereine.

Mon voisin est un homme laborieux et un homme serviable. Il travaille à la manière des Hollandais, lentement et bien. Il est homme à prendre mesure plutôt deux fois qu'une, afin de ne pas se tromper d'une ligne.

Aime-t-il son métier parce qu'il y excelle? ou bien y excelle-t-il parce qu'il l'aime? Je ne saurais résoudre cette question; tout ce que je sais, c'est qu'il aime son métier et qu'il y excelle.

Sa clientèle se compose d'ouvriers comme lui, de petits bourgeois, de marchands, clientèle modeste et économe, mais fidèle et sûre; aussi, mon voisin n'a-t-il jamais eu de sa vie à trembler la veille d'une échéance, ni à courir par la ville le dernier jour du mois pour sonner d'un air effaré à la porte d'un débiteur inexact ou récalcitrant.

C'est un homme de la vieille roche et un cordon-



Il contemplait le chef-d'œuvre avec complaisance. (P. 394, col. 2.)

nier de la vieille école. La seule chose qu'on pourrait lui reprocher, ce serait de se tenir peut-être un peu trop à l'écart des nouvelles générations et des nouvelles méthodes. Et encore! Écoutez plutôt.

Un jour, je le trouvai tout soucieux.

« Vous avez quelque chose qui vous préoccupe, lui dis-je aussitôt, et je fis mine de me retirer.

— Non, me répondit-il en hésitant, contre sa coutume... c'est-à-dire... mais ne vous en allez pas. Ne sentez-vous pas ici comme une odeur de musc ou quelque chose comme cela? Non, c'est étonnant, j'aurais cru... c'est que j'ai reçu une visite, la visite d'une belle dame; elle sort d'ici; vous l'avez peut-être rencontrée. Quand je la vois entrer, je me dis : voilà une dame qui se trompe de porte; mais c'est égal, je me lève, je la salue, je lui demande la permission de remettre ma casquette, rapport aux rhumes de cerveau. Bon! elle se met à rire et me dit : « Monsieur Sommer, vous ne me reconnaissez pas, mais moi je vous reconnais bien; quand j'ai quitté Fulda, je n'étais pas plus haute que cela. Je suis Maria Weber, la fille de votre ancien voisin Weber, qui était une de vos pratiques. Je suis femme de chambre chez madame de Stein, la nouvelle conseillère, et je viens d'arriver ici avec elle. Je vais me marier dans un mois à un des employés de l'hôtel de ville, et j'ai mis dans ma tête que c'est vous qui me feriez mes souliers de noce. » Je lui ai répondu, et c'est la pure vérité, que je ne chaussais point les dames; mais elle y mit de l'entêtement, et je ne savais comment m'y prendre pour lui faire comprendre la chose, quand il me vint à l'esprit une réflexion qui me décida à accepter. Je suis vieux, et je vois les choses comme on les voyait de mon temps; mais mon garçon est jeune, on ne sait pas ce que deviendra le métier, et si Paul ne sera pas bien content un jour d'avoir fait un pas en avant, et de chausser les dames et les petits enfants. Je donne dans les idées nouvelles, comme vous voyez, et je me fais ambitieux sur mes vieux jours. Je ne regrette pas d'avoir promis, mais je ne puis pas m'empêcher de ruminer sur ma promesse. Chose promise, chose due, et depuis tantôt quarante ans que j'exerce, je puis me vanter de n'avoir pas mécontenté par ma faute une seule pratique; je ne voudrais pas commencer par celle-là. C'est que voyez-vous, du satin blanc, cela ne se manie pas comme du cuir. »

Là-dessus, il ramena sa casquette sur le devant de sa tête, essuya ses lunettes avec son foulard et se les remit sur le nez; ensuite il me regarda en fronçant sa bouche et en sifflant tout bas.

« Vous réussirez, » lui dis-je.

Il me répondit qu'il l'espérait, et là-dessus nous entamâmes une discussion sur la tournure qu'il convient de donner aux bouffettes d'une paire de souliers de noces.

Huit jours plus tard, comme je me préparais à faire visite à mon voisin, j'aperçus à travers les vitres une petite scène que je compris tout de suite, grâce à ce que je savais déjà, quoiqu'il me fût impossible d'entendre les paroles des acteurs.

M[lle] Marie Weber, en grandissime toilette de femme de chambre élégante, se tenait debout dans un coin de l'atelier. La tête penchée en avant, elle renvoyait des deux mains sa jupe en arrière et la faisait brider sur ses jambes afin d'apercevoir ses pieds, chaussés des fameux souliers de satin blanc.

Mon voisin, assis sur sa chaise de cordonnier avec autant de dignité qu'un sénateur romain siégeant sur sa chaise curale, contemplait avec une complaisance visible le chef-d'œuvre sorti de ses mains. Il avait son foulard dans le giron de son tablier de cuir, signe d'émotion, la main gauche posée sur le genou gauche, signe d'attention profonde, la main droite levée à la hauteur de l'épaule avec l'index replié sur le pouce, signe d'approbation sans réserve. Je l'avais vu souvent dans cette pose, et je devinais ses paroles sans les entendre.

« Ma belle enfant, ce n'est pas pour me vanter, mais ces souliers vous vont comme des gants, il n'y a pas cela à redire, pa-as ce-e-la-a! »

L'héritier présomptif de Sommer, les deux mains appuyées sur l'établi, la tête penchée en avant, la lèvre inférieure allongée, contemplait l'œuvre paternelle avec une admiration muette, où se mêlait, je l'espère, une noble émulation.

La fille de Sommer, accroupie sur son petit tabouret, les coudes sur les genoux, ne quittait pas son père du regard, au lieu de dévorer des yeux, comme l'auraient fait bien des petites filles à sa place, la belle toilette de la jeune femme, et surtout les jolis souliers de noces; car ils étaient jolis, ces petits fripons de souliers de noces, et je me serais étonné qu'une œuvre aussi délicate fût née sous les gros doigts de mon voisin, si je n'avais su de longue date quels miracles peut enfanter la patience unie à la volonté.

Les quatre acteurs de cette petite scène familière étaient trop occupés du grand événement pour faire attention à moi; je m'esquivai donc sans avoir été vu, en me disant : « Voilà l'esprit moderne qui a fait invasion dans le sanctuaire de la tradition sous les auspices de M[lle] Marie Weber, et nous verrons quelque jour maître Paul Sommer, le fils de mon voisin, s'installer dans une boutique plus élégante et faire inscrire en lettres d'or, sur les vitres de sa devanture : « *Cordonnier pour dames.* »

Nul ne sait quelle glorieuses destinées peuvent l'attendre; mais tout ce qu'on doit lui souhaiter mieux, c'est que la vie de M. le *cordonnier pour dames* soit aussi heureuse, aussi pleine, aussi digne que celle du vieux *cordonnier* tout court.

J. GIRARDIN.

LES PREMIÈRES EXPOSITIONS

La première Exposition de l'industrie eut lieu à Paris en l'an 1798, sous le Directoire. Ce fait acquis à l'histoire est une grande gloire pour la France.

On dit pourtant, et on a raison, que les Expositions ont été de tous les temps : dans le Mahabharata, grand poëme hindou du XVIII[e] siècle avant Jésus-Christ, il est fait mention d'un concours de tous les marchands de l'Inde du nord, véritable exposition; Athénée parle d'une fête où, par ordre de Ptolémée Philométer, les marchands de Memphis et de Thèbes durent apporter en un lieu désigné ce qu'ils avaient de plus précieux; les fastes de Venise constatent qu'au jour de l'installation du Doge, les merceries, c'est-à-dire les marchands, décoraient magnifiquement leurs boutiques de toutes leurs richesses, et la sérénissime république eut la courtoisie de donner ce spectacle à Henri III passant par les lagunes pour revenir de Pologne en France.

Les grandes foires du moyen-âge n'étaient-elles pas aussi de véritables expositions? Les marchands y venaient en foule, au moment désigné, non-seulement de tous les points de la province, mais des provinces environnantes, souvent de fort loin, de l'étranger. Que d'obstacles cependant! les communications étaient difficiles, les moyens de transport lents et pénibles, les routes peu sûres. On marchait par troupes armées dans la crainte de quelque jacquerie ou d'une attaque plus sérieuse, car maints barons détroussaient les voyageurs; d'autres se contentaient de les rançonner vendant le passage sur leurs terres, exigeant péages sur péages.

C'étaient presque toujours les cérémonies religieuses qui donnaient naissance à ces foires que le commerce s'empressait de multiplier. Ainsi en 629, le roi Dagobert invita à Saint-Denis tous les marchands, et même ceux de l'Espagne et de Provence, et même ceux d'outre-mer, pour quatre semaines, en l'honneur de l'apôtre des Gaules. A cette foire de Saint-Denis, fort célèbre sous les Mérovingiens, succéda celle du Lendit [1], plus célèbre encore, et où tous les ans venait s'approvisionner de parchemin l'Université, marchant en corps, recteur en tête. Paris eut ses foires, Saint-Lazare, Saint-Laurent, Saint-Germain [2], Saint-Ovide, mais foires d'intérêt local. Il nous en est resté la foire au pain d'épices.

Les foires les plus fameuses de France étaient celles de Champagne. On n'en connaît point l'origine; il en est fait mention dès 427 dans une lettre de Sidoine Appollinaire à Saint-Loup. Elles devinrent le rendez-vous de l'Europe entière.

Lyon, Narbonne et Beaucaire avaient aussi des foires considérables. Celle de Baucaire a lieu chaque année avec éclat et est connue du monde entier. Plus célèbres encore les foires de Leipzig, qui datent du XV[e] siècl eet où il se fait encore un grand commerce de librairie et de fourrures; celles de Nijni-Novgorod, qui comptent annuellement plus de 3000 boutiques, dit-on, et de 3 à 400 000 négociants.

Tous les peuples, l'Angleterre et la Hollande, l'Italie et la Turquie, la Mecque et les Indes, les États-Unis et le Mexique, ont eu et ont leurs foires. Mais ces foires sont des étalages, des bazars, des boutiques : nos expositions sont de nobles concours ouverts au travail, des arènes où luttent les intelligences.

Honneur donc à la France, qui a eu, la première, la grande pensée des expositions.

C'était en 1798. La campagne d'Italie venait de porter au plus haut point la gloire de nos armes. L'anniversaire de la proclamation de la République approchait : le Directoire, à cause des conditions heureuses dans lesquelles se trouvait la France, conçut le projet de fêtes plus splendides que de coutume pendant les cinq jours complémentaires.

Le ministre de l'intérieur, François de Neufchâteau, consulta ses collègues. On fut d'accord pour les danses et les jeux, les tréteaux et les mâts de cocagne. Mais il fallait quelque chose qui sortît de l'ordinaire : les uns parlèrent d'une grande foire, les autres d'une exposition de tableaux et de statues ; cette double pensée inspira M. de Neufchâteau; il décréta la fête de l'Industrie, en invitant tous les manufacturiers français à exposer leurs produits et en promettant douze récompenses. C'était tout à la fois intéresser le peuple et encourager le travail.

Les plus grands événements ont souvent eu ains une cause insignifiante; quand Schœffer et Guttenberg ont inventé l'imprimerie, ils ne voulaient que remplacer les copistes et ils ont bouleversé le monde.

Soixante portiques, disposés en parallélogramme autour d'un temple de l'Industrie qui, par parenthèse, ne put être terminé, furent élevés à Paris, au Champ de Mars.

En ce lieu même, quelques semaines auparavant, avaient été inaugurés les chefs-d'œuvre enlevés par les armées françaises à l'Italie : l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis, l'Hercule Farnèse et le Laocoon.

Le jour de l'ouverture de l'Exposition, le ministre de l'Intérieur se rendit au Champ de Mars où l'attendait un pompeux cortége : l'école des trompettes, un détachement de cavalerie, un peloton d'infanterie, les exposants, le jury, le bureau central, encore de la troupe, la foule. On fit le tour de l'enceinte réservée, et le ministre, debout sur un

1. Voyez page 151.
2 Voyez page 298.

tertre, le temple n'étant point achevé, prononça un discours où, après avoir rappelé l'émancipation récente de l'Industrie, il exprimait, dans le style emphatique de l'époque, les regrets du Directoire de n'avoir pu rendre la fête plus complète; et les espérances pour la France d'un grand avenir, espérances fondées sur le travail des citoyens.

L'exposition dura trois jours, avec éclairage le soir. Cent dix manufacturiers de Paris, des départements environnants et de l'Aube, de l'Oise, de l'Eure, de la Nièvre et du Doubs avaient apporté leurs produits.

A la fête du 1er Vendémiaire, douze noms furent proclamés pour les récompenses, treize autres obtinrent des mentions honorables, et le ministre donna un souvenir à nos grandes villes manufacturières.

On se sépara en se donnant rendez-vous pour l'année suivante. « L'exposition n'a pas été nombreuse, disait le ministre, mais c'est la première campagne. »

C'était, en effet, une première campagne, mais une campagne pacifique. En sortant de la noble arène, l'émulation remplissait tous les cœurs; les vaincus de la veille voulaient être les vainqueurs du lendemain. Chacun se remit à l'œuvre avec une ardeur nouvelle.

Avant la révolution, et depuis plus d'un siècle sous l'ancienne monarchie, nous avions eu à Paris des expositions des beaux-arts. Mais rien de semblable n'était possible pour l'industrie, qui rencontrait à tout pas des obstacles dans le malheureux système des Maîtrises et des Jurandes. Nul ne pouvait inventer s'il n'était du métier. Il fallut à Lenoir, qui ne faisait pas partie de la corporation des fondeurs, une autorisation royale pour conserver sa fabrique d'instruments de physique et de mathématique; Ami Argant dut donner à sa lampe, le nom de Quinquet, celui d'un de ses ouvriers, parce qu'il n'était reçu ni ferblantier ni serrurier; Révillon, inventeur des papiers peints, eut à souffrir mille persécutions de la part des imprimeurs, des graveurs et des tapissiers. Les priviléges formaient d'autres entraves : un certain Josse Van Rabais obtint en 1665, pour lui et ses successeurs, à perpétuité, qu'aucune manufacture de drap comme la sienne ne serait établie à Abbeville et aux environs, à moins de 30 lieues à la ronde; les toiliers, merciers et fabricants de soie de Rouen, Tours et Lyon avaient des prétentions analogues. L'industrie pouvait-elle se développer en France dans de telles conditions? La révolution l'émancipa, et ce fut le premier pas vers un glorieux avenir.

En 1799, il n'y eut point de fête de l'industrie : pénurie de l'État et la guerre.

La paix continentale à peine assurée, 1801, le premier consul ordonna une exposition.

A suivre. Mme BARBÉ.

LES PILOTES D'ANGO[1]

CHAPITRE V

Notre navigation, à partir de ce point, fut à l'ouest-sud-ouest, et à l'ouest. Le 24 de mai, Martin tomba malade, à la grande joie de Braguibus, qui le purgea onze fois en quatre jours. Le bon médecin voulait par la même occasion purger le capitaine et tout l'équipage, disant qu'il était bon de prendre quelquefois médecine pendant qu'on est en bonne santé, pour la maladie à venir, de même qu'il est bon de boire frais en été pour la soif à venir. De quoi le capitaine courroucé lui dit :

« Si vous me poursuivez encore avec vos drogues, je vous ferai tenir sous boucle pendant huit jours au fin fond de la cale, où il n'y a ni lumière ni air.

— J'aimerais mieux, dit Braguibus, me trouver dans quelque plaisant verger de la Touraine, à l'ombre d'un hêtre, *patulæ recubans sub tegmine fagi*, et tressant des couronnes de roses et de violettes au son des violons, musettes et rebecs.

— Vertus Dieu, s'écria Jean Florin, ne pouvant se retenir de rire, vous êtes, maître Braguibus, aussi bon homme qu'il y ait au monde, mais vous êtes le fou le plus enragé que j'aie vu sur terre et sur mer, depuis que je sais distinguer l'étrave de l'étambot. Pourtant, n'abusez point de votre médecine, car nous aurons prochainement besoin de l'aide et des forces de tous les compagnons pour une certaine entreprise; et après, vous aurez assez d'ouvrage, s'il est vrai que les balles des canons et des arquebuses sont malsaines.

— Oh, dit Braguibus, *duræ concoctionis!* Elles sont de digestion lourde et difficile.

— Eh bien, dit Jean Florin, préparez-vous à panser ceux qui auront eu des démêlés avec elles. La chose ne tardera guère. »

En effet, huit jours après, vers le soir, le capitaine réunit tous les officiers sur le château-gaillard d'arrière :

« Mes amis, dit-il, vous savez, par le point que nous avons fait, que nous nous trouvons sous le tropique et environ 55 degrés de longitude. C'est tout près des îles de Bahama, et particulièrement de la grande île où les Espagnols ont fondé la ville de la Havane; près de cette ville de la Havane, dans ladite île de Cuba, est la ville de Chiorera, belle ville et fort riche. J'ai délibéré de l'assaillir et d'y lever des tailles et des rançons, au nom du roi de France. »

Tout le monde écoutait ébahi. Pour ma part, je ne comprenais pas comment maître Jean Florin comptait prendre cette grosse ville de Chiorera, défendue par tant d'Espagnols, gens fiers et guerriers, avec notre seul navire et notre petite troupe de compagnons. Le capitaine nous regardait en sou

1. Suite. — Voyez pages 330, 346, 362 et 378.

riant, et en tirant sa moustache.

« Or çà, reprit-il, je vous vois tous ébahis. Pensez-vous que l'entreprise soit difficile? Il me semble que ce n'est pas si grand'chose.

— Si, mon capitaine, répondit Pierre Crignon parlant au nom de tous les compagnons; ils sont bien deux cents gentilshommes et deux ou trois mille vilains bien armés, ce qui est bien grand'chose, et nous ne sommes pas assez de gens pour eux. Toutefois, nous ferons notre effort d'y aller à votre commandement, parce que nous vous devons obéissance, comme au roi de France notre sire lui-même.

— Maître Pierre, dit le capitaine, je vous connais pour un homme prudent et avisé, et aussi aventureux que quiconque. A présent, vous êtes mal informé de Chiorera. Il n'y a que cinquante gentilshommes et quinze cents vilains, comme je l'ai appris du capitaine espagnol que nous avons pris près de l'île Lancelot. Les autres sont partis pour la Nouvelle Espagne, afin d'y gagner. Nous sommes assez de gens pour eux. Écoutez bien. Vous avez été tous ébahis de me voir emmener cet Espagnol, Miguel, sur notre navire. Sachez qu'il a été à Chiorera *alcalde*, c'est autant dire comme échevin chez nous. Il est bon gentilhomme de Castille, et vous savez que les Castillans ne pardonnent guère une injure. Le sieur Miguel, étant alcalde ou échevin, a été injustement battu de verges par le *corrégidor* de Chiorera; c'est le juge de la ville. Il en veut tirer vengeance, pour l'outrage fait à lui

— Que ne l'assignait-il en cour de Rouen? s'écria Picot. Je m'engage, sur mon bonnet, à lui faire rendre justice. Il n'est pas besoin de témoin; si lui, gentilhomme, a été outrageusement fouetté, il suffit qu'il produise des preuves. Il doit porter les marques sur son corps, *corpus delicti*. Je suis prêt à verbaliser immédiatement.

— Mort de ma vie! s'écria Jean Florin, c'est moi qui me suis attribué le procès! Messieurs, est-ce chose loisible de fouetter un gentilhomme? Le sieur Miguel est en droit de tirer vengeance insigne de cette vilenie. Pour ce faire, il est venu me trouver, et s'engage à piloter notre navire à Chiorera et à nous guider dans la ville, pourvu qu'on lui abandonne le corrégidor. Pensez-vous maintenant que l'entreprise soit si difficile? Nous les surprendrons, par le chef-Dieu! ne se gardant pas, et nous aurons aisément raison d'eux. Au surplus, c'est pour la liberté des mers que nous nous battrons, et pour le service du roi!

— Vive le roi de France! s'écrièrent tous les officiers. Allons à eux! Nous les tenons en notre pouvoir.

— Mes amis, dit le capitaine, voici comment j'ai délibéré de les assaillir. Demain, après avoir entendu la messe, nous approcherons assez près de la côte dans une anse que connaît Miguel. Il y descendra sur la petite barque avec dix hommes. A la nuit, quand il jugera le moment convenable, il nous fera un signal : ce sera en tirant un passe-volant. Alors il marchera sur la ville d'un côté, ayant été rejoint par la grande barque, et trente hommes sous Chamouillac. Nous-mêmes entrerons dans le port, et avec la pinasse nous débarquerons cent hommes. Le navire restera sous la garde d'Antoine Vasseur et des autres. Ainsi, tenez-vous prêts. Demain, vous endosserez vos armes, ceux qui en ont, comme cuirasses, brigantines et morions, et vous chargerez soigneusement vos arquebuses de poudre fraîche. Je donne pour mot du guet *Dieppe*, et pour cri *France et Saint-Denis*, afin de répondre au *Saint-Jacques et Espagne* de nos galants. »



Nous vîmes à tribord une lumière. (P. 397, col. 2.

Cette nuit et le jour suivant, nous courûmes à ouest-sud-ouest jusqu'en vue de terre, où nous restâmes sous voile, sans nous approcher, attendant le coucher du soleil. Enfin, il disparut à l'horizon, et aussitôt nous approchâmes rapidement, assez près pour débarquer, au premier quart de nuit, Miguel et dix compagnons. Le capitaine fit alors éteindre tous les feux, ferler les voiles, mettre le heaume à tribord et le navire remonta doucement le long de la côte, jusqu'à un tournant où nous aperçûmes très-bien, environ une demi-lieue de nous, quelques lumières.

« C'est Chiorera, nous dit le capitaine; mes amis, préparez-vous. Vous voyez qu'ils ne se défient pas; il n'y a dans le port aucun navire. Nous les surprendrons. »

En ce moment, nous vîmes à tribord une lumière, comme d'une étoile qui tombe.

« Alerte, dit le capitaine. C'est le passe-volant

de Miguel. Aux barques. Monsieur de Chamouillac, descendez par tribord. Nous descendrons par bâbord. Maître Vasseur, vous pouvez approcher de terre à un demi-trait de canon en toute assurance; il y a du fond bien amplement. Vous jetterez quelques migraines et pots à feu pour vous éclairer, et si vous les voyez s'assembler en nombre sur le port, ne leur épargnez pas les coups de canon. Mes amis, je vous enjoins d'observer le silence, allons à eux pour le service du roi. Je ne doute pas que vous choquerez rudement sur eux aussitôt que vous les verrez; au surplus, le premier qui reculera, je lui fendrai la tête avec mon coutelas. Crignon, descendez avec moi. Mauclerc, vous irez avec M. de Chamouillac pour piloter sa barque. Hâtons-nous.

— Si la faculté de Montpellier me voyait, dit Braguibus; avec ce morion et cette pertuisane, elle serait épouvantée. Je dois être épouvantable. Il me semble qu'Hector ne devait pas être plus épouvantable que moi à la bataille de Troie.

— Allez par ici, mon ami, dit Chamouillac, et retenez votre langue, jusqu'à ce que nous soyons sur eux, et que la bataille soit commencée. Il vous sera loisible alors de vous écrier aussi horriblement que vous voudrez.

— Si, dit Braguibus, il ne s'agit que de crier et de braire, je ferai rage. Pour crier, je serai le plus vaillant du monde, voire plus vaillant que Stentor, qui avait une si belle voix.

— Descendez, bavard enragé, dit Chamouillac en le poussant vers l'échelle. Descendez.

— Frère Nicolas, dit Braguibus d'une voix dolente en enjambant les bastingages, vous trouverez au fond de mon coffre quinze écus pour faire dire des messes si je suis occis. Monsieur Martin, mon ami, tenez-moi ma pertuisane pendant que je descends : elle m'embarrasse fort. Vous me devez bien cela pour la guérison que j'ai faite sur vous. Je vous en prie, ne la tenez pas ainsi la pointe en bas. Vous me blesseriez, mon ami, et que deviendriez-vous si je n'étais plus ici pour vous guérir. »

Pendant que Braguibus se lamentait ainsi, nous avions tous fini par descendre. Je partis au premier voyage de la pinasse, avec quinze hommes, sous le commandement de Crignon, environ vers le deuxième quart. Nous prîmes terre sans bruit. La pinasse repartit pour faire un second voyage. Au bout d'une heure, nous étions cent réunis sur la plage, qui l'arquebuse sur l'épaule, qui la pique ou la pertuisane au poing, tous l'épée ou le coutelas au côté. Tout dormait dans la ville. A cinquante pas de nous était une grande maison bâtie en pierres à haut appareil, et le toit fait de roseaux. En face étaient quelques cabanes de bois. Au fond de la rue, on voyait très-bien l'église sur une place. La lune y donnait, et la faisait paraître toute blanche.

« Les arquebusiers, allumez les mèches », dit à voix basse le capitaine en passant devant nous.

Jacques l'Écossais produisit un boute-feu auquel chacun vint allumer sa mèche. Je venais de souffler et de compasser la mienne, et d'ouvrir le bassinet, quand j'entendis le bruit de deux coups d'arquebuse derrière l'église, puis tout de suite une dizaine d'autres, et une grande clameur. Chamouillac et Miguel entraient en même temps dans la ville du côté de la terre.

« Sus! s'écria Jean Florin en brandissant son coutelas. Sus! Compagnons! A l'abordage! Maître Crignon, courez à tribord! Mettez le heaume sur l'église! Les Bâbordais, venez avec moi : suivez bien mon sillage! Vive le roi de France! Dieppe! Dieppe! Saint-Denis et France! »

Nous courions derrière Crignon, criant tous :

« Ville gagnée au roi de France! Dieppe! Saint-Denis et France! »

En un instant, nous étions sur la place de l'église. Passant la porte d'une maison, j'en vis sortir un grand Espagnol tout nu en chemise, tenant une rondache de la main gauche, et de la droite une longue rapière. Je tirai sur lui, mais il ne fut pas atteint, et rentra précipitamment. Jetant mon arquebuse, je courus derrière lui l'épée au poing, et poussant la porte qu'il s'efforçait de fermer à clé, ce qu'il ne put tant la serrure était rouillée, j'entrai dans une salle où il venait d'allumer une chandelle. Comme j'entrais dans la salle, il sortait à l'opposé en passant par la fenêtre. Je ressortis alors sur la place où parmi les arquebusades on entendait le bruit des pertuisanes et des demi-piques, et le cliquetis des épées. On voyait les Espagnols, la plupart nus en chemise, ou n'ayant que les chausses, ou ayant jeté sur leurs épaules un saize, ou une robe à cagoule qu'ils appellent caban, se défendre galamment à grandes estocades et à belles entailles.

Cependant, les Espagnols cessaient de résister. Plusieurs étaient tués ou pris. Beaucoup s'enfuyaient du côté de la campagne, poursuivis par les nôtres. Parmi les poursuivants on voyait Braguibus, le morion de travers sur la tête, et s'escrimant de sa pertuisane au grand danger de ceux qui l'approchaient, car il n'y regardait pas autrement et frappait à tort et à travers sur les murs, sur les pierres, s'écriant en grande fureur : « A mort, ribauds! A sac, à mort! Vive le roi de France! »

En ce moment fut ouïe la voix du capitaine Jean Florin criant bien clairement :

« Ils sont à nous! Espagnols, bas les armes! Cessez, toute résistance est inutile! Mes amis, bon quartier. Ne leur faites plus rien. Ils se rendent à nous. »

Et il ajouta :

« Monsieur le médecin, laissez là cette pertuisane et ce morion dont vous n'avez plus que faire et allez voir les blessés qui ont grand besoin de vous. Vous panserez indifféremment Espagnols comme Français. Au surplus, frère Nicolas, qui vous accompagne pour confesser les mourants, vous instruira de ce qu'il faudra faire. Messieurs les Espagnols,

retirons-nous dans cette maison, où nous règlerons ensemble les tailles que je viens lever au nom du roi de France, comme il y paraîtra bien par les pièces que produira maître Picot, mon procureur. Où est votre corrégidor.

— Señor, dit la voix de Miguel, il est mort. Je l'ai tué, vengeant ainsi mon honneur.

— Où est l'*adelantado?* dit le capitaine sans s'émouvoir.

— Présent ici, dit mon prisonnier.

— Où est le curé?

— Il est allé distribuer les secours de la religion en compagnie du *fraile* français, dit un Espagnol.

— Allez le quérir, dit Florin. Messieurs, pendant que je vais traiter du butin avec M. l'adelantado, je vous laisse le pillage. Faites vite, car je n'arrêterai guère ».

En ce moment, le jour se levait. Pendant que les compagnons entassaient dans les barques les coffres, meubles et hardes qu'ils trouvaient dans les maisons, tout à coup, nous entendîmes sonner le tocsin et la *Pensée* tira un coup de canon.

« Alarme, les compagnons, alarme! Mes amis! cria Jean Florin sortant de la maison le coutelas au poing. »

Il tenait un prisonnier par le collet.

« C'est une trahison, reprit le capitaine, c'est une perfidie très-indigne. Vous faites sonner le tocsin et vous nous faites assaillir pendant que nous tenons colloque ensemble, mais vous n'en serez pas bons les marchands. Je vais faire bouter le feu aux quatre coins de votre ville. Vous, si vous ne m'avez pas remis avant une demi-heure les sommes que vous avez consenties, je vous ferai pendre sans miséricorde à la grande vergue de ce mien navire que vous voyez. »

L'Espagnol partit sous bonne garde pour aller rassembler les sommes que notre capitaine lui avait imposées.

Nous, nous achevâmes le pillage, boutant le feu aux maisons, après que nous les avions scrutées et vidées de tout ce qui était bon à prendre. Toutefois, à la requête de frère Nicolas, l'église fut épargnée; mais, comme nous nous embarquions et que la *Pensee* halait ses ancres, en entretenant la canonnade contre plusieurs barques des Indiens qui venaient nous assaillir par le conseil de ces traîtres Espagnols, nous vîmes que le feu gagnait, et, quand la *Pensée* prit le large remorquant un brigantin que nous avions trouvé dans le port, l'église brûlait avec tout le reste.

Après midi, le capitaine fit réunir tous les compagnons, pour leur parler.

« Mes amis, dit-il, ce matin j'ai fait un vœu, de bâtir une belle église à monseigneur saint Jacques de Dieppe à mes frais. Ce vœu sera écrit au livre de bord par M. de Gonneville, élève pilote. Je suis satisfait de votre conduite. Vous vous êtes vaillamment comportés.

— Nul, dit Chamouillac, autant que ce galant Braguibus, qui, avec le bois de sa pertuisane, a fait autant de prouesses contre les Espagnols que Maugis ermite en fit jadis contre les Sarrazins avec son bourdon. Que Saint-Treignan me descousse si je n'en écris pas quelque chose au roi.

— Comment, monsieur de Chamouillac, vous écrivez au roi? dit Florin.

— Environ, à lui-même, dit fièrement le Gascon. J'écris à mademoiselle d'Estissac, qui en parlera à la reine, qui ne manquera pas d'en informer le roi. Soyez assuré, à tout événement, que nos prouesses seront connues en Gascogne fort avantageusement. Je les décrirai moi-même à Chamouillac, à Cahuzac, à Estissac et autres lieux fameux, et j'y mettrai les louanges que nous méritons. Je n'y faillirai point.

— Je n'en doute pas, monsieur de Chamouillac, dit Jean Florin en souriant. Je suis sûr que vous nous louangerez dignement; vous êtes apte à le faire. Je vous laisse maintenant, pour dresser avec maître Picot l'inventaire du butin, afin d'y prélever la part du roi, celle du propriétaire du navire et celles des compagnons. Frère Nicolas, maître Mauclerc et vous, Jacques, venez çà pour être témoins, afin que l'état soit en bonne forme, et que personne ne puisse soupçonner que rien a été détourné. »

Le capitaine se rendit dans la chambre avec Picot et les témoins qu'il avait convoqués. Vasseur veillait au timon. Je restai en compagnie de Chamouillac, de Crignon, de Braguibus et de Martin l'Allemand. Miguel avait été se coucher dans sa cainte, car personne ne lui parlait, à cause de sa laide trahison qu'il avait faite aux siens. Au surplus, il avait déclaré qu'ayant vengé son honneur, comme il disait, il irait à notre retour à Rome devant le Saint Père et se ferait moine après pour faire pénitence sa vie durant.

Parmi le butin s'étaient trouvées quelques pipes de très-bon vin, que les Espagnols de Chiorera se disposaient justement à envoyer à ceux de la Nouvelle Espagne, où leur armée venait de conquérir les États de l'empereur Montezuma et de son successeur Guatimouz; car c'est dans l'île de Cuba que viennent s'avitailler les capitaines du roi catholique qui guerroient sur le continent. Nous rachetâmes une demi-pipe au capitaine Jean Florin, et il nous bailla congé d'en boire. Crignon alla donc en tirer deux pichets, et nous étant assis près du pont de caillebotte, nous commençâmes à tirer au chevrotin et à festoyer, buvant d'autant les uns à la santé des autres, après avoir, toutefois, bu à celle du roi de France notre sire, de M. le vicomte de Dieppe, bourgeois de notre navire, et du grand sénéchal de Brézé, gouverneur de Normandie. Cependant que nous devisions joyeusement, Chamouillac tira un paquet de dessous sa cape, et produisit un jeu de cartes qu'il étala devant nous :

« Or ça, messieurs, dit-il, vous semble-t-il pas que nous n'avons joué aux cartes ou aux dés depuis

cent ans au moins? Cap de Saint-Arnaud, connaissez-vous rien de plus galant que le joli jeu de passe-dix? Et si les cartes vous déplaisent, voici des tarots.

— Rien, rien, dit Crignon. Rentrez vos cartes et vos tarots, notre ami. Il pourrait vous en cuire, et vingt-cinq coups de garcette sont vite donnés.

— Par la mort, dit Chamouillac en pâlissant, qui donc donnerait des coups de garcette à un gentilhomme?

— Monsieur, dit Crignon, à bord du navire de maître Jean Florin, il n'y a gentilhomme qui tienne. Il y a la règle, qui interdit de jouer aux cartes ou aux dés, et si le premier gentilhomme de France, voire monseigneur le connétable, désobéissait à la règle ici, avec le capitaine que nous avons, il tâterait de la garcette comme le dernier compagnon.

— Monsieur le pilote, dit Martin, qui ne parlait guère, mais faisait rage de humer, vous expliquez très-bien. On doit toujours obéir au commandement. Toutefois, ne pourrions-nous en cachette remuer un peu les dés à la lansquenette? Nous avons la bourse bien garnie, sans parler de M. de Gonneville, ici, qui a un trésor.

— Comment savez-vous que j'ai un trésor? m'écriai-je ébahi. Qui vous en a informé?

— M. le docteur Braguibus m'en a informé, répondit Martin en riant lourdement. Avez-vous peur que je vous le vole? Nous ne sommes pas des voleurs, ici.

Crignon regarda de travers Braguibus, qui baissa la tête d'un air penaud :

« Bon, dit le brave pilote. Que M. de Gonneville ait un trésor ou non, il est interdit de jouer, et vous ne jouerez pas. Pour ceux qui ont la langue trop longue et pour ceux qui ont l'oreille trop curieuse, je ne leur dis rien aujourd'hui. Mais ils s'en repentiront.

— Dondaine, ils s'en repentiront, dondon, chanta l'Allemand en se levant. Je ne vous ai pas demandé vos secrets. Je vous donne le bonjour. »

Il s'en alla en regardant Crignon d'un air haineux.

« Vous l'avez fâché, dis-je au pilote. Que vous importe qu'il ait entendu parler de mon trésor? Il n'en connaît pas la place.

— Non, dit Crignon, mais il pourrait avoir envie de l'apprendre. Dorénavant, je veillerai sur lui. Il était de la troupe de Georges de Frondsberg, et ces amis du traître Bourbon ne me disent rien qui vaille. Qu'en pensez-vous, Chamouillac?

— Je pense, dit Chamouillac, que s'il avait quelque méchant dessein, mon bras le réduirait en poudre. Messieurs, à la santé de mademoiselle d'Estissac ma cousine! »



Braguibus enjamba les bastingages. (P. 398, col. 1.)

A suivre. LÉON CAHUN.



Cette lutte silencieuse durait depuis quelques instants. (P. 402, col. 2.)

LE CHARMEUR DE SERPENTS

I

Sur les bords du Gange.

Le jour allait se lever. Déjà de vagues lueurs estompant les contours de l'horizon annonçaient l'approche de l'éblouissant soleil de l'Inde. Les étoiles s'éteignaient une à une, seule la superbe Croix du Sud semblait vouloir encore lutter avec l'astre naissant.

L'air pur et frais n'était troublé par aucun bruit. La jungle où retentissaient encore tout à l'heure les joyeux appels des chacals et les sinistres ricanements des hyènes, la jungle était silencieuse. Ses hôtes farouches se hâtaient de regagner leur demeure, et çà et là, des ombres furtives glissaient rapidement au milieu des broussailles.

Un silence absolu marque toujours le court moment qui sépare seul, dans l'Inde, la nuit la plus noire du lever complet du jour. Ici point d'aube prolongée, point de lente transition; lorsque les premiers rayons ont embrasé le léger manteau de nuages, qui sert d'avant-garde au soleil, alors seulement la nature se réveille, et semble sortir de l'épouvante où l'ont plongée les terribles dangers des ténèbres.

Le singe sacré, le langour, que les anciens Brahmanes appelaient le Tchoubdar de Sourya, le héraut du soleil, le langour salue, le premier, l'astre d'un *hou* guttural et prolongé. A son cri, comme à un appel magique, le bois résonne de mille cris et le soleil se lève au milieu d'un étourdissant concert.

Mais aucun bruit n'avait encore retenti. La plaine nue, immense, s'étendait encore sombre et silencieuse; seul, un être humain, un vieillard s'avançait péniblement suivant le chemin qui serpente le long de la rive droite du Gange. Son corps était courbé sous le poids de deux larges paniers, que, selon la coutume indienne, il portait balancés à chaque extrémité d'un long bambou flexible.

De temps à autre, le vieillard s'arrêtait et reposait un instant son fardeau sur le sol. Se redressant alors, il semblait interroger anxieusement l'horizon. Les premières lueurs de l'aurore éclairant d'un ton rougeâtre son corps bronzé, décharné, à demi couvert de haillons, donnaient au voyageur une apparence étrangement fantastique. C'était sans nul doute quelque mendiant courant les routes, et ce-

pendant ses traits amaigris, encadrés par une barbe longue et blanche, avaient un caractère de hautaine fierté digne plutôt du pontife d'un des rites mystérieux qui se partagent la vaste péninsule hindoue.

Pontife ou mendiant, le vieillard avait dû fournir une longue course, car il semblait exténué de fatigue, et son fardeau lui arrachait de continuels gémissements.

Il marchait ainsi lentement, suivant la berge qui surplombe le Gange, lorsqu'il se trouva tout à coup devant un ravin profond, sorte de crevasse qui partant du fleuve s'avançait assez loin dans les terres. La route, simple chemin de bateliers, ainsi interrompue, avait dû, faute d'un pont, contourner le ravin dont le fond était couvert d'une eau croupissante et encombrée de végétation. Cependant la crevasse n'avait que quelques mètres de largeur, l'eau paraissait peu profonde, et un sentier à peine tracé montrait que plus d'un voyageur pressé ne s'était pas laissé arrêter par un si mince obstacle.

Notre inconnu n'était sans doute pas de cet avis, car la vue du ravin lui arracha un cri de désespoir, et laissant glisser ses paniers sur le sol, il se mit à se lamenter.

« Par ma divine mère Parbati, s'écria-t-il, je n'atteindrai donc jamais le but de mon voyage! Depuis que le soleil a disparu, je chemine le long du Gange, Sri Ganga! et sa lumière va reparaître sans que j'aie pu trouver un gîte pour moi et mes compagnons. Au carrefour de la route de Cawnpore, j'ai aperçu un brahmane qui lisait ses *slokas* devant le *déota* protecteur du chemin. Je me suis approché et lui ai demandé humblement la permission de réchauffer mon corps transi de froid près du feu flambant devant l'autel. Mais il m'a répondu d'un air superbe : « Va-t'en, Nât impur, ton contact souillerait la flamme destinée au divin Karticeïa. » Cet homme ignorait mon pouvoir; je pouvais le punir, mais j'ai eu pitié de lui. Et depuis, je marche sans trêve, et me voilà maintenant arrêté pour ma perte par cette maudite *nullah*, alors que j'aperçois là-bas un toit hospitalier. O Siva! inspire ton serviteur. Puis-je confier mon corps débile à ces sombres eaux, asile du terrible *maghar?* »

Mais Siva ne répondant pas, notre homme, poussé par le désir d'atteindre plus tôt la maison dont le toit se montrait au loin, reprit son fardeau, et, s'appuyant sur son bâton, il descendit d'un pas tremblant la berge du ravin. Arrivé au bord du marais, il sonda de son bâton la profondeur, puis ayant encore une fois invoqué Siva, il entra bravement dans l'eau.

Ses pieds glissaient sur le fond vaseux, les longues tiges des lotus entravaient ses mouvements; malgré tous ces obstacles, le vieillard atteignit l'autre bord. Déjà il mettait un pied à terre, lorsque la tête hideuse d'un énorme crocodile apparut à la surface de l'eau, son horrible mâchoire tout armée de dents s'ouvrit et happa la jambe déjà hors de l'eau. Le pauvre voyageur s'affaissa sur le sol en poussant un cri de douleur, et ses paniers, projetés au loin, s'ouvrirent laissant échapper de leurs flancs une légion de serpents de toutes tailles et de toutes couleurs qui se dispersèrent rapidement dans les herbes.

Cependant l'infortuné vieillard s'était cramponné en tombant à une touffe de *kalams*, dont les longs et solides fuseaux garnissaient les bords de la nullah. Le crocodile, étonné de rencontrer une résistance, réunissait ses forces pour attirer à lui sa proie. Poussé par la voracité, il sortait à demi son corps de la vase et essayait par de brusques saccades d'entraîner sa victime.

Cette lutte silencieuse durait depuis quelques instants; le vieillard, à bout de force, perdait visiblement du terrain, lorsque, lâchant prise subitement, il se tourna vers son ennemi et, lui prenant la tête dans ses mains, lui creva les deux yeux. Le monstre, rugissant de douleur, ouvrit la gueule, abandonna sa proie et se replongea dans l'eau bourbeuse de la nullah où il disparut aussitôt.

Malgré l'horrible blessure qui déchirait sa jambe, le pauvre voyageur se hâta de se traîner loin du bord de l'eau. Avant de gravir le talus qui le séparait de la plaine, il se mit cependant à la recherche de ses corbeilles. Il les eut bientôt retrouvées sous les broussailles, mais leur vue lui arracha de nouveaux gémissements. Les paniers étaient ouverts, et leur intérieur apparaissait absolument vide.

« Hélas! s'écria le vieillard en levant les bras vers le ciel, hélas! ils sont tous partis, mes compagnons chéris, mes bons amis! » Et sa voix devenant douce et caressante, il semblait interpeller les buissons. « Tous partis! pourquoi, ô puissant Siva, m'avoir arraché aux dents cruelles du maghar, puisque tu devais me séparer ainsi de tous ceux que j'aimais? Mes serpents, Rama, rends-moi mes serpents! rends-moi mon unique gagne-pain! »

Tout à coup il se fit un léger bruit dans les herbes, et une magnifique cobra noire, de l'espèce la plus redoutable, glissa lentement jusqu'aux pieds du vieillard. Redressant son corps, gonflant son capuchon, elle fit entendre un léger sifflement.

A cet appel bien connu, le pauvre charmeur, essuyant ses larmes, se mit à genoux et, d'une voix attendrie :

« Ah! te voilà, ma belle Sâprani[1], dit-il, ma reine chérie. Je savais bien que toi au moins tu ne m'abandonnerais pas. »

Et prenant avec précaution le reptile, au lieu de le remettre dans un des paniers, il le glissa parmi les haillons qui entouraient sa poitrine. La venimeuse bête s'y enroula sans opposition, comme si elle eût connu depuis longtemps ce gîte.

C'est en vain que le vieillard, prenant le *toumril*[2]

1. *Sâprani*, littéralement Reine des serpents.

2. Le *toumril* est une courte flûte dont se servent les charmeurs de l'Inde, et qui produit un son assez analogue à celui du biniou breton, quoique beaucoup plus doux.

qu'il portait pendu au côté, essaya, pour appeler ses serpents, de toutes les séductions de la musique; en vain leur fit-il ensuite les promesses les plus extravagantes, l'écho seul répondit à sa voix. Enfin il se décida à ramasser son bâton et ses paniers, et il gagna péniblement la crête du ravin.

Le soleil s'était levé, et ses rayons embrasaient la plaine; pas un nuage ne se montrait au ciel. Le vieux charmeur eut bientôt regagné la route qu'il avait si malencontreusement quittée; mais, une fois là, épuisé de fatigue et de souffrance, il s'arrêta, déposa son fardeau et s'étendit sur un des talus bordant le chemin.

Cependant il n'eût fallu que bien peu de temps pour atteindre le gîte tant désiré, car à moins d'un kilomètre du point où s'était arrêté le mendiant, s'élevait une vaste et belle habitation, qu'on pouvait reconnaître à sa forme pour la demeure de planteurs européens. Mais ces derniers efforts étaient de trop pour le pauvre voyageur. Triste et résigné, accablé sous le poids de son infortune, il attendait l'aide de la Providence.

Tout à coup un bruit joyeux de flûtes et de cimbales vint le tirer de sa méditation. Au bout de la route, du côté de Cawnpore, on voyait s'avancer une troupe nombreuse, à demi cachée par un nuage de poussière que le soleil faisait ressembler à une colonne de feu.

Bientôt la troupe arriva près du mendiant. En avant marchaient ou plutôt couraient, sautillant en cadence, de jeunes Hindous, aux longs cheveux s'échappant de calottes dorées, et vêtus de courtes tuniques de soie; ils jouaient allègrement les uns du fifre, les autres du tam-tam ou des cimbales. A leur suite venaient une vingtaine de cavaliers tout étincelants de dorures, et armés de lances à penon écarlate, entourant un superbe éléphant, richement caparaçonné et portant un *haodah* d'or massif.

Sur l'haodah, à demi étendu au milieu de coussins de velours, reposait nonchalamment un jeune homme à l'abri d'un lourd parasol de brocart qu'un esclave tenait suspendu au-dessus de sa tête. A son turban, autour duquel s'enroulait une épaisse torsade d'or, un spectateur au courant de l'étiquette indienne eût reconnu dans ce jeune homme un prince de famille souveraine, tandis que le triple cordon de soie pendant sur sa poitrine indiquait que le prince appartenait à la caste sacrée des Brahmanes.



Il marchait lentement. (P. 402, col. 1.)

Ce jeune homme n'était autre en effet que le haut et puissant Doundou Pant Rao, héritier présomptif du grand empire des Maharates et dernier Peïchva ou grand-pontife. Mais de tous ses titres il ne lui restait plus maintenant que celui de seigneur de Bihtour, petit apanage des bords du Gange, seule compensation que les Anglais lui eussent donnée pour l'immense empire qu'ils avaient ravi à son père.

Le prince Doundou passait cependant, malgré cette spoliation, pour un fervent partisan des nouveaux dominateurs de l'Inde. On le voyait, recherchant leur fréquentation, se mêler à toutes leurs fêtes, et ce jour-là même il revenait de Cawnpore où il avait passé la nuit au milieu d'une brillante société anglaise, réunie par le nouveau commandant de la garnison de cette place, le général Wheeler.

La soiré avait dû être charmante si l'on en jugeait au rire joyeux soulevé par le récit qu'en faisait le prince à ses compagnons. Doundou, la figure animée, les yeux flamboyants, décrivait les splendeurs des salons de ses hôtes européens, la somptuosité de leurs toilettes, l'amabilité de leurs manières; toutefois, son enthousiasme, trop souvent poussé jusqu'à l'ironie, semblait plutôt chercher à exciter la convoitise que l'admiration.

Soudain on entendit s'élever au milieu des éclats de la troupe joyeuse une voix gémissante. Le silence se fit aussitôt sur un geste du prince, qui, se dressant avec vivacité, aperçut le mendiant accroupi sur le bord du chemin et levant vers lui des mains suppliantes.

« Quel est cet homme? s'écria Doundou d'une voix vibrante.

— O seigneur! c'est Mali, dit le vieillard, Mali, le charmeur de serpents, qui s'incline devant votre sublime présence en implorant votre pitié.

— Et que fais-tu ainsi sur le bord de cette route? pourquoi as-tu quitté de si grand matin ton repaire de sorcier?

— Seigneur, qu'il soit fait selon votre ordre, mais je ne suis point un sorcier. C'est du puissant Siva lui-même, du redouté Mahadêo que je tiens

mon pouvoir mystérieux sur les bêtes rampantes. J'étais allé, le mois dernier, à la foire du Holi qui se tient, vous le savez, tous les cinq ans dans la plaine de Kajraha ; j'y allai, selon le vénérable usage, faire danser mes serpents devant la noire Kali ; mais la ferveur des fidèles se ralentit chaque jour, les offrandes ont été minimes, et après un long et infructueux voyage je comptais aujourd'hui même regagner ma pauvre cabane, lorsque ce matin, au point du jour, en tentant de traverser la nullah voisine, j'ai été surpris par un crocodile. Grâce à l'invincible Siva j'ai sauvé ma vie, mais ma jambe a été broyée par le monstre et je ne puis bouger. Par pitié, Bahadour, venez à mon aide, et ordonnez à vos gens qu'ils me portent jusqu'à cette habitation près d'ici. Je suis sûr que les généreux Sahibs voudront bien me donner quelque aliment et me permettre de prendre un peu de repos.

— Oui-dà! reprit le prince avec aigreur, tu me sembles un beau parleur, Mali. Je ne te connaissais pas encore ce talent. Tu l'auras acquis dans ton récent voyage, en séjournant dans les villes des généreux Sahibs. Pas plus que toi je ne mets en doute leur générosité, mais afin de te permettre d'en faire une nouvelle expérience, tu ne trouveras pas mauvais que je te laisse là. Je craindrais que tu n'eusses à partager avec moi la reconnaissance que tu leur dois tout entière. Adieu, père ! »

Et faisant un geste impérieux à son cornac, Doundou reprit majestueusement la position horizontale. Les fifres et les cimbales retentirent de nouveau, et le cortége, continuant sa marche, disparut bientôt dans un flot de poussière dorée.

Le pauvre charmeur, comme poussé par le désespoir, se dressa tout debout, brandit un instant son bâton et fit quelques pas en avant, mais, vaincu par la douleur, il roula évanoui en travers du chemin.

II

La famille Bourquien.

Le vieux charmeur n'avait pas eu tort de compter dans sa détresse sur la générosité du propriétaire de l'habitation que la fatalité venait deux fois déjà de l'empêcher d'atteindre. Là demeurait en effet un Sahib ou seigneur européen aussi renommé dans tout le pays pour son immense fortune que pour son inépuisable charité, M. Bourquien, un des plus grands propriétaires fonciers du bas Doab. Ses territoires s'étendaient le long de la rive droite du Gange sur plus de vingt mille hectares de superficie et ses vassaux, au nombre de plusieurs milliers, peuplaient une trentaine de villages.

M. Bourquien n'était du reste pas un étranger au pays où il vivait, comme le sont la plupart des Européens qui ne viennent dans l'Inde que pour y amasser le plus rapidement possible une grande fortune et rentrer ensuite dans leur patrie. Ces maîtres momentanés exploitent avidement le pays et pressurent le paysan dont ils se font haïr.

Pour les indigènes, M. Bourquien était plus Hindou qu'Européen, et on ne lui donnait dans le pays que le nom de *Bour-khan*, simple adaptation phonétique de son nom français, mais que personne ne prononçait jamais qu'avec une emphase ironique, car *Bour-khan* signifie en hindoustani le « méchant maître », et notre planteur était adoré de ses sujets.

Né dans l'Inde, il pouvait se vanter de plus de porter le nom d'un véritable héros, nom que tout patriote hindou vénère encore aujourd'hui, celui du général Hector Bourquien, le défenseur d'Aligarh.

Ce général Bourquien, un Parisien, faisait partie de cette brillante pléiade d'aventuriers français qui, vers la fin du siècle dernier, voyant la France abandonner le bel empire indien conquis par Dupleix, entrèrent au service des princes hindous pour continuer la lutte contre les Anglais.

Qui connaît parmi nous les noms de Perron, de de Boigne, de Fantôme, de Sombre, de Bourquien, de tant de vaillants officiers qui arrêtèrent un moment les succès britanniques et qui tout au moins sauvèrent aux yeux du peuple indien l'honneur de la France? Ces officiers français transformèrent l'armée maharate et créèrent ces terribles phalanges qui dans vingt combats firent reculer les bataillons anglais.

La lutte se prolongeait depuis quinze ans, lorsque la défection de Perron porta un coup funeste à la cause maharate. Le général Perron, simple sergent dans l'armée française, avait atteint un degré de puissance qui faisait de lui presque l'égal de son maître; commandant en chef les armées de Scindia, il était le vrai souverain de l'Hindoustan. L'histoire, par la plume des Anglais, nous le montre comme un parvenu hautain et pusillanime; mais il est permis de rejeter cette appréciation intéressée et de dire que le seul défaut de Perron fut de s'être toujours laissé guider par un seul mobile, l'intérêt. S'il eût mieux compris son rôle, il pouvait, avec l'appui des Sikhs du Penjab, arrêter complétement l'invasion britannique et ouvrir l'Inde à la France. La prise d'Aligarh, que lord Lake enleva au général Bourquien, après un siége prolongé, épouvanta Perron, qui accepta les ouvertures de Wellington et, quittant le service maharate, se retira à Chandernagor avec une fortune considérable. Cette défection fut la ruine de ce brillant parti français qui avait inspiré tant de craintes à l'Angleterre. Bourquien essaya de continuer la lutte, mais, battu sous les murs de Delhi, il fut obligé de reculer; enfin, le 27 octobre 1803, la bataille de Lasvâri, perdue malgré les prodiges de valeur des officiers français, vint briser la puissance de Scindia, qui dut traiter. La plus importante condition de la paix fut qu'il s'engagerait à ne plus conserver de Français dans son armée.

Hector Bourquien s'était marié pendant son séjour à Indore avec une jeune princesse de la famille royale de Holkar, qui lui avait apporté en dot le magnifique fief de Gandapour, situé sur le bord du Gange, entre Cawnpore et Bihtour. C'est là qu'après la défaite de Lasvâri, le général obtint du gouvernement anglais de se retirer avec sa femme et son fils. Ce dernier ayant succédé, quelques années après, à son père, se maria avec la fille d'un riche Brahmane de Bénarès, et il s'établit définitivement à Gandapour, où il fonda une factorerie d'indigo, qui atteignit rapidement une grande prospérité et qu'il légua à son tour à son fils unique, Armand.

M. Armand Bourquien, héritier d'une immense fortune, appartenant par sa grand'mère et sa mère aux deux premières castes de l'Inde, aurait pu se considérer comme plus Hindou qu'Européen, mais il n'avait jamais oublié le pays de ses ancêtres. Dès qu'il fut maître de ses actions, il se rendit en France, se maria à Paris, la ville natale de son aïeul, et ne rentra dans sa patrie adoptive qu'après une absence de deux ans. Lorsque son fils André eut atteint l'âge de douze ans, il l'envoya à Paris compléter son éducation.



L'éléphant portant le prince s'arrêtait devant les deux jeunes gens. (P. 407, col. 1.)

Mais, depuis le départ de son fils, le malheur s'était acharné sur M. Bourquien. En deux ans, celui-ci avait perdu sa mère vénérée et aimée de tous, et enfin sa chère compagne, qui le laissait seul avec une fille de quatorze ans à peine, Berthe, charmante enfant que les indigènes avaient surnommée la Dêva de Gandapour.

La solitude avait paru insupportable au planteur et il s'était décidé à rappeler son fils en toute hâte. Débarqué le 15 janvier 1857 à Calcutta, André avait franchi en vingt jours les trois cents lieues qui le séparaient de Gandapour, où il était arrivé la veille du moment où s'ouvre notre récit.

Jamais prince rentrant dans ses domaines ne fut plus acclamé, plus fêté par ses sujets, que le jeune jaghirdar Andhra Sahib, ainsi que l'appelaient les Indiens, ne le fut par les vassaux de son père. De toutes les extrémités du canton, les paysans étaient accourus à sa rencontre, et c'est au milieu d'un cortége de plusieurs milliers d'hommes, monté sur le plus bel éléphant du keddah, qu'il fit son entrée triomphale dans la factorerie.

André était alors un grand et beau garçon de quinze ans. Sa figure bronzée, au profil d'aigle, éclairée par de superbes yeux bleus, semblait réunir toutes les beautés des deux types hindou et français, types qui nous semblent au premier abord si distincts et qui ne sont cependant que les deux rameaux les plus purs, les plus élevés, du même

tronc, de la même race. A Paris, ses camarades l'avaient surnommé le Rajah; mais s'il avait un peu la hauteur d'allure des nobles de l'Inde, ce n'en était pas moins un enfant franc, dévoué, au cœur d'or, et il était parti ne laissant partout que des regrets.

De son côté, Paris l'avait fort émerveillé, mais plutôt surpris qu'enthousiasmé. Habitué à errer en maître dans les vastes territoires de son père, chasseur infatigable, déjà depuis longtemps aguerri, malgré son jeune âge, aux rencontres avec les terribles hôtes des jungles, André se trouvait à l'étroit même dans nos campagnes où les haies, les murs, les barrieres l'arrêtaient à chaque pas. Quant au lycée, il lui semblait une prison.

Sa mère lui avait dit en le quittant, à Calcutta : « Rappelle-toi, mon bel André, que tu es un sauvage, et que pour être digne du nom que tu portes, il faut que tu deviennes un homme civilisé. Pour cela, il faut que tu travailles, que tu étudies, car c'est par la supériorité morale seulement que nous méritons de dominer ceux qui nous entourent. — Je travaillerai, chère mère, » avait-il répondu simplement. Et il travaillait comme il l'avait promis, supportant courageusement sa prison, en se souvenant des paroles de sa mère. Cependant, il était parti avec joie sur l'ordre de son père, et depuis qu'il avait remis les pieds sur le sol de l'Inde, son enthousiasme ne tarissait plus.

Dès le lendemain de son retour à la maison paternelle, brûlant du désir de revoir tous les lieux qui peuplaient sa mémoire de charmants et lointains souvenirs, il se leva avant le jour et courut à l'écurie seller son petit cheval Jaldi, un vieil ami aussi. Pendant qu'il accomplissait le plus silencieusement possible cette opération, afin de ne pas troubler le repos de la maison, il entendit au dehors un pas précipité, et bientôt il vit apparaître à la porte de l'écurie la charmante figure de sa sœur.

« Oh! le vilain sournois! s'écria la jeune fille en le menaçant du doigt, tandis qu'il l'embrassait tendrement. Comment, à peine arrivé, vous essayez de vous esquiver et vous allez courir les aventures, laissant à la maison votre ancienne compagne de jeu!

— Mais non, petite sœur. C'est à peine si j'ai pu fermer l'œil de la nuit. Je bouillais d'impatience, et dès que les premières lueurs du jour se sont montrées, je n'y ai plus tenu, j'ai couru chercher mon cheval pour faire une rapide promenade, comptant bien être de retour avant ton lever.

— Mauvaises raisons, monsieur. Et pour vous punir, je vous condamne à seller ma petite jument Nila, et à m'escorter où bon me semblera.

— J'accepte la punition de grand cœur, et je m'exécute »; et ayant embrassé Berthe sur les deux joues, André se hâta de seller les chevaux.

Quelques instants après, nos deux jeunes gens galopaient à travers la campagne. Le soleil rasait déjà l'horizon et enveloppait de flammes la cime en éventail des hauts palmiers taras, laissant dans l'ombre, enveloppée de vapeurs bleuâtres, l'épaisse végétation qui couvrait le sol. La plaine, vaste, unie, se déroulait à perte de vue, couverte de magnifiques et précieuses cultures. Ici, c'étaient des champs d'orge dont les épis dépassaient la tête des chevaux, ou de belles indigotières aux panaches dorés; plus loin s'étendaient, semblables à des parterres, de longues rangées de pavots multicolores d'où s'extrait le perfide opium; puis venaient des champs de canne à sucre, des plaines de céréales, entrecoupées çà et là de bois de figuiers, de goyaviers, d'orangers. Le sol en un mot était chargé de richesses.

André saluait chaque nouvelle apparition par des cris enthousiastes, qui émerveillaient sa sœur :

« Mais, petite sœur, lui disait-il, comment ne veux-tu pas que j'admire cette terre bénie, que je salue toutes ces splendeurs? Tout cela te semble naturel et simple, car tu n'as jamais vu autre chose.

— Notre France doit cependant être un beau pays, répondit la jeune fille en soupirant.

— Certes, ma chère Berthe, la France est un beau pays, le plus riche sans doute de l'Europe, et si l'Inde était cultivée comme elle, elle nourrirait un milliard d'êtres humains au lieu des deux cent millions qu'elle possède. Mais comment comparer la France à ce pays où tout est grand, gigantesque. Les Alpes disparaîtraient dans un recoin de notre Himalaya, et il faudrait réunir la Seine à la Garonne, y ajouter la Loire et le Rhin pour égaler notre Gange. Tandis que le soleil féconde sans relâche notre sol, sur lequel se succède sans interruption une végétation toujours nouvelle, là-bas le ciel est continuellement chargé d'épais nuages à travers lesquels passent de temps à autre quelques rayons incolores. Pendant la belle saison, les jours pluvieux ne sont pas rares, mais dès que l'hiver arrive, la vie semble se suspendre. Un soleil blafard se montre quelques heures de loin en loin; les arbres se dépouillent de leurs feuilles, plus de fleurs, plus de fruits, et bientôt la terre se couvre d'un manteau blanc de neige, les rivières gelées semblent elles-mêmes suspendre leur cours, et les habitants restent enfermés dans leurs demeures ou n'en sortent que couverts d'épais vêtements qui ne suffisent pas à les garantir des rhumes et de toutes sortes de vilaines maladies.

— Brrrou! tu me fais frissonner, s'écria Berthe.

— Il est vrai que les douceurs d'une civilisation raffinée permettent de supporter toutes les duretés de ce climat, reprit André. Et les Français, loin de s'estimer malheureux, comme tu pourrais le croire, se félicitent, et avec quelque raison, d'habiter leur pays. Des besoins plus nombreux les ont rendus ingénieux et laborieux. Tandis qu'ici l'indigène se contente de ceindre ses reins d'un lambeau de toile et d'abriter sa tête d'un mince turban, que quelques fruits suffisent à sa nourriture et qu'un toit de feuilles

l'abrite, là-bas, l'homme a besoin de chauds vêtements, d'une nourriture fortifiante et d'une habitation où il puisse passer la majeure partie de sa vie. Nul ne peut rester oisif en France; la lutte pour la vie est incessante, et de cette lutte est née la première civilisation du monde. Mais je philosophe comme un professeur, au lieu d'admirer simplement tout ce qui m'entoure sans envier ou plaindre ceux qui n'ont besoin ni d'envie ni de pitié. »

A ce moment le bruit des fifres et des cimbales vint interrompre cette belle péroraison, et nos jeunes gens aperçurent à quelque distance d'eux le cortége du prince de Bihtour.

« Qu'est-ce donc que tout ce beau monde? demanda André à sa sœur.

— C'est notre voisin Doundou Pant, répondit Berthe, qui revient sans doute de quelque fête à Cawnpore.

— Doundou? à Cawnpore? dit le jeune homme avec étonnement.

— Oui, Doundou, à Cawnpore, reprit Berthe. Je comprends ton étonnement; il est vrai qu'autrefois le prince vivait fort à l'écart de la société européenne, rendant à peine quelques visites de voisinage à notre père, mais tout cela a bien changé depuis quelque temps. Tu ignores sans doute que le général Wheeler a pris peu après ton départ le commandement de la garnison de Cawnpore. C'est un homme charmant, un parfait gentleman, qui a eu bien vite fait la conquête de tout le monde. Depuis son arrivée le farouche Doundou est transformé. Mettant de côté toute froideur, il a été voir le général, s'est presque excusé de sa conduite passée, et aujourd'hui nul n'est plus assidu que lui à toutes les fêtes que donne la brillante société européenne de Cawnpore. Mais du reste le voilà. »

En effet le cortége, un instant masqué par un épais bouquet de lataniers, débouchait à quelques pas. On entendait au-dessus du bruit des cimbales et des fifres un tumulte de rires et de voix. A la vue d'André et de Berthe, qui s'étaient rangés sur le côté de la route, le silence se fit subitement.

Quelques instants après l'éléphant portant le prince s'arrêtait devant les jeunes gens.

« Déjà sortis à une heure si matinale! dit familièrement Doundou à André. Je vous souhaite la bienvenue sur notre sol béni, Andhra Sahib, puissiez-vous y suivre les grandes traditions de votre aïeul, l'ami et le soutien des Peïchvas. Vous connaissez, n'est-ce pas, le chemin du palais de Bihtour? Je compte y réunir bientôt l'élite de la société anglaise et j'espère que vous et les vôtres y tiendrez le premier rang.

— Mon père sera sans doute heureux de recevoir votre invitation, dit André simplement, et ses enfants l'accompagneront avec plaisir sous votre toit.

— A bientôt donc, » répondit le prince, et saluant les enfants d'un gracieux sourire, il fit signe à son cornac de continuer sa marche.

Le soleil était devenu brûlant, aussi Berthe fit-elle observer à son frère qu'il serait temps de rentrer à la maison où leur père devait les attendre impatiemment.

« Et le Gange! ma chère Berthe, s'écria André. Dire que je n'ai pas encore reposé mes yeux sur notre père Gange, comme l'appellent nos Indiens. Songe que c'est à lui que nous devons toutes nos richesses et qu'il lui suffirait d'un moment de colère pour nous les enlever. Je ne puis différer ma visite, et craindrais vraiment d'offenser le tout-puissant fils de Siva. Allons, un temps de galop et nous y sommes. A moins, ajouta-t-il gaiement, que les ardeurs du blond Phébus ne fassent reculer la blonde Berthe. »

Mais déjà la jeune fille avait éperonné son cheval et bientôt les deux cavaliers s'éloignèrent rapidement. Le fleuve superbe se montrait à leurs yeux, étalant au soleil sa nappe d'azur d'un kilomètre de large, lorsque Jaldi, le cheval d'André, fit un écart si brusque que l'enfant, malgré sa solidité en selle, faillit être désarçonné. Il se raffermissait sur sa monture qu'il essayait de calmer, quand, se retournant, il aperçut sa sœur, retenant son cheval et les traits altérés par la frayeur.

« Qu'as-tu donc, petite sœur? lui cria-t-il, tu es donc devenue bien peureuse? Jaldi ne me connaît sans doute plus, mais je lui apprendrai bien vite que je ne me laisse pas jeter à terre aussi facilement qu'il le croit.

— Mais regarde donc, » répondit la jeune fille en étendant la main devant elle et détournant les yeux avec horreur.

André aperçut alors le corps d'un homme étendu devant les pieds de Jaldi. En un instant, il fut à terre et, jetant à Berthe la bride de son cheval, il s'approcha du malheureux. Le soulevant avec peine, il le traîna sur le bord du chemin et l'assit contre le talus. Il put s'assurer bientôt que l'homme était vivant, quoique ses vêtements fussent teints du sang qui s'échappait d'une large blessure à la jambe.

Laissant le blessé à la garde de sa sœur, qui, plus rassurée, s'était décidée à descendre de cheval et à s'approcher, André courut au fleuve et, y ayant trempé son mouchoir, en enveloppa le front souillé de boue du pauvre diable. L'effet fut presque instantané; le vieux charmeur poussa un soupir, ouvrit les yeux et regarda avec étonnement les deux jeunes gens.

« Ah, les Sahibs! dit-il.

— Oui, mon pauvre homme, nous sommes des Sahibs, répondit André, mais ne vous voulons aucun mal. Qu'est-ce qui vous a donc mis en tel état?

— J'ai été saisi par un crocodile au point du jour en essayant de traverser la nullah voisine, répartit Mali, et je n'ai plus de force pour continuer ma route.

— Mais si l'accident vous est arrivé au lever du jour, dit Berthe, comment aucun passant ne vous a-t-il porté assistance?

— Le prince Doundou est passé, répondit le vieillard, mais il a ri de mon infortune.

— Quelle horreur! s'écria Berthe. Eh bien, nous ne ferons pas comme lui, nous allons vous emmener chez notre père qui ne nous refusera pas, j'en suis sûr, de vous accueillir.

— Vous êtes bien bonne, chère demoiselle, répondit Mali, mais je suis si faible qu'il me sera impossible d'atteindre le bungalow de votre père. Laissez-moi là, et daignez m'envoyer par un de vos serviteurs un peu de nourriture. Après une journée de repos, je reprendrai ma route, et j'espère demain avoir regagné ma chaumière.

— Cela est impossible, mon brave homme, dit André. Votre blessure pourrait s'envenimer par l'effet du soleil, et en tout cas vous ne pourriez vous mettre en chemin en cet état. Je vais vous aider à vous placer sur mon cheval et nous gagnerons ainsi la factorerie.

— Prendre place sur votre cheval, vous n'y pensez pas, seigneur! s'écria Mali. Vous ne savez pas que je ne suis qu'un mendiant, un simple Nât.

— Mendiant ou Nât, dit le jeune homme, vous allez monter sur mon cheval. Je le veux. »

Le ton ferme d'André parut décider le vieillard et, après avoir encore balbutié quelques excuses, il se souleva en gémissant, aidé par les deux jeunes gens, qui le hissèrent sur Jaldi.

Berthe étant remontée à cheval, André prit la bride de Jaldi et la petite troupe se mit en route.

C'était certes un spectacle touchant de voir ce mendiant misérable escorté ainsi par ces deux enfants. Mais pour qui connaît les mœurs de l'Inde et qui sait quel immense abîme sépare les diverses castes de ce pays, ce spectacle était sublime, car ceux qui entouraient ainsi de soins le vieux charmeur, représentant d'une tribu méprisée, étaient des Sahibs, c'est-à-dire des seigneurs, les maîtres tout-puissants du pays.

Aussi grande fut la surprise des nombreux serviteurs de Gandapour, lorsqu'ils virent déboucher l'étrange cortége dans la cour de la factorerie. Les jeunes gens n'avaient pas préjugé de l'hospitalité de leur père : sur l'ordre de celui-ci, le vieux Mali fut bientôt confortablement installé dans une des maisonnettes de la ferme et entouré de tous les soins que comportait son état.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1878

LE PALAIS DU TROCADÉRO

Par une idée des plus heureuses, la grande Exposition de 1878 est appelée à laisser à Paris un souvenir durable. Son vaste Palais des fêtes érigé sur la butte du Trocadéro a été construit d'une façon permanente et formera l'un des plus somptueux embellissements de la grande capitale.

La butte du Trocadéro, point culminant des collines de Chaillot qui s'élèvent sur la rive droite de la Seine, reçut ce nom en 1823 en souvenir de la victoire que venait de remporter le duc d'Angoulême sur les insurgés de Cadix. Ce n'était alors qu'un tertre informe, couvert de jardins maraîchers et de misérables cabanes, et perforé en tous sens par des galeries de carrières.

En 1867, lorsque l'on eut choisi le Champ de Mars comme théâtre de la seconde Exposition internationale française, on décida de niveler les pentes de la butte et de les transformer en square. D'immenses travaux de terrassements furent exécutés au prix de vingt millions. Cette énorme somme ne donne comme résultat que la création d'une sorte de vaste escalier disgracieux et inutile.

Lorsque l'Exposition actuelle fut décidée, on chercha de nouveau à utiliser le Trocadéro, et après de longues études on conçut le projet d'y ériger un splendide palais qui servirait à donner de grandes fêtes publiques durant le grand concours industriel. Ce palais ne devait avoir d'abord qu'un caractère provisoire, mais la Ville de Paris obtint qu'il serait édifié d'une façon durable.

La gravure que nous donnons de ce palais nous dispensera d'entrer dans une description minutieuse. Disons seulement que l'édifice se compose d'un vaste pavillon renfermant la salle des fêtes, flanqué de deux longues galeries en hémicycle qui encadrent le sommet de la colline.

Le premier étage se compose d'une *loggia* demi-circulaire, haute, étroite et de grand air, avec de nombreuses baies dont les arcatures, formées par des sections de volutes évasées, décrivent une rangée d'ogives élégantes et robustes. Le mur extérieur est plaqué de pilastres carrés qui, par leur forte saillie, remplacent, avec plus de solidité et non moins de grâce, la colonnade classique. Ces pilastres sont démesurés, et leurs stylobates s'appuient sur le frontispice de la pièce d'eau qui sert de base à la partie centrale du monument.

Le deuxième étage, par opposition, forme un promenoir bas et large, pavé avec une mosaïque très-sobre de couleur et de dessin.



Le palais des fêtes au Trocadéro.

Une terrasse qui offre sur Paris un point de vue sans égal constitue le troisième étage. De là s'élance le dôme, flanqué de ses deux tours et surmonté de la statue de la *Renommée* de M. Mercié. Autour de la terrasse règne une balustrade interrompue de piédestaux supportant des statues.

Les ailes du palais se rattachent harmonieusement au corps central et développent avec une ampleur magnifique leurs galeries à colonnades.

Par la position qu'elle occupe, la pièce d'eau fait partie intégrante de l'édifice. Elle s'échappe en large cascade du centre du soubassement et s'épanche en vasques disposées en gradins.

Le jardin, ou plutôt l'immense parterre qui étage ses massifs sur le versant de la hauteur, présente de véritables merveilles florales au milieu desquelles se dresse une multitude de légers pavillons représentant les architectures des divers pays du globe.

La salle des Fêtes, pièce unique de la rotonde, à laquelle deux grands escaliers intérieurs donnent accès, est superbe. Nous aurons à en reparler

En somme, l'Exposition de 1878 aura sur celle de 1867 l'avantage de laisser quelque chose après elle, le palais du Trocadéro, qui perpétuera son souvenir.

Lucien d'Elne.

LE VERRE IRISÉ

Les visiteurs à l'Exposition qui se sont arrêtés devant les vitrines des cristalleries anglaises ont dû remarquer des verreries, vases, boules, flacons, qui semblent revêtues des couleurs de l'arc-en-ciel. Prend-on un de ces objets et le tient-on dans la main, ou bien le regarde-t-on par transparence, on s'aperçoit qu'il est composé d'un verre incolore, limpide, semblable au verre ordinaire. Cependant, à peine l'a-t-on replacé à la lumière, qu'on le voit de nouveau s'iriser de toutes les nuances du prisme. Quel est le secret de cette jolie nouveauté?

Le verre irisé est très-facile à fabriquer. Pour comprendre par quel moyen on lui communique ses belles teintes, il suffit de se rappeler un phénomène physique bien connu aujourd'hui. Chaque fois que de petites particules isolées sont distribuées sur un verre, on voit apparaître les teintes de l'arc-en-ciel. Un peu de graisse répandue sur de l'eau, un peu d'essence de térébenthine font apparaître ces teintes caractéristiques.

Il suffit de souffler sur un miroir pour que la buée qui se forme donne lieu à la coloration des bulles de savon. Les vésicules liquides décomposent la lumière à la façon du prisme.

Quand on regarde un miroir à travers une fine batiste, on voit se produire encore le même phénomène; quand on regarde une bougie à travers les cils entre-baissés, on obtient le même résultat. Chaque fois, en un mot, que la lumière se joue à travers des milliers de petites particules isolées, mais rapprochées, il y a décomposition des rayons et production des couleurs de l'arc-en-ciel.

Il suffit de poser sur le verre un enduit translucide de petits corpuscules solides pour l'iriser. En Angleterre, on réchauffe les verres à iriser et on fait déposer à leur surface, par réduction, un oxyde métallique. L'oxyde métallique forme strie à la surface et détermine le phénomène de l'irisation. On semble employer beaucoup dans les principales verreries, comme métal irisant, le bismuth. M. Péligot, l'éminent chimiste qui a eu à analyser de ces verres irisés, a trouvé en effet des quantités appréciables de bismuth.

Un métal quelconque pourrait sans doute amener le même résultat. Quoi qu'il en soit, ce verre est à la mode, et les belles teintes qu'il revêt méritent bien d'exciter la curiosité des amateurs.

P. Vincent.

LE ZINC

Le zinc, aujourd'hui, un des métaux les plus communs et d'un usage tellement répandu, paraît avoir été inconnu des anciens, tout au moins à l'état métallique, car ils connaissaient son alliage avec le cuivre qui constitue le laiton. Les chimistes du XV[e] siècle réussirent à l'isoler et lui donnèrent son nom actuel; mais ils le considérèrent comme une simple curiosité vu son excessive fragilité qui le rendait impropre à tout usage industriel.

Ce fut seulement au commencement de ce siècle, en 1805, qu'on découvrit à Sheffield que le zinc chauffé à 84 degrés perdait cette fragilité. On essaya tout d'abord sans succès de l'employer en feuilles pour des couvertures, et on se borna pendant fort longtemps à fondre le zinc en gros blocs qui servaient de poids. De tels débouchés étaient loin d'être suffisants pour absorber les immenses quantités de zinc qu'on pouvait tirer de la Silésie; aussi, en 1826, la Société pour l'avancement de l'industrie en Allemagne, offrit-elle un prix à celui qui trouverait un emploi important pour le zinc, de façon à imprimer un puissant essor à la consommation de ce métal.

Le prix fut gagné par Krieger, qui démontra qu'il était aussi facile de fondre des pièces creuses et divers objets en zinc, que des feuilles et des masses solides. Un propriétaire d'une fonderie de fer, nommé Geiss, fut frappé de cette découverte et utilisa le zinc pour fondre de grands ornements d'architecture. Il trouva dans cette matière un métal se fondant à une basse température, pouvant se couler dans des moules en sable, se travaillant facilement en sortant de la fonte, et surtout, ce qui est très-

important pour les pièces de grandes dimensions, pouvant aisément se souder. L'emploi du zinc ne tarda pas à se vulgariser, et l'on en fit des colonnes, chapiteaux, architraves, corniches et autres morceaux d'architecture.

La route était tracée et de nombreuses fonderies de zinc s'établirent rapidement. Aussi la production de ce métal, qui n'était que de 200 tonnes en 1808, s'accrut-elle d'année en année; elle est aujourd'hui de 125 000 tonnes. Cette augmentation considérable dans le chiffre de la production, n'étant pas suivie d'une baisse de prix proportionnée, démontre que l'emploi du zinc ne s'est pas borné à la fonte d'ornements. Il remplaça bientôt avantageusement le bronze dans une foule de ses applications. En le polissant, on réussit même à en faire des réflecteurs pour les décorations de théâtre. Enfin, il servit à des reproductions à bon marché des grandes statues, et cette nouvelle branche d'industrie acquit surtout une valeur pratique lorsqu'un inventeur découvrit un procédé pour recouvrir le zinc d'une couche de cuivre par l'action galvanique, et lui donner ainsi l'aspect du vrai bronze.

Quand on pénètre dans une fonderie de zinc, on est frappé de la simplicité d'installation et du développement relativement restreint de l'établissement. La petitesse des fours et des creusets paraît aussi peu en rapport avec les proportions parfois colossales des pièces qui sortent de l'usine. Ce défaut apparent de concordance s'explique par ce fait, que le zinc se soude avec une facilité extrême, et que tous les objets sont fondus par petites pièces dont on fait ensuite par la soudure un seul et même tout.

H. NORVAL.

LES PILOTES D'ANGO[1]

CHAPITRE VI

Partant de Chiorera, nous courûmes au nord-nord-est, où nous fûmes pris par un courant favorable qui nous poussa vers cette même direction. Le mercredi, 11e de juillet, nous eûmes connaissance de la grande île que les Indiens appellent Bahama, comme nous le dit Miguel, qui y avait été autrefois. C'est en doublant cette île et en courant à l'est que les Espagnols retournent de la nouvelle Espagne vers nos terres.

Le samedi 14e, croisant au large, comme j'étais de quart, j'entendis vers l'heure de vêpres la vigie crier :

« Épave à l'arrière, tribord à nous! »

Et tout de suite après, le capitaine ordonna de virer de bord, puis de mettre la petite barque à la mer. Environ une demi-heure après, nous vîmes distinctement l'épave, remorquée par notre barque :

« C'est une barque d'Indiens, » s'écria le pilote.

La barque étant plus près, nous vîmes qu'elle remorquait une manière de vaisseau creusé dans le tronc d'un grand arbre. Dans la barque étaient étendus les corps de deux hommes évanouis : la couleur de leur visage était brune tirant sur le rouge; leurs bras et leurs jambes étaient nus. Ils étaient vêtus d'un haillon passé à la ceinture. Quand notre barque fut contre bord, le capitaine fit d'abord élinguer les deux Indiens, pour l'impatience où il était de les voir, et après notre barque et leur canot.

« Monsieur Braguibus, dit le capitaine quand les Indiens furent posés gisants sur le gaillard d'arrière, c'est le moment de faire voir votre science. Ces deux hommes sont quasiment morts. Pensez-vous qu'on puisse les guérir?

— Capitaine, dit Braguibus après qu'il eut examiné les Indiens pendant quelques instants, ils sont faillis de faim. Dans une heure ils seront regaillardis. Faites-moi bailler un peu de vin, et autant de soupe; j'en fais mon affaire. »

En effet, quelques réconfortants administrés aux malheureux par le docteur les eurent bientôt ramenés à la vie. Le capitaine les interrogea lui-même, car il savait leur langage et il ne lui fallait point de truchement. Ils parlèrent ainsi quelque temps, et soudain le capitaine s'écria en grande allégresse : « Mes amis, notre fortune est gagnée. Je veux que d'ici deux mois le plus petit de nos compagnons soit aussi riche que les plus gros bourgeois de Caen ou de Bayeux! Antoine Vasseur, mon compère, faites défoncer une pipe de ce bon vin. Je vais vous régaler tous. Avant deux mois, le trésor des grands seigneurs de Mexico sera nôtre. Avant deux mois, le quint que le sieur Cortez envoie à Sa Majesté Catholique sera au roi de France, et le reste à nous, mes amis!

— Vive le roi de France! crièrent tous les compagnons en jetant leurs bonnets en l'air. Vive le capitaine Jean Florin!

— Mes amis, dit le capitaine, je suis si content que je vous donne congé de faire votre fête à discrétion. Nous les tenons, par Saint-Jacques! Nous tenons plus d'or sous nos canons qu'on n'en vit en Normandie depuis notre premier duc Rollon. »

Aussitôt, les flacons furent dégainés et la bataille commença contre les jambons à grand renfort de moutarde. Cependant, nous regardions curieusement les Indiens, dont l'un avait au front une marque en forme d'un V. Nous voyant ébahis de cette marque, il nous dit en mauvais jargon espagnol :

« *Buenos Indios — Malinche — Gran Señor.*

— Il veut, dit Florin, vous faire entendre que cette marque lui a été stigmatisée par le grand seigneur *Malinche :* c'est ainsi qu'ils appellent le sieur Cortez. La coutume des Espagnols est de marquer au fer rouge leurs bons Indiens, comme nous faisons des porcs chez nous.

[1] Suite. — Voy. pages 330, 346, 362, 378 et 396.

— Voire, dit frère Nicolas, on ne doit pas ainsi traiter même des payens, car si par aventure on peut les amener à notre foi, ils seront marqués comme bêtes leur vie durant, ce qui est une indignité insupportable pour des chrétiens. Êtes-vous chrétien, mon ami? Connaissez-vous cette croix?

« *Christianos, si, christianos,* » dirent ensemble les Indiens en baisant leurs pouces en croix.

Frère Nicolas, pleurant à chaudes larmes, alla les embrasser. Nous étions tous indignés de la barbarie de ces Espagnols.

« Ils ont été, nous dit le capitaine Florin, si maltraités par leurs maîtres qu'ils ont voulu s'enfuir dans la barque où nous les avons trouvés. Il y a maintenant onze jours qu'ils sont partis de la Vera Cruz, et les vivres leur font défaut depuis cinq jours. Or sachez ce qu'ils m'ont appris. Le jour qu'ils se sont enfuis se trouvaient à la Vera-Cruz deux navires qu'on chargeait en partance pour l'Espagne. Et savez-vous, mes amis, quel chargement on mettait dans ces navires? Tout or, perles, et pierres précieuses!

—Où sont-ils? s'écria Picot. Ne perdons pas de temps. Mettons le heaume sur eux. C'est assez musé à la moutarde. Qu'on cargue toutes nos voiles, garde qu'ils n'échappent.

— Ils n'échapperont pas, dit le capitaine. Je me réjouis de vous voir en si bonne disposition et si vive allégresse. Mais que direz-vous quand vous verrez toutes les richesses dont ces navires espagnols sont chargés? Ces Indiens m'informent qu'il y a quatre-vingt-huit mille royaux castillans en lingots d'or [1] et plusieurs boisseaux de pierres vertes que les Indiens appellent *chalchihuis* et qu'ils considèrent comme ce qui est de plus précieux au monde. Elles sont comme des émeraudes. Il y a des perles que ces Indiens ont vues et dont plusieurs sont grosses comme des noisettes.

» Il y a encore, poursuivit le capitaine, tous les trésors de la garde-robe de Montezuma, qui passèrent au pouvoir de Guatimouz, et de celui-ci aux mains du sieur Cortez.

— Cap de Saint-Arnaud! s'écria Chamouillac, je voudrais déjà les remettre au roi. Il me fera chevalier de ses ordres. Quand les dames de la cour viendront voir la garde-robe de l'empereur des Indes, Mlle d'Estissac leur dira : c'est le capitaine de Chamouillac qui les a rapportés. Mon nom volera dans toutes les bouches. Le roi m'embrassera, et on le saura en Gascogne.

— Il y a, reprit le capitaine, des os de géants, pièces rares et curieuses, et trois tigres que le sieur Cortez envoie pour le cabinet et la ménagerie de l'empereur Charles, avec plusieurs autres merveilles.

— Ils iront, dit Braguibus, dans le cabinet et la ménagerie du roi François. J'en écrirai un beau livre que je ferai imprimer à Paris, où sont les meilleurs imprimeurs, et j'y mettrai des figures. Toute la faculté sera ébahie en lisant les merveilles des Indes, telles qu'elles ont été récemment découvertes par Braguibus, médecin tourangeau, composées par lui pour l'ébattement et la récréation du lecteur bénévole. Je le vois d'ici. Il sera in-quarto. Non, je me trompe. Il sera in-folio à cause des figures. Je ne crains plus que les fautes de ces diables d'imprimeurs, mais nous y veillerons. »



Le docteur leur administra quelques réconfortants. (P. 411, col. 2.)

Tels joyeux propos durèrent jusqu'à la nuit, quand, par l'ordre du capitaine, Jacques l'Écossais prit une cornemuse dont il sonnait très-bien, et avec notre fifre et notre tambour furent joués bien harmonieusement divers branles et danses, et finalement le *trihori* de Bretagne à trois pas un saut.

Vers le minuit, la mer s'en mêla et notre navire aussi commença à danser d'une haute sorte. Cette nuit-là, il fit la plus grosse tourmente et gros vent que nous eussions encore eus depuis notre départ du Havre de Grâce.

Après midi fut mis le cap à l'est un quart du nord-est, et nous fîmes environ quinze lieues. Le cap fut mis à l'est, et le demeurant, jusqu'au lendemain midi, valut environ vingt lieues. Le lendemain, il faisait brune et grosse tourmente, et la hauteur ne fut point prise. Le 17e d'août, retournâmes au sud sud-ouest, et passâmes un cap tout rogné par le haut, et par le bas, vers la mer, pointu. Nous le nommâmes Cap Pointu. Le 18, nous eûmes tourmente du nord-est et courûmes sous le Papefi et à la Cape, et fîmes de chemin vers le nord-ouest

1. Le royal castillan valait 25 francs environ.

trente-sept lieues jusqu'au jeudi matin, que nous étions en travers d'îles rondes comme colombiers. Pour ce, nous leur donnâmes le nom « les Colombiers ». Des Colombiers jusqu'à un cap qui demeure au nord un quart nord-ouest et qui fut nommé Cap Royal, il y a quarante-cinq lieues. Du Cap Royal fut mis le heaume à ouest nord-ouest jusqu'à l'embouchure d'une rivière devant laquelle il y a une île plate. Entre l'embouchure et l'île est un havre où nous jetâmes l'ancre, et fut envoyée la grande barque à terre, sous le commandement d'Antoine Vasseur. Je l'accompagnai avec Braguibus, Mauclerc et trente hommes. Nous descendîmes et restâmes toute la nuit pour avoir des eaux et du bois à feu. Nous trouvâmes cette terre pleine de beaux arbres, prairies, champs de blé sauvage et de pois en fleurs, aussi épais et aussi beaux que je vis jamais en Normandie, tellement qu'ils semblaient y avoir été semés par laboureurs. Il y a force groseillers, fraisiers et roses de Provins, persil et autres bonnes herbes de grande odeur. Alentour de l'île, il y avait plusieurs grandes bêtes comme grands bœufs, lesquelles ont deux dents dans la gueule comme dents d'éléphants, et vont dans la mer. Nous en prîmes plusieurs qui dormaient à terre au bord de l'eau. L'île était aussi pleine d'oiseaux qu'un pré d'herbes, desquels les uns étaient des *godets* et les autres des *marguaux* qui sont blancs et plus grands que des oies; nous en tuâmes plus de mille. Nous restâmes trois jours à chasser sur ladite terre où furent pris aussi de grands cerfs, plus grands qu'aucuns que j'aie vus en France, et furent aussi jetés à la mer des seines et des rets par le moyen desquels nous prîmes beaucoup de poisson. Au départ fut dite la messe avec remerciements à Dieu d'être si bien avitaillés, et fut dressé un poteau avec les armes de France et cette inscription : « Vive le roi de France. Anno 1526. » Durant notre séjour, nous ne vîmes nulle personne humaine. Le 29e d'août, nous reconnûmes le Cap Pointu.



Je donnai ma vieille défroque. (P. 414, col. 2.)

Le 7e de septembre, nous sortîmes du canal de Bahama, et le cap fut mis à l'est nord-est avec bon vent et courant favorable. Le 11, nous vîmes tribord à nous une grande caraque qui semblait toute désemparée, car elle avait perdu son papefi et son trinquet de misaine, et naviguait sous son grand hunier et sous sa voile d'artimon. Elle portait au bâton du grand mât le pavillon bleu à la croix de Saint-André, qui est la bannière de combat d'Espagne sur mer. Aussitôt fut fait branle-bas de combat, viré de bord, et le heaume mis à babord pour prendre le dessus du vent. En même temps fut hissé notre pavillon et tiré un coup de canon à

poudre pour les sommer de se rendre. Comme nous passions par l'arrière à eux, à bonne portée, ils nous lâchèrent deux coups de canon qui furent trop courts, car nous vîmes les boulets tomber à l'eau à une encâblure de nous. Il leur fut répondu par toute notre bordée, et tout de suite après, laissant porter sur eux, par quatre coups de notre château gaillard d'avant, desquels l'un fut si heureux qu'il coupa l'étai du grand mât de hune; ce fut maître Picot qui le mit au point. Sur le coup, nous vîmes leur mât de hune, qui était chargé de sa toile, descendre avec le grand hunier et le pavillon et s'abattre à grand fracas. Le capitaine donna l'ordre de les ranger, et leur envoya coup sur coup sa seconde bordée, avec jeu de tous nos pierriers sur leurs gens, qu'on voyait s'assembler le long des bastingues, tout armés. Ils répondirent faiblement, par deux coups de canon et quelques coups d'arquebuse, et comme nous les voyions monter sur leur château gaillard d'avant pour venir à l'abordage, notre château d'arrière étant plus haut que leur avant, le capitaine fit mettre le heaume sous le vent si à propos qu'en passant devant eux, avec nos harpons nous coupâmes l'un des haubans de leur grand mât, et avec nos pierriers et une volée d'arquebusades, nous balayâmes leur château d'avant. Du coup, ils n'y tinrent plus et amenèrent leur voile d'artimon, avec le pavillon qui était au bâton de ce mât.

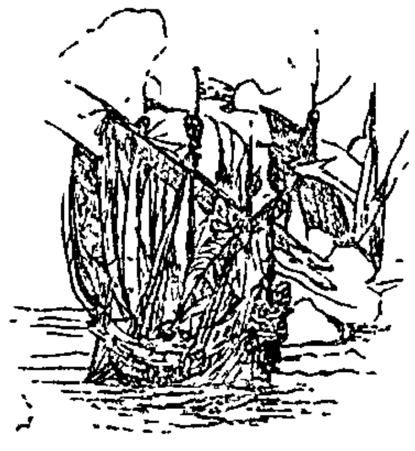
« Ils sont bien poivrés, gens de bien! dit Crignon en riant. Voilà qui leur apprendra à faire les méchants. Ils ne recommenceront pas de quelques jours. Braguibus, je crois qu'il y a bien de l'ouvrage pour vous, mon ami. »

Et vraiment, il y avait de l'ouvrage. En quelques minutes, nos canons, nos pierriers et nos arquebuses avaient fait une rude besogne, comme on le vit par les morts et les blessés gisants sur le tillac. Au demeurant, si la caraque n'avait pas été avariée dans son gréement et si elle avait été mieux armée, nous n'en aurions pas eu raison si aisément. Elle n'avait que cinq canons tous rouillés, posés sur chantiers comme sont ceux des Espagnols, mais il y avait à bord quarante-cinq soldats, gens farouches et vaillants, qui retournaient des guerres de la Nouvelle-Espagne.

Leur navire était une riche proie. Il y fut trouvé vingt mille piastres d'or et d'argent, et pour plus de dix mille écus de perles, de sucre et de cuir de bœufs, sans compter le pillage de leurs hardes et de leurs coffres, car tous ces gens, venus d'Espagne plus gueux que des mendiants, retournaient des Indes richement garnis. Ce n'étaient que sayes et pourpoints de velours et de soie avec les fines broderies, capes en fin drap de Flandre et de Ségovie, ceintures et baudriers garnis d'émail, toques, chapeaux et bonnets avec les belles plumes. Pour ma part, j'y gagnai un pourpoint bleu tailladé de rose, une saye de velours bleu, un haut-de-chausses du même avec les bas de soie, et un bonnet bien emplumé, plus un caban à l'espagnole de drap vert brodé d'argent. Pour le tout, je donnai une méchante braye que j'avais usée sur les bancs de la Sorbonne, et ma vieille défroque scolastique du collége de Bayeux, *ad usum pauperum Normannorum.*

De retour à notre bord, je vis comment on jetait les morts à la mer, par un sabord, à la marinière. Bientôt, tout ce qu'il y avait de valable sur leur caraque fut transporté sur la *Pensée* et nous haussâmes les voiles, courant vers l'est et les laissant fort embarrassés avec leur navire désemparé; mais, quoique nous fussions bien chargés, le capitaine ne voulut pas emmener la prise, disant que nous étions trop loin de France et qu'elle nous empêcherait d'en faire d'autres. Le lendemain, qui était un dimanche, fut dite une messe pour les trépassés, dont nous en avions trois, deux frappés d'une arquebusade, et le troisième d'un coup de canon. De blessés, il y en eut huit, desquels l'un trépassa cinq jours après et les autres guérirent très-bien par le pansement de Braguibus.

A suivre. LÉON CAHUN.



LES PREMIÈRES EXPOSITIONS[1]

Les premières années du siècle ont été une grande époque pour l'industrie. Bonaparte, plaçant alors son titre de membre de l'Institut avant tout autre, visitait avec ses illustres amis, Berthollet, Monge, Chaptal, les plus petits ateliers comme les grandes manufactures de Paris, de Rouen, de Lyon, de Milan, de Bruxelles, excitait partout le besoin du progrès, semait les encouragements, prodiguait les récompenses : aussi les expositions de 1801 et de 1802 furent-elles très-brillantes.

Elles eurent lieu toutes deux, pendant les jours complémentaires, dans la cour du Louvre, sous des portiques élevés jusqu'à la hauteur de la première corniche du palais. Cette colonnade, par le style de l'architecture et la couleur des marbres figurés, semblait former la base même du monument.

220 exposants en 1801, 19 médailles d'or, 28 médailles d'argent; 540 exposants en 1802 et l'apparition des premiers cachemires imités de l'Inde, 38 médailles d'or, 53 médailles d'argent. La France marchait pour les arts industriels du même

1. Suite et fin. — Voyez page 395.

pas qu'elle avait marché dans la voie des armes.

En 1802 l'Europe s'émut de nos progrès. On accourut de toutes parts, on admira, et, sans doute, comme presque toujours, on eut une petite pensée de jalousie.

Dans ces trois expositions de la France républicaine furent proclamés des noms à jamais célèbres dans les fastes de notre industrie nationale : Bréguet et Robert, Lenoir, Didot et Erhan, Dilh et Guérhard, Conté, Jacquart pour son métier, Carcel pour sa lampe, Ternaux pour ses étoffes, Montgolfier d'Annonay pour ses papiers, Fauler pour ses maroquins plus beaux que ceux de Levant, etc., etc.

L'impulsion était donnée; elle ne devait point s'arrêter : en effet, l'exposition de 1806 compta dix fois plus d'exposants que celle de 1802.

Cette exposition de 1806 s'ouvrit au lendemain d'Austerlitz et fit partie des fêtes qui célébrèrent les triomphes de nos armées. Le Champ de Mars fut abandonné pour l'esplanade des Invalides. Des galeries avaient été élevées de l'hôtel à la Seine. La décoration intérieure en était splendide : des tapisseries des Gobelins, de la Savonnerie et de Beauvais servaient de tentures et couvraient de longues tables qui pliaient sous le poids des chefs-d'œuvre d'orfévrerie, de bijouterie, de porcelaine, de dentelles, de broderies. On admira surtout les bronzes de Thomire et de Ravrio. Mais il n'y avait point que des objets de luxe; l'industrie sérieuse reçut sa large part d'admiration, d'encouragements et de récompenses. L'exposition dura dix jours.

L'Empire ne vit que cette exposition.

Treize ans plus tard, le calme s'était fait, après bien des gloires et bien des désastres. L'industrie et le commerce furent appelés à réparer les maux qu'avait soufferts la France. M. Décazes, ministre de l'intérieur, proposa une exposition.

Elle eut lieu en 1819, à la Saint-Louis, dans les vastes salles du palais du Louvre appropriées à cet effet et auxquelles on avait travaillé, par intervalles, depuis 1806.

L'exposition de 1819 fut splendide. Nos savants, Chaptal, Berthollet, Conté, Vauquelin, Thénard, d'Arcet et tant d'autres, avaient créé des merveilles dans le secret de leurs laboratoires; alors, par les magnifiques applications de la science à l'art, des industries nouvelles firent explosion en même temps que des perfectionnements inouïs. Le public demanda la prolongation de l'exposition pendant tout un mois. 23 exposants furent décorés de la Légion d'honneur; Ternaux et Oberkampf reçurent le titre de barons.

La Restauration compta deux autres expositions : 1823 et 1827.

Cette dernière éclipsa toutes celles qui avaient précédé. Ce fut un véritable triomphe pour l'industrie : 1684 exposants. On remarqua surtout les machines à vapeur, dont le monopole semblait jusque-là devoir appartenir à l'Angleterre.

Le règne de Louis-Philippe présenta une série d'expositions plus remarquables encore.

Celle de 1834 fut aussi loin de l'exposition de 1827, pour l'éclat et l'étendue, que l'exposition de 1827 avait été loin de toutes les autres. Cette fois, elle eut lieu place de la Concorde, dans quatre vastes bâtiments aux quatre angles de la place.

En 1839, il fallut un plus grand emplacement. On éleva une immense galerie au grand carré des Champs-Élysées et huit longues salles. Une neuvième était occupée par la seule ville de Mulhouse.

L'exposition de 1844 dura trois mois, et prouva une fois de plus que la France ne cessait d'appliquer au développement de sa production manufacturière les inépuisables ressources de son sol et le génie actif de ses enfants.

Notre exemple fut alors suivi dans toute l'Europe : des expositions s'ouvrirent en Belgique, en Prusse, en Autriche, en Espagne.

M. Thouret, ministre de l'agriculture et du commerce, la première année de la seconde république, conçut la pensée de convier à Paris les industriels de tous les pays du monde pour une exposition générale. Cette grande pensée ne fut pas comprise. Par jalousie, par égoïsme, on suscita obstacles sur obstacles au gouvernement : l'exposition de 1849, restée toute nationale comme ses aînées, n'en fut pas moins brillante. Tous les peuples amis et ennemis purent constater que, de 1798 à 1849, en cinquante ans, la France avait accompli l'œuvre de plusieurs siècles.

Deux ans après, en 1851, l'Angleterre recueillait la gloire et l'honneur que nous avions dédaignés. Elle ouvrait un magnifique palais, le Palais de Cristal, aux travailleurs de l'univers entier.

Cette date de 1851 est un fait capital dans l'histoire du XIXe siècle et dans l'histoire du monde.

Après Londres, Paris, en 1855, ouvrit aux nations le Palais de l'Industrie. Londres avait compté 14 000 exposants; Paris en eut 24 000.

Londres recommença en 1862 : 28 000 exposants; Paris, en 1867, avec 50 000 exposants, au Champ de Mars.

En 1867, la France reçut la visite des empereurs de Russie et d'Autriche, du roi de Prusse, du sultan, d'un grand nombre de princes couronnés, des savants de toutes les contrées.

L'Autriche n'a pas voulu rester en arrière; elle a eu son exposition universelle de Vienne. L'Amérique, à son tour, a prouvé à Philadelphie qu'elle marche à pas de géant dans la voie de tous les progrès. Cette année, c'est encore la France qui appelle le monde à une nouvelle fête de l'Industrie; et comme toujours, comme partout, elle marchera la première au jour du triomphe.

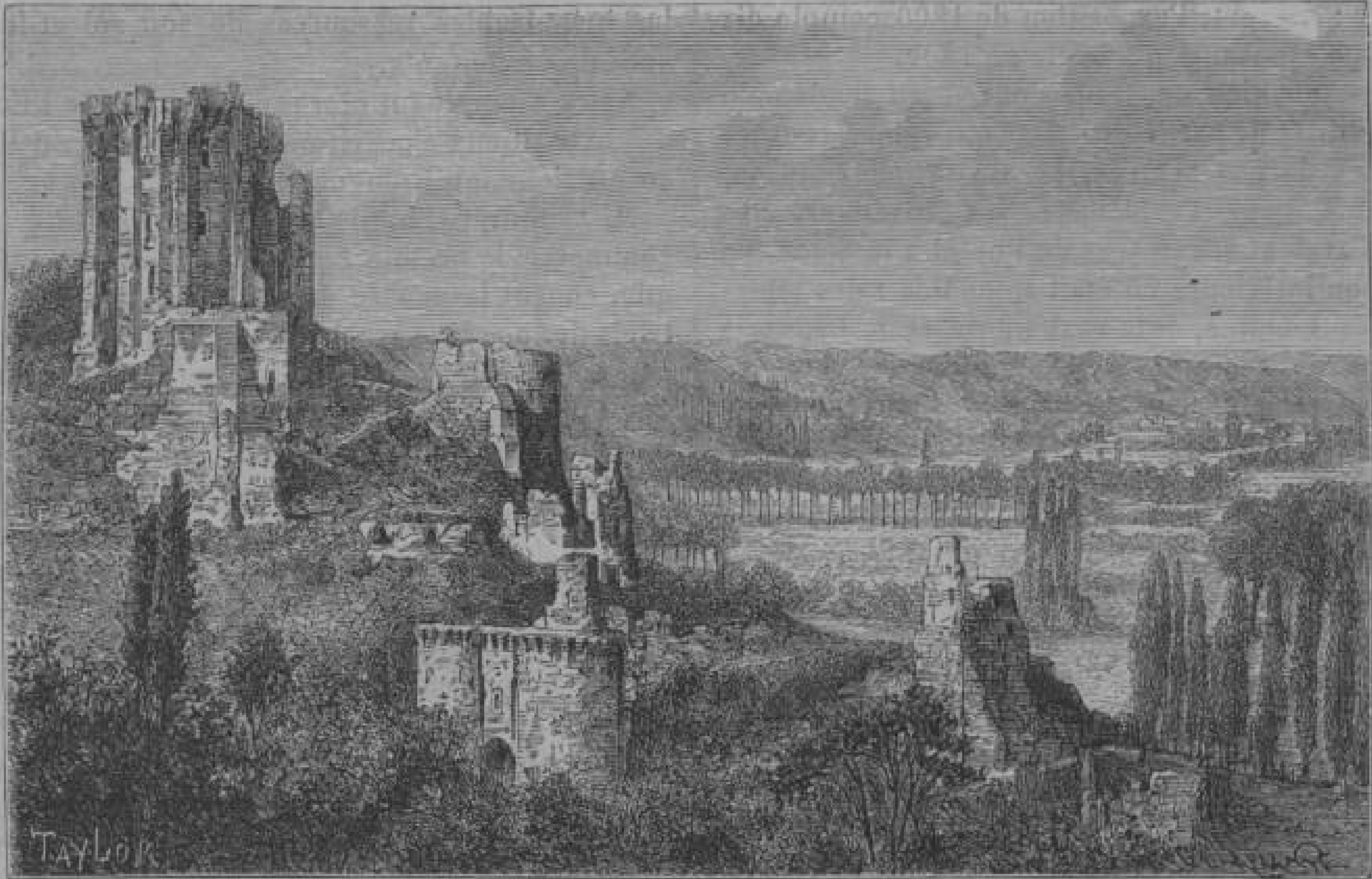
Mme Barbé.

A TRAVERS LA FRANCE

—

CHATEAU DE LAVARDIN

Le château de Lavardin est situé dans une des plus charmantes parties de la vallée du Loir que le moyen âge avait couverte d'une série de forteresses formidables dont quelques-unes, telles que les châteaux de Châteaudun, de Fréteval, de Vendôme et de Montoire, témoignent encore, par leurs restes considérables, de leur ancienne importance. Le château de Lavardin passe pour être le plus ancien de tous, et son existence paraît, en effet, constatée dès l'époque mérovingienne. Ce n'était alors qu'un simple donjon appelé la tour du seigneur : *turris Dominica*. Au XIIe siècle, ce donjon fut reconstruit en forme d'énorme bâtiment carré flanqué de contre-forts et entouré de deux enceintes de remparts. Cette nouvelle forteresse, à peine terminée, fut assaillie par Richard Cœur-de-Lion, qui, malgré son courage héroïque et son habileté d'ingénieur, ne put s'en rendre maître. A la fin du XIIe siècle, Lavardin fut uni aux domaines des puissants comtes de Vendôme, princes du sang royal, dont l'un fit une seconde fois rebâtir le château, avec tous les progrès apportés dans l'art de la défense des places au XIVe siècle. Le vieux donjon fut remanié, et de grosses tours flanquèrent les enceintes ; en outre, de larges salles furent disposées avec toute l'élégance du style gothique pour servir à l'habitation et aux fêtes. Charles VII, assiégeant le Mans, en 1447, vint souvent résider dans cette demeure féodale, qui demeura un séjour assez tranquille durant les XIVe et XVe siècles. Mais les troubles de la ligue, à la fin du XVIe siècle, lui devinrent funestes. Les partisans du duc de Mayenne s'y renfermèrent, en 1590, et attirèrent sur la forteresse l'armée et les canons du prince de Conti, lieutenant d'Henri IV. L'artillerie, depuis cent ans, était devenue redoutable aux remparts du moyen âge ; les murs de celui de Lavardin s'ouvrirent sous les coups multipliés de plusieurs batteries, la place dut se rendre, et pour qu'à l'avenir elle ne mît plus obstacle à la tranquillité du royaume en servant de refuge à des factieux, Henri IV la fit démanteler, inaugurant ainsi le vaste système de destruction que Louis XIII et Richelieu devaient bientôt mettre en pratique à l'égard des manoirs féodaux. Après avoir fait enlever les principaux ouvrages de défense et déchirer les tours, il abandonna ce qui restait debout comme carrière aux habitants de la vallée du Loir. Malgré ce travail de destruction commencé depuis près de trois siècles, le château de Lavardin présente encore d'imposants lambeaux de murailles, de jolis détails d'architecture, et peut compter parmi les plus belles ruines de forteresses qui subsistent en France et tout particulièrement dans le département de Loir-et-Cher.



Ruines du château de Lavardin.

A. SAINT-PAUL.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 261

1er DÉCEMBRE 1877

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CH. ROSSIGNEUX, INV.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 94

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auron à adresser, *dans les huit jours,* leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 57.

⁂ V126 ⁂ 50 ⁂ 526780 ⁂ 90 ⁂ X901L0 ⁂ C21W93 ⁂ 07 ⁂ M0 ⁂ 7821L0843 ⁂ 94 ⁂ X2674360 ⁂ C0 ⁂ M21L06S0

Communication : Ma sœur et moi.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 71.

N° 1. — C'e** u** g***** m***** q** d* n'a**** p** a**** d'e***** p*** b*** p*****, n* a**** d* j******* p*** s* t****

N° 2. — Sentence chinoise :

O**** t** y***, t** o******* e* t* m***; c*** t* m*****, t** é***** e* t** j*****

(*Confucius.*)

N° 3. — Maxime turque :

C**** q** g**** s** p***** s*** d* t******* e* c******; c**** q** l* p*** e* s*** n*

N° 4. — L'i********* a***** e* a***** l** c*****; l* d****** l** r*****

(*Mme de Maintenon.*)

N° 5. — Proverbe écossais :

F*** c* q** c*******, D*** f*** l* m****

N° 6. — N* r****** p** d'o* t* v****, m*** o* t* v**

N° 7. — U* h**** d*** l* t**** e** u* n***** a* p***

N° 8. — L* s****** e** l* p***** d* l* d******

N° 9. — L* n*** p***** b*** l***** à l* d****** q** v*****

N° 10. — L* c**** f*** l* h**** e* n** p** l'é*******

N° 11. — Proverbe espagnol :

N* t*** p** l* s**** s*** r*****; n* l* r***** p** s*** h******

Communications : Trois fleurs de lys, n° 1. — Bouquet d'orties, n° 2. — Paul et Angélie de L , n° 3. — Jacques et Pierre S de W. (Seine-Inférieure), n° 4. — Joséphine et Thérèse Bertholle. Charles et Marie Borde, n° 5. — Alice Pluch (château de Saint-Ouen-l'Aumône), n° 6. — Une abonnée mantaise, nos 7 à 9. — Ma sœur et moi, n° 10 — Esméralda (Bukarest), n° 11.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 71.

CONSONNES

N° 1. —

C-gt — l — fmx — Chmllrd — d — sn — r — l — prtntr — q — ft — *n — hrs — ** — bllrd — *n — zr — dns — l — mnstr.

Communication : Un élève du lycée d'Angoulême. — Marie Valentin (Montlignon), n° 1.

N° 2 —

Tts — trs — * — prsnt — plrnt — d — cmpgn — cr — q'*n — fmm — plr — *n — **tr — plrr — *t — tts — plrrnt — tnt — q'*l — *n — srvndr

Communication : Bouquet d'orties.

VOYELLES

N° 1. —

I* — *ou* — *é*o** — *ou*ou** — oui — *ou* — *o*; — i* — a**e**e — u*e — *e**e — *o**ieu*, — e* — *oi — *a*e*oi*e**e, — **e** — *ou*e** — *'u* — *ou* — *'au**e — e* — *a — *a** — *a*oi* — où; — o* — *i* — *u'i* — e** — *i***ai*, — *oi — *e — *e — *ie** *ou* — *ou

Communication : Marie Falcoyano.

N° 2. —

SUR CHAPELAIN.

oi*, — *e*, — *u*, — *u*e — au*eu*, — *ie — o**e* — *e — *a*i*e, — *e — *e — *a*oi* — *a* — *i*e — o*e*-*u — *e — **â*e*? — *é*a*! — *ou* — *e* — *é**é* — *e — *'ai — *u — *ue — **o* — — *i*e — *e*ui* — *ue — *u — *ai* — i***i*e*

Communication : Bouquet d'orties

RÉBUS.



LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 37.

L'INSECTE AILÉ.

Sur les pas laisse-moi voler, enfant charmante, retire ta main enfantine, je ne suis pas ce que ta faiblesse imagine. A ce papillon je ressemble qui, de ses métamorphoses sûr, dans le vallon aime à jouer autour des roses et des enfants. Mais en vain tu veux me saisir, plutôt la flamme tu saisirais; à ta main j'échappe en jouant; je suis une âme, je vien du ciel. Je suis une âme à qui se dévoile l prochain décret des dieux; j'ai quitté mo étoile hier pour vêtir en ces lieux un corps.

Communication : G G.

BOUTS-RIMÉS.

Tragédie.
Pleurs.
Comedie.
Fleurs.

Communication : Tilby.

VERS A TERMINER.

Et de ma vie obscure, hélas! qu'aurais-je à ——
Elle fut ce qu'elle est pour tout ce qui ——
Sur les mers de ce monde il n'est jamais de ——
Et le naufrage seul nous jette sur le ——
Jeune encor j'ai sondé les ténèbres ——
La vie est un degré de l'échelle des ——
Que nous devons franchir pour arriver ailleurs.

Communication : Ma sœur et moi.

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine des *chapeaux* en France

Communication : Blonde et Rousse.

EMBLÈMES

Quelles sont les qualités représentées pa les emblèmes suivants :

Nos 1. — HERMINE. Nos 4. — GRENOUILLE
2. — MOUCHE. 5. — VIPÈRE.
3. — HIPPOPOTAME 6. — ANGUILLE.

Communication : Guillaume Danloux.

LES ANAGRAMMES

NOTE DE MUSIQUE.

Communication : Bleuette des bords de l'Ilfovet (Ivigovesti, Roumanie).

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 37.

Quel est le département qui, par les ini tiales de la province qui l'a formé, de so propre nom, de son chef-lieu et de ses quatr sous-préfectures, forme le mot :

N. B. TABAC.

Les noms de ces quatre sous-préfectures son des noms composés, et forment, par leurs ini tiales et celles du département, le mot :

NABAB.

Communication : Deux marguerites, Cromarias Desribes, une petite Auvergnate de Clermont-Fer rand. — Paul et Angélie de L. — Galzel et Ceri sette.

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

ne	jo	nt	er	. em	sur	le	aî
pl	sp	qui	aux	pr	le	mps	te
urs	so	us	per	an	por	son	et
l'e	rs	la	m	be	dus	ce	te
re	te	mée	jou	et	le	les	hi
mme	s'en	ée	mps	et	ro	le	vie
to	no	co	fu	les	la	l'	nd
va	la	ut	mm	et	el	et	et

Communication : Marie Falcoyano.

LES CURIOSITÉS.

N° 54.

N° 1. — « Sans cette vieille femme, j'aurais donné une leçon à cet écolier de Sylla. »

N° 2. — « Le coffre le plus sûr où un roi puisse mettre ses trésors, c'est le cœur de ses peuples. »

N° 3. — « Avant de recevoir tes embrassements, que je sache si je viens près d'un ennemi ou près de mon fils. »

N° 4. — « Je me retire, vaincu par vous seule, ma mère. »

N° 5. — « Ne songez pas à ce que j'étais, mais à ce que je suis. »

N° 6. — « J'ai vu... j'ai vu... j'ai vu...

N° 7. — « Comment ceux qui possèdent tant de richesses peuvent-ils envier nos pauvres cabanes?

N° 8. — « C'est bien la vertu couronnée. »

N° 9. — « C'est aujourd'hui le sacre du roi; il faut étrenner sa couronne. »

N° 10. — « Il ne faut pas qu'un citoyen sorte mécontent de l'audience de son prince. »

N° 11. — « Quel est le premier prince musulman qui prit le nom de *sultan* (empereur), au lieu de celui d'*émir* (commandant)?

N° 12. — Mon frère Charles veut faire l'Alexandre; mais il ne trouvera point en moi un Darius.

Communications : Bleuette des bords de l'Ilfovet (Ivigovesti, Roumanie), n° 1. — Gahzel et Cerisette, n° 2. — Une élève de miss Berthe, nos 3, 4. — Esméralda, n° 5. — Un trio à quatre, A. G. D. G., n° 6 — Trois cousines qui se chérissent, T. M. L. (Versailles), n° 7. — Deux Marguerites, Cromarias et Desribes, une petite auvergnate de Clermont-Ferrand, nos 8, 9. — Alice Pluch (château de Saint-Ouen-l'Aumône), n° 10. — Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde, n° 11. — Trois fleurs de lys, n° 12.

LES PRÉNOMS.

Nos 1. — SARAH. Nos 4. — CAIN.
2. — AGAR. 5. — ABEL.
3. — NOÉ. 6. — JEPHTÉ.

Communication : Trés caps dé Laouzétos.

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 37.

Quelle est l'origine de ces mots :

Nos 1. — MYOSOTIS. Nos 5. — AMIRAL.
2. — CAMÉLIA. 6. — ARTILLERIE.
3. — PHILOSOPHIE. 7. — ALIBORON.
4. — METAPHYSIQUE 8. — LORRAINE.

Communications : Sur les côtes de l'Adriatique, n° 1. — Marie Valentin (Montlignon), n° 2 — Edouard Audouin, nos 3, 4. — Eglantine-Marguerite (Rochefort-sur-Mer), nos 5 à 7. — Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde, n° 8.

ÉNIGMES.

N° 89.

D'une mère fort belle étant la laide fille,
Sans ourler, coudre ni broder,
A ceux qui fixement me viennent regarder,
Je sais rendre utile une aiguille;
Sans souci des regards que l'on jette sur moi,
Gens réglés prennent soin d observer ma conduite;
La lune et le soleil me traînent à leur suite;
Mon aspect fort souvent a causé de l'effroi;
Je dessine à merveille, et je ne saurais peindre,
Mais sans teinture je sais teindre.

Communication : Marguerite et Louise Laporte (Roanne).

CHARADES.

N° 97.

Mon premier est simplement
Une note de musique,
Mon second, mis dans un champ,
Peut devenir magnifique;
Et mon tout, quand il me prend,
Me rend tout mélancolique.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente).

N° 98.

Tout le monde aime mon premier,
Surtout quand il est dans la poche;
Et de la fin de mon dernier
Chaque jour, lecteur, nous rapproche;
Ville d'Afrique, mon entier
Est avec Constantine une émule d'Alger.

Communication : Athos, Porthos, D'Artagnan, Aramis.

N° 99.

Du corps humain mon premier fait partie,
Et mon second est une maladie
Où tout remède est impuissant;
L'homme qui de mon tout a l'âme bien trempée
Acquiert la juste renommée
Et le beau titre de vaillant.

Communication : Trés caps dé Laouzétos (Toulouse).

N° 100.

D'un nom très-familier mon premier se compose;
Mon second, dans le Nord, traîne de lourds fardeaux;
Près du tombeau des rois mon entier, qui repose,
A l'ennemi souvent a fait tourner le dos.

Communication : Julie de Chambly (Paris).

LOGOGRIPHES

N° 51.

D'Hozier nous l'apprend, et l'usage nous l'atteste,
Qu'on accoste la reine avec mon mot entier;
Otez-moi tête et queue, et l'homme qui vous reste
Est le crédule aïeul dont je suis l'héritier.

Communication : Louise de Brimbois.

N° 52.

Sur mes cinq pieds, lecteur, prends un Virgile;
A chaque vers tu m'y vois,
Au moins deux fois;
Sans tête, aussi prompt que futile,
Tantôt je t'apparais comme un monstre effrayant,
Tantôt te souriant,
Je berce ton esprit d'une vaine chimère;
Sur mes trois derniers pieds je suis enfin sa mère.

Communication . A L. M. Louvet.

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Mon premier fait marcher harmonieusement;
Mon second est tissu de fil, soie ou d'argent;
Mon troisième, lecteur, est herbe potagère,
Qu'en salade assaisonne enfin la cuisinière.

Communication : Deux jeunes novices.

MOT CARRÉ.

Potion très-adoucissante;
En Turquie un docteur savant;
Ce qu'est l'esprit français, on l'a dit bien souvent;
Pierre dure et ville importante.

Communication : Marie Valette (Marseille).

CHARLES JOLIET.

SOLUTIONS

DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 56.

EPIGRAMME

Célimène se plaint toujours
D'approcher de la trentaine;
Mais on sait bien que Célimène
S'en éloigne tous les jours.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 70.

N° 1. — Le portier d'un sot peut toujours dire qu'il n'y a personne au logis.

N° 2. — Le moyen le plus sûr et le plus prompt de repousser l'injure, c'est de l'oublier. (*Solon.*)

N° 3. — Tout s'acquiert par l'exercice, même la vertu.

N° 4. —
Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage.

N° 5. — La société nous rend en protection ce que nous lui donnons en obéissance.

N° 6. — Je te donne ce glaive pour me défendre si je gouverne sagement, et pour m'en frapper si j'abuse du pouvoir.

N° 7. — Le philosophe n'attend le bien et le mal que de lui-même.

N° 8. — La politesse est comme l'eau qui rend uni le caillou le plus dur.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 70.

CONSONNES

N° 1. —
Maudit soit l'auteur dur, dont l'âpre et rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et, de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchants vers douze fois douze cents.

N° 2. —
Un ennemi, dit un célèbre auteur,
Est un soigneux et docte précepteur,
Fâcheux parfois, mais toujours salutaire,
Et qui nous sert sans gages ni salaire.

N° 3. —
Un avare, enchaînant son prodigue appétit,
De faim près de son or succombe;
On grava sur sa maigre tombe :
« Gaspard enfin mourut, c'est le seul bien qu'il fit. »

VOYELLES.

N° 1.

INSCRIPTION A LA PORTE D'UN CIMETIÈRE :
Passant, Penses-tu Pas Passer Par ce Passage,
Où je Passai sans y Penser?
Si tu n'y Penses Pas, Passant, tu n'es Pas sage,
Car en n'y Pensant Pas, tu t'y verras Passer.

N° 2. —
Il ne se faut jamais moquer des misérables,
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux?

N° 3. —
La gloire des mortels n'est qu'ombre et que fumée,
C'est une flamme éteinte aussitôt qu'allumée.

RÉBUS.

Des feux s'allumaient sur les pas de César pour annoncer la révolte des Gaules.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 36.

SONNET.

Je n'ai jamais jeté la fleur
Que l'amitié m'avait donnée,
Petite fleur, même fanée;
Sans que ce fût à contre-cœur.

Je n'ai jamais contre un meilleur
Changé le meuble de l'année,
L'objet usé de la journée,
Sans en avoir presque douleur.

Je n'ai jamais qu'à faible haleine
Et d'un accent serré de peine
Laissé tomber le mot adieu;

Malade du mal de la terre,
Tout bas soupirant après l'ère
Où ce mot doit mourir en Dieu.

LES BOUTS-RIMÉS.

Les solutions prochainement.

VERS A TERMINER.

Ambitieux. Vœux. Voyage. Sage.

LES USAGES MONDAINS.

Les solutions prochainement.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 36.

CAP

Auvergne. Cantal. Puy-de-Dôme.

ANAGRAMMES

Le Journal de la Jeunesse.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N°s 1. — Bosse. N°s 4. — Démocrite.
2. — Pignon. 5. — Meringues.
3. — Classe,latin. 6. — Rangé.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 36.

Les solutions prochainement.

LES PRÉNOMS.

Les solutions prochainement.

LES DEVISES.

N° 1. — Charles Sauvageot.
N° 2. — Dupré Galliot.
N° 3. — Jacques Bernouilli.
N° 4. — Ordre de Saint-Lazare et du Mont-Carmel.

LE FIL D'ARIANE.

Il fait sombre, il fait nuit dans mon âme agitée,
D'épais nuages noirs lui dérobent le ciel,
Le vent de la douleur en passant l'a frôlée,
Sur les bords de la coupe à ma lèvre pressée
A peine ai-je trouvé quelques gouttes de miel.

LONGFELLOW.

MARCHE DU CAVALIER

(CHIFFRES)

45	22	43	48	9	14	35	12
42	49	46	37	20	11	8	15
23	44	21	10	47	36	13	34
50	41	24	19	38	1	16	7
25	56	27	40	17	62	33	64
28	51	18	55	2	39	6	61
57	26	53	30	59	4	63	32
52	29	58	3	54	31	60	5

ÉNIGMES.

N°s 85. — Cocher. N°s 87. — Trou. Fossé.
86. — Aujourd'hui. 88. — Cloche.

CHARADES.

N° 96. — Adieu.

LOGOGRIPHES.

N° 49. — Carmel. Carme. Arme.
N° 50. — Soc. Roc. Cor.

MÉTAGRAMME.

Poison. Toison. Foison.

MOT CARRÉ SYLLABIQUE.

MAL	A	BAR
A	RA	BE
BAR	BE	ROUSSE

MOT CARRÉ.

M E R E
E L A N
R A P E
E N É E

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

6e CONCOURS

Marie Sales (Russie). — Henri Turot.

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (Schloss Frauenberg). — Léonie. — Marie Sales (Russie).

SUPPLÉMENT N° 88.

(20 OCTOBRE 1877.)

PROBLÈMES CHIFFRÉS N° 54. — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 68. — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 68. — LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 34. — BOUTS-RIMÉS. — VERS A TERMINER — LES DEVISES. — LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 34. — LE LANGAGE FRANÇAIS, n° 33. — LES CURIOSITÉS, N° 51. — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER — ANAGRAMMES. — ÉNIGMES, N°s 80 à 82. — CHARADES, N°s 92, 93. — LOGOGRIPHES, N° 47. — LES MOTS CARRÉS — MOT CARRE SYLLABIQUE. — REBUS.

Alice et André Pouzol (Jarnac, Charente). — J. Brontana (Paris). — Guillaume Danloux et Anne-Marie Danloux. — Raoul Digard. — Sarah et André Bouscatel (Auxerre). — Marguerite Destremx. — Princesse Sophie de Metternich (Königswart, Bohême). — André Genty (Orléans). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Joseph Capperon. — Alice Faye (Tours). — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — V. O. et sa sœur. — Charles Portalis. — Charles et Marie Borde (Paris). — Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin). — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Louise de Brimbois. — Ricquebourg. — Jules et Paul, Marguerite et Élisabeth. — Le président, le vice-président, le secrétaire B. O. B. et les membres du Sphinx-Club. — Églantine-Marguerite (Rochefort-sur-Mer). — Marie et Hélène (Chatou) — Quatre roses et trois épines (Montigny en Ostrevent, Nord). — Antoinette et Élisabeth (Alais, Gard). — Rochemont et Montvazon. — Tracy. — L'algue et l'actinie des bords de la Manche. — Perce-Neige (Loir-et-Cher). — Gabnimar (Reims). — Marie et Jeanne de R. — Jumiri (Epinal). — Deux Dinardaises. — Tourbillon. — Une habitante du désert. — Sur les côtes de l'Adriatique. — Sœur Marguerite (Versailles). — Famille Televig (Reims). — Bouquet d'orties. — Sophie Filiti (Bukarest). — Méline (Bukarest). — Marie Valentin (Montlignon, Seine-et-Oise). — R. Pitrou (Tours). — Princesse Éléonore Schwarzenberg (Schloss Frauenberg, Bohême). — Nous autres (Nantes). — Une petite Mauresque d'Alger. — Les braves gens (Hérault). — Un hibou et trois chouettes (Château de Nicolsbourg; Moravie). — Française et Suédoise, Odette et Metta D. de B. — Mon petit Japonais Ydo. — Esméralda (Bukarest, Roumanie). — L'amazone. — Trilby. — Alceste et Philinte, Célimène et Eliante. — Isabelle et Gilbert.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Georges Martin et sa mère. — Jacqueline et Alice de Neuflize (Brinay). — Marguerite Cromarias. — Marie et Marguerite Labuzan. — William Critter et son ami (Neuchâtel, Suisse). — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy, Allier). — Jules Guilbert, Jeanne Guilbert, Georges Guilbert. — Marguerite Dedous (Garein, Landes). — France et Marguerite de la Porte (Bilbao). — A. Carré (École Turgot). — Suzanne Rodocanachi (Paris). — Isak (Nogent-le-Rotrou) — Un élève de quatrième du lycée Fontanes (Parmain). — Henri Casassa (collège Sainte-Barbe, Paris) — Hortense et Jeanne Gardet. — Marguerite, Elisabeth, Charil, Jeanne. — Cinq élèves du lycée d'Angers. — Blanche Cornu de Chemiré — Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau). — Un chercheur de problèmes faciles. — Marie Eutrope-Lambert (Jarnac, Charente). — Trés caps de Laouzétos. — Un trio à quatre, A. G. D. G. (Nancy). — Guillaume Tell (château de Chenevières). — Faust (château de Joubert). — Robert le Diable (Salneuve). — Trois cousines qui se chérissent, T. M. L (Versailles). — Trois cocos du Mozambique. — Les amies. — Pieris et Chrysis. — J. B. Arzée (Bruxelles). — Blonde et Rousse — Sur les bords de la Remberge. — Perroquet, Chien et Chat. — Une nichée de pierrots. — Une savante par hasard. — Un chevreuil du château Gane. — Miss Mar-Mor. — Une pêcheuse de grenouilles. — Deux jeunes novices. — Paul et Angélie de L. — Marie-Fanny et sa tante. — Coquelicot — Félix. — Bleuette des bords de l'Ilfovet. — Le capitaine Lotton. — Le caporal Bonbon. — La plus petite. — Angelo, tyran de la maison.

AVIS

Les noms des Correspondants du n° 90 du 3 novembre seront publiés dans le prochain Supplément n° 95 du 8 decembre 1877.

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 262 8 DÉCEMBRE 1877.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SOLUTIONS

CORRESPONDANCE SOLUTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 57.

Qu'on me montre le fleuve d'oubli, et je trouverai la fontaine de jouvence.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 71.

N° 1. — C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire.

N° 2. — Sentence chinoise :

Ouvre tes yeux, tes oreilles et ta main; clos ta maison, ton étable et ton jardin.

(*Confucius.*)

N° 3. — Maxime turque :

Celui qui gagne son procès sort du tribunal en chemise; celui qui le perd en sort nu.

N° 4. — L'impatience aigrit et aliène les cœurs; la douceur les ramène.

(*Mme de Maintenon.*)

N° 5. — Proverbe écossais :

Fais ce qui convient, Dieu fera le mieux.

N° 6. — Ne regarde pas d'où tu viens, mais où tu vas.

N° 7. —

Un homme dans la tombe est un navire au port.

N° 8. — Le silence est la poésie de la douleur.

N° 9. —

La nuit paraît bien longue à la douleur qui veille.

N° 10. —

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

N° 11. — Proverbe espagnol :

Ne tire pas le sabre sans raison; ne le rentre pas sans honneur.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 71.

CONSONNES.

N° 1. —

Ci-gît le fameux Chamillard,
De son roi le protonotaire,
Qui fut un héros au billard,
Un zéro dans le ministère.

N° 2. —

. . . .
Toutes trois à présent pleurent de compagnie;
Car qu'une femme pleure une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

VOYELLES

N° 1.

Il vous répond toujours oui pour non; il appelle
Une femme *Monsieur*, et moi, *Mademoiselle*,
Prend souvent l'un pour l'autre et va sans savoir où;
On dit qu'il est distrait; moi, je le tiens pour fou.

N° 4. —

SUR CHAPELAIN.

Froid, sec, dur, rude auteur, digne objet de satire,
De ne savoir pas lire oses-tu me blâmer?
Hélas! pour mes péchés je n'ai su que trop lire
Depuis que tu fais imprimer.

RÉBUS

Maxime de saint François d'Assises :
La courtoisie est la sœur de la charité.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 37.

L'INSECTE AILÉ.

Laisse-moi voler sur tes pas,
Retire ta main enfantine,
Charmante enfant, je ne suis pas
Ce que ta faiblesse imagine.

Je ressemble à ce papillon,
Qui, sûr de ses métamorphoses,
Aime à jouer, dans le vallon,
Autour des enfants et des roses.

Tu veux me saisir, mais en vain,
Tu saisirais plutôt la flamme;
En jouant j'échappe à ta main;
Je viens du ciel, je suis une âme.

Je suis une âme à qui des dieux
Le prochain décret se dévoile;
Pour vêtir un corps en ces lieux,
Hier j'ai quitté mon étoile.

LES BOUTS-RIMÉS.

Les solutions prochainement.

VERS A TERMINER.

Dire. Respire. Port. Bord. Profondes. Mondes.

USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

EMBLÈMES.

N° 1. — *Hermine.* — Prédestination.
N° 2. — *Mouche.* — Impudence.
N° 3. — *Hippopotame.* — Dommage.
N° 4. — *Grenouille.* — Curiosité.
N° 5. — *Vipère.* — Médisance.
N° 6. — *Anguille.* — Misanthropie.

LES ANAGRAMMES.

De Montesquieu.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 37.

N. B TABAC. — NABAB.

Champagne. Aube. Troyes. Arcis-sur-Aube. Bar-sur-Aube. Bar-sur-Seine. Nogent-sur-Seine.

LES PRÉNOMS

N° 1. — *Sarah.* — Princesse.
N° 2. — *Agar.* — Fugitive.
N° 3. — *Noé.* — Repos.
N° 4. — *Caïn.* — Race.
N° 5. — *Abel.* — Vanité.
N° 6. — *Jephté.* — Victorieux.

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 37.

Les solutions prochainement.

ÉNIGMES

N° 89. — Le travail | N° 90. — L'ombre.

CHARADES

N° 97. — Migraine. N° 99. — Courage.
N° 98. — Oran. N° 100. — Turenne.

LOGOGRIPHES

N° 51. — Madame. Adam.
N° 52 — Brève. Rève. Ève

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

CA	DEN	CE
DEN	TEL	LE
CE	LE	RI

MOT CARRÉ

J	U	L	E	P
U	L	É	M	A
L	É	G	E	R
E	M	E	R	I
P	A	R	I	S

LES CURIOSITÉS.

N° 34.

N° 1. Sertorius, parlant de Pompée secouru par Marcellus. — N° 2. Cyrus. — N° 3. Véturie. — N° 4. Coriolan. — N° 5. Amasis, roi d'Égypte, à ceux qui rappelaient sa basse origine. — N° 6. Sainte Thérèse. — N° 7. Caractacus à Rome. — N° 8. Louis XIV. Catinat. — N° 9. Duguesclin. Charles V. — N° 10. Titus. — N° 11. Mahmoud. — N° 12. Pierre le Grand. Charles XII.

LE FIL D'ARIANE.

Le temps emporte sur son aile
Et le printemps et l'hirondelle,
Et la vie et les jours perdus,
Et les beaux jours qui ne sont plus,
L'espérance et la renommée,
Tout s'en va comme la fumée.

MARCHE DU CAVALIER.

40	37	42	47	4	7	12	9
43	46	39	36	13	10	3	6
38	41	44	31	48	5	8	11
45	30	51	14	35	32	49	2
52	15	64	29	50	1	34	19
61	58	55	16	33	20	23	26
56	53	60	63	28	25	18	21
59	62	57	54	17	22	27	24

NOMS DES CORRESPONDANTS
LUTIONS CONFORMES.

SUPPLÉMENT N° 90.
(3 NOVEMBRE 1877.)

PROBLÈME CHIFFRÉ, N° 55. — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 69. — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 69. — VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 35. BOUTS-RIMÉS. VERS A TERMINER — RÉBUS. — LES USAGES MONDAINS. — LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 34. — LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 35 — ENIGMES, N°s 83, 84. — CHARADES, N°s 94, 95. — LOGOGRIPHES, N° 49. — MÉTAGRAMME. — MOTS CARRÉS. — LES ANAGRAMMES. — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. — LES CURIOSITÉS, N°s 52, 53.

Guillaume et Anne-Marie Danloux. — Marguerite Biret (La Flotte, île de Re, Charente-Inférieure). — Marguerite Destremx (Alais, Gard). — Joseph Capperon (Orléans). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Joachim Labrouche (Bayonne). — J. Brontana (Paris). — André et Alice Pouzol (Jarnac, Charente). — Hortense et Jeanne Gardet. — Raoul Digard. — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Marie Hirschmann (Paris). — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin, Aisne). — Marguerite Morand (Saint-Amand). — Ricquebourg. — Sœur Marguerite (Versailles). — Antoinette d'H. (V. s. Laon, Aisne). — Les deux marmitons du Havre. — Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau). — Marcel et Thérèse (Seine-et-Oise). — Henri et Maurice Œsinger et les autres membres du Sphinx-Club. — V. O. et sa sœur — Deux huîtres et une perle. — Une habitante du désert. — R et C. — Louise de Brimbois — Marie et Jeanne de R. — Une petite Mauresque d'Alger. — Mac-Madel (La Rochelle) — Gabnimar (Reims). — Maronnette et Cie. — Rochemont et Montvazon. — Tracy. — Mhâg-Hô, Fleur de Thé et Thoû-châ-thou. — Bouquet d'orties. — Louise et Mimi o. — Perce-neige et ses frères (Loir-et-Cher). — Fanciuletto. — R. Pitrou (Tours). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (château de Friedland, Bohême). — Alice Pluch (château de Saint-Ouen-l'Aumône). — Sophie Filiti (Bukarest). — Princesse Sophie de Metternich (Plass, Bohême). — Marie et Jeanne Valentin (Paris). — Princesses Éleonore et Fanny Schwarzenberg (Schloss Wittingau, Bohême). — Esméralda (Bukarest, Roumanie). — Melino (Bukarest, Roumanie). — L'Exilée de Saint-Pétersbourg. — Un hibou et trois chouettes (château de Nicolsbourg. — Nous trois (Versailles). — Deux cousines de Normandie : Odette et Metta D. de B. — Nous autres.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Marie Bellot (Rochefort). — Valentine et Béatrix de Beaumont (château du Perrié, Aveyron). — Odette de Grandval (château de Saint-Denys, Calvados). — Hortense de l'Espine (Bruxelles). — Blanche Lyautey (Versailles). — Jeanne Izambert (Paris). — Paul et Léon Goursat (Angoulême) — Nancy de Rham. — Fernand Durville. — Marie et Marguerite Labuzan. — Blanche Cornu de Chemiré. — Sarah et Andrée Bouscatel (Auxerre). — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy, Allier). — Alice Faye (Tours). — P. et Y. de Gibon. — Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand). — France et Marguerite de la Porte (Bilbao). — Une abonnée mantaise. — Ennaej Niarta. — Cinq élèves du lycée d'Angers. — Guillaume Tell (château de Chenevières). — Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne. — Très caps dé laouzétos. — Une pêcheuse de grenouilles — Faust (Paris). — Sur les bords de la Remberge. — Pervenche. — Blonde et Rousse. — Deux linottes du bois La Pierre (Haute-Marne). — Grenouillot. — Un lycéen de cinquième E. D. (Marseille) — Les deux sandales (Paris). — Trois mouettes du bleu Léman. — Trois cousines qui se chérissent, T. M. L. (Versailles). — Flavien de G. — Deux oies de la ferme des Bruyères. — Une savante par hasard (Nantes). — Clémence (Louvain, Belgique). — — Robert le Diable (Salneuve). — Un guêpin. — Tony D. (Paris). — Lucy Proust (Niort). — Trois mouettes du bleu Léman. — Bleuette des bords de l'Ilfovetu (Tirgoviste, Roumanie).

AVIS

Les noms des Correspondants des Supplément n° 92, du 17 novembre, et n° 94 du 1er décembre 1877 seront publiés dans le Supplément du 5 janvier 1878.

LES BOUTS-RIMÉS
6e CONCOURS.

N° 119.
TÉLÉMAQUE.

Quand loin de ses foyers, Télémaque au jeune âge
Redemanda son père au liquide chemin,
Le vertueux Mentor, dans le cours du voyage,
Dut avoir trop souvent le gouvernail en main.

N° 120.

Nous courons follement au début du voyage,
Nos pas sont mesurés à moitié du chemin;
Péniblement courbés sous la fatigue et l'âge,
Nous achevons la route un bâton dans la main.
Georges et Marguerite Kremp.

N° 121.

Dans maints pays, on rencontre en voyage
Des mendiants dans la force de l'âge,
Vivant d'aumône et, sur le grand chemin,
La demandant l'escopette à la main.
Joachim Labrouche.

N° 122.

La vie est un voyage,
Heureux, à la fin de son âge,
Celui qui trouve en son chemin
Un véritable ami pour lui donner la main.
Antoinette et Elisabeth (Alais).

N° 123.
L'ENFANT.

Enfants, qui poursuivez les rêves du jeune âge,
Redoutez les écueils qui bordent le chemin,
Et cherchez un ami qui vous suive en voyage,
Et guide votre marche en vous donnant la main.

N° 124.
LE VIEILLARD.

Vous qui vous attristez de la fin du voyage,
Songez que Dieu créa des bonheurs pour chaque âge ;
Des fruits au lieu de fleurs bordent votre chemin,
Et les fils de vos fils béniront votre main.
Yvan, Nicolas et Olga Orlwiskoff.

N° 125.

Pour tout être mortel la vie est un voyage;
Nouveau-nés, jeunes gens, vieillards brisés par l'âge,
Heureux celui qui trouve en suivant son chemin,
Un ange qui le guide et qui lui tient la main.
Pervenche.

N° 126.

Pour accomplir le long voyage
Et bien parcourir le chemin,
O Dieu, conduis-nous par la main,
Pour arriver au dernier âge.
Julie Portalis.

N° 127.

Ange gardien, j'ai peur; qu'il est long le voyage,
Et qu'il est triste et noir le douloureux chemin ;
Quoi qu'il puisse arriver et quel que soit mon âge,
Bon ange, par pitié, ne quitte pas ma main.
Louise, Noélie et Lucie L.

N° 128.

Heureux est dans la vie, ce court ou long voyage,
Celui qui fait le bien et suit le droit chemin ;
Il peut être appelé; Dieu nous juge à tout âge,
Ses bienfaits et sa foi l'y mènent par la main.

N° 129.

Nous sortons du berceau; bientôt courbés par l'âge,
Nous tentons vainement de quitter le chemin,
Qui conduit sans arrêt au terme du voyage ;
La pâle mort déjà sur nous étend la main.

N° 130.

Chacun fait pas à pas son pénible voyage;
Mnémonique moyen du journal du jeune âge,
Pour obtenir le prix qu'on décerne demain,
Qui donc peut s'attarder et rester en chemin?
Raoul Digard et sa sœur.

N° 131.

La vie, ô mes amis, est un triste voyage;
Lentement l'homme arrive au terme de son âge ;
Il n'est qu'une façon d'abréger le chemin :
C'est de marcher à deux en se donnant la main.
Une Française et un Hollandais.

N° 132.
L'ANGE GARDIEN.

Pendant notre séjour ici-bas, court voyage,
Dieu place près de nous, dès notre plus jeune âge,
Un ange qui, du ciel nous frayant le chemin,
Nous aide à le gravir en nous donnant la main.
Gazelle, Cerisette et leur amie Marguerite.

N° 133.

Lorsque vieux et courbé sous le poids de votre âge,
Amis, vous parviendrez au terme du voyage,
Puissiez-vous conserver jusqu'au bout du chemin,
Près de vous un ami qui vous donne la main.
Nous trois (Nièvre).

N° 134.

Quand on est jeune encore au début du voyage,
Le bâton est léger et facile à la main ;
Mais quand on a vieilli sous le poids du grand âge,
Bien lourd est le bâton, bien rude est le chemin
Les amies du silence.

N° 135.

Ah! laissez-moi planer! On est libre à mon âge ;
Dans les plaines d'azur ma jeune âme voyage,
Pourquoi donc l'arrêter par la rime en chemin,
Quand la muse au ciel d'or chante et lui tend la main
Tityo.

N° 136.

Si tu veux de la vie accomplir le voyage,
Et supporter gaîment les ennuis du chemin,
Choisis un compagnon de tes goûts, de ton âge,
Et faites route ensemble en vous tenant la main.
Léontine Héros.

N° 137.

La mort frappe au hasard et nous prend à tout âge,
Sur toute épaule humaine elle pose la main;
Il faut donc être prêt pour l'éternel voyage,
Et semer des bienfaits le long de son chemin.
Hélène Floresco.

N° 138.

Ton devoir, cher enfant, est de bénir la main
Qui, depuis ton jeune âge,
T'a frayé le chemin
Du terrestre voyage.
Marie Beauperthuy.

N° 139.

Amis, la vie est un triste voyage;
Jeunesse, force et rêves du bel âge,
Il faut tout perdre et quitter en chemin ;
Marchons ensemble et la main dans la main.

N° 140.

Seigneur, ayez pitié, bénissez mon voyage ;
Comme un phare, brillant dans le sombre chemin,
L'espérance console à toute heure, à tout âge,
Et l'amitié nous tend la main.
Esméralda.

N° 141.

Notre vie est un long et pénible voyage,
Mais Dieu, pour l'adoucir, mit sur notre chemin
L'Espérance et la Foi, ces vertus du jeune âge,
Plus tard la Charité nous prendra par la main.
André et Emmanuel

N° 142.

On l'a dit bien souvent, la vie est un chemin,
Que nous trouvons aride ou fleuri suivant l'âge;
Pour accomplir en paix le terrestre voyage,
Aux mortels bienfaisants Dieu toujours tend la main.
André Dulongbois.

N° 143.

De la vie ici-bas l'emblême est un voyage;
Peu de fleurs au départ, des ronces en chemin ;
Aimer, souffrir, lutter, c'est le lot de tout âge;
Il n'est doux que le bien tombé de notre main.
Edouard et Madeleine Creux.

N° 144.

Lorsque seul j'entrepris le terrestre voyage,
Comment aurais-je pu choisir le droit chemin,
Si ton ange, Seigneur, à la fleur de mon âge,
Avec un doux regard ne m'avait pris la main,

Madeleine, Geneviève et Eugénie Lagelouze.

N° 145.

Enfant, si vous voulez, nous ferons un voyage,
Dans la vieille forêt dont on ne sait pas l'âge;
Nous irons tous, joyeux, chantant par le chemin,
Libres sous le soleil, et nous donnant la main.

Jeane.

N° 146.

Enfant, nous nous disions : Vivre, quel beau voyage!
Le bonheur, c'est le but, il est là sous la main;
Mais combien, parvenus au terme du chemin,
Vous ont vu s'envoler, ô rêves du bel âge?

V. O. et sa sœur.

N° 147.

Depuis longtemps mes pas errent sur le chemin,
Enfin je vais toucher au terme du voyage;
Déjà je vois la Parque, à la fleur de mon âge,
Trancher le fil des jours qu'elle tient dans sa main.

France et Marguerite.

N° 148.

Il est doux de s'unir quand on est du même âge,
Pour aller jusqu'au bout du pénible voyage;
On en écarte mieux les ronces du chemin,
En marchant côte à côte et la main dans la main.

Ricquebourg

LE LANGAGE FRANÇAIS.

ALMANACH.

Nos ancêtres traçaient le cours des lunes pour toute l'année sur un morceau de bois, qu'ils appelaient *Al-monagt*.

Telle est, dit-on, l'origine des *Almanachs*. Ce mot vient de l'arabe *al* et *manah*, compte.

L'origine en est due aussi au travail d'un moine nommé Guinklan, qui vivait en Bretagne au IIIe siècle, et qui composait tous les ans un petit ouvrage sur le cours du soleil et de la lune sous le titre *Diagonon*.

Rabelais publia l'*Almanach* pour les années 1533, 1535, 1538 et 1550; puis Nostradamus et Mathieu Laensberg continuèrent.

La publication de l'*Almanach royal* remonte à 1679, et a subsisté dans la même forme jusqu'en 1699, où Laurent d'Houry obtint des lettres de renouvellement de privilége. Louis XIV se le fit présenter le 29 janvier 1699.

ENTREMETS.

Au temps de la féodalité, dans la plupart des circonstances solennelles, telles que les mariages des princes, etc., on n'attendait pas toujours la fin du banquet pour occuper l'assemblée de différents spectacles.

Ce fut dans une sorte d'*entremets* qu'eut lieu le « *Vœu du Héron* ». Les entremets, dont l'usage s'était vraisemblablement introduit avant le règne de saint Louis, furent employés aux noces de son frère Robert, à Compiègne, en 1237. On a vu le reste de cette ancienne magnificence aux noces du prince de Navarre en 1572.

Le mot *entremets* s'est dit longtemps au lieu de celui d'*intermède* dans nos pièces de théâtre. Il signifiait une espèce de spectacle muet, accompagné de machines, une représentation théâtrale où l'on voyait des hommes et des bêtes exprimer une action ; quelquefois des bateleurs y faisaient leurs tours. Ces divertissements avaient été imaginés pour occuper les convives dans l'intervalle des services d'un grand festin, dans *l'entre-deux d'un mets* ou service à un autre mets, d'où le mot *entremets*.

De nos jours, les entremets sont tout bonnement des mets légers, soufflés, sucrés, etc., qu'on sert entre le rôti et le dessert.

CHALUMEAU.

Cet instrument passe pour le premier instrument à vent dont on ait fait usage. C'était un roseau percé de trous à différentes distances. On en attribue l'invention aux Phrygiens, aux Lydiens, aux Egyptiens, aux Arcadiens et aux Siciliens. Ces origines différentes viennent de ce que celui qui perfectionnait passait à la longue pour celui qui avait inventé. C'est ainsi qu'on lit dans Pline que le chalumeau fut trouvé par Pan, la flûte courbe par Midas, et la flûte double par Marsyas.

Notre chalumeau est fort différent de celui des anciens ; c'est un instrument à vent et à anche, comme le hautbois.

On donne, par extension, le nom de *chalumeau* à des tuyaux d'or, de verre, etc. Le Chalumeau est un instrument fort usité en chimie.

BINETTE.

La maison qui s'élève au coin de la rue Croix-des-Petits-Champs et de la rue Baillif, est située sur l'emplacement de celle qu'occupait autrefois le fameux M. Binet, fabricant de perruques du grand roi dont l'imagination en travail inventa ces mirifiques perruques *in-folio*, sans lesquelles le Roi-Soleil ne se montrait pas même aux familiers de son *Petit-lever*. Aussi, le magasin de la rue des Petits-Champs était-il, du matin au soir, assiégé par la fleur des gens de cour, avides d'obtenir de M. Binet un de ces immortels édifices, que, de son nom, il avait baptisés *binettes*.

Un compliment à faire à quelqu'un était de lui dire : « Quelle belle binette vous avez ! »

Plus tard, quand la perruque frisée fut passée de mode et que l'on porta la queue poudrée, ceux qui portaient encore la grande perruque étaient un sujet de risée, et faisaient dire en les voyant : « *Quelle binette!!!* »

On montre encore à Versailles le Cabinet des perruques le *Cabinet des binettes*. Ce cabinet des perruques était une portion de ce qu'on appelle maintenant la *Salle du Conseil*, salle qui sépare l'ancienne chambre à coucher de Louis XIV de l'ancienne chambre à coucher de Louis XV.

Le peuple, qui fait de l'archéologie sans le savoir, a conservé ce mot de *binette*, et il n'est personne qui n'ait entendu quelque malin gamin de Paris s'écrier à la vue d'un personnage à visage grotesque et ridicule : « Quelle binette! » *Binette* et *figure*, c'est tout un dans la langue des faubourgs. On a une belle binette ou une laide binette, selon que l'on a une belle ou une laide physionomie. Mais dire de quelqu'un que c'est une binette, simplement et sans le secours d'aucune épithète, c'est déclarer que ce quelqu'un est tout bonnement une ganache, un radoteur, un *caput mortuum*. Nos jeunes lecteurs savent que ce mot est pris aujourd'hui dans une acceptation vulgaire, et n'est plus usité dans le langage de la bonne compagnie.

POUPÉE.

Le mot est ancien, la chose l'est davantage. Les enfants de tous les temps et de tous les pays en ont fait leurs délices. La poupée était déjà un des principaux jouets de l'enfance chez les anciens, ainsi qu'en témoigne le *Musée Campana*, au Louvre, où l'on peut voir des poupées gréco-romaines en terre cuite, quelques-unes articulées avec des fils de fer. Les poupées, malgré leurs formes grotesques, n'en sont pas moins dignes d'attention au double point de vue de l'art et de l'histoire.

Au rapport de Perse, ce genre de bimbeloterie était très-usité chez les Romains, et les jeunes filles allaient suspendre leurs poupées ou autres amusements de leur enfance aux autels de la bonne déesse, témoignant par là, dit cet auteur, qu'elles étaient dans un âge et dans des dispositions à se livrer aux occupations sérieuses du mariage.

On sait aussi que les Romains ensevelissaient les enfants morts avec leurs jouets, coutume dans laquelle ils furent imités par les premiers chrétiens; ce qui fait qu'on a souvent trouvé dans les tombeaux des martyrs, aux environs de Rome, de petites figures, des grelots et autres joujoux, avec des ossements d'enfants.

« Il y a des savants qui vous diront, écrit Charles Nodier, que les poupées furent inventées à l'occasion de Poppée, femme de Néron, qui avait la détestable habitude de se farder, et qui portait un masque pour garantir son teint. Mais Marcus Terentius Varron, dont je suis enchanté de leur faire faire la connaissance, et qui écrivait cent ans avant la naissance de Poppée, prend la peine de parler des poupées comme d'une chose qui était loin d'être nouvelle, et il les appelle *pupæ*, ce qui est, en bonne prononciation latine, un véritable homonyme. »

« D'autres savants, qui avaient lu Varron, et qui étaient par conséquent plus savants que les premiers, prétendent au contraire que Poppée avait pris son nom des poupées, dont la mode courait de son temps; mais Tacite n'a pas dédaigné de leur apprendre, au livre XIII des *Annales*, que Poppée s'était nommée Poppée en mémoire de son aïeul Poppæus Sabinus, personnage consulaire illustre par les honneurs du triomphe. Or, il est assez difficile de trouver le moindre rapprochement entre une poupée quelconque et un personnage consulaire. »

Les Romains donnaient aux petites filles le nom de *pupa*, *pupulla*, *pupilla*, d'où le mot français *pupille*, dans ses deux acceptions : pupille de l'œil et fille mineure. Martial nous l'apprend dans un vers satirique :

Pupam se dicit Gallia

qu'un terme familier, très-voisin du mot latin, et qui a chez nous le même sens, permet de traduire ainsi :

« La vieille Gallia se croit une pouponne. »

Voilà certainement l'étymologie du mot *poupée*. Les petites filles romaines elles-mêmes en ont tout l'honneur.

En 1391, la reine Isabeau de Bavière envoyait à sa fille, la reine d'Angleterre, des poupées mises à la dernière mode de France. Pendant une guerre entre la France et l'Angleterre, tout commerce fut suspendu; mais les poupées, chargées de porter à Londres les modes de la cour de France, passaient seules le détroit.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 263

15 DÉCEMBRE 1877

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

Tome III

LA SUISSE — L'AUTRICHE-HONGRIE
ET L'EMPIRE D'ALLEMAGNE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8 JÉSUS CONTENANT 8 CARTES TIRÉES A PART ET EN COULEUR
PLUS DE 200 CARTES INSÉRÉES DANS LE TEXTE ET 60 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 30 FRANCS

Richement relié avec fers spéciaux, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées : 37 fr.

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE LA REINE VICTORIA

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR M. GUIZOT

ET RECUEILLIE PAR Mme DE WITT, NÉE GUIZOT

TOME DEUXIÈME, COMPRENANT L'HISTOIRE D'ANGLETERRE DEPUIS LA MORT DE LA REINE ÉLISABETH JUSQU'A L'AVÉNEMENT DE LA REINE VICTORIA.

UN MAGNIFIQUE VOLUME GRAND IN-8° JÉSUS CONTENANT 90 GRAVURES SUR BOIS

Broché : 25 fr. — Richement relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 32 francs.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 264 22 DÉCEMBRE 1877

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

COURAGE ET DÉVOUEMENT

HISTOIRE DES TROIS JEUNES FILLES

LA PETITE MÈRE — LA MONTÉNÉGRINE — L'IRLANDAISE

Par CHARLES DESLYS

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 31 GRAVURES

Dessinées sur bois par F. LIX et GILBERT

SCÈNES HISTORIQUES

DEUXIÈME SÉRIE

(SAINT ET ROI. — PÈRE ET FILLE. — *Nolite confidere principibus.* — UNE PORTE FERMÉE. — DE CHARYBDE EN SCYLLA. — LA FEMME FORTE.)

Par Mme DE WITT, née GUIZOT

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 28 GRAVURES

Dessinées sur bois par A. MARIE et SAHIB

CHLORIS ET JEANNETON

Par Mme COLOMB

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 105 GRAVURES

Dessinées sur bois par SAHIB

HEUR ET MALHEUR

PAR

Mme EMMA D'ERWIN

UN VOLUME ILLUSTRÉ DE 50 GRAVURES

Dessinées sur bois par H. CASTELLI

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 265

29 DÉCEMBRE 1877

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois

du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ANNÉE 1877

Contenant les voyages du commandant Verney Lovett Cameron, à travers l'Afrique, de Zanzibar à Benguéla; de M. Henri Belle, en Grèce; de Mme Lydie Paschkoff, à Palmyre; de M. Nordenskiold, dans la mer de Kara; de M. Ch. Féraud, à Constantine; de M. Paul Marcoy, dans la région de Titicaca; de M. Ch. Yriarte, au Montenegro et sur la rive italienne de l'Adriatique; de M. Édouard André, dans la Colombie; du colonel Prjewalski, au Thibet; de M. Francis Garnier, dans le Tong-King, et de M. le docteur Charnay, dans les Pampas de l'Amérique du Sud.

Est illustrée de 500 Gravures sur bois

DESSINÉES PAR LES PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ET RENFERME 27 CARTES OU PLANS

Prix de l'année 1877, brochée en un ou deux volumes, 25 francs.

La reliure en percaline se paye en sus : En un volume	3 fr. »
— — En deux volumes	4 fr. »
La demi-reliure chagrin, tranches dorées : En un volume	6 fr. »
— — — En deux volumes	10 fr. »
La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : En un volume	7 fr. »
— — — En deux volumes.	12 fr. »

LES DIX-HUIT PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 17 volumes qui contiennent 300 voyages, près de 10 000 gravures, 370 cartes ou plans et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

TABLEAUX ET SCÈNES

DE LA VIE DES ANIMAUX

PAR E. LESBAZEILLES

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4, ILLUSTRÉ DE 20 GRANDES COMPOSITIONS

Gravées sur bois d'après les dessins de J. WOLFF

BROCHÉ : 12 FRANCS

CARTONNÉ EN PERCALINE, TRANCHES DORÉES : 18 FRANCS.

PARIS IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 266 5 JANVIER 1878.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 267

12 JANVIER 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 96

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auro[nt] à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE AVEC LES LECTEURS.

DIVERS CORRESPONDANTS. — Les *Tableaux parlants* des *Villes* seront publiés après les *Reines de France*.

B. O. (*Douai*) — A chaque *Concours*, il y a un règlement qui en détermine les conditions.

LES BRAVES GENS (*Hérault*). — S'adresser à M Alphonse Durr, à Leipzig

ALICE P. — Le dernier vers est faux

F. et M. (*Bilbao*). — Les *Communications* seront publiées.

CENDRILLON — Le 7e *Concours* aura lieu à l'époque des Vacances de Pâques.

SCHIWAHURAH et TATINAH. — La même question nous a été souvent faite, et nous avons répondu que plusieurs raisons s'y opposaient

BLUETTE DES BORDS DE L'ILFOVETU (*Tirgovesti, Roumanie*). — Chaque *Communication* est signée avec une orthographe différente pour le pseudonyme.

B. de B — Les *Concours* sont indépendants.

LINDEN VILLA (*Jersey*). — Les Communications sont exactes. Quelques-unes avaient déjà paru dans les *Suppléments antérieurs*.

PETITE ET GRANDE — Même réponse.

DIVERS CORRESPONDANTS. — Même réponse

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 58.

*** 4X155W *** 3W *** YW62W *** 8ZW69 *** 7V *** 84VSW *** 16 *** 6W *** 4V *** 432 *** 9166W *** 8V7 ***

Communication : Ben Z.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 72.

N° 1. — L* t**** e** l'é***** d* l* v**

(*Franklin*).

N° 2 — L** p******** o** t******* e**** d* f**** q****** c****

N° 3. — P**** h*** t** c****, m*** a*** f****** b****

N° 4. — I* n* f*** j***** f****** u** f****, m*** à*** u** f****

N° 5. — L* p****** n* l* p*** n* c******* l* d*****

N° 6. — U* i******** e** u** l***** d********* q** t*** l* m**** p*** l***

N° 7. — Q** s* f*** b*****, l* l*** l* m****

N° 8. — L* b***** s*** g**** e** u* h****** s*** a*****

N° 9. — L*** à t****, l*** à t***

N° 10. — M* t*** e** u** b*********** d********** d*** j'a* g**** l* c***

N° 11. — L** c********* d****** t**** p*** d* l'o**** q** d* c****

Communications : Marguerite Destreinx, n° 1. — Paul Barigny (Meaux), n° 2 — Marie Valentin (Montlignon), n° 3. — Une nichée de pierrots, n° 4. — Marie Hischmann, n° 5. — Une savante par hasard, n° 6 — Trois mouettes du bleu Léman, n° 7. — Les Exilées de Port-Royal, n° 8 — Marguerite, Marie, Elisabeth, Jeanne, n° 9 — Un hibou et trois chouettes (château de Nicolsbourg, Moravie), n° 10 — Bluette des bords de l'Ilfovetu, n° 11

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 72.

CONSONNES

N° 1. —

*n — jr — *n — glc — fdl — l — mntr — ss — trts — *llngs — *h — qll — hrrr s'*cr-t-*ll — cmm — ls — mrrs — snt — chngs.

Communication : Anciens habitants du pavillon des Roses (Essonnes).

N° 2. —

Ms — mlds — jms — n s plgnnt — d — m — dst — *n — mdcn d'*gnrnc — prfnd — *h — rprtt — qlq'*n — vlntrs — j — l — crs — vs — ls — *nvz — ts — s — plndr — *n — l'**tr — mnd.

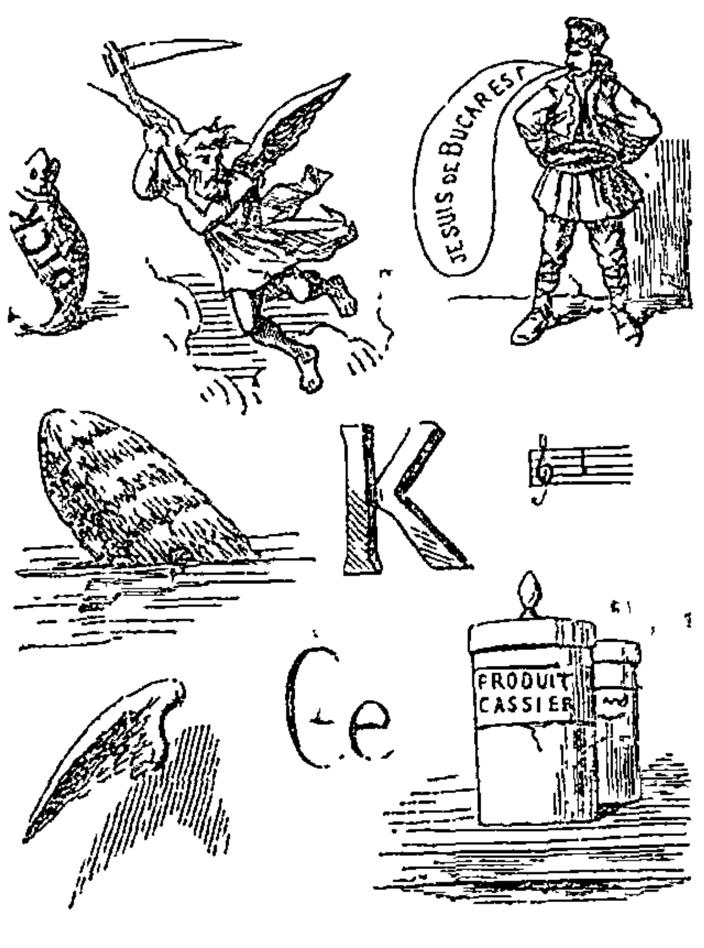
Communications : Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B — France et Marguerite de la Porte (Bilbao).

N° 3. —

Ntr — v — *st — *n — chmp — q'*l ns — ft — cltvr — ls — flrs — snt — ** — prntmps — ls — frts — snt — *n — **tmn — l — trvl — pr — l'*t l — rps — pr — l'hvr — ds — lrrs — d — mtn — l — sr — ft — s — crnn.

Communication Marie G (château de P, Gironde).

RÉBUS.



VOYELLES

N° 1.

*oi — *e***a**e — à — *'a*ei**e e — *o* — *a**i** — é**o*e. — *e — *i**é*e**e* — **eu** — *'a**e*** — e* — *e — *o**o*e — *e — *ie* — *ue — *e — **o*ui*

Communication : Un hibou et trois chouettes (Wendlingau, Autriche).

N° 2. —

Damon, — *'u* — *o** — *ua**ai* — *u — *ai* — u* — *o** — *i**i*ue; — *e**a***e — e**o* — *eu* — *e** — *u *e*a* — *a*o*i*ue

Communication : Divers correspondants.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 38.

Un pampre autour du toit qui nous vit naître étalait ses rameaux; ses grains dorés attiraient les petits oiseaux vers la fenêtre. Étendant sa blanche main, ma mère rapprochait les grappes de miel et ses enfants suçaient l[a] branche qu'aux oiseaux du ciel ils rendaient. La mère est morte, l'oiseau n'est plus, jaunissant le vieux cep languit, sur la porte cr[oît] l'herbe d'hiver, et moi en y pensant je pleure. C'est pourquoi, enlacée aux mémoires de mo[n] berceau, la vigne porte une pensée à mo[n] âme et sur mon tombeau doit ramper.

Communication. Ma sœur et moi

BOUTS-RIMÉS.

Étrennes.
Reines.
Bijoux.
Joujoux.

VERS A TERMINER.

Fleur charmante et ———
Qui fus l'orgueil du ———
Tes débris jonchent la ———
Dispersés par l'———

La même faux nous ———
Nous cédons au même ———
Une feuille t'———
Un plaisir nous dit ———

Communication : France et Marguerite de la Porte (Bilbao).

LES USAGES MONDAINS.

Quelles sont l'origine et l'étymologie du *ridicule*, espèce de pochette qui se portait autrefois à la ceinture?

Communication : Sphinx-Club

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 38

Quels sont les trois Ordres étrangers qui, par leurs initiales, forment le mot :

SAC?

Communication : Esméralda (Bukarest, Roumanie)

LES ANAGRAMMES

Héroïne légendaire :

GRAVE BEBE DEJEUNANT.

Communication : Sophie Fihti (Bukarest).

LES CURIOSITÉS.

N° 35.

N° 1. — L'AMIRAL. — Sire, j'ordonnai à la *Gloire* (vaisseau) de me suivre.

LE ROI. — Et elle vous fut fidèle.

N° 2. — Quel est l'empereur qui trouvait un plaisir extrême à s'enfermer dans les couvents pour y sonner les cloches?

N° 3. — Quelle est la province qui a été réunie à la France sous Louis XIII, en 1615, don de Marguerite de Valois?

N° 4. — « Adieu donc, ma chère France, je ne vous verrai plus jamais. »

N° 5. — « En y pensant toujours. »

N° 6. — « J'aime mieux être au pouvoir de ceux qui m'ont acheté chèrement, que de ceux qui m'ont lâchement vendu. »

N° 7. — « Mon Dieu, qu'il est grand... Il paraît encore plus grand mort que vivant »

N° 8. — « Paris vaut bien une messe. »

N° 9. — « Je tiens à ma ceinture les clefs de la France. »

N° 10. — Quel est le Premier Président du Parlement de Paris, qui avait fait placer à l'entrée de son cabinet cette inscription : P. P. P. P., qu'un visiteur traduisit ainsi : « *Pauvre Plaideur, Prends Patience.* »

N° 11. — « Qui a bon cœur à la bataille trouve toujours le temps convenable. »

N° 12. — Sous quel roi les premiers louis d'or furent-ils frappés et quels sont les différents noms qu'on leur donna?

Communications : Antoinette et Élisabeth (Alais), n° 1. — Les exilées de Port-Royal, n° 2. — B. Z., Comète Gallia, n° 3. — Constance, n° 4. — Patchouli, n° 5. Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters 't Wallant (Bruges), n° 6 — Une élève des cours Fénelon (Poissy), nos 7 à 9 — Suzanne d'Allard, n° 10. — Anciens habitants du Pavillon des Roses, n° 11 — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 12.

MARCHE DU CAVALIER

les	vent	tris	cle	pa	le	bril	fa
tes	cer	et	sou	fait	de	raî	ap
à	plus	le	fant	yeux	dent	mil	ler
le	fronts	voir	peut	doux	tous	plau	tre
yeux	bril	son	les	l'en	lés	ri	lors
cris	rait	les	re	être	dit	in	il
qui	jo	fant	à	plus	cent	que	dé
pa	grands	gard	et	l'en	se	sou	no

Communication : A L M Louvet. — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'échecs (*Dessin*).

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 38.

Quelle est l'origine des mots :

N° 1. — AUTO-DA-FÉ.

N° 2. — DIAMANT.

Communications : Une abonnée orléanaise, n° 1. — Ben-Z., n° 2

LES DEVISES.

N° 55.

N° 1. — Prince autrichien :

« *Cendre suis, cendre serai.* »

Communication : Valentine et Béatrix de Beaumont (château du Perrié).

N° 2. — Pape :

Un caméléon portant un dauphin et ce mot :

« *Mature.* »

N° 3. — Famille italienne :

Un croissant et ces mots :

« *Sine maculâ.* »

Traduction : Sans tache.

Communication : Ghazel, Cerisette et leur amie Marguerite (Le Havre).

N° 4. — Prince d'Aragon :

La foi triomphante debout sur le globe terrestre, et ces mots :

« *Non in tenebris* »

Traduction : Non dans les ténèbres.

N° 5. — Famille italienne :

Un ours assis, tenant un sablier, et ces mots :

« *Tempus et hora.* »

Traduction : Le temps et l'heure.

Communication : L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

N° 6. — Saint :

« *Servir Dieu, c'est régner.* »

Communication : Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne.

N° 7. — Armes :

D'argent à l'aigle éployée de sable, couronnée d'or.

Communication : Blonde et Rousse.

ARMES PARLANTES :

Les Bouesseau : Trois boisseaux d'or.

Les Dupalmier : Trois palmes d'or.

Les Auchat : Un chat effrayé d'argent.

Communication : L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

N° 36

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — Je considère comme un bonheur de mourir avant vous.

N° 2. — A vingt ans je montais à l'assaut pour mon roi; à quatre-vingts, je monte à l'échafaud pour mon Dieu.

N° 3. — Retirez-vous, faites place : voici Jésus qui vient à moi

N° 4. — Dormir, je vais enfin dormir.

N° 5. — Mon ami, en souffrant une mort si injuste, je suis plus heureux que ceux qui me condamnent.

N° 6 — J'ai entendu dire que le bourreau est un homme adroit, qui connaît son métier, et mon cou est bien mince.

N° 7. — Au nom du ciel, couvrez-moi.

Communications. Deux jeunes novices, n° 1, — Suzanne Rapp (Rouen), n° 2. — Marguerite, Élisabeth, Marie, Jeanne, n° 3. — Esméralda (Bukarest), nos 4, 6, 7. — Gahzel et Cerisette, n° 5. — F. *Signature omise*, n° 7.

ÉNIGMES.

N° 91.

La question de langue est surtout mon affaire ;
Quoique j'aime avant tout l'ordre le plus sévère,
Je place la vertu bien après la beauté,
Et je mets le mensonge avant la vérité,
L'agréable chez moi se trouve avant l'utile,
On y voit figurer Malherbe avant Virgile,
L'adjudant, le fourrier, même le caporal,
Ont leur place marquée avant le général,
Le roi ne vient chez moi qu'après le commissaire,
L'homme après le canard, le fils avant le père,
On voit chez moi l'été paraître avant l'hiver,
Je donne le rôti bien après le dessert,
Le véritable sens chez moi saute à la vue,
Et cependant le bœuf vient avant la charrue,

Communication : Marie Falcoyano (Bukarest, Roumanie).

N° 92.

Je n'ai ni pieds, ni mains, ni tête ;
Je ne parle jamais et je suis écouté;
J'excite assez souvent la curiosité ;
Je dois mon existence à cette pauvre bête,
Qu'injustement on berne à qui mieux mieux ;
Quoique sans cœur, j'élève le courage ;
Qu'on ne me touche point, je suis silencieux ;
Je n'en dirai pas davantage ;
Mais j'ai bien peur d'avoir trop dit;
Ne nous décélons pas en faisant trop de bruit

Communication : Un élève du lycée d'Angoulême.

N° 93.

Otez-moi une lettre,
Otez-moi deux lettres,
Otez-moi toutes mes lettres,
Je suis toujours le même.

Communication : Une savante par hasard.

N° 94.

Le ******* est mon dieu, lui seul régit le monde,
Il est l'âme de tout : c'est en vain qu'on nous dit
Que les dieux sont à table ou dorment dans leur lit;
J'interroge les dieux, l'air et la terre et l'onde,
Le puissant Jupiter fait son tour en dix ans,
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents.
Mais il termine enfin son immense carrière,
Et dès qu'elle est finie il recommence encor,
Sur son char de rubis, mêlé d'azur et d'or.
Apollon va lançant des torrents de lumière;
Quand il quitta les cieux il se fit médecin,
Architecte, berger, ménétrier, devin ;
Il s'occupa toujours. Sa sœur l'aventurière
Est Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant la nuit et remplit trois emplois.
Neptune chaque jour est occupé six heures
A soulever des eaux les profondes demeures
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain, noir et poudreux, courbé sur son enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.

Communication : Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique).

CHARADES.

N° 101.

On joue avec mon premier ;
On circule sur mon dernier ;
L'ennemi qui perd la bataille,
Pour échapper à la mitraille,
Bien à regret fait souvent mon entier,

Communication : Constance,

N° 102.

O Mort ! de mon premier éternel pourvoyeur,
D'une voix suppliante à genoux je t'implore,
Et fais que mon second, messager du malheur,
Ne résonne si tôt pour tous ceux que j'adore ;
Et toi, frileux hiver, qui vas bientôt couvrir
De mon entier glacé la face de la terre,
Adoucis tes rigueurs pour ceux que la misère
De sa terrible étreinte ici-bas fait souffrir

Communication : Carabine (Orléans).

N° 103.

Mon premier a mon dernier;
Près de l'oreille est mon entier.

Communication : Grenouillot.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

Solutions

MAL-A-BAR	+ A-GI-LE	+ BAR-LE-DUC
——	+ A-BEIL-LE	+ ——
——	+ A-CHIL-LE	+ ——
——	+ A-DE-ÎLE	+ ——
——	+ A-RA-BE	+ BAR-BE-BLEUE
——	+ ——	+ BAR-BE-ROUSSE
——	+ ——	+ BAR-BE-RINE
——	+ ——	+ BAR-BE-LE
——	+ ——	+ BAR-BE-ZIEUX
——	+ A-LI-BI	+ BAR-BI-CHE
——	+ A-RO-NA	+ BAR-NA-BE
——	+ A-VA-RIE	+ BAR-RIE-RE
——	+ A-LI-NE	+ BAR-NE-VELT
——	+ A-ME-NE	+ ——
——	+ A-RA-RA	+ BAR-RA-QUE
——	+ ——	+ BAR-A-GOUIN
——	+ A-HU-RI	+ BAR-RI-QUE
——	+ A-MAU-RI	+ ——
——	+ A-RNI-CA	+ BAR-CA-ROLLE
——	+ A-MIL-CAR	+ BAR-CAR-OLLE
——	+ A-ME-NA	+ BAR-NA-VE
——	+ A-LI-CE	+ BAR-CE-LONE
——	+ A-MOR-CE	+ ——
——	+ A-GO-RA	+ BAR-RA-BAS
——	+ A-GEN-DA	+ BAR-DA-NE
——	+ A-CHÉ-RON	+ BAR-ON-NE
——	+ A-VI-RON	+ ——
——	+ ——	+ BAR-ON-NET
——	+ A-RÉ-NE	+ BAR-NE-VILLE
——	+ A-VA-RE	+ BAR-RE-AU
——	+ ——	+ BAR-RE-RE

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Construire un mot carré syllabique sur :

GEN	E	SE
E	*	*
SE	*	*

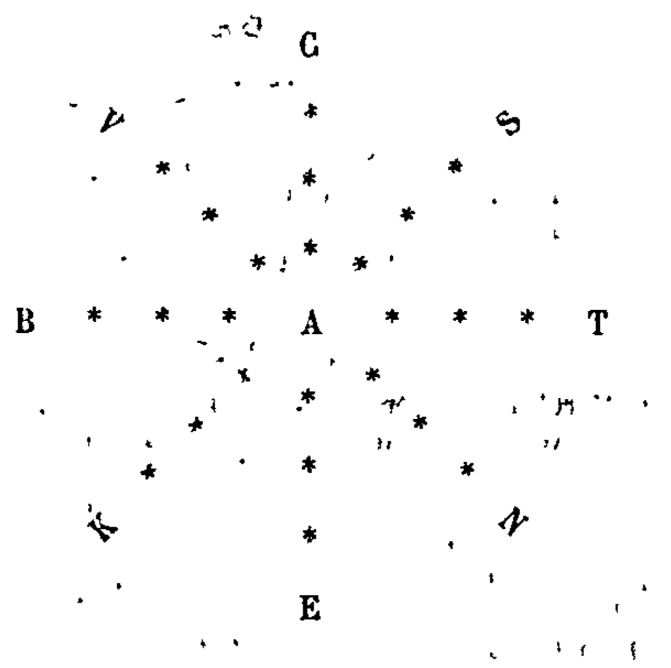
Communication : Marianne de Ganay.

LES ÉTOILES

On indique, sur les branches d'une étoile, la première, la dernière et la lettre du centre de deux ou quatre mots. Déterminer ces mots, dont le nombre de lettres est marqué par des étoiles. Les mots se lisent de haut en bas et de gauche à droite.

Quatre mots :

1° Réunion de personnes.
2° Empereur romain.
3° Montagnes.
4° Ville de Roumanie.



Communication : Mhag-Hô, Fleur-de-Thé et Thoû-cha-Thou.

LOGOGRIPHES

N° 53.

Je marche avant le cas qu'on traite ;
Si je ne suis pas à sa tête,
La joie est toujours une bête.

Communication : Louise de Brimbois.

LES MOTS CARRÉS

Mon premier est un jeu ; lecteur, es-tu patient ?
Tu le connais. Le mot suivant est un prénom ;
Mon troisième partout existe en Orient ;
Enfin mon quatrième est gardé par Caron ;
Mon dernier peut bien être au col de mon second.

Communication : Perroquet, Chien et Chat.

CHARLES JOLIET.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Une Bourguignonne de Saône-et-Loire — Le capitaine Hatteras, Altament, Clawbony.

NUMÉRO-SPÉCIMEN

Une élève de l'Ecole Fénelon

SUPPLÉMENT N° 92

(17 NOVEMBRE 1877)

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 56 — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, n° 70 — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 70 — RÉBUS.— VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 36. BOUTS-RIMÉS. VERS A TERMINER. — LES DEVISES. — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. LES USAGES MONDAINS, — LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 36 — LES ANAGRAMMES. — LES COQUILLES AMUSANTES. — LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 36. — LES PRÉNOMS. — ÉNIGMES, N°s 85 à 88. — CHARADES, N° 96. — LOGOGRIPHES, N°s 49, 50. — MÉTAGRAMME. — MOTS CARRES.

L'Amazone des Champs-Élysées — Suzanne et Marthe de J (Chambéry, Savoie). — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Guillaume et Anne-Marie Danloux. — Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde (Paris). — J. Brontana (Paris). — Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Augustin Ferrand (Narbonne). — André Genty. — Marguerite Morand. — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy, Allier). — Blanche Cornu de C. (Chemiré). — Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin Aisne). — André et Alice Pouzol. — Raoul Digard (La Flèche). — Princesse Éléonore Schwarzenberg (Schloss Wittingau). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (château de Friedland, Bohême). — R. Pitrou (Tours). — Sarah et Andrée Bouscatel (Auxerre). — Marie et Jeanne Valentin (Paris). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Jeanne Vallotte — Alice Pluch (château de Saint-Ouen-l'Aumône) — Joseph Capperon — Princesse Sophie de Metternich (château de Plass, Bohême). — V. O. et sa sœur. — Tracy. — R. et C. (Orléans, Loiret). — Gabnimar (Reims). — Les président, vice-président et secrétaire B O. B. et autres membres du Sphinx-Club. — Bouquet d'orties. — L'exilée de Saint-Pétersbourg. — Sur les côtes de l'Adriatique. — Mhâg-Ho, Fleur-de-Thé et Thoû-châ-Thoû. — Ricquebourg — Louise de Brimbois. — Perce-Neige — Sœur Marguerite (Versailles) — Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau). — Marie et Jeanne de R. — Esméralda (Bukarest Roumanie) — Mélino (Bukarest, Roumanie). — Une petite Mauresque d'Alger. — Deux huîtres et une perle. — Fanciulette. — Un hibou et trois chouettes (château de Nicolsbourg, Moravie). — Française et Suédoise, Odette et Metta D. de B. — Nous autres (Nantes). — Les braves gens (Hérault). — Nous trois (Versailles).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Comtesse Giorgio C. (Torino, Italia). — France et Marguerite de la Porte (Bilbao). — Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand). — Odette de Grandval (château de Saint-Denys). — Marguerite Dedous (Garcin) — Paul et Léon Goursat (Angoulême). — Marcel de Saint-Croix (Orléans) — Paul et Yvonne de Gibon. — Henri Turot (Bar-sur-Aube). — Marie Bellot (Rochefort-sur-Mer) — Marie-Thérèse et Elisabeth (Versailles). — Faust (Paris). — Trés caps dé Laouzétos. — Ginevra (château de C, Loiret). — Blonde et Rousse. — Piccolo et mon bel ange (châlet P.). — L'Apothéose (Pau). — Marie Truge et Vani. — Cinq élèves du lycée d'Angers. — Marguerite, Élisabeth, Marie, Jeanne. — Enieledam Nollib et Ennaej Niart, deux bonnes amies. — Une savante par hasard. — Sur les bords de la Remberge. — L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche. — Mon grand cousin et moi (Rennes). — Deux jeunes novices. — Une pêcheuse de grenouilles. — Une petite vieille du temps de Louis XIV. — Une habitante du désert. — Basilic. — Le capitaine Hatteras, Altament, Clawbony.

SUPPLÉMENT N° 94.

(1 DÉCEMBRE 1877.)

PROBLÈME CHIFFRÉ, N° 57 — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 71. — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 71. — VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 37. BOUTS-RIMÉS. VERS A TERMINER. — RÉBUS. — LES USAGES MONDAINS. — LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 37. — LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 37 — ÉNIGMES, N°s 89, 90 — CHARADES, N°s 97 à 100. — LOGOGRIPHES, N°s 51, 52. — LES ANAGRAMMES. — EMBLÊMES. — LES PRENOMS. — MOTS CARRÉS. — LES CURIOSITÉS. — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER.

Alice et André Pouzol (Jarnac, Charente). — Guillaume et Anne-Marie Danloux (Paris) — L. T. — Marguerite Destremx (Alais, Gard). — Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — Julie Portalis (Saint-Maurice). — J. Brontana (Paris). — Joachim Labrouche (Bayonne) — Augustin Ferrand (Narbonne). — Princesse Sophie de Metternich (château de Plass, Bohême). — Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde (Paris). — Alice Faye (Tours). — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Raoul Digard. — Blanche C. de Chemiré, — Les président, vice-président et secrétaire B. O. B, et les autres membres du Sphinx-Club. — Louise de Brimbois. — V. O. et sa sœur. — Minette, Riquet et Cie (Orléans). — Rochemont et Montvazon — Deux jeunes novices. — Ricquebourg. — Une petite Mauresque d'Alger — Un hibou et trois chouettes (Vienne, Autriche). — Le rat de ville et le rat des champs. — Totinette et Cie (Passy). — Cabnimar (Reims). — Bouquet d'orties. — Lormontaise. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Melino (Bukarest, Roumanie) — Princesses Eléonore et Fanny de Schwarzenberg. — Charlotte. — Béatrix d'A. — Aimée et Suzanne

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Jeanne et Pauline de Solare (château de Verton, Pas-de-Calais). — France et Marguerite de la Porte (Bilbao). — William Ritter et son ami (Neuchâtel, Suisse). — Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand). — Jeanne de Laury (Toulouse). — Odette de Grandval (château de Saint-Denys, Calvados). — Alice Jacob (Barr, Alsace). — Jambta (Vitry). — Fleurs et Bourgeons. — Blonde et Rousse — L'apothéose (Pau). — La nièce de l'oncle Placide (La Quetonnière, Olivet). — Une habitante du désert. — Faust (Paris). — Tracy. — Sur les bords de la Remberge. — Loisan, Madalen, Jeannic et Alix, les bretonnes. — Deux papillons. — Marguerite, Élisabeth, Marie, Jeanne. — Une patineuse — Églantine-Marguerite (Rochefort-sur-Mer). — Les braves gens (Héraut). — Marguerite et Madeleine de C (château de Claireau). — Corvette et Goelette (Rochefort-sur-Mer). — Brune et Blonde. — Un petit chasseur de lapins, R. T. (Amiens). — Un vieux caniche réactionnaire. — La sœur aînée de deux Turcs. — Une savante par hasard (Nantes). — Guillaume Tell (Chenevières). — Marie-Thérèse et Baby-Jacques. — Un petit bouquet de myosotis des bords de la Cèze. — Marie Sales — Alceste. — Angelo, tyran de la maison. — Le caporal Bonbon. — Cri-Cri.

AVIS

Si quelque omission dans les noms témoignait qu'une lettre ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

SOLUTIONS

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

LES USAGES MONDAINS.

LES TALONS ROUGES.

Talon rouge se disait autrefois d'un homme de la cour qui avait des talons rouges à ses souliers, ce qui était une marque de noblesse.

Ce fut sous le règne de Louis XIV, vers 1680, que revint la mode des talons rouges aux souliers, et ce n'était qu'aux grandes cérémonies qu'on portait cette espèce de chaussure, et qu'on appelait souliers-bottes. Cependant, dès le règne d'Henri IV, on avait trouvé joli de peindre en rouge incarnat les cales de bois sur lesquelles s'élevaient les souliers, qui étaient de cuir noir lustré. Cette fantaisie persista quelque temps après l'abaissement des talons; elle caractérisait les souliers de cour, et fut une marque de gentilhommerie; de sorte que sous Louis XIV, la mode des talons rouges ne fut qu'un retour à cette bizarrerie déjà essayée pour les chaussures à pont.

On trouve dans une lettre datée du 4 décembre 1758 :

« La scène de Paris est plus remplie de petits-maîtres français à talons rouges que de héros antiques. »

Sous Louis XVI, cette mode tomba en désuétude, et depuis lors on n'entendit plus parler des talons rouges.

LES PRÉNOMS.

BONAVENTURE.

Saint Bonaventure, général de l'ordre de Saint-François, cardinal, évêque d'Albano et docteur de l'Église, naquit en 1221, à Bagnarea, en Toscane; il se nommait Jean de Fidenza, du nom de son père.

Saint François d'Assise, le rencontrant un jour, s'écria, prévoyant ce qu'il devait être dans la suite : « *O bona ventura !* » O l'heureuse rencontre! Ce nom lui resta.

Il mourut à Lyon, pendant la durée du concile qui eut lieu dans cette ville, en 1274.

BARNABÉ.

Le véritable nom de saint Barnabé était José ou Joseph. Lorsqu'il eut embrassé le christianisme, les apôtres lui donnèrent celui de *Barnabé*.

Ce prénom vient de deux mots hébreux, qui signifient, selon saint Luc, *Fils de consolation*, et selon saint Jérôme, *Fils de prophete*.

ANDRÉ.

Homme.

GABRIEL.

Force de Dieu.

Gabriel est l'archange envoyé par Dieu à Zacharie, pour lui annoncer la naissance de saint Jean-Baptiste.

Chez les Musulmans, c'est le messager d'Allah, qui porte à Mahomet les feuillets du Coran.

LES CURIOSITÉS.

LES CLOCHES.

On attribue l'institution des cloches à saint Paulin, évêque de Nole, en Campanie, d'où leur nom de *campanæ;* mais elles remontent à la plus haute antiquité.

Clément d'Alexandrie rapporte que l'habit sacerdotal du grand-prêtre des Hébreux était bordé de clochettes.

On a trouvé des cloches dans les ruines de Ninive.

A Athènes, les prêtres de Proserpine se servaient aussi de clochettes les jours de fête.

Chez les Romains, des *tintinnabula* annonçaient l'ouverture des bains et des marchés, les éclipses, le passage des condamnés à mort. Pline dit qu'il y en avait sur le tombeau de Porsenna et que le vent les faisait résonner.

Les grosses cloches furent introduites en Gaule vers le VI° siècle.

Au VIII° siècle, on s'en servait en Angleterre pour les morts, et cet usage s'est perpétué jusqu'à nous dans certains États protestants.

L'usage des cloches ne date, dans l'Europe occidentale, que du III° siècle, mais ce ne fut guère que vers la fin du quatrième que toutes les églises en furent pourvues, de cinq à sept dans les églises cathédrales, de trois dans les églises collégiales, de deux dans les églises paroissiales.

La coutume de bénir ou de baptiser les cloches remonte au pape Jean XIII.

Les plus grosses cloches sont : le Bourdon de Notre-Dame de Paris, les cloches de Moscou, de Pekin, de Saint-Étienne, à Vienne (Autriche), de Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne. Celle de Georges d'Amboise, à Notre-Dame de Rouen, a été fondue pendant la Révolution, et remplacée depuis.

La plus ancienne cloche d'Europe est celle de Saint-Patrick. Elle est conservée dans le musée de Belfast (Irlande). Elle n'a que six pouces de hauteur. On la dit âgée de 1300 ans.

Il y a des cloches qui ont leur légende, entr'autres celle de Villéla, qui sonnait d'elle-même quand l'Espagne était menacée d'une catastrophe. La dernière fois qu'elle sonna ainsi se rapporte au décret qui instituait l'Inquisition. Depuis lors elle a perdu sa faculté prophétique, et ne sonne plus que quand on la met en mouvement.

Saint Éloi ayant mis en interdit une église, la cloche de cette église devint aussitôt muette; elle ne recouvra la voix que quand l'interdit fut levé.

LES CENT SUISSES.

C'est Charles VIII qui créa, en 1496, la compagnie des Cent-Suisses, dont Louis de Menton fut le premier capitaine-colonel. Les premiers Suisses qui servirent dans nos armées furent ceux que Jean d'Anjou, duc de Calabre, fils de René, roi de Naples, amena à Louis XI, en 1461. Ils étaient au nombre de 500, et ils commencèrent par être à la solde de ce monarque. Après la mort du duc de Bourgogne il les joignit aux francs-archers, établis par Charles VII. Ils servirent au nombre de 6000 au siége de Dôle, en 1478.

Charles VIII créa les Cent-Suisses. Ce monarque eut, comme Louis XI, des Suisses dans ses armées; il y ajouta des lansquenets, infanterie allemande. Depuis le traité de Fribourg, conclu avec les Suisses, en 1516, appelé *paix perpétuelle*, ils sont demeurés fermes dans leur alliance avec la France.

Ils la renouvelèrent en 1582 avec Henri III, et en 1602 avec Henri IV. Louis VIII, en 1616, tira du corps des Suisses qui servaient en France des compagnies pour former le régiment des Gardes-Suisses, dont Gaspard Gallati de Glaris fut le premier colonel. Louis XIV renouvela à Paris, le 28 septembre 1663, l'alliance avec les Suisses, et le 9 mai 1715, une autre alliance avec les cantons catholiques et le Valais. Ce traité est à peu près le même que celui de 1663 avec tous les cantons. De 1477 à 1671, le service n'était qu'en temps de guerre; mais depuis 1671, leur service dura aussi en temps de paix.

Cette compagnie d'infanterie d'élite, ainsi que son nom l'indique, était composée de cent hommes, tous Suisses d'origine Ils portaient la hallebarde. L'uniforme était un habit de drap bleu galonné d'or. Les Cent-Suisses faisaient partie de la maison militaire du roi. Quand les armes changèrent, ils furent divisées en *piquiers* et *mousquetaires*. Ils faisaient encore partie de la garde du roi de France à l'époque de la Révolution. Supprimée quelque temps après, cette compagnie fut recréée à la rentrée des Bourbons, par ordonnance royale du 15 juillet 1814; réorganisée par une autre ordonnance du 14 décembre 1815, elle subsista jusqu'au 21 mai 1817, époque à laquelle elle prit la dénomination de *Compagnie des gardes à pied ordinaires du corps du roi*. Elle fut définitivement licenciée en 1830.

Le *Supplément*, n° 82, du 1er septembre 1877, contient l'origine de l'expression « *Pas d'argent, pas de Suisse* », qui se trouve dans les *Plaideurs*, de Racine.

LE PAPIER TIMBRÉ.

(*Solution complémentaire*)

L'empereur Justinien établit, l'an 538, le premier, une espèce de papier timbré, dont on appelait le timbre *protocole*, parce que cette marque ne paraissait alors que sur la première feuille des actes. Après avoir été établi en Espagne et en Hollande, en 1553, le papier et le parchemin timbrés s'étendirent en Allemagne et en Autriche, puis en France, en 1635; cependant ce ne fut qu'en 1673 que deux déclarations successives l'établirent définitivement.

TEL EST NOTRE BON PLAISIR.

« François Ier laissa en instruction et en pratique à ses successeurs, de ne jamais re-

quérir plus le consentement des peuples, pour obtenir des secours et des assistances d'eux; ainsi de les ordonner de pleine puissance et autorité royale, sans autre cause ni raison que celle de « *Tel est notre bon plaisir.* »

(*Mémoires de Sully.*)

LE PREMIER JOURNAL ANGLAIS.

En Angleterre, le journal quotidien est un instrument de publicité périodique, un papier-nouvelle, une affiche circulante. C'est Foë qui l'inaugura en prison. Steele, Addison, Swift et les esprits les plus remarquables de l'Angleterre lui donnèrent un vif éclat pendant le XVIIIe siècle.

DICTIONNAIRE.

Dictionnaire, du latin *dictum*, parole, recueil de mots ou de noms rangés par ordre alphabétique. Le plus ancien ouvrage de ce genre est le traité de Varron, « *De differentia verborum* », espèce de dictionnaire de synonymes.

En 1502, parut le dictionnaire polyglotte d'Amboise Calepin, plusieurs fois refondu et augmenté depuis.

En grec, on peut citer le grand *Thesaurus linguæ græcæ*, de Henri Estienne, 1572.

Un des plus anciens dictionnaires français est celui de M. J. Nicot, 1572, après lequel il faut citer le Lexique de R. Cotgrave, Londres, 1632, et les *Origines ou Étymologies françaises* de P. de Cazeneuve, 1652. En 1694 parut le premier Dictionnaire de l'Académie, dont a dernière édition parut en 1835.

LES SEPT JOURS DE LA SEMAINE.

(*Solution complémentaire.*)

Le mot *semaine* vient de *septimana*, qui, dans la basse latinité, signifie sept matins.

La semaine, qui s'écrivait autrefois *sepmaine*, est une septaine, c'est-à-dire une collection de sept jours. Le mot *septaine* a été remplacé par le mot *huitaine*.

Ce sont les Égyptiens qui, les premiers, ont divisé le mois en collection de sept jours, et cette division leur a été indiquée par les planètes. Lorsque les Romains adoptèrent la semaine, ils suivirent la tradition égyptienne, en donnant à chacun des jours qui la composait le nom d'une des sept planètes.

A l'exception du dernier jour, *solis dies*, jour du soleil, que les chrétiens ont consacré au Seigneur en l'appelant *diemaine, diemenche, diemanche*, et enfin *dimanche*, ces dénominations ont traversé les siècles comme celle des mois.

ARCHIDUC.

(*Solution complémentaire.*)

Le titre d'archiduc est très-ancien en France; il indique une prééminence, une autorité sur les autres ducs. Il y eut sous Dagobert un archiduc d'Austrasie; on a vu ensuite des archiducs de Lorraine et de Brabant. Anciennement ce fut le titre du chef de la maison, avant qu'il fût en possession des couronnes royales de Hongrie, de Bohême, ou de la couronne des Césars.

Dès 1156, les ducs d'Autriche, qui résidaient alors au Château de Kahlenberg, prirent ce titre, mais il ne devint héréditaire dans leur maison qu'après la promulgation de la *Bulle d'or;* il ne fut reconnu par les électeurs du Saint-Empire qu'en 1453, sur l'ordre exprès de Frédéric III, empereur d'Allemagne.

DAUPHIN.

Dauphin, titre que portait le seigneur du Dauphiné de Viennois. L'empereur d'Allemagne, Louis V, nomma le dauphin Humbert roi du royaume de Vienne, et l'en investit avec un sceptre. Il y ajouta la prérogative singulière que Humbert pourrait disposer de ce royaume soit entre-vifs, soit pour cause de mort, en faveur de qui et comme il le jugerait à propos.

Cette investiture est regardée par les auteurs du droit public comme le fondement de la donation que le dauphin Humbert fit, en 1343, du Dauphiné, à Philippe VI de Valois.

Depuis cette époque, les fils aînés des rois de France portèrent le titre et les armes de *Dauphins*. Le nom de *dauphin* était une allusion au dauphin qui ornait leur casque.

Jean II dit le Bon, fils de Philippe VI, fut le premier prince qui porta ce titre, et Louis XVII, fils de Louis XVI, fut le dernier.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

VIOLON.

« La prison du bailliage du Palais, dit M. Am. de Bast, dans les *Galeries du Palais de justice de Paris*, servait spécialement à enfermer les pages, valets, etc., qui troublaient par leurs cris et leurs jeux les audiences du parlement. Dans cette prison, il y avait un violon destiné à charmer les loisirs forcés de ceux qu'on y renfermait pendant quelques heures Ce violon devait être fourni, par stipulation de bail, par le luthier des Galeries du Palais. C'est de cet usage, qui remonte au temps de Louis XI, qu'on a appelé *violons* les prisons temporaires annexées à chaque corps de garde de la ville. »

On fait à ce sujet le conte suivant :

Jacques Coictier fut, comme on sait, médecin de Louis XI. Coictier était âpre au gain et, grâce à la peur de la mort qui talonnait son royal client, il en avait tiré de grandes richesses et de nombreuses faveurs. L'histoire a parlé de l'hôtel qu'il se fit construire. Au-dessus de la porte était sculpté un bel abricotier avec cette devise composée par le maître de la maison, en calembour, selon la mode du temps : *A l'abri Coictier.*

De plus, le roi, pour avoir plus souvent son médecin sous la main, l'avait nommé concierge-bailli du palais. A cette charge était attaché le droit de basse justice sur les pages, varlets, employés et valetaille de toute sorte habitant le palais, race remuante et indisciplinée, surtout les pages. Besoin était souvent de sévir contre eux ; Maître Coictier ne s'y épargnait pas.

Il y avait une prison spécialement affectée à messieurs les pages. Quand l'un ou plusieurs d'entre eux avaient commis quelque peccadille, le concierge-bailli les enfermait pendant vingt-quatre heures. C'était œuvre de juge. Mais Coictier n'ignorait pas que la solitude est mauvaise conseillère et engendre la bile noire. Le médecin intervenait alors et, pour distraire ses reclus, il leur fournissait un violon, d'autant plus à propos que l'étude de cet instrument entrait dans l'éducation des pages.

Ainsi, le prudent et rusé Coictier, médecin du roi, concierge-bailli du palais, de quelque côté qu'on l'examinât, était toujours de plain-pied dans son devoir.

C'est cette situation qui piquait l'humeur railleuse des pages. Quand ils entraient dans la prison : « Nous voilà, disaient-ils en riant, nous voilà dans le violon, sous l'Abri-Coictier.

RODOMONT.

Nom d'un personnage du *Roland furieux*, que l'Arioste avait emprunté à Boiardo, mais en le modifiant. Boiardo avait appelé son personnage *Rotomonte* (Roulemontagne), l'Arioste appela le sien *Rodomonte* (Rongemontagne).

Rodomont est un roi d'Alger, brave, mais altier et insolent, qui fait beaucoup de bruit et de tapage partout où il se trouve. De là cette locution proverbiale : *Faire le rodomont*, c'est-à-dire faire le brave, le fanfaron.

DELTA.

Delta du Nil, grand territoire triangulaire de l'Égypte. Le nom de *Delta* avait été donné au pays à cause de la ressemblance de sa configuration avec la lettre grecque Δ. Par suite, on a donné le nom de *Delta* aux contrées situées de même entre les deux bouches extrêmes de plusieurs grands fleuves, tels que le Danube, le Pô, le Rhin, l'Indus, le Gange, le Niger, le Missouri.

BALTIMORE.

Baltimore, ville des États-Unis, ainsi nommée de son fondateur. Lord Baltimore, comte Cecil Calvert, ministre d'État sous Jacques Ier, avait obtenu de Charles Ier, par charte du 20 juin 1632, une concession de terres au nord de la Virginie. Telle fut l'origine de cette colonie de Maryland et du nom de la ville de Baltimore.

LORRAINE.

Le mot Lorraine vient de Lotharingie. Au traité de Verdun, en 843, les trois fils de Louis le Débonnaire eurent : Louis, la Germanie; Charles, la France; et Lothaire, l'Italie. Pour rendre la possession de Lothaire moins inégale, on lui abandonna une bande de territoire longue et étroite, qui allait de la Meuse au Rhin, de la Saône et du Rhône aux Alpes, et qui prit le nom de Lotharingie ou Lorraine.

LES BOUTS-RIMÉS.

APPRENDRE. PRENDRE. DEVOIR. SAVOIR.

N° 13.

LA VIOLETTE.

Petite fleur, fais ton devoir,
Dis-moi tout bas où tu sais prendre
Ton doux parfum et viens m'apprendre
Comment tu plais sans le savoir.

Sophie Filiti.

N° 14.

Le pédant seul étale son savoir
Et bien des gens, ma foi, s'y laissent prendre;
Mais l'homme instruit, modeste par devoir,
Sait écouter et veut toujours apprendre.

Melino.

MARBRES. ARBRES. CHERS. AMERS.

N° 1.

Il est pourtant des êtres chers,
Qui dorment là sous ces grands arbres;
Les regrets sont-ils moins amers,
Quand ils sont gravés sur les marbres?

L'amazone des Champs Elysées.

Nº 2.

Dans ces riches tombeaux, étendus sous les marbres,
O regrets superflus! ô souvenirs amers!
Loin du bruit de la ville, à l'ombre des grands arbres,
Reposent à jamais ceux qui me furent chers.
Marie Valentin.

Nº 3.

FRAGMENT DE TRAGÉDIE.

De mon palais en feu j'ai vu noircir les marbres,
S'écrouler les lambris et flamboyer les arbres,
Et, loin de mon pays, loin de ces lieux si chers,
Mon cœur est consumé de souvenirs amers.
Une petite Mauresque d'Alger.

Nº 4.

En vain mon triste cœur, plein de regrets amers,
Recherche le silence et l'ombrage des arbres;
J'erre en ce champ de deuil, aux froids et tristes marbres,
Qui cachent à mes yeux des êtres toujours chers.
Princesse Eléonore Schwarzenberg.

Nº 5.

J'aime à me promener, le soir, sous les grands arbres,
A voir autour de moi tous ceux qui me sont chers,
Et je me sens au cœur des pensers moins amers,
En songeant aux absents qui dorment sous ces marbres.
L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

Nº 6.

O printemps! O jeunesse! Enfants, êtres si chers,
Qui dansez sous les arbres;
Et vous, morts bien-aimés, ô souvenirs amers!
Vous dormez sous les marbres.
Princesse Sophie de Metternich.

Nº 7.

Le bonheur fuit le bruit, les palais et leurs marbres,
Le monde nous condamne à des tourments amers;
Que ne puis-je, entouré de ceux qui me sont chers,
Habiter un hameau perdu sous les grands arbres.
Nous autres (Nantes).

(*A suivre.*)

TRAGÉDIE. COMÉDIE. PLEURS. FLEURS.

Nº 1.

Pour ôter à la mort tout air de tragédie,
On enterre Harpagon sous des monceaux de fleurs;
Pour finir le tableau, les héritiers en pleurs
Donnent gratis la comédie.
Raoul Digard.

Nº 2.

En longs habits de deuil, la grande Tragédie
Au spectateur ému fait répandre des pleurs;
Le visage animé, sa sœur, la Comédie,
S'avance en souriant, le front paré de fleurs.
Alice Faye.

Nº 3.

LA VIE.

Pour les déshérités, c'est une tragédie,
Toujours en pleurs;
Pour d'autres, plus heureux, tout n'est que comédie,
Chansons et fleurs.
Gabnnnar.

Nº 4.

D'un ton leste et badin l'aimable Comédie
Egaye, enchante, rit, sème partout des fleurs;
Dans un sombre tableau, la pâle Tragédie
Nous touche, nous émeut et fait couler nos pleurs.
Deux jeunes novices.

Nº 5.

Oreste, en tragédie,
Se nourrit comme il peut de tristesse et de pleurs;
Tircis, en comédie,
Se nourrit volontiers d'espérance et de fleurs.
Minette, Roquet et Cie.

Nº 6.

La mort est une tragédie
Qui se cache sous des fleurs;
La vie est une comédie
Qui se cache sous des pleurs.
Princesse Sophie de Metternich.

Nº 7.

Pour les humains, la vie est une comédie,
Dont le joyeux prologue est encadré de fleurs;
L'action se déroule et tourne en tragédie,
A la jeunesse, au rire, ont succédé les pleurs.
Julie Portalis.

Nº 8.

Portant le brodequin, la jeune Comédie
Bondit, folle et joyeuse, en nous jetant ses fleurs;
Puis voici qu'à pas lents, sa sœur, la Tragédie,
Monte sur son cothurne et fait couler nos pleurs.
Louise de Brimbois.

Nº 9.

Je n'aime pas la Tragédie,
Son poignard, son poison, ses pleurs
J'aime bien mieux la Comédie,
Avec son sourire et ses fleurs.
Un vieux caniche.

Nº 10.

Par ses fougueux accents, la noble Tragédie
Sait captiver notre âme en arrachant des pleurs;
Tandis qu'en souriant la fine Comédie
Corrige en nous cachant la leçon sous des fleurs
Marguerite Biret.

Nº 11.

Tristes mortels, la sombre tragédie
Se déroule au milieu des pleurs;
En vain des fous la nomment comédie,
Le ver est caché sous les fleurs.

Nº 12.

Françoise! Paolo! Sinistre tragédie,
Dans un nuage d'or, vos deux ombres en pleurs
Semblent te traverser, *Divine Comédie*,
Et dans le sombre *enfer* briller comme deux fleurs.

? ? ?

(*A suivre.*)

RIVAGE. SAUVAGE. UNIVERS. DÉSERT.

Nº 1.

MISANTHROPIE

Sur des rocs escarpés, aux plus lointains rivages,
Qu'une mer en courroux rend encor plus sauvages,
Je veux couler mes jours loin de tout l'univers,
Heureux de vivre seul comme on vit au désert.

Nº 2.

RÉPONSE.

Mais pourquoi nous quitter pour courir au désert?
On peut, sans s'exiler sur de lointains rivages,
Trouver, même à Paris, des retraites sauvages,
Où l'on vit comme un ours, et loin de l'univers.
Une petite Mauresque d'Alger.

Nº 3.

La plus belle vallée et le plus doux rivage,
Quand Rose n'est pas là ne me sont qu'un désert;
Ce site désolé, ce lieu triste et sauvage,
Quand Rose est près de moi, me semblent l'univers.
Princesse Sophie de Metternich.

Nº 4.

Le Nil a vu sur ses rivages
Le noir habitant des déserts
Insulter, par ses cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.
V. O. et sa sœur. — Marie et Jeanne de R.

Nº 5.

Je suis l'homme des bois, je suis un vrai sauvage,
Je voudrais être seul sur un lointain rivage,
Ou perdu dans le sable au milieu du désert,
N'entendant rien des bruits de ce triste univers.
Signature omise

Nº 6.

Il est un Dieu, maître de l'univers,
Qui d'un seul mot créa la mer et ses rivages,
Les montagnes, les bois, les plaines, les déserts,
Les peuples orgueilleux et les tribus sauvages.
Marthe et Marie Vinatier.

Nº 7.

O ma sœur, mon amie, en un site sauvage,
Heureux qui, près de toi, sur quelque frais rivage,
Ne vivant que pour toi, dans ces lointains déserts,
Oubliant les humains, oublierait l'univers.
Mac-Madel.

Nº 8.

Quand au sein du repos, dans un site sauvage,
Ou dans les prés fleuris, bordés par ce rivage,
Mon esprit te contemple, ô splendide univers,
Je te bénis, Seigneur, du fond de mon désert.
Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg.

Nº 9.

En vain, de rivage en rivage,
Inquiet, je cours l'univers;
Tout me paraît triste et sauvage,
Sans toi le monde est un désert.
Les deux marmitons du Havre.

Nº 10.

LE MARIN.

Ballotté par les flots, de rivage en rivage,
Il me plaît de voguer, perdu dans l'univers;
Qu'importe, si j'aborde en un pays sauvage,
Dans quelque île lointaine ou sur un sol désert?
Ma patrie est partout, c'est le vaste univers;
C'est l'Europe, l'Asie ou l'Afrique sauvage,
C'est la fraîche oasis ou le brûlant désert,
Une étroite cabine ou la mer sans rivage.
Henri et Maurice Œsinger et les autres membres du Sphinx-Club.

Nº 11.

O hardis matelots qui, par tout l'univers,
Sans cesse naviguez, dites-moi quels rivages
Vous n'avez jamais vu, quels climats, quels déserts,
Quelles grandes cités et quels peuples sauvages?
Guillaume et Anne-Marie Danloux.

Nº 12.

La vague tristement vient mouiller le rivage;
Tout pleure, tout gémit, les foyers sont déserts;
La guerre, au front sanglant, dans sa fureur sauvage,
De sa torche rougeâtre enflamme l'univers.
Sophie Filifi.

Nº 13.

Je l'aime, cette île sauvage,
Ce petit coin de l'univers,
Qui vit Paul, heureux du désert,
Désespéré sur son rivage.
Très caps de Laouzétos.

Nº 14.

Le soleil déclinait, et, sur les monts déserts,
Aucun bruit ne troublait la nature sauvage,
Et l'Océan, voyant s'endormir l'univers,
Déroulait ses flots bleus mourant sur le rivage.
Blonde et Rousse.

(*A suivre.*)

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 269 26 JANVIER 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 98

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLEMES CHIFFRÉS.

N° 59.

*** 102 *** Z947S02 *** V11X02
*** 2578 *** X5YY0 *** 102 ***
95XK092 *** 010W02 *** 102 ***
46Z102 *** 08 *** 102 *** 90V8610z
*** 20312 *** H *** V19W6077078

Communication : Bluette des bords de l'Ilfovet.

PROBLÈMES POINTÉS.
(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 73.

N° 1. — J* s*** o* t* s****; j'a* é** o* t* e*

N° 2 — Proverbe portugais :
D*** é**** d**** s** d** l***** d* t******

N° 3. — L* d****** l****** l'â**, e* l* r**** d** l***** l* f******

N° 4. — L'a** q** s****** s*** f*** u** i***** à l'a****

N° 5. — Q** c**** q** a d**** s* t****, q** c**** q** a r*** p****

N° 6. — M** a***, i* n'y a p**** d'a***

N° 7. — L'A******** h***** u* p*** d*******

N° 8. — L'a***** d******** o* l'é****** c****

N° 9. — Q**** i* n*** a***** q****** c**** d* f******, c******** b***, i* y a t******* u* p** d* n**** f****

N° 10 L* p****** f******, l* r**** e*****, l* t****** o*****

Communications : Bluette des bords de la Tambovita, n° 1 — Famille Télévig (Cormontreuil), n° 2. — Gaizel et Cerisette (Le Havre), n° 3 — Une abonnée mantaise, n° 4 — Anciens habitants du Pavillon des roses, n° 5 — Marguerite, Marie, Elisabeth, Jeanne, n° 6 — Ma sœur et moi, n° 7 — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie), n° 8 — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 9 Raoul Digard, n° 10

PROBLEMES ALPHABÉTIQUES

N° 73.

CONSONNES

N° 1. —

Qnd — *n — crdr — crdnt — vt — *ccrdr — s — crd — pr — crdr — trs — crdns *l — ft — bn — q'*l — s'*ccrd — ms — s — l'*n — ds — crdns — *n — crdnt — s — dcrd — l — crdn — dcrd — ft — dcrdr — l crd.

Communication : Francine et Robert Le Mareschal (Rouen). — Micaut, Carlo, Flora et Norma, Fanler et Pegotty. — Rochemont et Montvazon.

N° 2. —

D — *Carlin* — pr — plndr — l — srt — trs — p — d — mts — dvnt — sffr — tt — s — v — *l — * — ft — rr — *l — * — ft — plrr — * — s — mrt

Communication : Sur les bords de l'Adriatique

N° 3. —

C-gt — *n — **tr — p — ft — q — crt — *llr — * — l'*mmrtlt — ms — s — glr — *t — sn — crps — n'*nt — q'*n — mm — br — *t — qnd — *Eustache* — *n — nmmr — dm — pstrt — dr — m — f — s'*l — m'*n — svnt — *l — n — m'*n — svnt — gr.

Communication : Églantine-Marguerite (Rochefort-sur-Mer).

VOYELLES

N° 1. —

*e — *au* — i* — *ue — *é* i*é*e*? — *a *ou* e* — *o**ei**e** — *oi*o**e; — e**-i* — *e*oi* — *'e*é*u*e*? — o* — *e — *e**o***e — **u* — *e**o**e.

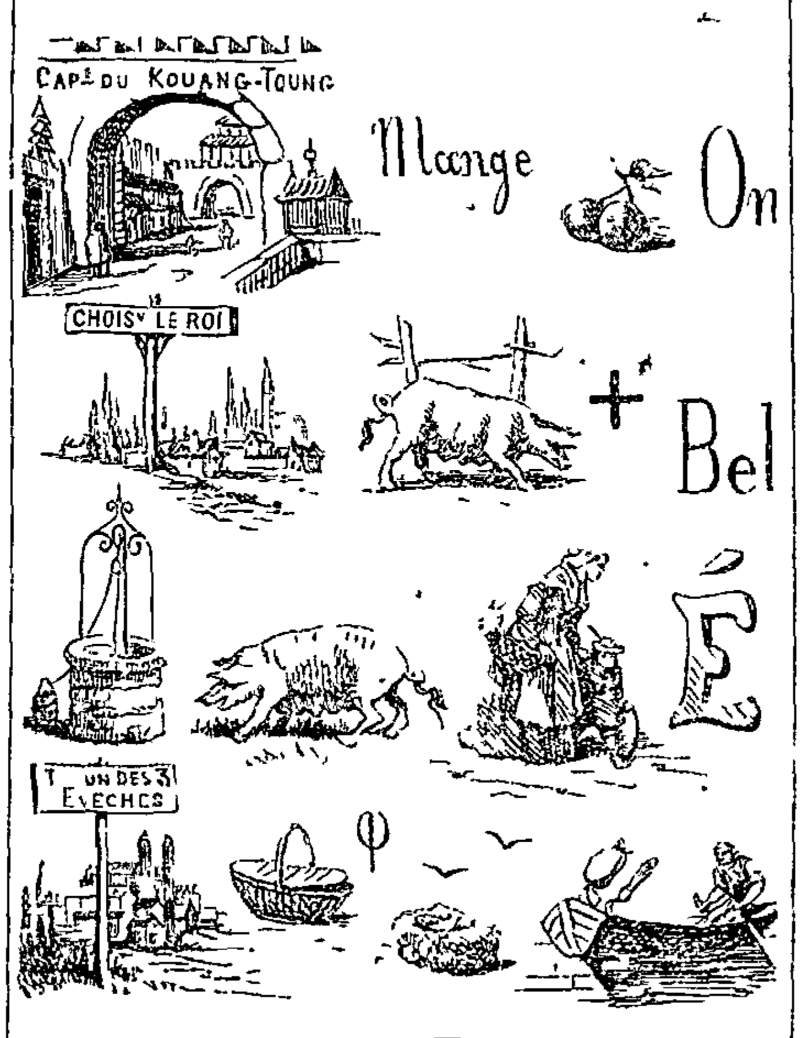
Communication : France et Marguerite de la Porte (Bilbao).

N° 2. —

A — *uoi — *o* — *a** — *'e**o***, — *'a*a**e* — e* — *e — **i*, — *Cotin*, — *ou* — *ai*e — ô*e* — *o* — *o* — *e — *e* — ou**a*e*? — *i — *u — *eu* — *u — *u**i* é*i*e* — *e* — ou**a*e*, — *ai* — e**a*e* — *o* — *o* — *e — *e* — **o**e* — é**i**.

Communication L'Apothéose.

RÉBUS



LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 39.

Sonnet.

J'ai perdu ma vie et ma force, et ma gaieté et mes amis, j'ai perdu jusqu'à la fierté qui a mon génie faisait croire. Quand j'ai connu la vérité, j'ai cru que c'était une amie, j'en étais déjà dégoûté quand je l'ai sentie et comprise Et elle est éternelle pourtant, et ceux qui d'elle se sont passés ont tout ignoré ici-bas. Dieu parle : il faut qu'on lui réponde; le seul bien qui au monde me reste est d'avoir pleuré quelquefois.

Communication : Cendrillon.

LES BOUTS-RIMÉS

Feve
Réve.
Rois
Mois.

VERS A TERMINER

L'hiver d'une froide ——
Couvre les lacs et les ——
Le givre en aiguilles de ——
Scintille aux rameaux ——
La neige, de ce ciel ——
Va descendre en flocons d'——
Au souffle du vent en ——
Mais, Seigneur, vous dit l'enfant ——
La neige, les vents et l'——
Tout est bon, car tout vient de ——

Communication : Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine des SOULIERS A LA POULAINE, et d'où vient cette locution : « *Être sur un grand pied dans le monde?* »

Communications : Antoinette d'H (V., à Laon, Aisne Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie)

ANAGRAMMES

Roi :

LE VARLET MANGE UN VIL COQ.

Communication Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie

LES SURPRISES.

Étant donnés 36 zéros en carré, en supprimer 10, de façon que chacun des rangs ait un nombre impair de zéros, en ligne horizontale et en perpendiculaire.

0 0 0 0 0 0
0 0 0 0 0 0
0 0 0 0 0 0
0 0 0 0 0 0
0 0 0 0 0 0
0 0 0 0 0 0

Communication : F. Lefèvre (Guer, Morbihan)

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

na	sent	se	ou	de	fronts	ces	la
ro	la	ture	pré	en	reçoit	la	leurs
des	la	font	est	et	doux	nus	grâ
donne	la	cieux	à	vé	les	rent	terre
sem	leur	les	l'en	le	ai	se	ons
mu	tre	rure	dieux	rire	pa	souf	ma
cou	ble	çant	en	pa	des	fest	io
la	ses	ronne	sou	en	la	ble	fle

Communication : Un captif. — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'échecs (*Dessin*).

LES CURIOSITÉS.

N° 36.

N° 1. — Quelles sont les villes d'Angleterre surnommées :

1° La ville du *coton*, 2° du *fer*, 3° de l'*acier*, 4° de la *laine*, 5° du *charbon*, 6° de la *porcelaine*.

N° 2. — Quelle est la date de la première horloge sonnante en France?

N° 3. — « J'ai payé en fausse monnaie les services des faux amis qui ont trahi leur maître et leur honneur. »

N° 4. — « Le tyran est mort, mais la tyrannie vit toujours. »

N° 5. — « Tu arriveras assez tôt, si tu arrives. »

N° 6. — « Quand orgueil chemine devant, honte et dommage suivent de près. »

N° 7. — « Voici le gibier des braves. »

N° 8. — « Voilà le signe de Dieu. »

N° 9. — « De par le ciel, mylord, si vous ne voulez point rompre la ligue, voici qui la rompra. » Et en même temps il enfonça un poignard dans le cœur de William Douglas.

N° 10. — Quel est l'inventeur des lunettes?

N° 11. — « Voici mes ordres et de quoi les faire respecter; je les ai scellés avec le pommeau de mon épée, et je les soutiendrai avec la pointe. »

N° 12. — « Le soleil levant a plus d'adorateurs que le soleil couchant. »

Communications : Comtesse Giorgio C. (Torino, Italia), n° 1 — Blonde et Rousse, n°s 2 et 10. — Antoinette et Elisabeth (Alais, Gard), n°s 3 et 11. — Marie Hischmann (Paris), n°s 4, 5 et 12 — Divers correspondants, n° 6. — Marguerite, Elisabeth, Marie Jeanne, n°s 7 et 8 — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette (Bruges), n° 9.

LES PRÉNOMS

Quelle est l'origine des prénoms :

N°s 1. — EDMOND.
2. — EDGARD.
3. — EDOUARD.
4. — OSMOND.
5. — GEORGES.
6. — PIERRE.
7. — PAUL.

N°s 8. — LOUIS.
9. — ADELE.
10. — ALPHONSE.
11. — BEATRIX.
12. — BETTINA ou ÉLISABETH.
13. — GUSTAVE.
14. — JEAN.

Communication : Petite et Grande

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 39.

Quel est le département qui, par les initiales de la province qui l'a formé, de son propre nom et de son chef-lieu, forme le nom :

LIA ?

Communication : Un hibou et trois chouettes (château de Nicolsbourg, Moravie).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 39.

Quelle est l'origine des mots :

N°s 1. — LA TOURNELLE.
2. — CHARADE.
3. — PIOUPIOU.

N°s 4 — CHŒUR.
5. — ORATORIO.
6. — COLONEL.

Communications : Michel Strogoff, n° 1. — L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche, n°s 2 à 5 Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 6.

ÉNIGMES.

N° 95.

De la Grèce, lecteur, je tiens mon origine,
Je suis Grec, en un mot, nul n'en pourrait douter,
Puisqu'ainsi mon nom se termine,
Quoi qu'il en soit, à bien compter,
Je n'ai qu'un pied, il ne faut pas omettre
Que fort souvent il en vaut deux;
C'est ici que tu dois t'attacher à la lettre;
Ne me cherche pas loin, je suis devant tes yeux.

Communication : Marguerite Brabant (Paris).

N° 96.

J'impose le silence au célèbre avocat
Qu'avec plaisir souvent écoute le sénat;
Je chasse le traitant du bureau de finance
Où je l'ai moi-même appelé;
Le reclus, que soumet l'austère pénitence,
Attend mes lois pour être flagellé;
Je termine à la fois cent diverses affaires,
Je dis la même chose aux sages comme aux fous,
Et tandis qu'à la Bourse on donne un rendez-vous,
J'avertis un dévot de faire ses prières.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente).

N° 97.

Je suis quand mon frère n'est pas,
Autrement je ne saurais être;
C'est en mourant qu'il me fait naître,
C'est en ressuscitant qu'il cause mon trépas

Communication : Une abonnée mantaise

CHARADES.

N° 104.

Mon premier prit naissance au vieux temps des croisades,
Mon second du poulet devient le camarade,
Et mon tout, de la ferme, accessoire important,
Donne souvent asile au pauvre mendiant

Communication : Le léopard de Chatou

N° 105.

Point d'alphabet sans mon premier;
Point de règne sans mon dernier;
Et point d'argent sans mon entier.

Communication : Sarah et Andrée Bouseatel (Auxerre).

N° 106.

Mon premier ne provient de plant ni de semence,
Parasite, il s'attache aux géants des forêts;
Mon second, un déchet, un poids dans la balance;
On suspend mon entier auprès des vieux portraits

Communication : Une nichée de pierrots

LOGOGRIPHES

N° 54.

Je suis aux champs avec ma tête,
Dans la basse-cour sans ma tête,
Si l'on me mange avec ma tête,
On me mange aussi sans ma tête,
Je suis très-gros avec ma tête,
Je suis fort petit sans ma tête,
Couvert de poil avec ma tête,
Je suis lisse, uni sans ma tête,
Roux, gris, blanc, noir avec ma tête,
Et toujours très-blanc sans ma tête.

Communication : Très caps dé Laouzétos.

N° 55.

Le but de mes cinq pieds, c'est la destruction,
Et s'ils sont renversés, c'est la nutrition

Communication : Totinette et Cie (Passy).

MOT CARRÉ

L'éternelle cité, lecteur, est mon premier,
Devine mon second, c'est un des dieux du Nord;
Visite mon troisième et tu verras de l'or;
Un héros des Troyens te dira mon dernier.

Communication : Bouquet d'orties

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

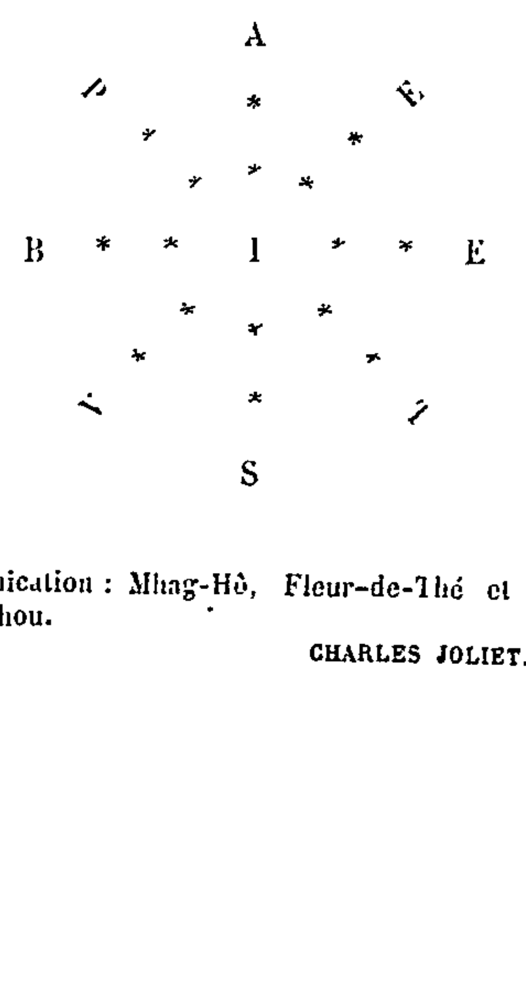
Construire un mot carré syllabique sur

VIEIL	LES	SE
LES	*	*
SE	*	*

Communication : Marianne de Gauay

LES ÉTOILES

Quatre mots : Une ville, une des qualités de l'âne, un état, un parfum.



Communication : Mhag-Hô, Fleur-de-Thé et Thoû-cha-Thou.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 58.

L'homme de génie prend sa place, on ne la lui donne pas.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 72.

N° 1. — Le temps est l'étoffe de la vie. *(Franklin.)*

N° 2. — Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

N° 3. — Porte haut ton cœur, même avec fortune basse.

N° 4. — Il ne faut jamais frapper une femme, même avec une fleur.

N° 5. — La plainte ni la peur ne changent le destin.

N° 6. — Un indiscret est une lettre décachetée que tout le monde peut lire.

N° 7. — Qui se fait brebis, le loup la mange.

N° 8. — La beauté sans grâce est un hameçon sans amorce.

N° 9. — Lent à table, lent à tout.

N° 10. — « Ma tête est une bibliothèque dépareillée dont j'ai gardé la clef. »

N° 11. — Les courtisans doivent tenir plus de l'osier que du chêne.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 72.

CONSONNES

N° 1. —

Un jour, une glace fidèle
Lui montra ses traits allongés :
Ah! quelle horreur, s'écria-t-elle,
Comme les miroirs sont changés!

N° 2. —

Mes malades jamais ne se plaignent de moi,
Disait un médecin d'ignorance profonde,
— Eh! repartit quelqu'un, volontiers je le crois,
Vous les envoyez tous se plaindre en l'autre monde. »

N° 3. —

Notre vie est un champ qu'il nous faut cultiver;
Les fleurs sont au printemps, les fruits sont en automne,
Le travail pour l'été, le repos pour l'hiver;
Des lauriers du matin le soir fait sa couronne.

VOYELLES.

N° 1.

Moi, semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

N° 2. —

Damon, d'un long quatrain tu fais un long distique;
Retranche encor deux vers, tu seras laconique.

ÉNIGMES.

N°ˢ 91. — Dictionnaire.
92. — Tambour.
93. — Facteur.
94. — Le travail.

CHARADES.

N°ˢ 101. — Déroute.
102. — Verglas.
103. — Chapeau.

LOGOGRIPHES.

N° 53. — La lettre J. Joie. Oie.

MOT CARRÉ.

É	C	H	E	C
C	L	A	R	A
H	A	R	E	M
E	R	E	B	E
C	A	M	É	E

SYLLABIQUE.

GEN	E	SE
E	PREU	VE
SE	VE	RE

LES ÉTOILES.



Compagnie. Vespasien. Karpathes. Bucharest.

LE FIL D'ARIANE.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident souvent à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

MARCHE DU CAVALIER

34	51	36	9	56	13	28	11
37	8	33	50	27	10	57	14
52	35	26	55	32	49	12	29
7	38	53	44	21	30	15	58
64	25	20	31	54	43	48	1
19	6	39	22	45	16	59	42
24	63	4	17	40	61	2	47
5	18	23	62	3	46	41	60

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 38.

SAC. CAS.

Les trois Ordres espagnols :
Saint-Jacques. Alcantara. Calatrava.

RÉBUS

Dicton :
Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 38.

Autour du toit qui nous vit naître,
Un pampre étalait ses rameaux
Ses grains dorés vers la fenêtre
Attiraient les petits oiseaux.

Ma mère, étendant sa main blanche,
Rapprochait les grappes de miel,
Et ses enfants suçaient la branche,
Qu'ils rendaient aux oiseaux du ciel.

L'oiseau n'est plus, la mère est morte,
Le vieux cep languit jaunissant,
L'herbe d'hiver croît sur la porte,
Et moi je pleure en y pensant.

C'est pourquoi la vigne enlacée
Aux mémoires de mon berceau,
Porte à mon âme une pensée,
Et doit ramper sur mon tombeau.

VERS A TERMINER.

Solitaire. Vallon. Terre. Aquilon. Moissonne Dieu. Abandonne. Adieu.

LES BOUTS-RIMÉS.

Les solutions prochainement.

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

ANAGRAMMES

Geneviève de Brabant.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 38.

Les solutions prochainement.

LES DEVISES.

N°ˢ 1. — Lobckowitz.
2. — Paul III.
3. — Piccolomini.
4. — Martin Iᵉʳ.
N°ˢ 5. — Orsini.
6. — Saint Antonin.
7. — Duguesclin.

LES CURIOSITÉS.

N° 35.

N°ˢ 1. — Duguay-Trouin. Louis XIV. — 2. Fédor Ivanowitsch, empereur de Russie. — 3. L'Auvergne. — 4. Marie-Stuart. — 5. Newton. — 6. Charles Iᵉʳ. — 7. Henri III. Le duc de Guise. — 8. Henri IV. — 9. Édouard III. — 10. De Pontchartrain. — 11. Connétable Gauthier de Châtillon. — 12. *Solutions explicatives.*

N° 36.

DERNIÈRES PAROLES.

N°ˢ 1. Racine à Boileau. — 2. Duc de Mouchy. — 3. Sainte Farsille. — 4. Alfred de Musset. — 5. Agis. — 6. Anne de Boleyn. — 7. Mᵐᵉ Élisabeth.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 270 2 FÉVRIER 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING-WILLIAM STREET, STRAND W C

6^E CONCOURS

LES REINES DE FRANCE

Cette question du 6e *Concours* a été généralement bien traitée par les concurrents. Nous publions la composition qui a paru la plus complète, signée Catherine Trélez (Douai), en y ajoutant des fragments de celle qui porte les initiales W. M. S.

Consacrer une courte notice à chacune des reines de la première et de la seconde race, ce n'est pas seulement faire une aride énumération. Une idée relie ces fragments : l'influence que les femmes ont exercée sur les commencements de notre histoire, influence considérable, si on la compare à celle qu'aux époques de violence ont eue les femmes chez d'autres nations.

Deux causes s'unissent pour donner à la femme une influence prépondérante chez les Francs :

1° Le respect religieux des races du Nord pour la femme, respect attesté par le culte qui entoure les *Vellédas*, et par le caractère sacré que ces barbares croient voir dans la femme à qui ils attribuent le don de prophétie. Chez eux, mère ou épouse, la femme est entourée d'un respect passionné; elle est l'égale de l'homme, situation très-différente de celle qui lui est faite chez les peuples du Midi, Grecs ou Romains. Le Romain donne sa fille en mariage sans la consulter; la jeune fille gauloise choisit son époux. (*Voir l'épisode de la fondation de Marseille.*)

2° L'influence chrétienne. La nouvelle religion enseignant le culte de Marie, la rédemption apportée au monde par la mère du Sauveur, inclinait précisément ces barbares vers les sentiments que leur inspiraient déjà leurs habitudes et leurs mœurs, aux temps où ils étaient encore idolâtres.

—

MÉROVINGIENS

PHARAMOND.

Pharamond a-t-il existé? Est-il le même chef que Mahomer, cité par Grégoire de Tours? L'histoire, presque muette sur Pharamond, l'est plus encore sur les deux épouses qu'on lui attribue : **Ymbergilde**, fille de Basagost.

Argote, fille du roi des Cimbres.

De l'*uxor* de ce roi la muse de l'histoire
N'a pas, pour mon malheur, conservé la mémoire,
Aussi je suis réduit, pour lui donner mon nom,
De la nommer tout court madame Pharamond.
Elle fut bonne épouse, elle fut bonne mère,
Et mit au monde un fils plus barbu que son père.

—

CLODION LE CHEVELU.

Hlodio, célèbre.

Femme inconnue encore, et pourtant Frédégher,
Sans la nommer, rapporte un certain bain de mer
Où d'un monstre marin elle fut préservée.
Elle donna le jour au guerrier Mérovée.

Histoire obscure, mêlée de légendes.

Desmaretz de Saint-Sorlin, parmi beaucoup d'autres poetes du XVIIe siècle, conçut le projet de doter la France d'une *Énéide*. Voici l'histoire qu'il raconte dans *Clovis* ou *la France chrétienne*, prétendant attribuer à nos rois une origine céleste. La vérité en est affirmée très-sérieusement par notre auteur dans les notes du poeme; des textes sont cités, des auteurs sont invoqués. Il est juste d'ajouter que Desmaretz, qui fit la comédie des *Visionnaires*, était visionnaire lui-même.

Donc le rude mérovingien, Clodion le Chevelu, se trouve aux bains de mer sur « le belgique rivage » et attend sa fiancée **Ildegonde**

Le vaillant Clodion, en la saison brûlante,
Pour éteindre en nageant la chaleur violente,
Du belgique rivage allait chercher les flots,
Quand il entend de loin des cris de matelots,
Et poussant son coursier, voit, à voile tendue,
Un vaisseau qui portait son épouse attendue,
Fille du roi danois, dont la noble beauté,
Les charmes du discours, l'agréable fierté,
Et l'adresse et la force en ses forêts acquise,
Avaient par leur renom captivé sa franchise
Elle est sur le tillac; on voit sa tresse au vent,
Et sa jupe ondoyante, aux zéphirs s'émouvant.
La nef, qui craint le sable, à la rade s'arrête,
Et tandis que l'esquif trop lentement s'apprête,
Le roy pique vers elle en sa nouvelle ardeur,
Sans redouter des eaux la haute profondeur.
Il s'avance, il s'engage, il s'abaisse dans l'onde,
Et presque il s'abîmait, quand la belle Ildegonde
Dès ses plus jeunes ans docte en l'art de nager,
Dans les vagues s'élance et le veut dégager :
En voyant leur péril, chacun se jette à nage,
Et de ceux du navire et de ceux du rivage;
Ils vont être sauvés dans le même moment,
Quand un monstre, du creux de l'humide élément,
Soufflant de ses naseaux deux sources élancées,
Et baissant en courroux deux cornes renversées,
Fait voir son vaste corps et surprend tous les sens,
Pousse avec bruit les flots émus et blanchissants,
Vers les époux s'avance et soudain les sépare!
O terreur! et comment cela va t-il finir?

Tous effrayés se dispersent et lâchement gagnent, les uns le vaisseau, les autres le rivage. Mais l'orage n'est pas dissipé que déjà Clodion se remet « à nage ».

.. .. Sa force succombait quand le nuage s'ouvre;
Et rien qu'une ample mer son regard ne découvre.
« Ildegonde! » dit-il pour la dernière fois,
« Ildegonde! » répond une plus faible voix;
Mais c'est sa même voix qu'une roche repousse
Il s'avance, il entend l'accent d'une voix douce :
« Est-ce vous, Clodion? Clodion, est-ce vous?
Venez à moi, mon prince! A moi, mon cher époux! »
A cette aimable voix son grand cœur se ranime,
Il nage vers le roc, d'un transport magnanime,
Et doublant une pointe avec un prompt effort,
Dans ce roc voit un antre et la princesse au bord,
Qui sent, par la surprise, une joie excessive,
Et qui lui tend les bras, et contente et craintive,
Ildegonde s'avance et, de ses belles mains,
Tire son noble époux des gouffres inhumains.

Une barque paraît, des secours arrivent; les deux cœurs se rapprochent, s'abordent, se sèchent; et l'étrangeté de cette première entrevue ne retarde pas les projets de mariage.

Le roy dans son palais conduit l'épouse aimable;
Alors la renommee, ou fausse ou véritable,
Respand qu'un Dieu, surpris de la rare beauté,
Sous ce taureau marin couvrit sa déité,
Et le fils qui naquit dans la neuvième lune,
Fut révéré des Francs comme fils de Neptune.
Ce fils fut Merovée, et, dans cinq ans après,
Au château de Disparg, couronné de forêts,
Parut le second fils de la vaillante reine,
Flambert, de Clodion la race plus certaine.

—

MEROVEE

Merowig, éminent guerrier.

Nous ignorons le nom de sa femme, mais nous savons par Sidonius dans quel appareil le chef barbare dut venir chercher cette épouse inconnue. Il s'agit de l'entrée d'un jeune che[f] Sighismer à Lyon, où il venait épouser la fill[e] d'un des rois Burgondes :

« Le royal jeune homme était précédé e[t] suivi de chevaux dont les caparaçons rayonnaient de pierreries; sa chevelure ressemblai[t] à l'or de ses vêtements; son teint était auss[i] éclatant que l'écarlate de son habit; sa pea[u] égalait en blancheur la soie dont il éta[it] paré...; il s'avançait à pied, entouré d'un[e] troupe de chefs de tribus, *regulorum*, et d'u[n] cortege de compagnons, *antrustions*, terrible[s] à voir, même au sein de la paix; leurs pied[s] étaient chaussés de bottines velues; leurs jambes étaient nues, et leurs vêtements, courts e[t] serrés, descendaient à peine au jarret; c'éta[it] une saie de soie verte bordée d'écarlate. Il[s] portaient des glaives suspendus à leurs épaule[s] par de riches baudriers, des lances recourbées *hang*, des haches de jet, et des bouchers doublés de fer et de cuivre *bien poli.* »

—

CHILDERIC Ier.

Hilde-rik, fort ou brave au combat

Voici le récit de Grégoire de Tours :

Dans son exil, Hildérik avait reçu l'hospitalité en Thuringe, à la cour du roi Basin. A peine revenu à Tournai, il voit arriver **Basin[e]** (économe, intelligente), femme de ce prince. Hildérik demandant à Basine avec curiosit[é] pourquoi elle était venue vers lui d'une s[i] lointaine région, on rapporte qu'elle répondit :

« J'ai reconnu ton mérite, *utilitatem tuam*, et ta grande vaillance, et c'est pour cela qu[e] je suis venue habiter avec toi; sache que, s[i] j'eusse connu dans le pays d'outre-mer u[n] plus vaillant homme que toi, j'eusse été certainement le chercher et habiter avec lui. »

Hilderik, tout joyeux, se joignit par le mariage la royale fugitive. Elle engendra un fil[s] et trois filles. Elle donna à son fils le nom d[e] Chlodowig, *Chlodowechus*, Clovis; celui-ci fu[t] grand et illustre dans les combats.

Frédégher, qui paraît avoir puisé dans u[n] fonds de superstitions franques, négligé à dessein par Grégoire de Tours, rapporte sur l[a] première journée du mariage de Hildérik un[e] tradition qui avait cours au VIIe siècle, alor[s] que commençait la décadence des Mérovingiens. Dans ce récit, la belle Basine, cett[e] Hélène germanique, qui cherche partout l[e] plus beau et le plus brave des guerriers, pren[d] une physionomie sévère et mystérieuse; c'es[t] une Elfe savante dans les arts de la divination. Le soir même qui suivit la célébration de se[s] noces, Basine dit à son mari :

« Si mon seigneur le souhaite, je puis l[e] faire voir quelle sera la destinée de la rac[e] qui sortira de lui. »

La croyance sur laquelle repose cette tradition était fort accréditée chez les barbares; ils attribuaient volontiers un don de divination aux femmes dans la journée des noces.

« Je le veux, répondit Hildérik.

— Levez-vous, poursuivit la reine, et regardez dehors : que voyez-vous?

— Je vois un lion fort et puissant qui marche dans la campagne; tous les animau[x] tremblent devant lui.

— Retournez, dit Basine, et venez comme la première fois me dire ce que vous avez vu.

— Le lion a disparu; les licornes et les léopards qui marchaient à ses côtés ont disparu; des ours et des loups ont pris leur place.

— Une troisième fois, que voyez-vous? »

Hildérik, regardant de nouveau, dit :

« Il n'y a plus dans la campagne que des chiens qui s'entre-déchirent, tandis qu'une multitude de petits animaux malfaisants se battent autour d'eux et leur font impunément des morsures.

— Demain, dit Basine, au lever du soleil, je vous dirai ce que signifie votre vision. »

Le lendemain, fidèle à sa parole, Basine dit à Hildérik :

« Le lion que vous avez vu, marchant entre des licornes et des léopards, est la figure du fils qui sortira de vous : fort et vaillant, il règnera sur ses ennemis; tout pliera sous sa puissance. Après lui viendront des rois redoutables, mais vigoureux encore et avides en proie; ce sont les loups et les ours; puis votre race déclinera : les princes seront sans vigueur, livrés à la révolte des grands et aux insultes des petits. C'est ce que votre dernière vision vous présage. »

Basine mourut en 465.

—

CLOVIS, premier roi chrétien.

Hlodo-wig, célèbre guerrier.

Chlodowig a pour épouse **Clotilde** (Aimée), mariée en 493, morte en 548. De ce mariage naquirent trois fils : Clodomir, Childebert, Clotaire.

—

CHILDEBERT Ier.

Hilde-bert, brillant dans le combat.

La piété d'**Ultrogothe** (Secours de Dieu), femme de Childebert, a été louée par Grégoire de Tours. Elle fonda, avec le roi son mari, l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois et un hospice à Lyon. Fortunatus parle d'un jardin planté par Childebert et donné en douaire à Ultrogothe, qui en fit ses délices. Ultrogothe n'a point pris part aux événements de son temps; sa vie fut paisible et s'écoula dans les occupations des reines épouses des mérovingiens : manier la quenouille, faire aux leudes les honneurs du palais, leur faire présenter la coupe d'hydromel, suivre la chasse, à cheval, dans les forêts, tels étaient leurs plaisirs. Cependant, si son histoire n'est pas intéressante, on ne peut pas dire qu'elle fut entièrement heureuse, car à la mort de Childebert, Clotaire exila Ultrogothe; mais, devenu roi, Caribert la rappela à Paris. Elle fut inhumée, après 558, avec ses deux filles, Chrotberge et Chrotswinde, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qu'on nommait alors Saint-Vincent. La statue de la reine Ultrogothe et celle de Childebert furent sculptées au portail de Saint-Germain, dès le siècle suivant.

—

CLOTAIRE OU CHLOTHER Ier.

L'histoire nous apprend que Clotaire eut six femmes :

1° **Gontheuke** (favorisée), veuve de son frère Chlodomir, qu'il avait épousée « sans délai », dit Grégoire de Tours, à la mort de Chlodomir.

2° **Radegonde** (puissante en sagesse), fille de Berther, tirée au sort avec le butin et tombée dans le lot de Chlother, qui l'épousa à Soissons, en 538, quoiqu'il eût déjà trois femmes épousées par le sou et le denier. Elle mourut en 587.

Les deux autres, outre Gontheuke, étaient *Ingonde* et *Aregonde*.

3° **Ingonde**. Elle était de basse naissance, fille sans doute d'un des *fiscalins* du roi; c'est le nom qu'on donnait aux hommes attachés au domaine ou au fisc; le terme tudesque qui y correspondait était celui de *lites*. Les lites étaient d'un rang très-inférieur; les *leudes* ou fidèles étaient les compagnons du prince, ceux qui dans sa maison partageaient ses plaisirs, recevaient ses présents et qui le servaient dans la guerre. La plupart des leudes étaient de race franque et la plupart des lites de race gauloise.

Ingonde donna trois fils à Clotaire : Charibert, Sigebert, Gontran.

4° **Aregonde**, quatrième épouse de Clotaire, fut mère de Hilpérik.

5° **Chunsène**. — L'histoire ne dit rien de Chunsène.

6° **Wuldetrade**. — Comme à la mort de Clodomir il avait epousé la veuve de son frère, à la mort de son neveu Théobald, Clotaire épousa aussi sa veuve. Mais les évêques intervinrent et le forcèrent de répudier Wuldetrade. Le roi la maria au duc des Boiowares et garda les États de Théobald. C'est la première fois que l'histoire mentionne un mariage royal cassé par les évêques qui, dans la suite, eurent souvent l'occasion d'affirmer ce pouvoir.

—

CARIBERT.

Haribert, brillant dans l'armée.

Haribert ou Caribert eut quatre femmes épousées solennellement : *Ingoberge*, morte en 589, *Miroflède*, *Marcowèfe*, morte vers 570, *Théodigilde*, morte après 570.

Théodehilde ou **Théodigilde** chercha une protection auprès de Gontran, qui avait Orléans pour partage. Elle pensa que les richesses qu'elle avait reçues en don pourraient le tenter, et elle les lui offrit à condition qu'il l'épouserait.

« Que votre maîtresse se hâte, dit Gontran aux envoyés, et qu'elle apporte avec elle ce qu'elle a de plus précieux; je la recevrai volontiers comme reine, et elle sera peut-être plus respectée ici qu'elle ne l'était à la cour de mon frère Haribert.

Théodigilde part pleine d'espoir; mais à peine Gontran a-t-il vu ses trésors, qu'il se tourne vers ses leudes :

« Ne vaut-il pas mieux, leur dit-il, prendre tout ceci que de le laisser à une femme comme celle-ci, que mon frère Haribert a eu la faiblesse de nommer reine, et qui n'a jamais été digne de l'être? »

Théodigilde était fille d'un gardeur de troupeaux. Tandis que, tremblante et indignée, elle écoutait les paroles du roi, elle se vit dépouillée des trésors qu'elle venait de livrer elle-même. Gontran ne lui en laissa qu'une très-petite partie et l'envoya au monastère d'Arles. L'infortunée reine ne put soutenir la pensée de vivre reléguée dans un couvent; elle intrigua pour chercher des défenseurs, et parvint, avec des peines inouïes, à mettre dans ses intérêts un seigneur wisigoth, à qui elle promit, s'il la délivrait, de lui donner le peu qu'il lui restait de biens. La vigilance de l'abbesse fit échouer ce projet; on surprit Théodigilde à l'heure où elle espérait fuir; on usa envers cette reine, que la sévérité du cloître effrayait et qui ne voulait pas s'astreindre à la régularité monastique, d'une rigueur que Grégoire de Tours exprime en ces termes :

« On la mit dans une prison où on la fustigea, et elle demeura jusqu'à sa mort dans des souffrances non petites. »

—

CHILPÉRIC Ier.

Hilpe-rik, brave ou puissant à secourir.

Hilperik Ier ou Chilpéric eut trois femmes : *Audowère*, *Galeswinthe* (très-noble), morte en 568, *Frédégonde*, mariée en 568, morte en 597.

Frédégonde. — Frédégonde est la mère de Clotaire II.

Galeswinthe. — Galeswinthe (très-noble), mourut assassinée par Frédégonde.

—

CLOTAIRE II.

Hlot-her, célèbre et éminent

Chlother II eut trois femmes :

Haldetrude, *Bertrude*, *Sichilde*, mariée en 618.

Haldetrude, première femme de Chlother, n'a laissé aucun souvenir à l'histoire.

Un témoignage de tendresse et de vertu qui sauva Chlother a rendu aimable le nom de **Bertrude**, princesse de race saxonne, d'un esprit naïf, incapable de comprendre le mal et même d'y croire.

La superstition, qui multipliait les prédictions et les pronostics, avait fait accueillir le bruit de la mort prochaine de Chlother II. Aléthée, descendant des anciens rois de Bourgogne et élevé à la dignité de Patrice, pensa à profiter de la crédulité des peuples pour essayer de monter sur le trône de ses ancêtres. Il séduisit Leudémond, évêque de Sion, qui alla trouver la reine. Bertrude était dans son palais, occupée à des ouvrages de broderie. Personne n'avait laissé arriver jusqu'à elle la prédiction répandue dans le peuple sur la mort du roi. Elle reçut Leudémond avec honneur; mais, inquiète de l'air inquiet de l'évêque, elle se troubla à son aspect :

« Reine, lui dit-il d'un ton lugubre, des malheurs prochains te menacent : Dieu a condamné Chlother; sa mort est prédite; rien ne peut la lui faire éviter; il ne laisse pas de fils et tu dois craindre de perdre, avec ton seigneur, ton royaume et tes richesses. Ta vie même peut être menacée. Je viens t'offrir un appui et t'engager à envoyer secrètement à Sion tout l'or et les joyaux que tu voudras sauver; je les conserverai pour toi dans mon église. Aléthée obtiendra le concours des leudes de Bourgogne pour son élection, et si tu veux recevoir sa foi, tu ne cesseras pas d'être reine. »

De tout le discours de Leudémond, Bertrude ne comprit qu'une chose, la mort dont le roi était menacé; mais loin de songer à mettre en usage les moyens que lui suggérait l'évêque pour sauver ses trésors, elle pleura Chlother comme si déjà elle l'eût perdu et, sans répondre à Leudémond, elle le quitta brusquement et s'enfuit dans son appartement pour s'abandonner à la douleur.

L'évêque, consterné du mauvais succès de sa ruse, attendit la nuit pour partir. Quand le roi revint au palais et qu'il connut la cause de la douleur de Bertrude, il jura de venger l'outrage qu'on faisait à la reine et à lui. Aléthée fut condamné à mort par une assemblée de leudes; Leudémond, plus heureux, resta plusieurs années caché à Luxeuil, et l'abbé de ce monastère finit par obtenir sa grâce.

Bertrude fut mère de Dagobert; un fils d'Haldetrude, la première femme de Chlother, était mort; une troisième épouse, *Sichilde*, lui donna Caribert.

—

DAGOBERT Ier.

Dago-bert, brillant comme le jour.

Dagobert Ier eut cinq femmes :

Gomatrude, mariée en 625, répudiée en 629; *Ragnetrude*, mariée en 630; *Wulfégonde*,

Berchilde, *Nanthilde*, mariée en 629, morte en 642.

Marié du vivant de son père à **Gomatrude**, en 625, Dagobert vint avec une pompe royale célébrer ses noces à la villa de Clichy. Gomatrude était sœur de Sichilde, femme de son père. Son mariage, célébré avec tant de pompe, ne devait pas être de longue durée. Quatre ans après, Dagobert brisa ce lien dès qu'il fut roi, et répudia Gomatrude, puis **Ragnetrude** pour épouser Nanthilde; **Nanthilde** est la seule des femmes de Dagobert dont l'histoire soit racontée avec détail dans les *Chroniques;* elle a su conserver la confiance et l'estime du roi par de rares qualités.

Il avait entendu sa voix dans un chant religieux à l'abbaye de Rouillé, avait voulu la voir et l'avait épousée. Elle fut longtemps sans avoir d'enfants, et vit élever près d'elle un fils de Ragnetrude, Sigebert, que Dagobert fit reconnaître pour roi d'Austrasie.

Nanthilde vit d'abord sans jalousie la puissance attribuée au fils de Ragnetrude; mais bientôt elle eut un fils qu'elle nomma Clovis, et dont la naissance causa une grande joie à Dagobert. Le premier soin de la reine fut d'assurer l'avenir de cet enfant, et elle ne cessa de presser Dagobert de donner la Neustrie à Clovis. Les leudes neustriens venaient en aide à la sollicitude de la reine, car ils auraient redouté, sans cette mesure, de se voir un jour réunis à l'Austrasie. Le roi consentit; dans un plaid où furent convoqués les leudes et les évêques de Neustrie et d'Austrasie, il fit un partage du royaume; tous les leudes jurèrent de maintenir ce partage.

La Bourgogne et la Neustrie furent promises à Clovis qui venait de naître, tandis que l'Austrasie resterait à Sigebert. Six mois à peine s'étaient écoulés, qu'une maladie subite surprit Dagobert dans sa maison d'Epernay. Il se fit porter dans la basilique de Saint-Denis; puis, voyant que tout était inutile et que son heure était venue, il fit mander Ega, maire du palais de Neustrie.

« Voici que je vais cesser d'être roi, lui dit-il; prends soin de mon fils Clovis et de ma femme Nanthilde. Je les confie à ta sagesse et à ta fidélité; enseigne à mon jeune fils comment il devra régner, afin qu'il le fasse pour le bien des peuples. »

Ayant reçu le serment d'Ega, il fit appeler ses leudes et leur dit :

« Mon jour est proche; souvenez-vous des droits de mon fils; souvenez-vous de sa mère; jurez tous devant moi que vous obéirez à Clovis comme vous m'avez obéi. »

Le premier acte de l'administration de Nanthilde fut relatif au partage que les leudes des trois royaumes avaient promis de respecter, mais dans lequel il n'avait pas été fait mention du trésor de Dagobert.

Pépin de Landen, maire d'Austrasie, ne crut pas devoir laisser à Clovis le trésor entier, et députa vers Nanthilde pour en revendiquer la moitié au nom de Sigebert. La reine eut la prudence de ne pas prendre sur elle cette détermination, car il fallait, d'une part, ménager les Austrasiens, et, de l'autre, ne rien faire que les leudes de Neustrie pussent lui reprocher comme contraire aux intérêts de Clovis. Elle assembla un plaid à Compiègne, auquel on donna la même solennité qu'aux derniers plaids tenus par Dagobert. Chunibert et Pépin y assistaient pour le roi d'Austrasie, et il y fut décidé que les richesses de Dagobert seraient divisées en trois parts : 1° pour le roi d'Austrasie; 2° pour le roi de Neustrie; 3° pour la reine, mère de Clovis.

Malheureusement, Ega, dont la prudence avait su maintenir les leudes, mourut. En mourant, il voulut assurer la mairie à son gendre Hermanfried, qui compromit tout par sa violence. Dans un plaid assemblé à Riez, il tua le comte Ænulfe de sa main. Ce meurtre rompit le plaid; les leudes prirent les armes, poursuivirent le meurtrier et pillèrent ses domaines. Heureusement les leudes réunis choisirent Archinoald, de la famille de la reine Bertrude, aïeule du roi, et d'un caractère tel, qu'il attira l'amour et la confiance de tous ceux qui l'approchaient.

Cependant la Bourgogne et la Neustrie prétendaient former des royaumes à part. La prudence de Nanthilde triompha de cette difficulté; de concert avec Archinoald, elle fit choix du comte de Flaochat, leude de Bourgogne, qu'elle savait habile, actif et fidèle, et dont elle s'assura l'amitié en lui donnant sa propre nièce Ragnoberte; puis elle écrivit aux évêques, parla aux leudes, et réunit à Orléans les leudes de Bourgogne, qui donnèrent leurs voix à Flaochat. La division se mit entre le nouveau maire et un leude du nom de Willebald; ils en vinrent aux mains, Willebald fut tué, mais Flaochat ne lui survécut que quinze jours. On ne réélut point de maire de Bourgogne, et l'autorité resta sans partage à Archinoald.

Nanthilde, dont l'administration prudente n'avait été troublée que par ces deux événements, ne vit ni le triomphe ni la mort de Flaochat. Elle venait d'être enlevée par une courte maladie.

CLOVIS II.

Une autre femme continua l'œuvre de Nanthilde.

Amenée enfant en Neustrie par des pirates danois, **Bathilde**, mariée en 649, morte en 680, fut achetée comme esclave par le maire Archinoald. Elle avait été enlevée sur les côtes d'Angleterre. On dit plus tard qu'elle était du sang royal des Saxons; mais c'est probablement une de ces généalogies qu'on refait après coup à ceux que le sort élève à une grandeur inattendue. Elle grandit sous les yeux de la femme d'Archinoald qui l'avait prise en grande affection. A quinze ans Clovis s'éprit de sa beauté. Archinoald pensa que l'ascendant de Bathilde pourrait être utile au prince et conserver aussi celui du maire. Bathilde, devenue reine, resta modeste.

Bientôt Clovis, âgé de dix-sept ans, est pris d'une maladie de langueur. Bathilde laissa à Archinoald la part difficile de l'autorité et entoura le roi de soins assidus. Elle le faisait aimer en accordant des grâces en son nom.

Pendant les troubles qui éclatent à la mort de Sigebert en Austrasie, Bathilde, aimée et respectée, maintient tout en paix autour du roi. Mais une mauvaise saison amène la famine dans les États de Clovis. Bathilde persuade au roi de faire servir au soulagement des pauvres les richesses de l'église de Saint-Denis; on enleva une voûte d'argent construite par Dagobert pour le tombeau des martyrs Denys, Rustique et Eleuthère.

Pour récompenser l'abbé de Saint-Denis, Agulf, chargé de présider aux distributions, Bathilde agrandit le pouvoir de cette abbaye; désormais elle ne releva d'aucun évêque, son abbé porta la crosse et la mitre et il eut rang de prélat.

Clovis mort trois ans après la réunion de l'Austrasie et de la Neustrie, Bathilde prit la régence, sans que personne songeât à la lui disputer.

Elle gouverna la Neustrie pour son fils Chlother, et laissa l'Austrasie au soin du maire Wloald.

Archinoald, l'ami et le conseiller de Bathilde, étant mort, un homme actif et habile, Ebroïn, est élu maire par les leudes contre Leudésie que Bathilde voulait faire élire. Contre l'ambition d'Ebroïn, la régente chercha un appui dans Léodgar ou Saint-Léger, dont Ebroïn dut subir l'influence, car Bathilde était encore puissante sur les leudes et sur le peuple.

Elle se servit de sa puissance pour le bien. Elle abolit l'une des vexations qui pesaient sur les vaincus, le cens que payait toute personne de race gauloise. Elle racheta en outre tous les enfants que leurs mères avaient mis en esclavage, et fit une loi sévère pour empêcher désormais de vendre ou d'acheter des esclaves. Les pères de race gauloise exposaient ou vendaient souvent leurs enfants pour se dérober à l'impôt. Bathilde se souvenait qu'elle avait été esclave; elle obéissait aussi aux conseils des évêques, défenseurs de la race gauloise contre les conquérants.

Cependant, l'ambitieux Ebroïn luttait contre le pouvoir de la reine et contre celui de ses conseillers, saint Léger, devenu évêque d'Autun, et Sigebrand, évêque de Paris.

Un jour, la reine voit entrer chez elle des hommes couverts de sang. C'étaient les principaux des leudes :

« Ne reconnais-tu pas ce sang? lui disent-ils; c'est celui de l'évêque Sigebrand, dont les conseils te séduisaient; toi-même, ô reine, qu'as-tu à faire ici? Ne peux-tu laisser le roi à la garde des leudes, et le palais n'est-il pas suffisamment gardé par le maire Ebroïn? »

Bathilde se retira en Bourgogne dans le monastère de Chelles qu'avait fondé sainte Clotilde; elle y prit le voile et y vécut comme la plus humble des religieuses, sans regretter son beau palais de Chelles dont elle n'était séparée que par un mur, ni les hommages qui l'y environnaient. Soumise à l'abbesse Bertille, elle acceptait de préférence les fonctions les plus basses et se plaisait à servir les autres sœurs. Elle employa les richesses qu'elle avait reçues de Clovis II à fonder le monastère de Corbie et à faire des donations à d'autres établissements religieux. Elle avait donné à Clovis II trois fils : Clotaire, Childéric et Thierry.

CHLOTHER III.

Mort à treize ans.

CHILDÉRIC II.

Childéric II a pour femme **Bilihilde** (Amie), mariée en 668, morte en 673.

Elle était la cousine germaine du roi et née en Austrasie, fille de Sigebert et d'Immichilde. Saint Léger s'inquiéta de ce lien de parenté et parla de répudiation. Les leudes blâmèrent hautement l'évêque. Le roi fit enfermer Léger à Luxeuil.

Un jour, Childéric osa faire battre de verges Bodillon, seigneur de race franque, qui avait parlé contre l'opportunité d'un nouvel impôt. Peu de temps après, allant à Livry, l'une de ses maisons de plaisance, avec la reine et son plus jeune fils, le roi se vit entouré par des hommes masqués qui le frappèrent en criant : « Souviens-toi du poteau et des verges! » La reine et l'enfant tombèrent également sous les coups des assassins.

(A suivre).

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 272 16 FÉVRIER 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

6E CONCOURS

LES REINES DE FRANCE (SUITE)

THIERRY III.

Clotilde, Doda, morte après 681.

Le jeune DAGOBERT épousa une **Mathilde** sur laquelle l'histoire est muette.

On peut nommer encore **Cosile**, femme de THEODERIC ou THIERRY, dont nous ne connaissons ni la naissance ni la vie.

Les ROIS FAINÉANTS sont à peine connus; et la plupart moururent avant d'avoir atteint l'âge d'homme.

L'obscurité, la nuit... Quelle sinistre page!
Chocs sanglants! Pas un nom de femme qui surnage;
Le fer heurte le fer; francisques, javelots
Frappent et font couler partout le sang à flots:
Qu'il nous tarde, mon Dieu, de finir cette race,
Où du nom d'une reine on ne voit plus la trace.
Tous les historiens restent silencieux;
Belle unanimité. ma foi, je fais comme eux.

CARLOVINGIENS

PÉPIN LE BREF.

Pépin le Bref, duc d'Austrasie, a pour femme **Bertrade** ou **Berthe**, fille de Caribert, comte de Laon.

Frédégaire dit: « Pépin, par l'élection de toute la France, fut élevé sur le trône du royaume, lui et sa reine Bertrade, avec la consécration des évêques et le consentement des Leudes. Il fut oint comme roi par Boniface. »

En sacrant Bertrade avec son mari, les évêques voulurent sans doute imposer à Pépin l'obligation de renoncer aux habitudes polygames de ses devanciers. La polygamie légale ne reparut plus, en effet, chez les princes francs, et le mariage germanique par le sou et le denier vit s'absorber dans le mariage chrétien. Plus tard on forgea, pour consolider la dynastie, une généalogie qui la faisait remonter aux Mérovingiens.

CHARLES ET CARLOMAN.

A la mort de Pépin, la guerre fut sur le point d'éclater entre Charles et Carloman, ses fils. Depuis la mort de son mari, Bertrade s'était consacrée à Dieu sans renoncer à se mêler des affaires de ce monde; elle exerçait, au contraire, une influence politique considérable.

Elle entreprend de faire cesser, par un mariage, la querelle toujours renaissante entre les Francs et la papauté d'une part, et les Longobards ou Lombards, de l'autre. Elle se rend en Italie pour négocier directement avec le roi Désidérius, qui souhaitait vivement d'unir par un mariage les deux maisons royales de France et de Lombardie.

Le pape Etienne III s'émeut et veut s'opposer au mariage. Il écrit à Charles et à Carloman une étrange épître: après un torrent d'injures contre « la perfide, horrible et fétide race des Longobards », qui ne devait pas, selon lui, être comptée au nombre des nations, et qu'il prétendait avoir introduit la lèpre dans le monde, il s'efforçait de réveiller les haines et les préjugés nationaux des Francs. « Vous avez promis, écrivait-il, à saint Pierre et à son vicaire, que leurs amis seraient vos amis, et leurs ennemis vos ennemis; vous ne devez agir en aucune manière contre la volonté des vicaires apostoliques. »

Le pape ajoutait que les deux frères Charles et Carloman étaient déjà mariés à « de belles épouses de la très-noble nation des Francs », et ne pouvaient les renvoyer pour en épouser d'autres.

Cependant Bertrade ramena en France **Desiderata**, fille du roi de Lombardie. Charles répudia sa première femme pour épouser la princesse lombarde. Ce mariage fut malheureux: Charles dédaigna promptement Desiderata, jeune femme frêle et maladive; au bout d'un an, comme elle ne lui donnait pas d'enfant, « il la délaissa de même que si elle eût été morte. »

La reine Berthe « *au grand pié* » (elle avait un pied plus grand que l'autre) est célèbre par ses ouvrages; les jolis fuseaux de Berthe filaient l'or et la soie pour broder des écharpes. Le titre d'honneur de Berthe est d'avoir été la mère de Charlemagne. A Saint-Denis, sa tombe, érigée en 783, portait cette inscription:

« *Berta, mater Caroli magni.* »

Elle était morte cette même année à Choisy. Berthe avait perdu un troisième fils du nom de Pépin, et deux filles, Romaïde et Adélaïde, tous trois morts dans l'enfance. Une autre fille, Isteberge, a été regardée comme sainte. Une quatrième, Giselle, a pris le voile et a gouverné en qualité d'abbesse la communauté de Notre-Dame de Soissons. Charlemagne, qui aima tendrement toutes ses sœurs, avait pour celle-ci une vénération presque filiale. Une cinquième princesse, qu'on ne nomme pas, a vécu non mariée, à la cour de Charlemagne, et une sixième, que Bertin appelle Rothaïde, femme d'un comte du Mans, est regardée comme la mère du fameux Roland.

Bertrade est restée populaire dans le cycle de Charlemagne sous le nom de « *Berthe au grand pie* ».

Voir « *Li Romans de Berte au grand pié* », publié par M. Paulin Paris. Nous nous contenterons d'analyser le commencement du poème. Berthe quitte en pleurant sa mère Blanche-Fleur et le palais de Hongrie, car son père Flore est roi des Hongros. Berthe, montée sur un palefroi bai, parcourt l'Allemagne, confiée aux soins de Margiste et de l'écuyer Tibert; sa compagne Aliste chemine à ses côtés; la fiancée de Pépin a voué une tendre amitié à Aliste. Blanche-Fleur avait remis sa fille bien-aimée entre les mains de ces trois serviteurs; elle les croyait fidèles; elle les avait rachetés de ses deniers. Elle aimait Aliste, fille de Margiste, parce qu'elle lui trouvait une grande ressemblance avec sa chère enfant.

« Pour ce que vous ressemble assez, plus chère l'ai! » dit la reine à sa fille le jour du départ.

Berthe « *la débonnaire* » répond qu'elle fera tout pour ces bons serviteurs.

Dame (dit-elle à la reine), je les aimerai,
Et des choses que j'aie, jamais ne leur faudrai.
Aliste, si je puis, très-bien marierai.
— Fille, repond la reyne, bon gré vous en sauray.

La reine, qui a conduit Berthe aussi loin qu'elle l'a pu, lui demande un dernier gage d'amour, avant de la quitter tout à fait.

« Donnez-moi votre anneau, lui dit-elle,

L'annel de votre doigt... ô moi (avec moi) l'emporterai,
En larmes et en pleurs, souvent le baiserai.

Berthe donne l'anneau:

Elle prend l'annelet.....
A sa mère le baille, moult pleure et moult s'esmoie.

Blanche-Fleur veut consoler sa fille:

.... Soyez joyeuse et gaie,
Vous en alez en France; de ce mon cœur s'apaie, (s'apaise),
Qu'en nul pays n'a gent plus douce ni plus vraie.

Malgré ces encouragements, la douleur de la séparation n'est pas moins vive:

Au *départir* chacun à pleurer se rassaie (se remet).

La mère retourne en faisant tel deuil que « *son cœur est tout prêt de faillir* ». Berthe est tombée évanouie; il a fallu que sa sœur « la duquoise » la prît entre ses bras et la baisât maintes fois pour la rappeler à elle; on la remet doucement sur son palefroi; sa sœur lui dit le dernier adieu, et la voilà sur la route de France.

Quand elle a passé le Rhin, traversé les Ardennes, que son royal fiancé est venu au-devant d'elle, que déjà elle l'a vu à Paris, où elle a reçu le salut de chacun:

....., Moult courtoisement
Comme celle qui étoit de grand apensement (sens).

La vieille Margiste profite de la ressemblance d'Aliste avec la reine pour trahir sa maîtresse. L'heure venue de remettre Berthe à Pépin, Margiste fait cacher la princesse, donne à Aliste les habits royaux; c'est Aliste qui est reçue comme reine, épousée et conduite au palais.

Les perfides serviteurs font passer Berthe pour Aliste, l'accusent d'avoir tenté d'assassiner la fausse reine, et tout se passe si rapidement que le roi se laisse tromper, et que Berthe ne peut se défendre.

Ici commence le lamentable récit des aventures de Berthe: les affidés de l'écuyer Tibert l'emmènent loin de Paris et l'égarent dans un bois (la forêt du Mans). Ils la dépouillent de tout et ne lui laissent qu'une tunique et un petit manteau.

Après sept années d'épreuves, la fraude est enfin reconnue et Berthe rendue à son époux et au trône.

CHARLEMAGNE.

Charlemagne eut six femmes:

Galène, fille du roi de Tolède, répudiée.

Himiltrude, répudiée, sans histoire. Elle eut deux enfants: Pépin le Bossu et la princesse Rothaïs.

Désidérata ou **Hermengarde** (*Voir plus haut*), mariée en 770, répudiée en 771.

Hildegarde, mariée en 771, morte en 782, fille d'Emma, d'origine suisse ou allemande. La beauté de cette reine était déparée par une voix forte et rude qu'Eginhard et le moine de Saint-Gall signalent comme un défaut. Cependant elle fut la plus aimée des épouses de Charlemagne. En plein hiver, Charlemagne

établit son camp devant Pavie, et, pour montrer qu'il ne voulait quitter l'Italie que lorsqu'il aurait tout soumis, il fit venir Hildegarde. Ainsi, dans Pavie, on voyait la femme répudiée et son père Désidérius assiégés; devant Pavie, la nouvelle reine, qu'un revers aurait perdue.

En 780, elle accompagna Charlemagne avec ses enfants dans un voyage à Rome, pour y prier et accomplir des vœux. La famille royale vint ensuite à Milan, où l'évêque Thomas tint sur les fonts sacrés Giselle, née depuis peu. Quand la rigueur de la saison ou la santé de la reine ne lui permettait pas d'accompagner le roi, elle vivait dans la retraite, occupée d'exercices pieux. Elle partageait avec Charlemagne l'administration des domaines et des fermes dont elle surveillait les redevances. Elle savait le nombre des œufs de ses basses-cours et le produit des légumes de ses jardins. Charlemagne faisait des aumônes considérables; Hildegarde l'imitait. Lorsque Charlemagne envoya des ambassadeurs au calife Haroun-al-Raschild, dont il avait reçu de magnifiques présents, la reine leur donna, pour le soulagement des chrétiens d'Orient, ce qu'elle avait de plus précieux dans ses trésors. Hildegarde fonda l'abbaye de Kempten; elle eut neuf enfants et mourut encore jeune en donnant le jour à sa dernière fille. Elle fut amèrement pleurée par tout son peuple.

Jastrade fut mariée en 783. Tous les chroniqueurs sont unanimes pour parler de sa cruauté, de sa hauteur et de sa grande beauté. « La belle, hautaine et cruelle », tels sont les surnoms de cette reine. Elle était fille de Rodolphe, comte de Franconie. Aucun historien ne la nomme avant la solennité du baptême de Witikind. Cette reine fut la marraine de la femme de Witikind, tandis que le roi était le parrain de Witikind lui-même. C'était à Attigny, en 785.

Elle était avec le roi à Francfort, à la cour de son père, en 794, lorsqu'elle mourut. On l'inhuma à Mayence.

Luitgarde est louée dans tous les récits pour sa douceur et sa bonté.

« La reine, dit Alcuin, aime à converser avec les hommes savants et doctes; après ses exercices de dévotion, c'est son plus cher passetemps. Elle est pleine de complaisance pour le roi, pieuse, irréprochable et digne de l'amour d'un tel mari. »

Tous les ans, elle accompagnait Charlemagne dans les grandes chasses qu'il faisait dans la forêt des Ardennes ou dans les montagnes des Vosges. Elle était honorée des enfants de l'empereur. Elle est morte en 801. C'est à Tours, dans les douleurs d'une courte maladie, que mourut Luitgarde, jeune, belle et regrettée. Elle fut la dernière des épouses de Charlemagne. Elle ne laissa pas d'enfants.

—

LOUIS Ier LE DÉBONNAIRE

Louis le Débonnaire eut deux femmes: *Hermengarde* et *Judith*.

Louis le Débonnaire avait été marié en 799 à **Hermengarde**, fille du duc Ingorram. Les historiens la louent beaucoup. Louis l'avait, dit-on, toujours appelée à ses conseils. En 816, elle reçoit du pape Etienne la couronne impériale, car Louis voulut faire consacrer par le pape son titre d'empereur. Etienne vint à Reims, où Louis fit apporter deux couronnes, l'une enrichie de pierreries, pour lui-même, et l'autre d'or, pour Hermengarde. L'empereur et l'impératrice étaient assis sur le même trône. Le pape nomma la princesse « Auguste » et lui posa la couronne d'or sur la tête. Hermengarde vivait encore en 817, lorsque la révolte du roi Bernard fut punie si sévèrement à l'assemblée d'Aix-la-Chapelle. Le prince fut tué cruellement par ordre de son père, n'ayant pas encore vingt ans, en 818. La mort d'Hermengarde suivit de près celle de Bernard. L'impératrice, qui avait voulu accompagner son mari dans une expédition contre les Bretons, s'arrêta à Angers, où elle mourut. Elle laissait trois fils, Lother, Pépin et Louis (819).

Louis, après un assez long veuvage, se fit présenter les filles des grands de tous ces États pour choisir celle qui lui plairait le plus. Son choix (choix malheureux) tomba sur **Judith**, « belle et savante plus qu'il n'aurait fallu », dit la chronique. Elle était fille de Wolf, duc de Bavière.

En 822, elle eut un fils qu'on appela Charles. Le faible empereur s'attacha à ce dernier-né, que lui rendaient plus cher les révoltes de ses fils aînés. Judith dès lors n'eut qu'une pensée: assurer par tous les moyens, au préjudice des enfants du premier lit, la fortune de son fils Charles.

Rappelons sommairement les événements du règne: dès le commencement, Louis avait partagé ses États entre ses fils: à la naissance de Charles, il voulut un nouveau partage. Ses fils révoltés le détrônèrent deux fois; deux fois il fut rétabli. Louis parut en 833 devant un concile d'évêques, assemblé à Compiègne par Lother, son fils aîné; on lui arracha l'aveu public des fautes dont ses ennemis l'accusaient; il déposa son épée, reçut l'habit de pénitent, et fut dégradé de la royauté.

Les peuples indignés de la conduite de Lother se prononcèrent bientôt en faveur du vieil empereur; les évêques le réconcilièrent avec l'Église et lui rendirent son épée. Il mourut en 840, en allant réprimer une nouvelle révolte.

Or, dans les malheurs de Louis, dans les haines soulevées, dans les fautes commises, presque partout se retrouve la main de Judith. Son histoire est telle, qu'il est difficile de la raconter. Elle l'avait engagé à donner sa confiance à Bernard, comte des Marches espagnoles, qu'elle nomma grand chambérier ou camérier.

L'influence de cet homme fut néfaste; sa présence à la cour fut une honte pour Judith et pour Louis. Après bien des dangers, des succès divers, Judith sembla parvenue au but de ses efforts. Deux fois elle succombe dans sa lutte avec ses beaux-fils; deux fois elle est jetée dans un couvent; deux fois elle en sort et se justifie par serment, du moins aux yeux de son époux débonnaire.

Elle vit l'alliance de Charles et de Louis de Bavière; elle vit le partage qui assura à Charles toute la France occidentale; elle fut témoin du mariage de ce fils tant aimé avec Hermentrude, fille de Wadon et d'Ingeltrude. Elle mourut en 843.

—

CHARLES LE CHAUVE.

Charles le Chauve eut deux femmes:

Le mariage avec **Hermentrude** fut une œuvre de politique. Charles en eut quatre fils et trois filles: Louis le Bègue, qui fut roi de France et empereur; Charles, mort avant son père et sacré roi d'Aquitaine; Lother, dit le Boiteux, mort en 866, abbé de Moustier-en-Der et de Saint-Germain-d'Auxerre; Carloman, qui eut les yeux crevés par l'ordre de son père, sur le soupçon d'une conspiration; Judith, qui épousa Baudoin, comte de Flandre; Rotrude, abbesse de Sainte-Croix-de-Poitiers; Hermentrude, abbesse d'Hasnon.

En 869, Hermentrude mourut dans le monastère de Saint-Denis, où elle fut ensevelie. Elle est nommée, dans tout le règne de Charles, comme l'ayant accompagné dans les chasses et dans les assemblées. Dans des actes publics, on lit: « *La reine ordonne.* » Lors de la réconciliation de Lother et de Charles à Attigny, il est dit que c'est par l'intervention d'Hermentrude que Lother, qui avait envoyé un message de paix, reçut de son frère une réponse favorable. Cependant, quand elle mourut, il paraît qu'elle était en disgrâce.

Charles aimait depuis longtemps une autre femme qu'il se hâta d'épouser.

Annales de Saint-Bertin, an 863:

« Charles, ayant appris dans sa maison de Douzy, le 9 octobre, que sa femme Hermentrude était morte le 6, envoya aussitôt Boson, fils du feu comte Bouin, en messager vers sa mère et sa tante maternelle, veuve du roi Lother, afin qu'il lui amenât sa sœur **Richilde**. C'est pourquoi il donna à ce Boson l'abbaye de Saint-Martin et d'autres bénéfices, et se rendit « en toute hâte » au palais d'Aix, en y conduisant cette seconde femme. »

Couronnée reine en 870, à Aix-la-Chapelle, Richilde fut sacrée impératrice par le pape Jean VIII. Charles donna à Richilde le pouvoir de régente pendant qu'il était en Italie; il la fit entrer et siéger avec lui à la huitième session du Concile de Pont-Yon; mais Charles était haï; Richilde ne fut pas épargnée, et quoiqu'elle eût paru accompagnée de deux évêques, que l'assemblée se fût levée devant elle et que le roi lui eût donné place auprès de lui sur son trône, la présence d'une femme au Concile parut une nouveauté blâmable. Les vêtements grecs qu'affectaient de porter l'Empereur et l'Impératrice déplurent au peuple, et Richilde se vit publiquement outragée; on disait qu'elle ne feignait tant d'affection pour le roi qu'afin d'enrichir son frère Boson.

Quelque temps après, Charles étant tombé malade, Richilde montra une profonde douleur; assise au pied du lit, la tête dans ses mains, elle pleurait. Louis le Bègue, fils d'Hermengarde, assistait son père, debout à son chevet, et les serviteurs du roi l'entouraient, sans grandes marques de douleur. Mais l'affliction de la reine ne touchait personne, car on n'avait jamais cru à son affection pour son mari. Et quand la rumeur publique accusa sans fondement un des médecins du roi, le juif Sédécias, d'avoir mêlé du poison aux potions du malade, le soupçon de complicité plana sur l'Impératrice.

Quand Charles eut fermé les yeux, Richilde resta dépositaire de la couronne et du manteau royal, qu'elle ne pouvait se déterminer à livrer au fils d'Hermengarde. Louis le Bègue, recourut aux prières, aux présents, et à la fin Richilde et Boson, après avoir concerté leurs moyens, jugèrent prudent de laisser prendre le sceptre à l'héritier légitime, mais ce fut à des conditions qui augmentèrent la part de Boson, jusqu'à en faire presque un souverain.

L'histoire ne dit plus rien de Richilde; l'époque de sa mort est incertaine (877).

On a de l'évêque de Reims, Foulques, une lettre qui reprochait à Richilde qu'elle ne prenait aucun soin de vivre selon la loi de l'Evangile.

« Il semble que l'esprit du mal soit partout où elle est, plutôt que l'esprit de Dieu, puisqu'on ne voit autour d'elle que choses qui sont contre le salut de l'âme, comme colères, querelles, dissensions, homicides, rapines exercées sur le pauvre, et pillage des églises. »

—

LOUIS LE BÈGUE.

Louis II le Bègue, qui ne régna que six ans, eut deux femmes: **Ansgarde**, la première, fut répudiée. On a contesté qu'elle eût eu le titre de reine; mais ses fils Louis et Carloman ont régné sans obstacle. Elle mourut en 862.

La seconde, **Adélaïde**, mit au monde, cinq mois après la mort de son mari, un fils qui fu Charles le Simple.

—

LOUIS III ET CARLOMAN.

Eurent-ils peur, ces rois, que l'humeur de deux femmes
Ne vînt troubler l'accord si parfait de leurs âmes,
Et n'en prirent-ils pas? S'ils furent mariés,
De leurs femmes les noms sont trop bien oubliés.

—

CHARLES LE GROS.

Charles le Gros avait épousé, en 877, la belle **Richarde**, fille d'un roi d'Écosse, morte en 911. Difforme et faible d'esprit, après s'être cru ensorcelé, il avait eu recours à des pratiques de dévotion outrées, à des exorcismes et à des austérités qui achevaient d'altérer sa raison. Après dix ans de mariage, il traduisit l'Impératrice devant une diète, où il l'accusa publiquement sans apporter aucune preuve, et déclara que dès ce jour même il la répudiait. Richarde était présente; elle prit la parole, et attesta avec larmes qu'elle était innocente; elle offrit de se justifier par les épreuves du feu et de l'eau bouillante, ou de faire prouver son innocence en champ clos par un duel. Charles persista à la répudier, et Richarde chercha un asile dans un monastère qu'elle avait fondé en Alsace. Elle y vivait retirée quand Charles le Gros fut déposé en 888.

—

EUDES.

On ne sait de la femme d'Eudes que son nom de **Théodérade**.

—

CHARLES LE SIMPLE.

Il épousa d'abord, en 907, **Frederune**, morte en 917, puis **Odwige ou Ogive**.

—

RAOUL.

Raoul épousa **Emma**.

Charles avait épousé en Angleterre Ogive, fille du roi Edouard. Or, tant que dura le règne faible et méprisé de son époux, l'histoire ne dit rien de cette reine. Charles fut déposé en 920.

Ogive vit son mari réduit à errer de château en château; elle espérait en Herbert, comte de Vermandois, qui appelait le roi et lui promettait de le rétablir sur le trône; mais ce seigneur le trahit et le constitua prisonnier au fort de Ham, près de Péronne. Alors l'infortunée Ogive n'eut de ressource que de prendre son enfant et de chercher quelque navire pour fuir en Angleterre où régnait son frère Athelstan, qui l'accueillit comme une sœur chérie. Elle vécut treize ans dans l'exil.

Pendant ce temps, Raoul, duc de Bourgogne, régnait sur l'héritage de Charles le Simple, et Charles languissait dans sa prison. C'est Emma, femme de Raoul, qui avait donné la couronne à son mari; car Hugues le Blanc, ayant demandé à cette princesse qui elle aimait mieux voir couronner, de lui ou de Raoul, elle dit, en baissant son voile: « J'aime mieux baiser les genoux de mon époux que ceux de mon frère. » Et Hugues, héritier d'Eudes, détermina l'élection de Raoul. Emma fut sacrée avec son mari.

Mais comme Charles vivait encore et que Herbert, tout en le retenant prisonnier, en faisait un épouvantail toujours prêt à effrayer Raoul, il fallait avoir Herbert pour soi. Ogive essaya de tirer parti de cette position. Elle maria sa sœur Edith avec Hugues le Blanc, cherchant par là à se faire un appui de cet homme puissant qui faisait les rois. Herbert désirait avoir dans son domaine la ville de Laon, que Raoul ne voulait pas céder, il en fit le siége, et la reine Emma, qui s'y trouvait enfermée, la défendit avec une habileté au-dessus de son sexe. Les deux reines employèrent alors des armes diverses. Ogive pressait les négociations; Emma combattait en attendant le secours que lui préparait son mari. Herbert tira Charles le Simple de sa prison pour le conduire à Reims, et donner à Raoul la crainte de le voir couronné de nouveau. Les événements devenaient graves, et le choc paraissait imminent. Raoul accourut sur les bords de l'Oise avec une armée, pour seconder les efforts de la reine Emma, dont rien n'avait pu ébranler le courage; alors Hugues se posa comme médiateur entre Herbert et Raoul, et détermina celui-ci à céder enfin la ville de Laon. Emma, non sans regret, remit la place aux mains d'Herbert, qui renouvela son serment à Raoul et ramena Charles à Ham. Toutes les espérances d'Ogive semblaient encore une fois perdues; mais elle conservait, au fond du cœur, le désir de faire plus tard pour son fils ce qu'elle n'avait pu faire pour son mari.

Charles mourut en 929, abusé à la fois par Raoul et par Herbert.

Quand vint la mort de Raoul (937), Hugues le Blanc n'osa ou ne voulut pas prendre la couronne. Il jugea plus prudent de se donner un roi qui lui devrait tout; il détermina les seigneurs à envoyer une députation de comtes et de prélats en Angleterre. Guillaume, archevêque de Sens, porta la parole; il se présenta devant Ogive et lui demanda son fils au nom de toute la France. Athelstan n'osait livrer son neveu; il craignait une trahison; mais Ogive jugea mieux; elle le donna avec une joie extrême. Hugues reçut le jeune prince à Boulogne, lui rendit hommage sur la grève même, et le mena sacrer à Laon par Artaud, archevêque de Reims.

—

LOUIS IV D'OUTRE-MER.

Ogive vint rejoindre son fils et l'aida longtemps de ses conseils; mais, dans la suite, Louis se brouilla avec Hugues, se lassa des avis de sa mère, qu'il retint à Laon, où elle fut presque prisonnière. Cette conduite de son fils est peut-être une des causes qui inspirèrent à Ogive une démarche qui laisse à ses dernières années une renommée moins honorable. Elle s'enfuit de Laon pour épouser, à quarante-cinq ans, un des fils de Herbert, de ce même comte qui avait tenu Charles prisonnier (951). Elle mourut peu après. Elle n'avait point eu d'autre fils que Louis d'Outre-mer.

Emma, femme de Raoul, était morte un an avant son époux.

Louis d'Outre-mer épousa **Gerberge** en 940. Gerberge était fille de Henri l'Oiseleur, sœur de l'empereur Othon et veuve du duc de Lorraine Gisalbert. Dans la lutte que Louis soutint contre les enfants du premier lit de Gisalbert et ses leudes rebelles, elle déploya la plus grande énergie et le plus grand courage. Son mari prisonnier à Rouen, elle refuse de livrer ses deux enfants, va implorer son frère Othon, obtient la délivrance de Louis IV, se jette dans Reims et le conserve au roi; régente de son fils, à la tête d'une armée, elle reprend Dijon à Robert de Trèves, investit Poitiers et force le comte à la soumission.

Elle ménagea assez habilement Hugues pour le déterminer à placer Lother sur le trône à la mort de Louis IV. Quand elle mourut sexagénaire, quinze ans après la mort de Louis, en 968, les peuples honorèrent sa mémoire.

—

LOTHER.

Sainte Adélaïde, épouse successivement de Lother, roi d'Italie, et d'Othon, empereur d'Allemagne, avait eu, de son premier mariage, une fille du nom d'**Emma**, qui fut mariée, en 966, à Lother, fils de Louis d'Outremer. Si l'on en croit la Chronique, Emma prit une grande influence sur l'esprit du roi. Elle sut défendre et garder Verdun, assiégé par une armée nombreuse, et dont son mari lui avait confié la garde.

—

LOUIS V.

Emma aurait pourtant été loin d'hériter des vertus de sa mère, car la clameur publique l'accusa d'avoir empoisonné son mari au bout de vingt années de règne (986). Sans s'alarmer d'abord de ces bruits sinistres, Emma appela les seigneurs auprès de son fils Louis, et parvint à se faire nommer régente à Reims, par l'influence d'Adalbéron, évêque de Laon, et la confiance qu'elle mit en lui fut un nouveau motif de la blâmer. Le jeune roi, circonvenu par les seigneurs qui l'entouraient, fit assiéger Adalbéron, qui se vit forcé de quitter Laon. Emma eut pour défenseur le fameux Gerbert, qui fut pape depuis sous le nom de Sylvestre II. Il dicta une lettre que la reine envoyait à l'impératrice Adélaïde sa mère :

« J'ai tout perdu en perdant le roi, lui fait-il dire; je n'avais d'espérance qu'en mon fils, il est devenu mon ennemi. Tous ceux à qui je témoignais le plus d'amitié se sont éloignés de moi. On invente d'horribles choses contre l'évêque de Laon; on veut même lui ôter sa dignité pour me couvrir d'une éternelle confusion. O ma mère, secourez promptement une fille accablée de douleur; mettez-vous en état de vous joindre à nous, et faites une puissante ligue contre les seigneurs qui entourent mon fils, afin de les forcer à nous laisser en repos! »

Mais avant que cette lettre eût produit en Allemagne l'effet qu'en attendait la reine, Charles de Lorraine, à l'instigation de Hugues Capet, enleva Emma et la confina dans une prison.

Louis V, qui avait épousé Blanche, en 982, mourut l'année suivante. Une assemblée du Champ-de-Mai élut Hugues Capet.

Echappée de sa prison, Emma traîna une vie méprisée, et mourut, après 987, dans l'humiliation, quoique ses crimes n'eussent jamais été prouvés.

Blanche, femme de Louis V, était-elle fille d'un seigneur d'Aquitaine, d'un roi de Navarre ou d'un comte d'Arles? C'est un point qui n'est pas éclairci. Veuve du duc Raymond, elle avait épousé, en 982, Louis V, âgé de 15 ans, du vivant de Lother. Son mari lui déplaisant, on prétend qu'elle imagina de le conduire au delà de la Loire, en lui persuadant d'envahir l'Aquitaine, et que là, elle le laissa pour prendre la fuite. Quand Louis V mourut à l'âge de vingt ans, on accusa Blanche de l'avoir empoisonné, comme on accusait Emma d'avoir empoisonné Lother; mais les chroniques du temps ne fournissent aucune preuve à l'appui de cette double accusation. Blanche se remaria avec Guilhem, comte d'Arles.

LOUIS L'ENFANT ou LE FAINEANT est le dernier des rois Carlovingiens; il n'avait régné qu'un an. Il mourut en 987.

CHARLES JOLIET.

—

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 273

23 FÉVRIER 1878

LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours,* leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à,

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE,*
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

AVIS

Le 7e Concours *du* Journal de la Jeunesse *sera publié dans le* Supplément *du* 30 *mars* 1878. *Il sera clos le* 30 *avril suivant. Le résultat en sera publié dans le* Supplément *du* 25 *mai* 1878.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 61.

⁂ 817W ⁂ X2Z3YY36 ⁂ 473
⁂ 82762773 ⁂ 37 ⁂ H9578516
⁂ 82V02637K ⁂ V27 ⁂ 72V ⁂
3K ⁂ N3 ⁂ 029K3 ⁂ 649 ⁂
V5 ⁂ 03962773 ⁂ S3 ⁂ T421
⁂ Y389193 ⁂ 6576 ⁂ 895Z27
⁂ 9302763 ⁂ 216354 ⁂

Communication : Hélène M.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 75.

N° 1. — L* f**** e** u** f**** q** n'e****** s** p***** q*'à l'o****

N° 2. — D*****-v*** d* d*** t******* : l'e**** e* l'i*********

N° 3. — L** p******* l** p*** d*** n* v*** p** s*** t*********

N° 4. — Proverbe chinois ·

S** c*** p****** d'u* r****, i* y e* a q*****-v****-d**-n*** p*** l* d****** d********

N° 5. — L* t****** d* N****** e** l* s****** d* m****

N° 6. — N**** s** n'e** f**** q** d* p******** h******

N° 7. — L* f*** f*** s***** l* l*** d* b***

N° 8. — A c***** d****, o* n* r****** p** l* b****

N° 9. — L** l***** l** p*** a***** s*** c***** q** s* v****** d*** l* s*******

N° 10. — A******-t** à t* p****, o* n* t* f*** p** l****

Communications : Marguerite, Élisabeth, Marie, Jeanne, n° 1. — André Dulongbois (Gueron), n° 2. — René Nouel (Angoulême), n° 3. — Hélène Martin (Périgueux), n° 4. — Divers correspondants, n° 5. — Hélene Floresco (Bakarest, Roumanie), n° 6. — E. de Mézance, n° 7. — Charles et Eugénie, n° 8. — Raoul Digard, n° 9. — Anciens habitants du Pavillon des Roses, n° 10.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 73.

CONSONNES

N° 1. —

*ptph — sr — l — mrt — d — trmptt — d — Mdh — ** — dsrt — dns — *n — pl — d — l — svn — **str — l — vl — dnc — cch — pr — l — drnr — smml — l — vl — pr — jms — *ndrm — ss — l — trr — cl — q — chq — jr — *nnçt — l — rvl.

Communication : Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau).

N° 2. —

D — l'*mndr — tg — flr — smbl — hls — d — l — bt — cmm — t — l — flr — d — l — v — flrt — *t — tmb — *vnt — l'*t.

Communication : Un ouistiti.

N° 3. —

J — ls — ** — ls — *vc — plsr — cs — vrs — frt — d — vs — lngs — vlls — ms — svnt — lr — cdnc — *st — pnbl — * — ssr — pr — q — n'*st — ps — d — d'*ssz — lngs — *rlls.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente).

VOYELLES

N° 1. —

*e — *a*i**o*, — **o*e — **i*o*e, — **è* — *e — *a — **eu* — *o*ue**e — e** — a**e* — *ie* — **a*é; — *e — *a*i**o* — e** — u*e — **eu* — *ui — *o*e, — *a — **eu* — u* — *a*i**o* — *i*é.

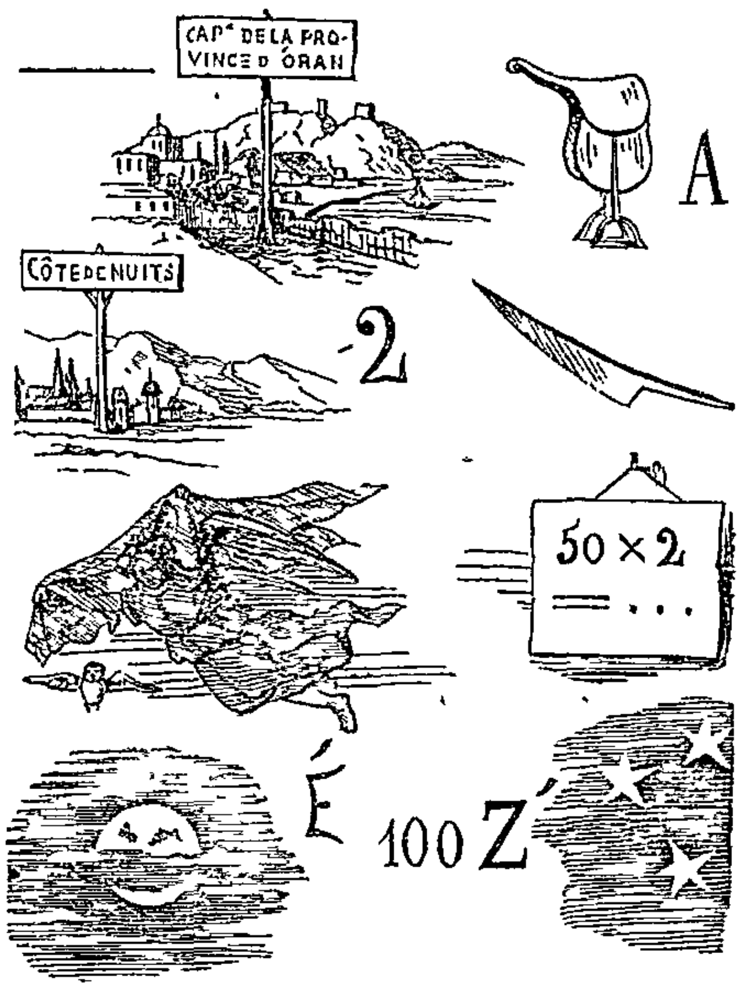
Communication : Petite et Grande.

N° 2. —

I* — *au* — au*a** — *u'o* — *eu* — o**i*e* — *ou* — *e — *o**e, — o* — a — *ou*e** — *e*oi* — *'u* — **u* — *e*i* — *ue — *oi.

Communication : Tircis Vieux-Bois.

RÉBUS.



LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine du *Parapluie* et de l'*Ombrelle?*

Communication : Un vieux caniche réactionnaire.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 41.

N° 1. — Quelle est l'origine de la locution suivante :

Haricot de mouton.

Quelle est l'origine des mots :

N° 2. — DOMINO. N° 4. — CHARIVARI.
N° 3. — KERMESSE. N° 5. — SYBILLE.

Communications : Marguerite, Élisabeth, Marie, Jeanne, n° 1. — Prince de Caramos (Mons, Belgique), nos 2 à 4. — L'Amazone des Champs-Élysées, n° 5.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 41.

Quel est le département qui, par les initiales de la province qui l'a formé, de son propre nom et de ses quatre sous-préfectures, donne le mot :

MADONA.

Communication : Au sommet de l'Himalaya.

LES PRENOMS

Quelle est l'origine des prénoms :

Nos 1. — CLÉOPATRE. Nos 6. — GASTON
2. — CATHERINE. 7. — SOPHIE.
3. — ETIENNE. 8. MAURICE.
4. — ADOLPHE. 9. — ZOE.
5. — RICHARD. 10. — MARGUERITE.

Communication : Prince de Caramos (Mons, Belgique).

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Ces voleurs sont à pendre.

N° 2. — Le triomphe décisif de Richelieu se termina par la *Journée des jupes.*

N° 3. — On compte dix-huit Loups dans la série des rois de France.

Communications : Comtesse Giorgio C. (Torino, Italia), n° 1. — Trois élèves du lycée de Besançon, n° 2. — Un ami de la jeunesse, n° 3.

LES SURPRISES.

Jeu de mots bien connu :

Des demoiselles entrent chez un pâtissier. Elles achètent 36 petits gâteaux à 6 centimes la pièce.

Combien étaient-elles?

De quelle nation?

Quelle somme ont-elle dépensée?

Communication : Marie Gibert (Paris).

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 41.

CHAMP DE BATAILLE.

Dans cette plaine immense, les braves dorment bien; pas de cyprès tristes, pas de saules-pleureurs; ce n'est qu'un vague terrain où la marjolaine vient, l'ajonc et la bruyère. Mais, cent ans après, là, les filles du pays, filant leurs quenouilles de laine à pas songeurs, salueront le calme champ où les aïeux dorment d'un long regard pieux, et diront : « Dans ce grand cimetière, par milliers, laboureurs et pâtres, sans bière et sans linceul, un soir se couchèrent, tous frappés par-devant : ils avaient accompli leur devoir saintement.

Communication : Paul et Angélie de L.

—

MARCHE DU CAVALIER

a	mon	je	ne	neur	cor	je	luire
son	je	che	prin	tige	vu	du	que
ver	veux	an	l'hon	suis	din	en	n'ai
née	sai	qu'au	ma	temps	et	les	jar
a	sur	ma	en	feux	sai	je	le
ma	bril	che	de	tin	me	la	et
te	veux	jour	du	son	son	sol	veux
née	ver	lan	je	eil	voir	com	mois

Communication : Marie et Marguerite Labuzan. — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'échecs (*Dessin*).

VERS A TERMINER.

Entre toutes les fleurs, celle que je —
Unit à son parfum la grâce et la —
Gage de l'amitié, de l'amitié —
Elle se cache à l'œil pour se montrer au —
Non, pour moi nulle fleur ne vaut la —
Ignorez-vous pourquoi ? c'est que cette —
Est le portrait frappant de ma petite —

Communication : Risma L. (Nevers).

—

LES BOUTS-RIMÉS

Choses.
Roses.
Oiseaux.
Eaux.

Communication : Esméralda (Bukares Roumanie).

—

ÉNIGMES.

N° 99.

Champ blanc, semence noire,
Deux paresseux, trois travailleurs,
Une poule qui va boire,
Devinez donc, amis lecteurs.

Communication : L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

N° 100.

Je vais à l'onde en chantant,
Et je reviens en pleurant.

Communication : Marguerite, Élisabeth, Marie, Jeanne.

—

CHARADES.

N° 109.

Mon premier se passe;
Mon second se passe;
Mon tout se passe.

Communication : Un petit chasseur, R. de T. (Amiens).

N° 110.

Bien des gens semblent nés pour porter mon premier;
C'est toujours mon second qui porte mon entier.

Communication : Une habitante du désert.

—

LOGOGRIPHES

N° 57.

Avec mon cœur je vous nourris,
En me l'ôtant je vous détruis.

Communication : Blanche Cornu de Chemiré.

—

MOT EN LOSANGE

Mon premier, comme mon dernier,
Sont deux lettres de l'alphabet;
Mon second ne fait point quartier
Quand en fureur quelqu'un le met;
Mon troisième est fleuve de France;
Mon quatrième est patient;
Je termine, lecteur, et dis en finissant :
Bonne chance!

Communication : Deux jeunes novices.

—

MOT CARRÉ

Mon premier, pour ennemis,
A les rats et les souris;
De la monnaie,
Quand on le paye,
L'avare soupçonneux cherche si mon second
Est bon;
Jamais acteur n'oublia mon troisième,
A moins d'avoir la cervelle à l'envers;
Enfin, dans ce vaste univers,
Le premier, c'est mon quatrième.

Communication : Les lecteurs du château de La Chassaigne (Ain).

—

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Mon premier, pour dompter la France,
Savait bien choisir mon dernier;
Mon second n'a pas de vaillance,
Mais beaux yeux et jarrets d'acier.

Communication : Princesse Sophie de Metternich.

—

MÉTAGRAMME

Change ma tête quatre fois,
Je suis peut-être ta parente;
On m'aime quand je suis tranchante;
Je suis un éditeur, je crois;
Je suis enfin force motrice;
Devine, lecteur ou lectrice.

Communication : Une savante par hasard.

—

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Construire un mot carré syllabique sur

RA	CI	NE
CI	*	*
NE	*	*

Communication : Marie et Marguerite Labuzan.

CHARLES JOLIET.

—

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

—

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 60.

Proverbe oriental :

Si tu ne parles pas, comment veux-tu que je te réponde?

—

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 74.

N° 1. — Si je vais, qui reste? Si je reste, qui va? (*Dante.*)

N° 2. — Il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger.

N° 3. — Ceux qui viennent tard à table ne trouvent plus que des os.

N° 4. — La science du bonheur, c'est d'aimer son devoir et d'y chercher son plaisir.

N° 5. — La faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'ose pas la franchir.

N° 6. — Toutes les heures blessent; la dernière tue.

N° 7. — Mieux vaut se servir de ses armes brisées que de ses mains nues.

N° 8. —

Le temps respecte peu ce qu'on a fait sans lui.

N° 9. — Notre bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé. (*Ducis.*)

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 72.

CONSONNES

N° 1. —

Lundi, j'achetai des actions;
Mardi, je gagnai des millions;
Mercredi, j'ornai mon ménage;
Jeudi, je pris un équipage;
Vendredi, je m'en fus au bal;
Et samedi, vers l'hôpital.

N° 2. —

Tu dis que tu es gentilhomme
Par la faveur du parchemin;
Si un rat le trouve en chemin,
Que seras-tu? — Comme un autre homme.

NOTA. — Dans l'ancienne Versification française, il n'y avait pas de règle proscrivant l'*hiatus*.

N° 3. —

Image de mes jours, ruisseau qui, dans ta fuite,
Vers des bords inconnus cours te précipiter,
Image de mes jours, moins vite, va moins vite,
Ainsi que mon bonheur je voudrais t'arrêter.

—

VOYELLES.

N° 1. —

En ce séjour d'exil qu'on appelle la terre,
Vivre, c'est espérer ou bien se souvenir;
Le vieillard se souvient et le jeune homme espère;
L'un vit dans le passé, l'autre dans l'avenir.

N° 2. —
Je donne à l'oubli le passé,
Le présent à l'indifférence,
Et, pour vivre débarrassé,
L'avenir à la Providence.

RÉBUS.

Une fourmi noire, sur une pierre noire, dans la nuit noire, Dieu la voit.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 40.

Si tu voyais une anémone,
Languissante, près de mourir,
Te demander comme une aumône
Une goutte d'eau pour fleurir;

Si tu voyais une hirondelle,
Un soir d'hiver te supplier,
A ta vitre battant de l'aile,
Demander place à ton foyer;

L'hirondelle aurait sa retraite,
L'anémone sa goutte d'eau;
Pour toi, que ne suis-je, ô poète,
Ou l'humble fleur ou l'humble oiseau.

LES BOUTS-RIMÉS

Les solutions prochainement.

VERS A TERMINER.

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière;
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 40.

Les solutions prochainement.

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 40.

VERS

Le département de la Marne. Sous-préfectures : Vitry-le-François. Epernay. Reims. Sainte-Menehould.

LES SURPRISES.

11 + 5 + 3 + 1 = 20.

ÉNIGMES.

N° 98. — Coq.

CHARADES.

N° 107. — Cimeterre.
N° 108. — Armure.

LOGOGRIPHES.

N° 56. — Dard. Lard. Nard. Fard. Yard. Tard.

MÉTAGRAMME.

Tage. Sage. Page. Gage. Mage. Cage. Rage. Nage. Age.

MOT CARRÉ.

I	L	O	T
L	O	T	O
O	T	E	R
T	O	R	T

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

PLA	CI	DE
CI	GA	LE
DE	LE	GUÉ

SO	LI	MAN
LI	VOUR	NE
MAN	NE	QUIN

LE FIL D'ARIANE.

Hélas ! sur cette terre, où tout brille et s'efface,
D'un front noble et fleuri le temps courbe la grâce,
Un jour emporte la santé;
La rose brille et meurt . mais la pâle immortelle,
Sous le souffle du temps fleurit, toujours plus belle,
Et brille pour l'éternité.

MARCHE DU CAVALIER

5	60	3	34	7	62	1	64
14	35	6	61	2	33	8	41
59	4	13	38	11	40	63	32
36	15	26	55	28	53	42	9
25	58	37	12	39	10	31	52
16	47	56	27	54	29	20	43
57	24	49	18	45	22	51	30
48	17	46	23	50	19	44	21

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Esméralda (Bukarest, Roumanie). — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne, Autriche). — Loisau, Jérémias et Achéro. — Machoih. — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche). — Bleuette des bords de l'Ilfovetu. — Charlotte. Léonie. — Aimée et Suzanne. — Béatrix d'A. — L'Amazone des Champs-Élysées. — Marie Sales (Russie). — Diane (Grèce).

SUPPLÉMENT N° 98.

(26 JANVIER 1878.)

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 59. — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 73. — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 73. — LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 39. — BOUTS-RIMÉS. — VERS A TERMINER. — LES PRÉNOMS. — LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 39. — LE LANGAGE FRANÇAIS, n° 39. — LES CURIOSITÉS, N° 36. — ÉNIGMES, N°s 95 à 97. — CHARADES, N°s 101 à 106. — LOGOGRIPHES, N°s 54, 55. — MOT CARRÉ — MOT CARRÉ SYLLABIQUE. — LES ÉTOILES. — LES USAGES MONDAINS. — RÉBUS. — ANAGRAMMES — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER

Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Alice et André Pouzol — Marie-Louise Daudé (au Vion, La Tour-du-Pin). — Alice Faye (Tours). — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Marguerite Destremx (Alais, Gard). — Valentine Hennet de Bernoville, Berthe Germ. — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant (Bruges, Belgique). — Raoul Digard — France et Marguerite de la Porte (Bilbao). — Charlotte, Bathilde, Pauline Chabrier. — Charles et Marie Borde, Joséphine et Thérèse Berthollé (Paris). — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Marie et Paul Bellot (Rochefort). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Les président. vice-président et secrétaire B. O. B., et les autres membres du Sphinx-Club. — Blanche Cornu de Chemiré. — Une habitante du désert. — Indolente et Linotte (Alais, Gard). — Les gens d'Avenay. — Les Grises (Reims). — Foolish-Trio (Paris). — Corvette et Goëlette (Rochefort sur-Mer). — Églantine-Marguerite et l'ami Fritz (Rochefort-sur-Mer). — Trois têtes dans un bonnet (Loir-et-Cher). — Marguerite, Elisabeth, Marie et Jeanne (Autriche). — Rochemont et Montvazon. — J. B. — Tourbillon. — Ricquebourg. — Mac-Madel (La Rochelle). — Un ouistiti. — Deux jeunes novices, José Y., Maria S. — Le capitaine Nemo, à bord du *Nautilus*. — Un débutant (château de Neufmesnil). — Bouquet d'orties. — Les amis du silence. — E. C. (Douai). — Minette, Riquet et Cie. — Nous trois (Versailles). — Guillaume, Anne-Marie, Henri, Henriette, Marguerite et Élisabeth. — Totinette et Cie (Passy). — Carmen. — Lormontaise. — Un banc d'huîtres. — L. T. et son frère. — Antoinette et Élisabeth (Alais, Gard) Louise de Brimbois. — Sœur Marguerite (Versailles). — G. G. et sa sœur. — *Signature omise.* — Princesse Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — Marguerite et Louise Lapoire. — Bouquet d'orties. — Nous autres (Nantes). — Suzanne et Marthe de Jussieu (Savoie). — Les Braves gens (Hérault). — Le capitaine Lotton et Kiou — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche). — Esméralda (Bukarest, Roumanie). — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne, Autriche). — Gymnase M. B. (Bukarest). — Une petite Mauresque d'Alger. — Deux cousines de Normandie, Blonde et Brune. — Isabelle et Gilbert. — Pervenche. — Violettes de Parme et Lilas blanc. — Le chevalier Printemps.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Marie et Marguerite Labuzan — André Gide et Cie. — Prince de Caramos (Mons, Belgique) — Edouard Leleux (lycée de Lille). — Alfred Hachette (Paris). — Marguerite Mercier-Lacombe. — Marie Gibert. — Théodore de Jebsheim (Alsace). — Noémie Ortigé (Tonnay-Charente). — Ernest de Givenchy (Moringhem). — Blanche Lyautey (Versailles). — Yves de Raismes. — Ch. Ebel (Nancy). — Alice Hébert (Mantes) — René Jenvresse et sa sœur. — Madeleine et Jeanne Proust (Paris). — A. Jully. — Hélène M. — Tircis Vieux-Bois (Montvert). — Un amateur. — Une chasseresse de papillons. — Dick Sand (Reims). — V. R. — E M. — Trois copains de Saint-Louis. — Futur ingénieur et futur bachelier français, A. L. et H. C. (collège Cuvier, Montbéliard). — Un Parisien (Paris). — Trois mouettes du bleu Léman. — Une jeune pie et une vieille corneille (Montpellier). — Une plume d'oie. — La mère Michel et son chat (château d'Auvers). — François et Gustave W. (Carpentras, Vaucluse) — Marie Truge et Vani (Vosges). — Deux copains du Lycée Charlemagne — La maîtresse d'un griffon russe. — Deux vendéennes. — Une blesoise. — Marie-Thérèse et Rose-de-Noel (Paris). — Petit Paul et sa sœur (Marseille). — Une dame génevoise. — Deux descendants d'un chevalier (Orléans). — R. et Marc D. (Thouars). — Sous les pins. — Une bonne fourchette, J. T. — Tiny, petit terrier noir. — Le Cercle des piocheurs. — Une pêcheuse de grenouilles. — Deux papillons. — Bénina et Rose (Montélimar, Drôme). — Une patineuse. — Très caps de Laouzétos. — Une savante par hasard (Nantes). — Fleur de mai (Orléans). — Prince Paul (Nantes). — La petite hirondelle et la petite Fauvette du Lys. — Trois mouettes de l'Adriatique. — Deux jeunes bourdonnettes (Versailles). — Deux petites sœurs. — Ginevra et son amie Meta (Paris). — Marie et Marthe (Châtellerault). — Un petit bouquet de myosotis des bords de la Cèze (Bességes, Gard). — Une bruyère de Passy — *Signature omise* (Bury). — *Plusieurs signatures omises.* — *Lettres sans indications.* — Carina. — Ducol (Suisse). — Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand). — Capitaine Hatteras, docteur Clawbonny. Bleuette des bords de l'Ilfovetu. — Ch. Ebel. — Alice Pluch (château de Saint-Ouen l'Aumône. — Trois violettes blesoises. — Une élève des Cours Fénelon (Poissy). — Blonde et Rousse. — Paul et Angélie de L. — Une plume d'oie. — Mariette Riedl de Seuenstern (Graz). — Hamlet.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 274

2 MARS 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SOLUTIONS

AVIS

Le 7° Concours *du* Journal de la Jeunesse *sera publié dans le* Supplément *du* 30 *mars* 1878. *Il sera clos le* 30 *avril suivant. Le résultat en sera publié dans le* Supplément *du* 25 *mai* 1878.

LES USAGES MONDAINS.

Le *Spencer* était une veste dégagée, ne descendant pas au-dessous de la taille.

M. Littré, dans son *Dictionnaire*, conjecture, au sujet de ce mot, que ce doit être un nom propre.

On raconte, en effet, que lord Spencer, le père du célèbre bibliophile, un jour d'hiver qu'il avait bu avec excès pendant son dîner, s'endormit sur une chaise, le dos tourné à la cheminée. Le feu prit à une redingote qu'il avait par-dessus son habit. Quand on l'éveilla, il n'y avait plus de remède; les pans de la redingote étaient consumés. Au lieu de l'ôter, il exigea qu'on la rognât avec des ciseaux, et il sortit en cet équipage. Les badauds de Londres, en le voyant, se persuadèrent que porter une veste par-dessus le frac était une mode nouvelle, et plusieurs de se faire faire des vestes à la *Spencer*.

Les femmes y vinrent à leur tour, et avec plus de raison, car le *Spencer* sur la robe faisait bon effet, tandis qu'il n'était que ridicule par-dessus un habit.

Cette absurdité passa en France, mais seulement du temps de l'Empire, tandis que le *Spencer* à l'usage des femmes eut la vogue dès l'an V de la République.

LE RIDICULE.

Le mot *Ridicule*, pris dans le sens de sac à ouvrage, est une corruption de cet autre terme *réticule*, formé lui-même de *reticulum*, diminutif de *rete*, qui veut dire filet. Ce terme d'antiquité romaine désignait à Rome le petit réseau qui servait de bonnet aux dames romaines et dont l'usage s'est reproduit de nos jours. On en trouve des modèles dans les peintures de Pompéi, et l'indication dans ce passage de Juvénal : « De ses grands cheveux elle remplit sa réticule d'or. »

Il désignait aussi un petit sac à mailles, servant à contenir différents objets, par exemple du pain, que cite Horace; des balles à jouer, d'après Ovide; des feuilles de rose sèches ou d'autres substances aromatiques, d'après Cicéron, dans ses discours contre Verrès.

C'était donc, dans ce dernier cas, une sorte de gibecière, et il s'est retrouvé en France, dans ce réticule ou sac à mailles que les dames commencèrent à porter vers le temps du Directoire, suspendu au bras, comme chez les Romains, par des rubans plus ou moins longs. Il a été le type de nos sacs à ouvrage actuels; on y serrait un mouchoir ou quelque ouvrage de broderie ou de tapisserie. Le nom de *réticule*, qu'il reçut dès le principe, dégénera bientôt en celui de *ridicule*. Est-ce par la malice des contemporains, ou simplement par corruption insensible du mot?... Toujours est-il que cette dernière dénomination (à laquelle on substitua un instant en 1811 celle de *petit-roi-de-Rome*), fut si bien admise, que sous la Restauration et même plus tard, on l'appliqua au sac à ouvrage des dames, bien qu'il ne ressemblât plus au réticule du Directoire ou de l'Empire.

On lit cette phrase dans un livre apocryphe intitulé : *Souvenirs de la marquise de Créquy :* —

« Je vous ai déjà dit que les femmes avaient repris l'usage des sacs à ouvrage, que les antiquaires appellent *Réticules*, attendu que ceux des dames romaines étaient formés en filet de réseau; mais les bourgeoises qui les portent disent toujours des *ridicules*. »

Ainsi donc les *ridicules*, qui eurent la vogue surtout à l'époque du Directoire, où toutes les modes étaient à l'imitation des modes romaines et grecques, ne furent dans le principe qu'une corruption bourgeoise du terme beaucoup plus savant et relevé de *réticules*.

LES CARROUSELS.

Avant d'apparaître en France, les carrousels avaient existé déjà chez les Goths, les Maures, les Espagnols et les Italiens. C'est de cette nation qu'ils nous vinrent, et c'est en 1605, à l'hôtel de Bourgogne, qu'on les voit pour la première fois en France.

A l'exemple des tournois, dont ils n'étaient plus que le simulacre, les carrousels étaient donnés soit en l'honneur des dames, soit pour célébrer un événement heureux, un fait mémorable d'une nature quelconque.

Il n'était pas de sujet qui ne pût se plier aux exigences des carrousels ; ainsi on y représentait la Prise de l'île de Chypre, le Jugement de Flore, le Triomphe du Soleil, et mille autres sujets tirés soit de la fable, soit de l'histoire. On alla même jusqu'à y représenter le Triomphe des vertus de saint François de Sales. Ce dernier carrousel eut lieu dans la ville de Grenoble, le 26 mai 1667, et le P. Ménestrier le décrit longuement.

Les naissances, les victoires et surtout les mariages étaient les principaux événements qui servaient de prétexte aux carrousels.

Pendant tout le XVII° siècle, les carrousels eurent une grande vogue, en Italie surtout, où ils se répétaient presque tous les ans. A Florence, on représenta sur l'Arno l'expédition des Argonautes; et en hiver, ce fleuve étant gelé, on organisa sur la glace un carrousel en traîneaux et en patins. On en donnait très-souvent à Turin, et une fois on en vit un sur le lac qui domine les hauteurs du Mont-Cenis.

Les carrousels sont une espèce de jeu militaire que l'on a quelquefois confondu avec les tournois. Dans ceux-ci, dont l'origine est beaucoup plus ancienne, chaque chevalier se choisissait un ou plusieurs adversaires, et il s'établissait entre eux une lutte quelquefois sanglante. Dans les carrousels il ne s'agissait que de déployer la force et l'adresse nécessaires pour obtenir une victoire toute pacifique donta ucun accident funeste ne venait diminuer le prix. Ces spectacles, toujours pompeux et donnés dans des occasions solennelles, se composaient d'une suite d'exercices à cheval exécutés par divers quadrilles, entremêlés de représentations, et où figuraient des machines ingénieuses, introduites par des Italiens qui y excellaient. On s'y exerçait surtout à courre des bagues ou des têtes, c'est-à-dire à enlever à la pointe de la lance ou de l'épée une suite d'anneaux suspendus (d'où est venu notre jeu de bagues), et des têtes de carton représentant d'ordinaire des Maures des Turcs. Ce dernier genre d'exercice fut connu seulement en France sous Louis XIV. On peut reporter l'origine des carrousels proprement dits, du moins en France, au delà du règne de Henri IV. Il y en a eu de fort brillants sous Louis XIII. Les Mémoires de Mme de Motteville en donnent une description détaillée. Ils doivent être regardés comme une dégénération des tournois et comme ayant remplacé ces exercices dangereux, après la mort tragique de Henri II. On ne doit pas s'arrêter à l'opinion de quelques écrivains qui ont fait remonter les carrousels à la plus haute antiquité, et qui désignent sous ce nom les fêtes des Grecs et des Romains, et surtout les jeux de cirque. C'est aussi des Italiens que nous est venu le nom de carrousel, dérivé de *carreselo* ou de *carrozze*, d'où carrosse, désignant les chars employés dans ces solennités. Une autre étymologie fait venir carrousel de l'espagnol *carro del sol*, char du Soleil, en latin, *currus solis*.

Deux carrousels célèbres furent donnés par Louis XIV en l'honneur de Mlle de La Vallière, à Paris, en 1662, et à Versailles deux ans plus tard. Les seigneurs de la cour déployèrent dans ces deux occasions un luxe inouï, et cherchèrent à s'effacer mutuellement par la magnificence de leurs costumes antiques et le choix de leurs devises, composées par Benserade. L'emplacement où la première de ces deux fêtes eut lieu, en face du château des Tuileries, a retenu le nom de Place du Carrousel. Cette espèce de divertissement s'est renouvelé à des époques assez modernes.

En 1828, l'École de cavalerie de Saumur donna à la duchesse de Berry une fête de ce genre. Les officiers, avec l'uniforme particulier de leur arme, se livrèrent à divers jeux d'adresse et d'équitation, et les mieux faisant reçurent le prix des mains de la princesse; elle y trouva un si grand plaisir qu'elle fit recommencer la fête le lendemain, au moment de son départ.

Ces divertissement cessèrent d'être à la mode au XVIII° siècle; dans la suite, les carrousels princiers devinrent très-rares; le dernier eut lieu en 1847, en Angleterre, à Eglington. Il fut donné par l'aristocratie anglaise, qui déploya en cette occasion un luxe inouï de costumes étincelants d'argent, d'or et de pierreries. Quelques étrangers furent admis parmi les combattants.

LES CURIOSITÉS.

N° 36.

N° 1. — 1° Manchester; 2° Birmingham; 3° Sheffield; 4° Leeds; 5° Newcastle; 6° Stoke on Trent. — N° 2. — Sous Charles V. Il la fit placer sur la tour de son palais. — N° 3. — Clovis aux traîtres qui se plaignaient d'avoir été payés avec du cuivre doré, et non avec de l'or

— N° 4. — Cicéron, parlant de César. — N° 5. — Octave. — N° 6. — Louis XI. — N° 7. — Robert d'Artois. — N° 8. — Charles le Téméraire. — N° 9. — Jacques II d'Ecosse. — N° 10. — Salvino de Florence, au XIIIe siècle. — N° 11. — Charlemagne. — N° 12. — Pompée.

N° 37.

N° 1. — La couronne lombarde est en or et enrichie de pierreries; seulement, dans l'intérieur, il y a un mince cercle de fer, qu'on dit être fait de l'un des clous de la Croix de Jésus-Christ. — N° 2. — Charles VIII, roi de France. — N° 3. — Philippe, roi de Macédoine. — N° 4. — Philippe, roi de Macédoine. — N° 5. — Alexandre le Grand. — N° 6. — Charles Ier. — N° 7. — Italie. Belgique. Suisse. Grèce. — N° 8. — Denys Poillot, né à Autun, président au Parlement de Paris, député aux Etats généraux, en 1506, à François Ier, qui, pour recouvrer la liberté, voulait céder la Bourgogne à Charles-Quint. — N° 9. — Oraisons funèbres : 1° L'évêque d'Auxerre; 2° Guillaume Petit, confesseur de Louis XII; 3° Pierre du Châtel, évêque de Mâcon; 4° Géramne de la Rivière. — N° 10. — Le marquis de Pastoret. — N° 11. — Charles IX.

LES SURPRISES.

(Supplément antérieur.)

0	0	0	0	0	*
0	0	0	0	0	*
0	0	0	0	0	*
0	0	0	0	0	*
0	0	0	0	0	*
*	*	*	*	*	0

NOTA. — Il y a d'autres solutions : nous donnons la plus simple.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

Solutions

GEN-E-SE	+	E- TOI - LE	+	SE- LE - NÉ
——	+	E- SPA - CE	+	SE- CE -SSION
——	+	E- RI - CA	+	SE- CA -TEUR
——	+	E- TI -QUE	+	SE- QUE -STRE
——	+	E- PO -QUE	+	——
——	+	E- VE -QUE	+	——
——	+	E- PI -QUE	+	——
——	+	E- TU - VE	+	——
——	+	E- PA - VE	+	SE- VE - RE
——	+	E-PREU- VE	+	——
——	+	E- VI -DENT	+	——
——	+	E- XA -MEN	+	SÉ-DENT-AIRE
——	+	E- CU - ME	+	SE- MON - CE
——	+	E- QUE -RRE	+	SE- ME -STRE
——	+	E- STÉ - VÉ	+	SE- RRE-FREIN
——	+	E- NIG - ME	+	SE- VE - RE
——	+	E- CU - ME	+	SE- ME - LE
——	+	E-TREN- NE	+	SÉ- NE -CHAL
——	+	E- TIEN - NE	+	——
——	+	——	+	SE- NES - TRE
——	+	——	+	SE- NE - QUE
——	+	——	+	SE- NE - VE
——	+	E- TU - DE	+	SE- DE - CIAS
——	+	E- XO - DE	+	——
——	+	E- PO - DE	+	——
——	+	E- GI - DE	+	——

LES PRÉNOMS.

GEORGES. — Laboureur.

EDMOND., EDGARD., EDOUARD., OSMOND. — Tous ces noms viennent de la même racine *Ed*, qui veut dire riche, et *mond*, *gard*, *ouard*, qui veulent dire gardien, d'où *gardien de richesses*.

PIERRE. — Rocher.

PAUL. — Petit.

LOUIS, dérivé de CLOVIS. — Brillant, courageux.

ADELE. — Noble.

ALPHONSE. — Qui est favorable à tout le monde.

BÉATRIX. — La bienheureuse.

BETTINA ou ÉLISABETH. — Qui se repose en Dieu.

GUSTAVE. — Le bâton de la guerre.

JEAN. — Favori de Dieu.

LE LANGAGE FRANÇAIS

MYOSOTIS

Cette petite fleur, qui croît au bord des ruisseaux, est connue dans toutes les langues sous le nom de « *Ne m'oubliez pas* ». Ce nom lui vient d'une légende :

Deux fiancés se promenant au bord d'une rivière aperçurent les petites étoiles bleues. La jeune fille voulut en cueillir; le jeune homme se précipita et tomba dans l'eau. Il n'eut que le temps de lui jeter une fleur, en criant : « *Ne m'oubliez pas.* »

Le myosotis est l'emblème du souvenir. Pendant que nous ne rattachons à ce mot que des pensées gracieuses, nous oublions l'origine de son vrai nom *myosotis*. Cette origine est bien loin d'être poétique, car *myosotis* vient de deux mots grecs, qui signifient prosaïquement *oreille de souris*.

CAMÉLIA.

Cette fleur tire son nom du Père *Camelli* ou *Kamel*, qui le premier la rapporta en Europe, au commencement du XVIIIe siècle.

MENTEUR COMME UN ARRACHEUR DE DENTS.

Les charlatans qui, aux foires, arrachent les dents, promettaient de ne faire aucun mal aux patients. Les victimes n'en souffraient pas moins cruellement; mais leurs cris étaient étouffés par le tapage étourdissant que faisait le tambour au moment de l'exécution. De là le dicton : « *Menteur comme un arracheur de dents.* »

LA LAME USE LE FOURREAU.

M. de Bonald donne de ce proverbe l'explication suivante :

Lorsqu'on dit proverbialement que la lame use le fourreau, on ne fait qu'annoncer une vérité certaine en physiologie autant qu'en morale, et je crois que la première cause et la plus active de la dissolution tantôt hâtée, tantôt plus lente de nos organes, est leur faiblesse relativement à la force de la volonté et aux exigences continuelles de ce maître impérieux. De là, ces désirs qui nous tourmentent, ces efforts qui nous consument, ces chimères de plaisirs ou de travaux qui font le malheur des méchants et le désespoir des gens de bien, et cette lutte éternelle de l'homme intérieur contre l'homme extérieur, rebelle par impuissance aux volontés de l'âme, et dont la force apparente, comparée à celle de l'âme, n'est jamais qu'une faiblesse réelle.

MARIONNETTE.

Marionnette, radical *Marion*, diminutif de *Marie*.

Petite figure humaine, en bois ou en carton, qu'un saltimbanque, caché derrière un petit théâtre, fait mouvoir par des ressorts ou simplement à la main. Rien de plus populaire que le nom et la renommée de ces petites figures. Leur antiquité n'est pas moins grande; les Grecs les connaissaient sous le nom de *neurospata*, et les Romains sous celui d'*imagunculæ, simulacra oscilla*. Les Italiens, les Napolitains surtout, qui les adoptèrent avec enthousiasme, leur donnèrent le nom de *puppi* et de *fantoccini*. Le fameux Pulcinello peut être regardé comme le chef de cette troupe bouffonne. En France, les marionnettes ne furent connues que sous Charles IX. Ce nom leur fut donné par leur inventeur, ou plutôt leur introducteur, soit qu'il se nommât lui-même Marion, soit que, comme d'autres le prétendent, il les ait appelées ainsi en l'honneur de sa femme Marie.

L'un des successeurs de Tabarin, Jean Brioché, empirique et dentiste en plein vent, augmenta encore leur vogue par son théâtre nomade, établi tour à tour sur le Pont-Neuf, les places publiques et les boulevards. Plus tard Séraphin, et de nos jours le mécanicien Pierre, ont su perfectionner leur construction ainsi que leur jeu.

La première mention qu'on rencontre du mot marionnettes est fournie par les *Sérées* de Guillaume Boucher, publiées en 1584 et en 1608. On lit dans la huitième sérée, qui traite des boiteux, boiteuses et aveugles :

« ... Et luy veut dire qu'on trouvoit aux badineries. bostelleries et marionnettes Tabary, Jehan des Vignes et Franc-à-Tripe, toujours boiteux, et le badin ès-farce de France, bossu, faisant tous ces contrefaicts quelques tours de champicerie sur les théâtres. »

Les anciens n'ont pas été sans connaître des sortes de poupées articulées ayant quelque rapport avec nos marionnettes. En Égypte, dans les fêtes d'Osiris, on promenait de petits spécimens de statuaire mobile. La Grèce eut aussi les siens. Dans les pompes religieuses et quelquefois dans les triomphes, les Romains portaient, soit en avant, soit à la suite du défilé, entre autres ridicules et formidables marionnettes, des *lamiæ*, assez semblables aux gargouilles de nos anciennes processions, puis s'avançait le mangeur d'enfants (*manducus*), monstre à tête humaine, type colossal du *Mâche-croûte* lyonnais et du *Croquemitaine* parisien.

Le rôle des marionnettes fut donc d'abord sérieux; elles servaient aux pompes des religions; mais elles ne tardèrent pas à recevoir leur destination véritable, qui est l'amusement des petits et des grands enfants. Les artistes dionysiaques tiraient de bonnes recettes de leurs théâtres ambulants.

Les Athéniens s'éprirent d'un tel engouement pour les marionnettes, après la décadence du drame, que les archontes autorisèrent la production des acteurs de bois sur le théâtre de Bacchus. Athénée nous l'apprend, non sans un certain mépris, en décrivant son banquet des sophistes, et nous fait connaître le nom du névrospate Pothin.

On trouve les théâtres populaires de marionnettes établis en France à la fin du XVIe siècle, sans que rien autorise à considérer leur introduction comme étant alors récente, ni que rien permette de dire quels personnages y étaient représentés avant cette époque. Le théâtre comique était illustré chez nous par Jehan des Vignes, Franc-à-Tripe, Tabary, qui fut peut-être un aïeul de Tabarin. Les marionnettes durent revêtir l'accoutrement de ces personnages. Jehan des Vignes, entre autres, sous le nom altéré de Jean de la Ville, devint un bonhomme de bois, haut de huit à onze centimètres, composé de plusieurs morceaux qui s'emboîtent et se démontent, et que les joueurs de gobelets escamotent. C'est le pantin appelé encore *godenot*.

C'est à une époque un peu plus récente, et seulement après que des improvisateurs, venus d'Italie et fixés en France sous Henri IV, eurent naturalisé chez nous divers types étrangers, qu'apparurent sur la scène de nos marionnettes les types plus ou moins nationaux d'Arlequin, de Pierrot, de Pantalon, de la mère Gigogne et de Polichinelle.

Au XVIIIe siècle, les marionnettes étaient fort en faveur dans le grand monde. Malézieu, de l'Académie française, ne dédaigna pas d'écrire des comédies de marionnettes, qui se jouèrent chez la duchesse du Maine.

Bientôt la mode des marionnettes de société devint générale. La passion de François de Nantes et de Charles Nodier pour ce genre de spectacle est connu. De nos jours, un de nos grands écrivains se montrait passionné pour ce divertissement, et possédait un théâtre de marionnettes dans son château.

HARICOT DE MOUTON.

Autrefois une *haligote* était une pièce, un petit morceau, et *haligoter* signifiait mettre en pièces, en morceaux. Par corruption, ces deux mots sont devenus *haricot*, *haricoter*, et c'est ainsi qu'un ragoût dans lequel le mouton a été coupé en morceaux a été appelé un *haricot de mouton*.

LES BOUTS-RIMÉS

MARBRES. ARBRES. AMERS. CHERS.

L'automne, en détachant les feuilles de nos arbres,
Nous rappelle les morts qui dorment sous les marbres;
Pour apaiser leur ombre et nos regrets amers,
Souvenons-nous de ceux qui nous furent si chers.

Les amies.

HIRONDELLE. AILE. LONGTEMPS. PRINTEMPS.

Ma gentille hirondelle,
Vers un nouveau printemps
Tu fuis à tire d'aile :
Ne reste pas longtemps.

Marie Sales.

FANEE. JOURNÉE. DESTIN. MATIN.

La fleur de ma vie est fanée,
Il fut rapide, mon destin;
De mon orageuse journée
Le soir toucha presque au matin.

Trilby.

LOISIR. PLAISIR. TRAVAILLER. BAILLER.

Par exception, nous avons donné quatre rimes masculines. On sait que, d'après les règles de la versification, les rimes masculines doivent être alternées ou croisées avec des rimes féminines.

N° 1.

Je changerais ma muse avec plaisir;
A quoi sert-elle?... Eprise de loisir,
Elle repose, et, s'il faut travailler,
Elle s'envole et me laisse bâiller.

Raoul Digard.

N° 2.

Le désœuvré, qui perd tout son temps à bâiller
Aux corneilles, sans travailler,
Ne peut connaître le plaisir,
Après le poids du jour, d'un bienfaisant loisir.

Marguerite Biret.

N° 3.

Variante :

Après un bon travail on a droit au plaisir,
Après un sain plaisir on doit mieux travailler.

Les Braves gens (Hérault).

N° 4.

Variante :

Après la peine, le plaisir.

Esméralda.

N° 5.

Il est sûr que l'ennui naît de trop de loisir;
Mais bien que le travail centuple le plaisir,
Maint écolier peu sage, au lieu de travailler,
Décroche sa mâchoire à force de bâiller.

Signature omise.

N° 6.

Lorsqu'est venu pour toi le moment du loisir,
J'aime, mon cher enfant, te voir tout au plaisir;
Mais ce que j'aime peu, c'est de te voir bâiller,
La tête dans tes mains au lieu de travailler.

Henri Turot.

ETRENNES. REINES. BIJOUX. JOUJOUX.

N° 1.

Quand j'étais enfant, pour étrennes,
On m'avait donné des joujoux,
Figurant des rois et des reines,
Chamarrés d'or et de bijoux.

Les rois étaient si beaux, les reines
Si charmantes sous leurs bijoux,
Que j'avais, le soir des étrennes,
Déjà cassé tous mes joujoux.

Il ne me restait pour étrennes,
Que les débris de mes joujoux,
Morceaux de rois, fragments de reines,
Mêlés au cuivre des bijoux.

J'aimais trop mes rois et mes reines,
Et j'admirais trop leurs bijoux;
A voir de trop près mes étrennes,
J'avais disloqué mes joujoux.

Comme je pleurais mes étrennes,
Ma mère me dit : « Tes joujoux
Étaient en carton, et tes reines
Ne portaient que de faux bijoux. »

Rien donc n'était vrai, rois ni reines,
Sceptres, couronnes, ni bijoux.
« Pourquoi, pensais-je, à mes étrennes
M'avoir donné de tels joujoux? »

Mais dès lors, en guise d'étrennes,
Combien j'ai reçu de joujoux,
Me rappelant mes pauvres reines,
Mes tristes rois et leurs bijoux!

Propos tels qu'on les tient aux reines,
Et pour cadeaux de vrais bijoux,
Chacun m'apportait ses étrennes :
Que de cœurs j'avais pour joujoux.

Mais à voir de près mes étrennes, —
Ces cœurs, — le carton des joujoux
Apparaissait, et, de mes reines,
Moins menteurs étaient les bijoux.

Princesse Sophie de Metternich.

N° 2.

Mes amis, mes enfants, c'est l'Ange des étrennes,
Dans vos petits souliers qui range les joujoux,
Les livres, les albums, les bonbons, les bijoux,
Qui vous font plus heureux que les rois et les reines.

Hélène Floresco.

N° 3.

Plus heureuse cent fois que les plus nobles reines
Dont le front est paré de fleurs et de bijoux,
Plus fière que l'enfant admirant ses joujoux,
J'ai reçu du *Concours* un prix pour mes étrennes.

Sophie Filiti.

N° 4.

Plus heureux que rois et reines,
Enfants, le jour des étrennes,
Sautez, dansez, chers bijoux,
Soyez tout à vos joujoux.

Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg.

N° 5.

Hélas! il est passé le beau mois des étrennes,
Plus de gâteaux des rois, plus de joyeuses reines,
Plus de fronts de quinze ans à parer de bijoux,
Plus d'enfantines voix nous criant : Des joujoux!

Un débutant.

N° 6.

Salut, nouvelle année, heureux jour des étrennes
On aimait autrefois les bonbons, les joujoux;
Mais les temps sont changés, et nos petites reines
Les laissent aux bébés et veulent des bijoux.

Signature omise.

N° 7.

Les plus fières beautés et les plus nobles reines,
Plus tard donneraient bien sans regret leurs bijoux,
Pour revenir au temps envolé des étrennes,
Des baisers maternels et des brillants joujoux.

Minette, Riquet et Cie.

N° 8.

Une autre Cornélie, au beau jour des étrennes,
Au milieu des cadeaux, des écrins, des joujoux,
Baisant au front deux sœurs, belles comme des reines,
Disait en les montrant : « Les voilà, mes bijoux. »

Signature omise.

N° 9.

On m'a donné pour mes étrennes,
Un souvenir digne des reines;
Devinez donc. Est-ce un joujou?
C'est un griffon nommé Bijou.

Suzanne et Madeleine du Chalet.

N° 10.

Au jour de l'an, petites reines,
Il vous faut de riches bijoux;
Plus modeste, pour mes étrennes,
Il ne me faut que des joujoux.

Cercle des piocheurs. J. Riollot et ses camarades.

N° 11.

A chaque âge, nouveaux joujoux :
Les jeunes filles, aux étrennes,
Se parent de nouveaux bijoux
Comme des reines.

Isabelle Pierson.

N° 12.

A chacun ses étrennes :
Les hommages aux reines,
Aux femmes les bijoux,
Aux bébés les joujoux.

Madeleine Lemazurier.

N° 13.

Une poupée et des joujoux,
A dix ans voilà vos étrennes;
A vingt ans il faut des bijoux :
Vous êtes reines.

Augustin Ferrand.

N° 14.

Au jour fortuné des étrennes,
Jeanne et Marthe, mes chers bijoux,
En voyant tous ces beaux joujoux,
Sont plus heureuses que des reines.

Jeanne, Marthe et Henri, trois bons amis.

N° 15.

Au gui-l'an-neuf! C'est le jour des étrennes,
Papa, maman, donnez-nous des bijoux.
— C'est bien trop tôt, chères petites reines,
En attendant vous aurez des joujoux. »

Raoul Digard.

N° 16.

Enfin il est venu, ce beau jour des étrennes,
Où vont pleuvoir sur vous et jouets et bijoux;
Mignonnes, ce jour-là vous êtes bien les reines
Du pays des joujoux.

Blanche Schwingrouber.

N° 17.

A quoi bon des joujoux,
Des parures de reines?
Des fleurs sont mes bijoux,
Des baisers mes étrennes.

Bleuette des bords de l'Ilfovetu.

(A suivre.)

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du JOURNAL DE LA JEUNESSE,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

AVIS

Le 7e Concours *du* Journal de la Jeunesse *sera publié dans le* Supplément *du 30 mars* 1878. *Il sera clos le* 30 *avril suivant. Le résultat en sera publié dans le* Supplément *du* 25 *mai* 1878.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 62.

⁂ 512506 ⁂ 706 ⁂ V02806 ⁂ W7066095 ⁂ 74 ⁂ X089300 ⁂ 520 ⁂

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 75.

N° 1. — N** d***** c********* s** l* s*** d* l* v**, c**** l** o***** s'a******** a* d***** d* s*****

N° 2. — L** s********* s*** c**** l** é******** d* f** o* d* s***; p*** e* t**** p****, i* s***** d* l** p****** p** l* b** b***

N° 3. — L* r****** s******* l** d********, l* c****** l** c*****, l* p******* l** s*******

N° 4. — L'a**** n* p****** p** s** b***, c'e** s** b*** q** l* p******

N° 5. — L** r******* s*** d** c****** q** m*******

N° 6. — E* f*******, o* d****** f*******

N° 7. — S****, m*******.

N° 8. — L* b***** n'e** p** c**** q** p**** e* p**** b*******, m*** c**** q**. p****; p*** q*'i* n* p****

N° 9. — Problème espagnol :

U** b******* s* g***** p*** a******* q*'u** p*****

N° 10 — Q**** l* p******* e** c**** i* f***** n** è******, l* m****** l* g**** a**** l'a**** a*****

N° 11. — R*** n* s*** d* c*****, i* f*** p***** à l'h****

N° 12. — Proverbe russe :

O* r***** l** g*** s**** l*** h****, e* o* l** r******** s**** l*** m*****

Communications : Un ouistiti, n° 1. — Berthe Hantraye (Louvigné du désert), n° 2. — Guillaume Danloux, n° 3. — La mère Michel et son chat (château d'Auzers). — Marie et Marguerite Labuzan, n° 4. — Sœur Marguerite, n° 5. — Carmen, nos 6, 7. — Bouquet d'orties, n° 8. — Sur les côtes de l'Adriatique, n° 9 — Trois Esquimaux de Paris, n° 10. Trois mouettes du bleu Léman, n° 11. — Divers correspondants, n° 12.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 74.

CONSONNES

N° 1. —

L — vn — *pnn — rgn — sr — ts — ls — *gs — sn — tmpl — *st — dns — ls — **rs — prt — sr — ds — ngs — *ll — ft — *t — rvnt — *ll — plc — *n — mrtl — hr — sr — *n — bchr — dmn — sr — *n — **tl

Communication : Charlotte, Bathilde, Pauline Chabrier.

N° 2. —

EPITAPHE D'UN CHAT

C-gt — *Minaud Raton* — c — cht — *ncmprbl — *nvrs — rts — *t — srs — tjrs — *mptbl — vctm — d — dvr — l — ptt — *l — s'*st — css — bntt — *l — *n — *st — mrt — * — prt — *rrprbl — rptns — ts — *n — chr — ** — pvr — trpss — rqsct — *n — pc.

Communication : Un vieux caniche réactionnaire.

N° 3. —

SUR UNE MAISON DE JEU.

*l — *st — trs — prts — * — ct — *ntr l'*spr — l'*nfm — *t — l — mrt — c'*st — pr — l — prmr — q'*n — *ntr — c'*st — pr — ls — dx — **trs — q'*n — srt.

Communication : Divers correspondants.

RÉBUS



VOYELLES.

N° 1. —

U* — *o**ué*a** — *u* — *e* — *e**o***a** — u* — *i*a*e, — *e — **ai*a — *e — *o*eu*. — *e — *i*a*e, — *o**e — **a**, — *ui — *i* : — *e — *ui* — *o*eu*, — *'aya** — *u'u*e — **é*a*e; — *i — *'a*ai* — *e** — *ai**eau*, — *e — *e*ai* — *o**ué'a**

Communication : Le petit bonhomme d'Évreux.

N° 2. —

E**e — eu* — *u — *u*e*ie* — e**o**é — *e* — *e**ie**e*, — **u*ô* — *ue — *e — *e***e* — au — *o'i* *e* — *ai** — *e**e*

Communication : Marguerite Destremx (Alais, Gard).

N° 3. —

*e — *e*** — e** — *é*e*i* — *'*eu*eu*e — e**é*ie**e; — *o* — *e*è*e e** — *a**i*, — *ai* — i* — e** — *ie* — *e**ai*

Communications : A. L. M. Louvet.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 42.

Sans culture éclose, ma poésie blanche, ainsi que l'églantier embaume le désert; si, quand la nature pleure, sa fleur se flétrit, aux buissons du sentier Mai la voit reparaître. Ma poésie blanche est la tranquille lune qui, loin du monde réel rêve dans l'éther; si un agile nuage flotte parfois sur elle, bientôt plus pur son front argente encore le ciel. Ma poésie blanche est le flot plein d'écume qui des jours et des siècles ronge le rocher; leur haine se consume en vain pour le dompter; il est vaincu, c'est vrai, mais toujours il revient.

Communication : Un hibou et trois chouettes (château de Nicolsbourg, Moravie).

LES BOUTS-RIMÉS

Monde.	*Orgueil.*
Onde.	*Cercueil.*

VERS A TERMINER.

Son courage l'a fait admirer de ——
Il eut des ennemis, mais il triompha d'——
Les rois qu'il défendit sont au nombre de ——
Pour Louis, son grand cœur se serait mis en ——
Des victoires par eau, il gagna plus de ——
Il fut fort comme Hercule et beau comme ——
Pleurez, braves soldats, ce grand homme *hic* ——
Il mourut en novembre et de ce mois le ——
Strasbourg contient son corps en un tombeau tout ——
Pour tant de *Te Deum*, pas un ——

Communication : Joséphine et Thérèse Bertholle Charles et Marie Borde (Paris).

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine du *Mouchoir?*

Communication : Prince de Caramos (Mons, Belgique).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 42.

Quelle est l'origine des mots géographiques :

Nos 1. — PERCHE.	Nos 5. — PLESSIS.
2. — MARCHES.	6. — MÉNIL.
3. — QUIMPER.	7. — ALPES.
4. — DOUBS.	8. — CHAMPAGNE.

Communication : Signature omise.

LES CURIOSITÉS

N° 1. — Épitaphe royale :
« La fortune lui avait donné un royaume et refusé du pain. »

N° 2. — Quelle est la femme célèbre de l'antiquité qui fut surnommée *la Philosophe?*

N° 3. — « Quand je verrais entrer la Mort par la fenêtre, je ne voudrais pas sortir par la porte pour fuir. »

N° 4. — « Mais il pleut donc des Flamands. »

N° 5. — « Faites passer nos Génois devant, et commencez la bataille, au nom de Dieu et de monseigneur Saint-Denis.

N° 6. — « Mon cousin de Bourgogne élève à sa cour un renard qui mangera ses poules. »

N° 7. — « Il est impossible de perdre plus gaiement un royaume. »

N° 8. — « Réunissons-nous pour mettre fin à la tyrannie; il sera temps après cela d'élire un prince pour nous gouverner. »

N° 9. — Quelle est la reine à laquelle Clément Marot adressait ces vers :

Au ciel, madame, je crie,
Et Dieu prie,
Vous faire voir, au printemps,
Frère et mari si contents
Que tout rie.

N° 10. — « Sire, votre armée a pris plus d'étendards et de drapeaux qu'elle n'a perdu de simples soldats. »

N° 11. — Quelle période historique les Italiens ont-ils désignée sous le nom de *Captivité de Babylone?*

N° 12. — Quelle est la date du premier *Annuaire?*

N° 13. — « Les conseillers des rois devraient être des rois, ou avoir du moins des sentiments royaux. »

Communications : Raoul Digard, n[os] 1, 2 et 11. — Marie Hischmann (Paris), n° 3. — Marguerite et Louise Lapoire, n[os] 4 et 5. — Le neveu de l'oncle Placide, n° 6. — Sarah et Andrée Bouscatel, n° 7. — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette (Bruges), n[os] 8 et 13. — Deux élèves de Louis-le-Grand, n° 9. — Maurice Allard Versailles, n° 10. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen), n° 12.

MARCHE DU CAVALIER

mois	aux	son	aux	la	d'oi	le	voix
la	des	de	se	ai	et	ter	chants
urant	elle	et	de	te	vient	des	dir
buis	ra	l'e	quand	hi	les	des	guet
vol	effle	de	co	au	a	ver	res
pi	sons	ant	ron	aux	fait	sou	vril
le	ti	tent	ro	ri	par	ri	re
par	sur	del	ge	les	se	res	ses

Communication : Deux jeunes novices. — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'échecs (*Dessin*).

LES SURPRISES.

Plaisanterie d'école :

Un navire de commerce revient d'Amérique avec une cargaison de sucre et de café; il a à bord cinquante passagers et vingt hommes d'équipage; sa vitesse moyenne est de cinq milles à l'heure; il est en vue de Marseille; quel est l'âge du capitaine?

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 42.

Quels sont les quatre voyageurs contemporains qui ont exploré l'Afrique, et dont les initiales forment le mot :

CLOS?

Communication : Anne M. Dupré.

LES PRÉNOMS

Quelle est l'origine des prénoms :

N[os] 1. — AGNES. N[os] 4. — AGATHE.
2. — EUGENIE. 5. — LUCIE.
3. — EULALIE. 6. — SOLA.

Communications : Marie-Louise Dande (château du Vion, La Tour du Pin), n[os] 1 à 5. — Tilby, n° 6.

ANAGRAMMES.

Roi de France :

CHER, MANGE-LA.

Commmunication : Un ouistiti.

LES DEVISES.

N° 1. — « *Fais ton devoir.* »
N[os] 2. — « *Ne peur, n'espoir.*
N° 3. — « *Reine des parterres, servante du ciel.* »

Communication : Un ouistiti.

ÉNIGMES.

N° 101.

Nous sommes d'un grand usage
Dans un très-petit ménage;
On nous vend, sans nous compter,
A qui veut nous acheter;
Et tous les jours, sur la brune,
De nous il périt quelqu'une,
Qui laisse, en finissant son sort,
De la fumée après sa mort.

Communication : Jambta (Vitry).

N° 102.

Tel que l'arbre qui, dans Eden,
Fut fatal à nos premiers pères,
Je produis des poisons ou des fruits salutaires,
Je fais le mal, je fais le bien.
Comme cet arbre j'ai des feuilles,
Mais sans avoir de tronc, de branches comme lui,
C'est dans mon sein pourtant, lecteur, que tu recueilles
La vérité, l'erreur, le plaisir ou l'ennui.

Communication : Une habitante du désert.

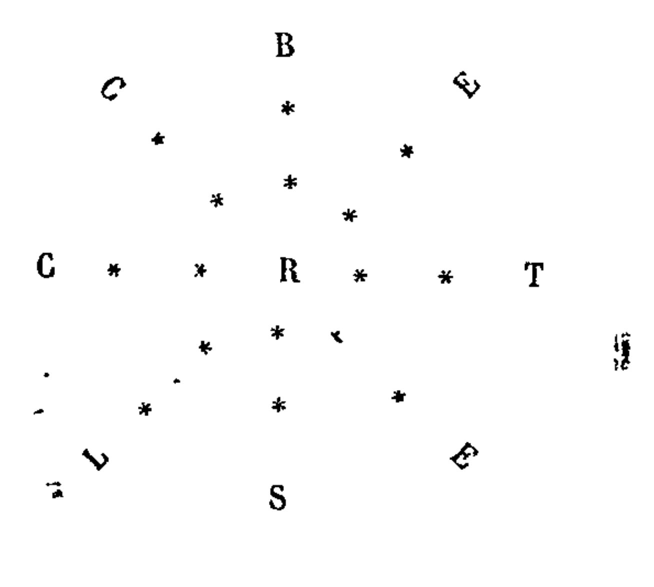
N° 103.

Nous sommes deux jumeaux,
Fort semblables, égaux;
Pour prendre le dessus,
Le plus pauvre est celui qui s'élève le plus.

Communication : Vicomte de Solutié.

LES ÉTOILES

N° 1. — Une ville. N° 3. — Une vertu.
N° 2. — Une constellation. N° 4. — Une Romaine.



Communication : Fleur de Mai.

CHARADES.

N° 111.

Mon premier a souvent égalé la nature;
Mon second, beau tissu, peut servir de parure;
Vous trouverez mon tout dans chaque mobilier;
Il renferme parfois dans ses flancs mon entier.

Communication : Charles Portalis.

N° 112.

Mon premier compte dans la gamme;
Mon second, adjectif, si l'on vous l'appliquait,
Jeune lecteur, vous fâcherait
Comme une mordante épigramme;
A l'article pronom figure mon dernier;
Modeste en son gain, mon entier
Tourne, soir et matin, une roue importune,
Et ce n'est pas, hélas! celle de la fortune.

Communication : Sidonie, Caroline, et Marie-Henriette Coppieters 't Wallant (Bruges).

LOGOGRIPHES.

N° 58.

Sur six pieds, quand je suis et jeune, et frais, et rose,
Un sourire m'anime et l'on aime à me voir;
Deux pieds de moins, je suis l'ami de tout devoir,
Grave souvent, mais sans être morose;
Si d'un tel changement tu demandes la cause,
Retranche encore un pied, tu pourras la savoir.

Communication : Trois têtes dans un bonnet.

N° 59

Je suis un animal sobre, fidèle, utile;
Je renferme en mon sein ce qui me sert d'asile;
Bien plus, en moi l'on trouve un empire important,
Très-voisin du Japon, borné de l'Indoustan;
Un pied de moins, reviens au midi de la France,
Mon doux climat promet santé, vie, espérance.

Communication : René Jenvresse et sa sœur.

N° 60.

Je suis ce qu'en tous lieux bien du monde aime à faire;
Jetez ma tête à bas, je suis tout le contraire.

Communication : Petite amognonne.

N° 61.

Chez moi le nautonier se trouve en assurance;
Renversé, je deviens de la surabondance.

Communication : Totinette et C[ie] (Passy).

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Construire un mot carré syllabique sur

CHA	RA	DE
RA	*	*
DE	*	*

Communication : Linden Villa (Jersey).

MOT CARRÉ.

Mon premier, nom d'une bataille,
Nom d'une ville, nom d'un pont;
Pour le marché qu'il fit, on raille
La mémoire de mon second;
Parfum célèbre, mon troisième;
Département, mon quatrième.

Communication : Loisau.

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Dans ses débuts, souvent un trop jeune avocat,
S'il est trop mon premier compromet mon troisième,
Et lui fait payer cher un léger attentat;
Dans sa course le temps emporte mon deuxième.

Communication : Marie-Louise Daudé (château du Vion, La Tour du Pin).

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE
SOLUTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

Nº 61.

Cinq voyelles, une consonne,
En français composent mon nom,
Et je porte sur ma personne
De quoi l'écrire sans crayon.

RÉPONSE : OISEAU.

PROBLÈMES POINTÉS.
(CHIFFRE DE STERNE.)

Nº 75.

Nº 1. — La femme est une fleur qui n'exhale son parfum qu'à l'ombre.

Nº 2. — Défiez-vous de deux traîtres : l'ennui et l'impatience.

Nº 3. —

Les plaisirs les plus doux ne vont pas sans tristesse.

Proverbe chinois :

Nº 4. — Sur cent projets d'un riche, il y en a quatre-vingt-dix-neuf pour le devenir davantage.

Nº 5. —

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Nº 6. —

Notre sol n'est formé que de poussière humaine.

Nº 7. — La faim fait sortir le loup du bois.

Nº 8. — A cheval donné, on ne regarde pas la bride.

Nº 9. — Les larmes les plus amères sont celles qui se versent dans la solitude.

Nº 10. — Assieds-toi à ta place, on ne te fera pas lever.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

Nº 73.

CONSONNES

Nº 1. —

ÉPITAPHE

Sur la mort du trompette de Médéah.

Au désert, dans un pli de la savane austère,
Le voilà donc couché pour le dernier sommeil,
Le voilà pour jamais endormi sous la terre,
Celui qui, chaque jour, annonçait le réveil.

Nº 2. —

De l'amandier, tige fleurie,
Symbole, hélas ! de la beauté,
Comme toi la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

Nº 3. —

Je les ai lus avec plaisir
Ces vers, fruits de vos longues veilles ;
Mais souvent leur cadence est pénible à saisir,
Pour qui n'est pas doué d'assez longues oreilles.

VOYELLES.

Nº 1. —

Le papillon, chose frivole,
Près de la fleur coquette est assez bien placé ;
Le papillon est une fleur qui vole,
La fleur, un papillon fixé.

Nº 2. —

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde ;
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

RÉBUS.

L'ignorance est la nuit de l'âme, nuit sans lune et sans étoiles.

(*Cicéron.*)

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Nº 41.

Les solutions prochainement.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Nº 41.

MADONA

Normandie. Orne. Alençon. Argentan. Domfront. Mortagne.

LES PRÉNOMS.

Les solutions prochainement.

LES COQUILLES AMUSANTES.

Nº 1. — Valeurs. Vendre.
Nº 2. — Journée des dupes.
Nº 3. — Louis.

LES SURPRISES.

Deux françaises : *Deux francs seize.*

LE FIL D'ARIANE.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson,
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année;
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin,
Je veux achever ma journée.

MARCHE DU CAVALIER

27	30	25	2	41	50	45	48
24	1	28	5	38	47	42	51
29	26	31	40	3	44	49	46
32	23	4	37	6	39	52	43
59	36	55	22	53	20	7	16
62	33	60	19	56	15	10	13
35	58	63	54	21	12	17	8
64	61	34	57	18	9	14	11

ÉNIGMES.

Nº 99. — Le papier, l'encre, les doigts, la plume.
Nº 100. — Cruche.

CHARADES.

Nº 109. — Jupon.
Nº 110. — Bateau.

LOGOGRIPHES.

Nº 57. — Poisson. Poison.

MOT EN LOSANGE.

Y
B O A
Y O N N E
A N E
E

MOT CARRÉ.

L A R D
A L O I
R O L E
D I E U

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

RI	CHE	LIEU
CHE	VRET	TE
LIEU	TE	NANT

RA	CI	NE
CI	CE	RON
NE	RON	DE

MÉTAGRAMME

Dame. Lame. Mame. Rame.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Nº 41.

CHAMP DE BATAILLE.

Les braves dorment bien dans cette immense plaine.
Pas de saules pleureurs, pas de tristes cyprès ;
Ce n'est qu'un terrain vague où vient la marjolaine;
La bruyère et l'ajonc Mais là, cent ans après,
Filant à pas songeurs leurs quenouilles de laine,
Les filles du pays, d'un long regard pieux,
Salueront le champ calme où dorment les aïeux,
Et diront : « Par milliers, dans ce grand cimetière,
« Pâtres et laboureurs, sans linceul et sans bière,
» Tous, frappés par-devant, se couchèrent un soir :
» Ils avaient saintement accompli leur devoir »

VERS A TERMINER

Préfère. Fraîcheur. Sincère. Cœur. Violette. Fleurette. Sœur.

LES BOUTS-RIMÉS

Les solutions prochainement.

AVIS.

Les noms des correspondants seront publiés dans le prochain Supplément Nº 105 du 16 mars 1877.

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 276

16 MARS 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois

du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

SOLUTIONS

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

AVIS

Le 7e Concours du Journal de la Jeunesse *sera publié dans le* Supplément *du 30 mars 1878. Il sera clos le 30 avril suivant Le résultat en sera publié dans le* Supplément *du 25 mai 1878.*

LES MERVEILLEUSES.

Merveilleux, nom qu'on donnait, dans les dernières années de la République française, aux hommes à la mode. Les Merveilleux, les Incroyables, les Beaux, les Dandys, les Jeune-France, les Lions, etc., sont, à différentes époques, toujours les mêmes sous des incarnations différentes.

Les femmes surtout, qui se plaisaient aux exagérations de la mode, et qui, dans leur genre, faisaient pendant avec les Merveilleux, furent appelées aussi les *Merveilleuses.*

Après les costumes révolutionnaires, le caraco, etc., la mode adopta les costumes de l'Orient et de l'antiquité. C'est à cette occasion que fut composée la chanson satirique de Despréaux intitulée : *Le Sang-gêne*, ou la mode en 1796.

On désigna donc, sous le nom de Merveilleuses, les femmes de la société élégante de Paris à l'époque du Directoire, qui imaginèrent d'imiter le costume des Grecques et des Romaines; elles eurent des manteaux, des tuniques, des robes à la mode antique. On leur donna ainsi le surnom qu'elles acceptèrent comme un éloge; l'imitation s'étendit jusqu'à la chaussure, et la plus merveilleuse, parmi ces merveilleuses, poussa la recherche, en chaussant le cothurne, jusqu'à orner de bagues de prix les doigts de ses pieds nus.

Cette folle mode disparut avec le Directoire. Le souvenir s'en trouve consigné surtout dans la collection des caricatures si vraies et si spirituelles de Carle Vernet La Merveilleuse de 1796 est représentée avec un chapeau sous l'avance duquel on a peine à distinguer sa figure.

De nos jours et par tradition, on appelle encore *Merveilleux* ou *Merveilleuse,* en province, un homme ou une femme qui ont des manières d'une élégance affectée, et qui sont des premiers à suivre les modes nouvelles.

LES CHAPEAUX.

Sans remonter au chapel de roses que les jeunes filles de l'Anjou et du Maine apportaient souvent pour toute dot, on peut affirmer que l'usage des chapeaux est fort ancien en France. Leur origine est le capuchon qui accompagnait la chape, et servait à couvrir la tête.

La première mention qu'on connaisse appartient au règne de saint Louis. Les chapeaux ne consistaient guère, sous ce prince, qu'en une simple calotte de velours, de drap ou de feutre, qui s'attachait sous le menton au moyen de deux cordons; tantôt elle était unie, et tantôt ornée de fourrures, de broderies ou de pierreries, selon les fortunes et les conditions Un chapitre du *Registre des métiers*, rédigé en 1260 par le prévôt de Paris, prouve que la fabrication de cette coiffure était une industrie importante. Il est souvent question, dans les comptes des XIVe et XVe siècles, de chapeaux faits avec de la peau de bièvre, petit animal dont la fourrure est comparable à celle de la loutre.

C'est à un Suisse, habitant Paris vers le commencement du XVe siècle, qu'on doit la première invention des chapeaux en feutre. Ils ne commencèrent que sous Charles VI à prendre une forme assez semblable à celle qu'ils ont encore aujourd'hui. On ne les portait alors qu'à la campagne; mais sous Charles VII ils parurent dans les villes, où ils ne furent d'abord d'usage que les jours de pluie.

Le P. Daniel remarque que Charles VII, à son entrée dans Rouen, en 1449, avait un chapeau de castor, doublé de velours rouge et surmonté d'une houppe de fil d'or. A partir de ce règne, les chapeaux devinrent plus communs et remplacèrent les chaperons.

Sous Louis XII, les calottes en velours qui recouvraient le sommet de la tête, les bonnets et les mortiers qui existaient en petit nombre disparurent tout à fait pour faire place au chapeau rond à petits bords, assez semblable à notre chapeau moderne, avec cette différence qu'il était pointu et orné d'une plume.

François Ier, adoptant la coiffure espagnole, mit à la mode les chapeaux à larges bords et à plumes, et les élégants en portaient d'à peu près semblables.

C'est à Marguerite, sœur de François Ier, qu'est due l'adoption du chapeau par les dames de haut parage.

Sous Henri II, les chapeaux à grands bords avaient disparu, et les hommes portaient tous un petit chapeau plat orné d'une plume. Pendant le règne de Henri III, on abandonna le chapeau à plume pour la toque de velours, que le chapeau des ligueurs fit à son tour disparaître.

Vers la fin du XVIe siècle, le chapeau était à larges bords, relevé et surmonté d'un grand panache. Ce chapeau, dont la forme fut un peu modifiée sous Louis XIII, devint d'une grande richesse; des plumes de prix l'ombrageaient et en faisaient une coiffure somptueuse.

Sous Louis XIV, le chapeau à grands bords, garni de plumes flottantes, gagna encore en élégance; mais la mode des perruques étant survenue, le chapeau finit par devenir un simple accessoire de toilette, qui descendit de la tête sous le bras. Aussi, le chapeau ne servant plus à rien, on le réduisit à ses dimensions les plus exigues, et, sous Louis XV, ce ne fut plus qu'un tout petit tricorne. Les ailes avaient été relevées d'abord sur un seul, puis sur deux, et enfin sur trois côtés. Le tricorne se plaçait généralement sous le bras, et l'aisance avec laquelle un homme l'y jetait négligemment était regardée comme un signe d'excellente éducation.

Par ordre du comte de Saint-Germain, ministre de la guerre sous Louis XVI, les soldats inaugurèrent une nouvelle espèce de chapeau, qui avait quatre cornes au lieu de trois. Cette mode ne prit pas, et on en revint aux trois cornes; mais alors on disposa les ailes de façon qu'elles formassent, l'une étant plus grande que les deux autres, un triangle écrasé. Ce genre de chapeau se porta jusque sous le premier Empire. La grande aile se plaçait en arrière et parallèlement aux épaules, de manière que l'angle formé par les petites ailes s'élevait directement au milieu du front Les élégants de l'époque donnaient à cette grande aile des dimensions extraordinaires, et, sous cette coiffure, les hommes paraissaient être métamorphosés en polichinelles

Après une série de transformations, le chapeau de soie fut inventé à Florence en 1760; la fabrication reçut en France de grands développements après 1830. Les chapeaux prirent donc la forme que nous leur voyons aujourd'hui, celle d'un tube cylindrique avec des bords plus ou moins larges, plus ou moins retroussés. Cette forme est loin de briller par son élégance, et ceux qui l'ont comparée à un tuyau de poêle l'ont qualifiée comme elle le mérite.

Le temps n'est pas encore loin où l'on vit les feutres révoltés adopter les dimensions les plus fantastiques; mais l'effervescence ne fut pas de longue durée; on s'aperçut bien vite que les convenances ne s'arrangeaient que du chapeau proscrit. On en médit encore beaucoup aujourd'hui; néanmoins chacun le porte; on en médit, et mieux, à peine sorti de la ville, on l'échange à l'instant contre une coiffure plus commode, mais il subsiste quand même.

COUTEAUX. CUILLERS. FOURCHETTES. ASSIETTES. SERVIETTES

L'usage du couteau, autrefois *Coltel* ou *Coutel*, remonte aux âges primitifs de l'humanité. Les premiers couteaux furent fabriqués avec de la pierre dure. On peut en voir des spécimens dans les musées. Les Romains s'en servaient dans les sacrifices. Ils étaient de diverses formes. Après avoir servi aux sacrifices, on voit plus tard le couteau devenir une arme de chasse.

A part la table des grands, où il est plus ancien, le couteau ne commença pas de bonne heure à faire partie du couvert. Avant ce progrès de la civilisation, chaque convive apportait son couteau renfermé dans une gaîne. Les couteaux fermants n'étaient pas encore bien connus dans la campagne au commencement du dernier siècle. Les plus répandus alors étaient les *eustaches*, couteaux à manche de bois d'une seule pièce. Ce sont les premiers couteaux fermants qui aient paru. Leur lame se nommait *allumette*, parce qu'ils servaient de briquet. Le paysan ne s'en séparait jamais,

La première coutellerie renommée en France existait au XVe siècle, à Beauvais. A cette époque, on ne faisait pas encore usage de fourchettes, on portait les morceaux à la bouche avec la pointe du couteau. Henri III le premier a fait faire des fourchettes d'argent.

Les Celtes et les Germains coupaient leur viande avec un petit couteau qu'ils portaient toujours à la ceinture. C'était un usage fort commun, et nous lisons, dans la *Chronique*

normande, que le duc Robert récompensa richement un coutelier de Beauvais qui lui avait offert un chef-d'œuvre de son art.

Quant aux cuillers, Fortunat, qui écrivait dans le XIIe siècle, met au nombre des charités de la reine Radegonde, l'action de la reine, qui offrait à manger aux aveugles avec une cuiller, et, dans le testament de saint Remi, il est parlé de cuillers tant grandes que petites.

La cuiller, beaucoup plus nécessaire que la fourchette, avait été adoptée dès le commencement du XIVe siècle. Avant cette époque, ceux qui ne se servaient pas de leurs doigts prenaient une sorte d'écuelle, qui engendra la cuiller, et mangeaient les aliments solides avec deux petits morceaux de bois.

C'est dans un inventaire que le roi Charles V fit faire de son argenterie, en 1379, que l'on trouve les fourchettes mentionnées. A cette époque, elles étaient fort petites et n'avaient que deux branches, comme une fourche, ce qui leur fit donner le nom diminutif qu'elles portent On les faisait encore ainsi au XVIe siècle. Plus tard, elles eurent trois dents, et ce n'est que dans les deux derniers siècles que le couvert de table se perfectionna.

Ce fut aussi au XVIe siècle que de grands changements eurent lieu dans les meubles de table, et que la faïence fut découverte. L'usage en fut porté très-loin par Bernard de Palissy, et remplaça bientôt l'étain, le fer, et même l'argent.

Presque tous les peuples de l'Asie font usage de bâtonnets qu'ils manœuvrent avec beaucoup d'adresse.

Les étymologies sont bien confuses, dans quelque langue qu'on les cherche, s'il s'agit de l'instrument en métal, précieux ou non précieux, porcelaine, terre ou bois, dans lequel on place les aliments devant soi pour les manger. On trouve le mot *assiette* dans les auteurs du XVIIIe siècle, mais la chose remonte bien plus haut. Le seul jeu de mots qu'on trouve dans l'*Énéide*, est celui par lequel une prophétie des Harpies menaçait les compagnons d'Énée d'une famine, qui les contraindrait à *manger même leurs assiettes* Heureusement ces assiettes se trouvèrent de grands pains plats, sur lesquels les Troyens avaient mis les viandes rôties pour les dépecer.

Les assiettes n'étaient, avant l'invention de la poterie et de la céramique, que des pierres creuses, des écuelles de bois ou des plats en métal. Les premières assiettes en poterie ont été trouvées dans les Hypogées d'Égypte. Depuis, les Phéniciens, qui étaient d'habiles céramistes, exportèrent leurs plats et leurs assiettes dans toutes les contrées que baigne la Méditerranée. C'est d'eux que les Grecs apprirent l'industrie des vases et des plats peints, qu'ils portèrent au plus haut degré de perfection. Les Romains imprimèrent à la poterie usuelle un nouveau caractère de commodité. Au XIVe siècle, les Maures fabriquèrent des faïences irisées. L'imitation donna naissance à la majolique italienne, que les Français nommèrent faïence.

Celles qu'on désigne sous le nom de *Service de Henri II*, les plats de Palissy, les poteries de Nevers, de Moustier, et surtout de Rouen, furent célèbres. La porcelaine ne fut inventée qu'au XVIIIe siècle. La France et la Saxe firent à la Chine une concurrence redoutable, et les beaux produits de Sèvres ont toujours conservé leur supériorité.

Autrefois, en guise d'assiettes, on se servait de tranches de pain coupées en rond; on parle encore de cette pratique dans le cérémonial du sacre de Louis XIII. Après le repas, on donnait ces tranches de pain aux pauvres.

L'assiette avait le sens qu'on a plus exclusivement réservé depuis au plat, lequel n'est autre chose qu'une grande assiette :

> Deux *assiettes* suivaient, dont l'une était ornée
> D'une langue en ragoût de persil couronnée.

Boileau, dans la même satire, emploie indifféremment les deux mots, plat et assiette, pour désigner la vaisselle sur laquelle on apporte les mets :

> Et sur les bords du *plat*, six pigeons étalés
> Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.

Aujourd'hui, il n'y a plus aucune confusion ; l'assiette est la vaisselle où l'on mange, le plat celle qui contient ce que l'on sert sur la table.

Les serviettes ne furent introduites qu'assez tard chez les Romains, et chaque convive devait apporter la sienne dans les repas.

En France, les premières serviettes ont été fabriquées à Reims, et offertes par cette ville à Charles VII, quand il vint s'y faire sacrer. Elles ne devinrent communes que sous Charles-Quint. Ce prince en possédait une douzaine, tissées en fil d'amiante (étoffe incombustible); quand elles étaient sales, on les jetait au feu, et on les retirait blanches.

LES CURIOSITÉS.

LES LOUIS D'OR.

La fabrication des premiers *Louis d'or* fut ordonnée par Louis XIII, en 1640. C'est de ce prince que vient le nom de *louis*.

On appelait aussi quelquefois le louis d'or *pistole*, du nom d'une monnaie espagnole qui, jusqu'au XVIIIe siècle, eut à peu près la même valeur.

A l'apparition des louis d'or en France se rattache une anecdote assez peu connue : Le surintendant Bullion, qui mourut peu de mois après, donnant un grand dîner aux gentilshommes de la cour, fit servir à la fin du repas un bassin d'argent rempli de ces nouvelles pièces, et invita chacun des convives à en prendre ce qu'il voudrait.

Les principaux louis de France qui furent successivement mis en circulation furent :

Les louis de 1703, dits *aux insignes;* ceux de 1709, dits *aux soleils;* de 1715, dits *aux armes;* de 1716, dits *de Noailles;* de 1718, dits *de Malte;* de 1723, dits *mirlitons;* de 1726 et suivants, dits *à lunettes;* de 1786, dits *aux armes;* de 1791, dits *constitutionnels.*

A ces louis de 24 livres succédèrent les pièces de 20 francs, frappées seulement sous le Consulat; avec les doubles de 40 francs, elles prirent, sous l'Empire, le nom de *napoléons* et *doubles napoléons*.

LA POUDRE. LE FEU GREGEOIS.

La découverte et l'usage de la poudre sont beaucoup plus anciens qu'on ne le croit généralement. Il est reconnu aujourd'hui que les Chinois connaissaient, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne et peut-être bien avant, les effets les plus simples de la poudre, comme les fusées, les feux d'artifice, etc. Ce sont eux qui apprirent aux Romains l'usage des feux d'artifice, que ceux-ci employaient au IVe siècle dans leurs représentations théâtrales. C'est aussi des Chinois, dit-on, que Callinicus, architecte d'Héliopolis, reçut le *Feu Grégeois*, qu'il apporta aux Grecs en 673.

Le Feu Grégeois est un peu artificiel, inventé au VIe siècle par des moines byzantins, et dont le secret ne paraît pas avoir été retrouvé. Ce feu, dont l'eau augmentait l'activité au lieu de l'éteindre, devint bientôt une arme de guerre d'un effet terrible. Les empereurs de Constantinople s'en servirent plusieurs fois pour brûler les flottes qui venaient assiéger cette ville. En 673, Callinicus, ingénieur syrien, brûla avec le feu grégeois la flotte entière des Sarrasins. Les Sarrasins s'en procurèrent la recette et l'employèrent à leur tour contre les Croisés. On a dit que le feu grégeois était un mélange de salpêtre, de soufre, de naphte, de poix et de bitume : on le soufflait sur l'ennemi au moyen de sarbacanes de cuivre, ou bien on le lançait à la main ou à l'aide d'une arbalète. M. Lalanne (1840), et MM. Favé et Rainaud (1845), ont publié de savantes recherches sur le Feu Grégeois.

La poudre à canon est mentionnée pour la première fois avec le nom qu'elle a aujourd'hui, dans un ouvrage arabe sur les machines de guerre, écrit à l'époque de la Croisade de saint Louis en Afrique. De ce pays, elle passa en Espagne, où on la voit figurer, en 1257, au siége de Niébla, puis en France, à la bataille de Crécy, 1346. Roger Bacon et Albert le Grand la connaissaient; mais la préparation en resta secrète. C'est à tort qu'on en a attribué l'invention à un moine allemand du XIVe siècle, nommé Berthold-Schwarz.

LE LANGAGE FRANÇAIS

L'OR DE TOULOUSE.

On dit quelquefois, par malice ou par manière de vengeance, en parlant d'un homme cupide, à qui l'on reproche d'avoir fait des soustractions considérables aux finances de quelqu'un : « C'est de l'*Or de Toulouse* qui lui coûtera cher. »

Cette façon de parler tire son origine du fait suivant :

Le consul Q. Cépion, s'étant emparé de la ville de Toulouse, trouva, dans le Temple d'Apollon, cent mille marcs d'or et cent dix mille marcs d'argent, que les Tectosages avaient enlevés du Temple de Delphes. Cépion reçut l'ordre du sénat romain d'envoyer ce trésor à Marseille. Les conducteurs furent assassinés en route, et l'argent fut enlevé. Cépion, accusé d'avoir commis ce crime à son profit, fut banni de sa patrie avec toute sa famille.

L'*Or de Toulouse* passa alors en proverbe, et fut regardé comme quelque chose de funeste à celui qui le possédait. Ce proverbe s'est étendu ensuite à tout objet dérobé ou illégitimement acquis.

FONTAINEBLEAU.

L'étymologie du nom de *Fontainebleau* est des plus incertaines. Trois systèmes d'interprétation sont cependant en présence, nécessairement d'accord sur la première moitié du nom, mais différant sur la seconde. Le moins probable l'expliquerait par une légende :

Un chien lévrier, favori de saint Louis, nommé *Bleau*, se serait perdu pendant une chasse et aurait été retrouvé se désaltérant à une source, près de laquelle le roi se fit construire un rendez-vous de chasse, à la place duquel s'éleva plus tard un palais.

Un second système, celui des savants, se borne à constater que ce nom, dans les anciennes chartes, est écrit *Fons Bleaudi*, *Blaaldi*, *Bliaudi*, *Eblaudi*, *Blaudi*, *Blealdi*, sans nous expliquer ce qu'était ce *Blaudus* ou *Blealdus*, dont le nom a été ajouté à celui d'une fontaine.

Une troisième classe d'interprètes, sans s'embarrasser de ces finesses, ont décomposé simplement le nom de Fontainebleau par *Fontaine-belle-eau*, *Fons bellæ aquæ*, comme on le remarque dans des chartes à partir du XVIe siècle.

Qui a raison de tous ces chercheurs d'étymologies?

Cela est d'autant plus difficile à décider que probablement ils n'ont raison ni les uns ni les autres. Il n'y a aucune lumière à trouver sur ce sujet, ni dans Vasari qui, dans sa *Vie du Primatice*, écrit *Fontanableo;* ni dans Benvenuto Cellini, italianisant ce mot à sa manière, et qui écrit : *Fontana Belio*.

MANANT.

Homme grossier, mal élevé. Ce mot signifiait autrefois celui qui demeure dans un pays, de *manens*, demeurant : « Les *manants* et habitants d'Angoulême. » (*Pasquier.*)

« Jules-César avait fait commander à tous les *manants* et habitants des Alpes et Piémont, qu'ils eussent à apporter, etc. »

> Il arriva qu'au temps où le chanvre se sème,
> Elle vit un *manant* en couvrir maints sillons.
>
> LA FONTAINE.

Comme ceux qui demeuraient sur les terres des seigneurs n'étaient en général que de pauvres gens taillables et corvéables, la noblesse finit par donner à *manant* l'acception peu flatteuse que nous lui avons conservée.

Il en est arrivé autant aux mots *rustre*, *vilain*, et, dans un autre ordre d'idées, aux mots *insolent*, *apothicaire*, *pédagogue*, etc.

VERS BLANCS.

(*Solution complémentaire.*)

Les *vers blancs* sont des vers composés d'un nombre déterminé de syllabes, mais sans rimes et sans stances. Quelques poëtes anglais les ont mis à la mode; le *Paradis perdu*, de Milton, est écrit en vers blancs. En France, les *vers blancs* n'ont pas réussi, malgré les efforts de de La Motte, qui a voulu bannir la rime de la poésie.

Les Anglais et les Allemands ont des vers rimés et des vers blancs, tandis que, dans notre langue, la quantité est trop peu marquée pour que les vers blancs se distinguent de la prose.

Marmontel, qui a lui-même payé d'exemple en introduisant quantité de vers blancs dans les *Incas*, a dit : « Le vers blanc peut être aussi harmonieux que le vers rimé, à la consonnance près, dont l'habitude a fait un plaisir pour l'oreille. »

Tandis qu'un classique fougueux du XVIIIe siècle avait dit : « Si l'on s'avise de faire des tragédies en vers blancs et de les jouer sur notre théâtre, la tragédie est perdue! »

ÊTRE DU RÉGIMENT DE CHAMPAGNE.

Le mariage du Dauphin avec la princesse Marie-Josèphe de Saxe se fit dans la chapelle du château de Versailles, le 9 février 1747. Le soir même, il y eut un bal magnifique dans la salle du Manége des Grandes-Écuries, et, le lendemain, bal masqué dans les appartements du château.

Il se passa dans ces bals plusieurs aventures plaisantes. Les seigneurs de la cour étaient seuls admis au bal du Manége. Cependant, comme beaucoup de bourgeois, et surtout de femmes riches, mais non titrées, de Paris, désiraient y assister, on avait mis de chaque côté de la salle des gradins sur lesquels on fit placer les femmes d'un côté et les hommes de l'autre.

Un spectateur s'étant assis sur une banquette réservée, l'officier des gardes-du-corps voulut le faire changer de place; il résista; l'autre insistant, le spectateur qui, sans doute, avait des raisons pour conserver son incognito, excédé d'impatience, lui répondit avec vivacité :

« Je m'en moque, Monsieur, et si cela ne » vous convient pas, je suis un tel, colonel » au régiment de Champagne. »

Cette querelle fit de l'éclat et se répandit dans la salle. Un instant après, une dame, qu'on voulait aussi changer de place, se voyant trop tracassée, s'écria :

« Enfin, vous ferez ce que vous voudrez, mais je suis du régiment de Champagne. »

Cette repartie fit rire toute la cour, et elle y a fait longtemps proverbe.

M. de Lamothe-Vedel, lieutenant-colonel au régiment de Champagne, assiégé dans Miradoux par Condé, qui menaçait de le faire pendre et de faire passer tout le régiment au fil de l'épée, répondit : « *Je m'en moque!* »

On transforma plus tard cette réponse, un peu soldatesque, en celle de : « *Je suis du régiment de Champagne,* » qui devint la devise du régiment, et fut inscrite sur le drapeau que donna la ville de Miradoux.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Marie Hischmann (Paris). — Une élève des cours Fénelon (Poissy). — Etrémieux (collège Sainte-Barbe). — Devins et Sybille de Nemausa. — Marie Sales (Russie).

SUPPLÉMENT N° 100

(9 FÉVRIER 1878.)

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 60. — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 74 — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 72. — LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 40. — BOUTS-RIMÉS. — VERS A TERMINER — LES PRÉNOMS. — LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 40 — LE LANGAGE FRANÇAIS, n° 40 — LES SURPRISES. — ÉNIGMES, N° 98. — CHARADES, N° 107, 108 — LOGOGRIPHE, N° 56. — MOT CARRÉ. — MOTS CARRÉS SYLLABIQUES. — LES USAGES MONDAINS. — METAGRAMME — REBUS. — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER.

Le capitaine Lotton. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — Marguerite Destremx (Alais, Gard). — Suzanne et Marthe de Jussieu (Savoie). — Marie Bourgeois. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Alice et André Pouzol — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy, Allier). — Raoul Digard. — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Marie Hischmann (Paris). — Ivan Imbert (Vosges). — Maurice et Jules-Ernst (Saint-Dié, Vosges). — Alice Faye (Tours) — Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde. — Alice Pluch (château de Saint-Ouen l'Aumône). — Les deux marmitons du Hâvre. — Les président, vice président et secrétaire B. O. B., et les autres membres du Sphinx-Club. — Berthe Hantraye (Louvigné-du-désert). — Louise de Brimbois. — Ricquebourg. — Marcel et Thérèse (Seine-et-Oise). — Ginevra, Valentine et une Reine-Marguerite (Paris). — Indolente et Linotte (Alais, Gard) — Minette, Riquet et Cie (Orléans). — Jeanne, Jeannette et Jeanneton (Nantes) — Sœur Marguerite (Versailles). — Un banc d'huitres (Paris). — Un debutant (château de Neufmesnil). — Perce-Neige (Vendôme). — Une Brune et une blonde. — Vieux et Jeunes. — S. Fichini. — Marionnette. — Marfa Strogoff et Nadia. — Pompon, Totef et Raia. — L'Exilée de Saint-Pétersbourg. — Fleurs et Bourgeons. — Deux papillons. — Devins et Sybille de Nèmausa. — X. Z. — Bernard et Christine (Pont-de-Vaux). — La capitaine Nemo, à bord du *Nautilus*, et milord Blackford. — Tourbillon. — Corvette, Goëlette et une petite Yole, leur amie (Rochefort-sur-Mer). — Marguerite, Élisabeth, Marie, Jeanne. — Une Rose blanche de la Sarthe — Totinette et Cie (Passy). — Deux jeunes novices, Maria Y. José S. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie) — Charlotte Chabrier, Bathilde Chabrier, Pauline Chabrier. — France. — Marguerite et Louise Lapoire (Roanne). — Jeanne Vallotte — Les Grises (Reims). — Brune et Blonde et leur amie Isa. — Nous trois (Versailles). — T L. et son frère. — Un hibou et trois chouettes (Vienne, Autriche). — La petite Mauresque d'Alger. — Bouquet d'orties. — Les braves gens (Hérault). — Princesse Élenoore de Schwarzenberg (Vienne. Autriche). — Esméralda (Bukarest, Roumanie). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche). — Sarah et Andrée Bouscatel (Auxerre). — Bleuette des bords de l'Ilfovetu. — Une élève des cours Fénelon (Poissy). — Guillaume et Anne-Marie Danloux-Dumesnils. — Edwige. — Béatrix d'A — Valentine Deschapelles.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Alice et Louisa Jacob (Barr, Alsace). — Marie et Marguerite Labuzan. — Cécile Dietsch (Liepore). — Fernand Durville (Paris) — Suzanne Mallet (Paris). — Mlle Ducol-Pommier. — Marguerite Mercier-Lacombe. — Alice Hébert (Mantes). — Marguerite Dedons (Garein) — Etrémieux (collége Sainte-Barbe, Paris). — Édouard Leleux (lycée de Lille). — Madeleine et Jeanne Proust. — Marie Gibert. — Blanche de Wallenberg. — Yves de Raismes. — Blanche Lyautey (Versailles). — Lili et Tototte de Manchainville. — Trés caps dé Laouzétos. — Une patineuse. — La fée des grèves (Rennes). — Fleur de mai (Orléans). — Mhàg-Hô, Fleur-de-Thé et Thou-châ-thoù. — L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche, et leur ami le poëte (Le Havre). — Un vieux caniche reactionnaire nantais A. D. — Deux petites sœurs. — Clémence (Louvain, Belgique). — Trois bourdonnettes (Versailles). — Antoinette et Élisabeth (Alais, Gard) — Un grand ours noir. — Églantine-Marguerite, Julius et Pétrus (Rochefort-sur-Mer. — La petite hirondelle du Lys — Une famille Luciennoise (Louveciennes, Seine-et-Oise), — Un corbeau et deux hirondelles. — Lucien et Hortense. — La Bretonne de 17 ans, la Bruyère de la Loire-Inférieure et la pauvre feuille morte charentaise (Ancenis). — Sous les Pins. — La maîtresse d'un griffon russe. — Un chasseur R. de T. (Amiens) — J. B — Riama L. de Nevers. — Zoé, Renée et Béatrice — Harry Blount et Alcide Jolivet. — Une bonne fourchette, J. T. — Deux Brestoises. — Loisiu et Achéro. — Loisin, Madalen, Jeannic et Alix les Bretonnes. — Trois amies du Cours (Bordeaux) — Lycée de Lille. — Une pêcheuse de grenouilles. — Régine de L. (Passy). — Le Plouhart. — Une Blésoise. — La Thymelée des Landes. — Une plume d'oie. — La girouette du château d'A. (Cantal). — Eve (Florence). — M. C. E. G. (Paris). — La Societé du Chalet. — Mélanie. — Lola, Mida, Kiza. — Marasquin et Lisette des bords de la Seine. — Berthe (La Rochelle). — A L. H C A R. (collége Cuvier, Montbéliard). — Marguerite de Navarre. — Cousin et cousine. — Bruyère et Genêt bretons. — Trois Violettes brestoises. — Tircis Vieux-Bois (Montvert). — Chiens et chattes. — Tatine et Lala (Auteuil). — Etireugram et Kitty (Crépy en Valois). — Deux commençants. — Rothomago (Paris). — Fleur d'ortie et sa sœur. — Grenouillot. — Une savante par hasard (Nantes). — Le petit Barbizet — Georges M. Vlasto. — Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand). — Léopold Braun (Vienne). — Berthe, Marie, Marthe (Châtellerault). — Ch. Paillard. — Comtesse Georgio C. (Torino, Italia). — Paul et Angéline de L. — Thouarsaise et frère R. M. D. — Deux élèves du lycée de Nantes, — J. C. club. — Deux descendants d'un chevalier (Orléans). — Blonde et Rousse. — M. C. — Ch. Ebel. — Deux petites Portugaises. — Le capitaine Hatteras, le docteur Clawbonny. — Un lycéen de Paris. — Poney.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 277

23 MARS 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ch. Rossigneux imp.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 63.

*** 061H13772X *** K6282X *** N2 *** 71 *** K2382 *** S290 *** 72 *** T58N9 *** V43 *** W18V12 *** 72 *** W5389 *** 71 *** T5801382

Communication : Horatio.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 76.

N° 1. — R****, c'e** l* b****** : a*******, c'e** l* v**

N° 2. — C**** q** s* r***** d* b**** f** e** p*** l*** d* m** q** c**** q** n* l* c****** p**

N° 3. — L* g**** m***** s* v*** e* p****; l* p**** m***** s* v*** e* g****

N° 4. — P***** t*** c* q** v*** d****, e* n* d**** p** t*** c* q** v*** p*****

N° 5. — J'a*** m* f****** p*** q** m**-m***, m** p*** p*** q** m* f******, e* l'h******* p*** q** m** p***

N° 6. — A******* e****** d* d****, m*** d**** n'e****** p** d'a*******

N° 7. — L* t**** e** u** m***** a* s**** d* p******

N° 8. — O* s* c****** q********** m**** p** l* v** d* m** q** p** l'e****** d* b***

N° 9. — C**** o* c****** l** s***** o* l** h*****

N° 10. — Proverbe chinois :
L* b*** n* t**** p** b******* l* d******

N° 11. — N* j****** p** d* b****** d'u* h**** a**** s* d******* h****

Communications : Fleur de mai (Olivet), n° 1. — Églantine-Marguerite et l'ami Fritz, n° 2 — Joséphine et Thérèse Berthollé, Charles et Marie Borde, n°s 3, 4 — Marguerite, Élisabeth, Marie, Jeanne, n° 5. — *Signature omise*, n° 6. — Sophie Filiti (Bukarest), n° 7. — Une savante par hasard (Nantes), n° 8. — Corvette et Goélette, n° 9. — Prince de Caramos (Mons, Belgique), n° 10. — Marie et Marguerite Labuzan, n° 11.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 75.

CONSONNES

N° 1. —

*** — j'** — dt — dns — ms — vrs —, q'*n — clbr — *ssssn — lssnt — d — Gln — l — scnc — *nfrtl — d'*gnrnt — mdcn — dvnt — mçn — hbl — ms — d — prlr — d — vs — j — n'**s — jms — dssn — *Perrault* — m — ms — *st — trp — crrct — vs — *ts — j — l'*v — *gnrnt — mdcn ms — nn — ps — hbl — *rchtct.

Communication : Marguerite Brabant.

N° 2. —

Chcn — d — ns — srt — * — sn — nnt — s'*xgr — s — prpr — *d — tl — s'*mgn — *tr — *n — gnt — q — n'* — ps — pls — d'*n — cd.

Communication : Marguerite et Louise Lapoire (Roanne).

N° 3 —

*crvn — *ctf — grrr — sg — *l — cmbt — p — bcp — *crt — *l — * — l — crx — pr — sn — *sprt — *t — l — ftl — pr — sn — crg.

Communication : Divers correspondants.

VOYELLES

N° 1. —

*i-*i* — *ui — *'a*ai* — *ue — *ui**e — a**, — *ui — *ou*ai* — **ai*e — au — *o**e — e* — *u'o* — *a — **ou*â* — *e**e; — *ue* — *o**a*e — *ou* — *ui — *ue* — *o**a*e — *ou* — e**e, — *ue — *e — *eau* — *ou** — *e**u*, — ai*a**e* — e* **ai*a***

Communication : Roger Braun (Sphinx-Club).

N° 2. —

*ui — *é**i*e — *Cotin* — *'e**i*e — *a* — *o* — *oi, — e* — *'a, — *ui*a** — *Cotin* — *i — *ieu, — *i — *oi, — *i — *oi

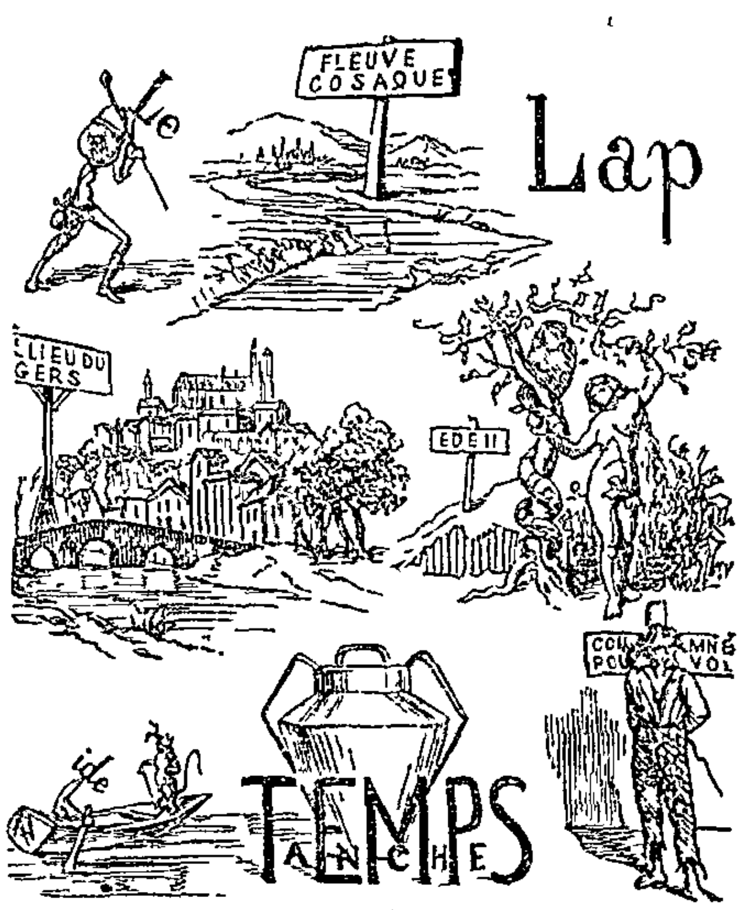
Communication : L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

N° 3. —

O* ! — *e — *ou*ai*e* — *a* — u* — **o* — *o** — a*e*i*, — *i — *ou* — *o**e — *o**eu* — e** — *e — *ou* — *ou*e*i*

Communication : Un hibou et trois chouettes (château de Nicolsbourg, Moravie).

RÉBUS



LES USAGES MONDAINS.

Quel est l'inventeur des *Ballets* ?

Communication : Ma sœur et moi.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 43.

Qui a introduit dans le langage le mot PATRIE ?

Communication : Sphinx-Club.

LES PRÉNOMS

Quelle est l'origine des prénoms :

N° 1. — ISIDORE. N° 3. — THOMAS.
N° 2. — GERVAIS. N° 4. — AGLAÉ.

Communication : Ma sœur et moi.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 43.

Quels sont les caps d'Afrique dont les initiales donnent le mot :

BABA ?

Communication : Marie Hischmann.

LES ANAGRAMMES

Empereur romain :

VOIT PAS TALLIEN.

Communication : Fort en thème.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Nouvelles d'Algérie :
Le sergent X a été dévoré devant tout le régiment.

N° 2. — Par ordonnance du maire d'Yvetot, tous les pompiers doivent être échenillés.

N° 3. — Il rage comme un poisson.

N° 4. — J'aperçois sur cette colline un chameau pittoresque.

Communication : Tête à l'envers, n°s 1 à 4.

LES SURPRISES.

Plaisanterie de l'école de droit :
« *Peut-on épouser la sœur de sa veuve ?* »

Communication : Chicaneau.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 43.

VERS A TERMINER.

Comme la bienfaisante ——
Féconde la terre en ——
Dieu fit pour féconder la ——
Le travail et l'——
Ne laissons point d'heure ——
Songeons que la paille ——
Est foulée aux pieds du ——
Puissent s'amasser nos ——
Comme les gerbes ——
Dans le grenier du ——

Communication : Un ouistiti.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 43.

RETRAITE.

Les derniers bruits du monde viennent mourir ici; c'est le port, abordez, nautoniers sans étoile; en une profonde paix l'âme se plonge ici, et cette paix n'est pas la mort. Ici, le ciel n'est jamais sombre ni orageux; un jour pur et égal y repose les yeux; c'est ce soleil vivant dont le soleil est l'ombre, qui du haut des cieux le répand. Longtemps avant l'aurore, comme un homme éveillé, dans cet heureux séjour, jeunes, nous avons fui; notre rêve est fini, le vôtre dure encore; voilà le jour, éveillez-vous!

Communication : Charlotte, Bathilde, Pauline Chabrier.

LES CURIOSITÉS

N° 40.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — Mon ami, il faut quitter tout cela.

MARCHE DU CAVALIER

ro	ou	voi	or	plus	un	de	a
d'un	les	se	vre	le	chas	ver	cali
clore	la	ages	sé	se	ce	rore	pour
elle	tal	sol	tant	et	pur	gards	meil
eil	d'é	d'azur	plus	du	hâ	pre	l'au
cris	pa	en	zon	ciel	ages	sur	re
core	lu	un	roule	pre	ga	sans	l'on
re	un	aux	mide	nu	de	miers	un

N° 2. — Oui, sans gloire pour la France... Ah! mon père.

N° 3. — Fais ton métier, je ferai mon devoir.

N° 4. — Vous ne me laisserez donc pas le temps de mourir.

N° 5. — Je me repens de m'être donné tant de peine pour les sciences.

N° 6. — O liberté! quels crimes on commet en ton nom.

N° 7. — Voilà donc ma récompense.

N° 8. — La flamme de notre bûcher allumera une torche qui ne s'éteindra jamais en Angleterre.

N° 9. — Je meurs avec la consolation de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu.

Communications : Les Braves gens (Hérault), n° 1. — Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne, n° 2. — Pompon, Joseph et Rara, n° 3. — Marguerite Destremx (Alais, Gard), n° 4. — Carmen, n° 5. — La muse de Charbilly (S. et L.), n°s 6, 7. — Esméralda (Bukarest, n° 8. — Marie et Marguerite Labuzan, n° 9.

Communication : Marie-Louise Daudé (château du Vion, La Tour du Pin). — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'Échecs (*Dessin*).

LES BOUTS-RIMÉS

Masque. *Carnaval.*
Casque. *Bal.*

ÉNIGMES.

N° 104.

Je suis un meuble nécessaire,
Principalement en hiver;
Prenez-moi dans un sens contraire,
Et je fais dégaîner le fer.

Communication : Une abonnée nantaise.

N° 105.

Champ qu'à l'homme Dieu sut donner,
Je suis peu fertile au collége,
Et l'on ne peut me moissonner
Que si je suis couvert de neige.

Communication : Sidonie, Caroline, Marie-Henriette Coppieters 't Wallamt (Bruges).

N° 106.

Je suis, à franc parler, une assez pauvre plante;
Je n'ai point de parfum, je n'ai pas de beauté;
Je ne suis bon à rien, et je suis détesté,
Et je maudis l'éclat de la rose insolente.
Je grandis, je fleuris dans les endroits impurs,
Sur le bord des fossés, à l'angle des vieux murs.

Communication : A. L. M. Louvet.

CHARADES.

N° 113.

De deux fleuves fameux, coulant en sens contraire,
Je forme un tout chétif que l'estomac digère.

Communication : Jeanne Vallotte.

N° 114.

Un avocat, dans mon entier,
Fait souvent mon dernier,
Et mon entier.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest).

N° 115.

Aux pieds on met mon premier;
Pour le valet, mon dernier;
En route il faut mon entier.

Communication : M. C. C. G. (château de M.)

N° 116.

Mon premier est fermé, mais il s'ouvre au besoin;
Tantôt il est muet, tantôt on l'entend loin,
Mais toujours au parler son concours est utile;
Malgré ses quatre pieds, mon second, immobile,
Sans le secours d'autrui ne peut changer de lieu;
Mon tout, humble logis, sanctifié par Dieu.

Communication : Farfadet.

N° 117.

Mon premier est fort nécessaire
A toute bonne couturière;
Dans mon second, un chevalier
Jadis se faisait remarquer;
Et les élus pourront goûter
Dans le paradis mon entier.

Communication : Un vieux caniche réactionnaire nantais (A. D.).

N° 118.

Enfant du luxe et de l'orgueil,
Mon premier va comme on le mène;
Et mon second, en demi-deuil,
Jase souvent à perdre haleine;
Mon tout se plaît à l'hôpital,
Aux champs de Mars est nécessaire,
Et guérit quelquefois le mal
Que le point d'honneur a fait faire.

Communication : Rochemont et Montvazon.

LOGOGRIPHES

N° 62.

Je suis, avec ma tête,
Un cruel conquérant;
Si l'on m'ôte la tête,
Je suis un habitant
De l'onde maritime;
Sans mon chef, des humains
Je suis souvent victime;
En vain pour fuir leurs mains
A l'instinct je me fie;
Enfin, ami lecteur,
Avec mon chef, sorti de Mongolie,
Chez tes aïeux j'ai porté la terreur.

Communication : Oscar Piffon.

N° 63.

Je n'ai ni pieds, ni mains, ni corps, ni bras, ni tête;
Par deux jambes, sans plus, tout mon être est construit;
Une lettre de moins, on me sait tout esprit;
Otez en deux, je ne suis qu'une bête.

Communication : Vicomte de Solutré.

MOT CARRÉ

Le premier d'une mère exprime la tendresse;
Mon second autrefois indiquait la tristesse;
De barbarie un reste existe de nos jours,
C'est mon troisième, oiseau du genre des vautours;
Le suivant, au Brésil, tranquille se promène;
Le dernier bien souvent est entouré de haine.

Communication : Quatre roses.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

Mon premier saute et plaisante;
De mon second un avocat se vante;
Mon troisième est un port
Du Nord.

Communication : Charles Portalis.

Construire un mot carré syllabique sur le mot :

CE	RI	SE
RI	*	*
SE	*	*

Communication : Marie et Marguerite Labuzan.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 62.

Toutes les heures blessent : la dernière tue.

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 76.

N° 1. — Nos désirs croissent sur le soir de la vie, comme les ombres s'allongent au déclin du soleil.

(*Young.*)

N° 2. — Les situations sont comme les écheveaux de fil ou de soie : pour en tirer parti, il suffit de les prendre par le bon bout.

(*Mme Swetchine.*)

N° 3. — La raison supporte les disgrâces, le courage les combat, la patience les surmonte.

N° 4. — L'avare ne possède pas son bien, c'est son bien qui le possède.

(*Bion.*)

N° 5. — Les rivières sont des chemins qui marchent.

N° 6. — En forgeant, on devient forgeron.

N° 7. — Songe, mensonge.

N° 8. — Le bavard n'est pas celui qui pense et parle beaucoup, mais celui qui parle plus qu'il ne pense.

(*Joubert.*)

N° 9. — Proverbe espagnol :

Une blessure se guérit plus aisément qu'une parole

N° 10. —

Quand le précepte est court il frappe nos esprits,
La mémoire le garde après l'avoir appris.

N° 11. — Rien ne sert de courir, il faut partir à l'heure.

N° 12. — Proverbe russe :

On reçoit les gens selon leur habit, et on les reconduit selon leur mérite.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 74.

CONSONNES

N° 1. —

La vaine opinion règne sur tous les âges ;
Son temple est dans les airs porté sur des nuages ;
Elle fuit et revient, elle place un mortel,
Hier sur un bûcher, demain sur un autel.

N° 2. —

EPITAPHE D'UN CHAT

Ci-gît Minaud-Raton, ce chat incomparable,
Envers rats et souris toujours impitoyable ;
Victime du devoir, la patte il s'est cassé ;
Bientôt il en est mort, ô perte irréparable !
Répétons tous en chœur au pauvre trépassé :
Requiescat in pace !

N° 3. —

SUR UNE MAISON DE JEU.

Il est trois portes à cet antre :
L'Espoir, l'Infamie et la Mort ;
C'est par la première qu'on entre,
C'est par les deux autres qu'on sort.

VOYELLES.

N° 1. —

Un conquérant sur mer rencontrant un pirate
Le traita de voleur. Le pirate, homme franc,
Lui dit : « Je suis voleur, n'ayant qu'une frégate ;
Si j'avais cent vaisseaux, je serais conquérant. »

N° 2. —

Elle eut du buvetier emporte les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

N° 3. —

Le temps est médecin d'heureuse expérience ;
Son remède est tardif mais il est bien certain.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 42.

Ma blanche poésie, éclose sans culture,
Embaume le désert ainsi que l'églantier ;
Si sa fleur se flétrit, quand pleure la nature,
Mai la voit reparaître aux buissons du sentier.

Ma blanche poésie est la lune tranquille,
Qui rêve dans l'éther, loin du monde réel ;
Sur elle si parfois flotte un nuage agile,
Bientôt son front plus pur argente encor le ciel.

Ma blanche poésie est le flot plein d'écume,
Qui ronge le rocher des siècles et des jours ;
En vain pour le dompter leur haine se consume,
Il est vaincu, c'est vrai, mais il revient toujours.

VERS A TERMINER.

L'épitaphe du maréchal de Saxe est en dix vers, terminés chacun par un nombre, et le total de ces différents nombres donne 55, chiffre de son âge.

Chacun. D'eux. Trois. Quatre. Cinq. Thyrsis. *Jacet.* Huit. Neuf. *De profundis.*

LES BOUTS-RIMÉS.

Les solutions prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 42.

Perche. — Pays de broussailles.
Marches. — Frontières.
Quimper. — Confluent.
Doubs. — Le Noir.
Plessis — Terrain clos de haies.
Ménil. — Maison.
Alpes. — Montagnes blanches.
Champagne. — Pays de plaines.

LES SURPRISES.

Le capitaine approche de la *Quarantaine.*

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 42.

CLOS.

Cameron. Livingstone. Oswell. Stanley.

LES PRÉNOMS.

N°s 1. — *Agnes.* — Pureté.
2. — *Eugénie.* — Bien née
3. — *Eulalie.* — Bien disante.
4. — *Agathe.* — Douceur.
5. — *Lucie.* — Lumière.
6. — *Sola.* — Unique.

ANAGRAMMES.

Charlemagne.

LES DEVISES.

N°s 1. — Crillon.
2. — Ducs de Bourbon.
3. — Marguerite de Provence.

ÉNIGMES.

N°s 101. — Allumettes.
102. — Livre.
103. — Plateaux de balance.

CHARADES.

N°s 111. — Armoire.
112. — Rémouleur.

LOGOGRIPHES.

N°s 58. — Visage. Sage. Age.
59. — Chien. Niche. Chine. Nice.
60. — Prendre. Rendre.
61. — Port. Trop.

MOT CARRÉ

I E N A
E S A U
N A R D
A U D E

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

TI	MI	DE
MI	NU	TE
DE	TE	NU

CHA	RA	DE
RA	DI	CAL
DE	CAL	QUE

LES ÉTOILES

B
C O E
H C
A U E
C H A R I O T
C G I
U T
L E É
S

LE FIL D'ARIANE.

Quand Avril par ses sourires
Fait reverdir les coteaux,
Des buissons partent des rires,
Des voix et des chants d'oiseaux ;
Et la rapide hirondelle,
Effleurant l'eau de son aile,
Vient guetter la demoiselle
Voltigeant sur les roseaux.

MARCHE DU CAVALIER.

55	32	47	16	53	30	49	26
34	17	54	31	48	27	52	29
43	56	33	46	15	50	25	12
18	35	44	1	38	13	28	51
57	42	37	14	45	2	11	24
36	19	60	39	64	9	6	3
41	58	21	62	7	4	23	10
20	61	40	59	22	63	8	5

LES CURIOSITÉS.

N° 39.

N° 1. — Théodore Ier, roi de Corse.

N° 2. — Hypathie, fille de Théon, mathématicien d'Alexandrie, si versée dans les sciences et la philosophie, que les magistrats l'invitèrent à professer en public.

N° 3. — Duc de Guise.

N° 4. — Philippe VI, à la bataille de Mons-en-Puelle.

N° 5. — Philippe VI, à la bataille de Crécy.

N° 6. — Charles VII parlant de son fils (Louis XI), à qui Philippe le Bon donnait l'hospitalité.

N° 7. — La Hire à Charles VII.

N° 8. — Gustave Wasa.

N° 9. — Éléonore, sœur de Charles-Quint, femme de François Ier.

N° 10. — Louis XIV.

N° 11. — La période de 1308 à 1378, pendant laquelle le siége de la papauté fut transporté à Avignon.

N° 12. — 1797.

N° 13. — Alphonse V, roi d'Aragon.

AVIS

Les noms des correspondants seront publiés dans le prochain Supplément N° 108 du 6 avril 1878.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 278

30 MARS 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ





PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois **du 1er juin et du 1er décembre.**

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CH. ROSSIGNEUX, inv.

7^E CONCOURS

RÈGLEMENT

Le SEPTIÈME CONCOURS du *Journal de la Jeunesse* est ouvert A TOUS SES LECTEURS. Il sera clos le 30 avril. Le résultat en sera publié dans le *Supplément* du 25 mai 1878.

Les lauréats des Concours précédents peuvent y prendre part.

La direction du *Journal de la Jeunesse* met à notre disposition vingt ouvrages illustrés, ensemble d'une valeur de cinq cents francs, qui seront décernés à ceux des concurrents qui auront obtenu les premières places du Concours.

Les compositions seront examinées par le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*, qui fixera les places et désignera les prix.

Les lettres devront porter :

En tête : le nom et l'adresse des correspondants. Sans cette condition, la composition ne serait pas admise au Concours.

A la fin : le nom, les prénoms, les initiales ou le pseudonyme, en un mot toutes les indications à publier dans la liste des concurrents.

Nous recommandons à nos correspondants, pour la régularité du classement du Concours :

1° De n'expédier qu'une *Lettre unique* avant la date du 30 avril, clôture du Concours.

2° D'écrire cette lettre *à part*, afin d'éviter toute confusion.

3° D'observer, pour les Solutions, l'ordre de la série des Problèmes et Questions.

Adresser les lettres

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU JOURNAL DE LA JEUNESSE,
PARIS.
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 1.

⁂ 0991282X3L ⁂ V125 ⁂ 0
⁂ V14C ⁂ 5065 ⁂ 36V43 ⁂
93 ⁂ M24 ⁂ 358 ⁂ 02 ⁂
735525 ⁂ 73 ⁂ V125 ⁂ 38 ⁂
5065 ⁂ X3DC45 ⁂ 93 ⁂ M24
⁂ 358 ⁂ 02 ⁂ 7355125 ⁂

NOTA. — Dans ce problème, la lettre **E** n'est pas la plus fréquemment employée.

N° 2.

⁂ 5165+5 ⁂ 9+37 ⁂ 36
⁂ 9014847 ⁂ 5165+5 ⁂ 9+37
⁂ 362 ⁂ 1XX1472 ⁂ 6+8 ⁂
8+463 ⁂ 8+65 ⁂ 97+Y4Z328
⁂ 6+572 ⁂ 52V98 ⁂ 285 ⁂
927Y3 ⁂ 25 ⁂ 6+38 ⁂
8+6Z2+68 ⁂ 1 ⁂ 01 ⁂ H2753
⁂ W316Y ⁂ 6+38 ⁂ 61H+68
⁂ 9038 ⁂ 7426 ⁂ 1 ⁂ X1472

NOTA. — Dans ce problème, la lettre **E** n'est pas la plus fréquemment employée.

N° 3.

⁂ K235H64536Δ7Δ8V198302ΔH16
1HΔ710192W18H193W4Δ1K235HΔ0X0
1271V198364ΔH1H1V42Y7Δ70192W18
H1945VZ3S7Δ5 ⁂

NOTA. — Ce problème est du genre simple. Les mots ne sont pas séparés.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 1.

D*** l* s***** q** d******** l* n*****, i* n'e** p** d* b****, d* s****** s* l****, q** n* s***** a**** f**** p*** d******* l* f****** d* l'a**** — D*** l'a****** d* c****, i* n* s* f*** p** u* m********, q*'i* n'e****** u* b****** o* u** e********

N° 2.

Proverbe persan :

L* m** n* r******* p** t***** l** p*****, l* t**** n* r******* p** t*** l** t******, l** c******* n* r********* t*** l** d*******, p****** l* t*** d* l'h**** r******* l* s******

N° 3.

H*** t*** l** h***** e** u** i******** à l'é**** d* q*******-u**, u* e**** d* s******* à l'é**** d* q******* a*****, e* t******* u* m****** p*** s**-m***

N° 4.

F**** d* r*********, u** n***** n'e** q** p*****; f****d* p**********, c'e** u** p***** n*****

N° 5.

A**** d* s* j**** d*** l* p****, i* f*** l* p****** e* l* c*******; m*** q**** o* y e**, i* n* r**** p*** q*'à l* m*******

N° 6.

I* f*** d** a***** d* r******* p*** e****** u** f**** a** y*** d* l'h****; u** s**** l**** s***** à D***

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

CONSONNES.

Hlstmntsdnslv*tjdscndslfrntpn chtplnslgr*trv*tjsslsd'*vrmrch**b cldtn*nncnctrt*ncrtntd'*vnrjsssp vr*n*sprncjsssrch*nsvnr*nclntdc clmbvrs*ncrs'**vrntprt'**mrmjm' *nclnvrsltmb*tjsnsms***xsfrmrdv ntlblnchrdl'**rrdts'*clpsrlsmbrn tmndrnrprfms'*vprtjn*ms'*pnt.

VOYELLES

e—yeu*—*ai**é*,—*ou*i**a**e — e* — *a**i*e, — *e** — *eu* — *e**i* — *ua** — *é*é— *'a*a**ai*, — *e* — *ieu*—**a**é*—*e**aie** — *eu* — *ou*e- *i*e, — e* — *e — *e**a*—*'e**a**— *a — *c***i**ai*. — *ou* — *ou* — au**i — *ua** — *a**e — *a — *eu*e**e, — *ou* — *ui — *e**o** — *o**e — *ou*e — à — *'e**i; — *ue* — e** — *e — *i* — *u'y — *e**e — *a — *ée**e? — *ou* — *'i**o*o**; — i* — e*i**e — e* — *a*i*. — Aya** — *ou*i — *a** *a **â*e — i**o**e**e, — *é*é — *'é*oi**e; — o* — *a — *a**e**e — e* — *ai*; — *o***e*** — e**o*, — *u* — *a — *ou*e — é*e**e**e, — *o**e — œi* — e* — **eu** — *ui* — *'é**a**o* — *i*i*

LE LANGAGE FRANÇAIS

Quelle est l'origine du proverbe :

« Il a vu la mariée. »

Quelle est l'origine des mots suivants appliqués à la Turquie :

La Porte, La Sublime Porte, Le Divan?

USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine de la *Valse?*

LES ANAGRAMMES.

Femme célèbre de l'Histoire de France :

VERS : CECI LA MÈNE

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quelle est la tragédie qui, par la première lettre du nom de son auteur, de son propre nom et du premier vers de chacun de ses actes, forme un mot de cinq lettres qui se trouve dans le premier vers de l'ouvrage ?

LES COQUILLES AMUSANTES

L'auteur est de la famille des muses.

LES DEVISES.

N° 1. — Roi :

Un K couronné (*Karolus*), et ces mots :

« Si Deus pro nobis, quis contra nos? »

N° 2. — Personnage illustre d'Italie

Un laurier entre deux lions, et ces mots :

« Ita et virtus. »

N° 3. — Princesse :

Une quenouille, et ces mots :

« Je travaille beaucoup. »

LES BOUTS-RIMÉS

Vermeil.	*Sombre.*
Soleil.	*Ombre.*

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

PHYSIQUE.

Etant donné un vase plein d'eau, faire bouillir l'eau en refroidissant le vase.

NOTA. — Cette question du 6e Concours, n'ayant pas été résolue, a été réservée, et nous la proposons de nouveau. C'est dans ces termes que nous l'avons entendu formuler par l'auteur même de la découverte et des expériences de ce curieux phénomène. Il s'agit du *refroidissement naturel du vase seul*, à l'air libre, sans le secours de la machine pneumatique ou d'un réfrigérant.

N° 2.

NOMBRES.

Huit personnes conviennent de dîner ensemble tous les jours, jusqu'à ce qu'elles se soient

MARCHE DU CAVALIER

la	se	es	clé	loi	soir	ran	heur
dit	sa	vieil	au	pé	bon	sir	tout
les	quand	men	cœur	dans	ce	dis	ce
dans	re	jeu	fan	ce	des	est	dans
et	dant	au	ve	nes	l'en	quand	si
ve	dieu	se	la	jours	rê	l'a	cen
pen	poir	son	a	plai	les	pe	la
cours	chè	sir	es	le	vie	ce	do

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

MELANCHOLIA.

De l'école allemande j'aime les vieux tableaux, sur fond d'or les vierges blondes comme le miel, pâles comme le lys, aux yeux doux en amande, le regard au ciel et les genoux sur la terre, Sainte Catherine, Sainte Agnès et Sainte Ursule, sur leur poitrine blanche croisant leurs blanches mains, sur un filet d'or pur, les joufflus chérubins au plumage d'azur, dans l'outre-mer nageant, les grands anges tenant la palme et la couronne, tout ce mystique peuple à l'œil calme, au front grave, qui, au milieu des lointains verts et bleus rayonné, et dans les missels ouverts incessamment prie Oui, la couleur est mauvaise et le dessin sec, et ce n'est pas ainsi que Paul Véronèse peint; oui, plus gracieusement le Sanzio pourrait arrondir ce linéament et cette forme; mais il ne mettrait pas tant de virginale et pieuse simplicité dans un ovale si chaste; mais il ne prendrait pas aux cieux plus d'azur et dans son cœur plus d'amour pour peindre ces beaux yeux; mais il ne ferait pas plus doucement couler l'or de ces blondes tresses en ondes sur ces tempes; ses madones n'ont pas ce cachet de sérénité et de candeur empreint sur leur beauté.

VERS A TERMINER.

Nos 1. Trop de repos nous ———
2. — de fracas nous ———
3. — de froideur est ———
4. — d'activité ———
5. — de logique est ———
6. — de remède est un ———
7. — de finesse est ———
8. — de rigueur est ———
9 — d'économie ———
10. — d'audace ———
11. — de bien devient un ———
12. — d'honneur est un ———
13. — de plaisir mène au ———
14. — d'esprit nous porte ———
15. — de confiance nous ———
16 — de franchise nous ———
17. — de bonté devient ———
18. — de fierté devient ———
19. — de complaisance ———
20. — de politesse ———

---

assises à table en épuisant toutes les manières possibles de varier l'ordre des convives. Combien de fois devraient dîner ces huit convives, et pendant combien de temps?

N° 3.

CARRÉ DE CHIFFRES.

Etant donné un carré formant 16 cases, disposer les 16 premiers nombres, c'est-à-dire de 1 à 16, de façon que l'addition des chiffres égale 34, en lignes horizontales, perpendiculaires ou diagonales.

N° 4.

LES EXPOSITIONS FRANÇAISES.

Quelles sont les *Expositions françaises de l'Industrie* qui ont eu lieu à Paris, depuis l'année 1798 jusqu'à nos jours?

LES SURPRISES

LE CARRÉ DE CARTES.

Ranger les 4 Rois, les 4 Dames, les 4 Valets et les 4 As d'un jeu de cartes en carré, de manière que chaque ligne horizontale, perpendiculaire et diagonale contienne un Roi, une Dame, un Valet et un As de couleurs différentes.

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 1.

La **** est un tyran des mortels respecté,
Digne enfant du dégoût et de la nouveauté,
Qui, de l'état français dont elle a les suffrages,
Au delà des deux mers disperse ses ouvrages,
Augmente avec succès leur immense cherté,
Selon leur peu d'usage ou leur fragilité.
Son trône est un miroir dont la glace infidèle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle;
Le Français inconstant, admire dans ses mains,
Des trésors méprisés du reste des humains;
Assise à ses côtés la brillante Parure
Essaye, à force d'art, de changer la nature;
La beauté la consulte, et notre or le plus pur
N'achète point trop cher son rouge et son azur.

N° 2.

On dit que la V**** dans son palais un jour
Voulut réunir sa famille.
Dès le matin paraît l'I********, sa fille,
Qu'accompagnent de loin le R****** et l'A****,
De ses simples grâces ornée,
De roses blanches couronnée,
Et tenant un lys à la main.
Elle entre : Quel air pur! Quel front calme et serein!
En la voyant aussi parfaite
La V**** tendrement sourit,
Et tout le palais retentit
De chants de triomphe et de fête.
Le soir arrive un inconnu
Pâle, qui lève au ciel une paupière humide,
Et s'avance d'un pas incertain et timide,
Comme s'il redoutait de n'être pas reçu;
Sur ses traits est empreinte une douleur amère.
Ah! c'est le R******* si longtemps attendu,
Dit avec douceur la V****;
Ne le rebutez pas, je suis aussi sa mère.

N° 3.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,
E*** ne répond pas et paraît assoupie;
La molle O*******, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour et fait qu'aux environs
Jamais le chant du coq ni le bruit des clairons
Ne viennent au travail inviter la nature;
Les S***** l'entouraient sans troubler son repos.
. . . .
De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du Dieu volait autour de lui.

N° 4.

Lorsque Jupiter prit le soin
D'assigner aux vertus leur rang auprès de l'homme,
Celle qui méritait la pomme,
La ******** était demeurée en un coin.
Elle fut oubliée, on ne la voyait point
« O vous, que la Grâce accompagne,
Lui dit le Dieu, les rangs sont déjà pris;
Mais des autres vertus vous serez la compagne,
Vous en rehausserez le prix. »

CHARADE EN ACTION.

(*Scenario*)

1er ACTE.

UN SALON DE JEU.

LE BANQUIER. — Messieurs, faites le jeu.
1er JOUEUR. — En plein sur le 5.
2e JOUEUR. — Moi, sur le 8, 11, 13, 32.
3e JOUEUR. — Moi, impair et noire.
4e JOUEUR. — Colonne du milieu.
LE BANQUIER. — Le jeu est fait, rien ne va plus.

La bille d'ivoire tourne dans son petit cirque d'acajou, se cabre sur le disque qui tourne en sens contraire, et se précipite dans une case numérotée.

Cinq, rouge, impair et manque. (Au premier joueur) : Le *cinq* est sorti, voilà 36 fois votre mise... Messieurs, faites le jeu.

2e ACTE.

SOIRÉE DE FAMILLE.

— Quelle est l'année qui a fait le plus parler d'elle?

— C'est l'*An quarante*.

— Pourquoi dit-on : « Je m'en moque comme de l'*An quarante?* »

— Tu trouveras la réponse dans le *Journal de la Jeunesse*.

— Ah! oui. (*Il lit*) :

On trouve la solution suivante dans le Dictionnaire de Littré : « Je m'en moque comme de l'*An quarante*, sous-entendu : de la République, dicton employé par les royalistes, pour exprimer qu'on ne verrait jamais l'an quarante de la République. »

« Lors de la grande famine de l'an 1030 à 1032, dit Henri Martin, on croyait que l'ordre des saisons et les lois de la nature étaient retombés dans le chaos, et l'on pensa que cette fois la fin du monde approchait véritablement. » D'après une opinion généralement répandue, Jésus-Christ avait assigné à son Eglise et à toute la chrétienté *mille ans et plus* d'existence, et je ne sais quel prophète avait annoncé que le terme de cette durée devait expirer l'an 1040. Cette année-là, les esprits étaient profondément frappés; tout le monde se mortifiait et faisait pénitence pour mériter le ciel. L'an mil quarante s'étant passé sans que cette prédiction se réalisât, les gens timorés devinrent fanfarons, et l'on s'en moqua comme d'une chose qui n'était plus à redouter. De là le dicton populaire qui s'est perpétué de siècle en siècle. Il me souvient qu'en 1840, on attendait encore la fin du monde, et les sceptiques disaient : « *Je m'en moque comme de l'An quarante.* » On en dira peut-être autant en 1940, mais, à coup sûr, ce ne sera pas moi.

3e ACTE.

UN EXAMEN DE BACHELIER.

L'EXAMINATEUR. — Littérature, Rhétorique. Tropes...

LE CANDIDAT. — Le Trope est l'emploi d'une expression dans un sens figuré. La nature des

Tropes ou figures est de faire image en donnant du corps et du mouvement à toutes nos idées.

A la ville, à la cour, dans les champs, à la halle,
L'éloquence du cœur par des tropes s'exhale.

Les trois Tropes sont la Métaphore, la Synonymie et la Synecdoque; les autres, la Catachrèse, la Métalepse et l'Antonomase, rentrent dans les trois premiers.

L'EXAMINATEUR. — Citez des exemples.

(L'examen continue.)

ENSEMBLE.

ALCESTE. PHILINTE. ELIANTE.

. . . .

ALCESTE.

Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, madame, allons employer toute chose,
Pour rompre le dessein que son cœur se propose

ÉNIGMES

N° 1.

Du terrain vineux où je prends naissance
Je surgis fluette, à peine je cours;
Mais bientôt prenant grandeur et puissance,
Je dompte le sol en mon long parcours;
Je marche déployant ma veine tortueuse;
Le long de mes circuits tout se fait beau pour moi;
Plaines, coteaux, cités m'offrent, quand je les vois,
Ma robe verte et fastueuse;
Je visite et traverse en passant le foyer
Qui répand les rayons que l'univers demande;
A plus d'un pays je dois mon loyer;
Je nais bourguignonne et m'éteins normande.

N° 2.

Nous sommes deux frères jumeaux
Qu'une secrète antipathie
Force à demeurer dos à dos
Sans nous être vus de la vie;
Même vertu, même défaut,
Même humeur en nous se décèle,
Quand je gèle mon frère a chaud,
Lorsque j'ai chaud mon frère gèle
De bas en haut, de haut en bas,
Nous alternons dans notre route,
Lorsqu'il y voit je n'y vois pas,
Quand je vois clair il n'y voit goutte;
Quoique nous soyons bien connus
Sur la terre et même sur l'onde,
Nul mortel ne peut dans le monde
Se vanter de nous avoir vus.

N° 3.

Tandis qu'au fond des mers je dois passer ma vie,
Je brille tous les jours comme insigne d'honneur;
Sur la table du grand parfois je suis servie;
Je suis chez l'épicier, je suis chez le tailleur.

N° 4.

Au singulier je suis la fortune du sage,
Et des héros mon nom enflamme le courage;
Guidé par son orgueil, tres-souvent l'homme altier
Pour m'avoir au pluriel me perd au singulier.

MOT CARRÉ

Mon premier est vraiment le roi des gobe-mouches;
Mon dernier fait crier les créanciers farouches;
Par mon deuxième ouvert on entrait aux enfers;
Mon quatrième a fait de la prose et des vers;
Mon troisième est un verbe, il fait souvent maudire;
Mon cinq est numéral, et c'est assez en dire.

LES MOTS CARRÉS

Construire quatre mots carrés de quatre lettres, dans lesquels le mot POLI soit successivement le premier, le deuxième, le troisième et le quatrième.

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Ce fut par mon second, qu'égaré mon premier
Conçut un grand massacre, et pour avoir lui-même
Conduit des assassins le troupeau meurtrier,
Il fallait qu'il ne fût certes pas mon troisième,

MOT CARRÉ SYLLABIQUE.

Construire un *mot* carré syllabique sur le mot

FRA	TRI	CI	DE
TRI	*	*	*
CI	*	*	*
DE	*	*	*

MOT EN LOSANGE

1° — Tête de série.
2° — Ami du raisin.
3° — Ville de Syrie.
4° — Augmente en marchant.
5° — Reine d'Assyrie.
6° — Peuplade d'Amérique.
7° — Ile grecque.
8° — Plante.
9° — Fin des soucis.

RÉBUS



CHARADES

N° 1.

SONNET.

Monsieur de Buffon l'assure,
L'homme est roi des animaux,
Sans doute en raison des maux
Que l'espèce humaine endure.

Quoi qu'il en soit, la nature
Lui donne, pour ses travaux,
Mon premier en deux jumeaux
Qui lui servent tant qu'il dure.

Mon dernier, preux cuirassé,
Coiffé d'un casque aux yeux mornes,
Jadis vengeait l'offensé.

Mon entier, toujours pressé,
S'agite entre ses deux bornes :
L'avenir et le passé.

N° 2.

Ce n'est pas tout, lecteur, de monter au pinacle,
De porter ou l'épée, ou la toge, ou la croix,
D'être le favori, le ministre et l'oracle
Des peuples et des rois.
Il faut, si ton premier affirme la noblesse,
Que porté vers le bien par un heureux penchant,
Ton dernier soit toujours l'espoir de la détresse
Et l'effroi du méchant.
Il faut, comme Titus, bien remplir ta journée,
Être bon, tolérant, généreux, et surtout
Accomplir un devoir, une tâche donnée,
Sans attendre mon tout.

N° 3.

Mon premier, dans Paris, que le public encombre,
Reçoit de tous pays des richesses sans nombre;
Jadis chantre inspiré des Celtes, des Gaulois,
Mon second des *héros célébrait les exploits;*
Il eut aussi son rang dans les clans de l'Écosse;
Mon entier ne vaut pas la crosse,
Mais, grâce à lui, du pauvre on reconnait les droits.

N° 4.

Quelque second qu'on ait on aime son premier,
Et l'écolier flâneur épris de mon entier,
D'une plume inhabile illustre son cahier.

LOGOGRIPHES

N° 1.

Je suis sur mes sept pieds un légume estimé;
Otez-m'en un, je forme une série,
Et vous offre un accord des musiciens aimé;
Sur quatre pieds, je suis terrible maladie,
Le chef aimé d'une maison,
Faubourg de grande ville à côté du Bosphore,
Sur un chemin de fer, pendant toute saison,
L'endroit où l'on descend. Que vous dirai-je encore
Sur trois pieds, mesure en tout lieu,
Je suis note sur deux. Ami, lecteur, adieu.

N° 2.

Sur sept pieds, je suis une expérience;
Chef à bas, j'apporte l'évidence.

N° 3.

Je puis orner la tête
Quand je garde ma tête,
Et je sors de la tête
Quand je n'ai plus de tête.

N° 4.

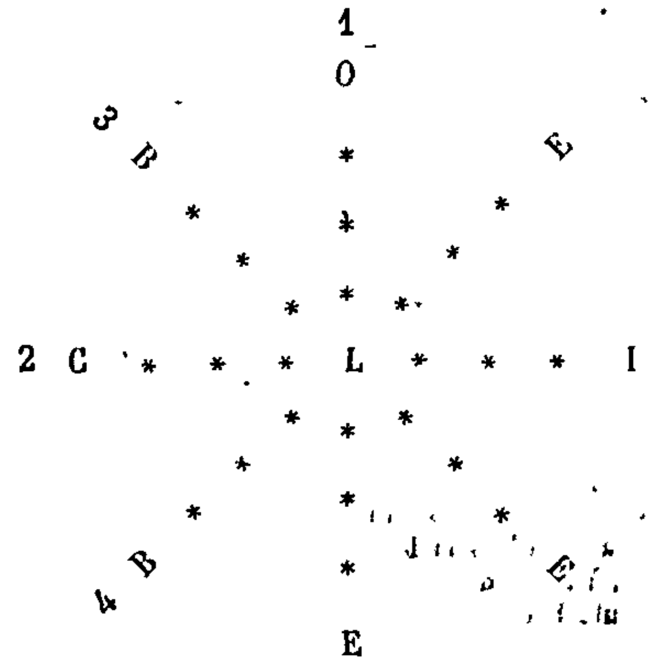
Je suis blonde et jamais je ne sors qu'à la brune,
J'ai quatre pattes; mais comment
Compterez-vous en ce moment?
Otez-moi la première il ne m'en reste qu'une.

MÉTAGRAMME.

En changeant six fois la première
Des lettres de mon nom, bien simple est le mystère
On trouve ce qui sert de refuge aux marins,
La croyance du fataliste,
Le synonyme de Samson,
Et ce qui fut toujours contraire à la raison,
Le verbe du repos, enfin un mot bien triste,
Qui soumet à sa loi peuples et souverains.

LES ÉTOILES.

1. — Etendard. 3. — Profession.
2. — Ville de Belgique. 4. — Monument.



CHARLES JOLIET.

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 279

6 AVRIL 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C

CH. ROSSIGNEUX, INV.

Le Gérant: H. Fouret.

SOLUTIONS

CORRESPONDANCE
SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 63.

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.
LA FONTAINE.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 76.

N° 1.

Rêver, c'est le bonheur; attendre, c'est la vie.

N° 2.

Celui qui se repent de bonne foi est plus loin du mal que celui qui ne le connait pas.

N° 3.

Le grand mérite se voit en petit; le petit mérite se voit en grand.

N° 4.

Pensez tout ce que vous dites, et ne dites pas tout ce que vous pensez.

N° 5.

J'aime ma famille plus que moi-même, mon pays plus que ma famille, et l'humanité plus que mon pays.

(FENELON.)

N° 6.

Attendre empêche de dîner, mais dîner n'empêche pas d'attendre.

N° 7.

La terre est une marche au seuil du paradis.

N° 8.

On se corrige quelquefois mieux par la vue du mal que par l'exemple du bien.

(PASCAL.)

N° 9.

Comme on connait les saints, on les honore.

N° 10.

Proverbe chinois :
La boue ne tache pas beaucoup le diamant.

N° 11.

Ne jugeons pas du bonheur d'un homme avant sa dernière heure.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 75.

CONSONNES

N° 1.

Oui, j'ai dit dans mes vers qu'un célèbre assassin,
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant médecin devint maçon habile;
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein,
Perrault, ma muse est trop correcte;
Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
Mais non pas habile architecte.

N° 2.

Chacun de nous sourit à son néant,
S'exagère sa propre idée;
Tel s'imagine être un géant,
Qui n'a pas plus d'une coudée.

N° 3.

Écrivain actif, guerrier sage,
Il combat peu, beaucoup écrit;
Il a la croix pour son esprit,
Et le fauteuil pour son courage.

VOYELLES

N° 1.

Ci-gît qui n'avait que quinze ans,
Qui voulait plaire au monde et qu'on la trouvât belle;
Quel dommage pour lui, quel dommage pour elle!
Que de beaux jours perdus, aimables et plaisants!

N° 2.

Qui méprise Cotin n'estime pas son roi,
Et n'a, suivant Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

N° 3.

Oh! ne souhaitez pas un trop long avenir,
Si tout votre bonheur est de vous souvenir.

RÉBUS

(Supplément antérieur).

Vers alexandrin :
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Le voyageur dont la poche est vide passera en chantant devant les voleurs.

USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 13.

Ronsard.

LES PRÉNOMS.

N° 1. — Isidore. — Présent d'Isis.
2. — Gervais. — Récompense.
3. — Thomas. — Admirable.
4. — Aglaé. — Beauté.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N°. 43.

BABA.

Caps : Bon. Des Aiguilles. Blanc. D'Ambre.

ANAGRAMMES

Julien l'Apostat.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Décoré.
2. — Pommiers.
N° 3. — Sage.
4 — Château.

LES SURPRISES.

(La solution prochainement.)

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

RETRAITE.

N° 13.

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde;
Nautoniers sans étoile, abordez, c'est le port;
Ici l'âme se plonge en une paix profonde,
Et cette paix n'est pas la mort.

Ici jamais le ciel n'est orageux, ni sombre;
Un jour égal et pur y repose les yeux;
C'est ce vivant soleil, dont le soleil est l'ombre,
Qui le répand du haut des cieux.

Comme un homme éveillé longtemps avant l'aurore,
Jeunes, nous avons fui dans cet heureux séjour;
Notre rêve est fini, le vôtre dure encore,
Éveillez-vous, voilà le jour.

VERS A TERMINER

Pluie. Été. Vie. Activité. Inutile. Stérile. Glaneur. Journées. Moissonnées. Laboureur.

BOUTS-RIMÉS.

Les solutions prochainement.

ÉNIGMES.

N° 104. — Soufflet.
105. — La Barbe.
106. — Le Chardon.

CHARADES.

N° 113. — Potage.
114. — Parlement.
115 — Bagages.
116. — Étable.
117. — Délices.
118. — Charpie.

LOGOGRIPHES.

N° 62. — Tamerlan.
63. — Angle. Ange. Ane

MOT CARRÉ

AMOUR.
MARRI.
ORGUE.
URUBU.
RIEUR.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

PI	ER	ROT
ER	GO	TER
ROT	TER	DAM

CE	RI	SE
RI	CA	NE
SE	NE	QUE

LES CURIOSITÉS.

N° 40.

DERNIÈRES PAROLES.

1. — Henri IV à Bassompierre.
2. — Napoléon II.
3. — Princesse de Talmont au bourreau.
4. — Colbert à sa femme, qui, dans ses derniers moments, ne cessait de lui parler d'affaires
5. — Roger Bacon.
6. — Mme Rolland.
7. — Barnave.
8. — L'évêque Latimer à l'évêque Ridley, brûlés vifs sous Marie Tudor.
9. — Fontenelle.

LE FIL D'ARIANE.

L'aurore a chassé les orages,
D'un voile de pourpre et d'azur
Elle pare un ciel sans nuages,
L'onde roule un cristal plus pur.

Sur un gazon humide encore,
Aux premiers regards du soleil,
La rose, se hâtant d'éclore,
Ouvre un calice plus vermeil

MARCHE DU CAVALIER

0	57	10	7	62	59	12	3
9	6	51	58	11	4	63	60
6	49	8	5	52	61	2	13
7	30	47	54	15	32	45	64
8	55	16	31	46	53	14	1
9	18	39	36	21	24	33	44
0	37	20	27	42	35	22	25
9	28	41	38	23	26	43	34

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

ontaise.

SUPPLÉMENT N° 102

(23 FÉVRIER 1878.)

LÈMES CHIFFRÉS, N° 61 — PROBLÈMES POINTÉS, IFFRE DE STERNE, n° 75. — PROBLÈMES ALPHATIQUES, N° 73 — REBUS.— VERSIFICATION FRANISE, N° 41 BOUTS-RIMÉS VERS A TERMINER. — S DEVISES. — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CALIER. — LES USAGES MONDAINS, — LES MOYENS EMONIQUES, N° 41 — LES ANAGRAMMES. — LES QUILLES AMUSANTES. — LE LANGAGE FRANÇAIS, 41. — LES PRÉNOMS. — ÉNIGMES, N°s 99, 100 CHARADES, N°s 109, 110 LOGOGRIPHES, N° 57 MÉTAGRAMME. — MOTS CARRÉS — MOTS CARÉS SYLLABIQUES — LES SURPRISES. — MOTS EN ANGE.

se Guédon (château de Tonnay-Charente, Chante-Inférieure). — Le capitaine Lotton — Kiou. Alice et André Pouzol (Jarnac, Charente). — seph Capperon (Orléans). — Marguerite Destremx lais, Gard). — Joachim Labrouche (Bayonne) — nis et Camille Bouglé (Orléans). — Marguerite ret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure) — ienne Adam et ses sœurs (La Flèche). — Prinsses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, triche). — Marie-Louise Daudé (Le Vion, La ur-du-Pin) — Julie Portalis (Saint-Maurice) — rie-Anne Genty (Orléans). — Joséphine et Thése Bertholle, Charles et Marie Borde (Paris). — iah et Andrée Bouscatel. (Auxerre) — J. Bronia (Paris). — Sophie Filiti (Bukarest). — Georges et Marguerite Kremp — Hortense et Jeanne Gardet (Roanne, Loire). — Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier (Paris). — Marguerite et Louise Lapoire (Roanne, Loire). — Guillaume et Anne-Marie Danloux Dumesnils.— Georges Laureau. — Raoul Digard. — Suzanne et Marthe de Jussieu. — Hélène Floresco (Bukarest). — Princesses Eléonore et Fanny de Schwarzenberg (Vienne, Autriche). — Louise de Brimbois — Les compagnes de Mary Loove — Tracy. — M C. (Saint-Germain). — Tête de linotte. — Fleurs et Bourgeons (Vendôme). — Marionnette. — M T. de G et la Réunion du dimanche — Une rose blanche de la Sarthe. — Marfa Strogoff et Nadia. — Sœur Marguerite (Versailles) — Bernard et Christine. — Ricquebourg. — Bouquet d'orties. — Castel des Palombes. — Tourbillon. — Deux jeunes novices — Deux papillons. — Un Lycéen de Tours, F. Danseux. — Un débutant (château de Neufmesnil). — X. Z. — Nous autres (Nantes). — Minette, Riquet et Cie (Orléans) — Nous trois (Versailles) — Jeanne Moreau (Bordeaux). — Les braves gens de l'Hérault. — L. T et son frère. — Clémence (Louvain, Belgique). — Un trio de petites Normandes.— Une volée d'étourneaux. — G. G et sa sœur. — Trois élèves de troisième (Gymnase), Bukarest. — S. S. — Le fougueux Achille. — Une habitante du désert — Loisau et Jérémias (Genève). — Une pêcheuse de grenouilles. — La girouette du château d'A. (Cantal). — La Quiqueronne. — Une habitante de la Lune — Marie Truge et Vani — Deux petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — Une élève du cours Fénelon (Poissy). — Indolente et linotte (Alais, Gard). — Le capitaine Nemo, à bord de *Nautilus*. — Brune et Blonde. — Antoinette et Élisabeth (Alais, Gard). — Un banc d'huîtres (Paris. Les deux plus vieilles mouettes de l'Adriatique — Esméralda (Bukarest). — Bleuette des bords de l'Ilfovetu.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Marie Parato (Palerme) — M Delorme — Lucy et Madeleine Proust (Niort) — Blanche Lyautey (Versailles). — E. Crémieux (collége Sainte-Barbe) — André Gide et Cie (Paris). — H Langlais et son ami (lycée de la Rochelle). — Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand). — Ducol-Pommier Louis Pascal, Paul Pascal, Ernest et Cécile — Un habitant de Gaillac. — Marguerite Mercier-Lacombe. — Alice Pluch (château de Saint-Ouen-l'Aumône). — Berthe Ovelacy (Deerlik, Belgique).— Alice Hebert (Mantes). — Marie et Paul Bellot (Châtellerault). — Fleur de mai (Orléans). — Deux petites sœurs. — Mhâg-Hô, Fleur-de-Thé et Thoû-châ-Thoû. — X , de l'equipage du *Jean-Bart* (Orléans). — Deux retardataires (Rennes). — Églantine-Marguerite, Julius et Pétrus (Rochefort-sur-Mer). — Les Grises (Reims). Une bonne fourchette, J. T. — Marie-Thérese et Baby-Jacques. — Un petit bouquet de myosotis des bords de la Cèze (Besseges, Gard) — Grenouillot. — Don Ramon. — Épine et Rose (Lorraine). — Nadia (Abbeville). — Trois copains de Saint-Louis. — Maurice Joseph (Institution Jauffret). — Un élève de l'Ecole Lavoisier. — Deux Feuillantines. — La Societe du chalet. — A. san Emeterio. — Didi, petite mauricaude (Paris). — Un bon petit travailleur. — Primavera (Paris). — Une savante par hasard (Nantes) — Dindonnette et ses trois amies. Un Macaque de Nossi-Bé. — Une plume d'oie. — Une jeune pie et une vieille corneille (Montpellier). — Carmi Florence) — Tircis Vieux-Bois (Montvert). — Thérèse (Les Merchines, Meuse). — Une villageoise d'Auteuil — Rothoargo — L'invalide a la tête de bois. — Berthe, Marie, Marthe (Châtellerault). — Paul, Angélie, Cécile et Jeanne — Une jeune Italienne (Ferrare). — Graziella. — Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne (Vienne, Autriche). — Loisan, Madalen, Martha, Jeannie et Alix les Bretonnes — Une bruyère de Passy. Une patineuse. — Pierrots du boulevard Delorme — Ginevra et une Reine-Marguerite (Paris). — La maîtresse d'un grillon russe. — *Signature omise*. S. M — *Signature omise*. — Aimée et Suzanne. — Isabelle et Gilbert. Valentine Deschapelles. Béatrix d'A. — Léontine T. — Charlotte. — M. Poncy. Angelo, tyran de la maison. — Nadeje. — Un bourgeois de Pont-Arcy — Hamlet. — Le caporal Bonbon. — Roméo et Juliette. — N. N Figaro-ci, Figaro-là. — Midi à quatorze heures. — S. F. E.— Une anémone. — Capitaine Hatteras, Docteur Clawbonny (Hicheneff, Bessarabie).

LES BOUTS-RIMÉS

FÈVE, RÊVE, ROIS, MOIS.

N° 1.

Lorsqu'en ce bon vieux temps, si vieux qu'il semble un rêve,
L'an nouveau ramenait le premier de ses mois,
Et que nos bons aïeux voulaient tirer les rois,
Le pauvre avait sa part et son droit à la fève.

Et le pauvre régnait et siégeait en ce mois,
— Lorsque le sort heureux lui décernait la fève, —
Dans le royal fauteuil; on lui versait, quel rêve!
Plein le large hanap un vin digne des rois.

Il buvait ..,. et quels cris! ce n'était pas un rêve
Le Roi boit! le Roi boit! Pauvre roi de la fève,
Il goûtait un bonheur ignoré des vrais rois.

Tout finit, ici-bas, même le plus beau rêve;
Il abdiquait le soir, ce bon roi de la fève,
Mais sa liste civile était au moins d'un mois.
Trois têtes dans un bonnet.

N° 2.

Suis-je bien éveillé? Serait-ce point un rêve?
Mais non; nous sommes bien au six de ce beau mois
De janvier, et voici la galette à la fève....
En pleine république on va tirer les rois.
Sphinx-Club.

N° 3.

Salut! salut! roi de la fève,
Ta royauté n'est qu'un beau rêve,
Rêve d'un soir, d'un jour, d'un mois,
Rêve envié par bien des rois.
Sidonie, Caroline et Marie-Henriette.

N° 4.

O beau rêve
De la fève,
Du beau mois
Des trois rois.
J. T.

N° 5.

Nous sommes arrivés au mois
Où tout le monde voit en rêve
Cette belle et magique fève
Qui va nous mettre au rang des rois.
Prince de Caramos.

N° 6.

Janvier a passé comme un rêve;
Qui de nous, le six de ce mois,
N'a gaîment arrosé la fève,
La fève du gâteau des Rois?
L T et son frère.

N° 7.

Parmi les fleurs des champs dont le poète rêve,
Que le sage préfère aux diamants des rois,
Voyez, quand du printemps revient le premier mois,
Blanche et noire, s'ouvrir l'humble fleur de la fève.
Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier.

N° 8.

Janvier, c'est l'heureux mois
Où l'espérance, en rêve,
Du bon gâteau des Rois
Donne à chacun la fève.
Un parisien.

N° 9.

Bébé triomphe : Il a trouvé la fève
Dans sa part du gâteau des rois;
Couronne sans soucis, l'enfant la porte en rêve,
S'en souviendra-t-il dans un mois?
Nous autres. (Nantes.)

N° 10.

Au passé, ce jour-là, un vieux monarque rêve,
Et comptant tristement jours, semaines et mois :
« Couronne qu'un seul jour, dit-il, donne la fève,
« Tu pèses moins au front que le bandeau des rois »
Princesse Pascaline de Metternich.

N° 11.

Qui de nous n'a pas fait un rêve,
Pendant le cours de ce beau mois,
Dans lequel il avait la fève
Et prenait place au rang des rois?
Foolisch Trio.

N° 12.

Mille rois, en janvier, règnent de par la fève,
Éphémère pouvoir qui meurt avant le mois,
Pouvoir joyeux pourtant; le plus heureux des rois
Serait-il donc celui qui ne règne qu'en rêve?
Un Ouistiti.

(*A continuer.*)

FANÉE, JOURNÉE, DESTIN, MATIN

N° 1

La fleur de ma vie est fanée,
Il fut rapide, mon destin;
De mon orageuse journée
Le soir touchait presque au matin.

Charlotte, Bathilde, Pauline Chabrier. — Marie et Marguerite Labuzan.

N° 2

La nouveauté séduit, éclose du matin,
Mais elle passe vite; elle est si tôt fanée
Qu'on ne parle plus d'elle au bout de la journée,
Et personne ne songe à plaindre son destin.

Minette, Riquet et Cie.

N° 3

Pauvre petite fleur fanée,
Toi, si coquette ce matin,
Voilà donc le cruel destin
Que te réservait la journée.

Jeanne, Jeannette et Jeanneton

N° 4

La fleur n'aura qu'une journée,
Elle est éclose, elle est fanée,
L'homme aussi n'aura qu'un matin,
C'est notre lot, c'est le destin.

Un débutant.

N° 5

Enfant joyeux à ton matin,
Pourquoi faut-il que le destin
N'ait pour la fin de ta journée
Qu'espoirs déçus, beauté fanée?

Deux retardataires.

N° 6.

A l'ombre du passé, j'achève ma journée,
Et j'attends, sans espoir et sans peur, le destin;
Pourtant, quand je te vois, petite fleur fanée,
Mon cœur fredonne encor la chanson du matin.

Princesses Sophie et Pascaline de Metternich.

N° 7.

L'aïeule aux cheveux blancs achevait sa journée,
L'enfant aux cheveux d'or commençait son matin,
Tous les deux à la fois souriaient au destin,
Et le bouton vermeil et la rose fanée.

Julie Portalis.

N° 8.

De la fleur la beauté partage le destin :
La première ne vit, hélas! qu'une journée;
Celle-ci peut durer un peu plus d'un matin,
Mais l'âge et les soucis l'auront bientôt fanée.

Sarah et Andrée Bouscatel.

N° 9.

Brillante sur ta tige, éclose le matin,
Rose, orgueil du parterre, apprends donc ton destin
Au coucher du soleil on te verra fanée,
Et tu n'auras pas même achevé ta journée.

Deux descendants d'un chevalier.

N° 10.

Je viens de retrouver, sans parfum et fanée,
La tendre fleur éclose au soleil du matin;
Elle embaumait les airs, et la même journée
Aura vu s'accomplir son fragile destin.

L. T. et son frère.

N° 11.

Quand, à la fin de la journée,
Je vois, languissante et fanée,
La fleur si brillante au matin,
Je dis en soupirant : de tout c'est le destin.

Les braves gens de l'Hérault.

N° 12.

La rose épanouit au souffle du matin
Son calice charmant, et la même journée
Voit, sous le vent du soir, la fleur pâle et fanée;
Homme, reconnais là ton fragile destin.

France.

LE LANGAGE FRANÇAIS

KERMESSE.

Kermesse est un mot hollandais, *Kerkmisse*, de *Kerk*, église, et *misse*, messe. Nom donné, en Hollande et dans les Pays Bas, à des fêtes paroissiales, à des foires annuelles, qui se célèbrent avec de grandes réjouissances.

Le mot *Kermesse* ne s'appliqua, dans le principe, qu'à la fête de l'église paroissiale; ce ne fut que plus tard qu'il servit à désigner la fête annuelle de la commune. Dans les pays wallon et dans le nord de la France, on a substitué au mot *Kermesse* le mot *ducasse*, abréviation de *dédicace*, parce que primitivement ces fêtes accompagnaient la dédicace des églises.

Les kermesses ou ducasses se sont conservées dans la Hollande, la Belgique, la Flandre, et grand nombre de villes et de villages du Nord, tels que Lille, Douai, Valenciennes, Dunkerque, Ardres, Arras, Bergues, Cambrai, etc. Elles retracent les vieilles mœurs flamandes dans toute leur naïveté, et offrent des représentations bizarres de mythes pour la plupart oubliés. A Anvers, à Cambrai, à Ath, on voit figurer des géants dans la procession; à Mons, on assiste au combat d'un dragon contre Saint-Georges.

Mais les accessoires indispensables, qui se retrouvent partout, ce sont les danses, les régals, les tirs à l'arquebuse ou à l'arbalète, les gâteaux-monstres, en un mot tout l'attirail de nos foires. Il y a d'ailleurs toujours coïncidence entre la kermesse et la plus grande foire du pays.

ALIBORON.

Huet rapporte qu'un avocat, plaidant en latin, et voulant dire que sa partie adverse n'était pas recevable dans les *alibi* qu'elle indiquait, s'écria : « *Nulla ratio habenda est istorum aliborum*. » Le nom de cet affreux barbarisme resta à l'avocat, et fut depuis donné à l'ignorant qui se mêle de tout et veut parler de tout.

La Fontaine l'a donné à l'âne :

Arrive un troisième larron,
Qui saisit maître Aliboron.

AMIRAL.

Amiral, de l'arabe *amir*, chef, ou plus directement de *amir al bahr*, commandant de la mer.

La dignité d'amiral paraît avoir été introduite en France par saint Louis, qui l'emprunta aux Arabes. Florent de Varennes en était investi en 1270. Sous l'ancienne monarchie, l'amiral prenait rang parmi les grands officiers de la couronne; il était regardé comme le général des armées navales et le chef de la marine. En 1322, Charles IV créa un grand amiral, auquel il confia des prérogatives encore plus considérables. Supprimée en 1627 par Richelieu, rétablie en 1669 par Louis XIV, cette charge fut définitivement abolie en 1791 par l'Assemblée nationale. En 1805, Napoléon Ier confia le titre de grand amiral à son beau-frère Murat, mais ce ne fut qu'un titre sans fonctions sérieuses. Il en fut de même lorsque Louis XVIII investit de cette dignité le duc d'Angoulême, en 1814.

Depuis 1830 il n'y a plus, dans la marine française, que des amiraux, des vice-amiraux et des contre-amiraux.

ARTILLERIE.

L'artillerie, dans le sens moderne, est la partie du matériel de guerre qui comprend les bouches à feu et leurs accessoires.

Ce mot dérive de notre ancien verbe *artiller*, armer. Ce mot a longtemps persisté dans le vocabulaire de la marine; on disait encore au XVIIIe siècle un vaisseau *artillé*, non un vaisseau armé.

On trouve ce mot, en français, plus de deux siècles avant l'emploi de la poudre à canon; artillerie avait un double sens; tantôt il signifiait l'ensemble des armes, des engins de guerre, et en particulier des armes de trait, qui étaient les armes offensives par excellence.

« Quiconque doresnavant voudra estre artilleur et user du mestier d'artillerie en la [...] et banlieue de Paris, c'est à savoir fais[eur] d'arcs, de flesches, d'arbalestes... » lit-on [dans] un document de 1375.

« Tous s'émerveillaient, que si hautem[ent] et sagement elle se comportast en fait [de] guerre, comme si ç'eust esté un capitaine [qui] eust guerroyé l'espace de vingt ou trente [ans], et surtout en l'ordonnance de l'artiller[ie] » (*Proces de Jeanne d'Arc*).

Tantôt il désignait, comme dans Joinv[ille] au XIIIe siècle, le lieu où on déposait [les] armes, l'arsenal. Les soldats d'artillerie éta[ient] les archers et les arbalétriers. Quand l'us[age] de la poudre à canon fut introduit, et que [les] armes à feu succédèrent aux armes de t[rait], on conserva aux armes nouvelles la déno[mi]nation des anciennes.

L'origine de notre mot *artillerie* a mis [en] belle humeur un de nos étymologistes, qu[i a] découvert un acte de naissance d'une auth[en]ticité irréfutable : suivant lui, ce serait [un] moine, Jean Tilleri, autre inventeur de [la] poudre, qui aurait eu l'honneur de don[ner] son nom à l'artillerie, *art Tilleri*. *Se no[n è] vero, e bene trovato*, mais un jeu de m[ots] n'est pas une étymologie.

FRANCHE-COMTÉ.

Le nom de *Franche-Comté* vient de Rena[ud,] comte de Bourgogne, qui obtint de gran[des] immunités, et s'intitula le *Comte franc*.

La Franche-Comté, habitée jadis par [les] Sequani, forma, sous les Romains, la provi[nce] appelée *Maxima Sequanorum*. Elle fit succ[es]sivement partie du royaume des Burgon[des,] du vaste empire de Charlemagne, du royau[me] des Deux-Bourgognes (896-1032), d'où [elle] passa au royaume de Germanie. Elle fut [éri]gée en comté au Xe siècle, pour un cer[tain] Léotald. C'est vers cette époque qu'elle co[m]mence à porter le nom de Franche-Com[té,] puis elle prit le titre de comté palatin [de] Bourgogne (1169). Elle passa successiveme[nt] par mariages, dans les maisons d'Ivrée, [de] Souabe, ou Hohenstaufen (1196), de Mér[anie] (1208), de Châlons (1248). Elle fut réunie [un] instant à la couronne de France par le m[a]riage de Jeanne, héritière de ce comté, a[vec] Philippe le Long (1315); mais, à la mort [de] ce dernier, Jeanne épousa Eudes de Bour[go]gne (1322). En 1361, après la mort de Ph[ilippe de Rou]vre, la Franche-Comté échut à Marguerite [de] Flandre, ensuite elle passa, par mariage [en]core, dans la maison de Bourgogne (13[84] puis dans celle d'Autriche (1477).

De 1384 à 1477, la Franche-Comté et le [du]ché de Bourgogne s'étaient trouvés réunis d[ans] les mêmes mains; en 1477, ils furent sépa[rés] de nouveau, le duché ayant été réuni à [la] France comme fief masculin, tandis que [la] Comté, fief germanique et féminin, était p[or]tée par mariage dans la maison de Habsbo[urg.] En 1518, Charles-Quint incorpora la Franc[he-] Comté au cercle de Bourgogne. Louis [XIV] s'en empara en 1668, comme faisant partie [de] la dot de sa femme, Marie-Thérèse d'Au[tri]che; mais il fut obligé de la rendre par [la] Paix d'Aix-la-Chapelle, conclue la même [an]née. L'ayant conquise de nouveau en 1674 [il] s'en fit confirmer la possession par le Tr[aité] de Nimègue, 1678. La Franche-Comté pos[sé]dait un parlement, à Dôle, puis à Besanç[on,] et une université à Gray, puis à Dôle, et en[fin] à Besançon. La Franche-Comté a fourni [un] grand nombre d'hommes célèbres, dans [les] genres les plus divers. Cette province for[me] aujourd'hui les départements : du Jura, [du] Doubs et de la Haute-Saône.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGN[ON]

N° 280

13 AVRIL 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS, — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SOLUTIONS

SOLUTIONS

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS

DIVERS CORRESPONDANTS. — Les *Communications* doivent être accompagnées de la Solution des Questions proposées, et écrites sur une feuille à part. — Les noms sont publiés à un mois d'intervalle, et non dans le *Supplément* suivant.

J. C.-CLUB. — Les noms seront publiés en *Rappel*.

UNE ÉLÈVE DES COURS FENELON (*Poissy*). — La Phrénologie exigerait trop de développements. — Les deux *Moyens mnemoniques* ont déjà paru, ainsi que la première question du *Langage français*. — Les *Communications* sont bien choisies.

Ces *Suppléments* sont épuisés depuis longtemps. — La *Récapitulation générale* des *Suppléments* sera publiée plus tard. L'espace manque.

DIVERS CORRESPONDANTS. — Huit jours francs. Les lettres doivent être mises à la poste au plus tard le lundi. Après ce délai, les noms des correspondants sont publiés en *Rappel*.

CAPITAINE NEMO. — Prière de choisir un autre pseudonyme que B. et M.

CARINA. (*Florence*). — Oui.

MYOSOTIS et MARGUERITE. — Oui, comme *papiers d'affaires*, pourvu que l'envoi ne renferme que des communications relatives au *Supplément* du Journal.

DEUX COMMENÇANTS. — Le *Numéro-Spécimen* renfermant la *Méthode générale* est épuisé. Un avis informera les nouveaux lecteurs qui ne l'ont pas encore reçu.

LOISAU et ACHERO. — La question des *Usages mondains* a été publiée dans les premiers *Suppléments*. Le *Mot carre* ne peut être publié. Les autres *Communications* paraîtront.

FAMILLE LUCIENNOISE. — Il n'y a pas de points de repère dans le *Fil d'Ariane*; il suffit de chercher à relier les syllabes en se réglant sur la Marche du Cavalier.

Mlle D. P. (*Suisse*). — Remercîments.

M. S. (*Russie*). — Votre lettre a été transmise à la direction du Journal.

PERCE-NEIGE (*Vendôme*). — Même réponse.

A. P. (*Château de Saint-Ouen-l'Aumône* — Même réponse.

M. C. (*Clermont-Ferrand*). — Même réponse.

MAR. C. — Prière de choisir un autre pseudonyme.

FRANCE. — Tous les noms des Correspondants sont publiés, quel que soit le nombre des solutions trouvées, il suffit d'une seule réponse juste.

BALLE ENCHANTÉE ET SON AMI. (*Paris*). — Même réponse.

UNE ANÉMONE. — Cela n'est pas nécessaire.

ANDRE G. (*Paris*). — La solution d'un *Mot en losange* suffit pour servir de clef.

MARGUERITE M.-L. — Tout ce qui ne concerne pas le *Supplement* doit être adressé à la *Direction du Journal de la Jeunesse*.

TANTE ÉLLONORE ET SES NEVEUX — Les *Communications* sont classées, mais il est impossible de fixer une date précise pour leur publication.

J. BRONTANA (*Paris*). — Les *Communications* seront publiées.

ROTHOMAGO — Oui

PETITE MAURESQUE D'ALGER. — Transmis la note à l'Administration.

GUILLAUME D. D (*Paris*). — Les lettres doivent être adressées à M. le Secrétaire de la Rédaction.

S. F. E. — Il serait plus simple d'envoyer une série de *Communications* qui formeraient un numéro complet.

UN CURIEUX. — Les lettres sont classées plusieurs fois : pour relever les *Noms des correspondants*, les *Solutions explicatives*, les *Bouts-rimés*, la *Correspondance avec les lecteurs*, etc.; les *Communications* sont classées à part.

DIVERS CORRESPONDANTS. — En général, les *Communications* qui ne sont pas insérées ont déjà paru dans les *Suppléments antérieurs*, ou ont été empruntées à d'autres journaux.

(*A continuer*)

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Une mondaine et une recluse. — Marie-Anne Genty (Orléans). — Une Petite Mauresque d'Alger. — Pompon, Totef et Rara.

(9 MARS 1878)

SUPPLÉMENT N° 101.

PROBLEMES CHIFFRÉS, N° 62. — PROBLÈMES POINTES, CHIFFRE DE STERNE, N° 76. — PROBLEMES ALPHABETIQUES, N° 74. — LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 42. — VERS A TERMINER, BOUTS-RIMES. — LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 42. — LES SURPRISES. — LES MOYENS MNEMONIQUES, N° 42. — LES PRENOMS. — ANAGRAMMES. — LES DEVISES — ENIGMES, N°s 101 A 103. — CHARADES, N°s 111, 112. — LOGOGRIPHES, N°s 58 A 61. — MOT CARRE. — MOTS CARRES SYLLABIQUES. — LES ETOILES. — LES CURIOSITES, N° 39. — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER, RÉBUS,

L'Amazone des Champs-Elysées. — Béatrix. — Sarah et Andrée Bouscatel (Auxerre) — Marie-Anne Genty (Orléans) — Suzanne et Marthe de Jussieu. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — J. Brontana (Paris). — Ducol-Pommier — Alice et André Pouzol (Jarnac, Charente). — Raoul Digard (La Flèche) — Charlotte, Bathilde Pauline Chabrier (Paris). — Julie Portalis — Princesse Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Guillaume, Anne-Marie, Henriette, Henri Danloux-Dumesnils — Les président, vice-président et secrétaire B. O B et autres membres du Sphinx-Club. — Louise de Brimbois. — Foolish Trio (Paris). — Indolente et Linotte (Alais, Gard). — Une rose blanche de la Sarthe. — Loisau, Jérémias, Achéro (Genève). — Marfa Strogoff et Nadia. — Marguerite, Elisabeth Marie, Jeanne. — La girouette du château d'A. (Cantal) — Tête de linotte. — Bouquet d'orties — Cinq violettes de la Gironde. Le capitaine Nemo et milord Blackford. — Une nymphe (Pau). — Antoinette et Elisabeth (Alais, Gard). — Zizel (château de la Villette). — Bernard et Christine — Trois fleurs de lys. — Tracy. — Corvette et Goelette (Rochefort-sur-mer) — Les Grises (Reims) — Une Abonnée mantaise. — M. C. (Saint-Germain). — Pompon Totef et Rard. — G. G. et sa sœur — Ricquebourg — Les compagnes de Mary Loove. — Une habitante du désert — Fleurs et bourgeons (Vendôme). Marie Truge et Vaur. — Eglantine, Marguerite, Julius et Pétrus (Rochefort-sur-Mer). — Boulboul. — Marie et Hélène (Paris) — Tourbillon. — Gélaste — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche). — Deux petites Portugaises (Lisbonne). — Hortense et Jeanne Gardet (Roanne, Loire). — Princesses Eléonore, Fanny et Marie Schwarzenberg (Vienne, Autriche). — Nous autres (Nantes). — Un étourdi et un collégien — Marguerite et Louise Lapoire (Roanne, Loire). — France, Un Ouistiti (Bordeaux). — Lormontaise. — Clémence (Louvain Belgique). — Car-men. — Un Hibou et trois Chouettes (Vienne, Autriche). — Minette, Riquet et Cie (Orléans). — Nous trois (Versailles). — Marionnette — L. T. et son frère. — Louis — Les Braves gens (Hérault). — Un banc d'Huîtres (Paris). — X. Y. Z — Isabelle.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Henri Turót (Bar-sur-Aube). — Marie Gibert. — René Jenviesse et sa sœur. — E. de Mézance. — Alice Hébert et son frère (Mantes). — Ed. Sebrop. — G. Dusartini, A Pagliero (Parme, Italie). — André Darolles (Lycée de Mont-de-Marsan). — Georges Laureau — Théodore de Berckheim. — Louis Laurent. — Mary Texier. — Marguerite Destremx (Alais, Gard). — Marguerite, Maurice et Georges Cromarias (Clermont-Ferrand) — Ch. Ebel. — Blanche Lyautey (Versailles) — Berthe Ovelacq (Belgique). — Marguerite Mercier-Lacombe — Un lycéen de Tours, F. Dinseux — Jules Isay (Nancy). — Une baigneuse de Saint-Pair et un Elève (Lycée Henri IV). — Madeleine et Urbain. — Un barbiste. — A. D Elève de quatrième (Lycée du Havre). — Un Elève du Lycée de Vanves. — La Maîtresse d'un griffon russe Mère et filles. — Raphael R Z. (Lycée d'Amiens). — Un lézard de l'Allier. — La Société du Châlet. — Deux Espagnoles. — A. L. (Lunéville) — P. W. et Ce. — G. F. (Paris) — Une blésoise. — Louise M. (Elincourt Sainte Marguerite, Oise). — Une Bruyère et un Myosotis de Passy — Carina. — Berthe, Marie, Marthe (Châtellerault). — Picrochole. — Les Quatre fils Aymon. — Une Chasseresse de papillons. — Primavera. — Une petite violette sortant du bois (Man-

tes). — Don Ramon. — La bête du Gévaudan. — Une Plume d'oie. — Deux Bourdonnettes (Versailles). — Une Pêcheuse de grenouilles. — Un Ecureuil du bois des Hallattes. — Bruyère et Genêt bretons. — Deux jeunes Italiennes. — Fleur des champs. — Une Patineuse. — Une bonne fourchette, J. T. — Ginevra. — Thérèse (Les Merchines, Meuse). — X. de l'équipage du Jean Bart (Orléans). — Trés caps dé lioulzétos. — Une Rennaise. — Bouquet de myosotis des bords de la Ceze. — La petite hirondelle d'Anjou et son cousin. — Une savante par hasard (Nantes). — M C. E. G. (Paris). — Un vieux caniche réactionnaire (Nantes). — *Signature omise.* — Le capitaine Lotton. — Kiou. B. B. G. D. — P. P. — Sophie Filiti (Bukarest). — Hélène Floresco (Bukarest). — Marie-Louise Daudé et son neveu Paul de Ladevèze. — Marie-Thérèse (Paris). — Cécile. — Alice Pluch (Château de Saint-Ouen L'Aumône). — J.-C. Club. — Trois violettes brestoises. — Fleur de mai (Orléans). — Noémie Ortigé (Tonnay-Charente). — M. Prudhomme et son fils Arthur. — Paul, Angélie, Cécile et Jeanne. — Louise, Bemna et Rose (Montélimar Drôme). — Le Loup et l'Agneau. — Fanfulla.

LES USAGES MONDAINS.

LE PARAPLUIE ET L'OMBRELLE

Le parapluie et le parasol étaient connus dès les temps les plus reculés Ils paraissent avoir pris naissance chez les Chinois, les Egyptiens et les Assyriens, et ils étaient réservés à l'usage des princes et des souverains Le *Tcheou-Li*, qui fut écrit vers le XIe siècle avant notre ère, les bas-reliefs découverts à Ninive et à Java, les fresques du palais et des tombeaux de Thèbes et de Memphis, les vases peints de la Grèce et de l'Étrurie, nous ont conservé le dessin, la dimension et la construction des parasols des temps anciens.

Le parasol des régions tropicales est devenu le parapluie dans les pays septentrionaux.

Cet instrument n'était pas encore connu en France dans la seconde moitié du XVIe siècle. Les uns croient qu'il nous est venu d'Italie; d'autres prétendent que le parasol chinois a été le premier modèle de nos parapluies. Quoi qu'il en soit, leur adoption en France ne remonte qu'à deux siècles et demi. Les femmes s'en servirent les premières.

Vers 1640, le parapluie français avait un manche de bois de chêne, d'aune ou de palissandre, mesurant 1m,20 de longueur, dix baleines de 0m,80, les fourchettes de cuivre correspondantes de 0m,16 à 0m,36, un coulant de cuivre très-fort. Dans ces conditions, il pesait de 3 à 4 livres et coûtait de 45 à 60 francs. C'était un meuble de famille, qui se transmettait de génération en génération. On le portait à l'aide d'un gros anneau de cuivre, fixé sur un chapeau de même métal, qui recouvrait à leur jonction l'extrémité des baleines On se servait en ce temps-là, et même postérieurement, pour le parapluie, de cuir, de toile cirée, d'étoffe de soie huilée, de papier verni; puis on employa le gros de Tours et le gros de Naples uni ou chiné.

Vers 1789, la mode fut aux taffetas rose, jaune, vert-pomme, uni ou chiné. Plus tard, on adopta les couleurs rouge, vert-clair, bleu avec bordure de couleurs différentes; enfin, vers 1825, on donna la préférence aux couleurs foncées, vert-myrte, marron, noir, et ce sont encore aujourd'hui les couleurs les plus en usage

Durant cet intervalle, le parapluie-parasol pour dames s'est peu à peu transformé en ombrelle; cette légère et gracieuse transformation du parasol était connue en France au XVIIIe siècle. Mais c'est seulement en 1791 que l'usage de cet objet est devenu général dans le monde entier.

L'ombrelle a subi des perfectionnements qui l'ont presque convertie en objet d'art; articulée, elle est devenue une *marquise*. Tour à tour, suivant la mode, elle est couverte de soie blanche unie, ou rayée, ou chinée, ou brochée, de couleur claire, ou foncée, ou noire, avec ou sans bordure, avec ou sans franges; recouverte de dentelle blanche ou noire; à médaillons ou à dessins spéciaux; brodée de verroterie ou garnie de marabouts.

En Chine, le parasol est une marque de distinction. On reconnaît un dignitaire, selon que l'on porte devant lui un parasol à double ou à triple étage. Le parasol à quatre étages est réservé à la majesté impériale ou à ses représentants les plus immédiats Ces sortes de parasols sont placés à bord des bâtiments, de manière à être vus de tous les côtés à la fois, afin d'imprimer le respect. A cette marque de l'autorité souveraine, tous les navires que rencontre le mandarin doivent se ranger pour lui faire place.

Au Japon, aux Indes, dans presque toute l'Asie, le parasol a sa place, non-seulement dans la vie ordinaire, mais encore dans les fêtes et cérémonies publiques et religieuses.

Les souverains indiens, en témoignage de leur haute considération pour les puissances avec lesquelles ils entrent en relation de bonne amitié, remettent aux ambassadeurs des parasols d'un riche tissu de soie et rehaussés d'ornements d'or et de perles.

En Espagne et dans l'Amérique du sud, l'ombrelle se substitue à la mode de l'éventail

Les dames turques se servent d'ombrelles sorties de fabrique française.

En Egypte, Méhémet-Ali en adopta l'usage, ainsi que tous les seigneurs et les hauts personnages de sa cour.

Le parapluie a été, dans toutes ses parties, l'objet de perfectionnements ingénieux. L'antique machine a été raccourcie, l'acier a remplacé la baleine, une élégance de bon goût a succédé aux formes massives; enfin le poids, qui s'était encore élevé, en 1816, de 2 k. à 2 k. 500, a pu être réduit jusqu'à 500 gr., et même 300 gr., et le prix de 50 francs a beaucoup diminué.

BOUTS RIMÉS

CHOSES, ROSES, OISEAUX, EAUX.

N° 1.

J'ai vu sous le soleil mourir bien d'autres choses
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Esmeralda. — Les compagnes de Mary-Loove. — Une plume d'oie.

N° 2.

Parmi les dons du ciel et les plus douces choses,
Avec le lilas blanc il faut placer les roses,
Un ciel limpide et bleu, le murmure des eaux,
Le vol des papillons et le chant des oiseaux.

Marie-Louise Daudé.

N° 3.

Dieu, qui, pour nous charmer, a créé tant de choses,
De grâce et de parfum a composé les roses;
Il donne la chanson au monde des oiseaux,
Et joint le doux murmure à la fraîcheur des eaux.

Alice Pluch.

N° 4.

LA CRÉATION.

C'est Dieu qui fit le monde, et la terre et les eaux;
Il a tiré de rien les êtres et les choses;
Pour animer les airs il a fait les oiseaux,
Pour charmer nos regards il a créé les roses.

Il oppose une digue à la fureur des eaux,
Il donne la pâture aux petits des oiseaux,
Il fait monter la sève au calice des roses,
Et ses soins paternels conservent toutes choses.

Sarah et Andrée Bouscatel.

N° 5.

Pour égayer la vie il est de douces choses :
C'est le chant des oiseaux,
La verdure des bois, le doux parfum des roses,
Le murmure des eaux.

Grenouillot.

N° 6.

Dans le désert du monde il est de douces choses :
L'azur du ciel serein, le murmure des eaux,
L'ombre profonds des bois où chantent les oiseaux,
L'haleine du zéphir et le parfum des roses.

Indolente et Linotte.

N° 7.

Je ne veux pas nier le prix des belles choses.
Mais j'aime mieux dormir qu'écouter les oiseaux;
Je gagne la migraine à respirer les roses,
Je m'enrhume toujours le soir au bord des eaux.

Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrierv

N° 8

Si Dieu, dans son pouvoir, me concédait trois choses,
Abeille, je voudrais butiner sur les roses;
Musicien, me mêler aux concerts des oiseaux;
Poëte, m'inspirer au murmure des eaux.

Thérèse.

N° 9.

Amis, dans ce bas monde il est de douces choses,
La beauté gracieuse et le parfum des roses,
La brise du matin, le murmure des eaux,
Le rire des enfants et le chant des oiseaux.

La Société du Chalet.

N° 10.

C'est toi, Dieu tout-puissant, qui règles toute chose.
Toi, le maître du ciel, de la terre et des eaux,
Tu prends soin des enfants et des petits oiseaux;
C'est par toi que fleurit et se fane la rose.

Henriette Palaviccini.

N° 11.

Le journal cette fois nous donne, entre autres choses,
Quatre vers à remplir, bouts-rimés, choses, roses,
Voilà déjà deux vers; en ajoutant les eaux,
C'est fini; maintenant, chantez, jolis oiseaux,

Marguerite Destremx.

N° 12.

J'aime le murmure des eaux,
Le suave parfum des roses,
Le divin concert des oiseaux,
Connaissez-vous plus douces choses?

Princesses Eléonore et Fanny de Schwarzenberg.

N° 13.

C'est le printemps; voici venir les douces choses,
Dans les bois reverdis la chanson de l'oiseau,
Les parfums embaumés des lilas et des roses,
La pervenche aux yeux bleus qui se mire dans l'eau.

Tête de linotte.

N° 14.

Il semble qu'au printemps monte, de toutes choses
Un hymne harmonieux, le concert des oiseaux,
Les caresses du vent, le murmure des eaux,
Et la senteur des prés et le parfum des roses.

Raoul Digard.

N° 15.

Les roses, après tout, seront toujours les roses;
Quoiqu'on ait abusé du murmure des eaux,
De la brise du soir et du chant des oiseaux,
Sans en rimer, je veux aimer ces douces choses.

Étienne Adam et ses sœurs.

N° 16

La vie est un tissu des plus bizarres choses;
Oublions ses ennuis et cueillons-en les roses;
Endormons-nous gaîment au doux chant des oiseaux
Et laissons notre barque aller au gré des eaux.

Antoinette et Élisabeth.

N° 17

Bientôt Mai reviendra rajeunir toutes choses,
Fleurir dans nos jardins les lilas et les roses,
Éveiller dans les bois le concert des oiseaux,
L'haleine du zéphir, le murmure des eaux.

France et un Ouistiti.

N° 18

Rien n'arrête ici-bas le cours de toutes choses,
Tout fuit comme emporté sur l'aile des oiseaux;
Et l'impassible fleuve aux éternelles eaux,
Le temps, emporte autant de ronces que de roses,

Minette, Riquet et Cie.

LE LANGAGE FRANÇAIS

GYMNASE.

Gymnase, nom que les anciens donnaient au local destiné aux exercices tendant au développement des forces physiques; c'est aussi le nom que les modernes ont conservé. Les gymnases avaient une grande importance dans l'antiquité, et étaient gouvernés par des fonctionnaires. C'est sans nul doute à l'influence des gymnases que les anciens Grecs ont dû leur constitution si robuste et si belle.

Le mot *Gymnase*, détourné de son acception signifie aussi *École*, *Académie*.

PATAQUÈS.

Faute grossière de liaison dans la conversation ou la lecture. Voici l'origine anecdotique de ce mot :

Un jeune homme se trouvait dans une loge du Théâtre-Français, à côté de deux dames d'une toilette fort brillante, mais dont le langage répondait peu à la parure. Ce jeune homme aperçoit à terre un mouchoir brodé, le ramasse, et,s'adressant à l'une de ses voisines : « — Madame, lui dit-il, ce mouchoir est sans doute à vous ? — Non, monsieur, répond-elle, il n'est point-z-à moi. — Il est donc à vous, madame, dit-il à l'autre. — Non, monsieur, répond celle-ci, il n'est pas-t-à moi. — Ma foi, reprend le jeune homme, il n'est pas-t-à l'une, il n'est point-z-à l'autre, je ne sais vraiment alors pat-à-qu'est-ce. »

L'aventure fit du bruit, et la réponse du jeune homme fut l'origine du nom de pa-t-à-qu'est-ce, *pataquès*, donné à toute liaison faite contrairement aux lois de l'usage, soit au moyen d'un *t*, soit au moyen d'un *s*.

COLONEL.

Colonel, titre militaire d'officier supérieur qui commande un régiment, et dont le grade suivait hiérarchiquement celui de maréchal-de-camp. Ce mot vient du celtique *col*, élevé, tête, ou de l'italien *colonello*, dérivé du latin *columna*, colonne, celui qui commande une colonne. C'est sous le règne de Louis XIII que l'on voit apparaître pour la première fois le titre de Colonel, qui fut associé à celui de *capitaine*, et donné aux chefs des bandes dont se composait alors l'infanterie française. François Ier le donna en 1534 au premier capitaine de chaque régiment. Dix ans plus tard, il institua la charge de colonel-général de l'infanterie. Ce titre se donne à des officiers supérieurs qui n'ont pas de régiment.

SIBYLLE.

Sibylle, du grec *Sibylla*, dieu, conseil.

Sibylles, nom donné à plusieurs prophétesses chez les anciens, femmes que l'on a regardées comme inspirées des dieux, et qui ont paru en diverses parties du monde. Chaque auteur varie sur le nombre et les noms des sibylles; la plus célèbre de toutes est la *Sibylle de Cumes*, en Italie. Apollon lui assura, dit-on, une vie aussi longue d'années qu'elle tenait de grains de sable dans la main. Énée la consulta et en reçut diverses instructions. On la nomme encore Manto, Hiérophile, Démophile. On raconte que cette dernière proposa à Tarquin l'Ancien neuf livres de prophéties. Tarquin ayant refusé, elle brûla trois livres et demanda le même prix pour les six autres. A un nouveau refus, elle en brûla trois encore, et exigea le même prix des trois qui restaient. Tarquin, frappé de cette bizarrerie, les acheta, et la Sibylle disparut. Ces livres, appelés « *livres sibyllins* », furent confiés à un collége spécial de prêtres.

LES LUNETTES.

L'invention des lunettes est attribuée à Lippershey, de Middlebourg, et à J. Metzu, lunetier d'Alkmayer, ou plutôt aux enfants de celui-ci, qui avaient placé fortuitement et par simple jeu, un verre concave devant un verre convexe. Elle date de 1609. L'année suivante, Galilée construisit la lunette dite de Hollande ou de Galilée. Kepler inventa ensuite la lunette astronomique, dont l'oculaire très-convergent permet d'obtenir un grossissement beaucoup plus considérable. Au XVIIe siècle, le père Reitha inventa la lunette terrestre. Les lunettes n'ont cessé de se perfectionner; on est parvenu à en construire de gigantesques. Roger Bacon a contribué beaucoup à leur perfectionnement.

ÊTRE SUR UN GRAND PIED DANS LE MONDE.

Y jouer un grand rôle. Ce proverbe vient d'une chaussure qui parut pour la première fois, vers le XIIIe siècle. Un comte d'Anjou avait au bout du pied une excroissance considérable. C'était Geoffroy Plantagenêt, père de Henri II. D'autres ont dit Foulques, mari de Bertrade, qui depuis épousa Philippe Ier. Pour cacher ce défaut, il imagina des souliers à pointes recourbées, et on imita sa chaussure. Quant au nom, ce fut celui de la partie antérieure d'un vaisseau, qu'on appelle encore aujourd'hui la *poulaine*.

Cette poulaine tirait sans doute son origine de la Pologne, car anciennement la Pologne se nommait *Polome*.

Les Anglais nommaient ces souliers à pointes *crackowes*, Cracovie.

Cette mode se maintint jusqu'au XVe siècle.

DOMINO.

Domino. Ce nom qu'on donnait autrefois, par allusion sans doute à quelque passage de la liturgie, au camail dont les prêtres se couvrent la tête et les épaules pendant l'hiver, ne désigne aujourd'hui qu'un habit de déguisement pour les bals masqués, formé d'une grande robe fermée par devant; et surmonté d'un capuchon qui couvre toute la tête à l'exception de la figure, et descend sur la poitrine et les épaules.

Les camails et soutanes des évêques étaient de soie, ce qui fut encore une des prérogatives de leur dignité; car la laine avait été prescrite au reste du clergé. Le petit capuchon, fixé au camail, ne leur servait pas plus alors qu'aujourd'hui; aussi, pendant l'hiver, se coiffaient-ils d'un domino, outre leur bonnet.

Henri III, très-avide de toute espèce de divertissements, conduisit maintes fois les gentilshommes de sa suite dans les hôtels et maisons bourgeoises, soit en masques, soit sous l'antique chaperon *embronche*, qui n'était autre que le *domino*.

Les dominos sont ordinairement en satin ou en taffetas; on en fait de toutes les couleurs, mais surtout de noirs. Dans le principe, le domino était porté par les hommes comme par les femmes; aujourd'hui il est réservé plus spécialement à ces dernières.

LYCÉE.

Lycée, en latin *Lycœum*, venu du grec *loup*, parce qu'on y avait placé la statue d'un loup en faveur d'Apollon. Nom d'un lieu célèbre près d'Athènes, consacré à Apollon Lycéen, destiné à l'éducation de la jeunesse, et où Aristote enseignait la philosophie, tout en se promenant, ce qui fit donner aux élèves le nom de péripatéticiens.

Lycée est le nom qui fut donné, par imitation, dans les premières années de la Révolution, à un lieu où se réunissait une société de personnes qui s'occupaient de littérature ou de beaux-arts. Le Lycée eut pour fondateur, en 1787, l'infortuné Pilâtre des Roziers. Cet établissement, mal conçu ou mal soutenu, était sur le point de tomber, lorsque des hommes éclairés, riches, généreux, et amis des beaux-arts, vinrent le relever en l'appuyant sur des fondements plus solides. Les professeurs, choisis parmi les célébrités de l'époque, concoururent à ses progrès et à son éclat. C'est là que La Harpe lut ses leçons de littérature. Le Lycée prit, sous l'Empire, le nom d'*Athénée*, qu'il conserve encore. Ce nom est donné, par extension, à tous les colléges.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. [illegible]TINAULT, RUE MIGNON, 2

N° 281 20 AVRIL 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SOLUTIONS

NOMS DES CORRESPONDANTS
QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

SOLUTIONS

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS.

Esmeralda (Bucharest, Roumanie). — Une petite Mauresque d'Alger (Oran). — Petite fleur de Numidie (Alger) — Bleuette des bords de l'Ilfovetu. — Capitaine Hatteras, docteur Clawbonny.

SUPPLÉMENT N° 106.
23 MARS 1878.

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 63. — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 76. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 75. — RÉBUS. — LES USAGES MONDAINS. — LE LANGAGE FRANÇAIS. — LES PRÉNOMS. — LES MOYENS MNÉMONIQUES. — LES ANAGRAMMES. — LES COQUILLES AMUSANTES. — LES SURPRISES. — LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 43 — VERS A TERMINER. — BOUTS RIMÉS. — LES CURIOSITÉS, N° 40. — ÉNIGMES, N°s 104 A 106. — CHARADES, N°s 113 A 118. — LOGOGRIPHES, N°s 62, 53. — MOT CARRÉ. — MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Alice et André Pouzol (Jarnac, Charente). — Georges et *Marguerite Kremp (Douai).* — *Guillaume et Anne-*Marie Danloux-Dumesnils. — Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier (Paris). — Marguerite Mercier-Lacombe, Graziella et Jehan Rém. — Marie-Anne Genty (Orléans). — Raoul Digard. — Louise Guédon (Château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Joséphine et Thérèse Berthollc, Charles et *Marie Borde (Paris). — Fernand Durville* — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Marguerite Destremx (Alais, Gard) — Mlle Ducol Pommier. — Joachim Labrouche (Bayonne). Julie Portalis (Saint-Maurice). — Berthe Gérin (Paris). — J. Brontana (Paris). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Ch Rousselle, M. Joterat (Lycée de *Nantes) — Marguerite Biret (La Flotte,* île de Ré, Charente-Inférieure). — Marie Bellot (Rochefort-sur-Mer). — Alice Faye (Tours). — La Estudiantina, les président, vice-président et autres membres du Sphinx-Club. — Louise de Brimbois. — Une Rose blanche de la Sarthe. — Un bouquet de violettes (Bordeaux). — Ricquebourg. — Pompon, Totef et Rara. — Marfa Strogoff et Nadia. — Les compagnes de Mary Loove. — Deux jeunes novices. — Deux Chimpanzés. — Les Grises (Rennes). — *Un Ouistiti.* Une brune et une blonde (Saint-Quentin). — *Un débutant* (Château de Neufmesnil). — Bernard et Christine. — Nous autres (Nantes). — L. T. et son frère. — Gélaste. — M. C. (Saint-Germain). — Minette, Riquet et Cie (*Orléans*). — Zizel (Château de la Villette). — Ipuolente et Linotte (Alais, Gard). — Ginevra et une Reine-Marguerite (*Paris*). — *Les deux* Marmitons du Havre. — Les Braves gens (Hérault). — Antoinette et Elisabeth (Alais, Gard). — *Bouquet* d'orties. — Marie et Hélène (Paris). — Grand Cercle de Presinge. — Les quatre fils Aymon. — Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne. — La Girouette du château d'A. (Cantal) — Corvette et Goelette (*Rochefort-sur-Mer*). — *Marie Truge et Vani.* — Valentine Hennet de Bernoville (Paris). — Marguerite et Louise Lapoire (Roanne, Loire). — H C. Lettre sans indications. — Deux petites Portugaises (Lisbonne, Portugal). — Eureka — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Esméralda (Bukarest, Roumanie). — *Les exilées* de Port-Royal. — Une petite Mauresque d'Alger exilée à Oran. — Marie Paruto (Palerme). — Beatrix d'A. — *Isabelle et Gilbert.* — Année, Suzanne et Fanny. — Valentine. — Le Capitaine Lotton. — S. S. S. — Kiou

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Francine et Robert le Mareschal (Rouen). — Alice Hebert. — André Darolles (Lycée de Mont-de-Marsan). — Marie Gibert. — Clotilde Dubois, Louise Charlois, Jeanne Charlois, Claire Charlois. — Marie et René Jouvresse. — Alfred de Prin. — Marie et *Marguerite Labuzan.* — Nancy de Rham (Giez *près* Grandson). — Blanche Lyautey (Versailles). — Un Lycéen de Tours, F. Danseux — E. Crémieux (collège Sainte-Barbe, Paris). — Lucy et Madeleine Proust (Niort). — Suzanne Mallet. — Denys et Armand d'Aussy (Château de Crazannes). — C. Ebel. — Marasquin mon frère. — Deux radis roses. — M. I. P. M.-T. *quatre* pervenches du Château de N. (Nord). — La Thymelée des Landes. — Perce-neige — Deux cousines. — *Carina L'âne de Bourges.* Reséda et Violette (Crespy en Valois). — Une Blésoise. — Deux Brestoises. — Trois chardons de Lorraine. — J. B. — La Maîtresse d'un griffon russe. — Un élève de quatrième (Lycée du Havre). — *Une plume d'oie.* — Louise, Berma, Rose (Montelimar, Drôme). — Marie-Thérèse (Paris). — Une étourdie. — Berthe, Marie, Marthe (Châtellerault). — Paul, Angelie, Cécile et Jeanne. — Brune et Blonde. — Bruyère de Passy. — Société H. (Paris). P. V. — *Signature omise.* — La petite hirondelle de l'Anjou. — Trois violettes brestoises. — Lolotte (*Belgique*). — *Colinette (Bayonne).* — Deux bourdonnettes. — Une savante par hasard (Nantes). — Un jeune gentleman. — Un vieux caniche réactionnaire (A. D). — Riama L de Nevers. — Monsieur Lux (Florence). Rothomago (Paris). Bleuette des bords de l'Ilfovetu. — Edouard Leleux (Lycée de Lille) — Deux petites sœurs. — Le caporal Bonbon, *Angelo, tyran de la maison.* — *Violette de Parme.*

NOTA. — *Si quelque omission dans les Noms témoignait qu'une lettre ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.*

LES USAGES MONDAINS.

LES SOULIERS A LA POULAINE.
(*Solution complémentaire.*)

Sous Philippe IV le Bel, les pointes des souliers à la poulaine avaient pris des dimensions démesurées, tantôt droites, tantôt recourbées, comme les éperons de navires appelés *poulaines* ou *poulines*, mais toujours armées de griffes et de cornes, ou de quelque autre figure grotesque. Le clergé lança l'anathème contre ces ornements ridicules, et Philippe le Bel fit une ordonnance pour l'abolir; mais la mode *triompha et dura encore* près d'un siècle. Les grands seigneurs imaginèrent d'attacher des grelots aux pointes de leurs souliers. Le luxe fut *bientôt porté* si loin dans ce genre de chaussure, qu'il devint nécessaire d'y mettre des bornes par des lois somptuaires. Les poulaines, très-gênantes pour la marche, avaient surtout aux yeux des clercs le tort très-grave de simuler l'ergot du diable. Le Pape Urbain V et Charles V unirent leurs efforts pour faire cesser le scandale de cette mode. L'ordonnance royale de 1368 qualifie les poulaines de difformité imaginée en dérision de Dieu et de sa sainte Eglise, et porte une amende de dix écus contre ceux *qui en feraient* usage.

L'origine de la locution : *Etre sur un grand pied dans le monde*, peut s'expliquer par les nombreuses acceptions du mot pied, au figuré : mesure, base, état, considération. *Etre sur un grand pied dans le monde* veut donc dire faire grande figure, être un homme considérable, soit par sa fortune, son influence, etc. Cette explication suffit pour se rendre compte de cette locution, à moins qu'on ne veuille recourir à ce souvenir historique qu'au XIIe siècle, les souliers d'un prince ayant deux pieds et demi de long, ceux d'un haut baron deux pieds, ceux d'un simple chevalier un pied et demi, l'importance d'un personnage se mesurait ainsi par la grandeur du pied. Cette locution en serait venue et on aurait dit, par figure, de tout personnage important, qu'il est *sur un grand pied dans le monde.* Mais la première version paraît plus probable.

LES CURIOSITÉS.

LA TOURNELLE.

On donnait ce nom à deux chambres de justice de Paris, l'une dite *Tournelle criminelle*, ou simplement *la Tournelle*, qui jugeait en dernier ressort les affaires criminelles

Elle fut instituée en 1436, après la réunion du parlement de Poiteirs, et modifiée en 1452 et 1519. Jusqu'au mois d'avril 1515, elle ne jugea que les affaires du petit criminel; quand les conclusions tendaient à la mort, le procès était porté en la Grand'Chambre. L'autre, était la *Tournelle civile*, érigée en 1667 pour les affaires au-dessous de 3 000 livres.

Bonfons, dans ses *Antiquités de Paris*, commet une erreur en affirmant qu'on appelait ces deux chambres *Tournelles*, parce qu'elles se composaient de membres du parlement qui y venaient siéger *tour à tour*. Ce nom vient de ce qu'elles siégeaient dans une des *tours* du Palais, d'où sont venus les noms de Palais des Tournelles, situé anciennement rue Saint-Antoine, et ceux du pont et du quai de la Tournelle.

LES LUNETTES.

(Solution explicative)

L'invention des lunettes est toute moderne. Les anciens examinaient les astres avec de longs tuyaux, de manière, dit Aristote, à reproduire l'effet d'un puits, au fond duquel on voit les étoiles en plein jour. Un tel moyen n'avait rien de commun avec les instruments d'optique.

On lit dans un ouvrage de Fracastor, publié à Venise en 1538 : « Si on regarde à travers deux verres oculaires placés l'un sur l'autre, on voit toutes choses plus grandes ou plus proches. »

On lit encore dans la *Magie naturelle*, ouvrage publié en 1589 par un physicien napolitain nommé Porta, qu'en réunissant une lentille convexe et une lentille concave, on pourra voir les objets agrandis et distincts.

Cependant aucun de ces deux physiciens n'a construit d'appareil d'optique réalisant la lunette d'approche.

« Je mettrais au-dessus de tous les mortels, dit le grand physicien Huygens, celui qui, par ses seules réflexions, et sans le concours du hasard, serait arrivé à l'invention des lunettes d'approche. »

On lit dans le *Journal du règne de Henri IV* par Pierre de l'Estoile, à la date de 1609 :

« Le jeudi, 30 avril, ayant passé sur le Pont Marchand, je me suis arrêté chez un lunetier, qui montrait à plusieurs personnes des lunettes d'une nouvelle invention et usage. Elles sont composées d'un tube long d'un pied; à chaque bout il y a un verre différent l'un de l'autre. Elles servent pour voir distinctement les objets éloignés On approche cette lunette d'un œil et on ferme l'autre, et on voit distinctement un objet éloigné; de sorte qu'on reconnaîtrait une personne à une demi-lieue de distance *On m'a dit qu'un lunetier de Middelbourg, en Zélande, en avait fait l'invention.* »

Le Pont Marchand, dont parle Pierre de l'Estoile, traversait la Seine côte à côte avec le Pont au Change, et était couvert de maisons.

LES BOUTS-RIMÉS

ROIS, MOIS, RÊVE, FÈVE.

Quand janvier, le plus beau des mois,
Vient réaliser votre rêve,
Joyeux enfants, vous êtes rois,
Mais seulement rois de la fève.

A quoi bon prolonger un rêve,
Qui doit finir avant le mois?
Enfants, la couronne des rois
Ne vaut pas celle de la fève.

Fleur de mai (Orléans).

ARBRES, MARBRES, AMERS, CHERS

SOUVENIR DE LA VILLA MÉDICIS.

Quand la brise agitait les feuilles de tes arbres,
Quand le soleil dorait la blancheur de tes marbres,
Loin de moi s'envolaient les souvenirs amers,
Et calme je songeais à vous, êtres si chers

Georges Martin et sa mère.

JOURNÉE, FANÉE, MATIN, DESTIN.

N° 1.

Vermeille, épanouie au soleil du matin,
La Rose tout en pleurs implorait le destin,
Disant d'une voix douce : « *Encore une journée,*
Rien qu'un jour, un seul jour, avant d'être fanée. »

L'éphémère lui dit : « Je suis né ce matin;
Plus cruel est mon sort, plus triste mon destin;
Nous mourrons tous les deux au bout de la journée,
Mais on te gardera, Rose, même fanée. »

Raoul Digard.

N° 2.

Oui, la plus belle chose a le pire destin,
Et comme la beauté qui brille en son matin,
A l'aurore si fraîche et maintenant fanée,
La Reine du parterre a vécu sa journée.

Marguerite Biret.

N° 3.

O rose, aimable rose, hélas! déjà fanée;
Ton odorant parfum m'enivrait ce matin :
Naître, briller, mourir dans la même journée,
C'était là ton destin.

Et toi, beau lys, je vois ta corolle fanée,
La gloire du parterre et l'honneur du matin :
Hélas! nous vivons tous le temps d'une journée,
C'est là notre destin.

Tourbillon.

N° 4.

Des choses d'ici-bas ta fille eut le destin :
Rosette n'a pas vu le soir de sa journée,
Et l'adorable fleur, à peine en son matin,
Se courba sous la faux avant d'être fanée.

L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

N° 5.

LA JEUNE FILLE ET LA ROSE.

— Rose, si fière ce matin,
Pourquoi ce soir es-tu fanée?
— Avant de plaindre mon destin,
Attends la fin de la journée.

Marfa Strogoff et Nadia

N° 6.

LA ROSE.

Le bal a fini le matin,
Je ne verrai pas la journée;
Je me résigne à mon destin,
Si tu gardes la fleur fanée

L'Amazone.

N° 7.

Éclore le matin,
Briller une journée,
Le soir être fanée,
Rose, c'est ton destin.

La Girouette du château d'A.

N° 8.

Même en la plus triste journée,
N'accusez jamais le destin;
La fleur, éclose le matin,
Au déclin du jour est fanée.

L'enfant, souriant au matin,
Meurt à la fin de la journée.
Fragile fleur, hélas! fanée,
Avant d'accomplir son destin.

Mais de la dernière journée,
Brillera le dernier matin,
Et malgré l'arrêt du destin,
Refleurira la fleur fanée.

Bretonne de dix-sept ans, Bruyère de la Loire, Feuille morte Charentaise

Variantes :

Comtesse Giorgio C (Torino, Italia). — La maîtresse d'un griffon russe. — Deux papillons. — Deux jeunes novices, Maria y José S. — Esméralda. — Bouquet d'orties. — Don Ramon. — Nous autres (Nantes).

(A continuer.)

CHOSES, ROSES, OISEAUX, EAUX.

N° 1.

Oui, je préfère à toutes choses,
Ta maisonnette au bord des eaux,
Le gai babil de tes oiseaux,
Et ton jardin tout plein de roses.

— Où volez-vous, gentils oiseaux,
Franchissant la terre et les eaux?
Vous nous emportez trop de choses :
Le soleil, les chants et les roses.

— Ami, nous sommes les oiseaux;
Qu'importe la raison des choses?
Nous allons par delà les eaux,
Nous reviendrons avec les roses.

Une habitante de la lune.

N° 2.

Chanteurs ailés, jolis oiseaux,
Vous modulez de douces choses,
Vous rasez le miroir des eaux,
Et vous voltigez sur les roses.

Bleuette des bords de l'Ilfovetu.

N° 3.

J'avais au sang vermeil des roses
Trempé la plume d'un oiseau;
Mais comment écrire les choses
Qui s'en allaient au fil de l'eau?

Pendant que j'effeuillais des roses,
En suivant le vol d'un oiseau,
Je ressongeais à bien des choses,
Et mes vers sont tombés dans l'eau

Tête de linotte.

N° 4.

Pourquoi se souvenir de tant de tristes choses?
Voici le renouveau, le soleil et les roses,
Les enfants tapageurs, les chansons des oiseaux,
L'haleine du zéphir et la fraîcheur des eaux.

Une anémone.

N° 5.

A MA CHÈRE PETITE ANTONY.

Ta bouche est une fleur et ton cœur un oiseau,
Ton sourire est plus doux que celui de la rose,
Ton regard est plus pur que le cristal de l'eau,
Pour charmer tous les cœurs te faut-il autre chose?

Riama L. de Nevers.

N° 6.

Le temps, comme un éclair, emporte toutes choses,
Les tombes, les berceaux, les cyprès et les roses.
Les heures et les jours passent comme les eaux
Dans ce torrent du monde Ainsi que les oiseaux
Qui, tous les ans, s'en vont en traversant les eaux,
Aux pays du soleil où fleurissent les roses,
Je m'abandonne au Dieu qui règle toutes choses,
Et donne la pâture aux petits des oiseaux.

N° 7.

LE DÉLUGE.

Quand les ondes du ciel recouvraient toutes choses,
Les cèdres orgueilleux, et les lys et les roses,
L'éléphant gigantesque et les petits oiseaux
Dans l'arche voyageaient sur l'abîme des eaux.
Ainsi l'homme épargné devint sauveur des choses
Dont il est suzerain, il respire les roses,
Dans les airs il entend le concert des oiseaux,
Il gouverne la terre et règne sur les eaux.
Celui que l'Orient nomme sultan des roses,
Celui qui met un frein à la fureur des eaux,
Qui donne la pâture aux petits des oiseaux,
Verra plus tard si l'homme a bien usé des choses

La fée des grèves.

(A continuer.)

LE LANGAGE FRANÇAIS.

ORATORIO.

L'*Oratorio* est un drame lyrique composé sur un sujet sacré, et destiné a être exécuté, sans décorations ni costumes, dans un concert ou dans une solennité religieuse.

Castil-Blaze a proposé de remplacer le mot italien *oratorio* par le mot français *oratoire*, mot que, du reste, Rousseau avait employé avant lui dans son *Dictionnaire de musique*

Suivant Choron, ce mot vient de ce que Philippe Neri, qui fonda à Rome, dans le courant du XVIe siècle, la Congrégation de l'Oratoire, fit composer par d'habiles gens des intermèdes sacrés qui eurent un très-grand succès et qui prirent leur nom de l'église de l'*Oratoire* où ils étaient exécutés.

Au contraire, suivant une autre version, le duc Annibal Marchesi, qui renonça au gouvernement de Salerne, en 1740, et se retira dans un couvent de l'Oratoire, à Naples, écrivit des drames religieux pour le théâtre particulier de ce monastère où l'*Oratorio*, c'est-à-dire l'Opéra sacré, a pris naissance et reçu le nom qu'il porte.

BECARRE. BEMOL.

B et *carrer*, ainsi dit à cause de sa forme. Dans la série des lettres prises comme notes de musique, l'*a* est le *la*, le *b* le *si*, et ainsi de suite. Le *si* étant souvent baissé d'un demi-ton dans le plain-chant, on le représentait par un b arrondi qu'on appelait b *mol*; au contraire, quand le *si* était naturel, on le représentait par un *b carre* ou *b dur*. Depuis, le *b carré* ou *becarre* est devenu le signe de toutes les notes remises en leur ton naturel, comme le *bémol* est devenu celui de toutes les notes baissées d'un demi-ton.

Autrefois on appelait *bécarre* une sorte de musique dont le caractère était opposé au *bemol*.

— Ah! monsieur, c'est du beau bécarre.

— Que veux-tu dire avec ton beau bécarre?

— Monsieur, je tiens pour le bécarre; vous savez que je m'y connais: le bécarre me charme; hors du bécarre, point de salut en harmonie: écoutez un peu ce trio.

— Non, je veux quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.

— Je vois bien que vous êtes pour le bémol.

Bemol, par extension, note douce à entendre.

Vit-on jamais un âne essayer des bemols,
Et se mêler aux chants des tendres rossignols?

ESCLAVE.

De *Slavus* ou *Sclavus*, Slave, nom de peuple qui fut employé pour désigner un serf, après les guerres qu'Othon le Grand et ses successeurs firent aux peuples slaves, et dans lesquelles une partie de ces peuples furent emmenés en captivité, distribués aux guerriers de l'Allemagne et réduits en servitude. Un très-grand nombre de Slaves étant devenus serfs, le mot Slave fut employé pour synonyme de serf. Les premiers exemples de l'usage de *Slavus* en cette signification remontent au Xe siècle.

Esclave, celui qui est sous la puissance absolue d'un maître, par achat, par héritage ou par la guerre.

ASSASSIN.

Assassin, qui est *assacis* dans Joinville, au XIIIe siècle, dans la basse latinité, *hassessin*, est le nom d'une secte célèbre de la Palestine au XIIIe siècle, celle des *Haschischin*, buveurs de *haschisché*, boisson enivrante, dissolution de *haschisch*, poudre de feuilles de chanvre.

Le Scheik des *Haschischin*, connu sous le nom de *Vieux de la Montagne*, exaltait l'esprit de ses séides à l'aide de cette boisson, et les envoyait ensuite poignarder ses ennemis, et en particulier les chefs des Croisés.

L'ancien voyageur Marco Polo, qui le premier a parcouru la Perse et le Turkestan, raconte, dans la relation de ses voyages, l'histoire aujourd'hui légendaire du *Vieux de la Montagne*. Dans le commencement de cette histoire, on trouve le nom de trois sectes religieuses mahométanes, dont les fanatiques croyants gagnaient le Paradis du Prophète en mourant pour leur chef, qui eut des successeurs aussi sanguinaires que lui, mais plus obscurs.

Joinville emploie encore le mot *assassin*, au sens de membre de la secte des *Haschischin*: mais, dès le XVe siècle, *assassin* devient le synonyme de *meurtrier*, et perd le sens spécial qu'il gardait à l'origine.

CUIR.

On prétend que ce mot vient du substantif *cuir*, employé pour désigner la peau des animaux, et qu'on s'en est servi en ce sens, à raison de l'analogie que présentent les expressions *écorcher un mot* et *faire un cuir*, avec l'action d'enlever la peau des animaux pour en faire du cuir.

Peut-être aussi est-ce à cuir de rasoir qu'il faut le rapporter, les liaisons des mots étant de prétendus adoucissements, comme le cuir adoucit le rasoir.

Cuir est un terme populaire, une faute de langage qui consiste à prononcer, à la fin d'un mot qu'on lie à un autre, un *t* pour un *s*.

A faire mon d'voir toujours prête,
Not'maître, je v'nons vous offrir
C'te paire de rasoirs pour vot'fête;
Acceptez-la-z-avec un cuir.

PIOUPIOU.

Terme populaire. Soldat d'infanterie.

Il n'y a pas d'étymologie connue de ce mot, et les origines supposées sont loin d'être satisfaisantes.

Pioupiou est un son appartenant à plusieurs langues. On doit le regarder comme un mot formé, par onomatopée, pour imiter le cri des poussins, et aussi les plaintes des malades dans l'idiome provençal, ce que rappelle le dicton

Pioupiou, toujours viou.
Le malade vit toujours.

On peut chercher une étymologie dans le mot latin *pipio*, pigeonneau, formé lui-même, par onomatopée, de *piou-piou*, le cri des moineaux, poussins et pigeonneaux.

GYMNASE.

Solution complementaire.

Les gymnases de l'ancienne Grèce étaient de vastes édifices où l'on se livrait aux exercices du corps. Un gymnase complet se composait de douze grandes divisions :

1° Le *portique*, où causaient les hommes mûrs, les philosophes.

2° L'*éphébéion*, où s'entretenaient les jeunes gens qui se reposaient dans l'intervalle des exercices.

3° Le *gymnastérion*, où l'on se dépouillait de ses vêtements.

4° L'*aleiptérion*, où l'on se frottait d'huile.

5° La *palestre*, où l'on se livrait à la lutte.

6° Le *sphéristérion*, ou jeu de boule.

7° Les *grandes allees sablées*.

8° Les *xystes* d'hiver, ou galeries couvertes pour la promenade.

9° Les *xystes* d'été.

10° Les *bains*.

11° Le *stade*, pour la course.

12° Le *grammateion*, ou archives.

Un directeur, appelé gymnasiarque, surveillait tous les exercices.

On donne encore aujourd'hui, en France, le nom de *gymnase* aux établissements où l'on s'exerce à la gymnastique.

Les *gymnases militaires* sont des établissements consacrés aux exercices gymnastiques des soldats.

Il a été fondé récemment un *Gymnase musical* pour la musique militaire.

PAQUES.

La Pâque, du mot hébreu *paschah*, c'est-à-dire *passage*, fête des juifs et des chrétiens. Elle fut instituée par Moïse, en mémoire de la sortie d'Égypte, de l'apparition de l'ange exterminateur et du passage de la mer Rouge. Cette époque de l'année était chez les Juifs un temps de réjouissances. On délivrait à cette occasion un condamné à mort.

Chez les chrétiens, la Pâque se célèbre en mémoire de la Résurrection de N.-S.-J.-C. Le Concile de Nicée décréta, en 325, que cette fête serait mobile, et aurait lieu, chaque année, le premier dimanche après la première pleine lune qui suivrait l'équinoxe du printemps.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE F. [illegible], RUE [illegible], 2

N° 282 — 27 AVRIL 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

SOLUTIONS

LES CURIOSITÉS.

HORLOGE.

En 807, le calife Haroun-al-Raschid envoya comme présent à Charlemagne une clepsydre dont Eginhard a laissé une pompeuse description : « Elle était, dit-il, en airain damasquiné d'or; elle marquait les heures sur un cadran; au moment où chacune d'elles venait à s'accomplir, un nombre égal de petites boules de fer tombaient sur un timbre et le faisaient tinter autant de fois qu'il y avait de nombres marqués par l'aiguille. Aussitôt douze fenêtres s'ouvraient, d'où l'on voyait sortir douze cavaliers armés de pied en cap, qui, après diverses évolutions, rentraient dans l'intérieur du mécanisme et les fenêtres se refermaient. »

L'histoire ne dit pas qui fut l'inventeur de la sonnerie. La première mention s'en trouve dans les *Usages de l'Ordre de Citeaux*, compilés vers l'an 1120. On y voit prescrit au sacristain de régler l'horloge de manière qu'elle *sonne* et l'éveille avant les matines. Dans un autre chapitre du même livre, il est ordonné au moine de prolonger la lecture jusqu'à ce que l'horloge *sonne*. Auparavant, dans les monastères, les moines veillaient à tour de rôle, pour avertir la communauté des heures où devaient se faire les prières.

L'INSCRIPTION DU PANTHÉON.

(*Solution complémentaire.*)

Le Panthéon s'élève au haut de la montagne sainte Geneviève; il est construit en forme de croix grecque et précédé d'un vaste portique orné de 22 colonnes corinthiennes; il est surmonté d'un dôme qui se termine par une lanterne. Ordonné en 1757 par Louis XV, pour l'accomplissement d'un vœu qu'il avait fait à Metz pendant sa maladie, et destiné à remplacer l'antique église de Sainte-Geneviève, qui menaçait ruine, l'édifice fut commencé sur les plans et sous la direction de l'architecte Soufflot. L'Assemblée nationale, changeant sa destination, décréta, en 1791, qu'il serait consacré à recevoir les restes des grands hommes; il prit alors le nom de Panthéon et reçut cette inscription : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante.*

BOUTS-RIMÉS

MONDE, ONDE, ORGUEIL, CERCUEIL

N° 1.

Dans son palais du Nil, au pied battu par l'onde,
Chéops rêve un tombeau digne de son orgueil,
Et dans la Pyramide on mettra son cercueil :
Il dira que Chéops est un des rois du monde.

Mais l'Arabe vainqueur, envahissant le monde,
Fier soldat du croissant, au cœur gonflé d'orgueil,
Ouvre la Pyramide et brise le cercueil,
Dont les débris épars dorment au fond de l'onde.

G. G. et sa sœur.

N° 2.

Dans les flots incertains et perfides de l'onde
Nous trouvons aisément l'image de ce monde,
Et le terme fatal de notre fol orgueil,
C'est l'oubli des vivants, le néant du cercueil.

Marguerite Buret.

N° 3.

Fût-il, comme César, le conquérant du monde,
Eût-il, comme Attila, rougi la terre et l'onde,
L'homme, jeté soudain à bas de son orgueil,
N'est plus qu'un peu de cendre oubliée au cercueil.

Sarah et Andrée Bouscatel.

N° 4.

Poussé par son destin sur la terre et sur l'onde,
L'homme doit mépriser les choses de ce monde,
Chercher la vérité que lui cache l'orgueil
Et qu'il ne peut trouver qu'au-delà du cercueil.

Nos jours, tristes ou gais, s'écoulent comme l'onde;
Soyons à tout instant prêts à quitter ce monde;
Que nous sert d'afficher un insolent orgueil?
Aux petits comme aux grands il ne faut qu'un cercueil.

Marguerite Destremx.

N° 5.

Celui que ses exploits sur la terre et sur l'onde
Gonflent de vanité, d'arrogance et d'orgueil,
Pour lequel trop étroit paraît le vaste monde,
Bientôt, rongé des vers, tiendra dans un cercueil.

Raoul Digard.

N° 6.

Dans les instants si courts à passer en ce monde,
Qu'elle est large la part donnée à notre orgueil!
Vois s'écouler tes jours, plus rapides que l'onde :
Un pas peut séparer ton berceau du cercueil.

P. V.

N° 7.

De son nom glorieux il a rempli le monde;
Partout il triompha, sur la terre et sur l'onde,
Il écrasa les rois sous son immense orgueil;
Que reste-t-il de lui? Son nom sur un cercueil.

Henri Turot.

N° 8.

A quoi servent, en ce bas monde,
Vanité, jalousie, orgueil :
Puisque tout passe comme l'onde,
Puisque tout conduit au cercueil.

Graziella et Jehan Rémi.

N° 9.

Les plaisirs, le bonheur, tout, en ce triste monde,
Passe, coule et s'enfuit, rapide comme l'onde,
Gloire, fortune, honneurs, tout cela n'est qu'orgueil,
L'homme n'emporte rien pour dormir au cercueil.

Louise, Benina et Rose.

N° 10.

Dans cette vaste mer qu'on appelle le monde,
Combien se sont brisés aux récifs de l'orgueil,
Combien, en essayant de lutter avec l'onde,
Dans les flots agités ont trouvé leur cercueil!

Esméralda.

N° 11.

Il disait : « De mon nom je remplirai le monde,
« Je reviendrai vainqueur, sur la terre et sur l'onde. »
Mais, hélas! châtiment de cet immense orgueil,
Le monde ignore même où pourrit son cercueil.

Une petite mauresque d'Alger

N° 12.

Trop souvent à son fol orgueil
L'homme veut asservir le monde;
La fortune fuit comme l'onde
Et ne lui laisse qu'un cercueil.

L. T et son frère.

N° 13.

Ces titres, ces honneurs que, dans ton fol orgueil,
Tu veux faire graver sur ton pompeux cercueil,
S'effaceront ainsi qu'une ride sur l'onde,
Et rien ne redira que tu fus de ce monde.

Minette Riquet et Cie.

N° 14.

Balancé loin des bruits et des tourments du monde,
Dresse vers le ciel bleu tes mâts avec orgueil,
Navire bien-aimé; glisse, glisse sur l'onde :
L'onde fut mon berceau, l'onde aura mon cercueil.

Corvette et Goelette.

N° 15.

ÉPITAPHE D'UN ENFANT.

Son berceau disparut comme un esquif sous l'onde,
Mais il ne connut pas l'égoïsme et l'orgueil,
Et pendant que les siens pleuraient sur son cercueil,
Son ange l'attendait au seuil d'un autre monde.

Les compagnes de Marie Loove.

(A continuer.)

LE LANGAGE FRANÇAIS

PHILOSOPHIE.

Du grec, ami de la sagesse; du latin, habile, savoir.

Étude des principes et des causes, ou système des notions générales sur l'ensemble des choses.

Les sept Sages de la Grèce étaient les premiers des Grecs qui, ayant réfléchi, trouvèrent quelques maximes pratiques, soit pour bien vivre, maximes d'intérêt, soit pour vivre honnêtement, maximes de morale. Aux premiers temps de la Grèce, ceux qui, par leur propre esprit, conçurent des maximes sur la vie, furent très-admirés par leurs contemporains; on les appela les *Sages*. Parmi eux, il y en eut qui, comme Périandre, étaient simplement des gens habiles; d'autres, comme Solon, étaient vertueux et dévoués à la patrie : tous furent appelés Sages.

Avec eux on confondit Thalès, qui avait conçu un système du monde. Thalès seul fut un philosophe et le fondateur de la philosophie. Il eut des successeurs, qui poussèrent plus loin les théories relatives à la nature du monde. Le plus célèbre, Pythagore, dit : « La sagesse est un idéal; nous y tendons, nous ne l'avons pas; s'appeler *Sage* est un orgueil qui n'est pas justifié, nous sommes les *Amis de la Sagesse.* » Et il remplaça le mot *Sage* par *Ami de la sagesse*. Le mot fut conservé et précéda celui de *Philosophie*. Pythagore est donc le premier qui prit le titre de *philosophe*, par un sentiment de modestie.

CARNAVAL.

Carnaval, temps de divertissements et de mascarades, compris entre le jour des Rois et le mercredi des Cendres.

Carnelevale, dans Du Cange, du bas latin *Carnelevamen*, ôter la chair, c'est-à-dire temps où l'on enlève l'usage de la chair, vu que *Carnovale* est proprement la nuit avant le mercredi des Cendres.

MIGNARDISE.

De *mignard*. Qualité de ce qui est mignard, délicat.

C'est à tort que certains étymologistes font dériver le mot *mignardise* du peintre *Mignard*. Le mot est beaucoup plus ancien.

BROUETTE.

Le *birotum* est un véhicule à deux roues, dont le nom est passé à la brouette, qui a eu deux roues et qui n'en a plus qu'une, et muni de deux petits brancards qu'on prend à la main. — Être condamné à la brouette, c'est, dans certains pays, être condamné aux travaux publics.

Espèce de chaise à porteurs montée sur deux roues et traînée à bras.

Les brouettes furent inventées par un sieur Dupin, en 1669.

CORBILLARD.

Dans une gravure d'Isweline, qui représente le plan de l'Ile Saint-Louis et des deux ponts, on remarque sur la Seine un coche d'eau nommé *Corbillac*, parce qu'il faisait le trajet de Paris à Corbeil. Richelet écrit, conformément à l'étymologie, *Corbeillard*. — Par extension, grand carrosse, mais inusité en ce sens aujourd'hui. — Char sur lequel on transporte les morts.

GENÊT.

Genêt, du latin *genista*. Genre de plante de la famille des légumineuses, qui renferme divers arbrisseaux à fleurs jaunes.

Genet, espèce de cheval d'Espagne de petite taille, mais bien proportionné.

La signification première de ce mot espagnol paraît être, non cheval, mais cavalier armé à la légère.

AUTO-DA-FE.

Exécution par le feu d'un jugement rendu par l'Inquisition contre un hérétique.

Mot espagnol altéré, pour *auto de fé*, acte de foi.

L'établissement des *auto-da-fé*, en Espagne, remonte à 1481. Ils furent abolis par Napoléon en 1808.

MESQUIN.

Mesquin, qui est de pauvre et chétive apparence; de l'arabe *maskin*, pauvre. La série des sens est : pauvre, chétif, puis jeunes garçons, jeunes filles, considérés comme faibles par l'âge, et par suite, serviteurs, servantes. Le sens actuel de *mesquin* se déduit facilement du sens étymologique, mais il est singulier qu'il n'y en ait aucune trace dans les anciens textes.

ÉCHEC ET MAT.

La locution *échec et mat*, qui signifie en persan : *le roi est mort*, a donné le nom au jeu et aux pièces du jeu d'échecs.

REFRAIN.

Ce mot se rattache à l'ancien verbe *refraindre*, du latin *refrangere* ou *refringere*. Le refrain est donc ce qui se réfléchit, se répète.

Le refrain est un ou plusieurs mots répétés à chaque couplet d'une chanson, d'un rondeau.

GALBE.

Terme d'architecture, grâce du contour d'une colonne, d'un vase, du feuillage d'ornement, de la courbure extérieure d'une coupe.

Dès le temps de H. Estienne, on tend à prononcer *galbe* et non *garbe*.

MARCHE.

Le nom de *Marches* servit dans le moyen-âge, et surtout depuis Charlemagne, pour désigner les provinces frontières d'un État. Les Marches étaient gouvernées par des commandants militaires, nommés *margraves*, *marck*, marche, et *graf*, comte ou marquis, en latin *marchensis*, et qui étaient chargés de défendre les frontières. La plupart de ces contrées ont reçu dans la suite d'autres titres, tels que ceux de comtés, de duchés, etc. Cependant le nom de Marches a été conservé par quelques-unes d'entre elles. La province de la Marche formait une des divisions de l'ancienne France.

HERMÉTIQUE.

Hermétique, d'*Hermès*. Terme d'archéologie, d'architecture, de philosophie, de sciences.

Fermeture hermétique, fermeture parfaite, obtenue en faisant fondre les bords du vase que l'on veut clore. Ces fermetures viennent de l'art hermétique ou alchimie.

BROUHAHA

Onomatopée. — Bruit confus d'approbation ou d'improbation.

CATÉCHISME.

Etymologie grecque et latine. Explication par demandes et par réponses de la croyance et des usages de la religion chrétienne. Par extension, exposition abrégée de quelque science. Leçon pour mettre au fait, pour endoctriner. Remontrances.

FROMAGE.

Du bas latin *formaticum*, former, ce à quoi on a donné une forme, le fromage se faisant dans des formes d'osier.

USAGES MONDAINS.

L'ÉVENTAIL.

Nous avons résumé, dans l'étude qui va suivre, les solutions envoyées par nos correspondants :

L'éventail a dû naturellement prendre naissance dans les pays chauds, et, en effet, on l'y retrouve en usage dès les temps les plus reculés. Quant à la forme qu'on lui donnait, elle variait surtout en raison des matières avec lesquelles on le fabriquait. Dans l'Orient il consistait fort souvent, et il en est encore de même aujourd'hui, en un paquet de plumes fort semblable à un chasse-mouches. D'autres fois il représentait ce que nous appelons aujourd'hui un écran. Chez plusieurs peuples, l'éventail a pris de bonne heure place dans les cérémonies religieuses. On s'en servait pour préserver les offrandes de la poussière et des insectes. Il devint aussi, comme le parasol, un des principaux attributs du pouvoir suprême. En Égypte, l'éventail consistait souvent en un paquet de plumes d'autruche fixé à l'extrémité d'un manche de bois ou d'ivoire. Dans le même pays, les princes de la famille royale et les grands dignitaires faisaient porter devant eux un éventail en forme d'écran et ajusté à un long manche, comme insigne de leur autorité.

Le même usage existait chez les Assyriens et chez les Perses. Les premiers éventails indiens paraissent avoir été faits de feuilles de palmier. Suivant Bœttliger, les dames grecques eurent d'abord des éventails en forme de feuille de platane. Plus tard, elles empruntèrent aux femmes de l'Asie les éventails de plumes; ceux de plumes de paon étaient les plus recherchés. Les matrones romaines s'empressèrent d'imiter le luxe des femmes grecques et recherchèrent les éventails de plumes de paon, d'autruche, etc. Outre ces éventails, qu'on appelait *flabella*, elles en avaient d'autres qui étaient faits d'une étoffe tendue sur un châssis léger ou d'une planchette de bois excessivement mince. Ces derniers sont désignés par Properce et par Ovide sous le nom de *tabella*. Dans tous les cas, les femmes grecques et romaines ne se donnaient pas elles-mêmes la peine d'agiter leurs éventails. Elles se faisaient éventer par des esclaves qui, pour cette raison, s'appelaient *flabelliferæ*.

En Chine, il est fait mention des éventails dans le *Tchéou-Li* ou *Rites de Tchéou*, qui a été écrit plus de 1100 ans avant notre ère. On les faisait de plumes, de feuilles de palmier, de bois, de bambou, de soie, etc., et on leur donnait des manches dont la longueur variait suivant leur destination. Mais ces éventails, de même que ceux des autres peuples, ne pouvaient se plier et n'étaient en réalité que de simples écrans.

Les premiers éventails *plissés*, c'est-à-dire formés de lames minces et mobiles, ou d'une feuille effectivement plissée et pouvant se fermer, ont paru en Chine vers le xe siècle de notre ère; mais les écrivains chinois leur attribuent une origine étrangère.

Depuis la fin de l'empire romain jusqu'au xie siècle, il est peu question de l'éventail dans la toilette des femmes, mais on le voit figurer dans les cérémonies du culte. En effet, on s'en servait pendant le saint sacrifice pour éloigner les mouches de l'autel et du prêtre. Cet usage, suivant le père Bonnani, remonterait aux apôtres. Il a disparu de l'Église latine depuis le xiiie siècle, mais il subsiste encore dans l'Église grecque. L'éventail usité dans les cérémonies de cette dernière représente une

figure de séraphin à six ailes déployées. On l'agite sur les offrandes, non-seulement pour en écarter les insectes, mais encore pour représenter symboliquement la descente du Saint-Esprit.

C'est seulement à la suite des Croisades que l'usage de l'éventail se répandit en Europe. Néanmoins il ne devint d'abord vulgaire que dans les contrées méridionales, particulièrement en Italie et en Espagne. Il faut arriver jusqu'au XVIIe siècle pour le trouver généralement adopté partout. En France, les plus anciens monuments où l'on voit l'éventail représenté appartiennent au XVIe siècle, et les plus anciens inventaires où il se trouve mentionné, datent du XIIe. On l'appelait *esmouchoir, esventour, esventoir*. On faisait alors des éventails de plumes, d'ivoire, de soie, etc., et parfois on les ornait avec une grande richesse. Quant à leur forme, elle était assez variée. Trois types principaux semblent avoir généralement dominé : l'éventail de plumes, qui était le plus ancien; l'éventail en drapeau, qui est encore à la mode en Espagne, en Turquie, en Egypte et ailleurs, et l'éventail plissé, qui finit par faire abandonner les autres. Les éventails de cette espèce avaient souvent la forme d'une cocarde quand ils étaient ouverts. L'éventail en demi-cercle, qui est presque exclusivement usité aujourd'hui, paraît avoir été imaginé au Japon. Ce sont, dit-on, les Portugais qui l'ont introduit de Chine en Europe, dans le courant du XVIe siècle.

La patrie de l'éventail est l'Orient. Les artistes égyptiens peignaient des éventails; sur les parois des tombeaux de Thèbes, les rois sont représentés entourés de porteurs d'éventails, arborés comme étendards en temps de guerre.

Une légende chinoise explique ainsi l'origine de l'éventail :

Un soir que la belle Kan-Si, fille d'un puissant mandarin, assistait à la grande fête des lanternes, elle se vit forcée par la violence de la chaleur de quitter son masque. Cependant, comme la pudeur lui faisait une loi de ne point exposer son visage aux regards profanes des curieux, elle tint le masque le plus près possible de ses traits, en l'agitant pour se donner de l'air. La rapidité des mouvements qu'elle imprimait à sa main et au masque devenait encore une sorte de voile et ne laissait rien distinguer de sa physionomie. Toutes les femmes, témoins de cette hardie et charmante innovation, l'imitèrent, et toutes les mains agitèrent les masques. Dès lors, l'éventail fut inventé et remplaça le masque.

De Chine, la mode s'en serait répandue dans l'Inde et en Perse, ou se fabriquèrent des espèces de chasse-mouches composés de queues de cheval et de bœuf à crins blancs. La Grèce se servit d'abord de rameaux de myrte et de la feuille du platane oriental; puis, dans le Ve siècle avant notre ère, on commença à fabriquer des éventails en plumes de paon. Ces plumes s'étalaient sur de minces feuilles de bois ou se réunissaient en touffes. Deux ailes d'oiseaux, fixées latéralement et supportées par un manche délicat, constituaient un éventail d'une fort grande élégance.

L'éventail du grand prêtre d'Isis, à l'époque où le culte de cette divinité commença à se propager en Grèce, était en forme de demi-cercle, fait en plumes de diverses longueurs, pointu à l'extrémité, et était agité par une esclave. Dans sa tragédie d'*Hélèna*, Euripide introduit un personnage qui raconte comment, d'après une coutume phrygienne, il s'est servi d'un éventail pour distribuer l'air sur les cheveux et les bras de la belle épouse de Ménélas.

A Rome, on peut voir, d'après les peintures des anciens vases, combien cette mode avait pris d'extension. Parmi les reliques de la reine Théodolinde, mariée en 588 à Antharis, roi des Lombards, conservées dans la cathédrale de Monza, se trouve son éventail ou *flabellum* en plumes peintes, montées sur un manche de métal émaillé.

Dans le moyen âge, les éventails étaient faits de plumes de paon, d'autruche, de perroquet ou de faisan, fixées à un manche d'or, d'argent ou d'ivoire; ils se portaient à la ceinture, pendus par une chaînette d'or ou d'argent.

C'est de cette forme qu'était le merveilleux éventail en nacre de perles, orné de brillants, donné à la femme d'Henri III par Marguerite de Valois. Il avait coûté 1 200 écus, 13 372 francs, valeur métallique

C'est Catherine de Médicis qui les introduisit en France. L'éventail qu'elle y apporta se pliait comme les éventails de nos jours. Ce meuble-bijou fut accueilli avec faveur par la cour de Henri III, et l'on prétend que les courtisans s'en servirent ostensiblement, le roi tout le premier.

Green reproche aux hommes de son temps de porter à leurs mains les plumes que leurs aïeux guerriers portaient sur leurs têtes.

Objets du plus grand luxe sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, les éventails devinrent le complément indispensable d'une toilette de femme. Les peintures les plus exquises, le plus beau papier de Chine, le taffetas de Florence le plus élégant, les pierres précieuses, les diamants furent employés tour à tour pour orner l'éventail et pour en rehausser le prix. Les collectionneurs recherchent les éventails Pompadour, peints par Boucher, Watteau et Lebrun.

En Chine, l'éventail est une partie intégrante du costume national, à tel point que, sous la dynastie actuelle, l'étui à éventail est au nombre des insignes de l'autorité, avec l'étui à lunettes, le porte-montre et les sachets à tabac et à bétel. Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid, qu'il pleuve ou qu'il vente, tout Chinois de condition tient son éventail à la main dans les visites de cérémonie. L'habitude d'écrire sur les éventails s'est en outre répandue dans le Céleste-Empire.

Au Japon, l'éventail a pour le moins autant d'importance qu'en Chine. Il est aussi un emblème national, et c'est assurément l'objet qui joue le plus grand rôle dans l'existence des Japonais. On le voit dans toutes les mains, et les soldats eux-mêmes ne se mettent pas en marche sans être munis de ce complément indispensable. Il sert non-seulement à se procurer un air rafraîchissant, mais à prendre des notes, comme un véritable calepin. Là où l'Européen retire son chapeau en témoignage de politesse, le Japonais se contente d'agiter son éventail. Dans les écoles du Japon, les élèves studieux reçoivent des éventails en récompense de leur application. L'aumône faite à un mendiant se tend sur un éventail. Quand un criminel d'un rang élevé est condamné à mort, on lui annonce sa sentence en lui présentant un éventail, et sa tête est tranchée au moment où il s'incline et étend la main pour recevoir le fatal présent.

De nos jours, à Rome, l'éventail s'arbore dans diverses circonstances publiques, à la *festa di catedra* particulièrement, où le pape est escorté par deux servants portant chacun un éventail à manche d'ivoire, mais sans l'agiter.

Sous les tropiques, on a de grands éventails carrés, suspendus au milieu des appartements, plus particulièrement au-dessus des tables à manger, qui, par le mouvement qu'on leur donne et qu'ils conservent longtemps à cause de leur suspension, ou à l'aide de ressorts montés, rafraîchissent l'air et chassent les mouches.

En Espagne, l'éventail est indispensable à la toilette des femmes, au théâtre, au salon ou à la promenade. Cet accessoire est d'un gracieux secours pour l'action expressive de leur conversation.

En France, l'éventail n'est guère d'usage qu'en soirée ou au théâtre; mais qu'il soit de vélin, de parchemin, de canepin, de taffetas, de satin, de crêpe, de gaze ou de papier, la mode n'en a pas moins subsisté, et dans l'Histoire du Costume il est surnommé le *Bouclier des dames*.

CHARLES JOLIET.

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 283 4 MAI 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auron à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à
Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.
Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Nº 61.

⁂ VX ⁂ BYCZXD ⁂ HVM ⁂ JVDKDM ⁂ Z ⁂ HYVXBPV ⁂ RV ⁂ SV ⁂ PVTYXTKHKV ⁂ ZBVT ⁂ HVM ⁂ WPZXFM ⁂

Communication : Marguerite Destremx (Alais, Gard)

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE)

Nº 77.

Nº 1. — L** p******* s*** l* r****** d** s***

Nº 2. — C**** q** j**** d** p****** d*** l* b*** e** e**********

Nº 3. — C***** a**** l* b******, c'e** r****** d* l* l****** d******** s**.

Nº 4. — F**** d'u* c***, o* a p**** u* f**; f**** d'u* f**, o* a p**** u* c*****; f**** d'u* c*****, o* a p**** u* c*******

Nº 5. — L* m**** e** u* e*******; l** u** m******, l** a****** d*********

Nº 6. — L* p*** g**** e* t*********** e** t******* d* p*** b****

Nº 7. — Proverbe espagnol :

I* f*** ê*** s** p*** f**** d*** v***; i* f*** ê*** f** p*** e* f**** q*****

Nº 8. — L* g***** e** l* s**** d* l'â**, l* t********* e* e** l* p*****

Nº 9 — L* l***** d'u* m*** v*** m**** q** c**** d'u* m******

Communications : Deux jeunes novices, Maria y José S., nº 1. — Paul et Angélie de L., nº 2 — Signature omise, nº 3 — Bruyère et Genêt bretons, nº 4. — Laurent Louis, nº 5, — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen), nº 6. — Bleuette des bords de l'Ilfovetu, nº 7. — Indolente et Linotte (Alais, Gard), nº 8. — Marie Parato (Palerme), nº 9.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

Nº 76.

CONSONNES

Nº 1.

Pr — m — j — rm — vt — *t — bn — j — n — vs — dt — *Damon* — pnt — d'**trs — q — m'*glnt — * — mn — *sprt — ls — vrs — n — ctnt — rn — m — f — dt — *n — rllr — *ls — ctnt — c — q'*ls — vlnt

Communication : Tres Caps de Laouzetos.

Nº 2.

Bt — flr — d'*n — *nstnt — l'**rr — t — vt — ntr — l'**rr — * — sn — rtr — n — pt — t — rcnntr — l — grc — l — bt — n — snt — q — d'*n — prntmps — l — ldr — *st — sld — *t — crt — *vc — l — tmps

Communication : Marguerite et Louise Lapoire (Roanne, Loire).

Nº 3.

J — cmmnc — * — mnqr — d — vvrs — j'*ttnds — ds — fnds — d — mn — ps — prtz-m — dnc — nf — frncs — nf — j — n'*n — ** — q — sx — *h — bn — dnnez — tjrs — vs — m — dvrz — trs — lvrs

Communication : A. Dul (Gueron).

Nº 4.

L — svnr — *st — l'*m — d — l — v — l — sl — srvt — ** — chgrn — ** — mlhr — dns — ls — lngs — jrs — d — l — mlncl — *h — c'*st — *ncr *n — *clr — d — bnhr

Communication : Isabelle de Houdetot

VOYELLES

Nº 1.

*e — *a*eau — *e**é**é — *ui — *eu** — *a** — *a — *a**ie — e** — e**o*e — **u* — *eau — *ue — *a — *o*e — **eu*ie — *u'o* — *uei**e — au* — **a*** — *e — *'é,**a***e*

Communication : Marguerite, Élisabeth, Marie, Jeanne

Nº 2.

*é*a*! — e**-*e — u*e — *oi, — *u* — *o**e — *au**e — *e**e, — *ue — *ou*ou** — *eu* — *oi*i** — e****e — eu* — au*o** — *a — *ue***e

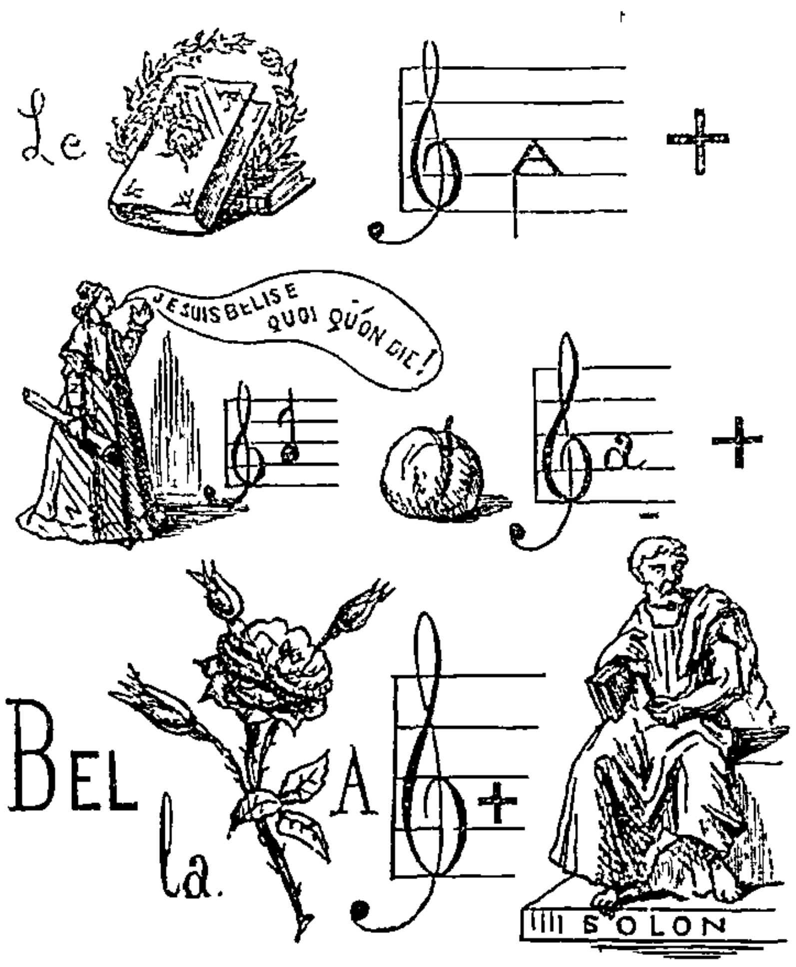
Communication : Ma sœur et moi.

Nº 3.

e — *ie** — *e — *e* — a*i* — *e — *o**-i** — *a* — à — *oi?

Communication : A. L. — H. C. — A. R. (College Cuvier, Montbéliard.)

RÉBUS



LA VERSIFICATION FRANÇAISE

Nº 14.

TRISTESSE.

Enfant, que notre œil se pose tristement, quand nous nous regardons; nous manque-t-il donc une chose que nous nous demandons du cœur? Ah! je sais la pensée amère qui monte de tes regards aux miens; tu cherches ta mère dans mes yeux; dans les tiens je vois ma fille. Quels que soient les charmes du regard, ainsi ne nous regardons plus; hélas! ce ne sont que des larmes que les yeux ici échangent. De bonne heure le sort nous sevra, moi, de mon miel, toi, de ton lait; pauvre enfant, pour revoir ce que chacun pleure, regardons au ciel.

Communication : Un vieux caniche réactionnaire nantais, A. D

VERS A TERMINER

LE SOMMET DES MONTAGNES

La montagne s'endort dans le ciel ——
Les vallons sont muets et trempés de ——
La poussière s'éteint sur la route ——
La feuille est immobile et le vent ——
Attends encore un peu, tu dormiras ——

Communication : Paul et Angélie de L.

LES BOUTS-RIMÉS

Goûts.	*Ages.*
Fous.	*Sages.*

Communication : A. L. — H. C. — A. R. (Collège Cuvier, Montbéliard.)

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine de la *Bonbonnière?*

Communication : Prince de Caramos.

LE LANGAGE FRANÇAIS

Quelle est l'origine des locutions suivantes :

Nº 1. — *Écrire comme un ange.*

Nº 2. — *Faire fiasco.*

Communications : Divers Correspondants, Nº 1 — Comtesse Giorgio C. (Torino, Italia), Nº 2.

LES CURIOSITÉS.

Nº 42.

DERNIÈRES PAROLES.

Nº 1. — Quel artiste le monde va perdre!

Nº 2. — *Ecce, venio*

Nº 3. — ... Le plus digne; mais je crains qu'on ne me fasse de sanglantes funérailles.

Nº 4. — Dieu de la patrie, justes dieux, que ce fils dénaturé reçoive un jour le même traitement de ses enfants.

Nº 5. — Le tranchant de la hache est bien aiguisé; mais il est un remède à tous les maux.

Communications : Divers Correspondants, Nº 1. — Les Exilées de Port-Royal, Nº 2. — Sœur Marguerite (Versailles), Nºs 3, 4. — Esméralda (Bukarest, Roumanie), Nº 5.

LES CURIOSITÉS

N° 41.

N° 1. — Quand on tire quelque part, il semble que ce petit garçon sorte de terre pour s'y trouver.

N° 2 — La France est un pré qui veut être fauché tous les ans.

N° 3. — En vérité, je ne me sens point blessé.

N° 4. — Quel est le premier roi de France qui a employé la formule : « *Par la grâce de Dieu?* »

N° 5. — Nous devons lutter contre les ennemis de notre pays, dans quelques mains que soit tombé le gouvernement.

N° 6. — Pourquoi l'un des livres de la Bible s'appelle-t-il le *Livre des Nombres?*

N° 7. — Plus l'herbe est serrée, plus la faux mord.

N° 8. — Toi et tes descendants, vous serez rois jusqu'à la dernière génération.

à	se	heur	nom	aux	ne	fonta	l'on
bon	breu	moi	la	pour	de	plaines	don
sages	ne	et	rosée	mille	ines	donne	aux
la	la	se	que	plume	mon	fa	au
don	ma	et	et	une	euse	aux	Dieu
petits	lai	aux	mère	passe	seig	pè	craint
et	aux	aux	ne	bre	qui	heur	neur
ne	oise	l'om	re	soit	don	le	re

N° 9. — Après le tonnerre il fallait bien s'attendre à voir tomber la pluie.

N° 10. — Frappe, si c'est pour le salut de la République.

N° 11. — Un village sur la frontière vaut mieux qu'un royaume au-delà des monts.

N° 12. — J'ai régné sept ans, mais je vois bien qu'il ne faut plus penser qu'à la couronne du ciel.

Communications : Deux Papillons, n° 1 — Une pêcheuse de grenouilles, n° 2. — Marie Parato (Palerme), n° 3. — Indolente et Linotte, n° 4. — Esmeralda (Bukarest), n° 5. — Un vieux caniche réactionnaire (Nantes), n° 6. — Deux Commençants, n° 7. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen), n° 8. — Marguerite Cromnias (Clermont-Ferrand), n° 9 — Une jeune italienne (Ferrare), n° 10. — Minette, Riquet et C[ie] (Orléans), n° 11. — Marie et Marguerite Labuzan, n° 12.

Communication : Trois Vieux-Bois (Montvert). — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'Échecs (*Dessin*).

LES SURNOMS HISTORIQUES.

Quel est le nom historique de *Camille*, général romain, et pourquoi a-t-il été surnommé ainsi?

Communication : Marie-Thérèse et Baby-Jacques.

LES EMBLÈMES

N° 1. — ANEMONE.
N° 2. — TULIPE.
N° 3. — PENSEE.
N° 4. — JACINTHE.
N° 5. — PAQUERETTE.
N° 6. — AMARANTE.
N° 7. — IMMORTELLE.
N° 8. — LYS.
N° 9. — VIOLETTE.
N° 10. — PERVENCHE.

Communication : Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 44.

Quelle est la province qui, par son initiale, celles des cinq départements qu'elle a formés et de leurs chefs-lieux, forme ces mots :

P. S. MISS BOVAL.

Communication : Totinette et C[ie] (Passy).

LES ANAGRAMMES.

Roi :

CA, CLÉ D'OR DU ROI HENRI.

Communication : Totinette et C[ie] (Passy).

LES SURPRISES.

Le train de Cherbourg part de Paris à 9 h. 5 m. Le convoi a 16 wagons, 4 de bagages, 12 de voyageurs, dont 4 de première classe, 5 de deuxième, 3 de troisième. Il y a 108 voyageurs, 54 ballots, 2 chiens. La locomotive a dépassé Juvisy, le train a une vitesse de 8 lieues à l'heure :

Quel est l'âge du mécanicien?

Communication : Trois Copains de Saint-Louis.

LES NOMBRES

Une réunion, composée de cent personnes, fait un dîner champêtre et ne dépense que cent francs. Le traiteur, qui exige cinq francs pour chaque homme et un franc pour chaque femme, ne demande que cinq centimes pour chaque enfant Combien y a-t-il d'hommes, de femmes et d'enfants?

Communication : Les compagnes de Mary Loove.

LES DEVISES.

Quelles sont les villes que leurs armes firent appeler les *Quatre cites rouges?*

Communication : Louvigné du-Désert.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Armez-vous les uns les autres.

N° 2. — La violette est le symbole de l'humidité.

N° 3. — En herborisant dans la forêt, plusieurs élèves se sont pendus.

N° 4. — Le grand chandelier a besoin de se saigner.

Communications : Le capitaine Lotton, n° 1. — La Girouette du château d'A. (Cantal), n° 2. — Prince de Carmuos, n[os] 3, 4.

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 1.

Enfin le grand Buffon écrivit son histoire;
Homère l'a chanté, rien ne manque à sa gloire,
Et lorsqu'à son retour le ***** d'Ulysse absent,
Dans l'excès du plaisir meurt en le caressant,
Oubliant Pénélope, Eumée, Ulysse même,
Le lecteur voit en lui le héros du poème.

Communication. Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg.

N° 2.

Est-ce une illusion soudaine
Qui trompe mes regards surpris;
Est-ce un songe dont l'ombre vaine
Trouble mes timides esprits?
Quelle est cette déesse énorme,
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles et d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre
Et qui, des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux?
C'est l'inconstante ********,
Qui, sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revue accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante,
Et messagère indifférente
Des vérités et de l'erreur,
Sa voix, en merveilles féconde,
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit et la terreur.

Communication : Cinq élèves du Lycée d'Angers.

N° 3.

Le front calme et serein, l'œil rayonnant d'espoir
S****** à ses amis fit signe de s'asseoir.
A ce signe muet soudain ils obéirent,
Et sur les bords du lit en silence ils s'assirent.
S****** abaissait son manteau sur ses yeux;
C*****, d'un œil pensif, interrogeait les cieux;
C**** penchait à terre un front mélancolique;
A********, armé d'un rire sardonique,
Semblait du philosophe envier l'heureux sort,
Rire de la Fortune et défier la Mort;
Et, le dos appuyé sur la porte de bronze,
Les bras entrelacés, le serviteur des onze,
De doute et de pitié tour à tour combattu,
Murmurait sourdement : « Que lui sert sa vertu? »
Mais P*****, regrettant l'ami plus que le sage,
Sous ses cheveux épars voilant son beau visage,
Plus près du lit funèbre auprès du maître assis,
Sur ses genoux pliés se penchait comme un fils,
Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adore,
Rougissait de pleurer, et le pleurait encore.

Communication : Marie Truge et Vani.

N° 4.

..... De ce lieu, on domine les riants coteaux de la Bourgogne; de l'autre, la chaîne des montagnes granitiques qui forment, à l'ouest et au nord, la limite du Charollais. Les étrangers qui viennent visiter la maison de R****** se plaisent à contempler ce paysage, qui n'est pas un des moins pittoresques de la contrée. On lit sur le frontispice de la porte qui regarde l'occident, cette inscription :

« *Je porteray dans cette solitude les amertumes de mon cœur.* » Et au-dessous de celle tournée vers l'orient : « *Haute et puyssante dame Anthoinette Louise de R******, comtesse de Chigy, dame du dit lieu, Saint-A**** le D*****, Maroge et autres places, a faict bastir cette maison*, 1690. »

Trois ans après la construction de cet édifice, le comte de B****-R****** mourait à A****, accablé de la disgrâce de Louis XIV, et des

chagrins que lui causaient les nombreux ennemis qu'il s'était faits par ses épigrammes et ses chansons.

Communication : Une Bourguignonne de Saône-et-Loire.

ÉNIGMES.

N° 107.

Je suis brune ou je suis blonde.
Choisissez à votre goût;
Éventée on vagabonde,
Très-inflammable surtout
On m'a fait une carrière,
Où je deviens meurtrière;
Malgré cette humeur guerrière,
Je me plais chez le coiffeur;
Quelquefois je me parfume,
Et parfois aussi je fume;
Dès que la nuit sombre allume
La lampe du travailleur,
Je viens en aide au veilleur;
Enfin quand la sainte extase
Au front du poète a lui,
A sa lueur je m'embrase
Et je brûle auprès de lui.

Communication : France et Marguerite de La Porte (Bilbao).

N° 108.

Ainsi qu'un long serpent, je traîne
Mon corps à replis tortueux;
Je suis si peu respectueux
Que j'enchaînerais une reine;
Le jour je me tiens dans mes trous,
Et, la nuit, je les quitte tous.

Communication : Jeanne Vallotte.

N° 109.

Ne soufflez pas trop fort, car notre faible vie,
Ne pourrait supporter des temps trop orageux;
Mais bientôt la lumière, à l'un de nous ravie,
Saura se ranimer, puisque nous sommes deux.

Communication : Grand cercle de Presinge.

N° 110.

Lecteur, je suis petit, mais j'ai mon importance,
On me trouve à Châlons, quoique exilé de France;
On me voit nuit et jour, bravant l'autorité,
Sur le Rhône voguer sans être inquiété;
Comme ces noirs sorciers, ces lutins d'un autre âge,
Un âne a bien souvent l'honneur de me porter;
Mais jamais, chers lecteurs, on ne me vit monter
Un vrai cheval; enfin, je suis de toute fête;
Des plus riches palais je domine le faîte,
Et le château des grands, et le trône des rois,
S'abritent à mon ombre et vivent sous mes lois;
N'est-il pas bientôt temps, lecteur, que tu devines?
Je ne quitte jamais l'âtre de tes cuisines;
Je suis dans tes ragoûts, et, pour plus de clarté,
Que te faut-il? Me voir? Regarde à ton côté.

Communication : N. O.

CHARADES

N° 119.

Quand je descends dans mon premier,
Je vois le vrai dans mon entier;
Sur mon second, chère lectrice,
Bravez l'effroi du précipice;
Mais, si vous m'en croyez, employez vos efforts
A n'avoir nul besoin des docteurs les plus forts,
Et pour d'autres enfin, au fond du blanc mortier,
Laissez moudre et broyer l'objet de mon entier.

Communication : Marie G. (Château de P., Gironde).

N° 120.

Quand vous aurez passé sur mon entier
Beaucoup de temps, gardez que par quelque anicroche
Il ne s'y fasse mon dernier,
Ou sinon vous devriez tirer de votre poche,
Pour réparer le mal, bien des fois mon premier.

Communication : Trois têtes dans un bonnet (Loir-et-Cher).

LOGOGRIPHES.

N° 64.

Cinq pieds forment mon nom, mais je danse sur deux,
Comme vous, cher lecteur; parfois on me dit bonne;
Sur ce point je ne veux contredire personne;
Je possède une tête, un nez et des cheveux,
Deux yeux sous deux sourcils, un menton, des oreilles,
Et des bras et des pieds, deux mains en tout pareilles,
Des lèvres, une bouche, avec cela je ris,
Je pleure, hélas! parfois, puis, de nouveau, souris,
Ou m'endors en rêvant à des billevesées.
J'aime les prés, les bois. Dans les Champs-Élysées
Me reconnaissez-vous? — Mais non. — Sachez alors
Qu'on trouve en mes cinq pieds l'étonnant assemblage
De vingt mots différents, tous d'un commun usage;
C'est d'abord un monsieur qui ceint son vaste corps
D'une soyeuse écharpe, et, dans les jours de fête,
Au village admiré comme une forte tête,
Représente à nos yeux les pouvoirs de l'État;
Sa moitié même luit d'un réciproque éclat;
Un petit amas d'eau; d'époux le synonyme;
Un petit point brillant tout au bout d'un fusil;
Un petit mot vieillot, mais pourtant bien gentil,
Qui se dit entre soi, quand on est bien intime;
Le perfide élément, disait mon professeur;
Ce qui sert à frapper un injuste agresseur;
Puis encore un pronom; de la gamme une note;
Le nid de l'aigle altier; un verbe qui dénote
Nos meilleurs sentiments; un être dévoué,
Chéri, discret, et qui d'un frère tient la place;
Le nom que nos savants ont jadis alloué
A certaine mesure; un poisson plat, fadasse,
Que je déteste, et vous? Un utile instrument
Pour conduire un canot; ce qu'ici je m'escrime
Avec peine à trouver, un mot bien important,
Et puis un autre en ime, ainsi, sublime ou crime,
C'en est un, par ma foi, que le chercher si loin;
Un mot un peu vieilli désignant la colère;
Puis c'est tout. En voilà bien assez, je l'espère;
De deviner mon nom, lecteur, à vous le soin

Communication : Suzanne d'Allard.

MÉTAGRAMMES

N° 1.

Sur mes cinq pieds, comme une boule,
Lancée par un enfant, je roule;
De ces cinq pieds trois fois en changeant le deuxième,
Je suis aux mains du pape un arrêté suprême;
Puis, dans la fureur du combat,
Un instrument de mort au fusil du soldat;
Enfin, regardez-vous, lectrice, en une glace,
Vous me découvrirez sans être perspicace.

Communication : Nous autres (Nantes).

N° 2.

Avec mes quatre pieds je puis ronger l'acier;
Lecteur, si vous voulez changer trois fois ma tête,
Vous trouverez d'abord la règle du poète,
Le point ou le grimpeur tout essoufflé s'arrête,
Et ce qu'à son seigneur le serf devait payer.

Communication : Suzanne et Marthe de Jussieu.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES

Il faut souvent avoir beaucoup de mon deuxième,
Pour se résoudre à prendre mon premier;
Dans les prisons se trouve mon dernier.

Communication : Marguerite Mercier-Lacombe.

Construire un mot carré syllabique sur le mot :

I	CA	RE
CA	*	*
RE	*	*

Communication : Marie et Jeanne Valentin (Paris).

MOT CARRÉ

Mon premier, toujours vert, se dresse sur les cimes;
Mon second est permis au malheureux mortel;
Mon troisième au théâtre est sanglant et cruel;
Il veut des pleurs, du sang, des larmes, des victimes;
Son quatrième expire, et son frère en fureur
Le frappe, horrible et noir mon dernier fait horreur.

Communication : Hirondelle et Colibri.

MOT EN LOSANGE

Une consonne.
Un des cinq sens.
Un physicien.
Une femme turque.
Un terme d'architecture.
Un quadrupède.
Une voyelle.

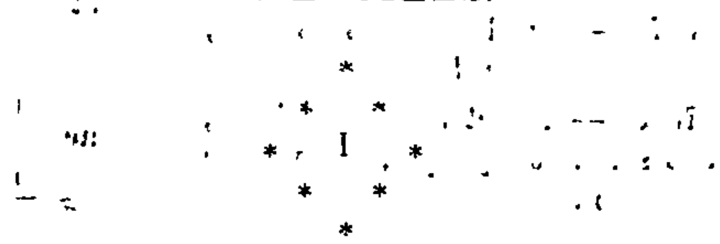
Communication : Les cinq violettes de la Gironde (Bordeaux).

MOT EN TRIANGLE

Une consonne.
Une conjonction.
Un animal rampant.
Une ville.
Un oiseau.
Une figure mythologique.

Communication : Les cinq violettes de la Gironde (Bordeaux).

LES ETOILES.



Quels sont les quatre mots de trois lettres composant l'étoile ci-dessus?

Communication : Capitaine Nemo, à bord du *Nautilus*.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

PATRIE.

Ménage dit que *Patrie* n'était pas usité du temps de Henri II, vu que Charles Fontaine le reproche comme un néologisme à du Bellay :

« *Qui a pais, n'a que faire de patrie.* »

D'un autre côté, on dit que *patrie* datait de François Ier, et que c'est sous son règne que le mot *patrie* fut transporté de la langue latine dans la nôtre. (A. de Saint-Priest, *les Guises*.)

Mais le mot est plus ancien. On le trouve dans l'*Histoire de Charles VII*, écrite au XVe siècle par Jean Chartier, et il est permis de supposer qu'il a existé dès l'origine de la langue.

DOUBS.

On a cru que le nom de cette rivière venait du mot latin *dubius*, douteux, incertain, errant, à cause des nombreuses sinuosités de son cours. Mais cette opinion a été rectifiée, et on rattache le nom de *Doubs* au même radical que les noms de Doue, Doué, etc, qui s'appliquent en France à beaucoup de rivières et de sources.

ECRIRE COMME UN ANGE.

On a voulu donner, à cette expression une origine qui paraît singulièrement cherchée. Angelo Vergecio, habile calligraphe du temps de François Ier, et dont la Bibliothèque possède trois manuscrits grecs, aurait donné lieu à cette comparaison; on aurait dit, pour exprimer la perfection calligraphique, *écrire comme un ange*, dans le même sens que l'on disait : *peindre comme un Raphaël*.

Mais on dit aussi chanter, danser, parler, travailler comme un ange, et il est difficile d'admettre que le nom de Vergecio se soit assez popularisé pour servir à exprimer en général la perfection avec laquelle on fait une chose, quelle qu'elle soit. C'est donc très-vraisemblablement aux anges qu'on a comparé les personnes qui avaient une belle écriture, et non pas au célèbre calligraphe.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMP. E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

N° 284

11 MAI 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). **20** fr. — Six mois (1 volume). **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois **du 1er juin et du 1er décembre.**

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

SOLUTIONS

SOLUTIONS

CORRESPONDANCE

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 64.

En voyant les petits à l'œuvre, je me réconcilie avec les grands

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 77.

N° 1. — Les préjugés sont la raison des sots.

N° 2. — Celui qui jette des pierres dans la boue est éclaboussé.

N° 3. — Courir après le bonheur, c'est risquer de le laisser derrière soi.

N° 4. — Faute d'un clou, on a perdu un fer; faute d'un fer, on a perdu un cheval; faute d'un cheval, on a perdu un cavalier.

N° 5. — Le monde est un escalier; les uns montent, les autres descendent.

N° 6. — Le pain gagné en travaillant est toujours du pain bénit.

N° 7. — Proverbe espagnol : Il faut être sot pour faire deux vers; il faut être fou pour en faire quatre.

N° 8. — La gaieté est la santé de l'âme, la tristesse en est le poison.

N° 9. — La langue d'un muet vaut mieux que celle d'un menteur.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 76.

CONSONNES

N° 1. —

Pour moi, je rime vite et bien;
Je ne vois, dit Damon, point d'autres qui m'égalent;
A mon esprit les vers ne coûtent rien.
— Ma foi, dit un railleur, ils coûtent ce qu'ils valent.

N° 2. —

Beauté, fleur d'un instant, l'aurore te voit naître,
L'aurore à son retour ne peut te reconnaître;
La grâce, la beauté, ne sont que d'un printemps:
La laideur est solide et croît avec le temps.

N° 3. —

Je commence à manquer de vivres,
J'attends des fonds de mon pays,
Prêtez-moi donc neuf francs? — Neuf! Je n'en ai que six.
— Eh bien, donnez toujours, vous me devrez trois livres.

N° 4. —

Le souvenir est l'âme de la vie,
Lui seul survit au chagrin, au malheur;
Dans les longs jours de la mélancolie,
Oh! c'est encore un éclair de bonheur.

VOYELLES

N° 1. —

Le rameau desséché qui meurt dans la patrie,
Est encore plus beau que la rose fleurie
Qu'on cueille aux champs de l'étranger.

N° 2. —

Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins entre eux auront la guerre.

N° 3. —

Les biens de mes amis ne sont-ils pas à moi?

RÉBUS

Le prix à la plus savante, la pomme à la plus belle, la rose à la plus sage.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 44.

TRISTESSE

Que notre œil tristement se pose,
Enfant, quand nous nous regardons;
Nous manque-t-il donc une chose,
Que du cœur nous nous demandons?

Ah! je sais la pensée amère
Qui de tes regards monte aux miens :
Dans mes yeux tu cherches ta mère,
Je vois ma fille dans les tiens.

Du regard quels que soient les charmes,
Ne nous regardons plus ainsi,
Hélas! ce ne sont que des larmes
Que les yeux échangent ici.

Le sort nous sevra de bonne heure,
Toi, de ton lait, moi, de mon miel,
Pour revoir ce que chacun pleure,
Pauvre enfant, regardons au ciel.

VERS A TERMINER.

Obscurci. Rosée. Embrasée. Adouci. Aussi.

BOUTS-RIMÉS.

GOUTS. FOUS. AGES. SAGES.

N° 1.

On passe par différents goûts,
En passant par différents âges,
Plaisir est le bonheur des fous,
Bonheur est le plaisir des sages.

Les solutions prochainement.

USAGES MONDAINS.

La solution prochainement

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 41.

Les solutions prochainement.

LES CURIOSITÉS.

N° 41.

N° 1. — Louis XIV, parlant de Villars

N° 2. — Louis XI.

N° 3. — Paroles de l'empereur Constantin, passant la main sur son visage, à ceux qui le pressaient de punir les habitants d'Alexandrie, qui avaient défiguré sa statue à coups de pierres.

N° 4. — Pépin-le-Bref.

N° 5. — L'amiral Black.

N° 6. — Dénombrement des Hébreux.

N° 7. — Alaric devant Rome.

N° 8. — Hugues Capet, ayant fait ériger une chapelle à Saint Valéry, la légende rapporte que le saint lui apparut et lui fit cette prophétie.

N° 9. — Socrate parlant de Xantippe.

N° 10. — L'empereur Galba.

N° 11 — Louis XI.

N° 12. — Marie de Médicis.

N° 42

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — Néron.

N° 2 — Saint-Charles-Borromée.

N° 3 — Alexandre, à ceux qui lui demandaient quel serait son successeur.

N° 4. — Mithridate.

N° 5. — Walter Raleigh.

LES PRÉNOMS.

Le nom du général romain Camille est Marcus Furius. *Camille* était le nom qu'on donnait aux jeunes gens de familles patriciennes qui servaient dans le temple de Jupiter. Quelques peuples grecs ont appelé Mercure Camillus, à cause des fonctions qu'il remplissait auprès des dieux. Camille vient du mot béotien Cadmilos, qui signifie serviteur. Il y avait, dans chaque temple de Jupiter, un jeune homme qui servait sous les ordres du grand-prêtre. Marcus Furius, ayant ainsi servi dans un temple de Jupiter, reçut le nom de Camille, sous lequel il est désigné dans l'histoire.

EMBLÈMES

N° 1. — ANÉMONE. — Fragilité.
N° 2. — TULIPE. — Inconstance.
N° 3. — PENSÉE. — Souvenir.
N° 4. — JACINTHE. — Prière et douceur.
N° 5. — PAQUÉRETTE. — Innocence.
N° 6. — AMARANTE. — Immortalité.
N° 7. — IMMORTELLE. — Amitié.
N° 8. — LYS. — Pureté.
N° 9. — VIOLETTE. — Modestie et humilité.
N° 10. — PERVENCHE. — Solitude.

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 41.

P. S — Miss BOVAL.

Ile de France
Oise. — Beauvais.
Aisne. — Laon.
Seine — Paris.
Seine-et-Oise. — Versailles.
Seine-et-Marne. — Melun.

—

LES ANAGRAMMES

Richard Cœur-de-Lion

—

LES SURPRISES

Il approche du Carantan, première station après Juvisy.

—

LES NOMBRES.

19 hommes à 5 fr.........	95 «
1 femme à 1 fr...........	1 «
80 enfants à 5 cent.......	4 »
100 personnes.	100 francs.

—

LES DEVISES

Lyon, qui portait de gueules (rouge) en ses armes, Le Mans, Limoges et Bourges, qui avaient une couleur pareille pour champ de leurs armoiries. Elles tranchaient par là sur les autres villes, au blason moins éclatant. Deux vers, cités dans les *Antiquitez de la France*, d'André Duchesne, disent :

Lyon, Le Mans, avec Limoge et Bourges,
Furent jadis les quatre *citez rouges*.

—

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 1. — Aimez.
N° 2. — L'humilité.
N° 3. — Perdus.
N° 4. — Chancelier. Soigner.

—

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 1. — Le Chien.
N° 2. — La Renommée.
N° 3. — Socrate. Symmias. Criton. Cébès. Anaxagore. Phédon.
N° 4. — Rabutin. André-le-désert. Bussy-Rabutin. Autun

—

ÉNIGMES.

N° 107. — Mèche.
N° 108. — Lacet.
N° 109. — Flambeaux.
N° 110. — L'accent circonflexe.

—

CHARADES.

N° 119. — Formule.
N° 120. — Soutache.

—

LOGOGRIPHES

N° 61. — Marie. — Maire. — Mai (arbre). — Mare. — Mari. — Mire. — Mie. — Mer. — Aime. — Me. — Mi. — Aire. — Aimer. — Ami. — Are. — Raie. — Rame. — Rime. — Ie.

—

MÉTAGRAMMES

N° 1. — Bille. Bulle. Balle. Belle.
N° 2. — Lime. Rime. Cime. Dime.

—

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

RE	ME	DE
ME	RI	TE
DE	TE	NU

I	CA	RE
CA	RES	SE
RE	SE	DA

—

MOT CARRÉ

C E D R E
E R R E R
D R A M E
R E M U S
E R E S E

—

MOT EN LOSANGE

S
V U E
V O L T A
S U L T A N E
E T A G E
A N E
E

—

MOT EN TRIANGLE.

S
S I
V E R
V I R E
S E R I N
S I R E N E

—

LES ETOILES.

Lin. Nil. Fil. Cil.

L
N I L
N

—

LE FIL D'ARIANE.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines
Au père qui craint le Seigneur,
Donne une famille nombreuse,
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse.

—

MARCHE DU CAVALIER

51	54	57	46	31	10	7	4
56	47	52	11	58	5	32	9
53	50	55	30	45	8	3	6
18	29	48	59	12	1	44	33
49	60	17	28	43	64	13	2
22	19	24	61	14	39	34	37
25	16	21	42	27	36	63	40
20	23	26	15	62	41	38	35

AVIS. — *Les noms des Correspondants seront publiés dans le prochain Supplément, N° 116, du 1er juin* 1878.

—

SOLUTIONS

—

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

—

LES USAGES MONDAINS.

LE MOUCHOIR

Les Grecs ne se servaient pas de mouchoirs; les Grecs du Bas-Empire avaient leurs *faciolas*, imprégnés de parfums, et qui se portaient à la ceinture.

Le *sudarium* et l'*orarium* des Romains servaient à éponger la sueur et à essuyer la bouche. C'étaient des objets d'une grande dépense que ces *sudaria* et ces *oraria*. On en portait un sur la tête contre le grand soleil, *solare*, un autre au cou, quand on était malade ou qu'on voulait le paraître, *focale*. Il en est question dans les ouvrages de Quintilien, Suétone, Catulle, etc On en voit un spécimen représenté dans la main gauche d'une statue antique de femme, et parfaitement distinct de la draperie. C'est ainsi que nous avons nos mouchoirs de tête, de cou, etc., mais nous avons aussi nos mouchoirs de nez qui, quelque fins qu'ils puissent être, ne surpassent peut-être pas en beauté ces tissus de Péluse, d'Élide, de Bos, qu'on se procurait à Rome à si grands frais, et que les dames romaines faisaient découper en pièces carrées qu'elles avaient habituellement à la main droite, plutôt par maintien et contenance que par nécessité.

L'acte des fiançailles est constaté, chez les Turcs et chez les Persans, par l'envoi que fait l'époux à sa fiancée d'un anneau, d'une pièce de monnaie et d'un mouchoir brodé.

On sait que les Chinois et les Japonais, en guise de mouchoirs, se servent de carrés de papier.

Autant les anciens avaient été délicats et recherchés dans le choix de ce qu'on a improprement appelé leurs mouchoirs, autant nos ancêtres ont été faciles à contenter sur ce point.

Bien que le mouchoir n'ait pas été frappé par les lois somptuaires, il n'en est pas moins un objet de luxe moderne qui atteint parfois un prix considérable. On raconte à ce sujet qu'un homme du monde, voyant dans une soirée une jeune élégante tenir à la main un mouchoir de dentelles, lui dit, à propos de cet accessoire inutile : « Vous pourriez tout simplement, madame, vous borner à tenir à la main un billet de cinq cent francs. »

CHARLES JOLIET.

LE DEUXIÈME SEMESTRE

DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

CONTIENDRA:

LES PILOTES D'ANGO

PAR LÉON GAHUN

LE CHARMEUR DE SERPENTS

RÉCIT D'AVENTURES INDIENNES

Par LOUIS ROUSSELET

LE NEVEU

DE L'ONCLE PLACIDE

DEUXIÈME PARTIE

Par J. GIRARDIN

UNE NOUVELLE

DE

Mlle ZÉNAIDE FLEURIOT

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON 2.

N° 285 18 MAI 1878

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 114

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,

79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

AVIS.

Nous publierons dans le prochain Supplément n° 115, du 25 mai 1878, les SOLUTIONS DU 7e CONCOURS, *les* NOMS DES LAURÉATS *et le* CLASSEMENT DES COMPOSITIONS.

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS.

Nous prions nos Correspondants qui nous ont adressé des questions particulières et qui n'ont pas trouvé de réponse dans la *Correspondance avec les lecteurs* des derniers *Suppléments*, de renouveler ces demandes, et sur une feuille à part, comme pour les *Communications*.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 65.

⁂ X82Y38Z3 ⁂ H117K ⁂ 27 ⁂ Y345 ⁂ X91683 ⁂ 1 ⁂ 5245 ⁂ 93 ⁂ S27K3 ⁂ 27 ⁂ 73 ⁂ X9165 ⁂ 1 ⁂ X38V2773 ⁂.

Communication : Pic de la Mirandole.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 78.

N° 1. — I* n* s***** p** d'a**** r*****; c'e** l* g****, c'e** l* d********* q** d* l* s******* d'u** m****** b****** e* h*******.

N° 2. — I* e** p*** a*** d'ê*** s*** p*** l** a***** q** d* l'ê*** p*** s**-m***.

N° 3. — D*** u** r****** d* d********* o* n* m** p** l* f********* à l* p****, p**** q*'e*** n'y e** j***** e*****.

N° 4. — S* t* v*** t* v***** d* t** e*****, g*******-t** b***.

N° 5. — Proverbe arabe :
M*** d'â**, n*** d* c*****.

N° 6. — L* b***, d*** t*** l** g***** i**********, e** c* q** p**** à l* v**** é*******.

N° 7. — L* g**** e** u* d** p*** g***** a********* d* l'e*****.

N° 8. — I* n'e** p** d**** à t*** l* m**** d* f**** d** i******.

N° 9. — B******* d* g*** l*****, p** d* g*** a*********.

N° 10. — S* n*** n'a***** p**** d* d******, n*** n'a****** p** t*** d* p****** à e* r********* c*** l** a*****.

Communications : Les Braves gens (Hérault), n° 1. — Suzanne d'Allard, n° 2. — Un Tard-venu du pays des Allobroges, n° 3. — *Signature omise*, n° 4. — Prince de Caramos (Mons, Belgique), n° 5. — Bouquet d'orties, n° 6. — Guillaume Danloux, n° 7. — Un ouistiti, n° 8. — Guillaume Danloux, n° 9. — Bouquet d'orties, n° 10.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 77.

CONSONNES.

ÉPITAPHE.

N° 1.

Jn — ** — vx — *mprdnt — ** — sg — t — q — d — cx — *n — cx — *rrnt — cmm — *n — ng — ss — l'*ppl — d'*n — plsr — ** — l'*nstnct — d'*n — bsn — vgr — ** — vs-t — s — ln — n'*st-c — dnc — pnt — *c — l — bt — d — tn — vg.

Communication : Denys et Armand d'Aussy.

ÉPITAPHE DE PRADON.

N° 2.

C*-gt — l — pt — Prdn — q — pndnt — qrnt — *ns — d'*n — *rdr — sns — prll — ft — * — l — brb — d'*plln — l — mm — mtr — q — Crnll.

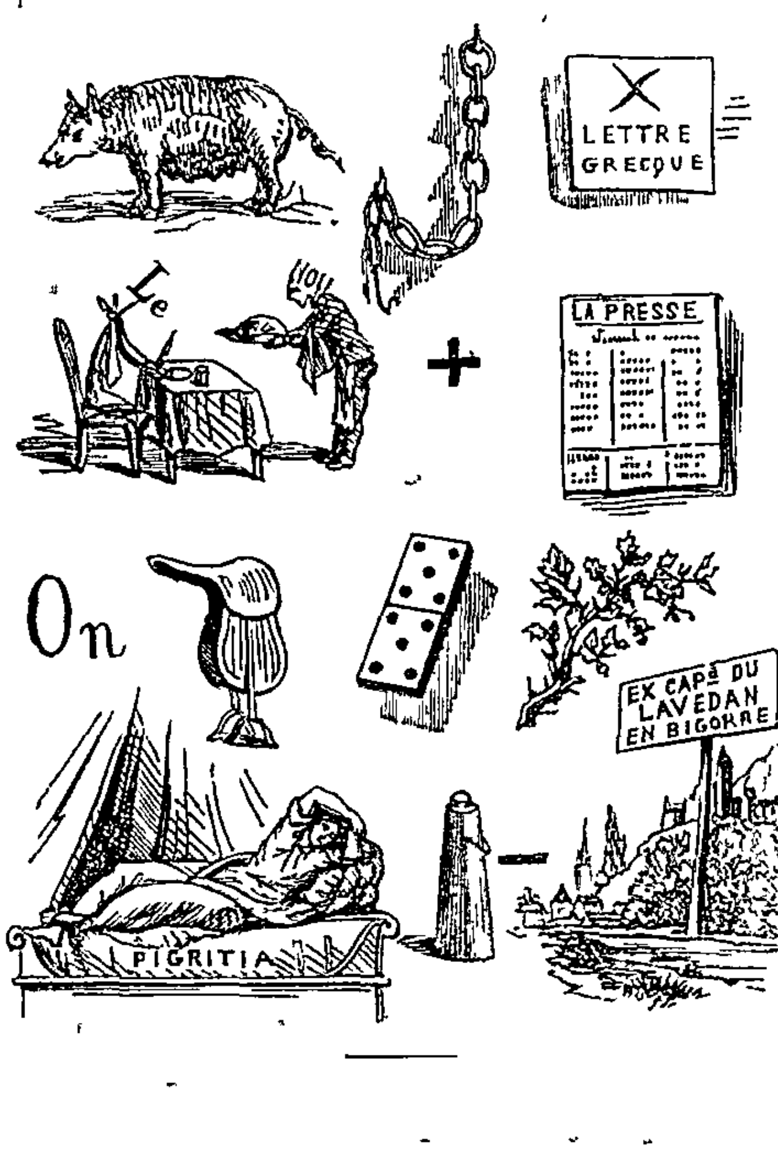
Communication : Une savante par hasard (Nantes).

N° 3.

Ls mrts *t ls vvnts s tnnnt ls *ns s'*n vnt, ls **trs vnnnt; *t ls jls *nfnts brnts cmm ds flrs frchs *clss rmplcnt vrmls *t rntsts cx dnt ls tmbs snt clss.

Communication : P. P.

REBUS



VOYELLES

N° 1.

*'â*e — *'o* — é*ai* — *'â*e — où — *'o* — *e — *è**ai* — *a*.

Communication : Marie Hischmann (Paris).

N° 2.

ou — *e* — *e**e* — *o** — *o** — *o** — *e — *e**e — e**uyeu*.

Communication : Deux jeunes novices, Maria y José S.

N° 3.

*'*o**e — e** — u* — a***e**i, — *a — *ou*eu* — e** — *o* — *aî**e.

Communication : Un vieux caniche réactionnaire (Nantes).

N° 4.

*i-*e**ou* — *Antoine* — *e*o*e : — i* — *e — *i* — *a*ai* — au**e — **o*e.

Communication : Indolente et Linotte (Alais, Gard).

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N°. 45.

L'ÉPOUVANTAIL.

Sonnet.

Dès qu'elle se montrait, dans son chapeau coquet de paille d'Italie, les moineaux s'en venaient, fol essaim, dans le creux de sa main picorer la cerise cueillie pour eux sur la branche. Jamais plus jolie reine et plus fidèle cour : la cour avait grand'faim, la reine avait grand cœur. L'avare jardinier maugréait, mais en vain; avec cette folie il rêvait d'en finir. Elle est morte. Le jardinier méchant coiffe un matin le cerisier du chapeau de l'enfant, contre la gourmandise comme un épouvantail. Trompeur artifice! les oiseaux familiers par milliers accourent, pensant revoir leur sœur : le soir, le cerisier n'eut plus une cerise.

Communication : Paul et Angèle de L.

VERS A TERMINER.

L'ANGE GARDIEN.

Tout mortel a le sien : cet ange ——
Cet invisible ami veille autour de son ——
L'inspire, le conduit, le relève s'il ——
Le reçoit au berceau, l'accompagne à la ——
Et, portant dans les cieux son âme entre ses ——
La présente en tremblant au juge des ——

Communication . A L. — H. C. — A. R. (Collège Cuvier, Montbéliard).

BOUTS-RIMÉS.

Cadence.	*Joyeux.*
Danse.	*Yeux.*

Communication : Louise D.

LES CURIOSITÉS

N° 43.

N° 1. — « Sa Majesté est très-prudente ; elle a les oreilles longues et le croire fort court ; elle est dans l'habitude d'écouter tout, et d'ajouter foi seulement à ce qu'elle juge être le vrai en le touchant de la main. »

N° 2. — Quels sont les trois rois de France qui ont eu le plus long règne?

N° 3. — Quel est le roi de France qui régna 17 mois et qui mourut à 17 ans?

N° 4. — Quelle est l'origine des orgues?

N° 5. — « Vous vous trompez, l'ennemi n'est pas où vous allez ; il faut venir de ce côté pour le trouver. »

N° 6. — « Vous connaissez mes forces, mais vous ne connaissez pas mon cœur. »

om	sa	vec	le	consi	sur	tes	lumi
a	jours	bre	gère	heu	ère	et	temps
pas	mon	de	dè	doigt	ar	la	de
tes	re	glis	sant	ge	res	du	rête
crain	dé	ma	é	ser	pas	terre	le
pour	la	rien	sort	la	crit	reux	craint
pend	dre	nière	l'i	jours	la	cours	trop
der	ne	de	sur	ton	heu	olu	qui

N° 7. — « Croyez-moi, on y reviendra ; c'est votre chef-d'œuvre. »

N° 8. — « Le congrès danse, mais ne marche pas. »

N° 9. — Quelle était la bibliothèque antique qui portait cette inscription : *Trésor des remèdes de l'âme?*

N° 10. — « Le meilleur moyen de tromper les cours, c'est de toujours dire la vérité. »

N° 11. — « Puisque vous nous proposez des choses si déshonorantes, faites sonner vos trompettes, nous ferons sonner nos cloches. »

N° 12. — Quel est le personnage surnommé *Duc de fer*, comparé à Fabius Cunctator, et qui avait pour devise : « *Virtutis fortuna comes* », dont Napoléon a dit : « La fortune a plus fait pour lui qu'il n'a fait pour elle? »

Communication : Henri Œsinger. — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'Échecs (*Dessin*).

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine des *Fauteuils de l'Académie française?*

Communication : L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

LES ANAGRAMMES

LE BEAU LOISIR DONNÉ.

Communication : La Girouette du Château d'A. (Cantal.)

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 45.

Quelle est l'origine des locutions :
N° 1. — *Aller sur le pré.*
N° 2. — *Se retirer sous sa tente.*

Communications : Guillaume Danloux, N° 1. — Une jeune abonnée, A. L. N° 2.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 45.

Quel est le département qui, par les initiales de la province qui l'a formé, de son propre nom, de son chef-lieu et de ses cinq sous-préfectures, forme ce mot :

C. V. MÉPRIS.

Communication : Myosotis et Marguerite.

LES SURPRISES

Former le nombre 100 avec le même chiffre répété 6 fois.

Communication : La maîtresse d'un griffon russe.

LES SURNOMS HISTORIQUES

Quelle est l'origine du surnom *Cicéron*, donné au grand orateur romain Marcus Tullius?

Communication : Henri Turot (Bar-sur-Aube.)

LES PRÉNOMS.

Quelle est l'origine des prénoms :
N° 1. — CLAIRE. N° 4. — ALBIN.
N° 2. — CECILE. N° 5. — BENOIT.
N° 3. — CLAUDE. N° 6. — CELESTIN.

Communication : Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne.

LES DEVISES.

N° 1. — Quels sont les peuples qui ont un *lion* pour emblème?

N° 2. — « *Concordia regni.* »

N° 3. — Devise parlante :
« *Un jour l'auras.* »

N° 4. — Devise d'un prince :
« *Le voici.* »

N° 5. — Devise d'un philosophe antique :
« *Abstiens-toi, résigne-toi.* »

Communications : Carmen, n° 1. — La maîtresse d'un griffon russe, n°s 2, 3. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen), n° 4. — Ma sœur et moi, n° 5.

ACROSTICHES

LPAG
ÉTAI
EDAL
VREU
ERID
AOLI
CCOR
OREU
TABL
EGIM

Pour la solution de ce double *Acrostiche*, il faut remplacer les étoiles par la première et la dernière lettre de chaque mot, de manière que toutes les premières lettres forment le nom d'un *Émir*, et toutes les dernières lettres celui d'une *Ville d'Afrique.*

Communication : Foolish-Trio.

LES SYNONYMES

VOLUME. — INSURGE. — CHOIX. — DANGER. — CONTREE. — HOTELLERIE. — SONGE — MAISON. — MARI. — MONARQUE. — VAISSEAU. — IMMINENCE. — CONTRIBUTION. — EPOUVANTE.

Pour la solution de ce problème, il faut remplacer les quatorze mots qui précèdent par quatorze synonymes, et les quatorze initiales de ces synonymes formeront un *Proverbe* composé de trois mots.

Communication : La Girouette du château d'A. (Cantal).

LES MOTS DÉCOMPOSÉS

Quel est le mot français avec les lettres duquel on peut former tous les mots suivants : *Culte.* — *Hier.* — *Hulle.* — *Hure.* — *Litre.* — *Luc.* — *Roi.* — *Rôti.* — *Route.* — *Rue* — *Or.* — *Toit.* — *Tort.* — *Tour.* — *Trot.* — *Troie.* — *Truc.* — *Tuile.* — *Truite.* — *Houle.* — *Rouler.* — *Couler.* — *Ourlet.* — *Trou.* — *Lit.* — *Oie.* — *Loi* — *Luther.* — *Ile.* — *Roc* — *Rocher.* — *Cor.* — *Clôture.* — *Lire.* — *Cuir.* — *Riche.* — *Cohue.* — *Toul.* — *Tout.* *Titre.* — *Huître*, etc.

Communication : Les Quatre Fils Aymon.

ÉNIGMES.

N° 111.

Sous un air de douceur extrême,
Être fourbe, hypocrite et de mauvaise foi,
Poursuivre tes voleurs et te voler toi-même,
Voilà, lecteur, tout mon emploi.

Communication : Ma sœur et moi.

N° 112.

Au masculin,
Je suis voisin
Du tribunal ;
Au féminin,
Je suis un brin
De végétal.

Communication : La Girouette du château d'A

N° 113.

Je suis un habit blanc et beau ;
Je puis encore être un cours d'eau,
Ou bien, si cela vous agrée,
L'avant-coureur de la journée.

Communication : Louise de Brimbois.

CHARADES.

N° 121.

Mon premier de Cérès compose la parure ;
On connaît mon second dans les calculs nouveaux
Et mon tout, très-malin, dicté par la censure,
Décoche un trait mordant sur les fats et les sots.

Communication : Mhag-Ho, Fleur-de-thé et Thoucha-Thou.

N° 122.

Mon premier, dont on pense et du bien et du mal,
Est un animal
Domestique;
Mon second, un des éléments
Qui servent au calcul du temps;
Et mon tout un gibier montagnard et rustique.
Communication : Grenouillot.

N° 123.

Mon premier est latin;
Mon second est français;
Mon tout est italien.
Communication : Bruyère et genêt bretons.

N° 124.

Les enfants de Noé, si l'on en croit l'histoire,
Tentèrent vainement d'élever mon premier;
Mon second des rhénois baigne le territoire,
Et la Loire en son cours féconde mon entier.
Communication : Une petite amognonne.

LOGOGRIPHES

N° 65.

D'ordinaire chacun craint, fuit mes quatre pieds;
Mais ôtez-moi la queue et la tête,
Chacun me réclame et me fête,
Chacun veut avoir mes deux pieds.
Communication : Une petite amognonne.

N° 66.

Mon nom entier, lecteur, est un fleuve important;
Otez mon dernier pied, je suis son affluent,
Et même dans ce cas un animal dormeur :
Le proverbe en fait foi. Sans mes deux derniers pieds,
Chacun doit m'obéir, et, dictée par l'honneur,
On me doit le respect. Retranchez le dernier
De mes trois pieds restants, et vous aurez un sain
Dont le nom signifie : ville du Cotentin.
Communication : Thouarsaise et Frère R. M. D.

N° 67.

Tout entier, chose étrange, on me trouve futile;
Mais coupez-moi la tête, et je deviens utile.
Communication : Une petite amognonne.

MÉTAGRAMMES

Sur quatre pieds, je suis de noble extraction;
Si vous changez neuf fois l'avant-dernière patte,
Je fais bouillir Achille aux portes d'Ilion;
Sur la tête on me trace en faisant une natte;
On me mange au dessert à la table d'un lord;
Je suis un abri sûr, le batelier s'y fie,
Et je l'aide souvent pour arriver au port;
Je suis un bon gibier, et je le qualifie;
Mes trous servent de dents; enfin, pour terminer,
Ne me foulez pas trop pour mieux me deviner.
Communication : Louise de Brimbois.

MOT CARRÉ

L'abus de mon premier devrait être proscrit;
On peut voir mon second dans un fameux poème;
Partout en Orient on trouve mon troisième;
Mon quatrième est un moderne écrit;
Pesez le diamant au moyen du cinquième.
Communication : Guillaume Danloux.

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Le premier est une ville d'Italie;
Le deuxième est un fleuve d'Amérique;
Le troisième est au ciel.
Communication : Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne.

Construire un Mot Carré Syllabique sur le mot :

VIL	LE	ROI
LE	*	*
ROI	*	*

Communication : Bouquet d'orties.

MOT EN LOSANGE.

Mon premier est une consonne;
Un jeu d'adresse est mon second;
Mon troisième, roi de Mygdone,
Fut jadis juge d'Apollon;
Mon suivant, qui partout foisonne,
Dévore tous nos rogatons;
Mon dernier enfin, dans Lisbonne,
Est au même rang qu'un oison.
Communication : Myosotis et Marguerite.

LES ETOILES.

N° 1. — Un État. N° 3. — Ville d'Égypte.
N° 2. — Une sainte. N° 4. — Ville de Perse

E
L N
* * *
* * *
R * * A * * E
* * *
* * *
I E
E

Communication : Prince de Caramos (Mons, Belgique).

LES BOUTS-RIMÉS.

MASQUE. CASQUE. BAL. CARNAVAL.

N° 1.

La Folie a saisi ses grelots et son masque;
Amusez-vous, enfants, fêtez le carnaval,
Le champagne mousseux jette au plafond son casque,
C'est l'heure des chansons, des rires et du bal.
Marie-Anne Genty.

N° 2.

Le monde est le tableau que reproduit un bal :
Que de fausse valeur se trouve sous le casque,
Que de fausses vertus se cachent sous le masque;
Le monde, en résumé, n'est qu'un grand carnaval.
Marguerite Destremx.

N° 3.

Que ce soit sous la toque, ou la coiffe, ou le casque,
Nul de nous ici-bas qui ne porte son masque;
On dirait que la vie est un long carnaval,
Et la mort nous attend à la porte du bal.
Marguerite Biret.

N° 4.

Ce vers finit en casque;
Pour rime je mets masque;
Après vient carnaval,
Puis sa rime, le bal.
Monsieur Lux.

ROSES. CHOSES. OISEAUX. EAUX.

N° 1.

Le chevalier Printemps, le messager des roses,
Vient ranimer partout les êtres et les choses,
Les jardins embaumés, les forêts et les eaux,
Les papillons d'azur et les nids des oiseaux.
Hélène Floresco.

JOURNÉE. FANÉE. DESTIN. MATIN.

La rose s'entr'ouvrant au soleil du matin,
Contemplait de ses sœurs la corolle fanée,
Et disait aux échos, fière de son destin :
» Je suis reine à mon tour et voici ma journée. »
Mais qui peut s'assurer des faveurs du destin?
Un orage éclata soudain dans la journée,
De la rose orgueilleuse et fière le matin,
Je ramassai le soir la dépouille fanée.
Corvette et Goelette.

N° 2.

La jeunesse et la fleur ne brillent qu'un matin,
Chacune a leur soleil; quand finit la journée,
Tout se ressemble, hélas! dans les lois du destin:
La jeunesse s'envole et la fleur est fanée.
Totinette et Cie.

N° 3.

La jeunesse est la fleur vermeille du matin,
L'oracle lui prédit une longue journée;
Mais ainsi l'a voulu l'implacable destin,
Le soir verra pâlir sa corolle fanée.
Princesses Éléonore et Fanny de Schwarzenberg

N° 4

Les hommes et les fleurs ont le même destin :
Telle rose sourit qui bientôt est fanée;
Tel va pleurant le soir qui chantait le matin,
Et souvent le bonheur n'est que d'une journée.
Riama L.

N° 5.

Comme la fleur bientôt fanée,
Il faut obéir au destin;
Je meurs sans finir ma journée,
Et je n'ai vécu qu'un matin.
Une plume d'oie.

N° 6.

Petite fleur, sitôt fanée
Sous la faux du cruel destin,
Embaume du moins la journée
Qui te vit naître le matin
La Société du Chalet.

N° 7.

De la rose elle eut le destin.
Elle vécut une journée
Elle fleurissait le matin,
Et le soir elle était fanée.
Pompon, Totof et Rara.

N° 8.

Rose, si vermeille au matin,
Tu brilleras dans la journée;
Mais tu ne peux fuir ton destin,
Dès ce soir, tu seras fanée.
Rose brillante ce matin,
Puisses-tu finir la journée,
Et, bravant les lois du destin,
Ne plus jamais être fanée.
Une petite Mauresque d'Alger.

N° 9.

Il nous faut tous finir, c'est là notre destin,
Avec peine beaucoup achèvent la journée;
La fleur éclose le matin,
Vers le soir est déjà fanée.
Perce-neige.

N° 10.

Ma vie, encore en son matin,
S'effeuille tristement fanée;
Faut-il accuser le destin,
Qui ne me permet pas d'achever ma journée?
Grenouillot.

N° 11.

La jeunesse est vite fanée;
De la rose elle a le destin :
Comme elle brillante au matin,
Et morte au bout de la journée.
Alice et André Pouzol.

N° 12.

Telle on peut voir, riante, au souffle du matin,
S'épanouir la fleur, qui le soir est fanée;
Ainsi notre bonheur, par un coup du destin,
Souvent ne dure pas le temps d'une journée.
Sphinx-Club.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON,

N° 286 25 MAI 1878.

LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

7e CONCOURS

SOLUTIONS

SOLUTIONS

PRIX

Après l'examen des compositions du 7e Concours et vu le nombre toujours croissant des concurrents, la direction du *Journal de la Jeunesse*, outre les vingt prix offerts, a mis à notre disposition vingt-deux ouvrages illustrés, ce qui porte à quarante-deux le nombre des lauréats, sur plus de 60 concurrents inscrits.

CLASSEMENT DES COMPOSITIONS

DU 7e CONCOURS.

PRIX D'HONNEUR.

Berthe Gerin (*Paris*).
Lucie et Aline de Rothschild (*Paris*).

PREMIER PRIX.

Marie-Anne Genty (*Orléans*).
Valentine Hennet de Bernoville (*Paris*).

DEUXIÈME PRIX

D. M. S.
Princesse Pascaline de Metternich (*Vienne, Autriche*).
Devins et Sibylles de Nemausa (*Gard*).
Grand Cercle de Presinge (*Genève*).

TROISIÈME PRIX.

Minette, Riquet et Cie (*Orléans*).
Miss Adagio (*Paris*).
Louise Desjardins, élève du cours de Mme Evelart (*Paris-Passy*).
Zazel (*château de La Villette, Seine-Inférieure*).

QUATRIÈME PRIX.

Carlo (*Paris*).
Marguerite et Madeleine de Ganay. — (Ricqulbourg) (*Paris*).
La Petite Mauresque d'Alger, exilée à Oran (*Algérie*).
Guillaume et Anne-Marie Danloux-Dumesnils (*Paris*).

CINQUIÈME PRIX.

Eugénie et Adèle Delvaille (*Bayonne*).
Martine Hibou (*Paris*).
Elisabeth et Marguerite (*Vosges*).
Raoul Digard et sa sœur (*La Flèche, Sarthe*).

PREMIER ACCESSIT.

Noel Vimar (*Gard*).
Sœur Léocadie et Trois Novices (*Paris*).
Marcel et Thérèse (*Mantes-sur-Seine*).
Sophie Filiti (*Bucharest, Roumanie*).
Hélène Floresco (*Bucharest, Roumanie*).

DEUXIÈME ACCESSIT.

L'Amie de Mira (*Neufmesnil*).
Les Habitués de la place Mathieu (*Oran, Algérie*).
V. O. et sa Sœur (*Paris*).

TROISIÈME ACCESSIT.

Les Braves Gens (*Hérault*).
Louise Lombard (*Charleville, Ardennes*).
Alice Faye (*Tours*).

QUATRIÈME ACCESSIT.

Un Débutant (*château de Neufmesnil, Seine-Inférieure*).
C. et M. Hischmann (*Paris*).
Suzanne et Marthe de Jussieu (*Chambéry, Savoie*).
Marie Gondinet (*Paris*).
Paulinette (*Bourges*).

CINQUIÈME ACCESSIT.

Princesses Éleonore, Fanny, Marie Schwarzenberg (*Vienne; Autriche*).
Esmeralda (*Bucharest, Roumanie*).
Marguerite Biret (*La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure*).
Linden-Villa (*Jersey*).
Bouquet d'Orties (*Paris*).
Louise de Brimbois (*Paris*).

COMPOSITIONS MENTIONNÉES.

Marie Valentin (*Paris*).
Gabrielle Sergent (*Paris*).
Georges et Marguerite Kremp (*Douai, Nord*).
J. B. (*Paris*).
Marie et Jeanne de R. (*Paris*).
Frères et Sœurs de Vinéky (*Orléans*).
Joachim Labrouche (*Bayonne*).
Augustin Ferrand (*Narbonne*).
Chrystal et Rita (*Maine-et-Loire*).
Caroline (*Saint-Prix*).
Marie Truge et Vani (*Vosges*).
Louis Bouglé (*Orléans, Loiret*).
Lolita Lionnet (*Paris*).
Hélène Martin (*Périgueux*).
Roger Braun (*institution Laroche, Paris*).
Le Sphinx-Club (*Paris*).
Louise Guédon (*château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure*).
France et Un Ouistiti (*Bordeaux*).
Marianne de Ganay (*Paris*).
Pierre et Paul Gavault (*Alger*).
L'Académie des bonnes fourchettes et des grandes oreilles (*Paris*).
Une Grenouille des remparts de la Fontaine et Trois Amateurs de croquet (*Paris*).
Les Jumelles de Jassans.
Trois Canotiers de l'Yères (*Paris*).
Jupiter, Neptune et Pluton (*Paris*).
Jane Möller (*Vendée*).
Alphonse Lyon (*Dieulefit*).
Nemo, Camp des Lions (*Paris*).
Jean et Geneviève de Courcy (*Paris*).
Jeanne Vallotte (*Meuse*).
Tourbillon (*Paris*).
Marthe M. (*Paris*).
Une Orange et un Citron (*Cochinchine*).
La Girouette du château d'A. (*Cantal*).
René Chollet (*Angers, Maine-et-Loire*).
Perce-Neige et ses Frères (*Vendôme*).
Les Amis du silence (*Paris*).
Charlotte, Hélène, Marguerite Destremx (*Alais, Gard*).
Une Ebouriffée (*Paris*).
L'Exilée de Saint-Pétersbourg.
Minerve, Tempête et Roquet (*Paris*).
Mlle Ducol-Pommier (*Genève*).
Quatre Roses et Trois Épines, Un Banc d'Huîtres (*Paris*).
J. Voirin (*Lycée de Versailles*).
Emmanuel Lion (*Paris*).
Une Pêcheuse de grenouilles et son Ami le Chasseur.
Marie-Henriette (*Menton, Alpes-Maritimes*).
Gustave Mornet (*Vendée*).
L. T. et son Frère (*Vinay*).
Pompon, Totef et Rara (*Paris*).
R. Pitrou (*Tours*).
Julie Portalis (*Charenton*).
Marguerite Mercier-Lacombe (*Paris*).
Marie-Thérèse (*château de Crespieres, Seine-et-Oise*).
Jeanne de Montbret (*Versailles*).
Amicus (*Angers*).
Jules d'Albenas (*Montpellier*).
Loulou et Blanchette (*Le Havre*).
Les Elèves de l'institution de Mmes Pernet (*Belfort*).
Madeleine, Geneviève, Marguerite, Colinette et Eugénie (*Bayonne*).

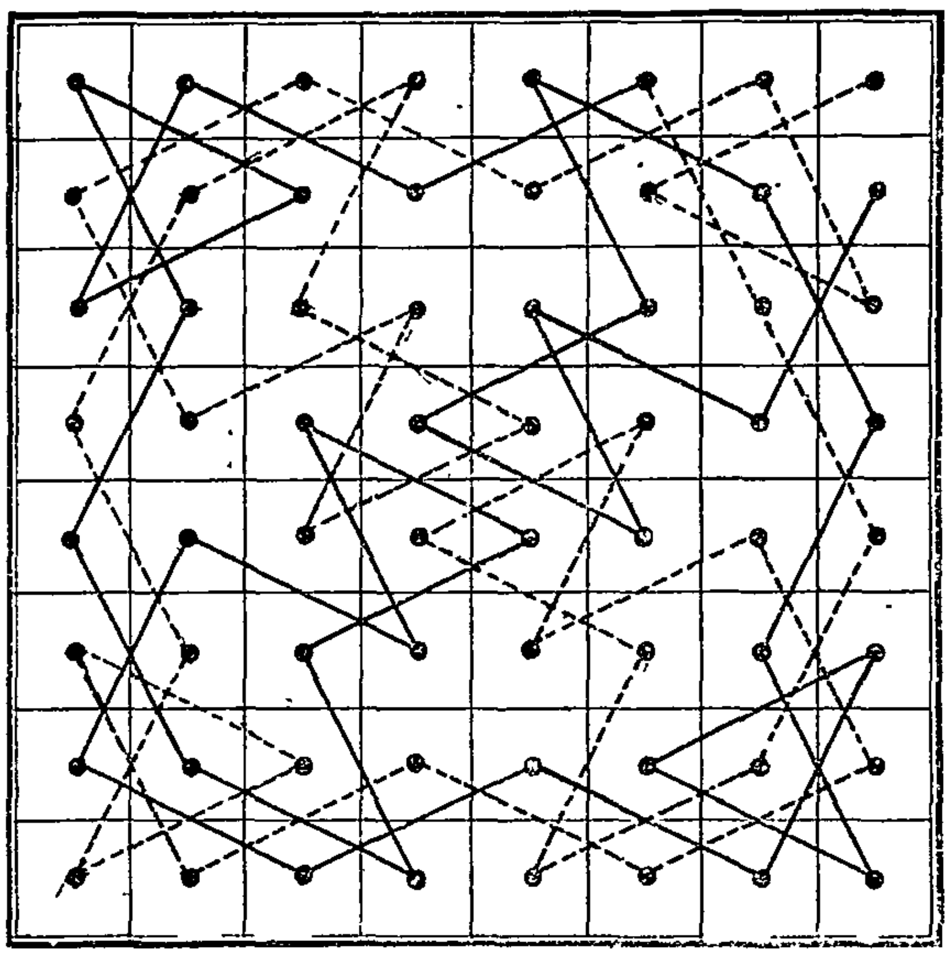
7e CONCOURS

SOLUTIONS

(SUITE.)

LE FIL D'ARIANE.

MARCHE DU CAVALIER



LE LANGAGE FRANÇAIS.

Il a vu la mariée.

Cette expression, qu'on applique à quelqu'un qui a été troublé par une fausse alerte, fait allusion à une anecdote militaire que Strada rapporte ainsi :

Lorsque l'armée espagnole, envoyée en Flandre, sous les ordres du duc d'Albe, était établie près de Groningue, à dessein de chasser de la Frise le comte Louis de Nassau, les éclaireurs, ayant entendu de loin des tambours et distingué quatre drapeaux qui venaient à eux, coururent annoncer au duc que l'ennemi arrivait. Mais, au lieu de l'ennemi, c'était une nouvelle mariée que des paysans conduisaient avec tout l'appareil d'une fête rustique, et les quatre drapeaux étaient des morceaux d'étoffe flottant au-dessus de quelques chariots recouverts de branchages, où se trouvaient les femmes des gens invités à la pompe nuptiale.

L'historien assure que le duc d'Albe, trompé par ses coureurs, fit prendre lui-même les armes à son armée, qui ne les déposa qu'après avoir fait une décharge générale pour saluer la noce qu'elle vit défiler. Cet événement, ajoute-t-il, passa aussitôt en proverbe parmi les troupes wallonnes, et depuis lors, les soldats ne manquent jamais de demander à ceux qui arrivent à la hâte de la découverte en témoignant de la frayeur, s'ils *ont vu la mariée.*

NOTA. — Nous publierons plus tard, à titre de curiosité, quelques solutions originales sur ce proverbe militaire.

—

LES USAGES MONDAINS.

LA VALSE.

La Valse, la *Volta*, est d'origine française.

(*Solutions explicatives.*)

—

LES ANAGRAMMES.

Clémence Isaure.

(*Solutions explicatives*)

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

CHÈRE.

3e ACTE. — C'est donc ici d'Esther le superbe jardin.

2e ACTE. — Hé quoi! lorsque le jour ne commence qu'à luire

1er ACTE. — Est-ce toi CHÈRE Élise, ô jour trois fois heureux!

RACINE.

Esther.

—

LES COQUILLES AMUSANTES.

L'*autour* est de la famille des *buses.*

—

LES DEVISES.

N° 1. — Charles VIII.

N° 2. — Laurent de Médicis.

N° 3. — Philippine de Hainaut.

(*Solutions explicatives.*)

—

LE FIL D'ARIANE.

Tout est dans l'enfance
Loisir,
Dans l'adolescence
Plaisir,
Pendant la jeunesse
Espoir,
Et quand la vieillesse,
Au soir,
Dissipe le rêve
Des jours,
Quand la vie achève
Son cours,
Dieu, dans sa clémence,
Au cœur
Redit : « Espérance,
Bonheur. »

—

MARCHE DU CAVALIER

27	30	59	52	7	32	61	64
58	51	28	31	60	63	8	1
29	26	53	56	3	6	33	62
50	57	20	5	54	39	2	9
25	18	55	38	21	4	41	34
46	49	22	19	40	37	10	13
17	24	47	44	15	12	35	42
48	45	16	23	36	43	14	11

—

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 1. — La Mode.

N° 2. — Vertu. Innocence. Respect. Amour. Repentir.

N° 3. — *Le Palais du Sommeil* — Écho. Oisiveté. — Songes.

N° 4. — La Modestie.

—

CHARADE EN ACTION.

1° Mise. — 2° An. — 3° Trope.

Ensemble : MISANTHROPE.

—

ÉNIGMES.

N° 1. — La Seine.

N° 2. — Les Pôles.

N° 3. — Sardine.

N° 4. — Honneur. Honneurs.

—

CHARADES

N° 1. — Maintenant.

N° 2. — Demain.

N° 3. — Hallebarde.

N° 4. — Paysage.

—

LOGOGRIPHES.

N° 1. — Asperge. Arpége. Rage. Père. Péra. Gare. Are. Ré.

N° 2. — Épreuve. Preuve.

N° 3. — Mode. Ode.

N° 4. — Lune.

—

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

MÉLANCHOLIA.

J'aime les vieux tableaux de l'école allemande,
Les vierges sur fond d'or, aux doux yeux en amande,
Pâles comme le lis, blondes comme le miel,
Les genoux sur la terre et le regard au ciel
Sainte Agnès, sainte Ursule et sainte Catherine,
Croisant leurs blanches mains sur leur blanche poitrine,
Les chérubins joufflus au plumage d'azur,
Nageant dans l'outre-mer sur un filet d'or pur,
Les grands anges tenant la couronne et la palme,
Tout ce peuple mystique au front grave, à l'œil calme,
Qui prie incessamment dans les missels ouverts,
Et rayonne au milieu des lointains bleus et verts.
Oui, le dessin est sec et la couleur mauvaise,
Et ce n'est pas ainsi que peint Paul Véronèse;
Oui, le Sanzio pourrait plus gracieusement
Arrondir cette forme et ce linéament;
Mais il ne mettrait pas dans un si chaste ovale
Tant de simplicité pieuse et virginale;
Mais il ne prendrait pas, pour peindre ces beaux yeux,
Plus d'amour dans son cœur et plus d'azur aux cieux;
Mais il ne ferait pas sur ces tempes en ondes
Couler plus doucement l'or de ces tresses blondes;
Ses madones n'ont pas, empreint sur leur beauté,
Ce cachet de candeur et de sérénité.

VERS A TERMINER.

1. Trop de repos nous engourdit,
2. — de fracas nous étourdit,
3. — de froideur est indolence,
4. — d'activité turbulence,
5. — de logique est déraison,
6. — de remède est un poison,
7. — de finesse est artifice,
8. — de rigueur est dureté,
9. — d'économie avarice,
10. — d'audace témérité,
11. — de bien devient un fardeau,
12. — d'honneur est un esclavage,
13. — de plaisir mène au tombeau,
14. — d'esprit nous porte dommage,
15. — de confiance nous perd,
16. — de franchise nous dessert,
17. — de bonté devient faiblesse,
18. — de fierté devient hauteur,
19. — de complaisance bassesse,
20. — de politesse fadeur.

LES BOUTS-RIMES

Les solutions prochainement.

LES CURIOSITÉS.

N°. 1.

PHYSIQUE.

Etant donné un vase plein d'eau, faire bouillir l'eau en refroidissant le vase.

CALEFACTION.

Lorsqu'on verse de l'eau peu à peu sur un corps très-chaud, par exemple, dans un creuset de platine porté au rouge blanc, elle n'entre pas en ébullition : elle semble repousser le contact du corps chaud, car les bords s'arrondissent à peu près comme ceux du mercure sur le verre et sur tous les corps qu'il ne *mouille* pas, et par conséquent qu'il ne touche pas. Cette eau cependant s'échauffe un peu, donne quelques vapeurs, s'agite sur elle-même par un mouvement giratoire plus ou moins rapide, et diminue lentement de volume. Alors *si le vase,* retiré du feu, *se refroidit* au-dessous du rouge sombre (brun-rouge), à 200 degrés environ, il arrive un moment où *l'eau* est moins arrondie; elle commence à s'étaler, et bientôt après elle *est projetée avec bruit et dispersée par une ebullition trop vive.*

La couche de vapeur qui enveloppe l'eau, quand elle repose sur des corps dont la température surpasse 150 ou 200 degrés, empêche qu'il n'y ait contact entre elle et le corps; alors la communication de la chaleur est fort ralentie par cette solution de continuité, et l'eau, ne recevant que peu de chaleur, n'a que peu de vapeur à former pour perdre par l'évaporation autant de chaleur qu'elle en reçoit; c'est pourquoi elle reste au-dessous de cent degrés.

M. Boutigny a appelé cet état particulier de l'eau *l'état sphéroïdal.*

Telle est la solution du problème. L'espace nous manque aujourd'hui pour parler des expériences intéressantes de M. Boutigny, qui, en vertu de l'état sphéroïdal, mettait de l'eau dans un panier métallique rougi à blanc ou faisait de la glace dans le moufle d'un fourneau à coupelle entre l'or et l'argent en fusion.

N° 2.

NOMBRES.

Ils devraient dîner 40.320 fois, c'est-à-dire pendant 110 ans, 170 jours, et 143 jours en tenant compte des années bissextiles.

N° 3.

CARRÉ DE CHIFFRES.

34.

9	12	6	7
4	13	3	14
5	8	10	11
16	1	15	2

NOTA. — Il y a de nombreuses solutions.

N° 4.

MÉTAGRAMMES

Port. Sort. Fort. Tort. Dort. Mort.

MOT CARRÉ.

B	A	D	A	U	D
A	V	E	R	N	E
D	E	Ç	O	I	T
A	R	O	U	E	T
U	N	I	E	M	E
D	E	T	T	E	S

LES SURPRISES.

LE CARRÉ DE CARTES.

As de Pique	Valet de Trèfle	Dame de Carreau	Roi de Cœur
Roi de Carreau	Dame de Cœur	Valet de Pique	As de Trèfle
Valet de Cœur	As de Carreau	Roi de Trèfle	Dame de Pique
Dame de Trèfle	Roi de Pique	As de Cœur	Valet de Carreau

NOTA. — Il y a d'autres solutions.

MOTS CARRÉS.

N° 1.	N° 2.	N° 3.	N° 4.
P o l i	A p i s	P a p a	A l e p
O r a n	*P o l i*	A n o n	L o t o
L a r d	I l o t	*P o l i*	E t a l
I n d e	S i t e	A n i s	*P o l i*

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

PRO	CI	DA
CI	VIS	ME
DA	ME	RET

Variante :

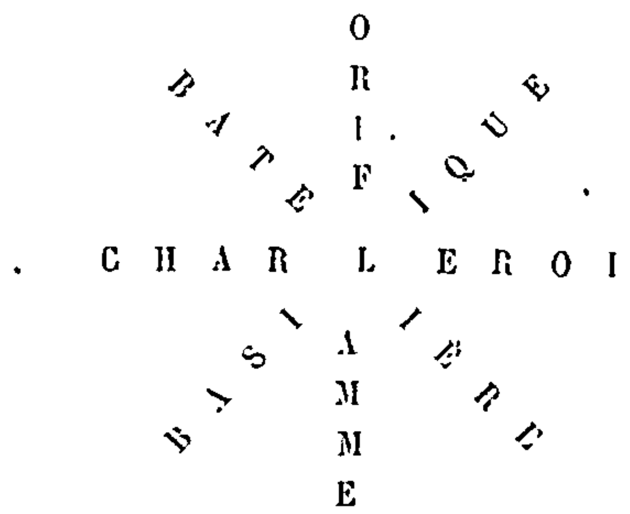
O	RAN	GE
RAN	CU	NE
GE	NE	REUX

FRA	TRI	CI	DE
TRI	PO	TA	GE
CI	TA	DI	NE
DE	GE	NE	RE

MOT EN LOSANGE.

S
C E P
D A M A S
C A P I T A L
S E M I R A M I S
P A T A G O N
S A M O S
L I N
S

LES ETOILES



1. — Oriflamme. 3. — Batelière.
2. — Charleroi. 4. — Basilique.

RÉBUS

Enfant, crains d'être ingrat, sois soumis, doux, sincère,
Obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour.

LES EXPOSITIONS FRANÇAISES.

Depuis l'année 1798 à nos jours, on compte, à Paris, quatorze Expositions de l'Industrie, onze françaises, de 1798 à 1849, et trois internationales, 1855, 1867, 1878.

« Quelques baraques à peine remplies d'articles dont la nomenclature tenait dans un catalogue de vingt-quatre pages, des médailles d'argent et une seule médaille d'or, promise au manufacturier qui aurait porté le coup le plus funeste à l'industrie anglaise, voilà le commencement modeste des Expositions françaises. Entre la barque des temps préhistoriques creusée dans un tronc d'arbre et un de nos gigantesques steamers transatlantiques, la distance n'est pas plus grande. Dans ce court espace de quatre-vingts ans, il s'est produit des changements qui auraient autrefois suffi à l'activité de bien des siècles. On sait quelle merveilleuse végétation d'inventions de tous genres est sortie de l'association féconde de la science et de l'industrie; le matériel de la civilisation en a été renouvelé. »

Une Exposition internationale, c'est le bilan de la civilisation, la mise au point du progrès accompli, le catalogue de ses conquêtes, le musée de ses merveilles; c'est une halte de l'humanité. Sans remonter aux premières origines, et sans sortir du cercle borné de l'époque contemporaine, avec quel étonnement on calcule la distance franchie du point de départ au point d'arrivée. Ce n'est pas sans intérêt qu'on pourra compter les jalons échelonnés sur la route du Progrès, les grandes étapes de la Civilisation.

1798.

19 *septembre* — 2 *octobre*.

68 portiques furent construits sur le *champ de Mars*, et illuminés chaque soir. Dans l'un se trouvaient exposés les Étalons des Poids et mesures métriques, et deux autres étaient réservés à la Manufacture de Sèvres et à la Manufacture d'armes de Versailles.

110 exposants.

12 médailles d'or, 15 mentions honorables ou citations.

1801.

19-24 *septembre*.

104 portiques élevés dans la *cour du Louvre*.

220 exposants de 38 départements.

Médailles d'or, d'argent et de bronze, mentions honorables et citations, rappel des récompenses de l'Exposition de 1798.

1802.

18-24 *septembre*.

100 portiques élevés dans la *cour du Louvre*. Quelques produits furent aussi placés dans les salles de l'Institut.

540 exposants de 73 départements, dont 12 récemment annexés.

Même système de récompenses qu'en 1801.

Bonaparte et Joséphine visitèrent l'Exposition.

1803.

25 *septembre* — 19 *octobre*.

Un bâtiment avait été élevé sur l'*esplanade des Invalides*.

1422 exposants de 104 départements, dont 21 nouveaux.

Cinq ordres de récompenses.

Cette exposition, pour laquelle on avait fait de grands frais, fournit les premiers éléments de documents statistiques sur l'Industrie nationale

1819.

25 *août* — 30 *septembre*.

Dans la *Cour du Louvre*, et dans quelques-unes des galeries, au rez-de-chaussée.

1662 exposants.

Outre les récompenses ordinaires, il fut accordé quelques croix et titres. On décerna aussi des récompenses à des industriels ou inventeurs non exposants.

1823.

25 *août* — 23 *octobre*.

Même emplacement qu'en 1819, plus les galeries du 1er étage.

1 642 exposants de 73 départements.

1827.

25 *août* — 3 *octobre*.

Au *Louvre*.

Même système d'organisation.

1795 exposants de 76 départements.

Les récompenses furent décernées par le roi en personne.

1834.

1er *mai* — 1er *juillet*.

Quatre pavillons sur la *place de la Concorde*, de 14 288 mètres carrés de superficie.

Dépenses : 260 000 francs.

2447 exposants.

Le roi prononça un discours à l'occasion de la distribution des récompenses et décerna des décorations.

Les rapports du jury commencèrent à être plus étendus.

1839.

1er *mai* — 1er *juillet*.

Aux *Champs-Élysées*, dans le grand Carré des Jeux.

3381 exposants de 79 départements et des colonies des Antilles, y occupaient un édifice de 16 500 mètres carrés de superficie, plus une annexe réservée aux produits de l'industrie de Mulhouse.

1844.

1er *mai* — 1er *juillet*.

Aux *Champs-Élysées*, dans la construction du Carré des Jeux. — Superficie, 20 000 mètres carrés. — Dépenses, 340 000 francs.

1849.

1er *juin* — 31 *juillet*.

Aux *Champs-Élysées*, dans le grand Carré.

Les constructions occupaient une superficie de 22 291 mètres, dont 9 534 seulement étaient couverts.

Dépenses, 560,000 francs.

4494 exposants de la France et de l'Algérie y représentaient l'Industrie manufacturière et l'Agriculture.

3 738 récompenses furent décernées au palais de justice par le président de la République, avec une pompe et un éclat inaccoutumés.

1855.

1er *mai* — 30 *novembre*.

L'*Exposition universelle de* 1855 — la première — fut installée dans le *palais de l'Industrie* et ses annexes, construit sur l'emplacement du Carré des Jeux, aux Champs-Élysées. Les Beaux-Arts se trouvaient dans l'avenue Marbeuf.

Le nombre des exposants de toutes les nations s'éleva à 21 779, comportant 22,243 expositions différentes, dont la valeur était estimée à environ 75 millions de francs.

La distribution de 10 564 récompenses de toute nature se fit avec éclat, dans la nef centrale du palais, le 15 novembre.

1867.

1er *mai* — 31 *octobre*.

Le *palais de l'Exposition* a été construit en 1866 au milieu du *champ de Mars*. Il couvrait un espace de 146 588 mètres. Tout en fer, en briques et en tôle, et composé seulement d'un rez-de-chaussée, il offrait extérieurement l'aspect d'un immense cirque, d'un Colisée gigantesque, dont le pourtour de 1500 mètres était orné de frises et de colonnades. Il mesurait dans sa longueur, entre le quai d'Orsay et l'École militaire, 482 mètres; dans sa largeur, entre les avenues de La Bourdonnais et de Suffren, 370 mètres.

L'Exposition comprenait trois enceintes : le Parc et le Palais, le Jardin, l'île de Billancourt.

Elle comptait 42 217 exposants.

La façade principale du palais était tournée vers les hauteurs du Trocadéro, en regard du pont d'Iéna. On y pénétrait par 15 portes.

La Porte d'honneur s'ouvrait sur un grand vestibule, qui se prolongeait jusqu'au jardin central, et qui coupait dans son trajet sept galeries circulaires, larges comme des rues, et l'ensemble était ainsi découpé en véritables quartiers quadrangulaires de plus en plus rétrécis en approchant du centre. Chaque galerie circulaire était affectée à un groupe spécial. Les seize voies rayonnantes suivant les axes découpaient l'intérieur du Palais en trapèzes allongés, allant du centre à la circonférence, figurant un carrefour avec son poteau indicateur au centre. Chaque nation occupait un de ces trapèzes, dont les côtés traversaient toutes les galeries concentriques. Ainsi les cercles permettaient de comparer les différentes expositions de chaque contrée dans le même groupe, les rayons, l'exposition générale d'une même nation.

Le Parc, traversé par une rivière artificielle, était divisé en quatre quarts.

Bien qu'elle ait mérité certaines critiques, l'*Exposition de* 1867 a marqué une grande date dans les annales de l'Industrie internationale.

1878.

1er *mai* — 31 *octobre*.

Sans vouloir porter un jugement définitif sur l'*Exposition universelle de* 1878, on peut dire dès à présent qu'elle est incomparable, et qu'elle efface, par son prestige, l'éclat de toutes ses aînées.

LES BOUTS-RIMÉS.

N° 1.

Chaque heure a ses concerts : dès l'aube au front vermeil,
L'alouette en chantant annonce le soleil;
D'autres fêtent le jour, et quand vient la nuit sombre,
Le rossignol divin jette sa voix dans l'ombre.

N° 2.

Pour l'enfant, dans la fleur de son printemps vermeil,
Le flambeau de la vie a l'éclat du soleil;
Puis sa lueur pâlit, et, chaque jour plus sombre,
Parfois avant l'hiver va s'éteindre dans l'ombre.

Lolita Lionnet.

N° 3.

Enfants au doux sourire, au teint frais et vermeil,
Profitez du printemps, profitez du soleil;
Le temps fuit, le jour tombe, et puis vient la nuit sombre;
La vie, a dit un maître, est le rêve d'une ombre.

Une Grenouille des remparts de la Fontaine et Trois amateurs de croquet.

N° 4.

A l'heure matinale où le joyeux soleil,
En dissipant la nuit fait évanouir l'ombre,
Mon cœur aussi s'éclaire et sa tristesse sombre
Se fond comme un brouillard à son baiser vermeil.

Jupiter, Neptune et Pluton.

N° 5.

Tu souris au soleil,
Moi, je pleure dans l'ombre;
Tout te semble vermeil,
Et tout me paraît sombre.

Autrefois j'aimais le soleil,
Aujourd'hui je préfère l'ombre;
Puisses-tu ne jamais voir sombre
Ce qu'à présent tu vois vermeil.

Que toujours, devant le soleil,
Pour toi s'évanouisse l'ombre;
Mais plains-moi de trouver si sombre
Tout ce qui te paraît vermeil.

Gabrielle Sergent.

N° 6.

Au matin de la vie, enfants au teint vermeil,
Vous portez sur vos fronts les reflets du soleil;
Mais aux clartés du jour trop tôt succède l'ombre;
Plaise à Dieu que le soir ne vous soit pas trop sombre.

Les Amis du silence.

N° 7.

Trop longtemps l'hiver sombre
A voilé de brouillard et d'ombre
Le pur rayon de l'astre au front vermeil,
Épanouissez-vous, ô printemps, ô soleil!

N° 8.

CHANSON.

A ma gaieté rien ne fait ombre,
A travers mon flacon vermeil,
Que le ciel soit limpide ou sombre,
Je vois un rayon de soleil.

Caroline Saint-Prix.

N° 9.

Quand ta course s'achève, ô bienfaisant soleil,
La nuit sur la nature étend son voile sombre;
La mer, les cieux, la terre, assoupis et dans l'ombre,
Attendent le retour de ton disque vermeil

Jane Moller.

N° 10.

Le cœur, comme la fleur, vers l'orient vermeil,
Se tourne fatigué de la longue nuit sombre;
Ainsi qu'elle il implore un rayon de soleil,
Pour chasser le fantôme et pour dissiper l'ombre.

Jean et Geneviève de Courcey.

N° 11.

Telle, au matin, l'Aurore au visage vermeil
De la nuit doucement lève le rideau sombre;
Telle la vérité, immuable soleil,
De l'erreur à nos yeux viendra dissiper l'ombre.

Jeanne Vallotte.

N° 12.

Déjà sur les montagnes sombres,
De la nuit pâlissent les ombres;
L'aurore, à l'horizon vermeil,
Apparaît, précédant les rayons du soleil.

Marie et Jeanne de R.

N° 13.

Lorsque l'homme est plongé dans la tristesse sombre,
Et voit le monde plein de ténèbres et d'ombre,
Qu'il lui paraît joyeux et doux, le clair soleil
Qui vient lui découvrir un horizon vermeil!

Le Sphinx-Club.

N° 14.

L'enfant naît, tout sourit; on dirait le soleil,
Égayant tous les cœurs de son rayon vermeil;
Hélas! parfois la mort, ouvrant son linceul sombre,
Ravit le chérubin et l'emporte dans l'ombre.

Trois canotiers de l'Yères.

N° 15.

Sur les monts du levant, l'aurore au front vermeil
Apparaît, radieux précurseur du soleil,
Et fendant de la nuit le voile froid et sombre,
Jusqu'au fond des vallons poursuit et chasse l'ombre.

J. B.

N° 16.

L'homme apparaît un jour sur cette terre sombre,
Il y brille un instant et s'éteint comme une ombre;
Ainsi passe la rose au calice vermeil,
Qui fleurit et qui meurt sous le même soleil.

France et Un Ouistiti.

N° 17.

Quand tu souris, ô toi, mon gai soleil,
Petit enfant, et que ton doigt vermeil
Vient se poser sur mon front triste et sombre,
Tous mes soucis s'envolent comme une ombre.

Les Jumelles de Jassans.

N° 18.

L'aurore aux doigts de rose, au teint frais et vermeil,
Se lève à l'orient précédant le soleil,
Et les étoiles d'or, flambeaux de la nuit sombre,
Pâlissent devant elle et s'éteignent dans l'ombre.

Joachim Labrouche.

N° 19.

ROSE ET VIOLETTE.

Une rose orgueilleuse, au calice vermeil,
Plaignait la violette en la voyant dans l'ombre.
L'humble fleur répondit : « Si ma retraite est sombre,
Le mérite toujours ne luit pas au soleil. »

Augustin Ferrand.

N° 20.

PRIÈRE.

Comme à la fleur ouvrant son calice vermeil,
Mon Dieu, donne à l'enfant un rayon de soleil;
Écarte de son front, et le nuage sombre
Qui pourrait l'attrister, et du mal, même l'ombre.

Hélène Martin.

N° 21.

C'est l'été, c'est le soir. A l'horizon vermeil,
On voit, majestueux, descendre le soleil;
La-bas!... puis lentement, comme un vaisseau qui sombre,
Il s'abîme éperdu dans un océan d'ombre.

Chrystal et Rita.

N° 22.

Heureux qui voit parfois luire un jour plus vermeil
Et dans son beau printemps les rayons du soleil;
Hâtons-nous, car la nuit autour de l'homme est sombre
Et ses yeux scrutateurs fouillent en vain dans l'ombre.

N° 23.

ÉPIGRAMME.

Le vieux vin de Bordeaux est certes moins vermeil,
Monsieur, que votre nez rubicond au soleil;
Et vous devez toujours voir clair dans la nuit sombre,
Avec un pareil phare étincelant dans l'ombre.

Roger Braun.

N° 24.

L'horizon s'éclaircit, le ciel devient vermeil;
Salut, astre brillant! salut à toi, soleil,
Ton char enflammé court et chasse la nuit sombre,
Le jour resplendissant va succéder à l'ombre.

Nemo.

N° 25.

Rien ne reste dans l'ombre
Devant le beau soleil.
Et rien ne reste sombre
Près de l'enfant vermeil.

Marthe M.

N° 26.

Près de nous, les enfants, démons au teint vermeil,
Se roulent dans les prés qu'inonde le soleil;
Dans la vie, à cet âge, ils n'ont rien vu de sombre;
Pour eux c'est un tableau qui leur paraît sans ombre.

Perce-Neige et ses frères.

N° 27.

Vois là-bas, à travers cette ombre,
Passer ce beau rayon vermeil;
Le clair vient effacer le sombre :
Tableau brossé par le soleil.

Au diamant caché dans l'ombre
Il suffit d'un reflet vermeil,
Pour qu'au fond de son écrin sombre
Éclate un rayon du soleil.

L'homme ignorant marche dans l'ombre,
L'homme instruit, sous un ciel vermeil;
Et le savant, dans la nuit sombre,
Compte encor les pas du soleil.

L'Académie des bonnes fourchettes et des longues oreilles.

N° 28.

L'aurore chasse la nuit sombre,
Et, d'un trait de son doigt vermeil,
Assigne sa limite à l'ombre,
Ouvre sa carrière au soleil.

Puis, monté sur son char vermeil,
Éclairant l'immensité sombre,
On voit s'élever le soleil
Et devant lui s'effacer l'ombre.

La fleur, oubliant la nuit sombre,
Ouvre son calice vermeil;
L'innocence marche au soleil,
Le crime seul recherche l'ombre.

Voici le déclin du soleil,
Vers l'orient s'allonge l'ombre;
De la rose l'éclat vermeil
Se fane, et tout redevient sombre.

On voit enfin triompher l'ombre,
Victorieuse du soleil,
Et les feux du couchant vermeil
Cèdent la place à la nuit sombre.

La Girouette du château d'A.

A continuer.

CHARLES JOLIET

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

L. M. W. (*Paris*).
Sœur Marguerite (*Versailles*).
E. D. (*Dijon*).
Fleurs et Bourgeons (*Vendôme*).
Trois Chercheurs (*Paris*).
Juliette Siavreg (*Paris*).
M. A. (*Bordeaux*).
André et Alice Pouzol (*Jarnac, Charente*).
Paul et Yvonne de Gibon (*Monte-Carlo, principauté de Monaco*).
Une Brune et Une Blonde (*Saint-Quentin*).
Lucy Proust (*Deux-Sèvres*).
Mésange (*Versailles*).
Deux Papillons (*Seine-et-Oise*).[1]
Maurice et Jules Ernst (*Saint-Dié, Vosges*).
Marionnette (*Paris*).
Marthe et Marie Vinatier (*Lurcy-Lévy, Allier*).
Une Volée d'Étourneaux (*Orne*).
Un Interne du lycée de Caen.
H. S. — V. — H. C. (*Versailles*).
Nous Trois (*Versailles*).
Les Bénédictins de Saint-Nicolas (*Aisne*).
Marie Bellot (*Niort*).
Charlotte, Bathilde et Pauline Chabrier (*Paris*).
Les Inséparables (*Lisbonne, Portugal*).
Deux Petites Portugaises (*Lisbonne, Portugal*).
E. Gulckers (*Liége*).
Un' Italiana (*Palerme*).
Aline, Maurice et Léon (*Bruxelles*).
Comtesse Clotilde Clam Gallas (*Vienne, Autriche*).
Les Exilées de Port-Royal (*Espagne*).
Bluette des bords de l'Ilfovetu.
Cigale et Fourmi (*Gumniska*).
G. C. (*Italie*).
Marguerite, Elisabeth, Marie et Jeanne (*Vienne, Autriche*).
Deux Chimpanzés (*Italie*).
Lux et Nox (*Rome*).

PREMIÈRE SÉRIE

Maman et Moi (*Alpes-Maritimes*).
Frédéric Danseux (*lycée de Tours*).
Totinette et Cie (*Passy*).
Deux Jeunes Novices (*Paris*).
Bernard et Christine (*Ain*).
L. L. (*Seine-et-Oise*).
Mhagh-Hô, Fleur-de-Thé et Thou-Cha-Thou (*Paris*).
Sarah et Andrée Bouscatel (*Auxerre*).
Carmen (*Lyon*).
Marie, Lucy, Renée (*Paris*).
Joséphine et Thérèse Bertholle (*Paris*).
Corvette et Goëlette (*Rochefort-sur-Mer*).
Brunette (*Lyon*).
J. L. (*Angers*).
Lormontaise (*Bordeaux*).
La Flèche qui vole (*Seine-et-Oise*).
Marie-Louise Daudé (*au Vion, La Tour-du-Pin*).
La Perle Noire (*Paris*).
Berthe Griffand (*Louhans, Saône-et-Loire*).
Un Vieux Roussin (*Calvados*).
Marie et Henri Delachaux (*Paris*).
Une Sœur et Trois Frères (*Oise*).
Une Anémone et une Pervenche (*Algérie*).
Myosotis et Marguerite (*Haute-Vienne*).
G. G. et sa Sœur (*Paris*).
Alice Pluch (*château de Saint-Ouen-l'Aumône*).
Une Habitante du Désert (*Ille-et-Vilaine*).
La Société du Châlet (*Lot-et-Garonne*).
Bruyères de Sologne J. M. T. D. (*Loiret*).
Marguerite et Louise Lapoire (*Roanne*).
M. Maréchal (*Paris*).
Trabut, maire de Pont-Arcy, et Brochat, son adjoint (*Paris*).
Deux Dinardaises (*Ille-et-Vilaine*).
J. A. Lacombe (*Biarritz.*)
Un Vigneron d'Aunis (*Charente-Inférieure*).
France et Marguerite de la Porte (*Bilbao*).
G. A. (*M. S. B., Seine*).
Alphonse de Claray (*Bruxelles*).
Nous Autres (*Nantes*).
Louis Nyssens (*Bruxelles*).
Deux Sœurs sur Cinq (*Seine*).
Marthe et Gaston Vanderheym (*Paris*).
Esther de Berny (*Constantine*).
Paul de Gréci (*Paris*):
Cactus et Co (*Nancy*).
Jacqueline et Alice de Neuflize (*Paris*).
Gipsy Canon rayé (*Belgique*).
Le capitaine Nemo et toute sa famille à bord du Nautilus (*Paris*).
L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche (*Le Havre*).
Humble Fleur des champs (*Tours*).
Yves de Raismes (*Seine-et-Oise*).
Un Téléphone ambulant (*Paris*).
Une Harpie apprivoisée (*Loiret*).
Marguerite Cottier (*Paris*).
Hélène Pohls (*Bordeaux*).
Maurice Allard (*Versailles*).
Claire-Jeanne Labat (*Paris*).
Hortense et Jeanne Gardet (*Loire*).
Marie et Hélène Usquin (*Paris*).
Lady Sensée et Miss Champêtre (*Paris*).
Les Grises (*Reims*).
Aubépine du Djurdjura (*Algérie*).
M. C. (*Saint-Germain en Laye*).
Un Trio de Parisiennes (*Paris*).
Clémence (*Louvain, Belgique*).
Charlotte Joliet (*Seine*).
Rougalou (*Oran*).
Charles Rousselle (*lycee de Nantes*).
Un Bouquet de Myosotis des bords de la Cèze (*Gard*).
Un Elève de quatrième (*lycée d'Angoulême*).
Marguerite Sommervogel et Collaborateurs (*Jura*).
Blanche Cornu de Chemiré (*Chemiré*).
T. L.
Blanche Schwingrouber (*Saint-Quentin*).
Gélaste (*Meurthe-et-Moselle*).
Pervenche (*Rouen*).
Une Savante par hasard (*Nantes*).
Bill Boquié (*Seine-Inférieure*).
Trois Fleurs de Lys (*Paris*).
Rat à Plumet (*Paris*).
A. Teyssèdre (*Nimes*).
Sous les Pins (*Gard*).
Emile et Maurice Querette (*Saint-Quentin*).
Alice Mareau (*Paris*).

DEUXIÈME SÉRIE.

MOINS LES PROBLÈMES CHIFFRÉS.

La Maîtresse d'un griffon russe. (*Paris*).
Marie et Marguerite Labuzan (*Gironde*).
Faust (*Paris*).
Béatrice de Rothschild (*Paris*).
Ginévra (*Paris*).
Maria Levitte, de Nevers (*Paris*).
Trois jeunes Melunaises (*Melun*).
Une Bibliothèque scolaire (*Côte-d'Or*).
E. H. (*Lille.*)
Frère et Sœur de B. (*Gironde*).
Henry Kessler (*Belfort*).
Une Jeannette, Picciola, une Africaine, Jacqueline Doucette (*Yonne*).
André Darolles (*Estany, Gers*).
Félix et Ange de la Gallerie (*Loire-Inférieure*).
Blanche Lyautey (*Versailles*).
Elisa Blanchenay (*Ardèche*).
L'Amazone des Champs-Élysées (*Paris*).
Trois Elèves de Notre-Dame-de-Rethel (*Ardennes*).
Valentine Deschapelles (*Italie*).
Jeanne et Pauline de Solare (*Paris*).
Graziella (*Naples*).
E. K. (*Alsatia*).
Le Jeune Anacharsis (*Macédoine*).
La Fée des Grèves (*Rennes*).
Un Oncle et son coquin de Neveu (*Bourgogne*).
Pauline B. (*Seine-et-Oise*).
Dominique et Jules Brun (*Côte-d'Or*).
Chêne et Roseau (*Crépy-en-Valois, Oise*).
Isabelle et Gilbert M. (*Paris*).
Les Sandales d'Empédocle (*Paris*).
H. B. S. (*Grenoble*).
Trois Cousines qui se chérissent, T. M. L. (*Seine-et-Oise*).
Béatrix d'A. (*Berry*).
Berthe, Marie, Marthe (*Châtellerault.*).
La Petite Fadette (*Franche-Comté*).
Tres Caps de Laouzetos.
Les deux Gardiens du phare (*Pirée*).
Miriam (*Ille-et-Vilaine*).
Fleur de Bretagne (*Rennes*).
Clotilde et Blanche R. N. (*Versailles*).
Prince de Caramos (*Mons, Hainaut, Belgique*).
Un Bénédictin (*Savoie*).
M. C. E. G. (*Paris*).
Une Oie du Capitole (*Toulouse*).
Un Conscrit et son Sergent (*Paris*).
S. F. E. (*Vieux-Colombier*).
Ch. Schuitzler (*Nancy*).
Le Lys dans la vallée (*Touraine*).
Un Secrétaire, seigneur du Gerton (*Basses-Pyrénées*).
Sylvaine Merlin (*Doubs*).
P. W. et Co (*Paris*).
Lilas blanc et Violettes (*La Rochelle*).
H. et L. Barras et Louis Laurent (*Paris*).
Constance et Henriette G. (*Montmorency*).
Les deux Sœurs du cap Lihou, M. et B. L. (*Manche*).
Les Solitaires de l'Ermitage (*Savoie*).
Marinette et Fricoteau (*La Roche-sur-Yon*).
Maurice B. (*Ajoye*).
P. et A. (*Ariége*).
Herminie L. (*Basses-Pyrénées*).
Césarine et Octavie de N. (*Dieppe*).
Marie Gibert (*Paris*).
Émile Bertrand (*collége de Rochefort-sur-Mer*).
Un petit Brigand (*Lyon*).
Mida, Lola, Kiza (*Paris*).
Briséis (*Marseille.*)
Bruyère et Genêt bretons (*Nantes*).
Deux Jumelles (*Espagne*).
Raton cadet et Ce (*Nièvre*).
Un Exposant (*Amérique*).
Thouarsaise et Frère R. et M. D.
Roméo et Hamlet (*Paris*).
Alice Hébert et son Frère (*Mantes*).
Une Famille luciennoise (*Louveciennes, Seine-et-Oise*).
Valérie Lagarde (*Paris*).
E. de Mézance (*Paris.*)
Une petite Société savante (*Ardèche*).
L. Compoint (*Orléans*).
Une Pensionnaire (*Chartres*).
Trois Fleurs des champs, Coquelicot, Bleuet et Pâquerette.
Valentine et Robert (*Trouville*).
Marguerite, Maurice et Georges Cromarias (*Clermont-Ferrand*).
Deux petites Sœurs (*Sarthe*).
Lindor, bachelier (*Espagne*).
Renée et Béatrice de S. (*Seine-et-Oise*).
Oncle et Nièces (*Jérusalem*).
Laure, du J. C. Club. (*Alsace*).
Maurice Genicoud (*Auteuil*).
Tête de Bronze et Lolo (*Paris*).
Nancy de Rham (*Giez, Suisse*).
La petite classe et deux grandes (*Vendée*).

TROISIÈME SÉRIE.

MOINS LES PROBLÈMES CHIFFRÉS ET LES PROBLÈMES POINTÉS (CHIFFRE DE STERNE).

Une Tarbésienne en voyage.
Isa N. D. (*Paris*).
Eugène Crémieux (*Paris*).
Angelo, tyran de la maison (*Paris*).
Eugène de Lauret (*Hérault*).
Quentin Durward et Ivanhoé (*Liége*).
Une Républicaine française. (*Suisse*).
Le caporal Bonbon (*La Rochelle*).
Carlos Delattre (*Roubaix, Nord*).
Une Poule et ses Canards (*Paris*).
L'Ane de Bourges.
Une bonne Fourchette, J. T. (*Paris*).
Un Roseau pensant (*Drôme*).
La petite Hirondelle du Lys et son Cousin (*Indre*).
Olivier Charbonnéau (*Aiguillon, Lot-et-Garonne*).
J. Guilbert (*Pas-de-Calais*).
Trois Mouettes du bleu Léman (*Suisse*).
La Mort qui chante et la Vie qui pleure (*Sologne*).
G. (*Annecy*).
Jules Hirschfeld (*Cette*).
Maria Chaussegros (*Paris*).
Régine de L. (*Passy*)
Pingo (*Paris*).
A. Collignon (*Melun*).
Marie-Thérèse et Roses-de-Noël (*Paris*).
Mésange (*Versailles*).
Gabriel Elie Cattani (*Paris*).
Un Serpent d'Afrique, une Hyène, une Momie d'Egypte, un Crocodile du Nil, un Scarabée (*Paris*).
Edouard Leleux (*lycée de Lille*).
Marie Sales (*Russie*).
Un Adorateur d'Homère (*lycée de Lille*).
Moi tout seul et Personne (*Calvados*).
« Tarde venientibus ossa » (*Paris*).
Une pauvre petite Esclave (*Croissy*).

COMPOSITIONS NON CLASSÉES.

Les compositions suivantes ne remplissant pas les conditions indiquées dans le reglement du concours, n'ont pas été classées :

J. B Chiquita (*Paris*).
Un Abonné de 12 ans.
Capitaine Hatteras, Docteur Clawbonny.
I. H. (*Eure-et-Loir*).
S. C. Notables de la Gironde, une Abonnée bordelaise.
Pervenche (*Saint-Cloud*).
Deux Biestoises.
Une Bruyère de Passy.
Myosotis et Roseau des bords de la Somme.
Saint-Mill.

AVIS.

Si quelque omission dans les noms témoignait qu'une composition ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 1.

Accoutumez-vous à voir sans envie ce qui est au-dessus de vous, et sans mépris ce qui est au-dessous.

N° 2.

Tantôt pour un plaisir, tantôt pour une affaire,
Nos soins sont prodigués, notre temps est perdu,
Et nous songeons à la vertu
Quand nous n'avons plus rien à faire.

N° 3.

Quand mon ami rit, c'est à lui de me dire le sujet de sa joie: quand il pleure, c'est à moi de découvrir le sujet de son chagrin.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE.

N° 1.

Dans la saison qui dépouille la nature, il n'est pas de brise, de souffle si léger, qui ne soient assez forts pour détacher la feuille de l'arbre. Dans l'automne du cœur, il ne se fait pas un mouvement, qu'il n'emporte un bonheur ou une espérance.

N° 2.

Proverbe persan :
La mer ne renferme pas toutes les perles, la terre ne renferme pas tous les trésors, les cailloux ne renferment *pas* tous les diamants, puisque la tête de l'homme renferme la sagesse.

NOTA. — Le mot *pas a été omis. Il en est tenu* compte.

N° 3.

Haïr tous les hommes est une injustice à l'égard de quelques-uns, un excès de sévérité à l'égard de quelques autres, et toujours un malheur pour soi-même.

N° 4.

Faute de richesses, une nation n'est que pauvre; faute de patriotisme, c'est une pauvre nation.

N° 5.

Avant de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser.

N° 6.

Il faut des années de repentir pour effacer une faute aux yeux de l'homme; une seule larme suffit à Dieu.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

CONSONNES.

Hélas! tu montes dans la vie,
Et je descends le front penché;
Tu planes, légère et ravie,
Et je suis las d'avoir marché.
Au beau ciel de ton innocence
Te rit encor tant d'avenir,
Je suis si pauvre en espérance,
Je suis si riche en souvenir.

Incline-toi, douce colombe,
Vers un cœur s'ouvrant pour t'aimer,
Moi, je m'incline vers la tombe,
Et je sens mes yeux se fermer.
Devant la blancheur de l'aurore
Doit s'éclipser la sombre nuit;
Mon dernier parfum s'evapore,
Ta jeune âme s'épanouit!

VOYELLES.

LA JEUNESSE.

Les yeux baissés, rougissante et candide,
Vers leur festin quand Hébé s'avançait,
Les dieux charmés tendaient leur coupe vide,
Et de nectar l'enfant la remplissait.

Nous tous aussi, quand passe la jeunesse,
Nous lui tendons notre coupe à l'envi;
Quel est le vin qu'y verse la déesse?
Nous l'ignorons; il enivre et ravit.

Ayant souri dans sa grâce immortelle,
Hébé s'éloigne; on la rappelle en vain;
Longtemps encor, sur la route éternelle,
Notre œil en pleurs suit l'échanson divin.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

LA PORTE, LE DIVAN.

On parle beaucoup, en ce moment, de la *Porte*, de la *Sublime Porte*, du *Divan*. Nous croyons que l'origine de ces mots n'est pas très-connue, ou tout au moins qu'elle n'a point été déterminée avec beaucoup d'exactitude. La Sublime Porte, dont parlent tous les documents osmanlis, est celle qui se trouvait à l'entrée du palais d'Eski-Sérai, résidence des sultans d'Andrinople, et qui existe encore aujourd'hui. Ce curieux édifice est certainement un des plus remarquables de l'empire ottoman, surtout depuis que l'ancien sérail de Constantinople a été détruit par des incendies répétés et remplacé peu à peu par des constructions modernes. Il est situé à un kilomètre d'Andrinople, sur les bords de la Toudja. Deux ponts monumentaux, jetés sur les bras de la rivière, permettent d'y arriver. En entrant, on pénètre d'abord dans une cour immense, vaste prairie entourée d'auvents, et où se tenait la garde du sultan.

L'aspect de cette foule, campée dans cette plaine et faisant paître ses chevaux dans une enceinte fermée, devait être des plus pittoresques. En face de la porte d'entrée se trouve la porte Félicité (Babséadet) ou la *Sublime Porte*. Elle est fermée par deux épais battants garnis de fer, sans ornements, sans sculptures, et donne accès sur un passage voûté. Les ambassadeurs, les grands de l'empire, les sujets tributaires ne pouvaient aller plus loin. Le sultan quittait l'intérieur du palais et se transportait dans ce lieu pour écouter leurs requêtes. Il se tenait dans une petite chambre occupée presque tout entière par un *divan*, sur lequel il était accroupi, ayant à droite le guichet par lequel lui parlait le grand vizir, à gauche, celui réservé aux autres visiteurs. Les murs de cette chambre sont revêtus de peintures sur bois représentant des oiseaux, des fleurs, etc., etc.

Une seconde cour sépare cette première partie du monument du palais particulier du sultan. Au milieu de cette cour s'élève une tour gigantesque, qui domine la ville et tous les environs, au sommet de laquelle on accède par un double escalier extérieur de marbre blanc. Un incendie a détruit l'aile gauche du palais où se trouvait le harem; mais l'aile droite subsiste encore, assez bien conservée. Dans cette partie de l'édifice se trouvent d'abord un salon de réception, avec de larges baies ouvrant sur le jardin; puis trois petites chambres, dont toutes les parois sont garnies de briques émaillées bleues et vertes, d'un travail admirable, représentant toujours des fleurs et des oiseaux. Sur plusieurs de ces briques se trouve le plan de la Kaaba ou temple de la Mecque. Ce palais a été construit par des architectes persans, et non grecs, comme la plupart des mosquées de l'empire ottoman.

Quand on se reporte par la pensée au règne de Mourad Ier, au commencement du XVe siècle, à l'immensité de ce palais où affluaient de tous les côtés de l'Europe et de l'Asie des peuplades entières; quand on contemple cette salle d'audience, ce salon, ce jardin mystérieux, ce beffroi qui rappelait sans cesse à tous ces peuples la présence du maître, on voit revivre la cour des premiers princes osmanlis, et l'on rapproche, malgré soi, les gloires d'alors des ruines d'aujourd'hui.

(*Solutions explicatives.*)

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.